



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

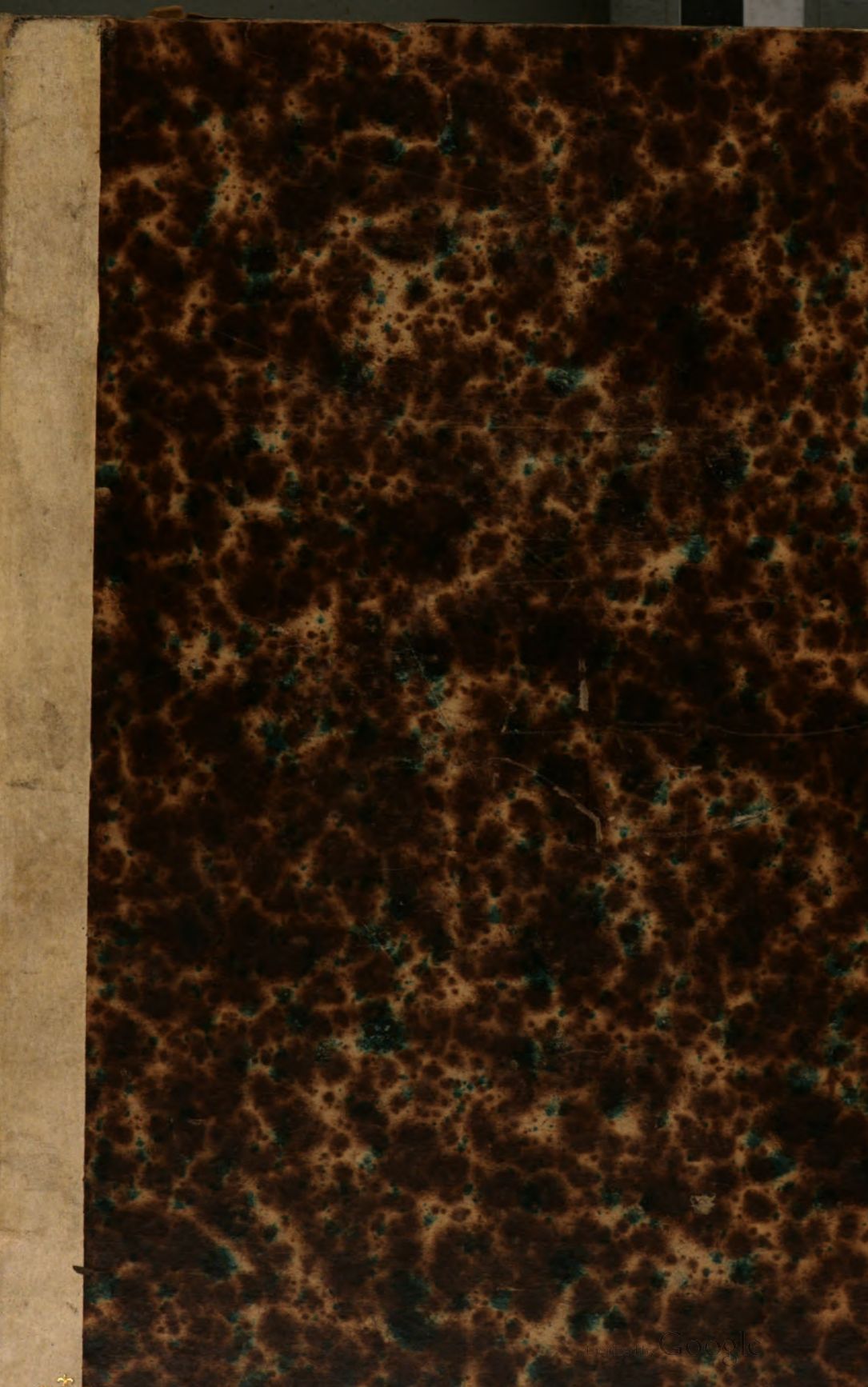
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY

PETER PAUL FRANCIS DEGRAND

(1787-1855)

OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS

DE LA SARTHE

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

II^e SÉRIE. — TOME VIII.

XVI^e VOLUME DE LA COLLECTION.

1861-1862



LE MANS

IMPRIMERIE MONNOYER FRÈRES, PLACE DES JACOBINS

1862

.Fr 45.28.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY

DEGRAND FUND

Aug 7, 1925

LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE.

Bureau pour 1861 et 1862.

<i>Président</i>	MM. SURMONT, ✱.
<i>1^{er} vice-président</i> ..	RICHARD, avocat.
<i>2^e vice-président</i> ...	ESPAULARD (d').
<i>Secrétaire</i>	SAINT-MARTIN.
<i>Trésorier</i>	VERDIER.
<i>Archiviste</i>	LE PRINCE.
<i>Archiviste-adjoint</i> .	GARNIER.

Commission de rédaction.

MM. L'INSPECTEUR de l'Académie, ANJUBAULT, G. VALLÉE,
D'ESPAULART, RICHARD, SAINT-MARTIN.

Membres d'honneur.

M. le PRÉFET, ✱.
Mgr l'EVÊQUE, ✱.
M. le RECTEUR de l'Académie, à Caen.
M. le MAIRE du MANS, ✱.
M. l'INSPECTEUR de l'Académie, résidant au Mans.

Membres honoraires.

Date de réception
dans la Société.

MM.

18 déc. 1855. VALLÉE (François), anc. vice-prés. du tribu-
nal civil, au Mans (tit. 11 déc. 1823).
6 févr. 1857. TRIGER, ing. et géol., au Mans (tit. 24 mars
1838).

Tom. XVI. 1^{er} trim. de 1861.

4

Date de réception
dans la Société.

MM.

- 6 févr. 1857. CAUMONT (de), direct. de l'Institut des Provinces, à Caen (corresp. 24 mars 1835).
6 mars 1857. PASQUIER (le duc), G. C. ✱, memb. del'Institut (corresp. 24 mars 1835).
6 mars 1857. TOUBANGIN, ✱, sénateur, anc. préfet de la Sarthe, à Paris (corresp., août 1830).
6 mars 1857. BRETONNEAU, ✱, doct.-méd., à Tours (correspondant, 24 mars 1835).
6 mars 1857. MANCEL, ✱, ancien préfet de la Sarthe, à Lorient (correspondant, 1843).
6 mars 1857. MIGNERET, ✱, ancien préfet de la Sarthe, à Strasbourg (corresp. 8 décembre 1849).
6 mars 1857. DUTERTRE-DESCOURBES, O ✱, ex-cons-g. de la Sarthe, au Mans, (corr. 24 mars 1857).
6 mars 1857. PRON, ✱, anc. préfet de la Sarthe, à Pau.
18 déc. 1857. DROUET, insp hon. des monuments hist., au Mans (tit. le 8 mai 1821).
2 déc. 1859. ÉTOC-DEMAZY, médecin en chef de l'Asile de la Sarthe, au Mans (tit. le 26 août 1834).
15 mars 1861. LEPELLETIER-DESLANDES, archiviste du département (tit. le 21 mars 1849).

Membres titulaires résidents.

- 5 mai 1818. LEPELLETIER DE LA SARTHE, ✱, membre de l'Académie de médecine.
12 févr. 1828. GUÉRANGER (Ed.), memb. de plus. Soc. acad.
5 mars 1834. VERDIER, officier de l'Université.
24 mars 1835. ANJUBAULT, cons. de la bibliot. et des archives communales de la ville du Mans.
24 mars 1835. BEDEL, avocat.
24 mars 1835. MAUDUIT, vétérinaire.
24 mars 1835. VOISIN, docteur en médecine.
24 mars 1835. LOTTIN, chanoine titul. de l'Eglise du Mans, membre de l'Institut des provinces.

Date de réception
dans la Société.

MM.

- 24 mars 1835.** LE PRINCE, ex-professeur de langues.
24 mars 1835. FOULARD, horticulteur.
26 janv. 1839. PALLU, vice-président du tribunal civil.
1^{er} mars 1842. ESPAULART (d'), membre de l'Institut des provinces.
17 févr. 1846. SURMONT, *, juge au tribunal civil.
3 mars 1846. HOUBBERT, juge au tribunal civil.
22 mai 1849. HUCHER, corr. des min. de l'int. et de l'inst. pub. pour les trav. historiques.
3 déc. 1850. ÉDOM, *, ex-recteur de l'Académie.
6 mai 1851. VÉTILLART (Marcel), négociant.
25 nov. 1851. MORDRET, docteur en médecine.
16 déc. 1851. DAVID, architecte, inspecteur pour la conservation des monuments historiques.
6 janv. 1852. RICHARD, avocat, docteur en droit, mem. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest.
21 déc. 1852. BONHOMET, pharmacien.
15 févr. 1853. LIZÉ, docteur en médecine, chirurgien-adjoint à l'Hôtel-Dieu.
6 févr. 1853. LE BÉLE (Jules), docteur en médecine.
20 mai 1856. BAILHACHE, ancien prof. de seconde au Lycée.
2 déc. 1856. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le baron Abel de), avocat.
16 déc. 1856. Martin, *, ingénieur en chef des ponts et chaussées.
16 déc. 1856. CAPELLA (de), *, ingénieur en chef des ponts et chaussées.
16 déc. 1856. GARNIER, professeur.
6 janv. 1857. GAUMÉ, professeur de dessin au Lycée.
6 févr. 1857. RACOIS, ancien agréé au tribunal de commerce de Mamers.
6 févr. 1857. CHARPENTIER, professeur de sciences physiques et naturelles, au Lycée.
20 mars 1857. BÉRAUD, inspecteur des forêts.

Date de réception
dans la Société.

M.M.

- 20 nov. 1857. THORÉ (Henri), ing. des ponts et chauss.
8 janv. 1858. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le vicomte de), pr.
22 janv. 1858. VALLÉE (Gustave), juge suppléant, ancien
élève de l'école des Chartres.
4 févr. 1859. RUILLÉ, ✱, ancien sous-préfet.
20 juil. 1860. SAINT-MARTIN, avocat.
20 juill. 1860. JULIEN, ingénieur des mines.
18 janv. 1861. BOISSEAU, procureur impérial.
15 févr. 1861. MANCEAU, professeur, *botaniste collecteur*.

Membres correspondants.

§ I. Résidant dans le rayon de 3 kilomètres.

- 30 déc. 1815. GAUDE, ✱, ancien directeur des cont. ind.
14 févr. 1843. RIOBÉ, magistrat honoraire.
21 mars 1843. VOISIN (l'abbé), ancien curé.
5 févr. 1850. DUGRIE, propriétaire-agronome.

§ II. Résidant à plus de 3 kilomètres.

- 17 juillet 1821. SALMON, propr.-agr., à La Flèche.
9 déc. 1823. QUÉRIÈRE (de la), membre de plusieurs
Sociétés savantes, à Rouen.
27 déc. 1832. VERGNAUD-ROMAGNÉS, homme de lettres à
Orléans.
24 mars 1835. GUÉRANGER (DOM), abbé de Solesmes.
19 févr. 1839. VÉTILLART (Louis), propr.-agr., à La Flèche.
17 déc. 1839. DOUBLET DE BOISTHIBAUT, avoc., à Chartres.
14 févr. 1843. GUIET, juge-de-paix, à Montfort.
11 avril 1843. MALO (Armand), directeur de la vacherie du
Pin (Orne).
16 mai 1843. BELLIN¹ (Gaspard), juge suppléant au tribunal
civil, à Lyon.
9 janv. 1844. PORTE (de la), propr.-agron., à Oizé.
9 janv 1844. PICHON, propr.-agricul., à LaGuierche.

Date de réception
dans la Société.

MM.

5. févr. 1845. MÉGRET-DUCOUDRAY, propr., à Saint-Calais.
20 avril 1845. LETRONE, propriétaire, à Quimper.
23 juin 1846. PAPE-CARPENTIER (M^{me}), direct. de l'école
normale des salles d'asile, à Paris.
4 août 1846. BOULARD, capitaine en retraite, à Châlons
sur-Marne.
4 juillet 1848. LESTANG (de), *, anc. off. de marine,
membre de la Société de l'hist. de France,
à Paris.
18 déc. 1849. DAVOUST, curé-doyen, à Brulon.
3 déc. 1850. LORIERE (Gustave de), membre de la Société
géol. de France, à Chevillé, près Brulon.
2 déc. 1851. CHASTEIGNER (le comte de), pr. à Rouillon.
25 août. 1852. RICHOMME, professeur, à Château-du-Loir.
1^{er} août 1854. PAUGOUÉ, médecin-vétérin., à La Chartre.
14 nov. 1854. GUILLORY, prés. de la Soc. ind., à Angers.
5 juin 1855. SPENGLER, conseiller aulique et docteur
médecin, à Ems (Allemagne).
18 déc. 1855. PIOLIN (Dom), moine bénédictin, à Solesmes.
19 févr. 1856. CHARLES, archéologue, à La Ferté-Bernard.
20 mai 1856. CHARLOT, propriétaire, à Tours.
17 juin 1856. JOURDIER, rédacteur en chef du *Moniteur des
Communes*, à Versailles.
6 févr. 1857. RIANCEY (Henri de), publiciste, à Paris.
6 févr. 1857. DAMIENS, sculpteur, à Paris.
6 mars 1857. LORIERE (Léon de), membre de plusieurs
Sociétés savantes, à Asnières.
19 févr. 1858. L'AIGLE DES MAZURES, agronome, à St-Pierre-
des-Ormes.
7 janv. 1859. HENNEZEL (de) *, ing. en chef des mines, à
Paris (tit. 16 décembre 1845).
16 déc. 1859. RIBEYRE, rédacteur en chef du Journal de
St-Quentin.
4 janv. 1861. RICOUR, ingénieur des ponts et chaussées à
Valladolid (Espagne).

Date de réception
dans la Société.

MM.

4 janv. 1861. BETHUYS, juge de paix à Rufflère (Savoie).
15 févr. 1861. GISTEL, professeur, à Ratisbonne.

Sociétés correspondantes.

ABBEVILLE..... Société d'émulation.
AIX..... Académie des sciences, arts et belles-lettres.
ALENÇON..... Société d'agriculture.
ALGER..... Société d'agriculture.
AMIENS..... Acad. des sciences, agricul., com., belles-
lettres et arts de la Somme.
— Société des antiquaires de Picardie.
ANGOULÊME..... Soc. d'agr., arts et com., de la Charente.
ANGERS..... Société d'agricul., sciences et arts.
— Société académique.
— Société industrielle de Maine-et-Loire.
ARRAS..... Société centrale d'agriculture.
— Académie d'Arras.
AUXERRE..... Société centrale pour l'encouragement à
l'agriculture.
BEAUVAIS..... Société académique d'archéologie, sciences
et arts.
BÉZIERS..... Société archéologique, sciences et littérature.
BORDEAUX..... Académie impériale des sciences, belles-
lettres et arts.
— Société d'agriculture de la Gironde.
BOURGES..... Société d'agricul. du département du Cher.
BOULOGNE S-MER. Société d'agr., du com., des sc. et des arts.
CAEN..... Académie impériale des sciences, arts et
belles-lettres.
— Société des antiquaires de Normandie.
— Société linnéenne de Normandie.
— Institut des provinces.
— Société d'agriculture et de commerce.
— Société centrale d'hort. du Calvados.

CARCASSONNE	Société d'agriculture de l'Aude.
CASTRES	Sociétaire littéraire et scientifique.
CHALONS-S-MARNE	Société d'agriculture, commerce, sciences et et arts de la Marne.
CLERMONT	Société centrale d'agric. du Puy-de-Dôme.
DIJON	Acad. imp. des scienc., arts et belles-lettres.
—	Comité central d'agr. de la Côte-d'Or.
DUNKERQUE	Société dunkerquoise.
DODAI	Société impériale d'agr., sciences et arts.
DRAGUIGNAN	Société d'agriculture.
EPINAL	Société d'émulation du dép. des Vosges.
EVREUX	Société d'agr., sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.
GRENOBLE	Académie delphinale.
—	Société d'agr. de l'arrond. de Grenoble.
—	Société de statistique du département de de l'Isère.
LE HAVRE	Société havraise d'études diverses.
LE PUY	Société acad., scienc., arts et commerce.
LILLE	Soc. imp. des scienc., de l'agr. et des arts.
—	Comice agricole de Lille.
LIMOGES	Société d'agr. des sciences et des arts de la Haute-Vienne.
LE MANS	Société de médecine de la Sarthe.
—	Société d'horticulture de la Sarthe.
MAYENNE	Société d'agriculture.
MARSEILLE	Société de statistique.
—	Société d'horticulture.
MEAUX	Société d'agriculture, sciences et arts.
MENDE	Société d'agriculture, industrie, sciences et arts de la Lozère.
METZ	Académie impériale.
MONTPELLIER . . .	Société centrale d'agriculture.
MULHOUSE	Société industrielle.
NANCY	Académie de Stanislas.

NANCY.....	Société centrale d'agriculture.
NEVERS.....	Société académique.
—	Société d'horticulture.
—	Société d'agriculture de la Nièvre.
NIMES.....	Académie du Gard.
—	Société d'agriculture du Gard.
PARIS.....	Société imp. et centrale d'agricul., scienc. et belles-lettres, rue Grenelle, 84.
—	Soc. de la morale chrét., rue Thérèse, 10.
—	Société séricicole, rue Taranne, 12.
PERPIGNAN.....	Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
POITIERS... ..	Soc. acad. d'agr., belles-lett., scien. et arts.
SAINT-QUENTIN ..	Société académique de St-Quentin.
—	Comice agricole de Saint-Quentin.
REIMS.....	Académie impériale.
ROCHEFORT.....	Soc. d'agr. des belles-lettres, scien. et arts.
ROUEN.....	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
—	Société cent. d'agr. de la Seine-Inférieure.
—	Société d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
ST-ETIENNE.	Soc. d'agr., ind., scienc., arts et belles-let- tres du département de la Loire.
SENS.....	Société archéologique.
STRASBOURG.....	Société d'horticulture.
TOULON.....	Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var.
TOULOUSE.....	Acad. imp. des scienc., inscrip. et belles lettres.
—	Soc. d'agr. pratique de la Haute-Garonne.
TOURS.....	Société d'agriculture, sciences, arts et bel- les-lettres d'Indre-et-Loire.
—	Société archéologique.
TROYES.....	Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

VALENCE Société d'agriculture de la Drôme.
VALENCIENNES . . . Société impériale d'agr., sciences et arts.
VERSAILLES Société d'agriculture et des arts.
VESOUL Société d'agriculture de la Haute-Saône,

Sociétés étrangères.

COLUMBUS (États-Unis) Board of agriculture of the state of
Ohio.
LAUSANNE Société vaudoise des sciences naturelles.
MANCHESTER . . . Litterary and philosophical Society.
WASHINGTON . . . Smithsonian institution.
— Patent office.
WIEN (Vienne).. Kaiserlich-Koniglichen, geologischen reich
sanstalt.
Wien Société I.-R. de Géographie.

INSTALLATION DU BUREAU.

ALLOCUTION

DE M. RICHARD, PRÉSIDENT SORTANT.

« MESSIEURS,

« En prenant possession de ce fauteuil, je vous disais :

.
« Je tâcherai d'entretenir la vie au sein de la Société ; je
« ferai tous mes efforts pour que cette vie se manifeste au
« dehors. Sans doute les Sociétés académiques, comme la
« nôtre, doivent plus donner à la méditation qu'à l'application
« des problèmes scientifiques, à la théorie qu'à la pratique ;
« mais elles ne peuvent cependant rester étrangères aux bruits
« extérieurs, garder pour elles et pour quelques initiés leurs
« découvertes, demeurer sans communication avec le public,

« soit pour lui donner, soit pour en recevoir une impulsion salutaire. . . . »

« Mes chers Collègues, j'ai la conscience d'avoir, autant que me l'a permis ma position, travaillé à l'accomplissement de ce programme ; mais je ne me flatte pas de l'avoir réalisé. Il me semble au contraire, d'une part, que je n'ai pas donné une impulsion assez vive au mouvement intérieur de notre Société ; d'une autre part, que je n'ai pas assez fait sentir son action au dehors.

« Sans aucun doute, pendant les deux années qui viennent de s'écouler, l'activité personnelle de chacun des membres de notre Compagnie a peu laissé à désirer ; notre bulletin s'est enrichi de nombreux et importants travaux, et le public a suivi avec intérêt et profit nos séances générales ; mais la vie collective, la vie solidaire, la vie de la Société elle-même n'a pas encore été ce qu'elle aurait pu être, ce que j'aurais désiré qu'elle fût. Quand je jette les yeux autour de moi, je ne puis m'empêcher de rêver pour notre institution des destinées plus en rapport avec le mérite des hommes qui la composent ; je voudrais qu'elle fût connue et acceptée comme le centre des forces intellectuelles du Département, comme le foyer d'où doit jaillir et où doit réfléchir toute lumière !... Ce but, que j'ai poursuivi sans pouvoir le toucher, vous l'atteindrez, j'espère, sous l'habile et zélée direction de l'honorable Président qui va me succéder, et que vous connaissez trop bien pour qu'il me soit permis d'en faire l'éloge.

« Parmi les moyens qui lui viendront en aide pour accomplir cette tâche, je ne puis omettre les subventions que, grâce au concours empressé et éclairé de M. le Préfet de la Sarthe, nous pouvons compter désormais obtenir de MM. les Ministres de l'Agriculture et de l'Instruction publique. C'a été pour moi une très-grande satisfaction d'avoir pu contribuer à faire rétablir ces subventions à notre budget pour l'exercice 1860 ; j'ai fait tous mes efforts pour qu'elles soient maintenues en 1861, et j'ai tout lieu d'espérer qu'ils ne seront pas sans résultat.

« A côté de ces justes motifs de satisfaction, sont venus se placer de tristes sujets de douleur!... Je vous ai déjà entretenus de la perte que nous avons faite dans la personne 1^o de *M. Bourdon-Durocher*, *, ancien officier de la garde impériale, membre titulaire de notre Compagnie depuis le 3 juillet 1827; 2^o de *M. Charles Thoré*, *, directeur de la Succursale de la banque de France, au Mans, membre correspondant depuis le 21 août 1849. Pourquoi faut-il que j'aie à vous entretenir encore d'une perte bien récente, bien inattendue et bien cruelle aussi, celle de *M. Gendron*, *, docteur-médecin, conseiller général, membre correspondant depuis le 27 décembre 1836 ! Il y a quelques semaines, il était là, au milieu de nous, plein de vie et d'intelligence, nous exposant avec une élégance, une clarté, une simplicité admirables, les causes, les effets, les remèdes de cet horrible mal qui nous prend à la gorge, dans la force de l'âge et de la santé, dans la plénitude de notre connaissance, et nous étrangle comme un assassin nocturne !! de ce mal qu'il avait étudié et combattu avec tant de dévouement et de succès, et qui semble avoir voulu se venger, en l'éloignant lui-même, des nombreuses proies qu'il avait arrachées à ses étreintes. La science médicale perd en *M. Gendron* un flambeau, un apôtre et un martyr, le Conseil général un de ses représentants les plus dignes. et nous, Messieurs, un de nos collègues les plus chers et les plus distingués, mort comme il avait vécu, en faisant le bien. *Transiit benefaciendo!!*

« Si quelque chose pouvait adoucir l'amertume de nos regrets, ce serait l'arrivée au milieu de nous de nouveaux membres dont nous avons pu déjà apprécier le caractère et le talent.

« Qu'ils soient les bienvenus, et, aidés de leur concours, poursuivons notre route vers le but que nous nous proposons: le développement de notre intelligence et le progrès de notre pays; unissons nos efforts à ceux des hommes de bonne volonté qui poursuivent le même but, quoique par des voies différentes; faisons appel à tous les dévouements, à toutes les

lumières, nous sommes assez forts pour ne pas craindre qu'on nous aide à bien faire.

« Mon cher successeur, je vais remettre entre vos mains les pouvoirs que vous m'aviez confiés. Vous allez continuer l'œuvre si bien dirigée par vous il y a quelques années. Si, pour la mener à bien, ma bonne volonté peut vous être utile, soyez assuré que vous n'y ferez pas appel en vain ; j'ai, du reste, été trop honoré par les suffrages de mes collègues, par le concours empressé qu'ils m'ont donné en toute occasion, par la bienveillante sympathie qu'ils m'ont témoignée, pour ne pas me faire toujours un plaisir et un devoir de contribuer de toutes mes forces à la prospérité de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.

« Le Mans, ce 5 janvier 1861.

« *Le Président sortant, Vice-Président de la Société,*

« RICHARD, avocat. »

ALLOCUTION

DE M. SURMONT, PRÉSIDENT ENTRANT.

« MESSIEURS,

« Il y a cinq ans, vous écriviez dans un règlement nouveau l'obligation pour chacun d'apporter tous les ans un travail quelconque à la Société, et vos efforts communs n'ont pas tardé à donner à vos publications une importance telle, que leur appréciation vous a valu des félicitations et des subventions nouvelles, soit du Département, soit des divers Ministères dont vous ressortissez.

« Je ne doute pas que vous ne puissiez conquérir encore de nouvelles ou de plus vives sympathies, car il en est du bien comme du mal, *crescit eundo*.

« Il vous sera même plus facile de faire mieux encore que par le passé, et je voudrais me sentir à la hauteur de la mission que vous m'avez confiée pour diriger vos travaux vers de nouveaux triomphes ; mais je crains bien de ne pas répondre convenablement à l'honneur que vous m'avez fait.

« Car si j'ai pu, par ma première présidence, mériter vos suffrages pour mon élection d'aujourd'hui, je ne me dissimule pas qu'en restant deux années moins intimement en rapport avec chacun de vous, ma tâche s'en est aggravée. Aussi aurais-je de beaucoup préféré vous apporter quelques études spéciales dont j'avais réuni les matériaux.

« Vous n'avez pas voulu qu'il en fût ainsi ; et comme je crois qu'il est mieux d'accepter les obligations de la vie telles que les circonstances nous les font, plutôt que de ne prendre que celles qui nous agréent, j'ai accueilli sans réserve l'honneur périlleux pour moi de présider de nouveau notre Compagnie. Si je ne puis vous offrir que du bon vouloir, je vous le donnerai au moins tout entier ; mais vous ne trouverez pas mauvais en même temps que j'aie quelquefois puiser à la source de mes pouvoirs pour réclamer de chacun de vous le concours qui me sera nécessaire, et je ne doute pas que je ne sois toujours accueilli au-delà de mes désirs.

« Mon premier soin a été de me demander si, en décidant que votre bureau serait modifié tous les deux ans, vous n'avez pas voulu faire varier la marche de nos travaux ; et alors, examinant ce que je pourrais vous proposer pour les deux années que j'aurai à me trouver à votre tête, je me suis dit que, dans notre siècle d'activité, le travail de cabinet, qui suppose un grand calme d'esprit et de temps, nécessite des efforts exceptionnels qu'il serait bon d'alléger.

« Dans ce but, j'essaierai quelquefois d'engager des conversations sur des sujets d'un intérêt commun, avec l'espoir de provoquer par là des observations qui permettront aux membres les plus compétents de préciser leurs idées, et leur faciliteront le moyen de nous en apporter ensuite ici des résumés

utiles et intéressants, ou même de mieux préparer ces études intimes qui seules, après tout, donnent des résultats sérieux et dignes de la publicité.

« Nous pourrions ainsi examiner les questions si importantes relatives à l'instruction, reprendre peut-être celle de la dépopulation des campagnes;

« Aborder aussi celle si pleine d'actualité sur la production de l'or et son action sur la formation de la richesse; enfin, toutes autres qui seraient à votre convenance, sans toucher, bien entendu, à ce qui entre dans la politique, et je crois que les matériaux ne nous feront pas défaut. Car, si la vie coule actuellement à pleins bords, jamais aussi les sciences et les lettres n'ont été plus cultivées que de nos jours, et il importe que nous ne restions pas simples spectateurs dans ce mouvement de la civilisation.

« La tâche pourra être pénible pour votre Président, mais je compte sur mes collègues du Bureau, dont la bienveillance m'est connue, comme sur la vôtre, à tous, Messieurs, et j'aborderai ainsi avec plus de confiance la mission dont vous m'avez honoré. »

SÉANCE PUBLIQUE DE LA COMMISSION AGRICOLE

DU 22 MARS 1861.

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. Surmont.

Sont présents : MM. de Villiers de l'Isle-Adam père ; Julien, ingénieur des mines ; Verdier ; Guéranger ; Le Prince ; Racois, A. de Villiers de l'Isle-Adam, secrétaire de la Commission, membres de la Société d'Agriculture ; Corvasier, propriétaire au château de Galerne, canton du Lude ; Goulard, fermier au château de Galerne ; Trotin-Fouché, agriculteur à Château-du-Loir ; Hamelin, ancien percepteur à St-Côme ; Maucours,

propriétaire, rue de la Motte ; Lecornué, propriétaire, rue de Flore ; Vérel, propriétaire à l'Angevinière ; Hamard, directeur de la Ferme-Ecole ; Dreux, directeur de la ferme de l'Angevinière ; Albert Moinet, fabricant d'engrais animalisés à Laignen-Belin ; Foulard, propriétaire à Fay ; Bouteloup, ancien fermier ; Legris, propriétaire ; Leballeur ; Joly, propriétaire à Pontlieue ; Voisin, ancien curé.

M. le président expose le but des réunions, qui est d'éclairer par la discussion les parties les plus importantes de l'agriculture locale. La commission agricole a pensé qu'il était logique de chercher à connaître tout d'abord ce qui se fait, afin de marcher ensuite vers ce qui doit se faire ; elle a, en conséquence, commencé par faire une enquête en adressant à un grand nombre de cultivateurs des questions sur les engrais. Les résultats de cette enquête vont être communiqués à l'assemblée et soumis à sa discussion. Le procès-verbal de cette discussion, ainsi que les autres travaux de la commission agricole, sera imprimé dans le *Bulletin* de la Société d'agriculture, et distribué à tous les membres des comices.

M. le secrétaire donne lecture du rapport sur l'enquête relative aux engrais.

RAPPORT.

MESSIEURS,

L'appel que vous avez adressé aux agriculteurs de la Sarthe a été entendu, et 29 d'entre eux ont répondu aux questions que vous leur avez posées relativement aux engrais. Voici leurs noms, par ordre d'arrondissement :

ARRONDISSEMENT DU MANS.

MM. Legris, à Fercé.

Bazoge, à Saint-Jean-d'Assé.

Cormier, à la Bazoge.

de Sarcé, à Chemiré-le-Gaudin.

ARRONDISSEMENT DE MAMERS.

- MM.** Foulard, agriculteur à Sceaux.
Dinocheau, agriculteur à la Ferté-Bernard.
Guerrier, maire de la Ferté-Bernard.
Aveline, cultivateur à Cherreau.
Couronne, agriculteur à Souvigné-sur-Même.
Boisseau d'Artige, juge de paix et secrétaire du comice de Tuffé.
Lesassier, cultivateur à Beillé.
Bouteloup, cultivateur à Assé-le-Boisne.
Hébert-Dilette, cultivateur à Saint-Rémy-du-Plain.
Chauvel, cultivateur et maire à Panon.

ARRONDISSEMENT DE LA FLÈCHE.

- MM.** Corvasier, agriculteur au château de Galerne.
Cornu, instituteur à Maigné.
Leroy, juge de paix au Lude.
Destriché, vice-président du comice du Lude.
d'Étival, propriétaire à Saint-Germain-d'Arcé.
Bardet, Idem.
Fialeix, maire à Mayet.
Vérité, instituteur à Crosnières.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-CALAIS.

- MM.** Laverny, juge de paix à Bouloire.
Manis, régisseur de la terre de Coulonges.
Trotin-Fouché, à Château-du-Loir.
Boyce, à Saint-Calais.
Bénard, adjoint à Valennes.
Dugrip, à Vibraye.

Je vais m'efforcer de résumer toutes ces réponses en une seule, en présentant tout d'abord ce qui peut être considéré comme un usage général, puis en second lieu les pratiques

particulières signalées dans diverses réponses. Pour plus de facilité, je suivrai l'ordre des questions.

1. On emploie pour litière : de la paille, de la bruyère, quelquefois aussi des feuilles et des aigrettes de chanvre ; MM. Destriché et Dugrip y ajoutent de la terre sèche.

2 et 3. Très-peu de cultivateurs recueillent l'urine de leurs bestiaux. Ceux qui le font, l'emploient à arroser des prés ou des champs (M. Dinocheau, M. Dugrip, M. Manis), ou encore la mélangent avec de la terre pour former un compost (M. Aveline).

4. Le fumier est généralement laissé pendant huit jours sous les bestiaux, quelquefois moins, rarement plus.

5. La fosse à fumier consiste tantôt en un trou plus ou moins profond, tantôt en une aire simplement aplanie. — M. Destriché a une fosse divisée en compartiments entourés de rigoles qui conduisent le purin dans un réservoir en chaux hydraulique ; il a pris la précaution de planter autour de sa fosse des arbres qui l'ombragent pendant les grandes chaleurs. — La place à fumier de M. Dugrip est une aire entourée de murs de trois côtés. — M. Foulard recouvre sa place à fumier d'une couche de terre de 33 c. d'épaisseur ; cette terre absorbe le purin et est employée comme engrais après l'enlèvement du fumier.

6. La plupart des cultivateurs ne prennent aucune précaution. MM. Destriché et Corvasier saupoudrent leur fumier de plâtre ; d'autres l'arrosent avec du purin, ou encore le recouvrent de paille ou de terre, ou encore de marne (M. Legris), pour le préserver de la chaleur.

7 et 8. Rarement les cultivateurs recueillent le purin ; ils se contentent de lui ménager un écoulement vers un pré ou un champ voisin ; quelques-uns cependant le font absorber par des balayures, des feuilles ou même de la terre. MM. Dugrip et Destriché emploient le purin à arroser les prairies.

9. On préfère généralement le fumier frais ; c'est-à-dire qui a subi quelques semaines seulement de fermentation. Les uns

Tom. XVI. 1^{er} trim. de 1861.

croient devoir réserver le fumier frais pour les terres argileuses, d'autres pour les terres légères; mais on s'accorde pour l'emploi du fumier frais aux fumures d'été, et du fumier vieux aux fumures d'hiver.

10-12. Les fumures se font presque toujours au printemps et à l'automne, peu de temps avant la semaille. Cependant, quelques cultivateurs trouvent bon de fumer assez longtemps d'avance; M. Trotin-Fouché fume toutes les fois qu'il a assez de fumier pour couvrir 50 ares. — Le fumier est enterré aussitôt après avoir été étendu; toutefois M. Poirier trouve avantage à laisser le fumier vieux deux jours à l'air.

13. La fumure est évaluée depuis 10 jusqu'à 50 voitures, ou de 20 à 50 mille kilog. par hectare.

14. Le fumier est appliqué à toutes les cultures, mais principalement au froment et au chanvre. MM. Dugrip, Destriché et Manis consacrent spécialement leur fumier aux récoltes sarclées. M. Foulard fume son blé en couverture.

15 et 16. On mélange presque toujours les fumiers; cependant on réserve quelquefois pour le chanvre le fumier de mouton et de cheval. — M. Destriché emploie le fumier des bêtes bovines et porcines sur les terres légères, celui des chevaux sur les terres argileuses. Suivant M. d'Étival, on préfère le fumier de porc pour la culture des citrouilles.

17-20. Quelques cultivateurs emploient le guano et s'en trouvent bien; mais on s'accorde à reconnaître que ses effets ne durent qu'une année. — MM. Legris et Dugrip ont fait usage de chiffons de laine et en ont été satisfaits. — M. Aveline sème du sorrasin (60 litres par hectare), et l'enterre en vert.

21-26. La marne est assez souvent employée à l'amendement des terres, sauf dans l'arrondissement de La Flèche, où elle paraît manquer. On en répand de 40 à 120 mètres cubes par hectare, sur jachère, sur trèfle, et, lorsqu'elle est tombée en poussière, on l'enterre par un labour. La durée d'un premier marnage est estimée de 20 à 30 ans, suivant la quantité employée.

27-29. Quelques localités font usage de chaux ; on l'éteint dans des monceaux de terre auxquels on ajoute assez souvent du fumier. On répand le tout sur les terres qui doivent porter des céréales. Les arrondissements de Mamers et de Saint-Calais emploient peu de chaux.

30-34. Un bon nombre de cultivateurs font usage du plâtre ; ils l'emploient indifféremment cuit ou cru, mais le plus souvent cru, au printemps et à la dose de 100 à 400 kilog. par hectare ; il produit d'excellents effets sur le trèfle et même sur les prairies naturelles sèches ; il n'a aucun effet sur le blé. M. d'Étival sème sur les trèfles un mélange de 150 kilog. de plâtre et 75 kilog. de guano.

35-37. La charrée, les cendres de fours à chaux et les débris de démolitions sont souvent employés avec succès sur les prairies naturelles. — M. Foulard a essayé le sel mélangé de têtes de sardines et en a été satisfait. — M. Boyce a employé avec avantage le sulfate d'ammoniaque mélangé avec de la terre ou du sable.

Je crois utile de faire suivre cette analyse de quelques observations.

MM. Dugrip et Destriché ajoutent de la terre sèche à leur litière ; c'est une pratique que l'on ne saurait trop recommander. Souvent on manque de paille, et il n'est pas toujours possible de se procurer des feuilles ou de la bruyère ; dans ce cas, la terre sèche rendrait grand service, en permettant d'économiser la paille, sans que les bestiaux et le tas de fumier s'en trouvent plus mal.

Le purin ou juin du fumier est presque toujours perdu ; il en est de même des urines ; cela tient à ce que les cultivateurs ne connaissent pas de moyens commodes pour employer ces matières et qu'ils ne se font pas une idée exacte de leur valeur. Mathieu de Dombasle estimait à 3 fr. la valeur d'un tonneau de purin de 6 hectolitres ; et d'un tas de fumier de 12 mètres de long sur 7 de large et 1 1/2 de haut, il recueillait annuellement 150 tonneaux de purin, représentant 450 fr. en argent. On

peut évaluer que chaque mètre cube de fumier produit 3 hectolitres de purin, c'est-à-dire pour une valeur de 1 fr. 50. Or, une tête de gros bétail produit environ 10 mètres cubes de fumier par an, et par conséquent pour 5 fr. de purin. Quant au mode d'emploi, le plus simple consiste à mêler le purin et les urines avec de la terre que l'on conduit ensuite sur les prés ou dans les champs, comme fait M. Aveline.

Il est très-important, dans une exploitation grande ou petite, de ne pas faire qu'un seul monceau de fumier, car, dans ce cas, c'est toujours le fumier nouveau qui est enlevé le premier et le fumier vieux qui reste lorsqu'on ne vide pas entièrement la fosse. Quand au contraire on a soin de ne faire d'abord qu'un monceau pas trop grand, puis d'en entreprendre un second à côté lorsque le premier est assez élevé, on peut toujours commencer par employer le fumier le plus vieux.

Le fumier, pour passer à l'état de beurre noir, perd au moins un quart en quantité ; c'est ce qui explique que l'on préfère généralement le fumier frais. Cependant, quelques cultivateurs aiment encore mieux le vieux fumier ; cela tient à ce que le vieux fumier agit plus promptement que le fumier nouveau ; mais il ne faut pas oublier, qu'en revanche, son action a moins de durée. — Certains cultivateurs destinent le fumier frais aux terres légères et le fumier vieux aux terres argileuses ; d'autres font tout le contraire. Cette différence d'opinion peut assez aisément s'expliquer, car chacune de ces deux manières de faire a ses avantages et ses inconvénients. Le fumier frais employé dans les terres légères a l'avantage de ne pas se consommer aussi vite que le fumier vieux, mais il soulève beaucoup la terre et expose les récoltes à souffrir de la sécheresse si la fumure a eu lieu au printemps et qu'on n'ait pas pris la précaution de plomber le terrain par un coup de rouleau. Le fumier frais, mis dans une terre argileuse, contribue beaucoup à l'ameublir, mais lorsqu'il est enterré peu de temps avant la semaille, il tient la terre trop soulevée, ce qui n'est pas sans inconvénients. Le fumier vieux n'a pas les

mêmes avantages, mais il n'exige pas autant de précautions pour son emploi. On doit entendre ici par fumier frais celui qui n'a passé que quelques semaines sur la forme.

Presque tous les cultivateurs donnent tout leur fumier au blé et au chanvre; quelques-uns, mais en très-petit nombre, ne fument au contraire que les récoltes destinées à la nourriture du bétail. Il y a entre ces deux systèmes une différence profonde. Le premier tend à épuiser le sol, à moins que l'on n'ait une grande étendue de pré ou de pâturages, et alors le produit de la terre est très-faible comparativement à son étendue. Le second système, au contraire, est beaucoup plus productif et en même temps améliorant; mais il exige des avances d'argent que bien peu de fermiers peuvent faire.

On fait très-rarement usage d'engrais verts; c'est une ressource précieuse, et l'exemple de M. Aveline mérite d'être imité.

En résumé, Messieurs, les réponses qui vous ont été envoyées contiennent des renseignements nombreux d'autant plus précieux, qu'ils sont appuyés sur l'expérience d'agriculteurs dont l'habileté est reconnue. Votre intention est de répandre ces enseignements chez le plus grand nombre possible d'agriculteurs: il y a lieu d'espérer qu'un bon nombre d'entre eux saura en profiter.

A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *secrétaire*.

M. le président. — Nous allons maintenant reprendre et discuter chacune des questions de l'enquête, et nous allons commencer par la question de savoir s'il vaut mieux employer le fumier frais ou le fumier vieux.

M. Hamard. — En employant le fumier frais, vous êtes sûr de ne rien perdre. Il faut avoir soin de ne pas semer de plantes délicates sur un fumier frais récemment enterré, mais en donnant deux labours après la fumure, il n'y a plus d'inconvénient. On pense généralement que le fumier doit avoir fermenté légèrement avant d'être mis en terre; mais on n'est

pas d'accord sur le temps que doit durer cette fermentation ; cela dépend de la température : il faut plus de temps en hiver et moins en été. Il y a certainement avantage au mélange parfait de la partie animale et de la partie végétale parce que la décomposition est plus uniforme. Il est à remarquer que les pommes de terre et l'avoine ont une telle puissance d'assimilation, qu'elles se contentent parfaitement du fumier tout frais.

M. Corvasier. — Le fumier frais est meilleur que le fumier vieux dans les terres froides ; mais, dans les sols légers, il soulève trop la terre.

M. Guéranger. — Le fumier frais, suivant *M. Corvasier*, sert à diviser la terre ; quant à son action nutritive, *M. Hamard* assure que le fumier frais ne perd rien en terre. Cependant, pour que le fumier produise tout son effet, il faut que la paille soit dans un état de décomposition convenable pour nourrir les plantes. Il est bon de remarquer que la paille apporte au froment des matières minérales qui lui sont indispensables.

M. Hamard. — Employez le fumier frais toutes les fois que vous avez le temps de le mélanger à la terre, sauf pour l'avoine et la pomme de terre, qui décomposeront le fumier dans quelque état qu'il se trouve. Ce n'est pas que je regarde le fumier vieux comme mauvais, je le préfère même au fumier frais lorsqu'il s'agit d'en acheter ; mais il y a trop de perte à laisser vieillir le fumier.

M. Trottin-Fouché. — Le fumier frais est assurément préférable ; le fumier vieux convient lorsqu'on sème immédiatement après la fumure. Je trouve un grand avantage à mélanger mes fumiers avec de la terre avant de les employer. J'ai fumé une partie d'une pièce de terre avec du fumier pur, et l'autre partie avec le compost de fumier et de terre ; sur la partie fumée avec le compost, la paille avait 30 centimètres de longueur de plus que dans l'autre partie. Il est important de ne pas laisser passer plus d'un mois ou six semaines sans remuer le compost.

M. le président. — On reconnaît généralement qu'il y a désavantage à laisser fermenter le fumier jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état de beurre noir ; mais il faudrait savoir s'il convient d'employer le fumier tout à fait frais, certaines observations tendraient à prouver que le fumier décomposé est préférable.

M. Hamard. — Ce qu'il y a de mieux, c'est de laisser le fumier atteindre un certain degré de décomposition, où il est en état de servir de suite de nourriture aux plantes : c'est ce qui a lieu après six semaines ou deux mois de fermentation. Tout le monde est d'accord pour dire qu'il ne faut pas laisser le fumier fermenter plus de deux mois.

M. le président. — Le fumier éprouve-t-il réellement des pertes autrement que par le soleil, la pluie, etc.?

M. Hamard. — Avec mon fumier frais, je suis certain de ne rien perdre. Sans doute, en prenant de grandes précautions, en arrosant le fumier avec une dissolution de sulfate de fer, etc., on peut arriver à conserver assez longtemps le fumier sans éprouver de perte notable ; mais tous ces soins occasionnent une dépense trop considérable.

M. Lecornu. — Il est à remarquer qu'à mesure que l'agriculture s'améliore, le fumier frais est de plus en plus employé.

M. Hamard. — On reproche au fumier frais d'apporter avec lui beaucoup de graines de mauvaises herbes ; cet inconvénient est réel lorsqu'on fume des céréales, mais il est sans importance lorsqu'on fume les récoltes sarclées.

M. le président. — Ce qui s'emploie encore le plus souvent, c'est le fumier vieux ; il fallait pouvoir dire : Employez, autant que possible, le fumier à l'état frais. Toute la commission est unanime sur ce point.

M. Maucours. — Le fumier frais agit d'abord surtout comme amendement ; il ne se décompose que plus tard.

M. Legris. — Il aurait peut-être fallu commencer par parler de la manière de faire les fumiers. L'observation de

M. Maucours me prouve qu'il fait nettoyer trop souvent ses étables ; les miennes ne sont nettoyées que tous les huit jours en été, tous les quinze jours en hiver.

M. Verel. — Vous donnez, je crois, de la bruyère pour litière à votre bétail ; quinze jours ne sont pas suffisants pour la désagréger.

M. Legris. — La bonne bruyère fine se décompose suffisamment dans ce temps.

M. le président. — Pour la paille, huit jours en été, quinze jours en hiver sont-ils suffisants ?

M. Legris. — C'est le meilleur temps.

M. Hamard. — Cela dépend des conditions dans lesquelles on se trouve. Le fermier ordinaire qui n'a que des terres arables ne peut nettoyer ses étables aussi rarement : il n'a pas assez de litière. Pour ceux qui ont de la bruyère, ils ont raison de faire comme M. Legris ; mais le fumier, ainsi fait, a moins de valeur mètre pour mètre.

M. Legris. — Je ne suis pas de cet avis.

M. Hamard. — J'ai dirigé une exploitation dans le Berry, j'y avais surabondance de litière et je faisais comme M. Legris ; mais maintenant je suis dans d'autres conditions et j'agis d'une manière toute différente.

M. Verel. — Tout le monde ne peut pas laisser la paille sous les bestiaux pendant huit ou quinze jours. A l'Angevinière, nous enlevons le fumier deux fois la semaine ; on le porte sur la fosse, on l'étend et on le recouvre d'un lit de terre ; au bout de deux mois, on mélange le tout ensemble et on l'emploie ; nous appelons aussi cela du fumier frais.

M. Legris. — Est-ce pour la salubrité ou par économie de litière que l'on nettoie aussi souvent ? Lorsque les étables sont bien aérées, il n'y a pas d'inconvénient à y laisser beaucoup de fumier ; et si les terres à b'é étaient convenablement fumées, on aurait assez de paille.

M. Hamard. — Ce n'est pas aussi aisé qu'on le suppose. Ce n'est que l'année dernière, c'est-à-dire après onze années de travail, que je suis arrivé à avoir assez de paille.

M. le président. — En résumé, il vaut mieux employer le fumier frais et l'on peut désigner sous le nom de fumier frais celui qui est imprégné d'urine et dont la paille se coupe facilement. — Occupons-nous maintenant de la construction des étables

M. Legris. — Mes étables sont à deux rangées d'animaux au milieu desquelles se trouve un trottoir. Je laisse une distance de trois mètres entre la crèche et le trottoir avec une pente de 15 centimètres vers le trottoir.

M. Lecornué. — Pourquoi une pente de 15 centimètres ? Je crois qu'il n'en faudrait qu'une de 5 cent., afin que la paille s'imbibât également.

M. Legris. — En rejetant devant le fumier de derrière chaque fois qu'on fait la litière, le fumier se trouve également mélangé d'urine et d'excréments.

M. Vérel. — Je pense qu'il faut un peu de pente quand on veut recueillir le purin ; dans le cas contraire, il vaut mieux n'avoir pas de pente.

M. Goulard. — Je suis du même avis que M. Vérel.

M. Lecornué. — Plus je cure souvent mes étables, et plus je fais de fumier.

M. Corvasier. — Je crois qu'il ne faut pas de pente aux étables, lorsqu'on veut y faire le fumier.

M. Legris. — Les personnes qui sont d'un avis contraire au mien ont-elles essayé ma manière de faire ?

M. le président. — J'ai fait construire des étables avec et sans pente ; ces dernières sont reconnues bien supérieures.

M. Le Prince. — Pour les dimensions à donner aux étables, faut-il distinguer entre les vaches et les bœufs ?

MM. Corvasier et Lecornué. — Il n'y a pas lieu de distinguer.

M. le président. — Quelle doit être la hauteur de l'étagé ? quel mode d'aération convient-il d'adopter ? Sous ce rapport, il y a assurément beaucoup à faire.

Plusieurs membres. — Il faut trois mètres d'étagé au moins.

M. Legris. — C'est un peu variable, suivant les autres dimensions d'une étable.

M. le président. — Il me semble cependant que la hauteur d'étage ne doit pas varier comme les autres dimensions.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils. — Quand on construit des bâtiments neufs, il est bon de ne pas s'écarter des dimensions reconnues comme les plus avantageuses ; mais il n'en est plus de même lorsqu'on a à tirer parti d'anciennes constructions. Dans ce cas, si la largeur est un peu trop petite, on augmente la hauteur de l'étage, et l'on donne, par exemple, 3^m,40 ou 3^m,50. ; s'il y a plus de largeur qu'il n'est nécessaire, on peut se contenter d'une hauteur d'étage un peu moindre, par exemple 2^m,70 ou 2^m,80, de manière à ce qu'il y ait toujours un certain nombre de mètres cubes d'air pour chaque tête de bétail, 25 mètres cubes environ.

M. le président. — J'ai donné 3^m,30 à l'étable sans pente. Il faut maintenant s'occuper des autres dimensions.

MM. Legris et Corvasier. — La largeur d'une étable doit être de 5 mètres, et il faut une longueur de crèche de 1^m,50 par tête de bétail.

M. le président. — L'heure est avancée et cependant nous sommes loin d'avoir épuisé l'ordre du jour ; si la commission le juge convenable, nous allons suspendre la séance et nous reprendrons notre discussion ce soir à sept heures précises.

La séance est suspendue à cinq heures.

La séance est reprise à sept heures.

M. Legris. — Je demanderai à M. le président la permission d'appeler l'attention de la commission sur une question qui, à la vérité, n'est pas portée à l'ordre du jour, mais qui n'en a pas moins un grand intérêt. On ne voit presque jamais sur le marché aux bœufs d'animaux appartenant à la race Durham pure ou croisée avec la race mancelle. Faut-il conclure de là qu'on a renoncé aux croisements ? Il serait fort utile de prendre, à cet égard, des informations qui éclaireraient les agriculteurs sur la route qu'il convient de suivre.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils. — La race Durham est essentiellement une race de boucherie ; elle jouit d'une croissance rapide et d'une aptitude toute spéciale pour l'engraissement ; mais elle n'est convenable ni pour le lait ni pour le trait ; d'un autre côté, elle exige une nourriture substantielle et abondante. Il résulte de là que, dans les localités où l'on élève des animaux pour la boucherie, les croisements Durham pourront rendre service ; il faudra, au contraire, renoncer aux croisements Durham partout où l'on demande à la race bovine du lait ou du travail. On fait à la race Durham une objection : c'est que sa viande ne vaut pas celle de la race mancelle ; elle est, en effet, plus grasse et moins ferme. A cet égard, je me borne à rappeler que le producteur doit se conformer au goût du consommateur, sans s'occuper de savoir s'il a tort ou raison.

M. le président. — Revenons maintenant à notre question des étables. Nous avons dit qu'il faut leur donner 1^m,50 de largeur par tête de bétail sur 3 mètres de profondeur, plus 1^m,50 de passage, et 3 mètres de hauteur. Parlons maintenant de l'aération et de la lumière.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils. — On a employé avec succès des cheminées d'appel qui partent de la partie supérieure des étables, traversent le grenier et débouchent un peu au-dessus du toit. Ces cheminées sont formées de quatre planches clouées ensemble.

M. Guéranger. -- Je ne crois pas que ce moyen soit efficace.

M. Lecornué. — Je mets une porte grillée l'été et mes fenêtres sont placées de telle sorte que le courant d'air ne puisse pas gêner les animaux.

M. Corvasier. — Dans la Vendée, on a l'habitude d'aérer beaucoup en été et de ne pas donner beaucoup de lumière ; on ferme les ouvertures avec une toile, en sorte que les mouches font moins de mal aux animaux.

M. le président. — Tout le monde est d'accord sur la néces-

sité d'une bonne aération ; on y parvient au moyen de portes et de fenêtres convenablement disposées, et à l'aide de cheminées d'appel. — Maintenant que pense-t-on de la lumière ? Est-il nécessaire que les étables soient éclairées ?

M. Corvasier. — Les animaux doivent être tenus dans l'obscurité.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils. Cela peut être vrai pour les animaux que l'on engraisse ; du moins, on s'accorde assez généralement à reconnaître que, dans ce cas, la privation de lumière est utile. Mais il ne faut pas oublier que les animaux à l'engrais ne sont pas dans les conditions ordinaires de leur vie, et que l'engraissement poussé à l'extrême se termine promptement par la mort de l'animal. Pour les animaux qui ne sont point à l'engrais, pour les élèves, les vaches laitières, les bêtes de travail, il faut tâcher de leur procurer à l'étable ce qu'ils trouvent dans un bon pâturage : une bonne nourriture, de l'air et de la lumière. Les anciennes étables n'ont ni air, ni lumière ; cela tient à ce que, il n'y a pas bien longtemps encore, les bestiaux n'étaient tenus à l'étable que les jours de mauvais temps ; on ne sentait pas alors comme aujourd'hui la nécessité de meilleures dispositions.

M. Lecornué. — L'animal qui ne voit pas le jour se tourmente moins et l'engraissement se fait mieux.

M. Legris. — Je ne prive pas de lumière les animaux à l'engrais ; je cherche seulement à ce qu'ils ne soient pas tourmentés et à ce qu'ils n'entendent pas de bruit.

M. Guéranger. — La lumière n'est pas un obstacle à l'engraissement, puisqu'en Normandie on engraisse dans les pâturages.

M. Deux. — A la Charmoise, on n'engraille que des moutons. On les met cinq mois au pâturage, puis sept mois à l'étable. La bergerie est peu aérée et un peu sombre, un seul homme est chargé de soigner les animaux ; jamais on ne laisse entrer de visiteurs.

M. le président. — En somme, pour les animaux à l'en-

grais, il faut le calme et une presque obscurité, pour les bêtes d'élève et de travail, la lumière est nécessaire. — Quelle orientation faut-il donner aux bâtiments ?

M. Guéranger. — Nord et midi.

M. le président. — Je crois que l'orientation est-ouest est préférable ; la température est plus égale. L'heure s'avance, et il nous faudrait encore bien du temps pour épuiser ce qui concerne les engrais ; laissons de côté toutes les questions accessoires et disons encore quelques mots sur la fosse à fumier.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils. — Il y a deux manières d'établir une place au fumier. Les uns déposent leur fumier par couches bien égales sur une aire aplanie entourée de rigoles qui conduisent le purin dans un réservoir ; d'autres creusent une véritable fosse en forme de carré ou de demi-cercle ; le fond de ces fosses n'a pas partout une égale profondeur, il est creusé en pente douce d'un côté où il est au niveau du sol au côté opposé où est le point le plus profond, de manière que les charrettes puissent aller chercher le fumier partout. Les deux manières de faire donnent de bons résultats, pourvu qu'on y apporte les soins convenables.

M. Corvasier. — La fosse plate me semble préférable.

M. Legris. — A Bordeaux, on masse le marc de raisin avec un pilon et on peut le conserver ainsi très-longtemps : j'en fais autant pour mes fumiers.

M. le président. — Nous allons maintenant nous occuper de l'emploi de la chaux dans les terres sablonneuses. M. le juge de paix de Monfort a écrit à la Société d'Agriculture pour demander dans quelles limites les fermiers de son canton peuvent employer la chaux sans causer de dommage à leurs terres.

M. Lecornué. — L'emploi de la chaux peut être avantageux dans les terrains sablonneux, parce que ces sortes de terrain manquent ordinairement de calcaire.

M. Legris. — J'ai employé de la chaux de marbre et de la chaux de calcaire ordinaire dans des terres légères ; je ne m'en

suis pas mal trouvé, mais j'ai reconnu que je n'y avais pas de bénéfice. J'ai aussi employé de la chaux dans des landes ; cela a bien marché tant qu'il y a eu de l'humus, mais l'humus a bientôt été épuisé. Dans les sables, il faut faire usage de la chaux le moins possible.

M. Lecornué. — Assurément ; dans ces sortes de terrain, il faut bien prendre garde d'abuser de la chaux.

M. le président. — M. le juge de paix de Montfort demande s'il n'y a pas d'inconvénient à chauler tous les trois ou six ans.

M. Legris. — Ce qu'il faut à Montfort, ce sont des engrais bien plutôt que de la chaux.

M. Guéranger. — La chaux n'est pas un aliment pour les plantes. Les sables maigres dévorent le fumier ; la chaux, de son côté, dévore le fumier ; donc, il ne faut pas de chaux dans les sables maigres. Ce qu'il y a de mieux à faire à Montfort, c'est d'employer peu ou point la chaux.

M. Lecornué. — A des doses minimales, la chaux serait cependant utile dans ces terrains.

M. Guéranger. — La marne vaudrait bien mieux.

M. Lecornué. — C'est vrai ; mais à défaut de marne on peut mettre de la chaux, pourvu que ce soit en petite quantité et rarement.

M. Joly. — J'emploie la chaux avec succès depuis plusieurs années dans les sables de Pontlieue.

M. le président. — En résumé, la chaux a réussi dans les terres maigres ; mais il faut user de grands ménagements et pour la quantité de chaux à employer (5 mètres cubes environ par hectare) et pour le retour périodique des chaulages.

La prochaine réunion est fixée au lundi de la Pentecôte, à deux heures précises.

La séance est levée à neuf heures.

Le Président,

Le Secrétaire,

P. SURMONT.

A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

RAPPORT,

AU NOM DE LA COMMISSION D'AGRICULTURE, SUR UNE INDUSTRIE AYANT POUR
OBJET DE RÉDUIRE LA CORNE A UN ÉTAT DE DIVISION QUI PERMETTE DE
L'EMPLOYER COMME ENGRAIS ;

Par M. Éd. GUÉRANGER.

MESSIEURS,

Votre Commission s'est réunie il y a quelques jours pour visiter une industrie naissante, destinée à rendre des services à notre agriculture, et par conséquent digne de votre attention. Monsieur le Préfet, qui ne laisse échapper aucune occasion d'encourager par sa présence et par ses bonnes paroles le mouvement industriel qui se manifeste parmi nous, avait bien voulu nous accompagner.

Il s'agissait de réduire économiquement la corne des animaux à un état de division tel, que l'agriculteur pût l'employer directement comme engrais. Or, c'est cette difficulté que notre compatriote, M. Laveau, s'est appliqué à résoudre ; et nous avons été à même de constater que la machine inventée par lui pour remplir cet objet, peut dès à présent être considérée comme une machine industrielle, puisque le chiffre de kilogrammes qu'elle a déjà fourni s'élève à plusieurs milliers. Commençons par nous occuper du but que s'est proposé l'inventeur, nous reviendrons ensuite au détail des moyens qu'il a imaginés pour réaliser sa pensée.

La corne, comme vous le savez, Messieurs, est un de ces nombreux résidus que nous négligeons ; c'est à peine si quelques vigneron daignent en faire usage. Il n'en est pas de même chez nos voisins, qui utilisent cette matière avec un grand profit pour leur agriculture. Presque tous les auteurs qui ont écrit sur les engrais s'accordent à reconnaître dans celui-ci une grande efficacité. Je citerai MM. Davy, Chaptal,

Bosc, Payen, Boussingaut. Plusieurs, parmi ces savants, recommandent une division extrême pour vaincre la résistance qu'oppose la corne à l'action décomposante des agents atmosphériques ; mais ce n'est là qu'une modification matérielle que les exigences de l'agriculture ne manqueront pas d'obtenir de l'inventeur, si l'expérience décide qu'elle soit indispensable ; l'essentiel était de mettre entre les mains du cultivateur un agent de plus pour augmenter la fertilité de ses terres.

Les études sur la composition chimique de la corne, entreprises par MM. Hatchett, Vauquelin, Berzélius, ont été complétées depuis, pour le dosage de l'azote, par MM. Boussingaut et Payen qui ont évalué cet élément à cent quarante-six millièmes. La cendre est représentée à peu près par un demi-centième, contenant environ la moitié de phosphate de chaux. Comme la corne employée dans l'usine qui fait l'objet de ce rapport provient d'origines diverses (cornes de bœuf, résidus de boutons, sabots de cheval, etc.), il est probable que de nouvelles analyses deviendront nécessaires. En effet, une analyse faite tout récemment par M. Frédéric Weil, ingénieur chimiste à Paris, et mise sous nos yeux, signale dans les produits de M. Leveau cent cinquante-deux millièmes d'azote, et trente-quatre millièmes de cendres renfermant seize millièmes d'acide phosphorique, résultats qui diffèrent notablement de ceux indiqués plus haut. Quoi qu'il en soit des renseignements ultérieurs, que de nouveaux essais chimiques pourront fournir, il convient de remarquer qu'en employant la corne, l'agriculture n'a à redouter ni les fraudes dont elle est si souvent la dupe, ni même une variation sérieuse de composition, inconvénient toujours inséparable des mélanges artificiels faits en grand. La corne provenant de même origine aura toujours la même composition ; c'est une matière naturelle, et l'analyse des corps organisés nous prouve tous les jours que Dieu, en créant les lois de la nature, a pesé avec le plus grand scrupule les ingrédients qui devaient entrer dans la composition de chacun de ses produits.

En prenant les chiffres obtenus par MM. Payen et Boussingault, nous pouvons établir une comparaison théorique entre le pouvoir fertilisant de la corne et celui de plusieurs engrais choisis parmi les plus connus. Ainsi, sous le rapport de la richesse en azote :

1000 kilogr. de corne..... dosant 143,6

représentent

33000 kilogr. de fumier de ferme..... dosant 4,0

1033 kilogr. de guano du Chili..... dosant 139,0

9200 kilogr. de poudrette de Montfaucon. dosant 15,6

Si la corne était un engrais complet, cette matière, renfermant sous un petit volume une forte proportion d'azote, aurait sur le fumier de ferme le grand avantage d'économiser les charrois. Mais il n'en est pas ainsi ; le fumier de ferme, quoi qu'on fasse, sera toujours l'engrais par excellence. Lui seul renferme tous les éléments qui concourent à l'alimentation des végétaux : l'azote éminemment assimilable ; le terreau susceptible de se décomposer en acide carbonique à la faveur d'agents naturels contenus dans les terrains fertiles, et dont M. Paul Thénard vient de découvrir les fonctions ; les phosphates dont on connaît depuis longtemps l'efficacité ; enfin la potasse, que M. Georges Ville vient de signaler, par des expériences aussi curieuses que positives, comme indispensable à l'alimentation et au développement des végétaux phanérogames. La corne, qui est par son équivalent d'azote au premier rang des engrais avec lesquels nous l'avons comparée, descend au dernier sous le rapport du terreau, des phosphates et des sels alcalins. Il s'ensuit que son rôle est de servir d'auxiliaire puissant. Intercalée avec d'autres fumures qui la complètent en lui fournissant les éléments qui lui manquent, son efficacité n'est pas douteuse, puisque nous la trouvons proclamée par les autorités les plus compétentes dans la science comme dans la pratique agricole.

Qu'il me soit permis, Messieurs, en finissant ce rapport, de
Tom. XVI. 1^{er} trim. de 1861.

vous rappeler la sollicitude que notre Société a manifestée dès son origine pour les progrès de l'agriculture, en mettant sous vos yeux un extrait du procès-verbal de sa séance du 4 septembre 1764, où l'on trouve ces lignes :

« La séance s'est terminée par la lecture d'un mémoire qui
« contient le résultat de la culture de différentes sortes de blé
« faite sur le même terrain, distribué en planches de sept pieds
« de largeur, et engraisé, partie avec des *déchets de corne*,
« et partie avec l'engrais naturel, par comparaison de l'un et
« de l'autre. Tous les produits des premiers engrais ont génè-
« ralement surpassé la production des engrais naturels, quoi-
« que en terrain assez sec, où ceux-là réussissent moins que
« dans les terrains froids et humides. »

Renseignements généraux sur la fabrication d'un engrais obtenu en réduisant
en menus morceaux les débris de corne de toute nature (1).

Par M. J. JULIEN.

A l'exposé qui précède, faisant si bien ressortir tout ce que perd l'agriculture à ne pas employer les débris de corne rejetés par une foule d'industries, j'ajouterai quelques détails techniques sur la fabrication destinée à réduire ces débris en menus morceaux propres à être employés comme engrais.

Comme il vient d'être dit, un de nos compatriotes, M. Leveau, après un grand nombre d'essais, a imaginé, pour arriver à ce résultat, une machine qui a paru à votre commission être tout-à-fait pratique; on pourra d'ailleurs s'en convaincre par les quelques nombres suivants. Elle a déjà servi à faire 30,000 kilog. de râpures, en produisant, d'une manière bien constante, 600 kilog. par journée de travail de 12 heures; elle exige une force de 5 à 6 chevaux-vapeur, et l'emploi de deux hommes. L'un d'eux est constamment occupé

(1) M. Leveau n'ayant pas encore pris de brevet pour sa dernière machine, qui ne ressemble en rien à la première, désire qu'il n'en soit pas donné de description.

à faire passer les débris de corne dans la machine ; le deuxième met ces débris à la portée du premier, enlève la corne râpée et la passe au crible pour en séparer les gros morceaux, qui sont employés à fumer la vigne et les plantations. Ces gros morceaux peuvent d'ailleurs être repassés et donner du menu ; tout le gros obtenu dans une journée de travail est repassé en une heure ou une heure et demie. Enfin, outre les deux ouvriers indiqués plus haut, il faut un homme pour trier les débris de corne et enlever les morceaux de fer qui s'y trouvent assez souvent mélangés.

Pendant cette fabrication de 50,000 kilog., cette machine, quoique trop faible et présentant quelques imperfections de détail, comme cela devait nécessairement arriver pour un premier modèle, dans lequel on se préoccupait surtout de l'organe principal, n'a pas éprouvé d'accident (1). L'organe principal, celui qui divise la corne, marche une journée entière sans avoir besoin d'être changé ; le lendemain, on le remplace par une pièce de rechange, et on le remet en état ; les frais qu'entraîne cette opération sont d'ailleurs très-faibles, et c'était là le point important, le résultat très-difficile à obtenir, et qui a arrêté longtemps M. Leveau. Un couple d'organes fonctionnant alternativement, comme je l'expliquais tout à l'heure, peut durer 100 jours avant d'être complètement hors d'usage.

Je terminerai en indiquant le véritable résultat pratique auquel M. Leveau est arrivé, celui qui, en définitive, intéresse l'agriculture, le prix de la matière fabriquée.

Le menu mélangé (non compris les râpures destinées aux vignes) est vendu 30 fr. les 100 kilog. (Un hectolitre de ce menu pèse 40 kilog.)

Les râpures pour la vigne seules sont vendues 25 fr. les 100 kilog. — Ces prix sont dans tous les cas des maximums, et ils

(1) Ces imperfections de détail ont été supprimées dans une seconde machine que M. Leveau construit en ce moment et qui sera prête dans quelques jours.

seraient, selon toute probabilité, diminués, si la fabrication prenait une certaine importance.

Pour ce qui est relatif à la partie commerciale, à la possibilité de se procurer de la corne, M. Leveau s'est assuré que l'on pouvait, sans la moindre difficulté, se procurer annuellement un minimum de 2,000,000 kilog. de déchets ou de rebuts de corne.

CONCLUSION.

Il résulte de ce qui précède que M. Leveau, en appropriant aux besoins de l'agriculture une matière incontestablement utile et jusqu'ici sans emploi dans le pays, la livrant toute préparée à raison de 30 fr. les 100 kilog., prix parfaitement abordable, et qui fournit l'azote à des conditions comparativement avantageuses, a rendu un service important. En conséquence, votre Commission vous propose d'adresser à cet honorable industriel un témoignage de satisfaction, ayant pour but de récompenser ses premiers efforts, et aussi de l'encourager dans les difficultés qui pourront survenir, si l'agriculture exigeait une division plus grande dans ses produits.

La Société adopte ces conclusion et décide qu'il sera écrit à M. Leveau pour le féliciter sur son invention.

QUELQUES EXPÉRIENCES

SUR LES POMMES DE TERRE.

Ayant vu plusieurs cultivateurs couper les tiges de pommes de terre, encore en pleine végétation, pour les faire manger à leurs bestiaux, je leur dis que cette opération devait nuire au développement des tubercules ; tous me répondirent : qu'ils agissaient ainsi depuis longtemps, et qu'ils ne s'étaient pas aperçus que leurs récoltes en eussent été moins bonnes.

Cela m'a engagé à faire moi-même une épreuve à cet égard.

En 1859, j'avais des pommes de terre dont les tiges étaient très-belles et très-fraîches. Vers la fin de juillet, aussitôt après la floraison, j'ai fait couper ces tiges à environ 0,25 c. du sol, de manière à ce qu'il y eût un sillon intact à côté d'un coupé; en sorte que le tout se trouvait dans des conditions identiques, soit par rapport au sol, soit par rapport à l'exposition ou aux influences atmosphériques.

Lors de la récolte, qui a été faite sous mes yeux, je n'ai trouvé aucune différence entre les tubercules, et si je n'avais pas distingué par leur longueur les tiges restées intactes, il m'eût été impossible de reconnaître sur quels sillons on avait opéré. Le produit était beau et très-abondant.

Cette expérience a été faite sur des pommes de terre de deux espèces, celles de Saint-Jean et celles Chardon, dans trois carrés de jardin, contenant ensemble environ 4 ares, et différant entre eux, et par la qualité de la terre, et par l'exposition.

Cette année, j'ai recommencé la même expérience, et j'ai trouvé que les tubercules dont les tiges avaient été coupées, étaient en aussi grand nombre, et au moins aussi gros que les autres. Quant à la qualité, la différence en a été remarquable, ainsi que je le dirai plus bas, en parlant de la maladie.

2^e EXPÉRIENCE.

Au printemps dernier, j'ai ensemencé en pommes de terre cinq carrés de jardin, ayant ensemble une contenance d'environ 6 ares, deux avec l'espèce dite de Saint-Jean, les autres avec celle Chardon.

Comme je tenais à ce que tout se fît sous mes yeux, et qu'il m'n été impossible d'aller à la campagne avant la fin d'avril, il en est résulté que ces ensemencés ont eu lieu très-tardivement. Les pommes de terre de Saint-Jean ont été faites dans les derniers jours d'avril, et celles de Chardon à la fin de mai.

Les unes et les autres ont levé très-promptement. Elles poussaient pour ainsi dire à vue d'œil, et à la mi-juillet elles présentaient une végétation luxuriante; surtout celles de Saint-

Jean, qui étaient en pleine floraison. Celles Chardon, quoique un peu moins avancées, étaient fort belles et commençaient à fleurir.

Vers le 20 juillet, nous avons eu pendant plusieurs jours des brouillards *secs* très-intenses, que les cultivateurs de notre pays nomment des *gâtes*.

Peu de temps après, la maladie se manifestait sur les pommes de terre, d'abord sur quelques feuilles isolées, puis sur un plus grand nombre, et enfin sur les tiges. Elle fit des progrès tels, que, dès le 15 août, plus de la moitié des pieds en étaient atteints. Ceci s'applique à l'espèce de Saint-Jean. Quant à celle de Chardon, j'ai eu pendant quelques jours l'espoir que le fléau la laisserait de côté. Il n'en a pas été ainsi ; la maladie s'est également montrée sur cette espèce, quoique un peu plus tard, mais avec bien moins d'intensité.

Vers le 20 août, j'ai fait couper les tiges, non plus à la moitié du plant, comme l'année précédente, mais aux quatre cinquièmes à peu près, à cause de la maladie ; ayant toujours soin que les sillons où la coupe avait lieu se trouvassent dans les mêmes conditions que les autres.

A la fin de septembre, j'ai fait arracher les pommes de terre Saint-Jean. Les tubercules étaient nombreux, mais en général bien plus petits qu'à l'ordinaire. Ce défaut de développement doit, je pense, être attribué au manque de chaleur, la température du printemps et de l'été ayant été beaucoup plus basse qu'elle ne l'est ordinairement aux mêmes époques. Il y en avait au moins un tiers de tachés ou de gâtés complètement.

Il m'a paru que les sillons sur lesquels les tiges n'avaient pas été coupées, fournissaient plus de tubercules malades que les autres. Cependant la différence était peu sensible ; mais une particularité frappante, sur laquelle je dois appeler l'attention, c'est que les tubercules appartenant à un pied attaqué, mais qui se trouvaient éloignés de l'agglomération à laquelle ils étaient néanmoins attachés par un petit filament, n'étaient nullement atteints par la maladie.

Passons aux pommes de terre Chardon.

Comme elles sont très-tardives, et que d'ailleurs je ne les avais piquées qu'au mois de mai, je les ai fait arracher au mois d'octobre.

Les tubercules, comme ceux de l'espèce précitée, n'étaient pas aussi gros que de coutume ; mais ils étaient presque tous sains, et il n'y en avait pas trois sur cent qui fussent gâtés, ou seulement tachés, et ceux-là, moins cinq ou six, ont été exclusivement trouvés dans les quelques sillons sur lesquels on n'avait pas coupé les tiges.

Comme on le voit, l'espèce Saint-Jean a été atteinte par le fléau dans des proportions énormes, comparativement à celle Chardon.

Peut-on assigner une cause à ce résultat ?

D'abord, il ne faut pas oublier que les Saint-Jean, ayant été faites un mois avant les autres, étaient bien plus avancées que ces dernières, et que si les causes de la maladie se trouvaient dans l'air, et surtout dans les brouillards dont il est parlé plus haut, leurs tiges présentaient un développement bien plus considérable que celles des Chardon, exposées aux influences délétères. Peut-être que si elles eussent été coupées plus tôt, le mal eût fait moins de ravage.

D'un autre côté, si l'on considère le mode de végétation des deux espèces, on y remarque une différence très-grande. Dans les Saint-Jean (celles du moins sur lesquelles j'ai expérimenté), les tubercules sont agglomérés les uns contre les autres, et forment pour ainsi dire une couronne au pied des tiges, et s'il s'en trouve quelques-uns d'éloignés, ils sont en très-petit nombre. Dans les Chardon, au contraire, les tubercules sont séparés les uns des autres, souvent par des intervalles relativement fort grands, et ne communiquent entre eux et avec les tiges que par des filaments très-petits, ce qui porte à croire que la circulation des suc nutritifs entre les tiges et les tubercules doit être moins active et plus lente dans cette dernière espèce que dans celle Saint-Jean.

Si donc, comme cela est assez probable, la maladie était occasionnée par des circonstances atmosphériques et se communiquait d'abord aux tiges pour descendre ensuite jusqu'aux tubercules, la différence d'intensité avec laquelle elle sévit sur ces deux espèces s'expliquerait tout naturellement.

3° EXPÉRIENCE.

J'ai mis de côté, dans un cellier bien sec, plusieurs tubercules de pommes de terre, chez lesquels la maladie commençait à se manifester ; ils avaient une tache à peine apparente de la grandeur d'une pièce de 50 centimes ; au bout de 8 à 10 jours, la tache couvrait le tiers du tubercule, et, dans 15 à 20 jours, il était complètement gâté.

Sur d'autres, j'ai enlevé les parties malades, en coupant dans le vif. Les morceaux sains se sont assez bien conservés pendant trois semaines ou un mois ; mais, au bout de ce temps, ceux qui avaient subi les amputations les plus considérables ont commencé à se gâter, et deux mois après l'opération qui m'avait donné environ deux doubles décalitres de morceaux sains, il n'en restait pas plus du quart, composé presque en totalité de ceux qui avaient subi les moindres retranchements.

Du reste, les morceaux ainsi débarrassés des parties malades étaient bons et ne présentaient au goût aucune différence avec les pommes de terre saines.

CONCLUSION.

De ces diverses expériences, il paraît résulter :

1° Que l'on peut, sans nuire à la récolte des pommes de terre ; soit pour la qualité, soit pour la quantité, couper leurs tiges vers le milieu ou même le tiers de leur longueur, immédiatement après la floraison.

2° Que si l'on coupe les tiges aussitôt que la maladie se manifeste sur les feuilles, on aura grandes chances, sinon d'em-

pêcher qu'elle se communique aux tubercules, du moins d'en atténuer considérablement les effets.

3° Que les causes de la maladie semblent être dans l'atmosphère; que la maladie se communique des feuilles et de la tige aux tubercules; et que, dans les diverses espèces de pommes de terre, les tubercules qui végètent éloignés les uns des autres (comme dans celles Chardon) en sont beaucoup moins attaqués que ceux dont l'agglomération est plus resserrée.

4° Que si, immédiatement après la récolte, on enlève jusqu'au vif toutes les parties gâtées, on peut conserver les portions saines pendant plusieurs mois.

Le Mans, 20 décembre 1860.

V^{te} DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

EXPÉRIENCES AGRICOLES.

Un grand nombre d'industriels s'adonnent aujourd'hui à la fabrication des engrais artificiels; c'est certainement une bonne chose au point de vue de l'agriculture, car une grande quantité de matières qui étaient entièrement perdues pourront à l'avenir être utilisées, mais il est fort important pour les cultivateurs de connaître la valeur exacte de ces engrais. L'analyse chimique ne peut, à elle seule, résoudre la question, elle suffit bien pour comparer divers échantillons du même engrais, ou même plusieurs engrais dans la composition desquels entrent les mêmes matières; il n'en est plus ainsi à l'égard d'engrais composés de matières différentes: dans ce cas, il faut absolument recourir à l'expérience directe.

La commission agricole a donc pensé rendre un service et aux cultivateurs et aux fabricants d'engrais, en organisant des expériences comparatives sur les terres d'une ferme mise obligeamment à sa disposition par son président, M. Surmont.

L'engrais de MM. Avice et Moinet, à Laigné-en-Belin, — la corne râpée de M. Leveau, — l'engrais animalisé de M. Lablanchetière, vont être essayés, comparativement avec le fumier de ferme, sur de l'orge, du chanvre et des pommes de terre. Le compte-rendu de ces expériences sera publié dans l'un des prochains numéros du Bulletin.

D'autres essais auront lieu ultérieurement, soit sur les mêmes engrais, soit sur tout autre qu'il serait reconnu utile d'expérimenter, et il en sera également rendu compte.

RAPPORT

A LA COMMISSION D'AGRICULTURE SUR LES TRAVAUX DES COMICES.

MESSIEURS,

Quatre Comices agricoles vous ont envoyé des procès-verbaux de leurs séances ; je vais en extraire ce qu'ils contiennent de plus important.

COMICE DE LA FERTÉ-BERNARD.

Assemblée générale du 24 octobre 1859. — M. le Trésorier présente ses comptes d'où il résulte qu'une somme de plus de 500 fr. a été distribuée en primes pendant l'année 1858-1859. — L'assemblée décide ensuite qu'à l'avenir seront admis à concourir : 1° les taureaux ayant encore des dents de lait, qui résideront dans le canton depuis le 1^{er} mars précédent et qui auront fait la monte dans l'année, quelle que soit leur espèce, qu'ils aient été élevés ou achetés par leurs propriétaires; 2° et les verrats de 6 à 15 mois.

COMICE DE MANERS.

Séance du 11 décembre 1859. — M. le Trésorier présente ses comptes d'où il résulte que le Comice a décerné en primes

une somme de 500 fr. environ. — M. le Président annonce que des instruments du Matériel Agricole de la Sarthe sont déposés à Mamers et tenus à la disposition des cultivateurs; la charrue Bodin n° 3, à versoir allongé, a déjà été essayée avec succès par plusieurs membres du Comice. — Sur la proposition de M. le Président, le Comice décide que trois conférences agricoles seront tenues chaque année, et que l'année prochaine une fête agricole aura lieu le jour de la distribution des primes.

COMICE DE MAYET.

Concours du 24 octobre 1859. — Huit primes ont été décernées à l'espèce chevaline, 8 à l'espèce bovine; 2 à l'espèce porcine, 4 à la culture, et 1 aux domestiques de fermes.

COMICE DE FRESNAY.

Concours du 7 octobre 1860. — 10 primes ont été décernées à la race chevaline et 10 à la race bovine.

J'ai tout lieu de croire que la Commission sera heureuse de voir le Comice de Mamers entrer dans la voie des conférences agricoles.

Quant aux distributions de prix, elles me semblent donner lieu à plusieurs observations. La première est relative au nombre des primes qui est beaucoup trop considérable, eu égard aux ressources des Comices; il en résulte que chaque prime n'a qu'une valeur insignifiante et ne peut être regardée comme un encouragement sérieux; d'un autre côté, presque toutes les primes sont décernées aux animaux; cependant les animaux ne sont pas toute l'agriculture, d'ailleurs un mauvais cultivateur peut produire un bel animal: c'est donc l'animal et non l'homme qui est récompensé.

Il y aurait lieu, à mon avis, d'engager les Comices :

1° A restreindre le nombre de leurs primes, afin que chaque prime fût plus élevée.

2° A partager ces primes d'une manière plus équitable entre les diverses branches de l'agriculture.

5° A proposer chaque année une prime au cultivateur qui aurait réalisé les améliorations les plus importantes telles que : établissement d'une fosse à fumier, bon emploi du purin, introduction d'une bonne charrue, etc.

C'est à la Société d'Agriculture qu'il appartient d'éclairer les Comices par ses conseils et par ses exemples.

A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *Secrétaire.*

COMPTE RENDU

DE

LA DISTRIBUTION DES PRIMES AU CONCOURS DE MAMERS.

MESSIEURS,

Votre Commission d'agriculture a délégué son honorable président M. Surmont et moi, pour distribuer les primes offertes pour encouragement à l'Agriculture, et consistant en une somme de 300 fr. donnée à titre de subvention pour l'année 1860, par son Exc. M. le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, suivant sa lettre du 26 juillet dernier ; et en médailles de vermeil et d'argent d'une valeur de 100 francs environ payés par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.

Votre Commission avait décidé que les primes et médailles seraient distribuées cette année dans l'arrondissement de Mamers, et que leur répartition aurait lieu, comme il suit :

1° 100 fr. avec médaille en vermeil, à la meilleure exploitation rurale de l'arrondissement.

2° 100 fr. avec médaille en argent, à la meilleure exploitation rurale aussi du canton de Mamers.

3° 100 fr. et médaille d'argent, au cultivateur du canton de Mamers qui aurait apporté le plus de soin dans la confection de ses engrais.

Nous nous sommes transportés dans l'arrondissement de Mamers où nous avons vu et visité les exploitations rurales ci-après :

1° Le 3 septembre, en la commune de Montreuil-le-Chétif, les fermes de Bernay et des Clairbotières, appartenant à M. Paul Rousseau, négociant à Fresnay dont elles sont éloignées de huit kilomètres.

Ces deux fermes se joignent et sont affermées à moitié fruits. Elles réunissent un ensemble de 63 hectares de terre labou-rable, 25 hectares de prairies et 49 hectares de parcs et taillis.

M. Rousseau les a acquises en 1850 ; il a constamment travaillé à leur amélioration en y établissant un chantier d'ouvriers-cultivateurs, guidés par un chef, le sieur Choplain, aide d'agriculture, homme intelligent et probe, qui a fait preuve de zèle et de dévouement aux intérêts du maître.

Ces fermes produisaient peu avant 1850.

La culture en avait été négligée ; les terres arables étaient mouillées et donnaient de faibles récoltes.

Les prairies, trop inondées ou manquant d'humidité en quelques endroits, ne produisaient que de mauvais foin et en petite quantité.

Les bois taillis n'étaient que des marécages ou bruyères improductives.

Par les améliorations qu'y a faites M. Rousseau, la végétation de ces fermes est devenue luxuriante.

Dans ce lieu où l'on entretenait péniblement une petite quantité de bestiaux, le nombre en a doublé.

Les réformes ont porté principalement sur le drainage, les irrigations, le déchaintrage, l'abatis de chênes champêtres, les prairies naturelles et artificielles, les plantes fourragères, racines, marnage et chaulage ; achat de fumiers, labourage, chemins, assolement, bestiaux et constructions.

Les chaintres plantés de mauvais bois et d'épines ont été arrachés et le terrain rendu à l'agriculture.

Le drainage, le terrassement et les fumiers ont plus que doublé la quantité des fourrages.

Les luzernes, les choux, les semis de navets ont été employés comme prairies artificielles.

Dans certaines terres on a amendé par la marne grasse, et dans d'autres par la chaux. Les résultats en ont été satisfaisants.

La mauvaise qualité des prairies et la médiocrité des terres fournissant peu de matière à fumier pour l'amélioration, on a loué pendant quatre ans les boues de la ville de Fresnay, et par ce moyen, on a pu transporter sur ces fermes 1000 mètres cubes de fumier par année, qu'on a affecté, moitié aux terres labourables et moitié aux prairies; c'est grâce à ces amendements que le cultivateur peut se passer maintenant de ces ressources qui lui devenaient coûteuses par l'éloignement de la ville.

Le labourage est profond; on commence à le faire en planches.

L'assolement est quadriennal.

Les chemins étaient mauvais pour le transport des engrais dans les champs; le propriétaire a tranché et résolu la difficulté en les refaisant et mettant en état.

Le foin ayant augmenté en quantité et qualité, le nombre des bestiaux a doublé de ce qu'il était avant.

On y voit le produit de la belle race mancelle, pleine de vie et de santé, et qui y prospère à merveille. Cette augmentation de nombre de bestiaux a nécessité de nouvelles étables. Les anciennes ont été améliorées par les modifications qu'on a faites en y plaçant des vantaux à bascules, des caniveaux pour l'écoulement des jus de fumiers ou purins à la fosse. De nouvelles étables, vastes, élevées et bien aérées, ont été construites.

En résumé, ces deux fermes sont complètement transformées.

D'un produit annuel de 4000 fr., il y a dix à douze ans, on les affermerait facilement aujourd'hui 6,500 fr., mais le propriétaire trouve un revenu bien meilleur, par le mode d'affermement à moitié fruits de toutes sortes, grains et bestiaux.

2° Le 7 septembre, en la commune de Saint-Rigomer-des-Bois, la ferme des Riaux, à M. Fleury qui l'occupe.

Ce cultivateur se livre plus spécialement à l'élevage des chevaux qu'aux autres branches de l'agriculture.

Bien que ce genre d'industrie soit digne du plus grand intérêt, surtout dans cette partie de l'arrondissement où la race chevaline percheronne laisse à désirer, ce n'est pas le moment de s'en occuper, et il n'y a rien à signaler dans le mode d'exploitation rurale de M. Fleury.

5° Le 8 septembre, dans les communes ci-après désignées, dépendant du canton de Mamers.

1° A SAINT-LONGIS.

La ferme de Vignolas, appartenant à M. Poupry, cultivateur à Mamers, dont elle est distante de trois kilomètres environ.

Cette ferme est d'une contenance de 40 hectares. M. Poupry la fait valoir à l'aide d'ouvriers-cultivateurs, dirigés par un domestique et sa femme qui habitent les bâtiments.

Il y réunit 6 autres hectares de terre et 3 hectares de pré, qu'il loue ; et en outre, 10 hectares de mauvaise terre qu'il a achetée, avec 5 hectares de prés pour l'amélioration.

Il a déchaintré, arraché les haies, ronces et épines de ces derniers champs et réuni le tout en un seul ; puis, ayant labouré plusieurs fois à plat et fumé fortement, il a fait des herbes qui lui font aujourd'hui de très-beaux prés.

Il a pu récolter cette année 15,000 kilogrammes de foin.

Sa ferme, composée des terres qui en dépendaient et de celles qu'il y a réunies, forme une étendue de 60 hectares environ, de terres labourables et prés.

Il fait valoir par assolement quadriennal.

Lorsqu'il a commencé à exploiter cette ferme, il y avait 13 hectares de terre en friche. Il les a défrichés, terrassés et fumés. Il a drainé celles sourceuses et en a obtenu les meilleurs résultats.

Il a fait des luzernes et sainfoins à deux coupes, ce qui lui a fourni des fourrages et augmenté ses engrais.

Ses bestiaux sont nombreux et beaux.

Il a un troupeau de moutons croisés mérinos, qui est magnifique et au nombre de 400 têtes.

Son labourage est en planche. Il herse fort et roule tous ses grains au printemps.

Il emploie l'engrais vert, en enfouissant des trèfles et vesces, et un peu le guano et la chaux.

Il fume ses prés avec des engrais et terres mélangées, laisse le tout en tas pendant quelque temps, puis le fait transporter dans les prés où il l'étend en arrosant autant que possible.

Il en obtient de bons effets.

Enfin, cette terre de Vignolas, dont une grande partie était en friche il y a quelques années et ne servait qu'à la pâture des moutons, ne rapportait presque rien.

Grâce aux soins intelligents de M. Poupry, son produit a quadruplé.

Il y a récolté, cette année, 7,500 gerbes de blé, et 6,000 gerbes d'avoine et orge. Il y a récolté aussi du colza de belle qualité.

Les bâtiments de la ferme sont bien appropriés, la cour et la fosse à fumier bien disposées pour l'économie des engrais.

2° COMMUNE DE MAMERS

Un lieu nommé la Grande-Grouas de Jaillé, cultivé par M. Marchand qui en est propriétaire.

Ce lieu se compose de 7 hectares 50 arcs.

On y fait : un tiers de plantes ou racines, un tiers de blé, et le reste en herbes.

Les racines qu'on y plante sont : des pommes de terres, betteraves, carottes, topinambours, haricots et navets. Toutes ces racines sont bien fumées.

Après elles, on fait le blé, qui se trouve, par ce moyen, dégagé des mauvaises herbes. Ce mode de culture donne la facilité de fumer tous les deux mois : en octobre, pour l'hivernage ou le seigle ; en novembre, sur un tiers de l'herbe ; en décembre, sur un quart de blé ; en mars ou avril, pour les pommes de terre ; en mai, pour les haricots qu'il met après les vesces coupées en vert ; et en juin et juillet, pour la plantation des betteraves.

M. Marchand n'achète aucun engrais, ni foin ni pailles.

Il compose ses engrais des pailles qu'il recueille, de tiges de pommes de terre, de mauvaises herbes et feuilles de toute espèce qu'il mêle et fait fermenter en les arrosant de purin et d'eau. Il nourrit cinq têtes de bétail de bonne espèce, en bonne santé et d'un bon poids.

La terre qu'il fait valoir était de médiocre qualité. Par les soins et la bonne direction qu'il y a donnés, sa culture est bonne et produit beaucoup.

Nous y avons trouvé des betteraves de la plus belle espèce, remarquables par leur grosseur. Il les garde jusqu'au mois de juin de chaque année.

Ce cultivateur met beaucoup de soin en tout ce qu'il fait. Le mauvais temps ne lui ayant pas permis de ramasser ses gerbes de blé moissonné dans un de ses champs, il les avait mises à l'abri de la pluie en les disposant en moyettes.

3° COMMUNE DE SAINT-PIERRE-DES-ORMES.

La ferme de la Chamfortière, appartenant à M. L'Aigle des Mazures qui la fait valoir à l'aide d'une famille de bouviers qu'il intéresse dans son exploitation.

Cette terre se compose de 40 hectares, savoir ;

Labours 33 hectares.

Prés 6 hectares.

Tom. XV. 1^{er} trim. de 1881.

4

Sa décomposition consiste en :

Prés.....	6 hectares.
Prairies artificielles.....	13 hectares.
Plantes fourragères sarclées...	4 hectares.
Froment	8 hectares.
Orge ou avoine.....	5 hectares.
Colza.....	3 hectares.

Voici son assolement :

- 1^{re} année..... Colza fumé.
- 2^e année..... Froment sans fumier.
- 3^e année..... Colza fumé.
- 4^e année..... Froment sans fumier, avec engrais artificiel au besoin.
- 5^e année..... Plantes sarclées.
- 6^e année..... Orge ou avoine.
- 7^e, 8^e, 9^e 10^e années. Récoltes de la prairie artificielle.
- 11^e année..... Retour de l'assolement.

ANIMAUX DOMESTIQUES.

19 Têtes du plus beau bétail qu'il soit possible de voir dans le pays ; 8 chevaux de belle espèce et 19 porcs de plusieurs natures.

Ces bestiaux sont soumis à la stabulation permanente, excepté pendant les mois de septembre et octobre.

Il y a 10 ans, on entretenait sur cette ferme 8 têtes de bétail seulement, dont trois chevaux.

La terre produisait 8 à 10 hectolitres de froment par hectare : elle en produit 25 aujourd'hui.

Elle passait pour être la plus mauvaise du pays ; tout y était à faire, en raison de la difficulté du sol, espèce de Jalet.

Aujourd'hui, elle est la mieux cultivée et passe pour être la meilleure de la contrée.

Grâce aux fossés d'égout, au drainage, au défoncement, au terrassement et à la chaux, M. L'Aigle des Mazures a pu faire

du sainfoin, de la luzerne, des betteraves, des carottes et autres plantes ignorées dans le pays avant lui.

Ses prés produisaient 7 à 8 mille kilos de foin; il en récolte de 20 à 25 mille kilos aujourd'hui.

Le trèfle n'y venait nulle part; il y a introduit le sainfoin et la luzerne et en récolte plus de 6 mille kilos par année.

Ses cours et bâtiments sont parfaitement appropriés.

Des étables et écuries le purin coule, à une fosse creusée pour le recevoir, et à côté de laquelle se trouve la forme à fumier qu'on arrose de ce purin au moyen d'une pompe établie tout exprès.

Les engrais sont parfaitement confectionnés et disposés avec le plus grand soin possible. La fosse à fumier est sur un terrain glaisé, entouré de murettes et à l'abri des ardeurs du soleil.

En un mot, la ferme de M. L'Aigle des Mazures ne laisse rien à désirer, au point de vue de la bonne exploitation et des soins apportés dans la confection des engrais.

4^e COMMUNE DE SAINT-VINCENT-DES-PRÉS.

La métairie du Grand-Moire dont est propriétaire M. d'Aubigny, et fermier à prix d'argent M. Lecureur.

Elle est d'une contenance de 76 hectares et se décompose comme il suit :

En terres labourables.....	39 hectares.
En prairies artificielles.....	11 hectares.
Bois.....	3 hectares.
Pâtures.....	23 hectares.

Son assolement est triennal pour un tiers et quadriennal pour l'autre.

Le fermier nourrit plusieurs espèces de bestiaux dont 42 à cornes et 10 chevaux.

Ces bestiaux sont de bonne qualité et bien portants. Quoiqu'en grand nombre, ils sont élevés et nourris sur la ferme. Ce fermier est intelligent. Depuis 20 ans, il a su faire produire

à la terre plus qu'elle ne donnait avant ; mais il n'y a rien d'extraordinaire dans son mode de culture et qui puisse être signalé spécialement.

Il ne brille pas par les soins dans la confection de ses engrais.
— Sa cour et ses bâtiments ne sont pas bien appropriés pour cela.

5^e COMMUNE DE SAINT-REMY-DES-MONTS.

Le temps nous ayant manqué pour visiter la ferme de la Gânerie, dont est fermier M. Lamarre, nous avons été suppléés par MM. les membres de la Commission du Comice agricole de Mamers qui nous ont rapporté que la ferme dont il s'agit est d'une contenance de 17 hectares, dont 15 en terres labourables et 2 en prés.

Son assolement est quadriennal.

Le fermier nourrit sur sa terre 4 juments, 5 vaches, 1 taureau, 1 veau de lait et 2 porcs.

Ce cultivateur exploite bien sa ferme, mais il n'y a rien dans son mode de culture qui ne soit très-ordinaire.

Le dimanche 9 septembre, nous nous sommes transportés à Mamers où une fête de l'Agriculture était organisée et devait avoir lieu sous la présidence de M. Montois, préfet de la Sarthe.

Le programme des primes d'encouragement à distribuer, à cette fête, comprenait la somme de 300 francs dont nous avons parlé plus haut, et des médailles de vermeil et d'argent, offertes par votre Société.

Après nous être concertés avec MM. les membres de la Commission du Comice agricole du canton de Mamers, nous avons arrêté ainsi la répartition des primes et médailles :

1^o 100 francs et médailles de vermeil, pour la meilleure exploitation rurale de l'arrondissement.

A M. L'Aigle des Mazures, cultivateur à Saint-Pierre-des-Ormes, et à M. Paul Rousseau, cultivateur à Montreuil, domicilié à Fresnay (*ex æquo*) ;

Chacun 50 francs et une médaille de vermeil.

2^e Prime de 100 francs et médaille d'argent pour la meilleure exploitation rurale du canton de Mamers.

A M. Poupry, cultivateur à Saint-Longis et domicilié à Mamers,

100 francs et une médaille d'argent.

A M. Marchand, cultivateur à Mamers, une médaille d'argent.

3^e 100 francs et médaille d'argent pour les meilleurs soins donnés aux engrais dans l'arrondissement de Mamers.

A M. L'Aigle des Mazures, déjà nommé, ladite somme de 100 francs ; la médaille d'argent se trouvant absorbée par la médaille de vermeil que M. Rousseau et lui, primés *ex æquo*, ont reçue chacun, pour la meilleure exploitation rurale d'arrondissement.

Le Jury du Comice agricole du canton de Mamers, après avoir examiné les nombreux et beaux bestiaux amenés par les concurrents sur la place des Grouas, à Mamers, où s'élevait un pavillon destiné à M. le Préfet et aux autorités qui l'entouraient, a remis à M. le président du Comice le procès-verbal de sa décision.

A notre tour, nous avons remis à M. le Préfet les certificats de primes et médailles qu'au nom de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, nous venions d'arrêter, de concert avec MM. les membres du jury du Comice cantonal de Mamers.

Après deux discours bien sentis et vivement applaudis, l'un de M. de Guéhéneuc, président du Comice, et l'autre de M. Montois, préfet de la Sarthe, qui, tous deux, ont rendu hommage aux encouragements de votre Société, M. le Préfet a distribué lui même les primes et médailles accordées par cette Société, pour l'arrondissement et le canton de Mamers ; et les primes décernées par le Comice agricole cantonal du même lieu aux vertus domestiques, aux cultures des plantes et racines fourragères, et à l'élève des bestiaux des races chevaline, bovine, ovine et porcine.

Ainsi s'est terminée cette fête agricole au milieu d'un concours considérable de propriétaires, cultivateurs et domestiques de ferme, qui en conserveront longtemps le souvenir.

Lu et déposé à la séance de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.

Le 23 novembre 1861.

RACOIS.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LA RECHERCHE DES CAUSES DANS LES ÉPIDÉMIES.

A toutes les époques de l'histoire, on voit l'homme sans cesse exposé à trois grands fléaux : la guerre, la famine et l'épidémie. Entre ces calamités publiques, il n'en est pas dont l'action soit plus fatale et plus constante que le fléau épidémique. Aujourd'hui comme toujours, nul pays, nul climat ne sont soustraits à son étrange et invisible influence ; il voyage sans se reposer d'un point du globe sur d'autres points, pour s'abattre sur les peuples, s'appelant de divers noms : choléra, fièvre typhoïde, dyssenterie, etc. ; peu importe le nom, ce sont autant de maux infectieux qui nous tiennent lieu des pestes d'autrefois.

La fièvre typhoïde et la dyssenterie, l'affection typhique surtout, ont pris au milieu de nous un domicile fixe. Devenues presque endémiques, comme le choléra aux Indes, la fièvre jaune aux Antilles, la fièvre d'accès dans nos possessions d'Afrique ; décimant partout les campagnes comme les villes, ces maladies s'attaquent souvent de préférence aux plus jeunes et aux plus robustes, et elles sont ainsi une des causes principales de la mortalité à notre époque.

Dans le département de la Sarthe, l'épidémie n'a pas cessé

de faire des ravages depuis plusieurs années. On conservera longtemps au Mans le souvenir de la grande invasion de 1854, où la dyssenterie n'a pas fait moins de 600 victimes, tant dans la ville que dans les communes suburbaines. En 1855, la fièvre typhoïde sévissait, entre autres localités, dans la commune de Bouloire ; en 1856, c'était la fièvre scarlatine à La Flèche ; en 1857, la fièvre typhoïde à Saint-Jean-d'Assé, et au monastère du Bon-Pasteur, au Mans ; en 1858, à Sainte-Sabine, à Allonnes, etc. ; enfin, en 1859, la dyssenterie a reparu dans l'arrondissement de Saint-Calais, dans le canton d'Ecommoy ; ailleurs ç'a été tout à la fois la fièvre typhoïde et la dyssenterie : c'est ainsi qu'au Mans, ces deux maladies sont venues l'une après l'autre fondre sur la garnison. Le dépôt du 8^e régiment de dragons, comprenant 500 hommes environ, a fourni pendant trois mois aux salles de médecine de l'Hôtel-Dieu près de 250 malades, sur lesquels 53 ont succombé.

Quelles sont les causes de ces fléaux épidémiques et par suite quels sont les remèdes à y apporter ? Ce sont là les questions toujours renouvelées, toujours brûlantes d'intérêt et avides de solution, qui ont été posées dans tous les temps, proferées par les masses dans leurs cris de détresse et d'impuissance, adoptées par les hommes d'Etat, les économistes, les médecins surtout, comme l'objet de leurs constantes méditations, de leurs recherches et de leurs aspirations les plus ardentes.

Les causes des épidémies pour être bien comprises doivent être envisagées sous divers points de vue. Elles sont : 1^o générales ou profondes ; 2^o hygiéniques ou locales et individuelles ; c'est-à-dire qu'il faut les rechercher : premièrement, en dehors de nous et de tout ce qui nous entoure ; secondement, dans les lieux et les objets de la nature qui servent à nos besoins, et enfin au dedans des individus.

Causes générales ou profondes. — La cause intime des maladies épidémiques, cet élément morbide générateur qui tout d'un coup frappe la population d'un pays restée jusque-là saine et bien portante, réside bien certainement dans l'atmo-

sphère, puisque, l'air étant autour du globe le seul milieu commun à tous les peuples, ce n'est que par son intermédiaire que l'on peut comprendre la transmission d'une influence épidémique d'un lieu dans un autre, souvent à de grandes distances, en dehors de toute contagion proprement dite. C'est ainsi que le choléra, lors de sa première invasion en Europe, partant des rives du Gange, s'est avancé au travers des peuples du Nord, jusqu'à Londres et à Paris. Depuis 1832, il a continué son chemin, se portant de préférence vers les régions du midi; c'est ainsi qu'en 1854, ce génie cholérique sévissait à Bordeaux, pendant qu'au Mans nous étions victimes de la dyssentérie. Or, dans ces pérégrinations du choléra, la même maladie étant observée sur des populations différentes, dans des pays et des climats différents, la transmission par l'air reste seule admissible.

Mais c'est peu de connaître le mode de transmission de la cause épidémique; quelle est la nature de cette cause, l'essence de cet agent morbide qui dans un cas produit le choléra, dans un autre le typhus, ici l'angine couenneuse et le croup, là la dysseptérie?

C'est ici la difficulté qui a traversé les siècles sans être résolue, c'est le *nec plus ultra* devant lequel la science du médecin s'incline et s'inclinera probablement toujours. Cette cause inconnue, ce *Quid divinum* d'Hippocrate, on est bien convenu de le faire résider dans une émanation subtile, invisible et insaisissable, à laquelle on donne le nom de *miasme*. Mais ce que c'est que le miasme en général, son mode de génération primitive, on l'ignore. Seulement, dans une épidémie, les premiers individus étant frappés par cette cause inconnue, il semble qu'il s'en échappe des émanations délétères, qu'il s'établit autour d'eux une sorte d'atmosphère infectieuse, miasmatique, qui transmet le mal à ceux qui séjournent auprès des malades, aux habitants de la même maison ou du même établissement, et d'autant mieux qu'ils sont réunis en plus grand nombre; qui atteint surtout les membres de la même

famille : c'est la transmission par infection, qu'il ne faut pas confondre avec la contagion proprement dite.

Un autre point qu'il est rationnel d'admettre, c'est que les miasmes épidémiques ne sont pas de même nature, ils doivent être distincts comme les maladies qu'ils engendrent. Là où il y a spécificité de symptômes, il doit y avoir spécificité de causes; ainsi le miasme cholérique n'est pas le miasme typhoïde, et ce dernier diffère du miasme dysentérique, comme ces essences morbides diffèrent entre elles.

Nous le répétons, voilà tout ce que la science de l'homme peut pénétrer ; au delà il n'y a que des mystères que la foi religieuse peut seule éclairer. Nous savons, en effet, par les livres sacrés, que, par suite de sa chute originelle, l'homme, déchu de sa splendeur et de sa félicité primitives, est devenu sujet aux maladies, aux infirmités et à la mort. Il est raisonnable d'admettre que, dans sa toute-puissance et sa prescience, Dieu a, sinon créé dès le commencement, au moins prévu toutes les maladies auxquelles notre pauvre humanité serait désormais exposée; il en a fait autant d'essences ou d'individualités, dont le mode de génération et de développement, le mode de manifestation et de terminaison ont été arrêtés et réglés d'avance suivant certaines lois analogues à celles qui régissent les êtres organisés eux-mêmes : immuables, éternelles, qu'il nous est permis de nommer, de distinguer et de classer, mais qu'il nous est défendu de comprendre et d'approfondir.

Si nous ignorons la vraie cause des épidémies, nous ne connaissons pas mieux celle des maladies sporadiques ou isolées qui, au lieu de s'exercer en même temps sur la multitude, se font sentir sur les individus. Quelle est la cause de la pneumonie, de l'apoplexie cérébrale, du cancer, de l'épilepsie ? On ne le sait pas davantage. On vous dira : C'est un refroidissement, un état congestif trop prononcé. Ce sont là des causes occasionnelles ou adjuvantes ; mais ce ne sont pas les véritables causes, parce qu'elles existent souvent sans que la maladie se produise.

On est forcé d'admettre, en dehors d'elles, l'intervention d'une cause intime profonde qui nous est inconnue. Combien l'étiologie du cancer, de la phthisie pulmonaire, de l'épilepsie, n'est-elle pas encore plus obscure et plus impénétrable ? On pourrait appliquer à chacune d'elles la dénomination de *morbus sacer* par laquelle la dernière maladie était jadis désignée.

Pour nous résumer dans cette appréciation des causes profondes des maladies épidémiques, disons donc que ces causes, qu'on les appelle miasmes ou autrement, nous sont aussi complètement inconnues que celles qui régissent l'attraction des corps célestes, le cours de la sève dans les plantes, le mécanisme des fonctions cérébrales et le jeu de la volonté dans les animaux ; ce sont autant de mystères que nous devons croire sans chercher à les comprendre, et admettre avec respect comme autant d'articles de foi. Nos connaissances sont, comme nous l'avons dit, purement distinctives, mais non explicatives. Ainsi, pour les épidémies, elles se bornent à nous apprendre :

1° Que leur transmission ou leur migration s'opère par l'intermédiaire de l'air, qui est le réceptacle des miasmes ;

2° Qu'il s'établit autour des malades une sorte d'atmosphère infectieuse dont l'action se fait sentir de préférence sur ceux qui habitent sous le même toit et en particulier sur les membres d'une même famille ; qui devient encore d'autant plus pernicieuse qu'elle s'exerce au milieu d'une grande réunion d'hommes logés dans un même établissement ou agglomérés sur un même point, comme les militaires dans une caserne ou dans un camp, la population dans le centre des grandes villes ;

3° Enfin, il est rationnel d'admettre, en présence de la spécificité des maladies épidémiques, des causes ou miasmes également spécifiques, cholérique, typhoïde, dysentérique, etc.

2° *Causes hygiéniques ou locales et individuelles.* — Les causes hygiéniques des maladies épidémiques ou autres sont celles qui prennent naissance autour de nous dans les objets de la nature, ou qui ont leur siège au dedans de nous, dans les individus eux-mêmes.

Les premières ou les causes locales sont de deux sortes : les unes sont faciles à saisir dans leur mode d'action, c'est ainsi qu'un courant d'air froid peut amener une suppression de transpiration sur des personnes qui ont chaud, et produire, suivant les *dispositions idiosyncrasiques*, sur l'une, un rhumatisme ; sur l'autre, une bronchite ; sur une troisième, une pleurésie. Dans ces circonstances le courant d'air a agi comme *cause occasionnelle*.

Les causes locales n'ont pas toujours une action aussi facile à saisir ; ainsi, dans les pays de marais, les fièvres d'accès qui y règnent sont attribuées aux émanations, ou miasmes *paludiens* ; dans le canton du Valais, en Suisse, les causes locales paraissent intervenir dans la production du goître, qui y est endémique. Nous pourrions citer d'autres exemples où le mode d'action de ces causes est presque aussi ignoré que celui des causes épidémiques en général.

Dans un grand nombre de cas les causes sont *déterminantes*, agissant sur nos organes d'une manière mécanique ou chimique, comme dans les chutes, les divers accidents tels que l'asphyxie par submersion ou par l'acide carbonique, les brûlures, la gelure, etc.

Au lieu de venir du dehors, les causes hygiéniques ont souvent leur siège dans les individus, dans les abus apportés dans la satisfaction de nos besoins, et dans les excès de nos passions.

Enfin, il est un autre ordre de causes, qu'on appelle *prédisposantes individuelles* ; ce sont les causes proprement dites qui président au développement des maladies. Que les maladies soient épidémiques ou sporadiques, elles ne peuvent, en effet, se produire sans le concours de cette cause prédisposante individuelle, qui fait que tel individu est apte à les contracter, tandis que tel autre est rebelle ou réfractaire. En tant que membres de la grande famille humaine, tous les hommes pris ensemble sont exposés à toutes les maladies en général ; mais chaque homme pris isolément naît avec une constitution spéciale, un

tempérament qui lui est propre, et partant avec des dispositions et une aptitude particulière à telle maladie plutôt qu'à telle autre. Ce qui est vrai pour les individus isolés l'est également pour les membres d'une même famille, où l'on rencontre des dispositions semblables et souvent héréditaires.

Quel rôle jouent donc ces causes hygiéniques dans la production et le développement des épidémies ?

En dehors des causes prédisposantes individuelles sans lesquelles aucune maladie ne peut se produire, en dehors de certaines affections endémiques dont l'étiologie des localités ne donne pas d'ailleurs une explication satisfaisante, à part encore les causes mécaniques, directes et déterminantes, toutes les causes hygiéniques agissent d'une manière secondaire et occasionnelle ; ce n'est pas parmi elles qu'il faut, selon nous, chercher la vraie cause des épidémies : celle-ci sera toujours cachée et mystérieuse, comme nous l'avons dit.

La recherche de ces influences hygiéniques est-elle donc indifférente ou inutile ? Non, assurément ; nous sommes loin de tirer cette conséquence, nous pensons au contraire qu'elles jouent un grand rôle dans la propagation des épidémies autant que dans les résultats des traitements médicaux appliqués aux malades.

Qui pourrait aujourd'hui méconnaître tous les bienfaits des mesures de salubrité publique au sein des grandes villes, où elles tendent chaque jour à faire disparaître des foyers d'infection, en remplaçant des quartiers encombrés, malpropres, bas et humides, par des rues larges, bien aérées et bien exposées à l'action solaire, où la présence d'égouts, de trottoirs, de bornes, fontaines, etc., sont autant de conditions favorables destinées à assurer, autant que possible, la sécurité et la santé publiques ? Honneur donc et encouragement à toutes les mesures d'assainissement, à tous les règlements d'hygiène, parce que sans l'hygiène publique l'intervention de la médecine serait souvent impuissante pour guérir et surtout pour prévenir les maladies. Citons ici un exemple à l'appui de notre thèse. Dans la der-

nière épidémie de la garnison du Mans, le public, qui ne va jamais chercher bien loin les causes, a accusé l'insalubrité de la caserne ou seulement l'eau des puits, cause unique qui aurait ainsi produit successivement deux maladies essentiellement distinctes ! Nous ne pensons pas qu'on puisse s'arrêter un seul instant à une semblable hypothèse, mais nous n'en croyons pas moins que les conditions hygiéniques de la caserne de la Mission sont mauvaises et qu'il est urgent que l'administration apporte à cet état de choses tous les changements désirables.

Les mesures d'assainissement des localités et tous les bienfaits de l'hygiène publique ne sont malheureusement pas tout ce qu'il faut opposer aux fléaux épidémiques. Il faudrait encore et avant tout améliorer l'hygiène privée, l'hygiène physique et morale. Comment y arriver ? C'est par la morale religieuse : elle seule peut apprendre à réprimer les passions et les habitudes vicieuses qui sont le principal obstacle à l'amélioration physique des individus ; elle seule pourra ramener au sein des masses l'amour et le respect de la famille, au lieu du libertinage et de l'abandon de la femme et des enfants ; le travail régulier et en rapport avec l'âge et les forces, une sage économie, l'observation salutaire du repos du dimanche, à la place des folles dépenses, des orgies et des saturnales du lundi ; le respect pour l'autorité, la soumission aux lois et règlements, au lieu du mépris pour tout ce qui est au-dessus de soi, de l'envie, et de l'affection pour des doctrines déplorables subversives de tout ordre social. C'est, en un mot, par le retour aux croyances et aux pratiques catholiques qu'on pourra conjurer tous ces fléaux que la justice divine lance, à certaines époques, contre une société dissolue et oublieuse de ses véritables devoirs.

D^r J.-L. LE BÈLE.

NOTES

SUR

L'HISTOIRE FÉODALE DE BESSÉ.

§ I. Fief de la Cour-de-Bessé.

Le fief de la Cour-de-Bessé, auquel était annexée la seigneurie de paroisse, a été possédé par des seigneurs du nom de Bessé jusqu'à la fin du ^{xiv}^e siècle. Leurs armoiries sont inconnues..

Alix de Bessé porta ce fief en dot à Hamelin de Vendômois. Dans la hiérarchie féodale, ce n'était qu'un arrière-fief de la châtellenie de Saint-Calais ; il relevait immédiatement du fief de la Cour-du-Bois de Conflans ; ce fait est constaté par plusieurs aveux de la Cour-du-Bois conservés aux archives de l'Empire. Le plus ancien, du 18 décembre 1454, rendu par Pierre Lechevalier, seigneur du *Bois-de-Conflans* (aujourd'hui la Cour-du-Bois), à cause d'Ambroise de Vallaines, sa femme, à *très-hault et puissant seigneur, monseigneur Jehan de Bueil, chevalier, comte de Sancerre, seigneur de Saint-Kalès, amiral de France*, etc., etc..., contient le passage suivant :

« *Item* Hamelin de Vendosmoys est mon homme de foy
« pour sa terre et appartenances de Bessay-sur-Braye, tant en
« fié que en domaine, dont il m'est tenu faire foy et hommage
« simple et ung cheval de service, quant il y eschiet, selon la
« coutume du pays. »

Hamelin de Vendômois eut de son mariage avec Alix de Bessé un fils, Hamelin deuxième du nom, qui lui succéda, et une fille, Jeanne, dont l'existence conjugale a été *très-accidentée*. Jeanne de Vendômois épousa en premières noces Gervais de Ronsard, seigneur de la Poissonnière. Pendant la durée de ce mariage,

elle vécut avec Jean de Bourbon-Carency, seigneur de Savigny-sur-Braye, frère puîné de Louis de Bourbon, comte de Vendôme, et marié lui-même à Catherine d'Artois, fille du comte d'Eu. De ce double adultère naquirent plusieurs enfants. Après la mort de Catherine d'Artois et de Gervais de Ronsard, afin de faire cesser le scandale, Jean de Bourbon-Carency épousa Jeanne de Vendômois, en vertu d'une permission de l'official du Mans, du 3 septembre 1420, adressée au curé de Savigné-sur-Braye, qui porte pouvoir de leur donner la bénédiction nuptiale, même hors l'église, *en maison et lieu toutefois honneste*, nonobstant le défaut de publication de bans. Ils obtinrent depuis dispense du pape Eugène IV, datée des ides de mai 1438, par laquelle il valide le mariage déjà consommé d'illustre seigneur Jean de Bourbon, et en tant que besoin légitime les enfants nés d'iceluy. C'est à cause de ce mariage, d'une validité longtemps contestée, que le poète Ronsard, qui n'étoit pas modeste, se disait allié de la maison de Bourbon, par sa bisaïeule Jeanne de Vendômois.

Hamelin de Vendômois, deuxième du nom, eut de sa première femme, Marguerite de Verrières, deux fils : Jean, qui fut seigneur de Bessé, et Hamelin, troisième du nom. Le 16 avril 1469, partage de sa succession avait lieu entre « Jehan « Vendosmoys, escuier, seigneur de Bessé-sur-Braye, et « Hamelin Vendosmoys, escuyer, son frère pesné. » Jehan, « pour son avantaige de aisnesse, est vestu et saisi de l'oustel « de Bessé, où il demeure à présent, l'estang, les vignes, la « garenne à congnins (lapins), le coulombier, et le flé, justice « et seigneurie, cens, rentes et revenus et droitz seigneuriaux, « avecques le four à ban de Bessé et les bangniers, subjects et « contraignables. » Hamelin eut en partage entre autres biens, « et grâce à la *bénévolence* de son frère, la *métairie du Vau* (aujourd'hui château), avec le *bordaige du Plessys*, en la paroisse de Sainte-Cerotte, lenu le *dict bordaige à cens de Olivier de Ronsard en son fîé de Roumigné* (Romigny); et encore à la charge de contenter les enfants issus de leur feu père et de

Thomine, sa seconde femme, *s'il est reconnu que les dicts enfants doivent avoir part en la dicte succession*. La veuve et les quatre enfants du second lit se contentèrent de peu, car, par acte du 10 mai 1476, Hamelin de Vendômois transigeait avec eux pour la somme de 120 livres une fois payée, tant pour le douaire de la veuve que pour la portion héréditaire de ses quatre enfants.

Au nombre de ces quatre enfants était Renée de Vendômois, mariée depuis à Marguerit de Saint-Barthélemy, seigneur de Souday ; elle fit assassiner son mari, et fut condamnée à mort comme adultère, voleuse et homicide ; mais le roi, en 1485, lui fit grâce de la vie, et le parlement la condamna à demeurer perpétuellement recluse au cimetière des Innocents. (Registres manuscrits de la Tournelle, aux 20 mars et 19 septembre 1486). Les recluses étaient enfermées dans une chambre étroite attenante à l'église ; on en faisait murer la porte, et elles ne recevaient l'air et les aliments que par une petite fenêtre qui donnait dans l'église. Il y avait aussi des recluses volontaires : Victor Hugo en fait figurer une dans son roman de *Notre-Dame de Paris*.

Jean de Vendômois, sieur du Vau, fils d'Hamelin, troisième du nom, et de Jeanne de Nesle, devint seigneur de Sainte-Cerotte en achetant, le 9 janvier 1543, moyennant 5,750 livres, le fief de la Bournaye, auquel était annexée la seigneurie de paroisse, et qui appartenait à François Le Cirier, seigneur de Semur, fils de Jacques Le Cirier et de Renée de Souvré, dont le frère, Antoine de Souvré, était seigneur de Courtenvaux. On voit encore aujourd'hui l'écusson des Vendômois, peint sur verre, au-dessus de la principale porte de l'église de Sainte-Cerotte. Le malencontreux vitrier a mis le chef en bas et la pointe en haut. Ces armoiries sont : *d'hermines au chef d'or chargé de trois fasces de gueules*.

En 1540, René de Vendômois était seigneur de Bessé. Dans un aveu de la Cour-du-Bois du 8 avril 1540, rendu à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et seigneur de Saint-Calais, par

Félix de Sourches, écuyer, seigneur de Malicorne et seigneur, à cause de Magdeleine de Balf, son épouse, de la terre et seigneurie de la Cour-du-Bois, on lit : « René de Vendômois, « esquier, est homme de foi et hommage simple de la dicte « Cour-du-Bois, pour raison de sa terre, fief et seigneurie « de Bessé, le tout situé près le bourg de Bessé .. soubz « lequel hommage plusieurs subjectz, hommes et vassaux, « tiennent censivement du dict sieur de Bessé, pour raison « desquelles choses, oultre la dicte foy et hommage simple, le « dict Vendômois nous doit rachapt, cheval de service et « autres proffictz de fief. »

Mathurin de Vendômois, fils du précédent, seigneur de Bessé, de Champmarin et de Parpasoy, chevalier de l'ordre du roi, épousa Marguerite de Vendômois, sa cousine, fille de François de Vendômois, chevalier de l'ordre du roi, gentil-homme ordinaire de sa chambre, lieutenant au gouvernement du Maine, seigneur du Vau et la Bournaye, de la branche des seigneurs de Sainte-Cerotte. De ce mariage naquirent Philippe, mort sans avoir été marié, et Jacqueline, mariée à Louis de Perrière, seigneur du Bouchet. Marguerite de Vendômois épousa en secondes noces François de Bueil, chevalier, seigneur de Racan ; elle eut de ce mariage Honorat de Bueil (le poète Racan), qui fut seigneur de Sainte-Cerotte. Après la mort de son premier mari, et pendant la minorité de ses enfants, elle avait, par acte du 16 décembre 1586, vendu la terre et seigneurie de la Cour-de-Bessé à Gilles de Souvré, seigneur de Conrtenvaux et chevalier de l'ordre du roi, acquéreur pour lui et Françoise de Bailleul, son épouse, moyennant la somme de 26,000 livres, avec clause de remplacer ladite somme au profit des enfants du premier lit, auxquels la Cour-de-Bessé appartenait du chef de leur père. A compter de cette époque, jusqu'en 1609, la seigneurie de paroisse appartient aux seigneurs de Courtenvaux, comme seigneurs du fief de la Cour-de-Bessé ; il fut alors compris dans le groupe de fiefs de Bessé et de la Chapelle-Huon, considérés comme équivalent

de la troisième châtellenie, nécessaire, avec les châtellenies de Bonneveau et Vancé, pour obtenir l'érection de Courtenvaux en marquisat.

Quant au manoir de la Cour-de-Bessé, il expia sa rivalité avec Courtenvaux par une destruction totale, et il n'en resta pas pierre sur pierre.

§ II. Fief de Courtenvaux.

(Dans les anciens titres, et souvent dans le même acte, on écrit indistinctement *Courtenvau* ou *Courtanvau* (*curtis in valle*). Le nom de *Courtanvaux* a prévalu, mais beaucoup plus tard).

Avant de devenir chef-lieu d'un marquisat et de l'une des seigneuries les plus considérables du Bas-Vendômois, Courtenvaux n'était qu'un petit fief, relevant du château de Vancé. Il prit de l'importance vers la fin du xv^e siècle, lorsque Jacques Berziau ou Berzeau, contrôleur général des *finances*, sous Charles VIII, en devint propriétaire. Il peut être considéré comme le fondateur du manoir primitif, et les plus anciennes constructions, la chapelle, le petit château, flanqué d'une tour elle où est aujourd'hui l'horloge, ne remontent pas au-delà de cette époque. Il n'était pas même dans l'origine seigneur de Courtenvaux ; mais il possédait un domaine dans la mouvance de ce fief, ainsi qu'il le déclare dans un aven du 26 octobre 1490, rendu à Jean, bâtard de Vendôme, son suzerain comme seigneur de la châtellenie de Vancé. C'est le plus ancien aveu de Courtenvaux conservé aux archives impériales (3^e vol. des titres du Vendosmois, 601 du dépôt des fiefs, cote 3) ; en voici un extrait : « *De vous, noble et puissant seigneur, monseigneur messire Jehan, bastard de Vendosme, chevalier, seigneur de Venssay et de Bonneval-sur-Braye (Bonneveau), Je, Jacques Berziau, notaire et secrétaire du roy nostre sire, contrôleur général de ses finances* (1)

(1) C'est à tort que dans le Dictionnaire de la Sarthe, t. II, p. 113, on le qualifie : contrôleur général des *guerres*.

« et seigneur de *Courtenvau*, tient et advoue à tenir à foy et
« hommaige simple, au regard de vostre terre et seigneurie
« du dit lieu de Venssay, les choses dont je suis en vostre foy
« et hommaige simple ; des quelles la déclaracion s'en suit
« tant en fié que en domaine. »

« Et premièrement en domaine, ma court et habergement
« du dit lieu de *Courtenvau*, avec les quelles j'ai uny et conso-
« lidé ung fié appelé le fié de *Courtenvau* par acquest que
« j'en ay fait de Marie, veufve de feu Jehan Cullier, duquel
« fié je tenois ma dite court, et de présent je la tiens de vous
« à la dite foy et hommaige, par le moien du dit acquest,
« ainsy qu'elle se poursuit et comporte en maisons, caves,
« jardins, chapelle, le tout clos de murs, avecques une tou-
« che de boys, sise au dessus de ma dite court, une faye et
« un clos de vigne, etc., etc..., joignant d'une part au chemin
« tendant de la Chapelle-Huon en Bois-Breton, à passer par-
« devant ma dite court... »

Jean, bâtard de Vendôme, auquel cet aveu est rendu, était fils de Louis de Bourbon, comte de Vendôme, et d'une Anglaise nommée Sibylle de Bostun. Né en Angleterre pendant la captivité de son père, qui avait été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il fut légitimé par lettres du roi données à Razilly, près Chinon, au mois de mai 1449, et de rechef par d'autres lettres datées d'Amboise le 2 février 1469 (ce qui n'empêche pas le *Dictionnaire de la Sarthe*, t. II, p. 155, de qualifier ses descendants de *non légitimés*, c'est deux fois *légitimés* qu'il faut lire). Le 27 avril 1484, il rendait hommage à Jean de Bourbon, comte de Vendôme, son frère consanguin, pour les seigneuries de Bonneval et Vancé qu'il avait eues en apanage. En 1489, il était gouverneur du Vendômois. Il épousa Jeanne d'Illiers, fille de Jean d'Illiers, seigneur des Radrets, et de Catherine de Mailly.

Dès 1465, Jacques de Berziau possédait le fief de Redonne, auquel était annexée la seigneurie de paroisse de la Chapelle-Huon. Ce fief n'avait pas de manoir ; partie des redevances

étaient perçues devant la porte de l'église de la Chapelle-Huon, partie à l'hôpital de Cogners (commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem). Il relevait immédiatement du château de Saint-Calais, et devint plus tard membre du marquisat de Courtenvaux. Dans l'aveu de la châtellenie de Saint-Calais, rendu le 25 octobre 1465. par Jean de Bueil, seigneur de Saint-Calais à Jean de Bourbon, comte de Vendôme, son suzerain comme baron de Mondoubleau, on lit : « Maistre Jacques
« Berziau, foy et hommaige lige et quinze jours de garde en
« ma ville de Saint-Karlès, ô semence advenant, et loyaux
« aydes et tailles quant elles adviennent estre levées par la
« coustume du pays, par raison de ses métairies et appartene-
« nances de la Marière, de la Pasturière, du bordage de Feu-
« musson et du fief de Redonne, ainsi que les dictes choses se
« comportent en fié, justice et doumaine. »

On lit dans le *Dictionnaire de la Sarthe* que la terre de Courtenvaux était en 1510 la propriété de Jacques de Berziau. Cette date est celle du mariage de Françoise de Berziau avec Antoine de Souvré, mais Jacques de Berziau n'existait plus dès 1498 ; on trouve à cette époque plusieurs fois et hommages rendus à sa veuve Jeanne de Villiers, fille de Guillaume de Villiers, seigneur de Mésangères, et de Jeanne Tiercelin. Ces familles Tiercelin et de Villiers ont occupé un rang distingué dans la noblesse du Maine aux xv^e et xvi^e siècles. On voit encore aujourd'hui les armes des de Villiers dans l'église de Saint-Gervais-de-Vic (d'azur à une croix d'argent cantonnée de 4 quintefeuilles d'or). L'écusson écartelé de Villiers et de Baïf (de gueules à deux léopards d'argent au chef d'argent) est celui de Françoise de Villiers, dame des Mésangères, qui avait épousé François de Baïf, seigneur de Saint-Gervais, Riverelles et Mangé, oncle du poète Jean-Antoine de Baïf, qui fit partie de la pléiade dont Ronsard était le poète le plus illustre. Les Tiercelin possédaient les châteaux de Baillou, la Tabaise, les Mésangères, la Béchuère, où l'on voit encore leurs armes deux fois reproduites aux clefs de voûte de la chapelle (d'argent à

deux tierces d'azur passées en sautoir, accompagnées de quatre merlettes de sable). L'un d'eux, Jean Tiercelin, maître d'hôtel du Dauphin (depuis Henri II), a fait construire entre Sainte-Cerotte et Evailé le manoir de la Chevalerie, resté à peu près intact, et qui a conservé son mâchicoulis, ses ferrures découpées à jour et ses panneaux de porte très-délicatement sculptés. Lorsque les devoirs de sa charge l'appelaient à Paris, il habitait une maison de campagne dont Louise de Savoie, mère de François I^{er}, lui avait abandonné la jouissance. Cette modeste villa, entre cour et jardin, se nommait *les Tuileries* ; on était loin de prévoir alors sa transformation brillante et ses orageuses destinées.

Jacques de Berziau eut de son mariage avec Jeanne de Villiers un fils qui lui succéda, et une fille, Françoise de Berziau, mariée en 1510 à Antoine de Souvré. Lors de son mariage, elle n'était pas encore dame de Courtenvaux ; cette seigneurie appartenait alors à son frère, Jean de Berziau, capitaine de Chartres, et maître d'hôtel du roi, qui vivait encore en 1518. A la date du 26 janvier 1504, la vente de la châtellenie de Beussart, *assise en la baronnie de Châteauneuf en Thimerais*, avait lieu par lettres passées par-devant Jean Berzeau (sic), escuyer, seigneur de Courtenval (sic), conseiller du roy et capitaine de Chartres. (Doyen, *Histoire de Chartres*.)

Jean de Berziau étant mort sans enfants, sa sœur, Françoise de Berziau, hérita de la seigneurie de Courtenvaux, et la transmit à son mari Antoine de Souvré, seigneur de Gevraise, d'une ancienne famille originaire du Perche. Il était fils de Macé de Souvré, prévôt des maréchaux en Bretagne en 1471, maître d'hôtel du roi en 1493, mort en 1502, et de Yolande de Laval, fille de Thibaut de Laval, seigneur de Saint-Aubin, et d'Anne de Maimbier, dame de Bois-Dauphin. Il fit partagé avec ses sœurs le 17 novembre 1518 ; une d'elles, Renée de Souvré, était mariée à Jacques Le Cirier, seigneur de Semur. Il servit aux guerres d'Italie sous le roi Louis XII, se trouva au siège de Bologne, et fut blessé à la bataille de Ravenne. Il ser-

vit également François I^{er} dans les guerres contre Charles-Quint. Il eut de son mariage avec Françoise de Berziau Jean de Souvré, qui suit, et Marie de Souvré, mariée à Nicolas de Harcourt, baron d'Escouché.

Château
de
la Marcellière.

Le nom de Berziau ne s'éteignit pas avec la dame de Courtenvaux, il existait des branches collatérales; on trouve à la fin du xvr^e siècle Henry de Berriau, secrétaire des commandements du roi Henri IV. Il était seigneur de la Marcellière (commune de Marçon); le château qu'il avait fait construire en partie est remarquable; c'est la transition de l'architecture de la renaissance à celle de Louis XIII. On voit son chiffre et celui de Jeanne Caillau, sa femme, au-dessus de la porte principale, sous la troisième arcade d'un élégant péristyle, 2 B, adossés, H et C, entrelacés. Les deux autres arcades abritent des toits à pores !!! Avis au propriétaire actuel de la Marcellière, M. de Cacqueray des Nétumières, de Nantes.

Château
de
la Chennère.

Henry de Berziau, deuxième du nom, leur fils, était seigneur de la Chennère (commune de Ruillé-sur-Loir), et rendait aveu en 1600 comme procureur de Jeanne Caillau, sa mère. Le vieux manoir de la Chennère, flanqué d'énormes tours, était dans ces derniers temps la propriété des seigneurs de Courtenvaux; il a été transmis par héritage aux enfants de M. Alfred de Montesquion. Il appartenait, au xiv^e siècle, à une branche cadette de l'ancienne maison de Vendôme. Il existe aux archives impériales un aveu de la Chennère rendu, le 6 octobre 1398, par Jean de Vendôme à Catherine, comtesse de Vendôme, qui avait porté ce comté en dot à Jean de Bourbon, comte de la Marche. De 1484 à 1552, on trouve des La Châteigneruye, seigneurs de la Chennère. Le nom de l'un d'eux est inscrit au milieu d'un vitrail, à gauche en entrant dans l'église de Ruillé. Tout cela est difficile à concilier avec ce que dit M. Pesche (t. IV, p. 697 du *Dictionnaire de la Sarthe*), que cette terre paraît avoir appartenu à la maison de Maillé, d'après des aveux de 1489 et 1607. Voici la série des aveux constatés par l'inventaire des titres du duché de Vendômois :

— Du 26 avril 1484, aveu au comte de Vendôme, par Jean de la Chasteigneraye, de la terre de la Chenuère, mouvant de Lavardin (Genest.). — Du 22 janvier 1501, aveu à la comtesse de Vendôme par Isabeau de Fromentières, veuve de Jean de La Chasteigneraye. — Du 22 janvier 1504, aveu au comte de Vendôme par François de La Chasteigneraye. — Du 9 mai 1526, aveu au duc de Vendosme par Jacques de La Chasteigneraye, tuteur de ses enfants et de ceux de François de la Chasteigneraye, son frère, défunt. — Du 8 avril 1542, aveu au duc de Vendosme par Renée de Bueil, veuve François de La Chasteigneraye. — Enfin, le 28 novembre 1552, aveu à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, par Geoffroy de Dureil, ayant la garde des enfants nés de son mariage avec Marguerite de La Chasteigneraye. D'un autre côté, dès 1600, la Chenuère appartenait aux de Bersiau. On a probablement confondu la terre désignée sous le nom de *Chenuère* (t. IV, p. 697) avec celle nommée *Chenesières* (t. I, p. 261), ou *Chenaye* (*ibid.*, p. 263).

Jean, premier du nom, seigneur de Souvré et de Courtenvaux, épousa Françoise Martel, fille unique de Charles Martel, seigneur de la Roche-du-Maine, dite la Roche-Martel, en Loudunois. Le contrat de mariage est du 9 juin 1537. On trouve aux archives impériales l'acte de foi et hommage fait à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, par Jean de Souvré, pour raison du fief et seigneurie de *Courtanvaux*, mouvant de la châtellenie de *Vanssey*, le 14 mars 1552 (5^e vol. des *Titres du Vendômois*, 601 du *Dépôt des fiefs*, cote 4). Il mourut peu de temps après ; sa femme est indiquée comme veuve dans un acte de 1554. Il eut de son mariage avec Françoise Martel : 1^o Gilles de Souvré qui suit ; 2^o Renée de Souvré, mariée à Adam des Ecotais, seigneur de la Chevalerie au Maine, mort le 28 janvier 1574, et enterré dans l'église de la Couture au Mans ; 3^o Jeanne de Souvré, mariée à René du Bellay, baron de la Flotte, fils de Jean du Bellay, seigneur de la Flotte, et de Françoise de Mailly ; 4^o Marthe de Souvré, femme d'Antoine

de Lavardin, seigneur de Ranay, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, fils de François de Lavardin, seigneur de Ranay, chevalier de l'ordre du roi; 5^e Lucrèce de Souvré, femme de Marin de Vanessay, seigneur de la Barre de Conflans, mariée à Tours le 23 avril 1595; 6^e Marguerite de Souvré, abbesse de Préaux.

§ III. Marquisat de Courtenvaux.

La terre de Courtenvaux fut érigée en marquisat par lettres patentes du mois de mars 1609, registrées en 1610, en faveur de Gilles de Souvré, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Touraine, etc., etc. Henri III le nomma grand-maitre de sa garde-robe à son retour de Pologne, en 1574; il fut choisi par Henri IV pour être gouverneur du Dauphin, depuis Louis XIII, qui le nomma plus tard premier gentilhomme de sa chambre et maréchal de France en 1615. Il mourut en 1626, âgé de 84 ans, et fut inhumé dans la chapelle de Courtenvaux. Il avait épousé par contrat du 9 mai 1582 Françoise de Bailleul, fille de Jean de Bailleul, seigneur de Renouard, chevalier de l'ordre du roi, et de Jeanne d'Aché. Elle lui apporta en dot, entre autres seigneuries, la châtellenie de Bonneveau. On lit dans un aveu du 15 octobre 1607, rendu à messire Gilles de Souvré... *à cause de Françoise de Bailleul, sa femme, seigneur chastelain de Bonneval-sur-Braye*. Ainsi, ce n'est point par acquisition faite de bâtards légitimés ou non de la maison de Vendôme, comme on le dit tome II, page 155, du *Dictionnaire de la Sarthe*, mais par suite de son mariage, que Gilles de Souvré devint propriétaire de Bonneveau. Les châtellenies de Bonneveau et Vancé, qui avaient fait retour au domaine de Vendôme, étaient vendues avant 1566. Dans le procès-verbal de vente de la forêt de Saint-Calais, on cite l'ordonnance de Jeanne d'Albret, de l'an 1566, qui parle du besoin de faire le réméré de partie du *domaine de Vendosmois, cy-devant engagé*, et nommément de *Bonneval et Vanzay*,

vendus à M. Vaillant, conseiller au présidial d'Orléans, pour vingt-deux mille livres.

Le premier volume in-⁴° des *Titres du Vendômois* aux archives impériales est rempli par un seul document : c'est l'aven rendu par Gilles de Souvré, chevalier des ordres du roi, « pour raison du marquisat de *Courtanvaux*, auquel sont unies les châtellenies de *Bonneval*, *Vanssey* et *Bessey*, fiefs et seigneuries de Trôo, à César de Bourbon, duc de Vendôme ; » mouvant de la châtellenie de Vendôme, du 50 décembre 1610.

Françoise de Bailleul n'existait plus en 1617 : elle eut de son mariage avec Gilles de Souvré : 1° Jean de Souvré qui suit ; 2° René de Souvré, baron de Renouard, chevalier de l'ordre du roi, mort à Saint-Amand de Rouen, en 1635 ; 3° Gilles de Souvré, évêque de Comminges, puis d'Auxerre, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, abbé commendataire de l'abbaye royale de Saint-Calais, mort à Paris, le 19 septembre 1631 : on a conservé le texte de l'aveu très-détaillé qu'il rendit au roi Louis XIII du temporel de l'abbaye de Saint-Calais, le 20 novembre 1629 ; 4° Jacques de Souvré, chevalier de Malte, grand-prieur de France, mort à Paris le 22 mai 1670, en sa 70^e année, et enterré dans l'église du Temple, où se voyait son tombeau ; 5° Françoise de Souvré, gouvernante du roi Louis XIII dans sa jeunesse, mariée le 3 juin 1601 à Artus de Saint-Gelais, seigneur de Lansac ; 6° Magdeleine de Souvré, femme de Philippe-Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, seigneur de Bois-Dauphin, fils d'Urbain de Laval, premier du nom, maréchal de Bois-Dauphin : plusieurs lettres de Voiture sont adressées à M^{me} la marquise de Sablé ; M. Cousin, avec la magie de son style, lui a élevé, dans sa *Galerie des femmes illustres du XVII^e siècle*, un monument qui durera autant que la langue française ; 7° Anne de Souvré, abbesse de Saint-Amand de Rouen pendant 25 ans, morte en 1651.

Jean de Souvré, deuxième du nom, marquis de Courtanvaux, chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de sa cham-

bre, fut nommé gouverneur de Touraine sur la démission de son père, en mai 1610; il mourut à Paris, le 9 novembre 1656, âgé de 72 ans, et fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Amand de Rouen. Il avait épousé Catherine de Neuville, fille puînée de Charles de Neuville, marquis de Villeroy. Ses deux fils aînés moururent sans avoir été mariés; ses deux filles furent successivement abbesses de Saint-Amand de Rouen.

Charles de Souvré, troisième fils de Jean de Souvré, prit du vivant de son père, et après la mort de ses frères qui l'avaient pris également, le titre de marquis de Courtenvaux. Il fut d'abord abbé de Saint-Calais, où il succéda, en 1632, à son oncle Gilles de Souvré; mais il n'entra point dans les ordres, et resta simple clerc tonsuré; devenu seul héritier du nom de Souvré, il se démit de son abbaye, et se maria le 17 mai 1645 à Marguerite Barentin, fille de Charles Barentin, président de la chambre des comptes de Paris. Il mourut avant son père, le 3 mai 1646, et fut inhumé dans l'église de Bessé. Il put se flatter en mourant que le nom de Souvré ne s'éteindrait pas, car sa fille unique, Anne de Souvré, naquit posthume le 30 novembre 1646. Sa veuve se remaria à Urbain de Laval, deuxième du nom, marquis de Bois-Dauphin et de Sablé, veuf de Marie de Riant, et fils de Philippe-Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, et de Magdeleine de Souvré. Chalmel, dans son *Histoire de Touraine*, commet une erreur en disant que Charles de Souvré, marquis de Courtenvaux, n'eut que trois filles (t. III, p. 359); en moins d'un an de mariage, ce serait beaucoup. Il a probablement regardé comme sœurs d'Anne de Souvré ses deux tantes, abbesses de Saint-Amand de Rouen.

Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, eut d'abord pour tuteur son aïeul Jean de Souvré, ensuite son grand-oncle le duc de Villeroy, contre lequel Saint-Simon jette les hauts cris en lui reprochant d'avoir *mésallié* sa pupille pour faire sa cour à Louis XIV, et de l'avoir mariée au fils d'un homme de

robe (1)! Elle épousa, le 19 mars 1662, François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, fils de Michel Le Tellier, chancelier de France, et lui porta en dot le marquisat de Courtenvaux et l'immense fortune de la maison de Souvré. Dès le 23 mai de la même année, le marquis de Louvois rendait au duc de Vendôme les foies et hommages qu'il lui devait par suite de son mariage. Voici un extrait de l'acte de foi et hommage :

« Aujourd'hui, 23 mai 1662, messire François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, et à cause de dame Anne de Souvré, à présent son épouse, aussi marquis de *Courtanvaux*, demeurant à Paris, rue des Francs-Bourgeois, paroisse Saint-Germain, s'est transporté en l'hostel de Vendosme, sis à Paris, rue Neuve-Saint-Honoré, paroisse de Saint Roch, où estant, parlant à la personne de très-hault et très-puissant prince monseigneur César, duc de Vendosme, de Mercœur, de Beaufort, de Penthievre et d'Estampes, pair, grand-maistre, chef et surintendant général de la navigation et commerce de France, ledit sieur marquis de Louvois auroit dit et déclaré à Son Altesse qu'il estoit venu exprès au dict hostel pour luy faire et porter la foy et hommage qu'il lui doit faire et porter, comme ayant espousé la dicte dame Anne de Souvré, pour raison du marquisat de Courtanvaux et fiefs y joints ; à quoy, sa dicte Altesse condescendant, le dict sieur de Louvois, après s'estre mis en *devoir de vassal* (à genoux), ayant les mains jointes entre celles de sa dicte Altesse, a rendu les foies et hommages qu'il lui doit à cause du dit marquisat de Courtanvaux, chastellenie de Bonnevaux, Vanssey et Bessey, et autres fiefs et seigneuries, offrant de lui bailler son aveu et dénombrement des dictes terres et seigneuries ; à quoy sa dicte Altesse de Vendosme a reçu et reçoit le dit sieur marquis de Louvois, à la charge de luy fournir le dict dénombrement en bonne forme

(1) De tant de gens distingués qui le courtoisoient pour le mariage de cette nièce, belle, grande, bien faite et si riche, dont il disposoit seul, il préféra M. de Louvois, au scandale de toute la France...! (S^t-Simon, t XIII, p. 300.)

dans le temps de la dicte coustume;... et oultre voulant sa dicte Altesse gratifier et favorablement traiter le dict sieur marquis de Louvois, lui a fait don et remise par ces présentes des droits de rachapt deubz à sa dicte Altesse au sujet des mutations des dicts marquisat de Courtenvau, Bonneveau, Vanssey et fiefs y joints, relevant du dict duché de Vendosme, tant à cause du mariage du dict sieur marquis de Louvois avec la dicte dame Anne de Souvré, que par le décès de feu messire Jean de Souvré, chevalier des ordres du roy, etc., etc. »

« Au dict hostel de Vendosme, le 23^e jour de may 1662; et ont sa dicte Altesse de Vendosme et le dict sieur marquis de Louvois signé avec les dicts notaires. Signé César de Vendosme et Le Tellier.

Extrait d'un aveu de Courtenvau rendu par le marquis de Louvois au duc de Vendôme, le 9 mai 1690.

« Premièrement mon chastel de *Courtenvau*, situé en la paroisse de Bessé-sur-Braye, consistant en deux hauts pavillons entre lesquels il y a un grand corps de logis composé de salles basses et hautes, plusieurs chambres, estages et galeries hautes et basses pour aller en un autre ancien et grand corps de logis au derrière du susdit, composé aussi de plusieurs chambres et estages; entre les quels deux corps de logis sont les offices de cuisine, sommellerie et boulangerie; une chapelle proche et néanmoins séparée du dict premier corps de logis, fondée par mes prédécesseurs en l'honneur de Notre-Dame-de-Lorette; un petit jardin proche la dicte chapelle; écuries, pont-levis et autres fortifications, le tout en un tenant (ce pont-levis n'existe plus, et les fossés ont été comblés en partie); plus une basse-cour dans laquelle sont les autres écuries, pressoir, stable, maison à cheminée pour le logement du fermier, et un puits; le tout enclos de murailles où il y a deux tourelles et pont dormant, un jardin enclos où est la fuye à pigeons. »

« La fabrique de mon église paroissiale de Sainte-Anne-de-

Bessé tient de moy, à la rétribution du divin service, fait et célébré en la dicte église, icelle église avec son petit cimetierre.

— Le chapelain de la chapelle Sainte-Catherine, fondée en ma dicte église de Bessé par mes prédécesseurs, tient de moi la dite chapelle en garde et rétribution du divin service qui est une messe matutinale dite et célébrée en ladite chapelle par chacun dimanche de l'année ; pour raison de quoi je lui dois dix livres chacun an. »

« La fabrique de mon église Saint-André de la Chapelle-Huon tient de moy à la rétribution du divin service... icelle église et le cimetierre qui est autour...

« Mon chasteau de *Bonneval*, vulgairement dit *Bonnevau*, composé de trois maisons manables ; en la première desquelles il y a une chambre basse à cheminée, un antichambre et une garde-robe à costé, une chambre haute à cheminée, antichambre et garde-robe à costé ; la seconde est une tour servant de prisons pour la justice de mon marquisat de Courtenvau, composée d'une chambre basse et une haute avec une galerie pour y entrer du logis ci-dessus. (Cette galerie a remplacé, à la hauteur du premier étage, un pont-levis qui, une fois levé, isolait la grosse tour du reste du château ; on voit encore au haut de cette tour le moucharaby qui en défendait l'entrée.) La troisième maison est composée d'une chambre basse, écurie, grange (où l'on retrouve des vestiges de l'ancienne chapelle), stable, cave, caveaux, dans l'une des quelles caves est un four ; en l'un des caveaux sont les cachots des prisons. » Tous ces souterrains sont creusés sous l'ancienne motte féodale au pied de la quelle on a construit le château de Bonnevau.

Château
de
Bonnevau.

(C'est à Bonnevau que plusieurs historiens placent le chef lieu du domaine mérovingien de Madwall ; nous avons d'abord adopté cette opinion ; depuis, nous avons exposé, dans la *Notice sur Saint-Calais*, adressée en 1858 à la Société des Arts, les motifs qui nous ont fait revenir à l'opinion contraire.)

« Messire Pierre Marais, prestre, bachelier en théologie, curé de l'église paroissiale de Notre-Dame de Bessé-Courteni-

vau, me doit foy et hommage simple en une paire de gants blancs simples et de ronde façon de cuir de chevrotin, chacun an la veille de Noël, et outre doit célébrer et dire chacun an, en mon église de Bessé, une messe en ma présence, en le faisant par moy avertir de ma venue...; pour son domaine consistant en son presbytère... deux petits fiefs et seigneuries situées et qui s'étendent dans le bourg et paroisse du dit Bessé; les quels il me rend sous un même aven, suivant le privilège qui lui en a esté donné par mes prédécesseurs, seigneurs de Bonneval, l'un des quels fiefs est régi sous la coustume d'Anjou, et l'autre sous la coustume du Maine. »

(C'est en l'honneur d'Anne de Souvré que l'église de Bessé, consacrée le 10 octobre 1529, sous l'invocation de Notre-Dame et de saint Jean-Baptiste, fut mise sous le patronage de sainte Anne, et la fête patronale de Bessé a été instituée par le même motif. Ceux qui solennisent aujourd'hui la Sainte-Anne, soit par des prières, soit par des libations, ne se doutent probablement guère qu'ils célèbrent la fête d'une de leurs dames châtelaines.)

« Les révérends pères camaldules du monastère de Saint-Gilles de Bessé doivent à ce dernier fief 2 d. de cens le jour de saint Jean-Baptiste, et 3 s. de rente le jour de la Nativité de la Vierge. » (La Gavolerie a été construite sur l'emplacement du monastère des Camaldules.) — La veuve de M. Legras, maître des requestes (aïeul de MM. du Luart), 6 d. de cens et 12 s. 6 d. de rente aux mêmes termes. »

Château
de
la Massuère.

« Messire Denis *Marin*, chevalier, seigneur de la *Massuère*, capitaine commandant le régiment du commissaire général de la cavalerie légère de France, est mon homme de foy et hommage simple pour raison de son fief, terre et seigneurie de la *Massuère*, située ès paroisses de Bessé, Cellé et la Chapelle-Huon, consistant en la maison seigneuriale de la *Massuère*, terres, prés, vignes, bois taillis, rivière à poisson et une mestairie appelée la *Maisonneuve*... etc., etc.; ès quelles choses ledit sieur *Marin* a droit de basse justice, et pour raison de la

dite terre de la Massuère me doit 25 s. de service annuel, rendus le jour de Toussaint à mon chastel de Bonneveau. » (Messieurs Marin ont pris le nom de *Montmarin* après avoir fait construire à Sargé un château sur l'emplacement d'une métairie nommée la *Tuandière*, dont ils changèrent le nom peu harmonieux en celui de *Montmarin*. La Tuanlière n'était pas même un fief, elle relevait de la Cour-du-Bois de Conflans.)

« Dame Louise Le Forestier, veuve de défunt messire Benoist de *Marescot*, chevalier, seigneur de Chaslay, gardennoble de ses enfants, est ma femme de foy et hommage simple pour raison de son fief, terre et seigneurie de Valembourg, en la paroisse de Trôo, et me doit 22 s. 6 d. de service annuel, le jour de Saint-Laurent, rendus au carrefour de Sainte-Catherine de Trôo.

• Messire Jean-Claude de Preaux, chevalier, seigneur de *Rasné*, 6 d. de cens, rendus dans le carrefour Sainte-Catherine de la ville de Trôo. (Il était petit-fils de Gilbert de Preaux, devenu seigneur de Ranay par son mariage avec Charlotte de Lavardin, fille d'Antoine de Lavardin, seigneur de Ranay, et de Marthe de Souvré, sœur du maréchal de ce nom.)

Château
de Ranay.

« Les chevecier, chanoines et chapitre de l'église collégiale de Saint-Martin de Trôo, à cause de ma dite châtellenie de Bonneval, me doivent foy et hommage simple pour raison de leur fief et domaine du dit chapitre, fief de la chapelle du milieu et fief du chapitre. En outre sont obligés eux et leurs successeurs faire et célébrer par chacun jour le service divin qu'ils doivent à cause de la fondation de la dite église, savoir : matines, prime, sexte, tierce, none, assister à la grand'messe, la répondre aux chapelains qui sont obligés la célébrer à cause de leurs charges, comme aussi dire par chacun jour vespres et complies, en la manière accoutumée, et encore dire chacun an un anniversaire ordonné par messire *Bouchard*, comte de *Vendosme* » (dernier comte de l'ancienne maison de Vendôme ; sa sœur, Catherine de Vendôme, devenue héritière du comté, le porta en dot à Jean de Bourbon, comte de la Marche

Chanoines
de Trôo.

en 1364). « Plus sont tenus, après le décès des seigneurs et dames du dit Bonneval, faire un anniversaire du jour de leur décès; plus sont tenus de célébrer par chacun an une grande messe le jour de Saint-Gilles (patron du maréchal Gilles de Souvré, bisaïeul de M^{me} la marquise de Louvois); plus sont tenus et obligez, lorsque je seray au dit Trôo, d'envoyer vers moy leur sergent ou bastonnier pour scavoir l'heure qu'il me plaira assister au service divin et en avertir le dit chapitre, afin de préparer par leur sergent ou bastonnier du dit chapitre les bancs et chaires telles qu'il me plaira estre ornées ou préparées pour ma réception et pour assister au dit service divin, avec tous honneurs, dignités et prérogatives à moy appartenant, comme seigneur fondateur de la dite église. Et encore sont les dits chanoines et chapitres tenus me présenter leur notaire et sergent pour estre par moy pourvus, comme les autres notaires et sergens de ma chastellenie de Bonneval... et où les dits notaire et sergent commettront quelques actes contre mon service et contre celui du dit chapitre, je les peux démettre et en pourvoir d'autres à la présentation du dit chapitre. Sur lequel chapitre et sur les chapelles d'icelui, j'ay tous droits de justice, ainsi que sur les autres fiefs sujets et vassaux de ma dite chastellenie de Bonneval. »

« M^r Joseph Roberton, chevecier de l'église collégiale de Saint-Martin-de-Trôo, est mon homme de foy et hommage simple, pour raison de sa maison, fiefs et seigneurie de la chevecerie de Trôo, et il m'en doit un cheval de service, à mutation de chacun chevecier, et a le dit chevecier droit de moyenne justice, mesure à bled et à vin dont il prend ses mesures à mon patron et essay. »

« Les enfants héritiers de Messire Joseph Lelièvre, chevalier, seigneur de la *Vouste*, pour des terres situées aux Grenadières en la paroisse dudit Trôo, doivent au dit sieur chevecier foy et hommage simple et 16 d. de service; une paire de gants blancs et un *chapeau de roses vermeilles*, payables chacun an, savoir : ledit chapeau de roses le jour de la Trinité

d'esté, et les dits deniers et gants le jour de Saint-Laurent. »

« M^e Michel Fourmy, prestre chapelain de la chapelle du grand-autel de Trôo, desservie en l'église du dit Trôo, tient de moy à foy et hommage simple 55 s. de rente. »

« Dépendait autrefois de mon dit domaine le chasteau de la dicte chastellenie de Vancé, situé au bourg de Vancé, qui a esté par moy baillé à défunt Denis Moussu, suivant l'acte passé le 19 mai 1671 devant Lecomte, notaire royal, à la charge de m'en payer chacun an, le jour des trespassez, un denier de cens et 24 livres de rente foncière annuelle et perpétuelle, et outre à la charge de souffrir faire la recepte de ma dicte chastellenie au dit château. » (On retrouve encore quelques vestiges du château, ou plutôt de la cour de Vancé, dans une maison située près de l'église : une porte, un cintre de fenêtre ; mais les planchers ont été abaissés, les vastes chambres diminuées, et les immenses cheminées démolies.)

Chastellenie
de Vancé.

« Noble René de *Salmon*, prestre, prieur de Grandry et chapelain de la chapelle Saint-Jacques, desservie en l'église de Nostre-Dame de Saint-Calais, pour un pré dépendant de sa métairie de Villiers, faisant partie du domaine de la dite chapelle, foy et hommage simple et deux deniers de cens le jour de la Visitation, rendus devant l'église de la Chapelle-Huon, à cause de mon fief de Redonne... »

« Les enfants héritiers de feu Messire Jacques d'Oilenson (*Williamson*), vivant, chevalier, marquis de Saint-Germain et seigneur de la terre et seigneurie de la *Béchuère*, pour le lieu de la Guiberdière, paroisse de la Chapelle-Huon, foy et hommage simple et 4 s. de service annuel le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, à une autre recepte de ma dite seigneurie qui se fait à l'hospital de *Congners*. »

Château
de la Béchuère.

On trouve, à la date du 8 novembre 1665, une offre de foy et hommage par « Messire Jacques d'Oilliamson, chevalier, seigneur marquis de Saint-Germain, la *Béchuère* et autres lieux, demeurant en sa maison seigneuriale de Saint-Germain, province de Normandie, diocèse de Bayeux, estant à présent

en son logis de la Béchuère, paroisse de la Chapelle-Huon (le château de la Béchuère a été distrait depuis une vingtaine d'années de la commune de la Chapelle-Huon et réuni à celle de Saint-Gervais-de-Vic); lequel s'est transporté au lieu seigneurial de Riverelles, en la paroisse de Vic, appartenant à Monseigneur Messire François-Michel Le Tellier, chevalier, marquis de Louvoys et de Courtanvaux, seigneur des châtellenies de Bonnevaux, Vancay et Trôo, et des fiefs et seigneuries de Riverelles et cinq huitièmes parties de Vilhémon; a demandé à Lucas Vallin, demeurant au dit lieu seigneurial, où estoit mon dit seigneur marquis de Louvois? Lequel Vallin a fait réponse qu'il n'est à présent au dit lieu; pourquoi le dit seigneur de Saint-Germain a appelé trois fois Monseigneur, disant : Je vous fais et offre la foy et hommage que je vous dois à cause de votre terre seigneuriale de Riverelles, pour raison des terres qui relèvent de vous et qui sont dépendantes de ma dite terre de la Béchuère, les quelles j'offre vous rendre par adveu aux prochaines assises, ou suivant la coutume du Maine, me fournissant par vos officiers les anciennes reconnaissances de mes prédécesseurs, à mes despens, pour m'y régler et conformer, *attendu que je suis nouveau possesseur du dit héritage...* etc. » (La famille d'Williamson habite encore aujourd'hui le château de Saint-Germain-Langot, près de Falaise.)

« Messire Jean de Bidos de Castéja, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel, commandeur de la commanderie du Mans, etc., pour son lieu de la Bouvetière, situé dans la paroisse de la Chapelle-Huon, lequel lieu de la Bouvetière fait partie de la Maladerie de Saint-Calais, à présent unie à la dite commanderie du Mans, 5 s. de rente, rendue à ma receipte de Congners, et une poule le jour de caresme prenant, en mon chasteau de *Courtanvaux*. »

« Messire Pierre Ripoché, prestre, chapelain de la chapelle de Sainte-Appoline, desservie dans l'église de l'hostel-Dieu de

Saint-Calais, pour la borde de la Fontaine-du-Fresne, autrement dite Sainte-Appoline, située dans la paroisse de Vic, joignant la dite borde à l'aistrise de la Borde-des-Chesnes, qui appartient aux religieux de l'abbaye royale de Saint-Calais : cens et rente 7 s. 6 d. à ma recepte de Congners. »

... « Pour raison du quel marquisat de *Courtanvau*, châtellenies de Bonnevau, Vancé et Bessé, fiefs de Trèon et de Redonne, je vous dois foy et hommage simple et deux *esperviers* à longe de soie et *vervelles* (1) d'argent de service à chacune mutation... Signé Le Tellier. »

François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, mourut à Versailles le 16 juillet 1691 ; Anne de Souvré, sa veuve, lui survécut 24 ans, et mourut le 2 décembre 1715. (Saint-Simon en fait un grand éloge, t. XIII, p. 308 et suiv.) De leur mariage naquirent : 1° Michel-François, qui suit ;

2° Louis-Nicolas, marquis de Souvré, marié à Catherine-Charlotte de Feuquières ;

3° Louis-François-Marie, marquis de Barbezieux, marié à Louise-Catherine de Crussol, fille d'Emmanuel, duc d'Uzès, et de Marie-Julie de Sainte-Maure-Montausier ;

4° Camille, connu sous le nom d'abbé de Louvois, docteur de Sorbonne, membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ;

5° Magdeleine-Charlotte, mariée à François VIII, duc de la Roche-Foucauld, pair et grand-veneur de France ;

6° Elisabeth-Anne, qui mourut jeune ;

7° Marguerite, mariée à Nicolas de Neufville, duc de Ville-roy, fils de François, pair et maréchal de France, et de Marie-Marguerite de Cossé-Brissac.

Michel-François Le Tellier, marquis de Courtanvaux, né le 15 mai 1663, capitaine des cent-suisse de la garde du roi en 1688, mourut à Ancy-le-Franc, le 11 mai 1721 ; son corps

(1) Vervelles, petites plaques attachées aux pieds des oiseaux de fauconnerie, sur lesquelles on gravait les armes du seigneur, pour faire reconnaître l'oiseau.

fut enterré aux Capucines de Paris, et son cœur aux Bénédictines de Montmirail-en-Brie. Il avait épousé, en 1691, Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, maréchal et vice-amiral de France. De ce mariage :

1° François Macé, marquis de Louvois, mort en 1719, à 26 ans ; marié à Anne-Louise de Noailles, fille de Anne-Jules, duc de Noailles, pair et maréchal de France, et de Marie-Françoise de Bournonville. Leur fils, François-César, devint marquis de Courtanvaux à la mort de son oncle, qui suit :

2° Louis-Charles-César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, né le 2 juillet 1698, connu d'abord sous le nom de chevalier de Louvois, ensuite sous le nom de comte d'Estrées, ayant été substitué aux nom et armes d'Estrées, du chef de sa mère, sœur du dernier maréchal d'Estrées, mort sans postérité. Il fut nommé maréchal de France en 1756, et mourut en 1771. Il avait épousé, en 1749, Catherine de Champagne, morte sans enfants en 1739 ; il n'eut pas d'enfants non plus de sa seconde femme, Adélaïde-Félicité Brûlart, fille unique du marquis de Puisieux. (Voir son article dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. XIII, p. 413.)

François-César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, neveu du précédent, fils de François Macé Le Tellier, marquis de Louvois, et de Anne Louise de Noailles, colonel des cent-suisse de la garde du roi, épousa en 1732 Louise-Antonine de Gontaut-Biron, dont il eut Charles-François César, qui suit, et Félicité-Louise, mariée au duc d'Aumont. Il mourut le 7 juillet 1781, à l'âge de 63 ans.

Charles-François-César Le Tellier, titré marquis de Montmirail (on prononçait Montmirel), mourut avant son père, en 1764, à l'âge de 30 ans. Il était membre de l'Académie des sciences, et, chose singulière ! ce fut son père qui lui succéda. Il eut de son mariage avec Charlotte-Bénigne Le Ragois de Bretonvilliers :

1° Bénigne-Augustine-Françoise, mariée à Ambroise-Polycarpe de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, qui hérita du marquisat de Montmirail-en-Brie ;

2^e Louise-Françoise-Charlotte, mariée à Elisabeth-Pierre de Montesquiou-Fezensac, baron de Montesquiou (depuis comte et pair de France, grand-chambellan sous l'Empire, et sa femme gouvernante du roi de Rome). Ils héritèrent du marquisat de Courtanvaux à la mort de François-César Le Tellier, leur aïeul, dont la succession venait à peine d'être liquidée lorsque la féodalité fut abolie dans la nuit du 4 août 1789.

Le château de Courtanvaux appartient aujourd'hui à leur fils puîné, M. le comte Anatole de Montesquiou.

MÉGRET-DUCOUDRAY.

POLICHINELLE. *

Monsieur Bertrand, le curé d'un village,
Avait eu du ciel en partage
Un cœur aimant, un cœur parfait ;
Mais de corps il était mal fait.
Nous devons même reconnaître
Que, s'il avait le sens fort droit,
Tout le reste était loin de l'être.
Aussi GrosPierre, esprit-fort de l'endroit ,
Méconnaissant sa bonté paternelle ,
L'avait nommé Polichinelle ;
Il trouvait le trait excellent.
Pourtant Bertrand aimait GrosPierre
Comme il aimait tout son troupeau. Souvent
Ce nom se présentait à lui dans sa prière,
Quand il sollicitait la grâce du Seigneur
De ramener la brebis égarée ;
Et même il s'appliquait, le généreux pasteur,
Dans les heures par lui chaque jour consacrées

* Sujet emprunté aux *Petites Lectures*, publication de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Aux leçons des petits enfants ,
A former dans le cœur de l'enfant de GrosPierre
Une foi solide et sincère.

Par le fils il pensait gagner aussi le père.
GrosPierre avait nommé ce cher fils Scipion.
Il n'aurait pas souffert que le seul rejeton

D'un citoyen de son mérite
Fût affublé du nom d'un saint, d'un jésuite ;

Il avait en trop grand dédain
Tous les saints et surtout saint Ignace et sa suite,
Ennemis du progrès, fléau du genre humain.

Scipion cependant était assez docile
Aux enseignements du curé.

Il commençait à devenir habile ,
Et revenait quelquefois honoré,
Pour bon point, d'une belle image
De saint, dont il était tout fier.

Mais GrosPierre faisait tapage :

« Vous voyez, disait-il, pouvons-nous confier

« A ce curé l'espoir de nos familles?

« Donnez-lui vos fils et vos filles ,

« Il en fait des cagots. Mon petit Scipion

« Sans fin m'apporte à moi, l'ami de la nature,

« Le disciple de la raison,

« Quelque signe odieux de superstition,

« De fanatisme et d'imposture,

« Qu'on lui fourre en bons points de calcul, d'écriture

« Et même de religion.

« Il en remplirait ma maison.

« Va donc au feu, sottie figure ! »

Et les pauvres saints expiaient

Les emportements de GrosPierre.

Mais les cabarets profitaient

De son humeur atrabilaire

Contre le pasteur et les saints.

La bourse se vidait, le travail n'allait guères ;
Et l'homme du progrès, l'homme aux vastes desseins

Négligeait ses propres affaires,
Au point que plus d'un créancier
Menaçaient de l'exproprier.

On disait que certaine traite,
A trois mois, de deux cents écus,

Etant échue, on ne l'attendrait plus.

Mais GrosPierre attendait dans une paix parfaite,

Buvant, glosant, ne cessant de crier

Que le riche et le prêtre en France

Ne vivent que de la substance

Du malheureux ouvrier.

Le pasteur, lui, ne cessait de prier ;

Même il jeûnait. Fanchon, sa gouvernante,

Allait disant : « Je n'y comprends plus rien.

« Veut-il donc acheter du bien ,

« Ou placer son argent à rente ?

« Comment peut-il ainsi changer ?

« Maintenant à peine il s'accorde

« De quoi boire et de quoi manger,

« Sa soutane montre la corde,

« Il porte des bas rapiécés ,

« Ses meilleurs sabots sont cassés ,

« Et je le vois (dois-je le dire ?)

« Mettre des pièces d'or dans une tirelire.....

« Qui l'eût dit ? » Mais on eut bientôt après le mot

De cet incroyable mystère.

Les trois mois expiraient..... Alors le pauvre hère

Était confus, penaud, même un peu sot.

Il croyait déjà voir les recors à sa porte.

On vient, c'est son curé qui dit : « Tenez, j'apporte

« Un beau polichinelle à votre Scipion.

« C'est mon portrait ; il lui plaira, j'espère.

« Voilà, de plus, un cheval de carton ;

« Il a son prix. » Puis il laisse GrosPierre
Muet et rouge de colère.
Quand le malheureux aux abois
Eut un peu recouvré la voix,
« Comment, dit-il, méchant Polichinelle,
« Tu viens, d'une insulte mortelle,
« Narguer, aggraver mon malheur !
« Apporter des joujoux, quand dès demain peut-être
« Mes meubles, ma maison, auront un autre maître,
« Quand nous serons chassés !... Maudit homme sans cœur !
« Vas avec tes joujoux, tiens ! comme eux je te brise... »
Ainsi dit, ainsi fait. Mais quelle est sa surprise !
Le cheval de carton recérait dans ses flancs
Le montant du billet, six cents beaux et bons francs
En napoléons d'or qui roulaient par la place...
Pour le pécheur, ce fut un coup de grâce.
Son cœur était gagné. Bientôt le bon curé
Devint pour le chantre GrosPierre
Un modèle, un saint vénéré,
Et de plus un ami sincère.
Tout ce qui reluit n'est pas or.
Mais le plus chétif pot de terre
Renferme parfois un trésor.

L'AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT.

ANECDOTE.

La vérité, parfois, est bonne à dire,
Même aux grands. En ce point il n'est qu'heur et malheur.
La Borde, au conseil de l'Empire,
Siégeait depuis dix ans, et n'était qu'auditeur.
Il est vrai qu'à la cour du maître

On le voyait fort rarement paraître ;
Il se gardait surtout d'être flatteur.
Un jour, Napoléon, après une séance,
Tout en causant, de son côté s'avance,
S'informe à son sujet ; puis, d'un air étonné :
— « Depuis dix ans !... dit-il ; alors, il est l'aîné
« De mes chers auditeurs, je pense ? »
— « Et le cadet de vos soucis,
« Sire, dit l'auditeur. » La riposte était vive,
Mais juste, et l'Empereur la reçut à son prix :
Voici qu'après trois jours, un bon décret arrive,
Et La Borde au Conseil en titre était admis.

NOTE

SUR UN CAS D'ICHTHYOSE CORNÉE CONGÉNIALE

DANS L'ESPÈCE BOVINE,

Par **M. PAUGOUÉ**, Médecin-vétérinaire à la Chartre.

Toutes les maladies offrent tant d'analogie dans les différentes espèces, que l'on rencontre souvent la plus grande similitude entre elles, soit qu'on les observe chez l'homme ou chez les animaux. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Est-ce que chez les mammifères, l'ordre le plus élevé dans la classification de l'échelle animale, la composition anatomique des organes ne présente pas chez tous une structure à peu près semblable ? Est-ce que les rôles qui leur sont dévolus par la nature ne sont pas remplis de la même manière, suivant les mêmes lois ? Il ne faut donc pas s'étonner si les causes diverses qui modifient leurs fonctions produisent des résultats analogues. L'exemple que je viens faire connaître à la Société prouvera, une fois de plus encore, les rapports intimes qui existent entre la médecine humaine et la médecine vétérinaire.

Voici le fait :

Le sieur Goujon, fermier, demeurant à la Hérissière, commune de Villedieu (Loir-et-Cher), possède dans son étable une vache de race mancelle, d'une stature ordinaire, née chez lui, âgée de huit ans, n'ayant jamais été malade. Cette bête fut saillie par un taureau qui n'était alors âgé que de quinze mois, dont cette vache était mère, et qui eut lui-même pour père un taureau dont les descendants n'eurent jamais aucune maladie du domaine de la dermatologie.

Cette vache mit bas, le 16 mai 1860, un veau du sexe féminin (vèle), huit ou dix jours, peut-être, avant le terme ordinaire de la gestation. La parturition s'effectua sans difficulté. Il en fut de même des quatre parturitions précédentes, car cette vache en était à son cinquième veau.

Dès la naissance de ce dernier, qui parut si extraordinaire à toutes les personnes qui allèrent le visiter, tant il est vrai qu'il ressemblait peu à un animal de son espèce, le fermier Goujon crut devoir tirer parti de cette singulière anomalie et satisfaire la curiosité du public en le faisant voir moyennant une faible rémunération.

C'est à cette condition qu'il me fut présenté le 20 mai, alors qu'il était dans une charrette trainée par un cheval, dans laquelle on le conduisait à Marçon, le jour de l'assemblée de cette commune. Ce jeune animal était dans un état de prostration tel qu'il restait toujours couché sans pouvoir se tenir sur ses membres. J'appris par le propriétaire qu'on avait cherché à lui faire téter sa mère, qu'il y avait essayé à plusieurs reprises, mais que la conformation de sa bouche toujours béante et la brièveté de sa mâchoire supérieure par rapport à l'inférieure empêchaient la succion des mamelles. On se décida à le nourrir avec de l'eau sucrée et avec du lait.

Pendant que je le visitais, je m'aperçus que sa respiration était très-accélérée et plaintive : il était sous le coup d'une asphyxie imminente, que j'avais annoncée ; et il mourut, en effet, vers les dix heures du soir. On vint aussitôt me faire

part de cet événement et m'offrir ce sujet cadavérique comme objet d'étude. Je l'acceptai, et le lendemain je l'examinai avec le plus grand soin.

Sa peau, dépourvue de poils apparents sur tout le corps, était sèche, épaisse, dure au toucher, de couleur noirâtre, squammeuse, paraissant imbriquée. Cette disposition anatomique s'étendait depuis le bout du nez jusqu'aux quatre extrémités, qui seules laissaient voir quelques traces de poils depuis les genoux et les jarrets jusqu'aux onglons; partout ailleurs, c'était une épaisse production épidermique de nature cornée.

Cette pièce pathologique était trop utile à la science pour que je dusse céder au désir de la conserver chez moi. Aussi me suis-je empressé d'en faire hommage à l'École impériale vétérinaire d'Alfort, en l'adressant à M. Goubaux, chargé de la chaire d'anatomie et de physiologie dans cet établissement, qui l'a reçue avec d'autant plus d'empressement, ainsi qu'il me le dit dans une lettre où il me fait ses remerciements, qu'il n'en existe que trois cas en Europe, dont un en Prusse et les deux autres en Hollande.

Ce savant professeur l'a fait tirer en photographie et fait mettre dans un liquide conservateur, pour être déposée dans les collections du cabinet de l'École. Il a l'intention de faire sur ce veau un rapport très-intéressant, que j'espère voir bientôt inséré dans des journaux scientifiques, et que j'aurai l'honneur de communiquer à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, aussitôt qu'il me sera parvenu.

La Chartre, décembre 1860.

PAUGOUÉ,

Médecin-vétérinaire, Membre correspondant.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 1^{er} TRIMESTRE DE 1861.

Séance du 4 janvier 1861.

PRÉSIDENCE DE MM. RICHARD ET SURMONT.

SAINT-MARTIN, secrétaire.

M. le Préfet assiste à la séance.

Lecture de la correspondance manuscrite et imprimée, notamment d'une lettre de M. l'Inspecteur des postes qui annonce à la Société que, par suite d'instructions qu'il a reçues de M. le Directeur général, il vient d'ordonner la restitution du droit indument perçu sur l'envoi à la Société du Bulletin de la Société d'Agriculture de la Lozère. — 2^o d'une lettre de S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique qui remercie la Société d'avoir bien voulu appliquer au Répertoire archéologique les trois cents francs qui lui ont été accordés par son département. — Il dépose ensuite sur le bureau : 1^o une note de M. Martin sur l'état d'avancement des chemins de fer de l'Ouest; 2^o une note de M. l'abbé Davoust sur l'emploi du melloc; 3^o une notice de M. Mégret-Ducoudray sur l'histoire féodale de Montaillé; 4^o une notice de M. de Lestang, extraite du casier des Comtes du Maine au xiv^e siècle, indiquant à cette époque la situation topographique de la ville du Mans; 5^o le calendrier de l'Ordo de la ville du Mans, dont M. l'abbé Lottin fait hommage à la Société.

La lecture de la notice météorologique de M. Bonhommet est ajournée à une autre séance.

M. le docteur Lizé donne lecture d'une notice de M. Verrier sur les sphères artificielles.

Après une allocution vivement sentie, M. Richard cède le fauteuil de la présidence à M. Surmont, qui remercie la Société d'avoir bien voulu le choisir de nouveau pour président.

La Société, tout en manifestant à M. Richard les regrets de lui voir quitter la présidence, remercie M. Surmont d'avoir accepté de nouveau une fonction dans laquelle il a déjà rendu des services d'autant plus sérieux

et durables, que son successeur n'a pas veillé avec moins de sollicitude que lui à maintenir les bonnes traditions, et sauvegarder les intérêts de la Société, en recherchant et s'appliquant à développer tout ce qui pouvait en assurer les progrès.

La demande de M. Boisseau, procureur impérial, qui demande à faire partie de la Société, est prise en considération et le vote sur son admission est remis à quinzaine.

Séance du 18 janvier.

MM. SURMONT, président; SAINT-MARTIN, secrétaire.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Manceau, professeur à l'institution de Sainte-Croix, demande à faire partie de la Société. La prise en considération de cette demande est renvoyée à quinzaine.

M. Pallu donne lecture d'un mémoire, par lui déposé, sur une mission de M. Pallu, évêque d'Héliopolis, missionnaire apostolique au Tong-Kin.

M. le Président lit un mémoire de M. Vétillart, sur l'analyse de l'eau d'un puits de la Mission.

L'ordre du jour appelant le vote sur l'admission de M. Boisseau, procureur impérial, comme membre de la Société, il est procédé à son élection au scrutin secret.

Le vote lui étant favorable, M. Boisseau est proclamé membre de la Société.

Séance du 4^{er} février.

MM. SURMONT, président; SAINT-MARTIN, secrétaire.

M. le Président donne lecture de la correspondance écrite et imprimée et dépose sur le bureau : 1° une notice imprimée sur une exposition d'horticulture à Nantes ; 2° une publication intitulée : Suite à la folie d'Erasmus, par un Bénédictin ; 3° deux autres publications intitulées 17^e, 18^e, 19^e et 20^e lettres d'un Bénédictin ; 4° une lettre de M. Gistel, professeur à Ratisbonne, qui demande à faire partie de la Société, et qui envoie à cet effet divers ouvrages. — M. Bailhache est chargé de faire un rapport sur ces divers ouvrages à la prochaine séance. — 5° M. de Villiers père donne lecture d'une notice sur la maladie des pommes de terre.

Séance du 15 février.

MM. RICHARD, président; **SAINT-MARTIN**, secrétaire.

A l'ouverture de la Séance, **M. le Président** donne lecture de la correspondance manuscrite et imprimée; il dépose sur le bureau : 1° une circulaire de la Société d'éducation de Lyon, qui met au concours, avec un prix de trois cents francs, le sujet ci-après : Nécessité d'étudier la vocation et moyen de la reconnaître dans la jeunesse; 2° le programme des prix à décerner par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Lille en 1861; 3° l'éloge historique d'Edouard Suran de Sugny, par **M. Antoine Belin**, juge suppléant à Lyon; 4° un mémoire sur l'histoire du choléra-morbus épidémique qui a sévi dans les vignes du Gy (Haute-Saône), en 1854, offert par l'auteur, **M. Riobet**, médecin à Paris; 5° une étude sur la noblesse du Maine aux croisades, offerte par **M. Riobé**, au nom de l'auteur, qui tient à garder l'anonyme; 6° une notice sur Nice et ses environs, par **M. Garnier**; 7° un numéro du journal de la Société d'horticulture du Bas-Rhin; 8° un mémoire sur les accidents produits par les Solanines, par **M. Victor Chatel**, d'Angers.

M. le Trésorier n'ayant pu encore recouvrer l'intégral montant des annuités, la présentation de son compte est ajournée à la semaine prochaine.

M. de Villiers père fait son rapport sur les résultats agricoles obtenus dans le département de la Sarthe, dans le courant de l'année 1860.

M. Bailhache fait son rapport sur les ouvrages envoyés par **M. Gistel**, de Ratisbonne, qui demande à faire partie de la Société. Après la lecture de ce rapport qui est entendu avec un vif intérêt, le vote sur la demande de **M. Gistel** est renvoyé à une séance ultérieure.

M. Houdbert donne lecture : 1° d'une notice sur les vieux mots usités dans le Maine, et qui ne figurent pas au Vocabulaire de **M. de Montesson**; 2° de deux pièces de vers dont il est l'auteur, intitulées : l'une *l'Auditeur au Conseil d'État*, l'autre intitulée : *Polichinelle*.

M. Julien est nommé membre de la section d'Agriculture en remplacement de **M. Ricourt**.

Il est procédé ensuite au scrutin sur l'admission de **M. Manceau**. — Le scrutin ayant été favorable, **M. Manceau** est proclamé membre de la Société.

M. Legris, agriculteur au Mans, et **M. Leveau**, mécanicien même ville, sont introduits à la Séance, où **M. Leveau** déploie plusieurs échantillons de cornes qu'il est arrivé à broyer à divers degrés au moyen d'un procédé de son invention. **M. Legris** fait ressortir les avantages de

l'emploi de la corne en agriculture. Ces Messieurs demandent que la Société émette son avis sur les avantages indiqués. La question est renvoyée à la section d'Agriculture.

Séance du 1^{er} mars.

MM. SURMONT, président ; LIZÉ, faisant fonction de secrétaire.

M. le Président donne lecture de la correspondance manuscrite et imprimée.

M. Lepelletier Deslandes envoie sa démission de membre titulaire de la Société, il demande à être admis comme membre honoraire. — Sa demande est accueillie.

M. Bonhommet donne lecture de sa notice météorologique pour les mois de janvier et février.

La Société décide qu'il n'y a pas lieu de correspondre avec la Société d'horticulture de Liège.

M. Julien est nommé pour remplacer **M.** Ricourt dans la commission des finances.

M. de Villiers fils rend compte des faits scientifiques contenus dans les diverses publications reçues par la Société.

M. Gistel est proclamé membre correspondant.

M. Béraud lit un travail sur le département de la Sarthe, considéré au point de vue forestier. — La Société le remercie de cette intéressante communication.

MM. Guéranger et Julien font leur rapport sur les moyens de raper la corne ; les conclusions de leur rapport sont adoptées.

Séance du 15 mars.

MM. SURMONT, président ; LIZÉ, secrétaire.

M. le Président donne lecture de la correspondance manuscrite et imprimée et dépose sur le bureau : 1^o un spécimen du dictionnaire de la langue française, par **M.** Poitevin ; 2^o le programme de l'exposition qui doit avoir lieu à Montpellier, du 12 au 19 mai 1861, adopté par la Société horticole de l'Hérault.

On passe ensuite à l'examen de la question de la dépopulation des campagnes. — Après une discussion à laquelle prennent successivement part **MM.** Surmont, Richard, Bonhommet, l'abbé Voisin, Lizé, Julien, Lepelletier, Tarot, la discussion est renvoyée à la prochaine séance.

SÉANCE PUBLIQUE DE LA COMMISSION AGRICOLE

DU 30 MAI 1861.

La séance est ouverte à deux heures et demie, sous la présidence de M. Surmont.

Sont présents : MM. Delaporte, Lecornué, Hamelin, L'Aigle des Mazures, Dugrip, Chauvel aîné, de Sarcé, Pommier, Racois, Anfray, Primault, Hamelin fils, Legris, de Villiers de l'Isle-Adam fils, secrétaire.

M. le Président expose que, l'année dernière, une somme de 300 fr. avait été accordée par M. le Ministre de l'Agriculture à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, à la condition de la distribuer en primes à l'Agriculture, avant le mois de décembre 1860 ; que la Commission avait décidé que cette prime serait successivement distribuée dans l'un des quatre arrondissements qui composent le département de la Sarthe. L'année dernière, à raison de circonstances particulières, la somme avait été attribuée à l'arrondissement de Mamers ; on l'avait répartie en trois primes égales : la première, pour la meilleure exploitation dans l'arrondissement de Mamers ; — la seconde, pour la meilleure exploitation dans le canton de Mamers ; — la troisième pour le cultivateur qui aurait apporté le plus de soin à la tenue de ses fumiers dans le canton de Mamers. M. le Ministre de l'Agriculture a maintenu cette année l'allocation de 300 fr. Nous avons maintenant à nous demander s'il convient de maintenir la répartition de l'année dernière et partager la somme en trois primes égales, ou d'établir au contraire des primes inégales ; si ces primes doivent être proposées aux fermes les mieux dirigées ou à certaines améliorations particulières ; si enfin toutes les fermes de l'arrondissement doivent être appelées à concourir à chacune

2^e trim. de 1861.

7

des primes. Quant au choix de l'arrondissement, il serait convenable de désigner, cette année, l'arrondissement du Mans.

M. L'Aigle des Mazures. — Je serais d'avis de partager la somme de 300 fr. en trois primes, la première de 150 fr., la seconde de 100, la troisième de 50 ; toutes les trois seraient décernées aux trois exploitations reconnues les mieux dirigées dans leur ensemble ; toutes les fermes de l'arrondissement pourraient concourir.

M. de Villiers de l'Isle-Adam. — Il me semble fort utile de réserver une des primes pour certaines améliorations spéciales. Plusieurs méthodes de culture, nouvelles pour le pays, ont été essayées et reconnues avantageuses : je citerai, par exemple, le labour en planches au moyen de la charrue Dombasle. Le plus grand nombre des cultivateurs est encore dans l'incertitude relativement à la valeur pratique de ces méthodes ; la Société contribuerait puissamment à faire cesser cette incertitude en proposant une prime pour leur adoption.

M. L'Aigle des Mazures. — Un bon cultivateur n'est pas toujours libre de cultiver en planches : il y a des propriétaires qui ne veulent pas le permettre ; ce cultivateur se trouverait ainsi exclu du concours.

M. de Villiers de l'Isle-Adam. — Ce cultivateur pourrait toujours prendre part au concours des fermes les mieux dirigées. Je conviens qu'on peut être bon cultivateur et labourer en sillons, mais il n'en est pas moins vrai que la planche est une amélioration très-réelle et je crois très-important que la Société se prononce formellement à cet égard. J'ai cité le labour en planches, mais il est encore d'autres améliorations qui méritent d'être encouragées.

M. le Président. — Ne pourrait-on pas donner pour prime des instruments ?

Plusieurs Membres. — Les instruments donnés en prime sont presque toujours mis au grenier sans avoir servi.

M. L'Aigle des Mazures. — On pourrait donner la prime en argent à condition de l'employer en instruments.

M. le Président. — Ainsi, l'assemblée est d'avis de partager la somme allouée par M. le Ministre en trois primes, une de 150 fr., une de 100 fr. et une de 50 fr., avec la condition d'employer le montant de la prime en achat d'instruments. — Nous allons maintenant nous occuper de l'élevage des chevaux ; c'est, vous le savez, une question de la plus haute importance pour le département. L'année dernière, au Conseil général, la Commission de l'Agriculture demandait l'augmentation de la somme allouée en primes pour les étalons, et on faisait observer que l'on ne trouvait pas à qui décerner les primes déjà votées. Il est certain que fort peu d'éleveurs se présentaient. Le concours se faisait à une mauvaise époque, celle de la foire d'Alençon ; j'ai averti l'administration de cette fâcheuse coïncidence, l'époque a été changée et les concurrents sont venus en nombre un peu plus grand que par le passé. Tous les éleveurs se plaignent de ce que la distance au chef-lieu est trop grande et que le déplacement des animaux donne lieu à des risques et à des frais qui ne sont pas suffisamment compensés par la chance d'obtenir une prime. Je crois qu'il faudrait faire des concours par arrondissement, peut-être même par canton.

Avant de commencer la discussion, je vais vous donner lecture d'une lettre de M. de Courcival.

(Lettre de M. de Courcival.)

« Courcival, le 21 mars 1861.

« MONSIEUR ,

« Ne pouvant me rendre demain à la réunion à laquelle vous m'avez fait l'honneur de me convier, permettez-moi de vous faire part de quelques réflexions sur le dernier article de votre ordre du jour (Encouragements à donner à l'élevage des chevaux dans le département). Deux moyens, selon moi,

se présentent : le 1^{er}, qui aurait surtout pour résultat d'améliorer l'espèce, consisterait à obtenir de l'administration des haras un plus grand nombre d'étalons bien choisis, et appropriés aux besoins du pays ; mieux répartis, également selon les besoins. Je vois autour de moi huit ou dix de ces animaux, la plupart très-mauvais, appartenant à l'industrie privée, faire la monte de presque toutes les juments du pays. Chacun de ces étalons voit, en moyenne, 100 à 120 juments. Ils sont nourris, hébergés chez les cultivateurs ; ils prennent, par jument, de 20 et 22 fr., ce qui fait un fort joli bénéfice pour les propriétaires de ces étalons. N'y aurait-il pas moyen que l'administration des haras se mît au lieu et place de l'industrie privée ? elle pourrait fournir de meilleurs pères, et plus appropriés aux juments des diverses espèces. Il y aurait beaucoup de développements à vous donner sur cette idée, que je ne puis vous donner ici. Le 2^e moyen serait celui des primes, moyen plus facile à obtenir, et qui pourrait aussi amener de bons résultats, pourvu que les primes soient assez fortes pour servir réellement d'encouragement, et engager les éleveurs à les mériter. Je partagerais ces primes en quatre catégories : la première serait pour les étalons, et juments suitées ; la 2^e pour les chevaux et juments de trait ; la 3^e pour chevaux et juments carrossiers ; la 4^e pour chevaux et juments de selle de trois à six ans. Il y aurait annuellement un concours au chef-lieu du département.

« Je choisirais pour ce concours le jour des Courses, par la raison que ce jour est une véritable fête hippique, que tout ce qu'il y a d'amateurs de chevaux, et de vrais connaisseurs, s'y rend ; que par conséquent il serait bien plus facile de composer, ce jour-là, un jury vraiment capable de décerner les primes, ce qui est très-important et fort rare. Les cultivateurs, trouvant aussi ce jour-là un grand concours de curieux, y gagneraient un double avantage : de faire voir leurs élèves, et souvent d'y trouver un placement avantageux. Telles sont, Monsieur, les quelques idées que je me permets de présenter à la Société que vous présidez ; heureux si je puis, par mon faible concours,

fournir quelques moyens d'encouragement à une industrie si importante, dans un département surtout si favorisé pour l'élevage des chevaux.

« Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très-distingués.

« M. DE COURCIVAL. »

M. de Sarcé. — Je crois qu'il serait très-difficile d'avoir un concours dans chaque arrondissement. Il serait à craindre que le directeur du dépôt d'étalons d'Angers ne retirât la prime dont il dispose en faveur du concours départemental.

M. le Président. — Nous n'avons pas à nous préoccuper du retrait de cette allocation : la question est en ce moment à l'étude à Paris. — M. de Courcival dit dans sa lettre qu'il y a de meilleurs jurés au chef-lieu, mais il est certain que beaucoup d'éleveurs ne peuvent venir. Je suis convaincu que le Conseil général verrait avec plaisir faire des concours par arrondissement.

M. de Sarcé. — On a déjà beaucoup de peine à trouver de bons juges même au chef-lieu du département, ce serait presque impossible dans les arrondissements.

M. le Président. — C'est vrai, mais le jury pourrait sans grande difficulté se transporter dans les arrondissements. Les éleveurs prétendent que ce n'est pas en regardant un cheval qu'on le juge, mais en le soumettant à certaines épreuves ; on pourrait établir des courses semblables à celles de Mortagne. En France, et particulièrement dans la Sarthe, les étalons manquent ; on en demande au Gouvernement, qui ne peut en fournir en qualité suffisante.

M. de Sarcé. — Il n'y a pas de bons étalons au dépôt d'Angers, on les paie de 15 à 1,800 fr., tandis qu'il faudrait les payer 5 et 6,000 fr.

M. Lecornut. — La France peut fournir de bons étalons, car on en vient acheter de l'étranger à de très-hauts prix ; il s'agit seulement d'en encourager la multiplication.

M. Dugrip. — Saint-Calais et Mondoubleau se sont aperçus que les bonnes juments poulinières tendaient à disparaître ; le comice a cru devoir leur accorder des primes, avec la condition de les garder assez de temps pour avoir un poulain. Les haras ont fait plutôt du mal que du bien ; leurs étalons sont mauvais et les poulains ayant du sang anglais ne se vendent que moitié prix. Il faut s'attacher à améliorer la race par elle-même et non par des croisements étrangers, souvent mal appliqués ; mais il y a en ce moment un engouement incroyable pour tout ce qui est anglais ; presque toutes les primes, dans les concours, sont réservées pour des races anglaises. — Je suis persuadé qu'il y aurait avantage à établir un concours dans chaque arrondissement.

M. L'Aigle des Mazures. — Je m'associe entièrement à l'opinion de M. Dugrip pour ce qui est des races anglaises. Les haras ont bien des étalons percheros, mais ils sont défectueux parce qu'on n'y met pas un prix convenable. Il faut autant que possible éviter les déplacements, car on se décide difficilement à amener un cheval si loin pour la chance éventuelle d'une si petite prime. On pourrait réunir au chef-lieu de chaque canton tous les animaux destinés au concours ; une commission cantonale les examinerait, choisirait les meilleurs, qui iraient seuls prendre part au concours départemental. Les étalons choisis pourraient en outre être recommandés pour la monte dans leur canton.

M. de Villiers de l'Isle-Adam. — Toutes les tentatives faites depuis quelques années pour améliorer la race chevaline sont restées à peu près sans résultat. Cela tient en grande partie à une cause que l'on a, je crois, trop souvent oubliée. Un bon cheval, amené à l'âge où il est capable de travailler, a coûté fort cher, car il a fallu non-seulement de bons reproducteurs, mais aussi une excellente nourriture et des soins continuels, sans parler des risques de maladies et d'accidents. L'agriculture, qui emploie à elle seule le plus grand nombre des chevaux, n'a pas le moyen de les payer un prix suffisamment élevé ; il

résulte de là que les chevaux défectueux trouvent sur le marché un écoulement facile. Lorsque, avec le temps, l'agriculture aura fait des progrès, elle sentira mieux la nécessité d'avoir de bons chevaux et pourra les payer ; et l'amélioration de la race chevaline sera une conséquence toute naturelle de l'amélioration de l'agriculture.

M. L'Aigle des Mazures. — Ce qu'il faut au département de la Sarthe, ce sont de gros chevaux de trait ; il a de bonnes juments, mais pas d'étalons. Les poulains mâles se vendent pour Mortagne et de là pour la Beauce ; il faudrait pouvoir les ramener. Le Gouvernement dépense, dit-on, de grosses sommes d'argent pour l'amélioration des chevaux, ce n'est assurément pas dans la Sarthe.

M. de Sarcé. — Le Gouvernement ne s'occupe plus des chevaux de trait.

M. L'Aigle des Mazures. — On a proposé de former des associations pour entretenir des étalons ; je crois que ce serait fort difficile.

M. Lecornuë. — Il faut absolument arriver à nous suffire à nous-mêmes.

M. Anfray. — M. Guet, à Conlie, entretient 10 étalons qu'il va acheter dans le Perche et qu'il paie jusqu'à 2,000 fr.

M. le Président. — Il est démontré que nous produisons de bons poulains mâles, il faudrait pouvoir les retenir dans le pays ou les ramener de la Beauce. M. Dugrip donnait une bonne idée : celle d'obliger les animaux primés à rester un certain temps dans le pays. On a beaucoup de peine, dit-on, à trouver de très-bons étalons ; il ne faut pas vouloir la perfection du premier coup, et je crois que le triage préalable proposé par M. L'Aigle des Mazures produirait d'excellents effets.

M. Delaporte. — Ne pourrait-on pas changer la couleur des chevaux percherons ?

M. Dugrip. — Il faudrait pour cela que la remonte donnât la préférence aux couleurs autres que le gris.

M. L'Aigle des Mazures. — Cela a déjà lieu ; du reste, la cavalerie n'emploie qu'un très-petit nombre de chevaux percherons. Il serait difficile de changer leur robe.

M. le Président. — La discussion me paraît suffisamment avancée pour que l'assemblée puisse décider lequel elle croit préférable de donner la prime au chef-lieu du département ou dans chaque arrondissement.

(Le vote est unanime en faveur de la distribution par arrondissement.)

M. le Président. — Le chiffre des primes dépend entièrement du Conseil général, mais nous pouvons examiner s'il vaut mieux donner un petit nombre de primes élevées, ou au contraire un grand nombre de petites primes.

M. L'Aigle des Mazures. — Il serait nécessaire de faire trois catégories : animaux primés, recommandés, et rejetés.

M. le Président. — J'adopterais volontiers cette idée, je crois qu'il y aurait avantage à étendre à tous les animaux présentés l'appréciation du jury compétent. Il reste toujours à savoir s'il vaut mieux donner de fortes primes et en moins grand nombre.

M. L'Aigle des Mazures. — Il faudrait toujours maintenir quelques faibles primes pour donner des satisfactions.

M. Legris. — Je crois que, dans tous les cas, on ne doit considérer que la valeur réelle des animaux et non pas leur nombre. Au dernier concours régional, à Orléans, on a supprimé le premier prix proposé à la race mancelle parce que les animaux présentés étaient trop peu nombreux.

M. le Président. — On ne se contente pas dans certains comices de primer les chevaux du pays, on accorde aussi des primes aux chevaux des départements limitrophes, à la condition de justifier d'un certain nombre de saillies dans le département. Il me semble que cette mesure est à maintenir.

M. Hamelin. — Il est juste de permettre aussi aux étalons primés la saillie dans le département limitrophe.

M. le Président. — Ainsi on demanderait une mention pour tous les étalons acceptables.

M. Hamelin. — Ne pourrait-on pas accorder à chacun une médaille de bronze ? C'est un moyen pour le propriétaire de justifier que son animal est recommandé.

M. le Président. — C'est là une bonne idée, facile à exécuter. La question des chevaux est très-importante et je vous demanderai la permission d'y revenir une autre fois. Voulez-vous émettre le vœu qu'on ne se contente pas du simple examen et qu'on fasse subir des épreuves spéciales ?

M. Dugrip. — On a déjà demandé plusieurs fois qu'on reporte une portion des prix des courses au galop sur les courses au trot.

M. le Président. — Il y a là une question grave. Tout le monde ne partage pas l'avis de M. Dugrip; pour moi, j'y abonde et je suis convaincu qu'on y arrivera peu à peu : mais il faut montrer tout d'abord qu'on a les moyens d'employer les fonds votés et ne jamais demander de suppression.

M. de Sarcé. — Je défends les courses au trot autant que je le peux, mais il ne se présente pas de sujets pour concourir.

M. le Président. — Nous nous bornerons à recommander des moyens d'expérimentation. — Passons à la troisième question : « Moyens de développer l'élevage de la poule fléchoise. » M. Letrône nous a envoyé sur ce sujet une note dont M. le Secrétaire va vous donner lecture.

(Note de M. Letrône.)

« Je crois devoir faire une proposition à la Société d'Agriculture de la Sarthe, dans le but de faire progresser la culture de l'intéressante race de poules de La Flèche dans tous les arrondissements composant notre département. Je m'estimerai heureux si l'on veut bien l'approuver, et par cette sanction lui donner suite.

« J'ai dit, dans mes publications sur la gallinoculture, que

cette race était, parmi les espèces françaises de premier ordre, la première à mettre en tête à raison de sa chair délicate, sa facilité d'engraissement et sa production dans la ponte. J'ai dit aussi que cette volaille ne devait pas s'acclimater en tous lieux, qu'il lui fallait un air respirable doux, sans être humide, qu'elle se plaisait de préférence dans les lieux ombragés; qu'elle aimait la liberté, sans exiger de très-grands espaces à parcourir, et que, dans des proportions gardées, elle n'était pas plus coûteuse à nourrir et à élever, ni plus dévastatrice que toute autre variété galline.

« Jusqu'ici, je n'ai reçu aucun démenti de ceux qui se sont occupés à l'installer dans des régions où les conditions atmosphériques ont été les mêmes; là, ces animaux se sont parfaitement comportés, et leur reproduction est devenue véritablement un bienfait matériel sensible, dont on se loue journellement. Mais, il n'en a pas été de même pour quelques amateurs qui, voulant à tout prix enrichir leurs collections, n'ont pas tenu compte des avis donnés; soit en les réduisant en une sorte de réclusion impossible à leur caractère et à leur tempérament, en les tenant constamment dans de grandes volières ou des parcs de quelques mètres carrés. D'autres amateurs, aussi, ont eu à se plaindre d'insuccès, simplement pour cette raison, que la race eut trop à souffrir d'un climat rigoureux et où la culture en général différenciait.

« Depuis quelques années, il est peu de localités où l'on n'ait pas cherché à améliorer les races gallines; il n'est pas d'endroits où l'on ne rencontre des amateurs de basse-cour. Cependant, le département de la Sarthe est peut-être celui qui, entre tous, a été le moins passionné pour accepter ce genre d'essais et d'amélioration culturelle particulière, plus sérieuse qu'on ne le pense généralement. La cause en est facile à déduire lorsqu'on n'ignore pas que nos compagnes ont été jusqu'ici assez satisfaites de leurs espèces, tout abâtardies qu'elles fussent. Or, serait-ce raisonnable d'adopter en ce moment les nouvelles races exotiques, non sans mérite, il est vrai, mais

reconnues bien inférieures à celles que l'arrondissement de La Flèche fournit ? Non ; au contraire, attachons-nous sans balancer à cette excellente race qui prime sans peine sur toutes les autres, et qui appartient à notre pays ; faisons tous nos efforts pour en favoriser l'élevage dans toutes les parties de notre bon département, à l'exclusion des autres espèces ! Tarder est un faux calcul ; évitons ainsi de rester indifférents ; cherchons surtout à ne point nous voir enlever tôt ou tard cette réputation, dont on ne connaît plus l'origine, dévolue à l'ancienne province du Maine, de produire en abondance les meilleures volailles connues ! Ceci est arrivé dans la Bresse, qui jadis donnait de beaux produits, provenant d'une autre race très-distincte de la nôtre, qu'on est maintenant réduit à ne pouvoir plus distinguer, qu'avec peine, entre les variétés communes.

« Je ne veux pas penser que cela arrive un jour dans notre pays, où l'insouciance n'a jamais été complète dans la culture. Le procédé, si parfait, qu'on emploie pour l'engraissement des poulardes dans le voisinage de La Flèche, n'a pas périçité ; nonobstant, on doit craindre certains mélanges, bien que d'une bonne provenance, avec cette race si remarquable ; la nouveauté a tant d'attraits, lorsqu'elle se présente sous des dehors trompeurs ! En effet, dans mes excursions répétées dans la contrée de production, j'ai vu, chez quelques cultivateurs, un commencement de mélange dans la race principale, et de la négligence dans leurs élevages. A cette époque de mes courses d'exploration, on ne voyait pas encore une seule de ces grosses races de Nankin, communément dites cochinchinoises, et les brahmapootra ; toutefois, je le dis encore, combien je redoute leur introduction dans ces parages, les acceptât-on même comme indispensables pour les incubations, travail auquel se refuse communément l'espèce fléchoise !

« Cette innovation serait déplorable, si l'on ne prenait pas les précautions les plus attentives, pour empêcher un contact absolument nuisible à la conservation du sang de cette bonne race indigène. Ainsi, pour prévenir ces accidents, voici ce que l'on ne devrait pas oublier de faire dans toutes les cours de ferme. Comme premier moyen : construire un parc parfaitement clos où l'on renfermerait les races étrangères, afin de les

isoler complètement; comme second moyen, se modifiant sur le premier : réclusionner les coqs reproducteurs exotiques avec quelques poules, et ne laisser divaguer que celles qui pondent, en réunion des nôtres, dont les œufs non colorés seraient faciles à trier. Cependant, comme ces deux modes de faire ne paraissent pas suffisamment rassurants, qu'il pourrait s'ensuivre quelques accidents par le moindre défaut de surveillance, le mieux serait alors, pour l'éleveur prudent et raisonnable, de ne jamais admettre aucune race étrangère chez lui, et de laisser à ceux qui ne se trouveraient pas dans les conditions d'un isolement absolu la seule ressource, pour leur profit, d'un élevage d'adoption différent et mélangé, dont la vente ou l'échange prendrait fond, principalement sur les races gallines exotiques, très-précoces pour les incubations et productives dans la ponte, seules qualités reconnues saillantes chez celles-ci.

« Disons encore, sans trop craindre d'y revenir, que l'assurance la plus complète ne sera acquise, à l'avenir, qu'aux seuls fermiers isolément placés, et que les habitants des hameaux, bordages avoisinés de chaumières, etc., seront à jamais privés de cette sécurité absolue et indispensable pour coopérer à ce genre d'élevage rationnel, à moins qu'ils ne veuillent bien se résoudre à faire des achats d'œufs pour la reproduction, ou de jeunes couvées chez des fermiers bien placés.

« Dès lors, ne pouvant plus compter, on le voit, que sur un petit nombre d'agriculteurs bien occupés de travaux jugés par eux plus importants, et ayant par ce motif à craindre que dans le nombre ils s'en trouve d'indifférents, ne s'ensuivra-t-il pas que cette industrie locale tombera en déchéance d'une façon regrettable et irréparable dans peu d'années? Ceci expliqué, croira-t-on que ces prévisions sont exagérées; qu'il n'y a point, au-delà des bons conseils à répandre, certaines mesures utiles à prendre pour atténuer cette fâcheuse tendance à introduire partout ces races exotiques nouvelles, presque à l'exclusion des bonnes races anciennes, qu'il faut plus que respecter, mais protéger.

« Ces raisons données, il faut, sans aucun doute, se hâter d'encourager hardiment et avec persistance dans tous nos

cantons sans exception, l'introduction des poules de La Flèche, à provoquer un élevage le plus étendu possible, et de faire suivre le mode d'engraissement fléchois ; si ce n'est pour amener les sujets au premier degré constituant les vraies *poulardes*, au moins pour les faire parvenir à mériter une faveur de présentation sur nos marchés, promettant une sorte d'enchère dans leur enlèvement.

« Si, par une nécessité s'attachant à ce but, l'on créait des concours locaux et généraux, destinés spécialement à la race galline, et qu'on accordât des primes et médailles *annuellement et plus importantes* que celles offertes jusqu'ici à cette sorte d'animaux, et même qu'on les réservât pour la race préférable, je crois fermement que l'administration départementale, par son initiative, ferait naître une puissante activité dans cette industrie rurale. Bien qu'il ne m'appartienne pas de proposer un programme, en terminant qu'il me soit permis cependant de dire, en aperçu, qu'il serait essentiel de fonder trois catégories de récompenses à décerner, savoir : 1° au cultivateur isolément placé, qui aurait admis dans sa basse-cour, à l'*exclusion* de toute autre race galline, la plus nombreuse collection de poules par sang fléchois ; 2° à l'éleveur, sans tenir compte du nombre, pour les plus beaux spécimens de la race de La Flèche introduits dans sa culture, et présentés au concours ; 3° à l'éleveur ou au nourrisseur qui, même, en dehors des exemplaires présentés au concours, ferait preuve, par certificats en règle, du plus grand nombre de sujets soumis complètement au régime des *poulardes*, dans le cours de l'année.

« 20 octobre 1760.

« LETRONE. »

M. le Président. — Cette question ne manque pas d'une certaine importance. On a vu paraître depuis quelque temps un très-grand nombre de races ; la race pure de La Flèche est-elle réellement la meilleure ? M. Letrone n'hésite pas à le déclarer. Faut-il conserver la race pure ? n'y aurait-il pas avantage à faire certains croisements ? C'est, ce me semble, une question à étudier.

M. Dugrip. — Les poules de Crèvecœur ont peut-être un

peu moins d'aptitude à la graisse, mais elles sont d'une réussite plus facile.

M. Lecornuë. — La poule de Crèvecœur est facile à nourrir et elle est certainement préférable à la poule de La Flèche pour les basses-cours de fermes.

M. Delaporte. — Il est possible que la race de La Flèche convienne spécialement dans les communes où on l'élève ; d'un autre côté, sa chair a peut-être plus de qualité.

M. le Président. — Nous reprendrons cette question à notre prochaine réunion, qui aura lieu à l'époque de la Toussaint.

La séance est levée à 5 heures.

DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE

CONSIDÉRÉ

SOUS LE RAPPORT FORESTIER.

1^{re} FORÊT DE PERSEIGNE.

L'étendue territoriale de la France, non compris la Savoie et le comté de Nice, est de 53,027,891 hectares, dont 8,804,000 environ, c'est-à-dire du 6^e au 7^e de cette étendue en nature de bois.

Dans le département de la Sarthe, les parties boisées occupent une surface approximative de 80,000 hectares, c'est-à-dire du 7^e au 8^e des 620,668 hectares, composant son étendue totale (1). Mais si le rapport de la contenance boisée à la contenance totale est un peu moindre pour le département de la Sarthe que pour la France entière ; si, en d'autres termes, ce département est moins forestier que beaucoup d'autres, il est, sur la plus grande partie de son étendue, couvert d'arbres épars. Au milieu des terres, ce sont principalement des pommiers et poiriers cultivés pour la boisson du pays, et, sur cer-

(1) Ces divers renseignements émanent de l'Annuaire du Bureau des Longitudes, des Statistiques du Ministère de l'Agriculture et des Matrices cadastrales du département de la Sarthe.

tains points, des châtaigniers. Le long des héritages ou dans les haies et sur les fossés qui leur servent de limites, ce sont le plus souvent des chênes ou des ormes dont quelques-uns croissant librement, mais dont le plus grand nombre exploités en têtards et propres seulement à fournir du bois de chauffage. Enfin, dans les vallées et le long des cours d'eau, ce sont des rideaux de peupliers.

En général, la végétation de ce vaste bocage est remarquable. C'est que, à l'exception de certaines parties, dans lesquelles les couches calcaires affleurent le sol végétal ; à l'exception également de plaines sablonneuses dans le bassin de l'Huisne, dont le sous-sol, peu profond, se compose d'un grès ferrugineux ou d'un amas de silex peu pénétrable par les racines, la nature minéralogique des terrains si variés du département de la Sarthe convient aux arbres et leur permet d'y acquérir tout le développement suffisant pour les divers besoins qu'ils sont destinés à satisfaire.

Les parties boisées du département de la Sarthe se composent :

1° Sur 62,000 hectares : de bois feuillus, c'est-à-dire, composés d'arbres à feuilles annuelles et caduques, appartenant à des particuliers, et de deux forêts à l'Etat : ces bois feuillus sont généralement traités en taillis sous futaie. Une forêt particulière, quelques parcs et les deux forêts domaniales sont seuls traités en haute futaie ;

2° Sur 18,000 hectares : de forêts de pin maritime.

Les essences forestières ne croissent spontanément et ne sont avantageusement cultivées que dans les sols appropriés à leur nature et à leurs exigences. Aussi trouve-t-on le chêne et le hêtre dans les terrains suffisamment frais, substantiels et profonds du département.

Quant au pin maritime, il se plaît dans les terres sablonneuses et légères et il y forme des massifs assez considérables. Mais si on compare le pin du Maine à son congénère de la Guienne, on est frappé de l'extrême différence de leur végétation et de leur aspect : dans la Guienne, la plupart des ter-

rains sablonneux, principalement ceux des dunes du golfe de Gascogne affectés à la culture du pin, sont beaucoup plus profonds et plus frais, plus meubles et par conséquent beaucoup plus pénétrables aux racines pivotantes et traçantes de cette essence, que les terrains sablonneux du département de la Sarthe, généralement sans profondeur, trop compactes, et surtout dépourvus de la fraîcheur si nécessaire au développement du pin maritime. Aussi, dans des conditions plus avantageuses, sous l'influence d'un climat presque sans hiver et d'une chaleur presque constante, le pin a-t-il une croissance beaucoup plus active et sa production résineuse est-elle beaucoup plus abondante dans la Guienne que dans le Maine. Il croît surtout avec une merveilleuse spontanéité dans la contrée méridionale, dès qu'après son abatage par coupes rases et sans réserves, l'action de l'air et de la lumière peut se faire librement sentir sur les terrains ainsi complètement découverts ; tandis que, si la végétation de cette essence parvient à s'opérer spontanément sur quelques places exceptionnelles des Pineraies de la Sarthe, le plus souvent ces forêts ne peuvent être régénérées qu'à l'aide d'une culture préalable, nécessaire pour l'amenblissement et l'amélioration du sol. Cette circonstance tend à prouver que le pin maritime n'est pas indigène, mais seulement introduit par la culture et acclimaté depuis plus ou moins longtemps dans cette partie de la France ; car une essence ne peut être indigène là où sa végétation n'est pas spontanée. D'anciens documents démontrent d'ailleurs clairement qu'avant 1745 le pin maritime n'existait pas sur certains terrains dont il constitue actuellement le peuplement exclusif, et justifient l'opinion que l'introduction de ce résineux dans les landes, autrefois incultes, de l'ancienne province du Maine, est beaucoup plus moderne qu'on le suppose généralement et ne remonte pas au delà du milieu du XVIII^e siècle.

Quoi qu'il en soit, le département de la Sarthe ne saurait trop se féliciter de posséder une essence qui, malgré sa pauvreté en produits résineux sous un climat trop froid, est

encore très-précieuse par la promptitude de sa croissance et par les revenus qu'elle procure à des terrains naturellement impropres à toute autre culture.

Parmi les massifs de bois feuillus du département de la Sarthe, nous avons mentionné deux forêts à l'Etat : ce sont celles de Perseigne et de Bercé qui peuvent être rangées au nombre des plus grandes et des plus belles forêts feuillues de la France, mais de l'importance desquelles on est loin de se douter dans le pays même.

En sortant de Mamers pour se rendre à Alençon, le voyageur traverse un terrain légèrement ondulé appartenant à la formation jurassique, peu propre par le peu d'épaisseur de sa couche végétale à la culture forestière et plus favorable à la culture des graminées ; mais, à une certaine distance, la scène change comme par enchantement, et l'œil est charmé à la vue des coteaux élevés et couverts de grands bois qui assombrissent l'horizon devant lui. Aux terrains secs de la plaine calcaire succède tout à coup une région montagnense et fraîche, la région des grands arbres, des hautes herbes et des gras pâturages : c'est la forêt de Perseigne.

Elle est assise sur des côteaux très-accidentés dont le plus bas a 155 mètres, et dont le plus élevé, point culminant du département, a 340 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'ensemble de ces côteaux forme une chaîne dont la ligne de faite se dirige du sud-ouest au nord-est et redescend ensuite du nord-est au sud-est, sur une longueur totale de 13,500 mètres, et dont les versants nord et sud sont sillonnés d'un grand nombre de vallées. C'est au versant nord que les pentes sont le plus rapides.

Ces terrains appartiennent, d'après la carte géologique du département, à la formation silurienne (terrains de transition de l'ancienne classification géologique). Toute la partie à l'ouest, comprenant les 3/10^{es} environ de la forêt, est occupée par les schistes siluriens : vers le centre, s'étend, des limites nord aux limites sud, une large bande de porphyre enritique

quartzifère ; à l'est de celle-ci, une autre bande du même terrain se retrouve vers les limites sud. Ces porphyres occupent un dixième de l'étendue totale : les six autres dixièmes à l'est de la forêt sont occupés par les grès siluriens.

Les schistes, de nature très-variable et d'une inclinaison presque verticalement relevée par l'ancienne éruption de roches porphyriques, sont très-souvent ardoisiers.

Dans la pâte des porphyres, dont la couleur dominante est bleuâtre, sont disséminés des cristaux de feldspath orthose et des grains arrondis de quartz-hyalin.

Les grès, qui sur plusieurs points alternent avec les schistes, sont généralement à petits grains de quartz-hyalin, avec pâte quelquefois d'argile, mais le plus souvent siliceuse. Suivant la nature de cette pâte, ils passent soit aux schistes, soit aux quartz, et leur couleur, comme leur structure, est extrêmement variée (1).

Si, comme il y a tout lieu de le penser, une végétation appropriée aux circonstances géologiques et atmosphériques s'est manifestée sur ces terrains aussitôt après leur formation, la forêt de Perseigne remonterait aux premiers âges du monde ; mais sa constitution forestière a subi les modifications qui ont dû être la conséquence naturelle des révolutions de diverses natures auxquelles a été soumise, dans la série des temps, la contrée à laquelle elle appartient. Elevée au-dessus des terres environnantes, elle a été pendant longtemps une île dominant une mer de l'époque jurassique dont les dépôts calcaires se retrouvent sur quelques rives Est de la forêt.

La terre argilo-siliceuse de la forêt de Perseigne, provenant de la désagrégation et de la décomposition des roches schisteuses et feldspathiques, est profonde, fraîche et très-favorable à la généralité des essences forestières ; aussi sa puissance de végétation est-elle des plus remarquables.

Les essences de premier ordre qui en composent le principal peuplement sont le chêne rouvre et le hêtre, mesurant, d'après

(1) Procès-verbal d'aménagement de 1844.

expériences, dans les meilleurs fonds : le premier 1 m. de diamètre et 34 m. de hauteur moyenne, dont 24 m. propres au service ; le second, le même diamètre avec hauteur moyenne de 32 m. dont 24 de bois d'œuvre.

Au nombre des essences inférieures, le bouleau, le tremble, ainsi que l'aune très-répandu au fond des vallées et sur le bord des ruisseaux, s'y plaisent beaucoup également et y acquièrent jusqu'à 0 m. 52 de diamètre, avec une élévation totale de 25 m. pour la première, de 29 m. pour la seconde, de 26 m. pour la troisième, et une hauteur de 17 à 19 m. en bois d'industrie. Le houx, qui dans beaucoup de terrains forestiers n'existe qu'à l'état de broussailles, s'élève dans ceux de Perseigne jusqu'à 10 m. : les arbustes parasites, les épines, les genêts, les ronces, la fougère, les myrtilles, les bruyères, toutes les plantes, en un mot, jusqu'aux herbes les plus simples, y témoignent d'une végétation luxuriante.

C'est uniquement sur la faible étendue occupée par les sommets culminants des roches de grès que cette magnificence de végétation fait défaut : aussi ne sont-ils recouverts que de pins sylvestres dont la croissance est cependant encore assez belle.

L'esprit de l'homme qui se complait dans l'étude des temps passés serait curieux de connaître l'influence que les forêts ont dû naturellement exercer sur l'état des climats comme sur l'état social des peuples, aux époques où elles couvraient une grande partie de la Gaule primitive ; mais, à défaut de documents suffisamment précis sur ce côté de l'histoire des nations, on sera toujours réduit à des conjectures plus ou moins incertaines.

Les souvenirs druidiques, par exemple, sont complètement effacés dans les populations avoisinant les grandes forêts, même les forêts rapprochées des plus anciennes villes où le culte gaulois devait cependant être le plus solennel, et ces souvenirs n'existent que dans les traditions ou les documents de la science archéologique.

Je ferai observer d'ailleurs que les restes des établissements druidiques, témoins si grossiers d'une civilisation et d'un culte barbares, ne se rencontrent que rarement dans l'intérieur des forêts actuelles, mais qu'on les trouve principalement au milieu de plaines découvertes, dans des lieux qui paraissent avoir toujours été privés de tout ombrage; d'où on serait tenté de conclure, contrairement aux idées les plus répandues, que si certaines forêts avec leurs dômes majestueux servaient de temples au culte druidique, les Druides pratiquaient aussi leurs cérémonies à la vue du soleil et en dehors des forêts. J'ajouterai que si, comme l'affirment certaines traditions, c'est sur les chênes des anciennes forêts que les Druides allaient cueillir le gui sacré, il faut que les conditions nécessaires à la croissance de ce parasite fameux dans les temps celtiques n'existent plus, car on ne le rencontre presque jamais sur les chênes des forêts actuelles de nos climats. Il est d'ailleurs permis de croire avec les naturalistes que ce parasite a de tout temps été très-rare sur le chêne, et c'est à cette rareté qu'il faut attribuer la vénération dont les Druides l'entouraient toutes les fois qu'ils le rencontraient sur les chênes des forêts de la Gaule.

Il serait également intéressant de connaître les origines de la propriété territoriale forestière, de savoir quels en ont été les divers possesseurs, et comment se sont exercés le droit et la jouissance de cette propriété aux divers âges de la vie des peuples. Je laisse à d'autres à dire ce qu'ils savent ou à bâtir des systèmes plus ou moins hasardés sur ce qu'ils ignorent à cet égard.

Voici d'ailleurs ce que j'ai pu recueillir dans les auteurs qui se sont occupés de l'histoire du pays et dans quelques titres des ^{xii}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles.

La forêt de Perseigne, appelée du nom de *Personia* dans les premiers temps de la conquête de la Gaule par les Romains, était l'extrémité ouest de la grande masse de bois qui couvraient l'ancien Perche (*Saltus Perticus*), dont il ne reste plus que quelques massifs.

Elle faisait partie du Saosnois, désignation très-ancienne, d'origine saxonne selon les uns, romaine selon les autres, qui prétendent que deux légions de l'armée de César, composées de vétérans et fatiguées de la guerre, se retirèrent dans la forêt de Perseigne pour se fixer dans le pays. Dans les VIII^e et IX^e siècles, le Saosnois formait une vicairerie et plus tard une seigneurie subordonnée aux comtes du Maine, mais qui dans le X^e siècle devint un fief des comtes du Perche.

Dans le même siècle, Richard I^{er}, duc de Normandie, en reconnaissance des services que Yves de Creil ou de Bellesme, comte du Perche, lui avait rendus contre Louis d'Outremer, roi de France, accorde l'Alençonnais en possession à ce comte et à ses descendants. Yves eut pour fils Guillaume I^{er}, dit Talvas, et fut ainsi la souche des puissants comtes d'Alençon, possesseurs des forêts de Perseigne, d'Ecouves, de Bourse et des forêts du Perche.

Guillaume III, surnommé également Talvas, comte de Ponthieu, d'Alençon et Bellesme, seigneur du Saosnois, etc., dépouillé de ses biens par Henri I^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie, s'était retiré en Bourgogne. Là, il avait été tellement édifié de la piété des moines de l'ordre de Cîteaux, qu'en retournant dans ses anciennes possessions il amena avec lui plusieurs religieux et fonda, joignant la forêt de Perseigne, une abbaye du même ordre, sous le nom de Notre-Dame de Perseigne, à laquelle, par charte de 1145, il accorda dans cette forêt des droits très-étendus, *ad omnia necessaria et utilia sua, pasnagium porcorum suorum, herbagiam et pasturam omni tempore*.

Plusieurs autres chartes du même siècle et des descendants de Guillaume confirment ces droits.

De ces chartes très-intéressantes comme étude de certaines dispositions concernant les forêts, dans des temps déjà loins de nous, il ressort clairement que la propriété forestière était fortement constituée au XII^e siècle, et l'importance qu'on attachait aux produits forestiers de toutes sortes résulte tant des

efforts maintes fois tentés par l'abbaye pour faire consacrer ou agrandir ses droits primitifs, que du soin des gardes des possesseurs à défendre la propriété contre une jouissance abusive.

A la suite de difficultés entre les religieux, d'une part; Guillaume Colinel et Philippe de Randonnay, gardes des forêts de Perseigne et de Blèves, d'autre part, lesquels prétendaient que le droit de prendre du bois ne s'étendait pas à des établissements éloignés de ces forêts, un titre de la fin du ^{xiii}^e siècle prononce sur le litige en faveur des religieux; mais un autre titre réglemente le mode de répression des délits forestiers commis par les convers, ouvriers, serviteurs ou mercenaires de l'abbaye.

D'ailleurs, les comtes d'Alençon paraissent avoir eu en grande vénération l'abbaye de Perseigne, et plusieurs, notamment Jean II, petit-fils de Guillaume III, y fut inhumé: Robert III, son frère, qui avait accompagné dans la Palestine Richard Cœur-de-Lion, y reçut aussi la sépulture.

Des chartes de Henri II et de Richard, son fils, rois d'Angleterre, ducs de Normandie, d'Aquitaine, et comtes d'Anjou, confirment les droits concédés par Guillaume Talvas et ses descendants.

Dans une visite à l'abbaye de Perseigne, au mois de mai 1248, c'est-à-dire un mois avant son départ pour la cinquième Croisade, saint Louis, suivant les intentions des premiers fondateurs, confirme également les droits qu'ils avaient accordés.

De 1500 à 1505, Catherine d'Alençon fonde une maison de religieux de Saint-François-de-Paule, au canton des Chatelliers dans la forêt de Perseigne.

En 1509, Charles d'Alençon fait foi et hommage au roi de France du duché d'Alençon et de la baronnie du Saosnois. Mort en 1525, sans laisser d'enfant, le duché d'Alençon et le comté du Perche sont réunis à la couronne de France par arrêt du Parlement de Rouen. Ses biens propres, au nombre

desquels est compris le Saosnois, sont dévolus à Françoise et à Anne, ses sœurs, par un autre arrêt de 1526. Françoise a le Saosnois et la forêt de Perseigne en partage : elle épouse en secondes noces Charles de Bourbon, duc de Vendôme.

A sa mort, Antoine de Bourbon son fils, duc de Vendôme, lui succède dans la possession du Saosnois. Henri de Bourbon, fils de ce dernier et de Jeanne d'Albret, hérite à son tour du Saosnois ; et après l'avènement de ce prince au trône de France, sous le nom de Henri IV, un édit de 1607 réunit le Saosnois à la couronne.

Au xvi^e siècle, l'étendue de la forêt de Perseigne était plus considérable que maintenant ; mais, en 1592, Henri IV en détacha une partie pour la donner à René de Saint-Denis, baron de Hertré et châtelain de la Tournerie, avec l'abbaye de Perseigne dont ce dernier devint commandataire.

Au mois d'octobre 1669, en exécution de la célèbre ordonnance de Colbert de la même année sur les eaux et forêts, les sieurs Hurault de Saint-Denis, grand maître enquêteur et général réformateur, et Jean Leferon, aussi député pour la réformation générale des forêts du Roi, se transportèrent dans celle de Perseigne dépendant du domaine royal et de la maîtrise de Perseigne.

Du procès-verbal de cette reconnaissance très-approfondie, il résulte que cette forêt, divisée en six garderies, était peuplée principalement en hêtres avec mélange de chênes ; que les produits consistaient en bois de corde, merrain, lattes, bardoux, charpente et autres bois d'œuvre ; qu'elle contenait 10,412 arpents (5,310 hectares actuels) dont : 6,745 arpents en bois de haute futaie de divers âges et de bonne nature, destinés à servir aux ventes ordinaires, 2,405 arpents en bois à receper pour être remis en bon état, et 1,262 arpents de places vides et vagues, à labourer et à semer en glands et faines pour être repeuplés.

Ce procès-verbal est suivi d'un règlement d'exploitation qui ordonne le recepage, dans le délai de sept années, des parties ruinées et de mauvaise nature ; fixe à 150 ans le temps pendant lequel la forêt, non compris les vides, sera exploitée à

raison de 60 arpents par an de coupe ordinaire, et prescrit de faire labourer et semer de glands et faines, le plus tôt que faire se pourra, les 1,262 arpents de places vides ou mal peuplées et de les entourer de fossés pour les défendre contre le pâture. Ce règlement fut approuvé par arrêt du conseil du Roi du 3 décembre 1672.

En 1768, la forêt de Perseigne resta en dehors de l'échange des châtelainies de Saosne et de Perai, fait par Louis XV contre la terre de Torbechet (Bas-Maine).

Plus tard, en 1780, elle fut donnée à Monsieur, frère du roi, comte de Provence, à titre d'apanage, avec les forêts de Bellesme et de Bercé; mais l'Etat en reprit possession en 1793.

L'abbaye de Perseigne qui était placée dans un vallon agréable au bas de la forêt, près d'un étang alimenté par les eaux des côteaux voisins, n'existe plus, et un pignon de l'ancienne église abbatiale est le seul reste qui ait résisté au temps et aux démolisseurs.

On trouve dans la forêt de Perseigne, comme dans beaucoup d'autres, la preuve évidente qu'à une époque déjà reculée, des ermitages y servaient de retraite à ceux qui, entraînés par le spiritualisme ou par la religieuse admiration des grandes œuvres de Dieu, préféraient la vie solitaire et paisible des grands bois au bruit du monde et même à la vie des cloîtres. Plusieurs témoignages non moins certains démontrent aussi que dans les temps anciens le calme et la poésie des forêts avaient plus d'attrait que maintenant pour l'esprit et l'imagination des peuples; qu'elles étaient plus recherchées et plus habitées qu'à l'époque actuelle où elles sont entièrement délaissées pour les séductions et les exigences de la civilisation moderne, et où on n'y rencontre presque jamais que le petit nombre d'hommes chargés de leur culture et de leur exploitation ou de chasseurs à la poursuite d'animaux beaucoup plus rares qu'autrefois.

Jusqu'à 1782, la forêt de Perseigne paraît avoir toujours été traitée en haute futaie à de longues révolutions. A cette époque, la contenance de la forêt était évaluée à 9,741 arpents, c'est-

à-dire à 4,968 hectares actuels, dont 3,825 hectares en haute futaie de divers âges, et 1,143 hectares en jeunes bois de 1 à 40 ans : elle offrait donc des ressources considérables.

En 1782, M. Chaillou, arpenteur forestier, inspecteur des travaux du Roi, proposa et fit admettre : 1° sur 2,100 hectares, une section de futaie en quatre séries divisées chacune en 120 coupes à recevoir dès que le peuplement avait 20 ans, de sorte que les bois à exploiter n'étaient réellement âgés que de 100 ans au terme de la révolution ; 2° sur les 2,868 hectares restant, une section de taillis en huit séries, partagées chacune en 30 coupes.

Le traitement en taillis se conçoit pour les bois dans lesquels le propriétaire tient à éviter les soins et les difficultés d'une régénération naturelle, dont il veut assurer et égaliser autant que possible les revenus par un recepage périodique au moyen duquel il se dispense pendant longtemps de toute culture plus radicale. Toutefois la substitution du taillis comme traitement forestier à la culture en haute futaie, a le grave inconvénient d'appauvrir les terrains quand ils sont déjà naturellement médiocres, en les exposant trop souvent à l'action desséchante de l'air et du soleil ; de substituer souvent des essences de qualité inférieure ou des plantes parasites sans valeur aux essences les plus précieuses, et de rendre, par conséquent, plus difficile la régénération des forêts ainsi ruinées ou amoindries par le traitement en taillis.

Les graines légères transportées par les vents germent facilement, surtout après les premières coupes de taillis, sur un sol enrichi par les détritux des grandes futaies qui le peuplaient ; les bois tendres, les parasites avides de lumière et d'une végétation très-active à l'air libre, luttent de croissance avec les recrues des souches de bois durs, les dépassent promptement, surtout quand ces derniers sont recepés à un âge trop avancé, et deviennent, après quelques exploitations, le peuplement dominant et souvent presque exclusif de cantons primitivement couverts des bois les plus précieux.

Aussi l'application de l'aménagement de 1782 a-t-elle eu de funestes résultats. La terre franche, argilo-siliceuse et naturellement fraîche de Perseigne, a, dans les parties traitées en taillis, résisté à l'appauvrissement beaucoup plus que les terres maigres, sèches, brûlantes et disposées à se tapisser de bruyères, de beaucoup d'autres forêts; mais le tremble et surtout le bouleau, essences auxquelles les terrains de Perseigne conviennent particulièrement, n'ont pas tardé à envahir les coupes de taillis, à dominer le chêne et à l'empêcher de s'élever sous leur couvert.

L'état forestier constaté en 1782 résultait du traitement en futaie qui avait été suivi jusqu'à ce jour et témoignait en faveur non seulement de ce traitement, mais aussi des anciennes pratiques de culture, beaucoup trop méprisées par les forestiers actuels, qui ne laisseront certainement pas à leurs successeurs de plus belles futaies de chêne que celles laissées par les anciennes maîtrises forestières au moment de leur suppression en 1791, dans les parties des forêts du Blaisois, de la Touraine, du Maine et du Perche, qui étaient cultivées en futaie pleine.

C'est à partir de 1780 et surtout dans l'intervalle de 1791 à 1827, époque de la réorganisation de l'administration forestière, que de grandes étendues de forêts ont été ruinées par différentes causes; mais on n'est pas juste en attribuant ces dégradations aux forestiers des anciennes maîtrises, puisqu'au contraire presque toutes les futaies de chêne qui existaient avant 1780 ne laissent aucun doute sur la sûreté de leurs pratiques de culture.

Aussi doit-on penser qu'en se décidant dans la forêt de Perseigne, comme dans d'autres confiées à ses soins, à substituer, sur des étendues considérables, un traitement en taillis à l'ancien traitement en futaie, M. Chaillou a obéi à des considérations étrangères à l'intérêt forestier proprement dit. Avec les progrès de la civilisation et de l'industrie, des forges considérables situées dans les environs des forêts réclamaient des quantités

de charbon de bois d'autant plus grandes que l'emploi du charbon de terre était peu répandu et que les bassins houillers ne faisaient point encore concurrence aux charbons forestiers : de sorte qu'il y avait avantage à convertir une partie des hautes futaies en taillis dont les bois, de moyennes dimensions, d'une carbonisation beaucoup plus facile et plus économique que ceux de plus fortes dimensions, trouvaient alors plus de débouchés que les bois d'œuvre.

Pendant longtemps, en effet, presque tous les taillis de la forêt de Perseigne ont servi à alimenter les usines métallurgiques, et en 1842 les forges d'Antoigné, d'Aulne, de la Gaudinière, de Saint-Denis, de Longui, de Rendounet, consommaient encore 6,000 stères de bois de feu provenant de Perseigne sous forme de charbon, que leur légèreté permettait de transporter au loin, sans frais trop considérables.

Depuis plusieurs années les besoins des usines métallurgiques n'étant plus de même nature, les bois de cette forêt ne sont plus carbonisés qu'en petite quantité ; ils sont employés sous d'autres formes et ont trouvé des débouchés d'un autre genre.

Tant que les bassins houillers ne seront pas épuisés, l'emploi du charbon minéral restreindra celui du charbon végétal, circonstance qui, dans certaines contrées suffisamment boisées, tend à maintenir la valeur des bois de feu, tandis que des besoins d'un autre genre augmentent considérablement l'emploi et la valeur des bois d'œuvre. C'est même une des causes de la tendance actuelle des forestiers à restreindre la culture des taillis et à étendre, au contraire, celle des hautes futaies.

Les forêts étant destinées à subvenir aux besoins de chaque époque, les aménagistes sont portés à traiter les forêts en vue de ces besoins et à subordonner quelquefois certains intérêts de la culture forestière à des intérêts d'un autre ordre.

Ces seules considérations expliqueraient jusqu'à un certain point l'aménagement de 1782 ; mais si on songe à l'excessive

étendue qui fut consacrée au taillis et à l'injustifiable réduction à 100 ans de l'âge auquel devaient être exploitées les parties maintenues en futaie, et qui, jusqu'alors, avaient été exploitées à des révolutions de 150 à 200 ans, on est tenté de croire que M. Chaillon a obéi au désir de complaire, en grossissant, outre mesure, les revenus en argent du puissant apanagiste d'une forêt qui, après tout, n'était point une propriété privée, mais restait toujours propriété du domaine, et dans l'aménagement de laquelle il n'était, par conséquent, pas permis de sacrifier l'intérêt général et l'intérêt de l'avenir à un intérêt tout particulier.

Quoi qu'il en soit, la plus grande partie de la forêt de Perseigne convertie en taillis se dépeuplait de bois durs, et sa ruine devenait imminente sur plusieurs points, quand un règlement provisoire de 1828 réduisit l'étendue des taillis, et augmenta celle des futaies. Plus tard, en 1842, une Commission spéciale de forestiers procéda à un aménagement complet et régulier qui est appliqué en ce moment.

La forêt fut partagée en trois sections : la 1^{re} A, de 2,915 hectares ; la 2^e B, de 1,209 hect. ; la 3^e C, de 697 hect. La section A est divisée en quatre sections appelées dans le langage forestier séries, subdivisées elles-mêmes en diverses parcelles, contenant chacune un peuplement de même âge et homogène, et ces séries doivent être exploitées dans une durée ou révolution de 150 ans, divisée en cinq périodes de 50 ans.

Les parcelles à exploiter dans chaque série pendant la première période trentenaire, et dont la réunion compose ce qu'on est convenu d'appeler la première affectation, comprennent les bois les plus âgés, dont quelques-uns ont actuellement 190 ans. Les parcelles composant les affectations correspondantes aux quatre périodes suivantes comprennent des peuplements d'autant plus jeunes, qu'elles doivent être exploitées plus tardivement.

L'exploitation des diverses parcelles de la section A dans les périodes trentenaires auxquelles elles sont affectées se fait par

coupes, ayant pour but de remplacer la vieille génération par une génération nouvelle, c'est-à-dire : 1° par coupes d'*ensemencement*, au moyen desquelles on provoque l'ensemencement naturel, en réservant les arbres destinés à produire la graine, et en les espaçant de manière à faciliter la floraison et la fructification, toujours plus assurées dans un état clair que dans un état serré ; 2° par coupes *secondaires*, consistant dans l'éclaircie des porte-graines et destinées soit à compléter l'ensemencement sur certains points, soit à procurer aux plants des essences délicates dans le premier âge l'air et la lumière qui leur sont nécessaires en mesure convenable ; 3° par coupes *définitives* destinées à débarrasser le jeune peuplement, quand il est assez fort, du couvert devenu nuisible des porte-graines.

Pour déterminer la possibilité annuelle de la section A, c'est-à-dire le volume à exploiter annuellement dans chaque série pendant la durée de la première période trentenaire, on a été obligé de cuber, par les procédés les plus simples et les plus exacts, tous les arbres composant le peuplement des parcelles de première affectation, en tenant compte de l'accroissement pendant les quinze premières années, c'est-à-dire jusqu'à la moitié de cette période, terme moyen présumé de l'exploitation.

Le taux moyen de croissance annuelle a été trouvé de 0^m 558 par 100 mètres cubes.

Le volume des arbres, ainsi cubés, s'élevait, y compris l'accroissement, à 489,537 mètres cubes en grume, dont la division par 30, nombre d'années de la période, donna pour possibilité ou revenu matériel annuel 6,318 mètres cubes sous écorce. Nous devons ajouter que la vérification du matériel, existant sur pied en 1858, a justifié les calculs et les appréciations des aménagistes de 1842. Le maximum du volume de bois par hectare était, au moment de l'aménagement, de 645 mètres cubes pleins, branches comprises.

Indépendamment des 6,318 mètres à exploiter ainsi annuel-

lement, l'aménagement a prescrit, dans les 2°, 3°, 4° et 5° affectations, des coupes d'améliorations annuelles, ayant pour but de débarrasser les peuplements des bois morts, déperissants ou surabondants, inutiles ou préjudiciables à la croissance de ceux qui doivent être conservés, jusqu'au moment où ces affectations devront à leur tour être régénérées. L'étendue de ces coupes, réparties suivant les besoins des peuplements, a été fixée à 77 hectares 49 ares par an. Plusieurs parcelles de ces affectations se ressentent du traitement en taillis qui leur a été appliqué, et leur conversion en futaie, par coupes d'éclaircies convenables, présente les plus grandes difficultés.

Enfin, après les régénérations des parcelles de première période, les jeunes peuplements ne tardent pas à être envahis dans la forêt de Perseigne par les bois tendres, et surtout par les bouleaux, qui, par la promptitude de leur croissance, étoufferaient les bonnes essences si on ne se hâtait de les enlever. Aussi l'aménagement a-t-il prescrit dans ces peuplements des opérations désignées sous le nom de nettoiements, mais dont l'importance et l'étendue ne pouvaient être fixées à l'avance.

La section B comprend une étendue de 1,209 hect., dont les peuplements se ressentent plus généralement que dans la section A de l'ancien traitement en taillis, et est loin de présenter les mêmes ressources. Ces 1,209 hectares, destinés aussi à être ramenés à l'état de haute futaie, sont partagés en trois séries composées les unes et les autres de cinq affectations également, dont chacune doit être exploitée dans une période de 30 ans, ce qui porte aussi à 150 ans la durée de la régénération de cette section.

Dans la première affectation de cette section la régénération s'opère par tous les moyens, soit naturels, soit artificiels, à la disposition du forestier : ainsi, quand les parcelles de cette affectation renferment des bois durs en assez grande quantité, et assez jeunes pour assurer la régénération naturelle au commencement de la seconde révolution, on se contente de les soumettre à des coupes d'amélioration. Quand, au contraire, les

peuplements sont trop âgés ou insuffisants, on les abat et on les remplace dès actuellement par des semis artificiels ou des plantations de chênes et hêtres destinés à assurer la régénération naturelle en temps opportun.

L'étendue annuelle des coupes de régénérations de cette section est fixée à 14 hect. 26 ares.

Indépendamment de ces coupes, il est opéré annuellement, dans les affectations des autres périodes, des coupes d'éclaircie sur 14 hect. 78 ares, et des coupes de taillis transitoires sur 14 hect. 11 ares. Ces parties en taillis sont destinées elles-mêmes à être régénérées et converties en futaie dans les périodes à venir.

Enfin la 3^e section C comprend, en une seule série, une surface de 697 hectares, destinés à être régénérés et à être convertis en haute futaie pendant la première période trentenaire.

Les terrains de cette section, de qualité généralement inférieure à ceux des autres, doivent être amendés, partout où il est nécessaire, par le pin sylvestre ; et, en effet, en détruisant les plantes parasites par l'ombrage suffisamment prolongé de son couvert, en formant sur le sol une épaisse couche du détritus des nombreuses aiguilles de ses branches inférieures, cette essence, qui a la précieuse faculté de végéter et de croître, du moins jusqu'à un certain âge, et jusqu'à un certain développement, même dans les terres sèches et maigres, est le meilleur amendement des terrains naturellement pauvres ou des terrains naturellement riches, mais appauvris par un trop long découvert ; non pas que cet amendement puisse rendre les terrains propres à des cultures incompatibles avec leur base minéralogique, mais il a le grand avantage d'en modifier et améliorer la surface végétale, de manière à les rendre susceptibles de produire les essences appropriées à cette base.

Les peuplements de cette huitième série, généralement en taillis, et plus imparfaits que dans les autres séries, doivent aussi

être remplacés par des semis et plantations de chêne et hêtre, partout où la nature du terrain convient à ces essences dures.

L'étendue de la coupe annuelle ou la possibilité par contenance de cette série est de 23 hectares 25 ares.

Indépendamment de ces diverses opérations, des éclaircies doivent être exécutées par contenance indétérminées et en temps utile, sur 133 hectares de peuplements qui n'ont été classés dans aucune des sections de l'aménagement.

Les diverses possibilités annuelles, soit par volume, soit par contenance, n'ont été déterminées dans chaque série par les aménagistes de 1842 que pour les affectations correspondantes à la première période trentenaire. A la fin de cette période, force sera de déterminer la possibilité à exploiter pendant la seconde ; ainsi de suite pour les autres.

En résumé, dans le cours de la première révolution de 150 ans, les régénérations à effectuer porteront sur

1,596 hect.	pendant la première période trentenaire,
896 »	pendant la seconde,
860 »	pendant la troisième,
925 »	pendant la quatrième,
544 »	pendant la cinquième.

TOTAL. 4,821 hectares qui, ajoutés à 155 hect. non classés dans l'aménagement, et à 127 hect. affectés à l'emplacement des maisons et des terrains des gardes, des lignes forestières et des chemins, donnent pour contenance actuelle de la forêt 5,081 hectares.

On voit que c'est aux forestiers de la première période, qu'incombent les régénérations les plus considérables et les repeuplements des terrains les plus difficiles ; et l'étendue des régénérations auxquelles ils ont à procéder est au moins de 53 hectares par an.

Si on réfléchit à la quantité de bois qui doivent être abattus, tant sur les 1,596 hectares de première affectation, que sur d'autres parties exclusivement peuplées de bois tendres, et

qui doivent être également repeuplées en bois durs dans la cinquième affectation pendant le cours de la première période; si on considère que les futaies à abattre pendant cette période, dans les premières affectations des quatre premières séries, sont les plus anciennes et les plus riches de la forêt, et qu'aux produits des coupes de régénération s'ajoutent les produits des éclaircies à opérer dans les 2°, 3°, 4° et 5° affectations, pour débarrasser les jeunes bois durs des bois tendres et des arbres âgés qui entravent leur croissance, on ne sera pas étonné que les revenus en matière et en argent doivent être beaucoup plus élevés dans la première période que pendant les périodes suivantes.

Le moindre examen de la forêt de Perseigne démontre que le rapport soutenu, autrement dit l'égalité des revenus annuels, si recommandé pour les aménagements, fera certainement défaut pendant le cours de la première révolution. Mais les aménagistes de 1842 ne pouvaient faire mieux qu'ils n'ont fait. Force leur a été de classer en première période des bois mûrs, qui ne pouvaient rester plus longtemps sur pied, sans dépérir et perdre de leur utilité et de leur valeur; de prescrire la régénération, pendant la première période, d'une grande partie de peuplements usés ou insuffisants; de subir, en un mot, toutes les conséquences d'un état de choses, auquel il était très-urgent de remédier. Il ne reste donc qu'à accepter et à exécuter franchement cet aménagement.

Il importe surtout de ménager, pour les périodes futures, les ressources déjà restreintes des affectations qui leur correspondent, et de se prémunir contre la tendance d'enrichir le présent des ressources qui appartiennent à l'avenir.

Après la régénération de toutes les parcelles pendant les périodes auxquelles elles étaient affectées, les forestiers trouveront, sur chacune de ces parcelles, dans la forêt ainsi transformée, des peuplements réguliers, qu'ils pourront répartir dans les diverses périodes de la seconde révolution de l'aménagement.

Du reste, si on se transporte par la pensée à la fin du siècle et demi, durée de la révolution actuelle, on reconnaît que :

4,596 h. seront âgés de 150 à 120 ans, en moyenne. 135 ans,				
896	—	120 à 90	—	105 "
860	—	90 à 60	—	75 "
925	—	60 à 30	—	45 "
544	—	30 à 1	—	15 "

4,821 hect. non compris les 133 hectares non classés, et peuplés de bois d'âges divers.

Les ressources existant à cette époque seront considérables, et les forestiers auront à examiner si dans une forêt, où les arbres pourraient atteindre 200 ans sans dépérir, et où il serait, par conséquent, possible d'obtenir des bois des plus fortes dimensions, la seconde révolution ne devrait pas être portée à 180 ans et être divisée en 6 périodes de 30 ans.

Dans ce cas, en admettant d'ailleurs très-gratuitement que la contenance à exploiter dans chaque période soit de 825 hectares, c'est-à-dire égale au sixième de la contenance totale, et que, pour le classement des divers peuplements dans ces six affectations, on suive régulièrement la gradation descendante des âges, il est évident que certains bois, notamment ceux ayant 30 ans au commencement de cette révolution, seraient exploités à l'âge de 210 ans. Ce serait un âge maximum, comme l'âge minimum d'exploitation serait 151 ans pour ceux ayant 150 ans au terme de la première révolution ; mais la plus grande partie serait exploitée à 180 ans.

Les chênes de la forêt de Perseigne sont généralement de bonne qualité, et la marine de l'Etat les apprécie beaucoup pour la résistance de leurs fibres. Ils sont d'ailleurs très-recherchés pour les emplois les plus divers des constructions civiles et privées, de la menuiserie et de l'industrie ; pour la boissellerie, la fente, le sciage et le charronnage.

Le hêtre, généralement très-sain, sert à la fabrication

des attelles, des pelles et des cuillers, à la tournerie, au sabotage. Le bouleau est aussi employé au sabotage. Le tremble s'emploie pour la petite charpente, pour planches et voliges ; l'aune, pour voliges et sabotage.

Une grande partie des ouvriers boissiers de la forêt de Perseigne exploite le hêtre, le bouleau et l'aune pour sabots, qui sont presque tous expédiés à Paris.

Tous les bois de feu sont convertis en stères de chauffage, mesurant 1 mètre en tous sens, et en cordes de bois à charbon, équivalant à deux stères 50 centistères.

La proportion du chêne au hêtre dans les peuplements est très-variable, suivant les parcelles : il en est où cette proportion va jusqu'à 8/10, tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre de ces essences.

La production annuelle, en matière de la forêt de Perseigne, est approximativement de 7,000 mètres cubes sous écorce pour bois d'œuvre, dont 3,000 mètres cubes chêne, 4,000 mètres cubes hêtre ou bouleau et 14,500 stères de bois de feu de toutes sortes : 90,000 bourrées de 1 m. de tour sur 1 m. 20 de long, composées de brindilles.

Ces divers produits représentent un volume plein de 44,700 m. c. bruts : ce qui porte à 3 m. c. environ le revenu annuel en matière par hectare.

Le prix commercial des bois d'œuvre varie évidemment suivant la grosseur et la qualité. On conçoit, en effet, que si le mètre cube de la partie inférieure d'un chêne propre à la boissellerie vaut, je suppose, 90 fr. en grume, le mètre cube des parties minces de l'extrémité supérieure pourra ne valoir que 25 fr.

Les prix en forêt sur le parterre des coupes sont en ce moment :

<i>Bois d'œuvre.</i> — m. c. en grume de chêne.....	25 à 90 f.
— — hêtre.....	23 à 40
— — bouleau.....	17 à 20
— — tremble et aune	12 à 15

Bois de feu. — Stère de chauffage.....	10 f. »
— de charbonnette	5 50
Cent de bourrées de brindilles..	6 »

Le maximum de volume de bois par hectare, de certaines parcelles de première affectation, à la moitié de la première période trentenaire, époque moyenne présumée de leur exploitation, étant, d'après ce que nous avons dit plus haut, de 699 m. c. pleins, y compris l'accroissement pendant quinze ans, on peut évaluer à 25,000 fr. en moyenne la plus grande valeur en argent du volume de l'hectare dans les parties où le chêne forme les 8/10 du peuplement.

Il est intéressant de comparer les prix actuels des bois de la forêt de Perseigne avec ceux de 1782. Or, le prix du volume en grume, correspondant au mètre cube actuel, valait, pour la plus grosse et la plus belle charpente, de 20 à 21 fr. Maintenant le prix du bois, de même qualité, est de 70 fr.

Le volume du bois de chauffage et de charbonnette, correspondant au stère actuel, valait 3 fr. 65 et 2 fr. 55.

Nous venons de trouver, dans un vieux document, qu'en 1707, la corde de grand bois de chauffage des eaux et forêts, équivalente à un peu plus de quatre stères actuels, valait quatre livres tournois dans la forêt de Bercé (Sarthe), ce qui ne faisait par stère qu'une livre tournoi, huitième à peu près du prix actuel.

Le revenu brut, en argent, de la forêt de Perseigne, s'élève annuellement, d'après la moyenne de plusieurs années, à 230,000 fr., dont 30,000 fr. environ sont employés en exploitations, repeuplements et autres améliorations. Le revenu net est donc de 200,000 fr., chiffre très-inférieur à ce qu'il serait, si cette propriété n'eût pas été amoindrie par une trop longue application du funeste aménagement de 1782. Dans ce chiffre n'est pas comprise la valeur, à raison de 1 fr. 50 c. chacune, de 8,000 journées de travail, obtenues d'indigents, en échange des menus produits qui leur sont délivrés en nature, et dont l'Etat propriétaire ne pourrait se défaire à prix d'ar-

gent, tels que bourrées de brindilles de certaines coupes, bois morts ou secs de dimensions déterminées, genêts, fougères, herbes, ronces, épines, etc.

La surveillance est confiée à deux brigadiers et huit gardes, logés en maisons forestières.

La forêt est traversée par 157,000 mètres de lignes ou chemins appartenant à l'Etat, servant au transport des bois ou à la division des cantons, et dont 76,000 sont empierrés. Ces lignes et chemins sont entretenus par dix cantonniers, nombre qui serait tout à fait insuffisant, si on ne leur adjoignait, pour les aider, des concessionnaires des menus produits.

Il n'existe pas de localités forestières où les journées obtenues en échange de menus produits soient mieux utilisées, et où leur emploi à tous les travaux de routes et de repeuplements se fasse sur une plus grande échelle, et produise des résultats moins coûteux au Trésor et plus satisfaisants. Cette organisation, qui est déjà ancienne, mérite grandement d'être conservée.

Les travaux les plus importants et les plus coûteux de la forêt de Perseigne sont ceux des repeuplements exécutés d'après les prescriptions de l'aménagement.

Après avoir été partagés en bandes alternes et parallèles de 0^m,70 et 0^m,80 de largeur, les terrains destinés à être repeuplés sont, dans la bande de 0^m,70, défoncés à la pioche, pendant l'été, jusqu'à 0^m,30 de profondeur. A l'automne suivant, il est ouvert dans la bande cultivée une rigole de 15 à 20 centimètres de large et 20 centimètres de profondeur, dans laquelle sont placés les glands, au nombre de 25 à 30, par mètre courant, et qu'on recouvre de 5 à 6 centimètres de terre.

L'année suivante, on donne au jeune semis un sarclage, qui consiste à couper, à la serpe, les plantes parasites, accrues sur la bande inculte, et à arracher à la main ou avec une très-petite houe celles des bandes cultivées : ces plantes sont placées sur la bande inculte.

Pendant trois autres années, le même travail est recom-

mencé avant la sève d'août, et ce n'est qu'après ces quatre sarclages consécutifs que le chêne, dominant enfin les genêts ou les ronces, dont le développement est si actif dans cette forêt, et n'ayant plus rien à redouter, est livré à ses propres forces.

Mais les glandées et les fainées étant assez rares, force a été, pour suppléer à l'insuffisance ou au manque de semences, d'établir de nombreuses pépinières de chêne et de hêtre, où les forestiers trouvent tous les plants nécessaires, sans être obligés d'en prendre dans les semis des coupes secondaires ou définitives, qui valent toujours beaucoup moins, et dont l'extraction a d'ailleurs l'inconvénient d'éclaircir inopportunément de très-jeunes peuplements, qui, à cet âge, ne sauraient jamais être tenus dans un état trop serré.

Depuis 1846, il a été créé à Perseigne, sur 6 hect. 10 ares, treize pépinières de chêne et hêtre, qui ont fourni des basses, moyennes ou hautes tiges, suivant les besoins des peuplements. Le chêne ainsi employé est le rouvre, espèce bien préférable au pédonculé pour l'éducation des futaies pleines. Sept de ces pépinières, sur une surface de 5 hectares 25 ares, datent de 1857, et contenaient près de 3 millions de plants, dont une grande partie a été employée pour les repeuplements de 1860.

Au nombre de ces pépinières n'est pas comprise une de 0 hect. 25 ares 25 centiares en frêne, essence qui réussit merveilleusement dans les bas-fonds de Perseigne.

Lorsque ces pépinières sont épuisées, elles sont réensemencées ou remplacées par d'autres.

Les plantations de hêtres se font le plus souvent, à Perseigne, avec moyennes ou hautes tiges; mais les repeuplements, par plantations de chênes en bande, se font avec basses tiges de deux ans et, par exception, de trois ans. Les pivots des plants de deux ou trois ans étant déjà beaucoup trop longs, on en retranche l'extrémité avec une serpette, de manière qu'ils n'aient plus que quinze centimètres environ de longueur à partir du collet de la racine; mais on a soin de conserver le

chevelu de la portion de pivot adhérente au collet, en se bornant à en retrancher les extrémités quand elles sont trop longues. Après ces opérations préliminaires, on place les plants à dix ou douze centimètres l'un de l'autre, au milieu des bandes cultivées, dans les rigoles ouvertes à la pioche, sur dix centimètres de largeur et quinze à vingt de profondeur.

Le plant étant posé verticalement dans l'axe de ces bandes, on ramène de droite et de gauche sur ses racines la terre qui avait été extraite pour l'ouverture de la rigole, on foule cette terre avec les pieds, et on renhausse suffisamment le plant en refermant la rigole, de manière que la bande cultivée soit légèrement bombée au milieu.

Quelquefois ces plants sont recepés au printemps qui suit leur mise en terre. Cette opération est indispensable dans certains cas, quand la pousse laisse à désirer, pour mettre la végétation des racines en équilibre avec celle de la tige; mais on se dispense de cette opération, toutes les fois que la croissance des plantations ne la rend pas nécessaire. En tout cas, les entretiens sont les mêmes pour ces plantations que pour les semis, et elles sont soumises aux quatre sarclages consécutifs dont nous avons parlé.

En comparant la largeur des bandes cultivées à celle des bandes incultes, on trouve que la quantité de terrain, réellement cultivée, est de 46 ares par hectare, pour le repeuplement duquel la dépense peut moyennement être évaluée, en ce moment, ainsi qu'il suit :

SEMIS.

Piochage sur 6,667 m. de long et 0 m. 70 de		
large, à 0 fr. 04 le mètre.....	268 fr. 68	} 336 fr. 68
Fourniture de 8 hectolitres, à raison de 5 fr...	40 »	
Pour faire les rigoles, ensemercer et recouvrir		
le gland.....	30 »	
Entretien au moyen du sarclage, 30 fr. la première année,		
40 fr. pendant chacune des trois autres années suivantes.	130 »	
TOTAL.....	488 68	

PLANTATIONS.

Piochage comme ci-dessus.....	286 fr. 68		
Pour arracher les plants des pépinières, 10 journées à 1 fr. 50.....	15	»	361 fr. 18
Transport des plants, 8 journées à 1 fr. 50...	12	»	
Pour faire les rigoles, planter, fouler et renchausser, 45 journées.....	67	50	
Sarclages comme ci-dessus, ci.....		150	»
TOTAL.....		341	18

Il est quelques terrains, manquant de cohésion et de consistance, dans lesquels la gelée déchausse les brins de semis ou de plantations, et où, par conséquent, il faut procéder, en même temps qu'au sarclage, à un binage et à un renchaussement des plants, et en remplacer quelques-uns. Ces trois dernières opérations coûtent ensemble autant que le sarclage; mais elles ne sont que très-exceptionnellement nécessaires dans les terrains de Perseigne, et il n'est besoin généralement que d'un simple sarclage. Quand le recepage de tous les sujets d'une plantation est devenu nécessaire, la dépense s'en élève à 12 fr. environ pour 6,667 mètres courants, et doit être ajoutée à celle du repeuplement par hectare de plantations.

D'après les diverses indications qui précèdent, la quantité de glands, par hectare, s'élève de 166,000 à 200,000, moyenne 183,000 glands fournis par huit hectolitres environ. Mais la dent des mulots, les intempéries des saisons, la trop grande humidité ou la trop grande sécheresse en détruisent beaucoup; il n'en germe qu'un peu moins des deux tiers, et on ne compte en moyenne que 16 à 17 brins de semis par mètre courant, ce qui porte la quantité de brins, par hectare, à 106,000 ou à 113,000, tandis que le nombre des brins de plantation varie de 53,500 à 66,600, en moyenne 61,000 environ. On voit que, dans les semis, la quantité de brins est beaucoup plus grande que dans les plantations. Aussi le repeuplement par semis est-il préférable au repeuplement par plantations, non seulement comme étant moins coûteux, mais comme se rapprochant davan-

lage des repeuplements naturels, dans lesquels, quand ils sont complets, il n'existe pas moins de 200,000 à 300,000 brins par hectare, recouvrant le terrain d'un tapis assez épais pour rendre très-difficile l'envahissement des plantes parasites, pour maintenir la fraîcheur du sol, si nécessaire aux essences forestières, et pour produire, dans les premiers âges du nouveau peuplement, par le détritux de ses feuilles déjà nombreuses, un engrais très-favorable à son développement.

Le mode de culture et de préparation pour les repeuplements artificiels de la forêt de Perseigne a varié pour la largeur des bandes cultivées et incultes. En 1844, ces bandes avaient : les premières, 1^m,20 ; les secondes, 0^m,80 de largeur ; et, à 0^m,20 de chaque côté de ces dernières, étaient creusées les rigoles destinées à recevoir les semis ou plantations, dont l'écartement était, par conséquent, de 0^m,80 sur la bande cultivée, et de 1^m,20 entre les bandes incultes. Mais, dans ce système, la quantité cultivée était de 0^m,60 ares par hectare, et la dépense était, par conséquent, plus grande. Plus tard, les bandes cultivées, au milieu desquelles étaient exécutés les semis ou les plantations, avaient 0^m,60, comme les bandes incultes, système dans lequel, l'écartement des peuplements restant de 1^m,20, la quantité cultivée n'était plus que de 0^m,50 par hectare. Mais le mode actuel, qui depuis 1852 donne aux peuplements un écartement de 1^m,50 entre bandes, et qui présente une économie dans les frais de culture, paraît devoir être définitivement adopté, comme produisant, sur une étendue cultivée de 46 ares, des résultats sinon aussi prompts, du moins aussi satisfaisants, sous tous les autres rapports, que ceux obtenus par les modes précédents.

Les jeunes peuplements de tous âges existant sur les étendues repeuplées par ces divers modes depuis 1846 sont de la plus grande magnificence, et leur avenir est assuré. Du reste, ces résultats, qui font à juste titre l'orgueil des divers employés qui y ont concouru, doivent être attribués à deux causes principales.

La condition indispensable du succès de tout repeuplement en chêne pur est la bonne qualité du terrain ; les nombreuses et malheureuses tentatives faites dans une autre forêt du département, dont nous parlerons plus tard, nous démontrent que c'est en vain qu'on espère voir réussir le chêne de prime abord, soit sur des terrains naturellement peu propres à la culture de cette essence, soit même sur des terrains plus convenables, mais depuis trop longtemps appauvris par certaines essences parasites, telles que la bruyère. Dans les premiers, il faut souvent se contenter d'essences résineuses appropriées à la nature du sol, et les seconds doivent, avant toute introduction d'une essence aussi exigeante que le chêne, être amendés d'une manière quelconque.

Le chêne a d'ailleurs besoin, dans les terrains médiocres et trop maigres, d'une essence auxiliaire telle que le pin sylvestre et surtout le pin maritime qui en le défendant sous son couvert contre les gelées si funestes du printemps, en amendant le sol et en s'opposant à un trop grand dessèchement, sans empêcher l'air et la lumière de pénétrer à travers son léger et clair feuillage, assure, dès les premières années, la réussite de l'essence principale.

Or, la terre fraîche, argilo-siliceuse de la forêt de Perseigne, est naturellement favorable à la culture du chêne, et a de plus, conservé sa qualité primitive. Les fougères, les genêts, les ronces qui couvrent certaines parties, y ont toujours entre-tenu une fraîcheur suffisante, et les myrtilles toujours verts qui tapissent d'autres parties les ont préservées de l'appauvrissement que certains parasites occasionnent à quantité de terrains en friche.

Mais les terrains de Perseigne ont les défauts de leurs qualités : ainsi la végétation des plantes parasites dans les terrains préparés pour les repeuplements artificiels est si puissante et leur croissance est tellement active, qu'elles ne tarderaient pas à étouffer les semis et les plantations, si on n'avait le plus grand soin de les extraire en temps utile. De là, la nécessité de sarclages,

opération indispensable non-seulement à Perseigne, mais dans quantité d'autres forêts, et dont l'inexécution suffit seule à expliquer l'insuccès de nombreux repeuplements de chêne.

Sans doute, cette opération quatre fois répétée augmente beaucoup les dépenses des repeuplements, mais il est évident qu'une économie qui aurait pour effet de compromettre de pareils travaux serait inexcusable.

Indépendamment des repeuplements par bandes effectués depuis 1846 jusqu'à ce jour sur 117 hectares, d'autres semis de chêne, dont l'ensemble peut être évalué à 53 hectares, ont eu lieu par potets dans des parties trop disséminées et de trop peu d'étendue pour supporter des cultures par bandes : ces potets, creusés en carrés sur 35 à 45 centimètres de largeur et 12 centimètres de profondeur, de manière que leur centre soit à 1 mètre les uns des autres, ont été très-avantageusement établis dans les coupes secondaires ou définitives incomplètement repeuplées ou sous le couvert des coupes d'ensemencement dans lesquelles on voulait substituer le chêne au hêtre. On compte quatre à cinq brins de semis par potet, ce qui en fait 40 à 50,000 par hectare, dont le repeuplement par ce procédé coûte : pour préparation des 10,000 trous, 125 journées à 1 fr. 50. soit 187 fr. 50 ; plus 6 hectolitres de gland à 5 fr., 30 fr. Total 217 fr. 50, sans compter les frais de sarclage dans les parties trop envahies par les herbes. — Il a, en outre, été creusé, sur d'autres points très-disseminés de la forêt, 1,660,000 trous de diverses dimensions, qui ont reçu la même quantité de hautes, ou moyennes ou basses tiges de chêne, hêtre ou frêne, provenant de pépinières. Les plants de hêtre ont été placés partout où le chêne ne pouvait réussir, à proximité des massifs ou dans l'intérieur des coupes très-éclaircies par les extractions de bois blancs dominant les bois précieux. Les tiges de chênes de deux à cinq ans sont plantées à l'automne, dans des potets carrés de 50 centimètres de côté et autant de profondeur, distant de 1 m. de centre à centre, à raison de 0 fr. 05 le plant, y compris la préparation du pot, le recepage qui se fait au

printemps suivant et le sarclage quelquefois nécessaire, ce qui fait 500 fr. par hectare. Les plants de frêne ont servi dans les fonds des vallons assainis.

Enfin, 99 hectares ont aussi, depuis 1842, été ensemencés en pins sylvestres sur des terrains partagés en bandes cultivées de 0 m. 50 c., et incultes de 0 m. 80 c. de largeur.

Il y a peu de forêts où il soit exécuté des repeuplements aussi considérables, et où ces sortes de travaux aient une aussi belle réussite. Aussi peut-on assurer que le personnel de cette forêt compte des planteurs tout à fait émérites par leur expérience et par l'habileté de leur longue pratique.

De nombreuses et vastes carrières exploitées dans les roches de grès de la forêt de Perseigne subviennent à tous les besoins de construction et d'entretien des chemins de la contrée environnante et de la forêt.

La quantité de matériaux extraite s'élève annuellement en moyenne à 5,000 mètres cubes.

Ceux qui aiment à satisfaire dans les forêts leur goût pour la vénerie auraient, pendant ces dernières années, éprouvé à Perseigne de grandes déceptions. Autrefois, le cerf, le chevreuil, le sanglier et le loup y abondaient : mais les méthodes actuelles de la culture en haute futaie avaient fait fuir les plus sauvages et on n'y rencontrait plus ni cerfs, ni loups, ni sangliers. Le loup et le sanglier ont cependant reparu dernièrement, mais je ne doute pas que les éclaircies et les nettoiemens, en détruisant les fourrés recherchés par ces animaux et en les dérangeant souvent de leurs retraites, ne les forcent de nouveau à se retirer et à rechercher, dans les fourrés épais et moins souvent visités que recèlent les taillis, la tranquillité qui leur est si chère et qu'ils y trouvent dans l'intervalle des saisons consacrées à la chasse. Quant à nous, nous ne regretterons ni le loup ni le sanglier : ce dernier par ses affouillemens occasionne tant de dommage dans les parties ensemencées en gland et en faine, que les forestiers ne sauraient trop chercher à le tenir éloigné.

Par le contingent considérable qu'elle a toujours fourni à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, la forêt de Perseigne est de la plus grande importance pour des besoins auxquels il sera d'autant plus difficile de satisfaire dans l'avenir, qu'à mesure qu'ils augmentent avec les progrès de la civilisation matérielle les forêts diminuent : contradiction qui serait très-inquiétante, si on ne devait espérer qu'aiguillonné par la nécessité, le génie de l'homme suppléera à l'insuffisance des bois par la découverte de produits similaires ou de moyens plus économiques dans l'emploi de la matière forestière.

L'aménagement de la forêt de Perseigne, tel que nous l'avons exposé, est du plus haut intérêt, puisqu'il force les forestiers à rester dans les limites de la possibilité, à ménager et à augmenter même les ressources de l'avenir.

Malheureusement l'existence des forêts ou leur bon état de conservation est précaire, et leurs forces, en apparence si puissantes, ne luttent pas toujours avantageusement contre les causes de destruction ou de dégradations. Les prévisions des aménagistes ne se réalisent pas toujours, et le temps vient souvent trahir leurs efforts.

Les générations forestières voient s'éteindre bien des générations humaines, et l'entière régénération d'une forêt en haute futaie use plusieurs existences de forestiers ; circonstances qui exposent les forêts à bien des éventualités dangereuses.

Les hommes et les temps se suivent sans se ressembler ; les bonnes dispositions des populations riveraines, leur respect pour la propriété forestière font souvent place pendant les temps de troubles à des dispositions contraires qui les poussent aux plus grandes dévastations. Les forestiers n'ont pas en culture les mêmes goûts, les mêmes théories, les mêmes méthodes, les mêmes pratiques ; et les forêts se ressentent de ces modifications inévitables et souvent désastreuses par les résultats qu'elles produisent.

Enfin, les besoins et les idées de la société se modifient, et, sous l'influence d'idées fausses et dangereuses, un siècle détruit

quelquefois ce que le précédent avait créé avec beaucoup de peine, et laisse à celui qui lui succède le soin de remédier à un mal souvent presque irréparable.

Les forêts ont été créées par Dieu : c'est un des plus grands dons qu'il ait faits au monde et à l'homme, et quand l'homme les a détruites, il a toujours la plus grande peine à les rétablir.

Ce devrait donc être pour lui une raison de conserver les forêts qui existent, à une époque surtout où il en reste à peine assez pour ses besoins.

En tout cas, quelle que soit l'incertitude de l'avenir réservé à ses travaux, le sylviculteur, plus en position que personne d'apprécier non-seulement toute l'importance des forêts, mais encore toutes les difficultés de leur culture, doit agir comme s'il était certain de récolter ce qu'il sème ou ce qu'il plante.

E. BÉRAUD,

Inspecteur des forêts.

DE LA

DÉPOPULATION DES CAMPAGNES.

M. le Président ayant ouvert la discussion sur la dépopulation des campagnes, M. l'abbé Voisin a pris la parole, et dit :

« Messieurs, dans notre discussion des séances générales, j'avais cru devoir citer, comme étant une des causes de l'abandon des campagnes et de l'encombrement des villes, le préjugé de l'habitant des villages, se regardant comme inférieur à celui des villes; préjugé que je crois exister particulièrement dans l'arrondissement de Saint-Calais, où l'agriculture est sans avenir.

Je n'ai pas été peu surpris de voir que dans la séance du Sénat, le 4 mars dernier, M. le baron de Chapuys-Montlaville a fait valoir cette même cause, comme étant la principale.

« On a, dit-il, de fausses notions du principe d'égalité, si cher
« à la France, et, par un préjugé regrettable, l'habitant des
« villages, se regardant comme inférieur à celui des villes, a
« plus de considération pour un commis que pour le simple
« cultivateur, et aspire à quitter la charrue, au grand préju-
« dice de l'agriculture. »

Je me crois donc autorisé, ajoute M. l'abbé Voisin, à signaler cette cause comme applicable surtout à l'arrondissement de Saint-Calais.

Ce grave sujet est ensuite envisagé par M. le docteur Lepelletier, sous trois points de vue différents, comprenant les causes de cette dépopulation, les résultats pour l'agriculture et les individus, et les remèdes susceptibles de lui être appliqués.

Parmi les causes de la dépopulation des campagnes, il faut surtout ranger le genre d'éducation auquel se trouvent soumis les enfants des cultivateurs.

Dans la classe riche des fermiers, il arrive souvent que le père de famille abdique son rôle de chef, de directeur suprême de ses enfants, qui sont trop abandonnés à eux-mêmes. Quand ils apportent une intervention plus active, trop souvent ils s'appliquent à les lancer dans une voie fausse, en voulant faire de leurs fils des *messieurs*; alors ceux-ci quittent les écoles avec un profond éloignement de l'agriculture. Dans la classe des petits fermiers, les enfants vont chercher, chez l'instituteur du village, une instruction qui développe des goûts antipathiques à la vie des champs. Il vaudrait mieux retrancher sur l'histoire, la géographie, et s'appesantir davantage sur tout ce qui a trait à l'enseignement agricole. Il faut ajouter que les enfants de tous les cultivateurs, une fois sortis des écoles, viennent puiser dans le tourbillon des villes cet amour des jouissances matérielles, qui leur fait prendre en mépris la simplicité de la vie rustique.

Le gain que procurent les travaux sur les chemins de fer peut encore agir comme une cause puissante d'émigration vers les cités, parce que l'habitant de la campagne le trouve plus considérable. Enfin le goût des voyages, qui naît de la facilité des communications, joue aussi son rôle dans cette grave question.

Aux yeux de M. le docteur Lepelletier, les résultats de cette dépopulation sont déplorables pour l'agriculture autant que pour les individus.

Relativement à l'agriculture, il se produit un chômage de bras dont le contre-coup se fait vivement sentir par l'augmentation démesurée des salaires. Pour ce qui concerne les individus, il en résulte un déclassement qui ouvre la porte aux abus de toute espèce. Beaucoup d'entre eux, ne trouvant pas le succès qu'ils ont rêvé, se précipitent dans les mille raffinements de la débauche. En descendant les degrés de cette échelle, qui mène aux bas-fonds du libertinage, ils ne deviennent pas ordinairement de grands criminels, mais ils grossissent les rangs, déjà trop pressés, des gens blasés, des roués et des escrocs.

Quels sont les remèdes applicables à ce débordement des campagnes sur les villes ? se demande M. le docteur Lepelletier. On réparera, dit-on, le chômage des bras par la mise en action des machines agricoles. Mais, dit l'honorable préopinant, si les machines remplissent les vides créés par l'absence des individus, ceux-ci ne tarderont pas à augmenter la foule, si peu intéressante, des vagabonds et des fainéants.

Comment sortir de ce mauvais pas ? Est-ce en ramenant vers les champs tous ceux qui les ont abandonnés sous l'empire de tendances qui ont été développées dès le bas âge ? Mais pour opérer ce mouvement en sens contraire, il faudrait introduire au sein des campagnes tout le confortable qui attire et fixe les individus dans les cités ; or, il est impossible d'accomplir un tel changement avec des moyens si difficiles et si périlleux.

Les véritables remèdes doivent être puisés dans le fonctionnement d'une éducation nouvelle. Il faut que le père de

famille revienne aux idées saines de ses aïeux, qu'il prenne d'une main ferme la direction de ses enfants, en leur inculquant des goûts simples, tout à fait en rapport avec cette vie des champs qui a tant d'attraits. Il sera bon que le fils continue l'état de son père, et que l'amour de l'agriculture demeure inaltérable dans la famille.

Mais, dira-t-on, en enchaînant ainsi l'enfant au métier de son père, vous courrez le risque d'arrêter l'essor du génie, dont le germe se trouve dans les classes inférieures aussi bien que dans les supérieures? Nullement, dit M. le docteur Lepelletier; le vrai génie se joue des entraves qu'on lui oppose, il perce toujours.

Ceux qui ont en main l'instruction des enfants de la campagne, les instituteurs, doivent concourir au même but, en distribuant un enseignement qui éclaire sans doute, mais qui, par son esprit, infuse dans le cœur tous les instincts de la vie champêtre.

Le grand levier qu'il faut faire mouvoir par-dessus tout, suivant M. Lepelletier, trouve son appui dans la religion; si chacun conformait ses actes aux principes évangéliques, chacun apprécierait les avantages d'une existence simple, et resterait dans la sphère où il est né.

M. l'abbé Voisin s'associe pleinement aux idées qui viennent d'être émises par M. le docteur Lepelletier.

Suivant M. Boisseau, procureur impérial, il n'est pas juste de dire que les instituteurs actuels éloignent leurs élèves de la vie champêtre, en leur distribuant un enseignement trop chargé sous certains rapports, et trop restreint au point de vue agricole. Il a été à même, par la nature de certaines fonctions, d'apprécier combien la conduite des instituteurs est, au contraire, digne d'éloges. Jamais ces modestes fonctionnaires ne pourront donner aux enfants qui leur sont confiés des leçons d'agriculture, avec autant de compétence et de fruit que les pères de famille eux-mêmes. Afin d'obtenir un pareil résultat, il serait d'ailleurs impossible de trouver en France

40 mille instituteurs suffisamment versés dans tout ce qui concerne la science agricole. Il est, au contraire, bon d'apprendre un peu d'histoire et de géographie à l'enfant de la campagne, en même temps que les choses indispensables à son état. Pour que les paysans estiment leur profession, il faut élever le niveau de leurs connaissances ; parmi eux, beaucoup dédaignent leur position, parce qu'ils sentent leur infériorité en présence de l'habitant des villes.

M. de Villiers (père) estime que la *propagation des mauvais écrits* forme une des causes les plus manifestes de la dépopulation des campagnes ; en semant dans les masses la haine contre les richesses et la supériorité, on ne tarde pas à récolter ce dégoût que chacun prend de sa position sociale. Loin de se livrer aux travaux des champs, les jeunes gens convoient les avantages des riches propriétaires, et leurs pères les entraînent vers cette pente fâcheuse.

Le défaut d'*esprit de famille* est encore une cause qui pousse les gens du fond des campagnes jusqu'au milieu des populations urbaines ; un fils échappe de bonne heure à l'autorité paternelle pour courir après les aventures, et l'entraînement, de plus en plus prononcé pour les voyages, se trouve favorisé par la commodité des relations.

Le remède à cet état de choses doit être cherché avant tout dans les pratiques religieuses ; le christianisme seul peut ramener l'homme qui a dévié vers des idées saines, en lui apprenant que l'égalité sur la terre est un fantôme, et que chacun doit supporter sa position, sans envier celle des plus favorisés.

M. le docteur Lepelletier s'empresse de faire remarquer qu'il n'a pas été bien compris par M. Boisseau ; il n'a pas dit que les instituteurs dussent être des professeurs d'agriculture, mais qu'ils devaient donner à leurs élèves un avant-goût de l'enseignement agricole, afin de déterminer leur vocation ; en un mot, c'est plutôt par l'éducation que par l'instruction qu'ils feront sentir aux jeunes gens tout l'honneur qui s'attache à la qualité d'agriculteur.

Tout en admettant les différentes causes qui viennent d'être

énoncées pour expliquer la dépopulation des campagnes, M. le docteur Lizé ajoute cette simple remarque : Les classes riches donnent peut-être l'exemple du luxe ; elles se précipitent avec une ardeur croissante vers tous les raffinements du bien-être matériel ; or, comme l'esprit d'imitation a une grande puissance chez les hommes , et particulièrement chez ceux qui sont relégués au dernier plan, il ne faut pas être surpris de voir les gens de la classe ouvrière et agricole copier les habitudes de ceux qui tiennent le haut de la scène. Il serait à désirer que la simplicité des mœurs pût faire tomber, du sein des classes privilégiées, une salubre influence sur les rangs inférieurs de la société. — M. Lepelletier confirme ces réflexions par cette pensée : *L'exemple descend et ne remonte pas.* — Pour M. Richard, la cause essentielle de la dépopulation des campagnes tient à la tendance toute naturelle qui nous porte vers la recherche du bien-être. Il est donc facile de comprendre le mobile qui pousse le campagnard vers la cité ; c'est le besoin d'améliorer sa position qui le fait agir, et il ne faut pas condamner un besoin aussi légitime, mais bien l'abus qui en résulte. Le sentiment religieux est le seul moyen capable de maintenir l'homme des champs, comme tous les autres, dans une voie raisonnable.

M. le docteur Lepelletier avoue que nous sommes tous portés vers la recherche du bien-être matériel, mais il n'admet pas que ce soit l'unique besoin d'améliorer son sort qui conduise ainsi dans les villes le nombre déjà trop grand des agriculteurs. Il fait une large part aux mauvaises passions dans ce changement de situation, qui tend à prendre chaque jour plus d'extension. — M. Richard persiste dans sa première idée. Le sentiment qui dirige vers la cité tout habitant des campagnes est légitime dans le principe, mais il peut fort bien s'unir à d'autres sentiments qui ont leur racine dans le vice.

Docteur, Ad. Lizé.

Deuxième Séance.

M. Surmont reprend la discussion sur la dépopulation des campagnes, en rappelant que, parmi les causes indiquées, on a surtout cité le désir du bien-être, désir poussé quelquefois jusqu'à des goûts de licence, de déclassement et de démoralisation ; que M. Richard, de son côté, sans nier un tel fait, avait prétendu qu'il fallait faire la part à ce désir d'un mieux, qui est plutôt à encourager qu'à blâmer.

M. Tarot, d'après la lecture du procès-verbal de la première séance, conclut qu'on a beaucoup parlé des écoles primaires, et qu'on a attribué en partie aux instituteurs le fait de cette dépopulation ; c'est là, pense-t-il, une grande erreur : la statistique prouve que la propagation de l'instruction n'a aucune influence sur la dépopulation. On a prétendu qu'un enseignement trop élevé appelait à la ville ; la lecture, l'écriture, les quatre règles, le catéchisme, l'histoire sainte, et un peu d'orthographe, ne sont pas capables d'inspirer ce goût déréglé de jouissances. Des notions d'histoire générale ne sont données que dans les plus grandes écoles, et, si quelquefois on parle de géographie, il ne s'agit que de celle du département ; on ne peut donc se plaindre de luxe dans l'enseignement primaire, et ainsi il n'est pas juste d'accuser les programmes des écoles d'un fait que tout le monde déplore.

M. Bailhache demande à soumettre à la Société quelques réflexions sur cette importante question. Beaucoup ont prétendu y voir l'influence de l'instruction ; il veut montrer qu'elle n'y est absolument pour rien. Les Sociétés savantes sont, du reste, mal venues à soutenir cette accusation. En 1840, M. Villemain, alors ministre, repoussa éloquemment une semblable attaque ; comme on l'accusait de favoriser l'enseignement secondaire, il prouva qu'avant la révolution de 89 ce mode d'enseignement s'adressait à un bien plus grand nombre d'enfants. A toutes les époques, il a été possible de s'élever *depuis le bas de l'échelle sociale jusqu'au haut* ; le

christianisme lui-même a favorisé cette tendance ; de grands papes avaient été gardeurs de pourceaux ; et, si le génie trouve toujours à percer , combien d'hommes d'une intelligence moyenne ne voit-on pas monter à un rang supérieur ? il est même nécessaire que les classes élevées se retrempent dans le peuple ; la cause, en effet, de la force de l'aristocratie anglaise, c'est qu'un homme du peuple peut atteindre aux plus hautes dignités.

Mais aussi le peuple des campagnes serait-il bien satisfait, s'il savait que certaines personnes veulent proscrire pour lui l'éducation, et ne devrait-on pas craindre qu'il ne désirât un jour se venger, s'il croit qu'on cherche à lui fermer les voies de l'élévation ?

En mettant donc de côté l'instruction dans les écoles rurales, on trouve cependant que les causes de dépopulation sont nombreuses. Parmi les causes morales est la tendance au bien-être ; elle est naturelle, et il ne serait pas juste de demander aux campagnes plus de vertus qu'aux villes. Tous les hommes ne sont pas égaux, mais tous doivent être admissibles à toutes les positions ; une seule chose serait blâmable, ce serait de s'élever par des moyens qui ne fussent pas honnêtes.

Il ne faut pas craindre de dire la vérité, car les peuples comme les hommes se perdent par la flatterie ; il y a chez eux du bien et du mal, et, de la même manière que l'âme anime les corps, de même les mœurs animent les sociétés ; quand donc les mœurs se pervertissent, les sociétés sont en décadence : or les philosophes prétendent voir déjà dans la nôtre ce petit point noir, germe de la mort, parce que, peut-être comme pour les hommes, la durée de l'existence des sociétés est limitée.

Ce sentiment d'amélioration n'est pas particulier à la France ; ce fait d'émigration est universel. Combien ne voyons-nous pas de colons partir d'Angleterre ou d'Allemagne ! Depuis vingt ans l'Irlande a perdu plus de deux millions d'habitants. M. Bailhache assistait lui-même, il y a quelque temps, à

Cantorbéry, à un banquet d'adieux de 4,000 émigrants; un grand nombre de lords étaient venus, et parmi eux, l'archevêque adressa la parole aux voyageurs, pour les bénir et leur souhaiter un heureux succès. Ainsi donc, en Angleterre, on encourage ce qu'ici on blâme; cependant, chez nous, les populations ne vont point à l'étranger, elles tiennent trop à leur ciel et à leur pays, elles se dirigent vers les villes, c'est là un trait de notre esprit national.

Pourquoi chercher les défauts d'en bas et non les nôtres? chacun voit et tend au-dessus soi. Louis XIV convia la noblesse à la cour, la bourgeoisie accourut aussi à Paris; et, si les classes élevées sont attirées vers les grandes villes par ce caractère de sociabilité qui nous est propre, comment s'étonner que le peuple des campagnes veuille les suivre? Cette tendance existait avant la révolution, et c'est parce qu'elle croît dans de grandes proportions qu'elle suscite tant d'inquiétude.

Le changement de résidence a-t-il pour but de satisfaire des jouissances grossières? C'est peut-être vrai pour certains ouvriers des villes, mais aussi certaines campagnes n'ont rien à reprocher aux villes sous ce rapport; combien n'en voit-on pas, dans la religieuse Bretagne, revenir du marché ivres d'eau-de-vie?

Les villes contiennent beaucoup d'ouvriers; ils trouvent une vie plus douce, un salaire plus élevé; mais plus d'un revient au pays natal consommer ses économies.

La société actuelle a de nouveaux besoins. La France est une nation guerrière; de là, pour tenir le haut rang auquel elle prétend, la nécessité d'une armée permanente, qui enlève chaque année cent mille bras à l'agriculture. Elle a aussi ses milices enseignantes; car où se recrute le clergé? où se recrutent les membres du corps enseignant, depuis le simple instituteur jusqu'au professeur de faculté, si ce n'est, le plus souvent dans nos campagnes?

Et toutes ces industries nouvelles, ou d'une extension nouvelle: les chemins vicinaux, les chemins de fer, l'industrie du

coton, des métaux ? On accuse les classes ouvrières : est-ce donc pour leur plaisir qu'elles descendent jusque dans les entrailles de la terre, pour chercher la houille, qui est devenue le nerf de toutes nos industries ? Que d'hommes n'emploient pas et le commerce et les administrations ! un père est bien aise d'y trouver une place pour son fils. La société a donc besoin d'hommes instruits, et les campagnes sont mécontentes de voir qu'on réduise, chez elles, les matières de l'enseignement.

Ainsi donc, les causes de dépopulation sont nombreuses, mais pas toutes condamnables ; aussi est-il difficile d'indiquer un remède. Attacher la population à la glèbe ? Qui donc le proposerait, aujourd'hui que ces chaînes, maintenues jusqu'ici dans un autre empire, viennent d'être brisées ? Condamner un fils à suivre la profession de son père ? mais tous n'ont pas les mêmes aptitudes.

Le seul moyen, non pas d'arrêter, mais de modérer ce mouvement, serait la résidence des grands propriétaires. Les campagnes ne se dépeuplèrent pas, si ceux-ci y consommaient leur fortune, et non dans les villes. Le malheur de l'Irlande est l'absentéisme ; les lords ont abandonné les populations avec leurs vices. Que les grands propriétaires refluent donc vers les champs, car c'est eux qui ont commencé l'émigration en emmenant leurs domestiques. L'agriculture est, du reste, en honneur depuis soixante ans, et beaucoup de personnages puissants se consacrent à l'exploitation de leurs terres ; c'est là l'exemple qu'il faut suivre, la voie où il faut marcher.

On a proposé de prêcher la modération des désirs, le contentement de son sort. Est-ce bien facile à dire à des gens qui souvent manquent de pain ? la religion n'en exige pas autant. C'est à l'économie politique à créer des débouchés, à conserver le bien et à combattre le mal ; mais qu'elle ne se borne pas à prêcher le contentement des désirs ; les campagnes ont d'autres prédicateurs qui flattent bien autrement les désirs de leur cœur. Il faut, dit-on, combattre contre ces désirs de jouis-

sances; mais peut-être que si le pauvre possédait les jouissances du riche, il s'en contenterait, sans en chercher de grossières. Ces désirs mêmes sont un stimulant à l'activité qu'on ne saurait proscrire.

M. Tarot rappelle que la dépopulation provient, en outre, du nombre des naissances, qui a diminué de moitié dans certaines communes.

C'est qu'aussi, dit M. Bailhache, on ne se marie point.

M. Richard, auquel M. le Président donne la parole, croit en effet à la valeur de ses deux causes : diminution dans les naissances, et émigration. Il se propose d'examiner spécialement cette dernière. L'émigration a été supposée jusqu'ici être le fait des ouvriers et des travailleurs. C'est une première assertion inexacte ; la dépopulation, prétend-il, se compose en grande partie de propriétaires, de rentiers, de petits commerçants, qui viennent à la ville jouir plus librement de leurs revenus, profiter des relations de société qu'on y trouve, soit pour éviter la solitude, l'hiver, soit pour procurer l'éducation à leurs enfants, soit enfin pour se rapprocher des membres de leur famille. On ne peut leur adresser les mêmes reproches ; le blâme ne peut leur être appliqué, ils ont vécu honorablement, ce n'est point le vice qui les pousse. L'autre partie est composée d'ouvriers : que viennent-ils y chercher ? D'abord du travail, sans quoi comment y satisfaire ces goûts de dépense dont on a parlé ? Ce que cherche l'ouvrier, c'est un salaire plus élevé ou un travail moindre ; s'il ne le trouvait pas, il n'y resterait pas pour mourir de faim : donc il le trouve ; et qui le lui donne ? Jusqu'ici on a regardé les travailleurs, on a vu la paille dans l'œil de son voisin, mais pas la poutre du nôtre. C'est qu'en effet, c'est nous, nous les citadins, qui ne nous contentons plus de la maison de notre père, qui voulons tout renouveler afin d'être mieux ; c'est nous qui fournissons le salaire, c'est nous la cause réelle. Qui, par exemple, il y a cinquante ans, songeait à se faire photographier ? Pour satisfaire ce besoin nouveau, plus de dix mille bras sont employés, qui nous viennent direc-

tement ou indirectement des campagnes. On en pourrait dire autant de toutes les industries de luxe; contentons-nous de vêtements de bure, de sabots; plus de traiteurs, plus de pâtisseries; rien que le nécessaire, pour nous couvrir, nous nourrir et nous chauffer, et demain les ouvriers prendront la route de la campagne. Vous aimez le bien-être, l'ouvrier aussi, et lui reprocher de quitter sa blouse pour un habit de drap, n'est-ce pas trouver mauvais qu'un magistrat désire échanger sa robe noire contre une robe rouge?

Le mal est chez nous; le remède est-il donc de couper court au luxe et à tout ce bien-être, qui est l'aliment des sociétés modernes?

Cependant il y a un mal, il faut un remède: c'est, comme on l'a dit, d'aller faire à la campagne ce qu'on fait à la ville; jetons-y notre argent, installons-nous-y comme nous le sommes à la ville, et avant un demi-siècle, prétend-il, les campagnes se repeupleront.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils demande à ajouter quelques mots; il partage l'avis énoncé précédemment, que la principale cause du mal est l'absentéisme. Il voudrait indiquer, à cette transmigration des ouvriers, deux causes: la nature du travail à la campagne et à la ville, et la différence de condition. La première cause, la nature du travail, se reconnaît par la comparaison; à la ville, les diverses professions demandent le concours de l'intelligence; à la campagne, c'est à peine si l'on exige la moindre adresse; le maniement de la pelle, du croc et du râteau, n'est pas susceptible d'une grande perfection.

Quant à la situation des ouvriers, il sait bien que le travailleur jouit à la campagne du grand air, du soleil, et généralement de logements salubres; mais ces avantages ne sont pas appréciés par lui, parce qu'il n'en a pas fait la comparaison. Sous bien d'autres rapports, sa position est inférieure: qu'à la ville un ouvrier éprouve un accident, qu'une chute amène la fracture d'un membre, on le porte à l'hôpital, il a des

soins fréquents, des médecins, des remèdes, etc. ; quand un paysan tombe d'un arbre, il se fait soigner par un empirique, mais que deviendra-t-il si la maladie est longue ? Il trouverait à la ville une société de secours mutuels, qui subviendrait en partie à ses besoins, des médecins des pauvres, et un bureau de bienfaisance qui fournirait les remèdes. On a bien établi à la campagne la médecine cantonale ; mais on a attribué plusieurs communes à chaque médecin, et le temps même lui fait défaut, les remèdes manquent aussi.

Les villes possèdent de nombreuses associations pour subvenir aux besoins des malheureux ou des infirmes. Ce sont là les conditions que les pauvres savent apprécier.

Enfin la dépopulation a encore pour cause le grand nombre d'hommes employés par les grandes compagnies d'industrie, par les chemins de fer et par l'armée. Il n'est pas facile de donner un remède, cependant il est certain que l'on peut améliorer le sort des ouvriers de la campagne ; par des sacrifices peu considérables, les communes fourniraient les remèdes, et des secours particuliers arriveraient, si les propriétaires habitaient la campagne ; d'ailleurs ils rendraient plus de services aux ouvriers, s'ils les connaissaient mieux.

M. l'abbé Voisin, à l'appui de cette observation, se rappelle avoir remarqué, lorsqu'il exerçait le ministère au Pré et à Saint-Benoît, que presque tous les nouveaux paroissiens arrivaient pour profiter des établissements de bienfaisance, et que la plupart étaient peu valides.

M. Surmont insiste sur ce fait, que ce sont les gens non valides qui viennent à la ville ; car à la campagne on exige du travail de tous ceux qui peuvent s'occuper. Ayant eu à faire un recensement des classes pauvres, il avait constaté que sur trois familles, deux étaient étrangères à la ville.

M. de Villiers fils ajoute à ses remarques précédentes que les progrès de l'agriculture exercent leur influence sur la situation des campagnes. Le producteur qui tire plus de profits de sa terre paie mieux les ouvriers ; d'ailleurs, d'après les nouvelles métho-

des, le travail est plus constant pendant l'année, et exige des bras moins exercés. Par exemple, dans la culture des betteraves, on peut employer des femmes et des enfants, pour la plantation comme pour l'arrachage.

M. Surmont, président, résume en quelques phrases la discussion précédente.

Troisième Séance.

L'ordre du jour appelle le résumé de M. le Président sur la dépopulation des campagnes.

M. Surmont rappelle que la Société ayant désiré entrer dans l'étude des questions économiques et sociales, avait débuté par la recherche des causes de la dépopulation des campagnes; la discussion à laquelle elle a donné lieu a éclairé plusieurs points importants. Il a pensé qu'il y aurait intérêt pour la Société à énumérer par ordre les différents arguments passés en revue dans les séances précédentes, et que c'était peut-être un devoir qui incombait au président.

Dans cette question, il y a deux ordres de faits : des faits matériels et des faits moraux. Les faits matériels ressortent de la statistique. Les recensements de 1851 et de 1856 donnent, pour toute la France, une augmentation totale de 256,492 habitants. Ce n'est donc pas une diminution absolue, mais une augmentation de beaucoup inférieure, comparativement aux résultats des précédents recensements. Ce fait seul d'un arrêt dans la marche progressive de la population est bien de nature à provoquer dans l'esprit de sérieuses réflexions.

La répartition de la population entre les départements montre que

54 départements ont éprouvé une diminution,

4 sont restés stationnaires,

Et 28 seulement ont gagné ;

Et parmi ces 28, il faut signaler la Seine, dont l'augmentation est de 305,351 habitants, c'est-à-dire dépassant l'augmentation totale de la France de 50,838 h.

Après la Seine, il faut nommer le Nord, le Rhône, les Bouches-du-Rhône, la Loire, la Gironde, la Loire-Inférieure. Il ressort de cet examen que l'augmentation s'est produite

pour des départements placés dans des conditions identiques, comprenant tous un grand centre de population.

Dans la Sarthe, il y a une diminution de 5,878 h., mais il est intéressant de faire le relevé par arrondissement.

	1846	1851	1856	1846 à 1851	1851 à 1856
Le Mans.....	171,908	173,102	173,438	+ 1,194	+ 336
Mamers.....	131,366	128,531	125,758	— 2,835	— 2,773
St-Calais.....	69,676	68,269	66,850	— 1,407	— 1 419
La Flèche.....	101,926	103,169	101,127	+ 1,243	— 2,042
Total.....	474,876	473,071	467,193		

Ce tableau montre que dans trois arrondissements, la Flèche, Mamers et Saint-Calais, il y a une diminution, et dans Le Mans une augmentation. Ce premier enseignement détermine à chercher le rapport de la population urbaine et de la population rurale à la population totale.

POPUL. URBAINE.			POPUL. RURALE.	
1846.	24.72	—	75.28	sur 100.
1851.	25.49	—	74.51	Id.
1856.	27.31	—	72.69	Id.

On voit ainsi la population rurale venir augmenter la population urbaine suivant une proportion qui croît rapidement.

Et si on classe les habitants en agriculteurs, industriels, professions libérales et sans profession, on obtient :

Répartition de la population sur 100 habitants.

	1851	1856	AUGMENTATION
Agriculteurs. . .	61,4627	52,9371	— 8,5256
Industriels et Comm.	25,9454	33,8836	+ 7,9382
Profess. libérales.	9,7353	9,0587	— 0,6766
Sans profession..	2,8566	4,1206	+ 1,2640
	100,0000	100,0000	
Différence entre la variation des agricult. 8,5256			
et des industriels. 7,9382 — 0,5874			
Diminution dans les professions libérales. 0,6766			
Total égal à l'augmentation des hommes sans prof. 1,2640			

C'est l'industrie qui s'accroît aux dépens de l'agriculture ; le fait de la dépopulation des campagnes est donc bien établi.

L'embarras est tout autre, si on cherche à se rendre compte des motifs qui l'ont amenée ; la discussion au sein de la Société a fait voir quels ils étaient, c'est ainsi qu'on a cité les grands travaux des villes. La conséquence immédiate est le déplacement d'un grand nombre d'ouvriers.

Mais aussi telle est l'origine de ces mouvements de capitaux qui ont fait surgir en peu de temps de grandes fortunes ; elles ont ainsi élevé à la tête de la société une foule d'individus, qui se sont empressés de dépenser dans un luxe extraordinaire des richesses rapidement acquises. Le luxe des uns, développant le luxe des autres, a provoqué une nouvelle extension de l'industrie.

Les progrès et les revers de l'industrie ont eu une autre cause. Il y a quelques années, chacun, pour s'enrichir, dans toutes les classes sociales, voulait économiser ; on portait son argent chez le notaire qui ne trouvant pas, par là même, de placement chez les particuliers, déposait ses fonds chez les banquiers ; ceux-ci les mettaient entre les mains de l'industrie qui fabriquait de nouveaux produits, et prenait ainsi un grand développement. Mais les particuliers, par ces procédés économiques, n'avaient plus de fonds disponibles, et ne jouissaient pas de leur fortune en n'achetant pas.

Beaucoup d'industries, fabriquant toujours, mais ne plaçant pas leurs produits, ont dû, à un moment donné, s'écrouler, entraînant dans leur ruine les banquiers, leurs bailleurs de fonds, et par suite les notaires, et tous ceux qui leur avaient confié leurs économies ; tout le monde a été témoin de ces désastres. Ainsi donc la méthode d'économie a produit l'extension de l'industrie qui a engendré le luxe. Une fois ce phénomène produit, il a gagné les campagnes, d'où l'on est venu à la ville, parce qu'on y peut mieux satisfaire les goûts du luxe.

Tels sont les faits matériels.

L'émigration des rentiers de la campagne pour venir en ville a eu une tout autre cause ; M. Surmont y constate une cause toute morale. C'est une sorte de démoralisation qui s'est propagée rapidement. Si l'on se reporte à la littérature qui dominait en 1830, et à ce qu'on appelle le théâtre moderne, on y voit se développer des idées d'une surprenante immoralité ; à l'appui de cette pensée, il cite quelques passages d'un ouvrage de M. Eugène Poitou sur le Roman et le Théâtre modernes, qui montre jusqu'à quel point on a troublé le sens moral ; par exemple, dans *Lélia*, de Georges Sand, et dans les *Deux Frères*, de Balzac, les héros proposés pour saisir l'intérêt et l'admiration du lecteur sont les natures les plus dégradées ; c'est ainsi que l'auteur fait dire à *Lélia* : « J'ai obéi à l'organisation qui m'était donnée » ; et plus loin : « Ce qui est spontané, irrésistible, est légitime, et de droit divin. » Ces romans, qui ont obtenu une si grande vogue dans le pays, ont imprégné les masses et ont agi surtout sur les esprits de la classe qui parvenait à la fortune ; ils ont cru, que pour arriver à un rang élevé, il suffisait de donner à ses penchants, quels qu'ils fussent, tout le développement possible : de là de grands scandales, qui sont devenus, à leur tour, des types vivants pour toute la population.

Ainsi l'éducation des masses a été faite en même temps par les romans, par les théâtres, et par les exemples venus d'en haut.

En politique, la liberté a conduit au désir de parvenir à tout prix, la morale s'y accommode, et on proclame que l'homme n'est qu'une pierre de l'édifice social, un rouage de la nature brisé tôt ou tard, mais qui se doit d'apporter à la société sa part d'activité et de science, y jouer le plus grand rôle qu'il peut.

Le jour où il n'y a plus eu ni foi morale, ni foi politique, s'est développé le besoin de satisfaire ses goûts et ses penchants, et l'on a tout quitté pour aller à la ville.

Le dépeuplement des campagnes est donc arrivé comme

conséquence du désordre politique, moral et économique ; c'est alors qu'on a vu, pour les classes riches, le besoin de briller ; pour l'ouvrier, le besoin de jouir au plus tôt, par la fréquentation des cabarets et l'absence du travail journalier. Le caractère de démoralisation se remarque également dans la classe déjà dégradée ; la statistique des tribunaux présente en effet une augmentation dans le nombre des récidives, alors que celui des crimes diminue. Ces hommes pervertis se sont crus des esprits d'élite, comme le prétendaient les romans, et c'est la perversion du sens moral qui est le caractère commun de tous ces crimes.

Les vols et l'assassinat diminuent, mais le nombre des empoisonnements augmente ; l'infanticide est devenu très-rare : le magistrat y découvre encore une preuve à l'appui de la même pensée. Pourquoi un crime inutile ? La fille qui a un enfant marche, le front haut, le porter à l'hospice.

Un autre fait, non moins significatif, est la passion des ouvriers pour le travail du dimanche et pour le repos du lundi ; c'est cette même affectation de braver la conscience publique : on veut faire le mal le front découvert, et cela le plus souvent possible.

Cette même démoralisation a été signalée par M. le procureur impérial, quand il a montré dans nos campagnes le maître s'attablant à jouer avec ses domestiques.

Chacun vient donc à la ville pour trouver la satisfaction de ses goûts ; tous les perfectionnements apportés aux champs ne changeront pas cette disposition, on transporterait plutôt la ville à la campagne.

A qui la faute ? Est-ce à l'instruction ? Mais d'abord la classe des criminels comprend moins de gens instruits que d'ignorants : la perversité a souvent été un obstacle à l'instruction ; l'instruction n'a point déterminé la perversité.

La classe riche, instruite, subit parfois de cruelles épreuves par le fait de quelques-uns de ses membres, ceux qui sont interdits ; mais ils ne l'ont pas été, parce qu'ils se livraient à

l'étude. Il n'y a rien ni dans les livres, ni dans l'enseignement, à quoi l'on puisse imputer l'immortalité constatée.

Sur les bancs des collèges, M. Surmont se rappelle qu'on puisait dans l'antiquité des sentiments de dignité et de dévouement, on croyait au devoir et à l'obligation de le remplir ; l'instruction n'est donc point en cause.

La richesse n'a pas non plus à supporter une telle responsabilité. Elle donne le bien-être, mais conduit-elle à la perversité ? Peut-être ne peut-on pas le nier, alors que la richesse arrive trop vite, mais ce n'est pas une conséquence de la richesse ; c'est la manière dont elle s'acquiert qui peut être immorale. M. Surmont attribue donc cette démoralisation à la faiblesse humaine. En effet, dans toutes les situations, on peut arriver à manquer au devoir, comme aussi se maintenir dans le droit chemin ; ces faits d'immoralité ne peuvent donc être imputés à une cause spéciale. C'est qu'en effet nous avons été le jouet d'une illusion : en remontant dans notre histoire avant 1830, nous trouvons que les populations avaient reconnu qu'elles pouvaient faire ce qu'elles voulaient, qu'elles étaient libres ; mais, au lieu de s'arrêter à cette idée, elles ne tardèrent pas à la dépasser, et à prétendre, non plus seulement à la liberté, mais à l'indépendance de tout frein et de toute contrainte, exagérant ainsi tout principe d'existence et de vitalité individuelle ; ainsi donc, en cherchant à équilibrer par la liberté individuelle la contrainte nécessairement imposée par les lois dans toute société, le mouvement vers la liberté a dépassé le but ; la balance a fait la bascule, et nous avons passé de l'idée de liberté à l'idée d'indépendance. A toutes les époques, de semblables oscillations se sont manifestées ; nous sommes sur la pente d'un grand mal ; mais quand on ouvre les annales de l'histoire romaine, et qu'on y voit la dégradation de cette société, on comprend que pour nous la victoire est encore possible, mais à la condition de rentrer dans la vraie morale.

Quand nous serons plus calmes et que la vie sera plus paisible, le retour à la campagne se manifestera. Cependant nous n'ob-

tiendrons rien, tant qu'il sera permis de publier que l'homme, pour s'élever, n'a qu'à lâcher la bride à ses penchants. Dans un rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Surmont lisait un fait extraordinaire. On avait soutenu que, pour trouver la vraie morale, il suffisait de voir ce qui passait généralement pour bien, c'est-à-dire qu'il fallait faire une morale expérimentale. En regardant au fond de cette monstrueuse théorie, ne pourrait-on pas, du moins, en conclure que la morale qui se trouve dans toutes les consciences est une morale supérieure à chaque individu, et que la morale vient d'en haut, c'est-à-dire de Dieu ? Et en effet on pratique la morale aussi parfaitement avec la simplicité du cœur qu'avec la science la plus élevée. Nous n'avons donc qu'une chose à faire : rentrer dans une voie plus morale.

M. Surmont, président, demande alors à la Société si elle entend continuer ce genre d'études ; dans ce cas, il proposerait de chercher les moyens de ramener le sens moral dans la société par des pratiques morales. En quoi doivent consister ces pratiques ? Sans doute à moraliser les classes faibles, comme l'enfance et la pauvreté. En cherchant ce qu'il faut leur apprendre, nous saurons mieux ce dont nous avons besoin pour nous-mêmes. Il propose donc comme première étude : rechercher quelle direction il convient de donner aux classes pauvres, et sous quelle forme on arrivera à les moraliser ; il demande donc que la Société veuille bien exprimer son avis à ce sujet.

M. Garnier, en réponse à M. le président, remarque que parmi les causes nombreuses de la dépopulation, signalées dans les diverses séances, il résulte pour lui que la principale est une cause morale, c'est l'affaiblissement des principes et des croyances, le désir d'une liberté effrénée. Il croit donc tout naturel, mais en même temps important, de chercher à appliquer le remède, en un mot comment on pourra agir sur les classes inférieures, comme le propose M. Surmont. Il croit moins aux autres causes mises en avant. On a parlé de la

recherche du bien-être, mais le bien-être a été convoité de tout temps ; il peut s'entendre de plus d'une manière, il se trouve aux champs avec des goûts simples, et cette santé physique et morale, qu'entretient si bien la vie de la campagne, est un vrai bien-être. Il est vrai qu'à la ville se rencontre la jouissance immédiate, sans contrainte, la convoitise y est satisfaite sous toutes ses formes ; aussi la dépopulation a-t-elle pour cause très-active l'affaiblissement des croyances et l'immoralité qui en est la suite.

On a dit aussi que dans les sociétés on constatait une marche ascendante suivie d'une marche descendante rapide ; une telle loi serait désespérante si elle était absolue. C'est bien, il est vrai, ce que nous ont montré les sociétés anciennes, mais rien de semblable n'a été signalé dans nos sociétés modernes qui ont déjà plus de 1800 ans d'existence, c'est-à-dire bien plus que n'en a compté la société romaine. Des phénomènes semblables se sont cependant manifestés chez les Arabes et chez les Turcs ; sous l'empire d'une idée forte leur puissance a bien pu s'accroître, mais cette idée a bientôt produit tous ses développements ; la décadence a suivi, et maintenant la chute est tellement effrayante qu'elle semble irremédiable. Il n'en est pas de même chez nous ; les Turcs, comme les sociétés anciennes, élevés dans le polythéisme, n'avaient pas de principe conservateur ; les nations chrétiennes sont sujettes à des maladies, mais Dieu les a faites guérissables ; donc le principe qui entretient la santé des sociétés, et permet leur guérison, c'est le christianisme ; sans lui nous n'aurions pu vivre aussi longtemps ; mais avec l'Église nous ne mourrons pas.

M. l'abbé Voisin ne veut que confirmer les paroles qu'il vient d'entendre ; il se contente d'ajouter une remarque personnelle. Dans une commune rurale qu'il a habitée, la plupart des colons partaient pour le marché chaque jour de la semaine ; on emmenait femme et enfants.

M. Béraud insiste pour que la question proposée par M. le Président soit discutée ; car jusqu'à présent le mal a été exposé,

mais le remède, qui n'est qu'indiqué, ne lui semble pas avoir reçu de développements suffisants.

CHARPENTIER.

PROPRIÉTÉS

D'UN INSECTE DE LA FAMILLE DES ÉPISPASTIQUES.

Les affections dartreuses, outre le dégoût qu'elles inspirent, occasionnent des douleurs souvent si insupportables, et peuvent avoir des conséquences si funestes pour la santé, que les personnes qui en sont atteintes se désolent fréquemment de ne pouvoir arriver à les guérir. J'ai vu moi-même, depuis vingt ans, une multitude considérable de personnes dans ce cas-là, et j'ai bien des fois entendu dire à des médecins fort habiles que la médecine était souvent impuissante contre ces affreuses maladies, surtout lorsqu'elles datent de longues années.

Un hasard providentiel m'ayant fait découvrir un remède efficace pour les combattre, je crois faire une chose utile en entretenant la Société de cette découverte si importante, qui m'a mis à même de procurer la guérison à plus de mille personnes. La science médicale pourra peut-être tirer parti de cette communication.

En 1837, je m'appliquais à former une collection des insectes de la Sarthe et surtout de la Mayenne que j'habitais alors; je recherchais avec soin toutes les espèces qu'on y rencontre. Un matin, après une chasse abondante que j'avais faite la veille, je fus fort étonné, à mon réveil, de trouver derrière mon oreille une énorme cloche remplie d'eau, et qui s'était formée pendant la nuit. Ayant ramassé la veille un certain nombre de cantharides (*Lytta vesicatoria*, FABRICIUS) pour ma collection, je crus avoir trouvé dans ces insectes la cause de la

vésication qui s'était produite sur moi pendant la nuit. Mais l'étude des coléoptères que j'avais recueillis m'en fit découvrir un qui était le vrai coupable. L'analyse m'amena à reconnaître qu'il était de la famille des vésicants. Et, comme il répandait par les articulations des pattes une espèce d'huile jaunâtre, j'appliquai sur ma main une petite quantité de cette liqueur oléagineuse qui, au bout de moins d'une heure, me fit éprouver des douleurs très-vives ressemblant à celles qu'occasionnent les brûlures par l'eau bouillante. Il en résulta bientôt une vessie remplie d'eau qui me fit reconnaître l'auteur de celle que j'avais trouvée le matin derrière mon oreille.

Désirant mettre à profit cette découverte, j'en parlai au médecin de la localité que j'habitais. Il me pria de rechercher cet insecte qui paraissait si vésicant, pour l'essayer en place de cantharides.

Quelques jours après, un domestique de ferme, qui avait depuis dix-neuf ans, à une jambe, une dartre que les médecins n'avaient pu guérir, me dit qu'il essayait les vésicatoires de cantharides que lui avait conseillés un docteur de Laval. Je lui proposai de faire un essai avec l'insecte qui avait produit sur moi une vésication si abondante. Cet homme ayant accepté ma proposition, je lui fis appliquer sur sa dartre un de ces coléoptères, après l'avoir écrasé sur un linge. Au bout de cinq à six heures, un ruisseau d'humeurs coulait de la plaie, qui disparut dès le douzième jour sans retour. De nouvelles expériences tentées par le médecin produisirent les résultats les plus surprenants, et, depuis cette époque, la guérison a toujours suivi l'emploi du remède, sans qu'il soit jamais arrivé aucun accident venu à ma connaissance. Les informations que j'ai prises m'ont mis à même de constater que cet insecte n'agissait pas sur la vessie comme le font les cantharides. C'est par centaines chaque année que j'ai vu depuis vingt ans les dartres, même les plus considérables, disparaître en peu de temps par l'usage de ce vésicant. Je n'ai fait pour personne un mystère de ce

remède que j'ai toujours procuré gratuitement à tout le monde comme je l'avais reçu moi-même, selon cette parole de l'Écriture : « Infirmos curate, leprosos mundate ; gratis accepistis, gratis date. » Saint Mathieu. Chap. X, v. 8.

Il y a six ans, M. Pasteau, médecin à Parcé, qui avait été maintes fois à même d'apprécier la valeur du remède en question pour guérir les dartres, me pria de lui en procurer un peu, pour essayer de faire disparaître un rhumatisme fixé à la fesse d'un de ses malades, et qui avait résisté à tous les moyens employés par lui. La guérison fut complète au bout de quelques jours.

Ce succès engagea le médecin à faire des essais pour guérir les névralgies. Un ouvrier d'Asnières, qui souffrait horriblement au front d'une affection chronique de cette espèce, fut complètement délivré de ses souffrances cinq heures après avoir appliqué le remède sur le front. Quatre mois après, la névralgie revint, et disparut de nouveau par une nouvelle application du vésicant. Les cantharides employées auparavant avaient entièrement échoué ; un grand nombre de personnes, tourmentées par cette insupportable maladie, s'en sont débarrassées en peu de jours, depuis que le moyen curatif est connu.

Les divers essais tentés m'ont fait reconnaître que la meilleure manière d'opérer était de faire une pommade avec l'insecte dont il s'agit, et d'appliquer sur la partie malade ou dans le voisinage, quand il y a des difficultés à le mettre dessus, un emplâtre fait avec gros comme une noisette de cette pommade, étendue sur une feuille de chou ou de bette. On ne lève l'emplâtre qu'au bout de dix à douze heures, on perce la vessie qui s'est formée, on l'essuie, et on remet sur la plaie une feuille de bette ou de chou sans onguent ; on change de temps en temps cette feuille, et, si la dartre, au bout de six ou huit jours, ne paraît pas encore décidée à disparaître, on remet un peu d'onguent pour activer la sortie des humeurs. Presque toujours une seconde application de cette pommade suffit pour amener

la guérison, quand la première n'a pas été suffisante. Pour les névralgies, on ne fait qu'une application, le plus ordinairement.

Voici la manière de composer une pommade bien conditionnée :

On écrase dans 250 grammes de beurre sans sel 40 ou 50 des insectes que nous allons faire connaître, et que l'on mêle bien avec le beurre.

L'onguent fait avec le beurre du mois de mai a toujours agi plus énergiquement, et mieux réussi que celui qui était fait avec la graisse ou le miel, ou même avec le beurre du mois de mars, quand je l'ai employé pour conserver les insectes trouvés en ce mois.

Lorsqu'on le saisit, l'insecte, comme je l'ai déjà dit, répand par les articulations des membres une certaine liqueur oléagineuse, qui est très-vésicante. On ferait donc bien d'avoir avec soi un petit pot contenant du beurre, pour y déposer de suite ces petites bêtes, immédiatement après les avoir ramassées, afin de ne pas perdre cette précieuse liqueur, qui donne à la pommade toute sa qualité.

Cet insecte appartient au genre *Meloe*, de Fabricius ; ce n'est pas le *Meloe vesicatoria*, de Linné, qui est notre cantharide vésicante, et dont Fabricius a fait un genre séparé sous le nom de *Lytta*. Les *Meloe* ont des caractères génériques bien tranchés, qui les font facilement reconnaître. Je crois utile de donner ces caractères, afin qu'on ne puisse pas confondre ces insectes avec les cantharides.

Les antennes sont filiformes, ou allant en grossissant, moniliformes, de onze articles : le premier gros, le deuxième très-petit ; quelques-uns des intermédiaires sont de forme variable, souvent très-comprimés et dilatés dans les mâles, et présentant l'aspect le plus irrégulier ; dans les femelles, ils sont uniformes. Le dernier est toujours ovalaire et pointu. Les palpes sont presque filiformes, velus ; les maxillaires, de quatre articles, avec le dernier ovalaire cylindrique ; les labiaux, de

trois articles, dont le dernier un peu conique et tronqué. — Les mandibules sont dentelées au côté interne. — Les mâchoires formées de deux lobes velus, dont l'externe est courbe et un peu pointu, et l'interne carré. Le labre est avancé en carré transverse et échancré en avant. La lèvre est transversale et un peu cordiforme. — Le corps est renflé, tantôt raccourci, tantôt allongé, de consistance molle. — La tête est très-grande, un peu triangulaire, à angles arrondis; le corselet petit, plus ou moins carré. — L'écusson n'est pas visible. Les élytres sont presque toujours plus courtes que l'abdomen, et souvent très-raccourcies, ne se joignant pas en ligne droite et parallèle, mais elles sont éloignées l'une de l'autre à l'extrémité, de manière que l'intervalle qui les sépare a la forme d'un triangle très-allongé. Il n'y a pas d'ailes sous les élytres. — L'abdomen est très-long dans certaines espèces. — Les pattes sont assez fortes, les tarses grands, et les crochets biffides.

Je possède dans ma collection cinq espèces, trouvées dans le département. Le genre en comprend un bien plus grand nombre, qui sont surtout de grande taille dans le midi de l'Europe.

Les espèces que j'ai rencontrées dans le département sont :

1° *Meloe proscarabæus*, FABRICIUS.

Il est long de trois centimètres, et large de dix à douze millimètres, d'un violet presque noir, fortement ponctué; le corselet est un peu allongé, un peu impressionné en arrière; l'extrémité des antennes est noire.

On le trouve dans les environs de Sablé, mais il y est rare.

2° *Meloe gallicus*, DEJEAN.

Il a beaucoup de rapports avec le précédent, sa couleur est ordinairement d'un bleu noirâtre, mais plus clair que dans le *Meloe proscarabæus*. Dans la femelle, l'abdomen est souvent plus développé que dans le mâle, qui est toujours plus petit.

Il n'est pas rare à Asnières, où tous les enfants savent

le connaître ; à Avoises , à Fontenay , à Chantenay , à Brulon .

3° *Meloe cyaneus*, FABRICIUS.

Il est beaucoup plus petit que le *M. gallicus*, d'un bleu obscur, couvert d'une granulation assez faible et égale ; les pattes sont d'un bleu brillant.

Il se trouve à Asnières, mais il n'est pas commun.

4° *M. Autumnalis*, OLIVIER.

Le seul échantillon qui reste dans ma collection est en si mauvais état, que je ne puis en donner la description. Il est aussi moins commun que le *M. gallicus*.

5° *M. Brevicollis*, FABRICIUS.

Il se distingue des autres par sa petite taille, et surtout par son corselet extrêmement raccourci.

Je l'ai trouvé à Château - du - Loir et à Asnières ; ces deux dernières espèces m'ont paru moins vésicantes que les trois premières.

Ces insectes vivent dans les taillis et dans les prairies, particulièrement sur les plantes suivantes :

Arum maculatum, LINNÉ, vulgairement pied de veau,

Ranunculus acris, LINNÉ.

Ranunculus sceleratus, LINNÉ,

Ranunculus arvensis, LINNÉ,

Urtica urens, LINNÉ,

Et aussi sur la *viola odorata*, LINNÉ.

Ces coléoptères ne prendraient-ils point leur propriété vésicante sur ces plantes acres et rubéifiantes qu'ils paraissent rechercher de préférence ?

Sans être très-communs, on rencontre assez fréquemment ces insectes depuis la mi-mars, quand le printemps est chaud, jusqu'à la fin de juillet. Les *M. brevicollis* et *autumnalis* paraissent plus tard.

La promptitude avec laquelle la vésication est produite par l'application de cet épispastique sur la peau, me semble indiquer qu'on pourrait l'employer utilement dans les cas où l'on

a besoin d'une action presque immédiate. Il y a quinze jours, un ecclésiastique qui souffrait horriblement d'une névralgie, qui durait depuis plusieurs jours, m'a dit avoir ressenti l'effet de la pommade que je lui avais donnée, un quart d'heure après l'avoir appliquée sur la partie malade.

FRÉDÉRIC DAVOUST,

Curé-Doyen de Brélon.

NICE ET SES ENVIRONS.

Il est certains lieux, comme certains hommes, que leur réputation condamne à plaire et à charmer au premier abord. Lorsqu'ils paraissent pour la première fois aux regards de ceux qui ne les connaissent que par la renommée, malheur à eux s'ils ne réalisent pas l'idéal de grandeur ou de beauté que leur nom seul éveille ! L'on s'en venge par une hostilité taquine, et, le plus souvent, l'admiration déçue fait place à une sorte de rancune implacable. Nice est au nombre de ces lieux auxquels on est en droit de demander beaucoup : je me hâte d'ajouter qu'elle m'a semblé tenir toutes ses promesses.

Assise au bord de la Méditerranée, au point de jonction des Alpes et des Apennins, cette ville, avec son beau ciel, son magique encadrement formé par la mer et les montagnes, offre un des sites les plus délicieux que l'on puisse admirer. Au nord et à l'est, on voit se dresser les premières hauteurs, ombragées de magnifiques plants d'oliviers disposés en terrasses. Au-delà s'étagent des montagnes plus élevées, derrière lesquelles apparaissent les blancs sommets des Alpes et des Apennins, enfermant dans une ceinture de glaces et de neiges ce délicieux coin de terre où le printemps est éternel. Aussi, tandis qu'à une faible distance, l'hiver sévit avec ses frimas et ses tempêtes, on voit ici la végétation du Midi s'épanouir dans tout son luxe et sa fraîcheur. Toute la campagne environnante est un jardin où

croissent les orangers, les citronniers couverts de fruits et de fleurs : les plantes grasses, les aloës, les cactus, forment des clôtures naturelles, et remplacent les ronces et les épines de nos contrées.

Sous le rapport historique, Nice remonte à une assez haute antiquité. On attribue généralement sa fondation aux Marseillais, qui la bâtirent à la suite d'une guerre contre les Liguriens, d'où ils sortirent victorieux. C'est pour cela qu'ils l'appelèrent Niké (victoire). Toutefois, ce ne fut pendant longtemps qu'une bourgade sans grande importance, et c'est ainsi qu'elle passa sous la domination romaine. Il y avait, à une faible distance de Nice, une ville nommée Cemèle, dont on voit encore aujourd'hui d'imposantes ruines, et qui fut, du temps de l'empire romain, la capitale et le siège du gouverneur des Alpes-Maritimes. Cette ville fut renversée par les Goths, dans le ^{vi}^e siècle, selon les uns, et par les Sarrasins, dans le ^{viii}^e, selon les autres. Nice recueillit les débris de la population et hérita du siège épiscopal de Cemèle, ce qui lui donna une importance réelle, qu'elle a toujours gardée depuis. Elle fit pendant longtemps partie du comté de Provence. Convoitée par les ducs de Savoie, Nice avait essayé plusieurs fois de se soustraire à la domination des comtes ses souverains, notamment sous Raimond Béranger III, en 1166, et Raimond Béranger V, en 1229. Enfin, Amédée VII, duc de Savoie, profitant de l'absence de Jeanne, comtesse de Provence, occupée en Italie à l'occasion des troubles du royaume de Naples, s'en empara et l'annexa à son duché, vers 1418. Mais en vain les ducs de Savoie prétendaient-ils, pour justifier leur usurpation, que Nice leur avait été cédée par Yolande, mère de Louis III, comte de Provence, en compensation d'une somme de 160,000 livres : les rois de France n'ont cessé de la revendiquer à diverses époques, comme indûment démembrée du territoire français. Sous François I^{er}, la ville fut prise par François de Bourbon, mais il ne put se rendre maître du château, qui passait pour un des plus forts de l'Europe. Ce fut à Nice, en 1538, qu'eut lieu la célèbre entrevue du Pape Paul III, de François I^{er} et de Charles-Quint, où fut conclue entre les deux puissants rivaux une trêve de dix ans. Sous Louis XIV, Nice fut assiégée et prise par

Catinat et par Berwick. On montre encore, à quelque distance dans la campagne, le point où ce dernier établit les batteries qui fondroyèrent la ville et le château. Enfin, à l'époque de la Révolution, Nice, conquise par les armées françaises, fut incorporée à l'Empire, avec le titre de chef-lieu du département des Alpes-Maritimes. L'on sait comment, et à la suite de quels événements, elle est rentrée depuis sous la domination des rois de Sardaigne.

Anjourd'hui, Nice est une ville d'environ 35,000 habitants, Elle est partagée en deux parties par un torrent, qui prend, à l'époque des grandes pluies ou de la fonte des neiges, les proportions d'un fleuve. Mais habituellement il est presque à sec. Son lit n'offre qu'un amas de pierres, de sable et de galets, à travers lesquels on voit filtrer çà et là quelques minces filets d'eau. En voyant le beau pont qui le traverse, et les quais élégants qui longent ses bords, on serait tenté de souhaiter que l'administration songeât à *faire l'acquisition d'une rivière convenable*, ou de regarder tout cela comme une décoration inutile, si l'on ne savait qu'à un moment donné, le fleuve arrivera bondissant et roulant dans ses flots les glaces et les neiges descendues de la montagne. La ville neuve offre de beaux quartiers : les places, les quais, les promenades, tout est taillé sur de grandes proportions. Les rues droites et spacieuses sont ornées de somptueux cafés, de riches magasins où le luxe s'étale sous toutes les formes, pièges irrésistibles, tendus aux yeux et à la bourse des belles étrangères. Sur les places et les quais, de vastes hôtels, mais sans caractère architectural, semblables à des casernes ou à des couvents, servent à loger la foule des étrangers, qui, pendant l'hiver, forment une partie notable de la population. Je cherche en vain ici une physionomie propre, un cachet artistique quelconque. Pas de monument remarquable ; le goût, l'art sont complètement défaut, pour céder la place à la spéculation. L'on sent que cette ville ne s'appartient pas à elle-même, mais qu'elle *se vend et se loue* aux étrangers, malades ou non, qui lui paient à beaux deniers son air et son soleil. La population est étrangère au sol : dans certains quartiers, on entend retentir partout l'idiome tudesque ou britannique ; on ne voit qu'Anglais et Anglaises aux formes raides ou excentri-

ques, jeunes filles au teint pâle, aux yeux bleus, à la chevelure d'un blond fade : frêles violettes, écloses sous un ciel rigoureux, et qui viennent demander à ces heureux rivages un rayon de soleil pour s'épanouir. Nice, en effet, est une charmante *hôtellerie*, où l'étranger, plus que partout ailleurs, peut se regarder comme chez soi. On n'a pensé qu'à lui, on ne voit que lui; le Niçois consent à s'effacer pour lui, sauf à faire payer un peu cher son hospitalité et sa complète abnégation.

Reléguée, et pour ainsi dire cachée dans un coin, la vieille ville forme avec la nouvelle un frappant contraste. On dirait une paysanne au costume simple et pittoresque d'autrefois, à côté d'une riche bourgeoise dans toute l'ambitieuse ampleur de ses atours d'aujourd'hui. Aussi, malgré ses rues étroites et sombres, elle a pour moi un attrait particulier. Ces rues, pavées de grandes dalles plates, qui s'unissent comme un parquet, sont d'une propreté remarquable. Ni chevaux, ni charrettes ne peuvent guère s'y hasarder. Les boutiques, des deux côtés, sont si rapprochées, que l'on peut faire la conversation et se donner la main de l'une à l'autre. A la lueur du gaz, tout cela prend un aspect fantastique. Les passants se confondent à l'œil avec les habitants des maisons : on dirait les hôtes d'une même demeure, dont les uns sont assis, et les autres parcourent les corridors d'un vaste édifice. C'est peut-être une illusion de ma part, mais j'aime à penser qu'une pareille disposition des lieux doit faire d'un quartier comme une seule famille, et suppose, entre tous, les relations d'une fraternelle confiance.

C'est là que s'est groupée la population indigène. A l'exception de quelques rares étrangers qui s'aventurent dans ce dédale de petites rues, toutes les physionomies ont un cachet méridional et une vivacité tout italienne. Quelques types vraiment remarquables se montrent çà et là. Des femmes à la taille élancée, aux proportions artistiques, à la riche chevelure, coquettement tressée, encadrant de beaux traits légèrement bistrés par le soleil, et dont les yeux noirs, admirablement fendus, étincellent sous leurs longs cils d'ébène, rappellent les modèles des grands maîtres de l'Italie. Le temps me manque pour étudier les mœurs et le caractère des habitants.

Le voyageur qui ne fait que passer est réduit à borner ses observations à la nature et aux monuments. Quant aux hommes, il n'en voit que l'extérieur, et peut à peine saisir quelques traits fugitifs de la physionomie morale. Ici tout me dit que je suis en Italie. Sur une petite place, j'aperçois une église dont les cloches sonnent à grande volée. Les gens du quartier sortent aux portes, les passants s'arrêtent et se groupent ; tout annonce une pompe religieuse : je m'arrête aussi. Tout à coup les portes de l'église s'ouvrent, et l'on voit paraître une femme vêtue de blanc, portant la croix levée. Une longue file de femmes, dans le même costume, avec des torches à la main, la suivent deux à deux ; enfin paraît un cercueil porté également par des femmes, puis un ou deux prêtres qui ferment la marche. C'est un enterrement, auquel assiste une de ces conféries si communes en Italie. A la vérité, les vêtements ne sont pas d'un blanc irréprochable ; celles qui les portent sont pour la plupart, de pauvres vieilles au teint hâlé, dont les rides ressortent mieux encore sous leurs habits d'un blanc fané ! Et pourtant, qui ne serait touché de leur recueillement et de leur piété, de cette sollicitude inspirée par la religion pour les funérailles du pauvre, et de ces pieux devoirs rendus par la charité à des personnes souvent inconnues ?

Nice a plusieurs belles promenades. La plus remarquable est celle qui se trouve sur le bord de la mer, terminée par une haute terrasse, d'où l'on peut respirer à l'aise l'air pur rafraîchi par les flots. Je me hâte d'y monter, et de là mes yeux embrassent un panorama magnifique. La mer déroule au loin ses flots d'un azur inconnu jusque-là pour moi, et tout inondés de lumière en certains endroits, au point que l'œil en est ébloui. Quelques navires à voile glissent lentement à l'horizon, tandis que plusieurs vapeurs plus rapprochés laissent après eux une longue colonne de fumée, seul nuage que l'on aperçoive sur le double azur de la mer et du ciel. A droite, la côte fuit avec ses monticules blancs, qui décroissent et se perdent dans l'espace. A gauche, le port s'ouvre entre deux chaînes de collines, et ne contient que quelques navires d'un faible tonnage. Il est dominé par un monti-

cule à pic, qui portait jadis à son sommet le château qui lui servait de défense ainsi qu'à la ville. Aujourd'hui, c'est une promenade d'où la vue s'étend sur la mer, la ville et les montagnes. Celles-ci, mollement ondulées en descendant vers la mer, offrent une végétation tropicale, et une riche moisson aux recherches du botaniste. Rien ne peut donner une idée de la beauté de ces rivages. Joignez à cela une atmosphère tiède et limpide, un soleil radieux, et vous comprendrez le plaisir que l'on éprouve, au sortir d'un hiver de nos contrées, à se trouver comme subitement transporté, au milieu de cette chaude et riante nature. Je contemple avec délices ce magique tableau ; je m'enivre de cet air tiède et parfumé, de cette lumière resplendissante, de l'aspect de ce ciel et de ces flots si bleus, et je me dis que c'est un heureux prélude aux charmes de l'Italie !

Toutefois, la Méditerranée n'offre point, ici, les aspects grandioses et sévères des côtes de l'Océan. Comme le flux et le reflux y est presque insensible, c'est à peine si, par le temps calme, la vague fait entendre un léger murmure le long des rivages. Point de ces grèves solitaires et mélancoliques, de ces rochers que la mer abandonne un instant, comme pour inviter à surprendre ses secrets, sauf à les reconquérir bientôt, en luttant contre eux avec rage, et en ébranlant leur base de ses coups redoublés. La Méditerranée est comme un lac d'une immense étendue : en vain le regard se perd sur les flots ; on pressent les limites, et l'âme n'est pas frappée, comme sur les bords de l'Océan, par l'image de l'infini. Mais des rivages embaumés par le myrthe et l'oranger, la grâce et le moelleux des contours, une sorte de douce harmonie entre le ciel, la terre et la mer, remplacent partout la sauvage grandeur des scènes que l'on admire en d'autres contrées.

V. GARNIER.

ERRATUM.

Page 83, vers 16°, au lieu de : les brebis égarée, lisez : les brebis égarées.
Après le vers 20°, A former dans le cœur de l'enfant de Gros-Pierre, lisez : vers 21°, Avec de nobles sentiments.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 2^e TRIMESTRE DE 1861.

Séance du 12 avril.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

La Société entend la lecture des travaux suivants : — Notice météorologique pour le mois de mars 1861, par M. Bonhomet; — Compte-rendu de la séance publique de la Commission agricole du 22 mars 1861, par M. Abel de Villiers de l'Isle-Adam; — Note sur l'état d'avancement du réseau des chemins de fer de l'Ouest et sur les progrès à réaliser par la voirie rurale, par M. Martin.

M. Bailhache rend compte des travaux littéraires et archéologiques contenus dans les publications reçues par la Société.

Séance du 26 avril.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

M. le Président dépose sur le bureau un ouvrage intitulé : *Histoire particulière de Saint-Quentin*.

M. Garnier donne lecture de sa notice sur Nice et ses environs.

La Société procède ensuite à la continuation de la discussion sur la question de la dépopulation des campagnes.

Séance du 10 mai.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

La correspondance comprend : — un mémoire de M. Saint-Joanny, avocat, ancien directeur de *L'Art en Province*, sur l'importance, pour les communes de France, des actes notariés antérieurs à 1790; — un mémoire de M. Guillory sur les vignes rouges et les vins rouges du département de Maine-et-Loire; — une brochure de M. Mancel, ancien préfet de la Sarthe, intitulée : *Chronique lorientaise; Origine de la ville de Lorient*; — une note sur la dégénérescence des prairies, par M. Isidore Pierre.

Il est donné lecture : — de la notice météorologique de M. Bonhomet, pour le mois d'avril 1861; — d'une notice de M. l'abbé Davoust sur les propriétés épispastiques d'un coléoptère très-commun dans la contrée de Brûlon, et qui semble avoir la vertu de guérir les dartres, etc.

Séance du 24 mai.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

M. le Président communique: 1° un travail de M. de Lestang sur des documents topographiques concernant la ville du Mans, pour les 14^e et 15^e siècles; 2° *Le passé, le présent et l'avenir de la photographie, manuel pratique de photographie*, par M. Alophe.

M. le Président présente un résumé verbal de la discussion sur la question de la dépopulation des campagnes.

La Société décide qu'elle continuera ses discussions verbales par l'examen de la question de la mendicité.

Séance du 7 Juin.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

La correspondance manuscrite et imprimée comprend: — un fac-simile de médailles papales, par M. Vergnaud-Romagnési; — un compte-rendu par M. l'abbé Corblet, d'un recueil de documents inédits concernant la Picardie, publié par M. Victor de Beauville; — un rapport de M. Drouyn de L'Huys, vice-président de la Société d'acclimatation, sur le projet d'élever une statue à Daubenton; — un rapport de M. Vétillard sur la culture de la campagne; — le compte-rendu sommaire des travaux de la Société en 1860, pour le Bulletin des Sociétés savantes, par M. Vallée.

Lecture est donnée: — de la notice météorologique de M. Bonhommet pour le mois de mai 1861; — du travail de M. Mordret, intitulé: *De l'innervation, de la surexcitation nerveuse, et des névroses en général*; — du résumé de la dernière discussion sur la question de la dépopulation des campagnes, par M. Charpentier; — d'un rapport sur les travaux de la Commission d'agriculture, par M. de Villiers fils.

Le compte-rendu des publications scientifiques reçues par la Société est présenté par M. Julien.

Séance du 21 Juin.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. le Président dépose sur le bureau un travail intitulé: *Explication du Zodiaque de Denderah, des Pyramides et de la Genèse*, par le capitaine au long cours Justin Roblin.

M. le vicomte de Villiers de l'Isle-Adam rend compte des publications agricoles reçues par la Société.

M. d'Espaulart donne lecture d'un rapport sur l'utilité, pour l'histoire, des actes notariés antérieurs à 1790, et sur la nécessité et les moyens d'en assurer la conservation et la publicité. Les conclusions de ce rapport sont adoptées par la Société.

DOCUMENTS TOPOGRAPHIQUES

SUR

LA VILLE DU MANS

POUR LE QUATORZIÈME ET LE QUINZIÈME SIÈCLES.

On sait qu'au Mans un grand nombre de maisons et même de rues entières disparurent au quatorzième siècle, pour faire place à des ouvrages de défense. Les immeubles qui furent détruits dans ce but, dépendant pour la plupart de la censive du comte du Maine, il en résulta à cette époque une assez forte diminution dans le chiffre des redevances que le comte percevait annuellement au Mans. A l'effet de s'assurer de ce chiffre et de constater les dépérissements de cens, on dressa à plusieurs reprises, dans le cours du siècle, des censiers ou des états très-détaillés de la censive; les anciens livres-matrice furent remplacés par de nouveaux.

C'est de deux de ces nouveaux censiers (1), parus, l'un en l'année 1362, l'autre en 1393, que j'ai extrait la plus grande partie de mes documents. Les autres proviennent d'un rôle de recettes pour le droit de franc-fief, d'aveux, de déclarations féodales, de baux à rente et à cens. A l'exception de quelques baux, appartenant à l'ex-chartrier de l'abbaye de Beaulieu, tous ces écrits, jadis conservés à la Chambre des Comptes, sont actuellement en dépôt aux archives de l'Empire.

Telles sont les sources où j'ai puisé.

(1) *Censier* est synonyme de *livre de censive*.

J'ai divisé ce recueil en deux parties : dans la première j'ai réuni les documents relatifs à la place forte du Mans proprement dite, c'est-à-dire à l'ancienne cité, aux quartiers de la Tannerie et de Saint-Benoît; la seconde contient tous ceux qui concernent le reste de la ville. Dans chacune de ces parties, les rues, les places, les monuments sont rangés par ordre alphabétique de nom. Une note, placée à la suite de chaque extrait, fait connaître plus particulièrement l'écrit d'où il provient.

De la censive du comte et des deux censiers.

La censive du comte, qu'on a appelée plus tard le *Domaine du Roi*, était, par son étendue, la plus importante de toutes les censives du Mans. Elle avait des dépendances dans presque tous les quartiers de la ville; elle en avait aussi sur plusieurs points de la banlieue. Autour de la cité, une bonne partie du terrain lui appartenait, jusqu'à une assez grande distance du pied des remparts (1).

Les deux censiers donnent sa description pour chacune des deux dates que j'ai indiquées; ils font connaître la nature et l'emplacement de tous les immeubles accensés, le nom de tous les censitaires et le chiffre de chaque cens. Dans le Maine, l'usage d'adjoindre des dénombremens détaillés aux aveux et autres titres de même espèce n'ayant été adopté qu'au quinzième siècle, ces deux pièces ont une valeur très-recommandable comme sources de renseignements locaux sur notre cité (2).

(1) D'après un recensement fait en 1747, le nombre des maisons du Mans qui dépendaient alors du domaine du roi ou de l'ancienne censive du comte, était de 401. La censive du chapitre de Saint-Julien, la plus considérable après la censive royale, n'en comptait que 270. Archives de l'hôpital du Mans. — Pesche. Tom III, p. 396, 17.)

(2) Voir, au mot DÉNOMBREMENT, l'article de Henrion, avocat au Parlement. (Encyclopédie méthodique. Jurisprudence. Tom. II.)

Le premier censier est intitulé : (1)

« Cens deus (*dus*) à très noble et excellent prince, Mons^r le duc d'Anjou et de Touraine, conte du Maine et sire de Guyse, deus en sa dite « conté du Maine en l'an MCCCCLXII ; faite la recherche par moy, Bernard Pondereux, procureur-général en Anjou et au Maine de mon dit « seigneur, tant sur les payans comme sur les vacquans pour cause des « guerres. »

Le second porte le titre suivant :

« Ce sont les cens et les rentes dubs à Mons^r le conte du Maine, en la « ville et forbours et banlieue du Mans, extraits des livres matrices anciens, « refformés et enquis dilligemment par Lucas Lefevre, notaire du Roy « Monseigneur, secrétaire et clerc des comptes de très noble et puissante « princesse, la Roïne de Jherusalem et de Sicile, a ce commis et depputé « par lettres d'icelle dame, données en son chastel d'Angers le xxii^e jour « de janvier MCCCIIIIX et treise. »

(1) Chaque censier forme un cahier. Réunis, les deux livres se composent de 75 feuillets de parchemin, grand in-4°. L'écriture est la minuscule gothique, en usage au xiv^e siècle. Je les ai trouvés aux Archives dans le portefeuille n° 345, section domaniale, série P.

Le rôle, pour le droit de franc-fief, est intitulé : « Le livre des finances « des franffes, indempnités et amortissements d'église, fetes, par mess^{rs} « Fouques de Valaines, maistre Pierre Saynel, maistre Guillaume Le Pail, « mess^{rs} Julien Darné, prestre, commissaires, et Gervaise Petit, c^lerc et « commis sur le dit fait au pays du Maine, entre le xxv^e jour de mai « milccclxvii, et le x^e jour d'aoust mcccclxxiii. » C'est un cahier de 77 feuillets en parchemin, petit in-8°. (Archives. Série P, portefeuille 350.)

Les aveux, tous originaux, sont disséminés dans les portefeuilles qui composent la volumineuse collection intitulée : *Anciens hommages d'Anjou et Maine*. Ils concernent quelques-uns des principaux fiefs du Mans et de la banlieue; aucun d'eux n'est postérieur au quinzième siècle.

Sous la dénomination d'Inventaire Tambonneau, j'ai désigné dans mes notes de provenances un manuscrit des archives de la section P. P. Cet inventaire, dressé en 1531 par un conseiller maître, du nom de Michel Tambonneau, donne l'analyse, pièce par pièce, de tous les titres domaniaux des deux provinces qui se trouvaient alors à la Chambre des comptes de Paris.

L'inventaire du Chartrier de Beaulieu où j'ai puisé n'est ni signé, ni daté, mais, d'après l'écriture, on doit croire qu'il a été dressé dans les premières années du quinzième siècle. Ce manuscrit fait aujourd'hui partie de la bibliothèque d'un de nos collègues. Ce sont ces deux inventaires qui m'ont fourni les extraits de baux à rente et à cens.

Voici en quels termes on y a indiqué les causes du dépérissement des cens.

« Cens dépéris pour ce que les fossés, murs et barrières de ville, et « forteresse de la ville du Mans, ont été édifîés es places à ce obligées. »

« Autres cens dépéris pour ce que l'on ne puet avoir cognoissance des personnes ni des places à ce obligées. » (1)

Je terminerai cet exposé en rappelant succinctement les principaux travaux qui furent exécutés au quatorzième siècle pour la défense du Mans.

On adjoignit le quartier de Saint-Benoît à la cité. On établit un large fossé, qui partait de la Grosse Tour, traversait la place actuelle des Jacobins dans toute sa longueur, passait au bas des Ponts-Neufs, et ralliait les douves de la Vieille-Porte. On remplaça par des murailles les palissades en bois, seule défense du chœur de la cathédrale et de l'évêché; enfin les abords extérieurs du château furent protégés par une enceinte flanquée de tours.

Ce travail est simplement une réunion de matériaux. En l'entreprenant et en l'offrant à la Société, mon but a été, avant tout, de transporter ces matériaux dans la localité, où leur examen présentera peut-être quelque intérêt aux personnes qui s'occupent de l'ancienne topographie de notre cité. Les observations que l'on trouvera à la suite de la plupart des articles n'ont pour objet que d'appeler l'attention sur ce que ces articles contiennent de plus saillant. Quant aux questions que, de temps à autre, j'y ai soulevées, j'en laisse la solution à nos archéologues.

Paris, décembre 1860.

G. DE LESTANG,

*Membre correspondant de la Société d'Agriculture,
Sciences et Arts de la Sarthe.*

(1) Ces notions ne se trouvent pas dans le censier de 1362. Le procureur général s'est borné à y signaler la disparition des maisons; il l'indique par ces expressions « pour une place où il souloit y avoir une maison. »

PREMIÈRE PARTIE.

LA CITÉ.

Rue d'Engoulfer.

1362. « Jean Heuste, fils de feu Gringoire Heuste, pour deus maisons qu'il a à Engoulfer en la Cité, jousté nos murs de la Cité, et pour ce que icelles maisons sont édifiées sur les dits murs et que nous voulions qu'elles fussent abattues. » (1) (*Censier du comte, n° 1.*)

1393. « Mons^r Jehan Coustar, prestre, pour une maison sise en la Cité du Mans, en la rue d'Angoulfer, que Mons^r Jehan Barreau, prestre, acquit de Grégoire Heuste, clerc, c'est assavoir pour tant comme il y a de la dite maison trop près des murs de Mons^r le conte. » (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Mons^r. Guillaume Dutertre, prestre, pour une maison sise en la Cité du Mans, en la rue d'Angoulfer, qu'il acquit de maistre Macé Lavale joignant à sa maison qui joint à la tour Feyau. » (*Ibidem.*)

1393. « Le mesme, pour une cheminée par lui edifiée sur les murs du dit seigneur Conte, en une autre maison sise en la dite rue d'Angoulfer, qui est de la fondation de la Chapellenie de Saint-Michiel, où souloit avoir cure (2) près la tour Feyau, et pour tant comme il y en a trop près des murs de Mons^r le Conte. » (*Ibidem.*)

1393. « Maistre Jean Suzanne, pour une maison sise en Angoulfer, que acquit piecsa (3) Mons^r Michiel de Thoiré, prestre, c'est assavoir pour tant comme il y en a trop près des murs du dit seigneur. » (*Censier du c^{te}, n° 2.*)

La rue d'Angoulfer, disparue depuis un assez grand nombre d'années, servait à communiquer du parvis du cloître Saint-Michel à la place du Gué-de-Maulny (4), et par suite à la cour Saint-Pierre. Elle partait du cloître comme le fait aujourd'hui la rue du Doyenné ; mais, au lieu de suivre une direction pa-

(1) Je me suis abstenu de reproduire le chiffre des cens ou la cote de chaque censitaire. Cette cote, qui consistait en quelques deniers, n'offre pas d'intérêt à être connue au point de vue de la question objet de ce travail.

(2) Ces expressions signifient probablement que l'habitation était une ancienne maison curiale, celle peut-être de l'ex-paroisse de Saint-Michel.

(3) *Piecsa*, c'est-à-dire il y a quelque temps.

(4) La place du Gué de Mauni existait à peine au XIV^e siècle. ou du moins elle n'avait pas alors l'étendue qu'on lui a donnée depuis. Je me suis servi du nom de cette place pour faciliter ma description.

rallèle au rempart, elle obliquait à gauche, de manière à ne rencontrer la muraille que vers la tour Fayau ; puis elle tournait un peu à droite pour gagner, sur la place du Gué-de-Maulny, le point où la ruelle de Hallay débouchait dans la rue du Pilier-Rouge. De cette façon, elle laissait sur sa gauche et de chaque côté de la tour Fayau un îlot de maisons qui bordaient le rempart. Les six maisons de la censive du Comte faisaient partie de ces îlots (1).

Avant qu'on eût établi une communication entre la haute et la basse ville, en perçant la muraille romaine au bas de la rue actuelle du Rempart, la déclivité de la rue du Pilier-Rouge était beaucoup moins forte qu'aujourd'hui. Aussi la rue d'Angoulfer devait-elle conserver à peu près le même niveau dans toute sa longueur (2).

La tour Fayau, de construction romaine, tirait son nom du particulier auquel elle fut baillée à cens en 1359. L'acte d'accensement est conservé en original aux Archives de l'Empire. En voici l'analyse telle que l'a donnée maître Michel Tambonneau dans son inventaire des titres d'Anjou et du Maine, dressé en 1551 :

1359. « Lettre dattée du vii^e jour d'aoust. mil trois cents cinquante-neuf, « non signée, scellée de troys sceaulx, contenant le bail faict à Jean « Feiau, pour luy et pour ses hoirs, d'une tourelle estant sur les murs de « la clouaison du Mans, moyennant vingt sous tournois de rente et deus « deniers tournois de cens, payables à la recepte ordinaire du Mans. » (*Inventaire des titres d'Anjou et du Maine*, f^o iv.)

Angoulfer était aussi le nom d'une tour voisine de la tour Fayau. C'est de cette tour (qui a pris successivement les dénominations de tour du *Piè Doré*, tour *Mariette*, tour *Mon-gendre*) dont il est question dans les extraits suivants :

(1) Ces deux îlots se voient assez nettement indiqués sur un ancien plan de la ville conservé à la bibliothèque Richelieu, et levé antérieurement à la construction de l'Eperon.

(2) J'ai cru devoir entrer dans ces détails sur la rue d'Angoulfer, parce l'emplacement et la direction de cette rue ont été mal indiqués dans le Dictionnaire statistique de la Sarthe.

1362. « Marcille Genis, pour une place où il souloit avoir une maison, « jouste celle de Bernier de la Flèche d'une part, et jouste Angouffer d'autre part. » (*Censter du comte, n° 1.*)

1362. « Aubelet de Germaincourt, gendre de Betizi, pour cinq places où « souloit avoir maisons, séant rue Héraut, devant les Filles-Dieu, jouste « Robin Girois d'une part, et jouste Angouffer d'autre part. » (*Ibidem.*)

1470. « Maistre Jean Richoust, prestre, pour une maison qui fut à feu Macé « Pohier, sise près Engouffer. » (*Fief de Tucé, aveu du 24 août 1470.*)

La maison de Marcille Genis était située rue Héraut, ainsi que celle d'Aubelet de Germaincourt (1). Ces immeubles se trouvaient placés entre l'établissement des Filles-Dieu et la tour d'Angouffer.

Enfin le nom d'Angouffer désignait une chapellenie qui, en 1470, avait pour titulaire le curé de Saint-Georges, ainsi qu'il appert du document suivant :

1470. « Le curé de Saint-Georges, chappelain de la chappellenie d'Engouffer (2) pour sa maison d'Engouffer. » (*Fief de Tucé, aveu du 24 août 1470.*)

Rue des Chanoines.

1314. « De Hemeri Genis, pour L (30) sols de rente dou (du) four de « de Vieille-Roume, acquis de Mons^r Lancelin, en la paroisse dou Cruxi- « fyx.... » (*Livre des finances pour le droit de franc-fief, et pour cause d'amortissements. Quinte du Mans, année 1314.*) (3).

1470. « Jehan Ligier et maistre Pierre Aude, pour leur maison de la rue aux Chanoines qui fut à feu Mouchet. » (*Fief de Tucé, aveu du 24 août 1478.*)

J'ignore ce que pouvait être ce four de *Vieille-Roume*, sur lequel était assise la rente acquise par Emeri Genis. Mais je suppose que l'immeuble était situé dans la rue dont il portait

(1) Voir l'article rue Héraut.

(2) On remarquera les différentes manières dont est écrit le nom d'Angouffer dans les titres de l'époque. Engouffer, Angouffer, Engoufer. Dans l'enquête de 1245, il est écrit : Engofer. « Domus Hugonis Medici sita in vico quæ vocatur Engofer. » (*Cartulaire de la Couture du Mans.*)

(3) Ce document est le seul qui m'ait été fourni par un livre des finances pour le droit de franc-fief, de l'année 1314. C'est pour cette raison que je n'ai pas parlé de ce manuscrit dans mon avant-propos. L'original est en dépôt à la Bibliothèque impériale, section des manuscrits, supplément français, n° 178, 36. Il ne fait pas connaître l'emplacement des immeubles soumis au droit, et par conséquent ne contient pas de descriptions topographiques.

le nom, c'est-à-dire dans la rue qui, depuis longtemps déjà, a pris la dénomination de rue des Chanoines.

Un fait digne de remarque, c'est que, dans les rues des Chanoines, des Chapelains et de Gourdain, il ne se trouvait pas d'immeubles payant le cens au Comte.

(Je n'ai trouvé aucun renseignement sur la rue des Chapelains.)

Cour d'Assé (Venelle de la).

1345. Lettre de la court du Mans faisant mention comment Gervais-Porcheron et Agathe, sa femme, vendirent à Guillaume Doutreleau une mèsou, une place, un appenti, joignant la maison à l'Asceline et les places près d'icelle mèsou, joute le *chemin par lequel l'on vait de Saint-Pavin de la Cité à la Verrerie*, au flé d'Assé : donné la dite lettre l'an MCCCXV. (*Inventaire du Chartier de l'abbaye de Beaulieu.*)

Lettre de la court du Mans scellée, signée par P. Doucet, et donnée le lundi avant la Magdelaine, faisant mention comment Colas Lointaing confesse qu'il estoit tenu faire, rendre et poyer, pour chacun an, a Jacquet Bouju, bourgeois du Mans, pour raison d'une mèsou appentice qu'il tient en la Grant-Rue, sise joute la *Venelle par laquelle l'on vait de la Verrerie à la Salle*,⁽¹⁾ d'un cousté, et joute la mèsou des religieux, abbé et couvent de Beaulieu, laquelle souloit tenir Perrot Letondeur, et laquelle tient à present Jehan Belart et sa femme... (*de payer*) la somme de cinquante soulds tournois, en monnoie courante à la valeur des dits tournois, de anuelle et perpétuelle rente. — Laquelle rente de cinquante soulds tournois, le dit Jacquet Bouju a baillée aux dis abbé et couvent de Beaulieu en descompte de cent soulds tournois de rente qu'il estoit tenu faire chacun an aux dis religieux, par la raison de la baillée à lui faicte des dis religieux, c'est assavoir de une mèsou de pierre et d'une place sise près la mèsou du dit Jacquet, le *Chemin entre deux* et entre la mèsou de Jehannot Ascelin et l'église de Saint-Padvin. — Laquelle lettre fut donnée l'an MCCCXXIX. (*Même inventaire.*)

Si le mot *salle* désigne ici le palais du comte, comme je suis porté à le croire, la *venelle d'Assé* aurait servi autrefois à communiquer directement de la rue de la Verrerie à la place Saint-Pierre.

Jacquet Bouju avait deux maisons donnant sur cette *venelle*,

(1) Salle. Maison considérable, palais, hôtel. (Glossaire de Ducange.) Dans la plupart des anciens titres, l'hôtel actuel de la Mairie est désigné sous le nom de la *Salle au Comte*, la *Salle du Comte*, la *Salle*. Cet édifice avait une entrée qui donnait sur la rue Héraut.

l'une ayant façade sur la Grande Rue, c'est-à-dire à l'entrée de la venelle, l'autre (de pierre) située près de l'église Saint-Pavin-de-la-Cité.

1302 « Jacquet Bouju , pour la venelle qu'il osta d'entre ses maisons de la Cité. » (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Marque Gaignon, héritier de feu Marque Gaignon, prestre, pour la venelle que feu maistre Pierre Bouju osta d'entre ses deux maisons sises en la Cité. » (*Censier du comte*, n° 2.)

Place de la Cour Saint-Pierre.

1302. « Regnaut Boteiller (1), pour sa maison en la Court Saint-Père, en la Cité. » (*Censier du C^{te}*, n° 1.)

1393. « Jehan Le Bouteillier, boulanger, pour sa maison en la Court Saint-Père, joignant aux murs de la Cité. » (*Censier du C^{te}*, n° 2.)

1393. « Robin Pillon et Jehanne sa femme, pour leur maison sise en la Court Saint-Père du Mans, entre la Grande-Sale du Mans et l'église Saint-Père, du cousté d'entre les estaux aux poissonniers, à eux baillée de nouvel par Jehan Le Baudryer, procureur au Maine. » (*Censier du C^{te}*, n° 2.)

1393. « Mons^r. Jean Hamart, prestre, pour un courtil sis jouxte sa maison joignant à l'église Saint-Père de la Court du Mans et de l'autre cousté joignant à l'hostel de Robin Pillon. » (*Ibidem.*)

1393. « Le doyen et chapitre de Saint-Père de la Court du Mans, pour un courtil sis en la Clouason du Mans, entre une des maisons de Saint-Père, où demourait Mons^r Jehan Hamart, et la maison à Denis Boteiller que tenoit le dit Hamart à vingt sous de rente et à six deniers de cens... etc. » (*Ibidem.*)

Tous ces immeubles bordaient la place Saint-Pierre du côté de la muraille romaine. On remarquera qu'en indiquant leur emplacement, les deux censiers ne parlent pas de la *porte du Pont-Neuf*, une des issues de la place. Faut-il en conclure que cette porte ne fut établie que postérieurement au **xiv^e siècle (2) ?**

(1) NOTA. J'avais d'abord pensé à donner quelques renseignements sur les familles du Mans dont les représentants figurent le plus souvent dans ces extraits. L'étendue très-considérable de mon travail m'a déterminé à renoncer à ce projet.

(2) A ma connaissance l'écrit le plus ancien qui en fasse mention est un compte des dépenses de l'Hôtel de ville pour l'année 1473. — A cette date Jehan Lesassier, serrurier, fut chargé de confectionner des ferrures pour la Porte du Pont-Neuf et de les placer. (Archives de l'Hôtel-de-Ville. — Bibliothèque du Mans.)

C'est dans la cour Saint-Pierre que les francs-bouchers du Mans avaient autrefois leurs étaux. On sait que le comte Geoffroy-le Bel avait concédé aux chanoines de Saint-Pierre le droit de percevoir chaque année, le dimanche après la Saint-Jean, un devoir de quatre deniers tournois sur tout franc-boucher « détaillant chair à la porte de la *salle du Mans*, » à la condition que lesdits chanoines mettraient devant chaque étaiu de la cour Saint-Pierre une poignée de jonc en pavail (1).

Au xv^e siècle, on remplaça ces étaux par un édifice commun qui fut construit près du bastion carré, nommé le *Gros-Pilier*, à gauche de l'entrée du Petit-Pont-Neuf. Mais cette boucherie gênant les habitants de la cour Saint-Pierre, on demanda bientôt sa suppression.

Je reproduirai à ce propos une partie de la lettre que le roi Charles VIII adressa aux notables du Mans, en réponse à la demande d'une concession de terrain pour bâtir une maison de ville.

La lettre porte la date du 26 janvier 1488; l'original est en dépôt à la bibliothèque du Mans.

« Charles, par la grâce de Dieu, roy de France, à notre amé et féal conseiller et maistre d'Hostel, Hervé du Chesnay (2), Sénéchal du Mayenne, ou à son lieutenant, salut et dilection.

« Nos chers et bien amés les bourgeois, manans et habitants de notre ville et cité du Mans nous ont fait dire et remontrer ^{comment} ~~comment~~ pour le bien, augmentation et décoration de la dite ville, ils ont advisé ensemble « que chose propice et convenable seroit qu'ils eussent Maison de ville « propre et habituée en laquelle ils se peussent assembler pour traicter et « communiquer des affaires d'icelle ville ainsi que es autres bonnes villes « et cités de notre royaume : et que notre plaisir fust, pour icelle faire « bastir et édifier, leur donner place entre le Pontheuf et l'église Saint « Pierre, ou entre la Boucherie et la tour où se tient de présent le conseil « d'icelle ville (3) : et que, ^{ce} ~~ce~~ faisant, ils puissent d'autant élargir et « accroistre la dite ville; et que pour ce faire, ils puissent prendre les « pierres et ~~murs~~ ^{murs} de la tour Vineuse, qui est une vieille tour inutile « qui ne peut de rien servir. Aussi qu'ils puissent louer les tours des

(1) Archives de la Sarthe.

(2) Peut-être faut-il lire *Chaanay*.

(3) La tour d'Angoulfer.

« murailles faisant la clousture de la dite ville et en prendre le profit, « même ment de la Tour Pavi (1), et autres Tours d'illec environ, tant d'un « cousté que d'autre, lesquelles ils entretiennent en réparation et ^{11c.} ils vaul-
« draient mieulx d'estre habitées. Et avecquesce, pour ce que *depuis peu*
« *de temps* en ça au grant dommaige de la chose publique et en entrepre-
« nant sur icelle, a été fait et edifié en la Court Saint-Pierre de la dite
« ville qui est le lieu où se tient le marché (et ny a autre place commune
« en icelle ville) une boucherie qui grandement nuist et empesche la dite
« place et rend inutile un ^{11c.} *puiz* commun qui est bien nécessaire, et s'en
« peut ensuir plusieurs incon-^{11c.} vénients, et par l'édification de laquelle bou-
« cherie la plupart de la Grande-Boucherie (2) demour^{11c.} e vuyde et ne sert
« de riens, que notre plaisir soit pareillement que la dite Petite bouche-
« rie soit ostée et abatue, et que la dite place commune et *puiz* estant en
« icelle soient remis en leur premier estat... etc. »

Après quelques observations relatives aux Halles du Mans, le roi termine sa lettre en faisant savoir aux habitants qu'il n'obtempérera à leur demande qu'après de plus amples informations.

On sait que, pendant bien des années encore, le Mans resta sans hôtel de ville. Le Conseil tenait ses séances dans deux chambres de la tour d'Angoulfer. La boucherie de la cour Saint-Pierre continua de faire concurrence à celle de la Vieille-Porte jusqu'à l'époque où, sur une partie de l'emplacement qu'elle occupait, on établit la Chambre de la Prévôté.

(1) La tour Pavi, dont j'ignore la position, portait, comme la tour Fayeau, le nom d'une famille du Mans, dont il est plus d'une fois fait mention dans les recensements et dans les aveux. Au x^v^e siècle Bertran Pavy, paroissien de Saint-Hilaire, était un des censitaires de l'abbaye de Bellebranche pour une maison sise près le Pont Yzouart. (Fief de l'abbaye de Bellebranche, aveu du 6 mars 1470.)

(2) Au xvi^e siècle, il existait une boucherie sur l'emplacement actuel de l'ancienne Salle de Spectacle, qu'on nommait la Grande-Boucherie. Le 15 juillet 1543, Jehan Dubois, marchand boucher, déclare avoir « un estal « de boucher situé dans la Grande-Boucherie du Mans, costoyant les murs « de la Salle royale du Mans, » d'un bout à l'estal Fleurant, d'autre bout à l'estal que tenait Michel Courtin. (Inventaire des censiers de Saint-Pierre-de-la-Cour. Bibliothèque du Mans, n° 268.) Est-ce de cette Boucherie que parle le rédacteur du titre, ou bien veut-il désigner les boucheries de la Vieille-Porte ?

Au sentiment de quelques écrivains, la cour Saint-Pierre aurait été, à l'origine, entourée d'une muraille qui la séparait entièrement du reste de la cité. L'absence complète de renseignements sur cette question ne me permet pas de l'aborder ici.

Carrefour Saint-Pierre.

1362. « Thierry Lallemand, pour sa maison au quarrefour Saint-Père. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1367. « Le doyen et chapitre de Saint-Pierre-de-la-Cour, pour quatre livres de rente que la feue femme de Robin Fortin leur a données sur six livres de rente que Perrot Villecoc est tenu faire à la dite femme à cause de la maison où il demeure, en la cité du Mans, au quarrefour de Saint-Père, au fié dudit doyen et chapitre. » (*Rôle des droits de franc-fief pour l'année 1367.*)

1393. « Guillaume Bertran, sellier, pour la maison qui fut à Thierry Lallement, au coign (*coin*) du Quarrefour, à aller de la Grant-Rue de la Cité à Saint-Père de la Court. » (*censier du comte, n° 2.*)

Ces indications n'éclairent pas complètement sur la position du carrefour. Mais en consultant une charte de l'année 1236, intitulée : « *De plateis juxta quadrivium Sancti Petri de Curia,* » inscrite au livre-blanc du chapitre de Saint-Julien, et cotée n° CCLXXXVIII, on s'assure que, sous cette dénomination, les anciens textes désignent le point où la ruelle d'Assé et la rue qui lui servait de prolongement (pour arriver à la place Saint-Pierre) rencontraient la Grande-Rue de la cité ; en d'autres termes, l'intersection de la Grande-Rue et de celle qu'on nomme aujourd'hui la rue Saint-Honoré.

Grande-Rue.

Les maisons de la Grande-Rue dépendaient, en grande partie, de la censive du chapitre de Saint-Julien. N'ayant pas été à même de consulter de dénombrement de cette censive, je n'ai pas recueilli de documents pour la Grande-Rue. Voici ce que le censier du Comte fournit seulement à son sujet.

1393. « Drouyn de Saint-Omer, l'aisné, pour la veue de sa roche (1) de la maison où il demeure en la Grant-rue de la cité. » (*Censier du comte*, n° 2.)

Je rangerai ici un assez grand nombre d'extraits qui signalent l'existence d'immeubles, sans indiquer autrement la position de ces immeubles que par ces expressions : « dans la cité. »

1362. « Michiel Dessubs lestanc pour la veue de sa roche de la maison où il demeure en la cité. » (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Michiel du Temple, pour la femme et les hoirs de feu Michiel Dessus lestanc, pour la veue de sa roche en son hostel de la cité, joignant à la maison de Pierre Lemercier. » (*Censier du comte*, n° 2)

1368. « Michiel Dessubs l'estanc pour LXIII sous, XI deniers de rente, acquis de Mons^r Foulques de Souceulles (2), chevalier, lesquels il estoit tenu faire à cause d'une mèsion où il demoura en la cité du Mans. » (*Rôle des droits de franc-fief*, 27 mars.)

1368. « Ichon Davese, pour XI sous de rente acquis de Mons^r Foulques de Souceulles, che^r, lesquels il estoit tenu faire à cause d'une mèsion sise en la cité du Mans. » (*Rôle des droits de franc-fief*, 27 mars.)

1368. « Jehan Amy, pour XL sous de rente acquis dudit Chevalier, lesquels il estoit tenu faire à cause d'une mèsion sise en la cité du Mans, laquelle fut à feu Colin Doissel, sise jouxte la meson de Michiel Lebourgeois. » (*Ibidem*.)

1460. « Pierre Boussard, pour ses ouvrouers de la maison de la cité du Mans (3), entre la maison de maistre Jehan Morin et la maison de Jean Tertereau, contenant dis pies de large et vingt-un de long, y compris l'allée des dis ouvrouers, jusque à un mur sur lequel sont les cheminées de la dicte maison fondées, laquelle maison fut à feu Volennes. » (*Fiefs d'Isac et du Cormier, aveu du 2 septembre 1460.*)

(1). Au Maine, en Anjou, en Touraine, le mot *roche* était souvent employé jadis comme synonyme du mot *cave*. La vue d'une roche est, si je ne me trompe, l'ouverture destinée à donner du jour à la roche ou à la cave. — Je suis porté à croire que la maison de Drouyn de Saint Omer était une de celle attendant à la porte de la Cigogne. L'enceinte romaine formait une des façades de cette maison, et c'est dans la muraille de ville que le propriétaire aurait obtenu de pratiquer une ouverture, afin d'éclairer les parties basses de son habitation. J'applique ces suppositions à la maison de Michel Dessus lestanc.

(2). Lisez *Souceulles*.

(3). Les ouvrouers étaient des boutiques où l'on vendait et où l'on fabriquait en même temps.

1460. « Les hoirs de feu Jehan Tertereau me sont tenus faire, chacun an, maille tournois de cens, pour raison de leur maison sise en la cité du Mans, en laquelle demoure Jehan Desjaunais, et costoyant la maison Pierre Boussart. » (*Ibidem.*)

1460. « Gervaise Deshaies, pour sa maison où il demoure en la cité joignant la maison du dit Boussart et celle du dit feu Tertereau. » (*Ibidem.*)

1460. « Jehan Papillon, pour une petite maison en la cité, joignant la maison qui fut à Saichentois et la maison à maistre Renè Breslay. » (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu Michiel du Temple, pour une maison sise en la cité, où demeura Colin Busson. » (*Fief de Tucé, aveu du 24 août 1470.*)

1470. « Guy Ménart, pour une maison en la cité, où il demeure à présent et qui fut à feu Michiel Du Temple, l'esné. » (*Ibidem.*)

1470. « Jehan de Saint-Martin, et Colin du Temple, pour leur maison en la cité, qui fut à feu Jacquet Chappelain. » (*Ibidem.*)

1470. « Guillaume Daires, pour sa maison en la cité du Mans, sise près l'hostel de feu Motteault? » (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu Jehan Motteault, pour leur maison en la cité où demeura maître Guillaume Suffleau. » (*Même Aveu.*)

1470. « Jean Fournier, avocat, pour la maison où souloient estre des estables à chevaux sises au bout, derrière la maison de Guillaume Daires. » (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu maître Jehan Jacquemin, pour la maison du dit défunt. » (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu maître Jehan Dubreuil, pour une partie de son hostel en la cité. » (*Ibidem.*)

1470. « Thomas de Hire, pour l'hostel où il demeure. » (*Ibidem.*)

1470. « La veuve de feu Michiel Roussin, pour sa maison en la cité. » (*Ibid.*)

1470. « Jehan Gilier, pour partie de sa maison en la cité. » (*Ibidem.*)

1470. « Jacquet Seigneur, pour sa maison en la cité, qui fut à feu Robin Lemarié » (*Ibidem.*)

1470. « Jehan Ligier, espicier, pour sa maison en la cité. » (*Ibidem.*)

1470. « Maître Jacques Audé, pour sa maison de Haute-Escler. » (*Ibidem.*)

1470. « Maître Pierre Morin, pour sa maison sise près Haute-Escler. »

Dans un titre du 13 janvier 1425, dont l'original est en dépôt aux Archives de la Sarthe, la maison de Haut-Eclairs est désignée comme étant située « en la rue de la cité du Mans. » Elle avait donné son nom à un carrefour dont je ne saurais déterminer la position et que je retrouve mentionné dans un dénombrement du domaine du roi au Mans pour l'année 1748. « Une maison en la rue Vaudegrat, tendante du carrefour de « Haut-Eclair à la Pierre-de-Tucé ; plus une maison touchant

« la dite rue Vaudegrat ; plus une maison touchant celle cy-
« dessus, à messieurs de Saint-Michel » (*Archives de l'hôpital.*)

Cette maison pourrait être celle qu'on nommait en ces derniers temps la maison d'Arcy. Le carrefour serait alors l'embranchement de la rue de la Pierre-de-Tucé avec la Grande-Rue.

Pans de Gorron.

1393. « L'abbé et couvent de Saint-Vincent du Mans, pour une tour sise au bas du Paing-de-Gorron, sur les murs anciens faisant la clouaison d'entre la cité du Mans et la Tennerie, entre la maison des dits abbé et couvent et le presbitaire du Crucifix de l'église de Saint-Julien. (*Censier du comte, n° 2.*)

La tour dont il est question ici est vraisemblablement la même que celle mentionnée dans le censier n° 1, comme étant située près la poterne de Gourdain. (Voir l'article « *Poterne de Gourdain.* »)

Rue du Petit-Saint-Pierre.

1302. « Jehanne La Jouye, pour sa maison derrière la maison de Giles Sarrazin, en la cité. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1302. « Gilles Sarrazin pour le devant de la maison où demoura Cornillé, et la tient Guillaume Le Veurrier. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Jouy, pour la maison qui fut à Jehanne La Jouye, et paravant avait esté aux Piochettes, joute la ruelle par où l'ont vat de la Grant rue de la Cité à Saint Père-l'Enterré. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Maistre Pierre Deforges, pour sa maison en la cité, joignant à la ruelle par laquelle l'on vat de la Grand-Rue du Mans à Saint Père-l'Enterré, laquelle maison fut à maitre Giles Sarrazin. » (*Ibidem.*)

Ces deux maisons, dépendant de la censive du Comte, devaient être voisines de la muraille romaine et, par conséquent, du côté gauche en descendant la ruelle de Saint-Pierre-l'Enterré.

Rue du Pilier-Rouge et du Gué-de-Mauny.

1400. « Guillaume Menart, Pierre Bouju, la veuve et les hoirs de feu Colin du Temple, Jehan de Constances, les hoirs de feu Robin de Constances, et les hoirs de feu Blanchet, d'Angiers,... pour une petite maison en laquelle a une cave, ung maisière (1) et place de maison, joignant et

(1). Maisier ou maisière, espèce de mur de refente.

contigus l'un à l'autre, sis sur la ruelle tendant de la Grant-rue de la cité du Mans au Gué de Maulny, entre les maisons de Johanin Gasteau, les maisons dudit Bouju et les maisons de feu messire Michiel Robelier. (*Aveu du fief de la Lancelinière, du 3 juin. 1490.*)

1490. « Jehan Chevalier et Jehan Robelier, héritiers de feu messire Michiel Robelier, pour raison de la maison sise près le Gué de Maulny, joignant d'un costé la maison de Johannin Gasteau et aux enfans de feu Jean Dieuxvoix. » (*Ibidem.*)

1490. « Johannin Gasteau et les enfans de feu Jehan Dieuxvoix, pour leur maison et appartenances joignant la maison dessus, dite de Robelier. » (*Ibidem.*)

1490. « Le Chappelain de la Chappelle Aux-Anges, desservie en l'église du Mans,... pour la maison du dit Gasteau et celle des curés du Crucifix du Mans. » (*Ibidem.*)

1490. « Les curés du croucifix de l'Eglise du Mans,... pour leur maison joignant la maison du dit Chappelain et d'autre côté la maison de Jean Bouju. (*Ibidem.*)

En 1490, quand le seigneur de la Lancelinière rendait son aveu, les chapelains du Gué-de-Maulny-sur-Huisne étaient déjà, depuis près d'un siècle, établis au Mans dans l'intérieur de la cité. Le lieu nommé *Gué-de Maulny* dans l'aveu devait être, ou le bâtiment, nouvelle résidence des chapelains, situé à côté de la cour de Monnais, ou bien la petite chapelle, dédiée à Saint-Denis, que ces mêmes chapelains avaient fait édifier entre le Palais et la rue d'Angoulfer. La ruelle du Pilier-Rouge n'avait point alors l'importance qu'elle a acquise depuis qu'on a pratiqué une ouverture dans la muraille romaine, en faisant disparaître la tour d'Angoulfer. Elle partait comme aujourd'hui de la Grande-Rue et finissait au point où la rue d'Angoulfer venait rencontrer la ruelle nommée plus tard *rue de Hallay*. Si la porte monumentale qu'on a vue longtemps en cette rue de Hallay existait alors, on doit s'étonner qu'il n'en soit pas question une seule fois dans les titres de l'époque.

Comme détail historique, je citerai un article du rôle des droits de franc-fief, qui rappelle la désastreuse position où se trouvaient encore, en 1367, les desservants de la chapelle du Gué-de-Maulny :

1367. « Les trésoriers, chapelains et clercs de la chapele réale du Gué-du Malni près le Mans, pour la moitié d'une méson et pour trois quar-

tiers de vigne sis en la paroisse de N. D. de la Cousture du Mans, au lieu appelé Montgrefnier, « qu'ils ont eus par jurée de Guillaume Duplessis et de sa femme pour XL sous de rente ils ont finé comme pour amortissement, en considérant la stérilité des biens et fortune des ennemis du royaume qui pour occas d'eulx ont été ars (*brûlé*) et destruis tous les lieux et domicile des dits trésoriers chappelains et clercs pour ce qu'ils aient à présent où ils puissent habiter ne demourer » (*Livres des finances pour les franc-fiefs et pour cause d'amortissement, année 1367.*)

Rue du Pilier-Vert.

1393. « Jehan Perroinelle, gaynier (1), pour une cheminée et une dale (2) édifiée en son houstel faisant le coign à aller de la Grant-rue à Saint-Pierre de la Court. » (*censier du comte, n° 2.*)

Le plus ancien titre, à ma connaissance, qui parle du Pilier-Vert, est un aveu rendu en 1663 par Pierre Leperon pour la maison, fief et seigneurie de la cour de Monnoye.

« Joignant, d'un costé, au pavé tendant à aller du marché de Saint-Pierre de la Cour à la maison du Pilier-Vert, d'autre costé, en partie à la cour de Monnoye. (*Fief de la Cour de Monnoye. Aveu du 13 novembre 1663, au comte du Maine.*)

Rue de Saint-Flaceau.

1362. . Gieffroye Thierry, pour la maison et la place que tiennent Durant et Martin Les Pichons. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. . La femme de feu Jehan Seigneuriau et la femme de feu Jehan de Vaalon, pour ce que leurs seigneurs avaient eddifié partie d'une maison sise joute Saint-Flaceau trop près des murs de Monseigneur. (*Censier du comte, n° 1.*)

1393. Jehan Giroyme, pour le porche de la maison où demoure Gieffroy Thierry en la rue Saint-Flaceau. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jehan Le Tonnelier, pour une maison sise en la rue Saint-Flaceau, joignant à la maison de Gieffroy Thierry. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. . Jehan Hue, pour une maison sise en la cité du Mans, joute Saint-Flaceau, qui fut à la femme de Jehan Seignouriau et à la femme de feu de Jehan de Vaallon, c'est-à-savoir pour tant comme il y en a trop près des murs du seigr. (*Ibidem.*)

(1). Gafnier, marchand de galfes.

(2). Je ne suis pas certain de la signification du mot *Dale*; cependant je crois qu'il désigne ici un égout. « *Dale, Anglis est vallis vel fossa.* — In consuetudinibus Britanniae, *Dalle* vel *Dale* sumitur pro fossa, in qua educuntur sordes. » (Du Gange. Gloss. Article DAYLÆ.)

3^e trim. de 1861.

1393. « Jehanne La Fauresse,... qui fut chambrière de Mons^r..... pour un apprenti sis au Mans, derrière son houstel, en la rue Saint-Flaceau, près les murs de la cité du Mans, à elle baillée, en 1391, par Jehan le Baudrier, procureur de Mons^r.

Rue de Saint-Pavin-de-la-Cité.

1393 « Estienne André, pour un balet (1) et pour un ponceau (2) édifié entre le bout de l'ostel qui fut à feu maistre Pierre Saynel, et le préau sis près de l'ostel de Guillemain d'Oultreleau, par lequel l'on va du dit ostel au dit préau, au travers de la rue par où l'on va à l'église de Saint-Padvin de la cité. » (*Censier du Comte*, n° 2.)

Rue Vaudegrat ou Vau-de-Grat.

1236. « Lettre de la court de l'official du Mans, sellée et donnée l'an mcccxxvi, comment Guillaume de Domfront (*en Champagne*) confessa que les Religieux, Abbé et Couvent de Beaulieu li avoient baillé à toujours-mes une mèsion o ses appartenances, sise en la Valle de Grat, en la cité du Mans, au fié de Hubert de Tucé, cher, pour xv sols mançois de annuelle rente... » (*Inventaire du Chartrier du Beaulieu*, f° 77.)

1351. « Une lettre sellée, signée et donnée le vendredi après saint Michiel de septembre mccccli, faisant mention comment Guillaume Augier clerc, et Benoiste sa femme, paroissiens du Crucifix de l'Eglise de Saint-Pierre de la Court, vendirent à Mons^r Michiel Lechangour, chanoine et religieux de l'Abbaie de Beaulieu, une mèsion, si comme elle se poursuit, o le fons et o le courtil derrière, sise en la paroisse de Mons^r Julien du Mans, en la rue Vaudegrat, entre la mèsion du prieur curé de Saint Padvin de la Cité, d'une part, et la mèsion de Mons^r Hebert Bodin, d'autre part... Laquelle lettre est de la court-laye du Mans. (*Ibidem*, f° 8.)

1357. « Une lettre de la court de l'official du Mans, signée par J. Raderay, et donnée le dimanche que l'on chante Quasimodo, mcccclvii, comment Révérend père en Dieu, Macé, abbé de Beaulieu, et frère Estienne des..... procureur du Couvent, par manière de permutation et d'eschange, baillèrent à Martin des Porches et à Jehanne, sa femme, paroissiens de Saint-Nicolas du Mans, une mèsion o le fons, sise en la paroisse de saint Padvin de la cité, en Vau de grat, jouxte la Posterne de Saint-Hylaïre d'un cousté, et d'autre jouxte la mèsion de la Chapellenie que souloit tenir Symon Duboys, prestre, en l'église de Saint-Pierre de la Court, aboute d'un bout aux murs de la cité, et d'autre comme l'on vait (*va*) de vers le presbitaire dudit saint Padvin à Saint-Pierre l'Enterré : laquelle mèsion les dits religieux avoient acquise de maistre Pierre de Sur-le-Pont pour la

(1) Balet, espèce de portique, galerie, boutique de marchand ou d'artisan. (Glossaire français.)

(2). Ce ponceau ou petit pont serait-il celui qui subsiste encore aujourd'hui à l'entrée de la rue de Saint-Pavin-de-la-Cité?

somme de iv livres tournois ou monnoye courante de annuele et perpetuele rente et en faisant les devoirs accoustumés au seigr. » (*Ibidem*, f 48.)

1362. « Les maisons de la Chappellenie de Vaudegat (1) qui furent à feu Mons^r Lohier. » (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Guillemete La Brière, pour les maisons qu'elle tient au Vaudegrat (en la cité.) (*Ibidem*.)

1362. « Jehan Lebreton, pour la tourelle de cousté Saint-Hilaire. (*Ibidem*.)

1362. « Mons^r Guillaume Chesneau, pour la maison ou il demeure. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Guillemette la Barbieri, pour la maison qu'elle tient au Vaudegrat. (*Ibidem*.)

1362. . L'abbé de Beaulieu,... pour la maison qui fut à Robin Augier au Vaudegrat. (*Ibidem*.)

1363. . Mons^r Jehan le Barbier.. pour une tourelle sise près son hostel sur les murs d'entre la cité du Mans et la rue de la Tennerie, que tint anciennement Mons^r Guillaume Chesneau. (*Censier du comte*, n° 2.)

1363. . Giles Pequineau, pour la veue de sa roche de la maison où il demeure en la cité, qui fut à Jehan Macerón et par-avant à Robin Augier. (*Ibidem*.)

1393 . Mons^r Macé Lemoine,... pour les maisons qui furent à feu Mons^r Thomas Dufresne. (*Censier du comte*, n° 2, article: Rue de Vaudegrat.)

1393. . Le dit Mons^r Macé,... pour les maisons qui furent à feu Jehan Le Cousturier. (*Ibidem*.)

1393. . Le prieur de la Chartreuse,.. pour la maison qui fut à feu Mons^r Jehan Rouil (*Ibidem*.)

1393. . Le même,... pour la maison qui fut à Guillaume de Lavenelle et que tient a présent Jehan Legros. (*Ibidem*.)

1393. . Le même... pour la cuisine qui fut à feu maitre Robert Duparc et que tient a présent Denis Quarré. (*Ibidem*.)

1393. Le même... pour les maisons qui furent à Jehanne la Pantiesse au Vaudegrat. (*Ibidem*.)

1470. L'abbé de Beaulieu... pour son houstel de Val-de-Grat qui fut au prieur de Saint Padvin de la cité du Mans. (*Aveu du fief de Tucé du 24 avril 1470*.)

A l'aide seule de ces renseignements, on ne peut déterminer si la rue Vaudegrat se prolongeait jusqu'au bas de la Pierre-de-Tucé, ainsi que le croient quelques archéologues. Mais il est certain qu'autrefois une portion de cette rue dépendait de la paroisse de Saint-Julien, et l'autre de la paroisse de Saint-Pavin-de-la-Cité. Le fait est notifié dans deux des lettres du chartrier de Beaulieu, celles de 1351 et de 1357.

Les Archives de l'Empire possèdent plusieurs aveux de la

1) Le texte porte *Vaudegat*, mais c'est évidemment une faute du scribe.

châtellenie de Vaux-en-Belin. En consultant ces aveux, je n'ai rien trouvé à l'appui de ce que Pesche a écrit sur l'hôtel de Vaux, qu'il signale comme situé à l'entrée de la rue Vaudegrat, et comme ayant été le siège d'une juridiction.

Au ^{xiv}^e siècle, la majeure partie des tours de l'enceinte romaine était devenue la propriété d'habitants de la ville. Guillaume Chesnau, et après lui Jehan Lebarbier, possédaient la tour attenante à leur hôtel. Celle qui dominait l'église de Saint-Hilaire appartenait à la famille Lebreton.

La tour de Tucé ne figure pas parmi les immeubles dépendant de la censive du comte, mais il en est fait mention dans les aveux de la terre de ce nom.

1388. «... Guillaume du Tucé, escuyer, mon homme de foy lige à cause « de sa terre et châtellenie de ce nom, me doit XL jours de garde en la « tour de Tucé et XL livres de taille quand elles eschoient selon la coutume du pays. (^V^e jour du mois d'aoust MCCCXXXVIII. — Hommage « d'Anjou et du Maine. Registre n° 1115.)

1453. «... Et pour raison de la dite Chastellenie, je vous doys et suys « tenu faire en vostre ville du Mans, en mon habbergement et tour, où « demoure à présent Guillaume Bourdeau, advocat en cour laye, quarante « jours de garde à mes despens, avec droit et obéissance comme à mon- « seigneur de fié. (*Châtellenie de Tucé, Aveu du 9 novembre 1451.*)

A cette date, la tour de Tucé servait donc, comme tant d'autres, d'habitation à un bourgeois du Mans. L'annexion du quartier de la Tannerie à la cité avait depuis longtemps déjà diminué considérablement l'importance de cette partie de l'antique muraille romaine comme défense de la ville. A l'article suivant, on verra que plusieurs des tours de la rue de la Verrerie étaient également entre les mains des propriétaires des maisons voisines.

Quel était l'hôtel de *Val-de-Grat* dont parle le seigneur de Tucé dans son aveu, comme ayant jadis appartenu au prieur de St-Pavin-de-la-Cité, et que possédait, en 1470, l'abbé de Beaulieu?

Le seigneur de la Lancelinière, fief dont le siège était à Rouillon et qui avait une censive assez considérable au Mans, devait quarante jours de garde en l'une des tours avoisinant la Grande-Poterne.

..... « Es quelles chouses dessus dites, je advoue justice foncière et
« tout ce qui en despend selon la coustume du pays... et pour raison de
« ce je doys et suis tenu faire quarante jours de garde en la tour de Feu
« de sur le vivier, o avenant semonce, et plege-gaige, droit et obéis-
« sance comme homme de foy lige doit à son seigneur de flé et de foy
« lige. » (*La Lancelinière. Aveu au comte, du 5 juin 1480.*)

Nota. Les seigneurs de la baronnie de Lavardin avaient au Mans des maisons, dans l'intérieur de la cité, qui leur servaient d'habitation lorsque le service des armes les obligeait à venir dans la ville.

« Et par raison de ce (*la baronnie de Lavardin*) vous doy et suis tenu
« faire quarante jours de ligesse en la ville du Mans, en mes mèsons du dit
« lieu, o (*avec*) quarante jours d'ost, o avenant semonce, en vostre pays et
« conté du Maine., etc. » (*Baronnie de Lavardin. Aveu du 5 mars 1475.*)

Aucun des aveux qui m'ont été communiqués ne précise l'emplacement de ces maisons.

Rue de la Verrerie.

1362. « Les hoirs de feu Mons^r Macé de Celle, prestre, pour maisons sises en la Verrerie. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Mons^r Macé de Cossé, pour sa maison sise en la Verrerie, jouxte la maison de Guill^e Lepeloux. (*Ibidem.*)

1362. « Maître Bernard Pondereux, pour un degré de pierre par lequel l'on descend de son houstel en la rue de la Verrerie. » (*Ibidem.*)

1362. . Colas Giraut, le vieil, pour la maison de feu Georges Graigoire, ou demeura Gervais le petit barbier. » (*Ibidem.*)

1393. « L'abbé et couvent de la Fontaine-Deniau (*Daniel*), pour les maisons qui furent à feu Mons^r Macé de Selle, prestre, en la cité en la rue de la Voyrerie (1). (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Mons^r Macé de Cocé, pour une maison sise en la cité, en la rue de la Voyrerie, jouxte la maison de feu Mons^r Guillaume Lepeloux. (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Jehan Pellerin, pour son yssue et degré de sa maison de la Grant-rue, qu'il acquit de Mess^{rs} Jehan Turpin, en la rue de la Voyrerie, laquelle maison fut à maître Bernard Pondereux. » (*Ibidem.*)

1393. . Les hoirs de feu Colas Giraud, pour leur herbergement qui fut à feu Grégoire, ou demeura le petit barbier en la rue de la Voyrerie. » (*Ibidem.*)

(1). On remarquera l'orthographe du nom de cette rue dans les deux Censiers.

1362. « Le maître de Saint Ladre... pour sa maison que Jacquet Dupuis acquit de Ernoul Clergerie, joute la maison de Colas Giraut, le viel. » (*Censier du comte n° 1.*)

1362. « Le même maître de Saint Ladre,... pour sa maison de la Verrerie que tint Jean Faucon. (*Ibidem.*)

1362. « Geoffroy Le Bourdais,... pour sa maison de la Verrerie joute la maison du Petit barbier, qui fait le coign du Carrefour. » (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Martin Tripier, prestre, pour une maison où souloit avoir un apprenti, en la Cité, en la rue de la Voyrerie, qui fut à la femme de feu Michiel Le Bourgeois, et depuis à André Cholet, sise sur les murs d'entre la cité et la Tennerie. » (*Censier du comte n° 2.*)

1393. « La femme de feu Michiel Le Bourgeois, pour un apprenti sis en la rue de la Voyrerie, qui fut à feu Robin Lequeu. » (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Guillaume Chauvière, prestre, pour la maison et place qui fut à Jehan Nepveu dit Rousseau, et par avant avoir esté à Jehan Aumont, sise en la Voyrerie, joignant aux murs et dessus la Tennerie. (*Censier du comte n° 2.*)

1393. « Le même Mons^r Chauvière,... pour une tourelle ancienne sur les murs de la clouaison d'entre la cité et la Tennerie, au bout de son houstel, où il demoure en la rue de la Voyerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Mons^r Estienne Leroy, prestre, pour la tourelle du cousté de Saint-Hylaïre, en la rue de la Voyrerie, que tient Jehan Le Breton. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan de Bonnes,... pour la tourelle derrière son houstel, en la rue de la Voyrerie. (*Ibidem.*)

1370. « Religieux hommes et honnêtes l'abbé et couvent de la Pitié du Mans (*Lépau*)... pour leur herbergement sis en la cité du Mans, en la paroisse Saint-Pierre-l'Enterré, aboutant d'un bout au pavement de la rue de la Verrerie, et d'autre bout aux murs d'entre la cité et la Tennerie du Mans, et d'un cousté à la mèsion de Jehan de Bonnes, qui fut à feu Thomas Dolebeau, et d'autre bout au chemin par où l'on veit à l'Eglise de Saint-Pierre-l'Enterré, au fié des dits religieux, acquis de Jehan de Saint-Pierre, chargé de xxx sous de rente à la femme et héritière de feu Simon Levasseur, prisé (le dit herbergement) xl livres de rente... etc... (*Rôle des droits de franco-fiefs, du 28 octobre 1370.*)

1372. « Religieux homme le Prieur de N. D. du Parq-en-Charnye, de de l'ordre de la Chartreuse,... pour une mèsion sise en la cité du Mans, en la rue de la Verrerie, joute la mèsion à la Turpin, laquelle feu Guillaume Duplessis, dit IV^e, print des dits religieux à cent sous de rente... fine pour indemnité, pour ce que c'est le fié de Monseigneur... (*Rôles des droits de franco-fief, du 29 mars 1372.*)

1470. « Aubin Primault, pour sa maison que tient le chappelain de la Chappelenie de Saint-Sébastien, en l'Eglise du Mans, sise en la Verrerie. (*Fief de Tucé. Aveu du 24 août 1470.*)

1470. « L'abbé et couvent de l'Epau, pour leurs maisons sises en la Verrerie. (*Ibidem.*)

1470. « Jehan Filleule, prestre pour sa maison sise en la Verrerie. (*Ibid.*)

1470. « Les hoirs de feu Georget Manceau, pour son jardin où souloit avoir maison, sise en la rue de la Verrerie. (*Ibidem.*)

1470. « La veuve de feu Jamet Breget pour son jardin sis près la maison à feu Jehan Hanotin, en la dite rue de la Verrerie. (*Ibidem.*)

1470. La Prieur de la Fontaine Saint-Martin, pour sa maison de la Verrerie où demourait Richard Paille, au lieu du prieur de Grammont. (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu maistre Guillaume Maupoint, pour son herbergement en la rue de la Verrerie, que tint G Bordeaux, le quel je tiens à présent en main. (*Ibidem.*)

QUARTIER DE LA TANNERIE.

Rue de Gourdain.

1470. « Item : par le moyen du seigneur de la Guierche, viii sous de rente que nous est tenu faire chacun an Pierre Le Roues, à cause de sa femme, fille de Jehan Cailleau, pour raison d'une maison sise en la rue de Gourdain du Mans, costoyant d'un costé à la maison de Messire Jehan Adélé, prestre, et qui fut à feu Godefroy, et d'autre costé, la maison de Jehan Le Paige, aboutant d'un bout aux murs de la cité du Mans, d'autre bout au pavé de la dite rue de Gourdain. (*Fief de l'abbaye de Bellebranchs. Déclaration de l'abbé au comte, du 6 mars 1470.*)

1474. . Item : par le moyen du seigneur de la Guierche, viii sous de rente que nous est tenu faire, chacun au, Pierre Le Roues, à cause de sa femme, fille de Jehan Cailleau, au terme de la Toussaint, pour une maison en sise en la rue de Gourdain du Mans. (*Même fief. Déclaration pour l'année 1474.*)

1480. « Prinse à rente du Conte du Maine par Louis Gaillard, moulrier, demourant en la ville du Mans, d'un jardin sis près N.-D. de Gourdain, joignant d'un costé les murs faisant la Clouaison de la ville du Mans, d'autre costé, à la venelle tendant de N.-D. de Gourdain au moulin Chestiveau. (*Lettre datée du 11 avril 1480, signé Champhuon. — Inventaire Tambonneau. fo 102 v^o, cote viii^e, xxii.*)

Aucun des deux censiers ne fait mention de cette rue.

Rue de l'Hôpiteau.

1300. « Mons^r Gervaise Goiet, prestre, pour une mèsou sise en la Tannerie du Mans, en la rue de l'Hospital, en la paroisse de N.-D. de Gourdain de laquelle il acquit la place de Jehan Lequeu le jeune et de sa femme, tenue du Seigneur de la Guerche à viii deniers de cens. (*Rôle des franc-fiefs, le dimanche avant la Purification 1300.*)

1369. « Le même Gervaise Goyet, pour xxvii sous de rente que Gief-froye Le Boucher lui estoit tenu faire à cause d'une autre mèsion sise en la Tennerie du Mans, en la rue de l'Hospital, laquelle rente le dit Mons^r Gervaise acquit de Colas Pontaudenier (1). (*Ibidem.*)

1433. « Jehan Jardin, teneur, pour sa maison où il demeure, qu'il tient du Chappelain de Congié, sise en la rue de l'Hospital du Mans près le Pont Ysouart. (*Aveu du fief d'Averton, du 13 mars 1433.*)

1433. « Jehan Rochier, à cause de sa femme, pour ses appentis jousté la maison du dit jardin, contenant quatre targelles de long (2) et une toise et demie de large. (*Ibidem.*)

1480. « Jehan Jardin, teneur, l'aisné, pour sa maison rue de l'Hospitaui, joignant la maison de Jehan Boullangier et le dit chemin de l'hospitaui d'un cousté, et d'austre cousté la maison du maître du Sepulchre, une venelle entre deux. (*Aveu du fief de Lancelinière, 3 juin 1438.*)

1480. « Jehan Boullangier, cordouannier pour une maison sise au quarrefour du Pont-Ysouart, joignant la maison au Barbet, et le chemin tendant au quarrefour de l'Hospitaui. (*Ibidem.*)

1480. « Les chappelains et les clerks de la confrairie de l'Eglise du Mans, pour raison d'une rente de xl sous qu'ils ont droit de recevoir chacun an sur les maisons que tient Jehan Bellangier, cordouannier, près le Pont-Ysouart, et qui furent à feu Monnoyer. (*Ibidem.*)

Saint-Hilaire.

1362. « Macé Goupil, pour la moitié du Gué-Grosset (3), qui fut à la Benoiste devant Saint-Hilaire, en la Tennerie. » (*Censier du C^{te}, n^o 1.*)

1362. « L'abbé et couvent de Champeigne, pour l'autre moitié du Gué-Grosset. » (*Ibidem.*)

1451 Pierre Lebouilleur, à cause de sa femme, par avant femme de Guillaume Jardin, teneur, pour sa maison où il demeure, sise devant l'église Saint-Hilaire. (*Fief d'Averton, aveu du 23 mars 1451.*)

1451. « Lucas Legéant, héritier en partie, à cause de sa femme fille de feu maître Michiel Delorière, pour leur maison sise devant la dite église de Saint-Hilaire. (*Ibidem.*)

1393. « Les Ardents du Mans, pour la Grange-Grousset, devant Saint-Hilaire, qui fut à la feue Benoiste. » (*Censier du C^{te}, n^o 2.*)

On remarquera qu'il n'est pas question de *rue* dans ces documents. Sil existait alors une communication directe entre la

(1). Ou Pontaudemer.

(2). Targelle, ancienne mesure.

(3) Le Gué grosset ou la grange Grousset ne pouvait être que le nom d'un bâtiment.

rue de Gourdain et l'église Saint-Hilaire, cette communication n'était vraisemblablement qu'une simple ruelle.

Une des maisons de cette ruelle, adossée à la muraille romaine, était le siège d'un petit fief mouvant du chapitre de Saint-Pierre et qu'on nommait le fief *Danse-Renard*. Le tenancier de ce fief avait pour devoir de porter la relique du beaume de saint Guingolois à la procession de saint Julien à Saint-Ouen, ayant sur la tête un chapeau de soie. (*Fief Danse-Renard, aveu du 12 avril 1688, inventaire du terrier de Saint-Pierre-de-la-Cour, n° 1476, Bibliothèque du Mans*). Le fief Danse-Renard a donné son nom à la rue actuelle.

Rue de la Tannerie.

1310. « Lettre de la court de l'official du Mans, sellée et signée le samedi après la Trinité l'an MCCCX, par laquelle Michiel du Sablonnier, paroissien de Nostre Dame du Pré, vend à Guillaume Leberger, prieur de Rouillon, neuf sous tournois de rente annuelle que Gilet Delannoye est tenu faire sur une maison sise en la Tennerie du Mans, joute la maison de feu Robert... en la paroisse de Gordenne. (*Inventaire du Chartier de Beaulieu*.)

1314. « Lettre de la court du Mans, sellée et signée et donnée le jeudi après l'Angevine MCCCXIII, comment Jehan Ledoulx et Julienne sa femme baillent à rente à Jehan Lours le plus jeune, clerc, pour le prix de ix sous tournois ou monnoye courante, de annuelle et perpetuelle rente, un herbergement sis en la vieille Tennerie du Mans (1), o ses appartenances qui sont en mèsons, o les cuves, o les noes, le fournel, et la chaudière, sis en la paroisse Saint-Hilaire, au flé de l'abbé de la Coulture, près le Courtil de Huet de Chevillé et près la mèsou de Jehan de Chasteaufort, à en faire toute leur plaine voulonté. (*Ibidem*).

1350. « Lettre de la court de l'official du Mans, signée du xxiv^e jour de mars, mil ccclix, faisant mention comment Marc Leboucher et Jehanne sa femme vendirent à Catherine la Boujue une place de terre sise en la Tennerie du Mans, en la paroisse de Notre Dame de Gordaine, entre la mèsou à Guérin Dessomes d'une part, et la mèsou de Jehan Angenaul, d'autre part, aboutant près les murs de la cité du Mans (2), pour le pris

(1) Je suppose qu'on donnait alors le nom de *vieille Tennerie* à la partie de la rue comprise entre la rue du Pont-Ysouart et la porte Sainte-Anne.

(2) Si par ces expressions « les murs de la cité du Mans » le rédacteur du titre a voulu désigner l'enceinte romaine, la place de terre vendue à Catherine la Boujue devait être située dans la partie de la rue qui s'étendait de la porte Sainte-Anne au carrefour du pont Perrin. Comment

de LX sous tournoys ou monnoye courante, de annuelle et perpetuelle rente chacun an, et pour cinq florins d'or une fois payés. (*Ibidem.*)

1362. « Les hoirs de feu Guillaume Rioul, pour une place sise ès moulins-à-tan de la Tennerie. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Jamet Levillain, pour sa maison que tint Mons^r Martin Guerrif en la Tennerie. » (*Ibidem.*)

1362. « Colin Amiot, pour une place sise en la Tennerie qui fut au procureur de Saint-Benoist. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Delaville, pour partie de la maison qui fut à feu Guillaume Lesaigneur, en la Tennerie. (*Ibidem.*)

1362. « Les hoirs de feu Alart Rioul, pour une ruelle qui est en la Tennerie. (*Ibidem.*)

1363. « Mons^r Jehan Goyet, prestre, pour une maison en la Tennerie qui fut à feu Jamet Levillain, héritier de feu Juliot Desegreville et par avant à Mons^r Martin Pauvert et à Mons^r Martin Guery. (*Censier du comte, n° 2.*)

1363. « Jacquet Bouju, pour une place où souloit avoir un apprenti, qui fut au procureur de Saint-Benoist et depuis fut à Colin Amiot. (*Ibidem.*)

1363. « Allain Teillaye, pour partie de la maison qui fut à Guillaume Leseigneur et après à feu Jehan de la Ville en la Tennerie. (*Ibidem.*)

1363. « Maître Jehan Dubreil, Jehan de Monfort, Jehan Jouy, Jehan Choffin, Jehan et Guillaume les Bouchiers, pour une venelle, en la Tennerie, par laquelle ils vont à leurs moulins dessus Sarte, qu'ils tiennent à rente et à héritage, laquelle venelle souloit tenir Alart Rioul. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Nepveu, le jeune, pour une place sise derrière sa maison jouxte nos murs de la Tennerie. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Les hoirs de feu Jehan Aumont, pour un apprenti et une cheminée sise jouxte sa maison et jouxte les murs de la Tennerie. (*Ibidem.*)

1362. « Thibaut Bouju, pour ses places de la Tennerie. (*Ibidem.*)

1367. « Richard Despres, procureur de la Confrairie de Saint-Jehan, célébrée en l'église de la Mèsion-Dieu de Confort du Mans, pour v sous de rente que laissa feu Jehan Dambrières à la dite frairie, sur une mèsion sise en la Tennerie du Mans, où demoure la femme de Robin Voitlaine. (*Rôle de droits de franc-kef, 16 mai 1367.*)

1367. « Jehan Bernard, procureur de la frairie de N. D. de Gordaine pour v sous de rente que Jehan Latrique est tenu faire sur sa mèsion de Tennerie. (*Ibidem, 23 décembre.*)

l'immeuble se trouvait-il alors dans la dépendance de la paroisse de Gourdain? faut-il admettre qu'ici les mots. » *En la Tennerie du Mans* » signifient dans le quartier de la Tannerie?

1379. « Honnête homme et discret maître Yves de La Ville-aux-Fevres, avocat en la court de l'église du Mans,... pour les chouses immeubles et héritaux ci-après contenus, lesquelles, de son bon pourpoux et volonté, il a ordonné et député en donation et fondation d'une chappelle, pour ycelle estre desservie en l'église de Mons^r Saint Julien du Mans, à la louange et l'honneur de Jésus-Christ, de la glorieuse Vierge et de toute la compaignie celeste, assavoir : 1^o une mèsou sise en la Tennerie du Mans, en laquelle demoure à présent le dit Yves, laquelle il acquit de Colin Pontaudenier, (1) avec ses apprentis, faits et édifiés de nouvel jousté la dite meson et les allées darrières sise jousté lesdits apprentif,... tenue du Seigneur de La Guierche à xviii deniers de cens... etc. etc. — (*Rôle des droits de franc-fief, 23 juin 1393.*)

1393. « Jehan le Baudroyer, pour le frou de la Tannerie qui fut aux moines de Champagne. (*Censier du comte n^o 2.*)

1398. « Les hoirs à feu Gieffroy de la Tennerie, pour les maisons de la Tennerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Guillaume Seignouriau, pour sa maison de la Tennerie, près les murs de Mons^r le Conte. (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Michiel Pilart, prestre, pour une maison sise en la Tennerie, près la porte de Gourdain (2) qui fut à feu Denis Durant, et de présent à Gilles Duperrier. » (*Ibidem.*)

1450. « Maître Jehan Pineau, chappelain de la Chappelenie fondée en l'église du Mans, pour une maison sise en la Tennerie du Mans, qui fut à Messire Henri de Montihier. (*Aveu pour les terres de Brocin et de Marcé, du 28 mars 1450.*)

1450. « Colas Le Royer, pour une maison sise en la Tennerie du Mans, qui fut à feu Guillaume Foulon. (*Ibidem.*)

1450. « Raouellet Guillon et Jehan Lehuchier, pour une maison qui fut à feu Guillaume Querquentois, sise en la Tennerie du Mans. (*Ibidem.*)

1450. « Jehan Robin, au lieu de Drouet Larcher, pour sa maison de la Tennerie du Mans. (*Broucin et Marcé, aveu du 28 mars 1450.*)

1460. « Raouellet Guillon, à cause de sa femme, par avant femme de Raouellet Rougiron, pour sa maison sise en la Tennerie du Mans, près la maison de l'hostellerie du Dauphin. (*Fiefs d'Isac et du Cormier. Aveu du 27 septembre 1460.*)

1460. « Les hoirs de feu Alexandre de Hubert, pour portion de l'oustellerie du Dauphin et de la court d'icelle maison, depuis l'entrée des grands huys d'icelle, du costé de la maison de Raouellet Guillon, jusqu'aux murs de la clouaison de la ville du Mans. (*Ibidem.*)

1453. « La femme de feu Alexandre de Hubert, pour partie de la

(1) Ou Pontaudemer.

(2) Voici encore une indication d'emplacement qui tend à prouver que, dans les anciens titres, le mot *Tennerie* a été souvent employé pour désigner le quartier de la Tannerie.

maison du Dauphin, depuis le milieu de l'entrée jusqu'au mur du coust de la maison où demeure Jehan Mailloche, et pour ses estables sises de l'autre partie de la dite rue de la Tennerie. (*Fief d'Averton, aveu du 15 mars 1435.*)

1435. « Jehan Alote, l'aisné, pour une petite maison joignant les dites estables. (*Ibidem.*)

1435. « Jehan Forget, pour sa maison et appartenances en la rue de la Tennerie. (*Ibidem.*)

1435. « Perrine, veuve de feu Jehan Gallet et par avant d'un nommé Choens, pour la moitié de la maison où elle demeure, qu'elle tient des religieux de Beaulieu à trois testes (1) et pour un autre maison sise dessous en la dite rue de la Tennerie. (*Ibidem.*)

1435. « Maistre Jehan Tellays, pour la moitié de la dite maison et pour une autre sise dessous, près la fontaine du Morier. (*Ibidem.*)

1435. « Jehan Thomas à cause de sa femme, pour raison d'une maison où il demeure en la dite rue de la Tennerie, y compris une maison qu'il tient à rente des Chappelains et clercs de Mons^r Saint-Julien du Mans. (*Ibidem.*)

1435. « Raoul Marteau, pour sa maison et places sises en la dite rue. (*Ibid.*)

1435. « Macé Dubois, pour sa maison où il demeure joignant la maison de Macé B... sise en la dite Tennerie. (*Ibidem.*)

1435. « Le même Macé Dubois et Guillaume Savari, pour une autre maison joignant à la maison du dit Macé B... laquelle maison fut à feu Colas Rebot. (*Ibidem.*)

1435. « Thomas Papin et la femme de feu Ysart, pour leur maison où ils demourent, sise en la Tennerie. (*Ibidem.*)

1435. « Maistre Seguin de Cohardy, pour l'adjonction de la maison qui fut au Baudrier, sise sur le trou par où descendent les eaux de la cité en la rivière de Sarthe. (*Ibidem.*)

1435. « L'abbesse et couvent du Pré, pour 11 sous de rente que leur est tenu faire Jehan Forret, pour une maison sise en la Tennerie. (*Ibidem.*)

1435. Jehan Ligier, l'aisné, à cause de sa femme, maistre Jehan Telay, maistre Jacque Audé, Jehan Ligier, espicier, à cause de sa femme, pour la maison, jardin et appartenances des Estuffes, sise en la rue de la Tennerie. (*Ibidem.*)

1435. « Jehan Chegnart, héritier en partie de feu Jehan Mailloche, à cause de sa femme, pour une maison qui fut à ung nommé Payn, joignant la maison des dites Estuffes, et pour la maison qui fut au dit Jehan Mailloche, toutes lesquelles chouses se joignent ensemble. » (*Ibidem.*)

1435. « Jehan de Querlavoine, de Sablé, pour une autre maison joignant la maison des Estuffes et qui fut à feu Thibaud Monnoyé. » (*Ibidem.*)

1435. « Jehan Leprevost, l'aisné, pour une maison et place, sise derrière, en la rue de la Tennerie, devant la maison où sont les Estuffes. » (*Ibidem.*)

1470. « L'abbé de Beaulieu, pour vii sous de rente que lui est tenu faire chaque année Jehan Vaier, boucher, à cause et pour raison de sa

(1) C'est-à-dire pour trois générations.

maison sise en la Tennerie, près la maison au Richiers. (*Fief de Beaulieu, aveu du 23 septembre 1470.*)

1470. « Le mesme abbé, pour vii sous de rente que lui est tenu faire chaque année ung nommé Palicou, pour raison d'un apprenti joignant aux murs de la Porte de la Tennerie (1), lequel apprenti fut à Jehan Millaud. (*Ibidem.*)

1470. « Le mesme, pour ix sous de rente que lui est tenu faire chaque année maistre Jehan Alote, pour raison d'une maison sise en la Tennerie du Mans. (*Ibidem.*)

1470. « Jehan de Lospitau, pour les choses qui furent à feu Tassin près le Pont-Ysoart. (*Fief de Tucé, aveu du 24 août 1470.*)

1470. « Colas Le Royer, pour son estre et appartenances du Pont-Ysoart, qui fut à Thomas Viau. (*Ibidem.*)

1470. « Item : xx sous tournois de rente que nous est tenu faire chacun an, au jour de la Toussaint, Bertran Pavy, à cause et pour raison d'une maison que ont tenu naguère Adam Leballeur et sa femme, costéant d'un costé et aboutant d'un bout à la rue de la Tennerie du Mans au quarrefour ou Pont Ysouart, et d'autre costé à la maison de feu Raoullet Marteau, que tient a présent Jehan Hemery, à cause de sa femme, fille de feu Jacquet Marteau, fils du dit feu Raoullet Marteau, et d'autre bout à la maison Jehan Pohiez, mercier. (*Fief de l'abbaye de Bellebranche ; déclaration du 6 mars 1470.*)

Les principales habitations, ou plutôt les principaux établissements de la rue de la Tannerie, étaient l'hôtellerie du Dauphin et la maison des Etuves ou Etuves.

La maison des Etuves devait être un établissement de bains.
— Qu'appelait-on la fontaine du Morier ?

QUARTIER SAINT-BENOIT

Boucherie.

Au ^{xiii}e siècle, il y avait une boucherie établie en dehors de la cité, non loin de la porte de la Cigogne. L'emplacement qu'elle occupait portait le nom de *carrefour de la Boucherie*. La principale voie qui y conduisait s'appelait *la rue de la Boucherie*.

Après qu'on eût fortifié le quartier Saint-Benoit, cette boucherie fut transférée à l'extérieur de la nouvelle enceinte, tout près du pont de Châteaux, jeté sur le Merdereau, c'est-à-dire

(1) La porte dont il est question ici était le *Portail Sainte-Anne*.

à l'entrée de la Vieille-Porte (1). Mais la rue et le carrefour dont je viens de parler n'en conservèrent pas moins pendant longtemps encore leur ancienne dénomination. A cette époque, du reste, l'ordonnance de police qui défendait aux marchands bouchers d'exercer en dedans des murs de la ville, ne fut peut-être pas si ponctuellement suivie que quelques étaux privilégiés ne restèrent dans l'ancienne Boucherie. C'est du moins ce qu'il est permis d'inférer du passage suivant de l'ordonnance de 1387 : (2)

« Et ne pourra char (chair) soursemée de porc ou de vache, de brebis
« ou de truys, estre vendue *en dedans* de la porte du Mans, mais *au dehors*
« sera vendue comme cele qui n'est pas digne d'estre en la compagnie
« de l'autre..... »

Ces observations m'ont paru nécessaires pour interpréter convenablement la signification du mot *boucherie* dans les deux livres de la censive. Là, cette expression, employée comme indication topographique, désigne aussi bien l'intérieur que l'extérieur de la Vieille-Porte. Pour distinguer les maisons de la *Boucherie* sises en dedans de l'enceinte de Saint-Benoît de celles placées au dehors, je me suis servi de deux jalons, la *Perrigne-Bouquede* et la *Maison-Viau*. La position de la Perrigne-Bouquede à l'intérieur est déterminée par plusieurs documents, notamment par celui-ci :

« Charte de l'official du Mans contenant don au profit de l'église et des chanoines de Beaulieu, par Julienne, veuve de Giles Bouquede, d'une rente de rente de cent sous..... sur des terrains situés entre le mur de ville et la Perrigne de la dite Julienne, auprès de la vieille Porte (3).

(1) Elle devait occuper le bout de la rue actuelle de la Vieille Porte du côté de la Place de l'Eperon. Au *xiv^e* siècle, ce n'était sans doute encore qu'une réunion d'étaux établis de chaque côté de la voie qui servait de communication entre le quartier de la rue Dorée et celui de Châteaux.

(2) Ordonnance de police de la ville du Mans, faite par le comte du Maine avec le *sen* d'enregistrement du *xii* février 1387, pièce cotée *xxxiiii*. (Archives de l'Empire.)— Ce document très-intéressant a été publié par Cauvin sous une date approximative. L'acte d'enregistrement qui accompagne l'original aux Archives de l'Empire fait connaître l'époque précise de la promulgation : le 12 février 1387.

(3) La porte de la Cigogne était connue alors sous le nom de Vieille-Porte.

C'est-à-dire auprès de la porte de la Cigogne. (*Titre du mois de janvier 1224, conservé en original aux archives de la Sarthe.*)

La maison d'Etienne Viau était placée dans le voisinage du pont de Châteaux (1), sur le chemin qui conduisait de la porte de la Boucherie (*aliàs* Vieille-Porte) à l'hébergement de Châteaux, et, par conséquent, hors l'enceinte. J'ai rangé dans un premier paragraphe tous les immeubles avoisinant la Perrigne-Bouquede; dans un second paragraphe, il est seulement question des habitations voisines de la Maison-Viau. Le troisième mentionne les maisons dont je n'ai pu préciser l'emplacement.

Rue et Carrefour de la Boucherie.

Immeubles situés en dedans de l'enceinte Saint-Benoît.

1362. « L'abbesse du Pré, pour une place où il souloit avoir un four, sise en la Boucherie. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Guillaume Lecirier pour la perrigne qui fut à feu Bouquedie (2). » (*Ibidem.*)

1393. « L'abbesse du Pré, pour une place où souloit avoir un four au quarrefour de la Boucherie. » (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Les hoirs a feu Guillaume Lebarbier pour la part de la maison Bouchedie (2) au quarrefour de la Boucherie. » (*Ibidem.*)

(1) Je suppose qu'on donnait le nom de *Pont-de-Châteaux* au pont jeté sur le Merdereau vis-à-vis la Vieille Porte. Le ruisseau le Merdereau entourait l'enceinte Saint-Benoît. *Châteaux* était un hébergement dépendant du prieuré de Château-l'Hermitage, et dont les bâtiments se trouvaient placés dans le voisinage de l'église actuelle de l'hôpital. Il relevait directement du Comte ou de la grosse Tour du Mans. Les moines de Châteaux possédaient en outre dans la banlieue, à Veaugautier, paroisse de Sainte-Croix, un bordage qui portait également le nom de *Châteaux*. (Aveux originaux).

(2) Le nom de cet habitant du Mans est écrit très-diversement dans les anciens titres. Gilles Boquedo ou *Bouquede*, ou *Bouquedie*, ou *Bouchedieu*, vivait dans les premières années du XIII^e siècle. Il était le neveu d'Amiot Lecirier par sa mère, ainsi qu'il résulte d'un titre du prieuré de Saint-Victeur du Mans où se trouve ce passage : « Amiotus Cerarius frater matris « Gilonis Boquede et unicus heres ejus ex parte matris suæ... » Mense maio anno 1223. (Cartul. de Saint-Michel n° 112. v°.)

En 1226, Julienne, jadis femme de feu Gilon Boquede, du consentement de Jehan, son nouveau mari, concède au prieuré de Saint-Victeur plusieurs planches de vignes sises à Bouche-l'Huine, et qui avaient appartenu au défunt. (*Ibidem*, n° 112, v°.)

1362. « Guillaume Moré, pour sa maison de la Boucherie, joute la Perrigne à feu Bouquedie. » (*Ibid.*)

1362. « Juliot Lebarillet, pour la partie d'une maison qui fut à feu Robin Neveu, devant la maison à feu Michiel Seinesel et la Perrigne à feu Bouquede. » *Ibidem.*

1362. « Agnès Dupuy, pour l'appenti à feu Bouche-en-teste, où demoura Maignier le cousturier. » (*Ibidem.*)

1362. « Regnaut Le Senier, pour la maison où il demoura joute la maison à la Danielle, et la tient à présent Guillaume Lecirier. » (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Leboucher, pour la maison où demoura La Danielle, joute la maison à Reignaut le Senier, au quarrefour de la Boucherie, et la tient Jacquet de Segrie. » (*Censier du comte, n° 1.*)

Immeubles situés en dehors de l'enceinte Saint-Benott.

1362.. « Emile Leforestier, frère de Saint-Ladre, pour une maison sise devant le pont de Chasteaux, en la Boucherie, joute Estienne Viau. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. . « Estienne Viau pour la maison où il demeure. » (*Ibidem.*)

1362. . « Gervaise Huet pour sa maison en la Boucherie. » (*Ibid.*)

1362.. « Lorent Neveu, pour sa maison de la Boucherie, joute la maison à Estienne Viau d'un cousté, et la maison à Gervaise Huet d'autre cousté. » (*Ibidem.*)

1362. . « Jamet Lemoine, pour une maison sise en la Boucherie, joute la maison à Estienne Viau. » (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Moré, pour sa maison sise joute la maison Bouchedieu en la Boucherie. (*Ibidem.*)

1393. . « Les hoirs à feu Guillot Neveu, pour la maison devant la Perrigne à feu Bouquedieu, au quarrefour de la Boucherie. » (*Ibidem.*)

1393. . « Jehan Jacquemin, pour l'appenti à feu Bouche-en-teste qui fut à feu Agnès Dupuy, sis au quarrefour de la Boucherie. » (*Ib.*)

1393.. « Les hoirs aux Seniers, pour une maison où demouroit Regnaut Lesainer près la porte aux Bouchers. » *Ibidem.*)

1393. . « Guillaume Leforestier, frère de Saint-Ladre, pour une maison sise près le pont de Chasteaux, en la Boucherie joute la maison à Estienne Viau. » (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Agnès, femme de feu Perrot Coueffort, pour sa maison qui fut à feu Gervaise Huet, en la rue de la Boucherie, qu'elle tient à rente de Jehanne, femme de feu Thomas Richier. » (*Ibidem.*)

1393. « Laurens Neveu, pour sa maison de la Boucherie, joute la maison de feu Estienne Viau et de feu Gervaise Huet. » (*Ibid.*)

1393. « Jehan Lemoine, pour la maison sise en la Boucherie, joute la maison à Estienne Viau. » (*Ibidem.*)

1362. « Le maistre de la frairie des pestours (*les boulangers*), pour une maison sise en la Boucherie, jouxte la maison à Gervaise Huet, d'une part, et jouxte la maison à Treppet, d'autre part. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Le maistre des Ardens, pour une maison sise en la Boucherie, jouxte la maison à Lorens Neveu. (*Ibidem.*)

1362. « Perrot Bouquet, pour place sise en la Boucherie, entre la maison à la Savare et la venelle par où l'on vaît à Chasteaux. (*Ibidem.*)

Immeubles dont je ne puis préciser la position par rapport à l'enceinte Saint-Benott.

1362. « Guillaume Lecirier, pour une place où il souloit avoir maison seant jouxte la Boucherie, qui fut à feu Bourgery. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Le même, pour la maison jouxte la dite maison, d'une part, et la maison Piau, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Pichon, pour ses places de la Boucherie, joignant à la maison de maistre Martin Pichon. (*Ibidem.*)

1362. « La Quarrée, pour un apprentiz en la Boucherie. (*Ibidem.*)

1362. « La femme de feu Ridelou, pour sa maison de la Boucherie où elle demoura et qui fut à feu Nicholas Lepoullailler. (*Ibidem.*)

1362. « Catherine Lacorduenière, pour la maison de la Boucherie qui fut à feu Frogent. (*Ibidem.*)

3^e trimestre de 1861.

1363. « Le maistre de la frarie aux pestours, pour une maison sise en la dite Boucherie, entre les maisons à Gervaise Huet et la maison Treppet. (*Censier du comte, n° 2.*)

1363. « Le maistre des Ardens dou Mans, pour une maison sise en la Boucherie, jouxte la maison à Lourens Nepveu. (*Ibidem.*)

1363. « Gervese Auderon, pour une place qui fut à feu Perrot Bouquet, en la Boucherie. (*Ibidem.*)

1393. « Maistre Jehan Lecirier, heritier de feu Guillaume Lecirier, pour une place qui fut à feu Jehan Lefèvre, et avoit esté à Jehan Bougery, jouxte la Boucherie. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Le même, pour la venelle d'entre la dite maison et la maison Piau. (*Ibidem.*)

1393. « La femme de feu Jehan Pichon, pour sa maison où elle souloit demourer en la Boucherie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à la feue Quarrée, pour un apprenti sis en la Boucherie (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à feu Jehan Ridelou, pour leur maison sise en la Boucherie. (*Ibidem.*)

1393. « Guillot Frogent, pour sa maison sise en la Boucherie. (*Ibidem.*)

1362. « Raoul de la Fousse, pour le four et pour la chambre qui furent à feu Frogier. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Jehan Ousmont, pour la place en laquelle il souloit demourer, jouxte la maison à feu Moré. (*Ibidem.*)

1362. « Pierre Divré, pour la maison devant la maison à Jehan Moré, que Gilet des Porchers a acquise. (*Ibidem.*)

1363. « Les hoirs de feu Raoul de La Fosse, pour le four et une chambre de la Boucherie qui fut à feu Raoul Frogier. (*Censier du comte, n° 2.*)

1363. « Les hoirs de feu Jehan Osmont, pour la Salomge (1) devant la maison à Gilet des Porchers, qui fut à Perrot Dyvré, et pour un apprentiz jouxte la maison du dit Gilet. (*Ibidem.*)

1362. « Les hoirs de feu Guillaume l'espicier, pour leur venelle sise cousté la Boucherie. (*Ibidem.*)

1362. « Thibaut Langlois, pour sa roche de la Boucherie et pour l'appenti qu'il acquit de Huet Tierri. (*Ibidem.*)

1362. « Margueritte la Sellière, pour ses chouses en la Boucherie et pour la maison de feu Georges Leroux. (*Ibidem.*)

1362. « Le Pitancier de La Coulture, pour la maison Pasmaille en la Boucherie. (*Ibidem.*)

1362. « Jehanne La Richiere, pour sa place de la Boucherie qui fut à feu Pierre du Rousay. (*Ibidem.*)

1363. « Les hoirs de feu Laurens Damené, pour la maison devant Haste de Saint-Omer (en la Boucherie). *Censier du comte, n° 2.*

D'après ces indications, on doit croire qu'au ^{xiv}^e siècle tout le flanc du coteau dominé par la porte de la Cigogne portait le nom de Boucherie. Une simple venelle, qui traversait le bas de la place actuelle de l'Eperon, conduisait de la porte de la Boucherie (ou Vieille-Porte) à l'hébergement de Châteaux, situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le grand hôpital.

Rue Dorée.

1280. « Lettre de la court du Mans signée et donnée le jeudi après l'octave de la Chandeleur M.CCCIII^{IX}, faisant mention comment Bourgine, fille de Robin Lagoyé et de feue Richette sa femme, vendit et ottrôla au nom de vendition à Estienne Laguillé toute la partie, le droit et la raison

(1) Salomge ou Saloinge. J'ignore la signification de ce mot.

que la dite Bourguine avoit et pouvoit avoir, pour raison de succession, en une mèsou, o le fons, o les courtils derrière et o toutes les dépendances assises en rue Dorée du Mans, au fief de l'abbé et couvent de Beaulieu, devant leur cellier, entre la mèsou de Robin de Juglé, d'une partie, et la maison de feu Quarenger, d'autre partie, et o tous les immeubles qui estoient en icelle maison... » (1). (*Inventaire du chartrier de Beaulieu.*)

1346. « Lettre de la court de l'official, sellée et signée par Raderay, et donnée le vendredi après *Invocant me*, MCCCXLVI : comment Guillaume Le Bigot, *aliàs* Sirot, et Macée sa femme, fille de feu Germain Jobin, confessent avoir vendu aux religieux, abbé et couvent de Beaulieu, la somme de xxiv sous mançois de annelle et perpétuelle rente sur une maison sise au Mans rue Dorée, près la mèsou de Thomas Landais, d'un bout, et près la mèsou de Symon de Vallon, d'autre bout, et sur son estre de Pennecière, appelé l'Estre-Foucher. » (*Ibidem*, f° 21.)

1362. « Lettre de la court du Mans, sellée, signée par J. Vallée, donnée le mercredi après *Reminiscere*, 1^{er} jour de mars MCCCXLII : comment Denis Gallet et Richer Bouteiller confesserent avoir quitté aux religieux, abbé et couvent de Beaulieu, tout le droit qu'ils avoient et pouvoient avoir en une place sise en rue Dorée, au fief des dits religieux... » (*Ibidem*, f° 20.)

1364. « Lettre de la court du Mans, sellée, signée par Valée, et donnée le vendredi après *Cantate* MCCCXLIV : comment Jehan Delaunoy, fils de feu Denis Delaunoy, Thevenote et Collette, ses sœurs, confesserent avoir quitté aux religieux, abbé et couvent de Beaulieu, tout le droit qu'ils avoient sur une place de terre sise en rue Dorée du Mans, au fief du dit abbé, entre les chouses des dits religieux, d'une part, et les chouses à feu Jehan Poignant, d'autre part. (*Même inventaire*, f° 20.)

1362. « Guillaume de Saint-Avy, pour une place sise rue Dorée. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Geoffroy Roessolle, pour la maison de rue Dorée, que

1363. « Les hoirs de feu Guillaume de Saint-Avy, pour une place sise en rue Dorée. (*Censier du comte*, n° 2.)

1363. « Les hoirs de feu Gieffroy Roissolle, pour la maison de rue

(1) L'original de ce titre est conservé aux Archives de la Sarthe.

Après la destruction de l'Abbaye de Beaulieu, vers l'année 1356, les religieux vinrent habiter leurs maisons de la rue Dorée. Ils y demeurèrent encore en 1454, ainsi qu'il appert du document suivant : « Item, nos maisons *esquelles de présent nous faisons nostre continuelle demourance*, situées en la rue Dorée du Mans, costoyant d'un costé la maison en laquelle de présent demeure Jean Jardin, cordonnier, aboutant d'un bout aux murs faisant la clouaison de la dite ville, et d'autre bout au pavement de la dite rue... (Fief de Beaulieu, déclaration de l'abbé au comte du Maine, du 30 mai 1454, signée J. Framboucher et Emery Cornilleau, tabellions du Mans.)

tient maître Raynaud de Raines.
(*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Jacquet de Segraye, pour sa maison de rue Dorée, sise juxte les choses de feu Guillaume Rioul, d'une part, et les choses de feu Jehan Brunot, d'autre part, aboutant au presbytère de Saint-Besnoist. (*Ibidem.*)

1362. « Nicholas Lechauvelier, pour la maison qui fut à feu Jehan Bunot en rue Dorée, juxte le dit de Segraye. (*Ibidem.*)

1362. « Robin de la Queurie, pour le frou de derrière son hostel en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1362. « Raoul Le Bouedre⁽¹⁾, pour la maison où il demoure, sise rue Dorée, et pour un travail sis devant icelle maison, qui fut à feu Jehan Halouse, juxte la maison de Robin de la Queurie, d'une part, et la maison d'Estienne Lepoullailler, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Rioul, pour les entrées de derrière de sa maison de Saint-Benoist, joignant à la maison de Philippot Bruneau, et fait le coign. (*Ibidem.*)

1362. « Le même Guillaume Rioul, pour le frou des fossés de la maison qui fut à feu maître Jehan Lecharpentier, en rue Dorée, joignant à la perrigne de Saint-Victor. (*Ibidem.*)

1362. « Macé Fourmy, pour son

Dorée que tient maître Reynaut de Raines. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Laurent le mareschal, héritier ou ayant cause de feu Laurens de Moustreul, pour la maison qui fut à feu Jehan Bunot et par avant avoit esté à Jacquet de Segraiye, juxte la maison que tient Jehan Froger, en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Frogier, boulanger, pour la maison et place qui fut anciennement à feu Jehan Bunot, et à présent à Guillaume Bequet, comme héritier de feu Nicholas Chauvelier, en rue Dorée, juxte la maison de Laurent mareschal. (*Ibidem.*)

1393. « Geoffroy Bouvet, pour portion de la maison qui fut à feu Raoul Le Bouedre, où il demeure en rue Dorée, et pour partie d'un journal de terre sis en dehors, outre les douves, derrière le dit hostel, lesquelles choses furent à feu Jehan Halouse, et sont sises entre la maison à Robin de la Queurie et la maison à Robin Lepoullailler. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Allart Rioul, pour les entrées de sa maison sise derrière Saint-Benoist, laquelle fut à feu Bioreau. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Allart Rioul, pour le frou des fossés de la maison où demoura maître Jehan Lecharpentier. » (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Macé

(1) Quelques généalogistes pensent que *Le Bouedre* est le nom primitif de la famille Le Boindre.

frou de rue Dorée. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Jacquet Bouju, pour une place séante en rue Dorée, devant la maison à Robin de la Queurie, que Guillaume de la Rivière tient. (*Ibidem.*)

1362. « Jehanne la Frétée, pour sa maison séant en rue Dorée, tenant aux places de L'Espau. (*Ibidem.*)

1362. « Marion La Chevilleresse, pour la maison où elle demoura, joute la maison à la Sonnet, et la tient à présent Hamelin Dolbeau. (*Ibidem.*)

1362. « Michiel Lebreton, pour ses places de la rue Dorée, qui furent à feu Hamelin Dolbeau. (*Ibidem.*)

Fourmy, pour les frous le Conte (1), derrière rue Dorée. » (*Censier du comte* n° 2.)

1393. « Thenard Bouju, pour la grant-perrigne de Saint-Benoist, et pour l'appenti emprés, qui fut à feu Jacquet Bouju, que tiennent à présent à rente de lui Denis Villecoq. » (*Ibidem.*)

1393. « La femme de feu Thomas Froumont, pour la maison qui fut à la Frétée, joignant aux places à l'abbé de l'Espau. » (*Ibid.*)

1393. « Les hoirs de feu Marion La Chevilleresse, pour la maison la maison de feu Brisepierre, en rue Dorée. » (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Lebreton, pour les frous le Conte des terres de rue Dorée. (*Ibidem.*)

1362. « Mons^r Guillaume Hay, pour ce qu'il tient és frous de monseigneur en rue Dorée, et le tient Guillaume Gaudin. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « La femme de feu N. de Belin, pour le frou qu'elle tient en rue Dorée. » (*Ibidem.*)

1362. « Le prieur de la Chartreuse, pour la maison qui fut à feu Mons^r Homelin Bodard en rue Dorée. » (*Ibidem.*)

1362. « Le même prieur, pour la maison qui fut à feu Caude en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1362. « Le même, pour la maison qui fut à feu Montouchet en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1362. « Le prieur de Chasteaux, pour le celier qui fut à Jehan Pelote. (*Ibidem.*)

1362. « Les hoirs de feu Jehan Maillart, pour une place sise en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1362. « Perronette Lapoullaillère, pour sa maison qui est en rue Dorée, joute le celier de Beaulieu, et la tient Perregaut. (*Ibidem.*)

1362. » La femme de feu Pierre de Rains, pour une venelle joute sa maison en rue Dorée (*Ibidem.*)

(1) *Frou*, terrain vague, inoccupé. Les expressions « Le Frou le Conte » signifient le terrain resté dans le domaine du comte parce qu'il n'avait pas été accensé. Ce terrain bordait un ancien fossé qui traversait le quartier de la rue Dorée, et dont je parlerai ci-après.

1362. « Michiel de Fouletorte, pour la moitié d'une venelle commune entre lui et Colas Giraut. (*Ibidem.*)

1362. « Colas Giraut, pour la moitié de la venelle que tient Robin Guillon. (*Ibidem.*)

1362. « Michiel de Fouletorte, pour la partie de la maison qui fut à feu Jehan Seynesel, et jouxte la maison à Colas Giraut. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Regnaudeau, pour sa partie de la maison dessus dite. (*Ibidem.*)

1393. « La Maison-Dieu, ayant cause des hoirs de feu Raoul Leboydre, pour la maison ou demoura le dit Boydre, en rue Dorée, près la maison à feu Giles Vaujoun, et pour un journal sis en dehors de la ville derrière le dit hostel. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Perrot Delaunay, pour une maison sise en rue Dorée, près le chemin à venir du Pont-Perrin à Saint-Benoist. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Duclot, mari de la femme de feu Guillaume Renault, pour sa maison qui fut à feu Robin Delamuse, joignant à la maison qui fut à feu Robin de la Queurie, en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan de la Ville, pour sa maison de rue Dorée. » (*Ibidem.*)

1393. « Philippot Lepiquard, mareschal, demourant en rue Dorée, pour une place à faire un travail à ferrer les chevaux et pour faire un apprenti dessus avec un autre apprenti sous le pignon devant son hostel. (*Ibidem.*)

1393. « Laurens Lemareshal, pour la place d'un travail à ferrer les chevaux, sis sur le pavement du seigr devant l'ostel du dit Laurens, en rue Dorée, à lui baillé par feu Jehan Jacquemin, procureur dudit seigr (*Ibidem.*)

1393. « La Maison-Dieu de Confort, pour la maison ou demoura Giles Vaujoun, mareschal. sise au bout de la rue Dorée, près du Pont-Perrin, laquelle fut à feu Chotard le mareschal. (*Ibidem.*)

1393. « La femme de feu Gerveze Pichereau, pour la maison où elle demoure en rue Dorée, qui fut à feu Gaudin Leplaidoyeur, entre les places de Yvonnnet de Montblanc, et la maison à Macé de la Touche. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Robin Malindre, pour les frous derrière la maison, jouxte la maison à feu Chotard le mareschal, en rue Dorée. (*Ibid.*)

1393. « Les hoirs de feue Jehanne La Finette, pour sa place en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1403. « Le maistre de la Maison-Dieu de Confort, pour l'ostel où demoura Jehan Morin, rue Dorée du Mans, et pour l'ostel qui est aux enfants de Jehan Amiot, où demoure Gilet Dupont. (*Aveu du fief des Planches, du 7 mai 1403.*)

1403. « Les hoirs de feu Geoffroy Leroyer, pour leur maison en rue Dorée. » (*Ibidem.*)

1403. « Guillaume Barbet, pour la maison où fut anciennement un four-à-ban en la dite rue. » (*Ibidem.*)

1403. « Les hoirs à feu Rataut, pour sa maison sise en la dite rue. (*Ibidem.*)

1403. « Les hoirs à feu Jehan Leblanc, pour sa maison sise en la rue Dorée. (*Ibidem.*)

1403. « Jehan Queronneau, pour sa maison où il demoure en la dite rue, qui fut à feu Jehan Lemarié. (*Ibidem.*)

1403. « Guillaume Lebarbier, pour la maison où il demoure en la dite rue, qui fut à feu Jehan Lemarié, et pour un courtil derrière allant jusqu'au droit de l'ostel Fevet (*ou Feuel*), comme le dit ostel comporte en allant jusqu'à la rivière de Sarthe. (*Ibidem.*)

1403. « Robin Gastevin, pour la maison où il demoure en ladite rue Dorée. (*Même aveu du fief des Planches.*)

1403. « La femme de feu Guillaume Lesaulnier, en ladite rue, qui fut à feu Thomas Janvier (*ou Jaurier.*) (*Ibidem.*)

1403. « Les hoirs de feu Huet de Buffes, pour leur maison et courtils derrière l'ostel à Guill^{ms} Legobert. (*Ibidem.*)

1403. « Jehan Desfourches, pour les choses qui furent à feu Jehan de Monceaux, c'est assavoir la perrigne où demoura Jeoffroy Bouvet; pour la maison où demoura Jehan Bouvet et pour le derrière de l'ostel de feu Guillaume Regnaud. » (*Ibidem.*)

1403. « Marie Plumard, pour la maison où elle demoure en rue Dorée.

1403. « Guillaume Léon, pour sa maison de ladite rue Dorée. (*Ibidem.*)

1453. « Jehan Leroy, pour ses maisons de rue Dorée, qui furent à feu Jehan des Pommiers. (*Aveu des fiefs de Broussin et de Marcé, du 30 mars 1453.*)

1470. « Item : trois maisons, la court et le jardin, sis en rue Dorée, costoyant d'un costé la maison à Anthoine Gillet, d'autre costé la maison à Michiel Lemoine, aboutant d'un bout au pavé de ladite rue, d'autre aux murs de la dite ville, esquels demourent de présent Jehan Boutigny, Jehan Belin et Jehan Goys, qui les tiennent à ferme de l'abbé et des religieux de Beaulieu. (*Aveu du fief de Tucé, du 14 août 1470.*)

1470. « Item : Une autre maison sise devant les dites maisons, aboutant d'un bout au pavé de la dite rue Dorée, et astient d'un costé à la maison de Jehan Fontaine, et la tient de nous Jehan Huard, a cause de sa femme, jadis femme de feu Jehan Goussant. (*Ibidem.*)

Autrefois, le quartier de la rue Dorée était coupé par un fossé qui contournait la colline et défendait les abords de la cité du côté de la porte de la Cigogne (1). L'établissement de l'enceinte Saint-Benoît ayant rendu inutile cette ligne de dé.

(1) On n'oubliera pas que, dans les deux Censiers, la Porte de la Cigogne est encore désignée sous le nom de Vieille-Porte.

gense (1), on combla peu à peu le fossé pour construire des maisons. A la fin du *xiv^e* siècle, il restait encore des portions de ce fossé, ainsi que le prouvent les documents suivants :

1393. « Le prieur de Beaulieu, pour les fossés dessus rue Dorée. (*Censier du comte*, n^o 2.)

1393. « Louis Morin, pour une maison où il demoure, en rue Dorée, entre la maison de Jehan Rose, boulangier, et la place que tient Jehan Gaupuceau, laquelle maison est sise sur les *douves* d'entre la cité et la rue Dorée. (*Ibidem.*)

1393. « Les héritiers de feu Alart Ryoul, pour le frou des fossés de la maison où demoura Jehan Lecharpentier, en rue Dorée. (*Ibidem.*)

1393. « Guillin Defougères, mareschal, pour un appenti couvert d'ardoise, contre la tourelle qui est en dedans de la barrière de la Vieille-Porte, sise rue Dorée, auquel appenti y a une forge. » (*Ibidem.*)

La barrière de la porte de la Cigogne était placée au bas du coteau, à l'entrée de la rue Dorée (2). En ces derniers temps, des fouilles pratiquées sur ce point ont fait découvrir des substructions qui paraissent remonter à une haute antiquité. C'était vraisemblablement à la barrière de la Vieille-Porte que se payaient anciennement les droits d'entrée.

1393. « Jehan Giroyme, pour un logis que tint feu Renei le cordouanier contre les murs de la cité, entre la Vieille-Porte et le *pont-levis* de la cité, sis rue Dorée. (*Ibidem.*)

La position de ce pont-levis n'est point complètement déterminée. On peut croire cependant que c'était le pont qui servait à passer la ligne de douves dont je viens de parler. Je ne sais si les expressions « *sis rue Dorée* » se rapportent au

(1) La circonvallation dont il s'agit ici faisait vraisemblablement la prolongation de celle des Bas-Fossés, et s'étendait jusqu'à la rivière. Était-elle de construction romaine ? Les substructions de ses escarpes, s'il en reste, peuvent seules résoudre cette question.

(2) Dans une autre partie du même Censier on trouve : « Guillin de Fugères, mareschal, pour la tourelle où il tient sa forge ; au dedans de la barrière de la cité du Mans, en rue Dorée. » Je ne pense pas que cette tourelle fût une de celles nouvellement construites pour l'enceinte Saint-Benoît. A mon sentiment, elle devait faire partie de l'ancien travail de défense qui, comme la ligne de fossés, ceignait tout le monticule.

pont-levis ou bien au logis de Jehan Giroyme. Dans tous les cas, le pont en question ne touchait pas la porte de la Cigogne. Mon opinion est que, de ce côté extérieur de la cité, les ouvrages de fortifications avancées s'étendaient jusqu'aux pieds de la colline.

SAINT-BENOIT.

1362. « Robin des Poinches, pour sa maison où il demeure devant Saint Benoist. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Jehan Boujou, pour sa maison de Saint-Benoist. (*Ibidem.*)

1362. « Jacquet Bouju, pour les maisons à feu Eustache, près Saint-Benoist. (*Ibidem.*)

1362. « Le prieur de Chasteaux, pour le celier qui fut à feu Pelote (1). » (*Ibidem.*)

1362. « Jacquet Bouju, pour la Grand-Perrigne Saint-Benoist et l'appenti. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Fevet, pour la maison que feu Jaquet Bouju bailla à feu Michiel Huache, près Saint-Benoist, laquelle fut à Jehan Leclerc. (*Censier du comte*, n° 2.)

1451. « Item : Une maison et un hebergement sis près Saint-Benoist, nommé anciennement le Celier Pelote, coustoyant d'un costé le chemin lendant de Saint-Benoist au Pont-Perrin, aboutant d'un bout à une maison que tient de nous Gervaise Lefebvre et que nous tenons de l'Ospitallier du Mans, et à la maison dudit Gervaise Lefebvre, et d'autre bout à la court du presbytaire dudit lieu de Saint-Benoist. (*Aveu de Châteaux*, du 18 novembre 1451.)

1451. « Le curé de Saint-Benoist du Mans, pour une place qui souloit estre anciennement en maison, sise entre notre maison (*de Saint-Benoit*) et le presbytaire du dit lieu de Saint-Benoist. (*Ibidem.*)

1460. « Lettre du xiv juillet 1460, signée Leroyer et Jarriel, contenant la prinse (*prise*) faite du comte du Maine par Jacques Lemoulnier et Peronelle, sa femme, demeurant en la paroisse de Saint-Hilaire du Mans, de lieux et places estant vuydes et inutiles, sises au placis (2) d'entre l'église de Saint-Benoist et les anciennes murailles faisant partie de la clouaison de la rue de la Tannerie et de celle de la rue Dorée, contenant soixante et onze pieds de long, et large de six toises et demy, ladite prinse faicte moyennant la somme de iv livres tournois de rente et un denier de cens. (*Inventaire Tambonneau*, cote viii^e et iii.) (*Titre original coté viii^e xii.*)

(1) Le cellier Pelote était à droite en descendant la rue Saint-Benoit. Il avait une façade sur la Dorée et une autre du côté l'église Saint-Benoit. C'est pour ce motif que le document qui le concerne se trouve reproduit deux fois.

(2) Sur la place.

PORTES DE VILLE ET POTERNES.

Porte de la Cigogne.

Cette principale entrée de la cité est quelquefois désignée dans les anciens titres sous le nom de Porte des Bouchers, *Porta Carnificum* (1). Mais le plus souvent elle y figure sous la dénomination de Vieille-Porte, *Vetus Porta* (2).

1362. « Jehanne Laranchière, pour sa maison de la Vieille-Porte. (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « La femme de feu Gilles Pasquier, pour la maison de la Vieille-Porte où demoura Jehan Pelote. » (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Jehan Giroyme, pour un logis que tint feu Renei Lecordouannier, contre les murs de la cité, entre la Vieille-Porte et le pont-levis de la cité. (*Ibidem*.)

Au xv^e siècle, elle prend le nom de *Porte-Ferrée*.

1470. « Les hoirs de feu Geoffroy Pellerin, pour leur maison sise près la porte Ferrée du Mans. (*Fief de Beaulieu, déclaration de l'abbé au comte*, du 15 septembre 1470.)

1470. « La femme et les hoirs de feu Ambroise Goupil, pour le bouge de sa maison sis près la porte Ferrée du Mans, en la paroisse de Saint-Pierre-l'Enterré. (*Ibidem*.)

1470. « Gervèze Gasteau, marchand, à cause de sa femme ; Jehan Bouschet, avocat en Cour-Laye, et Jehan Cornillau, pour leurs maisons sises près la porte Ferrée, qui furent à la feue femme de Reynault Deforges. (*Fief de Tucé. Aveu du 24 août 1470*.)

1470. « Le maistre et Maison-Dieu de Confort, près le Mans, pour leur maison de la porte Ferrée. (*Ibidem*.)

1470. « Ledit maistre et frères, pour une aultre maison sise près de ladite porte Ferrée. (*Ibidem*.)

C'est vers le milieu du xvi^e siècle qu'on a commencé à donner à cette porte le nom de porte de la Cigogne.

(1) En 1232, Thibauld de Beaumont assigne à l'entretien du chapelain d'une chapellenie, qu'il a fondée en l'église de Saint-Julien, le revenu de trois états de boulangers situés près la porte des Bouchers, *juxta Portam Carnificum*. (Livre-blanc du Chapitre. N° CCCLXXXI.)

(2) On peut citer notamment les dépositions de plusieurs témoins dans l'enquête de 1243..... «... Et ab illo usque *ad veteram portam civitatis*...» Déposition de Renault Clarel, chanoine du Mans. «..... Usque *ad portam* « *quæ vocatur Vetus Porta civitatis*..... » Déposition d'Etienne Bourguignon.

Porte Neuve.

1362. « Jehan Lemirouier, pour sa maison de Porte-Neuve, en la cité. (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Jehan Letourneux, Oudin Supplice, Jehan Perrinelle, pour leur maison qui jadis fut au Mirouerer, joignant la Porte-Neuve. (*Censier du comte*, n° 2.)

On peut croire qu'il s'agit ici de l'ouverture que Guillaume d'Assé fit pratiquer dans le mur romain, à côté de la grosse tour du Mans, pour sortir les prisonniers et les conduire à la justice, en passant par le cloître. Au sentiment de nos archéologues, la porte aurait été construite de 1360 à 1383.

Vieille Porte.

Elle prend d'abord le nom de *porte aux Bouchers* ou *porte de la Boucherie*.

1362. « Les hoirs à feu Denis Delacheze, pour leur maison emprès la *porte-le-Comte* (1), aboutant à la porte aux Bouchers. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Les héritiers aux Sainiers, pour une maison où demouroit feu Regnault le Sainier près la porte aux Bouchers. » (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Lefort, pour un courtil sis ès forbours du Mans, entre le courtil de Jehan Bouju de Corbeon et le chemin à aller de la Porte de la Boucherie à l'Ecu de Bretagne, lequel courtil Blaize Gadouin souloit tenir. » (*Censier du comte*, n° 2.)

Au xv^e siècle, elle prend le nom de *Vieille-Porte*.

Le fait est notifié dans une déclaration du prieur de Château-l'Hermitage au comte du Maine, ainsi qu'il suit :

1451. « Item : Noustre habergement de Chasteaulx comme il se poursuit, avecque ses appartenances, sis joust la Porte de la Boucherie du

(1) J'ignore ce qu'il faut entendre par les expressions la *Porte-le-Comte*. Peut-être désignait-on ainsi les restes d'une porte pratiquée dans l'escarpe de l'ancien fossé de la rue Dorée et devant laquelle se trouvait le pont de la Cité. En raison de la disposition du terrain, l'escarpe du fossé, c'est-à-dire la muraille qui le bordait du côté de la cité, devait avoir une élévation beaucoup plus considérable que la contrescarpe. Une tranchée, et par suite une porte, auraient été établies pour faciliter la communication entre les deux bords du fossé.

Mans, que l'on appelle à présent la Vieille-Porte. » (*Fief de Châteaux; déclaration du 19 novembre 1451.*)

1455. « La femme de feu Perrot Claveau, maczon, pour un jardin où il souloit avoir maison, sis près la Vieille-Porte, sur le ruisseau du Merdereau, qui fut à Jehan Bousard, cousturier, et depuis à Colas Desbrosses. (*Fief d'Averton. Aveu du 15 mars 1455.*)

1470. « Guillaume Savary, pour une maison sise devant la Vieille-Porte. (*Fief de Beaulieu, déclaration du 15 septembre 1470.*)

1470. « Le maistre et les frères de la Maison-Dieu de Confort, pour leur maison sise à la Vieille-Porte. » (*Ibidem.*)

1478. « Prise faicte du comte du Maine par Robin Martin, arbalestrier, d'une place sise près la Vieille-Porte de la ville du Mans, au boulevard d'icelle, entre la barrière de la Porte (1) et le jardin à maistre François Lechat, contenant trente pieds de long sur dix-huit de large. » (*Lettre originale cotée VII^eXVI. Inventaire Tambonneau, f° 180.*)

Poterne de Gourdainne.

1362. « L'abbé et les religieux de Saint-Vincent, pour une tourelle (2), sise à la pouterne de Gourdainne. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1368. « Jehan Moreau, procureur de la fabrique de notre dame de Gourdainne, pour IV sous de rente que Jehan Latrique est tenu faire à ladite fabrique sur sa mèsou sise joust la Pouterne de Gourdainne. (*Rôle des finances pour le droit franc-fief et pour amortissements.*) »

(1) Je rappellerai ici les observations de M. Violet-Leduc sur la destination des barrières. « Depuis les premiers temps du moyen-âge jusqu'à nos jours, il est d'usage de disposer devant les ouvrages de défense des villes et des châteaux, tels que les Portes, des palissades en bois avec parties mobiles pour le passage des troupes. Mais c'est surtout pendant les XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles que les barrières jouent un grand rôle dans l'art de la fortification. »... Suit la description de la barrière... » L'auteur termine ainsi : « Les barrières, très-avancées et vastes, étaient de véritables barbicanes qui permettaient à un corps nombreux de troupes de se réunir pour se jeter sur les ouvrages et les engins des assiégeants. « On défendait les faubourgs des villes avec de simples barrières, et souvent même les rues de ces faubourgs en avant des Portes. » (*Diction^{re} d'Architecte.*)

(2) L'Abbaye de Saint-Vincent possédait près de cette tourelle une maison qu'on nommait la maison de Beausept.

« Les religieux de Saint-Vincent, pour une maison en la Poterne de Gourdainne, joignant le mur de la cité et nommée Beausept. (Dénombr^{ment} des maisons du Mans qui se relèvent du domaine du Roy, année 1748. — Archives de l'Hôpital.)

1393. « Mons^r Michiel Pilart, prestre, pour une maison sise en la *Tannerie*, près la porte de Gourdain (1), qui fut à feu Denis Durant. (*Censier du comte*, n° 2.)

La poterne de Gourdain est mentionnée dans l'enquête de 1245 : « Durant muri civitatis à Porta Turris circumeundo usque ad Posternam de Gordana. » (*Réponse du chanoine Bourguignon*.) Elle était située à très-petite distance de la dernière marche du petit escalier des Pans-de-Gorron. Anciennement le seigneur de Torcé (2), en la paroisse de Louvigné, domaine qui relevait directement de la grosse Tour du Mans, avait pour sujétion de garder la poterne de Gourdain. Ce devoir féodal est rapporté dans un aveu du 1^{er} novembre de l'année 1387. Mais l'établissement de la muraille de la Tannerie fit changer sans doute cette disposition. Toujours est-il que le service militaire dû par le seigneur de Torcé en Louvigné est mentionné ainsi qu'il suit dans tous les aveux du siècle suivant, et notamment dans celui du 20 août 1414 :

« Et je vous doys et suis tenu faire quinze jours de garde et quinze « nuits à mouvance de seigneur, en voustre ville du Mans, à l'une des Portes de vostre dicte ville, appelée le Pont-Perrin, armé et abillé suffisamment, escuyer comme escuyer, chevalier comme chevalier, en armes et chevaux, ainsi que doyt estre escuyer ou chevalier qui doyt garde à son seigneur de fié, quand la dicte garde eschoit. »

Poterne de Saint-Pierre-l'Enterré.

C'est seulement dans des aveux du xvii^e siècle que j'ai trouvé mention faite d'une poterne dans le voisinage du pont Perrin.

1632. « Maistre Minier, notaire royal, pour un appenti par lui bâti de nouveau derrière sa maison de la Tennerie, la venelle de la *Pouterne* entre d'eux. (*Fief des Planches. Aveu du 23 août 1632.*)

1632. « Les héritiers Broustée, Beudoin et Pean, au lieu de la veuve Péan avec la veuve Jehan Gaudin, pour une petite maison, galerie et cellier situés sur la venelle de ladite *Pouterne*, près le puy Péan. (*Ibidem.*)

(1) Encore une citation qui donne à penser que le mot *Tanneris* désignait souvent tout le quartier.

(2) « Mon domaine de Torcé, appelé la mestairie de Louvigné, sis en « la paroisse de Louvigné, près la ville du dit lieu de Louvigné... etc... (*Aveu du 20 août 1414.*)

L'aveu ne donne pas de nom à cette poterne, mais il notifie que la maison des héritiers Broustée, etc., était voisine d'autres immeubles situés près le pont Perrin et non loin de l'hôtel de la Galère. Peut-être s'agit-il seulement de la poterne de la Galère (2)? Je remarque à ce propos un fait assez notable dans les diverses dépositions des témoins pour l'enquête de 1245. Le nom de la poterne Saint-Hilaire et celui de la poterne Saint-Pierre-l'Enterré ne figurent simultanément dans aucune de ces dépositions. En donnant la description de l'enceinte gallo-romaine, le témoin qui parle d'une des poternes s'abstient toujours de citer l'autre. Faudrait-il en conclure qu'à cette époque notre Grande-Poterne d'aujourd'hui portait indifféremment l'une ou l'autre des deux dénominations, et qu'il n'existait encore (je parle du ^{xiii}^e siècle) que deux ouvertures dans le flanc nord de l'enceinte, l'une près de l'église de Gourdaïne, l'autre près de l'église de Saint-Hilaire?

Poterne de Saint-Pierre-de-la-Cour.

Dans les titres du ^{xiv}^e siècle, cette poterne est plus communément appelée vis Saint-Pierre. Les documents où figure le nom de la vis Saint-Pierre ne concernant que des immeubles situés au bas de l'escalier ou de la vis, et, par conséquent, en dehors de la cité ; je les ai reportés à la seconde partie de mon recueil. J'appliquerai cette observation à tout ce qui a rapport au château du Mans ou à la Grosse-Tour.

(3) La Poterne de la Galère était une ouverture pratiquée dans l'enceinte Saint-Benoît pour l'abreuvoir du Pont-Perrin.

DEUXIÈME PARTIE.

FAUBOURGS.

Rue de la Barillerie.

1362. « Mons^r Pierre Papin, pour une place où il souloit avoir une maison, sise en la Barillerie, qu'il acquit de l'archidiacre du Passais, juxte Jehan Pichon, à cause de Jehanne La Longue, sa femme. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Bouchart Richier, pour sa maison devant la Barillerie. » (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Jehan Papin et Geoffroy Le Coustelier, pour une place où souloit avoir une maison sise en rue de la Barillerie, que Mons^r Pierre Papin acquit de l'archidiacre du Passais. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Les hoirs de feu Bouchart Richier, pour la maison de devant la Barillerie. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan le Bariller, pour la maison de la Barillerie, juxte la maison de son père, où demoura Macé Lebreton. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Thomas Lebarbier, pour les maisons de devant la maison à Gilet Bouju, juxte le puiz de la Barillerie. (*Ibidem.*)

1362. « Durant Piau, pour sa maison juxte le puiz de la Barillerie, et juxte la maison de Hemnelote La Bouteillère. (*Ibidem.*)

1393. « La femme et les hoirs de feu André Saicheterre, pour la maison et la roche, juxte les choses à Bouchart Richier, près le puiz de la Barillerie. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan de Bernoys, pour deux maisons en la rue de la Barillerie. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan de Mons, pour Henry Baye (*ou* Vaye), pour les places de la Barillerie, qui furent à Jehan Gespit? et par avant avoient esté à Estienne Daveze. (*Ibidem.*)

Le puits de la Barillerie était, dit-on, placé à l'entrée de l'ex-ruelle, aujourd'hui rue des Falotiers. Je pense qu'au *xiv^e* siècle la rue de la Barillerie ne se prolongeait pas beaucoup plus loin que ce puits. On remarquera que la *maison de la Barillerie*, l'ancienne usine sans doute, appartenait à un habitant appelé *Le Bariller*.

Rue de la Bourellerie (1).

1362. « L'abbé et couvent de l'Espau, pour la maison qui fut à feu Pierre Fretay en la Bourellerie. (*Censier du comte, n° 2.*)

1362. « La femme de feu Estienne Daveze, pour les maisons de la Bourellerie et pour la perrigne de feu maistre Gui Lenquesteur. (*Ibidem.*)

1362. « Les hoirs à la Revelle, pour la maison où demoure Le noble en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1362. « Les mêmes, pour la maison où demoura Robert Leforbisseur. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Maillet, pour sa maison de la rue de la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1362. « Droin de Saint-Omer, pour une place où il souloit avoir une maison sise en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1362. « Ledit Droyn (*sic*), pour une autre où il souloit avoir une maison sise en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1362. « Prudhomme le Sellier, pour la maison où il demoure en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1362. « Colin Doysel, pour sa maison de la Bourellerie, qui fut à Jehan Goupil. (*Ibidem.*)

1393. « L'abbé de l'Espau, pour les choses qui furent à Perrot de Fretay en la Bourellerie. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Henry Ray, pour les apentis qui furent à feu Estienne Daveze, et pour la perrigne de feu maistre Guy Lenquesteur en la Barillerie, près le quarefour Saint-Nicolas. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à la feue Revelle, pour la maison où demoure Le noble en la Bourellerie. » (*Ibidem.*)

1393. « Les mêmes, pour la maison où demoura Robert Leforbisseur en ladite Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Maillet, pour sa maison en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Drouin de Saint-Omer, pour ses choses de la Bourellerie, qui furent à feu son père, et où souloit avoir maison. (*Ibidem.*)

1393. « Le même, pour une place à ce joignant, où souloit avoir maison (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à feu Colas Dupuiz, pour la place qui fut à Peroine Lesellier. (*Ibidem.*)

1393. « Drouin de Saint-Omer de Challes, pour sa maison de la Bourellerie, qui fut à Jehan Goupil et à Collin Doissel. (*Ibidem.*)

(1) Ce nom est très-souvent écrit Bourrelerie. Il n'a rien de commun avec *Laboulerie*, ancienne dénomination de la rue de la Calande. Très-anciennement, la Bourellerie devait être le quartier des ouvriers bourrelliers.

1362. « Gillette, jadis femme de feu Robert Colet, pour ses places de la Bourellerie. » (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Les hoirs de feu Colas du puiz, pour la place qui fut à feu prudoime Le Sellier, en la Bourellerie. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Les hoirs de feu Guillaume le Taconnier, pour leur maison joignant celle de feu Colin de Chasteaux, en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Colin de Chasteaux, pour leur maison sise entre la maison Heurtelou et la maison au Taconier. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à feu Colas Thoreau, pour leur maison séant emprès la maison à feu Guillaume Le Taconier, en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à feu Gervese Heurtelou, pour leur maison en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à feu Salmon Quenette, pour sa maison de la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à Michiel et Pierre Piau, pour leur maison de la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Huet Le Pelletier, pour leur maison joignant la maison à Pierre Piau. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Joscelin de Saint-Avy, pour leur maison qui fut à feu Symon Le Royer, en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Durant Froissine, pour les maisons joignant à la maison au Camus Royer, en la Bourellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs du Camus Royer, pour leur maison joignant à la maison qui fut à Symon Le Royer. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Renault, pour ses places de la Bourrellerie que souloit tenir Jehan Lespicier. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Le Tonnellier, pour leur maison de la Bourellerie. » (*Ibidem.*)

D'après l'emplacement de la *perrigne de feu maistre Guy Lenquesteur*, on doit croire que la rue de la Bourrellerie aboutissait au carrefour Saint-Nicolas. Elle partait de la place des Halles et suivait vraisemblablement la direction des rues qui portent aujourd'hui les noms de la Perle et de Saint-Jacques. Voici un extrait d'aveu, du 20 décembre 1440, qui me confirme dans cette opinion :

« Item. Tout et tel droit de féage et seigneurie que j'aig et
« puis avoir en la rue de la Bourrellerie, près les Halles du
« Mans, lequel féage est à présent inutile et vacque et en
« ruinne, et sont à présent les places des maisons, qui y sou-
« loient estre, en ma main, pour ce que les personnes à qui
« elles furent anciennement sont mors sans héritiers qui s'en

3^e trimestre 1861.

« se veuillent fonder, ni m'en faire aucun denier ou obéissance, et se sont absentes du pays; et sont les dites maisons
« fondues et choisies pour la fortune des guerres et mortalités
« qui ont esté au pays au temps passé, et dont deux icelles
« places (de maisons) sont sises au long du chemin par lequel
« l'on va des dites halles à l'église Saint-Nicolas. » (*Aveu rendu au comte du Maine par Guillaume de Rouillon, pour la terre et seigneurie de Rouillon, près Le Mans*) (1).

Le nom de la Bourrelerie figure encore dans l'extrait suivant : « Les hoirs à feu Pierre l'Arcevesque, pour leur maison
« devant les Hales, entre la maison Eschart et le chemin de
« la Bourelerie. » (1393, *Censier du comte*, n° 2. »

Bourg-d'Anguy.

1362. « Agnès La Fourestière et Jehanne, sa fille, pour leurs maisons du Bourc don Guy. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Laurent Taquois, pour sa maison du Bourc don guy. (*Ibidem.*)

1362. « Lorent Beliard, pour la moitié de sa maison sise au Bourg don guy (*Ibidem.*).

1362. « Guillaume Beaucousin, pour ses choses du Bourc-don-guy, qui furent à feu Benoist Dutertre, et que tient de présent Perrot Lecoustourier. (*Ibidem.*)

1362. « Jacquet Dupuis, pour la maison qui fut my partie au Bourc don guy. (*Ibidem.*)

1362. « La femme d'Estienne Dufresne, pour ses terres et la roche du Bourc don guy, appelée

1393. « Richart Aubert, pour les maisons et courtils du Bourc don Guy, qui furent à Agnès La Fourestière. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Les hoirs de feu Laurent Taquois, pour leur maison du Bourc don Guy. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Laurens Belyart, pour la moitié de sa maison au Bourc don Guy. (*Ibid.*)

1393. « Jehan Hageron, pour ses choses du Bourc don Guy, sises entre Robin Lemoine et les choses à Mons^r Baudy, qui furent à feu Jehan Beaucousin et depuis aux clercs de Saint-Pierre du Mans. (*Ibidem.*)

1393. « Jacquet Dupuy, pour la maison qui fut my-partie au Bourc-don-Guy. *Ibidem.*

1393. « Jehan Josse, pour feu Guillaume de la Rivière, pour ses terres et la roche appelée La Fosse,

(1). La seigneurie de Rouillon, près le Mans, relevait directement du Comte du Maine. Son tenancier avait pour devoir féodal quinze jours de garde dans la ville, « quand le cas eschoïtoit selon la coustume du pays. »

Lafosse. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Michiel Gautier, héritier de feu Jehan Cormier, pour une place de maison qui fut à feu Henri Heuse, sise au Bourc don guy. (*Ibidem.*)

1362. « Perrot de Quennelet, pour la maison où il demoure. (*Ibidem.*)

qui furent à Estienne Dutresne, au Bourc don Guy. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Les hoirs de feu Michiel Gautier, pour une place qui fut à feu Henry Heuse et par avant avoit esté à feu René Crevelle. (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Guillaume Baudy, heritier de feu Perrot de Quennelet, pour les choses joignant Fouquet Toupin, au Bourc don Guy. (*Ibidem.*)

1362. « Mons^r Barthelemy du Bourdonguy, pour ses chouse du Bourc-donguy. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Les hoirs de feu Geneviève, pour la moitié de leur maison du Bourc danguy. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Delacourt, pour un courtil sis au Bour-donguy, près les courtils de Habueron et de Moricel Poupart, entre les choses à l'abbé de Lépaiu et les choses de Jehan Bouveteau. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jehan Bellanger, mari de la femme à feu Guillaume Gobie, pour un peu de terre sise au Bourc don Guy, qu'il avoit à cause de sa femme, laquelle terre fut à feu Gervaise Beaucousin. (*Ibidem.*)

1393. « La femme de feu Jehan Lebarillier, pour les terres du Bourc don Guy, faisant le coign par où l'on va à Yvré-L'Evesque, aboutant aux choses à Berthelot de Bernay. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Gervaise Chemineau, pour feu Jehan Boujut Pelletier, pour les terres joignant la terre de Jehan Lebarillier. (*Ibidem.*)

1393. « Le curé de Saint-Pierre-Lenterré, pour Fouquet Tauppin, pour es terres joignant à La Fosse. (*Ibidem.*)

1393. « Robin Lemoine, pour un courtil sis au Bour don Guy, près la maison Richart Lemoine et les choses de Saint-Pierre, que tient à present Mess^{re} Gieffroy Dupuis, prestre. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bouju de Perray, à cause de sa femme, héritière de feu Jacquet Dupuy, son frère, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à la mi-partie, sise au Bourc don Guy. (*Ibidem.*)

1393. « L'abbé de Lépaiu, pour les places, maseriz et terres du Bourc don Guy, sises entre les terres à Berthelot de Bernay et le chemin de rue Paillete. (*Ibidem.*)

1393. « Robin Lemoine, pour une maison et les courtils qui furent à feu Ernoul de la Chapelle, au Bourc don Guy. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Le Baudroyer, pour les choses qu'il eut par exécution de feu Galebrun, au Bourc don Guy. (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Thomas Du Boys, pour une maison et les courtils de vant et derrière, qui furent à feu G^{***}, au Bourc don Guy. (*Ibidem.*)

1363. « Berthelot de Bernay, pour la maison, terre et courtils qui furent à Perrot de Rday, au Bourc don Guy. (*Censier du comte, n° 2.*)

1367. « Alain de Laaingne (?), pour un herbergement sis ès forbours du Mans, au bourc danguy (sic), acquis du Sr de Lodon, noble, prisé xx sous de rente, rabatu les devoirs deus à cause des dites chouses, fine, pour ce que il est en ruisne pour la fortune des ennemis, à la somme de xl sous. » (*Rôle de finance pour le droit de franc-fief, 10 décembre 1367.*)

D'après quelques écrivains, le Bourg-d'Anguy tirerait son nom de celui d'un des échevins de la ville, Julien Danguy, qui, en 1553, aurait construit plusieurs maisons dans cette rue (1). C'est une erreur, que contredisent ces documents. A mon sentiment, le bourg Dom-Guy a une origine beaucoup plus reculée, il existait déjà, en 1133, lorsque Foulque, un des abbés de Saint-Pierre de la Couture, obtint du comte Jeoffroy Martel des privilèges pour les habitants du bourg de l'abbaye. La charte délivrée à cette occasion porte que le bourg de la Couture avait été créé dans une des vignes du monastère près du bourg de dom Guy, « *ante burgum domni Guidonis, filii Hugonis.* » (*Cartul. de la Couture, f° 215.*) C'est à Guy, fils de Hugues, qui a dû être un grand personnage, car il est fait souvent mention de ses libéralités dès les premières années du XII^e siècle, c'est à ce Guy, dis-je, que j'attribue l'origine du Bourg-d'Anguy.

En 1442, il existait encore dans ce quartier une ancienne habitation qui portait le nom de Manoir du Bourg-d'Anguy. Une baillée à rente du 22 janvier de ladite année, pour une autre habitation appelée Le Clos-Chesneau, présente cette habitation comme « joignant d'un côté le Manoir et le jardin du Bourg-d'Anguy, d'autre côté la ruelle tendant du presbytère de la Couture au Puits Saint-Bertrand et au cimetière de Sainte-Catherine, aboutant d'un bout au chemin tendant du puits Saint-Bertrand aux Arènes, et d'un bout d'amont au chemin de l'église de la Couture au bourg de Saint-Nicolas. (*Titre original conservé aux Archives de la Sarthe.*)

(1). Pesche. tom. III, p. 272.

Rue Boutière (1).

1362. « Mons^r Guillaume Gautier et Thomas Gautier, pour une place où souloit avoir une qui fut à feu Mons^r Nicholas Doucet, jouxte la maison où il demeure d'une part, et jouxte Riday, d'autre part, en rue Boutiere. (*Censier du Comte, n^o 1.*)

1393. « Mons^r Guillaume Gautier et Thomas Gautier, pour une place où souloit avoir une maison qui fut à feu Nicholas Doucet, près la maison à feu Riday, en la rue Boutière. » (*Censier du comte, n^o 2.*)

1393. « Les hoirs de feu Mons^r Jehan de Braye, pour leurs choses sises en rue Boutière, près les choses à feu Jehan Morant et au feu Sellier (Collin) » (*Censier du comte, n^o 2.*)

Rien dans ces extraits ne fait connaître la position de la rue Boutière. Ne serait-ce point une de celles qui disparurent quand on créa le fort de l'Eperon ?

Rue de la Bretonnière.

1362. « La femme de feu Alain Le Breton, pour sa maison de la Bretonnière. (*Censier du comte, n^o 1.*)

1362. « Guillaume Godelin, pour sa maison de la Bretonnière, qui fut à Robin Lemarchand. (*Ibid.*)

1393. « Jacques Le Breton, pour une maison sise en la rue de la Bretonnière, que tint la femme de feu Alain Le Breton. (*Censier du comte, n^o 2.*)

1393. « Les hoirs de feu Robin Lemarchand, pour une maison sise en la dite rue. (*Ibidem.*)

1393. « Robin Bodier, pour un apprenti joignant à sa maison en la rue de la Bretonnerie, lequel apprenti fut à Jehan Darrcees. (*Ibidem.*)

1393. « La femme de feu Jehan Le Breton, pour sa maison de la Bretonnerie. (*Ibidem.*)

1490. « Macé Lefrays, pour une maison et un jardin, en la paroisse de Saint-Jehan de la Chevrerie, en la rue de La Bretonnière, costoyant d'un costé le jardin de Colin Daillandres, et, d'autre costé, le jardin où souloit estre le four-à-ban de Saint-Martin. (*Fief de la Lancelinière. Aveu du 15 juin 1490.*)

1490. « Frère Jehan le Moulner, pour une maison sise en la rue de la Bretonnière, devers le chemin tendant de Pont-Perrin à Saint-Ladre, aboutant d'un bout au jardin de Guyonnot, et qui fut par avant à Jehan Bouju, grennetier de la Ferté. (*Ibidem.*)

(1). Le nom est écrit Boutière ou Boutier ; je ne suis pas certain de son rthographe.

La Bretonnière formait jadis un petit quartier. Vers l'année 1219, Raoul Garot et sa femme donnèrent en pure et perpétuelle aumône, au prieuré de Saint-Victor, la moitié de leur hébergement, sis au Mans dans la Bretonnière, « *in Bretonnaria*, » et quelques autres immeubles aux environs. (*Cart. Saint-Michel, layette Saint-Victor du Mans*, f° 126.)

On remarquera que, dans les titres de l'époque, le nom est écrit tantôt la Bretonnière, tantôt la Bretonnerie. La famille Lebreton y avait plusieurs propriétés. En 1393, Jacques le Breton et la veuve de Jehan le Breton y possédaient chacun une maison.

FRENERIE.

Rue de la grande Frenerie.

1362. « André Poipelu, clerc, pour sa maison de la Frainerie, que Jehannot de Sees tint, joignant au pont du Merdereau, et la tient Martin des Porches. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « La femme de feu Pierre Rains, pour une maison sise en la Frainerie, joute le pontceau, joignant à la maison de Jehannot de Sees. (*Ibidem*.)

1362. « Les Filles-Dieu, pour leur maison en la Frainerie, où demeure Geoffroy Le Charretier. (*Ibidem*.)

1362. « Jehan de Rideray, pour ses places de la Frainerie où il souloit demeurer. (*Ibidem*.)

1362. « Robin Delamuse, pour une chambre sur le ruisseau Le Merdereau. (*Ibidem*.)

1393. « Les hoirs de feu André Paypelu, pour les maisons en la Grande Frenerie, qui furent à feu Jehanne Danjou, que depuis tiendrent Robin de Sees et Leforbisseur. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Les hoirs de feu Pierre de Rayns, pour la venelle près de sa maison, devant la maison à Thevenart Bouju le jeune, en la Grande Fresnerie. (*Ibidem*.)

1393. « Les Filles-Dieu du Mans, pour leur maison en la Grande Fresnerie, où demoura Robin de Sees. (*Ibidem*.)

1362. « Michiel Le Breton, pour une chambre sur le dit ruisseau. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Jehan Cunaut, pour sa maison où il demeure, joute la maison de Jehan Le Cirier, sur le pont du Merdereau. (*Ibidem*.)

1393. « Estienne de Challe, pour la maison en la Frenerie, qui fut à feu Michiel Le Pelletier, joute la maison à Roger Langlais. (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Les hoirs à feu Jehan Eschalet, pour deux places en la Frenerie. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. Les hoirs à feu Gauthier Legras, pour ses places en la Frenerie.

1393. « Les hoirs feu Michiel des Loges, pour leur maison de la Fresnerie.

1393. « Les hoirs à feu Geoffroy Le Gaynier, pour leur maison en la Fresnerie.

1393. « Le Maistre de la Maison-Dieu, pour ses maisons en la Fresnerie.

1393. « La personne (*le titulaire*) de Saint-Michiel du Mans, pour une maison sise près la porte des Jacobins du Mans, en la Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu maistre Henri de Chevillé, chanoine du Mans, pour leur celier qui fut à feu Pierre Dangiers, en la Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les Jacobins du Mans, pour leur porte et pour leur place de maison d'environ icelle porte avec les appartenances, en la Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jacquet Bouju, pour leurs maisons qui furent à feu Roger Langlais et à André Le Gaignier, en la grande Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Eustace, pour sa maison de la dite Grande-Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan le Frenier, pour la maison devant les Filles-Dieu, en la Grande-Fresnerie. (*Ibidem.*)

Rue de la Petite-Frenerie.

1393. « Denis Quarre, pour les places qui furent à feu Jehan Bouju, et par avant avoient esté à Fier-de-la-Hache, sises en la rue de la Petite-Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehannot le Mareschal, pour ses places qui furent au Chappinseur, joute l'ostel Thomas de Lacay, en la rue de la Petite-Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Rastel, pour une maison sise devant les Filles-Dieu, joute la maison de feu Robin Giroys, en la Petite-Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Robin Giroys, pour un apprenti qui fut à feu Guillaume de Chasteaufort, devant les Filles-Dieu, joignant aux maisons à feu Rastel. (*Ibidem.*)

1393. « Agaisse, femme de feu Alain le Breton, pour deux apprentis devant les Filles-Dieu, en la rue de la Petite-Fresnerie, joute Guillaume de Monstereul. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume de Monstereul, pour une maison qui fut à feu Jehan Dugas, devant les Filles-Dieu, joute Juliotte La-Gaumaire, en la rue de la Petite-Fresnerie. (*Ibidem.*)

1393. « Juliotte La-Gaumaire, pour une maison qui fut à Guillaume de Chasteaufort, joute Guillaume de Monstereul. (*Ibidem.*)

Rue de la Grant-Frenerie.

« La femme de feu Aubery Constantin. » « Hues Dancines. » « Michiel de Champeaux. » « Gilet Lemercier. » « Jehanne Marc-Dargent. » « Michiel Leprestre. » « Thomas de Biars, clerc. » « Richart Lemaczon. »	Pour places séantes devant la porte aux Jacobins, lesquelles sont es douves où souloit estre la rue Héraut... (<i>Censier du comte, n° 2.</i>)
1393 « Marguerite La Potière. » « Odin Lorfèvre. » « Hamelin de Sainte-Jame. » « Robin de Valaine. » « Gieffroy Damene. » « Guillaume de Pavaye. » « Richart Lesellier. » « La fille de maistre Ade le charpentier. » « Germain Lesellier. » « Georgert Le Charpentier. » « Jehan Desalle. »	Pour les places sise es fossés. » (<i>Ibidem.</i>)

Dans les chartes du XIII^e siècle, l'expression latine qui désigne la Frenerie est tantôt *Freneia*, tantôt *Freneria*, tantôt *Frenaria*. Le cartulaire de Saint-Vincent donne le contrat d'acquêt d'une place dans la Frenerie pour l'année 1209 avec ce titre : « *De emptione plateæ de Freneia.* » (*Cart. de Saint-Vincent, f° 395.*) Vers le même temps, Pierre, fils de Benoît, donne en pure aumône aux religieux de Saint-Vincent la tierce partie d'une place sise en la Frenerie : « *tertiam partem plateæ sitæ in Freneria...* » Il vend à l'abbaye les deux autres parts pour la somme de quatre livres dix sous. Cette place de la Frenerie se trouvait dans la censive de la maison de Couefort. (*Cart. de Saint-Vincent, f° 316, anno 1209.*) En 1250, Gervais, surnommé *Claudus*, prend à rente de l'abbaye une maison située dans la rue de la Frenerie, « *domum sitam in vico de Freneria,* » près la maison de Julien Danjou. (*Même cart., f. 614, v°.*)

1387. « Jehan Rouju de Peray, à cause de Margueritte Dupuys sa femme, homme de foy simple du conte du Maine, au regard de la baronnie du

« Chasteau-du-Loir, par raison de son herbergement et appartenances sis
« en la Frenerie du Mans, jouxte la maison Bouju, et pour deux places
« sises en celle Frenerie, et pour les coutumes qui sont fées au Mans de Cos-
« tellerie et de ceux qui vendent et achètent ferrements esmolus, a devoir
« de fournir le conte, quand il vient au Mans, de pain aux despens
« du seigneur. » (*Aveu du vi mai 1387.*) (*Autre aveu du xv mars 1399.*)

Un aveu plus moderne donne la description de la maison seigneuriale de la Frenerie en ces termes :

« Item mon fief, domaine et seigneurie de la Fresnerie, sis en la
« paroisse de Saint-Nicholas, faubourg de votre ville du Mans, dont le
« domaine est aussi composé d'un grand corps de logis, une cour estable
« au devant, un grand celier derrière, cour et issue et puiz et latrines,
« estant le tout en un tenant, joignant d'un costé et bout les maisons,
« issues et jardins appartenant à Louys de Courtoux, escuier, sieur du
« Plessis, et à damoiselle Marye de Courtoux, dame de la Fontaine, sa
« tante, et à maistre Marin Trippier, advocat au dit Mans; d'autre costé
« les maisons et jardins des frères Precheurs du dit Mans, appelés Jaco-
« bins et la maison de feu maistre Jacques Péan, et de Marye Grudé
« sa femme, lesquelles choses sont de la rue qui tend du Carrefour de
« la Syrenne à aller à l'église des Jacobins... » (*Aveu du 2 août 1622 joint
à celui rendu pour le fief des Planches près le Mans.*)

La Frenerie était donc à la fois le nom d'une seigneurie, d'une maison et deux rues des faubourgs du Mans. La maison seigneuriale avoisinait l'ancienne Templerie, dont il est fait mention dans les censiers ainsi qu'il suit :

1363. « Jehan Gaudin, pour les places qui furent au Pecu, jouxte le Temple. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Estienne Dufresne, pour les maisons qui furent à feu maistre Guillaume de Bourdeaux, jouxte la maison à Durant Pyau et jontxe le Temple, Geoffroy Le Piau les tient. (*Ibidem.*)

HALLES DU MANS.

Vieilles Halles.

1393. « Cervaise Auderon, pour un porche portant sur deux estachers de bois, au bout d'un houstel qu'il a fait de nouvel près d'une porte des vieilles halles, entre la maison et les courtils de Symon Martin, et l'houstel du dit Gervaise, et près la maison de Perrot Bouteiller. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jehan Duclos et sa femme, jadis femme de Guillaume Reynault, maczon, pour leurs courtils sis ès forbours du Mans, entre les Vieilles-Halles et jouxte la maison de Michiel Pilart. (*Ibidem.*)

1380. « Cession faite en 1380 par le doyen de Saint-Pierre de la Cour, au profit de Gerveze Oderon, d'immeubles aboutant au chemin par où l'on va de vieilles halles à l'hostel des religieux de Chasteaux-l'Hermitage, et d'autre côté au chemin par où l'on va en rue droite à Mont-Greffier. (*Inventaire de Chartrier de Saint-Pierre de la Cour. Biblioth. du Mans, n° 20.*)

Quel était l'emplacement des Vieilles Halles? J'ai vainement cherché à m'éclairer sur ce point. Toutefois, je serais porté à croire qu'elles occupaient un lieu voisin de la place actuelle de l'Eperon. Une rue partait des Vieilles Halles et gagnait directement la maison de Châteaux ou l'hôpital actuel. Elles avaient plusieurs portes; ces portes pouvaient être celles dont il sera fait mention ci-après, la porte à l'Avoine et la porte au Blé.

Les Halles.

1362. « Jehan Lecharretier, pour un appenti joignant aux Hales. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Les hoirs de feu Colas Lebarbier, pour leur herbergement devant les Hales. (*Ibidem.*)

1362. « La femme de feu Jehan Ascelin, pour son herbergement de devant les Hales, et le tient Gaudin. (*Ibidem.*)

1362. « Colin Bouteiller, pour son herbergement devant les Hales, qui fut à feue La Hardie. (*Ibidem.*)

1362. « Marguerite la Ernaude, pour la maison qui tient o les Hales, qui est appelée La Fousse. (*Ibidem.*)

1362. « Pierre Larcevesques, pour son herbergement de devant les Hales. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan du Pin, le jeune, pour la maison des Porches, qui fut à feu Chenechon. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Lecharretier, pour un appenti joignant aux Hales. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Mons^r Guillaume Gautier, pour l'herbergement qui fut à feu Colas Lebarbier, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Jonneau, héritier de feu Geoffroy Ascelin, pour sa maison de devant les Halles. (*Ibidem.*)

1393. « Louis Morin et sa femme, héritiers à La Hardie, pour le herbergement qui fut à feu Jehan Hardi. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à la Arnaude, pour la maison de la Fosse, tenant aux Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs à feu Pierre Larcevesque, pour leur maison devant les Hales, entre la maison Eschart et le chemin de la Bourrellerie. (*Ibidem.*)

1393. « Dame Marie Dessubs Lestanc, pour sa maison des Porches, devant les Hales, qui fut à

1362. « Durant Piau, pour sa maison de devant les Hales, où demeure Macé Lepoullailler, joute la maison au Neveu. (*Censier du comte n° 1.*)

1362. « Les hoirs à feu Jehan Hache pour leur maison devant les Hales, qui fut à la feue Revelle. » (*Ibidem.*)

1362. « Lorenz Edouart, pour ses places derrière les Hales, que feu Fouquet Goupil tenoit. (*Censier du C^{te}, n° 1.*)

1362. « Amery de Segrie, pour son herbergement devant les Hales, joute le herbergement de feu Jehan Ausmont. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Binet et Peronne sa femme, pour sa place devant es Hales. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Lemee, clerc, pour sa place joignant à la place au dit Binet et à sa femme. » (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Bonneau, pour sa maison de devant les Hales, qui fut à feu Colin Charreau, joignant à la maison de feu Alain de Maigne, que jennent présent les enfants de feu Jehan Hache. (*Ibidem.*)

1362. « Estienne Thoreau, pour son herbergement où il demeure devant les Hales, et le tient Rennuçon par partie. (*Ibidem.*)

1362. « La femme de feu Thebaudin Froissine, pour sa maison de très (près) les Hales, qui fut à feu Henri Genis. (*Ibidem.*)

1362. « La femme de feu Jehan Chartraing, pour la maison où elle demeure devant les Hales. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Pentloye, pour sa maison qui fut à la feue Gasceline de Sablé,... derrière les Hales, joute la maison à Aimery Génis, et fut à Allain de Maigne. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Moré, pour la maison qui fut à feu maistre Martin Pinau, joute la maison Alain de Maigne, devant la maison à feu maistre Guy de Prie. (*Ibidem.*)

1362. « La femme de feu Alain de Maigne, pour la maison où elle demeure, devant la maison à maistre Guy de Prie, et la tient Jehan Jacquemin. (*Ibidem.*)

1362. « La même, pour la maison où elle tient taverne, joute la maison Hardi, et joute la maison Bonneau, et la tient le dit Bonneau. (*Ibidem.*)

1362. « Maistre Guillaume de Prie, pour le devant de la maison où il demeure, qui est de présent à Perrot Perroyn. (*Ibidem.*)

1362. « Yvonnnet Le Breton, pour la maison joute Alain de Maigne, devant la maison de maistre Guy de Prie. (*Ibidem.*)

1362. « Les hoirs de feu Pierre Ligier, pour ses maisons d'après les Hales. (*Ibidem.*)

feu Jehan Dupin, son frère.
(*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Mons^r Giles Chaperon, pour la maison qui fut à Jehan Giroyme, et, par avant, avoit esté à Durant Piau, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Collette La Gastelle, pour les maisons qui furent à Robert Hache, devant la maison à Durant Piau. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Lehenapier, pour son hergement devant les Hales, qui fut à feu Jehan Juhes. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Laurenz Alexandre, pour la vielle Monnoye de très les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Huet de Buffes et Raoul de la Fontaine, pour la vielle Monnoie, qui fut à Durant Piau, et où demoure Alexandre son gendre, devant les Hales. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Les hoirs à feu Guillaume Lebarbier, pour l'hostel de la Monn., qui fut à feu Guillaume Ligier et que tient Pierre Larcevesque, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Juliot Bouteiller et la femme de feu Jehan Navaire, chapentier, héritiers de feu Colas Giraut, pour partie de la venelle derrière leur maison devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « La femme de feu Jehan Navaire, hériteresse de feu Guillot Boussel, pour l'autre partie de la venelle. (*Ibidem.*)

1393. « Juliot Bouteiller, héritier de feu Jehan Eschart, pour le herbergement qui fut à Macé Lemoyne et après à Colas Giraut, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Lucas Martel (*aliàs* Marteau), pour le devant de la maison qui fut à feu Juhes et après à Lehenappier. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Lucas, pour les maisons qui furent à Colas Chartrain, près la maison du dit Henappier, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Perinnon Saynel, héritier de feu Thomas Thoreau, pour une place, près de la place qui fut à la Revelle, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Thenart Bouju, pour feu Alain de Maigne, pour sa maison devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Le même, pour le pont qui traverse icelle maison. (*Ibidem.*)

1393. « Le même, pour une maison qui fut à Guillaume Leroux, ès Porches, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bouju de Peray, pour feu Guillot Roussel, pour la moitié de la maison où il demoure, près la maison Clergerie, devant les Hales (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Michiel Seinesel, pour l'autre moitié de la maison que Guillot Roussel souloit tenir. (*Ibidem.*)

1393. « Loys Morin et sa femme, héritiers de la Hardie, pour les places qui furent à feu Georget de Torcé, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393 « La femme de feu Guillaume Renault, pour une place sise ès forbours du Mans, près les Hales et le frou du Temple. (*Ibidem.*)

1393. « Dame Marie Laroyne, pour la maison et pour la perinne qui fut à feu Jchan du Pin, devant les Halles. (*Ibidem.*)

1393. « Peronelle Dupin, pour sa perinne près la maison qui fut à Pierre Lecrier, derrière les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Maistre Jehan Lecrier, pour la maison où demoura Pierre Lecrier, derrière les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Martin Pinel, pour la maison que tint Jehan du Pin devant les Hales. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jehan Josse, pour feu Guillaume de la Rivière, pour ses terres et la roche appelée la Fosse, qui furent à Estienne Dufresne. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu maistre Guy de Prie, pour le devant de la maison où il demouroit, joignant à la maison Bonnaventure, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bonnaventure, pour la maison qui fut à feu Aimery Genis, et par avant avoit esté à Guillaume Adam, devant les Hales. (*Ibidem.*)

1461. Raoullet Marteau, pour certaines places sises aux Halles et pour ce que les matières des maisons qui souloient y estre ont esté vuidées par le dit Marteau, et nous a promis continuer la rente sur les dites places. (*Aveu de l'hebergement de Chasteaux au Mans, rendu au comte le 18 novembre 1461.*)

1461. « Les hoirs à la femme de Jehan Jumeau, pour leurs places sises aux Halles. (*Ibidem.*)

Parmi les édifices qui s'élevaient autour des Halles, on remarquera la Vieille-Monnoie, l'hôtel de la Monnoye, une ancienne auberge vraisemblablement ; la maison de la Fosse, la maison des Porches ou des Porchers ; la place sise entre les Halles et le *frou du Temple*. Ce frou du Temple, situé dans la rue actuelle du Saumon, était une dépendance de la Templierie du Mans, dont le siège formait une importante habitation attenante à l'hôtel de la Frenerie. Le four banal des Templiers, dont il est souvent question dans les titres de la commanderie de Guélian, devait être voisin de cette place.

Rue Héraut.

1362. « Le maistre de Saint-Ladre, pour une place où souloit avoir maison en rue Héraut, joignant Jehan Goupil, d'une part, et André Cadé, d'autre part. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Jehan Lemintier, pour une place où souloit avoir une maison qui fut à Macé Lemintier,

1393. « Jean Lespicier, pour sa maison de rue Héraut, devant la maison au Chantre de Saint-Julien. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Le maistre de Saint-Ladre, pour la maison à feu Hamelin de Lentrail, entre les maisons à feu Jehan Goupil et à André Cadé. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Lemintier, pour deuz maisons, rue Héraut, tenans à la maison au feu Mintier, et qui

joignant à Reignault de Mortaigne, et à Guillaume Langlois. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Guillaume Langlois, pour une place où souloit avoir une maison qui fut à feu Jehan Barioul, joignant à Jehan Lemintier d'un cousté et d'autre. (*Ibidem.*)

1362. « Philippot Chabin, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Jehan Goysil, joignant Mons^r Jehan, d'une part, et Guillaume Dutertre, d'autre part.

1362. « La Requoquillé, pour une place où il souloit avoir maison, qui fut à maistre Guillaume Leblay, de Trou, joignant

1362. « Jean Fayeau, pour une place où il souloit avoir une maison, où est la Grande-Sale, qui fut à feu Marion Dorleans, jouxte La Recoquillée. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Lebeaudroier, au nom et pour les hoirs de feu Guillot Ami, pour les places où il souloit avoir maisons jouxte Guillaume Dutertre. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Lemintier, pour une place séant rue Héraut, qui

furent à Macé Lemintier. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Guillaume Langlois, pour une place où il souloit avoir maison qui fut à feu A. Barouille, entre les maisons à feu Macé Lemintier. (*Ibidem.*)

1393. « Guérin Baybel, pour une place où souloit avoir une maison, joignant à la porte à Lévesque (1), en rue Héraut, près la maison à Phillippon Chabin. (*Ibidem.*)

1393. « Phillippon Chabin, pour une place qui fut à Juliot Chabin.

1393. La Requoquillé, pour une place où souloit avoir maison, qui fut à feu maistre Guillaume Leblois, devant les Jacobins. (*Ibidem.*)

1393. « Juliot Chappuis, pour la maison à Edeline de Maupertuis, devant les Frères Mineurs. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Feyau, pour la maison qui fut au maistre de l'école de Saint-Julien et avoit esté à Marcon d'Orléans. (*Ibidem.*)

1393. « Jehannot Lebaudoyer, pour les hoirs à feu Guillot Ami, pour les places où souloit avoir maisons, qui furent à feu Estienne de Lascay, en rue Héraut. (*Ibid.*)

1393. « Jehan Lemintier, pour une place qui fut à feu son père

(1) La porte à l'Évêque était une des entrées de l'Évêché ; elle donnait sur la rue Héraut, vis-à-vis l'église des Cordeliers. On la construisit quand on mura les alentours du chœur de la cathédrale et de l'évêché. Un ancien plan représente cette porte flanquée de deux tourelles.

fut à feu son père, joignant à Guillaume Langloys d'une part et à Estienne Lemintier, d'autre part. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Symon de Neufvillette, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à Jehanne La Morée, en rue Héraut, jouxte André Cadé, d'une part, et Estienne Lemintier, d'autre part. (*Ibidem.*)

1363. « Jehan Goupil, pour une place où souloit avoir maison, ou demoura Estienne Lemintier, jouxte la jouxte la ruelle de Mons^r Saint-Julien (2), et la maison de Saint-Ladre. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Lecirier, pour trois places où il souloit avoir trois maisons, séant en rue Héraut, joignant à Robin de Saint-Germain, d'une part, et à maistre Macé Dubouchet, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Philippot Renart, pour une maison sise en ycelle rue. (*Ibidem.*)

1362. Mons^r Jehan Bourdon,

et par avant avoit esté à Jehan Lerestif, en la dite rue. (*Censier du comte, n° 2.*)

1363. « Guillot Ami, pour sa maison, joignant aux murs de Mons^r Saint-Julien, en la dite rue (1). (*Ibidem.*)

1363. « Symon de Neufvillette, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Jehanne La Morée, en la dite rue. (*Ibidem.*)

1363. « Juliot Artuis, pour sa maison qui fut à Binet, entre les murs le Conte, en ycelle rue. (*Ibidem.*)

1363. « Bertan Ducoul, pour une maison sise en la dite rue, devant les Jacobins. (*Ibidem.*)

1363. « Jehan Goupil, pour sa maison devant la maison au Chantre du Mans, entre la ruelle de Saint-Julien et la maison de Saint-Ladre, en icelle rue. (*Ibidem.*)

1363. « Guillaume Lecirier, pour une place où souloit avoir trois maisons, sises en rue Héraut, et qui furent à feu Bertran Ducoul.

1363. « Philippot Renart, pour une maison sise en icelle rue. (*Ibidem.*)

1363. « Mons^r Jehan Bourdon,

(1) Par ces expressions « les murs de Mons^r Saint-Julien, » doit-on entendre la muraille qui avait été récemment construite autour du chœur de la cathédrale ?

(2) La ruelle de Saint-Julien servait peut-être de communication entre l'escalier de la Tour Fayau et la rue Héraut ?

1362. « André Cadé, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Marion La Lyonne, jouxte la maison de Neufvillette, d'une part, et aux maisons de Saint-Ladre, d'autre. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Robin de Saint-Germain, pour deux places où il souloit avoir deux maisons, qui furent à Philippot Renart. (*Ibidem.*)

1362. « Marcillet Genis, pour une place où il souloit avoir une maison jouxte Bernier, de la Flai-che. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Bernier, de la Flèche, pour trois places où il vouloit avoir trois maisons, séant rue Héraut, joignant à Jehan Fayau, d'une part, et à Marcillet Genis, de l'autre. » (*Ibidem.*)

1362. » Bouquet Leseillier, pour une place où il souloit avoir une maison en rue Héraut, qui fut à feu Guillaume Bougerie, jouxte Bernier d'une part et d'autre.

1362. « Estienne Lemintier, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Henri Freron, joignant à Jehan Lemintier son frère, d'une part, et à Jehan de Neufvillette, d'autre part. (*Ibidem.*)

prestre, pour une maison joignant à la maison Chabin, et qui fut à Mons^r Jehan Lejeune. » (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « André Cadé, pour une maison qui fut à Marion La Lionne, et par avant à Perot Bou..., ès fossés de rue Héraut, tenant à la maison Saint-Ladre. (*Ibidem.*)

1393. « Robin de Saint-Germain, pour deux places où il souloit avoir maison, sises en rue Héraut, et qui fut à feu Philipot Renart. (*Ibidem.*)

1393. « Marcillet Genis, pour une place où il souloit avoir maison, qui fut à Catherine, femme de Pierre Genis. » (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bernier, de La Flèche, pour trois places où il souloit avoir trois maisons, sises en rue Héraut, près les maisons à Marcillet Genis, devant les Jacobins. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Bouquet, cellier, pour une place ou souloit avoir maison, qui fut à Guillaume Bougery, et par avant à la Boulard. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Boynel, mar-schal, pour le travail de son hostel devant les murs des Jacobins, en rue Héraut (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Guillaume, pour sa maison ou il demouroit, qui fut à Hue Bondeillaint.

1393. « Estienne Lemintier, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à Henry Ferron, en la dite rue, près des Cordeliers. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Guil-

1362. « Juliot Artuis, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à feu Binet, joignant à Colas Dugué, d'une part, et à la maison de maistre Thomas Le Roy, d'autre part, es douves de rue Hérault. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Hubert Nevou, pour une place où il souloit avoir maison séant en rue Hérault, qui fut à Henry Nevou, joignant à Guillaume Angot, d'une part, et à Reignaut de Mortagne, d'autre part. (*Ibid.*)

1362. « Reynaut de Mortaigne, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à Henri Nevou, joignant à Herbert Nevou, d'une part, et à Jehan Lemintier, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Boyneau, pour une place où il souloit avoir maison, en la rue Hérault, jouxte la maison d'Amaury de Juillé, d'une part, et la maison de Robin de Saint-Germain d'autre part. (*Ibid.*)

1362. « Mons^r Jehan Bourdon, prestre, pour une place où il souloit avoir une maison, en rue Hérault, et qui fut à feu Goysil, jouxte Phelippot Chabin, d'une part, et la ruelle de Mons^r Saint-Julien, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Robin de Saint-Germain, pour deux places où il souloit avoir maisons qui furent à Pecu, joignant à Jehan Boyneau,

laume Le Cirier, pour leur maison en rue Hérault. (*Censier du c^{te} n° 2.*)

1393. « Guillaume Dippres, pelletier, pour la maison qui fut à Jehan de la Guierche et à maistre Nicolas de Saint-Vincent, en la dite rue. (*Ibidem.*)

1393. « La femme à feu Buharret, pour sa maison sur les fossés, joignant à Jehanne Le Barbié. (*Ibid.*)

1393. « Juliot Artuis, pour la maison qui fut à feu Binet, en la dite rue Hérault, emprès les murs le Conte. (*Ibidem.*)

1393. « Herbert Nepveu, pour la maison qui fut à Henri Nepveu, entre la maison à Guillaume Engot et Reignaut de Mortaigne, en ladite rue Hérault. (*Ibidem.*)

1393. « Reynaut de Mortaigne, pour une maison qui fut à Henri Nepveu, entre les maisons Herbert Nepveu et Jehan Lemintier, en la dite rue. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Boynel, pour ses maisons en rue Hérault. (*Ibid.*)

1393. « Le même Guillaume, pour le travail de son hostel, devant les murs des Jacobins, en rue Hérault. » (*Ibidem.*)

1393. « Maistre Jehan Bourdon, prestre, pour une maison joignant à la maison Chabin, qui fut à Mons^r Jehan Lejeune, maistre d'école de Saint-Pierre. (*Ibidem.*)

1393. « Robin de Saint-Germain, pour deux places où il souloit y avoir deux maisons qui furent à feu maistre Pierre Pecu,

d'une part, et au dit Robin, d'autre part, au nom des prêtres du Crucifix. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Guillaume Prieur, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à feu Berteau, devant les Jacobins, jouxte la maison à Macé du Bouchet. (*ibidem.*)

1362. « Aubelet de Germaincourt, gendre de Betizi, pour cinq places où il souloit y avoir cinq maisons, séant devant les Filles-Dieu, joignant à Robin Girois. (*ibidem.*)

1362. « Robin Girois, pour une place où souloit avoir un apprenti, séant devant les Filles-Dieu, qui fut à Guillaume de Chasteaufort, joignant à Betizi, d'une part, et à la femme de feu Alain Lebreton, d'autre part. (*Ibidem.*)

en la dite rue. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Perrin Prieur, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à feu Berteau, devant les Jacobins, jouxte l'hostel de maistre Macé du Bouchet. (*Ibidem.*)

1393. « Aubelet de Germaincourt, pour cinq places où il souloit avoir cinq maisons, sises devant les Filles-Dieu. (*Ibidem.*)

1362. « Agathe, femme de feu Alain Lebreton, pour deux places où il souloit avoir deux apprentis, séant devant les Filles-Dieu, jouxte la maison de Robin Girois et la maison de Guillaume de Monstreul. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Guillaume de Monstreul, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Jehan Dugas, jouxte Juliotte la Gaumaire. (*Ibidem.*)

1362. « Juliotte la Gaumaire, pour sa place d'une maison qui fut à feu Guillaume de Chasteaufort, jouxte Guillaume de Monstreul. (*Ibidem.*)

1362. « Collin Bougeant, pour sa part d'une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Jehan Lostelière, jouxte la Salle et jouxte Saint-Père. (*Ibidem.*)

1393. « Le Chantre du Mans, pour la maison La Broce (1) en rue Héraut. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Les héritiers de feu Guillaume de Sillé, pour une place devant la maison aux frères Mineurs, en la dite rue Héraut. (*Ibidem.*)

1393. « Maistre Jacques de la Maladrerie, pour la maison devant Guillaume Bouquet, sellier, en rue Héraut, devant les Jacobins. (*Ibidem.*)

1393. « La personne (*ou titulaire*) de Saint-Michel du Mans, pour sa maison de rue Héraut, jouxte la porte aux Jacobins. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Lestrillier, pour sa maison sous la Salle le Comte.

1393. « Richart Tapharel, pour sa maison sous les fossés. (*Ibidem.*)

(1) La broce ou Labrou.

1393. « Raoul de Saint-Denis, pour les fossés le Conte et pour ses courtils. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « La femme de feu Jehan Lebarbier, pour sa maison sur les fossés. (*Ibidem.*)

1393. « Guerin Baybel, pour sa maison joignant à la porte à Lèvesque, en rue Héraut, près la maison de Philippot Chabin. (*Ibidem.*)

1393. « Les chappellains de la Chappellenie au feu prestre Bréton, pour une maison sise en rue Héraut, jouxte la *Grant-Salle*, en la place de laquelle maison les douves de la ville sont. (*Ibidem.*)

La rue Héraud, *via Herald*, dont il est souvent question dans les titres du XI^e siècle (*voir le Cart. de Saint-Vincent*), est une de celles qui souffrirent le plus quand, au XIV^e siècle, on fortifia les abords de la cité. D'après le censier de 1393, vingt-neuf de ses maisons étaient disparues, sans compter celles qui ne dépendaient pas de la censive du comte. Elle partait de la porte de la Grosse-Tour, contournait le prieuré de Saint-Ouen, longeait les enclos des Cordeliers et des Jacobins, séparait l'établissement des Filles-Dieu de la Salle ou du Palais, et se terminait à la Poterne de Saint-Pierre-de-la-Cour. C'est dans cette rue qu'étaient situées la maison du chantre de Saint-Julien, celle du maître d'école et l'habitation de Guillot-Ami.

Motte Mont-Barbet.

1362. « Thebaut Le Henepier, pour la grange de très (près) la Mote de Mont-barbé. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Le même, pour la place au couvent de Saint-Vincent, qui fut à Jehan de Gourdain. » (*Ibidem.*)

1362. « Thomas Chapuys, pour l'ysue de sa maison devers la Mote, (doit pour cens) un petit pâté. (*Ibidem.*)

1362. « Robin Collet (ou Couet), et sa femme, pour son yssue de devers la Mote de Mont-barbé, (doit) (1) un petit pâté. (*Ibidem.*)

1393. « Thibaud Le Hennapier, pour la granche de son hostel, derrière la Mote Mont - barbé. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « André Saunier, pour une place qui fut à Jehanne la Gour-daine. (*Ibidem.*)

1393. « Michiel Dubois-Richart, pour l'ysue de sa maison, qui fut à feu Thomas Chapuys, sous la Mote Mont-barbé. (*Ibidem.*)

1393. « Robin Couet? pour une maison qui fut à feu Saunier, laquelle maison Gervaise de Baugé lui a baillée à rente. (*Ibidem.*)

(1) Thomas Chapuys et Robin Collet étaient les seuls censitaires du comte qui, au XIV^e siècle, devaient encore une redevance en nature.

1362. « Le maistre des Ardents du Mans, à cause de Jehanne, femme au feu Fouacier, pour sa maison avec les courtils, sis devant la mote de Montbarbé, qui jadis furent à feu Gervaise Chalumel. (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Guillaume P... pour l'ysse de sa maison, devant la mote de Mont-barbé, en la rue Saint-Vincent. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Jehan Dyvon, escrivain, pour l'ysse de sa maison qui fut à Guillaume Lefevre, et depuis à Pierre Turpin, mareschal, sous la mote Mont-barbé. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs du sire du Coudray, pour la maison sous Mont-barbé, qui fut à feu Robin Nepveu, et pour la maison qui fut à Henri Genis. (*Ibidem.*)

1393. « Estienne Cornillau, pour sa femme, jadis femme de Pierre Minbre, pour ses courtils et vignes, avecque une maison chaumyne, sise à la Croix de Pierre près Mont-barbé, et par avant avoient esté à Monsr Pierre Piau. » (*Ibidem.*)

Rue Montoise.

1479. « Jehan Chapelot, le jeune, textier de draps, demeurant en la paroisse de Saint-Jehan-de-la-Chéverie, ès faubourgs du Mans, prend à rente du Comte du Maine une place vide, de xi pieds de largeur et de xxv de longueur, joignant d'un costé au pavé tendant de la rue Montoise à Saint-Pavin, aboutant d'un bout à l'Arche Montoise, et d'autre bout au chemin tendant de la dite rue Montoise à Saint-Pavin. Lettre du 22 mars 1479, signée Gastel. » (*Inventaire Tambonneau. F° cii, l'orig. cote viii° xviii.*)

Rue Paillère.

1362. « L'abbé de La Pelice, pour sa maison de la rue Paillete. (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. Guillaume Lemarié, pour son herbergement et les courtils de rue Paillère, près Saint-Nicholas. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Le mesme, pour la place d'une maison avecque un pignon de mur, sis derrière, et un courtil qui fust à feu Jehan Levillain, en rue Paillet. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bonneteau, pour une place et le courtil où souloit avoir un four derrière Saint-Nicholas, qui furent à Guillaume Augier, et par avant avoient esté à Michiel Barig... en rue Paillère. (*Ibidem.*)

1393. « Le mesme Jehan Bonneteau, pour sa maison et pour l'appenqui furent à Macé Lorbeau, sis au coyn de rue Paillère. (*Ibidem.*)

1393. « Collette, femme de Jamet Lebrun, pour les terres que le dit Jamet print du sire de Tucé, en rue Paillère, entre les choses à l'abbé de la Pelice et les choses à Jehan Bouju Lepeliçonner. (*Ibidem.*)

1393. « Gilet Raine, pour les choses qui furent à Lancelin Papin, joignant aux choses à l'abbé de l'Espau et aboutant rue Paillère. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Duplessis, dit Minnier, pour ses courtils de rue Paillère. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jamet Lebrun, pour les terres qui furent à Jehan de Tou, sises jouxte les choses à Jacquet Dupuiz, en rue Paillère. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Jamet, pour un courtil sis à la Gaudine, en rue Paillère, et qui fut à Jehan de Trou. (*Ibidem.*)

1393. « L'abbé de la Cousture, pour les choses qui furent à la Cordouanière, et que tient à présent Guillaume Dutertre, en rue Paillère. (*Ibidem.*)

1393. « Berhelot de Bernay, pour une place joignant aux choses de la Cordouanière. (*Ibidem.*)

1393. « La personne (*le curé*) de Saint-Nicholas, pour une place joignant aux choses qui furent à la Corduanière, en rue Paillère. (*Ibidem.*)

1393. « La dite personne, pour sa maison, joignant à Jehan Bonneteau. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jacquet Dupuis, pour les mazeries et terres qui furent à feu son père, par avant avoient esté à feu Michiel Lehericé. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bouju, fils de Pierre Bouju, peletier, pour un courtil où demoura Jehan Lecointe, en rue Paillère. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bouju, le peliconnier, pour la maison que tient à présent Gervaise Lamoureux, jouxte la maison de Pierre Venczay, en rue Paillère. (*Ibidem.*)

Le rue Paillère n'était autre que la rue de la Paille d'aujourd'hui. La Gaudine, fief qui faisait partie du domaine du comte, avait son siège dans cette rue.

Rue des Perrines.

1362. « L'abbé et couvent de l'Épau, pour les maisons de la rue des Perrines, où demoura Huet Le Galloys. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « La Maison-Dieu de Confort, pour les apprentis jouxte la maison à la Mordrée, en la Perrinne. (*Ibidem.*)

1362. « La mesme, pour les apprentis qui furent à Thiephenne de La Chambre, en la rue des Perrines. (*Ibidem.*)

1393. « L'abbé et couvent de l'Épau, pour la maison où demoura Huet Le Galloys, en la rue des Perrines. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Le maistre de la Maison-Dieu de Confort, pour un apprentis jouxte la maison à la Mordrée. (*Ibidem.*)

1393. « Le mesme, pour les choses et terres sises au bout de la rue des Perrines, c'est assavoir pour les apprentis qui furent à Thiephaine de La Chambre. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Le Héricé, pour la maison où il demoure, qui fut à feu Pierre de Neuvy. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « La Maison-Dieu, pour la maison à feu Chotart; les hoirs à feu Jacquet Dupuy, la tiennent. (*Ibid.*)

1393. « Jacquet Dupuiz, pour la maison qui fut à feu Le Héricé, en la rue des Perrines. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Jacquet Dupuiz, pour la maison qui fut à feu Chotart, en la rue des Perrines. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Lefranc, pour une maison et un courtil, avec le puiz, qui furent à feu Guillaume de Neuvy, sise en la rue des Perrines, au coing du Bourc-dou-Guy, derrière les choses à Jacquet Dupuiz. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Les frères et sœurs aux Pruds de la frairie aux Charpentiers du Mans, pour leur mestairie de la rue des Perrines, qui fut à feu Belyart. » (*Ibidem.*)

La rue des Perrines, si je ne me trompe, devait avoir la même direction que la rue actuelle de Paris.

Quartiers du Pré, de la Madelaine et de Saint-Germain.

1453. « L'Abbesse du Pré, pour sa lavanderie, joignant aux murs de l'abbaye du Pré. (*Fief de Broussin et de Marcé. Aveu du 30 mars 1453.*)

1453. La dite abbesse, pour les places de Marcé, joignant la dite Lavanderie. (*Ibidem.*)

1454. « Le curé de Gourdain, pour un courtil sis à Saint-Germain, où demoura Jehan Yorin. (*Fief de l'Abbaye de Baulieu, aveu du 30 mai 1454.*)

1454. Jehan Lemoulnier de la Magdelaine, pour une maison sise à saint-Germain. (*Ibidem.*)

1454. { Michel Binet, pour une maison sise à la Garellière. (*Ibidem.*)
Jehan Veluet, pour une maison et courtils sis à Montaulx.
(*Ibidem.*)

Michel Leboucher, pour un jardin sis sur le chemin à aller au moulin de Chev... (*De chestiveaux probablement.*) (*Ibidem.*)

1455. « La femme de feu Jehan Corbeau, pour son courtiljouxte la venelle tendant des moulins à l'Abbesse à la maison du Géant. (*Fief d'Averton. Aveu du 25 mars 1455.*)

1455. Jehan Sillart, pour son courtil, où il y a une loge, coustoie et aboute au chemin tendant de la maison de la Croix-Blanche aux moulins à l'Abbesse. » (*Ibidem.*)

1455. « L'abbé de Beaulieu, pour un jardin sis à Saint-Germain, coustoie et aboute au chemin tendant du Mans à Beaulieu et à la Madelaine. (*Ibidem.*)

1455. Le seigneur de la Brosse, pour son habbergement jouxte l'habbergement de Gilet Lesaige. (*Ibidem.*)

1455. Perrin Lemoine, pour la moitié de la maison où il demoura, du cousté de vers le grand chemin qui tend du Pont-Ysouart à P. Germain, laquelle maison est de présent appelée la maison de la Croix-Blanche. (*Ibidem.*)

L'hébergement de la Broyse était une maison seigneuriale, située proche l'abbaye du Pré. Elle relevait directement du Comte. Les Anglais la détruisirent pendant la guerre d'occupation.

« Mon habbergement, en ruïne depuis la chevauchée du duc de Lancastre, appelé La Broyse, sis près le Mans, devant le Pré, avec les places, sont de présent en comptent (*en contention*) en vostre assise du Mans, entre l'abbesse du Pré et moy; joignant le dit habbergement aux chouses de l'abbasse et couvent du Pré et aux choses du presbytère du Pré... etc. » (*Hébergement de la Broyse. Aveu au comte, du 10 novembre 1406.*)

Carrefour du Pont-Perrin.

1362 « L'Asceline, pour sa maison du Pont-Perrin, qui fut à dame Jehanne La Feironne. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Jehan Lecorduennier, pour ses places du Pont-Perrin. (*Ibidem.*)

1393. « Michiel Bery, mari de la femme de feu Herbert Le Nourriczon, pour la maison qui fut à dame Jeanne La Ferrone, et après à L'Asseline, au carrefour du Pont-Perrin. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jehan de Chastenay, mari de la femme de feu Goëmelin, tenant pour ses places du Pont-Perrin, qui furent à feu Symon Joulain, et par avant avoient été à Jehan Lecorduennier, jouxte la maison de Herbert Le Nourrisson. (*Ibidem.*)

1362. « Robin Delamuze, pour sa maison séant au quarrefour du Pont-Perrin, tenant à Robin de la Queurie. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Haloise, pour sa maison sise au Pont-Perrin, qui fut à feu Choart, et que tient le Poulailler. (*Ibidem.*)

1393. « La femme et les hoirs de feu Jehan de Rosières, pour une chambre hebergée au bout d'une de ses maisons, es dis forbourg du Mans, près le Pont-Perrin, laquelle chambre porte sur deux acach. de boys, en la ruelle pour aller du carrefour du Pont-Perrin en la rivière de Sarthe, et y a une chambre pavée. » (*Censier du Comte n° 2.*)

1393. « La personne (*le curé*) de Saint-Pierre-l'Enterré, pour un journal de terre sis au carrefour du Pont-Perrin, qui fut à feu Hamelin Bedard et que tient Gervaise Lohier. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Mace Goylier, mercier, pour la saillie..... des soliveaux et d'une seule de boys, assise en son hostel, portant sur un des arches du Pont-Perrin, en dehors du dit hostel, au dit carrefour du Pont-Perrin. (*Ibidem.*)

1393. « Thomas Duperron, mari de la fille de Jehanne la Daguine, et le curé de Saint-Pierre-l'Enterré du Mans, pour un journal de terre qui fut à Almaury Lepelletier, sis à Saint-Ladre, au carrefour du Pont-Perrin, entre les terres du sire de Clermont et la terre des Ardens du Mans. (*Ibidem.*)

1393. « Le prieur de Saint-Victor près le Mans, pour les moulins de Richedoët, derrière Saint-Jehan. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu maistre Menart, pour les places emprès la forge du Pont-Perrin. (*Ibidem.*)

1470. « Jehan Moreau, pour son hostel où il demeure à Pont-Perrin. (*Aveu du fief de Tucé, du 24 août 1470.*)

1470. « Michiel Moyse, pour une maison sise au dit lieu de Pont-Perrin. » (*Ibidem.*)

1470. « La moitié de la place de la maison où feu Macé Gouaillier souloit demourer, sise au boulevard du dit Pont-Perrin. (*Ibidem.*)

1470. « Le Seigneur de la Mannourière, pour sa perrigne, qui fut à feu Buote, sise près le ponceau de Pont-Perrin, en allant à la Croix-Héraud. (*Ibidem.*)

La plus grande partie de ces immeubles étaient situés de l'autre côté de la Sarthe, dans la paroisse de Saint-Jean-de-la-Chévrie.

D'après les aveux de la châtellenie de Poligné, *aliàs* Poligny, près Laval, les seigneurs de cette terre avaient pour sujétion féodale « de commander les hommes et estagiers de « la dite terre, pour faire gardes au Pont-Perrin du Mans, « quand le cas y eschéoit par la coustume du pays (1). » (*Aveu rendu au comte du Maine, le 6 décembre 1588, par*

(1) L'entrée du Pont-Perrin était défendue par une porte que protégeait une des tours de l'enceinte de la Tannerie.

En 1475, l'Hôtel de ville solde Macé Le Texier, charpentier, pour avoir remis « au porteau (portail) et tour du Pont-Perrin sept soliveaux et deux saintures. » (*Comptes de l'hôtel pour l'année 1475. — Bibl. du Mans.*)

Jean Ouvrouyn, héritier de Guillaume Ouvrouyn (1), pour la terre de Poligny.)

Pont-Ysouard.

1393. « Guillon Desbarres, mareschal, pour un travail à ferrer les chevaux, devant son hostel au Mans, en la paroisse du Pré, près le Pont-Ysouart. (*Censier du comte, n° 2.*)

1454. « La secrétaine de l'abbaye du Pré, pour sa maison et courtils, sis près les barres du Pont-Ysouart. (*Fief de Beaulieu, déclaration de l'abbé, du 30 mai 1454.*)

1454. « Thomas Prihoude (?), pour son habergement des Barres du Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. « Jehan de Lospiteau, pour les choses des Barres qui furent à Robin. V., près le Pont-Ysouart. (*Fief de Tucé. Aveu du 24 août 1470.*)

1470. « Le chappelain de Saint-Pierre en l'église du Mans, pour son estre et appartenances du Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu Pierre Duvivier, pour les chouses des Barres du Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu Robin Lebuffetier, pour leur maison et appartenances des Barres. (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu Guillaume Moussant, pour les chouses des Barres du Mans au Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. « Les tenants les chouses de feu Philippe Philippon, sises ès barres du Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. « Maistre Jehan Teillaye, chanoine du Mans, pour ses chouses du Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. « Jehan Cornillau, prestre, pour ses chouses du Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. Colas Leroyer, pour son courtil sis sur Sarte, au dit Pont-Ysouart, et qui fut à feu Hubert Coy. (*Ibidem.*)

1470. « Les héritiers de feu Michiel Boessiaux, pour les choses des Barres. (*Ibidem.*)

1470. « Le Chappelain d'une chappelle étant de Saint-Pierre, que tenoit

(1) Jehan Ouvrouin était neveu de l'évêque Guillaume Ouvrouin, qui cinq années auparavant avait lui-même reconnu devoir ce service militaire au comte du Maine :

« Je, Guillaume Ouvrouin, par la grâce de Dieu, évesque de Léon, seigneur de Polligné, à cause de vostre conté du Maine, avoue estre vostre homme de foy lige, par raison de ma terre de Polligné..... et suis tenu semondre mes hommes estagiers de ma dite terre, o avenant semonce, pour faire gardes au pont Perrin du Mans, telles comme ils vous les doivent par temps de guerre, quand le cas y eschoit. » (*Aveu rendu au comte, le 7 septembre 1383. Titre original. Archives de l'Empire.*)

feu Mess^r Raoul Duboyssouche, pour un courtil sis es fossés du Pont-Ysouart. (*Ibidem.*)

1470. « Les chappelain et clers de l'église du Mans, pour un jardin sis près la place aux feux Lagrange et Cornilleau, audit Pont-Ysouart. (*Id.*)

1470. « Item. La dixième partie du revenu du four à ban sis près le Pont-Ysouart, et vingt sommes de vin que feu Hamelin d'Anthénaise, chevalier, et Julienne de la Guierche, sa femme, nous donnèrent en pure et perpétuelle aumosne, c'est-assoir le dit vin sur les vignes que nous avons près le Mans, lesquelles chouses, fors la dite rente de xx sols... avons deue sur la maison de Bertran Pavy. » (*Fief de Bellebranche, Abbaye. Aveu du 6 mars 1470.*)

Tous les immeubles dont il est fait mention dans ces extraits étaient situés sur la rive droite de la Sarthe. Les « *fossés du pont Ysouart*, » près desquels se trouvait le courtil d'une des chapellenies de Saint-Pierre, défendaient-ils l'entrée du pont du côté du faubourg ? Etaient-ce les fossés destinés à protéger les *Barres* ou la barrière ; ou bien faisaient-ils partie d'une ligne de défense qui aurait été établie dans le quartier du Pré, et dont il est question dans les passages suivants d'un aveu :

1455. « Item. Les curés du crucifix du Mans me sont tenus faire deux deniers de cens pour un jardin sis près les murs de l'abbaye du Pré, pour ce que, environ où il est, par le temps de la guerre, le terrain a esté mis *en fossés* et boulevards... »—Item, les héritiers de feu Pierre Du Vivier, pour leurs estables, lesquelles ont esté brulées et abbattues durant la dite guerre et mise la place *en fossés*... »—(*Fief d'Averton. Aveu 25 mars 1455.*)

J'ai reproduit, à l'article *Vieille-Porte*, la définition du mot *barre*, *barrière*, donnée par un de nos savants. Il peut se faire que l'expression ait été quelquefois employée jadis pour indiquer les points qui marquaient les limites d'une juridiction. Dans un aveu de Guillaume de Brocin au comte du Maine, les mots *Barres anciennes du Mans* me semblent avoir cette signification.

« Item, s'en suit ma justice, c'est-à-dire ma haute, moyenne et basse justice... en tous mes dits fiefs de Marcé et appartenances d'iceulx....
« tant en vostre nuece tenue de la dite foy que ailleurs, hors la clouaison
« et *barres anciennes de vostre ville du Mans*, es quels je ne advoue
« avoir que basse justice... »

L'hébergement des Barres du Pont-Ysouart servait peut-être à indiquer dans cette partie de la ville la limite de la juridiction féodale, ou plutôt *domaniale*, du comte.

Porte à l'Avoine.

1362. « Le maistre de Saint-Ladre, pour une place où il souloit avoir une maison, ~~étant~~ à la Porte à l'Avoine, laquelle tiennent les hoirs de feu Pierre Ligier. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Les hoirs de feu Guillaume Lecrier, pour leurs habergements de la Porte à l'Avoine. (*Ibidem.*)

1393. « Le maistre de Saint-Ladre, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Pierre Visaige, et que souloient tenir les hoirs de feu Pierre Ligier. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Maistre Jehan Lecrier, pour ses herbergements de la Porte à l'Avoine, qui jadis furent à Guillaume Lecrier. (*Ibidem.*)

1362. « Hervé Richomme, pour une place sise à la porte à l'Avoine, où il souloit avoir une forge. (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Jehan Lambert, pour la place qu'il a prinse de Benoiste, femme de feu Nicholas Lebreton, à la porte à l'Avoine. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Michiel Taveau, pour feu Oudin Rousseau, pour une place sise au coign de la Porte-à-l'Avoine, où souloit avoir une Salomge (1). (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Jacquemin, pour les places qui furent à Peronelle Ligier et par avant avoient esté à Guillaume Ligier, au quarrefour de la Porte à l'Avoine. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Jacquemin, pour les maisons qui furent à feu Hubert Hamon, au quarrefour de la Porte à l'Avoine. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Jacquemin, pour les maisons qui furent à Thomas Rebutet, faisant le coign à la porte à l'Avoine, en rue Saunière. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs aux Seniers, pour leurs places qui furent à Regnault Le Sainier, au quarrefour de la porte à l'Avoine. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Gervaise le Barbier, pour sa maison du quarrefour où l'on vend l'avoine. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs aux Seiniers, pour une maison où demoura le dit Sainier, près la porte aux Bouchers, au quarrefour de la porte à l'Avoine. (*Ibidem.*)

1393. « Mons^r Guillaume Gautier, pour la place qui fut à Chausepié et à Colas Lebreton, au quarrefour à la porte à l'Avoine. (*Ibidem.*)

Je suppose que la porte à l'Avoine, ainsi que celle au Blé, étaient les principales entrées des Vieilles Halles. Dans ce cas,

(1) On lit *Salomge* ou *Saloinge*. J'ignore la signification de ce mot.

les Vieilles Halles du Mans auraient été situées non loin de la porte aux Bouchers (*alias* Vieille-Porte). La maison de Jehan Jacquemin, en la rue Saunière, faisait le coin d'une de ces entrées.

Porte-au-Blé.

1362. « Guillaume Lecirier, pour la maison qui fut à feu Roussel Lefebvre, joute la porte qui fut au blé (1). (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Le même, pour la maison qui fut à feu Roussignol, devant icelle porte. (*Ibidem.*)

1362. » Le même, pour la maison qui fut à la Comtoise, joute la dite porte. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Colin Lecourtiller, pour leur part de la maison qui fut à feu Jehan Bourcier, où demoura Pierre Ligier, emprès la porte au Blé. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Les hoirs de feu Guillaume Lorbacene (?), pour sa maison sise à la porte au Blé. (*Ibidem.*)

Rue de Quatre-Œufs.

1367. « Richart Bonenfant, Jehan Gilles, Jehan Nepvou, Jehan Quarre, pour la frairie des Bouchers de la ville du Mans, pour xvi sols tournois de rente perpétuelle que Robin Durocher est tenu faire chacun an à cause d'une meson sis es fauxbours du Mans, en la rue de IIIII œufs, et qu'il tient chergée à ycelle rente. (*Rôle de finance pour droit de franc-fief.*)

1427. « Déclaration rendue par Estienne Guillon, medecin, pour une maison et un jardin, sis en la rue de Quatre-Œufs, près les halles du Mans, joignant d'un costé à la maison de Jehan Fresnau, d'autre costé au jardin de Guillaume Muserolle. (*Inventaire du Chartrier de Saint-Pierre-de-la-Cour. Biblioth. du Mans.*)

Rue de la Roërie.

1362. « Jehan Lequeu, pour la maison qui fut à Thenart Bouju, sise en la rue de la Roërie, joute la maison à Bouchart Richier. (*Censier du comte*, n° 1.)

1393. « Jehan Richier, héritier de feu Jehan Lequeu, pour la maison et la roche qu'il acheta de Thenart Bouju, joute les choses de Bouchart Richier, en la rue de la Roërie. (*Censier du comte*, n° 2.)

(1) Ces expressions, « joute la porte qui fut au blé, » tendent à me confirmer dans mon opinion que la dite porte servait d'entrée aux Vieilles-Halles. Après l'établissement des nouvelles Halles, la Porte-au-Blé, devenue inutile, perdit bientôt sa dénomination.

1393. « Jehan Lemouz, pour les choses qui furent à Guillaume de Montreul, joignant aux choses de feu Jacquet Dupuiz, en la rue de la Roerie. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Les hoirs de feu Bouju de Corbon, pour leurs maisons en la rue de la Roerie. (*Ibidem.*)

1393. Les hoirs de feu Thomas Lebarbier, pour les maisons et le celier qu'il donna à sa fille, femme de Thomas de Laçay, en la Royerie, devant la maison de Gilet Bouju. » (*Ibidem.*)

1393. « Les héritiers à la Remondine, pour deux places en la rue de la Royerie. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Dupin, le jeune, pour leurs places faisant le coign de la Royerie, devant Saint-Nicholas, qui furent à Laurenz Damené. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Remondin Lemounier, pour la maison devant les murs et devant la maison de Hastes de Saint-Omer. (*Ibidem.*)

1393. « Guillot Lomailin, pour une maison faisant le coing de la Royerie et de rue Saunière, devant le puiz de la Barillerie, qui fut à feu Bouchart Richier. (*Ibid.*)

Plusieurs chartes insérées au cartulaire de Saint-Vincent signalent l'existence de cette ancienne rue. Dans une de ces chartes il est question d'un immeuble situé : « *inter rugam quas vocatur Roeria et rugam quam vocant Salneria.* » (Année 1210.) Un autre titre de 1255 fait mention d'une maison-perrine appartenant à l'abbé, et sise « *in vico de Roeria...* »

Elle portait vraisemblablement de la place Saint-Nicolas et aboutissait à la rue de la Barillerie.

Saint-Nicolas.

1362. « Jacques Lebarbier, pour sa maison, sise devant Saint-Nicholas; Guillaume Augier la tient à présent. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Le Corduennier, pour sa maison derrière Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1362. « Michiel Pyau, pour la maison où demeure Amyote, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1362. « Le maistre de la Maison-Dieu, pour la maison qui fut à

1393. « Jehan Bonneteau, héritier de Jacquet Lebarbier, pour sa maison devant Saint-Nicholas. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « La Cordouannièrre, pour sa maison derrière Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Michiel Piau, pour la maison où demeure Amiote, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Le maistre de la Maison-Dieu, pour la maison qui fut à feu

de Pierre de Vanczay, jouxte Saint-Nicholas. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Jehan de Brumay, (ou Brimay), pour une place de maison, sise devant Saint-Nicholas, qui fut à feu

1362. « Hervé Goëmelin, pour le herbergement qui fut à la mère de feu Symon Buysson. (*Ibidem.*)

1362. « Julien Lebarillier, pour sa maison devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Bouju le peliçonnier, pour une place où il souloit avoir une maison, sise près Saint-Nicholas, jouxte la maison à feu Pierre de Vanczay. (*Ibidem.*)

1362. « Perrot Perrouyn, pour les maisons où souloient demourer Macé Lorbeau et Gilet Le Maczon, que tient à présent Guillaume Augier. (*Ibidem.*)

1362. « Perrot Borju, pour son porteau, pour sa cuisine, et pour sa petite court, qui fut à feu Nicholas de la Chappelle. (*Ibid.*)

Pierre de Venczay, jouxte Saint-Nicholas. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jehan de Brimay, pour sa place devant Saint-Nicholas, qui fut à feu Estienne. » (*Ibidem.*)

1393. « Hervé Gouymelin, pour la maison qui fut à la mère de feu Simon Buysson, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. Les hoirs de feu Jacquet Dupuys, pour une maison qui fut à feu Julien Lebarillier, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bouju le peliçonnier, pour la place où il souloit avoir une maison, jouxte la maison à feu Pierre de Venczay. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Perrot Perrouin, pour leurs maisons où souloient demourer Macé Corbeau et Gilet Lemaczon, jouxte les choses de Guillaume Augier, derrière Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Perrin Bouju, pour son porteau dessus sa Grant-Maison, devant Saint-Nicholas, et pour sa cuisine joignant à la dite Grant-Maison. (*Ibidem.*)

1362. « La Perrouyne, pour ses maisons derrière Saint-Nicholas. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Jehan Levillain, pour la maison à feu Beduant, derrière Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1362. « Perrot Perrouyn, pour sa roche devant Saint-Nicholas, jouxte les choses à la Qarelete. (*Ibidem.*)

1362. « Les hoirs de feu Guiot de Saint-Omer, pour leurs places et maisons devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Drouet Hastes, pour la place jouxte Saint-Nicholas, qui fut à feu Durant Leclerc. (*Censier du comte n° 2.*)

1393. « Droyen de Saint-Omer, l'ainsné, pour les maisons qui furent à feu Hastes de Saint-Omer, au quarrefour Saint-Nicholas, et par avant avoient esté à maistre Henry de Vernie. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Drouin (*sic*), pour la maison Promin, qui fut à Estienne Dulude, près Saint-Nicholas. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Le dit Drouin, pour sa venelle de jouxte Saint-Nicholas. (*Ibid.*)

1393. « Le dit Drouin, pour une place où il souloit avoir une roche, qui fut à la Perroine et depuis à Perrot Perrouin, au quarrefour Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Drouin, pour la maison qui fut à Catherine Le Bouju, et paravant avoit esté à Gieffroy de Saint-Avy, sise au quarrefour Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Drouin, pour la place qui fut à Corps-de-Bœuf, et pour l'appenti qui est près Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « La femme de feu Guillaume Dutertre, dit Martin, pour la maison où elle demoure, près Saint-Nicholas, ès Oyselières, et qu'elle tient à rente du prieur de Saint-Blaize. (*Ibidem.*)

1393. Guillaume Lemarié, pour une place où souloit avoir une forge, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1392. « Perrin Bouju, pour la place des porchers ou apprentils de la Grande-Maison (1), et pour faire allée o balez (2), toutefois qu'il voudra aller de la dite Grand-Maison à une maison qui fut à feu Aimery Langloys, c'est-assavoir au travers de la rue par où l'on va à la Fresnerie. (*Ibid.*)

1393. Le dit Perrin, pour sa part de la place qui fut à Gieffroy de Saint-Avy, et par avant avoit esté à Nicholas Desloges, jouxte la maison à la Maison-Dieu; c'est-assavoir depuis la maison à Pierre Bouju, vers la rue de la Frenerie, jusqu'à la fosse du Merderel. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Perrin, pour les maisons et pour les apprentils et pour les places qui sont assises entre les deux rues par où l'on va à Saint-Nicholas, qui farent à Gieffroy de Saint-Avy, par raison de sa femme, fille de feu Pierre Bouju. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Denis Davy, pour sa maison près Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Duplessis, dit m... gautier, pour la maison sise devant Saint-Nicholas, ès forbours du Mans. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Renault, macson, pour une place sise près Saint-Nicholas, qu'il tient de Droin de Saint-Omer de Challes. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Michiel Pinel, pour son celier devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Le seigneur de La Broyse, pour la maison jouxte le celier aux hoirs au dit feu Michiel Pinel. (*Ibidem.*)

(1) « Le 24 octobre 1474, maistre Thomas Prieur, écuyer, seigneur de Rouillon, avoue tenir à foi et hommage simple du Chapitre d'Angers, à cause de la seigneurie d'Athenay, la maison en la ville du Mans nommée la Grand-Maison. (*Archives du Chapitre d'Angers, fenêtre 11, tom. 11^e des Aveux. F^o 13, collection dom Villevieille. Biblioth. impériale.*)

(2) « Allée ou balez, allée couverte.

1393. « Les hoirs à feu Aliz Lamareschalle, pour la maison joignent auprès. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Jehan Langlays, héritier à cause de sa femme, fille de Denis Quarre, pour la maison qui fut feu Macé Fier-de-la-Hache, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Jehan Revel, pour la maison devant la maison à feu Hastes, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Michiel de la Chartre, pour la place devant la maison à Pierre Bouju, devant Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Bouju de Peray, héritier de feu Jacquet Dupuys, à cause de sa femme, sœur du dit Jacquet, pour une place où il souloit avoir maison qui fut à feu Jehan Lehericé, au quarefour de Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Gerveze Lamoureux, maczon, pour ses maisons où il demoure es forbourcs du Mans, près les choses à l'abbé de l'Espau et près de la maison de feu Vanczay, jouxte Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1393. « Colas de Lamardelle, pour son perron près Saint-Nicholas, qui fut à Pierre d'Yvré. (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu Jean Morin, fils de Robin Morin, pour sa perrigne et jardin qui furent à feu messire Jehan Lemonz, devant Saint-Nicholas. (*Fief de Tucé, aveu du 24 août 1470.*)

1470. Jehan Fouscher, de Neufvy, pour un courtil sis à Saint-Nicholas du Mans. (*Ibidem.*)

1470. « Les hoirs de feu Colas de Lamardelle, pour son hostel de Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1470. « La veufve de feu Lucas Durel, pour son houstel et courtils, sis près le presbitaire de Saint-Nicholas, qui furent à feu Georget Bonneteau. (*Ibidem.*)

1470. « Maistre Jacques de Bernoy, pour les choses qui furent à Cresson le-Juif, près Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

1470. « Guillaume Prieur et les hoirs de feu maistre Jehan de Longueil, pour leur maison et autres choses de Saint-Nicholas. (*Ibidem.*)

L'ensemble de ces immeubles formait ce qu'on appelait anciennement le bourg Saint-Nicolas. Cette partie des faubourgs du Mans a, depuis longtemps déjà, subi des changements trop considérables pour qu'il soit possible aujourd'hui de reconnaître la place qu'occupait, il y a quatre siècles, chacune des maisons.

Rue Saint-Vincent.

1362. « Maistre Macé Lebellanger, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Guillaume Levitrier, séant en la rue de Saint-Vincent, jouxte la maison de Colas de Chican. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Mons^r Jehan Lardant, pour sa maison de la rue Saint-Vincent, jouxte la maison de Guillaume de Montbuysot et jouxte la barre. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume de Monbisot, pour sa maison de la rue Saint-Vincent, jouxte la maison à Jehan Landerou, qui est à présent à mons^r Pierre Doubin. » (*Ibidem.*)

1362. « La femme de feu Guillaume Renoul, pour une terre qui est sous le cimetière de Saint-Vincent. » (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Guillaume Doure (?), pour la maison qui fut à feu Henri Baroille, en la rue Saint-Vincent. (*Censier du comte, n° 2.*)

1393. « Thibaut Lehenapier, pour la maison à feu Guillaume Hamon, sise au frou de la rue Saint-Vincent, près la barre, *aliàs* près la barrière, au bourc Saint-Vincent. (*Ibidem.*)

1393. « Robin Couet, pour une maison qui fut à feu Saunier, laquelle maison Gervaise de Beaugé lui a baillée à rente, sise en la rue Saint-Vincent. » (*Ibidem.*)

1458. « ... Item, les dits seigneurs tiennent les dites choses... avecque une place sise en la rue Saint-Vincent, que tient à présent Colin du Temple, en laquelle souloit avoir ung four-de-banie,... contenant journal à trois hommes de courtils; aboutant d'un bout au pavé de la rue, et d'autre à la mote Monbarbé..... Item, une tourelle sise en la ville du Mans, laquelle est en voustre nuesse, faisant la cloison ancienne de la cité du Mans, costoyant d'un costé nostre maison de Beaucep, et d'austre costé la maison du curé du Crucifix, dont somme tenus faire X^{lms} de cens... etc. » (*Déclaration au comte du Maine, rendue par l'abbé de Saint-Vincent, le 16 mai 1458.*)

La barre, *aliàs* barrière, de Saint-Vincent, faisait-elle partie des fortifications destinées à protéger le bourg, ou bien servait-elle simplement à marquer les limites de la juridiction du comte par rapport à la juridiction de l'abbaye ?

Rue Saunière

1362. « Perrot de Nevy, pour la roche au feu Deable, de Pontleve, et pour l'appenti de devant que tiennent les Jacquemins à présent, en rue Saunière. (*Censier du comte, n° 1.*)

1393. « La femme de feu Perrot de Nevy, de Bonnétable, pour ses maisons à la roche, où demoura Jacquemin Lepiquart, et pour un appenti qui fait le coygn de rue Saunière et de la rue des Perrines, et furent feu mons^r Aligan d'Espagne (*Censier du comte, n° 2.*)

1362. « Bouchart Richier, pour sa maison, en rue Saunière, devant le pays de la Barillerie. (*Ibidem.*)

3^e trimestre de 1861.

1393. « Jehan Bouju de Peray, pour Peronelle Dupin, pour la maison qui est jouxte la maison d'Alain de Maigne, qui fut à Jehan Dauteville et à present à Jehan Dupin, en la rue Saunière. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan de Nevy, pour partie d'un apprenti qui fut à feu Jacquemin Letavernier. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Jehan de Nevy, pour l'autre partie de l'apprenti qui fut à feu Jehan Delaville, en la rue Saunière. » (*Ibidem.*)

1393. « L'abbé de Saint-Vincent, pour les maisons perrines qui furent à Croysant le juif, et que tint depuis Jacquet Bouju, en rue Saunière, devant les haies. » (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Renoul Lecler, pour la maison d'emprès, et pour une place en rue Saunière. » (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Henry de Bernays, pour leur maison jouxte la maison feu Renoul Leclerc. » (*Ibidem.*)

1393. « Les dits héritiers, pour une place sise en rue Saunière. (*Ibidem.*)

1393. « Les héritiers de feu Guillaume Nepveu, pour la maison qui fut à feu Renoul, le pestour, en rue Saunière devant les haies (1). (*Ibidem.*)

1393. « Les hoirs de feu Huet de Chevillé, pour son cellier de rue Saunière. (*Ibidem.*)

1451. « Les hoirs de feu Constantin, pour leur maison de rue Saunière, dont je n'ai nulle connoissance... (*Fief d'Averton, aveu du 25 mars 1451.*)

1451. « Gervaise Percegaud, pour sa maison de rue Saunière. (*Ibidem.*)

L'an 1230, Robeline, veuve de Garin de La Porte, et Pierre Visaige, son gendre, donnent aux religieux de Saint-Vincent une place située au Mans, rue Saunière, « in vico qui dicitur Salneria. » (*Cartul. de Saint-Vincent, f° 568.*)

Je ne saurais préciser l'emplacement qu'occupait cette ancienne rue ; je remarque seulement qu'elle devait aboutir aux halles et qu'elle partait d'un point voisin du puits de la Barillerie. De plus elle était coupée par la rue de la Roérie.

Grosse Tour du Mans.

1362. « Thomas Lebarbier, pour son ovoër (*sa boutique*) où l'on a fait les fossés pour la forteresse de la dite ville (2), joignant aux murs de la Tour, d'une part

1393. « Thomas Lebarbier, pour son ouvrouer, qui estoit en la place où est à présent le Pont-Levis de la Tour ancienne, et qui fut à feu Bynet (en la barre de

(1) Les vieilles Halles probablement ?

(2) Il s'agit ici du fossé pour lequel on détruisit une partie de la rue Hérault. On jeta un pont sur ce fossé, dont il est fait mention dans des titres

et à la maison de Colas de Chican, d'autre part (en la barre.) » (*Censier du comte*, n° 1.)

1363. « Colas de Chican, pour une place où il souloit avoir une maison, qui joint à l'ouvrouer du dit Thomas, d'une part, et à la maison de maistre Bellanger, d'autre part. » (En la barre de la Tour.) (*Ibidem.*)

1362. « Maistre Macé Bellen-ger, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Guillaume Levitrier, séant en la rue Saint-Vincent, jouxte la maison de Colas de Chican. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Le Bourguignon, pour une place où il souloit avoir une maison, joignant à Michiel Guemar, d'une part, et aboute aux fossés de la Tour (en la barre.) (*Ibidem.*)

1362. « Symon Lextraté, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à feu Beyniau, d'une part, et à la porte à Lévesque, d'autre part (en la Barre de la Tour).

la dite Tour. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Colas de Chiquan, pour une place, joignant au dit Thomas et à maistre Macé Berenger, qui est en dedans de la barre de Tour, et qui fut à feu Jehannot Lefèvre. (*Ibidem.*)

1393. « Maistre Barenger, pour une place où souloit avoir une maison, qui fut à feu Guillaume le Vitrier, sous la Tour. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Lebourguignon, pour une place qui fut à Guillaume Le Bourguignon, et où il souloit avoir une maison, aboutant aux fossés de la Tour, et pour les courtils d'icelle. (*Ibidem.*)

1393. « Simon Lextraté, pour sa part d'une place ou souloit avoir maison qui fut à feu Beyneau, près la Porte à L'Evesque, à l'entrée de la rue Hérault, es douves de dessous la Tour. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Arthuy, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Huet A... sous la Tour, de vers les douves de rue Hérault. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Les hoirs de feu Herbert Delacour, pour une place emprès la Tour ancienne, près du Ponceau. (*Ibidem.*)

du temps. — En 1475, il y avait trois pont-levis pour la défense de la Grosse-Tour. Leur existence est signalée ainsi qu'il suit dans un compte d'ouvrages exécutés pour leur réparation. — « A Macé Le Texier, char-« pentier, pour avoir mys et assis quatre carreaux au pont-levis du « milieu du Chasteau, et relevé iceluy pour ce qu'il estoit choist en la « dosve — et au pont-levis du boulevard un autre carreau — et à l'autre « pont-levis d'entre la ville, aussi un autre carreau, et avoir relevé iceluy « pont... etc., en 1475. (*Actes délibératifs et comptes de l'hôtel de ville, Bibliothèque du Mans.*)

1393. « Les boirs de feu Richart Lesellier, pour une place près la dite Tour. » (*Ibidem.*)

La *Barre* de la Grosse-Tour devait être située très en dehors de l'édifice, si par ce mot on entend seulement la barrière en bois destinée à défendre la rue ou le chemin qui conduisait à la tour. Mais je suis porté à croire qu'il s'agit ici de la muraille qui fut établie autour de l'ancien donjon, et dont le périmètre avait assez d'étendue pour que son établissement eût nécessité la démolition de plusieurs immeubles particuliers, notamment des ouvrouers de Thomas Le Barbier, de la maison de Colas de Chicon, de celles de Jehan le Bourguignon, de Simon Lératé, maisons dont quelques-unes avoisinaient la porte de l'évêché.

J'ai remarqué, en outre, cette expression « *la Tour ancienne*, » qui dénote l'existence d'autres tours dans le voisinage, de celles sans doute qui flanquaient *la Barre* ou la nouvelle enceinte. Le seigneur de la terre de Miéré, près Amné, était un des vassaux du comte qui devaient un mois de garde au château ou à la Grosse-Tour, mais seulement quand le comte s'y trouvait en personne.

Il existait près de la Grosse-Tour une maison dans laquelle l'hospice des Ardents avait son four et qui servait de logement au seigneur de Milesse et à ses hommes d'armes, quand la défense de la ville les appelait au Mans.

« Pour raison des dites chouses (*la châteltenie de Milesse*) je vous doys « et suis tenus faire ressantissemant de lige-estaige en la maison où « souloit estre le four des Ardans du Mans, près la Tour du Mans, et quarante jours d'ost pour le besoin de vostre conté, allant et venant à vos « despens, tovté fois que le cas y vient. » (*Châteltenie de Milesse, aveu au comte, du 16 septembre 1463.*)

Cette maison devait être en dedans des murailles, sur la place actuelle du Château.

Vis (ou Poterne) de Saint-Pierre-de-la-Cour.

1362. « Mons^r Guillaume Bassougeau, pour ses places où il souloit avoir maisons, sous la Vis Saint-Pierre, joignant à la maison au doyen

de Saint-Pierre, d'une part, et à Jehan Haiche, d'autre part. » (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Jehanne La Pelletière, pour deux places où il souloit avoir apprentis, soubz la Vis Saint-Pierre, qui furent à feu Jehan Nepveu, jouxte Mons^r Guillaume Basougeau, d'une part, et Jehan Haiche, d'autre part. » (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Haiche, pour une place où il souloit avoir une maison, jouxte Jeanette Le Pelletier, et qui fut à feu Robin de la Cour. (*Censier du comte, n° 1.*)

1362. « Le même, pour le devant, o le voler, qui fut de la maison de feu Robert Massacre, joignant aux choses du dit Jehan Haiche, d'une part, et à Geoffroy Bouchery, d'autre part. » (*Ibid.*)

1362. « Le même, pour deux places où il souloit avoir deux maisons qui furent à feu Guillaume Eustache, soubz Saint-Pierre, joignant à Guillotin Lechangeur, d'une part, et à Simon Adam, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Perrot Bougery, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Tudelle, soubz la Vis Saint-Pierre, à Jehan Haiche, d'une part, et au Petit-Forget, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Jehan Forget, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Richart Lebigot, soubz la Vis Saint-Pierre, joignant à Geoffroy Bougery, d'une part et à Pierre Boileve, d'autre part. » (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Guillois, pour une maison qui fut à feu Jouchet de Valenciennes, sise soubz la Vis, joignant à Jehan Forget. » (*Ibidem.*)

1363. « Jehan Haiche, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Jehan Delacourt, et après à feu Robin Delacour, soubz la dite Vis. (*Censier du comte, n° 2.*)

1363. « Le dit Jehan Haiche, pour le devant de sa maison avec le volier, qui fut à feu Robert Massacre, soubz la Vis Saint-Pierre. » (*Ibidem.*)

1363. « Le dit Jehan Haiche, pour deux places où il souloit avoir deux maisons qui furent à feu Guillaume Eustache, soubz la dite Vis. (*Ibidem.*)

1363. « Perrot Bougery, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Geoffroy Lebreton, et par avant à feu Tudelle. » (*Ibidem.*)

1363. « Jehan Forget, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Richart Lebigot, entre les maisons à Geoffroy Bougery et Perrot Boileau. (*Ibidem.*)

1363. « Guillaume Guillois, pour une place où il souloit avoir maison, qui fut à feu Guerin Le Chappinssure, et avoit esté à Jousset de Valenciennes. (*Ibidem.*)

1362. « Jacquet Lebarbier, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Robin de Valenciennes, sous la Vis de Saint-Pierre, jouxté Jehan Pichon, d'une part, et Mons^r Guillaume Gautier, d'autre part. (*Censier du comté*, n^o 1.)

1362. « Jehan Pichon, au nom de ses enfans, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à la feue Bonnaventure, jouxté Jehanette La Pelletière, d'une part, et Jacques Le Bariller, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Pasquier, pour une place où il souloit avoir une maison où souloit demorer Jehanne La Pelletiere, qui fut à feu Guillaume Dessous L'Ormel, joignant aux enfans Pichon, d'une part, et à Drouet Dufresnes, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Le mesme, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Guillaume Dessous L'Ormel, joignant à Jehan Lequeu, d'une part, et à Robin Menoust, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Drouet Dufresne, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Estienne Dufresne son père, jouxté Simon Machefoin, d'une part, et Jehanette La Pelletière, d'autre part. (*Ibidem.*)

1362. « Symon Adam, pour une place où il souloit avoir une maison, sise sous la Vis Saint-Pierre, qui fut à Guillaume Le Tournours, jouxté Drouet-Dufresne.

1362. Jehan Rousseau, pour une place où il souloit avoir maison, sous la Vis Saint-Pierre, qui fut aux hoirs de Jehan Bourdaix,

1393. « Jacquet Lebarillier, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à feu Robin de Valenciennes, et par avant avoit esté à Bienvenue de Valenciennes, sise sous la Vis. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Pichon, à cause de ses enfans, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Guillaume Dessous l'Ormel et par avant avoit esté à Jehan Lefevre, clerc, sous la dite Vis. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Pasquier, pour une place où il souloit avoir maison qui fut à Robin Dessous-Lormeau, sous la dite Vis Saint-Pierre. (*Ibidem.*)

1393. « Le dit Guillaume, pour une place où il souloit avoir maison, qui fut à feu Robin Dessous-Lormeau, et pour avant avoit esté à Jehan Lefevre, sise sous la Vis. (*Ibidem.*)

1393. « Drouet Dufresne, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à feu Estienne Dufresne, et par avant avoit esté à Michiel Le Pelletier, sous la dite Vis. (*Ibidem.*)

1393. « Symon Adam, pour une place où il souloit avoir une maison, sous la dite Vis, qui fut à feu Guillaume Letourneur. (*Ibid.*)

1393. « Guillaume Rousseau, pour une maison qui fut aux hoirs au grand Bourdaix, sous la Vis Saint-Pierre. » (*Ibidem.*)

jouxte Jehan Lequeu, d'une part, et jouxte Jehan Haiche, d'autre part. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Jehan Lequeu, pour une place où il souloit avoir maison, sous la Vis Saint-Pierre, qui fut à feu Monsr Jehan de Boyères, chanoine de Saint-Julien. (*Ibidem.*)

1362. « Le maistre de la Maison-Dieu des Ardans, pour les places où il souloit avoir maisons, sises devant la maison à feu Robin Dessoubs Lormel. (*Ibidem.*)

1362. « Colin Menoust, pour une place où il souloit avoir maison sous la Vis Saint-Pierre, qui fut à la feue Muletière sa femme, jouxte la maison à la Fourniere, d'une part et Guillaume Pasquier, d'autre part. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Lequeu, pour une place où il souloit avoir une maison qui fut à Monsr Jehan de Boyères, chanoine du Mans, entre les maisons à Guillaume Rousseau et à Guillaume Pasquier. (*Ibidem.*)

1393. « La Maison-Dieu des Ardans, pour les places où il souloit avoir maison devant l'ostel à Robin Dessoubs Lormel, sous la Vis Saint-Pierre. (*Ibidem.*)

1393. « Colin Menoust, pour une place où il souloit avoir maison sous la dite Vis, qui fut à feue La Muletière, sa femme. (*Ibidem.*)

1362. « Adeline, femme de feu Jehan Fourmy, pour une place où il souloit avoir une maison, qui fut à feu Jehanne Labarbière, sous Saint-Pierre, jouxte Colin Menoust, d'une part, et Pilliphot Feniau, d'autre part. (*Censier du comte*, n° 1.)

1362. « Juliette de Lavenelle, pour deux places où il souloit avoir deux maison sous la Vis Saint-Pierre, jouxte Richart Lemonnier et Guillaume Pasquier. (*Ibidem.*)

1362. « Guillaume Dippre, pelletier, pour sa maison sous la Vis Saint-Pierre. (*Ibidem.*)

1362. « Jehannot Lestriller, pour sa maison près la porte de la Salle-le-Conte, sous la Vis Saint-Pierre. (*Ibidem.*)

1393. « Jehan Lecolohier, pour ses maisons dessous la Vis Saint-Pierre, c'est-assavoir pour Edeline Lafournière et pour Juliette Lavenelle. (*Censier du comte*, n° 2.)

1393. « Michiel Berthelot, pelletier, pour sa maison près la prison de Saint-Pierre, sous la dite Vis. (*Ibidem.*)

1393. « Colin Bougaut, pour la moitié d'une place qui fut à Jehanne Lasceline, entre l'église Saint-Pierre et la Salle, sous la dite Vis. (*Ibidem.*)

1393. « Guillaume Devin, pelletier, pour sa maison, sous la Vis Saint-Pierre et pour la maison à feu Michiel Berthelot. (*Ibidem.*)

La Vis Saint-Pierre, ou l'escalier de la poterne, était évidemment placée entre la Salle ou le Palais et l'église du chapitre.

On remarquera que, dans l'indication de l'emplacement des immeubles, il n'est pas question une seule fois des Ponts-Neufs. A mon sentiment, la Vis occupait la place du Petit-Pont-Neuf. Le Petit-Pont-Neuf, sorte de viaduc, aurait été substitué à l'escalier pour faciliter l'arrivée des denrées au marché Saint-Pierre, et la plate-forme de l'espèce de bastion qu'on nomme le Gros-Pilier aurait été le palier de la Vis. Une disposition toute semblable existe encore aujourd'hui pour l'escalier des Boucheries, au bout de la rue Saint-Flaceau. J'ajoute que la porte Saint-Pierre n'aurait été établie qu'après la suppression de la Vis, à l'effet de fermer la nouvelle entrée. Au xv^e siècle, la plate-forme du Gros-Pilier n'ayant plus d'utilité, les francs-bouchers y placèrent des étaux, puis on la masqua par cette Petite-Boucherie, *construite depuis peu*, dont il est fait mention dans la réponse du roi de l'année 1488. Plus tard, on y bâtit une maison dont deux chambres servaient aux séances de la Prévôté.

Une baillée à rente de l'année 1406 signale en ces termes l'existence d'un des Ponts-Neufs : « Baillée à rente à Jehan « Tertreau d'un courtil, derrière l'église de Saint-Pierre, à « prendre depuis le fossé de la ville jusqu'au ruisseau le Merde- « reau, costoyant d'un costé le chemin tendant du *Pont-Neuf* « à l'hostel de Pierre Bouju ; d'autre bout le fossé de la ville, « le chemin entre deux. » (*Invent. du chartrier de Saint-Pierre*, n^o 38, *Biblioth. du Mans*.) Mais il s'agit dans ce titre du pont jeté sur le Merdereau ou du *Grand-Pont-Neuf*, qui fut établi quand on creusa le fossé de la rue Heraud. A ma connaissance, les actes délibératifs de l'hôtel-de-ville les plus anciens où l'on parle du Petit-Pont-Neuf sont de l'année 1473. Il reste à connaître la date précise de la construction de la porte.

Je terminerai en rappelant que les dix-neuf maisons qui disparurent *sous la Vis* furent détruites pour laisser les terrains libres entre le mur de la cité et le grand fossé nouvellement creusé (au bas du Grand-Pont-Neuf).

COMPTE-RENDU
DU
CONCOURS AGRICOLE DÉPARTEMENTAL EN 1861

PAR M. RACOIS

Au nom de la Commission de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts
de la Sarthe.

MESSIEURS,

Je viens, au nom de votre Commission d'Agriculture, dont j'ai eu l'honneur d'être nommé le secrétaire, vous faire le compte-rendu du concours départemental de l'arrondissement du Mans pour encouragement à la bonne culture des fermes.

S. Ex. M. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, a mis à votre disposition une somme de 300 francs, pour être distribuée, en 1861, en primes à l'agriculture et en achats d'instruments, dans l'un des quatre arrondissements qui composent notre département.

Vous y avez ajouté, Messieurs, une somme de 400 francs environ à payer par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, pour trois médailles, dont une de vermeil et deux d'argent, destinées à être décernées pour la même cause.

Votre Commission, au nom de laquelle je parle, a décidé, dans sa séance du 20 mai dernier, que, pour réaliser la double obligation imposée par M. le Ministre, la somme de 300 francs qu'il accordait serait divisée en trois primes : la première, de 150 francs, avec médaille de vermeil ; la seconde de 100 fr., et la troisième de 50 francs, avec médailles d'argent ; et que ces trois primes seraient données aux trois fermes les mieux cultivées dans l'arrondissement du Mans, à la condition qu'il

en serait fait emploi en achats d'instruments perfectionnés, au choix des lauréats.

Ces faits ayant été portés à la connaissance du public, à la diligence de notre honorable président, M. Surmont. vingt-neuf concurrents se sont fait inscrire ; mais vingt-quatre fermes seulement ont été visitées, trois cultivateurs des cinq autres ayant renoncé à concourir, et le temps ayant manqué pour voir les deux dernières.

Votre Commission s'est entendue avec celle du Comice agricole du Mans, qui avait aussi ses primes à décerner aux meilleures exploitations dans les cantons de sa circonscription : Le Mans, La Suze, Ballon et Loué.

Après s'être divisée par sections, en s'adjoignant des membres du Comice agricole que je viens de désigner, votre Commission, dis-je, a fait des excursions sur les fermes admises à concourir, en étudiant et comparant avec le plus grand soin la tenue et le genre de culture de chaque ferme soumise à son examen. Je viens vous donner une courte mais consciencieuse analyse des remarques qu'elle a faites.

COMMUNE DU MANS, EXTRA-MUROS.

1° Ferme de l'Angevinière, que fait valoir M. Vêrel.

Tout ce que je pourrai dire de cette exploitation ne vous donnera qu'une faible idée de ce qu'elle est. L'un de nos honorables collègues, M. Bedel, doit vous faire un rapport spécial sur tout ce qui compose cette belle ferme, son exploitation et la direction qui y est donnée. Je me bornerai donc aujourd'hui à quelques observations d'après les documents qui m'ont été fournis, car je n'étais pas de la section où se trouve l'Angevinière.

On évalue à 3,000 francs le prix annuel de ferme. L'exploitation se compose de 30 hectares de terre labourable et 13 hectares de prés.

Le sol est sablonneux et le sous-sol en partie graveleux. Les

terres sont brûlantes et absorbantes ; il y a quelques parties où le terrain argileux domine, mais c'est l'exception.

M. Vérel ne fait valoir cette ferme que depuis deux années. Vu l'état où elle se trouvait lorsqu'il en a pris la direction, l'assolement régulier n'y existe pas encore. Pour améliorer rapidement, il fume toutes les cultures. Il espère suivre un assolement qui serait ainsi réglé :

- 1^{re} année : Plantes sarclées, bien fumées pour nettoyer le sol.
- 2^e année : Céréales de printemps, avec semis de trèfle.
- 3^e année : Trèfle, minette ou pâturage.
- 4^e année : Céréales d'hiver, froment et seigle.

Suivant cet assolement, il aura $\frac{1}{4}$ en racines pour l'alimentation du bétail pendant l'hiver, $\frac{1}{4}$ en pâturage séché ou vert, $\frac{1}{2}$ en céréales d'hiver, froment et seigle, et en céréales de printemps, orge et avoine. Il fait aussi des betteraves, des choux et des topinambours.

Il emploie 40 mètres cubes de fumier à l'hectare. Tous les huit jours, ses fumiers sont enlevés des étables et mis dans la fosse, par couches qu'il recouvre d'une autre couche de terre préparée ; puis il arrose avec les purins, mélange le tout et en fait un compost qu'il transporte ensuite dans les champs, quand il veut fumer. Il emploie aussi le guano, le chiffon de laine, les os concassés ou broyés, les urines, vidanges et boues de ville. Il tire parti des animaux morts en les faisant découper par morceaux et enterrer dans le fumier, où ils se décomposent, ce qui en fait un très-bon engrais.

Il a de très-beaux bestiaux d'écurie et de vacherie. Son troupeau se compose de 197 têtes, dont : béliers-charmois purs, brebis-charmoises, mélis, mérinos et moutons croisés.

Les bâtiments de l'exploitation de l'Angevinière, depuis la maison d'habitation jusqu'aux toits de la porcherie, sont dans des dispositions et dans un état qui ne laissent rien à désirer. Tout y a été prévu ; la cour est grande et propre. Au milieu de la fosse à fumier, se trouve celle à parin qui est disposée de

manière à recevoir le jus qui coule des étables et des écuries, ce qui permet d'arroser les fumiers fréquemment avec un seau.

Les instruments aratoires dont se sert M. Vérel sont perfectionnés. Il a les herses Valcourt, Legris, Lepelletier ; l'aire de Charmoise, les rouleaux cylindriques ; des sarclouses, coupe-racines, hache-pailles, concasseurs et machines à battre.

Je ne quitterai pas cette ferme, Messieurs, sans vous parler de son personnel ; il est composé comme suit : Un directeur, — un charretier laboureur, — un vacher, — un berger, — un petit valet, — une cuisinière, femme de ménage, — un aide de basse-cour, — un maître ouvrier pour travaux des champs. Tout ce monde est soumis à un règlement fait par le maître, qui prescrit la distribution du temps de chacun.

Une comptabilité, semblable à celle d'une maison de commerce, constate toutes les recettes et les dépenses de l'exploitation et permet de se rendre un compte fidèle et exact de ce qu'elle produit.

Suivant moi, on peut donner à cette ferme le titre de Ferme modèle.

CANTON DU MANS. — 2^e COMMUNE DE SAINT-SATURNIN.

Ferme du Grand-Renault, occupée par M^{me} veuve Divaret.

28 hectares 16 ares de terre labourable et 4 hectares 68 ares de prés composent cette ferme. Le prix annuel est de 1,500 francs.

La culture est divisée par quart :

1^{re} année : chanvre, orge ou avoine en petite quantité.

2^e année : blé qu'on fume par 26 charretées de fumier à l'hectare. (On emploie le fumier ordinaire, qu'on mélange de vidanges.)

3^e année : orge sans fumier.

4^e année : trèfle semé dans l'orge.

On emploie aussi la charrée comme amendement, ce qui réussit parfaitement bien pour la luzerne.

Les bestiaux sont beaux et en assez grande quantité. L'exploitation est bien tenue, et les engrais bien soignés. Près du jardin, existe une fosse où se rendent les liquides de la porcherie et une partie des autres purins. On met dans cette fosse les déchets de chanvre qui absorbent les liquides et on en fait un compost pour les cultures et le jardin. Quant à l'autre partie des purins, des écuries et des étables, elle est dirigée vers la fosse à fumier, qu'elle arrose.

COMMUNE DE SARGÉ.

*3° La Ferme de la Pointe, occupée par M. Auguste Divaret,
moyennant 1,500 francs de fermage.*

Elle se compose de 7 hectares 48 ares de terre labourable et de 2 hectares de prés.

On ne la cultive pas par assolement régulier. On y emploie 54 tombereaux de fumier ordinaire à l'hectare. Les ensemencés consistent en blé, orge, chanvre, luzerne, trèfle, pommes de terre, betteraves et choux. Les labours sont en planches et parfaitement bien exécutés. On fait, pour prairies artificielles, des luzernes qu'on coupe quatre fois et qu'on fait manger en vert. Les bestiaux de vacherie sont des races mancelle et cotentine. Ils sont en très-bon état. Le lait des vaches est vendu en ville; il doit être de bonne qualité. Enfin cette ferme est assez bien tenue; ses fumiers sont bien ramassés et on a le soin de les arroser avec les purins. On ramasse soigneusement les matières fécales de la basse-cour, qu'on fait sécher et qu'on emploie dans le jardin. Mais on a le tort de perdre celles du personnel de l'exploitation. On convient qu'elles seraient un engrais fertilisant et cependant on en néglige l'emploi.

COMMUNE D'ALLONNES.

4° Lieu du Grand-Chêne, dont est fermier M. Brière.

Composé de 27 hectares de terre labourable.

Le cultivateur, qui a cependant un bail de 16 ans, ne fait rien qui mérite d'être signalé.

CANTON DE LA SUZE. — COMMUNE DE FILLÉ-GUÉCÉLARD.

5° La Ferme des Petites-Iles, occupée par M. François Plot.

Son étendue est de 32 hectares. Sa culture est médiocre et ses engrais laissent à désirer. Comme pour le lieu du Grand-Chêne, la Commission n'a aucune amélioration à constater de la part de ce cultivateur. Il possède de bons chevaux, mais il faut dire aussi qu'il a dans sa ferme de très-grands et bons prés situés sur la Sarthe.

CANTON DE LOUÉ. — COMMUNE D'AMNÉ.

6° La ferme de la Pinardière, dont est fermier M. Désallais.

La Commission n'a rien à signaler non plus sur le compte de ce cultivateur.

COMMUNE DE BRAINS.

7° La ferme de la Groie, dont est fermier M. Guittet.

Cette ferme se distingue par sa bonne tenue. Les fumiers y sont bien soignés. Le bétail, de bonne race du pays, est beau. La Commission y a remarqué du chanvre magnifique et un jardin planté des plus beaux légumes.

COMMUNE DE LOUÉ.

8° Le lieu de Teillé, exploité par M. Guittet, frère du précédent.

Cette exploitation se compose de 70 hectares de terre labourable, et de 4 hectares de prés. Elle appartient à M^{me} de

la Boussinière, et est d'un prix de 4,500 fr. de fermage annuel avec bail de 12 années, dont 7 sont écoulées.

Cette ferme est parfaitement dirigée par assolement quadriennal. Bestiaux du pays remarquables sous le rapport du nombre, de la qualité et de l'espèce. Les bâtiments destinés aux animaux sont entretenus avec beaucoup de propreté. Les cultures fourragères sont belles, et les engrais disposés d'une manière convenable. La Commission a remarqué avec plaisir un hectare trente-deux ares de terre complantés en choux de Poitou et en betterave, mélangés, ce qui est d'une nouvelle introduction dans la commune. Les chemins d'exploitation de la ferme étaient d'une grande difficulté, que le fermier a tranchée en les mettant en bon état, à ses frais, bien que la pierre fût à deux kilomètres. Les champs étaient sans clôture ; il a fait 22 barrières, à ses frais aussi. Tout est clos en ce moment, et l'ensemble de la ferme se distingue par le perfectionnement que cet intelligent cultivateur a su y apporter.

COMMUNE D'AMNÉ.

9° *La ferme de Milon, exploitée par M. Bamas.*

La nature du terrain de cette ferme est mauvaise. Le fermier est un bon cultivateur qui ferait de bonnes cultures si le terrain était meilleur. Il a toute l'intelligence voulue pour améliorer ; mais, les terres n'étant pas bonnes, ses efforts sont impuissants. Malgré cela, la Commission y a trouvé de très-bon chanvre et de bonne orge.

MÊME COMMUNE D'AMNÉ.

10° *La ferme du Mierré, occupée par M. Auguste Collet.*

Cette exploitation est bien dirigée. Les bestiaux sont beaux et en quantité convenable. La culture est bonne aussi. Les fumiers seraient mieux placés, s'ils n'étaient point aussi près de l'eau. Cette ferme a beaucoup de prés sur un petit ruisseau dont on tire parti en faisant des irrigations bonnes et bien

entendues. Les chemins étaient mauvais, le fermier a su les mettre en bon état et les y maintenir.

NOTA. — La Commission pense que la plupart des sept dernières fermes dont je viens de parler, produiraient plus, si elles étaient cultivées en planches, ce qui serait facile à faire avec des instruments aratoires mieux confectionnés. Elle a recommandé à chacun des fermiers l'emploi d'instruments perfectionnés.

CANTON DE BALLON. — COMMUNE DE LA GUIERCHE.

11° *Le lieu de la Pierre, dont est fermier M. Cattois fils.* 10 hectares 56 ares de terre labourable, et 4 hectares 62 ares de pré, composent cette exploitation.

Assolement quadriennal. La nature des terres est argilo-siliceuse. On fait 88 ares de prairies artificielles en luzerne, qui durent cinq à six ans. On emploie la marne bleue à raison de 65 mètres à l'hectare. Cet amendement ne dure pas moins de 20 ans.

M. Cattois a de nombreux et beaux bestiaux de race mancelle, qui sont soumis pendant huit mois de l'année à une stabulation permanente. Les chevaux sont de race percheronne.

Les bâtiments des écuries, vacherie et porcherie, sont parfaitement disposés, très-propres et bien aérés. La cour est curée tous les dimanches par les domestiques de la ferme; les débris en provenant sont mélangés à d'autres curures, achetées par le fermier, et le tout est transporté dans les prés. La fosse à fumier est bien placée et les engrais bien soignés. Les purins coulent des écuries et des étables, par des caniveaux, à des rigoles entourant cette fosse à fumier, qui en est ainsi arrosée. Ces fumiers sont enlevés de la fosse, en mars pour les potages, et en automne pour les blés. Des lieux sont réservés pour le dépôt des matières fécales qu'on emploie comme fumier.

L'habitation du fermier est bien distribuée et bien appro-

priée. La laiterie fait honneur à la ménagère ; elle est disposée par cases, d'une propreté remarquable, parfaitement aérée et dans un état frais.

Le cultivateur a des instruments aratoires perfectionnés ; un hache-paille, un coupe-racines et une herse-demoiselle pour l'émottage des terres.

Cette ferme est bien dirigée, et se recommande par sa bonne tenue.

COMMUNE DE BEAUFAY.

12° La ferme de Souligné, dont est fermier M. Charles Pichon, et propriétaire M. Leproux du Perray, de Château-du-Loir.

Elle se compose de 27 hectares 28 ares de terre labourable, et de 11 hectares 88 ares de pré, dont 10 hectares fauchables. Le prix de ferme est de 2,200 fr. en argent, et 100 fr. de subsides. Le fermier l'occupe depuis 24 ans.

La terre est forte, argileuse, froide et humide. L'assolement est quadriennal. Le labourage est en billons.

Les bestiaux ne sont pas nombreux ; nous y avons remarqué un beau taureau croisé, de race anglaise Durham. Ils sont soumis, cinq mois de l'année, à la stabulation permanente. Les chevaux sont de race ordinaire du pays.

2 hectares 20 ares de terre, qui ne rapportaient rien, ont été convertis, par le fermier, en pâture ; et d'un autre côté, on a rendu à l'agriculture 1 hectare 32 ares de pâture qui rapportent passablement.

Le fermier fume ses prés avec des curures d'écurie et de fossés, mélangées à de la chaux. Il emploie aussi la charrée.

Les bâtiments de l'exploitation laissent à désirer. La fosse à fumier est au-devant des écuries ; le purin s'y rend par des rigoles, et coule de là à un fossé qui est derrière, dans lequel on dépose des boues et autres détritux végétaux ; ce qui fait un compost qu'on transporte dans les prés, et qui est de

très-bon effet, car ces amendements ont élevé à 50,000 kilog. le produit annuel des prés, qui n'était auparavant que de 40,000.

Le fermier recueille, chaque année, de 20 à 25 charretées de foin, dont 12 à 15,000 kil. sont vendus par lui ; fait qui n'est pas recommandable, alors surtout que les bestiaux de la ferme ne sont pas nombreux. Nous l'avons engagé à suivre la maxime de Jacques Bugeaud : « Si tu veux du blé, fais du pré. »

Les chemins d'exploitation de ce lieu sont d'une extrême difficulté. On quitte le chemin de Beaufay à Courceboëufs, à 4 kilom. environ du bourg ; de là à la ferme de Souigné, et jusqu'à la moitié de la cour même, sur un parcours d'un kilomètre environ, l'exploitation est tellement mauvaise, que bien que nous fussions à la fin de juillet, il nous a fallu quitter notre véhicule et nous résoudre à marcher à pied dans une boue de terre forte et argileuse, où nous courions risque de laisser nos chaussures. Les abords des champs de la ferme ne sont pas d'un meilleur accès : je vous laisse à juger ce que ce doit être en plein hiver.

MÊME COMMUNE DE BEAUFAY.

13° Le lieu de la Huprie, exploité par M. Séraphin Mallet père, qui en est propriétaire.

10 hectares 12 ares de terre labourable, 2 hectares 97 ares de pré fauchable, et 99 ares en pâture, composent cette petite ferme.

Terrain sablonneux et calcaire, humide et froid. Assolement quadriennal. Labourage en billons. Beaux et bons bestiaux de race du pays, et en quantité suffisante. On emploie pour fumure ordinaire 20 charretées de fumier, 30 kilogrammes de guano et autant de cendre de bois, par 44 ares. On emploie aussi la marne à 40 mètres par hectare. Cette exploitation est bien tenue et parfaitement dirigée. Les bâtiments sont bien disposés, très-propres et bien aérés.

Le cultivateur se recommande surtout par les soins intelligents qu'il met dans la confection et l'économie de ses engrais. Dans la partie ouest de la cour, à l'abri du soleil, se trouve la fosse à fumier, creusée à une profondeur de 40 à 50 centimètres, près de laquelle est une excavation pratiquée exprès et glaisée au fond, où viennent se rendre les eaux pluviales et le jus de cette fosse; une pompe à demeure sert à arroser le fumier, en faisant écouler le jus de cette excavation par des auges mobiles en bois, disposées à cet effet. Tous les trois ans, on cure la fosse à fond en y ramenant d'autres terres, et les curures sont employées comme engrais.

Au milieu de la cour, on dispose, en forme de meule de foin, un tas composé de terreaux et de curures de la cour, que les domestiques recueillent, en la nettoyant tous les dimanches matin. A côté de l'écurie, non loin de ce tas en meule de foin, est un trou garni de murettes où viennent se rendre, par des caniveaux de communication, les purins des étables et écuries. Or, ce tas a une surface en forme de cratère. Chaque fois que le trou à purin est plein, un domestique le vide avec un seau qu'il verse sur le tas par cette surface. Quand le tas est suffisamment imbibé, le terrain est coupé et mis dans les champs par couches espacées entre lesquelles on dispose du fumier ordinaire; puis on étend le terreau et le fumier par-dessus. C'est un engrais d'un excellent effet.

Dans un lieu placé derrière les étables, se trouvent les matières fécales du personnel de la maison. On y mélange des poux de trèfles et autres, que les animaux ne peuvent manger, en en faisant un monceau qui est arrosé par le jus de ces matières fécales; ce qui produit un compost qu'on transporte sur les prés.

Les déjections des volailles de la basse-cour sont soigneusement ramassées et étendues sur un plancher fixé au-dessus de la masse du four. Quand elles sont sèches, on les emploie dans le jardin pour fumer les légumes.

CANTON D'ÉCOMMOY. — COMMUNE DE BRETTE.

14° La ferme du Poirier, que fait valoir M. Hippolyte Rocher.

22 hectares de terre labourable, et 3 hectares 63 ares de pré. Assolement triennal. Rien de remarquable, sinon une pièce de magnifiques pommes de terre. Le fermier a peu de bestiaux, mais il ne fait valoir la ferme que depuis peu.

COMMUNE DE TELOCHÉ.

15° La ferme de la Croix, dont est propriétaire M. Gaignou qui la fait valoir.

24 hectares 24 ares de terre labourable, 2 hectares 64 ares de prés et 88 ares de pâtis.

Cette exploitation est bien dirigée et améliorée par des terrassements. Les labours sont bien faits. Les bâtiments d'exploitation sont les mieux entretenus de la commune, et d'une disposition nouvelle, propres et bien aérés. Les bestiaux sont nombreux, de race mancelle, et beaux. L'une des vaches est croisée race anglaise. On emploie avec le fumier 100 kilogrammes de guano par 44 ares. On fait du chou de Poitou, et des navets et betteraves. Nous y avons remarqué un champ de 44 ares, planté des plus belles betteraves. Les abords de la ferme sont bien entretenus et d'un accès facile. Le cultivateur a bien soin de ses engrais ; les purins coulent naturellement, par une pente, des écuries et étables à la fosse à fumier, et de là, par des rigoles dans les prés. Depuis que le cultivateur agit ainsi, il recueille quatre charretées de foin de plus qu'auparavant.

MÊME COMMUNE DE TELOCHÉ.

16° La ferme de la Parentière, dont est fermier M. Alexis Thierry.

15 hectares 84 ares de terre labourable, et 4 hectares de prés.

Assolement quadriennal. On emploie le fumier d'étable pour le blé ; puis on fait du retour en blé, sur ce même engrais, en

ajoutant cent kilogr. de guano par 44 ares. On fait du trèfle rouge la 3^e année, et, la 4^e, des pommes de terre et du chanvre. Nous y avons vu de très-beau chanvre, d'une hauteur prodigieuse, dont nous avons pris un échantillon, à remettre à la Commission nommée par M. le Préfet pour recevoir les plus beaux produits de notre département qui doivent être adressés à l'Exposition universelle de Londres.

Les bestiaux de cette ferme sont nombreux et beaux. Les fumiers sont assez bien soignés. On emploie les matières fécales comme engrais. Les purins vont des étables à la fosse et se dirigent ensuite, par la mare, dans les prés.

COMMUNE DE MARIGNÉ.

17^e *La ferme de la Fosse, exploitée par M. Etienne Pénard.*

26 hectares 40 ares de terre labourable, 5 hectares de prés, 55 ares de friches et 22 ares de bois.

Terrain sablonneux, assolement quinquennal. On fait deux blés sur même engrais en employant cent kilogrammes de guano par 44 ares. On fait aussi du chou de Poitou et des betteraves.

Les bestiaux sont beaux et assez nombreux. Le fermier a un taureau croisé race anglaise. Sa porcherie se compose de 14 têtes, race du pays, dont 2 truies portières et 12 porcs à l'engrais. C'est avec ces produits qu'il paie une grande partie de sa ferme.

Il a soin des purins, qui coulent des écuries et étables à la fosse à fumier qu'ils arrosent, et vont de là, par une rigole, dans un poussier au bout du pressoir ; ce qui fait un compost avec lequel on fume les prés, qui sont bas et arrosés par une eau de source.

Les chemins pour arriver à cette ferme sont mauvais et d'un accès très-difficile.

COMMUNE DE SAINT-BIEZ.

18^e et 19^e. *Deux fermes, se tenant, nommées le Plessis.*

L'une occupée par M. Lebouc, et l'autre par M. Froger.

Ces deux fermes n'en faisaient qu'une autrefois ; le proprié-

taire l'a divisée en deux. Les deux fermiers, Lebouc et Froger, habitent presque sous le même toit. Plusieurs bâtiments sont communs, et servent aux deux exploitations. Ces deux cultivateurs vivent dans la meilleure intelligence possible; ils partagent les mêmes idées sur le mode de culture et n'en rivalisent pas moins dans la pratique au point de vue de l'amélioration.

Lebouc. — 45 hectares 40 ares de terre labourable, un hectare 65 ares de prés arrosés par une mare où vont se rendre les purins.

Assolement quinquennal. 1^{re} année : pommes de terre et chanvre, bien fumés avec engrais de ferme et guano.

2^e année : blé sans fumure.

3^e année : blé en retour avec engrais de fumier ordinaire et cent kilogrammes de guano par 44 ares.

4^e année : avoine et petit grain, en fumant encore avec cent kilos de guano par 44 ares.

5^e année : trèfle. Fumier de pailles et de bruyères, qu'on laisse huit jours à l'étable. Beaux et nombreux bestiaux soumis à la stabulation permanente. La porcherie est composée de 25 à 30 têtes que le fermier achète pour nourrir; puis il vend après l'engraissement.

Froger. — Même étendue de terres labourables et prés, arrosés comme ceux de Lebouc. Même assolement quinquennal. Fumure et bestiaux comme son voisin. Labourage en billons dans les deux fermes.

Les deux cultivateurs rivalisent dans la culture des betteraves, pommes de terre, choux de Poitou et chanvre. Lebouc avait des pommes de terre d'une beauté prodigieuse; elles avaient une hauteur de fanes de 80 à 90 centimètres à partir du dessus du sillon. Celles de Froger étaient moins belles. Lebouc fait des betteraves à deux rangs en raies du sillon. Froger les fait sur le sillon et les rehausse comme les pommes de terre.

Les écuries et les étables de ces deux fermiers sont très-

bien tenues ; la cour très-propre, les formes bien faites et les pailles soigneusement ramassées pour engrais. Tous deux reconnaissent que le guano produit un bon effet sur leurs terres. Leur prédécesseur ne l'employait pas ; il recueillait deux tiers de moins qu'eux.

MÊME COMMUNE DE SAINT-BIEZ.

20° *La ferme du Chêno, occupée par M. Derouet, fermier.*

23 ans de bail, dont 5 années restent à faire. Le prix de ferme est de 4,100 francs. 17 hectares 60 ares de terre labourable, 4 hectares de prés. Un hectare 32 ares de taillis et autant de pâture.

Assolement triennal. On emploie beaucoup de guano, et on fait avec ce moyen du blé sur retour. Beaux bestiaux du pays et en quantité suffisante. La tenue des bâtiments et de la cour laisse à désirer. Les fumiers sont assez bien soignés. Les purins coulent des écuries et étables à la fosse, puis à la mare qui arrose les prés. Il n'y a rien de plus à vous signaler.

MÊME COMMUNE DE SAINT-BIEZ.

21° et 22° *Les fermes du Grand et du Petit-Chardonneux.*

Se touchant presque ; l'une occupée par M. Terrouas, et l'autre par M. Maillard. Nous n'avons rien remarqué que de très-ordinaire dans la tenue et le mode de culture de ces deux fermes. Comme dans la précédente, l'assolement est triennal et on emploie beaucoup de guano.

23° COMMUNE DE SAINT-OUEN-EN-BELIN.

La ferme de Reuchoux, dont est fermier M. Boivin.

Cette ferme a été complètement dévastée par la grêle du mois de juin dernier, qui n'y a laissé ni grains ni chanvre. Comme les autres fermiers du pays, M. Boivin emploie le guano, dont il dit être satisfait. Il a d'assez beaux bestiaux et en quantité suffisante.

MÊME COMMUNE DE SAINT-OUEN.

24° Le lieu de Courillon, dont est propriétaire M. Guiet, et fermier M. Bougard, qui fait valoir cette terre depuis 10 ans, et paie 1,500 fr. par an. Cette exploitation renferme 18 hectares 92 ares de terre labourable, 5 hectares de pré et un hectare 20 ares de pâturail.

Assolement triennal. Beaux et bons bestiaux de race du pays.

Le cultivateur fume avec de l'engrais ordinaire qu'il emploie en quantité de vingt charretées par 44 ares, en y ajoutant 75 kilog. de guano. Comme les autres fermiers du pays, il fait du blé sur retour. Cet homme paraît intelligent; il se demande si, en forçant la production de la terre par la fumure du guano, on ne l'épuise pas. « Je le crains, nous disait-il; « j'ai le projet de laisser le guano; je fumerai plus fortement « avec l'engrais d'étable que je disposerai mieux. » En effet, la fosse à fumier est bien placée, les pailles soigneusement ramassées, et les purins y coulent naturellement, l'arrosent par des rigoles qui l'environnent, et se rendent ensuite par un fossé dans les prés.

Cet infortuné cultivateur a été victime aussi de la grêle du mois de juin dernier. Il ne lui est rien resté : blé, chanvre, tout a été détruit. Ses bâtiments ont été complètement dévastés; la cour était encore pleine des débris des couvertures. Il a refait son chanvre après la grêle, mais il ne pouvait en espérer beaucoup. Il fondait son espoir, pour payer sa ferme, sur une grande et belle pièce de pommes de terre; mais, pour comble de malheur, elle était envahie par les vers blancs. Nous en avons arraché avec lui 15 ou 20 pieds pris çà et là, et je n'exagère pas en fixant à 10, en moyenne, le nombre de gros vers blancs trouvés à chaque pied.

Ces vers rongeurs se sont produits cette année dans beaucoup d'autres endroits, où ils ont fait des ravages considérables.

Espérons que l'administration, qui se préoccupe des intérêts

de l'agriculture de notre département, se fera rendre compte des moyens à prendre pour prévenir le retour de ces insectes destructeurs.

Un cultivateur de la commune de Beaufay nous disait qu'il y a 25 ans, l'administration payait soixante centimes la mesure de 40 litres de hannetons apportés à la mairie, où on les enfouissait ou jetait dans une douve ; qu'il en fut recueilli beaucoup dans cette commune, où le ver blanc n'est presque pas reparu depuis.

Or, on sait que c'est dans la terre, au fond d'un trou de 5 décimètres environ de profondeur, creusé par les femelles du hanneton, à l'aide de leurs pattes, que sont déposés les œufs. De ces œufs naissent des larves, constamment recourbées, molles, blanches, avec la tête et les pattes écailleuses et brunes, qui ne sont autres que des vers blancs ou *turcs*. Ces vers restent en terre quatre années, pendant lesquelles ils dévorent les racines des plantes ; puis ils sortent à l'état de hanneton, pour faire de nouveaux ravages aux feuilles des arbres et plantations. En détruisant les hannetons, on prévient le retour du ver blanc.

Telles sont, Messieurs, les remarques que nous avons faites dans nos excursions sur les fermes de l'arrondissement du Mans.

Si nous faisons une revue rétrospective sur ce qui a eu lieu jusqu'à ce jour, nous demeurerons convaincus que les cultivateurs mettent plus de zèle qu'autrefois à se faire inscrire aux concours qui ont lieu, parce qu'ils sont enfin pénétrés de cette opinion, que la pratique des théories qu'on leur enseigne depuis si longtemps a pour effet, en améliorant les cultures, de faire produire par la terre une plus grande quantité de fruits.

Nous n'avons pas trouvé autant d'instruments aratoires que nous l'aurions désiré ; c'est ce qui justifie l'obligation imposée aux lauréats du concours d'employer l'argent de leurs primes en achat d'instruments.

J'aurais voulu, Messieurs, vous faire un état comparatif des produits agricoles obtenus il y a quelques années, avec ceux qu'on obtient aujourd'hui à l'aide des nouvelles méthodes ; mais les renseignements m'ont manqué. Votre Commission sera plus heureuse une autre fois.

S. E. M. le Ministre de l'agriculture et du commerce ayant adressé à M. le président de notre Société des formules imprimées pour connaître le rendement moyen par hectare, en céréales d'hiver et de printemps, en prairies artificielles vivaces, en seigle, vesces, dravières, pois, pommes de terre, etc., nous avons rempli ces formules ou cadres avec les renseignements que nous avons pris sur les vingt-quatre fermes que nous avons visitées. Nous avons fait ces tableaux en double expédition, dont l'une pour le Ministère, et l'autre à déposer à vos archives.

C'est à l'aide de ces documents précieux que votre Commission d'agriculture pourra vous faire, une autre année, l'état comparatif des produits annuels des terres de notre pays.

En parcourant le canton d'Écommoy, nous avons remarqué que presque tous les cultivateurs sont satisfaits de l'emploi du guano, qui leur permet de faire deux blés sur même fumure. Le guano est le principal engrais acheté pour ajouter aux fumiers d'étable ; on n'en connaît presque pas d'autre dans le pays.

Le fermier du Chêne, à Saint-Biez, montrant à l'honorable M. Le Prince, vice-président de la Commission, et à moi, une superbe pièce de froment, nous disait : « C'est du retour après le guano. » Cette observation de ce cultivateur, qui admirait avec raison sa belle pièce de blé, nous fit faire la réflexion suivante : ainsi employé, le guano n'épuise-t-il pas la terre ?

D'après quelques auteurs, le guano est formé :

1° Du quart de son poids d'acide urique, en partie saturé d'ammoniaque et de chaux ;

2° D'acide oxalique, combiné en partie à l'ammoniaque et à la potasse ;

- 3° D'acide phosphorique, uni aux mêmes bases et à la chaux ;
- 4° De petites quantités de sulfates et de muriales de potasse et d'ammoniaque ;
- 5° D'un peu de matières grasses ;
- 6° Enfin, de sable en partie quartzeux et en partie ferrugineux.

Ces diverses matières qui composent le guano sont toutes du ressort de la science.

Tout-à-fait incompetent pour asseoir un jugement sur ce point, je me borne à indiquer ce que j'ai lu, aux hommes capables de résoudre la question, au moins au point de vue théorique.

La Commission, Messieurs, ayant fini son travail, s'est réunie à celle du Comice agricole, présidée par M. le comte de Sarcé, pour faire son rapport et arrêter les primes.

Le premier prix de 150 fr. et une médaille de vermeil a été accordé à M. Vétel, de l'Angevinière.

Le deuxième prix de 100 fr. et une médaille d'argent, à M. Guittet, de Loué.

Le troisième prix de 50 fr. et une médaille d'argent, à MM. Lebouc et Froger, en Saint-Biez, collectivement.

Et une médaille d'argent seulement, à M. Gaignou, de Teloché.

Le vendredi 18 octobre, à l'occasion de la distribution des primes du Comice agricole du Mans, sous la présidence de M. Le Bourgeois, secrétaire général, délégué de M. le Préfet en congé, M. Surmont, notre président, a distribué lui-même, en votre nom, les primes à donner aux cultivateurs que je viens de vous nommer.

Tel est, Messieurs, le rapport que votre Commission m'a chargé de vous présenter.

Le Mans, 6 décembre 1864.

Le Rapporteur de la Commission,
RACOIS.

Membre titulaire de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts.

COMPTE-RENDU

DE LA SÉANCE PUBLIQUE TENUE LE VENDREDI 22 NOVEMBRE 1861.
A L'HÔTEL DE LA MAIRIE DU MANS

Par la Commission agricole de la Société d'Agriculture,
Sciences et Arts de la Sarthe.

Présents : MM. Surmont , président , Racois , secrétaire , Dugrip , Le Prince , Verdier et de Villiers de l'Isle Adam père , secrétaire pour la séance seulement , avec l'assistance de MM. Joly , de Pontlieue , Froger , de Saint-Biez , Lebouc père , id. , Lebouc fils , id. , Gaignou , de Teloché , Crosnier , d'Yvré-l'Évêque , Bomet , d'Yvré-le-Pôlin , Briant , de Coullaines , Collet , d'Amné , Després , de Spay , Champion père , d'Allonnes , Champion fils , id. , Cahoreau , de Degré , Dolbeau , du Mans , Guittet , de Loué , Guittet , de Brains , Mau-court , du Mans , Mallet , de Beaufay , Cattois , de la Guierche , Vayer , de Chérancé , Hamelin , du Mans , Hulbeau , du Mans.

M. le président ouvre la séance.

Il rappelle en peu de mots , à l'assemblée , le but de ses réunions , qui est de rechercher avec une persévérance infatigable , et de propager autant que cela se pourra , les moyens d'obtenir du sol le plus grand produit possible.

Ensuite , M. le président passe à l'ordre du jour , qui doit occuper aujourd'hui la Commission , et qui se compose de deux questions.

La première est l'examen des causes qui ont atténué ou aggravé les effets du temps sur la récolte dernière.

En soumettant cet examen à la discussion , M. le Président fait observer que la récolte de cette année a été mauvaise dans son ensemble , et présente un déficit considérable de céréales ; que , cependant , dans certaines localités du département (car il ne s'agit ici que de la Sarthe) , on avait obtenu des récoltes

assez bonnes, et au moins ordinaires, tandis que tout à côté, sur des terrains de même nature et dans les mêmes conditions, d'autres cultures présentaient des produits de mauvaise qualité et presque nuls; que l'état atmosphérique, seul, ne pouvant avoir donné lieu à de tels résultats, il était de la plus haute importance de découvrir à quelles causes on devait les attribuer, de savoir si ces résultats se sont produits partout, et s'il ne serait pas possible, pour l'avenir, de se soustraire, au moins, pour une plus grande portion, à ces intempéries.

En conséquence, M. le président prie les personnes qui ont fait quelques remarques sur ces divers sujets, de vouloir bien en donner connaissance à l'assemblée, et de lui soumettre leurs observations, qui seront écoutées avec tout l'intérêt que mérite un pareil sujet.

Plusieurs personnes prennent successivement la parole.

M. Dugrip. Je n'hésite pas à attribuer les fâcheux résultats de la dernière récolte des froments à la mauvaise qualité de la semence. L'année 1860 a été très-humide, et dans *notre pays* presque tous les blés ont été récoltés dans des conditions extrêmement mauvaises. Ils étaient pour la plupart avariés et moisis, et très-peu sont arrivés à une maturité parfaite. Tous ceux qui s'en sont servis pour semence ont pu constater, comme moi, qu'une assez grande partie n'a pas levé.

Les terres que je cultive sont de qualité médiocre. Elles produisent, dans les années ordinaires, une trentaine de doubles décalitres par 44 ares. Je les ai ensemencées avec des blés étrangers, des blés vieux, et des blés de ma récolte de 1860. Ces derniers ne m'ont pas rendu au battage plus de 8 à 10 doubles décalitres, tandis que les autres m'en ont donné 25 et 30.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. de Longueval qui, ne pouvant assister à la réunion, a bien voulu adresser ses observations, d'après lesquelles il attribue aussi les désastres à la mauvaise semence qui n'a produit que des sujets faibles. « En observant, dit-il, ces plantes, on en voyait beaucoup

« qui jaunissaient, et en les arrachant on s'apercevait que les
« racines pourrissaient. Cet état de choses fut aggravé par les
« gelées, qui, agissant sur des plantes déjà faibles et mal enra-
« cinées, en détruisirent une grande partie, résultat qui n'eût
« pas eu lieu, si, comme dans les années ordinaires, les plants
« eussent été forts et bien enracinés. Les ensemcement, en
« outre de cela, faits par le mauvais temps, s'étaient prolon-
« gés assez tardivement, et avaient été poursuivis dans une
« saison défavorable. C'était déjà une première cause d'in-
« succès. Le printemps eût pu au moins améliorer ce qui
« restait de semence ; mais il ne fut pas lui-même fort conve-
« nable, de sorte que le désensemencement continua, surtout
« pour les froments, jusqu'à l'époque où ils montèrent en
« épis. Ils n'en fallait pas plus pour compromettre une
« récolte qui s'élevait sous d'aussi tristes auspices, et ce
« sont, selon moi, les seules causes du pauvre résultat qu'elle
« a donné. »

M. Guittet, de Brains. — Les préparations n'ont pas été faites convenablement, les guérets étaient trop monillés et remplis d'herbes. Les semences étaient également mauvaises, et les gelées qui ont eu lieu en mars et en avril sont venues combler le mal.

Les blés faits après les chanvres ont été meilleurs.

M. de Villiers de l'Isle-Adam. — Cela vient de ce que les guérets pour les chanvres sont ordinairement faits avec soin et profondément, ce qui permet à la terre de s'égoutter, et détruit en même temps les mauvaises herbes. Il est donc probable que si les autres guérets eussent été faits de bonne heure et avec le même soin, les blés qui y ont été semés n'auraient pas autant souffert.

Plusieurs voix. — C'est vrai.

M. le Président. — Cela prouve qu'il faudrait toujours faire les guérets de bonne heure, et y apporter plus de soins qu'on ne le fait généralement.

M. Collet. — Dans mes guérets, je mets de la chaux

au premier labour, et par ce moyen j'arrive facilement à détruire l'herbe.

Plusieurs voix. La méthode doit être bonne.

M. Champion. — Les blés faits de bonne heure ont mieux réussi, ils avaient plus de force pour résister au froid, qui a causé des désastres considérables à ceux faits tardivement.

M. le Président. — Cela prouve encore ce que je viens de dire, qu'il ne faudrait jamais apporter de retard dans la façon des guérets.

Plusieurs voix. Cela n'est pas toujours facile. Pour cela il faudrait avoir de bons chemins qui permissent d'aborder, par tous les temps, toutes les pièces de terre d'une exploitation, et d'y conduire, quand on le voudrait, les engrais ou amendements.

De toutes parts. — Oui, oui ; les bons chemins sont indispensables à l'agriculture, ce sont eux qui en facilitent le développement et lui apportent la richesse ; et si M. le Président pouvait obtenir du gouvernement des fonds pour améliorer et créer les chemins dans notre pays, il rendrait un grand service à l'agriculture.

M. le Président. — J'en suis persuadé comme vous, et je ferai auprès de M. le Préfet toutes les instances possibles à cet égard.

Il me semble résulter bien clairement de la discussion qui vient d'avoir lieu :

1° Que le rendement minime de la récolte dernière doit être attribué aux intempéries, à la mauvaise qualité des semences, et enfin au mauvais état des guérets, et à leurs façons tardives dans beaucoup de localités ;

2° Que ce fâcheux état de choses aurait été atténué dans des proportions considérables et presque annulé, si tous les cultivateurs, au lieu d'employer des semences avariées, et de retarder la façon de leurs guérets, eussent fait le sacrifice d'acheter des semences étrangères au pays et de bonne qualité,

et s'ils eussent fait leurs guérets plus tôt, et avec plus de soin.

Passons à la deuxième question.

2^e Question. Destruction des hannetons ; quelles seraient les meilleures mesures à prescrire et le mode d'attribution de primes à préférer ?

M. le Président fait observer que les hannetons , qui semblaient avoir disparu de notre département, au grand contentement de l'agriculture, commencent à se montrer en nombre assez considérable pour donner des inquiétudes sérieuses, et faire désirer leur prompt destruction, et il prie l'assemblée de faire connaître quels seraient, dans son opinion, les moyens les plus efficaces pour arriver à ce dernier résultat.

Une discussion s'engage à ce sujet, d'après laquelle il est reconnu que le seul moyen efficace que l'on puisse employer, est de faire ramasser les hannetons par les femmes et les enfants, en accordant par double décalitre une prime variable en chaque localité, suivant que ces insectes se rencontreront en plus ou moins grande quantité, prime qui pourrait s'établir entre 25 et 50 centimes, et que l'on pourrait encore diminuer, si l'abondance des hannetons dépassait les prévisions actuelles.

Vu l'heure avancée, M. le Président lève la séance, en ajournant l'assemblée à la prochaine réunion, qui devra avoir lieu vers le mois de mai, et dont l'époque sera indiquée à l'avance.

Fait au Mans, le 22 novembre 1861.

Le Secrétaire de la Commission,

V^e DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, père.

NOTES

SUR

L'HISTOIRE FÉODALE DE MONTAILLÉ

Le château de La Mérie, simple ferme aujourd'hui, était le chef-lieu du fief le plus considérable de Montaillé. Les seigneurs de La Mérie ayant fait construire le château de la Gauterie, vers la fin du ^{xvii}^e siècle, l'ancien château de La Mérie, abandonné par eux, tomba promptement en ruines. Cependant, il y a une quarantaine d'années, il restait encore un étage qui fut alors démoli ; une grande salle du rez-de-chaussée a conservé son vaste manteau de cheminée à pilastres, dans le style du ^{xvi}^e siècle. On voit encore sous les combles deux cheminées de la même époque.

Le château de La Gauterie n'offre aucun intérêt architectural ; il n'existait pas à Montaillé de fief de ce nom ; mais il a été, jusqu'à l'abolition de la féodalité, la résidence des seigneurs de La Mérie et le siège de leur justice. Ainsi, on lit au bas d'un acte de 1725 : « Présenté et affirmé aux plaids et assises de la « Mérie, tenues au lieu seigneurial de la Gauterie, le 3 septembre 1725. » A cette seigneurie on trouve constamment réuni le fief de la sénéchaussée de Saint-Calais, auquel était attaché l'office de sénéchal de la châtellenie, devenu héréditaire, à ce point qu'une femme, Jeanne de Tucé, dame de La Mérie, était, vers le milieu du ^{xv}^e siècle, le sergent sénéchal du seigneur châtelain de Saint-Calais.

Le plus ancien seigneur connu du fief de La Mérie est Guillaume d'Assé. Son nom est relaté dans le passage suivant d'un aveu de la châtellenie de Saint-Calais, rendu en 1465 par Jean de Bueil, comte de Sancerre et seigneur de Saint-Calais, à Jean

de Bourbon, comte de Vendôme, son suzerain comme baron de Mondoubleau.

« Jehanne de Tucé, dame de la Mérie, foy et hommaige-
« lige, à cause de la sénéchaussée de ma chastellenie de
« Saint-Kalès, qui fut Messire Guillaume d'Assé, chevalier,
« et loyaulx aydes et tailles quant elles adviennent estre levées
« par la coustume du pays; par raison de laquelle sénéchaussée,
« la dicte Jehanne de Tucé m'est tenue servir de sergent en
« ma dicte chastellenie qui s'appelle sergent sénéchal, lequel
« est tenu faire bon les amendes qui sont taxées tant en mes
« assises du dict lieu qu'en ma court extraordinaire, sans y
« prendre rien, et si aucuns abus le dict sergent commettoit en
« faisant le dict office, la dicte Jehanne est tenue de les répa-
« rer. »

Après Jehanne de Tucé, l'inventaire des titres de la chastellenie de Saint-Calais mentionne Pierre de Lafont, « escuyer sieur de La Mérie, qui rendait aveu à Jean de Bueil, seigneur de Saint-Calais, pour le fief de la sénéchaussée, le 4 octobre 1476, et « ung aultre adveu rendu par led. de La Font, à « Messire Anthoine de Bueil, lors sieur du dict Saint-Calais, « le 14 octobre 1491, signé de La Font et Millet, et scellé sur « simple queue de cire verd. »

A Pierre de La Font succéda François Cissy, son gendre, ainsi que le prouve le passage suivant du même inventaire :
« Ung offre en papier de foy et hommage pour la dicte séné-
« chaussee faicte par devant les officiers dud. Saint-Calais,
« par François de Cissy, escuyer, sieur de La Mérie, à cause
« de damoiselle Jehanne de La Font, sa femme; datée du
« 24^e jour de mai 1490. » Dans ces déclarations successives, ils avouent droit de moyenne et basse justice, et droit de mesure à bled et à vin au patron de Saint-Calais.

Un aveu du lundi pénultième jour de febvrier, l'an 1552, est rendu à honorable homme messire Aubert, seigneur du fief et seigneurie de la sénéchaussée.

De 1576 à 1591, le seigneur de La Mérie était Joseph de

Cochefflet, seigneur de Saint-Martin, premier gentilhomme de la chambre du roi. C'est lui très-probablement qui a fait bâtir le manoir dont il reste encore quelques vestiges. On trouve son nom à Saint-Calais, en 1576, dans un acte de baptême où il figure comme parrain de Joseph de Saint-Méloir, fils du lieutenant-général Nicolas de Saint-Méloir. Un reçu de droits dus au fief de La Mérie, du 20 septembre 1576, est signé Joseph de Cochefflet; un autre est donné par l'un des gentilshommes de M. de Saint-Martin. Le 27 septembre de la même année, les assises du fief, terre et seigneurie de La Mérie, étaient tenues par Jehan Croneau, licencié ès-droits, bailli; il cumulait la charge de bailli de La Mérie avec celle de procureur du roi de Navarre, au siège de Saint-Calais. La similitude de nom avait fait croire que Joseph de Cochefflet était seigneur de Saint-Martin de Sargé, près de Saint-Calais; mais c'est de Saint-Martin de Villenglose, aujourd'hui du canton de Saint-Denis-d'Anjou (Mayenne). Sa femme, Anne d'Albret, connue sous le nom de M^{me} de Saint-Martin, était dame d'honneur de la reine mère Catherine de Médicis; elle avait la très-difficile mission de gouverner l'*escadron volant* des filles d'honneur de la reine. Dans un écrit satirique du temps, imprimé à la suite du Journal d'Henri III, intitulé *Bibliothèque de M^{me} de Montpensier*, on cite, art. 29 de ce prétendu catalogue : « Le *J'en veux*, des filles de la royne mère, en musique, « par M^{me} de Saint-Martin. » Et à la note : « Ce mot se « trouve expliqué au t. II, p. 238 et 239 de la satire « *Ménippée*. » M^{me} de Saint-Martin était parente d'Henri IV, par son père Jean d'Albret, baron de Miossens, fils d'Etienne d'Albret, légitimé, en 1527, par lettres de François I^{er}, et par sa mère Suzanne de Bourbon-Busset, qui avait été gouvernante du roi Henri IV, pendant sa jeunesse, au château de Coaraze; elle était fille de Pierre de Bourbon, seigneur de Busset, fils naturel de Louis de Bourbon, évêque de Liège, qui fut assassiné par Guillaume de Lamareck-Aremberg, dit le *Samylier des Ardennes*, meurtre qui a fourni

à Walter-Scott une des scènes les plus émouvantes de son roman de *Quentin Durward*.

Dans un acte de baptême à Saint-Calais, du 24 octobre 1587, Anne d'Albret figure comme marraine, et le parrain est M^e Jehan Froger, curé de Montaillé. Nous la retrouvons l'année suivante auprès de la reine mère, au château de Blois, lorsque le duc et le cardinal de Guise y furent assassinés. Joseph de Cochefilet défendait en 1589, pendant un an, le château de Vincennes, assiégé par les ligueurs. (*Fastes des rois de la maison d'Orléans et de Bourbon*, p. 99.)

Le 22 mai 1590, Anne d'Albret était marraine à Saint-Calais, et le parrain est ainsi désigné : « Nobilis puer Renuatus de Maillé, dominus de Bénéhart. » C'était le fils du malheureux Jacques de Maillé, seigneur de Bénéhart, décapité l'année précédente à Vendôme, par ordre d'Henri IV, pour avoir livré aux ligueurs cette ville, dont il était gouverneur. Celui qui hâta l'exécution et se montra impitoyable était le baron de Biron, décapité lui-même plus tard, comme traître, dans la cour de la Bastille.

La même année, Anne d'Albret figure encore comme marraine de François de Vanssay, fils de Marin de Vanssay et de Claude de Menou, baptisé dans la chapelle du château de La Barre, à Conflans. La nièce de M. de Saint-Martin, Rachel de Cochefilet, connue alors sous le nom de M^{me} de Châteaupers, dont le mari, François Hurault du Marais, seigneur de Châteaupers, venait d'être tué dans une rencontre près d'Orléans, en 1590, pendant les troubles de la Ligue, vint chercher un refuge au château de La Mérie ; deux ans plus tard, en 1592, elle épousait Maximilien de Béthune, depuis duc de Sully. On voit sa statue en marbre blanc à côté de celle de Sully, sur leur tombeau à l'hôtel-Dieu de Nogent-le-Rotrou. Tallemant des Réaux a mal parlé de la duchesse de Sully. Ce qu'il y a de certain et ce qui pourrait rendre plus vraisemblables les médisances de Tallemant, c'est que pendant qu'elle habitait le château de La Mérie, Rachel de Cochefilet donna le jour à un

filz, nommé Jean, né trop tôt pour être de Sully, et trop tard peut-être pour appartenir à M. de Châteaupers ; je dis peut-être, parce que la date précise de la mort de M. de Châteaupers n'est pas connue. On lit dans les Mémoires du chancelier Hurault de Cheverny, à la date de 1590 : « Au mesme temps, le
« sieur de Châteaupers, François Hurault, aîné de la maison
« du Marais, de nostre famille, fut blessé à une rencontre
« près d'Orléans, dont six jours après il mourut, laissant un
« filz et une fille de dame Rachel Cocheffet, fille du seigneur
« de Vaucelas. » Jean de Cocheffet naquit en 1591, et c'est en 1592 que sa mère épousa le duc de Sully. Dans le nouveau Journal de Henri III, imprimé en 1720, page 274, ce mariage est indiqué comme célébré le 18 mai ; j'ai sous les yeux un extrait du contrat de mariage par lequel « haut et puissant
« seigneur, Messire Maximilien de Béthune, chevalier, seigneur et baron de Rosny, etc., conseiller et chambellan du
« roy, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances de Sa Majesté, d'une part ; et noble dame Rachel de
« Cocheffet, dame de Châteaupers, du Marais, etc.... se sont
« promis et promettent prendre l'un l'autre par loyal mariage
« au plus tôt que faire se pourra ... Passé à Mantes, en la
« maison du dit seigneur baron de Rosny, le lundi dix-huitième jour de may 1592. » C'est la date de ce contrat qui a trompé l'auteur du Journal d'Henri III ; mais le mariage n'eut pas lieu immédiatement. On lit dans les Mémoires de Sully :
« Vous aviez donné rendez-vous à Mantes à M^{me} de Châteaupers, vostre maltresse, pour l'espouser, ce que vous fîtes le
« jour que le prince de Parme logea dans Houdan. » (*Œconomies royales*, chap. 35). Or, le prince de Parme n'ayant passé la Seine que la nuit du 21 au 22 mai 1592, ce ne peut être que le 23 ou le 24 mai qu'il logea dans Houdan.

Les premières années de Jean de Cocheffet et celles de Tancrede de Rohan, filz de sa sœur utérine, Marguerite de Béthune, duchesse de Rohan, offrent beaucoup d'analogie : même naissance clandestine, même légitimité douteuse, même

suppression d'état peut-être, mêmes pérégrinations, à Marolles, aux Oliviers, à Courtanvaux chez le maréchal de Souvré, dont la femme, Françoise de Bailleul, était parente du seigneur de La Mérie et de sa nièce, qui descendaient tous deux de Jeanne de Bailleul, mariée à Guillaume de Cochefilet. Mais là s'arrête la ressemblance ; après un procès scandaleux provoqué par les duchesses de Rohan et de Sully, irritées du mariage de leur fille et petite-fille avec le comte de Chabot, Tancrede se voyait interdire, par arrêt du parlement de Paris, le nom et les armes de Rohan, et trouvait la mort au milieu des guerres de la Fronde. (*Biograph. univ.*, art. TANCRÈDE DE ROHAN.)

Jean de Cochefilet vivait paisible, sans réclamation d'état, et mourait obscurément, seize ans avant sa mère, à l'abbaye de Saint-Calais, où les abbés Gilles et Charles de Souvré, qui connaissaient le secret de sa naissance, lui avaient offert un asile. De ses deux mariages une seule fille a laissé postérité. Dans ses *Notes historiques sur le Bas-Vendômois*, M. l'abbé Voisin saute une génération et attribue à la duchesse de Sully cette fille, très-légitime, née du second mariage de son fils ; il ajoute que « plusieurs familles de Saint-Calais se glorifient » d'avoir eu pour aïeule Rachel de Cochefilet. » On ne peut guère se glorifier de pareils accidents généalogiques, on les subit tout simplement.

Cet épisode déterminait peut-être le seigneur de La Mérie à vendre sa terre et à quitter le pays. Quoi qu'il en soit, à dater de cette époque on ne retrouve plus le nom de Joseph de Cochefilet. Ses armes étaient : *d'argent à deux léopards de gueules armés, lampassés et couronnés d'or.*

En 1639, François Levayer, écuyer, était seigneur de La Mérie. Il est taxé dans le rôle du ban et de l'arrière-ban de cette année (N° 402) à un mousquetaire pour sa terre de La Mérie, paroisse de Montaillé, près Saint-Calais. Dans le même rôle (N° 404), Pierre de La Ferrière, escuyer, sieur dudit lieu, même paroisse, est taxé à 10 livres. Il habitait Buancé,

qui était le manoir du fief de La Ferrière, comme la Gauterie était le manoir du fief de La Mérie. Dès 1652, ces deux domaines étaient réunis. Un aveu du 27 janvier 1652 est rendu à Monseigneur Messire N. de La Ferrière, chevalier, seigneur du dict lieu et des fiefs, terres et seigneuries de La Mérie et sénéchaussée de Saint-Calais. Un acte de 1666, où Samuel de La Ferrière figure comme seigneur de La Mérie, est terminé par ces mots : « Fait à La Ferrière-Buancé, le 2 juillet 1666. » Signé : S. de La Ferrière. » Il n'existait plus en 1673. Un aveu du 29 août de cette année est rendu à Monseigneur Messire Yves de La Ferrière, seigneur de La Mérie-Gaulterie (*sic*), La Ferrière et autres terres. La veuve de Samuel de La Ferrière était inhumée dans l'église de Saint-Calais. Le 7 décembre 1684, « a esté ensépulturé dans l'église de céans le corps de « noble dame Charlotte de Prunelay, veuve de noble homme « Samuel de La Ferrière, chevalier. » Dans les actes de baptême à Saint-Calais, à la date du 28 août 1678, on mentionne le baptême, cérémonie différée, d'une fille de Messire Yves de La Ferrière, *de Buancé*, seigneur de La Mérie, La Gauterie et autres lieux, et de dame Louise de La Boissière de Fleury. — Dans un acte du 13 janvier 1686, on lit : « Yves « de La Ferrière, chevalier, seigneur du dit lieu, La Gauterie « et autres lieux, et dame Louise de La Boissière, son épouse, « demeurant au logis seigneurial de La Gauterie, paroisse de « Montailler. »

Un aveu du 15 avril 1692 est rendu à Monseigneur Messire Marc Nézan, procureur au parlement, seigneur des fiefs, terres et seigneuries de La Gaulterie, sénéchaussée de Saint-Calais, La Mérie, La Ferrière, etc. » Cette famille Nézan avait des armoiries, indiquées dans l'armorial de la généralité de Tours ; ils portaient : *de gueules à un cygne d'argent*. La vente des meubles de Marc Nézan, seigneur de la Gauterie, avait lieu le 23 août 1694, devant Letourneur, notaire à Saint-Calais.

A Marc Nézan succéda François Ménard, avocat au parle-

ment de Paris. Il n'existait plus en 1706 ; un aveu du 14 juin de cette année, est rendu à sa veuve Marie, Suzanne Cailly, au nom et comme mère et tutrice de ses enfants, et en cette qualité « dame des fiefs et seigneuries de La Ferrière, La Gauterie, La Mérie, la sénéchaussée de Saint-Calais et autres. » Elle était déjà remariée à cette époque à Thomas Gabriel Bronod, bourgeois de Paris. Nous la retrouvons encore dame de La Mérie, en 1720 ; un acte du 23 octobre de cette année fait connaître dans quelle forme se rendait la foi et hommage due au seigneur de fief :

« Nous, Philippe Couturier, notaire royal au Vendômois, « demeurant au bourg de Vic.

« Requis par dame Françoise Anjubault, l'une des sœurs de
« la maison de la charité de la ville de Saint-Calais, nous
« sommes transporté, en présence et assistance de la dame
« Anjubault, au lieu seigneurial de La Mérie, situé en la pa-
« roisse de Montaillé ; où étant, la dite Anjubault s'étant mise
« en devoir de vassal (*à genoux*), afin de faire la foy et hom-
« mage due pour les Galazières, a appelé à haute et intelli-
« gible voix, par trois différentes fois, la dame du dit fief, disant :
« Madame ! Madame ! Madame ! je suis venue pour vous faire
« et jurer la foy et hommage que je vous dois pour raison des
« lieux des Galazières.... A laquelle interpellation n'a été
« répondu ; pourquoy la dite Anjubault s'est adressée à Julien
« Bertre, fermier de la terre de La Mérie, qui a dit que la
« dame de la dite seigneurie est absente, et que lorsqu'elle est
« au pays, elle fait sa demeure au lieu seigneurial de La Gau-
« terie, paroisse du dit Montailler.

« Ce fait, du dit lieu de La Mérie, nous sommes transporté
« au dit lieu seigneurial de La Gauterie, où la dame Anjubault,
« estant encore en devoir de vassal, a appelé la dite dame de
« la dite seigneurie de La Gauterie et Mérie en la manière cy
« dessus et réitéré les offres de foy et hommage ; et la demoiselle de Marne, que nous avons trouvée au dit lieu seigneurial de La Gauterie, a dit la dame de la dite seigneurie n'y
« estre pas et qu'elle demeure ordinairement à Paris. »

Un aveu de 1725 est rendu à M. Claude-César Souin de La Tibergerie, seigneur des fiefs, terres et seigneuries de La Gauterie, La Mérie, La Ferrière, la sénéchaussée de Saint-Calais et autres. C'est au bas de cet acte qu'on lit : « Présenté et « affirmé aux assises de La Mérie, tenues au lieu seigneurial « de la Gauterie, le 3 septembre 1725. » Signé : Froger, bailli, Derré, procureur fiscal, et Riel, greffier. Le procureur fiscal, René Derré, sieur de La Chévrierie, était en même temps bailli de l'abbaye de Saint-Calais.

En 1734, Pierre Castel, « intéressé dans les domaines du « roi, » était seigneur de La Mérie. Il n'existait plus en 1745, Un aveu, du 17 décembre de cette année, est rendu à M^{me} Louise Merlet, veuve en premières noces de M. Pierre Castel, vivant sous-fermier des domaines du roi, à présent femme, non commune en biens, de Messire Jean-François Coupdelance, écuyer, seigneur de La Rouverelle, l'un des deux cents gens d'armes de la garde ordinaire du roi, dame des fiefs et seigneuries de La Gauterie, La Mérie, la sénéchaussée de Saint-Calais et autres. (Il n'est plus question du fief de La Ferrière-Buancé, resté à la famille Souin de La Tibergerie).

Dans un aveu du 22 décembre 1773, du lieu de la Grénéttrie, dépendant de l'hôtel-Dieu de Saint-Calais, et relevant du fief de La Mérie, M. de La Rouverelle est ainsi qualifié : « Messire « Jean-François Coupdelance, chevalier et gouverneur pour « le roy de la ville et château de Saint-Calais ; seigneur de « La Rouverelle, La Vallée du Bourg et de Montailler, prési- « dent, trésorier de France. »

M. de La Rouverelle prit au sérieux son titre de gouverneur de la ville et château de Saint-Calais, et obtint, en 1767, un arrêt du Conseil ordonnant qu'il serait mis en possession du château (composé de deux pans de murailles), et des remparts et tours de la ville ; enjoignant à ceux qui les occupaient de vider lesdites tours dans le plus bref délai, et de les remettre en bon et suffisant état. Cet arrêt lui accordait de plus le droit

de chasse dans tous les lieux dépendant de la ville de Saint-Calais, qui sont du domaine de Sa Majesté. « Faisant S. M. expresse inhibition et défense aux marchands, artisans, bourgeois et habitants de la dite ville, paroisse, villages et hameaux en dépendant, paysans et roturiers, non possédant fiefs, seigneurie et haute justice, de chasser en quelque lieu, sorte et manière, et sur quelque gibier que ce puisse être, sous toutes les peines de droit. »

Le titre de *seigneur de Montailler*, donné à M. de La Rouverelle, est en opposition avec un arrêt du parlement qui avait décidé que la seigneurie de la paroisse de Montaillé appartenait au roi. Le Poige, dont le *Dictionnaire du Maine* a été publié en 1777, ajoute : « Ainsi jugé, il y a quelques années, « contre le sieur Souin de La Tibergerie, qui prétendoit cette « seigneurie à cause de la terre de.... (le nom est laissé en « blanc), qu'il avoit acquise dans la paroisse de Montailler. » Pesche reproduit ce passage dans son *Dictionnaire de la Sarthe*, mais il dit que l'arrêt a été rendu de 1760 à 1770, contre M. Sonin de La Tibergerie, acquéreur de la *Gauterie*. Il y a erreur sur la date ou sur le nom de la terre. De 1760 à 1770, M. de La Tibergerie n'était plus propriétaire de La Gauterie ; dès 1743, elle appartenait à M^{me} de La Rouverelle, ainsi que le prouve un des aveux cités plus haut ; M. de La Tibergerie avait seulement conservé la terre de Buancé. Du reste, sa prétention eût été encore moins fondée pour cette dernière terre que pour La Gauterie. La plupart des fiefs de Montaillé, et notamment La Ferrière et Buancé, relevaient de l'abbaye de Saint-Calais à foi et hommage simple et 25 livres de rente inféodée. Il existe un aveu rendu par M^{me} de La Rouverelle, dame de La Mérie, à Messieurs les abbé, religieux et couvent de l'abbaye royale de Saint-Calais, attesté de MM^{rs} Riel et Tironneau, notaires royaux à Saint-Calais, le 18 novembre 1744. M^{me} de La Rouverelle ne paraît pas avoir tenu le moindre compte de l'arrêt rendu contre M. de La Tibergerie ; ainsi une quittance des droits féodaux de 1778

porte : « Je, soussignée, dame de Montailler, La Mérie et
« autres lieux, reconnais..., etc. A la Gaulterie, ce huit
« may 1778. » Signé : Merlet de La Rouverelle. (A Montailié,
M. de La Rouverelle n'était que le mari de la reine.)

Les préoccupations féodales de M. Claude-César Souin de La Tibergerie, conseiller du roi, receveur au grenier à sel de Saint-Calais, sont d'autant plus remarquables, qu'il était fils de Pierre Souin, apothicaire à Vendôme, ainsi qu'il est constaté par son contrat de mariage à Saint-Calais, en date du 2 septembre 1710. Son petit-fils a été sous-préfet de Saint-Calais pendant tout le premier Empire. Révoqué en 1813, il mourut en 1818, à sa terre de Buancé.

Le petit-fils de M. de La Rouverelle, né du mariage de M^{lle} de La Rouverelle avec M. Lambot, notaire à Paris, a été aussi sous-préfet de Saint-Calais, sous la Restauration. Il portait le titre de baron de Fougères, nom d'une terre située dans le Blaisois. Sa mère, M^{me} veuve Lambot, avait vendu le château de la Gauterie, qui appartient aujourd'hui à M. Chérouvriér, ancien maire de Sablé.

Saint-Calais, décembre 1860.

MEGRET-DUCOUDRAY.

DE QUELQUES ANCIENS AUTELS

RÉCEMMENT DÉCOUVERTS DANS LES ÉGLISES DU HAUT ET DU
BAS-MAINE.

Il n'y a pas longtemps qu'ayant à composer des autels pour une église conventuelle que nous venions de construire dans le pur style du XIII^e siècle, il nous fallut soutenir une véritable lutte contre un savant ecclésiastique qui prétendait qu'avant le siècle de la Réforme, les plus belles églises n'avaient point d'au-

tels permanents, mais seulement de simples tables en bois brut, sur lesquelles on étalait des parements en riches étoffes, de couleur appropriée à la fête du jour.

Bien qu'il fût impossible de mettre en doute la science, la gravité, et surtout l'orthodoxie du personnage, ses prétentions nous semblaient inadmissibles, et nous résistions.

Les bonnes sœurs qui nous avaient chargé de la direction de leurs travaux, soumises ordinairement, autant que femmes de leur caractère puissent l'être, au dignitaire du diocèse qu'elles avaient l'habitude de consulter, ne pouvaient cette fois accepter une décision qui devait les priver du plus bel ornement de leur sanctuaire ; elles nous appuyèrent et nous l'emportâmes.

Des autels en pierres, parfaitement appropriés au style de l'église, ont été construits ; mais l'inflexible archéologue n'a cessé de protester contre ce qu'il considère comme une violation des vrais principes de la tradition et de la liturgie.

Voici son principal argument : Si les nombreuses églises construites en France et dans toute la chrétienté, depuis le commencement du onzième siècle jusqu'au seizième, avaient été généralement pourvues d'autels en pierre, pourquoi ces autels anciens seraient-ils si rares aujourd'hui ? Pourquoi ne trouverait-on presque partout que ceux qui ont été faits au temps de la renaissance du goût de l'architecture grecque, pendant les règnes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, à la fin du dernier siècle, et au commencement du siècle actuel ?

Nous répondions que la rareté des anciens autels ne tient nullement à ce que l'on n'avait pas autrefois l'habitude d'en construire d'une manière permanente et en matériaux durables, mais qu'il fallait en chercher la cause dans ce besoin continuel de changement qui nous tourmente, dans cette manie d'innovations inhérente au caractère national, et qui n'en est pas le plus beau côté.

Nul peuple n'est moins conservateur que nous ; il nous faut

sans cesse du nouveau, et la mode, cette capricieuse divinité qui semblerait devoir borner son empire aux personnes légères et frivoles, étend sa tyrannie jusque sur les personnages les plus graves, jusque sur le clergé lui-même.

La première idée qui vient à un curé nouvellement installé dans une paroisse, c'est d'opérer des *améliorations* dans l'église ; il faut déplacer l'autel, le mettre à la romaine, s'il se trouve appliqué à une muraille ; l'adosser au fond du chœur, s'il était isolé ; il faut faire disparaître les stalles, menbler à neuf la sacristie, se pourvoir d'une chaire nouvelle, et trop souvent hélas ! couvrir les murailles de saints de plâtre, ou de chemins de croix enluminés des plus vives couleurs.

Cet entraînement, si bien exploité et entretenu par la troupe famélique des faiseurs de tout genre, qui ne cessent d'assiéger les presbytères pour procurer le placement des articles de leur commerce, amène d'incessants changements dans l'ornementation des églises, dans l'ameublement des chapelles et des sacristies. Tout objet ancien est impitoyablement sacrifié, par cela seul que la mode en est passée, et trop souvent nous voyons avec douleur disparaître, sous les plus spécieux prétextes, de véritables richesses artistiques que l'on remplace par les œuvres déplorables de l'ignorance et du mauvais goût.

C'est à ce travers, qui a toujours généralement prévalu depuis deux siècles et plus, qu'il faut attribuer la disparition de beaucoup d'anciens autels.

Sans doute nous assistons à une ère meilleure : la diffusion des connaissances archéologiques dans le clergé, les recommandations de l'autorité ecclésiastique, les conseils multipliés des amis de l'art ancien, de plus en plus nombreux, arrêtent les effets du mauvais goût, paralysent l'action des marchands de figures et des gâcheurs de plâtre ; mais quand on vient à songer aux dépredations qu'ils ont exercées dans nos églises durant un si grand nombre d'années, on est forcé de reconnaître que leur vandalisme stupide et sans entrailles a été

plus funeste encore à nos vieux monuments que les fureurs enragées des révolutionnaires.

Toutefois, tous les vieux autels n'ont pas été détruits, et beaucoup se retrouvent encore, plus ou moins mutilés, sous les malencontreuses menuiseries dont on les a enveloppés, sous le prétexte de les *mettre à la mode*.

Souvent aussi, dans quelque coin obscur d'une ancienne sacristie ou de l'étage inférieur d'une tour de clocher, on découvre des fragments précieux qui peuvent être utilisés avec avantage dans une restauration intelligente.

C'est ainsi qu'à Villaines-sous-Lucé, dont l'église a été à peu près entièrement refaite au seizième siècle, nous avons retrouvé, presque intacts, les trois autels du ^{xiii}e siècle, et une magnifique pierre sculptée du ^{xiv}e, qui avait sans doute servi de support ou de rétable au principal d'entre eux.

Il nous a suffi de faire enlever des panneaux en bois de sapin, faits par le menuisier du village, pour remettre en service ces autels anciens, et nous avons fait replacer la pierre sculptée à l'une des places d'où nous avons supposé qu'elle avait été enlevée.

A Neuvy-en-Champagne, deux petits autels semblables ont été dégagés de constructions sans goût, faites au commencement du dix-septième siècle, et nous les avons fait reporter à leur place primitive, au fond des petites absides latérales à la principale.

Ces cinq autels sont également composés d'une grande tablette en pierre blanche calcaire, de quinze à vingt centimètres d'épaisseur ; dans quatre d'entre eux cette tablette est ornée dans son pourtour apparent d'un large cavet aplati, surmonté d'une face carrée verticale ; dans le cinquième, le cavet est surmonté d'une baguette en quart de rond renversé qui se détache de la face carrée, au moyen d'une cannelure très-profonde. Les colonnes antérieures qui supportent les angles de la tablette ont des bases et des chapiteaux très-curieux, sans

sculpture, mais dans lesquels une singulière combinaison de moulures et de plans obliques qui les coupent produit un effet agréable et original.

La grande pierre sculptée de l'autel majeur de Villaines est divisée par de fines moulures prismatiques en sept arcatures surmontées de frontons et de galeries, et chaque panneau de fond porte un naïf bas-relief, qui représente une scène de la vie et de la passion du Sauveur ; elle porte des traces très-visibles de la peinture et de la dorure qui l'enrichissaient.

Nous avons visité, il y a peu de jours, dans l'église de Saosne, deux autres petits autels qui offrent une particularité fort remarquable, et qui n'avait pas, à notre connaissance, été observée encore dans notre département ; malgré leur extrême simplicité, ils méritent une description particulière.

Ils ont été trouvés dans la nef, adossés à la muraille, dans laquelle est percé l'arc triomphal ; comme à Villaines et à Neuvy, on les avait enveloppés d'une menuiserie sans valeur, et, comme partout, on avait coupé et mutilé tout ce qui gênait cette menuiserie.

Chacun d'eux a 1^m 80 de longueur, et 0^m 70 de largeur ; la tablette, très-épaisse, a 20 centimètres ; elle repose sur une masse triangulaire en maçonnerie de pierre de taille calcaire, issant de la muraille du bâtiment, et sur deux piliers assez grêles à plan carré, mais largement chanfreinés dans la plus grande partie de leur longueur ; le bord de la tablette est orné, sur les trois côtés vus, d'un profond cavet, qui se raccorde à la surface de dessous par un chanfrein, et à celle de dessus par un quart de rond corrompu.

Rien de plus simple et de plus naïf que ces deux petits autels, mais aussi rien de plus antique et de plus approprié au caractère d'une petite église de village.

Cette masse centrale qui, dans les intentions du constructeur, n'a peut-être eu d'autre objet que de satisfaire à la condition indispensable d'équilibre, aux moindres frais possibles, fait

songer à ces tombeaux de martyrs, sur lesquels les premiers chrétiens aimaient à célébrer les mystères sacrés, et l'ensemble de l'édicule en revêt un caractère éminemment religieux et antique, qui ne se rencontrerait pas dans une construction plus massive ou plus ornementée.

Nous avons donc vivement engagé M. le curé, qui avait bien voulu nous consulter sur la valeur de sa découverte, à les conserver, à les restaurer, mais surtout à ne rien changer dans leurs dispositions.

Il nous a dit que la petite église de Panon, commune que la faiblesse de sa population a fait réunir, pour le spirituel, à celle de Saosne, contient deux autels absolument identiques ; ce seraient donc quatre autels de même forme singulière, qui auraient été découverts, jusqu'à ce jour, dans le diocèse du Mans, et ils ont été rencontrés dans le Saosnois, pays si riche en monuments du moyen-âge.

Nous connaissons, dans le Maine, un cinquième autel semblable ; nous l'avons vu dans l'une des chapelles rayonnantes de l'église d'Avesnières, qui touche la ville de Laval, et que l'on vient de restaurer selon les bons principes de l'archéologie ; comme à Saosne, les piliers sont un peu grêles, mais ils affectent la forme arrondie, et se rapprochent beaucoup de la colonne avec une sorte de base et de chapiteau.

Dans son ouvrage intitulé *Rudiments d'Archéologie*, M. de Caumont a figurée à la page 270 de l'édition de 1850, un autel de cette espèce, qui existe dans l'église de *Norrey*, près de Caen ; il diffère seulement de ceux de notre pays, en ce qu'une troisième colonne se trouve couvrir la pointe saillante de la masse triangulaire à laquelle elle est soudée ; cette troisième colonne enrichit l'édicule, mais elle constitue une superfluité, puisque sans elle l'autel aurait été suffisamment soutenu.

M. de Caumont pense que cet autel date de la fin du treizième siècle, et nous partageons pleinement cet avis.

Il est probable que les autels de Saosne et de Panon ne

sont pas les seuls que le pays possède, et que d'autres seront successivement mis au jour à mesure que nos églises se verront déblayées des ameublements barbares que le mauvais goût y a entassés depuis la Réforme ; nous souhaitons vivement que l'on ait le bon esprit de les conserver en les restaurant avec intelligence.

Il serait même à désirer que l'on s'attachât à les imiter, quand on aura de nouveaux autels à établir.

Celui de Norrey a été dessiné avec un grand soin en plan et en élévation, dans l'ouvrage intitulé *l'Architecture du V^e au XVI^e siècle*, par J. Gaillabaud ; Paris, 1853. Ce dessin est un type excellent à consulter pour la reproduction de ces petits autels, qui conviennent surtout aux emplacements peu spacieux.

Nous avons parlé il y a un moment de l'église d'Avesnières ; nous ne voulons pas perdre cette occasion de rendre hommage au talent remarquable d'un jeune artiste de notre ville, dont la modestie égale les autres mérites, et qui, chargé après d'interminables difficultés, d'y construire un autel majeur, en rapport avec le style et l'importance de ce monument, l'un des plus importants du département de la Mayenne, a produit, malgré la modicité du prix qui lui avait été parcimonieusement marchandé, un véritable chef-d'œuvre.

Il serait vivement à souhaiter que M. Cosnard trouvât d'autres occasions de produire ses œuvres, qui enrichiraient nos églises, et feraient honneur au pays qui lui a donné naissance.

Juin 1859.

A.-L. DAVID, membre titulaire.

NOTICE SUR LA CASSINE

MONUMENT INÉDIT DU BAS-MAINE.

La province du Maine comprend deux grandes vallées qui courent du nord au midi, et se réunissent aux portes de la ville d'Angers.

3^e et 4^e trimestres de 1861.

20

La plus orientale de ces vallées, arrosée par la rivière de Sarthe, forme le Haut-Maine et le département dont le nom est emprunté du cours d'eau qui le parcourt ; c'est un beau et bon pays qui ne le cède à aucun autre pour la variété des sites, la fertilité du sol, le nombre et la grandeur des souvenirs que son histoire rappelle.

Il renferme la capitale de la province, assise à son centre et bâtie autour de l'antique cité des Cénomans, que les Gallo-Romains entourèrent au quatrième siècle d'une haute muraille, fortifiée de tours, encore debout aujourd'hui dans les trois quarts de son périmètre et remarquable surtout par la singularité de l'appareil de plusieurs de ses parties.

Au point le plus élevé de cette vieille cité se dresse, comme un colosse de pierre, une magnifique cathédrale, trop peu connue, avec sa belle nef du onzième siècle et son immense chœur du treizième, peut-être le plus admirable de toute la chrétienté.

Partout, dans cette riche et plantureuse vallée, on rencontre des vestiges de la domination des conquérants des Gaules : *voies, camps, castellums, villas, simples maisons*, témoignent qu'ils s'y établirent de bonne heure, qu'ils y séjournèrent longtemps, qu'ils n'en disparurent qu'après avoir imprégné le pays de leur esprit, de leur civilisation.

L'Église, à son tour, y fonda ses monuments, qui ont grandi et se sont multipliés avec les siècles ; qui se présentent à nous pleins de vie et de splendeur, comme la foi chrétienne qui les entretient, qui les multiplie encore. A leur tour, les chefs féodaux construisirent ces forteresses, ces châteaux tant de fois démantelés et rebâtis, durant les interminables guerres du moyen-âge, dont bien peu sont restés debout, tandis que le plus grand nombre couvrent de leurs imposants débris les points les plus élevés du territoire.

La vallée occidentale, arrosée par la Mayenne, forme le Bas-Maine et le département dont la ville de Laval est le chef-lieu. Là, les accidents de terrain sont plus prononcés, les sites

plus sévères, le sol plus âpre, les campagnes plus boisées encore. Là, le caractère des habitants se revêt d'une réserve plus grande qui dégénère en une incurable défiance vis-à-vis de tout ce qui lui est étranger.

On sent, en parcourant ces vallons au fond desquels, parmi de noirs rochers de marbre et de granit, bouillonnent des eaux torrentueuses, en traversant ces villages bâtis de schistes aux sombres couleurs, en apercevant ces populations au regard oblique qui semblent vous fuir, on sent que les arts et la civilisation n'y trouvèrent pas un accueil très-empressé, qu'ils n'y pénétrèrent que lentement et tardivement.

Là, les vestiges gallo-romains sont rares, les églises et les vieux monastères n'y présentent que des proportions réduites et des conditions de construction presque barbares; là surtout, les vieux châteaux empruntent, des matériaux bruts qui les composent, un aspect tellement rude et sombre, qu'il est souvent difficile de distinguer leurs débris des rochers qui les portent.

Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, les cœurs énergiques éprouvent un charme indéfinissable à s'égarer dans ces chemins creux qui serpentent aux flancs des coteaux, sous les voûtes séculaires de ces grandes haies qui donnent au pays l'aspect d'une immense forêt.

On comprend l'esprit de vigoureuse indépendance qui a toujours animé les populations de ces contrées et les luttes sans fin qu'elles ont soutenues, dès les premières époques historiques, contre les légions de César, au moyen-âge contre les Normands et les Anglais, et de nos jours contre les bleus qui se présentaient à elles comme le type de l'impiété et de la plus révoltante tyrannie.

Il n'y a pas longtemps que ces chemins étroits, escarpés, fangeux, se mêlant en un labyrinthe inextricable pour tout autre que l'enfant de la paroisse, étaient les seules voies ouvertes à l'agriculture et au commerce local, le seul possible dans une contrée qui ne connaissait pas d'autres besoins que ceux de première nécessité.

Le petit nombre de produits qui pouvaient être livrés à l'exportation descendaient le cours de la Mayenne, navigable depuis Laval dès les temps les plus reculés.

Aujourd'hui, sans compter la ligne ferrée de Paris à Brest, qui coupe transversalement la vallée et qui franchit la Mayenne sur un magnifique pont de granit, cinq routes impériales, plusieurs routes départementales, et un nombre infini de voies vicinales admirablement entretenues, sillonnent en tous sens le pays; aussi l'agriculture s'y est-elle grandement perfectionnée, et l'industrie y fait-elle chaque jour de nouveaux progrès.

Comme partout en France, les vieilles églises insuffisantes s'y reconstruisent, les villes et les simples bourgs s'y transforment, les châteaux s'y multiplient, lançant les pointes aiguës de leurs gracieuses tourelles au-dessus des vieilles et toujours verdoyantes futaies.

L'une des principales artères du pays, la route impériale de Tours à Rennes, y pénètre peu après avoir quitté la jolie petite ville de Sablé; elle court vers le nord-ouest, franchissant, de son inflexible ligne droite, coteaux et vallons, et à six ou sept kilom. avant d'atteindre Laval, elle coupe celui de la Jouanne, petite rivière tributaire de la Mayenne, qui, en approchant de son confluent, promène les méandres nombreux de ses eaux lentes et profondes au milieu de fraîches prairies coupées de nombreuses plantations d'aulnes et de peupliers.

De la longue et rapide tranchée qui descend vers le bourg de Forcé, caché dans le Bocage, on découvre la perspective la plus riante et la plus variée, du milieu de laquelle se détachent les plantations séculaires qui enveloppent le château de Poligné, rebâti aux seizième et dix-huitième siècles, mais qui existait déjà au temps des croisades.

L'œil aime à s'égarer sur ces champs fertiles, aujourd'hui couverts des plus riches moissons, et qui naguères ne portaient que de maigres sarrasins perdus au milieu d'inutiles jachères, couvertes de genêts et d'ajoncs au sein desquels les paysans

manceaux se complaisaient , que beaucoup regrettent encore malgré le surcroît de richesse et de bien-être que procurent les progrès modernes , parce que leur indépendance leur semblait mieux garantie par les obstacles naturels qui les tenaient à l'abri de tout contact étranger.

En se promenant sur cet horizon varié des couleurs les plus tranchées, les regards s'arrêtent sur une masse de la plus sombre verdure qui surgit, hiver comme été, à quelques centaines de mètres sur la droite de la route, dont l'étroit ruban coupe le coteau opposé. L'imagination a deviné sous un manteau de lierres séculaires quelque vieux monument, quelque ruine vénérable ; la curiosité est excitée, l'esprit est porté à s'enquérir des souvenirs qui s'y rattachent.

Mais en vain interrogerez-vous le cantonnier qui soigne la route à l'égal des allées d'un parc luxueux, en vain vous adresserez-vous à la vieille femme accroupie au pied de la haie, dont sa maigre chèvre broute les ronces, vous n'obtiendrez aucun renseignement satisfaisant ; on vous parlera de ruines romaines, on vous dira que les huguenots eurent là autrefois un temple célèbre, et pour peu que vous ayez quelque loisir, et que vous vous sentiez possédé de la passion archéologique, vous éprouverez le désir de vous rapprocher de ces ruines pour en interroger les débris et chercher dans leur exploration le mot de l'énigme que les contes populaires vous ont laissé à deviner.

Dépassant alors le bourg assis sur la rive gauche de la rivière, l'avenue du château et le chemin vicinal nouvellement ouvert pour communiquer avec le bourg de Bonchamps, vous quitterez la route entretenue par l'État, pour suivre un étroit chemin qui s'en détache obliquement , et qui , après avoir abouti à une sorte de bourbier, se relève brusquement pour gravir un tertre couronné par la cour d'une grosse ferme, à droite de laquelle se présente enfin le but poursuivi.

Or, quand vous aurez fait le tour de ces solides murailles,

quand vous aurez exploré l'enceinte qu'elles circonscrivent, quand vous aurez patiemment et silencieusement interrogé les éléments qui les composent, quand vous aurez étudié le curieux appareil des portes et des fenêtres, vous aurez pleine satisfaction, et il ne vous restera plus qu'à rechercher dans les rares historiens du pays les indices qui peuvent conduire à préciser l'époque où la construction a été fondée, le nom du fondateur, le but qu'il a pu se proposer en s'efforçant d'élever un monument qui ne ressemble à aucun autre de la contrée, sur un point isolé, loin de toute grande voie fréquentée, de tout groupe important d'habitations.

ÉTAT ACTUEL DU MONUMENT.

La ferme dont il dépend se nomme la Cassine ; elle appartient à M. Rigault-Beauvais, propriétaire à Laval.

Il est assis à droite de l'entrée de la cour, au bord d'un plateau, d'où le terrain s'abaisse doucement vers le midi et l'ouest, jusqu'au château de Poligné, distant de 300 mètres, et construit au bord d'un pli du terrain qui domine le fond de la vallée.

Au premier aspect, on reconnaît une église de l'époque romane, orientée de l'ouest à l'est, et du style le plus primitif, le plus sévère ; on est tenté d'en reporter la construction aux temps les plus reculés, et d'y chercher même quelques vestiges de l'ère carlovingienne, mais il faut se défier de cette velléité, et ne pas perdre de vue que l'on se trouve dans une contrée où l'art de bâtir fut toujours en retard, et ne fit à toutes les époques que de lents progrès.

Les maçonneries assises sur un affleurement de la roche calcaire marmoréenne, qui compose l'ossature de la colline, sont visibles depuis la première assise ; on reconnaît donc sans peine qu'elles furent élevées d'un seul jet, sur un sol vierge de toute construction antérieure.

L'état des parties supérieures témoigne que pas une seule

Pierre n'a été ajoutée aux travaux primitifs dans les siècles suivants.

Ni les Romains, ni les Gallo-Romains n'ont imprimé à le cachet si remarquable de leur manière de bâtir ; et quant aux huguenots, qui ont certainement fait irruption dans le pays, où le souvenir de leurs méfaits se conserve encore dans la mémoire du peuple, qui paraissent même avoir beaucoup fréquenté le château de Poligné, dont le seigneur fut au seizième siècle un ardent partisan de leurs doctrines, ils n'ont certainement rien bâti, ni à la Cassine, ni aux environs.

Notre monument est donc parfaitement homogène, et d'une régularité de plan que l'on n'est habitué à rencontrer ni aux époques voisines de la renaissance de l'art de bâtir, ni surtout dans les contrées où cet art n'a trouvé que des conditions rebelles à tout progrès, à toute perfection.

Il comprend une nef de seize mètres, sur un peu moins de quatorze, un transept d'un peu plus de seize mètres, sur six mètres trois quarts, et enfin un chœur absidal de six mètres sur sept mètres un tiers.

L'édifice entier a une longueur de près de 30 mètres, suivant son grand axe qui le divise en deux parties d'une symétrie parfaite.

La nef devait être partagée par une double file de colonnes supportant des arcades, écartées d'un peu plus de cinq mètres, laissant à droite et à gauche des latéraux de chacun trois mètres.

Cinq absides, à plan demi-circulaire, s'élèvent à l'orient ; elles ont trois mètres un tiers de diamètre et deux mètres de saillie au dehors ; deux d'entre elles appuient les faces orientales des croisillons du transept, les trois autres rayonnent autour de l'abside principale.

Vues de loin, ces absides ressemblent à des tours ; par leur agencement elles produisent l'effet le plus pittoresque ; elles donnent au monument religieux l'aspect d'une forteresse féodale.

L'épaisseur des murs varie de soixante-cinq à quatre-vingt-cinq centimètres ; leurs reliefs, qui, de trois mètres et demi à cinq mètres dans la nef, atteignent sept mètres dans le transept, dépassent dix mètres dans le chœur. Les murs intérieurs affleurent le sol, et les deux piliers extrêmes de la nef le dominant d'environ un mètre.

On ne découvre, sur aucun point, des vestiges d'enduits ni de carrelage.

La porte principale a été ménagée au milieu du pignon occidental ; elle présente une baie rectangulaire de 1^m 40 sur 2^m 30, ouverte entre deux simples pieds-droits surmontés extérieurement d'un système de cintres demi-circulaires, concentriques dans le plan du parement de la muraille, lesquels, malgré leur sévère simplicité, forment une décoration de bon goût que nous décrirons plus loin en détail.

Deux contreforts, correspondant aux colonnes engagées dans le parement intérieur, pour recevoir la retombée des premières arcades, encadrent cette porte dont l'aspect est vraiment monumental.

Vers les cinq huitièmes de la longueur des murs latéraux, étaient deux autres portes plus petites ; celle qui regarde le nord n'est plus représentée que par une brèche de la muraille et par les vides ménagés horizontalement dans le milieu de l'épaisseur des maçonneries, à droite et à gauche de la baie, pour recevoir la barre de clôture, selon l'usage ancien ; celle du midi a perdu ses pieds-droits, mais le linteau est resté en place ; il est formé d'une longue et forte pierre à lit supérieur triangulaire, déchargée par un arceau aveugle en forme de fer à cheval sur les deux parements de la muraille ; ces arceaux ont été appareillés avec une rare perfection

Un examen attentif du linteau nous a permis de constater que les portes n'avaient pas au-delà de soixante-deux centimètres de largeur, et que leur hauteur ne dépassait pas un mètre et deux tiers. La brèche du nord est la seule issue ouverte sur l'enceinte intérieure, et les deux autres baies étant

closes d'une maçonnerie à pierres sèches, il ne nous a pas été possible de vérifier si les vides observés dans les côtés de cette brèche pour la manœuvre de la barre existent aux deux autres portes, et si, dans les intentions du constructeur, les personnes préposées à la garde de l'église devaient ainsi avoir le moyen de s'y enfermer solidement.

Trois des absides ont leurs voûtes en moellons assez bien conservées ; on observe, dans toutes, des fenêtres à plein cintre ayant soixante centimètres de largeur et un mètre trois quarts de hauteur, dont les appuis dominant le sol de six mètres. Outre ces fenêtres qui occupent le fond de chacune des absides, on remarque dans les trois absides rayonnantes, et à un mètre seulement d'élévation, une autre singulière ouverture ; elle a en dehors quinze centimètres de largeur sur une hauteur double, avec un évasement très-prononcé vers l'intérieur.

Les murailles sont encore traversées d'outre en outre par un grand nombre de trous carrés, d'environ dix à douze centimètres de largeur ; mais il est facile d'en distinguer les trois ouvertures, signalées d'abord par leurs dimensions beaucoup plus grandes et ensuite par leur forme caractéristique. Ces trous nombreux ne sont pas autre chose que les vides produits par les pièces d'échafaudage appelées boulins, que les maçons sont dans l'usage de placer à mesure de l'avancement de leur travail pour supporter leurs échafaudages ; mais il reste à expliquer l'utilité des trois petites baies symétriques des absides rayonnantes placées à un niveau où elles n'auraient pu servir à éclairer l'église, et où, d'ailleurs, suivant nos usages actuels, elles auraient été masquées par les petits autels des absides. Nous dirons plus loin ce que nous en pensons ; bornons-nous en ce moment à constater qu'il n'en existe pas de semblables dans les deux absides du transept, et que les ouvertures qui s'y trouvent ne sont bien réellement que des trous de boulins.

Bien que le fermier de la Cassine consacre l'enceinte du monument aux plus vulgaires usages, le chœur a été respecté ; une

muraille à hauteur d'appui et une petite porte le séparent du transept ; quelques arbustes y végètent en paix ; on en tient éloignés les animaux de basse-cour qui vaguent partout ailleurs. C'est que ce lieu est consacré par une dévotion populaire qui y attire journallement quelque humble voyageur.

Au fond de l'abside du milieu, suspendu à deux mètres d'élévation, est une sorte de coffre couvert d'ardoises, vitré sur le devant, qui renferme une de ces petites chapelles semblables à celles que les enfants composent dans leurs jeux. Au-dessous, un bloc de bois, solidement enfoncé en terre, bardé de fer et puissamment cadénassé, récite un tronc dans lequel les visiteurs glissent leurs modestes offrandes.

Ce petit oratoire rustique, en plein air, est sous le vocable de saint Barthélemy, et le jour consacré par l'Eglise à honorer cet apôtre, le vingt-quatre août, l'affluence des visiteurs est grande à la chapelle de la Cassine.

Dès la veille, le fermier a déblayé les abords, éloigné ses animaux domestiques, décoré l'enceinte de guirlandes de feuillages, fait, en un mot, la toilette du lieu, et tout disposé pour la tenue d'une assemblée. Les pièces de menue monnaie qu'il retire de temps en temps du tronc, font dit-il, les frais de ces préparatifs.

MODE DE CONSTRUCTION, APPAREIL.

Si le monument de la Cassine se fait remarquer par la régularité de son plan, on n'y admire pas moins la perfection des murailles et surtout le bel appareil des pierres de taille et des moellons qui en composent les parements. Nous n'avons vu nulle part, et encore moins dans le Bas-Maine que dans aucune autre partie de la province, un édifice aussi soigné, surtout dans l'état d'abandon où il est demeuré depuis plusieurs siècles ; nous pourrions même, sans redouter la comparaison, le mettre en regard de ce qui a été produit de plus parfait de nos jours, dans les travaux de chemins de fer, sur les lignes exécutées par les ingénieurs de l'Etat. Nous insistons sur cette

circonstance parce qu'elle nous a réellement frappé, et qu'elle motive la croyance où nous sommes que les constructeurs de la Cassine ne furent ni un architecte, ni des ouvriers de la localité.

Sur les points où la roche naturelle affleure le sol, on a étendu avec un soin remarquable une couche de béton qui forme une aire très-solide, sur laquelle est posée la première assise de la muraille ; on a élevé ensuite la maçonnerie par assises réglées, en dehors comme en dedans, au moyen de moellons parfaitement équarris, ayant de onze à treize centimètres de hauteur et de quinze à vingt de longueur. Tous les angles rentrants et saillants, les baies des ouvertures, les piliers, les colonnes engagées, sont faits en pierres d'appareil ayant vingt-deux à vingt-six centimètres de hauteur et trente à quarante-cinq centimètres de longueur ; les joints de lit comme les joints montants sont uniformément réglés à quarante millimètres de largeur, et très-soigneusement remplis d'un excellent mortier hydraulique offrant une cohésion égale à celle de la pierre la plus dure.

Nos investigations dirigées sur des points nombreux de la maçonnerie, sur les déchirures particulièrement, ne nous ont pas fait découvrir la moindre négligence ; partout nous avons trouvé écrite la preuve que l'on n'avait employé que des praticiens d'élite, soumis à une surveillance de tous les instants ; car une vieille expérience nous a appris que les ouvriers les plus intelligents et les plus zélés ne manquent pas de se relâcher, aussitôt que l'on cesse d'avoir l'œil ouvert sur eux.

Aussi, bien que tout porte à croire que l'édifice n'a jamais été achevé, et que nous le voyons aujourd'hui dans l'état où le laissèrent, il y a sept cents ans, ceux qui avaient entrepris de le construire, bien qu'il soit demeuré tout ce temps exposé sans défense aux intempéries, sous un climat où les hivers sont souvent rigoureux, il n'a subi aucune altération, pas une pierre ne s'en est détachée, et s'il arrivait que l'on voulût en entreprendre l'achèvement, l'œuvre pourrait être reprise comme au lendemain du jour où elle a été interrompue.

La pierre exclusivement employée est le grès ferrugineux à gros grains, appelé roussart dans le Maine, et de couleur de rouille très-foncée : elle a été choisie parmi les plus belles qualités qui se rencontrent sur le territoire des communes comprises entre les petites villes de Conlie, Beaumont et Fresnay dans le Haut-Maine ; le département de la Mayenne ne possède sur aucun point de semblable pierre propre à la construction.

Dans une petite étendue de la commune d'Avesnières, comprise entre le hameau de Thévalles et la rive gauche de la Mayenne, on trouve bien quelques fragments peu volumineux d'une roche friable analogue, mais on n'y pourrait trouver aucun bloc propre à être taillé même grossièrement et surtout à conserver ses arêtes, comme ceux qui sont entrés en grand nombre dans la construction de la Cassine.

Il faut donc reconnaître que les matériaux qui ont servi à élever cet édifice viennent d'une distance de soixante-dix à soixante-quinze kilomètres; et quand on considère que certains blocs, même après l'opération de la taille qui a dû avoir lieu sur le chantier, ne pèsent pas moins de mille à douze cents kilogrammes, on est forcé de conclure que, contrairement à l'opinion commune, la charrette était déjà en usage dans les parties les plus reculées de la province au douzième siècle, et que les transports ne s'y faisaient pas tous au moyen de bêtes de somme, comme beaucoup le croient.

La porte principale avait, comme les deux autres, un linteau dont le lit supérieur affectait la forme légèrement triangulaire; il se trouvait déchargé par trois cintres concentriques enveloppés d'une archivolt saillante, très-finement taillée et qui, parvenue à la hauteur de la naissance des arcs, se retourne horizontalement pour former un cordon qui va se perdre dans les deux contreforts de la façade.

Ce linteau brisé a disparu, il n'en reste que les deux portées couronnant les pieds-droits, mais les cintres subsistent intacts sous le lierre qui les recouvre ; chacun est formé de trente-

trois voussoirs séparés par des joints de trente millimètres de largeur.

Dans les douelles du second et du troisième rang, ces joints ont été coupés par des demi-disques en roussart qui, tranchant par leur couleur foncée sur le blanc mat du tuffeau d'Anjou et du calcaire de Bernay, dont sont faits les voussoirs et l'archivolte, contribuent à donner du mouvement et de la grâce à cette ornementation si simple.

Le tympan avait été rempli de petits carrés de tuffeau disposés en échiquier, que le lierre a dévorés, mais dont on retrouve l'empreinte dans le mortier de l'arrière-maçonnerie.

Le dessin que nous avons joint à cette notice donne une idée très-exacte de cette porte qui ne manquait ni d'ampleur ni d'une certaine majesté, malgré le peu d'étendue de sa baie, quand elle se détachait sur le fond de couleur fauve de la façade.

Nous y avons vu l'une des plus heureuses applications de ce principe si vrai et si fidèlement observé par les constructeurs du moyen-âge, si souvent méconnu ou mis en oubli par ceux des siècles prétendus plus éclairés, et auquel on commence enfin à revenir, que la meilleure et la plus saine décoration des édifices doit résulter de l'harmonie de leurs éléments essentiels et d'une judicieuse combinaison des matériaux employés, même alors qu'ils sont de la forme la plus vulgaire.

Signalons du reste ce fait, que les voussoirs faits en tuffeau, la plus tendre et la plus vulnérable de toutes les pierres, bien que placés à l'exposition de l'ouest, qui est en butte durant onze mois sur douze aux plus violentes intempéries, se sont conservés intacts, par suite de la précaution prise de les abriter sous une légère archivolte saillante en calcaire plus dur.

N'oublions pas de dire que cette archivolte a été taillée, bien avant l'achèvement du pignon, par un habile ouvrier, qui, du milieu de moulures d'une ténuité extrême, a su dégager de l'évidement d'une gorge une suite de petits cylindres tenant à peine à la masse, interrompus par des vides alternatifs, et que

le temps a tous respectés, tant la pierre avait été bien choisie et ménagée tant à la taille qu'à la pose. Cet ouvrage délicat ne serait pas déplacé dans l'édifice le plus soigné de nos jours, et il ne serait pas facile aujourd'hui de trouver parmi nos tailleurs de pierre, si orgueilleux, un ouvrier capable de le reproduire aussi parfait.

RECHERCHE

Sur la date de la fondation du monument, le nom du fondateur et les intentions qui l'ont dirigé.

Si une étude sur place, faite avec patience et réflexion, nous a conduit à préciser le style de l'édifice de la Cassine, à en reconnaître le caractère et la valeur architectonique, il ne nous a pas été aussi facile d'acquérir une opinion suffisamment motivée sur la date exacte de sa construction, sur le nom du fondateur, sur les intentions qui ont pu le pousser à entreprendre d'élever une église aussi importante, dans un lieu désert, loin de tout centre habité, de toute voie fréquentée.

Après de laborieuses recherches, nous croyons néanmoins être parvenu à réunir une masse de probabilités suffisantes, assez fortes pour nous permettre les inductions suivantes.

Nous avons dit qu'au premier abord le monument nous avait paru pouvoir être attribué à l'époque la plus rapprochée de la renaissance de l'art de bâtir dans le nord des Gaules, c'est-à-dire au commencement du onzième siècle.

Toutefois un examen plus réfléchi de son plan nous a conduit à reconnaître que la disposition des absides rayonnantes autour du chœur accuse la manière des constructeurs habituellement employée par les deux grands ordres militaires et hospitaliers nés des Croisades.

Or, en l'an 1158, Guillaume de Passavant, l'un des plus illustres pontifes du siège épiscopal du Mans, alla présider, dans l'église N.-D. de Mayenne, à une prise d'armes pour la Terre-Sainte, dans laquelle cent huit seigneurs, presque tous

de la province du Maine, prirent la croix ; les historiens du temps rapportent qu'ils s'engagèrent à ne la quitter ni sur terre ni sur mer, ni dans la route ni dans les villes, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans leurs domaines, si Dieu voulait bien le permettre.

En faisant ce vœu, ils consacrèrent pour trois années, à la défense de la foi chrétienne et à la délivrance des fidèles opprimés par les païens, leurs personnes, leurs armes, leurs biens et leurs vassaux. L'histoire a conservé les noms de ces preux, et elle rapporte que le terme assigné à leur périlleux pèlerinage était passé depuis longtemps, lorsque trente-cinq d'entre eux seulement regagnèrent leur pays, Dieu sait en quel état !

Serait-il téméraire de penser qu'au milieu des dangers et des souffrances qu'il venait de traverser et de subir, quelqu'un de ces fervents pèlerins, désireux de revoir une patrie tendrement aimée, blessé, prisonnier peut-être ou malade, eût ajouté à son vœu primitif celui de bâtir sur ses domaines un temple en mémoire de ce sépulcre du Sauveur qu'il avait visité avec foi et amour, et pour la délivrance duquel il avait vaillamment combattu et vu succomber un si grand nombre de ses pieux compagnons ?

La Cassine est distante de cinq kilomètres du bourg d'Entrammes, assis, comme celui plus voisin de Forcé, sur la rive gauche de la Jouanne. Dès le dixième siècle, on voit apparaître dans l'histoire de la province le nom d'un seigneur *Euvrain d'Entrammes*, et, dans la liste conservée des croisés de 1138, se trouvent deux chevaliers de la même maison, appelés, le premier *Josselain*, le second *Ursin d'Entrammes*. Enfin, au quatorzième siècle, on trouve que le château de Poligné appartenait encore à la famille des *Ouvrains*, illustre dans le Maine, qui a donné deux évêques aux sièges de Rennes et de Léon, nommés *Guillaume* et *Pierre*.

Le dernier de cette noble race fut *Jean Ouvroin*, sénéchal et fidèle compagnon du comte Guy XII de Laval, qui mourut

les armes à la main, en 1421, à la bataille de Baugé, que les Anglais, commandés par le comte de Clarence, perdirent contre les Français, commandés par Lafayette, ayant pour auxiliaire le comte de Buchan, à la tête de cinq mille Écossais.

Les grands biens de ce *Jean Ouvroin* échurent à sa sœur Jeanne, qui avait épousé un seigneur angevin de la noble maison des Roches.

Cette Jeanne, veuve et sans enfants, fit un testament rempli de pieuses fondations; entre autres libéralités, elle légua une somme d'argent, pour être employée, dans les deux années qui suivraient sa mort, à l'achèvement de l'église du *Saint-Sépulcre de la Cassine*.

Ce testament jette une grande lumière sur la question qui nous occupe; il démontre que nous avons bien conjecturé en supposant que le monument était destiné à un établissement de chevaliers du Saint-Sépulcre; il prouve clairement que ce monument était resté inachevé.

Le soin que prend Jeanne Ouvroin, à la fin de sa vie, de pourvoir aux moyens de faire reprendre et achever les travaux dans un bref délai, après une interruption de trois siècles, autorise à penser que le fondateur avait été l'un de ses ancêtres, et qu'elle voulait remplir des intentions que sa famille avait négligé d'accomplir.

Mais il entrerait sans doute dans les vues de la Providence que l'œuvre n'aboutirait pas, car cette fois encore les ressources qui devaient y être appliquées furent détournées ailleurs; les murailles demeurèrent au point où les avait laissées le fondateur, et, un siècle plus tard, le propriétaire de la terre de Poligné se jetait dans l'hérésie, et attirait chez lui l'assemblée des prétendus réformateurs. On montre, dans les dépendances de ce château, un vaste bâtiment servant de granges, évidemment construit au commencement du seizième siècle, et qui passe pour avoir servi de lieu de réunion aux huguenots de tout le pays, qui ne furent jamais bien nombreux, et qui, après

y avoir fait tout le mal qu'ils pouvaient, en disparurent pour n'y plus reparaitre.

Toutes ces raisons nous ont conduit à penser que l'église de la Cassine a été entreprise entre les années 1160 et 1170 ; que le fondateur fut un membre de la famille des *Auvrain* ou *Ouvroin* d'Entrammes, peut-être l'un des deux croisés, *Josselain* ou *Ursin* ; qu'elle fut destinée à recevoir un établissement de chevaliers ou frères du Saint-Sépulcre, et qu'elle n'a jamais pu être achevée.

Nous la trouvons donc aujourd'hui en l'état où la laissèrent les ouvriers du douzième siècle, lorsque, par une cause qui restera sans doute toujours inconnue, ils interrompirent leur travail.

Cette cause a pu être la mort prématurée du fondateur, dont les héritiers se seront peu souciés de continuer l'œuvre entreprise, à grands frais pour le temps, par un parent dont le voyage en Terre-Sainte avait probablement entamé la fortune.

D'ailleurs, dès cette époque reculée, on trouve une maison de frères de Saint-Jean-de-Jérusalem, possédant quelques biens à Thévalles, hameau dépendant de la paroisse d'Avesnières, qui n'est séparé de la Cassine que par une distance de trois à quatre kilomètres. Ces frères peut-être, peu désireux de voir fonder si près d'eux un établissement de leur ordre, agirent probablement pour que les ressources destinées à la nouvelle fondation leur fussent appliquées.

Quoi qu'il en soit, le fondateur, en entreprenant cet édifice, avait évidemment l'intention d'élever un monument sérieux et durable ; ce fondateur était un homme de goût, qui avait vu d'autres pays que les campagnes à demi-barbares du Bas-Maine ; il était en possession de ressources qui lui permettaient d'appeler un architecte habile, s'il n'était pas lui-même cet architecte, et des ouvriers plus exercés que ceux de la localité. Enfin il ne reculait pas devant les dépenses et les embarras que devait causer le transport des matériaux, pris

à une distance de dix-huit à vingt lieues , à une époque où les voies de communication devaient être d'un parcours extrêmement difficile.

Il avait choisi un lieu élevé, découvert, d'où la vue s'étend au loin dans les trois quarts de l'horizon : il voulait que son monument pût être aperçu d'une grande distance.

La dévotion qui s'est attachée au sanctuaire inachevé, et qui a persisté durant plus de sept siècles malgré un constant abandon, ne permet pas de douter qu'il y destinait, qu'il y avait peut-être enfoncé une relique du saint apôtre, sous l'invocation de qui le lieu est resté consacré dans la tradition populaire, une relique d'autant plus vénérable qu'elle avait sans doute été apportée des Lieux saints.

Après l'achèvement de l'église , cette relique aurait pu être transférée sous le principal autel, au centre du chœur, et les ouvertures ménagées à un mètre du sol, au fond de chacune des trois absides rayonnantes, auraient donné aux pèlerins venus la nuit le moyen de la vénérer, agenouillés en dehors de l'enceinte.

Dans une visite faite, avec M. de Caumont, à la curieuse église de Saint-Cénéric , au diocèse de Séez, nous avons observé une petite ouverture semblablement disposée, et dont l'usage a été expliqué de la même façon , par le savant fondateur de la Société française d'archéologie.

Combien de fois d'ailleurs, dans les temps de guerres féodales, les campagnes n'ont-elles pas été infestées de bandes de pillards et de malfaiteurs de toute sorte, qui, sous prétexte d'accomplir leurs dévotions, cherchaient à s'introduire partout où il y avait quelque chose à prendre ! Or, dans ces temps de foi naïve, les reliques des saints étant estimées au-dessus des plus riches trésors , ceux qui avaient le bonheur d'en posséder ne négligeaient aucune précaution pour se garantir d'une surprise ayant pour but de les dépouiller. A la moindre alarme, les frères se seraient barricadés dans l'église, répondant aux gens suspects qui en auraient demandé l'entrée : « Allez, vous

pourrez satisfaire votre piété du dehors ; la porte doit rester close pour les inconnus. »

ÉTYMOLOGIE DU NOM DE LA CASSINE.

L'église inachevée a-t-elle pris son nom de l'établissement rural auprès duquel elle a été fondée, ou bien la ferme a-t-elle été appelée la Cassine, à cause du monument voisin ? L'étymologie du nom répondra à cette question.

Disons d'abord qu'au milieu des bâtiments tout modernes de cette ferme, on remarque dans une muraille assez voisine de l'église une arcade murée, à cintre légèrement ogive, qui pourrait bien être de la fin du douzième ou du commencement du treizième siècle.

Si nous ouvrons le premier venu des dictionnaires français, nous trouvons : *Cassine*, terme de guerre, maison isolée dans la plaine, et bonne pour se poster.

Ailleurs, on lit : La *Cassine* ou *Ceuse* est une métairie ou ferme plus ou moins fortifiée, en plein champ, pour soutenir un assaut.

Les Cassines sont communes en Italie ; c'est de là que leur nom s'est répandu en France, depuis plusieurs siècles.

La *Casa* des Latins est expliquée par *Domus rustica* ; la *Casa* des Italiens, par *maison* simplement ; la Cassine, chez eux, est une petite maison bourgeoise.

Folard assure que les trous laissés au pied des Cassines avaient pour objet de donner les moyens de voir les pieds des assiégeants ; mais ceux que nous avons signalés et expliqués ci-dessus ne sauraient être attribués à une semblable intention de défense, puisqu'ils ne sont qu'au nombre de trois, et qu'il aurait fallu les multiplier et les espacer dans tout le pourtour de l'édifice.

Ces explications du mot *Cassine* s'appliquent de tous points à notre petit monument ; il faisait partie d'un groupe d'habitations isolées dans une campagne déserte, à trois cents mètres d'un château, dont il pouvait servir à éclairer les approches

du seul côté où une surprise aurait pu être tentée : quelques frères du Saint-Sépulcre, moitié agriculteurs, moitié guerriers, pouvaient, tout en cultivant les terres environnantes, servir de poste avancé au chevalier retranché avec sa famille dans son fort.

Ces frères, habitant ordinairement la métairie, auraient pu trouver au besoin un refuge respectable dans le sanctuaire, et, en s'y barricadant, y soutenir un assaut ; l'église devenait alors un lieu de défense, une *Cassine*.

Ces réflexions conduisent à penser que l'établissement entier a pris le nom de l'édifice principal de la chapelle, et que le nom de *Cassine* en est resté à la métairie ou ferme d'aujourd'hui.

CONCLUSION.

Quand, en présence de cet édifice inachevé, mais solide et durable comme un roc naturel, on pense à la force du sentiment qui en a motivé la fondation, à la suite d'un acte de foi aussi énergique que le fut un pèlerinage à main armée, jusque dans la Ville sainte par excellence, jusqu'aux lieux témoins de la passion du divin Sauveur ; — lorsqu'après sept cents ans passés, on voit encore les affligés et les faibles venir de loin implorer quelque grâce ardemment désirée, par l'intercession de l'un des compagnons du Christ ; — en face de ces pierres apportées de loin, taillées et mises en œuvre par des mains qui peut-être avaient manié l'épée du croisé, — on est profondément ému, on se sent fier d'appartenir par le sang et par les idées à une nation qui, imbuë, dès son enfance, du plus pur esprit du christianisme, malgré des égarements et des troubles passagers, fruits, hélas ! de la fragilité humaine, est toujours restée, en masse, fidèle à son vieux et glorieux titre de fille aînée de l'Église, à son titre moins ancien, mais non moins mérité, de grande nation ! — on est fier de rencontrer à chaque pas des monuments de ses antiques et toujours vivantes croyances ; —

on est rassuré contre les inquiétudes que tendent à faire naître de sinistres clameurs qui partent de temps à autre des bas-fonds de l'ignorance et de l'impiété ; — on est rassuré, parce que l'on sent que cette vieille terre de France que nous foulons, que ces populations au milieu desquelles nous vivons, sont encore au dix-neuvième siècle, comme toujours, la terre et le peuple éminemment catholiques !

A ce point de vue, les monuments les plus humbles, les débris les plus abandonnés nous sont précieux comme les vieux titres de noblesse de la grande famille nationale ; nous voudrions les voir entourer de soins et de respects ; nous voudrions que toute souillure en fût effacée, tout usage inconvenant écarté, parce qu'alors les sentiments qui attirent les âmes fidèles n'y rencontreraient plus aucun froissement, parce que les simples visiteurs, amenés par la curiosité, en rapporteraient des impressions plus dignes et meilleures.

Sans doute, nous ne saurions rêver l'achèvement du sanctuaire abandonné, que nous nous efforçons de tirer de l'oubli ; mais pourquoi son propriétaire, qui doit attacher quelque prix à tout ce qui relève la valeur de sa terre, ne commanderait-il pas à son fermier de le respecter ; pourquoi n'exigerait-il pas que les abords en fussent tenus avec décence, que les animaux de basse-cour en fussent bannis ; pourquoi ne le garantirait-il pas de tout contact immonde par une plantation qui ménagerait autour une allée bien tenue, qui offrirait le moyen de circuler librement aux visiteurs qui s'y rendent journellement, les uns dans un simple but de curiosité, les autres, plus nombreux, par des motifs de sincère piété ?

La dépense qu'il aurait à faire pour cela serait minime, et d'ailleurs les aumônes que les pèlerins déposent dans le tronc, et que recueille le fermier, n'en seraient-elles pas une suffisante compensation ?

Si ce propriétaire pouvait nous comprendre, s'il pouvait se décider à satisfaire un vœu qui a sans doute bien des fois été

formé en secret, nous ne doutons pas que l'attention de la Société française d'archéologie étant excitée, son conseil d'administration ne s'empressât d'accorder un subside, pour concourir à l'œuvre de conservation qu'elle poursuit partout avec un zèle et une intelligence qui ont produit tant de résultats heureux, et qui lui ont valu la reconnaissance de tous les amis de nos vieilles richesses monumentales.

Août 1861.

A.-L. DAVID, architecte au Mans.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LES 3^e ET 4^e TRIMESTRES DE 1861.

Séance du 3 juillet.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

M. le Président donne lecture de deux lettres, l'une par laquelle M. Saint-Martin se démet des fonctions de secrétaire, l'autre de M. G. Vallée qui met à la disposition de la Société un portrait photographique de M. Platon Vallée, son père, en son vivant membre titulaire.

Un travail de M. Mégret-Iluoudray intitulé: *Notes sur l'histoire féodale de Montaillé*, est déposé sur le bureau.

M. Surmont lit un rapport sur un ouvrage d'agriculture intitulé: *Les Veillées de la ferme de Tourne-Bride*, par M. de Varennes.

La Société, appelée à nommer un secrétaire en remplacement de M. Saint-Martin, démissionnaire, élit M. Gustave Vallée.

La discussion est ouverte sur la question de la mendicité. Après les observations de plusieurs membres, la Société exprime l'avis qu'en principe on ne peut abolir la misère ni la pauvreté, mais qu'il est possible de les atténuer. L'examen des moyens à employer pour y parvenir est remis à une séance ultérieure.

Séance du 19 juillet.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

Une note de M. Richomme sur le feuillage et la chenille du pommier est déposée sur le bureau.

M. Garnier présente un compte-rendu des publications littéraires et historiques reçues par la Société.

Il est donné lecture d'un mémoire de M. l'abbé Voisin sur la *vieille Rome* du Mans.

Séance du 2 août.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. le Président communique à la Société un rapport de M. Vétillard sur diverses questions agricoles.

M. Bailhache rend compte des publications littéraires et archéologiques envoyées à la Société.

Séance du 16 août.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

La correspondance comprend : — Un rapport sur le morcellement de la propriété, par M. le capitaine Boulard ; — Pèlerinage dans la commune de Domfront en Champagne, par M. David ; — Notice sur Louis Lutoa, chimiste-émailleur, par M. Doublet de Boisthibault.

Le compte-rendu des publications scientifiques reçues par la Société est présenté par M. de Villiers fils.

La Société émet un vote d'adhésion au Congrès scientifique, dont la prochaine session aura lieu à Bordeaux.

M. le docteur Lepelletier fait une communication sur la nécessité d'engager les instituteurs primaires dans la voie d'un enseignement agricole mis à la portée de leurs élèves, comme principal moyen de prévenir la dépopulation des campagnes. A l'appui de ses observations, M. Lepelletier donne lecture de divers passages d'un rapport de M. le vicomte de Tocqueville sur le même sujet. Il ressort de cette communication que le département de l'Oise est doté dans la plupart de ses communes d'un enseignement agricole professé par les instituteurs sous forme de conférences du soir. Ce résultat est dû à l'initiative et aux encouragements de la Société d'agriculture de Compiègne. M. le docteur Lepelletier engage vivement celle de la Sarthe à suivre cet exemple.

Séance du 8 Novembre.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

La Société admet au nombre de ses membres correspondants M. Abel de Villiers de l'Isle-Adam, qu'un changement de résidence met dans l'impossibilité de rester membre titulaire. Le même titre est accordé à M. Gomart, membre de l'Institut des Provinces, à Saint-Quentin.

Une lettre de M. le Préfet fait connaître que, sur la demande de M. Surmont, président de la Société, le Conseil général de la Sarthe a accordé une subvention en faveur du jeune Jouin, élève sculpteur, natif du Département.

M. David donne lecture d'un rapport sur le congrès scientifique de Bordeaux.

M. Bailhache rend compte des publications littéraires reçues par la Société.

Séance du 22 Novembre.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

Les travaux suivants sont déposés sur le bureau : — *Traité pratique des affections nerveuses*, par M. Mordret ; — *Le Camp romain de Vermand*, — Rapport fait au congrès des délégués des Sociétés savantes réunis à Paris en 1861, — Coup d'œil sur les anciennes enseignes de Saint-Quentin, — De l'alimentation économique du bétail par la betterave fermentée, — Etude sur l'hôtel de ville de Saint-Quentin, par M. Gomart ; — De l'introduction des voies ferrées dans les communications vicinales, et des moyens d'y parvenir, par M. Migneret ; — *Les Alpes Mancelles*, par M. du Peyroux, — *Nègre et Blanc, de qui sommes-nous fils ?* — *De la génération spontanée*, par M. Boucher de Perthes.

Il est donné lecture d'une notice sur Louis Lutoa, chimiste-émailleur, par M. Doublet de Boisthibault.

M. de Villiers père présente un rapport sur les publications agricoles envoyées à la Société.

Séance du 6 Décembre.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

La correspondance imprimée comprend : — Un supplément à la monographie des histérides, par M. l'abbé de Marseul ; — *Les Fruits de la douleur*, par M^{me} Pape-Carpantier.

M. Racois donne lecture d'un rapport sur les visites faites, au nom de la Commission d'agriculture, chez divers cultivateurs de l'arrondissement, inscrits pour le concours aux primes à distribuer par la Société.

M. de Villiers père présente le compte rendu de la séance publique de la commission d'agriculture du 22 novembre 1861.

M. Anjubault lit le rapport d'une Commission chargée d'aviser aux moyens d'une nouvelle organisation du secrétariat. Ce rapport conclut à la nomination de deux secrétaires, égaux en titre et en attributions, qui seront membres du bureau et se partageront, par périodes de six mois, le travail du secrétariat. Ces conclusions sont prises en considération après discussion, avec l'extension à un an de la durée des fonctions de chaque secrétaire et la faculté de se suppléer l'un l'autre.

Séance du 20 Décembre.

PRÉSIDENCE DE M. SURMONT.

M. le Président opère le dépôt des travaux suivants : — Notice sur l'ancienne église collégiale du Saint-Sépulcre de Rouen, par M. de la Quérière. — *Aux pèlerins de N.-D.-des-Marais à la Ferté-Bernard, en la fête du saint Nom de Marie, le 15 septembre 1861*, par M. l'abbé Lochet ; — Martyrologe de l'abbaye de Saint-Julien-du-Pré, par M. de Lestang ; — Observation médico-légale d'un cas de folie suicide et homicide, par M. Etoc-Demazy ; — Notice biographique sur M. Lieussou, ingénieur-hydrographe, par M. de Capella.

Lettre par laquelle M. Théry, recteur de l'Académie de Caen, s'offre en son nom personnel à la Société pour intermédiaire entre elle et le Gouvernement. La Société décide que des remerciements seront exprimés à M. Théry, ainsi que l'intention où elle est de recourir, en cas de besoin, à son bienveillant intermédiaire.

Sont nommés : M. le docteur Voisin, membre honoraire, et, membre correspondant, M. l'abbé de Marseul, membre de l'Institut des Provinces, à N.-D.-de-Sainte-Croix.

La modification aux règlements touchant la nouvelle organisation du secrétariat est adoptée dans les termes de la prise en considération votée à la précédente séance.

À la suite de cette décision, M. Manceau est nommé secrétaire conjointement avec M. Vallée.

Il est donné lecture des travaux suivants : — Pèlerinage dans la commune de Domfront-en-Champagne, par M. David ; — *Le Boston*, boutade en vers, par M. Houdbert père ; — *Le Whist*, boutade en vers, par M. Houdbert ; — Rapport sur la distribution des récompenses aux Sociétés savantes, à la Sorbonne, le 25 novembre dernier, par M. l'abbé Voisin.

COMPTÉ-RENDU DES TRAVAUX

De la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe

PENDANT L'ANNÉE 1861.

MESSIEURS,

Les Sociétés savantes ont toutes l'habitude de publier, à des époques fixes et plus ou moins rapprochées, le compte-rendu de leurs travaux. Quel est le but qu'elles se sont proposé dans l'établissement de ces revues rétrospectives ? C'est d'abord, me semble-t-il, de propager au dehors les faits étudiés et les découvertes accomplies au sein de ces Compagnies ; c'est encore d'entretenir dans l'esprit de leurs membres le goût des sciences et des belles-lettres ; c'est enfin de faire mesurer d'un coup d'œil la carrière déjà parcourue, pour que l'on puisse marcher d'un pas plus assuré vers l'avenir.

Appelé, dans cette circonstance, à suppléer un collègue auquel je regrette que ses occupations n'aient pas permis de remplir une tâche dont il se fût assurément beaucoup mieux acquitté que moi, je ne pourrai guère, à défaut de tout autre mérite, vous offrir que mon bon vouloir. Je réclame donc votre indulgence, pendant que je vais essayer de dérouler devant vous la série des observations et des découvertes que vous vous efforcez de faire tous les ans.

Mais, avant de commencer, je dois me faire l'interprète de vos sentiments en adressant des remerciements à MM. les Ministres de l'Instruction Publique et de l'Agriculture ainsi qu'aux autorités de la ville et du département, pour le concours empressé qui, comme par le passé, vous a été accordé pendant cette année.

Le champ des études de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts est vaste. L'agriculture, qui a fait les délices des plus grands hommes chez les peuples anciens, en particulier de ces fiers Romains qui ne dédaignaient pas de quitter les positions les plus éminentes que l'État leur avait confiées, pour reprendre les occupations simples et ignorées de la culture des champs, — l'agriculture, « cette science de la nature appliquée spécialement au grand objet de rendre la vie humaine plus commode et plus douce à passer (1), » est la première et la plus importante de ses préoccupations. Elle se rappelle toujours ces naïves et profondes paroles de Sully : « Labourage et pastorage sont les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésor du Pérou. »

Les sciences mathématiques, physiques, naturelles et médicales ne sont pas l'objet d'une culture moins assidue. Vous ne sauriez vous contenter du rôle de spectateurs et rester étrangers au vaste mouvement scientifique qui entraîne la génération contemporaine.

Enfin la littérature et l'histoire avec toutes les branches qui s'y rattachent : géographie, voyages, archéologie, présentent une mine non moins importante et tout aussi féconde. L'histoire locale du Département, à laquelle vous attachez un si vif intérêt, est spécialement le but d'investigations actives ; et souvent d'heureuses découvertes viennent récompenser le zèle persévérant de ceux qui ne se laissent pas effrayer par la longueur et la difficulté de semblables travaux.

I.

Je dois vous parler en premier lieu des séances publiques de votre Commission d'agriculture. Ces réunions, qui ont lieu deux ou trois fois l'an, ont pour but d'éclairer par la discussion les parties les plus importantes de l'agriculture locale.

(1) Linnée.

Outre les membres de la Société, tous les agronomes et cultivateurs du département sont invités à assister à ces séances, et un bon nombre témoignent, par leur présence même, ou par l'envoi de renseignements, qu'ils en ont déjà compris toute l'importance.

La séance du 22 mars a été consacrée tout entière à l'étude de l'importante question des engrais. La Commission agricole avait préalablement adressé un appel aux cultivateurs du département, afin de constater ce qui se pratique dans les différentes localités. Après avoir entendu le résumé de cette enquête présenté par M. de Villiers de l'Isle-Adam fils, on a successivement discuté : la manière de faire les fumiers, leur emploi à l'état frais ou vieux, la fréquence de leur enlèvement, la forme et les dimensions à donner aux étables, leur mode d'aération et d'éclairage, et enfin l'emploi de la chaux dans les terres sablonneuses.

Dans la séance du 20 mai, après avoir réglé le mode de distribution des primes accordées à l'agriculture, on s'est occupé des encouragements à donner à l'élevage des chevaux dans le département et on a conclu à l'établissement de récompenses données à la suite d'un concours par arrondissement. On s'est également occupé des moyens de développer l'élevage de la poule Fléchoise.

Dans une troisième réunion, tenue le 22 novembre, on a recherché les causes qui ont atténué ou aggravé les effets du temps sur la récolte dernière. Il a été reconnu que la mauvaise qualité des semences, la façon tardive et peu soignée des guérets, dans beaucoup de localités, avaient contribué pour une large part au déficit constaté.

Sur une seconde question mise à l'ordre du jour : la destruction des hannetons, on est convenu que le seul moyen efficace à employer est de faire ramasser les hannetons par les femmes et les enfants, en accordant par double décalitre une prime de 25 à 50 centimes selon les localités.

Là ne se sont pas bornés les travaux de la Commission.

M. Racois, qui l'année dernière vous avait donné le compte rendu du concours aux primes et médailles distribuées comme encouragement à l'agriculture dans l'arrondissement de Mamers, vous a encore, cette année, présenté un rapport détaillé sur les visites faites chez les agriculteurs de l'arrondissement du Mans et les récompenses qui ont été distribuées à la suite. Ces deux rapports, qui contiennent des renseignements circonstanciés, pourront être consultés avec fruit par les praticiens, et d'autre part, en les comparant, vous avez dû constater avec satisfaction que le nombre des concurrents de 1861 l'emportait de beaucoup sur celui de l'année précédente. C'est une preuve qu'à mesure que la Société est mieux connue, ses efforts et ses encouragements sont aussi mieux appréciés.

Une autre preuve de l'intérêt excité par votre initiative est l'empressement qu'ont mis la plupart des Comices du département à envoyer le compte rendu de leurs travaux, dont M. de Villiers de l'Isle-Adam fils vous a présenté l'analyse.

Désirant, d'un autre côté, se mettre en mesure de donner aux cultivateurs des renseignements précis sur la valeur des nouveaux engrais qu'on leur propose, et de leur éviter par là des essais souvent onéreux, votre Commission d'agriculture a organisé, sur une ferme mise obligeamment à sa disposition par son président M. Surmont, des expériences comparatives entre l'engrais de MM. Avice et Moinet à Laigné-en-Belin, — la corne râpée de M. Leveau, — l'engrais animalisé de M. Lablanchetière et le fumier de ferme. Ces premiers essais ont été faits sur de l'orge, du chanvre et des pommes de terre, et il en sera rendu compte dans un des prochains bulletins de la Société.

M. Leveau, dont je viens de vous parler, a créé au Mans une industrie qui est peut-être appelée à rendre des services importants à l'agriculture, et je ne saurais mieux vous faire apprécier cette découverte, qui a particulièrement attiré votre attention, qu'en citant les conclusions du rapport que vous ont présenté, à ce sujet, MM. Guéranger et Julien, — conclusions que vous

avez adoptées : « M. Leveau, en appropriant aux besoins de l'agriculture une matière incontestablement utile et jusqu'ici sans emploi dans le pays (la corne râpée), la livrant toute préparée à raison de 30 francs les 100 kilog., prix parfaitement abordable, et qui fournit l'azote à des conditions comparative-ment avantageuses, a rendu un service important. En conséquence, votre Commission vous propose d'adresser à cet honorable industriel un témoignage de satisfaction ayant pour but de récompenser ses premiers efforts et aussi de l'encourager dans les difficultés qui pourront subvenir, si l'agriculture exigeait une division plus grande dans ses produits. »

A la suite des travaux généraux de la Commission d'agriculture se placent les travaux individuels des Membres. M. de Villiers de l'Isle-Adam père vous a présenté le résultat de ses expériences personnelles sur la culture des pommes de terre. Il résulte de ces expériences, et de la discussion qui a ensuite eu lieu au sein de la Société, que l'on doit, dans le choix des diverses pommes de terre, préférer les variétés précoces dont les tubercules s'éloignent le plus de la tige et végètent les plus éloignés les uns des autres.

Il se publie chaque année un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture, mais il y en a peu qui soient réellement à la portée de ceux à qui ils sembleraient devoir être destinés. Parmi ce petit nombre paraît cependant être *les Veillées de la ferme du Tournebride*, par M. de Varennes. M. Surmont, qui vous a entretenus de cet ouvrage, vous a dit qu'il contenait un exposé clair et intéressant des bonnes méthodes de culture, qu'il était mis à la portée des agriculteurs les plus inexpérimentés par le choix d'exemples simples, et puisés dans les faits les moins contestés, et qu'il serait pour cela même utile de le répandre dans les campagnes.

M. Béraud, abordant un autre ordre de culture bien négligé, il faut l'avouer, dans notre siècle où chacun a hâte de recueillir les fruits de ses labeurs, vous a présenté un mémoire sur *le département de la Sarthe considéré sous le rapport forestier*.

L'auteur commence par donner la statistique forestière du département; et après avoir montré que le rapport de la contenance boisée à la contenance totale est un peu moindre pour le département de la Sarthe que pour la France entière, — infériorité qui est du reste compensée par la multitude d'arbres épars sur tous les points du pays, — il constate incidemment que l'introduction du pin maritime, maintenant si commun dans les landes du Maine, ne remonte pas au-delà du milieu du xvii^e siècle. Une première étude est ensuite consacrée à la forêt de Perseigne. L'historique de cette importante propriété de l'État, au point de vue de ses possesseurs et surtout de son aménagement, est traité d'une manière très-détaillée et suivi de l'exposition des moyens employés aujourd'hui pour le repeuplement et la régénération en haute futaie des portions précédemment converties en taillis.

M. Le Bêle vous a aussi, dans le courant de l'année, présenté le résultat de ses observations sur le pin pleureur de l'Himalaya (*Pinus excelsa*). Cet arbre paraît très-bien s'accommoder des sols tourbeux et humides et pourrait être employé avec avantage à utiliser ces terrains impropres à toute autre espèce de culture.

MM. Guillory et Boulard, membres correspondants, vous ont envoyé chacun une notice : le premier *sur les vignes et vins rouges de Maine-et-Loire*, le second *sur le morcellement de la propriété*. M. Migneret, membre honoraire, reste toujours l'un de vos plus actifs correspondants et vous avez encore reçu de lui cette année une étude *sur l'introduction des voies ferrées dans les communications vicinales, et les moyens d'y parvenir*. Vous avez aussi, dans le même ordre d'idées, entendu avec intérêt un travail de M. Martin *sur l'état d'avancement du réseau des chemins de fer de l'Ouest, et sur les progrès à réaliser pour la voirie rurale*.

Dans le but de varier vos séances, M. le Président avait proposé, en prenant possession du fauteuil, d'engager de temps à autre des conversations sur des sujets d'intérêt commun. La

Société, entrant dans cette voie, s'est, pendant plusieurs séances, occupée de l'importante question de la dépopulation des campagnes. MM. Lizé et Charpentier vous ont donné une analyse fidèle des observations présentées par les différents Membres qui ont pris part à la discussion. L'étude de la mendicité, sous ses différents points de vue, a ensuite été abordée et sera continuée ultérieurement.

II.

Dans le domaine des sciences proprement dites, à côté d'un travail de M. Verdier sur les sphères artificielles, se présentent les notices météorologiques pour l'année 1861. La patience et l'exactitude que met M. Bonhommet à en recueillir les divers éléments lui donnent droit à notre reconnaissance. Le phénomène le plus saillant a été l'apparition de la comète dite de *Saint-Pierre*, parce qu'elle a été aperçue, pour la première fois, dans la nuit du jour où l'Église célèbre la fête de ce saint, le 29 juin. Ceux qui veulent que les comètes aient une influence appréciable sur notre globe n'auront pas manqué de noter que le mois d'août, dans les premiers jours duquel la comète a cessé d'être visible, est le plus sec que nous ayons eu depuis 1850.

M. Vétillart vous a présenté les résultats de l'analyse faite par lui de l'eau d'un puits de la Mission. Un litre de cette eau soumis à l'évaporation a donné 1 gramme 221 de sels minéraux dont les principaux sont des chlorures alcalins, du sulfate et du carbonate de chaux. Les plus mauvaises eaux servant à l'alimentation de la population Parisienne ne contiennent pas la moitié de cette quantité de substances minérales. Mais ce qui doit surtout attirer l'attention sur l'eau en question, c'est la proportion incroyable, je dirais presque monstrueuse, de matières organiques qu'elle contient et qui constitue un danger réel et permanent pour ceux qui seraient réduits à en faire usage pour leur alimentation.

Vous avez reçu de M. Charlot, correspondant, l'ouvrage qu'il vient de publier en collaboration avec M. l'abbé Chevalier : *Étude sur la Touraine; hydrographie, géologie, agronomie, statistique, avec quatre cartes géologiques et agronomiques.*

L'entomologie est représentée cette année par trois membres correspondants qui vous ont donné : M. Gistel, la description de 820 espèces nouvelles d'insectes inédites, et déterminées par l'auteur. — M. de Marseul, la première partie d'un supplément à la savante monographie des histérides, publié dans les annales de la Société entomologique de France. — M. Davoust, une note sur les insectes du genre *meloe* (famille des *Épispastiques*) qui habitent le département. Ces insectes, par suite de la propriété qu'ils ont de produire une vésication prompte et énergique, semblent pouvoir être utilement employés pour combattre les affections dartreuses, et calmer ou même enlever complètement les douleurs causées par les rhumatismes et les névralgies.

Une affection cutanée des plus singulières est celle que l'on désigne par le nom d'Ichthyose et qui est caractérisée par l'épaississement de l'épiderme et la présence d'écailles très-dures analogues à celles des poissons. Une note sur une anomalie congéniale de ce genre, dans l'espèce bovine, a été communiquée à la Société par M. Paugoué. C'est le quatrième cas constaté en Europe d'une monstruosité des plus curieuses.

Vous avez encore reçu dans le domaine des sciences, de M. Mordret, un traité pratique des affections nerveuses et chloro-anémiques considérées dans les rapports qu'elles ont entre elles. L'auteur avait offert à la Société les prémices de cet important travail en donnant lecture d'un fragment sur l'innervation, la surexcitation nerveuse et les névroses en général.

III.

La poésie a toujours eu le privilège d'intéresser, et tons, savants et ignorants, se laissent prendre aux charmes qui lui

sont inhérents. M. Hondbert, qui déjà au commencement de l'année vous avait présenté *Polichinelle* et l'*Auditeur au Conseil d'État*, destinés spécialement à la classe ouvrière, a encore voulu faire diversion à la gravité d'une de vos dernières séances par l'enjouement d'une spirituelle boutade sur le *whist*.

Mais si la poésie est la langue des heureux, elle est aussi l'interprète de la douleur, et M^{me} Pape Carpentier, membre correspondant, a su dans *les Fruits de la douleur*, vous faire sympathiser aux regrets inspirés par la mort de son frère, l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire.

M. Garnier, dans quelques pages, auxquelles les événements actuels sont venus imprimer le cachet de l'actualité, vous a fait admirer à sa suite Nice, cette cité redevenue Française et qui, « avec son beau ciel et son magique encadrement formé par la mer et les montagnes, offre un des sites les plus délicieux que l'on puisse contempler. »

Un des travaux les plus importants qui aient été présentés à la Société pendant le cours de l'année est, sans contredit, celui qui remplit à lui seul votre Bulletin pour le 3^e trimestre, sous le titre de : *Documents topographiques sur la ville du Mans, pour le XIV et le XV^e siècle*. Ces documents ont été puisés au dépôt des archives de l'Empire, à l'exception de quelques baux appartenant à l'ex-chartrier de l'abbaye de Beaulieu, et nos historiens et nos archéologues devront remercier M. de Lestang d'avoir mis à leur portée des renseignements très-précieux, jusque-là inconnus, et en tout cas difficiles à consulter.

Un autre travail sur la ville du Mans vous a été fourni par M. l'abbé Voisin; c'est une *note sur la vieille Rome du Mans*. Ce mot de *vieille Rome* désigne, d'après l'auteur, l'ancienne cour de l'administration romaine, cédée, vers le V^e siècle, aux Evêques du Mans et qui occupait l'emplacement actuel de la cathédrale et des rues adjacentes. C'est dans cet emplacement, et non à Allonnes, qu'il faut placer l'ancienne *Subdinum* de la carte de Peutinger.

Quittons maintenant l'époque romaine pour le Moyen-Age

et le Mans pour les environs de Saint-Calais, afin de suivre M. Mégret-Ducoudray dans ses notes sur l'histoire féodale de Bessé et de Montaillé. Dans le premier travail, l'auteur trace l'histoire des fiefs de la cour de Bessé et de Courtenvaux et du marquisat de Courtenvaux ; il relève plusieurs erreurs du Dictionnaire de la Sarthe et constate quelques faits intéressants que je vous demande la permission de rappeler.

Le poète Ronsard se vantait orgueilleusement d'être allié à la maison de Bourbon ; M. Mégret-Ducoudray nous montre qu'il en avait acquis le droit par suite de l'existence conjugale *accidentée* de sa bisaïeule Jeanne de Vendômois.

Honorat de Bueil, marquis de Racan et seigneur de Sainte-Cerotte, autre poète de quelque peu postérieur à Ronsard, descendait de la maison de Bessé par sa mère, Marguerite de Vendômois, mariée en premières noces à son cousin Mathurin de Vendômois, seigneur de Bessé.

Jean Tiercelin, d'une famille distinguée de la noblesse du Maine et alliée à celle des seigneurs de Courtenvaux, maître d'hôtel du Dauphin (depuis Henri II), « habitait, lorsque les devoirs de sa charge l'appelaient à Paris, une maison dont Louise de Savoie, mère de François I^{er}, lui avait abandonné la jouissance. Cette modeste villa, entre cour et jardin, se nommait *les Tuileries* ; on était loin de prévoir alors sa transformation brillante et ses orageuses destinées. »

Le second travail de M. Mégret-Ducoudray a pour objet l'histoire de Montaillé ; son fief le plus important était celui de la Mérie, auquel se rattachait la sénéchaussée de Saint-Calais. Parmi les différents seigneurs de la Mérie qui se succédèrent, de 1445 à la révolution de 1789, on peut remarquer Joseph Cochefilet, qui était en outre seigneur de Saint-Martin (de Villenglose, Mayenne), premier gentilhomme de la chambre du roi Henri III. Sa femme, Anne d'Albret, connue sous le nom de M^{me} de Saint-Martin, était parente d'Henri IV ; dame d'honneur de Catherine de Médicis, elle avait la difficile mission de gouverner l'*escadron volant* des filles d'honneur de

cette reine. Sa nièce, Rachel de Cochefilet, après la mort de son premier mari François Hurault du Marais, seigneur de Châteaupers, tué en 1790, pendant les troubles de la ligue, épousa Maximilien de Béthune, depuis duc de Sully. On voit encore aujourd'hui sa statue en marbre blanc, à côté de celle de Sully, sur leur tombeau, à l'Hôtel-Dieu de Nogent-le-Rotrou.

A la suite de ces travaux relatifs à notre histoire locale se placent naturellement l'ouvrage de M. Mancel, membre honoraire, sur *l'origine et l'histoire de la ville de Lorient*; ceux de M. Gomart, membre correspondant, sur *l'histoire de Saint-Quentin*; les *Essais biographiques sur François Pallu, évêque d'Héliopolis, missionnaire et vicaire apostolique de Tong-King, au xvn^e siècle*, par M. Pallu; la *Notice sur Louis Luton, chimiste-émailleur*, par M. Doublet de Boishibault, et l'*Éloge historique d'Edouard Suran de Sugny*, par M. Belin.

M. Gustave Saint-Joanny avait envoyé à la Société un mémoire sur l'importance, pour l'histoire intime des communes de France, des actes notariés antérieurs à 1790, et sur les moyens d'en assurer la conservation et la publicité. Vous avez adopté les conclusions du rapport que M. d'Espaulart vous a présenté à ce sujet et déclaré « adhérer entièrement aux idées émises dans cet écrit, et vous joindre à son auteur pour solliciter avec lui de MM. les Ministres de la Justice et de l'Instruction Publique, ou de tout autre pouvoir à qui en incombe le droit, une décision en vertu de laquelle MM. les Notaires seront obligés, dans un laps de temps déterminé, à déposer les minutes des actes antérieurs à 1789, aux archives départementales dont elles feront une division. »

M. David, dans son *Pèlerinage à Domfront-en-Champagne*, vous a donné la description et l'histoire de la chapelle de l'Ha-bit, située sur cette commune. Son origine est inconnue; elle constituait, avec la Grande-Maison dans la cour de laquelle elle est située, un bénéfice à la présentation de l'abbé de Saint-Jouin. C'est un lieu de pèlerinage pour les habitants des cantons de Conlie, Ballon, Beaumont, Marolles et autres lieux

plus éloignés vers le Perche. Le lundi de Pâques et le jour de l'Assomption, le nombre des visiteurs s'élève souvent à cinq ou six mille. Au reste, ce n'est pas le seul monument intéressant de Domfront; le fort du Grand-Gaigné, appelé encore Camp de César ou Butte-de-Château, le presbytère et surtout l'église du ^{xii}^e siècle, ne manqueront pas d'attirer l'attention du touriste.

Vous avez encore reçu de M. David une notice intéressante sur un monument inédit, situé sur la commune de Forcé, à quelques kilomètres de Laval. Cet édifice, connu sous le nom de *la Cassine* et resté inachevé, est très-remarquable par la régularité de son plan et la solidité de sa construction. C'est une église de l'époque romane, du style primitif le plus sévère. Sa fondation, selon M. David, remonterait à 1170 et serait due à un membre de la famille des Auvrain ou Ouvroin d'En-trammes, qui l'aurait fait construire en accomplissement d'un vœu fait par lui pendant les guerres qu'il était allé soutenir en Terre-Sainte contre les infidèles. Le plan aurait été donné par un architecte des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem auxquels elle était destinée, et exécuté par des ouvriers étrangers au pays.

Une notice sur l'ancienne église collégiale du Saint-Sépulcre de Rouen vous a été envoyée par M. de la Quérière; une *note sur un lacrymatoire d'une forme singulière trouvé récemment à Briare*, par M. Hucher, et enfin un *fac-simile de médailles papales*, par M. Vergnaud-Romagnési.

M. Gaumé, continuant la collection qu'il a commencée, a déposé aux archives les photographies de deux membres titulaires.

La Société a en outre reçu, des Sociétés correspondantes, un grand nombre de publications. L'analyse des travaux qui y sont contenus vous a été présentée : pour l'agriculture par MM. de Villiers de l'Isle-Adam père et Racois; pour les sciences, par MM. Julien et de Villiers de l'Isle-Adam fils; et pour la littérature et l'archéologie, par MM. Bailhache et Garnier.

M. Gustave Vallée a fait, pour le bulletin des Sociétés savantes, le compte rendu des travaux de la Société pendant l'année 1860.

Désireux de vous associer au mouvement intellectuel et scientifique qui se manifeste sur tous les points de la France, vous vous êtes fait représenter à la 28^e section du Congrès scientifique, qui a eu lieu à Bordeaux, sous la présidence de S. Em. le Cardinal Primat d'Aquitaine, par un de vos membres titulaires, M. David. Ce collègue vous a présenté un rapport détaillé sur les travaux du Congrès et les excursions qui l'ont suivi, et en particulier sur une visite faite au bassin d'Arcachon afin d'examiner les travaux, entrepris sur une très-vaste échelle, pour le repeuplement des huîtrières de ce bassin.

M. l'abbé Voisin qui avait envoyé un mémoire pour le Congrès des délégués des Sociétés savantes, vous a, à son retour de Paris, entretenus de la distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes à la suite d'un concours établi à cette occasion par M. le Ministre de l'Instruction Publique.

La Société d'Agriculture, Sciences et Arts, a ajouté cette année quelques noms au tableau de ses membres.

M. le docteur Voisin et M. Lepelletier-Deslandes sont passés de la classe des membres titulaires dans celle des membres honoraires.

M. Boisseau, procureur impérial, a pris place parmi vos titulaires. Moi-même, grâce à votre bienveillance, j'ai été admis à augmenter, je l'avoue humblement, plutôt votre nombre que votre valeur.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils est devenu, par suite de son éloignement, de titulaire, correspondant.

Enfin, vous avez envoyé des diplômes de membre correspondant à M. Gomart de Saint-Quentin, membre de l'Institut des Provinces; à M. Gistel, professeur à Ratisbonne; et à M. de Marseul, membre de l'Institut des Provinces et de la Société Entomologique de France.

D'un autre côté, la mort vous a enlevé M. Guet, juge de paix à Montfort, correspondant, et je dépose sur sa tombe l'hommage de vos regrets.

Ici se termine le compte-rendu de l'année qui vient de s'écouler.

Je suis heureux de constater avec vous, Messieurs, que la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, déjà plus que centenaire, loin de s'affaïsser sous le poids des années, a semblé au contraire, sous la direction de son honorable Président et par le dévouement de chacun de ses Membres, puiser, dans le souvenir de son passé, une nouvelle vigueur qui l'a maintenue au niveau de ce qu'elle a toujours été.

Agriculture, sciences, littérature, histoire, archéologie, rien n'a fait défaut, et tous, cette année comme les précédentes, vous avez aimé à venir chercher, au sein de nos paisibles réunions, ou une distraction à vos préoccupations, ou un délassement à vos nombreuses fatigues.

A. MANCEAU.

NOTICE

SUR

JEAN-PIERRE-HYPPOLITE-ARISTIDE LIEUSSOU

INGÉNIEUR HYDROGRAPHE DE LA MARINE

Par M. E. DE CAPELLA, ingénieur en chef des ponts et chaussées



Au moment où la question du percement de l'Isthme de Suez préoccupe si vivement les esprits ; au moment où la libérale Angleterre abandonne les idées de progrès pour préserver sa domination maritime de la concurrence des nations méditerranéennes ; au moment où les Musulmans se divisent sur

l'influence politique de cette voie nouvelle qui doit les régénérer suivant les uns, et les conduire à une perte certaine suivant les autres ; où les ingénieurs des deux nations les plus avancées de l'Europe dans l'œuvre des travaux publics se trouvent en dissentiment sur la convenance et même la possibilité de l'exécution ; où l'intérêt des peuples signale l'ouverture de cette voie comme le travail du siècle, il ne sera pas sans intérêt de raconter la belle et trop rapide existence de l'homme simple et dévoué qui, dans le sein de la Commission internationale, fondée sous le patronage du vice-roi d'Égypte par les soins de M. de Lesseps, a le plus contribué à préparer la solution normale et à faire prévaloir les deux idées mères de la jonction entre la mer Rouge et la Méditerranée.

La première est la pensée d'un Bosphore direct, sans écluses ni alimentation fluviale, reliant les deux mers reconnues de niveau.

La deuxième est la fixation du port Saïd qui, en établissant la tête Méditerranéenne en dehors des ensablements, rend permanente l'œuvre si simple du Bosphore.

Elles sont l'une et l'autre le fruit des méditations du plus jeune des membres de la Commission, choisi pour secrétaire, de l'ingénieur hydrographe Lieussou, dont je vais esquisser la vie et les travaux.

L'intelligence élevée qui a su mettre en relief ces deux données, le caractère franc et conciliant qui a su les développer et les amener sans froissement d'amour-propre à devenir l'opinion de l'ensemble de la Commission, méritent une attention particulière, et doivent faire penser que ces heureuses qualités n'étaient pas jusque-là restées inactives, et avaient dû se montrer dans tout le cours d'une carrière si subitement et si fatalement brisée.

En le suivant pas à pas dans la vie privée, nous voyons se mêler à l'abandon et à la naïveté de son caractère des allures réfléchies révélant la logique de son jugement ; et si nous examinons sa vie scientifique, nous ne tardons pas à remar-

quer, malgré quelques lacunes à l'endroit des choses usuelles, son ardeur à poursuivre les clartés exceptionnelles. Il était, comme les natures privilégiées, plein d'indifférence pour les lieux communs de la pensée, et, prompt à franchir les difficultés qui arrêtent les esprits incertains ou débiles, il arrivait dans la région des faits de premier ordre qui servent de base à la formule exacte d'une découverte utile.

Né en 1815 à Fanjeaux, petite ville du département de l'Aude, de Jean Lieussou, notaire, et de Jeanne-Paule-Etiennette de Capella, issue d'une des plus anciennes familles du pays, il garda et développa toute sa vie les germes puisés à cette double origine. Par son père il fut poussé vers les idées populaires et de liberté; par sa mère il tempéra cette tendance démocratique par une foi vive dans la tradition et l'autorité. Ce double principe, qui se grava profondément dans son cœur, le tint en garde contre tous les excès qui auraient pu détruire un précieux équilibre.

L'éducation avancée qu'il reçut dès ses premiers ans, à l'école de Sorèze, développa encore ces prémices et le poussa vers sa future destinée. Dans cette institution fondée par des Bénédictins et perfectionnée par des laïques d'un grand mérite, il reçut des leçons qui, tenant le milieu entre l'uniformité des cours universitaires et la variété quelquefois fantaisiste des études libres, lui dévoilèrent la méthode qui permet de créer sans se jeter dans l'hypothèse hasardée, ou sans se briser dans le moule étroit de la foule.

Il devint bientôt un des élèves distingués de cette école célèbre, et la confraternité qui s'attache au titre de Sorézien lui fit trouver parmi ses condisciples des amis éprouvés que son caractère bienveillant et ses relations loyales lui conservèrent jusqu'au tombeau.

Poussé par l'exemple de plusieurs des siens vers l'école Polytechnique, il y entra en 1834 après avoir perfectionné ses

connaissances mathématiques dans une des premières institutions de Paris.

Sa famille l'engageait à briguer les ponts et chaussées ; mais son désir de rester dans la capitale, la pente de son esprit et surtout sa méthode de travail le poussèrent vers le Corps des ingénieurs hydrographes de la marine.

Il y entra en 1836 et dès l'année suivante il travaillait, sous la direction de M. Beautemps-Beaupré, à la reconnaissance des côtes de Bretagne aux environs de Roscoff.

De 1839 à 1842, il coopéra, sous la direction de M. Monnier, aux travaux de levé des côtes méridionales de la France et à la rédaction de l'Atlas hydrographique.

Peu enclin au travail régulier du Dépôt de la marine, il rechercha bientôt l'étude des spécialités où son activité, plus intellectuelle que physique, trouvait un excitant dans l'attrait des synthèses inconnues et nouvelles de l'hydrographie. Le régime des eaux et des côtes, la formation et la destruction des rivages sous l'influence des vents et des courants, la marche des atterrissements à l'embouchure des fleuves, l'occupèrent d'abord et lui donnèrent bientôt une connaissance spéciale des conditions nautiques auxquelles les ports doivent satisfaire.

Aussi en 1843, lorsque le ministre de la guerre voulut faire étudier la côte de l'Algérie et ses ports de commerce, fut-il désigné à ses chefs, par les travaux qu'il avait réalisés depuis six ans, pour faire partie de la Commission nautique (1).

Il dut d'abord au privilège de son âge d'y remplir les fonctions de secrétaire ; mais bientôt il y acquit l'autorité qui s'attache aux esprits d'élite. Il en devint la cheville ouvrière, étudiant avec une ardeur soutenue les questions posées dans

(1) Cette Commission se composait, dans chaque port, des chefs de service des ponts et chaussées, du génie militaire et de la marine. Elle avait, d'une manière permanente, MM. Davigny pour président et Lieussou pour secrétaire.

son sein , faisant des sondages , questionnant les marins et les hommes spéciaux pour apporter devant ses collègues des solutions précises que ses formes modestes et son élocution pénétrante ne tardaient pas à leur faire adopter. C'est ainsi qu'il fit de 1843 à 1846 le levé hydrographique de 17 ports secondaires de l'Algérie et qu'il s'occupa de dresser le devis de leur établissement immédiat ou définitif suivant que le Gouvernement s'arrêterait aux travaux nécessaires à notre époque ou voudrait assurer le complet développement de l'avenir.

Le port d'Alger, commencé en 1842, échappait à l'action officielle de la Commission nautique et ressortissait aux attributions de la commission mixte. Toutefois pendant son séjour à Alger, le jeune ingénieur, que sa spécialité ne pouvait laisser indifférent au projet approuvé, fut-il personnellement conduit à rédiger un contre-projet. Les conclusions de ce nouvel examen amenèrent la révision des travaux en cours d'exécution et mirent en présence trois systèmes.

1° Celui de M. Bernard, adopté en 1842 par le Gouvernement, offrant un port marchand de 26 hectares, une darse militaire de 16 hectares, séparés par une digue, et ayant un avant-port commun de 10 hectares.

2° Celui de M. Lieussou, dressé en 1845, comprenant un port mixte de 90 hectares, et un port marchand de 30 hectares, communiquant entre eux par un canal ouvert à travers la jetée de Kaïr-ed-Din.

3° Celui auquel le Conseil d'amirauté et le Conseil général des ponts et chaussées s'arrêtèrent définitivement en 1847, se composant d'une rade couverte et d'un port mixte de 95 hectares où les marines militaire et marchande seraient séparées par une ligne fictive variant suivant les besoins du moment.

Tout en regrettant que les idées de Lieussou n'aient pas complètement prévalu, il faut tenir compte de leur influence dans la révision ordonnée, et noter ce précédent si rare d'une critique

juste, arrêtant une œuvre commencée et la modifiant suivant des idées nouvelles.

Ce succès individuel et les résultats obtenus au sein de la Commission nautique, au sujet de l'établissement des ports secondaires de l'Algérie, firent la base du mémoire remis au ministre de la Marine au commencement de 1847, alors que la décision relative au port d'Alger, non encore intervenue, donnait aux renseignements techniques qu'il contenait un caractère marqué d'opportunité.

Le contre-amiral de Hell, directeur général du dépôt de la marine, et le ministre de la guerre se disputèrent la publication de ce travail qui fut ainsi ajourné à cause de l'intérêt même qu'il présentait, et il n'aurait vu le jour qu'en 1857, époque de la publication faite par les départements de la guerre et de la marine, si M. Cazeaux, conservateur du dépôt, n'avait mis fin à cet ajournement en le faisant paraître, dès 1849, dans les annales hydrographiques, et si la direction générale de l'Algérie n'avait fait à ses frais, en 1850, la publication de la première édition séparée.

Nous n'entreprendrons pas l'analyse détaillée de cet important ouvrage. Nous devons nous contenter ici d'en indiquer les points saillants que les journaux de 1848 ont cherché à vulgariser pour rendre hommage à la mémoire de l'auteur (1).

La côte de l'Algérie s'étend sur un développement de 1000 kilomètres dans la direction de l'O. 10° S. à l'E. 10° N. Elle est à 700 kilomètres de Marseille, et limite au N. un territoire déjà français, de 500 kilomètres de profondeur. C'est un bastion qui commande la route de l'Orient, un atelier commercial important longeant un sol agricole où nous pourrions écouler le trop-plein de notre population. Il

(1) Voir dans la *Presse* les articles de M. Bonneau, nos des 18 juin et 14 juillet 1858.

faut donc l'étudier sous le rapport nautique, commercial et militaire.

Propriétés nautiques. — La permanence des vents O. N. O. rend la communication facile à l'aller et au retour entre la Métropole et la Colonie. Elle abrège le premier trajet, et rend le deuxième d'autant plus favorable que la route est inclinée plus à l'Est. La difficulté de la voie de l'Ouest sur la rive africaine se trouve augmentée par le courant littoral qui porte à l'Est. Le cabotage s'y fait imparfaitement parce que, les vents tenant du large, la mer est généralement grosse près de terre, et le courant y porte en côte. Les atterrages de l'Algérie sont naturellement dangereux d'autant que la rive est souvent voilée par la brume.

Ce régime s'oppose à la centralisation du commerce, et exige des ports à tous les débouchés de l'Algérie. Ces débouchés, de leur côté, répondent aux grandes vallées dont les flancs gauches forment des abris naturels aux embouchures. L'identité du gisement de la côte explique les ressemblances des huit rades principales, couvertes au N. O. par les montagnes auxquelles elles sont adossées, mais exposées à la houle et au ressac par les vents de N. O. ou du N. Ces rades sont plus ou moins sûres, suivant qu'elles sont plus ou moins fermées au N. N. E.

Les sinistres sont nombreux en Algérie. Le tribut que la marine marchande paye aux tempêtes est annuellement de 25 hommes et de 2,500,000 fr. Le remède à cette situation intolérable est dans la création de ports de refuge dans les trois points de Bône, Philippeville et Ténèz, qui sont réputés les plus dangereux, et dans l'établissement ultérieur de 14 ports secondaires, échelonnés sur toute la côte.

L'exemple du port d'Alger, qui a réduit de 90 pour 100 les sinistres de cette localité, garantit l'efficacité du remède.

Propriétés commerciales. — L'Algérie ne doit pas se restreindre à recevoir le trop-plein de notre population ; elle fournira à nos industries des matières premières ; à nos popu-

lations des denrées alimentaires ; elle offrira un débouché à nos produits manufacturés. Bordant la grande route de l'Orient que le percement de l'Isthme de Suez va de nouveau fixer sur son littoral, elle deviendra l'entrepôt du commerce des trois continents, et servira d'escale au chemin direct entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique. Ce triple rôle lui donne un caractère commercial incontestable. Les grands ports marchands résultant de la topographie du sol et du régime nautique seront : Oran, Arzeu, Alger, Bougie, Djidjelli, Colo, Philippeville et Bône.

Bougie, Arzeu, Philippeville, seront les plus importants et tendront à subalterner ceux qui aujourd'hui commandent militairement les trois provinces.

Propriétés militaires. — Les côtes méridionales de la France sont trop enfoncées, trop éloignées de Gibraltar, de Malte, d'Alexandrie et de Constantinople, pour exercer un commandement sur la Méditerranée. Celles de l'Afrique française, au contraire, offrent tous les avantages qui manquent aux premières. La frontière maritime de l'Algérie n'est accessible que par les golfes d'Oran, d'Alger, de Bougie, de Philippeville et de Bône ; fermer ces brèches, c'est élever un rempart bastionné, qui ne permet à l'ennemi que le bombardement ou le blocus. L'un et l'autre sont impraticables ; car, pour le premier, il faut s'engager dans des golfes dangereux, et pour le deuxième il faut se résigner à une navigation sans repos. En été, les brumes et l'irrégularité des courants forceraient à tenir le large ; en hiver, on ne pourrait faire que de lointaines apparitions pour disparaître, à la moindre menace de gros temps, assez tôt pour gagner Gibraltar, Malte ou l'un des ports de l'Italie. Les vents traversiers d'Est et d'Ouest faciliteraient au contraire les communications de la France avec sa colonie, débloqueraient nos ports sur les deux rives de la Méditerranée, et porteraient nos convois de ravitaillement en dépit des croisières les plus actives, sans exiger l'escorte de notre marine. Les ports de refuge dont l'établissement importe à chaque pro-

vince sont : Mers-el-Kébir pour celle d'Oran, Bougie pour celle d'Alger, le fort Génois pour celle de Constantine. Il faut y ajouter Alger, que son rôle de capitale a pourvu de travaux déjà importants qu'il faut utiliser.

L'auteur, après avoir posé ces préliminaires, entreprend la description sous le rapport nautique de chacun des 17 ports dont il décrit le rôle en vue de la guerre, du grand commerce ou du cabotage. Il détaille l'avenir de chacun, et il est par suite conduit à formuler le projet des travaux dans les deux hypothèses de l'organisation provisoire ou du complet développement. La dépense immédiate serait de 62 millions, et les projets définitifs s'élèveraient à 135 millions.

Cet important ouvrage ne laissa pas les ministres spéciaux indifférents : il valut à son auteur, dès sa production officielle en 1846, la décoration de la Légion d'honneur. Le jeune ingénieur avait alors 31 ans, et son nom, apprécié dans la marine, franchissait la limite du corps spécial, et figurait honorablement dans la science. Les ingénieurs étrangers lui envoyèrent des félicitations et le consultèrent sur beaucoup de questions qui se rattachaient aux établissements maritimes de leurs pays. Il se fit dans leurs rangs des amis dévoués et des promoteurs ardents qui concoururent à consolider la réputation qu'il s'était faite.

Pendant qu'il s'occupait des établissements de l'Algérie, il ne négligeait pas les projets du littoral français. En 1843 il étudiait les améliorations du port de la Nouvelle. De 1846 à 1853 il dressait la carte des mers d'Irlande, et procédait, avec M. Chazallon, son collègue, à la publication de l'Annuaire des marées. Il faisait aussi connaître au ministre de la marine le parti que l'on pouvait tirer de deux ports de refuge : le premier à Brescou, près d'Agde, et le deuxième dans l'Anse Saint-Martin, à l'Est de Cherbourg.

On ne peut s'occuper de l'étude de la côte française dans la Méditerranée sans être mis au courant des plaintes que le commerce et la marine adressent depuis longtemps au gouvernement sur l'absence d'un bon port de refuge dans le fond

du golfe de Lion. Le port de Cetté, succursale intéressante de Marseille, ne se maintient qu'au prix de curages ruineux ; il n'est pas susceptible d'agrandissement et ne peut même, dans l'état actuel, recevoir, par les vents de S. E., un vaisseau en détresse ou poursuivi dans le golfe. Les échouages volontaires y sont la seule ressource des navires marchands en danger de perte. Il était donc de toute nécessité de créer dans son voisinage une rade de refuge et un port de commerce spacieux et sûr ; d'un autre côté, l'Afrique progressant, Marseille ne suffit plus au mouvement commercial qu'il renchérit, et le nouveau port devient un auxiliaire indispensable pour écouler le trafic dans la direction du chemin de fer du Midi.

Par d'autres considérations, Vauban avait indiqué Brescou en 1686. Son projet de rade comprenait les travaux de l'embouchure de l'Hérault, et s'élevait à 1,665,000 livres. Pour couvrir la rade, Vauban faisait deux jetées : la première de 780 m. (400 toises), l'autre de 585 m. (300 toises), qui devaient coûter 1,154,000 livres. Ce projet, si bien étudié par le grand ingénieur de Louis XIV, fut repris par Lieussou, heureux de prouver à 160 années de distance, que les prévisions de Vauban étaient encore les mieux appropriées aux besoins nautiques. Le nouveau projet de rade devait coûter 1,200,000 fr. Il comprenait un brise-lame, enraciné sur le fort actuel de Brescou, ayant deux bras : l'un de 300 mètres à l'E. 5° N. ; l'autre de 480 mètres dirigé au N. O. $\frac{1}{4}$ N. Ce projet, adopté par le conseil d'amirauté en 1846, sortit victorieux d'une enquête ouverte sur la demande de cette assemblée, et reçut en 1853 la sanction définitive du Conseil général des ponts et chaussées, et des ministres des Travaux publics et de la marine.

On sait que c'est à l'absence d'une rade fermée dans la Manche que la France dut, en 1692, le désastre de Tourville. Vauban fut au nombre des savants envoyés par Louis XIV pour étudier sur les lieux les projets destinés à mettre les côtes de la Normandie à l'abri d'une expédition anglaise. Cherbourg

et la Hougue attirèrent leurs regards. Le premier fut choisi pour un grand établissement militaire et un poste menaçant vis-à-vis de l'Angleterre ; le deuxième pour un lieu de refuge en cas de revers. L'énormité de la dépense fit ajourner les travaux. Remis sur le tapis par le rapport de M. de la Bretonnière en 1777, les travaux de Cherbourg furent définitivement entrepris en 1780 par M. de Cessard, ingénieur en chef de la généralité de Rouen et continués jusqu'à nos jours. Ceux de la Hougue furent ajournés.

Mais le gouvernement actuel, jaloux de compléter la défense de nos côtes, y envoya en 1854 la commission nautique, dont Lieussou n'avait cessé d'être le rapporteur, pour compléter les études de Vauban et de la Bretonnière. Les conclusions rédigées par notre ingénieur rajeunirent l'idée d'un port de refuge à la Hougue.

L'hydrographie du port de Lorient lui permit de compléter vers la même époque ses idées sur la marche des ensablissements et leur mode de propagation. Dans un rapport fait en collaboration de M. de La Roche-Poncié, le 22 avril 1855, sur le choix du lieu de dépôt des vases extraites du port de Lorient, la grande fosse du Coureau de Groix, très-abritée et déjà atterrie par des vases, fut indiquée. Cette position, plus rapprochée et plus accessible que celle qui avait d'abord été choisie, fut la base d'une économie notable dans l'exécution des travaux de curage.

Il nous reste à parler de l'examen de la barre de Bayonne. Appelé en 1856 dans ce port par les ordres de l'Empereur, Lieussou étudia en compagnie de MM. Payen et Renaud, inspecteurs généraux des ponts et chaussées, les chances favorables d'un endiguement à claire-voie qui, ayant réussi sur un petit cours d'eau du royaume de Naples, paraissait à l'Empereur devoir être suivi d'un succès aussi complet à l'embouchure de l'Adour. Dans une entrevue de deux heures que les trois ingénieurs eurent avec Sa Majesté à la villa Eugénie, ils cherchèrent à ébranler sa conviction ; mais l'Empereur voulait faire quelque

chose, et il leur dit avec modestie : « Je consens à admettre vos
« raisons et à trouver mon projet mauvais ; mais je compte sur
« vous pour en avoir un bon. » Lieussou qui, ne croyait pas la
difficulté insoluble, retourna sur les lieux en 1857 pour revoir
de plus près les données du problème, et rentré à Paris il se
remit à l'œuvre. C'est au milieu de ces recherches que la mort
le surprit.

Après avoir esquissé l'ensemble de ses travaux hydrographiques, nous allons reprendre une nouvelle série d'idées qui l'a conduit à une véritable découverte.

En 1850 il fut chargé au dépôt de la marine du service des chronomètres. Il eut bientôt observé les variations de ces instruments, et après avoir tracé graphiquement la marche diurne d'un grand nombre d'entre eux en tenant compte des intervalles de temps et de la température, il put arriver à la loi géométrique de leur ensemble :

« En prenant, dit l'auteur (1), les intervalles de temps
« pour abscisses, et les températures diurnes observées à
« chaque époque pour ordonnées, nous avons eu la courbe des
« températures diurnes. »

« En prenant les intervalles de temps pour abscisses et
« les marches diurnes des chronomètres observés pour
« ordonnées, nous avons construit de même la courbe des
« marches diurnes. »

« La comparaison de la courbe des marches diurnes avec
« la courbe des températures diurnes construite sur les
« mêmes abscisses, nous a d'abord révélé deux faits remarquables :

« 1° Les points de la courbe des marches dont les ordonnées représentent les marches diurnes observées à une même température sont sensiblement en ligne droite. »

« 2° Les diverses lignes droites obtenues en joignant sur la

(1) Recherches sur les variations de la marche des chronomètres, suivies d'un projet d'organisation du service des chronomètres appartenant à la marine. (*Annales hydrographiques* 1853.)

« courbe des marches les points d'égale température sont sensiblement parallèles entre elles.

« Par conséquent : 1° L'inclinaison de ces parallèles sur l'axe des X représente la variation de marche à une température constante sous l'action du temps écoulé. 2° La distance de ces parallèles comptée sur les ordonnées représente la variation de marche à une même date sous l'action du changement de température. Il s'ensuit qu'en coupant la courbe des marches par des séries de parallèles isothermes correspondant aux divers degrés du thermomètre, l'accroissement de l'ordonnée en passant d'une abscisse à l'autre sur la même parallèle donnera le changement de marche dû au changement de date, tandis que l'accroissement de l'ordonnée en passant d'une parallèle à l'autre sur la même abscisse donnera le changement de marche dû au changement de la température. »

Après quelques essais, l'auteur reconnut que les variations augmentent jusqu'à une certaine température, puis diminuent symétriquement, et qu'elles sont en raison directe du carré de la différence entre la température actuelle du chronomètre et la température moyenne qui a servi au règlement des masses sur le balancier compensateur.

Le premier élément prouvant que les marches diurnes d'un chronomètre tenu à une température constante varient proportionnellement au temps, l'auteur représente la marche par une expression linéaire de la forme $m = a + bx$.

m étant la marche du chronomètre,

a sa marche initiale,

b la variation de la marche diurne,

x le nombre de jours.

Le deuxième élément, toujours négatif, sert à faire subir à la formule ci-dessus la correction résultant de la température, et l'auteur arrive à l'expression complète de la marche en posant :

$$m = a + bx - c (T - t)^2.$$

t étant la température actuelle,

T la température moyenne entre les températures extrêmes pour lesquelles les masses du balancier arrivent à compensation.

Dans cette dernière formule il y aura à déterminer par quatre expériences les constantes a , b , c et T qui constituent le régime spécial de chaque chronomètre.

Comme vérification de sa formule, l'auteur a noté sur soixante-sept chronomètres appartenant aux observatoires de Paris ou de Greenwich les marches à des températures et à des époques différentes, et les résultats obtenus constatent un accord si complet qu'il s'est cru autorisé à regarder comme des erreurs de la méthode ordinaire les légères différences qu'il a constatées.

Cette découverte était importante. Le mémoire de 1851 qui la faisait connaître au monde officiel de la marine fut soumis en 1852 au jugement du Bureau des longitudes qui adopta les conclusions de la Commission d'examen, composée de MM. Arago, Daussy, et Laugier, rapporteur.

Voici le résumé des conclusions :

« L'équation empirique au moyen de laquelle M. Lieussou
« représente les marches diurnes des chronomètres observés
« dans un même lieu rend compte avec exactitude des varia-
« tions qui affectent leur mouvement. Elle permet d'appré-
« cier la valeur d'une montre avec plus de précision qu'on ne
« l'a fait jusqu'ici. Quant aux résultats qu'il obtient en calculant
« les longitudes en mer, ils ne peuvent manquer par leur
« concordance d'exciter l'intérêt des marins. L'application
« de la nouvelle méthode, qui supprime en quelque sorte
« les erreurs du ressort spiral et de la compensation,
« fera connaître l'influence des irrégularités qui ont pour
« origine les mouvements que la mer imprime aux chro-
« nomètres.

« Le mémoire de M. Lieussou sera de plus très-utile aux
« horlogers eux-mêmes. Ils y trouveront des renseignements
« précieux qui les guideront dans les expériences qu'ils pour-

« raient entreprendre pour perfectionner les parties si délicates
« dont leurs montres se composent. Il est à désirer que
« M. Lieussou, qui a si dignement justifié le choix que l'on
« a fait de lui pour diriger le service spécial ses chronomètres
« appartenant à la marine, puisse continuer ses recherches et
« appliquer aux montres observées pendant de longs voyages
« la méthode qu'il a découverte. Le travail de cet ingé-
« nieur lui fait le plus grand honneur, et il nous paraît
« très-digne de la plus sérieuse attention de la part des astro-
« nomes et de tous les officiers qui s'intéressent aux progrès de
« la navigation. »

Cette haute approbation prouvait l'intérêt que le monde savant apportait à cette découverte. On en jugera par l'une de ses conséquences. L'auteur, après avoir établi la formule d'un chronomètre même médiocre, prouve qu'il sera facile, en l'appliquant à la navigation, de faire exactement le calcul des longitudes ; résultat précieux si on remarque qu'avec des instruments très-bons, dont on ne connaît pas la formule, on peut arriver à d'énormes erreurs si l'on opère dans un lieu où la température moyenne est très-différente de celle pour laquelle l'horloger établit sa compensation.

Ces travaux furent récompensés par la croix d'officier de la Légion d'honneur. Cette distinction fut officieusement et gracieusement annoncée à Lieussou par le ministre quelques jours avant la conclusion de son mariage avec M^{lle} Amélie Balaine, fille d'un honorable industriel de Paris.

Le *Moniteur* du 25 mai 1853 contenait le rapport suivant, adressé par Son Excellence le Ministre de la marine à l'Empereur :

« M. Lieussou, ingénieur hydrographe au dépôt des cartes
« et plans de la marine, est parvenu à établir, à la suite de
« longues et savantes études, la loi des influences atmosphé-
« riques sur les chronomètres.

« L'application de cette loi permettra d'apporter dans la
« détermination des longitudes une grande précision, ce qui
« sera un véritable bienfait pour les navigateurs du monde
« entier, puisque les meilleurs chronomètres comportent au-
« jourd'hui une erreur de 20 milles en un mois et de 50 milles
« en deux mois dans les régions tropicales.

« J'ai soumis les travaux de M. Lieussou aux comités con-
« sultatifs du Dépôt de la Marine et du Bureau des longitudes.
« L'un et l'autre ont reconnu que ces travaux font honneur à
« la science, et que leur auteur est digne de la haute sympathie
« de Votre Majesté.

« Je viens donc d'après vos ordres proposer à l'Empereur
« d'élever M. Lieussou au grade d'officier de la Légion
« d'honneur. »

Nous arrivons à l'œuvre capitale que l'ingénieur Lieussou a beaucoup contribué à conduire vers une solution à la fois simple et pleine de grandeur :

Le canal de l'Isthme de Suez.

En octobre 1854, M. de Lesseps, parcourant l'Égypte d'Alexandrie à Caire à la suite du vice-roi, sut enflammer l'imagination de ce prince pour une conception destinée à régénérer son pays. Il reçut l'invitation de présenter un mémoire sur cette question dont les avantages universels venaient d'être signalés. Ce mémoire ne se fit pas attendre. La possibilité du canal des deux mers ne pouvait être l'objet d'un doute. Il avait fonctionné dans le temps des Pharaons, sous la domination des Ptolémées, pendant la période romaine, enfin sous le règne des Califes. Hérodote, témoin oculaire de ce qu'il raconte, en fait une description saisissante, Strabon, dont l'exactitude est proverbiale, l'a vu cinquante ans avant Jésus-Christ, chargé de nombreux navires. L'exécution en est donc incontestable, et si les peuples qui vivaient alors en Égypte ont réalisé ce prodige, ne doit-on pas en tirer la conclusion que l'art moderne n'y trouvera que des difficultés d'ordre secondaire?

Le problème est tout entier dans le choix de l'une des deux solutions possibles : le tracé direct et le tracé indirect. Le tracé direct consiste à trancher l'Isthme par une coupure à peu près droite du Sud au Nord, de Suez à Péluse. Le tracé indirect part aussi de Suez, se dirige au nord jusqu'au lac Timsah et gagne ensuite l'ouest et le Nil, en traversant une partie de l'Egypte.

La tradition, les traces encore visibles du canal des Rois, les études de la commission d'Egypte préconisent la ligne indirecte. Le bon sens, le besoin de transactions internationales recommandent la jonction directe.

La seule objection à ce dernier projet était la croyance populaire dans la dénivellation des deux mers. Plinie avait admis que le niveau de la mer Rouge dépassait de trois coudées ($1^m 50$ environ) celui de la Méditerranée, et cette opinion qui, si elle se rapporte aux hautes mers de vive eau de la mer Rouge, n'a rien d'excessif, n'eût pas empêché la solution normale, si les ingénieurs de l'expédition d'Egypte n'avaient, en 1798, établi, par un nivellement réputé exact, que le plus grand écart du niveau des deux mers, était de $9^m 90$. Les études modernes ont bien tardé à faire tomber cette funeste erreur. La science avait cependant jeté les premiers doutes sur ce régime anormal de deux mers voisines. Laplace, Volney, et plus tard Fourier y voyaient un fait brutal qu'ils ne pouvaient comprendre. Le défaut d'instruments précis, l'hostilité du pays auraient dû faire naître la suspicion sur le nivellement de 1798 ; mais la question devait dormir jusqu'à nos jours, où les hommes pratiques, ne pouvant accepter l'impossibilité de rétablir la route de l'Orient par la mer Rouge, voulurent porter la lumière sur ce sujet. M. Prosper Enfantin, qui s'est longtemps occupé de la coupure de l'Isthme avec la haute intelligence qui le caractérise, fonda en 1846 une société internationale du canal des deux mers. Trois grands ingénieurs, MM. de Négrelli, Stéphenson et Talabot, furent chargés des études. Les opérations de la brigade française de

M. Talabot ne tardèrent pas à ramener les esprits dévoyés à la saine appréciation des idées théoriques de Laplace, en prouvant que les deux mers étaient de niveau et que si on tenait compte des marées il ne pouvait exister entre les deux mers moyennes un écart de plus de quatre-vingts centimètres.

Ainsi tombait l'erreur d'une dénivellation sensible ; les deux projets luttaient ensemble, et M. de Lesseps, adoptant l'exploration des ingénieurs du vice-roi en 1854 et 55, pouvait émettre la conviction que le tracé direct était facilement réalisable.

Toutefois M. de Lesseps rendu concessionnaire du canal par un firman du vice-roi, en date du 30 novembre 1854, sentit la nécessité de soumettre l'examen définitif de la meilleure solution à des ingénieurs distingués et à des officiers connus par de grands travaux hydrauliques ou de navigation en Europe.

L'Angleterre fut représentée par MM. Rendel, Mac-Clean, Manby, ingénieurs, et par M. Harris, capitaine de la marine britannique des Indes.

L'Autriche, par M. de Négrelli, inspecteur général des chemins de fer de l'Empire.

L'Espagne, par M. Montésino, directeur général des travaux publics, à Madrid.

Les États Sardes, par M. Paléocapa, ministre des travaux publics, à Turin.

La Hollande, par M. Conrad, ingénieur en chef du Water-
Staad, à La Haye.

La France, par MM. Renaud, inspecteur général des ponts et chaussées, Lieussou, ingénieur hydrographe, Jaurès, capitaine de vaisseau, et Rigault de Genonilly, contre-amiral de la marine impériale.

La Prusse, par M. le Conseiller Lentzé, ingénieur en chef des travaux hydrauliques, à Berlin.

Le monde savant ratifia de pareils choix, et constata la compétence des membres de cette illustre commission.

Deux réunions préparatoires eurent lieu à Paris, à la fin d'octobre 1855. La Commission s'y constitua en choisissant M. Conrad pour président, et Lieussou pour secrétaire. Elle décida qu'elle se rendrait le 8 novembre en Égypte pour étudier sur les lieux toutes les questions qui se rattachaient au problème dont la solution lui était confiée. Au jour indiqué MM. Mac-Clean, Conrad, de Négrelli, Renaud et Lieussou se trouvèrent sur le paquebot français qui les déposa à Alexandrie le 18, après une pénible traversée. Ils explorèrent pendant trois jours les deux rades d'Alexandrie, la géologie des côtes et le régime des atterrissements. Ils partirent le 21, franchirent la distance jusqu'au Nil en chemin de fer, et remontèrent le fleuve jusqu'au Caire.

En passant au barrage de Saïdieh, ils examinèrent le point choisi dans le projet de M. Talabot pour la traversée du fleuve par le canal maritime, et ils en discutèrent les inconvénients.

Ce fut sur ce même point qu'eut lieu, le 23, la réception solennelle de la Commission par le vice-roi qui la combla des plus grands honneurs, et commença à lui donner les marques de cette haute munificence qui l'a accompagnée dans tout le cours de son exploration scientifique. Mohamed-Saïd ne manqua pas de lui demander ses conseils dans les questions de navigation et d'arrosage qui pourraient exiger dans un avenir prochain un deuxième barrage du Nil dans la haute Égypte en amont de Thèbes. La Commission consacra jusqu'au 12 décembre à l'étude de cette question et saisit avec empressement une occasion qui lui permettait de remonter le Nil jusqu'aux cataractes, et de constater dans ses curieuses étapes les magnifiques aspects et la fertilité des rives du grand fleuve, contrastant avec la misère des habitants.

Elle visita les Pyramides, Denderah, le temple d'Athos, bâti par Cléopâtre pour son fils Césarion ; les ruines de Thèbes, Louqsor, le temple de Karnac, la vallée des Tombeaux et la statue de Memnon. Avant d'arriver au pied de la première cata-

raclé qui forme la frontière de la Nubie, elle jeta un coup d'œil sur l'île d'Eléphantis, puis elle atteignit les chutes du Nil et l'île de Philæ consacrée à Isis. Elle porta son attention sur les irrigations existantes, et sur les causes de leur insuffisance. A son retour au Caire, l'ingénieur Lieussou mit en ordre ses notes sur le résultat des observations faites au sujet du deuxième barrage destiné à féconder la haute et moyenne Egypte, et il rédigea pour le vice-roi un rapport remarquable qui reçut l'approbation de ses collègues, et dont nous discuterons les bases.

Le vice-roi, heureux d'avoir près de sa personne ce conseil de savants, sollicita et obtint des solutions sur l'achèvement et la fermeture du Barrage, sur les améliorations agricoles de la Basse-Egypte, et sur les limites de pentes à donner au chemin de fer entre le Nil et Suez.

Le départ pour Suez fut fixé au 15, et la Commission, après avoir parcouru la ligne de poste à travers le désert, arriva le lendemain à sa destination.

Elle y passa cinq jours, visitant le golfe, consultant les pilotes du pays et les marins du navire anglais *la Zénobie*; recherchant dans les carrières de l'Attaka les matériaux de construction; fixant le port et la tête du canal à l'Est de la ville de Suez; déterminant d'après les sondages la longueur des jetées qu'elle arrête à dix-huit cents mètres pour celle du Nord, et à deux mille pour celle du Sud, et s'attachant à couvrir le chenal des vents régnants par l'inclinaison du N. 30° E. au S. 30° O.

Cette direction permettait aux navires d'entrer et de sortir en tous temps par les vents régnants qui lui sont traversiers. Tout en simplifiant ainsi notablement l'avant-projet des ingénieurs du vice-roi, la Commission acquiert la conviction que la rade de Suez aura toutes les qualités nautiques désirables.

Le 21, commence l'excursion sur l'emplacement du canal maritime; on parcourt les vestiges de l'antique canal des Rois

dont les berges sont durcies et bien conservées ; on arrive aux lacs Amers, puis au lac Timsah, intersection du canal maritime et du canal d'eau douce dérivé du Nil ; on visite, le 24, l'Ouadée-Toumillat et on part pour Péluse le 26. Ce dernier trajet dure deux jours, et procure la traversée du seuil d'El-Guisr, point culminant du terrain, qui n'est cependant qu'à 15 ou 16 mètres au-dessus du niveau des mers sur une petite longueur. On suit enfin les lagunes du lac Mensaleh qu'on ne quitte plus qu'à la Méditerranée.

Pendant cette laborieuse exploration, la Commission vérifie les dix-huit forages préparés par les ingénieurs égyptiens, étudie le sous-sol, constate le peu de déclivité du profil et l'immense avantage qu'offrira la traversée des grands lacs. Elle voit que les tracés indirects ont l'inconvénient de partager l'Égypte en deux grandes régions qu'ils isolent l'une de l'autre, et affectent ainsi d'une manière fâcheuse le système hydraulique très-complexe de la Basse-Égypte.

A Péluse, du 28 au 31, la Commission s'assure avec bonheur que le fond de la baie, au lieu d'être envahie par les vases du Nil, comme on l'a si souvent écrit, présente une plage sableuse qui s'approfondit à mesure qu'on s'éloigne du rivage. Les vases ne s'y maintiennent pas, et occupent au large les grandes profondeurs. Le cordon littoral ne paraît pas avoir varié depuis les temps historiques. Les études faites sous la direction de Lieussou par M. Larousse ont d'ailleurs établi que la plus grande déclivité de la plage est à 28 kilomètres à l'Ouest du fond du golfe aux environs de Tanis, où l'on trouve 8 mètres d'eau à 2,300 mètres de la plage. C'est là qu'il faut placer l'embouchure Méditerranéenne, en donnant au canal la direction Sud-Ouest Nord-Est. L'entrée n'en sera pas obstruée si on l'abrite des vents du large par une levée de 3,500 mètres au Nord, prolongée jusqu'aux fonds de 12 mètres de profondeur, et si la jetée Sud a une longueur de 2,500 mètres, s'arrêtant aux fonds de 8 mètres.

Cette solution inespérée modifia d'une manière heureuse

le projet des ingénieurs du vice-roi qui, partant du fond du golfe, n'atteignait les profondeurs de 8 mètres qu'avec des digues de 7,500 mètres de longueur. Ce résultat fut annoncé, le 1^{er} janvier 1856 à Alexandrie, comme un immense succès.

Le 3, avant de quitter l'Égypte, la Commission pouvait assurer, dans un rapport déposé entre les mains du vice-roi, que le tracé indirect de Suez à Alexandrie est inadmissible au point de vue technique et économique ; que le tracé direct offre toute facilité sous le rapport du canal maritime proprement dit et de son embranchement sur le Nil, et qu'il ne présente que des difficultés ordinaires pour la création des deux ports de Suez et de Tanis (port Saïd) ; enfin que la dépense ne dépassera pas 200 millions.

La Commission partit le 5 janvier pour regagner l'Europe ; mais elle était loin d'avoir fini sa tâche. Elle avait à compléter les documents recueillis sur les lieux ; à se mettre en rapport avec les membres qui n'avaient pu faire le voyage d'Égypte, et à discuter à nouveau avec ces derniers tous les points qui avaient été arrêtés dans les visites des lieux, ou débattus dans les huit séances tenues pendant le voyage. La réunion des documents ne fut complète qu'au mois de juin suivant, et la Commission put arrêter alors dans six réunions nouvelles les bases du projet définitif.

Nous n'avons pas la prétention de suivre pas à pas ces savantes discussions. Notre but est surtout de faire voir la part que le secrétaire y a personnellement prise.

Nous mentionnerons au premier rang le rapport général, confié à sa rédaction, et qui comprend la moitié du 3^e volume des documents publiés en 1855 et 1856 sur la question de l'Isthme, par M. de Lesseps. Cette brillante exposition contient 22 chapitres où les côtés historique, économique et agricole de la question, la critique technique des divers projets et la justification de celui de la Commission, sont également remarquables. Les parties sur lesquelles notre ingénieur a eu un rôle décisif concernent : les irrigations de l'Égypte,

le Bosphore direct sans écluse ni alimentation fluviale et l'assiette des deux têtes du canal dans le golfe Arabique et la Méditerranée.

Irrigations. — Le sol de la Basse-Égypte est une couche de sable marin, recouverte par les alluvions du Nil. Pour un régime moyen du fleuve, les infiltrations atteignent les sables du sous-sol et en dissolvent les dépôts salins. La capillarité fait remonter le sel à la surface végétale qui se couvre d'efflorescences. Le sol dans cet état ne peut être fertilisé qu'à la condition d'être lavé par les eaux douces du Nil, et débarrassé de ces dissolutions. C'est la première condition de la culture. Arrêter les diverses prises d'eau qui sillonnent et vivifient le pays, ou empêcher l'excédant des eaux d'irrigation de s'écouler à la mer, serait également funeste à l'agriculture égyptienne. Les eaux du Nil sont troubles dans la période de crue qui s'opère régulièrement de juin en septembre; elles sont encore propres au colmatage, pendant les cinq premiers mois de la baisse qui dure d'octobre en mai. On voit déjà combien ce régime est favorable aux arrosages qui peuvent se faire neuf mois de l'année, et qui sont la base de toute richesse agricole. Si les crues du Nil ne sont pas assez hautes pour le délavage des terres, on risque la perte de la récolte et la famine. Si les crues sont trop élevées, les limons en excès déposés sur le sol peuvent être une cause de grande insalubrité. C'est ce double danger que l'on a voulu conjurer par la construction du barrage de Saïdieh, dont le jeu régulier permet de retenir les eaux quand elles sont faibles, et de les lâcher à la mer quand la crue s'exagère. Il permet aussi d'étendre à une superficie plus grande le bienfait des irrigations, et de relever la cuvette des canaux en contre-haut des sables marins qui, trop meubles pour résister au courant, la comblent aujourd'hui.

Pour la haute et moyenne Égypte, la question n'a pas moins d'intérêt. La plaine basse du Nil s'étend sur deux cents lieues de longueur et trois à quatre lieues de largeur. Le fleuve baigne

le pied des montagnes de l'Est, et c'est à l'Ouest de son cours que les irrigations peuvent surtout profiter. La couche végétale de sept à huit mètres d'épaisseur est, comme dans la Basse-Égypte, une alluvion recouvrant des sables salés ; l'inondation et l'irrigation y produisent les mêmes bienfaits, et sont aussi la condition indispensable de la culture.

L'inondation se fait en coupant les berges insubmersibles qui endiguent le Nil, et en divisant la plaine en petits bassins par des levées transversales qui vont du fleuve à la montagne. Ces bassins sont traversés dans leur thalweg par une dérivation qu'alimentent les bouches de Rasnan, de Sabajieh et de Bahr-Joussouf. 800,000 hectares peuvent être ainsi fécondés.

L'irrigation se fait par le puisage de l'eau dans le Nil, au moyen de machines mues par des hommes ou des bœufs. Elle exige mille journées par hectare, ou 250 journées d'homme, et 330 journées de bœufs. La superficie arrosée ainsi est de 250,000 hectares. Cette opération enlève aux soins agricoles proprement dits une partie essentielle de la population et des bestiaux.

Ce double système, s'il fonctionnait toujours régulièrement, s'étendrait à toute la plaine que les eaux du Nil peuvent couvrir ; mais, dans les années où les crues sont faibles, beaucoup de terrains manquent d'eau.

La Commission a eu surtout pour but de pourvoir à cette insuffisance, en créant une nouvelle ressource de trois millions de mètres cubes d'eau en 24 heures pendant neuf mois, qui, à raison de 23 mètres cubes par hectare, pendant le même temps, permettrait d'arroser 130,000 hectares. Le barrage destiné à fournir cette ressource serait établi à Djebel-Silsileh, à 60 kilomètres en aval des cataractes. Le canal aurait 700 kilomètres de longueur, et coûterait quarante millions de francs, ce qui équivaudrait à une dépense annuelle de 4,500,000 francs, en tenant compte de l'intérêt du capital de premier établissement, et des frais d'entretien et de surveillance. Il fournirait l'eau à 34 francs par hectare et par an.

Ce sont ces considérations que le secrétaire de la Commission a surtout développées dans le mémoire remis au vice-roi sur les irrigations par inondation, dont le bienfait serait étendu et rendrait à l'agriculture une grande partie de la force qui manœuvre aujourd'hui les machines.

Bosphore de l'Isthme. — Le tracé direct de Suez à Tanis fut adopté en principe dans la Commission réunie à Paris, comme il l'avait été par les membres venus en Égypte. Ce tracé coupe l'Isthme dans sa plus petite largeur, et suit une dépression marquée par les lacs Amer, Timsah et Mensaleh; on n'a qu'à trancher les seuils qui séparent ces trois lacs pour remplir ces immenses réservoirs au tirant d'eau nécessaire à la grande navigation. C'est là toute l'économie du canal maritime international. Vers le milieu de sa longueur, au lac Timsah, vient aboutir la dépression de l'Ouadée-Toumilat, l'ancienne terre de Jacob, la fertile Jessen, qui va regagner le Nil. Quand la crue du fleuve est forte, l'Ouadée la reçoit, et verse les eaux au lac Timsah. Voilà le canal égyptien de petite section, qui fera communiquer le Nil avec le canal maritime, et permettra, sur les rives de l'Ouadée, les irrigations qui y appelleront la population et la culture.

Le canal maritime traverse partout un sol favorable. D'abord, des argiles de Suez aux lacs Amers; puis des sables fixes de ce point à Péluse. Il est entièrement en dehors du sol actuellement irrigable; il ne coupe pas l'Égypte en deux, et devient, au contraire, la limite entre l'Afrique et l'Asie.

La Commission n'avait plus à s'occuper que des détails d'exécution, et la première question qu'elle s'est posée a été de savoir s'il fallait alimenter le canal maritime par le Nil ou par la mer. L'eau du Nil entraînait des dépôts, et par suite des dragages dont le prix ne pouvait s'évaluer à moins d'un million par an. Cette alimentation exigeait un canal à point de partage, maintenu par des digues, et fermé par

des écluses ; mais les remblais en sable n'offriraient aucune sécurité dans la traversée du désert, et la manœuvre des écluses soumettrait cette voie à tous les inconvénients reprochés aux tracés indirects.

L'alimentation par l'eau de mer est donc résolue ; mais il reste à savoir s'il faut placer des écluses de garde aux extrémités d'un bief unique. Les écluses, dit-on, permettent la surélévation d'un mètre ou de 1 mètre 50 pour la cuvette, et diminuent d'autant les déblais à exécuter ; elles empêchent les ensablements des têtes, et établissent un calme perpétuel à l'intérieur. Ces avantages sont plus spécieux que réels ; les calculs de Lienssou ont établi que, si le canal est interrompu par la nappe des lacs Amers, la surélévation que l'on peut obtenir est insignifiante, et que si le canal est endigué d'une mer à l'autre, cette surélévation ne peut dépasser 0 m. 64. L'économie des terrassements est nulle dans le premier cas, faible dans le deuxième, et si l'on tient compte d'une ou deux écluses jumelles sur chaque tête, pour l'entrée et la sortie rapide, on arrive à une augmentation plutôt qu'à une diminution de dépense. Quant aux atterrissements, ils ne sont pas à craindre. La mer Rouge ne charrie pas de sable ; la bonne tenue des ancres dans la rade prouve que le fond y est peu remué, et comme le courant ira de cette mer à la Méditerranée, cette dernière ne pourra introduire des vases, sauf le cas des tempêtes, qui durent trop peu sur la côte d'Afrique pour que le courant naturel ne vienne bientôt rétablir le retour à la mer des vases introduites exceptionnellement. Quant aux sables de la plage, ils ne pourront atteindre la tête du canal, même dans les gros temps. Ces considérations ayant prévalu, la Commission décide la suppression des écluses.

Et maintenant le Bosphore artificiel ouvert entre la mer Rouge et la Méditerranée, empruntant les lacs Amers et Timsah sans endiguement, aurait-il les mêmes garanties de conservation et de régularité qu'un canal continu ? Ici les calculs de notre ingénieur ont rendu un immense service à

la Commission. Lieussou vit un modérateur des courants dans les lacs Amers, placés à vingt kilomètres de Suez. Les eaux du golfe Arabique y étant amenées avec précaution, cet immense bassin de 330 millions de mètres carrés aurait un niveau presque constant. Les courants dans le canal seraient alors très-faibles, et leur vitesse maxima, calculée pour le cas tout à fait exceptionnel d'une tempête du Sud coïncidant avec la plus forte marée d'équinoxe à Suez, ne dépasserait pas, pour un canal continu d'une mer à l'autre, un mètre par seconde, et, pour un canal empruntant la nappe des lacs Amers, 1 mètre 16 dans la partie Sud, et 0 m. 35 dans la partie Nord (1).

Ce serait là le régime le plus désastreux que l'on pourrait prévoir, et il n'est pas redoutable. On peut même dire que le second système semble providentiellement approprié à la nature du sol, puisque, au sud des lacs Amers, le canal est creusé dans l'argile, et pourrait, au besoin, recevoir des enrochements, tandis qu'au Nord, c'est-à-dire dans les sables, la vitesse du courant est insignifiante. Aussi le secrétaire de la Commission voit-il, dans ces circonstances, une raison déterminante pour supprimer l'endiguement à la traversée des lacs, et il réfute une à une les objections qui lui sont faites. Si on lui oppose la difficulté de remplir un bassin aussi étendu que celui des lacs Amers par les eaux de la mer Rouge sans détruire les talus de déblais du canal d'amenée, il répond que l'eau peut être donnée avec précaution par une étroite section, et que, s'il arrive des corrosions, elles seront régularisées lorsque l'on portera cette section à 100 mètres. Le débit peut d'ailleurs être réglé à Suez avec la plus grande facilité, car, le seuil étant en argile, les batardeaux résisteront à la charge des eaux comme le canal aux corrosions.

Le remplissage est donc une affaire de temps.

(1) Recherches sur le régime des eaux dans le canal de Suez, par M. Lieussou, annexe II du rapport de la Commission, 3^e série des documents publiés par M. De Lesseps (1836).

Si l'on avance que la mer intérieure des lacs Amers sera sujette aux tempêtes, et que les navires auront de la peine à la franchir, il démontre que, la profondeur manquant sur les bords, les vagues ne pourront se développer. En allant à Suez, les navires profiteront des vents du Nord prédominants; au retour, ils auront le courant pour auxiliaire. Il voit une réponse dans ce qui se passe sur l'étang de Thau qu'emprunte le canal du Languedoc. Son bassin est aussi étendu que celui des lacs Amers, soumis à des vents plus violents, et il est cependant, de l'aveu de tous, sans inconvénient pour les barques qui le parcourent, véritables pontons sans voiles ni qualités nautiques.

Si d'ailleurs il fallait en venir à l'endiguement, on y serait toujours à temps, et on pourrait le réduire à la construction d'une seule levée à l'Ouest, en portant le chenal sur la partie orientale des lacs Amers, dont la rive serait une garantie suffisante dans les cas bien rares des vents d'Est. Lieussou se rangeait ici à l'opinion émise par M. Conrad, président de la Commission.

L'enrochement des berges du canal au Sud des lacs Amers a provoqué une objection sérieuse de la part des marins de la Commission, à cause du danger d'avaries pour le doublage des navires. Mais il n'est pas certain que cet enrochement soit une nécessité. L'argile compacte résiste à des vitesses supérieures à celles que pourrait occasionner le plus grand écart des niveaux des lacs et de la mer Rouge. S'il faut se résigner à l'exécuter, la largeur de 100 mètres donnée au canal n'est-elle pas une garantie suffisante? Car deux navires n'y éprouveront jamais de difficultés à se croiser sans avoir à border la berge.

Fortement soutenu dans cette mémorable discussion, qui ne remplit pas moins de trois séances, par MM. de Négrelli, Paléocapu et Jaurès, Lieussou finit par faire adopter à la Commission : que la navigation serait libre à la traversée des lacs

Amers, et que le chenal y serait dirigé comme nous venons de l'indiquer plus haut.

Têtes du canal. — La question des embouchures est maintenant bien avancée. Le canal est ouvert au niveau des mers, libre de toute écluse, sans endiguement dans les lacs, et nous avons déjà vu que la visite des ports du Nord et au Sud donnait des résultats inespérés. Il suffisait donc de faire passer la conviction des cinq membres qui avaient visité l'Égypte dans l'ensemble de la Commission, et de répondre aux objections qui étaient présentées.

Pour Suez, les membres appartenant à la marine auraient désiré que l'on pût supprimer les jetées. Ce vœu avait déjà été exprimé en Egypte par M. Mac-Clean ; mais il n'avait pas paru acceptable. Si on ouvrait à la drague un chenal de huit mètres de tirant d'eau entre le port et la rade, la lame, venant à s'y briser, développerait des mouvements de sable qui le déviernient tantôt à droite, tantôt à gauche, comme cela arrive toutes les fois que le balancement des eaux s'établit à travers des plages, entre la mer et les lagunes, notamment aux Graus du golfe de Lion, aux Boccas de la mer Adriatique, et aux Boghas du golfe de Péluse. Quand on a voulu rendre l'entrée des lagunes invariable, il a fallu encaisser ces échan-crures entre des jetées dans toute la zone des brisants, et jusqu'au point où le fond n'est pas remué par les tempêtes. Le système adopté par la Commission, sur l'avis de son secrétaire, est mixte. Il consiste : à endiguer le chenal par des enrochements jusqu'aux fonds de six mètres, et à le raccorder par une excavation de 500 mètres de large avec la partie de la rade qui offre neuf mètres de tirant d'eau. On ne peut ainsi reprocher aux jetées de six mètres de couper en deux le mouillage, puisque les parties de la rade qui n'offrent pas cette profondeur sont sans intérêt pour la grande navigation, et on ne peut craindre le danger des déviations du chenal, puisque à partir de six mètres le fond n'est pas remué.

Nous avons dit que les sondages et les conseils de Lieussou avaient fait reporter l'embouchure Nord à 28 kilomètres à l'Ouest de Péluse. Ce nouvel emplacement n'éprouva pas d'objection de la part de la Commission de Paris, et la question était de savoir si on maintiendrait la suppression, arrêtée en Égypte, de la rade d'abri. Les explications de MM. Jaurès, Renaud et Lieussou, prouvèrent que l'abri donné par un brise-lame pouvait provoquer l'obstruction du canal, qui n'a rien à craindre sans ce travail. L'abri pourrait y conserver les vases, l'agitation les chasse vers les grandes profondeurs.

En résumant cette grande question du canal de Suez, nous voyons le secrétaire de la Commission internationale prendre une part des plus actives soit aux explorations soit aux résolutions adoptées. Il tient la plume avec distinction, invente des combinaisons nouvelles et fait ressortir avec une grande clarté d'exposition les solutions simples et élevées à la fois, qui doivent servir de base au projet définitif.

Si nous avons mis en relief la part personnelle que notre ingénieur a prise dans cette assemblée, nous ne craignons pas d'avoir été entraîné trop loin par notre affection d'ami et de parent, car voici en quels termes M. de Lesseps s'exprime à son égard dans la première assemblée générale des actionnaires qui eut lieu à Paris le 15 mai 1860.

« L'hydrographie du golfe de Péluse fut exécutée par
« M. Larousse, sous la direction de MM. Lieussou et de
« Négrelli, tous deux enlevés, par une mort prématurée, à une
« entreprise dont ils avaient concouru à poser les bases, et à
« laquelle ils voulaient dévouer leur illustre carrière.

« Ce sont les calculs du jeune et éminent ingénieur
« français, M. Lieussou, qui déterminèrent le point où
« devait déboucher le canal dans la Méditerranée, et firent
« connaître le régime des eaux dans le canal maritime.
« Ils établirent l'inutilité des écluses, et en décidèrent la
« suppression. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui a assisté à tous les travaux de la Commission, fait jouer le même rôle à Lieussou, dans une Notice qu'il a publiée dans le journal *l'Isthme de Suez* quelques jours après la mort de cet ingénieur. Nous ne pouvons terminer la nôtre plus honorablement pour la mémoire de notre parent qu'en lui empruntant les lignes qui contiennent une appréciation distinguée de ses travaux et l'expression de la douleur qui doit accompagner sa perte.

« C'est dans le sein de la Commission internationale dont
« il fut le secrétaire pendant plus de deux ans, que nous avons
« pu apprécier son rare mérite. Et voici les deux services émi-
« nents qu'il nous a rendus. C'est lui qui eut spécialement
« à étudier dans la baie de Péluse l'emplacement où devait
« déboucher le canal maritime, et à Suez la question des
« écluses. Il a résolu ces deux problèmes de la manière la plus
« heureuse et la plus simple.

« A l'aspect seul des cartes, il avait jugé, avec une haute sagesse,
« que l'entrée du canal dans la Méditerranée devait
« être portée plus à l'Ouest; mais lorsqu'en Égypte, où il était
« allé avec ses collègues, il eut vu les lieux, sa première pensée
« s'arrêta davantage encore, et, dans les instructions qu'il
« donna à M. Larousse, jeune ingénieur de grande espérance,
« formé à son école, il lui recommanda particulièrement de
« porter ses sondages vers la baie de Dibeh. Le résultat répon-
« dit pleinement à ses prévisions, et c'est là, comme on le
« sait, que M. Larousse a trouvé des profondeurs de 10 mètres
« à 2,300 mètres de la plage, sur une étendue de plus de cinq
« lieues.

« C'était un résultat des plus importants. La question des
« écluses à Suez avait plus d'intérêt, s'il est possible. En effet,
« si le canal maritime avait besoin d'écluses, il devenait à peu
« près inutile, puisque l'immense navigation destinée à y
« passer n'y doit rencontrer aucun obstacle ni aucun retard.
« Par l'étude du régime des eaux, M. Lieussou se convainquit
« que les écluses n'étaient pas nécessaires, et il déposa le fruit

« de ses recherches dans un savant mémoire qui a été publié
« avec le rapport de la Commission internationale, et qui a été
« soumis à l'Académie des sciences de l'Institut Impérial de
« France. La Commission internationale adopta des vues si
« pratiques, et elle décida que le canal maritime de Suez pou-
« vait rester entièrement libre, grâce à ce vaste modérateur du
« bassin des lacs Amers. M. Lieussou avait démontré que,
« dans toute l'étendue du canal, le courant serait à peine
« sensible, et qu'il n'aurait rien de redoutable pour la
« stabilité des berges, là même où il pourrait être le plus
« actif.

« La Commission internationale fait en M. Lieussou une
« grande perte qu'elle a très-vivement sentie, et nos expres-
« sions sont ici un bien faible témoignage de la douleur pro-
« fonde qu'elle en a éprouvée. Le nom de M. Lieussou
« restera toujours attaché à la grande entreprise du canal de
« Suez, comme il le sera également à l'étude des montres
« marines, et à la création des ports de l'Algérie. Voilà les
« titres principaux qui recommanderont sa mémoire. Mais ce
« sont eux aussi qui rendent nos regrets d'autant plus amers.
« M. Lieussou pouvait être, de bien longues années encore,
« utile à la science et à son pays. Dieu, dans ses impénétrables
« décrets, semble l'avoir rappelé de trop bonne heure à lui.
(*L'Isthme de Suez*, n° du 25 janvier 1858.)

Lieussou, atteint d'une fièvre typhoïde, est mort, au bout de treize jours de maladie, le 6 janvier 1858, à l'âge de 43 ans, au moment où la vie semblait lui sourire, où il arrivait à une place distinguée dans le monde savant, et lorsque la Providence venait de lui accorder un fils, objet de tous ses désirs, et à la destinée duquel il rattachait ses plus chères espérances.

OBSERVATION MÉDICO-LÉGALE
D'UN CAS
DE FOLIE SUICIDE ET HOMICIDE,

Lue à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe,

PAR G.-F. ÉTOC-DEMAZY,

MEMBRE HONORAIRE, MÉDECIN EN CHEF DE L'ASILE PUBLIC D'ALIÉNÉS DE LA SARTHE,
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

MESSIEURS,

Le suicide considéré au point de vue de sa nature morale est comme toutes les actions humaines : il tire son caractère des motifs qui le déterminent, et non des effets qu'il produit (1). Il varie d'ailleurs dans ses formes, soit qu'il s'effectue en dehors de tout symptôme d'aliénation mentale, avec toute la lucidité de la conscience et la plénitude de la volonté ; soit au contraire qu'il se présente au milieu des aberrations de la raison et des défaillances du libre arbitre.

Parmi ces formes, une des plus graves, des plus insidieuses, et heureusement des plus rares, consiste dans cette association de conceptions délirantes et d'impulsions morbides, dans laquelle celui qui a conçu l'idée de se détruire, franchissant tout-à-coup les limites de sa personnalité, étend au delà de soi-même sa sphère de destruction, et arrive à l'homicide.

Tel est le caractère d'un événement qui a causé récemment une vive émotion dans une commune rurale de notre département.

(1) Voyez : *Du Suicide* ; Gazette médicale de Paris, tome V, 1837.

Appelé à seconder l'administration de la justice dans cette grave affaire, j'ai mis tous mes soins à remplir la tâche qui m'était confiée.

Ce devoir accompli, il m'a semblé que les détails de cet événement, et l'examen des conditions qui ont concouru à le produire, ne seraient pas sans quelque intérêt pour l'étude si complexe des maladies mentales; il m'a semblé surtout qu'ils auraient un titre particulier à votre bienveillante attention, car ils tendent à établir que si notre pays a eu dans ce cas un malheur de plus à déplorer, il n'a pas eu du moins à détester un nouveau crime : c'est dans cette pensée, Messieurs, que je suis venu les soumettre à vos lumières.

I. EXPOSÉ DES FAITS.

I. Louise G..., âgée de vingt-sept ans, est née à Saint-Corneille, commune du canton de Montfort, arrondissement du Mans. Elle est d'une taille moyenne, d'une constitution assez forte, d'un tempérament lymphatique et sanguin; son crâne est peu développé; ses cheveux sont roux, ses yeux gris, ses traits écrasés, lourds et grossiers.

Son père, âgé aujourd'hui de soixante seize ans, était journalier; il n'avait que le produit de son travail pour vivre et pour élever ses huit enfants, trois garçons et cinq filles. Sa mère est morte depuis plusieurs années.

Son aïeule paternelle avait été aliénée; elle l'était encore à l'époque de sa mort; sa propre mère avait présenté pendant trois mois des signes de folie après son premier accouchement; une sœur de son père et une sœur de sa mère ont été également affectées d'aliénation mentale.

Louise G... est la plus jeune de ses sœurs. Son esprit a toujours été simple, son intelligence toujours faible. Elle a été pendant quatre ans à l'école chez les sœurs de sa commune; elle n'a pu que difficilement apprendre à lire, elle ne sait pas écrire. Le fond de son caractère est la tristesse; elle

est timide et taciturne, mais scrupuleuse dans l'accomplissement de ses devoirs, et même minutieuse pour son ouvrage.

Ses menstrues n'out paru pour la première fois qu'à l'âge de dix-huit ans, et encore elles ont toujours été irrégulières et peu abondantes. Elle avait souvent des maux de tête; elle sentait le sang y affluer violemment, surtout dans les jours qui précédaient l'époque des règles. Elle est habituellement constipée; elle est quelquefois huit jours sans aller à la garde-robe.

Pendant les dernières années de son enfance, elle était occupée chez ses parents à garder ses petits neveux; puis elle s'est placée, comme domestique, à la campagne.

A vingt-un ans, elle se rendit à Paris, chez une de ses sœurs, dans l'intention de s'y placer. Elle ne resta que six semaines dans la place qu'on lui avait procurée; elle ne put se mettre au courant de son ouvrage, et revint à Saint-Corneille, chez son père. Alors, on s'aperçut qu'un changement remarquable s'était opéré dans son esprit; elle était profondément triste; elle se plaignait de grands chagrins, et ne pouvait en dire la cause; elle se trouvait incapable de travailler; elle faisait entendre, à voix basse, de continuelles lamentations; elle se croyait damnée. Sa sœur aînée la conduisit au Mans pour consulter M. le docteur Janin, qui prescrivit une application de sangsues aux cuisses; et, le même jour, dans l'espérance de lui procurer quelques distractions, elle la mena chez son frère, cultivateur à Pruillé-le-Chétif. A Pruillé, son désespoir, ses lamentations continuèrent; elle se confessa à M. le curé de cette paroisse, et le dérangement de sa raison ne put échapper au prêtre qui avait bien voulu l'entendre. Le lendemain elle se rendit à Fatines, chez sa sœur, et là on lui appliqua les sangsues qui avaient été prescrites.

Deux mois après, sa raison était à peu près rétablie; elle était en état de travailler. Elle se plaça chez un fermier de Sargé, où elle resta dix mois; puis, désirant se rapprocher de sa famille, elle entra au service des époux Poidvin, cultivateurs à Lombron, commune voisine de Saint-Corneille.

Dans cette dernière place, sa conduite a toujours été régulière ; elle remplissait exactement ses devoirs religieux ; son travail était satisfaisant ; elle possédait la confiance de ses maîtres ; elle aidait la femme Poidvin à élever ses trois jeunes enfants, et paraissait leur donner des soins avec affection. Elle parlait peu, elle était habituellement triste ; mais, depuis cinq ans qu'elle était dans cette maison, on n'avait remarqué chez elle aucun signe de folie.

Le 31 mars 1861, jour de Pâques, elle se rendit à l'église de Saint-Corneille pour se confesser avant la messe, et communier ensuite. M. le curé ne pouvant, faute de temps, recevoir sa confession, l'ajourna au dimanche suivant. Elle ne parut pas trop contrariée de ce retard.

Mais déjà, depuis quelques jours, elle était plus triste et plus sombre ; elle éprouvait de violents maux de tête ; elle sentait qu'elle ne pouvait pas bien faire son ouvrage, et un jour sa maîtresse s'aperçut qu'en allant prendre du foin dans le grenier, elle y était restée couchée à peu près une heure, parce qu'elle souffrait trop de la tête.

Le dimanche suivant, 7 avril, elle se confessa, avant la messe, à M. le curé de Saint-Corneille, et fut admise pour la communion. Quelques instants après, elle voulut retourner à confesse ; M. le curé lui répondit qu'il l'avait déjà entendue, et qu'elle pouvait communier. Cependant elle ne se présenta pas à la sainte table. Après la messe, elle fit de nouvelles instances pour se confesser ; elle reçut la même réponse. Elle communia enfin vers une heure de l'après-midi ; puis elle revint chez ses maîtres, à Lombron.

Le lendemain, les époux Poidvin se rendirent à une noce, dans la commune de Lombron, laissant leur dernier enfant, petite fille de sept mois, à la garde de Louise G...

Pendant la nuit du lundi au mardi, au point du jour, Louise G... se lève, prend l'enfant dans son berceau, et, nu-pieds, en chemise, se dirige vers une douve située derrière la maison, ayant deux mètres de largeur et quatre-vingt-dix centimètres

de profondeur ; elle s'y jette avec l'enfant ; puis , changeant d'idée, elle se retire de l'eau, en y laissant la petite fille. Rentrée dans sa chambre , elle change de chemise , et se recouche. Vers cinq heures du matin, elle va, comme d'habitude, soigner les vaches à l'étable ; puis, se rappelant ce qu'elle a fait pendant la nuit, elle retourne à la douve pour voir si l'enfant n'est pas mort. Un domestique de la ferme qu'elle avait appelé l'aide à retrouver le corps.

Elle-même raconte comment les faits se sont passés.

Mise en état d'arrestation , elle assista , sans manifester aucune émotion, à l'autopsie de l'enfant, faite sur les lieux mêmes par M. le docteur Lizé. Elle fut conduite à Pont-de-Gennes, commune voisine de Lombron ; pendant le trajet, ses règles parurent.

Le 11 avril au matin, elle fut transférée dans la maison de prévention du Mans. Le même jour, quelque temps après son entrée dans la prison, ses règles s'arrêtèrent.

Dans la nuit du 11 au 12 et dans celle du 12 au 13, elle n'a pas eu un seul instant de sommeil ; elle a sans cesse frappé avec ses mains dans la cloison de sa chambre.

Le 13 au soir, elle a quitté son lit, entièrement nue, dans un état de violente agitation, bouleversant ses draps, sa couverture, son matelas, sa pailleasse, et même le bois de son lit. Par moments, elle se tenait à genoux, les mains jointes, en silence ; par moments aussi, elle faisait entendre des paroles complètement incohérentes, ou du moins entre lesquelles on ne pouvait saisir aucune liaison ; ou bien elle répétait, avec l'expression de la plus vive frayeur : « Tout le monde est noyé... Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que j'entends?... » Et cependant aucun bruit réel ne se produisait ni auprès d'elle ni au dehors. Sa tête était brûlante, ses joues étaient fortement injectées, ses mouvements désordonnés. Pour la contenir, il a fallu avoir recours à la camisole de force. Cet état s'est prolongé jusque dans la nuit du 14 au 15 ; il a été observé par M. le docteur Fisson, médecin de la prison.

II. Le 15 avril, sur l'invitation de M. le juge d'instruction de l'arrondissement du Mans, en date du 12 du même mois, je me suis rendu à la maison d'arrêt, à l'effet de constater l'état mental de Louise G... J'étais accompagné de M. Faure, élève interne à l'Asile.

Au moment où nous sommes entrés dans la chambre qu'elle occupait, Louise G... y était seule; elle se tenait debout, je l'ai invitée à s'asseoir. Elle est restée parfaitement tranquille pendant notre visite, qui a duré environ deux heures. Sa tête était encore chaude; elle la sentait douloureuse et pesante, et la tenait inclinée sur sa poitrine; ses joues étaient très-rouges, brûlantes, et gonflées par le sang. Le pouls battait soixantedouze fois par minute; la respiration, lente et profonde, n'était pas en rapport avec la fréquence du pouls. La langue était couverte d'un enduit blanchâtre; la faim ne se faisait plus sentir; Louise G... n'avait encore pris, chaque jour, que quelques cuillerées de soupe, depuis son entrée dans la prison, après des instances répétées de la sœur qui lui donne des soins. Les urines étaient sédimenteuses.

Ses vêtements étaient sans ordre; sa tenue indiquait une grande négligence des soins de sa personne. Elle est restée presque immobile sur sa chaise, les yeux ternes et baissés. Sa physionomie était sans expression, ou plutôt elle exprimait un mélange d'abattement, de stupeur, et de résignation. La sensibilité générale, explorée dans plusieurs parties, n'a présenté rien d'anormal.

Louise G... a répondu à la plupart des questions que nous lui avons adressées; elle l'a toujours fait à voix basse, avec lenteur. Quelquefois elle a gardé un silence absolu. Voici quelques-unes de nos questions et de ses réponses :

.....

D. Avez-vous été quelquefois malade?

R. Oui, mais je n'ai pas eu de fortes maladies; j'ai été toujours comme ça, bien bouffie.

D. Quelles maladies avez-vous eues?..... Où aviez-vous mal?

R. Sans doute que j'ai bu dans les entrailles;... j'en ai encore;... les corps se sont brisés sur moi.

D. Quels corps se sont brisés sur vous ?

R. Les corps des vivants ;... certainement ça entraîne tout, ça se trouve tout brisé.

D. Où sont-ils ces corps ?

R. Je crois qu'il y en a partout.

D. Avez-vous vu des corps vivants se briser sur vous ?

R. C'était peut-être des corps morts.

D. Cela vous a-t-il fait du mal ?

R. Je m'en suis bien aperçue ;... je n'étais pas bien.

D. Où souffriez-vous?... était-ce à la tête ?

R. Depuis une huitaine de jours, c'était encore plus fort ;... j'étais forte en sang ; je ne faisais pas bien mon ouvrage.

D. Etiez-vous bien chez vos maîtres, à Lombron ?

R. Oui.

D. Avaient-ils bien soin de vous ?

R. Oui ; ou bien ç'aurait été qu'ils n'auraient pas été rudes assez.

D. A quoi vous occupiez-vous chez eux ?

R. Je ne sais pas faire les affaires des autres ;... si tout est dérangé... ; si pourtant j'ai pris sur les autres, c'est qu'ils ont pris sur moi.

D. Qu'avez-vous pris sur les autres ?

R. J'aurais voulu prendre ce qui m'appartient ; j'aurais voulu connaître mon ouvrage... Quand on est comme ça, on s'endort parmi les autres, et on ne sait pas d'où on en est.

D. Combien vos maîtres avaient-ils d'enfants ?

R. Ils en avaient trois.

D. Quel âge ont ces enfants ?

R. Le grand doit avoir cinq ans, le second trois ans, le troisième est encore tout petit.

D. En aviez-vous soin ?

R. Quand la mère n'était pas là j'en prenais soin.

D. Aimiez-vous bien le petit enfant ?

R. Je n'avais pas de quoi le haïr.

D. Vous n'en vouliez à personne, ni au père, ni à la mère, ni aux enfants ?

R. Non.

D. J'ai entendu dire que vous aviez pris le petit enfant et que vous l'aviez jeté dans la douve ?

R. S'il était attaché à mon sang et qu'il fallait que j'aïlle par là, nous devons y aller l'un et l'autre.

D. A quelle heure avez-vous pris l'enfant pour le jeter dans l'eau ?

R. A quatre ou cinq heures du matin.

D. Pensiez-vous à cela depuis longtemps ?

R. Avant, je n'y pensais pas ; l'idée m'est venue à quatre ou cinq heures du matin, en m'éveillant.

D. Avez-vous essayé de chasser cette idée ?

R. Oui.

D. Avez-vous bien réfléchi ?

R. Je suis partie comme ça... brutalement.

D. Avez-vous senti que c'était mal ?

R. En effet.

D. Pourquoi alors l'avez-vous fait ?

R. Je n'avais pas dans l'idée de le prendre ; ... je voulais y aller seule ; j'ai pensé que si j'avais noyé l'un ou l'autre il y en aurait un qui se retirerait.

D. Pourquoi donc l'avez-vous pris ?

R. Si pourtant il était pris dans ma cause ; ... qu'il y était attaché ; ... j'avais besoin de le conduire avec moi.

D. Aviez-vous l'intention de le rendre heureux, en le faisant mourir ?

R. Je ne sais pas si on ne serait pas mieux dans la mort que dans la vie ; ... quelquefois on n'est pas bien dans la vie.

D. Vous êtes-vous jetée dans l'eau avec l'intention de vous faire mourir ?

R. Oui.

D. Pourquoi ?

R. Je me figurais que l'on se sauverait l'un ou l'autre.

D. Entendez-vous par là que vous auriez été plus heureux l'un ou l'autre ; ... que vous auriez été au ciel, par exemple ?

R. Oui.

D. Était-ce bien là votre idée ?

R. Hélas ! monsieur, je ne puis pas vous le dire...

D. Vous êtes-vous étendue dans l'eau ?

R. Oui.

D. Combien de temps y êtes-vous restée ?

R. Je ne sais pas ; ... dix minutes ; ... le temps de boire de l'eau.

D. Qu'est-ce qui vous a décidée à vous retirer de l'eau ?

R. Je ne sais pas ; ... je me suis confondue ; ... je ne sais pas où j'en étais.

D. Pourquoi n'avez-vous pas ramené le petit enfant avec vous ?

R. Je ne sais pas.

D. Avez-vous cherché à le prendre pour le ramener ?

R. Un peu.

D. Vous ne l'avez pas trouvé ?

R. Non ; ... je l'ai retiré, mais il n'était plus temps.

D. Avez-vous du regret de ce que vous avez fait ?

R. Je ne sais pas pourquoi ça ne pouvait rien me faire.

D. Et si on vous faisait mourir ? ...

R. Je ne ferais rien.

D. Si on vous coupait le cou ? ...

R. Monsieur, si vous voulez le faire, faites à votre volonté.

.....
Les règles, qui s'étaient arrêtées le jour où Louise G... est entrée à la prison, se sont rétablies dans la nuit qui a suivi notre visite. Pour la première fois depuis son arrivée, elle a dormi ; et, dans la journée, elle a pris quelques aliments avec un peu d'appétit.

Le 17 avril, sur la demande de M. le directeur de la prison, et avec l'assentiment de M. le juge d'instruction, Louise G... a

été transférée à l'asile des aliénés, en vertu d'un arrêté de M. le Préfet ; mais elle n'y est entrée que provisoirement, elle est restée en état de mandat de dépôt.

Depuis cette époque, nous l'avons examinée chaque jour, et souvent même plusieurs fois par jour.

Le poulx a perdu sa fréquence ; le nombre de ses battements varie de cinquante-cinq à soixante par minute. Elle mange peu ; quelquefois elle ne prend que du pain sec, sans aucune boisson ; elle souffre moins de la tête ; elle dort assez bien. Elle s'occupe à quelques ouvrages de couture ; elle travaille avec assez de soin ; mais elle ne fait rien d'elle-même, elle est entièrement dépourvue de spontanéité. Dans l'intervalle du travail, elle est souvent immobile, ne parlant jamais à personne ; elle semble indifférente aux objets qui l'entourent. Quelquefois elle murmure à voix basse des paroles qu'il est impossible d'entendre distinctement, et dont il est dès lors impossible de saisir le sens. Elle est toujours profondément triste et abattue. Quand on l'interroge, il est très-difficile d'en obtenir des réponses ; souvent elle commence une phrase, puis elle s'arrête sans l'achever, en poussant un soupir, et reste silencieuse. Nous l'avons interrogée, à plusieurs reprises, pour connaître le motif qui l'avait portée à vouloir se donner la mort ; nous n'avons pu en obtenir d'autre réponse que celle-ci : « Je ne pouvais pas arriver à mon ouvrage ; la mort m'était plus douce que la vie. »

Un jour, on l'a trouvée étendue sur le sol, les bras en croix. Quand on a voulu la relever, elle a dit : « Laissez-moi ; il faut que je meure. »

Vers le 13 mai, époque à laquelle les menstrues auraient dû se reproduire, elle est devenue plus sombre encore et plus taciturne ; son visage était plus coloré, sa tête plus pesante et plus douloureuse ; son appétit était encore moins marqué ; elle éprouvait de la constipation ; sa langue était saburrale. Elle a frappé, subitement, sans aucun motif, trois malades avec un balai.

Le 18, les règles n'étaient pas encore revenues. Elle a refusé de manger aux deux premiers repas. Le soir, elle ne voulait pas se coucher ; elle restait étendue sur le carreau de son dortoir, auprès de son lit ; et, quand on a voulu la relever, elle a répondu : « Je suis bien là, faites-moi mourir. »

II. EXAMEN DES FAITS.

I. Les circonstances que nous venons d'exposer nous semblent heureusement assez claires et assez précises, pour qu'il nous soit permis d'en apprécier aisément les caractères et la nature intime.

Louise G..., domestique chez des cultivateurs, a donné la mort à l'enfant de ses maîtres.

Le fait est constant : elle-même le reconnaît et l'avoue.

Cependant, quel a pu être le mobile d'un pareil acte ? En vain nous l'avons cherché dans les passions de l'inculpée, dans son intérêt personnel, dans la haine qu'auraient pu lui inspirer ses maîtres, dans le désir de se venger, dans les motifs enfin qui sont la source ordinaire du crime. Les pièces de la procédure, l'observation directe de la prévenue, ne révèlent aucun motif de ce genre ; elles en repoussent même l'admission. Mais elles nous offrent un nouvel exemple de ces impulsions morbides qui se manifestent tout-à-coup, avec ou sans aberration de l'entendement, maîtrisent la volonté, et suspendent la liberté morale.

En examinant les antécédents de Louise G..., au point de vue psychologique et médical, on y reconnaît l'existence de diverses conditions spéciales, dont le concours est propre à favoriser la production de la folie. Elle est douée d'un caractère honnête, mais essentiellement scrupuleux, et enclin à la tristesse ; elle vit en elle-même, toujours concentrée et taciturne. Pour se tenir en garde contre les excès mêmes de ses qualités, elle n'a à sa disposition qu'une intelligence médiocre, une volonté faible, une raison peu éclairée ; et, comme pour

diminuer encore la résistance qu'elle pourrait opposer aux tendances et aux écarts de son caractère, elle a reçu de sa famille une double prédisposition héréditaire aux maladies mentales. Elle est d'ailleurs mal réglée ; sa tête est souvent pesante et douloureuse, le sang y afflue trop abondamment.

Il y a six ans, Louise G... avait déjà ressenti les effets de cette fâcheuse organisation. A son retour de Paris, sa raison avait été manifestement altérée : elle ne pouvait travailler ; elle gémissait sur sa position, elle faisait entendre de continuelles lamentations ; elle se croyait perdue et damnée, sans pouvoir en dire la cause. Lorsque nous l'avons interrogée sur ce qu'elle avait éprouvé dans ce temps, elle nous a répondu qu'elle se trouvait bien chez ses maîtres, mais qu'elle n'était pas assez au courant de son ouvrage : « Je n'étais pas malade, nous a-t-elle dit ; j'étais comme ça, mes règles n'allaient pas. »

Vers la fin du mois de mars dernier, dans les premiers jours du printemps, à l'approche de la fête de Pâques ; à cette époque de l'année dont il serait difficile de méconnaître l'influence sur le physique et sur le moral, et particulièrement sur les idées religieuses qui touchent à la conscience et à l'accomplissement du devoir, les conditions médico-psychologiques auxquelles Louise G... est incessamment soumise reçurent un nouveau degré de puissance et d'activité. Le sang se porta violemment à sa tête ; celle-ci devint plus chaude, plus pesante et plus douloureuse, et les fonctions du cerveau commencèrent à se troubler dans leur expression intellectuelle et morale. Elle s'imagina qu'elle ne pouvait pas *arriver à son ouvrage*, quoique ses maîtres ne lui eussent fait aucun reproche. Sa conscience s'en alarma ; elle devint plus triste, plus silencieuse et plus sombre. Le désespoir survint ; et, à sa suite, l'idée de se donner la mort ; idée faible peut-être à sa naissance, mais qui devait promptement grandir et se fortifier, car elle avait germé sur un sol essentiellement propre à son développement.

A cette époque remonte l'invasion de la maladie mentale de Louise G...

Quelques jours après, le surlendemain du dimanche où, surmontant ses scrupules, elle avait enfin reçu la communion, le matin, au moment de son réveil, dans cet instant où l'on voit souvent se produire les conceptions délirantes des aliénés, elle se lève, prend l'enfant confié à sa garde, et se jette avec lui dans la douve. Cette action a été subite comme la pensée qui l'a conçue ; elle n'a pas laissé place à la réflexion ; la volonté a été dominée par la brusquerie de l'impulsion ; la liberté morale a été suspendue. La conscience morale elle-même était alors obscurcie, ou du moins elle conservait à peine quelque lueur au milieu de la confusion et des aberrations de l'entendement.

Malgré le désordre qui existe encore aujourd'hui dans l'esprit de la malade, on peut en effet saisir, par quelques-unes de ses réponses, la trace des idées délirantes qui l'ont portée à prendre l'enfant, et à le jeter avec elle dans l'eau : « Si pourtant il était pris dans ma cause ;... j'avais besoin de le conduire avec moi... je ne sais si on ne serait pas mieux dans la mort que dans la vie. » Il semble, d'après ces paroles, que, égarée par sa conscience comme par son jugement, elle n'ait pas cru pouvoir se séparer, même dans la mort, de l'enfant confié à sa garde, et que, voulant se soustraire aux souffrances de la vie, elle a cru qu'elle devait entraîner cet enfant avec elle pour les lui épargner.

Le jour où Louise G... a été conduite à la prison, après la suppression de ses règles, le trouble de sa raison a pris une forme plus déterminée ; il est devenu appréciable même pour les personnes étrangères à l'observation des aliénés, qui étaient chargées de la surveiller et de lui donner des soins. Sous l'influence d'hallucinations de la vue et de l'ouïe, elle croyait voir de l'eau autour d'elle ; elle croyait que tout le monde était noyé ; elle croyait entendre des bruits qui l'effrayaient ; etc. D'autres conceptions délirantes qu'elle a éprouvées paraissent se rattacher encore à l'événement du 9 avril, et concourent à révéler chez elle l'existence de la folie : « Sans doute que j'ai

bu dans les entrailles;... les corps vivants se sont brisés sur moi; c'était peut-être des corps morts... »

Tels sont, à notre avis, les causes, l'invasion et le développement de l'aliénation mentale dont Louise G... est atteinte. Chez elle la pensée de l'homicide a été la conséquence de la pensée du suicide; l'une et l'autre ont eu pour principe la folie. Ces deux ordres d'idées sont identiques par leur origine; ils le sont aussi par leur nature morale. L'homicide dans ce cas ne saurait donc constituer ni un crime, ni même un délit.

II. Les signes d'aliénation mentale que Louise G... a présentés sont-ils bien réels, ne sont-ils pas simulés? Depuis qu'elle est soumise à notre examen, nous n'avons rien remarqué qui puisse autoriser le plus léger doute à cet égard. Son état ne s'est pas un seul instant démenti. Parmi les symptômes que nous avons observés, plusieurs sont complètement indépendants de la volonté; tels sont la fréquence du pouls, l'afflux du sang à la tête, le défaut de sommeil, l'état saburral de la langue, la perte d'appétit.

Quant aux désordres purement intellectuels et moraux, les antécédents de l'inculpée, son peu d'instruction, la difficulté et même l'impossibilité de les imiter dans les conditions où elle se trouve, doivent éloigner tout soupçon de simulation. Elle ne paraît pas même avoir l'idée qu'on puisse la regarder comme aliénée : *C'est le sang qui la gêne; elle a toujours été comme ça, bien bouffie; mais elle n'a pas été folle.* Elle ne désire, elle ne demande qu'une chose, savoir : qu'on la fasse mourir; et lorsque, pour l'éprouver, nous lui avons fait entendre, à notre grand regret, de sinistres et sanglantes paroles, elle a répondu sans manifester la plus légère émotion : « Monsieur, si vous voulez le faire, faites à votre volonté. »

III. CONCLUSIONS.

I. Des faits que nous avons exposés, et de l'examen dont ils ont été l'objet, nous concluons :

Que Louise G... était affectée d'aliénation mentale, le 9 avril 1861, lorsqu'elle a donné la mort à l'enfant des époux Poidvin ;

Qu'elle est encore présentement atteinte d'aliénation mentale, et qu'il y a lieu de la considérer comme dangereuse pour la sûreté des personnes ;

Qu'elle doit être mise à la disposition de l'autorité administrative, pour être placée définitivement dans l'établissement d'aliénés où elle n'a été admise que provisoirement.

II. Ces conclusions terminaient le rapport que j'ai adressé, le 2 juin, à M. le juge d'instruction. Elles ont été sanctionnées par la déclaration des magistrats chargés de statuer sur les poursuites dirigées contre Louise G...

Le 31 juillet, sur les réquisitions de M. le Procureur impérial près le tribunal du Mans, une ordonnance de non lieu a été rendue en faveur de l'inculpée.

A partir du même jour, Louise G... est demeurée à la disposition exclusive de M. le Préfet de la Sarthe, qui a ordonné son placement définitif à l'asile des aliénés.

Le Mans, 3 septembre 1861.

LE WHIST

(Boutade).

J'étais jeune, et, nourri des leçons de Thémis

En la faculté de Paris,

Je revenais dans ma province

Espérant obtenir quelque faveur du prince,

Et, ce que j'estimais à tout aussi haut prix,

Vouer d'abord mon éloquence

Au service de l'innocence.

Mais je ne rencontrais qu'un sourire malin

Quand je disais en conscience

Que j'aspirais à prendre la défense

De la veuve et de l'orphelin.
J'étais un peu confus... Mais il fallut m'y faire,
Car les déceptions en foule m'attendaient.
Au temps de mon cours littéraire,
Les braves gens qui me guidaient
Dans les sentiers ardu de Virgile et d'Homère
M'avaient dit : « Mon enfant, vous voyez la carrière
« Qui conduit aux emplois, et la gloire est au bout.
« Travaillez, travaillez, c'est ainsi qu'on arrive,
« Le travail est la clef de tout. »
Et j'avais travaillé de l'ardeur la plus vive.
Je comptais donc, ô triste vanité!
Faire figure dans le monde
Lorsque j'y serais présenté.
Je fus désabusé de cette erreur profonde.
On m'introduit. Je tourne un compliment
Comme d'usage, et puis secrètement
Je me flattais de placer, en causant,
Quelques citations d'esprit ou de science
Dont j'avais calculé d'avance
L'heureux effet.... Hélas ! de tous côtés
On se disperse, on va composer des quadrilles
De joueurs ; et mamans, et même jeunes filles,
Prendent place au tapis, ou forment, dans un coin,
Derrière un rempart formidable,
Un petit cercle inabordable
D'où je suis confiné bien loin.
Que faire ? — On vient à moi. — « Monsieur fait, je suppose,
« Un whist?... — Un whist ? pardon, je ne le sais pas bien....
« Je ne sais pas assez... Vraiment je n'ose. »
On me tourne le dos, le mot de bon-à-rien,
Arrive même à mon oreille.
Je m'indigne. « Est-ce donc si choquante merveille
« Qu'un étudiant de Paris
« Ne sache pas le whist ? C'est une tyrannie ! »

— Tout doux ! et calme-toi, fit l'un de mes amis.

« Nous vivons sous les lois de la whistomanie.

« Pourquoi te révolter ? Ecoute et retiens bien

« Le conseil d'un expert. Laisse là la science.

« Le whist est tout ; la science n'est rien

« Sans le whist aujourd'hui. Courage et patience !

« Apprends le whist, c'est moi qui me charge du cours.

« Que la règle du whist soit désormais ton code

« Et ton *vade mecum*. C'est le livre à la mode ,

« La grande charte de nos jours. »

Je me soumets et fais un long apprentissage ;

Puis je me risque au jeu, non pas sans quelque émoi.

Mais, grand Dieu ! quel terrible orage

Vient se déchaîner contre moi !

— « Nous pardons la levée, et c'est par votre faute,

« Votre carte d'atout n'était pas assez haute,

« On vous a surcoupé. Monsieur, soyez prudent,

« Ménagez-vous, un faible point souvent

« Pourra forcer le roi de l'adversaire

« A tomber sous mon as. Mais, jeune téméraire,

Ne savez-vous pas qu'un joueur

« Qui se défait d'un dix ou d'un valet annonce

« Qu'il veut se faire une renonce ?

« Et vous jouez dans la même couleur !

— Grâce, grâce, Monsieur, quelque peu d'indulgence

« M'enhardirait, tandis que vos sévérités

« Paralysent en moi toutes mes facultés :

« Douceur fait plus que force et violence. »

— « Hé bien ! soit, je me tais, un peu d'attention,

« Et j'ai la prétention

« Que nous gagnerons la partie.

— Enfin, une levée et les honneurs ! Voici

« Quatre points à marquer. Continuez ainsi,

« Tout ira bien. — Vraiment ? J'en ai l'âme ravie,

« Et cependant ma modestie

« Ne saurait accepter... — Morbleu ! que faites-vous ?
« Vous parlez trop, Monsieur, vous perdrez vos atouts,
« Vous me coupez un roi. — C'est un valet, je pense,
— « Mais, Monsieur l'étourdi, ce valet était roi.
« Il faut suivre le jeu ; qui dit whist dit silence ;
 « L'on observe et l'on se tient coi,.....
— « Je ne dirai plus rien. — Mais quelle balourdise !
« Vous avez coupé cœur comme n'en ayant plus,
« Et puis vous en jouez, c'est six points de perdus.
 « Monsieur, faut-il que je le dise ?
« On nous fera schelem et reschelem sous peu
• Par vos distractions.... Apprenez mieux ce jeu,
« Ou renoncez.... Mais non, c'est plus grave peut-être
« Que vous ne supposez. Vous voulez parvenir ?
« Hé bien, exercez-vous, tâchez de passer maître,
 « Je réponds de votre avenir.
« Travaillez, travaillez de l'ardeur la plus vive,
 C'est par les salons qu'on arrive,
« Et nul salon sans whist.... » — O maudit conseiller
Qui m'as fait, en dépit de ma philosophie,
Très-humble serviteur de la whistomanie.
Avais-tu donc juré de me supplicier ?
Subir à tout propos mainte et mainte algarade,
 Mainte leçon d'un ton maussade !
 Pendant dix ans se marteler
Le cerveau ; pis encor, s'imposer le silence
 De par le whist, quand on voudrait parler,
Est-il plus long martyr et plus dure souffrance ?
Hé bien ! je l'endurai, que ne peut l'espérance,
L'ambition aussi ? J'attendais, et pourtant
Que m'est-il revenu de ma persévérance ?
 Messieurs, je suis Gros-Jean comme devant. »

V. HOUDBERT.

LE JEU DE BOSTON

(Boutade).

Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie

D'être, en dépit de ma philosophie,

Apprenti joueur de boston !

Ce jeu n'est point un jeu de bonne compagnie,

Et ne peut que brouiller l'esprit et la raison.

Fut-il jamais plus mauvais ton ?

Toujours se quereller !... Avoir un partenaire

A droite, à gauche, ou même en vis-à-vis,

Qui, s'accrochant à vous sans votre avis,

Vous maîtrise et devient un suppôt nécessaire

Qu'il vous faut prévenir, deviner, satisfaire

Ou bien on jette les hauts cris :

« Monsieur n'a pas joué dans mon invite ;

« En hasardant cet as, vous leur faites un roi ;

« A prodiguer ainsi ses atouts, quel mérite ?

« A votre place on doit se tenir coi

« Pour voir venir. — Vous avez donc envie

« Que ce roi soit mangé par un as ? — O mon Dieu !

« Vous n'avez pas coupé ! Nouvelle étourderie !

« Ce valet était roi. — Monsieur se met au jeu

« Pour faire perdre. — En bonne conscience,

« Aviez-vous là de quoi faire un *propos*, ou bien

« Était-ce à vous de vous faire *soutien* ?

« Si vous passiez, Madame acceptait, et je pense

« Qu'avec son jeu nous eussions fait *schelem*. »

A ces discours, je fais mauvaise contenance ;

Un coupable avec soin évite les débats.

Je m'incline et m'excuse, ou je me dis tout bas :

« O savant, sois modeste et rempli d'indulgence,

« Si tu veux que l'esprit se rende à ta raison :

- « Un docteur aigre et sec fait haïr la science ;
- « S'il est doux, je l'écoute et retiens sa leçon. »

Si cependant la déesse Fortune
Range en ma main une quinte opportune
D'atouts majeurs l'un sur l'autre classés,
D'as et de rois garnis et renforcés,
Ou s'il m'advient une série heureuse
De cartes dont les points rares et décroissants,
Aidés d'une renonce, esquivent en tous sens
D'agresseurs subreptifs l'occurrence trompeuse,
En un mot, si je veux, pour montrer mes talents,
Secouant d'un soutien le joug par trop sévère,
Jouer l'*indépendance* ou la *grande misère* ;
Alors de voir l'adversaire trio,
L'œil attentif, la carte menaçante.
Faire sur le joueur *haro* !
L'un, consultant sa couleur dominante,
Force mes as et et mes rois, qu'un atout
S'en vient couper. L'autre voyant par où
Mon jeu peut échouer sous sa main triomphante
Ravit mainte levée, et, riant comme un fou,
Me laisse avec une quinte et ma bête.... Autre affaire,
Il me faut réparer ce malheur par misère.
Mais déjà s'intriguant, se liguant contre moi,
Je vois mon trio qui conspire,
Et, quoique au jeu le silence soit loi,
Se concerter, chuchoter et se dire
Par quel côté ma carte est en défaut.
Celui-ci commençant l'assaut,
De ses lourds matadors se décharge, et de suite
De me glisser un cinq, puis un trois que j'évite.
Mais le voilà forcé de jouer de plus haut.
Celui-là, me voyant fort sur la défensive,
Pose nonchalamment un bas point que j'esquive ;
Puis, semblant tout à coup s'éveiller en sursaut,

De deux, de trois me nargue.... Hélas ! ma main craintive
Les couvre... « Eh bien ! messieurs, que vais-je devenir ?
« Sous vos coups redoublés je sens fuir mon courage ;
« Seul contre trois, que puis-je ? » On me répond : Mourir.
« — Non, cruels, non, le sort viendra me secourir ;
« Jouez... » Un point plus fort survient et me dégage.
Mon adverse, en grondant, fort à propos s'engage
Dans une renonce, et n'en peut plus sortir.
« Je triomphe !... » A ce mot il vous faudrait ouïr
Le trio s'écrier d'une voix rechignée :

« Hélas ! comment monsieur l'a-t-il gagnée !
« C'est incroyable !.... Il devait mille fois
« La perdre sur mon jeu. Monsieur est, je le vois,
« Un téméraire heureux. — Aussi, c'est votre faute ;
« Il vous fallait sortir la carte la plus haute,
« Au lieu d'aller d'abord d'une basse. — Oh ! morbleu !
« Madame a mieux que vous saisi l'esprit du jeu ;
« Vous deviez *esquicher*. — Ça, point de brouillerie ;
« Qui perd a tort, leur dis-je, et qui gagne a raison. »

Tout n'est ici que contradiction :
Suis-je vainqueur, je provoque l'envie,
Mon succès même a besoin de pardon.
Si je succombe, on me berne, on me hue ;

Un docteur en fait de boston
M'applique en grommelant le mot *coquecigrue*.
Coquecigrue ! Oui-dà, plein de force et de sens,
Ce nom doit signaler la sottise des gens
Qui traitent le boston comme un jeu de bataille,

Vous jettent là, vaille que vaille,
Sur le tapis, sans esprit, sans dessein,
Suivant ce plat dicton de valetaille,
Carte ou fagot qui tombe sous la main.

Mais je sens que ma bile et s'échauffe et travaille :
Faisons la paix, la revanche à demain.

M. HOUBERT.

NOTICE
SUR
L'ÉTUDE DU CIEL
ET
LES SPHÈRES ARTIFICIELLES

..... juvat ire per alta
Astra. (Hon.)
Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
(Ov.)

De tous les phénomènes physiques et naturels qui font l'objet de l'étude de l'homme, il n'en est pas sans contredit de plus intéressants et de plus dignes d'occuper ses nobles facultés que les nombreux phénomènes qui s'accomplissent dans la voûte des cieux. Magnifiques de grandeur ou d'éclat, ils sont aperçus partout, de tous et à tous les âges ; et si les uns frappent quelquefois d'épouvante ou de mort, les autres sont d'une nécessité absolue à l'existence de tout ce qui respire ici-bas. Les uns s'observent dans la haute sphère des étoiles, à des distances incommensurables, et sont sans influence aucune sur nous et sur notre monde solaire, qui, lui-même, n'est qu'un point dans l'immensité de sa nébuleuse et l'espace infini. La lumière est la seule communication que nous ayons avec ces astres scintillants, ces lointains soleils qui semblent n'avoir été créés que pour embellir le ciel, que pour le plaisir des yeux. Les autres se manifestent dans une région beaucoup plus rapprochée, le ciel des planètes. C'est dans cette zone que voyagent errants et dispersés ces corps opaques qui n'ont de lumière que par emprunt. Tous, ainsi que la terre, accompagnés de leurs satellites, y circulent autour du soleil, qui les maîtrise et les assujettit à lui servir de cortège, en même temps qu'il leur dispense la chaleur et la lumière. Le cours et la gravitation de ces corps planétaires, la plupart d'ailleurs peu visibles, sont plus particulièrement l'objet des recherches et calculs des as-

tronomes de profession. D'autres enfin, en apparence plus grands, plus surprenants encore, parce qu'ils se passent dans notre voisinage, ont pour cause, origine et principal agent, ce même astre central, radieux et bienfaisant, cet *oculus mundi quo cuncta vident, quo cuncta videntur*. Ceux-ci se forment, se dissipent et se reforment, tombent, brillent, éclatent presque au milieu de nous, dans l'atmosphère, dernière enveloppe de la terre et des eaux, océan sans rivage dont la couleur produit à nos yeux ce voile azuré qu'on pourrait appeler le ciel de la terre, le ciel des météores.

Il est assez curieux de voir quelles sensations éprouverait le spectateur qui pourrait vivre sur notre globe dépouillé, comme la lune, d'éléments liquides et gazeux. Notre doux ciel, d'un si beau bleu d'azur, serait remplacé par un lugubre ciel d'un noir d'ébène infini parsemé de points vivement étincelants. Plus de nuages, plus de pluie; absence de l'iris, des crépuscules et des aurores; plus de tonnerres ni d'éclairs; plus d'orages ni de tempêtes, silence universel. Plus de langage, plus de chants ni de cris, mutisme complet chez l'homme et chez les animaux : les organes de la parole et de l'audition deviennent inutiles, sans usage. Mais l'œil, ce sens admirable, qui a déjà tant de choses à nous dire, que de merveilles nouvelles ne découvrirait-il pas? La lumière du soleil et des astres lui arrive par torrents et sans perte, n'étant plus modifiée, absorbée ou éteinte par son passage au travers de milieux matériels. La terre acquiert un éclat éblouissant. Des mondes d'êtres organisés, auparavant inaperçus, les plus petites molécules de la matière fortement illuminées, se révèlent à son ingénieux microscope. Une multitude nouvelle d'astres errants et de comètes effrayantes, d'étoiles doubles, multiples, colorées, et de systèmes stellaires, apparaissent à ses yeux étonnés. La voie lactée, cette belle ceinture des nuits, ce fleuve céleste des Arabes, les nébuleuses les plus lointaines se résolvent en myriades d'étoiles distinctes; et, à l'aide d'un puissant télescope, il pénétrerait par-delà tous les cieux, jusque dans les

profondeurs de cette matière chaotique où l'on prétend qu'il se forme de nouveaux mondes, qu'il se fait de nouvelles créations auxquelles il assisterait. Quel spectacle ravissant ! Quel sujet de contemplation ! *O altitudo !* C'est bien alors avec vérité qu'il s'écrierait, comme le saint Roi-Prophète : *Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Mais revenons à l'état actuel de l'habitant de la terre ; sa part de jouissance est encore fort belle. Pour lui tous les cieux s'abaissent, s'assombrissent d'azur, et se réduisent à cette voûte unique aérienne, à laquelle il rapporte la grande diversité de phénomènes dont nous venons de donner une idée. Pour s'y reconnaître, il y a cherché des points de repère dans la variété des innombrables étoiles qui conservent entre elles la même distance, et qu'on appelle fixes, quoiqu'il n'y ait rien de fixe dans l'univers ; tout y étant force, mouvement et vie. Il les a classées en grandeurs différentes, d'après leur éclat apparent, et non d'après leur constitution, leur grosseur ou leur distance, qui lui sont totalement inconnues. Et, comme elles lui paraissent, surtout au télescope, fort inégalement réparties dans la vaste étendue de la voûte éthérée, il l'a partagée en plusieurs régions, circonscrites par des groupes d'étoiles plus ou moins nombreuses et serrées.

Dès les temps les plus reculés, il a donné à ces astérismes divers, aux plus brillants de ces astres, des noms d'hommes, d'animaux, d'instruments appartenant à la fable, à l'histoire, à l'agriculture, et quelquefois même à de prétendues influences ou vertus qui n'ont jamais existé que dans les fictions des poètes ou les rêves des astrologues. C'est une antiquité qu'on respecte toujours, comme beaucoup d'autres, malgré sa bizarrerie, pour ne pas dire son absurdité.

Nous voyons, par les écrits qui nous restent, que les anciens étaient beaucoup plus versés que nous le sommes dans la connaissance du ciel et des astres vus à l'œil nu : les lunettes n'étaient pas encore inventées. Le lever et le coucher des étoi-

les réglaient leurs travaux, leurs saisons, leurs jours de fêtes ; leur calendrier était au ciel, et le peuple savait y lire. Il est vrai de dire que, dans l'heureux climat qu'ils habitaient, tout invitait à l'observation du firmament : la douceur de la température, la sérénité des nuits, la beauté et la pureté d'un ciel vraiment astronomique. Ajoutons qu'ils voyageaient la nuit, couchaient sur le toit de leurs maisons, et que, sur les mers, ils n'avaient pour boussole que les étoiles. Sans doute que de nos jours l'étude de la mécanique céleste, aidée d'une savante analyse et d'instruments meilleurs, a été portée à un très-haut degré de perfection qu'il ne leur a pas été donné d'atteindre. Mais cette étude approfondie n'est le partage que d'un petit nombre d'esprits supérieurs et privilégiés ; pour le reste des mortels elle est inabordable.

Dans l'enseignement de nos écoles, il y a bien un certain nombre de leçons réservées à la cosmographie, et le professeur ne manque pas d'y faire mention des astres et constellations ; mais il n'a ni le temps, ni la facilité, ni l'occasion d'en faire l'histoire et de les montrer dans le ciel à ses jeunes auditeurs. C'est plus tard, dans les loisirs d'un emploi, dans l'intérieur de la famille, comme délassement et parfois aussi comme distraction aux embarras et soucis de la vie, qu'il leur serait facile de compléter ces connaissances, de continuer cette étude sublime. C'est même ainsi que se sont formés bon nombre d'observateurs et de savants habiles dans tous les genres.

L'un d'eux, Herschel, était musicien et organiste de chapelle à Bath. Un simple télescope de deux pieds anglais de long lui tombe entre les mains. Il regarde au ciel, y découvre des mondes, des formes inconnues. Saisi d'enthousiasme à la vue de la magnificence, de l'ordre et de l'harmonie des corps célestes, il lui faut un instrument pareil, mais de plus grandes dimensions. Informé du prix, il le trouve fort au-dessus de ses ressources pécuniaires. Il ne peut en acheter ; il en construira lui-même, il devient opticien et l'un des plus grands astronomes de tous les temps et de tous les pays, dit Arago

dans une Notice intéressante sur cet observateur infatigable. Il a laissé un fils qui, lui aussi, est devenu une des gloires de l'astronomie moderne.

Encore tout récemment, notre grand Empereur, qui, savant lui-même, sait aussi apprécier et récompenser le mérite des savants, a décoré de la croix d'honneur un médecin de village qui, sans négliger les devoirs de son état, s'occupe de l'étude du ciel, et a découvert, dans le voisinage du soleil, une planète nouvelle dont l'existence, comme celle de la planète Neptune, avait déjà été soupçonnée par un profond calculateur, qui a voulu voir lui-même à Orgères les modestes instruments de recherche de ce médecin astronome. Il serait facile de multiplier les exemples.

Pour apprendre à connaître les astres au ciel, on a indiqué l'observation des passages, la méthode des alignements, l'emploi des cartes et planisphères. Ces moyens sont un peu longs, et même pénibles, fatigants. Il en est un plus simple, plus naturel et aussi plus facile à pratiquer. C'est l'usage d'un globe céleste. Mais il y a un choix à faire, car sur la plupart de ceux qui sont répandus dans le commerce, ou qui ornent nos bibliothèques, les étoiles sont petites, peu distinctes et tellement perdues, noyées dans l'enluminure des figures inutiles dont elles portent le nom, qu'il est très-difficile de s'y reconnaître. Aujourd'hui, on en trouve de très-convenables, sur lesquels on a seulement marqué les principales étoiles qui déterminent à vue simple chaque constellation. Ils sont nécessairement munis d'un cercle horaire, et, quelquefois sur leur pied, d'une boussole.

Nous allons rappeler en quelques mots la manière de le disposer pour qu'il représente l'état du ciel en un lieu et à un instant donnés. Et, pour plus de clarté, supposons qu'il s'agisse de connaître les astres visibles le 15 novembre, à neuf heures du soir, latitude 48 degrés. A cet effet, élevez le pôle du globe de 48 degrés au-dessus de son horizon. Cherchez sur cet horizon d'abord, et ensuite sur l'écliptique, le lieu du

soleil pour ce jour-là. Amenez ce point sous le méridien fixe et l'aiguille du cadran sur XII^h, tournez jusqu'à ce qu'elle marque IX^h; arrêtez. Orientez tout l'instrument de manière que son axe et son méridien soient à peu près dans la direction de ceux du ciel. Dans cet état, étudiez votre globe et cherchez à la voûte étoilée, les astres y sont semblablement disposés; vous les reconnaîtrez aisément. Si vous opérez ainsi pendant deux nuits entières, sans nuages, en mars et en octobre, vous verrez monter sur votre horizon toutes les constellations qui peuvent y être aperçues à cette latitude. En maniant le globe, il est facile d'observer que le nombre des étoiles visibles augmente, à mesure que la latitude diminue; que, sous la ligne, toutes passent en 24 heures au-dessus de l'horizon; qu'au pôle, la moitié du ciel reste au-dessous, éternellement cachée; et qu'entre ces deux positions, la durée des jours y varie de 12 heures à 6 mois: singularités que le vulgaire des humains a toujours de la peine à comprendre.

Quant aux planètes, et encore moins les comètes, on sait qu'elles ne peuvent y être représentées, vu leur état errant, par la différence des temps de leur révolution. Mais vous trouverez, dans la *Connaissance des temps*, l'heure de leur lever, de leur coucher et de leur passage au méridien; ce qui sera suffisant pour les faire distinguer au ciel.

Avec ce globe et un pareil globe terrestre, vous pourrez aussi résoudre mécaniquement, sans peine et sans calcul, un grand nombre de questions aussi utiles que curieuses dont vous trouverez l'énoncé et la solution dans les traités de Sphère et d'Astronomie.

Si, à l'acquisition de ces deux globes, vous ajoutez celle de quelques instruments de météorologie et d'une lunette d'un mètre de foyer, vous aurez, pour moins de 400 fr., un assortiment assez complet, qui vous donnera beaucoup de satisfaction ainsi qu'à votre famille, si vous voulez l'y intéresser. C'est un petit bagage scientifique que pourrait et devrait toujours se procurer l'homme riche, l'homme aisé, l'homme du monde. Ces

meubles instructifs seraient souvent consultés et ne seraient pas muets. Ils ne dépareraient point l'appartement de réserve. Ils accompagneraient, s'ils ne remplaçaient pas, certains meubles et objets de luxe souvent inutiles ou frivoles, et quelquefois d'un prix plus élevé.

Nous ne parlons pas des autres sphères armillaires. En général assez mal conçues, encore plus mal exécutées, elles sont peu utiles et peu propres à donner une idée juste du véritable système de l'univers.

Si cette notice n'était pas déjà un peu longue pour l'intérêt qu'elle présente, il nous resterait à dire le nom et le nombre des constellations, des étoiles et autres astres qu'il est le plus important de connaître, et aussi à faire ressortir les agréments et les nombreux avantages de l'étude élémentaire, attrayante et facile de la physique céleste, dont on trouve un si parfait modèle dans l'*Astronomie populaire* du savant et inimitable Arago.

VERDIER.

DES SIGNES

DE

L'AGONIE OU DE LA MORT IMMINENTE

L'agonie! c'est là un triste et émouvant tableau pour le médecin dont l'art est resté impuissant, comme pour ceux dont le dévouement et les soins sont désormais incapables de rappeler à la vie une existence frappée de mort. A cet instant solennel et terrible, chacun se sent glacé d'effroi; on se regarde, on s'interroge mutuellement, on interroge surtout le médecin, dont on attend le dernier mot comme un arrêt irrévocable.

Combien de fois n'avons-nous pas vu les spectateurs de cette dernière scène agités par des sentiments divers! Les uns, se berçant encore d'un reste d'espoir, aspiraient ardemment à trouver quelque signe de vie au milieu des symptômes de la

mort, et ne pouvaient croire à la réalité d'une cruelle séparation ; les autres, ayant perdu depuis longtemps toute espérance, appelaient de leurs vœux le moment suprême comme le terme de trop longues souffrances ; d'autres enfin, moins émus, se préoccupaient, avant tout, des intérêts si graves et si pressants du pauvre moribond arrivé sur le seuil de son éternité.

Dans tous ces cas c'est au médecin qu'il appartient de répondre aux questions qui sont adressées, avec la connaissance réfléchie de la situation du malade et aussi avec la prudence et la sage réserve qu'il doit apporter dans tous ses jugements.

La réponse n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Ce dernier mot d'un pronostic fatal n'est pas toujours aisé à justifier : c'est ce qui explique les erreurs dans lesquelles les praticiens les plus expérimentés ont pu tomber en semblable circonstance.

En produisant ici les faits et les résultats de nos observations personnelles, nous sommes loin de prétendre formuler tous les caractères auxquels on peut reconnaître qu'un homme va mourir ; nous voulons seulement fixer l'attention sur ceux qui nous paraissent les plus saisissants, sur ceux, en particulier, qui peuvent être facilement aperçus par les personnes étrangères à la médecine.

— La mort étant, dans sa définition la plus large, la cessation de toutes les fonctions des organes du corps ayant pour but l'entretien et la manifestation de la vie, c'est par le trouble considérable survenu dans ces fonctions que l'on peut pronostiquer la fin prochaine de l'individu. Mais toutes les fonctions du corps humain n'ont pas la même importance, bien qu'elles soient intimement liées dans l'acte de la vie. Il en est qui sont plus essentielles, qui dominent toutes les autres ; les organes auxquels elles appartiennent forment autant de centres moteurs, ce sont : le cerveau, les poumons et le cœur, ce *trépied vital* de l'organisme.

L'action de ces trois centres est tellement inhérente à la vie,

qu'il suffit de la plus courte entrave pour amener la mort apparente qu'on appelle, suivant le cas, perte de connaissance, asphyxie et syncope. Si la suspension de cette action vitale se prolonge, la mort réelle s'ensuit irrévocablement.

Pour découvrir les signes précurseurs de la mort il faut donc les rechercher dans l'état des fonctions cérébrales, respiratoires et cardiaques ; il faut interroger le regard, le souffle et le pouls.

Il faut en outre tenir grand compte de la diminution de la chaleur, et du *facies général* résultant de l'atteinte profonde apportée dans le jeu des trois grands rouages de l'organisme.

— L'absence plus ou moins complète des facultés intellectuelles, le délire ; l'état ataxique et convulsif ; l'état comateux et la perte de connaissance absolue, ne peuvent seuls être l'indice d'une issue fatale imminente ; on peut en dire autant de la perte de la parole et du mouvement, de la perte de la sensibilité et des organes des sens eux-mêmes.

Cependant l'aspect des yeux dans l'agonie offre des caractères assez constants.

Les paupières plus ou moins enfoncées dans les orbites, peu mobiles et à moitié entr'ouvertes, sont comme collées sur le globe oculaire ; celui-ci, assez souvent convulsé en haut, ne laisse voir que le blanc de la sclérotique, ce qui donne à la physionomie un aspect hideux et inanimé. Dans tous les cas, le regard est morne et fixe, l'œil a perdu son expression et sa vivacité : ce n'est plus ce miroir sur lequel venaient se refléter tous les mouvements et toutes les impressions de l'âme, et il ne paraît pas moins insensible aux excitants extérieurs.

La cornée transparente a perdu de son éclat et de sa convexité, il semble qu'elle est un peu affaissée, elle est sèche, mate et terne ; la pupille, de dimension variable, reste immobile ou se resserre à peine à l'approche d'une bougie allumée.

Ces caractères des yeux dans l'agonie exercent une vive impression sur le public, qui a pour habitude de les traduire par l'expression d'*yeux vitrés*, voulant définir ainsi leur as-

pect terne et sans éclat. C'est partout une croyance populaire que dans ces conditions un malade ne peut tarder à trépasser.

Sur ce point comme en beaucoup d'autres nous croyons que le sens public est bon juge et que c'est à tort que les médecins, en général, négligent ces signes qui nous paraissent mériter plus d'attention de leur part.

Nous en dirons autant d'un autre signe familial aux sœurs gardes-malades, et auquel elles reconnaissent qu'un agonisant vient d'expirer.

Aussitôt après le dernier soupir, l'œil, jusque-là dans un certain état de sécheresse, s'humecte tout-à-coup et laisse échapper le reste de la sécrétion de la glande lacrymale : ce sont les *dernières larmes*, qui sont comme le dernier adieu de l'homme à sa vie mortelle, ou plutôt le suprême adieu du corps à son âme qui l'abandonne à la terre jusqu'à ce qu'elle vienne le chercher un jour pour partager avec lui d'éternelles destinées !

— La vie s'éteint à défaut de l'action cérébrale rendue si manifeste par les sens et en particulier par l'organe de la vue ; mais elle n'a pas moins besoin, pour être entretenue, du foyer de la respiration et du battement du cœur.

La respiration est une fonction tellement inhérente à la vie que, dans l'acception commune du mot, respirer c'est vivre, et vivre c'est respirer. C'est pour cela que lorsque quelqu'un est près de mourir, on demande toujours s'il respire encore ; et lors même que la poitrine serait immobile, si une glace placée au-devant des narines se ternit par la condensation de la vapeur de l'air expiré, on en conclut qu'il y a encore de la vie.

Chez un malade gravement atteint, notamment dans les affections de poitrine, si toute expectoration vient à cesser, si la respiration s'accélère considérablement et devient bruyante par suite de l'obstruction de la trachée et des grosses bronches, l'asphyxie ne tarde pas à se produire : c'est le râle des mourants, c'est *la fluxion qui se forme*, comme dit le public, et le présage assuré d'une courte agonie.

En effet, la respiration ne tarde pas à se ralentir et à devenir moins bruyante et moins profonde. Bientôt il n'y a plus que des inspirations courtes et silencieuses qui vont toujours en s'éloignant jusqu'à ce que cette triste scène se termine par une dernière inspiration souvent accompagnée d'une grimace ou contraction convulsive des muscles de la face : c'est le dernier soupir!....

Si, dans l'organisme, la respiration est le foyer indispensable de la vie, le *pabulum vitæ*, le cœur en est le grand ressort et le moteur par excellence. Le plus vivace de tous les organes, il leur survit quelques moments en vertu de la contractilité qui lui est propre ; il est, comme on l'a dit, l'*ultimum moriens* ! Lorsqu'il est atteint le premier et frappé mortellement, alors tout meurt à l'instant avec lui ; c'est pour cela que la mort spontanée n'est jamais soudaine et vraiment *foudroyante* que lorsque le cœur ou les gros vaisseaux sont lésés.

Par l'examen des battements du cœur on peut donc apprécier aussi la gravité de la situation d'un malade ; c'est avec raison qu'on explore le pouls.

Lorsque les pulsations, après avoir présenté une très-grande fréquence, s'affaiblissent progressivement pour devenir presque insensibles, il y a lieu de pronostiquer une terminaison funeste.

— Tels sont les signes d'une mort prochaine fournis par les trois grands appareils de la vie. Mais, hâtons-nous de dire que, malgré toute leur importance, ces symptômes considérés isolément sont de nature à induire en erreur ; ils n'ont de valeur considérable que lorsqu'ils sont pris dans leur ensemble et qu'ils sont réunis sur le même individu.

Ils se traduisent d'ailleurs par des signes généraux qui sont sous leur dépendance et dans une étroite corrélation avec eux.

Les traits du visage sont profondément altérés, la face est *grippée*, l'affaissement des ailes du nez rend cet organe effilé, les joues et les lèvres sont flasques et tombantes. La pâleur est générale et rappelle celle de la mort, ou bien elle est remplacée par une rougeur vineuse et livide.

La chaleur vitale tend à s'éteindre aux extrémités ; les mains, en particulier, exposées à l'air, sont froides et pâles, la peau y est ridée et sans élasticité.

Enfin une sueur tiède, ou froide et visqueuse, s'étend souvent à tout le corps, qui est dans le décubitus dorsal, dans la résolution ou une prostration profonde.

— En résumé, l'aspect terne et voilé, *comme vitré*, des yeux ; le râle trachéal ; l'extrême faiblesse ou l'insensibilité du pouls ; la pâleur ou la rougeur livide de la face, le froid des mains, et enfin la résolution de tout le corps ; tels sont les signes qui constituent en quelque sorte la formule symptomatique de l'agonie.

Leur réunion indique, d'une manière à peu près certaine, que la mort est imminente.

Ajoutons, en terminant, que dans l'appréciation de ces signes pronostiques on doit tenir compte, avant de se prononcer, de la nature de la maladie chronique, et souvent incurable, ou bien aiguë, à une période plus ou moins avancée, ou enfin des accidents survenus d'une manière plus ou moins subite.

C'est dans ces derniers cas, surtout, comme la syncope et l'asphyxie, que le médecin doit apporter la plus grande réserve dans ses jugements, dans la crainte de confondre les signes de la mort apparente avec ceux de la mort réelle.

Le Mans, 24 décembre 1861.

D^r J.-L. LE BÊLE.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 1^{er} TRIMESTRE DE 1862.

Séance du 3 janvier 1862.

MM. SURMONT, Président ; MANCEAU, Secrétaire.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Hucher qui, cédant au désir manifesté par la Société, consent à rester membre titulaire, en déclarant qu'il ne pourra assister qu'aux séances d'été. Il dépose ensuite les travaux suivants : — Des signes de l'agonie ou de la mort imminente, par M. J. Le Bêle. — Notice et considérations générales sur les

agents physiques dits fluides incoërcibles, et plus particulièrement sur la chaleur, par M. Verdier. — Fumures accessoires et supplémentaires, par M. Laigle des Mazures. — Ordo divini officii recitandi sacrique peragendi, par M. Lottin. — Un Testament (nouvelle), par M. Bedel. — Mémoire sur la variole des dindons, par M. Paugoué. — Extrait d'un travail de statistique agricole sur Penmarch. Race bovine bretonne, observée dans ses diverses conditions d'élevage, et sur son acclimatation, par M. Letrône. — Nouvelles remarques sur les chaux hydrauliques de la Sarthe, par M. Ed. Guéranger.

M. Armand Thielens, membre honoraire et correspondant d'un grand nombre de Sociétés scientifiques belges et françaises, demande à être admis au nombre des membres correspondants de la Société et envoie, à l'appui de sa demande, une flore médicale belge qu'il vient de publier. Il est ensuite donné lecture : — de la notice météorologique de M. Bonhomme pour le mois de décembre. — Du projet de budget proposé par la commission des finances pour 1862. Le projet est adopté. — Du compte-rendu de M. l'Archiviste sur les augmentations du dépôt confié à ses soins. — D'une observation médico-légale d'un cas de folie suicide et homicide, par M. Etoc-Demazy, membre honoraire.

Séance du 17 janvier.

MM. SURMONT, Président; MANCEAU, secrétaire.

Les travaux suivants sont déposés sur le bureau :

Traitement de la pharyngo-laryngite granuleuse par les inhalations des gaz provenant des sources thermales d'Ems, par M. Spengler, avec deux brochures en allemand par le même. — Vie abrégée de Notre Seigneur Jésus-Christ selon le texte des évangiles des dimanches et des fêtes de l'année, par M. Edom. — De l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine, citée dans le tableau de la France municipale d'Angustin Thierry, avec les pièces justificatives depuis le xii^e siècle, par M. Charles. — D'un livre récent de M. le Professeur Oudot, et du principe de la science du droit, par M. Boisseau.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Préfet annonçant qu'il met à la disposition de la Société une subvention de 500 francs prise sur le fonds départemental des monuments historiques, pour aider à l'établissement du répertoire archéologique de tous les monuments de la Sarthe. M. le Préfet, au moment où l'assemblée votait des remerciements pour cette allocation, entre à la séance. M. le Président lui exprime aussitôt les remerciements que l'on vient de voter. M. le Préfet répond qu'il sera toujours heureux de venir en aide à la Société toutes les fois que cela lui sera possible, et qu'il se regarde comme obligé d'encourager tout ce qui peut tourner à la gloire du département de la Sarthe.

On entend ensuite : — Une note de M. G. de Lorière sur un acte notarié de 1783, portant reconnaissance de droits seigneuriaux au profit du seigneur de Chenerru, commune de Pirmil, canton de Brûlon. — La première partie d'une notice biographique sur M. Lieussou, ingénieur-hydrographe de la marine, par M. de Capella. — Un travail intitulé : Fumures accessoires et supplémentaires, dans lequel M. Laigle des Mazures conseille, pour remédier à l'insuffisance des fumiers qui devra se faire sentir en 1863, par suite de la médiocrité de la récolte de pailles et fourrages en 1861, de recourir à l'enfouissage de deux récoltes successives de vesce, avoine et de sarrasin, avoine, colza, etc. Le premier enfouissage devra être effectué vers la fin de mai et le second dans les premiers jours de septembre 1862.

La demande, faite par M. Thielens, du titre de membre correspondant, est prise en considération.

Séance du 7 février.

MM. SURMONT, Président ; MANCEAU, Secrétaire.

La correspondance imprimée comprend :

Histoire complète de la Province du Maine depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Lepelletier de la Sarthe. — Deux opus-

cules sur l'enseignement agricole envoyés par la Société d'agriculture de Compiègne. — Une brochure intitulée : De la reconstruction du cheval sauvage primitif, par M. E. Cornay. — Un rapport de M. Bonjean sur diverses mesures protectrices des oiseaux utiles à l'agriculture.

Ce rapport, envoyé par M. le Préfet, est accompagné d'une lettre dans laquelle ce magistrat annonce qu'il se propose de prendre pour le Département des mesures destinées à protéger les petits oiseaux et fait un appel à la Société pour l'aider à atteindre ce résultat. Renvoi à la commission agricole.

M. Thielens est admis au nombre des membres correspondants.

M. de Capella termine la lecture de sa notice biographique sur M. Lieussou, ingénieur hydrographe de la marine, et M. Julien rend compte des dernières publications scientifiques reçues par la Société.

Séance du 21 février.

MM. D'ESPAULART, Président; MANCEAU, Secrétaire.

Deux ouvrages de M. de Riancey : Biographie du R. P. Lacordaire, et *Madame la duchesse de Parme devant l'Europe*, sont déposés.

Notice météorologique de janvier, par M. Bonhommet.

M. Garnier rend compte des travaux philosophiques et littéraires contenus dans les dernières publications reçues par la Société. M. Ed. Guéranger lit la première partie de son rapport sur les produits du sol de la Sarthe envoyés à l'Exposition de Londres.

Séance du 7 mars.

Présidence de MM. SURMONT et D'ESPAULART.

M. MANCEAU, Secrétaire.

Sur les demandes qui lui ont été adressées, la Société admet l'échange de ses publications avec celles 1^o de la Société d'agriculture du département de l'Ardèche, 2^o de la société d'émulation de Montbéliard, 3^o de la Société industrielle d'Elbeuf, 4^o de la Société centrale d'Agriculture des Deux-Sèvres.

Sont déposés : un article de M. Riobé sur le beau dans l'art, et un Voyage en Russie, par M. Jourdier.

On entend ensuite : — La notice météorologique de février, par M. Bonhommet. — La liste des membres de la Société pour 1862. — Le compte-rendu des travaux de la Société en 1861, par M. Manceau. — Le compte-rendu des publications agricoles reçues, par M. Racois. — Un testament (nouvelle), par M. Bédel.

Séance du 21 mars.

MM. D'ESPAULART, Président; MANCEAU, Secrétaire.

M. le Préfet adresse ampliation d'un arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique, en date du 24 février 1862, qui modifie les articles 9 et 15 du règlement de la Société relativement au secrétariat.

M. Damiens, membre correspondant, envoie deux statuettes : la Vierge au sceptre et une Immaculée Conception.

Sont déposés : Catalogue des coléoptères d'Europe, par M. de Marseul. — De l'art religieux considéré sous quelques-unes de ses formes, par M. D'Espaulart.

La Société entend ensuite : Le programme des séances générales, par M. d'Espaulart, rapporteur de la Commission d'organisation. — Un travail de M. J. Le Bêle sur les signes de l'agonie ou de la mort imminente. — Une étude de M. Paugoué sur la variole des dindons. — La première partie d'un mémoire de M. Charles sur l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine.

CATALOGUE EXPLICATIF

DES PRODUITS AGRICOLES DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE ET DES ROCHES CALCAIRES EMPLOYÉES A L'AMENDEMENT DES TERRES, RASSEMBLÉS PAR LES SOINS DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE, POUR REPRÉSENTER, A LONDRES, A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862, L'INDUSTRIE AGRICOLE DE CE DÉPARTEMENT.

Ce Catalogue, dressé pour accompagner les objets exposés par la Société d'Agriculture, et leur servir d'explication, comprend seulement les produits disponibles à la saison pendant laquelle l'exposition universelle restera ouverte; encore a-t-il fallu exclure ceux qui ne sont pas susceptibles de se conserver spontanément. Il est divisé de la manière suivante :

I. Céréales et graines ; — II. Fruits et racines dans leur état naturel ; — III. Produits industriels dans leur état naturel ; — IV. Produits manufacturés ; — V. Produits animaux ; — VI. Produits minéraux.

I

CÉRÉALES ET GRAINES.

FROMENT. *Triticum vulgare*, Will. Le département de la Sarthe produit beaucoup de froment, surtout depuis que l'usage de la chaux en a augmenté le rendement dans une proportion considérable. Les variétés les plus cultivées sont le saint-lô, le blé anglais, le boussicot, etc. Le premier réussit mieux dans les terres fortes, le second dans les terres douces, le troisième dans les terres naturellement calcaires et rocailleuses. Depuis quelque temps on commence à cultiver avec avantage le blé de l'île de Noë.

Les semailles se font du 15 octobre au 15 novembre. — Chaque journal de quarante-quatre ares donne, en moyenne, quarante doubles décalitres; quelques terres exceptionnelles

produisent jusqu'à quatre-vingts et même cent, les plus inférieures, vingt à vingt-cinq. — Le chaulage des semences est généralement pratiqué pour prévenir la carie, qui sans cette préparation préliminaire ferait de grands ravages dans celles de nos terres qui sont froides et humides. Dans les années pluvieuses, la *rouille* occasionne des pertes qu'aucun moyen ne saurait prévenir: L'*ergot* se montre aussi quelquefois sur le froment, mais c'est une exception très-rare. — La production de la paille est de quinze cents à deux mille kilogrammes par *journal* (1).

Le froment est l'objet d'un commerce considérable dans la Sarthe. Les principaux marchés sont : Le Mans, Sablé, Saint-Calais, Mamers, Beaumont, Sillé, Fresnay, Vallon, Loué, Conlie, Le Lude, etc. C'est sur ces différentes places qu'on trouve aussi les autres grains dont il nous reste à parler.

Les échantillons de froment exposés ont été fournis par M. Avice, qui dirige les moulins de Bouches-l'Huisne.

SEIGLE. *Secale cereale*, L. Une portion notable du département de la Sarthe est recouverte d'un sol léger, de nature siliceuse, propre à la culture du seigle. Nos meilleures terres à seigle donnent de trente-cinq à quarante doubles décalitres au *journal*. Les plus maigres ne donnent que quinze. La moyenne pour la paille est de mille kilogrammes au *journal*. Le seigle n'est pas sujet à la carie, mais, dans les champs dont le sous-sol est humide, et dans les années pluvieuses, il se produit beaucoup d'*ergot*. — Le seigle se sème à la même époque que le froment.

La paille de seigle sert à recouvrir les chaisses. C'est la meilleure qu'on puisse employer pour façonner les ruches, pour le toit les chaumières, et pour fabriquer les paillassons destinés à l'horticulture.

L'échantillon de seigle a été fourni par M. Avice.

(1) Quoique le mot *journal* ne représente pas une mesure légale, nous l'employons néanmoins pour céder à un usage local enraciné; mais il sera entendu que cette mesure agraire équivaut, dans la Sarthe, à une surface de 44 ares.

MÉTEIL. — Il existe dans le département de la Sarthe des terres à seigle capables néanmoins de produire un peu de froment. On sème dans ces champs les deux céréales en mélange et on les récolte sous le nom de *méteil*. Dans les terres légères en question, ce système de culture est plus productif que si l'on semait exclusivement l'un ou l'autre de ces deux grains.

ORGE DE PRINTEMPS. *Hordeum vulgare*, L. Cette céréale exige une terre douce et substantielle, parfaitement préparée par les labours, aussi ne réussit-elle pas dans toutes les terres à froment. Malgré cela, elle est encore au nombre des produits importants de notre agriculture. Suivant les coutumes de la Sarthe, la place de l'orge dans l'assolement est immédiatement après le froment. Le trèfle se sème en même temps et se trouve protégé par les feuilles de cette graminée contre les ardeurs du soleil que sa délicatesse à l'état naissant ne saurait supporter. — L'orge se sème fin de mars, commencement d'avril. — La moyenne de son rendement est de cinquante-cinq doubles décalitres au *journal*. Mais il n'est pas rare de rencontrer des terres qui en produisent jusqu'à cent dans les bonnes années. — Le poids de la paille est depuis quinze cents jusqu'à deux mille kilogrammes au *journal*.

La paille d'orge, plus tendre que celle des autres céréales, est une très-bonne nourriture pour la race bovine, surtout dans les années favorables à la croissance du trèfle ; car, alors, les feuilles et les jeunes pousses de cette légumineuse s'y trouvent ajoutées dans une proportion notable. — Le grain mêlé au froment est employé dans la ferme à préparer le pain de ménage. Il sert en outre à la fabrication de la bière, à l'engraissement des porcs et des animaux de basse cour.

ORGE D'HIVER. *Hordeum hexastichon*, L. Cette espèce, qui mûrit beaucoup plus tôt que la précédente et qui ne craint pas nos hivers, est malgré cela peu cultivée. On la sème à l'automne, mais c'est plus particulièrement dans les années de disette, afin de jouir quelques semaines à l'avance des prémices de la nouvelle récolte.

Les échantillons d'orge ont été fournis par M. Avice.

AVOINE, *Avena sativa*, L. L'avoine, moins difficile sur la nature du sol, se sème dans les terres à froment trop compactes pour produire de l'orge. Cette culture est d'un bon rapport. Son rendement est d'environ cinquante doubles décalitres au *journal*, et la paille de mille kilogrammes. Celle-ci est mangée à l'étable avec appétit. L'avoine est très-sujette à la carie. — Les balles d'avoine sont employées, dans la Sarthe, à faire des couchettes pour les petits enfants, ce qui produit un certain rapport au cultivateur soigneux. L'avoine cultivée comme plante fourragère rend un autre service à l'agriculture de la Sarthe : la variété d'hiver se sème en automne avec le vesce, dont elle soutient les tiges débiles. Le mélange de ces deux plantes donne un excellent fourrage vert qui se consomme au printemps.

Les échantillons d'avoine blanche et d'avoine noire ont été fournis par M. Dugrip.

MAÏS, *Zea mays*, L. Le maïs réussit parfaitement dans nos terres à seigle. Sa culture est assez générale partout où cette nature de sol se rencontre. On le sème fin d'avril et commencement de mai. Il fleurit fin d'août et se récolte en octobre. Le maïs produit trente à trente-cinq doubles décalitres au *journal*. On cultive dans la Sarthe le maïs rouge, le maïs jaune et le maïs blanc. Dans le cas où ces trois variétés sont cultivées dans le même champ, il se manifeste des phénomènes d'hybridation très-curieux dont plusieurs spécimens sont représentés à l'exposition. — On cultive aussi, par exception, une variété naine, connue sous le nom de *quarantain*. — Le sommet des tiges qui portent les épis mâles est coupé et employé comme fourrage aussitôt après la dispersion du pollen. — Le maïs est quelquefois attaqué par la carie.

Quoique le maïs serve dans une certaine proportion à la nourriture de l'homme, son usage le plus fréquent est pour l'engraissement des animaux de basse cour.

Les échantillons exposés ont été fournis par MM. Legris, Dugrip, Saint-Martin.

SARRASIN. *Polygonum fagopyrum*, L. A mesure que l'agriculture progresse, le sarrasin, autrefois très-cultivé dans la Sarthe, disparaît pour faire place à d'autres produits plus avantageux, c'est pourquoi nous ne le mentionnons que pour mémoire. On s'en sert encore aujourd'hui, dans les ménages, à faire des *galettes*. Sa farine est la base des pâtons avec lesquels on engraisse les poulardes de La Flèche.

SARRASIN DE TARTARIE. *Polygonum Tataricum*, L. Cette autre polygonée obtient aujourd'hui une faveur méritée dans nos cultures ; peu exigeante pour la qualité du terrain, elle produit ordinairement des récoltes abondantes. Son grain est exclusivement employé à l'alimentation des animaux de basse cour, et surtout des porcs dont l'élève constitue un des produits importants de l'agriculture de la Sarthe.

La plante enfouie en vert est un excellent engrais.

HARICOT. *Phaseolus vulgaris*, L. Cette plante légumineuse est cultivée en plein champ dans plusieurs contrées du département de la Sarthe. On choisit les variétés naines et on les sème dans les terres à froment, la quatrième année de l'assolement. Cette culture, qui est épuisante, ne doit être adoptée que dans les terres très-fertiles. Les échantillons exposés représentent les variétés les plus fréquemment cultivées.

POISA CONSERVE. *Pisum sativum*, L. L'industrie des conserves de petits pois a pris dans la Sarthe, et surtout au Mans, une extension considérable. L'agriculture locale y trouve un débouché nouveau et très-profitable. C'est le pois Michaux qui est le plus généralement cultivé pour cet usage, en raison de sa précocité et aussi parce qu'il ne demande qu'une demi-rème. On le sème fin de février et commencement de mars pour le récolter fin de mai et commencement de juin. La terre devenue libre peut recevoir des choux de Poitou, des betteraves, des navets ou autres récoltes du même genre. Les cosses reviennent à la ferme, où elles sont utilisées comme un aliment sain dont les animaux sont très-friands.

Les deux boîtes exposées ont été fournies par M. Salomon, préparateur de conserves au Mans.

GRAINE DE TRÈFLE. *Trifolium pratense*, L. L'introduction de cette plante dans l'assolement de notre agriculture moderne est sans contredit un des progrès les plus heureux. Le trèfle bien planté produit en moyenne pour première coupe trois mille kil. de fourrage par *journal* de 44 ares, les meilleures terres vont dans les années favorables jusqu'à quatre et cinq mille. La seconde coupe est de quinze cents à deux mille. Cette seconde coupe est quelquefois sacrifiée pour laisser grainer la plante, qui donne sous cette dernière forme un produit souvent plus avantageux. On plâtre le trèfle au mois de mars et cette pratique en augmente le produit dans une proportion considérable.

Le fourrage est consommé dans la ferme, mais la graine fait l'objet d'un commerce très-important dans le pays. — Le trèfle a un grand ennemi dans l'*Orobanche minor*; cette plante parasite infeste quelquefois les champs de trèfle de manière à ce qu'ils en sont tout couverts.

TRÈFLE INCARNAT, *Trifolium incarnatum*, L. Les terres à seigle qui ne peuvent produire le trèfle ordinaire sont très-propres à la culture du trèfle incarnat. Cette plante, bien inférieure comme rapport à la précédente, rend néanmoins de très-grands services dans les sols maigres de la Sarthe, si pauvres en productions fourragères. Le trèfle incarnat se sème après la récolte des céréales, souvent avec des navets, et ne donne qu'une seule coupe qu'on recueille à la fin d'avril et commencement de mai. Le rendement est extrêmement variable suivant le degré de pauvreté du sol et aussi suivant que le temps a été plus ou moins favorable.

SAINFOIN, *Hedysarum Onobrychis*, L. Autre plante fourragère qui se plaît dans un autre milieu que les deux précédentes. Celle-ci réussit dans les sols pierreux et calcaires, même ceux qui n'offrent qu'une très-faible épaisseur de terre végétale. Elle est cultivée avec avantage dans une partie du département de la Sarthe dont le terrain est constitué de cette manière et connu sous le nom de grouas; son rendement est aussi très-variable.

GRAINE DE LUZERNE, *Medicago sativa*, L. La luzerne rend dans la Sarthe les bons services qu'elle rend partout : fourrage de qualité supérieure, trois ou quatre coupes dans le cours de la saison. Mais, en raison de sa longue durée, elle ne saurait entrer dans l'assolement ordinaire, circonstance qui l'exclut des petites cultures qui ont besoin de tout leur terrain. — Cette utile légumineuse est quelquefois dévorée par la cuscute, *Cuscuta epithymum*, Murr., plante parasite, qui la détruit avec une rapidité effrayante.

VESCES D'HIVER ET D'ÉTÉ. *Vicia sativa*, L. Ces deux variétés sont cultivées avec un grand profit dans les bonnes terres de la Sarthe, où elles produisent un fourrage excellent qu'on peut faire consommer vert ou sec. On sème la vesce après la récolte des blés avec de l'avoine dont les tiges sont destinées à lui servir de support, ainsi qu'il a été dit précédemment.

COLZA. *Brassica napus*, L. — Var. *Oleifera*. Cette graine oléagineuse est fort peu cultivée dans la Sarthe. Et si nous la mentionnons aujourd'hui par anticipation, c'est que des essais récents nous font espérer que cette crucifère, d'un si bon rapport dans les contrées voisines, finira par entrer avec avantage dans les cultures de notre département.

II

FRUITS ET RACINES.

MARRONS NOUSILLARDS.

CHATAGNES DU PAYS.

NOIX ORDINAIRES.

NOIX A LA PÊE.

NOIX DE JAUGES.

NOSETTES.

POMMES DE REINETTE.

POMMES DE JAUNE.

POMMES DE MARTRANGE.

POMMES D'API.

Chacun de ces différents fruits sera mentionné à l'article concernant l'arbre qui les produit.

CITROUILLE. *Cucurbita pepo*, L. La citrouille est cultivée avec avantage dans le département. Sa place dans l'assolement vient la quatrième année. On la sème en mai pour la récolter fin de septembre. Sa chair fournit dans les étables une nourriture précieuse et abondante. On retire des pépins une huile employée dans les fermes à assaisonner les aliments et à éclairer pendant les soirées d'hiver.

Nous avons exposé des pépins de citrouille et un échantillon d'huile extraite de ces graines.

POMME DE TERRE CHARDON, *Solanum tuberosum*, L. Cette variété très-remarquable, née dans la Sarthe, se distingue surtout par l'abondance de ses produits, et par une constitution robuste à laquelle elle doit le privilège d'avoir été presque entièrement préservée de la maladie qui exerce, sur les autres espèces, des ravages si déplorables.

La pomme de terre Chardon, d'abord très-aqueuse, s'améliore peu à peu dans nos cultures, et fournit aujourd'hui aux féculeries un rendement qui rivalise avec les bonnes espèces rurales.

Les échantillons exposés sont fournis par M. Dugrip, propagateur zélé de cette variété recommandable.

POMME DE TERRE RICHARD. — Cette autre variété, née aussi dans la Sarthe, précoce, farineuse, douée d'un goût fin et délicat, possède les qualités recherchées pour la table.

L'échantillon exposé a été fourni par l'inventeur, M. Richard, jardinier-maraîcher.

Les pommes de terre, en général, sont cultivées avec succès dans le département de la Sarthe. Elles réussissent dans les bonnes terres à seigle aussi bien que dans les terres à froment. La moyenne du produit par *journal* est de cent doubles décalitres. Avant l'invasion de la maladie, il n'était pas rare d'obtenir le double et même au-delà.

Grâce au zèle et à la persévérance de Parmentier, ce tubercule figure aujourd'hui sur la table du riche comme sur celle du pauvre. Ce qui n'est pas consommé pour la nourriture de

l'homme est employé à l'alimentation et à l'engraissement du bétail. L'agriculture trouve encore, pour ce produit, un débouché avantageux dans les séculeries, qui en débitent chaque année des quantités très-notables.

BETTERAVE. *Beta vulgaris*, L. La culture de cette racine fourragère se propage de plus en plus dans la Sarthe. Elle occupe dans l'assolement la quatrième année. On sème la graine en mai, ou bien on repique le jeune plant. Dans une terre bien fumée et bien labourée on obtient un produit considérable si on a eu le soin de biner et sarcler à temps convenable. Les racines s'arrachent à l'automne ; on les dépose dans des silos ou simplement sous des feuilles où elles passent l'hiver sans geler ; elles sont pour les étables une ressource extrêmement précieuse.

III

PRODUITS INDUSTRIELS.

CHANVRE. *Cannabis sativa*, L. C'est un des principaux produits agricoles du département de la Sarthe, dans les contrées où le sol peut se prêter à sa culture. Cette plante textile exige une terre riche, meuble et bien préparée. On la sème en juin et on la récolte en septembre, à deux fois : le mâle d'abord, quand le pollen s'est échappé des étamines, la femelle ensuite quand la graine a mûri. Le chanvre arraché est porté au rouloir, mais il est bon de remarquer que celui qui a roui dans une eau courante est toujours supérieur en qualité à celui qui a subi la même opération dans une eau stagnante. Le climat de la Sarthe ne permet pas tous les ans à la graine de chanvre de mûrir convenablement ; aussi, sous ce rapport, notre département est-il souvent tributaire de l'Anjou et de la Touraine pour l'achat des semences. Dans une bonne terre le chanvre atteint trois mètres de hauteur, il produit par journal deux cent cinquante douzaines de poignées, chaque douzaine produit en moyenne un kilog. cinq cents grammes de filasse brute,

dont le prix moyen, sur le marché du Mans, est depuis 5 jusqu'à 7 francs le *poids* (sept kilog.) suivant la qualité et aussi suivant le cours du marché.

Les choux verts semés avec le chanvre réussissent très-bien. Cette plante les garantit à la fois des ardeurs du soleil et de l'atteinte d'un insecte qui occasionne de grands ravages dans les semis de crucifères.

Les échantillons de chanvre naturel et roui proviennent de la terre de Champ-Garreau, cultivée par maître Bay.

La graine de chanvre exposée sous le n° 16 s'emploie cuite, à l'étable, comme nourriture; on en extrait une huile qui est utilisée en peinture; le tourteau sert encore à l'alimentation des animaux et à l'engrais des terres.

Le chanvre sorti des mains de l'agriculteur et remis dans celles des commerçants et des industriels devient l'objet d'opérations fort importantes pour le pays, ainsi qu'il sera expliqué à l'occasion de l'*exposition industrielle* de la Sarthe.

GUINCHE. — Sous ce nom vulgaire on désigne dans la Sarthe certaines feuilles de cypéracées qui croissent en abondance dans nos landes humides et qui servent à faire de très-bonnes paillasses et même des matelas pour la classe indigente.

OSIER. — Plusieurs espèces du genre *Salix* sont employées dans la Sarthe sous le nom d'osier. Les vigneron et les cultivateurs ont tous quelques plants d'osier pour leur usage particulier, mais la culture des *oseraies* pour les besoins de l'industrie ne fait encore que de s'introduire dans le département.

L'échantillon exposé, donné par M. Poulain, vannier, renferme les différentes espèces cultivées dans le pays.

TROËNE. *Ligustrum vulgare*, L. Bois fin, long et flexible, employé dans la petite vannerie, croît spontanément dans la Sarthe. La fraîcheur de son feuillage, la beauté de ses grappes de petites fleurs blanches odorantes et la facilité avec laquelle il se prête à la tonte sont autant de qualités qui font rechercher cet arbrisseau pour en faire des haies dans les jardins.

BOURDAINE. *Rhamnus frangula*, L. Ses baguettes lon-

gues et flexibles sont employées dans la vannerie commune, surtout pour les panniers d'emballage. L'horticulture y trouve des luteurs solides et élégants. Le charbon de cet arbuste, qui croît spontanément et abondamment dans la Sarthe, est très-estimé pour la fabrication de la poudre.

FUSAIN. *Evonymus Europæus*, L. Cet autre arbrisseau, également spontané dans la Sarthe, trop négligé dans l'ornementation des jardins, a été compris dans l'exposition de la Société afin d'appeler l'attention des horticulteurs à ce sujet, et aussi parce que ses jeunes rameaux réduits à l'état de charbon sont employés par les dessinateurs pour tracer des esquisses qui s'effacent avec une grande facilité.

ÉGLANTIER. *Rosa canina*, L. Le sol de la Sarthe, si boisé et si entrecoupé de haies, produit spontanément l'églantier en assez grande abondance pour en faire l'objet d'un commerce relativement assez important. Son prix est de 4 à 6 fr. le cent, et quand il a reçu de la main de nos horticulteurs un écusson de rose il se vend au bout d'un an depuis 50 jusqu'à 75 c. Ainsi cet arbuste en nourrissant de sa sève la reine des fleurs contribue à la fois à l'ornementation de nos jardins et à la prospérité des hommes de travail qui consacrent leur industrie à l'horticulture.

JONC DES CHAISERS. *Scirpus lacustris*, L. Croît abondamment dans nos étangs et dans nos rivières. On l'emploie à enfoncer les chaises communes et à faire des paillassons.

L'échantillon exposé a été fourni par M. Heurtebise, tourneur au Mans.

BRUYÈRE. Le *Calluna vulgaris*, Sal., les *Erica cinerea*, L., *E. tetralix*, L., *E. ciliaris*, L., qui croissent abondamment dans nos landes et jusque dans nos sapins, sont employés à faire des balais. Mais ce n'est pas leur seul usage : l'agriculture recherche ces plantes qui, employées en litière, ont la propriété d'absorber et de retenir les liquides et de les transporter ainsi dans les champs. La bruyère exploitée pour cet usage se vend 9 fr. la charretée. L'*Erica scoparia* est beaucoup plus rare dans le département et ne s'emploie qu'à la fabrication des balais.

Arbres dont le bois est utilisé dans l'industrie.

La culture des arbres est assez importante dans la Sarthe pour que nous ayons cru devoir ouvrir pour eux un sous-paragraphe. Peut-être aurions-nous dû ranger ces végétaux suivant leurs caractères botaniques ou d'après leur degré d'utilité, nous avons préféré suivre l'ordre alphabétique qui, par sa simplicité, nous a paru plus en harmonie avec notre œuvre.

C'est par l'intermédiaire de M. Béraud, inspecteur des forêts, que nous avons pu obtenir la majeure partie des essences qui croissent sur le sol du département de la Sarthe. Les chefs de deux usines importantes du Mans, la maison Diot et Cie, et la maison Lamarre frères, nous ont aussi aidé à former notre collection avec une obligeance qui mérite tous nos remerciements. Plusieurs de nos collègues se sont fait un plaisir de nous compléter ; ils auront leur part dans l'honneur qui reviendra à la Société pour cette partie importante de notre exposition.

Les parties boisées comprenant dans le département de la Sarthe une surface de quatre-vingt mille hectares, les produits ligneux méritaient bien une attention toute spéciale et cette large part. Mais comme notre catalogue ne comporte par sa nature que des indications très-abrégées, nous engageons ceux qui portent quelque intérêt à notre culture forestière à consulter un mémoire de M. Béraud, publié dans le Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (1861, 2^e trimestre, pages 110-142) ; ils trouveront dans ce document les renseignements les plus précieux.

NOTA. La Commission Impériale de la section française de l'Exposition universelle nous avait fait espérer que nos échantillons seraient préparés par ses soins ; on devait en polir une des faces, afin de faire apprécier le mérite de chaque essence. Nous avons eu le regret de voir la Commission abandonner ce projet, et, par suite, nous nous trouvons dans l'obligation de présenter nos bois dans un état de simplicité peu propre à les faire valoir.

ALISIER. *Aria terminalis*, L. sp. Bois propre à la menuiserie et aux ouvrages de tour. Les fruits sont employés pour faire une boisson assez agréable ; peu répandu dans le département, où il est spontané.

ARBOUSIER. *Arbutus unedo*, L. Cet arbuste à feuilles persistantes se couvre l'été de fruits très-élégants ; les hivers excessifs le font périr dans la Sarthe.

AUBÉPINE. *Cratægus oxyacantha*, L. Arbrisseau spécialement destiné à faire des haies de clôture. Abandonné à lui-même, il finit par prendre des dimensions assez grandes ; il sert alors de sujet pour greffer le néflier. On en cultive plusieurs variétés d'ornement : à fleur rose simple et double, et à fleur blanche double. Nos pépiniéristes cultivent en abondance le plant d'aubépine, qui se vend 10 fr. le mille. Son bois est employé pour les ouvrages de tour.

AUNE. *Alnus glutinosa*, Gærtn. Cet arbre, qui se plaît particulièrement sur le bord des ruisseaux, est très-répandu dans la Sarthe ; son bois sert particulièrement à la fabrication des sabots, ainsi que dans les travaux de tour et de menuiserie.

ACACIA. *Robinia pseudo-acacia*, L. Grand et bel arbre remarquable par ses fleurs abondantes et d'une odeur suave. Cultivé avec avantage dans les massifs, dans les avenues et sur les grandes routes. Son bois jaune, susceptible d'un beau poli, est recherché pour les ouvrages de tour et de charronage. Communément cultivé dans la Sarthe.

BOULEAU. *Betula alba*, L. Habite nos forêts et même nos bois de sapin où son écorce blanche ressort agréablement sur la couleur sombre des conifères. Son bois est spécialement employé à la fabrication des sabots. Ses jeunes rameaux servent à faire des balais.

BUIS. *Buxus sempervirens*, L. Arbrisseau tellement docile à la tonte qu'il est employé en bordure pour dessiner les allées de nos jardins. Abandonné à lui-même il s'élève lentement en arbre et produit un bois très-dur, fort recherché pour les ouvrages de tour. C'est sur ce bois que les sculpteurs impriment

les figures qui s'intercalent dans le texte des ouvrages de typographie. La Sarthe ne possède plus guère de buis sous ce dernier état.

BOIS DE JUDÉE. *Cercis siliquastrum*, L. Arbre ornemental ; croît avec une grande vigueur dans les bonnes terres.

CHÊNE FORESTIER et CHÊNE CHAMPÊTRE. *Quercus robur*, L. Roi des arbres de nos contrées, que le département de la Sarthe fournit, de qualité supérieure, pour tous les usages qui réclament son emploi : charpente, menuiserie, ébénisterie, boissellerie, etc. Le mètre cube se vend dans la Sarthe, sur le parterre des coupes, depuis 25 fr. jusqu'à 90 fr., suivant la qualité. C'est un excellent bois de feu, et le charbon qu'il fournit est de première qualité. Le chêne s'exploite aussi, comme taillis, en coupes réglées de sept à neuf ans. Quelquefois on enlève l'écorce qui est livrée aux tanneurs. Dans la culture ordinaire le chêne, sous forme de têtard, se trouve planté sur les haies qui séparent les champs. Le fermier l'exploite tous les sept ou neuf ans pour ses besoins particuliers.

CHÊNE BROSE. *Quercus Toza*, Bosc. Ce chêne prospère dans les terrains sablonneux où il est cultivé en taillis, et souvent en têtard sur le bord des champs. Son bois croît plus lentement et s'exploite à des intervalles plus éloignés. Il est plus estimé comme bois de chauffage. On le trouve surtout dans le sud-ouest du département (arrondissement de La Flèche).

CHÂTAIGNIER. *Castanea vulgaris*, Lam. Le châtaignier est bien, avec le chêne, un des arbres qui rend les plus nombreux services par les différents usages auxquels il se prête ; aussi est-il cultivé avec soin et sur une large échelle dans la Sarthe, où il réussit parfaitement. Comme arbre fruitier il fournit plusieurs bonnes espèces parmi lesquelles se distingue particulièrement le marron nousillard exposé sous le n° 24. Cette variété, spéciale à un des cantons du département (Mayet), est remarquable par son goût savoureux et par le défaut d'adhérence de sa pellicule intérieure. Le châtaignier, quand il est grand, sert à la charpente ; on en fait des tonneaux, du bardeau, etc.

Cultivé en taillis, ses gaules de neuf ans sont employées à faire du cercle, des lattes, des barreaux de terrasse, des tuteurs pour soutenir les arbres et arbustes de toute taille, des tonnelles, des treillages, etc. — On le propage dans nos pépinières en semant les petites châtaignes sauvages exposées sous le n° 25.

Les marrons et les châtaignes sont du nombre des denrées du pays et donnent lieu à un commerce assez important. La quantité approximative vendue sur la place du Mans est de 300,000 1/2 kil. et représentent une valeur de 37,500 fr.

Les échantillons exposés ont été fournis par M. Legeay, M^{me} v^e Plady, M. David.

CHARME. *Carpinus betulus*, L. Plus généralement cultivé dans les jardins pour former des salles de verdure, le charme se maintient à une petite hauteur sous l'influence d'une taille sévère et périodique. Abandonné à lui-même il s'élance et devient un grand et bel arbre. On voit dans la Sarthe de très-belles avenues plantées de cette essence. Dans l'arrondissement de Saint-Calais il est fréquemment cultivé sous forme de têtard. Son bois noueux et très-résistant est employé utilement dans le charronage. C'est aussi un très-bon bois de feu.

CERISIER. *Prunus ceratus*, L. Arbre de jardin et de plein champ, le cerisier produit des fruits fort recherchés et remarquables par leur saveur et leur variété. A La Bazoge et dans les communes environnantes, les *guignes* cuites au four font l'objet d'un petit commerce. — Un échantillon de ces fruits ainsi préparés est exposé sous le n° 90. Le cerisier prospère sur presque toute la surface du département de la Sarthe ; son bois, d'un grain fin et serré et d'une couleur qui se rapproche de l'acajou, est employé dans la menuiserie d'ameublement.

CORMIER. *Sorbus domestica*, L. Les fruits de ce grand et bel arbre sont acerbés, mais s'adoucissent par une maturité avancée et par la cuisson. Sous ces deux états ils sont la base d'une boisson fort agréable, un échantillon de cormes cuites est exposé sous le n° 93. Le bois de cormier, dur et liant, se prête à tous les usages, mais il est spécialement recherché par les

mécaniciens qui en font des chevilles d'engrenage. Dans la Sarthe, le cormier se plaît particulièrement dans les terrains argileux, mais à mesure que l'agriculture fait des progrès cet arbre tend à disparaître. Aucune récolte ne peut réussir sous l'ombrage de ses branches longuement étalées et son produit annuel est loin de compenser cette perte.

COGNASSIER. *Cydonia vulg.*, Pers. Le plus grand produit de cet arbre pour la culture du département de la Sarthe est le plant qu'on propage par bouture et sur lequel on greffe en écusson les nombreuses variétés de poires cultivées dans nos jardins. Ces boutures enracinées se vendent dans nos pépinières 10 fr. le mille, sous le nom de cognasse. Son bois est très-utile pour les ouvrages de tour.

COUDRIER. *Corylus avellana*, L. Spontané et commun dans la Sarthe. Ses fruits sauvages, petits, mais d'une saveur très-agréable, sont fort recherchés des enfants. On en cultive dans les jardins plusieurs variétés perfectionnées. Le coudrier pousse des baguettes qui servent aux horticulteurs à soutenir les œillets et autres plantes à tige faible. C'est avec ce bois que les boulangers font leurs *coches*, système élémentaire de compacité qui s'est conservé jusqu'à présent.

ÉRABLE CHAMPÊTRE. *Acer campestre*, L. Cultivé en têtard sur le bord des champs dans plusieurs contrées du département de la Sarthe.

ÉRABLE PLATANOÏDE. <i>Acer platanoides</i> , L.	} Cultivés comme ornement dans les massifs.
ÉRABLE NEGONDO. <i>Acer negundo</i> , L.	

Le bois d'érable dur et liant est recherché surtout des ouvriers qui fabriquent les horloges de villages; il se prête en outre à tout genre de travail.

FAUX ÉBÉNIER. *Cytisus laburnum*, L. Arbre ornemental d'un très-grand effet par ses belles grappes de fleurs pendantes. Son bois dur est très-propre aux ouvrages de tour.

FIGUIER. *Ficus carica*, L. Cet arbre ne mûrit bien ses fruits que dans la partie méridionale du département. Malgré cela

il est assez généralement cultivé. Son bois très-mou est peu propre au travail.

FRESNE. *Fraxinus excelsior*, L. Grand et bel arbre assez répandu sur le sol du département de la Sarthe, dans les bosquets, dans les avenues, et sur le bord de champs. Son bois est recherché dans l'ébénisterie, la carrosserie, le charonnage. C'est sur les fenilles de cet arbre que se récolte la cantharide, insecte coléoptère qui rend à la médecine des services signalés.

HÊTRE. *Fagus sylvatica*, L. Le hêtre croît avec vigueur sur le sol du département de la Sarthe. Envisagé sous le rapport du diamètre qu'il est susceptible d'atteindre, on pourrait même le considérer comme le géant de nos forêts, surtout quand on rencontre quelques-uns des individus monstrueux dispersés çà et là sur notre territoire. Son bois se fend aisément et se prête à la fabrication de tous les ouvrages de boissellerie. Ses fruits, connus sous le nom de faines, servent à faire une huile douce et alimentaire.

GENÉVRIER. *Juniperus communis*, L. Arbuste spontané et commun dans nos bois. Ses jeunes pousses sont employées comme aromatiques dans la cuisson des jambons. Les fruits infusés dans l'eau-de-vie sont la base d'une liqueur de ménage assez estimée. Son bois est propre aux ouvrages de tour.

IF. *Taxus baccata*, L. Cultivé comme arbre d'ornement, son bois est recherché des tourneurs. Il faut se défier de ses feuilles et de ses baies, qui sont un poison pour l'homme et pour les animaux.

MARRONNIER D'INDE. *Æsculus hyppocastanum*, L. Ce bel arbre, par sa forme élégante, par son feuillage, par ses gracieux et larges épis de fleurs, produit un effet très-remarquable planté en quinconce ou en avenues. Son fruit, entièrement négligé dans la Sarthe, pourrait être utilisé avec quelque profit. Son bois, de qualité supérieure, peut se prêter à tous les ouvrages de menuiserie et de tour.

Houx. *Ilex aquifolium*, L. Ce végétal spontané et commun dans la Sarthe conserve dans nos bois taillis et sur nos

haies où il est soumis à une coupe périodique les dimensions d'un arbuste. Mais abandonné à lui-même il s'élève à la hauteur d'un arbre. J'en connais dans un jardin du Mans plusieurs sujets remarquables sous ce rapport. M. Béraud en signale de semblables dans la forêt de Perseigne. Du reste, le spécimen exposé sous le n° 64 et provenant de cette dernière localité pourra en donner une idée. Le bois de houx est recherché des ébénistes pour les travaux de marqueterie, ses jeunes brins sont coupés pour manches de fouet et font l'objet d'un petit commerce, les pieds plus forts servent à faire des manches de marteau. Ce bois, ayant la propriété d'être à la fois flexible et résistant, est très-propre à ces deux usages. L'écorce du houx est exploitée pour faire la glu avec laquelle on prend les petits oiseaux.

LAURIER. *Laurus nobilis*, L. Cultivé dans tous les jardins pour l'usage de la cuisine sous le nom de laurier sauce. Ses jeunes rameaux garnis de feuilles font l'objet d'un petit commerce. On les dirige sur Paris. Les droguistes en préparent un onguent qu'ils vendent sous le faux nom d'*huile de laurier*. Cet arbre supporte difficilement nos hivers très-rigoureux. C'est pour cela qu'on le plante toujours à une bonne exposition et abrité des vents du nord.

NOYER. *Juglans regia*, L. Ce bel arbre, d'un bon rapport, réussit parfaitement dans le département de la Sarthe, dont il aime le soleil et le climat. Parmi les variétés nombreuses et fort peu étudiées de son fruit on distingue comme remarquables les trois suivantes : Noix *non angleuse*, à coque dure, exposée sous le n° 26 ; — Noix à la pie, exposée sous le n° 27, et qu'il ne faut pas confondre avec la noix à mésange. Elle en diffère par une coquille plus ferme, mais dont les valves sont à peine soudées et se désunissent au moindre effort ; — Noix de jauges, exposée sous le n° 28, différant des deux précédentes par un volume double. Cette beauté néanmoins ne gît que dans l'enveloppe, car en ouvrant le fruit on est surpris de ne trouver qu'une amande relativement chétive.

Les noix produisent une huile douce, très-usitée dans le département pour les besoins de la table, mais il faut qu'elle soit exprimée à froid. Après cette première opération le tourteau est de nouveau broyé, puis chauffé et remis à la presse. On en retire une nouvelle quantité d'huile d'un goût et d'une odeur désagréables. Ce dernier produit est employé en peinture, et à la campagne pour alimenter les lampes. La tourte de noix sert à engraisser les porcs. Un échantillon d'huile de noix pour l'usage de la table est exposé sous le n° 94. Le commerce des noix, *sur la place du Mans*, atteint environ 200,000 1/2 kil. et représente une valeur de 24,000 fr.

Le bois de noyer est fort estimé pour la menuiserie d'ameublement, les pièces de choix sont débitées en placage. Les sabotiers en font un grand usage. C'est aussi avec ce bois qu'on fait dans la Sarthe les lames de fléau pour battre le grain.

NÉFLIER. *Mespilus germanica*, L. Petit arbre cultivé pour son fruit qu'on mange blette et qui sert à augmenter la variété de nos desserts. Son bois est propre aux ouvrages de tour.

ORME. *Ulmus campestris*, L. Ce bel et grand arbre, planté sur le bord de nos champs, contribue beaucoup à la beauté de nos paysages. Tantôt il se présente majestueux avec un tronc robuste, élevé, et une tête touffue, le plus souvent sa tige effilée dessine les angles les plus capricieux. On le désigne alors sous le nom d'orme tortillard. C'est le bois le plus employé pour le charronage. C'est encore un excellent bois de feu. Le cultivateur soigneux ramasse à la fin de l'été les feuilles d'orme, qui séchées au grenier font un excellent fourrage d'hiver.

L'orme produit encore dans la Sarthe une variété intéressante sous le rapport physiologique ; c'est l'orme subéreux dont quelques botanistes font une espèce. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point délicat ; je me bornerai à dire qu'il n'est pas rare de trouver des ormes ayant sur le même pied des rameaux plus ou moins lisses, et des rameaux plus ou moins subéreux. La Société a exposé un échantillon de cette forme curieuse.

PIN MARITIME. *Pinus maritima*, D. C. Cet arbre a rendu

à l'agriculture de la Sarthe les services les plus importants ; il a changé en forêts très-productives ses landes dont le sol siliceux ne pouvait se prêter à aucune autre culture. On sème le pin maritime en février ou en septembre. Dans le premier cas, on met huit kilogrammes de graine par hectare ; dans le second, il en faut dix. En tout cas, la première époque est préférable. Au bout de sept ans on opère un premier éclaircissage, qui ne paie guère que la main-d'œuvre. Trois ans après, on en fait un second qui est déjà profitable ; à partir de ce moment une sapinière, dont l'émondage est bien conduit, donnera au propriétaire des produits annuels jusqu'à l'âge de trente ans, époque à laquelle on réalise un capital important en vendant les arbres sur pied ou les faisant exploiter soi-même. Trois ans après, on peut semer de nouveau le même terrain.

Le pin, suivant sa grosseur, se vend comme bois de charpente, bois de menuiserie et bois de chauffage. Les poteaux des lignes télégraphiques sont de jeunes pins imprégnés de cuivre par la méthode de Boucherie. Outre le bois, les sapinières produisent encore : 1° des cônes qui, sous le nom de pommes de pin, sont l'objet d'un commerce qui n'est pas sans importance dans le pays ; 2° la graine qui se vend sur place, dans les années communes, 50 fr. les 50 kil. ; 3° les feuilles ou sapinettes dont les indigents se chauffent et que le cultivateur intelligent fait pourrir dans la cour de la ferme pour les réduire en engrais. A plusieurs reprises, l'industrie a essayé d'extraire de nos pins la résine et l'essence. Les produits obtenus sont abondants et de bonne qualité. Néanmoins, comme il faudrait changer le système de culture, éloigner l'époque de la réalisation des capitaux, il paraît qu'il n'y a aucun avantage à *résiner* nos arbres. Aussi a-t-on abandonné l'entreprise.

PIN SYLVESTRE. *Pinus sylvestris*. Le pin sylvestre cherche à s'introduire dans la Sarthe ; mais, soit routine, soit que cet arbre, par sa croissance ou par ses différents produits, procure moins de bénéfices que le précédent, sa culture est loin de se généraliser.

PLATANE. *Platanus vulgaris*, Spach. Ce grand et bel arbre se plaît dans nos terres légères sur lesquelles il prend un développement merveilleux. Planté sur le bord de nos routes, il réussirait parfaitement. Son bois est propre à tous les travaux de menuiserie.

PEUPLIER SUISSE OU DE VIRGINIE. *Populus monilifera*, Michx.
— **PEUPLIER D'ITALIE.** *Populus fastigiata*, Poir. — **PEUPLIER BLANC DE HOLLANDE.** *Populus alba*, L. — **PEUPLIER TREMBLE.** *Populus tremula*, L.

Ces peupliers sont cultivés dans la Sarthe avec beaucoup de succès. Les trois premiers surtout donnent un bois tendre très-communément employé pour les ouvrages de menuiserie et de tabletterie. On commence à s'en servir pour les charpentes légères, dans tous les cas où elles ne doivent pas être exposées à l'eau.

POMMIER. *Pyrus malus*, L. Voici, dans nos contrées, l'arbre par excellence. Prodigue de ses bienfaits sans acception de personne, son fruit se voit tout aussi bien dans la main de l'enfant du pauvre que sur la table somptueuse du riche. Aussi faut-il que la terre soit bien maigre pour que le cultivateur ne le plante pas dans son champ et ne le multiplie pas, quelquefois même aux dépens des autres récoltes. Les variétés de cet arbre se comptent par centaines. Comme les plus remarquables sont connues de tout le monde, je ne mentionnerai que celles qui sont spéciales au département de la Sarthe : 1° la pomme de rosat, fruit délicieux que nous regrettons de ne pouvoir exposer, mais qui ne se garde pas assez longtemps ; 2° une variété de reinette cultivée sans nom dans les environs de Mamers, se gardant très-tard, exposée sous le n° 30 ; 3° la pomme de jaune, d'un goût fin, et pouvant se conserver jusqu'à la récolte suivante, exposée sous le n° 31 ; 4° la pomme de Martrange, ayant du rapport avec la précédente, mais moins bonne et d'une moins longue conservation, exposée sous le n° 31 bis. — Nous exposons sous le n° 89 des *pommes tapées*. Ce sont des pommes cuites au four par un procédé particulier et destinées à remplacer,

dans nos desserts, les fruits naturels quand la saison les a fait disparaître. C'est l'objet d'une industrie spéciale à La Bazoge et dans plusieurs communes environnantes. — Dans l'arrondissement de La Flèche on prépare, sous le nom de pommé, une marmelade qui se conserve l'été et dont les enfants sont très-friands ; ce produit est exposé sous le n° 89 bis. — Nous parlerons plus loin des pommes à cidre.

En dehors des pépiniéristes de profession, quelques cultivateurs sèment des pommiers et apportent leur plant d'un an au marché du Mans, où ils le vendent depuis 2 fr. jusqu'à 4 fr. le cent. Ce sont les terres légères de Montfort, d'Yvré-l'Evêque et des environs où cette industrie réussit le mieux. Le marché du Mans est encore très-approvisionné l'hiver de sujets de pommiers de six à sept ans, qui se vendent depuis 1 fr. 50 c. jusqu'à 2 fr. chaque. Nous exposons des plants de pommier d'un an, de qualité supérieure.

Comme tout ce qui est utile dans le monde, le pommier a ses ennemis et ses parasites. Le parasite est le Gui, *viscum album*, L., plante que le cultivateur respecte beaucoup trop, le réservant pour faire une tisane aux vaches qui viennent de faire leur veau. Les ennemis sont plusieurs insectes parmi lesquels le plus redoutable est le Puceron lanigère.

Quoique le pommier soit un excellent bois de travail, comme on ne l'abat guère que quand il est vieux et en partie gâté, il sert plus souvent à l'usage du foyer qu'à celui de la menuiserie.

POIRIER. *Pirus communis*, L. Le poirier est relativement rare dans nos champs. C'est dans nos jardins qu'on le trouve surtout avec ses variétés si nombreuses et si délicates. Cet arbre écussonné sur coignassier est, dans la Sarthe, l'objet d'un commerce considérable et qui s'étend tous les jours par l'établissement de nouvelles pépinières. On sème aussi le poirier comme le pommier pour greffer sur franc, mais en proportion beaucoup moindre. Nous exposons un échantillon de jeune plant d'un an. Nous exposons aussi des *poires tapées*, préparées dans la même localité, par les mêmes procédés et destinées

aux mêmes usages que la pomme tapée. Malgré sa bonne qualité le bois de poirier, de même que le précédent, est plus souvent employé comme bois de feu que comme bois de travail. Les poires de toute espèce, cueillies un peu avant la maturité, sont devenues, dans la Sarthe, l'objet d'un commerce important d'exportation. Il en est de même des pommes.

PAULONIA. *Paulownia imperialis*, Siéb. Remarquable par ses larges feuilles, surtout dans le jeune âge, et par ses fleurs grandes, violettes, très-odorantes, qui s'épanouissent au printemps quand le froid de l'hiver n'a pas gélé les boutons. Le bois est tendre et sa croissance est rapide.

PRUNIER. *Prunus domestica*, L. Le prunier est beaucoup moins cultivé, dans la Sarthe, que les deux arbres précédents. La récolte de ses fruits est moins assurée sous notre climat. Sa floraison hâtive, souvent visitée par nos dernières gelées, devient fréquemment stérile. Le bois du prunier, dur et agréablement coloré en rouge, est recherché pour les ouvrages de tour.

PRUNIER MAHALEB (bois de Sainte-Lucie). *Prunus Mahaleb*, L. Cet arbre, dont le bois est odorant, à grain fin, d'une couleur agréable; nous semble mériter plus d'attention de la part de nos sylviculteurs. L'échantillon exposé s'est développé dans un massif d'arbres élevés et avait atteint une hauteur et un diamètre qui justifient notre opinion. L'ébénisterie et la menuiserie d'ameublement tireraient un parti avantageux de ce bois que les forêts de la Sarthe pourraient facilement produire.

PRUNIER A GRAPPES. *Prunus padus*, L. Arbrisseau cultivé pour l'ornement des massifs où il produit un bon effet par ses grappes de fleurs blanches; spontané dans plusieurs localités de la Sarthe.

PÊCHER. *Amygdalus persica*, L. Cultivé en plein vent pour les variétés communes, et en espalier pour les espèces délicates. Cet arbre paie largement les soins qu'on lui donne, les fruits se vendant toujours un prix fort élevé.

SAULE. *Salix alba*, L. Cet arbre croît spontanément dans

la Sarthe, sur le bord des rivières et des ruisseaux dont il fait l'ornement par son feuillage argenté. Son bois tendre et léger est employé dans les travaux de menuiserie.

SAULE PLEUREUR. *Salix babylonica*, L. Cultivé comme ornemental.

SUREAU. *Sambucus nigra*, L. Arbrisseau très-commun sur le bord de nos champs où il est soumis à une coupe périodique. Si on l'épargne, il s'élève à la hauteur d'un petit arbre. Dans ce cas, son bois fin et dur pourrait être utilisé dans les ouvrages du tour. Il a la couleur du buis, le même liant et une dureté qui s'en rapproche. — Ses fleurs odorantes, cueillies et desséchées avec soin, font partie de la matière médicale; autrefois ses fruits et son écorce étaient aussi employés en médecine.

SORBIER DES OISEAUX. *Sorbus aucuparia*, L. Arbre ornemental par ses fruits; exclusivement cultivé comme décoration. Son bois possède les mêmes qualités que le cormier.

TILLEUL. *Tilia platyphylla*, L. Arbre très-employé pour les promenades publiques, les avenues, les salles de verdure, etc. Ses fleurs abondantes et d'une odeur suave sont utilisées en médecine et font dans le pays l'objet d'un petit commerce. Son bois fin et très-liant se prête à toute espèce de travail.

TAMARIX. *Tamarix indica*, Will. Cet arbre d'ornement, planté en bonne terre, pousse avec une très-grande vigueur, et son bois, de qualité supérieure, pourrait être utilisé avec avantage si sa culture se généralisait.

MURIER NOIR. *Morus nigra*, L. Arbre cultivé pour ses fruits alimentaires et médicamenteux.

VERNIS DU JAPON. *Ailantus glandulosa*, Desf. Cultivée jusqu'ici comme arbre d'ornement, cette espèce est destinée à prendre une plus grande importance quand l'éducation du ver à soie, qui se nourrit de ses feuilles, se sera propagée.

Comme annexes aux bois, nous ajoutons les combustibles minéraux qui leur servent d'auxiliaires et sont, entre autres usages, employés à cuire la chaux dont l'introduction dans notre agriculture a apporté des améliorations si prodigieuses.

ANTHRACITE. — Il y a une quarantaine d'années que les premières exploitations d'anthracite ont permis de livrer la chaux à un prix abordable à l'agriculture. Nous ne pouvons faire ici que mentionner cette découverte dont l'histoire et les résultats ont été l'objet de plusieurs communications insérées dans notre Bulletin. Un de ces travaux, répondant aux questions posées dans un programme mis au concours, a été récompensé par la Société.

TOURBE. — Nous devons à un de nos collègues, M. Vétillart, l'initiative dans l'extraction et l'emploi de la tourbe, si commune dans certaines contrées de notre département. A partir du commencement de cette exploitation, qui s'est étendue rapidement sur plusieurs points, le combustible qu'on a extrait a rendu dans le pays des services très-importants.

Les deux échantillons proviennent des Hunaudières ; l'un appartient à la couche inférieure, l'autre à la couche supérieure.

La première sorte pèse 300 à 350 kil. le mètre cube et se vend au détail, rendue au Mans, 5 fr. 40 c. — Son pouvoir calorifique est de 4,106.

La seconde pèse environ 280 kil. le mètre cube et se vend, dans les mêmes conditions, 4 fr. 50 c. — Son pouvoir calorifique est de 3,738.

IV

PRODUITS MANUFACTURÉS.

VIN ROUGE DE MARÇON. — VIN BLANC DE MARÇON. — VIN DES JANIÈRES.

La Sarthe n'est pas un pays vignoble, néanmoins les cantons situés sur les confins de l'Anjou et de la Touraine produisent des vins ordinaires très-potables, et même quelques-uns plus fins qui sont recherchés dans le commerce. Les clos les plus estimés sont ceux des Janières et de la côte Sainte-Cécile dans les environs de La Chartre.

En partant des limites méridionales du département pour se diriger vers le centre jusqu'au Mans, la vigne est cultivée çà et là. Dans ces dernières contrées la culture des céréales envahit le terrain quand le sol est de nature à s'y prêter, et la vigne disparaît peu à peu.

Le plant de Bordeaux a été essayé dans quelques localités favorisées ; mais on n'a point obtenu ce bouquet si justement renommé qui probablement tient au sol plus encore qu'au climat.

CIDRE. — Ainsi que nous le disions plus haut, le pommier se plante partout dans la Sarthe, et quelquefois même avec profusion. Il en résulte que le pays produit beaucoup de cidre. En dehors des soins apportés à la manipulation, deux conditions essentielles influent beaucoup sur la qualité du cidre : le terroir et le choix des fruits. On a remarqué que, toutes choses égales d'ailleurs, un sol léger et rocailleux était celui qui produisait les qualités supérieures. Quant au choix des fruits, le plus avantageux résulte d'un mélange de pommes douces et de pommes amères. Les instruments employés à la fabrication du cidre sont : un moulin pour diviser les pommes et un pressoir. Le pressoir a fait beaucoup de progrès depuis quelques années, il n'en est pas de même du moulin qui consiste en deux mâchoires en fonte tournant en sens inverse et s'engrenant l'une dans l'autre de manière à déchirer les pommes que leur fournit incessamment une trémie. Ce système ne brise qu'une partie des cellules du fruit, celles qui restent intactes retiennent avec force le jus qu'elles renferment. Aussi la pomme traitée ainsi ne rend-elle guère que les deux tiers de son suc. Le fermier s'en dédommage en faisant ce qu'il appelle *petit cidre*, c'est-à-dire en faisant macérer le marc dans de l'eau et le soumettant de nouveau au pressoir.

La première fermentation du cidre est assez tumultueuse ; quand elle est apaisée, on soutire une première fois et on réserve dans des tonneaux la lie qui est muqueuse et abondante. On soutire une seconde fois dans le mois de février.

Quand on veut du cidre mousseux, on met en bouteille au mois de mars ou d'avril.

Le cidre bien préparé se conserve en bon état dans les tonneaux pendant une année.

Les lies étant réunies, on en obtient une eau-de-vie passable au moyen de la distillation. Malheureusement cette opération se fait avec l'ignorance la plus complète et la plus entêtée, au détriment de la quantité et de la qualité du produit. Nous exposons de l'eau-de-vie de cidre améliorée par l'âge.

Le marc de pommes, quand on en a retiré le petit cidre, sert à l'alimentation des bestiaux. Quelques cultivateurs ramassent les pépins pour semence et en retirent un petit bénéfice.

POIRÉ. — On prépare avec les poires une espèce de cidre plus alcoolique que le précédent et surtout moins chargé en couleur et en matière extractive. Cette boisson n'est dans la Sarthe qu'une exception assez rare. Ce que nous avons dit sur la préparation du cidre de pommes peut s'appliquer à celui-ci.

TOMATES. *Lycopersicum æsculentum*, L. Mill. Plusieurs de nos maraîchers cultivent en grand la tomate. On prépare avec le fruit une conserve qui sert de condiment et qui fait l'objet d'un commerce assez étendu.

L'échantillon exposé a été fourni par M. Salomon, préparateur de conserves au Mans.

Farines.

La meunerie constitue pour la Sarthe une industrie considérable. Les cours d'eau importants qui arrosent ce département fertile en céréales, la pente qui existe depuis leur source jusqu'à leur embouchure permettant un grand nombre de barrages, les marchés voisins dont les halles sont abondamment fournies sont autant de conditions avantageuses dont on a largement profité. Il serait difficile d'indiquer, même d'une manière approximative, le chiffre des affaires de ce genre qui se font dans la Sarthe, les détails suivants suffiront pour établir que le montant doit en être fort élevé. Les principales minoteries

qui fonctionnent aujourd'hui dans notre circonscription sont indiquées dans le tableau suivant par ordre alphabétique :

LIEU où l'Usine est située.	NOMBRE de Paires de Meules.	RIVIÈRE sur laquelle l'Usine est située.
Ardenay.....	4	Le Narais.
Beaumont.....	6	La Sarthe.
Bessé.....	4	La Braye.
Bouches-l'Huisne...	13	L'Huisne.
Château-du-Loir....	13	Le Loir.
Fresnay.....	4	La Sarthe.
Gué-de-Maulny.....	16	L'Huisne.
Juigné.....	6	La Sarthe.
La Chartre.....	4	L'Huisne.
La Ferté-Bernard...	9	L'Huisne.
La Flèche.....	14	Le Loir.
La Suze.....	6	La Sarthe.
Malicorne.....	6	La Sarthe.
Mamers.....	4	La Dive.
Noyen.....	12	La Sarthe.
Pont-de-Gennes....	5	L'Huisne.
Pontlieue.....	12	L'Huisne.
Sablé.....	12	La Sarthe.
Saint-Calais.....	4	L'Anille.
Saint-Georges.....	20	La Sarthe.
Solesmes.....	6	La Sarthe.

C'est donc un total de cent soixante-dix-sept paires de meules qui fonctionnent dans le département, sans compter les petits moulins établis d'après l'ancien système et qui, quoique nombreux encore, ne travaillent que sur commande. La consommation de chaque paire de meules varie beaucoup

suivant la puissance et la régularité de la chute d'eau servant de moteur. Le maximum du travail est de 18 à 20 hectolitres par 24 heures ; le minimum, 14 à 15. — Le chômage est aussi irrégulier : pour l'Huisne et le Loir il peut être estimé à un sixième, pour la Sarthe à un tiers, pour les autres cours d'eau à un quart.

Les blés recherchés pour les premières marques sont le blé blanc *perfectionné*, le vert-bâtard, le boussicot. — Le blé anglais *non perfectionné*, le blé de noë, le poulard donnent des produits de qualité inférieure. — La moyenne du rendement, pour les bonnes années, est de : toute farine 70 pour cent, — recoupes et petit son 10, — gros son 20. Dans les mauvaises années, la moyenne ne s'élève pas au delà de 65 à 66 pour cent, toute farine. — S'il n'est pas possible, pour une marchandise d'un prix aussi variable que le froment, d'estimer la valeur en numéraire, à défaut de ce renseignement, les documents qui précèdent suffiront pour établir l'importance industrielle et commerciale de nos minoteries et les débouchés prompts et assurés qu'ils offrent à notre agriculture.

Les premières marques de la Sarthe sont connues avec avantage et recherchées sur les places principales de France et d'Angleterre. Elles doivent leur réputation tout à la fois aux talents des chefs d'usine et au bon choix de la matière première.

Les échantillons exposés proviennent de l'usine de Bouches-l'Huisne, dirigée par M. Avice, qui en est propriétaire.

Fécules.

Les féculeries offrent un débouché assuré à l'agriculteur qui se livre à la culture de la pomme de terre. La facilité de vendre immédiatement ce qui ne sera pas utilisé pour l'alimentation du bétail est un avantage pour le producteur d'une récolte aussi encombrante et exposée aux altérations de ce qu'on appelle la maladie, et même aux atteintes de la gelée dans les hivers rigoureux.

Il existe sur le sol du département de la Sarthe douze féculeries livrant annuellement au commerce, ensemble, 15,500 sacs de chacun 100 kil., ce qui fait un total de 1,550,000 kil. se vendant en moyenne 40 à 45 fr. le sac.

La moyenne du rendement de la pomme de terre est de 14 pour cent. — La pulpe privée de la fécule par le lavage retourne à l'étable pour servir à la nourriture du bétail, et se vend à l'état frais 2 fr. 30 les 250 litres. Cette quantité de de pulpe est produite comme résidu par le traitement de 800 kil. de pommes de terre.

Toutes les féculeries de la Sarthe fonctionnent à la vapeur et emploient une force qui varie de 6 à 12 chevaux suivant l'importance de l'usine. Le travail commence au mois d'octobre et dure de trois à cinq mois.

L'échantillon exposé provient de l'usine de MM. Pineau frères.

V

PRODUITS ANIMAUX.

LAINE, une toison. — Le mouton se plaît dans les terres calcaires et rocailleuses des arrondissements de Mamers et de Saint-Calais. La culture des laines de qualité supérieure n'est encore dans le département qu'à l'état d'exception, et s'y maintiendra peut-être longtemps encore, attendu que les laines de la Sarthe, si elles ne sont pas de première finesse, sont longues et produisent un étain recherché; les plus communes trouvent un débouché assuré et très-productif dans les ménages pour la fabrication des matelas. — L'élève du mouton comme viande de boucherie, comme peau et comme laine, forme un produit très-notable dans l'agriculture du département de la Sarthe, surtout des deux cantons signalés plus haut. Le seul produit de la laine dans le département est environ de 150,000 fr. chaque année. Un des échantillons exposés est le produit de la race du pays, l'autre est amélioré par le croisement.

PLUMES D'OIE. — Quoique cet article ne paraisse dans notre agriculture qu'un accessoire capable à peine d'attirer l'attention, il n'en est pas moins vrai qu'il est d'un rapport étonnant. Les plumes d'oies de la Sarthe sont l'objet d'un commerce annuel, estimé seulement dans la ville du Mans à 1,500.000 fr., et dans le reste du département à 500,000 fr. Les oies grasses, de leur côté, qui abondent sur notre place, sont exportées au loin et le chiffre d'affaires qu'elles représentent se monte à environ 180,000 fr. Nous exposons deux échantillons de plumes d'oie qui nous ont été donnés par une de nos maisons les plus importantes, la maison Courboulé et C^{ie}.

MIEL. — CIRE. — Autrefois les *bougies du Mans* avaient contribué à donner à notre pays une certaine renommée. A cette époque qui n'est pas encore bien loin de nous, on ne connaissait ni l'huile de colza épurée, ni les lampes Carcel et modérateur à double courant d'air et à mèche constamment baignée d'huile ; on n'avait encore découvert ni le gaz ni les bougies stéariques. Les lampes de ce temps-là donnant trop de fumée, on n'éclairait les salons qu'avec du suif ou de la cire. Aujourd'hui les temps sont bien changés et les modifications qui en sont la conséquence sont bien profondes. La cire, qui était indispensable, a perdu beaucoup de son importance, et la production a dû nécessairement en ressentir le contre-coup.

Le miel, de son côté, ne peut plus faire comme autrefois concurrence au sucre qui lui est supérieur en qualité, et qui, grâce aux progrès de l'industrie, a encore sur lui l'avantage du bon marché.

Dans ces circonstances relativement défavorables, la culture des abeilles a été naturellement négligée, il est même étonnant qu'elle n'ait pas été abandonnée tout à fait, surtout si l'on considère que certaines modifications introduites dans l'agriculture, par exemple la suppression presque complète du sarasin, ont occasionné dans les ruches une disette inaccou-

tumée. Aujourd'hui, dans la Sarthe, l'apiculture n'encontre encore quelques partisans dévoués, mais on les trouve plutôt parmi les amateurs que dans les exploitations agricoles où les ruchers nombreux ont à peu près disparu. Mais il est juste de dire que les hommes spéciaux qui se sont adonnés à la culture des abeilles ont apporté de grandes améliorations dans les soins que réclament ces insectes domestiques, dans le système de construction de leur demeure, dans leur propagation. Il en est résulté un perfectionnement de qualité et une augmentation de quantité de leurs produits.

Nous exposons du miel de trois qualités différentes, obtenu par les soins de M^{me} Guilloux, dont le zèle et l'intelligence ont été deux fois couronnés par la Société d'Apiculture de Paris ; nous exposons encore un gâteau de miel fourni par la même ; plus quatre ruches en paille représentant quatre systèmes différents et sortant de la fabrique de cet apiculteur distingué.

COQ et POULE de la race fléchoise. — C'est encore un des produits très-justement renommés de la Sarthe, et dont l'industrie s'est cantonnée dans l'arrondissement de La Flèche. Les poulardes dites du Mans appartiennent à cette race et sont l'objet d'un commerce important. Une poularde fine se vend au Mans depuis six jusqu'à vingt-cinq francs.

Depuis quelques années le goût des oiseaux de basse-cour s'est répandu. La poule de La Flèche devait avoir une place marquée dans ces collections vivantes et dans les concours organisés par les amateurs. Aussi avons-nous vu des sujets, réunissant tous les caractères de perfection exigés par le connaisseur, atteindre des prix fabuleux. (Voir sur cet article les mémoires de M. Letrône.)

Outre la poule de La Flèche, les autres variétés de gallinacées sont élevées avec soin dans toutes les fermes du département de la Sarthe, où elles sont d'un rapport très-avantageux tant par la vente des poulets que par celles des œufs et même de la plume.

Le commerce des poules produit dans la ville du Mans une somme annuelle qui peut être estimée à cent quarante mille francs, celui des œufs à cinq cent soixante mille francs.

Le coq et la poule sont exposés par M. Simier, de La Suze, amateur très-distingué et faisant commerce de ces animaux de choix. Ils ont été montés par M. Jarrossay, amateur d'ornithologie et possesseur d'une riche collection d'oiseaux préparés par lui. Les œufs sont exposés par M. Faribault, commerçant au Mans.

BOEUF de race mancelle. — Deux dessins sur photographies, représentant deux sujets de la race mancelle exposés par M. Landeau, maire de Solesmes. Ces animaux ont été primés dans nos concours nationaux.

Je n'ai pas de renseignements pour estimer par un chiffre la production de la race bovine dans le département de la Sarthe ; mais on doit considérer ce bétail comme la base de toute bonne agriculture. Outre l'engrais qu'il donne en abondance et de qualité supérieure, il fournit la viande de boucherie, le lait, le beurre, le fromage, produits de consommation journalière que l'agriculture du département de la Sarthe fournit abondamment. La race mancelle mêlée de Durham donne des produits supérieurs pour la perfection des formes et la facilité de l'engraissement. Les animaux ainsi croisés remplacent les races pures dans la plupart des exploitations agricoles un peu importantes.

VI

PRODUITS MINÉRAUX.

Les amendements calcaires sont très-employés dans l'agriculture du département de la Sarthe et produisent généralement des effets avantageux. On en distingue de deux sortes : les marnes et la chaux vive.

Marnes.

Les gisements de marne sont communs sur presque toute la surface du département et se rencontrent dans les formations

jurassique, crétacée et tertiaire. Les marnes de ces différentes origines n'ont pas une composition uniforme ; une analyse chimique très-simple, indiquant le dosage du calcaire et la nature des matières avec lesquelles il est associé, sert à classer cet amendement en marnes calcaires, marnes sableuses, marnes argileuses, et à diriger le choix qu'il faut en faire suivant la nature du sol qu'on veut amender.

Voici quelques renseignements sur les échantillons de marne exposée :

Marne du terrain oolitique : origine, Mamers ; — se trouve aussi à Fyé, Saint-Benoît-sur-Sarthe, etc.

Marne du terrain callovien : origine, Fercé ; — se trouve aussi à La Suze, à Saint-Benoît, etc.

Marne du terrain cénomanién : origine, Thorigné ; se trouve aussi à La Ferté-Bernard, à Sceaux, Ballon, etc.

Marne du terrain turonien : origine, Sargé ; se trouve aussi à Neuville, Tuffé, Duneau, etc.

Marne du terrain lacustre : origine, La Chapelle-Saint-Aubin ; se trouve aussi à Fyé, à Pruillé-le-Chétif, etc.

Chaux.

La chaux a transformé l'agriculture dans la partie du département de la Sarthe qui touche à la Mayenne. Cette région privilégiée, dans laquelle le charbon et le calcaire se trouvent réunis, a pu produire la chaux à des conditions assez avantageuses pour que son emploi se soit promptement généralisé. De là il s'est étendu peu à peu aux autres localités toutes les fois que le haut prix du combustible ne s'y est pas opposé et que les gisements calcaires n'ont pas fait défaut. Aujourd'hui le nombre des fours qui cuisent la chaux pour les besoins de l'agriculture est considérable, et la quantité qu'ils livrent annuellement augmente tous les jours. La seule chose qui reste à désirer sous ce rapport est l'abaissement des prix, et encore ce progrès se réalise peu à peu. Le prix de vente aujourd'hui est depuis 1 fr. jusqu'à 2 fr. l'hectolitre.

Les calcaires exploités dans le département de la Sarthe, pour fournir à l'agriculture la chaux dont elle fait usage, sont représentés par échantillons suivants :

Terrain dévonien : Brûlon, Viré, etc.

Terrain carboniférien : Juigné, Auvers le-Hamon.

Terrain liassien : Précigné, Poillé.

Terrain thouarcien : Chevillé.

Terrain bajocien : Tennie.

Terrain bathonien : Saint-Benoît, Domfront.

Terrain oxfordien : Aubigné.

Terrain corallien : Ecommoy.

Terrain sénonien : Saint-Fraimbault.

Ce catalogue ne comportant aucun des détails concernant l'emploi de la chaux en agriculture, nous engageons ceux qui auraient besoin de quelques renseignements pratiques, à consulter les traités spéciaux, particulièrement ceux de M. Puvis.

Nous avons complété l'exposition agricole de la Sarthe par des échantillons représentant les principales natures des terres cultivées dans le département :

Terre à chanvre, propre à toute culture.

Terre à seigle, propre à la culture du seigle, du trèfle incarnat, du maïs, de la pomme de terre.

Terre à sapin, propre à la culture du pin maritime, produisant spontanément la bruyère.

Terre de bruyère, propre à la culture du camélia et autres arbustes délicats du domaine de l'horticulture.

Ed. GUÉRANGER,

Rapporteur du Jury d'admission du Mans.

M É M O I R E

SUR LA

V A R I O L E D E S D I N D O N S

Par M. FAUGOUÉ

Médecin-vétérinaire à la Chartre, membre correspondant.

L'affection qui va faire l'objet de ce travail m'ayant paru assez remarquable pour fixer l'attention des agriculteurs qui se livrent à l'élevage des volailles, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de le porter à la connaissance de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

Cette maladie, que j'ai étudiée depuis plusieurs années dans différentes exploitations agricoles de la Touraine particulièrement, quoique bénigne en apparence, offre cependant assez de danger pour occasionner des pertes très-grandes aux cultivateurs.

Dans un département comme celui de la Sarthe où la production et l'élevage des volailles représentent un chiffre assez élevé, ne serait-ce pas une calamité de voir apparaître cette affection dans nos fermes ?

Exerçant enzootiquement ou épizootiquement ses ravages, frappant un grand nombre d'individus à la fois, elle ne tarde pas à inquiéter le fermier qu'elle va visiter. C'est surtout la Sologne qui est souvent tributaire de ce fléau.

La variole des dindons, aussi nommée chancre cutané, ulcère de la crête, est une maladie inflammatoire de la peau, caractérisée par une éruption pustuleuse plus ou moins étendue, épizootique et contagieuse, ayant une certaine ressemblance avec la petite vérole de l'homme et la clavelée du mouton.

Ses caractères principaux consistent en une fièvre générale,

suivie d'une éruption à la peau qui est partielle et occupe le tour des yeux et cette partie rouge qui recouvre le sommet de la tête et une partie du cou, et qui reçoit le nom de caroncule.

Ces pustules s'enflamment, sécrètent un fluide, se dessèchent et tombent.

Cette maladie, peu étudiée en France, a été, pour la première fois, signalée et décrite par un auteur allemand, Selgman, en 1680.

En France, Parmentier, Gilbert, M. Leblanc, vétérinaire distingué de Paris, et M. Delafond nous ont éclairés de leurs observations.

CAUSES. — Les causes de la variole des dindons sont aussi obscures que son origine. Ici, comme pour toutes les maladies épizootiques, on en est réduit à des conjectures plus ou moins plausibles. Les uns l'attribuent à l'humidité, à la malpropreté; les autres, au défaut d'aération des lieux où sont logés ces volatiles.

Sans adopter plutôt l'une que l'autre de ces opinions, respectant l'autorité des noms célèbres qui ont écrit sur ce sujet, je dirai que les troupeaux de ces animaux qui m'ont servi d'études appartenaient à des cultivateurs éclairés, qui les avaient placés dans des conditions hygiéniques excellentes.

Mais toujours à pâturer dans les champs avoisinant l'exploitation, ces gallinacés étant nourris d'épis laissés sur les chaumes, de graines, de fruits, d'herbe, ne pourrait-on pas invoquer ici l'influence fâcheuse que l'humidité de la saison d'été peut exercer sur les épis et les graines exposés aux intempéries? Car je ne dois pas omettre que c'est toujours dans les années humides, pluvieuses, que j'ai vu sévir cette maladie. Sans doute que ce n'est là, de ma part, qu'une supposition, qu'une hypothèse, mais ne pourrait-elle pas avoir sa valeur scientifique? Je l'espère, et, en l'émettant pour ce qu'elle vaut, je laisse à d'autres plus expérimentés le soin de résoudre cette question.

Adoptant aussi les idées de M. Delafond, actuellement directeur de l'Ecole d'Alfort, j'ai questionné les personnes chargées

du soin de ces volatiles sur la présence des fruits du hêtre aux environs de l'habitation, et j'ai appris que, lorsque la récolte de ces fruits est abondante et que les dindons en mangent en grande quantité, ils sont en effet atteints d'une maladie éruptive.

On peut donc admettre que la variole du dindon a pour causes :

- 1° L'usage de grains recouverts de moisissures ;
- 2° Celui des fruits du hêtre ;
- 3° Enfin la contagion.

SYMPTÔMES. — Il est facile, en observant attentivement les malades, de diviser cette affection en cinq périodes : 1° l'incubation ; 2° l'invasion ; 3° l'éruption ; 4° la sécrétion, et 5° la desquamation.

La période d'incubation est difficile à noter, tant il est vrai qu'elle passe inaperçue.

Celle d'invasion est caractérisée par la tristesse, l'inappétence, la démarche nonchalante, le hérissément des plumes. Tous ces symptômes varient d'intensité avec l'état de l'atmosphère ; l'abaissement subit de la température, par exemple, avance leur apparition.

Cette fièvre générale de début, d'invasion, comme on voudra l'appeler, à peine dissipée, la *période d'éruption* se manifeste.

Alors on voit çà et là les petits mamelons qui composent la partie dorsale de la caroncule se rider, prendre une teinte rosée, pâle, blanchâtre à leur sommet; l'épiderme se soulever et donner naissance à une sorte de pustule aplatie, rouge à sa base et grisâtre dans le reste de son étendue.

Ces pustules ont une forme qui varie avec leur volume et leur siège. Les plus petites, rondes, sont situées à la base de la caroncule. Les plus grandes, ellipsoïdes, se remarquent de chaque côté de la tête, au niveau et au-dessous des yeux.

L'éruption développée, on voit la surface de la pustule se recouvrir d'une matière gélatineuse, qui prend une teinte jau-

nâtre au contact de l'air, acquérant promptement de la consistance et formant, dans l'espace d'une heure, une croûte de l'épaisseur d'une pièce de 25 centimes. La sécrétion paraît s'arrêter quand la croûte a acquis l'épaisseur d'une pièce de 5 francs.

CARACTÈRES DE LA CROÛTE. — Quelques jours après, si on soulève cette croûte, on constate qu'elle est conique, formée de couches de plus en plus larges à mesure qu'on s'approche de la base, ce qui lui donne extérieurement l'aspect d'une coquille de limaçon; qu'elle a contracté une adhérence très-grande avec la surface sécrétante au moyen de petits prolongements blanchâtres, sortes de radicules qui paraissent s'implanter dans l'épaisseur de la peau ulcérée, ce qui fait que, la croûte enlevée, l'ulcère présente une surface en quelque sorte alvéolaire.

CARACTÈRES DE L'ULCÈRE. — L'ulcère est creusé assez profondément dans l'épaisseur de la peau; sa forme varie de la circonférence à l'ellipse. Son aspect est blanchâtre, son fond grisâtre et alvéolaire laisse suinter un liquide limpide et transparent, un peu oléagineux; ses bords, de l'épaisseur d'une pièce de 25 centimes, sont déchiquetés et blafards.

Malgré les efforts qu'on est obligé de faire pour opérer le désengrènement de la croûte et de l'ulcère dont l'adhérence est très-intime, on est tout étonné de ne pas déterminer la plus petite hémorrhagie.

Bientôt l'éruption se propage dans l'intérieur du bec et des cavités nasales. Un véritable jetage s'effectue par ces dernières voies. Ce jetage, de la même nature que celui des ulcères cutanés, forme croûte, et, obstruant les orifices du nez, force les animaux à respirer par la bouche.

A ce moment on désespère toujours de la vie du sujet.

Les ulcérations se propagent dans l'intérieur du bec; elles sécrètent une quantité considérable de cette matière jaunâtre, puis, gagnant la cavité thoracique, elles font succomber le malade à l'asphyxie ou à la pneumonie consécutive.

Dans les derniers moments, le dindon exhale une haleine fétide, et sa caroncule prend une teinte violacée, livide ; il tombe sur le sol, se débat et meurt. Tels sont les différents symptômes que j'ai pu observer, sans qu'il m'ait été possible de compléter l'histoire de cette maladie par des recherches nécroscopiques, n'ayant pas eu de cadavres à ma disposition, ou n'ayant pas eu le temps de me transporter sur les lieux du sinistre.

La durée moyenne de cette affection est de quinze à seize jours, que l'on doit répartir ainsi :

Cinq à six jours pour la période d'invasion ;

Cinq à six jours pour l'éruption et la sécrétion ;

Et quatre à cinq jours pour la complication qui amène la mort.

Si la guérison doit être obtenue, on voit après la période de sécrétion, c'est-à-dire dix à douze jours après le début, l'animal redevenir plus gai, l'éruption se limiter et la santé reparaître.

Un fait à signaler et digne de remarque, c'est que parmi les malades on compte beaucoup plus de mâles que de femelles.

Le traitement doit être divisé en *préservatif* et en *curatif*.

TRAITEMENT PRÉSERVATIF. Admettant, avec les auteurs, que la variole des dindons est contagieuse, on doit ici, comme pour toutes les maladies virulentes, prescrire l'*isolement* des animaux malades en les éloignant des animaux sains.

C'est là une bonne mesure à prendre, un bon conseil à donner.

Aussi, dans les fermes où j'ai été appelé ai-je commencé par donner cet avis, et je crois qu'on s'en est toujours bien trouvé, car on a pu conserver le tiers du troupeau.

TRAITEMENT CURATIF. Quant à ceux chez lesquels l'affection s'est développée, si l'éruption ne s'est pas trop étendue, si en un mot la *variole est bénigne*, on devra recourir à un traitement.

Mes succès dans le traitement ont été peu nombreux ; j'ai

guéri à peu près le quart des malades, néanmoins je crois devoir le faire connaître ; heureux si ces renseignements peuvent être de quelque utilité et faciliter de nouvelles recherches qui devront, je l'espère, donner un résultat plus satisfaisant.

Voici comment je procède :

J'enlève les croûtes et je fais, à la surface des ulcères, des lotions de vinaigre tiède ; puis, je prescris de renfermer les malades dans un lieu bien chaud, propre et bien aéré, et de les forcer à manger quelques aliments nutritifs, notamment des pâtées.

On pourrait aussi employer avec avantage les lotions d'eau de Rabel étendue d'eau, jusqu'à légère cautérisation.

S'il m'arrivait encore d'être consulté pour combattre cette affection, je profiterais de la première occasion pour essayer l'*inoculation préservatrice*, sorte de clavélisation. Qui sait si on ne communiquerait pas, en inoculant le fluide des ulcères, une affection de même nature, mais bénigne, dont on pourrait triompher facilement ?

Cette question trouvera sa solution dans la méthode expérimentale que je propose et dont je ferai connaître le résultat dès que je l'aurai acquis.

Sous le rapport sanitaire, il est important de noter qu'un de mes confrères, jeune vétérinaire militaire, M. Besson, enlevé trop tôt à la science, m'a assuré qu'un dindon, atteint de la variole à un degré assez avancé, a été mangé par le propriétaire et sa famille et que personne n'en a été incommodé. On avait préalablement enlevé les parties ulcérées en séparant le cou du tronc.

La Chartre, 1^{er} décembre 1861.

PAUGOUÉ,

Médecin-vétérinaire.



D'UN LIVRE RÉCENT

DE M. LE PROFESSEUR OUDOT

ET DU PRINCIPE DE LA SCIENCE DU DROIT

MESSIEURS.

Chargé de fonctions qui ne laissent que de rares loisirs, je n'ai jamais espéré que le résultat de mes études particulières pût vous intéresser. Aussi étais-je venu vers vous, je le confesse, avec la pensée peu équitable de profiter de vos travaux, de m'enrichir de vos découvertes, de vous écouter, et de me taire. C'est donc pour obéir au vœu du règlement et vous donner la mesure de ma bonne volonté, que je vais aujourd'hui vous soumettre quelques réflexions sur la science du droit, la seule qui me soit familière et dont je puisse me croire excusable de parler. Elle a ce double privilège de n'être indifférente à personne, parce qu'elle touche à nos intérêts les plus chers, et d'être accessible à ceux-là même qui la connaissent le moins, parce qu'elle se déduit, vous le verrez tout-à-l'heure, de principes que chacun peut découvrir en soi à l'aide de cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Puissé-je à ce double titre mériter pendant quelques instants votre bienveillante attention !

Je trouve l'occasion de cette étude dans un livre que j'appelle récent, bien qu'il date déjà de quelques années. Les livres ont leurs fortunes diverses : une popularité qui ne sera que fugitive accueille les uns dès leur apparition ; d'autres ne se fraient que lentement leur chemin dans le monde, ils ne pénètrent qu'avec effort dans les esprits ; mais une fois la place prise, ils la tiennent bien, et ils y demeurent. Le livre de M. Oudot comptera, je l'espère, parmi ces derniers.

M. Oudot est l'un des professeurs de droit les plus éminents de la Faculté de Paris. Depuis de longues années il y enseigne le droit civil en expliquant le code Napoléon. Son cours, aussi neuf que profond, ne lui a valu jusqu'ici que la reconnaissance de disciples studieux. Il va le livrer à la publicité. Avant de soumettre à cette épreuve le labeur de sa vie entière, il a fait paraître, en 1856, sous ce titre un peu obscur : *Conscience et Science du devoir*, une introduction qui est, à elle seule, un ouvrage complet. Tel est le livre dont je voudrais apprécier avec vous, Messieurs, la pensée principale, l'objet et l'importance.

La science du droit n'a pas toujours obtenu dans l'estime des hommes le rang élevé qu'elle mérite. Les usages surannés, les controverses subtiles, l'instabilité des jugements, et jusqu'au langage souvent barbare des praticiens, lui ont de tout temps valu, dans notre France légère, plus de moqueries superficielles que les grands travaux des jurisconsultes ne lui ont donné de gloire. A ces causes secondaires de discrédit il faut en ajouter une autre, plus profonde et plus récente, je veux parler des croyances philosophiques du siècle dernier. La science du juste et de l'injuste s'est trouvée mal à l'aise dans le système de la sensation. On le comprend sans peine. Si toutes nos idées nous viennent des sens, si elles ne sont que des sensations transformées, qu'est-ce que le droit ? Évidemment c'est la loi, et ce n'est que la loi. Toute la science, par conséquent, consiste à comprendre, à apprendre, et à retenir des textes ; et comme les textes changent, la science se modifie et se transforme en même temps. Il y avait pour nos pères une science du droit qui a disparu avec eux ; il y a en Espagne une science du droit qui diffère de la nôtre et de celle des autres peuples. C'est une science ondoante, comme dirait Montaigne, qui varie avec la latitude, au gré du caprice des hommes, sans unité, sans fixité, sans principes ; pour tout dire, il n'y a plus de science, et il reste le bulletin des lois. Celui-là frappe nos sens ; on le voit, on le touche, on peut l'ouvrir, et il importe

de connaître les prescriptions qu'il renferme, par cet unique mais grave motif que la gendarmerie est chargée de les faire exécuter.

Ainsi renfermée dans un rôle d'interprétation servile, et réduite, sous l'empire de ces préjugés, à n'être plus qu'un art subtil et ingrat, la science du droit ne pouvait que descendre dans l'opinion publique. Si elle est parvenue à se relever de cette chute, elle en est redevable, non comme on pourrait le croire, à l'influence d'une philosophie plus pure, mais à l'histoire. Chaque siècle a son courant qui l'entraîne. Nos pères du siècle dernier ont poursuivi avec une infatigable mais téméraire ardeur le fantôme décevant de la philosophie. Comme des navigateurs qui s'élanceraient sans boussole et sans lest sur une mer dangereuse, ils ont eu la prétention de deviner la grande énigme de notre destinée sans connaître les conditions essentielles du problème, sans posséder de méthode pour le résoudre. L'avortement de leur entreprise nous a rendus plus sages ; à des conjectures brillantes nous préférons des vérités solides ; nous essayons d'éclaircir les données de la question avant d'aborder prématurément la question elle-même, et nous avons compris que, pour découvrir la loi providentielle et la marche future de l'humanité, il peut être de quelque utilité d'abord de ne plus ignorer comment elle a vécu et marché jusqu'ici. C'est donc vers le passé que nous reportons nos regards pour lui demander des lumières sur l'avenir. Une curiosité insatiable, invincible, nous pousse à ces recherches. De toutes parts les forces les plus diverses se replient et se disciplinent pour entrer dans cet immense courant et en augmenter la puissance. La religion le favorise, l'état lui vient en aide, l'art s'y retrempe, l'industrie en profite, la mode y entraîne la foule. Grâce à tous ces efforts, des peuples dont le nom même nous était inconnu renaissent et revivent pour nous. Nous allons chercher dans les profondeurs du sol, et jusque sous les eaux où ils sont ensevelis, les monuments de leur civilisation ou de leur barbarie. Restaurés avec un soin

filial, les débris de leurs arts décorent nos musées, nos places publiques et nos demeures. Tout cela ne nous suffit pas : nous voulons encore, nous voulons surtout savoir quelles ont été leurs mœurs, leurs institutions, leurs lois, et c'est ainsi que la science du droit, emportée comme tout le reste dans ce mouvement universel, a eu la bonne fortune de servir d'auxiliaire à l'histoire.

L'histoire le lui a généreusement rendu. Elle nous a révélé les origines oubliées de nos lois ; elle nous en a montré la filiation, l'enchaînement, les vicissitudes, le progrès ; elle en a augmenté la clarté ; elle en a même embelli l'étude du charme particulier qui s'attache à de pittoresques ou émouvants souvenirs.

Est-ce là le terme extrême, et le dernier progrès auquel la science du droit puisse espérer d'atteindre ? Rechercher le sens des lois par l'étude patiente et l'analyse attentive de leur texte ; remonter jusqu'à leur source à l'aide de l'histoire ; en suivre, dans le cours des âges, l'enchaînement et les transformations, est-ce donc toute la science et n'y a-t-il que chimères au-delà ? Autant vaudrait dire que l'étude des systèmes astronomiques est l'astronomie ; ou que la philosophie est tout entière contenue dans son histoire. Il en est des lois, au point de vue de la science, comme des théories particulières du publiciste ou du jurisconsulte, elles n'expriment que la pensée de leur auteur sur le droit. Avec cette différence, il est vrai, qu'elles ne sont pas l'œuvre arbitraire d'une conception purement individuelle : chaque génération les a marquées de son empreinte, et leur a confié l'expression de ses croyances ou de ses besoins ; elles sont le fruit de la longue expérience des siècles, l'œuvre collective de la raison des peuples. Mais si la loi est digne, à tous ces titres, du plus grand respect ; si de plus elle est, dans la pratique, moralement obligatoire, elle ne saurait revendiquer, dans le domaine de la science, d'autre autorité que celle du conseil ou de l'exemple. Elle s'offre au jurisconsulte comme un guide expérimenté, dont il ne doit se séparer qu'à regret, avec une défiance extrême de ses propres forces, mais qu'il

serait téméraire de suivre aveuglément, parce qu'elle n'est pas le droit, qu'elle n'en est que l'expression humaine, toujours imparfaite, et que le droit n'étant, selon la parole de Bossuet, rien autre chose que la raison même, c'est à la raison, seule souveraine, qu'il appartient de rendre en dernier ressort les arrêts de la science.

Cette doctrine, à laquelle M. Oudot prête l'autorité de sa parole savante, n'est pas nouvelle. Il n'y a pas de jurisconsulte qui ne proclame l'existence de principes immuables, supérieurs à la loi, qui sont le fondement du droit, et contre lesquels il n'y a pas de droit. La difficulté commence quand il faut découvrir ces principes et en déterminer la formule. Les chercherons-nous parmi ces prétendus axiomes de droit : *Naturalibus civilia non nocent*, *Res perit domino*, et tant d'autres qu'on trouve répandus dans les livres, qu'on cite même à l'école, et qu'au palais les plaideurs se renvoient comme la balle inoffensive dont les enfants se servent dans leurs jeux? M. Oudot poursuit de son impitoyable raillerie ces métaphores innocentes si elles n'avaient été décorées à tort du nom pompeux de principes. Il les soumet à l'examen de sa critique sévère, les analyse, les décompose, les dépouille de leur vêtement trompeur, et prouve qu'inventées pour la commodité des mémoires rebelles, les moins inexacts n'ont pu servir que la paresse, la mauvaise foi peut-être, au grand détriment de la vérité et du droit. L'éminent professeur veut asseoir l'édifice de la science sur une base moins fragile. C'est dans la conscience qu'il en pose les fondements. Il y rencontre la notion du devoir, et de ce principe, unique mais indestructible et certain, il va déduire toute la science du droit.

Il existe entre nos droits et nos devoirs une intime corrélation. Ce qui fait l'objet de mon droit est pour vous l'objet d'un devoir ; ce sont les deux termes d'un même rapport, les deux extrémités d'un seul et même lien, ou plutôt c'est le lien même, tantôt juridique, tantôt purement moral, qui unit deux personnes. A tout droit correspond nécessairement un devoir,

tout au moins un devoir de respect ; l'étendue de l'un est l'étendue de l'autre, leur limite est la même ; qui connaît l'un les connaît tous les deux, et la déclaration des droits de l'homme n'était que la déclaration implicite de ses devoirs. La réciprocité serait-elle vraie ? Comme à tout droit correspond un devoir, est-il également vrai, également certain qu'à tout devoir corresponde un droit ? M. Oudot pense qu'il en est ainsi. Il affirme particulièrement que le devoir de faire l'aumône implique le droit, non pas sans doute de l'exiger, mais au moins de la demander. Cette proposition ne serait exacte dans sa pensée, qu'au moyen de plusieurs distinctions ; même ainsi restreinte elle ne serait pas encore admise par tout le monde. Je me hâte d'ajouter que c'est à un autre et meilleur point de vue qu'il se place pour dire et pour démontrer que dans le devoir seulement résident la notion et le fondement du droit.

Il est certain que la plupart de nos droits sont en même temps des devoirs. Le droit de suffrage dans les élections, la puissance paternelle, l'autorité maritale, la tutelle sont des devoirs beaucoup plus encore que des droits. La propriété même n'est l'un de nos droits les plus précieux, que parce qu'elle est le premier de nos devoirs, et elle est le premier de nos devoirs parce qu'elle est l'instrument sans lequel il nous serait impossible d'en remplir aucun. C'est un devoir de l'acquérir par le travail, c'est un devoir encore de la conserver pour en faire selon nos forces l'usage le plus utile à nous-mêmes et aux autres. Tous ces droits sont donc engendrés par le devoir : disons mieux, ils sont le devoir même, considéré en ce qu'il y a d'attrayant ou d'utile. Or que le devoir nous agrée ou qu'il nous répugne ; qu'il nous offre un plaisir ou nous demande un sacrifice, c'est toujours le devoir. Il ne conseille pas, il ordonne ; il n'autorise pas, il commande ; et il n'est pas plus permis de désobéir à ses prescriptions par indulgence pour autrui que par indulgence pour soi.

Que l'on veuille bien y songer, et l'on ne tardera pas à reconnaître qu'il en est ainsi, sans exception, de tous nos droits ;

que ces droits ne sont tels que parce qu'ils sont des devoirs, et que dans la vie morale de l'homme il n'y a pas de si petite place pour le droit qui ne soit d'abord occupée par le devoir.

Je sais que des moralistes décident qu'il existe un certain nombre d'actions indifférentes que la loi du devoir n'atteint pas, et qu'il est de notre droit de faire ou de ne pas faire au gré de nos intérêts, de nos désirs, ou même de nos fantaisies. J'en demande pardon à ces maîtres illustres, mais sur ce terrain le jurisconsulte ne peut pas les suivre. Comment croirais-je que « *ce qui n'intéresse pas la personne morale est indifférent* (1), » si c'est « *la liberté et l'intelligence qui font de moi une personne morale* (2)? » Est-il donc quelque-une de mes actions, en est-il une seule, qui n'intéresse ni mon intelligence, ni ma liberté, et par elles ma personne morale? « La conscience ne nous oblige pas, dites-vous, à une surveillance minutieuse et inquiète... La perfection de la vie ascétique n'est point accessible au rationalisme (3). » Cette indulgence du rationalisme me semble excessive. Au point de vue de la pratique, il n'est pas bon de rabaisser l'idéal auquel l'homme doit prétendre, et mieux vaudrait le trop élever que le placer trop bas. Au point de vue de la science, l'erreur ne serait pas moins dangereuse. Sans doute, si j'abandonne pendant quelques instants mon travail, pour me promener dans mon jardin sans que ma santé l'exige, je ne serai pas, par cela seul, un bien grand coupable. Mais ce sont les petites fautes de ce genre qui, répétées et multipliées, produisent à la longue le malaise moral dont nous souffrons. Ce moment de repos inutile que l'on concède comme un droit à mon caprice, j'aurais pu l'employer utilement pour moi-même ou pour autrui. J'ai donc fait tort à moi-même et aux autres du bien que cette négligence m'a empêché de faire. J'ai de plus commencé ou continué à créer en moi une habitude ; j'ai abandonné au désir, c'est-à-dire au hasard, la direction de ma conduite ; j'ai abdi-

(1) (2) M. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, quinzième leçon.

(3) M. Jules Simon, *Le devoir*, quatrième partie.

qué ma liberté ; il me sera tout à l'heure plus difficile de la reprendre. C'est qu'en effet tout s'enchaîne dans la vie morale de l'homme, comme dans la nature. Il est une hygiène pour l'âme, comme il en est une pour le corps, et de même que tout excès a son contre-coup dans la vie physique, de même, dans la vie morale, toute faute même légère a son contre-coup quelquefois prolongé. C'est la petite pierre, qui tombant sur une eau tranquille, en ride de proche en proche la surface jusqu'au bord. De telle sorte qu'il n'existe en réalité aucune de nos actions qui soit indifférente. Il n'en est aucune qui ne soit ou conforme ou contraire au devoir ; et comme il y aurait une manifeste contradiction à prétendre que ce peut être un droit de désobéir au devoir, il faut bien en arriver à reconnaître, avec M. Oudot, que le devoir et le droit sont une seule et même chose, et que pour connaître nos droits il est nécessaire d'abord de connaître nos devoirs.

Ne nous en plaignons pas. Le droit ne peut rien perdre à se fondre dans le devoir. Qu'il se plonge sans effroi dans cette source féconde ; il en sortira plus pur, plus fort, plus sacré, à jamais inviolable, et sa protestation contre les entreprises de la violence ou de la fraude gagnerait à se présenter sous les auspices du devoir une incalculable puissance.

Si j'ai réussi à jeter quelque clarté sur un sujet qui demanderait de plus longs développements, vous apercevez, Messieurs, la conséquence de ce qui précède avant même que je l'exprime. De l'identité de nos droits et de nos devoirs il résulte que la morale et le droit sont une seule et même science. Il n'y a pas deux sciences chargées de déterminer, l'une nos devoirs, l'autre nos droits, il n'y en a qu'une. On peut la nommer science du Droit, *rectum*, *directum*, *dirigere*. M. Oudot aimerait mieux qu'on l'appelât science du Devoir. Sous quelque nom qu'on la désigne, elle a pour objet d'appliquer la raison de l'homme à la direction de sa liberté. Souveraine, universelle, elle est la règle unique de nos actions et de toutes nos actions. En même temps qu'elle s'impose au plus humble de

nos désirs, elle dirige les destinées des peuples, puisqu'elle détermine les devoirs respectifs des membres d'une même famille, des membres d'une même nation, ou des nations entre elles. A quelque hauteur qu'on se place, à quelque détail qu'on veuille descendre, elle commande ce qu'il faut faire et défend ce qu'il faut éviter.

De là cette grave question : A qui appartient-il de déterminer les enseignements de cette science ? A qui la mission de nous en révéler tous les commandements ? Les enseignements d'Arago, de Gay-Lussac ou de Newton n'intéressent directement que mon esprit ; s'ils manquent de vérité ou de clarté, je puis attendre, rien ne me presse, et il m'est permis de vivre sans savoir si c'est le soleil qui tourne ou mon regard qui me trompe. La vérité morale au contraire n'est pas seulement la vérité, elle est la vérité obligatoire ; elle n'intéresse pas que mon esprit, elle intéresse ma liberté, et je ne puis, sans la connaître, ni avoir la conscience en repos, ni faire avec sécurité un seul pas. Qui donc sera chargé de commander en son nom, et de dicter ses arrêts ? Est-ce le législateur, est-ce le publiciste, est-ce la conscience individuelle ? M. Oudot reconnaît qu'il appartient à tous les trois de rechercher et de déterminer, chacun dans sa sphère, les règles du devoir. Le législateur promulgue, sous des formes variées, celles de ces règles dont il juge nécessaire, au fur et à mesure des besoins sociaux, d'assurer l'exécution. Il y pourvoit par la sanction de la force, l'attrait des récompenses, mille moyens d'administration ou de police, et surtout par la création d'institutions permanentes qui n'exercent qu'indirectement et à la longue leur puissante influence. Ainsi se forme et s'accroît le *Droit positif*, qui, malgré l'apparence des termes qu'il emploie, n'est que l'expression de la pensée du législateur sur le devoir. Le *Droit naturel*, par la voix des publicistes et des hommes de science, signale au législateur celles de ces règles dont de nouveaux besoins, de nouvelles croyances et les progrès toujours croissants de la civilisation réclament

l'introduction dans le droit positif. *La morale proprement dite* enfin comprend ces devoirs, très-nombreux, que le législateur doit abandonner aux inspirations de la conscience individuelle, soit parce qu'il s'agit de questions sur la solution desquelles, faute de lumières suffisantes, il n'y a pas encore de certitude ; soit parce que ces devoirs dépendent de conditions particulières, délicates, que l'individu seul peut apprécier dans sa conscience ; soit enfin parce qu'il convient de laisser sa part à la liberté. Le droit positif, le droit naturel, la morale, ne sont donc pas trois sciences distinctes ; ce sont trois formules mobiles, variables, sans cesse amendées, sans cesse perfectionnées, par lesquelles l'homme s'essaie à traduire dans une langue imparfaite les diverses parties de la loi unique du devoir.

Je ne discute pas, je ne démontre pas ; j'expose et j'indique à peine ; je ne puis que renvoyer au livre de M. Oudot ceux d'entre vous, Messieurs, que ces questions intéressent, et je m'empresse de suivre le savant maître dans la recherche de ce qu'il appelle le premier principe de la science du Devoir.

Le devoir, c'est de faire le bien. Cette proposition n'a été et ne sera contestée par personne. Mais qu'est-ce que le bien ?

Il semble qu'à cette question la raison humaine hésite et se trouble, tant ses réponses sont incertaines, arbitraires, confuses, contradictoires. « L'un dit que le souverain bien est la vertu ; l'autre le met en la volupté ; l'autre à suivre la nature ; l'autre en la vérité :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas ;

« l'autre à l'ignorance tranquille ; l'autre à l'indolence ; l'autre à résister aux apparences ; l'autre à n'admirer rien... » A ces paroles amères vous avez reconnu l'ironie de Pascal. Depuis qu'elles sont écrites, de grands esprits ont agité le problème. Aucun ne l'a résolu. Nous verrons-nous donc arrêtés au seuil de la science par un obstacle infranchissable, et faut-il, comme Pascal, tomber dans le découragement ?

A Dieu ne plaise ! car il est une considération qui doit nous rassurer. L'idée d'une loi secrète, mystérieuse, à jamais introuvable, et cependant obligatoire, implique contradiction. Cette contradiction, l'éternel Auteur de ce monde n'a pu la commettre. La difficulté n'est donc qu'apparente, et pour la résoudre, il suffit de remarquer que l'idée de bien est adéquate à celle de destinée ou de fin. Remplir son devoir, faire le bien, c'est, pour un être intelligent et libre, accomplir sa fin. Si donc la fin de l'homme ne doit pas s'accomplir tout entière en ce monde, si la vie mortelle n'en est que le prologue, quoi d'étonnant qu'il n'aperçoive pas encore l'étendue et le terme de la carrière dans laquelle il débute ? Il sait qu'il a une fin, qu'il est tenu de l'accomplir, et par conséquent de la chercher. C'en est assez pour le but provisoire d'une vie éphémère, car de cette obligation en découle pour lui immédiatement une autre, qui est de se conserver, de se développer, de se préparer à l'accomplissement de sa fin quand il la connaîtra ; et comme il ne peut rien de tout cela sans l'assistance de ses semblables, il est tenu envers ceux-ci de l'assistance dont lui-même il a besoin. Voilà, en y réfléchissant bien, la base de toute morale, de la morale privée et de la morale publique, le fondement de tous nos devoirs, et par conséquent de tous nos droits. Il ne s'agit plus que de donner au principe sa formule scientifique et la tâche est encore difficile.

L'homme est une intelligence libre, sociable, perfectible, immortelle. Tout système qui néglige un de ces éléments de notre nature est incomplet, partant inexact. Procédant donc par élimination, M. Oudot arrive à formuler un principe, celui du dévouement de l'individu au perfectionnement de l'espèce, qui reproduirait dans son résultat général, mais avec plus de rigueur, la doctrine de Wolf, l'un des disciples de Leibnitz, si M. Oudot n'avait atténué ce que cette doctrine a d'austère, par la perspective, permise à l'homme vertueux, des récompenses de la vie à venir. L'homme, aux yeux de M. Oudot, a, dans cette vie, un double but à atteindre ou un double devoir à

remplir. Le but collectif, c'est le perfectionnement continu de l'espèce ici-bas. Le but individuel, c'est l'aspiration de l'individu à une autre vie. Le moyen, c'est le dévouement éclairé de l'individu envers l'espèce dont il est membre, ce qui constitue la vertu.

Sommes-nous donc désormais en possession d'un principe certain, inflexible, dont il n'y ait plus qu'à suivre, avec sécurité, les déductions dans toutes les parties de la science ? Quelques réserves, je le crois, seraient nécessaires.

Et d'abord la démonstration de M. Oudot, par cela même qu'elle procède par élimination, me paraît manquer d'une suffisante rigueur. Il prouve à merveille que les systèmes qu'il proscribit mutilent la nature humaine. Mais il ne prouve pas également qu'en dehors de ces systèmes il n'y ait de possible que celui qu'il admet.

Je lui reprocherai encore de ne pas définir avec assez de précision ce qu'il faut entendre par ce mot élastique de perfectionnement. S'il résout l'idée de bien en celle de perfection, et je l'en approuve, il reste à savoir en quoi la perfection consiste, et il ne l'explique pas.

Enfin, et malgré les précautions auxquelles il a recours, je ne saurais admettre les concessions qu'il a cru pouvoir faire à l'intérêt bien entendu. Sans doute entre l'intérêt bien entendu qui accomplit le devoir en vue des récompenses de la vie future, et l'intérêt bien entendu de Hobbes ou de Bentham, il y a des abîmes. Mais si la doctrine de M. Oudot est pure et même austère dans toutes ses conséquences, elle n'en paraît pas moins, par les termes mêmes qu'il emploie, viciée dans son principe. L'intérêt ne change pas de nature parce qu'il aspire à un bien plus précieux. Qu'est-ce donc qu'un dévouement intéressé ? Faire le sacrifice d'un bien périssable en vue d'une récompense immortelle, ce n'est pas se dévouer, c'est être habile, et s'il est possible que d'Assas, renversé sous les bayonnettes de l'ennemi, n'ait livré sa vie que parce qu'il a vu l'éternité s'ouvrir, loin de se dévouer en acceptant la mort, il a fait un calcul auquel eût

applaudi Bentham. Pour échapper à cette contradiction, il y avait une démonstration à faire, et M. Oudot ne l'a pas faite. Il fallait descendre dans les profondeurs de la détermination humaine et montrer que, si l'homme peut être soutenu, dans l'accomplissement d'un devoir pénible, par la perspective de la récompense, que si même il doit se faire souvent de cette pensée une arme contre les répugnances de sa nature ou de ses passions, ce n'est pas cependant cette perspective qui le détermine toujours et nécessairement au sacrifice. Quand elle le détermine, quand elle devient le motif le plus prochain de sa conduite, la vertu disparaît, il n'y a plus de dévouement et il n'est plus dû de récompense. M. Oudot cite un mot sublime de Descartes : *Jusque-là, écrivait le grand philosophe à la princesse Palatine, qu'on voudrait aussi perdre son âme, s'il se pouvait, pour sauver les autres.* L'admiration généreuse que cette belle parole lui inspire, me paraît prouver que la part laissée par M. Oudot à l'intérêt bien entendu n'est qu'une concession à des doctrines adverses ; ce n'est qu'une concession, ce n'est pas sa doctrine.

J'ai hâte de glisser sur ces objections qui atteignent, je le crois, moins le fond que la méthode ou la forme. J'approuve sans réserves la pensée qui a guidé M. Oudot dans ses savantes recherches. Il a voulu prouver, et il a prouvé que le droit est une science, parce qu'il repose, en dépit de la mobilité de nos opinions, sur quelque chose d'immuable. Il a démontré, à mon avis jusqu'à l'évidence, l'identité absolue de la morale et du droit. C'est là une pensée aussi féconde que juste, à laquelle doit applaudir quiconque a voué sa vie à l'étude ou à l'application de cette science. J'applaudis de même, sauf les réserves que j'ai faites, à cette morale élevée qui voit le devoir, le strict devoir, non pas seulement dans le respect du droit d'autrui, mais dans le dévouement. Il est bien que la voix des maîtres de la science, nous arrachant à nos préoccupations égoïstes, nous rappelle qu'on n'est point un héros pour avoir, une fois par hasard, sauvé un homme qui se noie : on a accom-

pli le devoir, et rien de plus. *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester celestis perfectus est* (1)! Voilà la loi, voilà le devoir, non de la religion seulement, mais de la raison et de la science! Il sera intéressant de suivre avec M. Oudot l'application de ces principes dans les détails du droit.

JULES BOISSEAU,

Procureur impérial près le tribunal du Mans.

MARTYROLOGE

DE

L'ABBAYE DE SAINT-JULIEN-DU-PRÉ

Le Pré est une de nos abbayes dont les archives ont eu le plus à souffrir des dilapidations commises le siècle dernier dans les établissements religieux. Ses cartulaires ont tous disparu, et, de son chartrier, il n'est resté qu'un très-petit nombre de pièces, aujourd'hui en dépôt aux archives du département. D'un autre côté, nos célèbres *collectionneurs* semblent avoir oublié ce monastère dans leurs laborieuses investigations. Baluze, Gaignières, dom Martène, dom Housseau n'en ont rien reproduit qui nous soit parvenu. Les moines des Blancs-Manteaux ont donné seulement un extrait du martyrologe ou obituaire de l'abbaye, au tome XLV de leur volumineux recueil. C'est cet extrait, dans lequel figurent les noms de plusieurs personnages marquants de la province, dont j'offre une copie à la Société.

Destinés à consacrer la mémoire des pieux défenseurs de la foi, les martyrologes, à l'origine, faisaient simplement connaître les fêtes que l'Église avait à célébrer dans l'année. Plus tard, chaque maison religieuse eut son martyrologe particulier.

(1) Saint Matthieu, v. 48.

Indépendamment des fêtes des saints les plus en vénération dans la localité, on y indiquait le décès des patrons, des bien-faiteurs et des principaux habitants de la maison. Pour les époques reculées, ces registres ne marquent que rarement l'année où l'événement a eu lieu. Comme monuments chronologiques, ils laissent donc beaucoup à désirer. Mais en donnant les noms des personnes décédées, ils réveillent de vieux souvenirs et viennent en aide aux recherches des biographes et des généalogistes. Sous ce rapport et pour les raisons indiquées d'abord, le martyrologe de l'abbaye du Pré m'a paru présenter assez d'intérêt pour trouver une place dans les archives de la Société.

Ayant cru reconnaître que le copiste des Blancs-Manteaux avait défiguré plusieurs noms propres, j'ai signalé ces méprises dans des notes, et proposé pour quelques-unes des rectifications.

Paris, novembre 1861.

DE L'ESTANG,

Membre correspondant.



EX MARTYROLOGIO

MONASTERII DE PRATO IN SUBURBIO CENOMANNENSI

Omisi multas moniales (1).

JANUARIUS.

Kalend.

In die Circuncisionis Domini obiit Margareta
Comitissa andegavensis et cenomanensis.

(1) Cette note, de la main du copiste, laisse entendre que les omissions portent seulement sur des religieuses de l'abbaye. Elle permet de croire que l'extrait, tel qu'il a été pris, contient tout ce qui a paru intéressant aux moines des Blancs-Manteaux.

- III Non. Obiit Ludovica Coysnund domina d'Huille (1).
Non. Obierunt Agatha de Segrio (2) bonæ memorie Deo sacrata et Laurentia de la Ronche.
VII Jd. Obiit Carolus rex Siciliæ Andegav.
V Jd. Obiit Philippus de Rondonay.
III Id. Obiit felicitis memorie Maurilitius episcopus.
Prid. Id. Obierunt Radulfus Olarinus et domina Juliana-de-Baugeio sacrista.
Id. Obierunt Helbertus Salinarius et Olberda uxor ejus. Obierunt Lezeardus de Salgia, Bridoldus de Valenis, miles, et Johanna ejus uxor.
IX Kal. febria. Obierunt Lucia de Brunchaye (3) et Johanna de Saint-Mars, Deo sacratæ.
XVI Kal. Obierunt Agnes, domina de Benaio; domina Ludovica de Champagne, Deo sacratæ. An. 1599.
XIV Kal. Obierunt Habertus de Pilemio. Felix de Chourses eques aureus, dominus de Malicorne. An 1557.
XII Kal. Obiit domina Ludovica de Chahanay, abbatissa.
X Kal. Obiit Guillemus de Sabolio (4).

(1) Le manuscrit porte simplement « domina d'Huille. » Je suppose qu'il faut lire Huillé, nom d'un village d'Anjou, situé près de Durtal.

(2) « De Segrio ou de Segriâ » de Ségrie ou de Ségraye.

(3) Brunchaye ou Brunchuye, nom de famille vraisemblablement défiguré.

(4) Guillaume de Sablé, qualifié clerc dans un titre du XII^e siècle, se signala par ses pieuses libéralités. En 1198, du consentement de ses frères Guillaume et Pierre, il fit don au prieuré de Saint-Martin du Mans de rentes assises sur les dîmes dont il avait la jouissance dans les paroisses de Teloché, de la Suze et de Sillé-le-Philippe. Son père, Alberic de Sablé, porte dans l'acte la qualification de chevalier. Sa mère se nommait Agathe. Cette famille, que je crois établie au Mans d'ancienneté, était possédée dans la ville et aux environs, notamment à Rouillon. (Archives de Marmoutier. — Prieuré de Saint-Martin. — Collect. dom Villevielle-Bibliothèque in-fol.).

VIII Kal. Obiit Herveus condonatus martyr. Item
Garinus Morant.

VI Kal. Obiit Johannes de Bosco, episcopus Dolen-
sis : habet anniversarium Item relig. dominæ
Francisco et Ludovico-de-Vassé, in abbatiâ
sancti Laurentis de Cordillon in Norma.

FEBRUARIUS.

Ka'. Mazellina Paganella.

IV Non. Gervasius Morillon et Agnes uxor ejus.

VII Id. In Britanniis, civitate Augusta, natalis sancti
Anguli episcopi et martyris.

VI Id. Obiit Johanna de Bourgoigne, regina Franc.
Habet anniversarium.

VI Kal. Martis. Obiit Johanna de Crez, abbatissa.

V Kal Domina Juliana de Thouars, Deo sacrata.

IV Kal. Obiit. Habertus miles de Asseiaco.

MARTIUS.

Kal. Obierunt Guido miles de Jupilles et Beatrix
uxor ejus.

IV Non. Obiit Agnes domina de Ville abbeiz (1). Item
Madame Marguerite de Miée de Guespré, dé-
cédée l'an 1644, après avoir été 24 ans
abbesse du Pré.

III Non. Obiit Stephanus miles de Foresta.

VII Id. Obiit Habertus comes, filius Hugonis juve-
nis.

IV Id. In Britannia depositio sancti Pauli episcopi
et confessoris.

XVI Kal. April... Obiit domina Johanna de Poenceyo : habet
anniversarium.

(1) « De Ville abbeis » est-il un nom propre, ou doit-on lire « Agnes
domina de Ville, abbesse ? » Il y a une commune du nom de *Villabé* dans le
Loiret, une autre en Seine-et-Oise. Dans le Maine, je ne connais aucun
nom de seigneurie ayant quelque ressemblance avec celui de *Ville abbeis*.

XV Kal. April.	Obiit Philippus de Mille planchis (1).
XIV Kal.	Obiit Hubertus miles de Gateya (2).
XII Kal.	Obiit Ricardus, rex Anglorum.
VI Kal.	Resurrectio Domini nostri J. Christi.
V Kal.	Depositio domni Guintramni regis.
IV Kal.	Obiit Garinus de Usagiis.

APRILIS.

Kal.	Obiit Elisabeth, abbatissa de Prato.
IV Non.	Obiit Johanna, regina Franciæ.
Prid. Non.	Obiit Guido de Laval, episcopus cenoman.
IV Id.	Obiit Petrus miles de Planchis.
Prid. Id.	Depositio Berthæ comitissæ.
Jd.	Obiit Hubertus filius Huberti de Asseyo.
XVII Kal. Maii.	Obiit Aduisa abbatissa BB. Juliani de Prato.
XVI Kal.	Obiit Lucia abbatissa.
XII Kal.	Obiit Basilia abbatissa.
IX Kal.	Obiit Agnes filia Herberti de Asseyo. Item Johanna de Courvalain, domina de Genay.
VIII Kal.	Obiit Sedilia de Sabolio. Habet anniversarium.
VII Kal.	Obiit Guillelmus de Grenay, miles.
VI Kal.	Obiit Agatha de Sableio.
III Kal.	Obiit Guiburgis abbatissa sancti Juliani (3). Item Beatrix Ribol ; item Antonia de Maridor, Deo sacratæ.
Prid. Kal.	Obiit Odo de Juliaco.

(1) Je pense qu'il faut lire : « Philippus miles de Planchis. » Le fief des Planches, situé près Saint-Gilles, faubourg du Mans, relevait directement du comte du Maine. Il a donné son nom à une famille dont les membres sont généralement qualifiés chevaliers dans les anciens titres. En outre de ce Philippe, le martyrologe signale le décès de « Petrus de miles de Planchis » et celui de « Guido miles de Planchis. »

(2) On plutôt « de Grateyo ». Gratey, près Assé-le-Boisne, a donné son nom à une ancienne maison de la province.

(3) On remarquera que dans ce martyrologe le monastère du Pré est souvent nommé *l'abbaye de Saint-Julien*.

MAIUS.

- Prid. Non. Obiit Petrus de Genay.
 Non. Obierunt Petrus de Mola et Margareta uxor
 ejus xi may. Madame Anne de Montallays,
 abbesse, décéda l'an 1672.
- V Id. Viennæ, sancti Mamerti, episcopi et con-
 fessoris, qui ob imminentem cladem, sollem-
 nes ante Ascensionem Domini litanias ins-
 tituit.
- IV Id. Obiit Juliana abbatissa de Charneia (1).
 XV Kal. Jun. Obiit Nicholaa Novillela, abbatissa beati
 Juliani de Prato.
- XII Kal. Obiit Richildis S. M. Charitatis abbatissa.
 XV Kal. Obiit Domina Johanna de Brée, abbatissa.
 IX Kal. In Galliis, civitate Nantetis bonorum Mater
 donationi et Rogationi.
- VII Kal. Obiit Martina abbatissa.
 V Kal. Junii, anno 1596. Obiit Christophorus de Vaige, eques
 torquatus, dominus de Moulins (2).
- IV Kal. Obiit Elisabeth de Grillemont, abbatissa (3).

(1) Julienne, IV^e abbesse du monastère d'Étival-en-Charnie. Elle vivait en 1198.

(2) Les expressions « *eques aureus*, *eques torquatus*, *eques regius*, » ont la même signification. Elles désignent un chevalier de l'ordre du roi, c'est-à-dire un chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Aussi, dans d'autres actes, trouve-t-on le même personnage, Christophe de Vaige, qualifié *eques aureus* ; témoin ce passage du livre des professions de l'abbaye du Pré, reproduit par le copiste des Blancs-Manteaux. « Catherina de « Chourses (*electa*) abbatissa de Prato 17 martis 1583, presentibus nobili « et egregio domini Christophoro de Vaige, *equite aureo*, ac nobili viro « domino Johanne Le Pelletier, curiæ laicalis cenoman. presidente. »

Après avoir servi longtemps comme guidon de la compagnie de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi, commandée par le maréchal de Vieilleville, Christophe de Vaige fut nommé lieutenant du gouverneur de la province du Maine.

(3) « Ysabel de Grillemont, abbesse, fist un testament, par la dispense du « pape, auquel consentit Ysabel d'Auteville, abbesse après elle. Elle laisse « aux religieuses onze livres tournois sur la métayerie de Sablé, qui « avaient été vendues à un particulier sur ladite métayrie par Marguerite « de Courcieriers auparavant abbesse, et que la testatrice avait rachetées de « ses deniers. Elle fonde des messes pour Guillaume de Grillemont, son « père, et Marguerite de Challes, sa mère. » (Note du copiste.)

Prid. Kal. **Obiit Habertus de Guerchia, miles.**

JUNIO.

Kal. **Obiit Agnes domina de Militia, monacha ad succurrendum (1). Item Lucia Malamusca, abbatissa sancti Juliani.**

IV. Non. **Obiit reverendissimus Philippus de Luxemburgo episcopus cenoman., cardinalis et legatus in Francia.**

Prid. Non. **Obiit Fulco dominus de Tussé, magister scholasticus cenomannensis.**

VII Id. **Translatio sancti Bertranni episcopi, et exceptio reliquiarum ejus domin. hoc loco.**

VI Id. **Obiit Fulco Paganellus.**

V Id. **Cenom. Sancti Liborii episcopi et confessoris. Ipso die, domina Anna de Chahannay priorissa. An. 1636.**

Prid. Id. **Obiit dominus Mathurinus de Savonières, episcopus baiocensis. An. 1586.**

XVIII Kal. Jul. **Obiit Maria regina Jerusalem et Seciliæ et Carolus ejus filius, et dederunt huic ecclesiæ unam Capellam.**

XVI Kal. **Civitate Nanetis, sancti Emiliani, episcopi et confessoris.**

XIV Kal. **Obiit Heremburgis, abbatissa, sanctæ Mariæ Nunesigensis (2).**

XIII Kal. **Cenomanis, natalis sancti Innocentii episcopi et confessoris.**

X Kal. **Obiit Domina Avia de Biars, abbatissa.**

IX Kal. **Obiit Guido miles de Planchis.**

(1) « Monacha ad succurrendum » est l'expression consacrée pour désigner les personnes qui, à l'article de la mort, embrassaient la profession religieuse afin de jouir du bénéfice ou du secours des prières de la communauté.

(2) « Nunesigensis », nom défiguré.

VI Kal. Obiit Domina Ludovica Le Cornu, abbatissa.

VI Kal.

III Kal. Obiit Agnes de Pezé, conversa et monacha.

Pridi Kal. Obiit Domina Johanna de Villeyo, Domina de Ponceyo.

JULIUS.

IV Non. Obiit Agnes abbatissa de Prato.

III Non. Obiit Gervasius cenomanensis presul et Remorum archiepiscopus.

Non. Obiit Simon de Frigidefonte. Obiit Gaufridus de Asseyo, episcopus cenomanensis qui jacet in ecclesia nostra ante sepulchrum BB. Juliani.

VIII Jd. Obiit Juliana abbatissa.

VII Obiit domina Isabellis de Curia-Cæsaris, abbatissa sancti Juliani.

VI Id. Obiit Helias comes cenomanensis. Obiit Juliana domina de Marcé.

III Id. In Britan^a., sancti Turiani episcopi et confessoris,

Id. Obiit Hugo miles de Valibus (1).

XVI Kal. Augus. Obiit Agnes abbatissa. Obiit Beatrix regina Siciliæ. Obiit Guillelmus La Moignon, miles (2).

XIV Kal. Obiit Herveus de Chahanay et Catherina Thilon uxor ejus.

XIII Kal. Obiit Gaufridus de Capella, episcopus cenoman.

(1) Lisez « de Vallibus ».

(2) L'illustre famille des Lamoignon a eu deux de ses membres nommés Guillaume; mais aucun d'eux, que je sache, n'a rien fait qui lui ait valu l'avantage d'avoir son nom inscrit dans le martyrologe de notre abbaye. A mon sentiment, le texte original pouvait porter *Le Maignan*, nom très-anciennement connu dans la province.

- XII Kal.** Obiit Gontier archiepiscopus Lenonensis (1)
qui nobis dedit centum libras pro universa-
rio solemne.
- XI Kal.** Obiit Gaufridus de Baugeyo.
- X Kal.** Obiit domina Maria de Broc, abbatissa
de Bonoloco.
- IX Kal.** Obiit Hugo Le Fornier et Mathildis uxor
ejus.
- V Kal. Aug.** Obiit Maria de Monboucher, conversa et
monacha..
- IV Kal.** Obiit Hoellus cenomanensis episcopus.

AUGUSTUS.

- VI Id.** Obiit Guido de Coulens. Obiit Johannes
Bourrel, nobilis.
- XVIII Kal Sept.** Dormitio sanctæ Dei genitricis Mariæ cujus
sanctissimum corpus et si non invenitur super
terram, tamen pia mater Ecclesia venerabilem
ejus memoriam sancte festivans agit et pro
conditione carnis eam migrasse nemo dubitet.
Quo autem illud venerabile Spiritus Sancti
templum nutu ac consilio divino occultatum sit,
plus elegit sobrietas ecclesiæ cum pietate ues-
cire quam aliquid frivolum et apocryphum
inde tenendo docere.
- XVII Kal.** Obiit Beatrix domina de la Selle (2).
- XV Kal.** Obiit Hildeardis abbatissa sancti Juliani de
Prato. Obiit domina de Baïf, domina de Mali-
corne et de Mangé.
- XIII Kal.** Cenomanis depositio sancti Avindi episcopi
et confessoris.

(1) Lisez « Senonensis. »

(2) La Selle, seigneurie située près Milesse, dans la mouvance de la
châtellenie de Tucé, a donné son nom à une famille du Maine qui, autant
que je puis le croire, n'a rien de commun avec la puissante maison de
La Selle, originaire de Touraine.

- IX Kal.** S. Ludovici regis Franc. Civitate cenomen. sancti Vincentii episcopi. Obiit Isabellis d'Auteville abata B. Juliani (1).
- VII Kal.** Obiit Petrus de Thouars.
- VI** Obiit Guiburgis abbatissa sancti Juliani. Obiit Thomasia de Corot, abbatissa sancti Juliani. Obiit domina Salome de Monthalais sacrista. An. 1587.
- IV Kal.** Obiit Dionysia de Gallande (2).

SEPTEMBER.

- Val.** Cenoman. sancti Victoris episcopi et confessoris. Obiit Guitermus Ribol. Obiit Hugo de Marce.
- III Non.** Obiit Agnes Paganella abbatissa de Charneia.
- Non.** Obiit Carolus de Chahanay, dominus de Cherannes, eques regius atque hujus provincie cenoman. seneschallus, 12 septemb. an. 1625.
- VII Jd.** Obiit Philippus de Saugé.
- VI Jd.** Obiit Gaufridus Andegavorum comes. Obiit Margareta regina Sicilie.
- V Id.** Obiit Guillelmus rex Anglorum. Obiit Guillelmus miles de Tuselo.
- IV Id.** Obiit Lizeardis de Pilemileio. Obiit Mathildis imperatrix. Obiit domina Chatarina de Chourses abbatissa anno 1607.
- III Id.** Obiit Petronilla Davangour, conversa et monacha.
- XVI Kal. Octob.** Cenomanis depositio sancti Principii episcopi et confessoris.

(1) « A cause de bons services qu'Ysabeau d'Anteville, abbesse, avait rendus dans l'administration, le couvent lui fonda un anniversaire pour quatre livres de rente, le 23 aoust 1774. (Vix legitur.) » (Note extraite d'un livre contenant quelques actes, par le copiste des Blancs-Manteaux)

(2) Gallande, ou plutôt Guallerande.

- XV Kal.** Obiit Petrus de la Fresnaye, miles, dominus de Ceans (1), et domina Johanna de la Rivière, uxor ejus.
- XIII Kal.** Obiit Robertus Pesaz, miles, et Johanna de Julleyo, ejus uxor, et Catharina Pezas filia ipsorum.
- XI Kal.** Obiit Fulco de Tusseyo. Obiit domina Renata de Thouars, Deo sacrata. An. 1595.
- X Kal.** In pago pictav. sancti Florentii presbiteri et confessoris. Obiit Hamelinus de Marce, miles.
- VI Kal. Octob.** Obiit Catharina de Genay, domina de Brucon (2).
- V Kal.** Obiit Lezelina fondatrix istius loci. Obiit domina Francisia de Miée de Guespre, abbatisa de Prato, an. 1620 (3).
- IV Kal.** Obiit Ambrosia domina de Brovcin (4).
- Prid. Kal.** Obiit Robertus de Quinocampo episcopus cenom. (5). Obiit Guillelmus de Pratellis.

OCTOBER.

- VI. Non.** Obiit Margaritade Curia Cæsaris, abbatisa.
- V Non.** Natalis R. Dionisii episcopi et confessoris qui et arcopagita dictus est.
- III Non.** Obiit Hugo de Silliaco. Obiit Coleta de Vasseio.
- Prid. Non.** Obiit Hamelinus de Meduana.
- VI Jd.** Apud Parisiacum Natalis sanctorum martyrum Dionisii episcopi, Rustici presbiteri et

(1) Lisez Créans, près Clermont, Sarthe.

(2) « Brucon », nom vraisemblablement défiguré. Peut-être est-ce Bruéon ou Bréon dans la Mayenne.

(3) Guespré, alias Guespray.

(4) Lisez Brocein, alias Bröcin ou Broussin.

(5) Dans les titres du XV^e siècle, le nom de la famille et de l'évêque est souvent écrit « Quinchamp » au lieu de Clinchamp.

Eleuterii diaconi. Obiit Guillelmus Paganellus.
Obiit Margareta de Challe.

IV Jd. Natalis sancti Melanii episcopi et confessoris. Obiit Agnes de Balsigetiaco.

Prid. Id. Obiit Herbertus miles, de Tusseyo.

Jd. In pago cenomanico, sancti Leonardi confessoris. Obiit Robertus de Miletia.

XVII Kal. November. Civitate Cenomanis depositio sancti Berarii, episcopi et confessoris (en rouge). Ipso die Dedicatio et ecclesiæ archangelî Michaelis in Monte Tomba ubi multa mirabilia Deus ostendit, et exceptio reliquiarum ejusdem. Obiit Johannes de Novileta, miles. Obiit Amory de Grillemont, miles.

X Kal. Translatio reliquiarum sanctorum martyrum Dionisii, Rustici et Eleutherii a Parisiis delatæ in cenomanica civitate.

IX Kal. Nov. Vertano monasterio sancti Martini abbatis (1).

VIII Kal. Obiit Obereda abbatissa.

VI

Apud Tile castrum S. Florentii monachi.
Le 29 octobre 1661 est décédée M^{me} Charlotte de Miée, après avoir vécu saintement 19 ans abbesse du Pré.

NOVEMBER.

Prid. Non. Obiit Johannes de Montebaut.

Non. Obiit Petronilla, abbatissa sancti Juliani.
Obiit Guillelmus de Uzagiis, miles.

VIII Jd. Obierunt Homelinus de Novileta, miles, et Philippa uxor ejus.

V Id. Obiit Hildeardis Ribola.

IV Jd. Obiit Fulco, rex Jerusalem. Obiit Guidona de Laval, monacha et conversa.

(1) Lisez : « Vertavo monasterio. » Saint-Jean-de-Vertou, près Nantes.

III Jd.	Obiit Gaufridus Ribole. Obiit Agnes de Brouei. Domina de Fracsino (1).
Prid. Id.	Obiit Raginaldus de Marce, miles. Obiit Renatus de Saint-Aulbin, nobilis.
XVIII Kal. Decemb.	Obiit Gaufridus Andegavorum comes. Obiit Guillelmus de Curia-Cæsaris, miles, et Marcibilia ejus uxor.
XVII Kal.	Sancti Macuti episcopi et confessoris cenomanis. Sancti Paduini abbatis. Ipso die obiit Hermenim, reclusa apud sanctum Vincentium.
XVI Kal.	Obiit Gaufridus Frelon, episcopus cenom.
XV Kal.	Obiit Hamdis, monacha et reclusa istius loci.
XII Kal.	Obiit Hasto de Sancto Homero et Benedicta ejus uxor (2).
X Kal.	Obiit Guillelmus de Medurna.
IX Kal.	Obiit Gaufridus de Campania.
V Kal.	Obiit Agnes de Bellomonte.

DECEMBER.

Kal.	Civitat. cenoman, depositio sancti Domnoli, episcopi et confessoris.
Prid. Non.	Obiit Fulco de Montibus, miles.
VIII Id.	Obiit Albericus de Sableio (3). Obiit Fulquetus de Courtarvel.
VI Id.	Depositio sancti Leonardi, eximii confessoris. Obiit domina Catharina de Coësmes, abbatissa. 1599.
Pridie. Jd.	Obiit Nicholaa, abbatissa.
XV Kal. Janu.	Obiit Hildebertus turonnensis archiepiscopus. Item. Obiit Guillelmus d'Ambrières.

(1) Je pense qu'il faut lire : Agnes de Broucin, domina de Fraxino.

(2) Lisez : « Hasto de Sancto Aumero », Haste de Saint-Omer, seigneur de Challes, riche bourgeois du Mans, dont il est souvent fait mention dans les titres et dans les rôles du XIV^e siècle.

(3) Alberic de Sablé, père de Guillaume, dont il a été déjà fait mention.

XI Kal. Obiit Guido filius comitis de Pontivii.
X Kal. Obiit Berengeria regina Angliæ. Obiit Regina Condida.
IV Kal. Obiit domina Francisca de Courtarvert,
Deo sacrata, anno 1570.

DE LESTANG.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 2^e TRIMESTRE DE 1862.

Séance du 4 avril 1862.

MM. D'ESPAULART, président ; MANCEAU, secrétaire.

M. le Préfet adresse à la Société une lettre de S. Exc. M. le Ministre de l'Agriculture et des Travaux publics, annonçant qu'il met à la disposition de la section d'Agriculture une somme de cinq cents francs, pour être distribuée en primes.

M. Dupeyron, médecin aide-major au 4^e lanciers, sollicite le titre de membre correspondant et envoie à l'appui de sa demande un Essai de topographie médicale du Mans et de ses environs.

M. le Président dépose ensuite :

Exposition de volatiles au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne (règlement). La famille de Menou de Turbilly, par M. Guillory aîné, président de la Société industrielle d'Angers. — Histoire de saint Colomb, l'apôtre des îles et des montagnes de l'Ecosse au vi^e siècle, par M. Florent Richomme, de l'académie de Caen. — Le Moniteur des brevets d'invention (mars 1862). — Histoire de l'Eglise du Mans, par le R. P. dom Paul Piolin, tome V.

M. Boisseau donne lecture d'un travail sur un livre récent de M. Oudot et le principe de la science du droit. On entend ensuite la notice météorologique de mars, par M. Bonhommet, puis la suite du travail de M. Charles sur l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine.

Séance du 18 avril 1862.

MM. D'ESPAULART, président ; VALLÉE, secrétaire

M. le Président communique à la Société une circulaire de la commission pour l'érection d'un monument à Parmentier, sollicitant des souscriptions.

M. d'Espaulart lit une notice historique sur la fabrication de la cire au Mans.

On continue la lecture du mémoire de M. Charles sur l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine.

Séance du 2 mai 1862.

MM. SURMONT, président; MANCEAU, secrétaire.

M. le Président donne lecture de l'introduction d'un travail de M. de Lestang, intitulé : *Martyrologe de l'abbaye de Saint-Julien du Pré*.

M. Lizé fait un rapport verbal sur le travail de M. Dupeyron, présenté à la séance précédente : le vote sur la prise en considération de sa demande d'admission comme membre correspondant est renvoyé à la prochaine séance, vu l'insuffisance du nombre des membres présents.

M. Vallée lit d'abord un rapport sur la notice pomologique de M. de Liron d'Airoles, puis termine la lecture du travail de M. Charles sur l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine.

Séance du 16 mars 1862.

MM. SURMONT, président; MANCEAU, secrétaire.

M. le Président dépose sur le bureau :

Musée du Mans. Origine des Cénomans, par M. l'abbé Voisin. — Les poiriers les plus précieux, par M. de Liron d'Airoles. — La cocotte ou fièvre aphtheuse, particulièrement chez l'espèce bovine, par M. Lemaire. — L'orchestrino-Clément : solution du problème des sons continus sur le piano, par M. J. Roy. — Voyage agronomique en Russie (1859-1860), par M. Aug. Jourdiér, 2^e édition. — Description d'un genre inédit des insectes coléoptères hétéromères, par M. J. Gistel; *Diagnoses insectorum ineditorum, scripsit J. Gistel*; Description d'un sous-genre nouveau des insectes coléoptères des environs du Mans, par M. J. Gistel.

On entend ensuite : 1^o la notice météorologique d'avril, par M. Bonhommet; 2^o un rapport verbal de M. Guéranger sur le congrès des Sociétés savantes, en 1862; 3^o le compte-rendu de la situation financière de 1861, présenté par M. Charpentier au nom de la commission des finances.

La demande faite par M. Dupeyron du titre de membre correspondant est prise en considération. Il est enfin donné lecture d'un travail de M. Letrône sur la race bovine bretonne, et d'une notice de M. Verdier sur les agents physiques dits fluides incoercibles et plus particulièrement sur la chaleur.

M. Guéranger, à la suite du compte-rendu du congrès des Sociétés savantes, demande que la Société souscrive pour l'érection d'une statue à Parmentier, M. le Président fait observer que déjà cette demande a été soumise à la Société et qu'on n'y a pas donné de suite, à cause du manque de ressources.

Séance du 6 juin 1862.

MM. SURMONT, président ; MANCEAU, secrétaire.

M. le Président donne communication : 1° d'un programme des prix proposés par la Société d'Agriculture de Melun; 2° du programme de la 29^e session du congrès scientifique qui aura lieu, à Saint-Etienne, le 8 septembre 1862.

La Société vote une adhésion au congrès.

M. Verdier, à son retour du congrès des délégués des Sociétés savantes, envoie les ouvrages suivants :

Annuaire de l'Institut des Provinces, des sociétés savantes et des congrès scientifiques pour 1862. — Annuaires des cinq départements de la Normandie, publiés par l'association normande, pour 1862. — Analyse géométrique, par Leroyer. — Le lion et le bœuf sculptés aux portails des églises, par l'abbé Corblet. — République des lettres. Constitution de la propriété littéraire, par Sauvage. — Compte-rendu des travaux de la Société impériale d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres de la Loire et de Saint-Etienne en 1861, par M. d'Albigny. — Un numéro du Bulletin de la Société d'acclimatation.

Séjour de Louis XIII au Mans en 1614. Fit-il le pèlerinage de Notre-Dame de Torcé? Mémoire lu par M. d'Espaulart.

On entend ensuite un travail de M. Mégret-Ducoudray, intitulé : *Vêpres Calaisiennes*.

Vu l'insuffisance du nombre des membres présents, le vote sur l'admission de M. Dupereyron comme membre correspondant est renvoyé à la séance prochaine.

SÉANCES GÉNÉRALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE.

SÉANCE DU 16 JUIN 1862.

M. Surmont, président, ouvre la séance, et prononce l'allocution suivante :

MESSIEURS,

Ces séances générales n'ont point pour but de donner à nos travaux plus d'éclat ou de publicité, nos prétentions sont plus modestes ; elles tendent uniquement à obtenir des communications des personnes restées en dehors de notre Société, et à nous mettre en relations plus intimes avec ceux qui aiment à ajouter à leur existence les joies si pures des travaux intellectuels.

Nous cherchons avant tout à nous rendre utiles, et c'est avec le désir d'élaborer franchement, et sous le contrôle de tous, des questions douteuses et intéressantes, que nous aborderons les diverses parties de notre programme.

Je ne crois point d'ailleurs que ce rôle soit sans mérite. J'ai toujours pensé, au contraire, que la vraie considération s'attachait, avant tout, aux travaux sérieux, si modestes qu'ils fussent.

Je n'essaierai donc pas de détourner de nos œuvres les regards critiques, comme je laisserai à d'autres le soin de les louer ; mais je tiens à relever et à constater leur caractère de moralité, parce que notre Société ne s'en est jamais départie et que ces réunions doivent en conserver la tradition.

On chercherait en vain dans nos recueils des traces de cette

littérature malsaine qui, prenant les passions de l'homme pour l'homme lui-même, rêve dans leur développement, soumis à des règles, tout l'idéal de l'humanité.

Nous n'avons jamais, Dieu merci, séparé l'art de bien dire de la science de bien penser.

Et, je ne crains pas de l'affirmer, c'est en cela surtout que doit consister le mérite des Sociétés savantes. C'est à conserver, avant tout, le feu sacré auquel se réchauffent et se revivent les hommes comme les sociétés.

Ce n'est point le lieu de développer ces vérités ; mais pour nous, qui pensons que le mal c'est le bien, parce que, ainsi que l'a dit un grand poète :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,
nous vous demandons d'aborder les questions qui vous seront soumises avec cette disposition d'esprit ; et vous y trouverez, outre le charme de l'intérêt scientifique, la satisfaction d'hommes de bien qui remplissent un devoir.

PROCÈS - VERBAUX

§ 1. SECTION D'AGRICULTURE.

Drainage dans le département de la Sarthe.

Sur cette question du *Drainage dans le département de la Sarthe*, M. le Président a reçu une lettre de M. *Cerizay*, de Laval. La lecture en est faite par M. le Secrétaire : Le département de la Sarthe, comme celui de la Mayenne, contient des parties tourbeuses pour l'assainissement desquelles le drainage rencontre de grandes difficultés ; il peut arriver, en effet, qu'au bout d'un temps variable, de trois mois à deux ans, les tuyaux s'obstruent d'un limon ocreux ou blanc, tantôt léger, tantôt lourd, mais filamenteux, ayant l'aspect de l'huile, et, constitué par une si grande quantité de matière organique, qu'il brûle comme la tourbe. M. *Hervé-Mangon* a expliqué

ces dépôts par l'oxidation, en arrivant à l'air du drain, du protoxide de fer contenu dans ces tourbes, et a proposé une méthode pour parer à ce grave inconvénient. M. Cerizay dit avoir employé sans succès les procédés décrits; il en a donc cherché quelque autre : le drainage en pierre ou en tuyaux recouverts de pierre ne lui a pas donné un meilleur résultat; il n'a pas essayé le drainage en fascines. Il désire consulter la Société sur cette difficulté, en lui soumettant un projet de curage. Une bonde, adaptée dans un regard, permettrait d'arrêter l'eau pendant une demi-journée; la bonde enlevée, il y aurait un écoulement rapide qui entraînerait tout dépôt; en même temps, un marnage à haute dose agirait sans doute sur la constitution du sol. Il a appliqué cette méthode à une prairie de 2,000 mètres de long. L'opération par les bondes de chasse a eu lieu deux fois par semaine pendant un an; le marnage a été fait à la dose de 50 mètres cubes par hectare, la marne présentant une richesse de 90 0/0 de carbonate de chaux. Les dépôts ont complètement disparu depuis deux ans.

Après avoir entendu cette communication de M. Cerizay, M. Guéranger reconnaît, comme lui, l'importance de la question, mais il croit que l'observation de M. Cerizay ne contredit pas la théorie de M. Hervé-Mangon. Qu'arrive-t-il, en effet? D'après lui, le fer entraîné dans le drain s'oxide par le courant d'air qui accompagne l'écoulement de l'eau, et, à l'état de sesquioxide ou d'ocre, il se précipite. L'eau donne aussi un dépôt de matières glaireuses qui concourt à l'encombrement du drain : le fonctionnement cesse donc bientôt. En fermant le drain, le sesquioxide de fer brûle une partie de la matière glaireuse, est réduit lui-même à l'état de protoxide, et constitue des composés solubles : tout s'écoule lorsqu'on ouvre de nouveau le drain. Cette théorie, d'ailleurs, a donné l'explication de ces roussards rubanés si communs dans notre pays, et dont la formation est moderne. L'eau qui traverse les roussards, si elle contient cette matière glaireuse si abondante

dans nos eaux, ou sorte de crénate, va réduire le sesquioxide de fer et l'entraîner à l'état de protoxide, de sorte que la couche traversée va prendre sa coloration rouge et former comme une veine blanche.

Des plantes nuisibles à l'agriculture qui croissent spontanément dans le Département.

M. Guéranger, en prenant la parole, ne se propose pas d'entrer dans tous les développements que le sujet comporte : il mettra de côté les plantes connues de tous les agriculteurs, telles que coquelicots, bluets, etc., il se bornera à citer quelques plantes moins connues, et cependant nuisibles.

1° La cuscute est une petite plante filamenteuse ; elle envahit la luzerne, infiltre ses suçoirs sur les tiges, et, en moins de huit jours, elle aura dévoré une vingtaine de mètres carrés : le seul remède est de faucher la luzerne, qu'elle soit mûre ou qu'elle ne le soit pas : si la seconde pousse donne encore des cuscutes, il faut recommencer à faucher.

2° Il existe une autre plante, dont les habitudes parasites ont été découvertes par M. Decaisne, et qui ont donné la raison des difficultés de leur propagation en horticulture, et par suite les moyens de les multiplier. C'est une plante de la famille des rhinantacées, que les paysans désignent sous le nom de grelot. Elle a une fleur petite, jaune, à tige ligneuse ; quand elle fleurit, elle donne des graines très-nombreuses ; la nature de ses tiges fait déprécier le foin qu'elle a envahi : c'est donc une double perte. Dans cette famille, on peut citer l'euphrase, qui fréquente les prairies sèches et détruit toutes les graminées. C'est une assez jolie plante, dont la culture semblait difficile aux horticulteurs, à cause de ses habitudes parasites.

3° Les orobanches sont également des plantes parasites ; la plupart attaquent, il est vrai, les genêts, mais il est cependant l'orobanche minor, qui se développe sur le trèfle. Si les deux graines se trouvent mélangées, la première coupe est encore assez belle, l'orobanche se développant moins vite ; mais la

seconde coupe est tout entière une récolte d'orobanches à fleurs violettes : c'est alors une récolte nulle. M. Guéranger ignore s'il y a un remède pour la récolte actuelle ; il faut, pour l'avenir, ne pas conserver le trèfle pour la graine dans les champs infestés : c'est un véritable fléau, car le trèfle est perdu et remplacé par un foin de bois sec. Ces remarques peuvent offrir quelque intérêt aux agriculteurs pratiques ; c'est ce qui a engagé M. Guéranger à les communiquer à la Société.

M. Manceau a pu constater sur un champ de lin, dans la Mayenne, le mal qu'occasionnent les cuscutes. Trois hectares étaient envahis ; il était devenu impossible de faire la moindre récolte. Il a entendu conseiller, comme remède, d'arroser trois ou quatre fois avec une dissolution étendue de sulfate de fer. La cuscute se trouvait détruite ; mais il n'a pas vu d'essai de ce genre. Il a signalé sa présence sur les bruyères de Pont-lieue.

M. Guéranger trouve le moyen indiqué un peu dangereux ; car il est à craindre que, en détruisant l'un des deux végétaux, on en vienne à atteindre en même temps l'autre, la plante avec le parasite : le remède lui paraît aussi dangereux que le mal. D'ailleurs, la cuscute est assez commune pour qu'on puisse faire un essai.

Moyens d'améliorer l'agriculture dans le Département.

Un travail (publié plus loin) sur l'état de l'agriculture dans la Sarthe et sur les moyens de l'améliorer, est lu par M. de Villiers..

A la fin de la lecture, M. le Président propose d'engager la discussion sur les questions soumises à l'assemblée. Il reconnaît que M. de Villiers a bien fait voir comment déjà il y a dans la culture une première amélioration, en passant de l'assolement triennal avec jachère à l'assolement sans jachère ; il reconnaît l'importance de la comptabilité en agriculture ; c'est une question pour laquelle un prix a été proposé par une société du Nord de la France ; mais, comme tous les progrès

ne peuvent se faire simultanément, il demande quel ordre M. de Villiers met dans ses propositions, qui tendent à l'amélioration de l'agriculture.

M. de Villiers répond que, dans son travail, il a mis un ordre logique, sans s'inquiéter de l'ordre chronologique : qu'il met au même rang l'amélioration des procédés et l'établissement de la comptabilité, parce qu'elle éclaire le travail et conduit à l'amélioration de ces procédés, sans demander la moindre mise de fonds : que, pour lui, la première amélioration de procédé est le changement des billons en planches : celles-ci exigent l'emploi de meilleures charrues, et permettent l'usage des instruments perfectionnés et un labour à la profondeur qu'on veut. Le sillon perd environ un cinquième du terrain à cause de la raie ; il est vrai qu'alors on n'emploie et qu'on n'use qu'une bien moins grande quantité de fumier. Le système des planches exige donc une augmentation de mise de fonds, mais au moins l'humidité s'écoule mieux quand le travail est parfait ; les semailles s'effectuent très-vite, la herse recouvre le grain, et exige au plus trois hommes par journal.

M. de Villiers trouve donc l'ordre relatif d'une importance secondaire ; néanmoins il voudrait d'abord des améliorations de procédés, en mettant sur la même ligne la comptabilité et le labour en planches, et en second lieu les améliorations de système par un meilleur assolement.

M. Verel, interrogé sur ce point par M. le Président, partage la plupart des idées de M. de Villiers ; il reconnaît l'importance de ces diverses améliorations, sans cependant s'attacher à un certain ordre pour leur introduction. Il lui semble difficile de demander aux paysans de tenir avec soin la comptabilité de leur exploitation, quand un si petit nombre savent lire et écrire, alors surtout qu'on y tient si peu dans les concours régionaux : dernièrement un lauréat d'un de ces concours n'avait pas de comptabilité ; on lui en a fait établir une pour le dernier mois, et, quatre mois après, il était obligé de cesser son exploitation par suite de mauvaises affaires. Quant au change-

ment d'assolement, il faut des capitaux, et, si le fermier en manque, comment le propriétaire servirait-il de bailleur de fonds, lui qui a tant de peine à attendre l'échéance du semestre ? Faut-il, comme le demande M. le Président, commencer par les améliorations de procédés, avant d'arriver à un meilleur assolement ? Pour que ces améliorations fussent possibles, il faudrait que les baux ordinaires fussent changés.

Mais, s'il s'agit, comme le suppose M. Surmont, d'un propriétaire exploitant lui-même son terrain, alors qu'il n'est lié par aucun bail, il serait préférable de commencer par un changement dans l'assolement, si toutefois il a des fonds suffisants pour faire une telle épreuve.

M. Dugrip est peu partisan d'un assolement fixe et préconçu : il serait préférable qu'il fût variable avec la nature du terrain et, dans un même lieu, avec les saisons qui permettent ou empêchent telle ou telle culture : mais la visite et montrée oblige le fermier à ne pas changer de collaïson ; elle l'entrave, sans aucune utilité pour le propriétaire. Il peut arriver qu'un colon ait augmenté la valeur d'une ferme, et cependant l'expert le déclarera débiteur d'une somme bien inférieure pour avoir écheîtré une haie, pour un verrou ou une clef perdus, etc. Il voudrait donc qu'une jurisprudence obligeât le fermier à bien faire, en l'intéressant aux améliorations, en lui accordant sa part dans la plus-value. Le fermier est gêné par la brièveté du bail, n'ayant pas le temps dans douze ans de retirer les frais d'un drainage qu'il n'a pas accompli avant la quatrième année, alors qu'il commence à connaître sa terre. Il est gêné par la détermination des assolements. M. le directeur de la Ferme-École a mis pour condition de son entrée qu'il ne serait tenu à aucun assolement. A Lucé, M. Cosson a obtenu de faire valoir comme il l'entendrait. Comment comprendre qu'à Ballon et à Sablé, à Saint-Calais et à Saint-Mars-la-Bruyère, les baux soient rédigés dans les mêmes termes par les notaires ? Il serait donc à désirer que le fermier fût libre, à condition qu'il ne cultivera pas deux récoltes de paille sur le même fumier,

ou en général deux récoltes de même nature. C'est là la première amélioration, selon lui. Il faudrait, comme l'a dit avec beaucoup de raison M. de Villiers, agir dans une ferme comme dans un moulin : qu'il y ait une estimation à l'entrée et à la sortie, et que toute plus-value donnât droit au fermier à quelque concession. Cette idée a été appliquée par M. Aguinet à ses herbages de Ballon et de Tuffé : surtout que le fermier soit intéressé à laisser, en s'en allant, de la paille et des engrais.

M. *Surmont* fait remarquer que la conclusion des paroles qui précèdent est de ne pas fixer un genre particulier d'assolement ; mais alors quel moyen a-t-on de connaître l'état d'une ferme à l'entrée ou à la sortie du fermier ? Les baux s'appliquant peu aux assolements actuels, les experts, lors de la visite et montrée, se conforment plus aux usages suivis qu'à la lettre du bail ; il faut donc supprimer la clause d'un assolement déterminé, et dire par quel moyen on arrive à constater l'état d'une terre.

Il suffit, aux yeux de M. *Dugrip*, de constater que deux cultures identiques ne se suivent pas ; les différentes plantes prennent divers éléments dans le sol ; car le fumier n'apporte pas tout ; les principes fournis par la terre exigent, pour être assimilables, l'action durable du soleil, de la pluie. Le temps, cet élément nécessaire, est donné par l'alternance ; s'il est vrai que quelques bonnes terres présentent un assolement composé de blé et de seigle, sans orge ni avoine, il préférerait voir semer du trèfle dans le blé pour intercaler ainsi une plante fourragère.

M. *Surmont* demande qu'on cherche à arriver à une solution ; il croit bien à la valeur de la clause qui interdit de mettre plus d'une récolte de grain sur un même fumier, mais, comme on peut fumer beaucoup ou fumer peu, il est nécessaire alors de constater la valeur de la terre à la fin du bail, afin de délivrer le propriétaire d'une juste préoccupation.

M. *de Villiers* rappelle qu'en montrant l'inconvénient de lier les mains d'un fermier, il avait indiqué les principaux moyens

de l'empêcher de mal administrer : on peut exiger, par exemple, qu'il entretienne un nombre déterminé de têtes de bétail ; qu'il cultive une certaine étendue en plantes fourragères ; et d'ailleurs, si le fermier cultive mal quand son intérêt s'y trouve engagé, comment, par un bail, l'obtenir en vue de l'intérêt du propriétaire ?

M. Verel rencontre plus d'une difficulté dans ces propositions de M. de Villiers. Il importe peu que le fermier élève dix têtes de bétail ; mais la difficulté est d'obtenir qu'elles soient bien nourries : on dit qu'en Flandre, à Douai, des experts savent estimer la vraie valeur d'une terre ; c'est là cependant le point délicat.

M. Richard supplie qu'on préserve nos paysans des experts comme de véritables plaies ; en comptant les arbres, les verrous, les vitres cassées, on fait un volume, il est vrai, mais sans résultat utile.

En mettant un terme à la discussion, M. le Président conclut qu'il reste à chercher un moyen d'apprécier les améliorations réalisées sur une ferme.

A la séance suivante, M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Dugrip sur le même sujet. S'il croit important d'établir la prise qui doit être payée au fermier sortant par le fermier entrant, il lui semble qu'il ne serait pas moins urgent de régler une époque pour la fin des baux : il montre quels inconvénients entraînent la différence des termes entre des pays voisins, et le choix d'un mauvais terme : il discute les diverses époques usitées, et propose d'insister pour une époque commune en octobre.

M. Leprince entre volontiers dans ce genre d'idées, ayant vu dans l'est, dans le département de l'Aisne en particulier, des baux qui se terminaient à la Saint-Michel, fin de septembre. A cette époque, les récoltes sont faites, et c'est le moment des labours pour l'ensemencement des graines d'hiver ; on évite ainsi bien des procès. Ailleurs il a vu prendre pour terme la fête de Pâques, malgré son peu de fixité.

M. Guéranger pense que c'est une affaire à régler entre propriétaires et fermiers, et qu'il n'y a pas d'avantage à ce que la Société vienne restreindre sur ce point la liberté.

M. Saint-Martin croit au contraire à l'importance d'une telle question ; la Société, en éclairant ce sujet, peut propager une idée utile si elle fait disparaître l'occasion de mille difficultés entre le colon entrant et le colon sortant.

M. Guéranger croit ne pas devoir entrer dans le fond de la discussion, parce que le débat a été soulevé par M. Dugrip, absent ; il se contentera d'indiquer que ces difficultés peuvent être prévues et levées par des clauses spéciales ; c'est ainsi qu'il peut être décidé que c'est le fermier entrant qui fera les labours.

M. Charpentier demande la permission de faire une observation sur un point du travail de M. de Villiers. Dans son exposé des moyens propres à améliorer l'agriculture, M. de Villiers demande que l'enseignement à tous les degrés interviene ; il ajoute : « Dans les lycées et les collèges, on ne parle d'agriculture qu'avec Virgile ; dans les facultés, on trouve des cours de toutes les sciences pures et appliquées aux arts et à l'industrie, mais pas à l'agriculture. » **M. Charpentier** proteste contre de telles assertions ; chacun peut avoir son avis sur des théories agricoles, mais il ne lui semble pas possible de laisser affirmer un fait quand il est si loin de la vérité. Pour ne parler que des facultés voisines, qui ignore les travaux de chimie agricole de M. Malagutti, à Rennes ? ceux de M. Isidore Pierre, à Caen ? les Conférences d'agriculture de M. Mourière, de Caen, et son Manuel ? Quant aux lycées et aux collèges, M. de Villiers se convaincrait de son erreur en jetant les yeux sur les cours variés qui touchent en mille points à l'agriculture, sans en faire, il est vrai, le but unique.

Des moyens les plus efficaces à employer pour la destruction des hannetons.

M. Guéranger pense qu'il est bon, dans cette question, de rappeler ce qui a été fait précédemment. En 1836, le Conseil

général de la Sarthe avait voté une somme de 75 c. par boisseau, et en outre quelques primes. Les frais du hannetonnage ont ainsi dépassé 17,000 francs : c'est le paiement de 21,400 doubles décalitres, dont chacun contient en moyenne 12,000 insectes : on peut compter ainsi sur une destruction de plus de 556 millions. En supposant que les femelles entraient pour moitié dans ce compte, et que 120 œufs seulement de chacune eussent pu arriver à un développement régulier, c'est avoir préservé le département de plus de 30 billions de vers blancs ; aussi en 1839, trois ans après, on constatait une diminution sensible dans le nombre des hannetons. En 1842, six ans après, M. Blisson publiait un mémoire sur cette question. Depuis 27 ans, les effets du hannetonnage semblent ne plus se faire sentir ; le mal se montre de nouveau ; il paraît naturel de recourir au même remède.

Si la chasse doit avoir lieu, il semble à M. Gaumé que l'époque n'est pas indifférente. De quelle utilité serait-elle après la ponte ? Ce serait une perte de temps et une perte d'argent : il voudrait donc qu'elle la précédât.

M. Guéranger rappelle à la Société qu'on trouvera dans le mémoire de M. Blisson l'examen de ces questions ; qu'il croit difficile de choisir l'époque précise : le mieux, de peur d'erreur, est de détruire tout ce qu'on rencontre.

M. Anfray remarque que la destruction de ces animaux peut être naturelle, et qu'ainsi des pluies abondantes étant survenues il y a quelques années au moment de l'accouplement, il en périt un nombre considérable.

Lorsqu'ils sont pris, leur destruction offre plus d'une difficulté ; M. Racois a vu en 1842, à Beaufay, les enfouir au fond des douves. M. Anjubault reprend les diverses méthodes exposées dans le mémoire publié plus loin ; il s'appuie surtout sur le procédé des fosses : il consiste à creuser une fosse dans un sol battu : sur chaque charge de hannetons, on verse un seau d'eau froide pour les empêcher de s'envoler, et on recouvre d'une pelletée de terre, que l'on tasse fortement : il se forme une véritable masse de fumier.

M. Guéranger craint que le dépotage de cette sorte de guano

ne rende à la liberté un grand nombre de hannetons : on ne saurait trop s'assurer d'une réelle destruction ; un rouleau en pierre passant sur chaque sac serait, pense-t-il, un bon préliminaire à leur enfouissement. A défaut de rouleau de pierre, l'écrasement, qui semble une excellente précaution à M. Anjubault, pourrait être effectué, pense-t-il, par un moulin à pomme ; qu'on peut, à cet égard, laisser toute latitude aux maires, qui, dans leurs rapports en 1837 sur cette opération, n'ont pas signalé de difficulté à la destruction des hannetons qu'on leur apportait. M. Surmont croit qu'il est très-bon de signaler ces divers procédés : les maires se montrant très-satisfaits des renseignements qu'ils peuvent recevoir dans ces circonstances.

M. *Gaumé* fait la remarque que l'enfouissement et le passage du rouleau peuvent déterminer la mort des insectes, mais ne lui semblent pas assurer la mort des œufs fécondés, dont le développement est surtout à redouter : une petite quantité de chaux ne suffirait-elle pas pour les désorganiser complètement ? M. *Anjubault* croit qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper de ces œufs ; c'est en effet en cet état que les hannetons sont le plus vulnérables ; le grand nombre des œufs étant précisément le seul obstacle à une destruction complète par les mille périls de mort qui les attendent. Le dépotage peut se faire en plein jour, ajoute M. *Racois*, puisqu'ils sont crépusculaires.

Quant à l'instrument inventé par M. *Blisson*, comme le rappelle M. l'abbé *Voisin*, M. *Anjubault* le regarde comme d'une application difficile et bonne pour un jardin et non pour les champs.

CHARPENTIER.

§ 2. SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES, PHYSIQUES ET NATURELLES.

M. *Passe* lit un mémoire sur l'augmentation de la richesse publique en France, et ses conséquences sur le bien-être et la moralisation de la population.

M. *Richard* donne lecture d'un travail sur la dépopulation

des campagnes, étudiée spécialement dans une commune du département de la Sarthe, et sur l'abandon des travaux agricoles pour les travaux industriels.

M. Boisseau, procureur impérial, expose verbalement ses appréciations sur les tendances instinctives de la nature humaine, et spécialement sur le sentiment de la vengeance.

Cette communication remarquable sera l'objet d'un travail manuscrit que M. Boisseau ne peut remettre que dans quelque temps.

M. Guéranger entretient la Société des terrains tertiaires de la Sarthe : grès tertiaires, marnes et calcaires lacustres, silex meulière, et indique les matières utiles renfermées dans ces terrains, ainsi que les fossiles que l'on y trouve. Il remettra un mémoire précisant cette communication.

M. Manceau lit un fragment d'une première note sur les plantes phanérogames du bassin de la Maine.

M. le Président dépose trois notes de M. Gistel sur les coléoptères : description d'un genre inédit des insectes coléoptères hétéromères aleiolidés qui doivent habiter en France. — Description d'un genre tout nouveau des insectes coléoptères des environs du Mans. — *Diagnoses insectorum ineditorum*.

MANCEAU.

§ 3. SECTION DES SCIENCES HISTORIQUES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Étude des monuments celtiques.

Relativement à cette question, il est donné lecture de fragments extraits d'une étude historique sur la commune de Penmarc'h (Finistère), par M. Letronne. L'auteur y décrit les innombrables monuments du culte druidique répandus sur le sol de cette contrée, si remarquable par sa sauvage poésie. Il fait passer en revue tous les genres que nous a transmis la colossale et barbare architecture des Celtes. L'intérêt se porte principalement sur plusieurs camps gaulois, dont la mer for

mait le plus formidable retranchement, et sur diverses tombelles, à la découverte desquelles a assisté M. Letrône, et dont certains objets accessoires trouvés dans les fouilles permettent quelquefois de conjecturer la date. L'attention est également attirée par la description d'un *Karneliou* ou cimetière celtique, que l'auteur déclare avoir fait connaître le premier, et qu'il rapproche de la nécropole, si connue, de Karnac.

A la suite de cette communication, M. Guéranger signale un certain nombre de monuments celtiques dans le département de la Sarthe. Il cite celui de Connerré, qui consiste en un monolithe d'une grande dimension, en forme de table, porté sur cinq pierres levées et assez hautes pour permettre d'entrer sous le monument. Il serait à désirer que la Société fît des démarches pour assurer la conservation de ce beau dolmen, que le besoin de matériaux pour bâtir menace incessamment de la destruction. Non loin de là se trouve la ferme de *Pierrefêche*, qui doit son nom à une pierre debout. Ces deux monuments sont tirés d'un gisement de grès placé dans le voisinage. Il en existe beaucoup d'autres dans le département, à Dollon, à Parigné-l'Évêque, à Fouilletourte, etc., qui sont presque tous en grès tertiaire. Il serait utile d'en dresser une liste complète et descriptive.

M. d'Espaulart annonce qu'il a entrepris le travail dont parle M. Guéranger.

M. le docteur *Hupier* a fait parvenir à la Société une lettre qui se rattache à la même question, et dont il est donné lecture. Il s'agit d'une pierre récemment découverte à 0^m 40 environ au-dessous du lit de la rivière de la Dive, à Mamers. La nature de cette pierre, sa forme et son état, conduisent M. Hupier à la conviction qu'elle a servi de meule pour la fabrication d'instruments en pierre. Ce qui le fortifie dans cette opinion, c'est la présence, à un mètre plus loin, d'une portion de marteau celtique en pierre, dont il donne la description. Un os était en outre adhérent à la pierre. Il croit pouvoir conclure que ces objets appartenaient à une habitation lacustre.

M. *Surmont* dit qu'il a vu la pierre décrite par M. Hupier, mais il ignore si les traces d'usure qu'elle porte ont été pro-

duites par des haches celtiques ou par le frottement. Il lui semble également hasardeux d'affirmer que cette pierre provient d'une habitation lacustre. Elle a été trouvée en effet à 0^m 40 de profondeur, et si elle avait appartenu à une habitation, on l'eût découverte plus avant dans le sous-sol. Il est bon, à cet égard, de réserver toute affirmation et d'attendre les révélations de fouilles subséquentes.

M. Guéranger fait observer que M. Hupier parle d'un os adhérent à la pierre, ce qui exclurait l'idée du granit ; la pierre serait de grès relativement récent. Les hachettes gauloises sont communes dans la contrée où a eu lieu la découverte. On en a trouvé à Marolles, à Saône, à Beaumont. Celles de cette dernière localité ont été découvertes par M. Le Prince dans des conditions tout à fait analogues à celles trouvées par M. Boucher de Perthes.

*L'apologue dans notre langue poétique au XIII^e siècle.
Fables de Marie de France.*

Ce sujet est développé dans un travail de M. Richomme.

Recherches sur l'art et les artistes dans le Maine.

Sur cette question, M. d'Espaulart lit un travail intitulé : *A propos d'un buste donné au Musée du Mans.*

M. Surmont demande à faire quelques réserves en faveur de la photographie, qui lui semble avoir été traitée avec trop de sévérité par M. d'Espaulart. Cet art n'a point encore atteint sa perfection. Mais il sera possible de disposer le modèle assez favorablement pour que son image soit reproduite dans les meilleures conditions d'expression et de physionomie. La photographie serait ainsi supérieure à la peinture, et les résultats obtenus permettent de prévoir ce perfectionnement.

M. d'Espaulart est d'avis qu'il y aura toujours entre la peinture et la photographie une séparation radicale. Pour lui, un bon portrait est la nature interprétée. Quand un peintre fait un

portrait, ce qu'il reproduit n'est pas le résultat de la volonté du modèle, mais l'effet de sa propre inspiration. Voilà pourquoi, un mécanisme, qui est purement passif, ne pourra jamais faire autant que le peintre.

M. *Boisseau* ne peut partager les espérances de M. *Surmont*. L'idéal d'un portrait, c'est pour lui la ressemblance. Or, une photographie ne ressemblera jamais autant qu'un bon portrait. Un portrait est ressemblant en effet, quand il reproduit la physionomie. La physionomie traduit une foule de sentiments. Est-ce qu'un portrait reproduit individuellement aucun de ces sentiments ? S'il le faisait, ce ne serait plus un portrait, ce serait un tableau. Il reproduit, non les impressions momentanées, mais l'expression générale et vraie. Cette expression, nous ne l'avons jamais à un moment donné ; elle est même mieux connue de ceux qui nous voient que de nous-mêmes ; elle peut être saisie par l'artiste qui étudie son modèle ; mais c'est là une œuvre de l'intelligence que l'appareil ne pourra jamais accomplir. Il pourra se faire qu'un homme, au moment où il posera, arrive, par suite de bonnes dispositions, à avoir l'expression générale et exacte de sa physionomie ; mais ce sera l'effet du hasard.

M. *Surmont* reconnaît qu'un bon portrait doit donner l'ensemble des éléments de la physionomie du modèle, et non un seul. Pour y parvenir, l'artiste doit observer longtemps ce modèle. Le photographe peut faire de même, et il aura la supériorité que lui donne la précision de son appareil. Dès à présent, il existe des reproductions dans lesquelles le modèle est embelli, idéalisé. Si c'est l'effet du hasard, on peut en faire la règle par l'étude. Les traités prescrivent en effet d'étudier, d'observer les modèles. Il y a donc lieu de prévoir que la photographie arrivera à reproduire le résumé des qualités du modèle.

M. *d'Espaulart* fait observer de nouveau que ce résumé des qualités essentielles, cette interprétation du moral qu'on fait rayonner sur le physique, n'est jamais le fait du modèle ; c'est un travail de volonté qui ne vient que de l'interprète, et que le photographe ne peut faire opérer à son instrument.

M. Richard n'accorde à la photographie que le pouvoir de traduire les traits à un moment donné. Le peintre, lui, ne traduit pas, il interprète. Or, ce n'est pas dans la traduction exacte que réside le mérite de l'image, mais dans une sorte de conformation des lignes à leur attitude habituelle et normale. La peinture fait de la synthèse, et la photographie de l'analyse.

M. Gaumé conclut que, dans l'un comme dans l'autre cas, il est nécessaire que l'artiste connaisse dès longtemps son modèle.

De l'état actuel de la science du beau en France.

A propos de cette question, M. Théry, recteur de l'Académie de Caen, a adressé à la Société son ouvrage intitulé : *Le Génie philosophique et littéraire de saint Augustin*, dans lequel est exposé le système de l'illustre évêque sur le Beau. Il est donné lecture de passages dans lesquels est développé ce système qui est ainsi résumé par l'auteur :

« Le fond de cette théorie, c'est qu'il existe, au-delà de la réalité présente et sensible, une réalité plus substantielle et plus large, qui est l'idéal de la première. Cet idéal est parfait; le littérateur comme l'artiste, ne peut s'approcher de la perfection qu'en tendant vers lui, sans l'atteindre néanmoins, parce qu'il n'est pas un but, mais une perspective. Or, il n'y a qu'une nature parfaite, celle de Dieu. C'est donc vers Dieu que l'homme doit tendre dans les aspirations du goût, comme dans l'accomplissement du devoir. Dieu est le beau absolu, comme il est le bien et le vrai absolus. Le beau est donc un des grands attributs de la nature divine, et l'homme imparfait, image de Dieu parfait, ne rencontrera le beau qu'en s'élevant vers son auteur. »

M. Théry, s'appuyant sur ces principes, en fait l'application à la littérature et à l'art contemporains, en stigmatisant le réalisme, né d'un système philosophique fondé sur la sensation, et ce lyrisme vague et fantastique, produit d'imaginations dénuées de croyances directrices, qui a donné lieu à la réaction du matéria-

lisme réaliste. L'honorable écrivain indique le milieu où se trouve la réalisation du beau, d'après les règles supérieures fixées par saint Augustin, et dont les principales sont la vérité, l'unité, la gradation naturelle des idées et la présence de l'idée de Dieu.

M. *Anjubault* communique sommairement à l'assemblée le résultat de recherches qu'il a faites sur Scarron. Scarron, dans ses rapports avec Le Mans, a donné lieu à deux questions auxquelles la tradition a répondu : 1° A quelle époque a-t-il habité Le Mans? — La tradition dit : « Vers le milieu du XVII^e siècle. » 2° Où habitait-il? — Dans la maison du Parvis de Saint-Julien, où se trouve actuellement le Cercle de la Paix. La tradition ajoute qu'il était chanoine du Mans. On a nié ce fait, en se fondant sur le caractère de Scarron. La tradition est cependant constante, et elle est justifiée sur tous les points. M. Anjubault déclare être dès à présent certain que Scarron a habité la maison du Parvis de Saint-Julien ; il en aura prochainement la preuve authentique. Il peut fournir actuellement la preuve irrécusable que Scarron a été chanoine du Mans et y a possédé une prébende. Sa nomination, signée de l'évêque Charles de Beaumanoir, est du 18 décembre 1636. L'acte de nomination, qui se trouve au registre des délibérations du chapitre de la cathédrale, le qualifie de clerc du diocèse de Paris. Scarron jouit de son canonical et prenait part aux délibérations du chapitre. Le même registre contient la pièce dans laquelle il résigne ses fonctions et qui porte la date de 1662. On a ainsi les deux points extrêmes de son séjour au Mans. M. Anjubault annonce qu'il donnera à la Société une note avec pièces justificatives sur ce sujet.

M. de *Lestang* présente un compte-rendu des séances du Congrès général des Sociétés savantes de 1862, pour la partie archéologique.

M. l'abbé *Voisin*, reprenant les opinions émises au Congrès sur la décoration murale des églises, déclare que, dans les anciennes églises du pays, il n'y avait de peintures qu'à la voûte.

C'est ce que l'on a remarqué récemment en réparant l'église de la Couture du Mans, où les colonnes et tout ce qui se trouvait au-dessous de la voûte étaient dépourvus de peinture. L'usage était de couvrir de tapisseries les parties inférieures. M. l'abbé Voisin en tire la preuve d'une église de Blois où se voient encore sur les colonnes les boucles destinées à soutenir les tapisseries.

M. *Gaumé* pense que les tapisseries qui couvraient les colonnes ne devaient porter que des motifs d'ornementation. Celles qui représentaient des figures ne pouvaient être placées que dans les entrecolonnements. Appliquées sur les colonnes, elles eussent été sans effet, à cause de la saillie des moulures. En thèse générale, la peinture sur tapisserie est préférable dans les églises à la peinture à l'huile, qui ne peut se voir que dans de certaines conditions de lumière, disposition peu convenable pour la dignité du lieu.

M. *Pallu* est d'avis que la plupart des églises de France, si leurs peintures ne représentaient pas toujours des personnages, étaient du moins entièrement peintes. On a découvert des peintures régnant sur toute la surface de l'édifice à Saint-Martin de Tours et dans plusieurs églises de Poitiers, telles que Saint-Hilaire, Sainte-Croix, qui date du temps de Charlemagne, Saint-Jean, qui remonte peut-être au iv^e siècle, et dans laquelle les peintures ont été renouvelées plusieurs fois. Ces peintures existaient, non-seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur, comme on peut le voir au porche méridional de la nef de Saint-Julien du Mans. L'idée des artistes était de former un ensemble d'ornementation au moyen des vitraux et des peintures murales. Les représentations ainsi figurées avaient une grande utilité à une époque où l'on n'avait pas de livres; mais elles présentaient l'inconvénient de rendre les églises obscures. Aussi les peintures ont-elles diminué après l'invention de l'imprimerie.

M. *Garnier* cite l'un des plus beaux spécimens de l'art du xiii^e siècle, le chœur de la cathédrale de Cologne, comme étant recouvert du haut en bas de peintures qui remontent à l'époque

de la construction. — En principe, il estime que pour les colonnes on ne peut employer que la peinture de décoration, et qu'il faut réserver la représentation des personnages pour les entrecolonnements.

M. *Pallu* regarde les peintures comme préférables aux tapisseries, qui ont l'inconvénient de cacher les sculptures.

M. *Gaumé* croit que les tapisseries n'étaient qu'une ornementation accessoire. Elles ne devaient être employées que pour les grandes cérémonies et dans les parties inférieures de l'édifice; elles n'empêchaient pas les peintures de décorer les parties plus élevées.

M. le Président prie l'assemblée de se prononcer sur la question de savoir si, au point de vue du goût, les monuments religieux doivent être peints ou rester nus.

M. l'abbé *Voisin* distingue, à cet égard, entre les différents styles d'architecture. La peinture convient au style byzantin, mais non au style gothique, où elle dissimule les sculptures. A Saint-Julien, par exemple, où abondent les sculptures délicates, la peinture serait regrettable.

M. *Garnier* ne croit pas qu'il soit possible d'appliquer les peintures à sujets aux édifices des XIII^e et XIV^e siècles. Où les placer en effet? Dans les bas-côtés seulement, où se trouvent des panneaux; mais là encore sont placées souvent des colonnes engagées qui réduisent la surface. On ne peut donc comprendre pour ces édifices que de la peinture d'ornement.

M. l'abbé *Voisin* rappelle que beaucoup d'essais de peintures murales se font dans le département. Une grande difficulté dans ces expériences vient de l'emploi du silicate de potasse dont les proportions convenables ne sont pas encore connues. Il arrive souvent que le mur se salpêtre et que la peinture disparaît.

M. *Guéranger* indique les effets qui doivent se produire d'après la théorie. La silice se porte sur la chaux du mur et forme un silicate de chaux, et la potasse devenant libre peut engendrer le salpêtre, qui détériore le monument.

VALLÉE.

DES MOYENS D'AMÉLIORER L'AGRICULTURE

DANS

LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE.

Un mouvement fort remarquable entraîne en ce moment tous les esprits vers l'agriculture ; le mot de Progrès agricole est dans toutes les bouches, et l'on voit se former de nombreuses entreprises d'améliorations. Notre département n'est pas resté en arrière de ce mouvement, mais il a encore beaucoup à faire pour arriver au niveau des contrées les plus avancées dans l'art agricole.

Si l'on veut marcher à pas rapides et sûrs dans la voie du Progrès, il me semble qu'il est de toute nécessité de déterminer d'une manière précise le but que l'on désire atteindre. Il faut tout d'abord examiner l'état actuel de l'agriculture, rechercher, parmi les améliorations les plus désirables, lesquelles peuvent être immédiatement introduites, lesquelles ne peuvent venir que plus tard ; étudier ensuite les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'agriculture, et chercher les moyens de les surmonter.

C'est là ce que nous avons essayé de faire pour le département de la Sarthe. Notre travail est assurément bien incomplet et bien imparfait ; mais nous aurons atteint le but de nos désirs si nous avons jeté quelques jalons sur une route encore nouvelle et déterminé une personne plus compétente que nous à tracer la voie d'une manière définitive.

Dans une première partie, nous essaierons d'exposer sommairement l'état de chacune des branches de notre agriculture ; nous chercherons en même temps quelles améliorations

peuvent y être introduites, et dans quel ordre il convient de les amener.

Dans une seconde partie, nous examinerons les obstacles qui s'opposent au progrès de l'agriculture, et nous nous efforcerons de trouver les moyens de surmonter ces obstacles et de hâter autant que possible la marche du Progrès.

PREMIÈRE PARTIE.

État de l'Agriculture et améliorations à introduire.

Il n'entre nullement dans ma pensée de donner ici un état détaillé de toutes les pratiques agricoles du département, et de comparer les progrès déjà réalisés dans les différents cantons. M. Dugrip a traité cette question d'une manière beaucoup plus parfaite que je ne pourrais le faire, dans l'excellent Mémoire qu'il a lu aux dernières séances générales. Nous envisagerons la question dans toute sa généralité, en la divisant de la manière suivante : 1° Instruments. 2° Façons à la terre. 3° Drainage et irrigations. 4° Engrais. 5° Procédés de culture. 6° Assolement. 7° Animaux. 8° Bâtiments. 9° Chemins. 10° Comptabilité. 11° Ordre à suivre dans les améliorations.

§ 1^{er} Instruments.

Les instruments employés par les cultivateurs de la Sarthe sont peu nombreux et fort imparfaits; ils se réduisent le plus généralement à trois : la charrue, une espèce de herse triangulaire à laquelle on donne le nom de *feroisse*, et une sorte de petit scarificateur que l'on nomme herse.

CHARRUE. — La charrue en usage dans notre département, sans être des plus mauvaises, est cependant fort défectueuse. Le soc est un morceau de fer en forme de pyramide triangulaire allongée; il n'a pas de partie tranchante et par conséquent ne fait que pousser un peu de côté les racines des mauvaises herbes sans les couper. Une planche plate remplit l'office de versoir. Depuis quelques années, plusieurs fabricants du pays construisent des charrues en fonte qui ont sur les anciennes

charrues en bois l'avantage d'une plus grande solidité et d'une meilleure construction.

L'immense supériorité de la charrue Dombasle est tellement évidente que je ne m'arrêterai pas à la démontrer.

Pourquoi donc a-t-on tant de peine à faire adopter de bons modèles de charrues ? Cela tient à peu près uniquement à ce que le soc large et le versoir contourné des bonnes charrues ne peuvent pas donner à la terre la forme des sillons auxquels nos cultivateurs sont habitués. Quelques-uns cependant se sont décidés à faire usage de charrues Dombasle ; ils en ont été satisfaits, et il y a lieu d'espérer que d'autres imiteront leur exemple.

HERSES. — La grande herse, à laquelle on donne le nom de *feroisse* ou *feroi*, consiste en un triangle formé par trois soliveaux armés d'un rang de chevilles de bois ; un anneau fixé au sommet d'un des angles sert à attacher le crochet de traction. La description de cet instrument suffit pour en faire comprendre toute l'imperfection.

Ce que l'on nomme herse, dans les environs du Mans, n'est autre chose qu'un scarificateur très-léger, courbé de manière à prendre à peu près la forme d'un sillon et armé d'un grand nombre de dents courtes et tranchantes comme des lames de couteau. Cet instrument sert à émottier à l'époque des semailles ; mais son action est peu énergique, et tout-à-fait superficielle.

La herse Valcourt et le scarificateur remplaceraient avec grand avantage les herses que nous avons passées en revue ; la fabrique de Nancy construit une houe à cheval, qui, au moyen de pieds de rechange, peut tenir lieu de scarificateur dans les petites exploitations.

ROULEAU. — Le rouleau est peu employé dans la Sarthe ; il y en a de deux sortes : le rouleau brise-mottes qui est ordinairement composé de disques de fonte enfilés sur un axe, et le rouleau compresseur qui se compose d'un, ou mieux de deux cylindres en bois, en pierre ou en fonte. Ces deux sortes de rouleaux sont d'une grande utilité, le premier pour émottier les

terres argileuses, le second pour donner aux terres sableuses plus de consistance.

HOUE A CHEVAL ET BUTTOIR. — La houe à cheval et le buttoir sont deux instruments très-précieux pour la culture des plantes sarclées. Leur adoption aurait pour effet d'améliorer considérablement la culture des récoltes racines, tout en économisant la main-d'œuvre.

MACHINES A BATTRE. — La machine à battre est complètement naturalisée dans notre département ; il ne reste plus qu'à guider les cultivateurs dans le choix du modèle.

MACHINES A MOISSONNER, A FANER, ETC. — On s'occupe beaucoup, depuis un certain nombre d'années, de construire des machines qui rendent plus prompts et plus économiques les travaux de la fanaison et de la moisson. Plusieurs machines de ce genre existent dans la Sarthe et y ont produit des résultats satisfaisants ; il y a tout lieu de croire qu'elles s'y répandront peu à peu.

Il serait trop long de passer en revue tous les instruments dont l'importation peut être utile, nous nous sommes bornés aux principaux. On pourrait encore citer le tarare perfectionné, le crible trieur, les ustensiles de laiterie en fer battu, etc.

La substitution des bons instruments aux instruments grossiers du pays est le premier pas dans la voie des améliorations agricoles. L'emploi d'un instrument nouveau n'entraîne pas à de grands changements dans les habitudes, il n'occasionne pas de grands frais, et cependant il familiarise avec l'idée du progrès et fait comprendre la valeur d'un travail bien exécuté.

Des efforts ont été tentés pour introduire dans la Sarthe l'usage de bons instruments ; ces efforts ont été couronnés de succès qui promettent de grandes espérances pour l'avenir.

§ 2. *Façons à la terre.*

LABOURS. — Dans la Sarthe, on laboure en sillons et à une profondeur qui dépasse rarement 12 centimètres. Pourquoi en sillons et non en planches ? Presque tous les cultivateurs

vous répondront : C'est à cause de la nature de la terre. On vous fera cette réponse au milieu des sables de Changé, on vous en dira tout autant dans les terres argileuses de Marolles. On laboure en sillons parce que la charrue ne peut pas faire un labour assez profond et assez parfait pour réussir en planches, et que, d'ailleurs, en ne faisant travailler qu'une même couche de terre amoncelée sur une partie du champ, on a besoin d'une moindre quantité de fumier, et par conséquent d'un moindre capital. Ainsi s'explique l'insuccès de ceux qui ont essayé de faire des planches avec la charrue du pays.

On a beaucoup discuté depuis trois ans sur les labours en planches et en sillons, la supériorité des planches a été démontrée et reconnue. Je ne reviendrai pas ici sur cette discussion. Les sillons forment un obstacle insurmontable à l'emploi de presque tous les instruments perfectionnés; ils ne permettent pas les labours profonds, car il serait impossible de faire tenir sur la crête du sillon la terre sortie des deux dernières raies, si elles avaient une profondeur de 20 c. seulement. Cependant les labours profonds sont indispensables pour obtenir d'abondantes récoltes (1).

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, le *Traité d'Agriculture* de Matthieu de Dombasle a été livré au public; je suis heureux d'y trouver formellement exprimée l'opinion que je soutiens ici. Matthieu de Dombasle est un juge dont personne ne contestera la compétence, et que l'on ne peut accuser de condamner légèrement les anciens usages locaux. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« En parlant des diverses manières de disposer le sol par les labours, j'ai omis de parler de celle que l'on appelle *labourer à sillons* dans plusieurs de nos départements du centre et de l'ouest, parce que c'est une opération à laquelle on ne peut appliquer proprement le nom de labour..... Le défaut radical des cultures à sillons tient, non-seulement à ce que toute la surface du sol ne peut être cultivée à une profondeur uniforme, mais aussi à ce que toutes les parties du terrain ne sont pas cultivées en même temps..... Le préjugé en faveur de la culture à sillons est fort enraciné dans beaucoup de cantons : on entend dire à une multitude de cultivateurs, et même à des propriétaires peu éclairés, que la nature particulière de leur terre rend ce genre de culture plus profitable que tout autre. Il est certain, au contraire, qu'il n'existe dans la nature du sol des cantons où règne la pratique des sillons aucune circonstance particulière qui puisse justifier cette pratique. »

MENUES CULTURES. — Dans la Sarthe, on ne connaît d'autres moyens d'ameubler le sol que le labour, le hersage à la *feroisse*, et enfin les bras ; le labour et l'émottage à bras sont des procédés extrêmement lents et coûteux, la *feroisse* abat les sillons plus qu'elle ne brise les mottes. Un coup de scarificateur peut bien souvent remplacer un labour, il demande trois fois moins de temps et revient à trois fois moins cher ; la herse et le rouleau, employés à propos, remplacent fort bien le travail des bras, font plus vite et à bien meilleur marché.

§ 3. *Drainage et Irrigations.*

Les bons effets du drainage sont aujourd'hui connus de tout le monde, et le seul obstacle qui s'oppose à sa plus grande extension est le défaut d'argent.

L'irrigation est rarement pratiquée et surtout bien entendue, excepté dans les environs de Sillé-le-Guillaume. Assurément on n'a pas toujours à sa disposition un cours d'eau sur lequel on puisse établir des barrages ou des machines hydrauliques ; mais dans notre département, où les accidents de terrain sont nombreux, on peut presque toujours recueillir les eaux pluviales qui découlent des terres supérieures, et les diriger sur les prés qui occupent le fond des vallées. Ces eaux chargées de limon produiraient d'excellents effets, et en les utilisant pour l'irrigation on les empêcherait de raviner les chemins. Quelques saignées, quelques rigoles creusées dans les moments où les travaux pressent le moins, suffiraient pour remplir ce double but.

§ 4. *Engrais.*

L'engrais est, dit-on, la richesse du cultivateur. On ne le croirait pas à voir la négligence inconcevable que le plus grand nombre des fermiers apportent à sa préparation et à sa conservation. Le fumier qui sort des étables est jeté négligemment comme un objet de rebut ; entassé le plus près possible de l'étable pour éviter l'embarras de le transporter, il devient ce

qu'il peut, le soleil le dessèche, la pluie le lave, sans qu'on y prenne garde, le purin qui s'en écoule va embourber les chemins ou infecter l'eau de la mare, et c'est déjà bien beau lorsqu'une rigole le dirige, vaille que vaille, vers un pré, sauf à en perdre les trois quarts en route.

Etablir une aire un peu inclinée, préserver le monceau de l'égout des toits, l'arroser un peu lorsque le soleil est trop ardent, recueillir le purin et l'employer soit en arrosages, soit en composts, seraient choses bien faciles et d'une grande utilité.

§ 5. *Procédés de culture.*

Les procédés de culture sont loin d'avoir atteint toute la perfection désirable; encore sont-ils généralement exécutés avec bien peu de soin. Sans doute on rencontre des cultivateurs soigneux, *curieux*, comme on dit dans le pays, qui mettent tout en œuvre pour bien faire, mais ceux-là sont rares. Lorsque le blé est semé, on ne paraît pas se douter qu'il y ait autre chose à faire qu'à le laisser pousser. Cependant l'expérience a démontré qu'un coup de herse au printemps agit très-efficacement pour favoriser le tallement; immédiatement après le coup de herse, le blé paraît déraciné, enterré, on croirait tout perdu; mais il n'en est rien, et au bout de quelques jours la plante a repris une nouvelle vigueur. C'est de là que vient le proverbe : *Un herseur de blé ne doit jamais regarder derrière lui*. Ce hersage détruit un grand nombre de mauvaises herbes qui sont moins profondément enracinées que le blé. Dans certaines terres que la gelée soulève, les grains se trouvent fort bien d'un coup de rouleau donné au commencement du printemps.

On a assez l'habitude de sarcler les blés lorsque l'herbe y est abondante, mais il ne faut pas oublier que le sarclage n'est pas un moyen de détruire les mauvaises herbes; il produit quelque bien pour le présent, mais aucun pour l'avenir. S'il était possible d'enlever brin à brin toutes les mauvaises herbes,

sans doute il n'en paraîtrait guère l'année suivante, et en renouvelant plusieurs fois cette opération, il n'en resterait plus ; mais on n'arrache en réalité qu'une petite partie des mauvaises herbes ; on en laisse bien plus qu'on en arrache, et l'année suivante il s'en trouve tout autant que par le passé.

Un excellent moyen consiste à herser fortement, peu de temps après la récolte des grains, puis à donner un labour peu profond quelques semaines après. Les grains des mauvaises herbes qui ont mûri avant le blé, se trouvant au milieu de la terre remuée par le hersage, germent à la première pluie ; le labour les enterre et en fait périr la plus grande partie, celles qui ne sont pas détruites ne peuvent porter graine, à cause de la saison avancée.

Le véritable moyen de se débarrasser des mauvaises herbes, c'est de soigner les récoltes sarclées. Le travail se fait le plus souvent à la main ; il coûte fort cher : c'est ce qui fait qu'on le néglige ; au moyen de la houe à cheval, on exécute ces binages avec beaucoup de promptitude et d'économie.

§ 6. *Assolement.*

L'assolement triennal pur avec jachères n'est plus guère pratiqué dans la Sarthe ; partout où l'on a conservé l'assolement de trois ans, la sole de jachère est occupée en grande partie par du trèfle, des pommes de terre ou du chanvre. On a assez généralement adopté un assolement de quatre ans, composé de la manière suivante :

- 1^{re} année : Pommes de terre ou chanvre.
- 2^e — Blé fumé.
- 3^e — Orge avec trèfle.
- 4^e — Trèfle.

Les inconvénients que présente cet assolement sont faciles à saisir : il laisse les mauvaises herbes se multiplier ; il est épuisant et peu productif.

Le fumier que l'on applique au blé, dans toutes les pièces de terre où l'on ne fait pas de chanvre, apporte un assez bon

nombre de mauvaises herbes, qui s'ajoutent à celles que le sol contenait déjà. Ces herbes se développent au milieu du blé et lui causent un certain dommage, et, ce qui est pis encore, beaucoup d'entre elles mûrissent avant la moisson et infestent le sol de leurs graines. L'année suivante, les mauvaises herbes abondent au grand préjudice de l'orge et surtout du trèfle. Une récolte sarclée tous les quatre ans suffit à peine pour tenir le terrain dans un état passable de propreté lorsqu'elle est très-bien soignée, qu'est ce donc lorsqu'elle est négligée, comme cela a lieu fort souvent ?

Le trèfle revient tous les quatre ans à la même place ; il est incontestable que c'est trop souvent, excepté dans quelques terres privilégiées, fort rares. De là vient que les coupes de trèfle sont rarement abondantes, souvent même très-médiocres.

La pomme de terre, placée à la quatrième année après la fumure, ne peut donner qu'un faible produit.

En résumé, la bonne place et le fumier sont réservés aux récoltes qui se vendent immédiatement, les fourrages ne viennent qu'après que la terre a rendu tous les sucs fertilisants qu'on lui avait donnés. Il est aisé de comprendre qu'un pareil assolement est essentiellement épuisant : on enlève à la terre, dans le cours d'une rotation, du blé, de l'orge, souvent de la graine de trèfle, du chanvre et quelquefois une partie des pommes de terre ; que lui rend-on ? une quantité médiocre de trèfle, de pommes de terre et de la paille que, vu le peu d'abondance des deux premiers produits, on fait manger en assez grande quantité. La pénurie des matières fourragères ne permet pas de nourrir beaucoup de bétail, et entraîne, comme conséquence, disette de fumier, et par là même de faibles récoltes.

Sans doute, les prairies naturelles viennent fournir leur contingent de fourrages, mais ces fourrages coûtent plus cher qu'on ne le croit communément, et bien des prés donneraient un produit plus avantageux si on les soumettait à la culture.

Un semblable assolement est essentiellement vicieux dans

son principe, il n'a d'autre mérite que de permettre l'exploitation du sol avec un capital très-restreint. Il faudrait lui substituer l'assolement alterne. La formule la plus simple et la mieux en rapport avec les besoins et les habitudes du pays me paraît être la suivante.

1^{re} année : Plante sarclée fumée (pommes de terre, betteraves, chanvre, colza).

2^e — Céréales.

3^e — Trèfle et fourrages.

4^e — Céréales.

La plante sarclée étant abondamment fumée donne un riche produit et laisse néanmoins à la terre une fertilité suffisante. Le trèfle semé dans la céréale (blé ou orge), qui vient en seconde année, trouvant un terrain récemment nettoyé de mauvaises herbes, pousse avec vigueur et étouffe celles que les binages n'avaient pas détruites. Le succès de la dernière céréale, blé sur trèfle, est regardé par tous les agriculteurs comme le mieux assuré.

On voit que, dans cet assolement, la bonne place est réservée aux racines et aux fourrages ; il est donc améliorant. Lorsque le sol est parvenu à un assez haut degré de fertilité, on peut donner plus d'extension à la culture du chanvre et du colza, et laisser venir une partie des trèfles à graine.

L'assolement alterne donne des produits beaucoup plus élevés que l'assolement en usage dans la Sarthe ; mais il exige d'abondantes fumures, un bétail plus nombreux, des avances bien plus considérables ; c'est là le véritable obstacle à son adoption.

§ 7. Animaux.

Toute amélioration dans les races doit être précédée par l'amélioration de la culture proprement dite. La meilleure race, lorsqu'on n'a à lui donner qu'une nourriture grossière et peu abondante, ne rend pas même les services de la race du pays qui est habituée à ce régime. Au contraire, la race du pays

s'améliore graduellement à mesure qu'elle reçoit une meilleure nourriture. Il me semble donc prudent d'attendre, avant d'appeler des races étrangères plus parfaites, que nos étables soient prêtes pour les recevoir.

NOURRITURE. — Autrefois les bestiaux n'étaient guère nourris à l'étable que lorsque la saison ou le mauvais temps ne permettaient pas de les envoyer au pâturage. On a depuis longtemps reconnu que cette méthode est très-peu avantageuse ; les animaux nourris ainsi font fort peu de fumier, perdent autant de nourriture qu'ils en consomment ; et, de plus, une terre à l'état de pâturage ne donne le plus souvent qu'un produit énormément inférieur à celui qu'elle peut rendre lorsqu'on la cultive. La nourriture à l'étable prend de jour en jour plus d'extension ; il ne s'agit donc que de continuer l'impulsion donnée.

L'alimentation pendant l'hiver réclame des améliorations importantes. La paille et le foin forment presque les seuls aliments pendant cette saison ; on cultive bien des betteraves et des choux, mais en très-petite quantité et presque comme jardinage ; c'est à la culture de ces plantes qu'il importe de donner une plus grande extension ; par leur moyen, on évite de donner l'hiver une nourriture exclusivement sèche et les animaux s'en trouvent fort bien.

§ 8. *Bâtiments.*

On ne peut nier les progrès considérables que les constructions rurales ont faits depuis quelques années ; cependant il reste encore beaucoup à faire.

On se préoccupe sérieusement de la dépopulation des campagnes et du dommage qui en résulte pour l'agriculture ; il me semble que des constructions rurales bien entendues sont un moyen efficace de contribuer à arrêter cette désertion. Les logements des cultivateurs sont, en général, peu faits pour retenir leurs hôtes : une grande chambre, basse d'étage, enfumée, mal éclairée, avec une couche de terre forte pour par-

quet, il y a bien loin de là aux maisons qu'occupent à la ville les ouvriers un peu aisés. Les maisons construites depuis une trentaine d'années sont assurément beaucoup plus propres et plus commodés.

Les étables et les écuries sont presque toujours trop peu spacieuses, et manquent à la fois d'air et de lumière. A l'époque où les animaux passaient presque tout le temps au pâturage, le moindre abri pouvait suffire; la nourriture à l'étable donne lieu à de plus grandes exigences, il faut un espace suffisant pour que la température ne s'élève pas outre mesure; il faut que l'air se renouvelle assez fréquemment pour n'être pas vicié, sans que cependant il existe des courants rapides qui peuvent occasionner des maladies. La lumière est également très-nécessaire.

§ 9. Chemins.

L'homme qui passe sa vie au milieu des villes et qui ne voyage qu'en chemin de fer ou en diligence ne peut se faire une idée exacte de ce qu'à la campagne on appelle un mauvais chemin. Qu'on se figure une voie de 3 ou 4 mètres de largeur, dominée par deux talus élevés, surmontés eux-mêmes d'une haie qui intercepte l'air et le soleil; la surface tout entière est une boue pâteuse coupée par deux ornières profondes; on y rencontre de distance en distance des flaques d'eau stagnante qui sèchent à peine dans les grandes chaleurs de l'été. Tel est le mauvais chemin : impraticable pour les piétons, un cheval a bien de la peine à y trainer une charrette vide.

Et il ne faut pas croire qu'un mauvais chemin soit une chose rare et exceptionnelle; le nombre en est fort grand parmi les chemins d'exploitation, et ceux qui ne sont pas tout-à-fait mauvais sont encore fort loin d'être bons.

Heureux les cultivateurs dont les terres ont accès sur des chemins bien entretenus : ceux-là peuvent sans peine porter leurs grains au marché, charroyer, quand ils le veulent, leur fumier dans leurs champs et même en amener de

la ville. Avec de mauvais chemins, il faut doubler l'attelage pour transporter une faible charge, il faut une semaine pour fumer un champ qu'avec de bons chemins on fumerait en deux jours, et encore arrive-t-il de temps à autre que le transport est tout-à-fait impossible.

Le mauvais état des chemins d'exploitation tient à plusieurs causes : la négligence des cultivateurs qui ne se donnent aucune peine pour entretenir les chemins, l'ignorance où ils sont des moyens à employer, et surtout la très-grande difficulté de l'entente entre les intéressés pour contribuer à la dépense.

Ce dernier obstacle ne peut être levé que par une loi autorisant la formation des syndicats, toutes les fois que cette mesure serait réclamée par les propriétaires de la majorité des terres intéressées. Chacun serait obligé de contribuer à la dépense dans la proportion de son intérêt. Mais en attendant cette loi, déjà plusieurs fois réclamée, il est bon que chacun cherche à atténuer le mal autant que possible. La dépense nécessaire pour réparer un chemin rural est presque toujours assez faible, mais il importe beaucoup que le travail soit bien dirigé. La première chose à faire, c'est d'assécher le chemin ; pour cela on creuse sur le bord un petit fossé s'il n'y en a pas un déjà, en ayant soin de le tenir autant que possible plus profond que les trous du chemin ; on fait écouler l'eau dans ce fossé. Lorsque le chemin est assaini, on peut le niveler en le tenant légèrement bombé au milieu. Les charrettes peuvent alors y passer, mais il faut avoir grand soin de boucher les ornières à mesure qu'elles se forment, afin que l'eau n'y séjourne pas ; la terre une fois bien affermie, on peut empierrer par un temps sec. L'empierrement n'est pas indispensable lorsque le sol est ferme et que le chemin n'est pas très-fréquenté : il suffit dans ce cas de combler les ornières de temps en temps ; mais quand on juge nécessaire d'empierrement, il faut employer une couche de pierre de 10 c. au moins d'épaisseur. Une précaution fort importante pour la conservation des chemins, empierrés ou non, c'est de ne pas faire toujours passer les roues dans le même

endroit, comme le font presque tous les gens de la campagne; un seul point de la chaussée supporte ainsi à lui seul toute l'usure, et elle est bientôt coupée, quelque bonne qu'elle soit. Les premiers jours le tirage est un peu plus considérable, mais bientôt les pierres se tassent, la chaussée s'affermie et la traction devient beaucoup plus facile que si l'on avait formé des ornières, outre que le chemin s'use bien moins et demande par conséquent de moindres frais d'entretien.

§ 10. *Comptabilité.*

La comptabilité est chose tout-à-fait inconnue dans la Sarthe, et, ce qui est plus malheureux encore, beaucoup de personnes instruites ne paraissent pas en bien comprendre l'utilité.

Le défaut de comptabilité est un des plus grands obstacles à la marche du Progrès.

Une comptabilité régulière peut seule éclairer le cultivateur sur la valeur de ses opérations, et surtout sur le mérite d'une nouvelle méthode de culture; seule elle peut lui faire voir clairement ce que lui produit chacune des parties de son capital engagé dans les différentes branches de sa culture et lui indiquer celles qu'il faut augmenter et celles qu'il faut restreindre.

Le négociant et le manufacturier trouvent des capitalistes qui leur prêtent, parce qu'au moyen de leurs livres, on y voit clair dans leurs affaires; le cultivateur est si peu sûr de ses résultats qu'il achète de la terre qui lui rapporte 2 p. 100 plutôt que d'augmenter son capital d'exploitation, qui devrait lui produire 10 ou 12 et même plus.

Lorsque l'agriculture saura tenir une comptabilité, elle trouvera facilement des capitaux.

C'est là peut-être l'amélioration la plus difficile à introduire, d'autant plus que la tenue des livres en parties doubles peut seule donner des résultats entièrement satisfaisants.

En attendant que cette méthode puisse être adoptée, il n'est point inutile d'engager les cultivateurs à tenir des comptes sous

quelque forme que ce soit ; c'est une habitude d'ordre qui ne peut avoir que d'excellents effets.

Ce qu'il importe, c'est que les propriétaires instruits qui cultivent leurs terres se mettent résolument à l'œuvre et prennent le parti courageux de tenir chez eux une comptabilité en parties doubles. La seule difficulté, c'est d'en établir les détails, la tenue des livres n'est plus ensuite qu'une routine facile à saisir et à pratiquer.

§ 11. *Ordre à suivre.*

Bien que presque toutes les améliorations dont nous venons de parler soient complètement indépendantes les unes des autres et que chacun puisse choisir à son gré celle qu'il lui convient de mettre en pratique, il en est néanmoins un certain nombre dont l'adoption ne rencontre que des obstacles faciles à surmonter, et que par conséquent on peut espérer de voir se répandre en peu d'années, même parmi le commun des cultivateurs. Sous ce rapport on peut diviser toutes les améliorations en deux grandes classes : celles qui ont trait aux procédés de culture et celles qui touchent au système. Dans la première classe on peut ranger : les instruments de toutes sortes, la culture en planches, le traitement des fumiers, le hersage des blés au printemps ; les soins à donner aux animaux, la disposition mieux entendue des bâtiments, etc. Ces améliorations sont dès maintenant à la portée de tous les cultivateurs, parce qu'elles n'exigent qu'une très-petite avance d'argent et qu'elles n'apportent pas de changements très-importants à la direction d'une ferme.

Il en est tout différemment des améliorations de la seconde classe qui comprend l'assolement, la stabulation et le choix des moyens de tirer du sol le meilleur parti possible. Pour les mettre en pratique, il faut des capitaux considérables et de^s connaissances en économie rurale que nos fermiers les plus intelligents ne possèdent que d'une *manière fort imparfaite*. Ce n'est donc que très-exceptionnellement que l'on peut espérer

de les voir adopter; il faut de longues années pour que le système de culture d'un pays se modifie, mais il s'améliore incessamment, comme on peut s'en assurer en observant ce qui se passe autour de nous. Il n'y a pas bien longtemps encore, le système de culture par l'assolement triennal avec jachère était seul en usage; peu à peu les prairies artificielles, puis les pommes de terres, ont rempli la sole de jachère, puis on a divisé les terres en 4 soles au lieu de 3, et consacré deux de ces soles à des plantes qui servent de nourriture au bétail. La fumure était autrefois appliquée exclusivement au blé; aujourd'hui elle est aussi appliquée au chanvre et aux betteraves; les fourrages étant plus abondants, on fait beaucoup moins pâturer et l'on nourrit davantage à l'étable, ce qui produit beaucoup plus de fumier. Que reste-t-il donc pour arriver à l'assolement alterne et à la stabulation permanente? Déplacer la sole des récoltes sarclées pour les mettre entre le blé et l'orge, appliquer tout son fumier à la récolte sarclée, apporter plus de soin à la culture des fourrages et améliorer les étables. C'est peu en apparence, mais c'est encore beaucoup et il faut bien des années pour franchir cette courte distance, car, pour arriver au but, il faut que le capital d'exploitation soit plus que doublé. Devant une semblable difficulté, l'homme le plus zélé pour le progrès agricole doit s'arrêter et attendre que ses efforts dirigés d'un autre côté aient aplani la route.

Les améliorations de la première classe sont les seules, à mon avis, que l'on doive proposer à la généralité des cultivateurs, parce qu'elles seules sont possibles pour eux. L'amélioration des procédés mènera peu à peu l'amélioration du système.

SECONDE PARTIE.

SECTION I

Obstacles aux améliorations, moyens généraux de les surmonter.

Après avoir passé très-succinctement en revue les améliorations que réclame l'état actuel de notre agriculture,

ce qui importe le plus, c'est de chercher et d'étudier les obstacles qui s'opposent à la réalisation des améliorations que l'on a reconnues possibles et désirables. Ces obstacles peuvent se réduire à 4 principaux : 1° la routine et le défaut d'instruction, 2° le manque de bons exemples, 3° le défaut de capital, 4° la forme et la durée des baux.

La routine et le défaut d'instruction sont un bandeau placé sur les yeux du cultivateur, qui l'empêche de juger sainement et sa propre méthode et les méthodes nouvelles qu'on peut lui proposer ; faute de bons exemples, il ne sait pas comment faire ; faute de capitaux, ses bonnes intentions ne peuvent être que très-imparfaitement réalisées ; enfin la forme et la brièveté des baux le découragent en ne lui donnant pas l'assurance qu'il pourra jouir du fruit de ses améliorations.

Après avoir étudié chacun de ces obstacles, nous cherchons le moyen de le surmonter.

§ 1^{er} *La routine et le défaut d'instruction.*

Lorsqu'on parle d'obstacle au progrès de l'agriculture, on ne manque pas en première ligne de citer la routine. Qu'est-ce donc que la routine ? La routine peut être définie : une tendance à suivre la voie que l'on a coutume de parcourir, quelque mauvaise qu'elle soit. Cette tendance est causée soit par la crainte de s'égarer dans une autre voie, soit aussi quelquefois par paresse, de peur qu'un changement d'habitudes n'occasionne, ne fût-ce que momentanément, un surcroît de travail.

La routine a sa source dans l'ignorance. Un esprit cultivé, ne fût-ce que par une bonne instruction primaire, a acquis, sans s'en douter, l'art de saisir et de comparer des idées, de lier les effets aux causes, et de juger l'exactitude d'un raisonnement. Exposez-lui une méthode différente de celle à laquelle il est accoutumé, il vous comprendra ; démontrez-lui par le raisonnement en quoi cette méthode vaut mieux que la sienne, il vous comprendra encore, et si vous vous êtes expliqué avec une

clarté suffisante, sa conviction sera au moins fortement ébranlée, sinon complètement entraînée, et il n'y aura plus besoin que d'une légère impulsion pour le mettre à l'œuvre.

Un esprit inculte, au contraire, ne voit que les faits, sans savoir en apprécier les rapports et les causes. Si sa récolte est mauvaise, au lieu d'en chercher la cause dans le peu de soins et de fumier qu'il lui a consacrés, il l'attribue à la mauvaise saison, à la pluie ou à la sécheresse, à l'influence des brouillards; bien heureux quand il n'attribue pas le mal aux sortilèges! Lui montre-t-on la belle récolte de son voisin, en l'engageant à suivre les mêmes méthodes: à l'instant il vous trouve mille raisons pour vous prouver que c'est une chose impossible; la plupart se résument en celle-ci: cela ne convient pas à ma terre; et c'est en vain que vous vous efforcez de combattre ses idées, il ne comprend pas votre logique.

Le véritable moyen de combattre la routine est donc de répandre l'instruction; non pas seulement l'instruction spéciale agricole, mais l'instruction générale, de quelque nature qu'elle soit. Tout moyen qui tend à développer l'intelligence a pour effet assuré de combattre la routine.

La plupart des communes de notre département sont pourvues d'écoles où un grand nombre d'enfants reçoivent l'instruction élémentaire. Mais qu'arrive-t-il lorsque ces enfants ont quitté l'école? Ils laissent de côté les livres et les cahiers, et au bout d'un certain nombre d'années la lecture et l'écriture leur deviennent lentes et pénibles. Ils cessent de lire parce que les livres de l'école ne les intéressent point et qu'ils n'ont ni connaissances nécessaires pour en choisir d'autres, ni argent pour les payer.

On a proposé la formation de petites bibliothèques communales composées de livres moraux et instructifs et de bons ouvrages élémentaires d'agriculture. Ces bibliothèques, ouvertes le dimanche moyennant une légère rétribution ou même gratuitement, feraient un bien considérable en détournant du jeu et de la boisson et en répandant des connaissances utiles.

Quelques instituteurs ont entrepris avec succès d'ajouter à leur enseignement habituel quelques notions d'agriculture. Il serait grandement à désirer qu'il en fût fait autant dans toutes les écoles, mais c'est une de ces tâches qu'on ne saurait imposer, elle doit être remplie volontairement, sous peine de ne porter aucun fruit. S'il n'est pas donné à tous les instituteurs d'avoir le goût de l'agriculture et de savoir en enseigner les éléments, il leur serait du moins très-facile de faire lire dans les écoles les chapitres les plus importants d'un petit livre élémentaire d'agriculture, comme celui de M. Malaguti. Présentez à quelqu'un une idée nouvelle tout opposée à ce qu'il a cru jusque-là être la vérité, son esprit est choqué et refuse absolument de l'admettre ; revenez à la charge, la première impression s'efface, l'idée lui devient peu à peu familière et il l'adopte tôt ou tard, si elle est vraiment juste. C'est pour cela qu'il ne faut pas se décourager par un premier insuccès, et répéter le langage du progrès toutes les fois que l'occasion s'en présente : il finira par être compris.

Ce n'est pas seulement dans l'esprit du simple cultivateur qu'il faut déraciner la routine, il faut aussi l'attaquer dans l'esprit du propriétaire. Le propriétaire est beaucoup plus routinier qu'on ne le saurait croire, il l'est souvent autant, quelquefois plus que son fermier ; son fermier ignorant est routinier, faute de comprendre ; lui, homme instruit, est routinier faute de savoir ; j'entends, de savoir les choses de l'agriculture. Le propriétaire routinier s'oppose à toute modification du mode de culture en usage, et croit accomplir un chef-d'œuvre d'économie rurale parce qu'il tient tous ses fermiers sans bail et sous le coup d'une menace perpétuelle d'expulsion.

Cela n'a rien qui doive surprendre ; où les propriétaires auraient-ils puisé les connaissances agricoles nécessaires pour bien juger la valeur des changements qu'on leur propose ? Dans les lycées et dans les collèges on ne parle d'agriculture qu'avec Virgile ; dans les facultés on trouve des cours de toutes les sciences pures et appliquées aux arts et à l'industrie, mais pas à l'agriculture.

Quelques savants professeurs ont, à la vérité, ouvert des cours de chimie appliquée à l'agriculture (MM. Malaguti, Girardin, Is. Pierre, etc.), mais ces cours sont complètement en dehors de l'enseignement des facultés, et leur succès même prouve que le public en reconnaît parfaitement l'utilité.

Je suis fort éloigné de trouver inutiles les connaissances industrielles, mais je ne puis m'empêcher de penser que s'il est bon de savoir comment est fait un télégraphe électrique, il ne serait pas mauvais de savoir aussi comment est faite une charrue; cet instrument peut faire le sujet d'une étude de mécanique, fort intéressante.

Ce serait, à mon sens, une exagération de demander la création immédiate d'un enseignement agricole dans les lycées et dans les facultés, car les professeurs qui y enseignent actuellement n'ont point dirigé leurs études vers l'agriculture, et quant à établir pour cet objet des professeurs spéciaux, la difficulté me semble encore être précisément de trouver ces professeurs. L'enseignement agricole ne peut être profitable qu'autant qu'il est donné avec une modération extrême; il ne s'agit pas d'expliquer à tout prix les phénomènes que présente l'agriculture, à l'aide de théories plus ou moins hypothétiques et que les jeunes gens ne sont que trop disposés à admettre comme d'une vérité absolue; il s'agit seulement de faire comprendre d'une manière générale par quels moyens on fait produire à la terre le pain et la viande qui composent la nourriture de chaque jour. Les détails d'exécution pratique doivent être laissés de côté, ainsi que les théories qui ne sont pas pleinement justifiées par les faits.

On ne doit pas se le dissimuler, l'établissement de l'enseignement agricole est entravé par des obstacles nombreux et soulève à chaque pas de difficiles problèmes dont le temps seul peut donner la solution. La seule chose qu'on puisse faire pour le présent, c'est d'encourager dans les établissements d'instruction la création de cours d'agriculture facultatifs; plus tard, lorsque l'utilité de ces cours aura été comprise et que l'expé-

périence aura enseigné quel est le meilleur mode d'organisation, on pourra réglementer ces cours et les rendre obligatoires.

En attendant que l'enseignement agricole soit établi et ait porté ses fruits, il importe de faire pénétrer chez les propriétaires les connaissances agricoles qui leur manquent. Pour y parvenir, la voie la plus sûre est celle de la presse. On ne lit guère de livre d'agriculture, mais on lit tous les jours son journal. C'est en traitant dans ce journal les questions agricoles les plus importantes, c'est en y insérant les comptes rendus des sociétés savantes qui s'occupent d'agriculture, que l'on atteindra le but.

§ 2. *Manque de bons exemples.*

La vue des résultats produits par les bonnes méthodes agricoles persuade bien mieux les cultivateurs que les meilleurs raisonnements ; de plus, il est certains détails de pratique qu'il est fort difficile d'expliquer et qu'un cultivateur saisit lorsqu'il les a vu exécuter une fois. Ces détails de pratique sont souvent un grave obstacle à l'adoption des améliorations.

Les bons exemples produisent d'heureux résultats lorsqu'ils sont donnés par des propriétaires, mais ils en produisent de bien meilleurs encore lorsqu'ils sont donnés par de simples cultivateurs. Qu'un propriétaire obtienne de beaux résultats par suite de l'emploi d'une méthode nouvelle, les cultivateurs voisins sont bien forcés d'en convenir, mais ils ajoutent aussitôt, par manière de correctif, que la méthode est trop coûteuse et que la récolte ne paiera pas les frais ; bien peu de propriétaires, malheureusement, sont en état de prouver le contraire au moyen d'une comptabilité bien tenue. Une semblable objection n'est jamais faite lorsque la nouvelle méthode est pratiquée par un cultivateur.

Les bons exemples sont les meilleurs propagateurs du progrès.

Il serait à désirer que la Société d'agriculture et les comices

encourageassent par des primes l'importation judicieuse des méthodes nouvelles pour le pays. La plupart des comices distribuent chaque année presque toutes leurs primes aux animaux et presque aucune aux procédés de culture. Quelques primes retirées aux animaux, pour être données aux améliorations de ce genre, seraient d'un grand avantage pour le progrès, en signalant à tous ce que le comice regarde comme un perfectionnement. Jusqu'à présent la Société d'agriculture, en répandant parmi les cultivateurs les procès-verbaux de ses conférences où la supériorité de la planche sur le sillon était discutée et reconnue, a seule exprimé formellement son opinion et montré la route du progrès. C'est à la Société d'agriculture qu'il appartient de donner l'exemple aux comices, en proposant une prime au cultivateur qui aura réalisé l'amélioration la plus méritante.

§ 3. *Défaut de capital.*

Toute industrie exige un certain capital, et le bénéfice est en général d'autant plus grand que le capital est plus considérable. Cela est surtout vrai pour l'agriculture. Le capital d'une exploitation doit se composer de la valeur de tous les animaux et instruments, de la nourriture de tout le personnel pendant un an environ, des gages des domestiques, du loyer et des impôts pendant le même temps, enfin d'une somme suffisante pour faire face aux salaires des journaliers et aux dépenses imprévues. Le fermier qui n'a pas le capital suffisant court de grands risques de ruine. Il faudrait prendre des journaliers pour les foins ou pour la moisson, mais l'argent manque, on espère pouvoir tout faire sans cette ressource ; l'opération traîne en longueur, elle est mal faite, le mauvais temps survient, et de là des pertes énormes. Tous les travaux sont en retard, les époques de paiement arrivent, il faut vendre à tout prix ; l'année suivante, les fourrages rentrés dans de mauvaises conditions occasionnent des maladies au bétail, et de là encore des pertes.

Toute amélioration exige un certain capital. La plus simple,

l'achat du fumier, est une avance de fonds qui ne sera entièrement récupérée que dans quatre ans. Lorsqu'on veut accroître la fertilité d'une terre, il faut, de toute nécessité, augmenter le nombre des bestiaux, et par conséquent augmenter la main-d'œuvre et souvent construire des étables; ce qui se résout en une augmentation du capital.

Lorsqu'un propriétaire est sur le point de louer une ferme, il ne manque pas d'exiger des garanties suffisantes pour le paiement du loyer; mais il cherche rarement à s'assurer sérieusement que son nouveau fermier possède un capital suffisant pour bien exploiter sa terre. Cependant la perte causée par une mauvaise culture peut être bien plus considérable que celle qui résulte du défaut de paiement du loyer.

La grande majorité des cultivateurs de notre département n'a point à sa disposition un capital suffisant pour réaliser des améliorations sérieuses dans le système de culture qu'elle suit; ils ne peuvent guère améliorer que leurs procédés, c'est-à-dire faire usage d'une meilleure charrue, donner plus de soin à leurs fumiers, etc. Quant au drainage, aux irrigations, et même à l'accroissement de fertilité par une culture plus abondante de fourrages et l'augmentation de leur bétail, cela leur est presque toujours impraticable s'ils sont réduits à leurs propres forces.

Mais où trouveront-ils les ressources qui leur manquent? Il ne faut pas compter sur le crédit commercial; la banque, à raison de la brièveté de ses termes, ne fait pas et ne peut pas faire d'affaires avec l'agriculture. L'emprunt sur hypothèque est très-onéreux, et d'ailleurs tous les fermiers n'ont pas de bien à hypothéquer. C'est au propriétaire à se constituer le banquier de son fermier. L'intérêt sera l'intérêt ordinaire, augmenté d'un amortissement calculé sur la durée de l'amélioration.

Lorsqu'il s'agit d'améliorations permanentes, comme le drainage, les irrigations, les bâtiments, le propriétaire fera la dépense, et le fermier ajoutera, au prix de son bail, une

somme égale à 5 p. 0/0 de cette dépense ; dans ce cas, il n'y a lieu à aucun amortissement, l'augmentation de la valeur du fonds étant au moins égale à la dépense.

Pour les améliorations temporaires, l'amortissement se calcule sur leur durée commune. L'effet d'une fumure peut être considéré comme durant quatre années ; chaque année, le fermier remboursera un quart de la somme empruntée pour acheter du fumier.

Le même mode s'applique aux instruments avec la plus grande facilité. Supposons que la durée d'une charrue, qui coûte 50 fr., soit de cinq ans, l'amortissement sera de 10 fr. par an, et l'intérêt 2 fr. 50 la première année, 2 fr. la seconde (pour 40 fr.) et ainsi de suite. Le fermier sera chargé des réparations, et à la fin de la cinquième année l'instrument lui appartiendra. On comprend que la durée de l'amortissement doit être calculée un peu moindre que la durée probable de l'instrument.

On peut suivre un système analogue lorsque l'emprunt est fait pour acheter des bestiaux ; s'il s'agit d'animaux destinés à l'engraissement, la durée du prêt sera de quelques mois seulement et l'époque du remboursement calculée sur celle de la vente.

En somme, le propriétaire prêteur retirera l'intérêt ordinaire de son argent, et s'il a la prudence de ne pas prêter à un fermier qu'il ne connaît pas encore, et, dans tous les cas, de ne prêter que des sommes modérées et pour des améliorations sérieuses, il ne courra pas plus de risques qu'avec un tout autre placement de fonds.

§ 4. *Les Baux.*

On ne peut nier l'influence qu'exercent les baux sur les améliorations agricoles. Les baux, tels qu'on les fait ordinairement dans la Sarthe, sont un obstacle au progrès, de deux manières : par leur peu de durée, et par les clauses qu'ils contiennent.

DURÉE DU BAIL. — On loue le plus souvent pour 5, 6 ou 9 années,

dans les cantons où l'on suit l'assolement triennal, pour 4, 8 ou rarement 12 dans ceux où l'assolement est de 4 ans. A quelle amélioration peut se livrer un cultivateur qui n'est pas assuré de plus de 3 ou 4 ans, de 8 ans au plus, de jouissance ? Aussi le fermier n'a qu'une pensée, restreindre le plus possible les avances qu'il fait à la terre.

Cherchons d'abord les causes de la brièveté des baux. On peut en distinguer trois : 1° la crainte de s'engager pour longtemps avec un fermier que l'on ne connaît pas encore ; 2° le désir d'avoir le plus tôt possible une occasion d'augmenter le prix de la location ; 3° la prévision du cas où l'on voudrait vendre, car l'acquéreur est toujours fort aise de pouvoir disposer complètement et le plus tôt possible de l'immeuble qu'il a acquis.

La première cause peut se justifier dans certains cas ; quant à la seconde, elle est le résultat d'une erreur ou plutôt d'un faux calcul. L'augmentation du prix de location est très-faible, souvent même nulle au bout de six ou huit ans, à moins de circonstances extraordinaires, et elle est très-certainement bien inférieure à l'augmentation de valeur que donnerait à la terre une bonne culture encouragée par un bail plus long. Du reste, lorsque l'on conclut un long bail, on peut stipuler un accroissement périodique du fermage.

La troisième cause ne doit être regardée que comme une exception. Le fermier et le propriétaire ont tous deux intérêt à la longue durée des baux ; un fermier ne tire d'une terre tout le parti possible que lorsqu'il la connaît bien, et cette connaissance ne s'acquiert que par l'expérience de plusieurs années ; d'un autre côté, tout changement de résidence entraîne inévitablement des pertes sérieuses ; le fermier a donc tout intérêt à rester le plus longtemps possible sur la même terre. Quant au propriétaire, il ne doit pas oublier que le fermier sortant ne songe qu'à tirer de sa terre le plus haut produit possible, aux dépens de sa fertilité.

La moindre durée d'un bail devrait être de douze ans, sauf le cas d'un bail d'essai, chose qu'il est bon de faire aussi rare-

ment que possible. Cette durée même est encore très-courte, mais il existe des moyens de la prolonger sans engager trop étroitement les deux parties.

Le plus simple est connu en Angleterre sous le nom de clause de rachat. Moyennant une certaine somme que le fermier donne au propriétaire, les années de jouissance déjà écoulées sont annulées, et le bail est censé commencer du jour du rachat. De cette manière, un bail de douze ans peut en durer quarante, sans que les parties soient jamais engagées pour plus de douze ans.

Un autre moyen, la clause de lord Kames, convient particulièrement pour un fermier qui se propose de faire des améliorations et qui présente de très-sérieuses garanties. Le fermier, à la fin de son bail, a le droit d'en reprendre un nouveau, moyennant une augmentation fixée à l'avance ; le propriétaire, de son côté, a le droit d'empêcher la continuation du bail en payant au fermier une somme égale à dix fois l'augmentation stipulée. Souvent aussi on convient que le fermier pourra offrir une nouvelle augmentation que le propriétaire sera tenu d'accepter, si mieux n'aime la payer dix fois à titre d'indemnité. Il s'établit ainsi une sorte d'enchère et le bail reste au plus offrant. Si c'est le fermier, il reprend un nouveau bail moyennant l'augmentation qu'il a offerte ; si c'est le propriétaire, il rentre dans la jouissance de sa terre en payant au fermier, à titre d'indemnité, dix fois l'augmentation offerte en dernier lieu.

CLAUSES DU BAIL. — Le fermier doit rendre sa terre à la fin du bail en aussi bon état au moins qu'il l'a reçue ; mais comme l'état de la terre n'est pas facile à vérifier à simple vue, et que, d'un autre côté, la détérioration pourrait donner lieu à une indemnité telle que le fermier serait hors d'état de la payer, on a imaginé d'insérer dans les baux certaines clauses prohibitives ; ainsi on détermine à l'avance les récoltes à prendre sur chaque champ et l'on interdit le droit de vendre les foin, pailles et fumiers. Ces clauses, parfaitement efficaces lorsque l'on suivait l'assolement triennal avec jachère, sont devenues complètement illusoire. Dans l'état actuel des choses, deux rotations suffisent pour ruiner une terre sans manquer à une seule des clauses

du bail. D'un autre côté, le fermier a besoin d'une certaine liberté dans ses cultures, que le bail actuel ne lui laisse pas.

La Société d'agriculture rendrait un grand service au Département si elle rédigeait un modèle du bail mieux en harmonie avec les besoins actuels. Ce modèle serait déposé chez les notaires avec prière d'engager les propriétaires à s'y conformer.

Je me hasarderai à proposer, à cet égard, les idées suivantes :

Prohibition de vendre les pailles, fourrages et fumiers. — Restriction du droit de vendre les récoltes-racines et de faire de la graine de trèfle. — Obligation de donner au moins un labour à une profondeur de (18 c. par exemple). — Obligation d'une récolte soigneusement binée, et sarclée tous les quatre ou six ans. — Défense de faire deux céréales l'une après l'autre. — Obligation de tenir constamment une étendue déterminée en prairies artificielles. — Limitation de la surface à consacrer à la culture des plantes industrielles, comme le chanvre et le colza. — Obligation d'entretenir un certain nombre de têtes de bétail.

En parlant du bail, il n'est pas hors de propos de dire un mot de la visite qui se fait d'ordinaire à la sortie des fermiers. On compte scrupuleusement tous les arbres fruitiers ou autres, on décrit les barrières, constate la dégradation aux murs, aux portes et aux pavés s'il y en a, mais de savoir si les champs sont infestés de mauvaises herbes, si le tas de fumier est petit et mal soigné, on ne s'en occupe pas. Il serait grandement à désirer que le règlement des intérêts entre le fermier sortant et le fermier entrant se fit en argent ; ainsi, le fermier entrant paierait au fermier sortant la valeur des fumiers, des pailles, des fourrages et même des travaux préparatoires, à dire d'experts. Par ce moyen, le fermier sortant aurait tout intérêt à soigner ses fumiers, et à ne pas gaspiller ses pailles et fourrages ; le fermier sortant n'aurait pas à se déplacer pour aller faire ses cultures préparatoires, et, de plus, tout sujet de contestation entre les deux fermiers serait évité.

SECTION II.

Moyens spéciaux.

Il est certaines améliorations fort importantes que les moyens généraux dont nous venons de parler ne suffiraient pas à introduire, au moins dans un laps de temps convenable ; et qui ont besoin d'être provoquées ou facilitées par des moyens particuliers.

INSTRUMENTS. — Ce n'est pas assez que le cultivateur entende parler d'instruments qui font un travail plus parfait et plus économique que les siens, il faut qu'il les voie, qu'il apprenne à les connaître, et plus encore qu'il puisse se les procurer facilement. Un homme instruit et habitué aux affaires n'est pas embarrassé pour faire venir un instrument d'un bout à l'autre de la France, ou même de l'étranger ; il n'en est pas de même d'un cultivateur qui sait à peine écrire et qui, surtout, peu habitué à la confiance indispensable dans les affaires, aime à voir à l'avance l'objet même qu'il veut acheter.

L'établissement du Matériel agricole répond à un besoin des plus urgents et est appelé à rendre d'immenses services au Département.

Quelques instruments peuvent être propagés en les donnant aux cultivateurs à titre de primes ; mais ce moyen serait mauvais pour ceux qui présentent quelque difficulté dans leur manientement ou qui exigent le changement de quelque habitude. La charrue est de ce nombre. Envoyez à un fermier une charrue qu'il ne connaît pas, l'instrument mal ajusté et conduit par une main inexpérimentée fait un travail détestable et exige un tirage énorme. Le voilà condamné à tout jamais. Cela n'a pas lieu quand l'instrument a été acheté ; le souvenir de la somme déboursée donne la persévérance nécessaire pour réussir.

Lorsqu'on se sert pour la première fois d'un instrument nouveau, il importe de ne pas se décourager si la réussite n'est pas complète dès le principe. La première fois que l'on fait travailler une charrue, surtout sans avant-train, les chevaux tirent mal, ils se tiennent trop près de la terre labourée

et on a beaucoup de peine à prendre une largeur suffisante ; d'un autre côté, le versoir étant très-rude, la terre y glisse difficilement, à moins qu'elle ne soit engazonnée ; peu à peu les chevaux s'accoutument, le versoir se polit et la charrue marche parfaitement sans fatiguer les hommes et les attelages. Je crois qu'il est très-utile de prévenir à l'avance de ces petites difficultés, afin que les laboureurs ne puissent pas porter, dès la première raie, un jugement défavorable, sur lequel ils auraient de la peine à revenir.

ENGRAIS. — La première condition, pour un bon aménagement des engrais, c'est une fosse bien disposée. Il n'est nullement indispensable que cette fosse soit entourée de murs en maçonnerie, il suffit à la rigueur que le fond présente une pente convenable vers un de ces points, et que là, il se trouve un réservoir pour recueillir le purin. Il serait bon de proposer des primes spéciales pour ce genre d'amélioration, comme l'a déjà fait la Société d'agriculture.

Un arrêté qui défendrait sévèrement de laisser écouler le purin dans les chemins publics aurait assurément une certaine efficacité pour hâter ce genre de progrès.

ASSOLEMENT. — Prescrire immédiatement à un fermier l'assolement alterne, serait une faute grave ; la transition, à moins de circonstances tout exceptionnelles, ne peut s'effectuer que lentement, et d'ailleurs nous avons vu qu'elle exige une assez grande augmentation dans le capital. La seule chose que puisse faire le propriétaire, c'est, au renouvellement du bail, d'augmenter la surface consacrée aux fourrages et d'obliger à cultiver une pièce de terre (choisie parmi les meilleures) suivant l'assolement alterne. Le fermier, s'il est intelligent, en sentira bientôt l'avantage et l'on pourra adjoindre d'autres champs à cette première pièce. Cette marche sera très-lente ; mais il est bien difficile, sinon impossible, de faire autrement.

COMPTABILITÉ. — Je reviens encore une fois sur ce sujet de la comptabilité, parce qu'il me paraît de la plus haute importance, et cependant rarement compris. C'est encore là une de

ces améliorations dont la marche sera très-lente; ce n'est pas une raison pour la négliger.

On attirerait l'attention sur ce sujet en proposant quelques primes pour les cultivateurs qui auraient tenu des livres, quelque imparfaits qu'ils fussent.

Le véritable et l'unique moyen d'introduire sérieusement la comptabilité dans notre agriculture, c'est de la faire enseigner dans les écoles primaires. Un modèle de comptabilité serait envoyé dans toutes les écoles des communes rurales; et les instituteurs exerceraient leurs élèves d'après ce modèle; une prime accordée aux élèves qui auraient le mieux réussi et aux instituteurs qui se seraient le mieux acquittés de leur mission stimulerait le zèle des uns et des autres.

Des tableaux imprimés suffisant pour la comptabilité d'une année pourraient être distribués gratuitement ou à très-bas prix aux cultivateurs qui en feraient la demande.

CONCLUSION.

Je vais essayer de résumer en quelques lignes ce mémoire, que mes lecteurs ont sans doute trouvé bien long et bien imparfait.

Les améliorations les plus importantes que réclame l'agriculture de la Sarthe sont : de meilleurs instruments, les labours en planches, des façons à la terre plus fréquentes et plus soignées, le drainage, les irrigations, de bonnes fosses à fumier, l'extension des récoltes-racines, l'assolement alterne, plus de propreté dans le soin des bestiaux, des écuries et des étables mieux disposées, de meilleurs chemins, enfin la comptabilité.

La routine et le défaut d'instruction, le manque de bons exemples, le défaut de capital, la forme viciieuse des baux, sont autant d'obstacles au progrès.

Répandre l'instruction primaire dans la classe des cultivateurs, et l'instruction agricole à la fois chez les cultivateurs et chez les propriétaires; encourager les bons exemples en donnant des primes aux améliorations; engager les propriétaires à

servir de banquiers à leurs fermiers ; faire connaître les meilleures clauses à insérer dans les baux pour sauvegarder les intérêts du fermier et du propriétaire : tels sont les moyens à employer pour parvenir à l'amélioration de l'agriculture dans le département de la Sarthe.

A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

Agriculteur.

DES HANNETONS

DANS

LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE

Espèces. Transformations. Moyens de destruction. Histoire.

1. Depuis environ six ans, les cultures rurales de la Sarthe éprouvent de graves dommages par la multiplication des hannetons. Des plaintes reconnues fondées ont excité la sollicitude de M. le Préfet et du Conseil Général, qui recherchent et demandent les moyens de combattre l'ennemi commun. Le hannetonage, c'est-à-dire la chasse et la destruction des insectes dont il s'agit, est réclamé par un grand nombre de communes des quatre arrondissements.

2. En 1833 et 1836, le hannetonage a été pratiqué avec les encouragements de l'administration supérieure ; postérieurement, les communes, restées seules chargées de continuer la chasse, ont entièrement cessé de s'en occuper, et les laboureurs se sont contentés de ramasser quelquefois les vers blancs exhumés par le soc de leur charrue. Il faut dire toutefois que les insectes se montrèrent infiniment moins communs et que leurs dégâts furent peu apparents. L'opinion la plus répandue, et aussi la plus aisée à concevoir, fut que le hannetonage avait amené ces heureuses conséquences : cette manière de voir était assez naturelle, mais elle était sujette à plusieurs des objections qui se produisirent.

3. Ce que la mesure eut incontestablement de bon, ce furent

l'exemple et l'enseignement de l'autorité imposante et respectée qui en ressortaient au profit de la classe agricole. Les préjugés anciens reçurent un rude échec; la génération spontanée, le *concrément* de la terre et les autres absurdités traditionnelles paralysant l'action taxée d'inutilité contre un fléau inévitable, furent examinés et condamnés. Il y a sous ce rapport un évident progrès; la majorité des cultivateurs admet enfin que les insectes nuisibles ont eu un père et une mère; que le hanneton a engendré le ver blanc jeune âge de sa progéniture qui prendra la forme de sa mère. Ces vérités si simples, si conformes aux lois générales qui s'exécutent tous les jours sous nos yeux chez tous les êtres créés, ne sont pas unanimement admises, tant s'en faut; mais elles font leur chemin, elles circulent, des cultivateurs les admettent et les défendent avec le zèle ardent des nouveaux convertis.

4. Le succès du hannetonage ne dépend pas absolument des connaissances entomologiques; cependant il est très-utile de posséder certaines notions sur les caractères spécifiques et les mœurs des insectes, afin d'éviter les fausses manœuvres que conseillent et pratiquent souvent les personnes trop confiantes en leurs lumières.

5. Tout le monde connaît ou croit connaître les hannetons; il n'est point rare, malgré cela, de voir confondre sous ce nom générique des espèces d'insectes qui ont entre elles quelques ressemblances de forme et de couleur, et n'en sont pas moins tout-à-fait distinctes par leur origine, leur organisation, le temps de leur apparition, leurs appétits dangereux, etc., etc. Le vocable hanneton appartient, sauf dans quelques cas mal définis, à un groupe d'insectes composé d'une multitude d'espèces fort différentes; chacune d'elles a ses conditions propres de vie que le praticien devra scrupuleusement observer.

6. Cette famille de coléoptères lamellicornes a été désignée longtemps, par les anciens naturalistes et par Linnée, sous la dénomination de scarabée, *scarabæus*. Fabricius en a séparé les espèces qui nous occupent, avec beaucoup d'autres dont il a formé le genre *melolontha*, que les entomologistes moder-

nes ont partagé en un certain nombre de genres nouveaux, d'après les caractères d'organisation que présentent les espèces. Conservons ici le genre *melolontha* de Fabricius et considérons seulement celles des espèces les plus voisines les unes des autres, auxquelles tout le monde, guidé par l'analogie, ne peut refuser le nom de hanneton.

7. Il a été observé dans la Sarthe neuf espèces de hannetons. Voici quelques notes brèves et caractéristiques au moyen desquelles, avec un peu d'attention, de lecture, et la tradition orale aidant, on parviendra à les distinguer. Remarquons d'abord que les individus de ce groupe ont tous les tarses postérieurs pourvus de deux ongles armés chacun en dessous, vers la base, d'une ou de deux petites dents ou d'un crochet à peine moitié aussi long que l'ongle supérieur et principal dont il est très-détaché. (Mulsant.)

1. Corps long de plus de 2 centimètres. Antennes fauves, de 10 articles.

8. — 1° Le hanneton vulgaire. *Melolontha vulgaris*, de Fabricius et de Mulsant. — Tête et prothorax noirs, rarement rougeâtres. Elytres et pattes testacées. Massue des antennes, longue, de sept feuillets chez les mâles; courte, de six feuillets chez les femelles. Abdomen prolongé, surtout celui des mâles, en une pointe cornée, graduellement rétrécie. C'est l'espèce la plus fréquente, la plus à craindre, celle que nous prendrons pour type et pour objet principal de nos recherches.

9. — 2° Le hanneton du marronnier d'Inde, *Melolontha hippocastani*, de Fab. et de Muls. — Un peu moins grand que le précédent. Partie antérieure de la tête, prothorax, élytres et pattes testacés. Massue des antennes d'un rouge brun; longue, de sept feuillets chez les mâles; courte, de six feuillets chez les femelles. Pointe de l'abdomen grêle, rétrécie à la base, très-courte dans la femelle. On en voit les représentants voler et stationner sur les arbres avec ceux de la précédente espèce; mais ils sont infiniment moins répandus. En 1860,

ils étaient peut-être les plus communs dans un taillis de chênes et de bouleaux au nord-est de l'étang de la Lande, à Saint-Mars-la-Brière : le fait est fort rare.

10. — 3° Le hanneton cotonneux. *M. villosa* de Fab. *Anoxia pilosa* et *An. Villosa*. de Muls. — Couleur foncière fauve, testacée ou noire verdâtre. Poils nombreux, en houppes en dessous, d'un blanc cendré. Massue des antennes de cinq feuillets chez les mâles ; plus courte et de quatre feuillets chez les femelles. Abdomen sans pointe de prolongement. Les observateurs peu exercés confondent cet insecte avec le hanneton vulgaire ; il est plus robuste, plus vif et ne vole qu'en juillet autour des arbres, communément dans les lieux sablonneux. De même que les espèces suivantes, il sort de terre au crépuscule du soir, y rentre peu après, et ne stationne jamais en jour sur les feuilles.

II. Corps d'un centimètre 8/10 au plus. Massue des antennes de 3 feuillets. Abdomen des mâles marqué en dessous d'un sillon longitudinal.

A. Antennes fauves, de 10 articles.

11. — 4° Le hanneton estival. *Melolontha æstiva*, d'Olivier; *Rhizotrogus æstivus*, de Mulsant. — Longueur 1 centimètre 1/2 à 1 centimètre 8/10. Couleur fauve : Elytres ornées d'une bande brune longeant la suture. Prothorax cilié, glabre sur le disque. Vole en avril et mai autour des arbres.

12. — 5° Le hanneton marginipède. *M. Marginipes*, de Chevrolat. *Rhizotrogus marginipes*, de Muls. — Long. 1 centimètre 3/10 à 1 centimètre 5/10. Fauve. Prothorax cilié, hérissé sur le disque de longs poils jaunâtres. Vole en mai sur les herbes, les céréales, et jamais sur les arbres.

B. Antennes fauves ou brunes, de 9 articles.

13. — 6° Le h. ruficorne. *M. ruficornis*, Fab. *M. Paggana*, d'Olivier. *Amphimallus ruficornis*, Muls. — Long. 1 centimètre à 1 centimètre 3/10, couleur d'un brun de poix, plus

claire sur les élytres des femelles. Poils longs et nombreux. Vole, dans les premiers jours de juin, sur les gazons, les céréales des terrains sablonneux ; quelquefois en jour. Assez rare.

14. — 7° Le h. roussâtre. *M. Rufescens*, Latr. *Amphimallus rufescens*, Muls. — Long. 1 centimètre $\frac{2}{10}$ à 1 centimètre $\frac{4}{10}$. Fauve, tête et prothorax d'un rouge fauve vineux. Le dernier cilié aux bords, et garni sur le disque d'un duvet court et couché. Vole en juin autour des arbres.

15. — 8° Le h. de Fallen. *M. Fallenii*, de Gyllenhal. *Amphimallus Fallenii*, et *Amph. tropicus*, Muls. — Long. 1 centimètre $\frac{4}{10}$ à 1 centimètre $\frac{7}{10}$. Tête colorée de rouge et de noir. Prothorax d'un brun de poix, hérissé de poils livides, marqué latéralement et quelquefois au milieu d'une bande fauve. Élytres d'un fauve roux, plus ou moins vif, hérissées à la base de longs poils. Anneaux de l'abdomen bordés de taches triangulaires formées de petits poils blanchâtres. Cette espèce méridionale, dont la présence est encore douteuse chez nous, doit voler vers la fin de juin, après le lever du soleil. Elle ressemble beaucoup à la suivante qui est plus robuste, autrement colorée et munie de longs poils rares sur les élytres.

16. — 9° Le h. solstitial. *M. solstitialis*, Fab. *Amphimallus solstitialis*, Muls. — Long. 1 centimètre $\frac{5}{10}$ à 1 centimètre $\frac{8}{10}$. Très-voisin du précédent, mais plus fort, élytres d'un roux jaunâtre, parsemées de longs poils rares, parées de 5 nervures veinées de lignes sinueuses blanchâtres. Cette espèce, la plus robuste et la plus commune de notre seconde section, est aussi la dernière à paraître en juillet.

17. Quatre autres espèces de la première division, et huit de la seconde sont encore connues en France ; elles n'ont pas été observées dans la Sarthe, mais au premier moment on en peut rencontrer quelques-unes.

18. Des neuf espèces ci-dessus décrites, les sept dernières paraissent tous les ans à peu près aussi nombreuses une fois que l'autre, ne volent que le soir au crépuscule, et passent en terre le reste de la nuit et le jour entier. Il est important de

remarquer combien elles diffèrent par là des hannetons vulgaire et du marronnier, qui n'apparaissent en multitude que tous les trois ans, et sont les seuls à stationner sur les feuilles pendant le jour. A ces différences près, nos espèces ont entre elles d'intimes rapports de mœurs : toutes sont nuisibles à l'état de larves, vivent aux dépens de nos cultures en les ravageant chacune en proportion de ses forces ; un kilogramme des plus petites fait autant de mal qu'un pareil poids des plus grosses ; le nombre supplée à la taille. Nous allons étudier le hanneton vulgaire sous les quatre principaux états de son existence triennale. Ses larves, appelées vers blancs, turcs, mans, sont bien connues ; celles de ses congénères le sont beaucoup moins ; mais en tenant compte des variations de grandeurs et de saisons déjà indiquées, on induira par analogie, des formes et des habitudes de l'espèce commune, celles de nos divers hannetons, et même celles des autres espèces du genre, leurs complices, que nous n'avons pas mentionnées. La connaissance des conditions de la vie de tous ces insectes est le conseiller le plus fidèle et le plus compétent sur les espérances et les moyens de les détruire.

Premier État.

OEUF.

19. Reportons-nous à la fin d'avril et en mai 1860, année de vol des hannetons vulgaires, qui furent très-communs et très-inégalement répartis entre les communes de la Sarthe. Les mâles et les femelles volent et s'assemblent à peu près en nombre égal sur les feuilles des arbres. Il en est de même du hanneton du marronnier, beaucoup moins répandu que le premier. Plusieurs naturalistes croient que, chez les autres espèces, il naît plus de mâles que de femelles : comment prouver cette assertion ? Il eût mieux valu dire que ces dernières sont plus difficiles à découvrir parce qu'elles se tiennent en repos, le soir seulement, sur les feuilles, attendant leurs époux qui s'agitent

et voltigent au crépuscule avec une apparente étourderie. Après leur fécondation, les femelles se creusent en terre une galerie de 12 à 20 centimètres de profondeur et y déposent 12 à 30 œufs; quelques-unes plus robustes ne se contentent peut-être pas d'un seul dépôt. — 43, 44.

Destruction.

20. Il est probable que les mères sont guidées par un instinct spécial dans le choix du terrain qui doit réchauffer leurs couvées et nourrir les jeunes larves à naître de leurs œufs. En conséquence, on a conseillé d'enfouir dans les champs, d'endroit en endroit, de petites quantités de fumier frais, afin d'y attirer les pondeuses et d'y détruire ensuite leurs œufs en les exposants au hâle. En effet, si, par des remuements de terre, on soumet à l'action desséchante du grand air ces graines animales, elles périssent sans exception. Les excès de sécheresse et d'humidité leur sont extrêmement pernicioeux. L'incubation terrestre, qui dure cinq à six semaines, les livre sans défense aux plus grands dangers qui les menacent. A l'envi, les mammifères carnassiers, les mollusques, les fourmis, une foule d'insectes voraces se précipitent sur une proie qui leur est donnée avec tant de prodigalité. C'est ainsi qu'une ponte quelconque peut être suivie d'une génération abondante ou restreinte, selon que les causes naturelles de destruction l'ont plus ou moins épargnée, plus ou moins amoindrie.

Deuxième Etat.

LARVES.

21. Au bout des cinq à six semaines qu'exige l'entier développement du germe, celui-ci sort de l'œuf sous la forme de larve ou de ver blanc. Les vers de la même couvée vivent d'abord en société, se repaissent de parcelles et de détritux de végétaux, croissent rapidement, se dispersent, et, dès la fin de

la première année de leur naissance, parviennent à la longueur de deux centimètres. Leur consommation est déjà souvent une charge fort incommode, comme on s'en est aperçu dans l'automne de 1860. Aux approches de l'hiver, ils savent se procurer une température convenable en s'enfonçant profondément sous le sol, où ils ne craignent plus que les excès de l'humidité qui leur occasionne des maladies mortelles, et les animaux carnassiers, leurs continuel ennemis.

22. Dès que le printemps de l'année suivante annonce son retour, les vers blancs quittent leurs retraites, se dirigent vers la surface du sol et recommencent leur vie active. Cette deuxième année est toujours la plus désastreuse, nous l'avons ressenti en 1861, parce que les insectes ravageurs, reparus plus forts et plus avides, ont huit mois environ de travail assuré. Les céréales, les pommes de terre, les chanvres, les plantes fourragères et potagères ont leurs parties souterraines coupées ou rongées ; les arbres, perdant le chevelu et l'écorce de leurs racines, languissent et succombent sous les rayons brûlants du soleil d'août et de septembre ; ce n'est pas tout, le fumier, le terreau, les substances d'origine végétale et animale, passent dans les intestins très-extensibles des larves insatiables, qui avalent pêle-mêle les détritiques et la terre, s'assimilent les éléments nutritifs et rejettent ensuite les matières minérales appauvries : c'est là ce que veut faire entendre le cultivateur en disant que les turcs empoisonnent le terrain. En 1861, les jardins et les campagnes de la Sarthe ont éprouvé tous les genres de dommages dont sont accusés les vers blancs partout ailleurs. Les pertes sont incalculables dans un grand nombre de communes, surtout de celles situées au sud et à l'ouest du Mans. Les sols de toute nature, argileux ou sableux, secs ou humides, boisés ou non, en sont plus ou moins infestés, sans qu'il m'ait paru possible, quoi qu'on en dise, d'imaginer chez les larves des motifs de préférence. Pourquoi, par exemple, sont-elles par milliers dans certaines localités d'Allonnes, de Spay, de Champagné, et peu nombreuses dans les terres

semblables d'Yvré-l'Evêque et de Pontlieue? Elles fourmillent dans les cantons de Conlie et de Loué, tandis que ceux de Sillé, de Ballon, de la Ferté, en nourrissent moins. J'ai vu des compagnies de larves vigoureuses dans des champs sous lesquels l'eau séjournait à moins de 60 centimètres de profondeur.

23. Il ne faut cependant pas induire de ces faits l'égalité absolue des terrains devant le fléau; non, tous peuvent recevoir les mêmes propriétés pour en assurer la réussite; du moins, je regarde comme hasardeuse et prématurée toute tentative de classement à cet égard. Une foule de causes dépendantes de l'atmosphère, au moment du vol lourd et paresseux des insectes mères, en ont déterminé la direction; les vents ainsi que les formes, les couleurs, les émanations des végétaux ont pu les attirer ou les repousser. Qui pourrait expliquer pourquoi, depuis cinq à six ans, les alentours du Mans sont de plus en plus envahis? L'horticulture, les pépinières, les jardins maraîchers ont été sévèrement traités l'an dernier. Ne perdons pas de vue que chaque contrée conserve toujours, sous la sauvegarde de l'ordre naturel, un nombre suffisant de pondeuses pour l'inonder des flots de leur race quand elles jouissent des conditions favorables. Heureusement, l'expérience du passé nous apprend qu'il en est de ces insectes comme de beaucoup d'autres; leur extrême abondance annonce pour leur progéniture une catastrophe plus ou moins prochaine.

24. Pendant leur vie, et surtout dans le courant de la 2^e année (1861) dont il s'agit, les larves, suivant la loi commune à tous les insectes, doivent subir à plusieurs reprises, une crise périlleuse, le changement de peau, qui leur impose un jeûne et une immobilité de quelques jours, pendant lesquels divers accidents peuvent les décimer. Pour l'opérer avec plus de sécurité et de succès, elles descendent momentanément à des profondeurs variables, puis en reviennent plus grosses et plus affamées. L'observation de ce trait de mœurs s'applique autant à l'étude qu'à la chasse de ces insectes. Le deuxième hiver se fait-il sentir, elles se réfugient de nouveau sous une

épaisse couche de terre où le froid et les instruments aratoires ne les peuvent atteindre ; elle y restent engourdies, jusqu'à ce que le stimulant de la chaleur leur rende le mouvement et l'appétit.

25. Enfin la 3^e année après leur naissance, celle de leurs dernières transformations, commence, et retrouve en avril les vers blancs occupés à continuer leurs méfaits accoutumés. Ils ont alors acquis une longueur de 5 centimètres, et pris presque tout leur accroissement ; il n'en faut que 335 pour mesurer un litre et peser environ 800 grammes. Leur corps semi-cylindrique, blanc, virant au jaunâtre, infléchi, composé de 15 anneaux, est doué d'une force musculaire surprenante, dont jouissent au même degré leur six pattes écailleuses et leurs mandibules tranchantes. La vue leur manque, mais les voies respiratoires, au nombre de seize, ouvertes sur les flancs des anneaux de l'abdomen, donnent à l'insecte une singulière force de résistance à l'asphyxie ; on cite des terres restées quatre semaines sous l'eau qui n'ont pas été délivrées des vers blancs qui les infestaient. Parvenus à ce point, leur voracité est extrême ; il faut qu'ils se fortifient et s'engraissent outre mesure, afin d'être capables de supporter le long jeûne auquel ils vont être bientôt condamnés. Les excès du froid, qu'ils n'aiment point, ne leur sont pas toujours redoutables ; endurcis sous une terre humide par une forte gelée qui les rendait durs et cassants, on les a vus reprendre le mouvement sous l'influence d'une chaleur graduelle et mesurée.

26. Quant au nombre des larves dans un espace déterminé, il varie depuis quelques unités jusqu'à des quantités prodigieuses. En 1837, un cultivateur de Teillé en ramassa plus de 2000 par sillons de 150 mètres de longueur ; vers le même temps, un propriétaire d'Oizé en fait serrer 600 kilogrammes dans un champ de huit hectares. Je suis persuadé que ces chiffres restent en deçà de la réalité possible ; il me paraît plus croyable que certaines localités de la Sarthe en nourrissent quelquefois plus de 100,000 par hectare : on cite aussi des

proportions plus considérables, observées en 1809, aux environs de Paris.

27. Pour appuyer ces conjectures, je rapporte un fait d'après le témoignage de M^e Gaignon de Fay. Cet honnête fermier, en 1858, piqua des pommes de terre dans un champ de 132 ares, négligé par son prédécesseur, et infesté de chiendent. Les vers blancs n'y laissèrent pas un seul tubercule ; après quoi, ils contentèrent leur appétit surexcité, en dévorant aussi complètement les mauvaises herbes. Le champ se trouva radicalement sarclé, et si bien ameubli que le froment semé à la Toussaint de la même année rendit une récolte qui dépassa de près de moitié les espérances du cultivateur. N'est-il pas regrettable que les vers blancs ne fassent pas toujours leur travail à si bon marché !

Destruction des Larves.

28. D'après ce qui précède, nos vers blancs sont âgés d'environ deux ans et ont vécu sur trois années, soit depuis juillet 1860 jusqu'à juillet 1862. Rappelons-nous qu'outre les neuf espèces de hannetons précités (7—17), il est une dizaine d'autres espèces du même genre, d'un facies un peu différent, moins grosses et moins remarquées, mais dont les larves ont les couleurs, les formes et les habitudes malfaisantes de celles du hanneton vulgaire. On les confond souvent soit avec ces dernières dont elles paraissent le jeune âge, soit avec celles déjà signalées.

29. Pendant les deux années de leur vie souterraine, les vers blancs offrent bien des occasions de les attaquer avec avantage. Que de mouvements de terre ont lieu alors pour leur ruine, s'il l'on savait les modifier et les faire à propos, ou du moins profiter des moments de leur exécution pour éprouver l'application des notions rationnelles enseignées, et l'emploi des mesures recommandées relativement aux mœurs et aux positions de l'ennemi commun, selon son âge, les saisons et

la température ! Par exemple, les vers blancs sont craintifs à l'endroit de la sécheresse et du froid, ils les évitent en fouillant plus avant ; mais qu'une pluie légère humecte la terre, que la température s'élève, ils s'empressent de remonter très-près de la surface. Quel parti, pour leur faire la chasse, ne pourrait-on pas tirer de cette remarque et de beaucoup d'autres si les observations et les recherches à ce sujet devenaient populaires chez les gens de la campagne, si sagaces et si persévérants, quand ils sont suffisamment frappés de l'importance et de la proximité du but que leur intérêt privé leur fait désirer d'atteindre !

30. Toutes les fausses doctrines traditionnelles sur les générations des insectes nuisibles, tous les doutes ne sont pas dissipés. Depuis une trentaine d'années les cultivateurs commencent à s'éclairer, ils sont du moins ébranlés, c'est vrai ; il serait impossible pourtant d'assigner l'époque où ils partageront généralement le bienfait de la science moderne. Ne nous en irritons pas, il y a plus de notre faute que nous ne le pensons ; ces erreurs regrettables ont été proclamées comme des vérités par les savants d'un autre âge, qui vivaient plus que nous au sein des campagnes, en rapports plus intimes avec les cultivateurs ; on les retrouve toutes dans les écrits du temps. Il est tel fermier qui pourrait répondre à son propriétaire : « Mon-sieur, les idées que vous me reprochez, je les tiens de mon grand-père, qui les avait reçues du vôtre ! »

31. Le devoir d'un enseignement nouveau nous incombe ; nous réussirons, je n'en désespère pas, si nous y appliquons, comme nos devanciers, l'étude et la bienveillance soutenues. Pourquoi se décharger toujours de cette mission sur l'instituteur primaire, sur le commissaire de police, sur le garde champêtre et les autres fonctionnaires, tous honorables, je le reconnais, mais qu'il faudra requérir le plus tard possible ? C'est un symptôme affligeant que cette tendance à l'abdication de ses obligations personnelles ; j'invoque encore les voies de persuasion et l'action spontanée, avant l'intervention du procès-verbal et de la verge.

32. On contraint certains petits animaux à sortir de terre, les vers blancs ne peuvent être forcés d'en faire autant. Les rayons du soleil et le grand air leur sont insupportables, et les font promptement périr sur une surface dure et compacte; autrement ces larves creusent le sol, et disparaissent en fort peu de temps; mais aussi les blessures même légères, la moindre pique, sont mortelles pour elles.

33. Jusqu'ici les substances caustiques ou réputées *insecticides*, répandues dans les champs pour y détruire ou en éloigner les vers blancs, n'ont donné aucune satisfaction, elles n'ont plus, en pleine campagne, l'efficacité qu'elles avaient montrée dans des espaces restreints où l'on prodiguait le temps et les matières. Néanmoins, il est bon de se rappeler leurs propriétés et de continuer l'épreuve avec les produits nouveaux de l'industrie, notamment ceux qu'on obtient maintenant par la distillation de la houille : le coaltar, la benzine, la naphthaline, l'huile lourde de houille, le goudron; ces divers corps sont en beaucoup de cas des poisons violents pour les insectes.

34. La protection de certains oiseaux insectivores est un devoir très-recommandable, mais dont il ne faut pas exagérer la portée; le secours de ces petits auxiliaires nomades et instants est bien précaire. Les meilleurs parmi eux sont les corbeaux freux. Les trop rares cantons de la Sarthe qui possèdent, comme les alentours de Sourches, en Saint-Symphorien, des colonies de ces noirs volatiles, n'ont pas de plus fidèles gardiens de leurs cultures. Félicitons les administrations et les cultivateurs des communes environnantes d'avoir réclamé auprès de qui de droit contre le trouble injuste que portent, chaque année, dans les jeunes familles des freux, quelques tireurs oisifs qui n'ont sans doute pas conscience du mal que ce jeu cruel fait à l'agriculture; l'opinion publique s'en émeut et s'aperçoit que les vers blancs se multiplient à mesure que le nombre des freux diminue. Ces oiseaux ont des mœurs fort curieuses; depuis quelques années, il s'en est établi une petite tribu dans les grands arbres du jardin de la Pré-

lecture ; si leurs croisements et leurs espiègleries ne les font pas renvoyer, on peut compter sur eux pour le hannetonage de l'année prochaine.

35. Tout considéré, l'attaque directe des larves dans leur séjour exclusif l'emporte de beaucoup sur les autres procédés indiqués contre elles. Faisons donc d'incessants efforts pour que l'homme des champs ait foi dans la science de l'entomologie appliquée, qui aurait tant à gagner de son concours actif et intelligent. Persuadons-le que les vers blancs ne se reproduisent ni eux-mêmes, ni par la vertu d'aucune cause autre que les hannetons aux époques fixées par le Créateur à de longs intervalles, comme s'il voulait nous encourager par ce délai à les combattre. Il sentira que la capture des larves dans ses guérets lui assure immédiatement une trêve plus ou moins absolue, pendant une, deux ou trois années, suivant qu'il l'aura mieux exécutée, et commencée plus tôt.

36. En 1832 et 1835, dates d'un grand désastre, plusieurs fermiers firent ramasser les vers blancs à mesure que le soc de la charrue les mettait à découvert. Cette pratique est excellente dans certaines conditions, savoir : choisir autant que possible le moment de labourer en vue de surprendre les larves, cela est difficile et demande un flair et une tactique qu'une longue expérience procure ; se livrer à leur recherche chaque année, surtout la seconde après leur naissance ; ne faire grâce à aucune larve, quelle que soit sa taille ; payer les enfants, les femmes, les journaliers qui suivent la charrue à cet effet, au prix convenu, par cent d'insectes, afin de stimuler leur clairvoyance et de soutenir leur attention. Le poids et la mesure ont de grands inconvénients que n'a pas le compte ; les larves entassées dans des sacs ou des vases se déchirent les unes les autres, celles de dessus écrasent celles de dessous, l'appréciation devient sinon impossible, du moins fort incommode.

37. Ces conseils rencontrent deux objections principales : toutes les terres ne sont pas labourées tous les ans, et plusieurs ne le sont jamais ; par suite de cela, la capture des larves ne

produit que des résultats relativement minimes. La remarque est très-fondée au point de vue général, et appelle avec raison des mesures plus énergiques; mais, à l'égard particulier du cultivateur qui purge son champ, elle est impuissante en face de l'évidence de l'avantage immédiat qu'y trouve ce dernier. Or, que la totalité ou la plupart des laboureurs en fassent autant dans leur intérêt privé, qui pourra nier qu'ils auront aussi travaillé pour l'intérêt général?

38. On oppose ensuite la rareté, la cherté, et, puisqu'il faut parler, certains travers croissants des ouvriers de campagne. Arrêtons-nous au simple exposé de cette objection, sans la discuter; si elle est sincère, elle est bien sérieuse. Nous devons croire pourtant que les administrations locales usent du discernement et de la sévérité indispensables pour empêcher que l'institution si utile et si chrétienne des bureaux de charité n'encourage la paresse et l'imprévoyance.

39. Il est vrai de dire aussi que les cultivateurs se montrent assez peu empressés à la recherche des larves; quelques-uns s'y livrent tellement quellement, et depuis plus de 40 ans, ils se sont mis peu en frais d'imagination à cet endroit. Un seul m'a communiqué un fait qui me semble mériter d'être cité. M. Loyer, fermier des Fontaines, en Rouillon, a *parotté* un champ de 152 ares, dans le courant de novembre 1861; cette opération très-usitée consiste à peler avec la bêche les billons herbeux, et à renverser sens dessus dessous, au fond des sillons, les gazons qu'on recouvre d'un peu de terre afin de hâter leur décomposition. A la fin de mars 1862, le même fermier relevait les restes de ses gazons afin d'en compléter la ruine, il fut fort étonné de trouver les vers blancs bien nourris, réfugiés sous les tas d'herbes, d'où chaque coup de croc en faisait jaillir une compagnie. Ils avaient abandonné le billon dénudé, s'étaient retirés sous un abri de leur goût, mieux approvisionné et peut-être plus chaud par l'effet de la fermentation des végétaux déracinés. L'opération au reste avait procuré tout-à-la fois un sarclage utile et une embuscade où l'ennemi

futsurpris et passé par les armes. Dans combien de cas analogues la tactique agricole ne trouverait-elle pas lieu de s'enrichir, si ses recherches étaient mieux dirigées ?

Troisième État.

LES NYMPHES.

40. Vers la fin de juin ou le commencement du mois de juillet de leur troisième été (soit juillet 1862), les vers blancs complètent leur deuxième année d'âge. Ils s'abstiennent alors de toute nourriture, la couleur tourne de plus en plus au jaunâtre, les rides de la peau se creusent, puis l'animal finit par s'enfoncer dans la terre à diverses profondeurs, 15 à 30 centimètres par exemple. A force de se tourner et retourner au point où il s'arrête, il se forme autour de lui une cavité ovale de terre légèrement humide, mais non mêlée de fils de soie comme on l'a dit mal à propos. L'insecte se renferme dans cette sorte de sépulcre et s'y tient immobile pendant plusieurs semaines, après quoi il se dépouille de sa peau de larve et paraît transformé en nymphe ou chrysalide. Dans cet état toute ressemblance avec les larves a disparu. La nymphe molle et roussâtre représente les proportions à peu près, les formes et les organes extérieurs du hanneton enveloppé d'une membrane translucide qui le prive du mouvement ; dix nymphes pèsent 19 à 20 grammes. Quatre ou six semaines après le changement en nymphe, c'est-à-dire, à la fin de septembre de la même année, le hanneton brise ses derniers lauges, mais sa vie souterraine doit encore durer tout l'hiver suivant ; il faut que ses membres prennent peu à peu la couleur et la consistance convenables, et que la température adoucie lui assure la satisfaction de ses futurs besoins, avant qu'il fasse l'essai de ses ailes et de la jouissance de sa liberté.

Destruction des Nymphes.

41. Malgré la délicatesse des nymphes et leur impossibilité de fuir, on connaît peu de moyens propres à les attaquer dans leurs retraites hors de la portée des instruments aratoires ordinaires. Leurs parasites ne sont pas plus connus que ceux des larves ; quant aux maladies, aux excès d'humidité, aux animaux fouisseurs et aux autres causes naturelles qui, sans doute, leur nuisent dans certains cas, ils ont été fort peu observés. Les charrues fouilleuses, aujourd'hui si puissantes, donnent à réfléchir sur la question. Si, en choisissant bien son temps, le laboureur bouleversait sa terre pendant l'hiver, et changeait les conditions de température et de sécurité des nymphes et des bannetons fraîchement transformés, il est certain que ces insectes en souffriraient beaucoup. M. Dugrip, agronome et praticien distingué, a bien voulu me communiquer, à ce sujet, des observations qui lui sont propres, et méritent l'attention des cultivateurs. J'ai vu moi-même une charrue commune découvrir, en juillet, une soule de nymphes que le laboureur reconnaissait mal et qu'il aurait pu détruire.

Quatrième État.

LES INSECTES AILÉS.

42. Continuons d'appliquer nos observations au département de la Sarthe. L'existence de nos coléoptères, sous leurs diverses formes successives, a commencé en mai 1860 ; à pareille date de 1863, ils auront accompli leur quatrième et dernière transformation. Insectes ailés, ils seront âgés de 3 ans, ayant vécu plus jeunes sur quatre années et passé trois hivers. Dès le mois de mars 1863, ils auront commencé à se rapprocher de la surface du sol, puis vers la fin d'avril ou le commencement de mai, un peu plus tôt pour les uns, un peu plus tard pour les

autres, selon leurs positions respectives, ils seront en état de percer la dernière couche terrestre qui leur dérobe la lumière et de prendre leur essor de tous les côtés. Nous les verrons alors dévaster les bourgeons et les feuilles précoces des arbres des campagnes et des jardins, puis voler et s'accumuler par préférence sur les chênes, les charmes, les érables sycomores dont les fruits sont appelés, dans certaines provinces, pain de hanneton. Leur vie aérienne durera quelques jours qui leur sont accordés à la condition de laisser après eux les germes d'une progéniture destinée à traverser les phases propres à sa race, et à remplacer la génération actuelle qui doit périr. Voici comment les choses se passent.

43. Le vol commence au crépuscule du soir et ne se prolonge pas jusqu'à la nuit close. Tout ce mouvement, si désordonné en apparence, a pour but la recherche des arbres convenables dont une foule de circonstances détermine le choix, et la rencontre des deux sexes. Pendant le jour, surtout si le temps est froid et le ciel nébuleux, les insectes paraissent sommeiller et sont réellement engourdis ; mais il n'est pas rare, si le calme et la chaleur de l'air les excitent, de les voir s'agiter dans la journée. Leurs bourdonnements ne sont sans doute pas un vain bruit, et doivent être entendus de leurs pareils ou de leurs ennemis.

44. Après leur fécondation opérée sur les arbres, les mâles périssent en fort peu de temps, tandis que les femelles vivent jusqu'à ce que leur fonction suprême soit remplie. Elles s'empresent de descendre sur les terres les plus voisines et qui leur offrent des conditions de préférence difficiles à préciser, ce que l'on appelle le hasard semble y être pour beaucoup. Chacune de ces mères creuse avec ses pattes antérieures tridentées, et les bords tranchants de sa tête et de son prothorax, une galerie verticale de 10 à 20 centimètres de profondeur et y dépose en paquet 12 à 30 œufs au moins. Quelques-unes même, plus fécondes et plus robustes, font une seconde ponte. Ces opérations peuvent avoir lieu depuis la fin d'avril jusqu'au

commencement de juin, selon les circonstances, surtout le moment de l'éclosion de l'insecte ailé, lequel est toujours présumé avoir quelque chose à faire tant que la vie lui reste. MM. de Graslín et Rambur, entomologistes distingués, en parcourant la forêt de Perseigne, ont vu le 25 juin de cette année une femelle de hanneton vulgaire occupée à ronger une feuille de chêne. Quant à l'incubation des œufs, elle est abandonnée à la chaleur de la terre, la mère ne s'occupe plus de sa petite famille, et soit qu'elle retourne ou non sur les arbres, elle ne tarde pas à succomber.

45. L'apparition en grande multitude du hanneton vulgaire est périodique et triennale, fait qui me semble inexplicable ; parmi les milliers d'espèces de coléoptères connues, je n'en vois pas un second exemple, si ce n'est peut-être chez le hanneton du marronnier. Ainsi il est prouvé que des masses innombrables de ces insectes se sont montrées en 1815, 1836, 1842, 1860, dates séparées par des intervalles divisibles par trois. On se demande si cette périodicité souffre des exceptions, soit quant au plus grand nombre, soit quant à certains individus ? Elle en souffre, de fort rares il est vrai, mais de réelles et qu'il est impossible de prévoir, tandis que la triennalité des réapparitions est de règle tellement générale qu'on les prévoit et qu'on y compte avec toute raison. Si l'on dit que l'espèce a besoin de trois années pour croître et devenir adulte, l'explication n'est que spécieuse, car beaucoup d'espèces en exigent autant, même plus, et n'affectent pas la périodicité. Tous les ans, d'ailleurs, on rencontre par hasard, au printemps, quelques couples de hannetons des deux sexes ; pourquoi ces singuliers survenants, dont le nombre varie peu, ne se multiplient-ils pas davantage, et ne donnent-ils pas naissance à des larves de tous les âges, échelonnées de façon qu'après un certain laps de temps, il en provienne chaque année des multitudes d'insectes ailés ? Il n'en est point ainsi ; que les survenants soient féconds ou stériles, la triennalité se maintient évidente. Cependant on cite des provinces où le vol a été retardé d'une

année et quelquefois avancé de six à sept mois : dans la Sarthe, rien de semblable n'a été constaté.

46. Les hannetons sont-ils plus abondants aujourd'hui qu'autrefois ? Question insoluble : je penche pour la négative. Aussi loin qu'on remonte dans nos archives modernes, ce sont toujours les mêmes plaintes. Veron-Duverger, directeur des pépinières royales, établies entre la rue Montoise et celle des Mûriers, disait, en 1764, que les vers blancs, dont son terrain était infesté, avaient presque entièrement disparu depuis qu'il y avait planté des mûriers blancs, et que, pendant certaines années, le feuillage de ces arbres avait été épargné par les hannetons, lorsque tous les arbres et les haies des environs étaient totalement dépouillés. D'autres personnes ont fait des remarques analogues au sujet du vernis-du-Japon; il est utile d'appliquer ce genre d'observation à d'autres végétaux. La gazette d'Agriculture, ainsi que les registres des délibérations des bureaux d'agriculture de Rouen, de Tours, d'Angers et du Mans, contiennent vers la même époque, et postérieurement, un grand nombre d'observations sur les ravages exercés par les mêmes insectes. Cependant il est remarquable que les anciens documents, les mémoires d'Olivier de Serre, etc., n'en parlent qu'en termes très-vagues. Dans les chroniques et les cartulaires des établissements civils ou religieux, où sont rapportées tant de transactions entre le propriétaire et le tenancier, tant d'obligations, souvent assez bizarres, imposées à ce dernier, pour prix de sa tenure, je n'ai rien trouvé de relatif à la destruction des insectes nuisibles.

47. Le vol de nos rongeurs est lourd et paresseux, on en conclut qu'ils ne s'éloignent guère du lieu de leur naissance; cela est très-vraisemblable, diverses expériences semblent au reste l'avoir démontré : l'observation est importante pour la pratique du hannetonage. Toutefois défions-nous des propositions absolues, et demandons-nous d'où provient l'énorme accumulation de ces insectes dans les taillis de chêne? S'ils sortent du sol même, comment admettre que les flots de leur population

resteront toujours confinés dans ces bois ? Si, au contraire, ils y viennent d'ailleurs, est-il croyable que les quelques terres limitrophes les ont seules envoyés ? Sans doute leurs générations ne voyagent pas, en formant en l'air des nuées immenses, comme les criquets de l'Orient ; mais avant de prononcer, écoutons ce que dit M. Mulsant à ce sujet : « En 1688, dans le comté de « Galway, en Irlande, les hannetons formèrent un nuage si « considérable que l'air en était obscurci l'espace d'une lieue, « et que les habitants de la campagne avaient de la peine à se « frayer un chemin. » — « Le 18 mai 1832, à 9 heures du « soir, ils assaillirent, au sortir du village de Talmontiers, la « diligence sur la route de Gournay à Gisors (Eure), avec « une telle violence, que les chevaux effrayés obligèrent le « conducteur à rétrograder. »

48. Remarquons ces deux dates 1688 et 1832, liées entre elles par des périodes triennales inconciliables avec nos années de 1860 et de 1863.

Destruction des Hannetons.

49. De tout temps on a dû penser à combattre les irruptions des hannetons en saisissant ces insectes pour les détruire. S'il a été employé d'autres procédés, ils sont demeurés impuissants ou inconnus. Les annales du hannetonage ne datent pas de loin. Le Dictionnaire de Trévoux (1771) cite cette phrase, extraite des ouvrages composés à Port-Royal : « On amassera « vos dépouilles, comme on amasse une multitude de hanne- « tous dont on emplit les fosses. » C'est une allusion au hannetonage. Il paraît qu'en effet, pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il fut fait ou recommandé des battues et proposé des prix afin de s'opposer à la multiplication de ces insectes. Les bureaux d'Agriculture du Mans, de Tours et d'Angers, s'en occupèrent de 1762 à 1774, et proposèrent des mesures dont on ignore les résultats. La Convention et les autres assemblées nationales ont-elles rendu des décrets sur ce sujet ? En

l'an VII, le ministre de l'Agriculture, François de Neufchâteau, ne se montrait pas inquiet des ravages des vers blancs et se contentait d'inviter les cultivateurs de les écarter des racines des arbres précieux.

50. Depuis une quarantaine d'années, les progrès de l'agriculture, les besoins et les prix croissants de ses produits ont rendu plus intolérables les dévastations des insectes ; en même temps la science s'est mise en état de combattre les préjugés relatifs à leurs mœurs, et de donner des conseils propres à prévenir les manœuvres fausses et décourageantes. Le zèle s'est ranimé avec l'espérance du succès, et l'Administration a jugé à propos d'intervenir. Voyons ce qui a eu lieu dans la Sarthe.

51. Le 20 mai 1817, les dégâts occasionnés par les vers blancs sont signalés par M. Pétrop, maire de Coulans, qui témoigne de la ruine de plusieurs fermiers causée par ces larves ; il conseille de les faire ramasser au moment des labours, et de détruire les insectes ailés qui en doivent provenir en 1818, leur année de vol. Immédiatement une circulaire de la Préfecture invite les maires à s'occuper de cette destruction.

52. Les plaintes et les sollicitations de même nature se font entendre de divers côtés. Un crédit de 6000 francs est ouvert par le Conseil général pour le hannelonage en 1833. L'attaque commence avec la défiance et le désordre qui accueillent ordinairement les innovations ; il n'est ramassé qu'une quantité insignifiante d'insectes payés à 50 centimes les 25 litres ras. L'arrondissement de La Flèche ne fournit que 37 hectolitres.

53. Un nouveau crédit de 3000 fr. est encore appliqué à poursuivre le même but en 1835, à la sollicitation de plusieurs communes rurales et du président de la société d'agriculture du Mans. Le résultat de cette seconde tentative est au moins aussi nul que celui de la première ; l'année de vol, il est vrai, n'est pas arrivée, la chasse des larves est peu pratiquée et leur livraison fort incommode.

54. Cependant le mal augmente, le nombre des larves qui ravagent les campagnes annonce, pour 1836, une irruption

formidable d'insectes ailés. Les plaintes formulées alors, les mesures proposées ne manquent pas d'opportunité et de justesse en général ; quelques-unes malheureusement accusent encore trop le défaut de notions précises sur les lois naturelles et même sur les droits de la propriété ; de cette confusion naissent des propositions futiles ou impraticables. Le Préfet et le Conseil général, éclairés de leurs propres lumières et des avis salutaires qu'ils reçoivent, destinent au hannetonage de 1836 une somme de 4,000 francs, qui doit être distribuée en primes d'encouragement de 50 à 100 francs, et de rémunération de 75 centimes par 25 litres de hannetons livrés et détruits, au chef-lieu de chaque commune.

55. Au printemps de 1836, le mouvement prend enfin des proportions notables ; les femmes, les enfants même s'adonnent à la nouvelle chasse ; les dépenses prévues sont plus que quadruplées. Quelques communes hésitent et ne veulent plus recevoir que des boisseaux combles, remplis d'insectes morts. La somme de 17,121 fr. 18 c. est distribuée en primes, entre les quatre arrondissements de la Sarthe, savoir : Le Mans, 3071 fr. 52 ; Mamers, 5,482 fr. 82 ; Saint-Calais, 7,570 fr. 59 ; La Flèche, 4,296 fr. 25 ; total : 17,121 fr. 18 c. Voici les noms des ouvriers qui apportent le plus grand nombre d'hectolitres d'insectes : Guiet, du Tronchet, 33 hectolitres ; René Dessommes, de Saint-Mars la Brière, 32 h. $\frac{3}{4}$; François Ribémont, de la Bazoge, 29 h. $\frac{3}{4}$. Jean Manguin, de Roullée, 26 h. $\frac{3}{4}$; René Ragot, du Tronchet, 25 h. ; Julien Jobé, du Tronchet, 24 h. $\frac{1}{2}$; Marin Leveau, d'Assé-le-Riboul, 24 h. $\frac{1}{4}$; Jacques Barrier, de Brains, 19 h. $\frac{3}{4}$; Jean Gabet, de Cherré, 18 h. ; Joseph Louvet, de la Chapelle-du-Bois, 18 h. ; François Chapin, de la Chartre, 17 h. $\frac{1}{2}$. Le premier nommé reçoit cent francs de primes d'encouragement, et les dix autres reçoivent chacun 50 francs, indépendamment de la rémunération commune de 75 centimes par 25 litres. La somme dépensée s'élève donc à 17,721 fr. 18, sans compter les menus frais ; soit un total de 18,000 francs.

56. Le total, 17,121 fr. 18, des rémunérations de 75 cent. représente 22,828 mesures ou boisseaux d'alors de 25 litres. En admettant que ces mesures sont exactement vérifiées, ce qui est assez difficile ; en comptant avec quelques personnes, par chaque boisseau, 12,000 insectes, ce qui me semble exagéré d'un tiers au moins, on voit une destruction de 273,936,000 individus ; soit ! l'exagération, s'il y en a, peut être compensée par le contingent des propriétaires qui, comme M. de Clinchamp, d'Amigné, près de Changé, ont fait la chasse à leurs frais.

57. La ferveur est louable, les illusions ont leurs excuse en présence de pareils chiffres. Cependant ne soyons pas sourds à la voix de la statistique et de l'ordre naturel. Elevons largement à 25,000 le nombre de boisseaux recueillis en 1836 ; c'est 625,000 litres.

58. Or, d'après la statistique officielle publiée en 1855, la superficie du département est de 620,667 hectares ; dont 23,865 sont en landes et terrains vagues, et 575,214, en terres cultivées, bois et forêts. La division appliquée à ces derniers 575,214 hectares seulement, donne un peu plus d'un litre de nos insectes détruits par hectare ! Est-ce bien la vingtième partie de leurs légions ?

59. Dans les quatre arrondissements de la Sarthe, l'action et les résultats sont fort divers : Saint-Calais se distingue par son zèle, 4 communes seulement s'abstiennent, 12 ne récoltent chacune que 5 à 25 boisseaux, mais Vibraye en livre 903 et Saint-Calais 760 ; Mamers vient en seconde ligne ; le Mans se fait remarquer par ses abstentions dans les communes les plus ravagées et les plus rapprochées du chef-lieu ; La Flèche ne rend guère plus de 25 litres par kilomètre carré ou 100 hectares de superficie de toute nature.

60. L'administration supérieure des arrondissements les plus zélés, consultée en 1837 et 1838, ne se prononce qu'avec hésitation sur les résultats avantageux de l'opération du hantetonage de 1836. Il y a eu assez généralement de l'améliora-

tion dans les localités où la chasse a été faite avec soin, mais celle-ci n'a été ni suffisamment générale ni assez sévère. Outre cela, les chasseurs ayant avisé les taillis où les insectes étaient plus abondants et plus faciles à capturer, s'y sont précipités en foule, et ont trop négligé les terres arables qui avaient les plus pressants besoins.

61. Les opinions particulières, dans les quelques communes qui ont donné des nouvelles de la battue de 1836, sont très-contradictoires et presque toujours peu clairement motivées. La majorité attribue au hannelonage la diminution des ravages en 1837 : l'observation peut être fondée. Elle les voit encore décroître en 1838, sans tenir compte de la phase de jeune qui commence alors pour les vers blancs. (40) Une minorité imposante est d'un avis contraire et trouve que l'expérience restreinte et incomplète de 1836 n'a rien de concluant. Les ouvriers ont souvent récolté dans une commune, puis porté leurs insectes au chef-lieu d'une autre plus à leur proximité, rendant ainsi l'appréciation du résultat fort douteuse. Les vers blancs ont encore été fort répandus après 1836 ; des communes se plaignent en 1837 et 1838 de pertes qui varient du quart à la moitié des cultures de printemps. Teillé perd 8,000 francs ; Auvers-sous-Montfaucon, 8,000 fr. ; Souillé, 8,940 fr. ; Neuvy-en-Charnie, 10,000 fr. ; Neuville-sur-Sarthe, 21,800 fr. ; Sainte-Sabine, 30,000 fr. ; Ballon, 50,000 fr. ; Sargé-lès-Mans, 60,000 fr. On pressent enfin que les pluies abondantes et continues de 1838 nuiront plus que quoi que ce soit aux insectes qui doivent sortir et voler en 1839.

62. Quoi qu'il en soit, le Conseil général suspend les allocations en 1838, et trouve que les sacrifices consommés et les essais suffisent pour engager désormais les communes et les cultivateurs à continuer eux-mêmes la chasse des insectes nuisibles ; c'est ce que recommandent deux circulaires de la Préfecture, de 1839 et de 1842.

63. Telles sont, d'après mes souvenirs et les renseignements
3^e Trim. de 1862.

ments que j'ai pu me procurer, les conséquences matérielles et morales du hannetonage de 1836.

64. Au milieu de ce conflit d'opinions plus ou moins compétentes, basées sur des motifs et des intérêts fort divers, ce n'est pas chose simple et facile que de discerner la vérité, et de prendre le plus sage parti. Qui pourra soutenir avec une conviction parfaitement éclairée que le fléau, entièrement subordonné, en toute circonstance, à la faveur ou à l'inclémence des phénomènes atmosphériques, a cédé aux procédés artificiels plutôt qu'à la puissance des causes naturelles ? On a remarqué son affaiblissement graduel après 1836, en beaucoup de paroisses qui ont détruit leurs insectes, c'est une observation considérable ; mais que dire de celles très-nombreuses qui sont restées oisives ? de celles qui sont encore misérablement dévastées en 1837 et 1838 ? elles ont ensuite éprouvé le même bienfait que les autres, et toutes ont joui également de la trêve qui finit. Ces alternances du retour et de la retraite du fléau sont dans l'ordre de la création ; je veux bien croire qu'elles peuvent être modifiées par le travail de l'homme ; il s'agit seulement ici de savoir quels sont ceux auxquels incombent les démarches et les frais des expériences nécessaires.

65. A partir de 1839, année de vol, les insectes s'étant moins montrés et la caisse publique étant fermée, le hannetonage cesse tout d'un coup, quoique l'ennemi ne soit absolument rare nulle part. Quelques laboureurs se contentent de ramasser les vers blancs ; mais ils sont peu imités ou ne le sont pas du tout. Le fléau sans cesse menaçant, quoique momentanément contenu, peut revenir à son jour. Il est à craindre que chez les plus intéressés à le prévenir la prévoyance et le zèle sommeillent en attendant le secours étranger : ne nous aidons pas, on nous aidera !

66. En effet, les années de vol 1854, 1857, 1860, ont inutilement fait pressentir graduellement et causé d'énormes pertes, personne n'a plus agi spontanément qu'en 1836. Aujourd'hui les doléances recommencent avec non moins de fondement

quant aux désastres, sans qu'on aperçoive plus qu'auparavant des résolutions spontanées et énergiques pour y remédier, Toujours la même inertie chez les victimes. Est-elle volontaire? est-elle forcée? Espérons que les circonstances seront jugées avec discernement par le Conseil général, qui saura soutenir la faiblesse et stimuler l'indolence.

67. En 1836, 18,000 francs ont été employés à une chasse incomplète. Pour en obtenir une plus étendue et plus rigoureuse, quelle somme faudra-t-il donc y consacrer? Comment en prévoir le chiffre quand on considère la rareté, la cherté, et, puisqu'il faut tout dire, les travers croissants de la main d'œuvre? Si je n'attendais que des conséquences matérielles analogues à celles des années postérieures à 1836, je refuserais de les acheter. Mais j'ai dit qu'elles avaient aussi éclairé les esprits sur les complications des causes du mal et sur le choix des remèdes : il est peut-être besoin de nouvelles lumières au prix de nouveaux sacrifices? D'un autre côté, bien qu'il soit dangereux pour les finances et la moralité des coopérateurs de se livrer à des illusions avec une confiance exagérée, l'est-il moins, pour les subsistances essentielles, de mettre trop de réserve? Les plus graves intérêts de l'agriculture sont compromis, ses produits doivent être sauvés à tout prix, s'il est impossible d'obtenir la collaboration volontaire et gratuite des cultivateurs. Peut-on aussi penser, sans commisération, au sort des pauvres gens de cette classe, qui tremblent pour les fruits de leur travail, alors que leur fortune chancelante, leurs forces épuisées, les exemptent du reproche de négligence!

68. Telles sont sans doute quelques-unes des considérations qui détermineront le vote du Conseil général. S'il juge à propos de rentrer dans la voie des allocations, il le fera en protestant contre la force majeure, et en prenant des précautions afin de prévenir les désordres de la comptabilité, et de ne rien céder à des spéculations suspectes, dissimulées sous les apparences de l'amour du bien public.

69. Que le hannetonage de 1863 se fasse soit aux dépens des

fonds votés par le département, soit par les soins et aux frais des communes ou des particuliers, voici les procédés qui semblent préférables d'après les explications précédentes.

1°

70. La chasse des insectes est à faire pendant tout le temps qu'il est possible de les saisir vivants. — 44.

2°

71. La rémunération promise, selon la quantité d'insectes livrés, ne peut être refusée à qui que ce soit ; il faut laisser au zèle tous les stimulants possibles.

72. Toutefois, dans les cas probables où le hannetonage serait opéré spontanément et à leurs frais, soit par des fermiers, soit par des propriétaires habitant ou non la campagne, il serait convenable d'inviter les maires à dresser et à transmettre à la préfecture une liste contenant les noms des personnes généreuses qui auraient donné ce bon exemple, avec leurs observations et leurs conseils qui auraient alors toute la valeur désirable pour la statistique et l'enseignement. — 56.

3°

73. Il est difficile d'obtenir une justification satisfaisante des quantités d'insectes détruits, autrement que de la part du maire qui délivre les certificats donnant droit à la rémunération ; c'est la forme suivie en 1836 et auparavant. Ce fonctionnaire a toujours supporté seul la responsabilité de sa déclaration. Une commission composée de 4 membres présidée par le maire et choisie par le conseil municipal, soit dans son sein, soit en dehors, aurait l'avantage de faire participer à l'opération quelques hommes spéciaux, aptes aux observations instructives, ce à quoi il faut toujours penser. — 55.

4°

74. La rémunération a varié autrefois depuis 50 centimes jusqu'à 75, par boisseau de 25 litres ras. En 1836, les

75 centimes semblent avoir été une bonne récompense, puisqu'un homme l'obtint 132 fois et son concurrent 131. Tout est changé, les sexes et les âges divers sont occupés. Il faudra peut-être élever le prix à 75 centimes, sinon à un franc par double décalitre, dans la crainte que la battue demeure inefficace faute d'étendue; voilà comment les remèdes deviennent de plus en plus onéreux, quand il y a retard ou inopportunité. — 54, 55, 56.

5°

75. La chasse n'est pas inutile dans les bois, mais elle a des avantages plus immédiats sur les terres appropriées pour les autres cultures. Il convient que les maires usent de leur influence au profit de ces dernières, et surtout qu'ils veillent à la protection des récoltes, des arbres et des clôtures. — 60.

6°

76. Les insectes peuvent être recueillis toute la journée, principalement le matin, et par un temps frais et humide. Les ouvriers les ramassent sur les branches, ou par terre après avoir secoué les arbres; ils se servent aussi avec avantage de toiles déployées sur le sol, ou tendues sur deux perches. Une précaution excellente est, lors de la prévision du hannetonage, de laisser sur les haies et les taillis en abat. quelques arbres piéges, avec toutes leurs branches, afin qu'au printemps, les volées d'insectes s'y concentrent et soient plus faciles à prendre: quand on le voudra sérieusement, les moyens auxquels on ne songe pas se présenteront en foule. — 39, 41.

7°

77. Il est d'usage d'apprécier les quantités par la mesure de capacité; cela est mauvais et sujet à de nombreux abus de complaisance, surtout si l'on recule devant la peine d'obtenir l'immobilité au moins momentanée des insectes. Je conseille l'évaluation au poids avec les balances et les petites romaines, à présent répandues partout. Le poids de 20 litres une fois connu, lequel

doit approcher de 6 à 7 kilogrammes, un sac taré à l'avance servira à compter les unités et les fractions elles-mêmes; c'est plus loyal et l'on décide ainsi plus d'ouvriers des deux sexes et de tous les âges à concourir au travail. — 56.

8°

78. On donnerait lieu à diverses dissimulations difficiles à réprimer en faisant varier le tarif des rémunérations d'une commune à l'autre : l'égalité et la fixité furent de règle en 1836. Quant aux primes d'encouragement, je ne les regarde pas comme nécessaires; la chasse ne reçoit guère d'essor de l'espérance fort incertaine de les obtenir. En réduisant les allocations en primes fixes à distribuer aux communes qui auraient détruit le plus d'insectes, on connaît d'avance le chiffre de la dépense, sans courir les chances de l'inconnu, tout en conservant l'espoir de stimuler le zèle. Mais, dans l'état actuel des choses et des esprits, n'est-il pas à craindre que l'incertitude de l'obtention des récompenses ne nuise à l'étendue de la chasse? Autant rien qu'une destruction partielle! — 59, 60, 61.

9°

79. Tous les moyens proposés ou pratiqués jusqu'à ce jour pour anéantir les insectes apportés au chef-lieu de la commune, sont embarrassants et coûteux.

80. On les plonge dans l'eau froide pendant 24 heures ou davantage. Il est difficile de parvenir par là à les asphyxier complètement, mais il est plus facile ensuite d'en consommer la destruction par les divers procédés indiqués. — 25.

81. L'eau bouillante, l'étuve, le four, des étouffoirs comme ceux des boulangers, produisent des effets infaillibles quand les appareils sont prêts à fonctionner, autrement il faut les préparer à des moments imprévus et perdre des frais et du temps. Il est vrai que les grandes chaudières de fonte sont tellement économiques et fréquentes partout, que l'usage en peut être conseillé.

82. Des fosses carrées creuses de trois à quatre mètres, larges d'environ deux mètres en tous sens, peuvent recevoir une grande masse d'insectes entassés vivants, ou momentanément asphyxiés. Il ne leur sera pas possible d'en sortir, pourvu que sur chaque couche animale de 12 à 15 centimètres d'épaisseur, on ait soin de verser quelques seaux d'eau et une certaine proportion de chaux vive, puis de jeter sur le tout assez de terre battue à coups de pilon jusqu'à ce qu'elle forme une masse dure et compacte.

83. Avec un peu de surveillance, en battant de temps en temps la terre de recouvrement afin d'en resserrer les vides, il est certain que les captifs ne s'évaderont pas. Leurs œufs même seront gagnés et anéantis par la décomposition générale.

84. Un lait de chaux contenu dans une mare ou dans un grand récipient quelconque servirait longtemps, et quand on en retirerait les insectes, il serait très-facile de les enfouir.

85. Un autre moyen puissant et tout mécanique est recommandé et pratiqué en quelques communes ; c'est l'écrasement. Il consiste en quelques manœuvres très-simples : estimer d'abord la quantité des insectes livrés, les verser dans le sac destiné à l'écrasement, faire passer dessus un pesant rouleau ou frapper avec un fort pilon, puis enfouir les issues du massacre dans la fosse commune, avec un peu de chaux vive, pour être parfaitement en garde contre l'éclosion des œufs. Le broiement avec certaines espèces de machines agricoles peut être pareillement essayé.

86. Dans quelques localités où le combustible est commun, les insectes ont été précipités vivants au fond d'une fosse garnie d'épines et de broussailles auxquelles on avait mis le feu. Ailleurs les frais et la mauvaise odeur occasionnée par cette méthode l'ont fait abandonner.

87. Sauf les cas de combustion complète, toutes les autres pratiques de destruction peuvent fournir un engrais qui compense une partie des frais. Il n'y a pas lieu, au reste, de se préoccuper beaucoup des dangers que court la santé publique

dans cette circonstance; il suffit de recommander d'enfouir à 50 mètres des habitations, sous au moins 50 centimètres de terre, les petits cadavres et leurs détritns. On pourrait même les abandonner à un cultivateur, sur sa demande de les utiliser en engrais, en se conformant aux conditions prescrites en faveur de la salubrité.

10°

88. Quelques laboureurs, dont le nombre tend heureusement à augmenter, ramassent de grandes quantités de larves sur leurs terres; leur conduite est très-louable, mais ils devraient les écraser et les recouvrir sous les sillons, au lieu de les entasser sur les chemins publics, exposés à l'ardeur du soleil, où elles périssent et se putréfient en répandant une odeur très-incommode, sinon dangereuse, pour les passants. — 32, 35, 36, 39, 41.

11°

89. Quant à la matière animale des insectes dont il s'agit, dans tous leurs états, les naturalistes et les habitants les plus sensés des campagnes sont unanimes pour reconnaître qu'elle ne contient rien de nuisible à la santé des animaux qui s'en repaissent. Ceux-ci, de tous les ordres, sont en nombre infini; l'année de vol surtout est pour eux un temps de régal et de prospérité. On peut donc espérer que l'industrie saura un jour utiliser cette production, qui profite du perfectionnement de nos cultures, et paraît être si bien du goût de tant de créatures vivantes au banquet de la nature.

90. M. Mulsant rappelle qu'on a tenté, sans beaucoup de succès, de tirer des hannetons adultes une substance huileuse propre à graisser les essieux des voitures, et que le liquide noirâtre de leur gosier a fourni aux peintres une belle couleur brune.

91. Latreille et plusieurs autres naturalistes ont pensé que le ver blanc est le *cossus* comestible des anciens. Malheureusement cette opinion a été peu goûtée des gastronomes modernes.

92. C. Grégoire, l'un des écrivains de l'une des dernières éditions du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serre, dit que les Chinois mangent le hanneton. C'est encore une erreur née du défaut si commun et si regrettable de savoir distinguer les espèces.

93. Je n'ai pu parler dans ce long mémoire que des faits généraux et les plus importants à connaître pour assurer le succès des tentatives de destruction de nos insectes. Quant aux faits exceptionnels, ils sont nombreux et très-intéressants sous divers rapports ; les premiers, au reste une fois bien compris, serviront à faire distinguer et apprécier les seconds.

94. On trouvera encore d'utiles renseignements, dont je me suis quelquefois servi, dans les trois ouvrages suivants : Des Hannetons considérés comme insectes nuisibles à l'agriculture, par M. Jacquin, aîné, 1832, 47 pages in-12 ; — Histoire naturelle des Coléoptères de France, tribu des Lamellicornes, par M. E. Mulsant, 1842, un vol, in-8° ; — Bulletin de la société d'Agriculture de la Sarthe, années 1837-1842.

ANJUBAULT.

DU PROGRÈS DE LA RICHESSE PUBLIQUE ET DE SON INFLUENCE

SUR L'ÉTAT MATÉRIEL ET MORAL DE NOTRE SOCIÉTÉ.

La richesse publique suppose une grande production, et la production parvenue à ce degré d'abondance qui prend le nom de richesse suppose le concours de trois éléments essentiels : l'intelligence qui conçoit, le travail qui exécute, et le capital qui fournit les moyens ; sans le capital, l'intelligence et le travail, malgré leur importance dans les phénomènes économiques que nous étudions, demeurent insuffisants ;

car, sans les instruments qu'il se procure par l'épargne, l'homme ne peut lutter contre les forces infiniment supérieures de la nature, et l'intelligence, qui est comme son flambeau, ne peut se développer que par un certain degré de culture, qui, elle aussi, suppose l'intervention féconde du capital. Le capital lui-même n'est qu'une matière inerte, s'il n'est mis en œuvre par l'ingénieuse activité du travail. Donc ces trois éléments se complètent réciproquement, dès que l'un manque, les autres perdent toute leur force et toute leur efficacité.

Dans l'enfance des sociétés, dans les temps de violences, de conquêtes et de barbarie, l'homme asservi à la matière n'a pour toute ressources que le travail de ses bras, il se trouve donc obligé par la force des choses de restreindre sa consommation à la satisfaction de ses besoins les plus essentiels; il est évident alors qu'il ne peut avoir ni le pouvoir ni même la pensée d'améliorer une condition qu'il ne peut que transmettre à ses enfants telle qu'il l'a reçue lui-même; à ses enfants destinés comme lui à subir la nécessité d'un travail pénible, sans autre espoir que la prolongation plus ou moins longue d'une existence misérable.

Mais lorsque les hommes, surmontant les premiers obstacles qui s'opposaient au libre développement de leur travail et de leurs facultés, sont parvenus à se rapprocher les uns des autres et à se prêter un mutuel secours, lorsque sentant leurs besoins augmenter avec les moyens de les satisfaire ils ont compris toute la puissance de la nature et les immenses ressources qu'elle offre à leur intelligence et à leur activité, alors le génie s'éveille, l'industrie est créée, les arts sont inventés, la division du travail s'établit, les produits se transforment, et, par des échanges successifs, la somme des choses nécessaires, utiles à notre bien-être, s'accroît progressivement; mais tous ces produits ne sont pas consommés: une épargne prudente vient encore, sous forme de capital, donner à la production une énergie nouvelle, et les produits, renaissant en proportion

même de leur abondance, finissent par constituer cette richesse dont nous avons le bonheur de contempler aujourd'hui les merveilleux résultats. Ce progrès de la richesse qui tend à accroître encore et l'intensité de nos besoins, et la facilité de nos communications, et cette activité fébrile sans cesse excitée par la soif des jouissances, ce progrès de la richesse est destiné à transformer complètement nos mœurs, nos habitudes, notre manière d'être en général ; mais son effet le plus sensible et le plus immédiat est celui qui se manifeste sur le mouvement général de la population.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler, Messieurs, un principe qui, dans la science économique, est, pour ainsi dire, passé à l'état d'axiome, que, dans les familles, le nombre des enfants est en raison inverse de la richesse. De quelque manière qu'on l'envisage au point de vue de la morale, c'est un fait incontestable, selon nous, qui s'explique plus qu'il ne se justifie par un sentiment qu'on appelle le sentiment aristocratique. Tant que l'homme, par son travail, n'a pu que subvenir, et avec beaucoup de peine, à ses besoins et à ceux de ses enfants, il ne craint point de les laisser dans une condition qui a toujours été la sienne ; mais lorsque, par son intelligence, son activité, son travail, il a enfin conquis l'indépendance, non-seulement il ne veut pas déchoir, non-seulement il veut conserver aux siens la position qu'il s'est faite, mais il veut encore l'améliorer autant que possible. Eh bien, messieurs, il suffit de jeter les yeux autour de nous pour s'apercevoir que ce sentiment tend à se répandre de plus en plus dans toutes les classes avec l'aisance générale. On ne voit plus aussi communément, même dans les campagnes, ces grandes familles qu'on y voyait autrefois. En descendant les degrés l'échelle sociale, on voit encore que, par le changement qui s'est opéré dans nos mœurs, l'insouciance, en général, a fait place, sous ce rapport, à la prévoyance et à la préoccupation de l'avenir. De quelque manière donc que l'on croie devoir juger le phénomène qui s'accomplit sous nos yeux,

il mérite, je crois, une place importante dans la question qui nous occupe aujourd'hui.

Indépendamment de cette influence que la richesse publique exerce sur la population, elle lui imprime, en outre, un courant nouveau, un déplacement rapide qui préoccupe vivement, en ce moment, les esprits, et que l'on désigne sous le nom d'émigration de la population des campagnes dans les villes, ou simplement, de la dépopulation des campagnes. Avant de toucher, en passant, à cette question, qui a déjà été traitée par vous d'une manière si complète, il importe, Messieurs, de rechercher l'influence de cette même richesse sur la formation et sur le développement progressif des grands foyers de l'activité humaine, les grandes villes.

L'extension de la richesse est on ne peut plus favorable à la création et au développement des grands centres de population qui sont, en même temps, les grands foyers de l'activité humaine ; les immenses proportions du commerce et de l'industrie exigent de grandes relations, et plus ces relations sont rapprochées, faciles, plus elles offrent d'avantages. Avec les divisions, si multipliées, du travail, il faut nécessairement que les professions et les industries diverses qui se viennent en aide se groupent, se mettent en contact les unes avec les autres ; les grandes villes donnent à l'agriculture un débouché plus facile pour la préparation et la consommation de ses produits, et pour toutes les valeurs au centre d'où, convenablement élaborées, elles peuvent être réparties là où elles trouvent des besoins à satisfaire ; de plus, elles rapprochent les hommes par le plaisir : séjour privilégié de tous ceux qui veulent jouir des avantages que peut leur procurer une fortune acquise, elles sont le centre des arts, du goût, de la politesse et des talents ; aussi a-t-on pris toujours pour mesure de la richesse des peuples et de leur civilisation la population, l'étendue de leurs villes et la splendeur de leurs monuments.

En descendant l'échelle des âges, que voyons nous, en effet ? Des villes peu peuplées, mal bâties, aux rues étroites, tortueuses,

aux maisons humides, dépourvues d'air et de soleil ; on y trouve partout l'indice de besoins fort restreints, et l'absence de ce mouvement continu imprimé par une surabondance de vie active, puissante, énergique et progressive ; mais, à mesure que la richesse publique s'accroît, des besoins nouveaux se font sentir, et, pour les satisfaire, le génie de l'homme, trouvant à sa disposition des moyens nombreux et d'une puissance incalculable, déploie toute son activité, toute son énergie ; il cherche à se rapprocher, à s'unir, à se prêter un mutuel appui. Les communications étant devenues plus faciles, les populations se portent instinctivement là où elles trouvent le plus de ressources, là où des besoins nouveaux demandent un travail plus considérable, et promettent une plus forte rémunération. Ce déplacement subit et nécessaire de la population, par cela seul qu'elle obéit à une puissance fatale, irrésistible, a pour effet de produire momentanément, dans la distribution du travail, un défaut d'équilibre préjudiciable à certains intérêts, à ceux de l'agriculture principalement.

Dans la marche du progrès, en effet, les industries qui ont pour but la satisfaction de nos besoins de toute espèce ne se suivent point d'un pas égal ; et ce sont elles qui savent se mettre en rapport avec nos faiblesses, nos misères, nos petites vanités et nos passions, dont le mouvement est le plus rapide. Indépendamment de ce que leurs produits sont recherchés avec le plus d'ardeur, de ce que leur consommation est sans limites, ces produits sont plus certains, leur valeur se réalise plus promptement, ils offrent par conséquent aux capitaux des avantages que ne peut leur procurer l'agriculture, dont la production limitée est subordonnée aux caprices des éléments. L'agriculture, vous le savez, procède avec lenteur ; elle ne produit qu'avec l'aide d'un travail pénible, opiniâtre, incessant, d'une vie dure et sans avenir, que ne viennent adoucir aucuns de ces plaisirs qui charment l'habitant des villes. Les industries manufacturières et les industries de luxe, au contraire, avec l'abondance de leurs capitaux, et leur production illimitée,

surexcitée sans cesse par une consommation qui ne connaît point de bornes , doivent nécessairement attirer à elles les ouvriers les plus nombreux et les plus habiles , par l'appât d'un travail moins pénible et d'un salaire plus élevé. L'agriculture ne peut même compter sur les intelligences que séduit aussi le prestige des grandes choses qui s'accomplissent si merveilleusement, et avec tant de rapidité dans les grands foyers de l'activité humaine. Enfin , Messieurs , réalisation facile , succès rapides, plaisirs, voilà ce qui séduit ; patience, travail, succès certain mais lent, voilà ce qui rebute ; vous comprendrez maintenant quelle devait être, dans ces circonstances, la situation de l'agriculture, et si elle pouvait soutenir avec les autres industries une concurrence que rendaient plus difficile encore certains obstacles, tels que le morcellement de la propriété qui la rend moins stable, et le peu de durée des baux ; vous comprendrez alors pourquoi l'agriculture ne peut rétribuer autant que l'industrie proprement dite ceux qui la servent, et pourquoi les ouvriers des campagnes abandonnent les champs, terre ingrate à leurs yeux, et leur préfèrent le séjour plus séduisant des villes, qui leur promettent plaisirs et profits.

Mais si les grandes villes sont les centres où viennent se former les grandes fortunes, et s'accumuler les capitaux produits de l'épargne, elles sont aussi l'abîme où viennent s'engloutir les fortunes acquises, car la Providence ne veut point de perfection ici-bas, et le progrès indéfini est une chimère. Le progrès de la richesse engendre le luxe , le luxe engendre la corruption des mœurs et la ruine. La vie c'est le mouvement. Pour que la richesse puisse servir au bien général, il faut que les capitaux aillent féconder le travail, partout où ce travail peut être utile à la production ; or, le luxe a pour effet d'immobiliser ces capitaux et de les rendre inutiles ; la prodigalité, dans ce cas, produit un résultat à peu près semblable à celui de l'avarice, avec cette différence seulement que la mort de l'avare rend à la circulation les richesses enfouies, tandis que la mort du luxueux ne fait que transmettre à d'autres

des valeurs dépréciées, inutiles. des valeurs perdues à tout jamais.

Ainsi s'explique avec la dépréciation de l'argent, résultat de son abondance, le prix toujours croissant des choses nécessaires à la vie; la consommation allant toujours en augmentant, en raison de l'intensité des besoins, besoins surexcités sans cesse par les moyens de les satisfaire, il serait de toute nécessité d'opposer à cette consommation toujours croissante une production capable de se maintenir au niveau de ces mêmes besoins. Mais le luxe est précisément l'obstacle insurmontable qui vient se dresser devant nous, pour s'opposer à ce résultat que nous appelons de tous nos vœux.

Que les propriétaires emploient leur superflu à l'amélioration de leurs terres, ils obtiendront en abondance du blé, des fourrages, des bestiaux, et, en s'enrichissant eux-mêmes, ils enrichiront la société; ils résoudre ainsi le problème, si souvent posé de nos jours, de l'amélioration des classes souffrantes et laborieuses; car par une demande plus considérable de travail ils auront produit une élévation dans le taux des salaires, et de l'abondance des produits résultera un abaissement dans le prix des choses les plus nécessaires à la vie; mais que, poussés par cette sorte de vertige, par cette folle vanité qui entraîne aujourd'hui tant d'hommes, ceux particulièrement qui sont rassemblés en plus grand nombre, ils emploient ce même superflu en achat de matières précieuses, de celles même qui ne se détériorent aucunement par l'usage, et dont le prix peut être le plus facilement réalisé, ces mêmes propriétaires, dis-je, auront immobilisé des sommes plus ou moins considérables sans autre profit pour la société que d'avoir occupé quelques ouvriers habiles et payés fort cher. Je vous cite, Messieurs, l'exemple de matières précieuses qui conservent tout leur prix, comme l'exemple le plus favorable. Mais que dirons-nous en considérant ces demeures splendides où se trouvent entassées tant de richesses laborieusement acquises et que l'usage déprécie, ces tables somptueuses où viennent se réunir,

des contrées les plus lointaines, les mets les plus délicats et les plus rares, et qui, à peine abandonnées, laissent tout au plus un souvenir ?

Il est inutile de vous dire, Messieurs, que lorsque je parle du goût immodéré du luxe, je ne veux pas parler du goût du beau, qui élève, qui anoblit les âmes, et qui, s'il ne conduit pas toujours au bien-être matériel, conduit sûrement au bien-être moral ; je veux parler de ce goût dépravé du cher, qui tend à devenir de plus en plus le trait caractéristique de notre société moderne et qui consiste à se distinguer, non par ce qui est véritablement beau, par ce qui est véritablement grand, mais par de folles et inutiles profusions. Ce goût du luxe ainsi compris, qui naît et se développe dans les grandes villes où il trouve sans cesse de nouveaux aliments, se répand de là jusqu'aux plus petits centres de population, et pénètre au sein des existences les plus modestes. C'est encore ce besoin déraisonnable de luxe et de plaisir qui, s'ajoutant à ces causes d'émigration dont nous avons parlé, excite les propriétaires, lorsqu'ils ont acquis une certaine aisance, à quitter les lieux qui les ont vus naître, et où ils seraient appelés à rendre d'utiles services, pour aller, dans les grands centres de population, grossir le nombre déjà trop grand des inutilités.

Ainsi, on le voit, si les grandes villes sont nécessaires au progrès de la richesse, elles créent aussi des obstacles à son libre développement ; de plus, elles coûtent fort cher : une population nombreuse et composée d'éléments si divers exige une administration et une police très-complicquées, une quantité considérable d'employés, une foule d'agents de toute espèce. De plus, à ces imaginations ardentes, excitées par le contact de tout ce qui peut les enflammer, il faut des édifices somptueux, des fêtes, des spectacles ; à la population déshéritée, immorale, dégradée, qui afflue de tous les côtés, il faut des hôpitaux, des asiles, des dépôts de mendicité, car on sait que c'est surtout là où les hommes sont réunis plus en grand nombre, qu'on trouve, à la fois, l'extrême richesse et l'extrême

misère, les plus grandes vertus et la dégradation la plus profonde. Ainsi donc, si les grandes villes sont de vastes ateliers où viennent s'élaborer et se transformer tous les produits de la richesse, elles sont, d'un autre côté, de vastes fournaises où viennent se fondre et se dissiper les plus grandes fortunes par ce luxe effréné qui n'est autre chose que la débauche de la richesse ; elles sont en outre d'immenses abîmes où viennent s'engloutir successivement des générations de jeunes hommes et de jeunes filles, que consume un travail forcé, malsain, surtout lorsqu'il est uni à la débauche, et qui, dans la vie des champs, auraient fourni une longue carrière, sinon dans l'abondance, au moins dans la paix et le bonheur.

Pour nous résumer, nous avons constaté, d'un côté, une influence directe du progrès de la richesse sur la population, et, comme conséquence de cette même richesse, une production progressive, mais lente, qui, ne suivant point d'un pas égal une consommation toujours croissante et la dépréciation inévitable des valeurs monétaires, a pour effet une élévation du prix des choses les plus nécessaires à la vie.

D'un autre côté, l'accumulation du capital sollicite le travail ainsi que la prodigieuse activité des industries manufacturières et de luxe, dont les produits illimités deviennent de plus en plus, en raison de leur abondance et de leur bas prix, à la portée de tous. Cette activité, que rien n'arrête, entraîne nécessairement, avec une nouvelle demande de bras, une élévation du taux des salaires.

Ce qui manque surtout au cultivateur pour entreprendre une bonne culture, c'est le capital. Or, la cherté des produits agricoles, si elle a été la cause de souffrances que nous devons tous déplorer, a eu pour résultat de faire refluer dans les campagnes l'argent des villes, et de mettre les cultivateurs en état de faire une épargne, qu'ils pussent ensuite employer à l'amélioration de leurs terres. Ce résultat, Messieurs, vous l'avez constaté vous-même, est incontestable ; la population des campagnes s'est sensiblement enrichie depuis un certain

nombre d'années, et cette population est incomparablement la plus nombreuse. Or, cette améliorations urvenue dans le sort du plus grand nombre ne peut manquer de réagir sur la situation des autres industries, car en leur ouvrant un débouché plus considérable elle aura pour effet d'assurer une élévation du taux des salaires par une nouvelle demande de travail.

Permettez-moi de faire remarquer ici, Messieurs, en passant, quelle est la différence, au point de vue économique, de la dépense faite par le cultivateur enrichi ou par l'opulent habitant des villes : le premier, vous le comprenez, accoutumé à une vie dure, sobre et laborieuse, étranger à toute idée de luxe, emploiera son argent à l'achat de choses nécessaires, utiles, en améliorations du sol principalement, toutes choses qui demandent beaucoup de travail ; tandis que le riche citadin, poussé par cette rivalité jalouse de luxe et de plaisirs qui, comme un aiguillon, reste toujours attachée à ses flancs, dépensera des sommes énormes en frivolités, en valeurs improductives, dont il ne restera rien la plupart du temps, et qui, dans tous les cas, ne pourront profiter à personne, sinon à quelques ouvriers habiles et chèrement rétribués ; il créera des lieux de plaisance, il entretiendra de vastes parcs qui enlèveront à la production une étendue de terrain considérable. Cette différence suffira, Messieurs, pour vous faire comprendre l'importance relative des capitaux accumulés dans les villes ou bien répandus dans la population si active, si patiente, si laborieuse, si intéressante, en un mot, de nos campagnes.

Cette situation, Messieurs, se maintiendra-t-elle au profit des cultivateurs, ou bien, par l'élévation du taux des fermages, tournera-t-elle au profit des grands propriétaires, c'est-à-dire, au profit du luxe ? Je ne sais ; il y a tout lieu de croire qu'elle tournera au profit des uns et des autres ; mais ce qui est certain, parce que c'est le résultat de l'ordre naturel, il y aura toujours lutte entre le travail qui produit et le luxe qui détruit, comme il y aura toujours lutte entre la vie et la mort. Le seul remède, le seul moyen d'atténuer,

sinon de faire disparaître entièrement cet antagonisme fatal, serait l'association du propriétaire et du fermier. Que les propriétaires, renonçant à leurs folles dépenses qui ne satisfont que la vanité, emploient leurs capitaux à l'amélioration de leurs terres; qu'ils ajoutent leur intelligence, plus large, plus cultivée, aux connaissances pratiques et au travail infatigable du colon : alors le problème sera résolu; mais si, comme il est probable, toutes les fortunes acquises continuent d'aller se dissiper et se perdre dans les grandes villes; si ces grands centres de l'activité humaine continuent, en attirant à eux toutes les forces vives, de moissonner la partie la plus saine et la plus robuste de notre population par un travail forcé, malsain, et une corruption qui naît inévitablement du contact de toutes les passions, oh ! alors nous aurons le sort des civilisations qui nous ont précédés ; lorsque notre société, énervée par le luxe et les plaisirs, ne pourra plus se suffire et se soutenir ; lorsque, semblable en cela à l'antique société romaine, elle ne pourra plus que dépenser ses trésors pour aller chercher au loin et à grands frais les produits du travail étranger, oh ! alors cette société décrépite ne tardera pas à être absorbée par une race plus jeune, plus active, plus énergique, qui, projetant sur ce tronc appauvri des rameaux vigoureux, recommencera une période de jeunesse et de prospérité qui, elle aussi, aura son soleil et son déclin.

Il me reste encore, Messieurs, à examiner avec vous l'influence du développement de la richesse sur l'intelligence, sa culture et sa direction. Je n'aborde ce sujet, je vous l'avoue, qu'avec une grande hésitation et avec la conviction profonde de mon insuffisance; je me bornerai donc à vous communiquer mes impressions, et je m'estimerai heureux si ces impressions peuvent être aussi les vôtres. On peut allier, sans aucun doute, le progrès matériel avec le progrès moral, et même l'indépendance et le loisir que donne une fortune acquise est très-favorable au développement de notre intelligence et de notre moralité, qui demandent, avant tout, du

calme et de la réflexion; mais, vous le savez, il est bien difficile de se maintenir dans une juste mesure, et l'homme, une fois entraîné sur la pente où l'ont conduit ses intérêts et ses préoccupations égoïstes, ne la remonte plus pour aller chercher sur les sommets la contemplation, si douce à l'âme, des choses divines et des splendeurs de la beauté créée.

On ne peut se dissimuler que si l'éducation professionnelle et l'étude des sciences exactes ont fait beaucoup de progrès, il n'en est pas de même de l'étude des sciences morales, qui est la culture proprement dite de l'intelligence. La sagesse, dit l'Écriture, ne se trouve point en la terre de ceux qui vivent dans les délices.

Sans doute, le progrès de la richesse, qui suppose le progrès en toute chose, suppose aussi le développement de l'intelligence, car l'intelligence est à la vie des sociétés ce que l'âme est à la vie du corps, et rien de grand ne peut se faire sans son concours; mais cette diffusion nécessaire des idées et des connaissances prend naturellement la direction que lui imprime le mouvement général, résultat des besoins, de l'opinion, des circonstances, et qui produit les mœurs; or, le développement de la richesse a pour effet, selon nous, malgré la résistance que lui opposent la religion, la morale et l'éducation, de diriger les âmes vers un matérialisme nouveau qu'il ne faut pas confondre avec le matérialisme proprement dit; matérialisme nouveau qui consiste dans la poursuite d'un bien-être ennemi de toute gêne et de toute privation. Nous ne sommes plus au temps où l'homme, peu soucieux des besoins de la vie matérielle, consacrait son existence à une œuvre dans laquelle il s'incarnait, pour ainsi dire, et dans laquelle il laissait le cachet impérissable de sa pensée, de sa propre individualité. Aujourd'hui, on est pressé de jouir; le temps, ce grand maître en toutes choses, n'est plus compté pour rien, il n'est plus calculé que comme durée de la jouissance; produire avec une activité qui tient du prodige, acquérir le plus promptement possible des biens pour satisfaire ses

besoins, ses fantaisies, ses caprices, tel est le but qu'on se propose. Plus tôt on en a fini avec les études préliminaires, plus on croit avoir gagné de temps, plus on se croit avancé dans la carrière. De là ces éducations incomplètes et cette aveugle présomption qui, dépourvue de lumières et de point d'appui, se laisse trop facilement entraîner par l'attrait des satisfactions matérielles et conduisent à l'égoïsme, à l'indifférence, à l'oubli de tout ce qui constitue le beau moral, de tout ce qui élève l'homme au-dessus de sa nature grossière et le rapproche de son Créateur. Plus on accorde aux sens, plus ils se montrent exigeants. L'âme se matérialise à son insu, l'homme, de grand qu'il était, se rabaisse et se rapetisse de plus en plus en s'inclinant devant ces forces colossales, mais inintelligentes, qu'il met en œuvre. Ne peut-on pas dire que dans cette voie de la production, qui est devenue pour lui l'objet de toute son activité, de toutes ses préoccupations, l'homme s'est fait, jusqu'à un certain point, machine à son tour ?

Je voudrais pouvoir, Messieurs, exposer à vos yeux l'influence que ce culte de la richesse, qui tend à se substituer à tous les autres, exerce sur notre littérature ; je voudrais pouvoir vous représenter, en termes saisissants, à la hauteur du sujet, ces chefs-d'œuvre du génie, qui resteront la gloire éternelle de l'esprit humain, devenus un objet d'indifférence et connus seulement d'un petit nombre d'esprits qui, comme vous, Messieurs, sont assez heureux pour apprécier la valeur de ces plaisirs si doux, si durables, si bienfaisants de l'intelligence ; mais vous avez été frappés, comme moi, à la vue de ces livres destinés à un sommeil éternel, richement reliés, symétriquement rangés dans un meuble élégant, et devenus exclusivement des objets de luxe et de pure ostentation ; je voudrais pouvoir vous peindre ce sensualisme égoïste, auquel on donne le nom de bien-être, passant de nos mœurs dans la littérature et servant d'aliment à des œuvres sans nom qui pénètrent partout, au grand préjudice de la santé des âmes qu'elles disposent à l'oubli trop facile du devoir par l'espoir trompeur d'arriver

plus sûrement à la satisfaction de ces jouissances qu'on leur peint sous des couleurs si séduisantes.

Vous avez gémi, Messieurs, en considérant ces écrivains, ces esprits d'élite auxquels la nature a prodigué ses dons les plus précieux, et qui, cédant, eux aussi, à l'attrait de la richesse et des jouissances qu'elle procure, n'ont pas craint, pour satisfaire leurs appétits démesurés, de produire à la façon des machines; sachant bien d'ailleurs que ce n'est point par la raison et en exposant aux yeux la vérité pure qu'on séduit les hommes en masse, ils ont cru qu'il était plus sûr de les attirer en flattant leurs vices, leurs passions, leurs convoitises : c'est ainsi que, les mœurs agissant sur la littérature et la littérature réagissant sur les mœurs, nous marchons de décadence en décadence; c'est ainsi que les idées les plus raisonnables et les plus vraies, celles qui s'appuient sur le sentiment éclairé du devoir, sont détrônées pour faire place au culte du succès, au culte égoïste et dégradant du *moi*.

Cette mauvaise direction donnée aux intelligences se manifeste encore par la dépravation du goût, par cette préférence donnée aux impressions des sens sur les émotions plus pures et plus bienfaisantes de l'esprit et du cœur : quels sont ceux que peuvent maintenant émouvoir les larmes de Chimène, les plaintes d'Andromaque, même les transports plus violents et moins dignes d'intérêt de Phèdre incestueuse. Hélas ! ces élans passionnés du cœur, si touchants pour celui qui peut les sentir, ne sont plus compris; pour remuer ces natures égoïstes, asservies à la matière, il faut des impressions toutes matérielles, du poison, des poignards, du sang, des actes de monstrueuse immoralité, des cadavres; il faut que les nerfs soient violemment ébranlés, il faut que la chair frémissse sous l'influence sympathique de la chair tourmentée par la douleur : semblables à ces Romains dégradés qui trouvaient un raffinement de plaisir à repaître leurs yeux des angoisses du gladiateur expirant, ou bien à frissonner de l'effroi des vierges

chrétiennes dont les membres délicats et tremblants allaient bientôt devenir la pâture des bêtes féroces !

Il n'est pas nécessaire, messieurs, de vous faire remarquer le grand rôle que joue la famille dans l'organisation, l'existence et la vie des sociétés. Ce n'est pas sans raison, vous le savez, que la Providence a placé dans le cœur de sa plus noble créature ces affections touchantes, cette force entraînant, irrésistible, qui unit, les uns aux autres, les pères et les enfants, les frères et les sœurs.

Dans les sociétés peu riches et peu avancées en civilisation, la difficulté des communications, des goûts plus modestes, un besoin plus grand et plus direct d'appui, de protection, unissaient les pères et les enfants ; les professions se transmettaient de père en fils, des traditions se formaient, passaient de générations en générations, et assuraient tout à la fois l'union de la famille et sa moralité. Maintenant il n'en est plus ainsi : par le développement successif de la richesse, et la transformation qui, par suite, s'est opérée dans nos mœurs, une ambition démesurée qui prend sa source dans le désir bien légitime d'améliorer notre position, s'est emparée de tous les esprits, elle a eu pour effet de déplacer les conditions et de produire ce bouillonnement, si je puis m'exprimer ainsi, qui, ramenant constamment le fond à la surface, et la surface au fond, tend à rompre de plus en plus les liens qui rattachent encore entre eux les membres d'une même famille. A peine les enfants ont-ils acquis le degré d'instruction nécessaire pour exercer la profession à laquelle on les destine, qu'on les pousse loin des lieux qui les ont vus naître, et où ils ont passé leur enfance, pour n'y plus revenir. Abandonnés à eux-mêmes et à l'activité des affaires, ils oublient bientôt parents et amis ; acharnés à la poursuite du succès, ils ne s'attachent plus qu'à ceux qui peuvent leur être utiles, et s'accoutument ainsi à ne plus écouter la voix des sentiments les plus naturels et les plus généreux. S'ils se sont élevés par la faveur de la fortune au-dessus de la condition de leurs parents, ils les dédaignent et ne

sont plus pour eux qu'un sujet de tristesse et d'affliction. C'est ainsi, messieurs, qu'on arrive à se soustraire au devoir le plus rigoureux qui nous ait été imposé par le Créateur, celui qui consiste à soutenir la vieillesse de ceux qui ont soutenu et protégé notre enfance, et à leur fermer les yeux.

L'esprit de famille, d'ailleurs, vous le savez, est surtout le privilège des existences modestes, de ces existences où les goûts simples et facilement partagés ne donnent aucune prise à l'envie. L'esprit de famille aime la paix, la tranquillité de la vie intérieure, qui seule peut inspirer les sentiments tendres et doux ; il fuit l'agitation du dehors, le luxe et le goût effréné des plaisirs qui engendrent la jalousie, l'envie et les passions mauvaises. Il est donc l'ennemi naturel de tout ce qui accompagne le développement de la richesse et la suit. Donc, si l'esprit de famille s'affaiblit, il n'y a pas lieu de s'étonner d'un résultat qui n'a que trop sa raison d'être.

J'ai fini, Messieurs, avec ce long mémoire, trop long peut-être, car je crains d'avoir fatigué votre patience. Je ne veux point calomnier notre société, je ne veux point nier l'amélioration qui s'est introduite dans le sort du plus grand nombre, et les moyens nouveaux mis à notre disposition pour arriver à la réalisation de ce bien-être vers lequel nous aspirons tous. Je ne veux point nier non plus notre moralité ; bien des préjugés, des superstitions, des erreurs grossières ont disparu devant le flambeau de notre civilisation ; l'âme, je dois le dire, débarrassée de ces ténèbres maintenant dissipées, se trouve plus à l'aise pour s'élever à la hauteur de ses grandes et glorieuses destinées ; mais j'ai dû vous faire remarquer aussi le mal grandissant à côté du bien, et une puissance fatale venant opposer sa force de destruction aux efforts désespérés du travail productif ; j'ai dû vous montrer, en un mot, l'homme orgueilleux, vaniteux, corrompu, venant mettre obstacle par sa folie au pouvoir de la raison qui seule peut assurer son bonheur et sa prospérité. Ai-je réussi, messieurs ? Je ne sais. Je ne suis point

venu ici pour enseigner, mais pour apprendre, et c'est de vous dont j'attends la lumière.

Je n'ai point recherché, messieurs, quelle pouvait être l'influence de la richesse sur notre situation politique. Le sujet est vaste, intéressant, mais l'examen de cette question nous aurait conduits à des développements qui sont interdits dans cette enceinte ; il me suffira de vous rappeler, sans sortir de mon sujet, que la richesse est une puissance, et que toute puissance n'admet pas de rivales. Lorsqu'on possède cette supériorité que donne la fortune, on se fait facilement illusion, et on croit bientôt les posséder toutes. Chacun veut avoir sa place au soleil, et une place distinguée, bien entendu ; de là ces ambitions insatiables qui disposent trop naturellement à rendre la société responsable de nos propres infirmités. De plus, l'activité incessante des affaires ne nous laisse le temps ni d'étudier, ni même de réfléchir suffisamment, et nous recevons avec une trop grande facilité les idées et les impressions de toute sorte, par cela seul qu'elles se présentent à nous sous les couleurs attrayantes de la nouveauté, tandis que la vérité, qui est toujours la même, ne nous apparaît au premier coup d'œil que sous l'aspect d'une forme vieillie, que le temps a flétrie. La vérité ne plaît point tout d'abord à notre esprit frondeur, et pour l'aimer il faut la connaître.

Je suis obligé de m'arrêter, Messieurs, et vous me permettrez de conclure en vous disant que les peuples riches ne sont pas faciles à gouverner.

PASSE.



DE LA DÉPOPULATION
DES CAMPAGNES
ET
DE L'ABANDON
DES TRAVAUX AGRICOLES
POUR LES TRAVAUX INDUSTRIELS
ÉTUDIÉS SPÉCIALEMENT
DANS UNE COMMUNE DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE (1).

MESSIEURS,

La dépopulation des campagnes en France, déjà si clairement révélée par le recensement de 1856, apparaît plus frappante encore, au moins pour le département de la Sarthe, dans le recensement de 1861. — Elle s'y montre avec un tel degré d'évidence et d'intensité, qu'il n'est plus possible ni de la nier, ni de ne pas s'en préoccuper au point de vue politique, économique et social, et qu'il est de la plus grande urgence d'en rechercher les causes et d'en apprécier les effets.

(1) Je dois la communication d'une partie des documents qui ont servi de base à ce travail à l'obligeance de M. Tarot, inspecteur d'académie; de M. Maudoux, chef de division à la Préfecture, et de M. Letourneur, instituteur à Rouez. Je prie ces Messieurs de vouloir bien agréer mes sincères remerciements.

La population du département de la Sarthe constatée par le recensement de 1856 était de : habitants 467,193.
Le recensement de 1861 ne donne que 466,453.

Pendant la période quinquennale comprise entre ces deux recensements, la diminution totale de la population a donc été de. 1,038.

Je ne puis dire d'une manière rigoureusement exacte quelle a été pendant ces cinq années la différence entre les naissances et les décès, parce que les tableaux du mouvement de la population n'ont encore été dressés que pour les 4 premières années de cette période.

Voici le résumé de ces tableaux :

			Naissances en plus.	Décès en plus.
1857	{	NAISSANCES..... 10,080		
		DÉCÈS	10,043	323
1858	{	NAISSANCES..... 9,924	139	
		DÉCÈS	9,785	
1859	{	NAISSANCES..... 10,081		
		DÉCÈS	11,098	1,117
1860	{	NAISSANCES..... 9,896	688	
		DÉCÈS	9,118	
			39,981	40,474
			827	1,442

TOTAL.....	{	des Décès	40,474
		des Naissances....	39,981

Excédant des Décès..... 493
soit en moyenne 122 par année. } 615

En ajoutant ce chiffre, ci..... 122 }
aux 493 trouvés pour les 4 années connues, on trouvera,
pour la période quinquennale que nous étudions, que les Décès
ont surpassé les Naissances d'environ 600.

La différence entre le chiffre de la population en 1856 et 1861, que nous avons vu précédemment s'élever à environ 1,000,

proviendrait donc pour 600 de la différence entre les naissances et les décès, et pour 400 de la différence entre les émigrations et les immigrations.

Ici nous devons faire observer qu'il est à craindre que le prochain recensement n'accuse une diminution plus considérable dans la population. — En effet, depuis bien des années, les travaux de chemins de fer ont amené ou maintenu dans la Sarthe un grand nombre d'ouvriers de tous états, qui ont balancé les émigrations considérables de nos compatriotes vers Paris et dissimulé la plaie. — Mais avec les travaux disparaîtront les populations flottantes, et on peut craindre dès à présent qu'elles ne laissent un vide d'au moins 3,000 âmes.

Le département de la Sarthe contient : communes... 389

Sur ces 389 communes	263	}
ont vu le nombre de leurs habitants diminuer, depuis le recensement de 1856, d'environ	8,400	
Le reste des communes.....	126	
a vu, au contraire, le chiffre de leur population augmenter d'environ.....	8,000	

Soit en moins..... 400

qui représentent la différence trouvée précédemment entre les émigrations et les immigrations.

Sur les 126 communes dont la population s'est accrue depuis 1856, de : âmes..... 8,000

20 communes à elles seules ont vu le nombre de leurs habitants augmenter d'environ 6,000

de sorte que, pour les 106 autres, il ne reste plus qu'une augmentation insignifiante d'environ..... 2,000

On peut donc dire, pour résumer ce qui précède, que 569 communes du département de la Sarthe ont perdu une population de 6,000 habitants qui a profité à 20 communes seulement dans la proposition indiquée par le tableau ci-après.

1° Le Mans.....	2,545	4,554	5,159
2° Noyen.....	729		
3° Pontlieue.....	691		
4° Sablé.....	589		
5° Juigné.....	219	605	
6° Sillé.....	139		
7° Mayet.....	129		
8° Le Lude.....	118		
9° La Suze.....	100	359	
10° Dollon.....	99		
11° Brette.....	83		
12° Solesmes.....	77		
13° La Fresnaye.....	77	280	817
14° Parigné.....	74		
15° Saint-Antoine.....	66		
16° Château-du-Loir.....	63		
17° Rouperroux.....	48	178	
18° Yvré.....	46		
19° Soullitré.....	44		
20° Challes.....	40		

TOTAL..... 5,976, soit 6,000

Remarquons de suite que cet accroissement de population dans les contrées que nous venons de citer n'y est pas dû à un excédant des naissances sur les décès, car ces communes sont presque toutes urbaines, et les tableaux du mouvement de la population que nous avons consultés pour les années 1857, 1858, 1859, 1860, donnent les résultats suivants :

POPULATIONS RURALES.	POPULATIONS URBAINES.
Naissances..... 33,524	Naissances..... 6,332
Décès..... 33,222	Décès..... 7,374
Excédant des Naissances..... 302	Excédant des Décès..... 1,042

Remarquons encore que ce n'est pas indistinctement et uniquement dans les principales villes du département que la population a augmenté, — qu'ainsi les sous-préfectures de la Flèche, Mamers, Saint-Calais, ont perdu des habitants, tandis que des bourgades, telles que Dollon, Yvré, Parigné, Soullitré, en ont acquis un nombre considérable en raison de leur importance; que ce n'est pas précisément dans les plus grandes cités de la Sarthe que les populations rurales ont émigré, mais dans les centres où l'industrie avait acquis un certain développement normal ou accidentel. Ainsi l'augmentation du nombre des habitants des communes de Noyen, Sablé, Juigné, la Suze, correspond à l'exécution des travaux des chemins de fer sur ces points, au développement de la fabrication des toiles dans les communes de Dollon, Yvré, Challes, Parigné; c'est aussi à l'exploitation des marbres à Solesmes, des chaux hydrauliques à Soullitré, à l'extension du commerce et de diverses industries à Sillé, Mayet, le Lude, Château-du-Loir, qu'est due l'augmentation de population de ces localités.

L'étude du classement des populations du département de la Sarthe, par catégorie de profession, dans le recensement de 1856 et 1861, donne les résultats ci-après, en ce qui concerne les diverses professions agricoles.

	1856.	1861.	EN PLUS.	EN MOINS.
1 ^o Propriétaires habitant leurs terres ou faisant valoir eux-mêmes ou par maîtres-valets.....	34,980	46,686	11,700	
2 ^o Régisseurs maîtres-valets faisant valoir pour compte de propriétaire absent.....	2,011	236		1,775
3 ^o Fermiers.....	120,326	119,620		706
4 ^o Métayers, colons partiaires.....	9,805	6,974		2,831
5 ^o Ouvriers, employés à la journée.....	95,311	81,616		13,695
TOTAUX.....	262,433	263,332	11,700	19,007

Ce tableau constate plusieurs faits importants, sur lesquels j'appelle dès à présent l'attention :

1° L'agriculture a perdu pendant la période que nous étudions environ 7,000 travailleurs.

2° La diminution des travailleurs a spécialement porté sur la cinquième catégorie, les journaliers employés à la culture ; elle a été de plus de 13,000 personnes.

3° Un très-grand nombre d'ouvriers agricoles, environ 11,000, travaillant pour compte d'autrui, sont devenus petits propriétaires.

Tous ces nouveaux propriétaires, installés sur la terre de plus en plus morcelée qu'ils viennent d'acquérir, lui consacrent tout leur temps, tout leur travail, afin d'en tirer tous les produits possibles, et la grande culture se trouve aussi complètement privée de leur concours que de celui des émigrants eux-mêmes.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? C'est là une question trop grave pour être traitée d'une manière incidente, et qui nous éloignerait trop du sujet de notre étude, pour que nous l'abordions aujourd'hui devant vous. Nous pourrions y revenir.

Avant de tirer des inductions des faits généraux que nous venons de constater, pour tout le département de la Sarthe, je vais étudier spécialement, conformément aux termes de votre programme, le mouvement de la population dans une commune de ce département : la commune de Rouez-en-Champagne.

La population de la commune de Rouez était, en 1856, de..... 2,241 habitants.

Elle n'est plus, en 1861, que de..... 2,077 —

d'où suit une diminution de..... 164 —

Pendant la même période, le nombre des naissances à Rouez a été de..... 241

Celui des décès, de..... 228

Excédant des naissances..... 13 ci 13 —

La différence entre les émigrations et les

immigrations dans la commune a donc été
de..... 177 habitants.

Sur le nombre de ces émigrants, les documents fournis constatent que les 4/5 sont allés habiter les villes, les centres d'industrie et de fabrique.

Les diverses professions ont fourni ce contingent dans les proportions ci-après :

Domestiques.....	40
Journaliers.....	25
Ouvriers, ouvrières.....	15
Commerçants.....	10
Séminaristes, religieux, religieuses.....	3
Instituteur.....	1
Clerc de nofaire.....	1
Commis d'administration.....	2
Propriétaire.....	1
TOTAL.....	100

A très-peu d'exceptions près, ces émigrants avaient atteint 18 ans et ne dépassaient pas 35. La moyenne de leur âge serait à peu près 25 ans. Ils sont allés habiter, savoir :

Le Mans.....	40	} 100
Sillé.....	25	
Paris.....	10	
Le surplus, les villes de : Orléans, Tours, Alençon, Evron, Rouen, La Suze, etc.....	25	

Dans les cultivateurs émigrants on compte :

Hommes.....	43	} 100
Femmes.....	57	
Hommes et femmes mariés.....	37	} 100
Veufs ou veuves.....	2	
Célibataires.....	61	

Le salaire moyen était, outre la nourriture :

1° Pour les domestiques, par an	{ hommes... 200 fr. »
	{ femmes... 150 »

2° Journaliers, employés à la	hommes...	1	»
terre, par jour.....	femmes ...	»	60
3° Ouvriers d'état, par jour...	hommes...	1	50
	femmes ...	»	40

Tels sont, Messieurs les renseignements statistiques que j'ai pu me procurer sur la question que nous examinons ; de ces renseignements résulte en résumé :

1° Que dans l'espace de cinq années l'agriculture a perdu, dans le département de la Sarthe, au moins *six mille* de ses travailleurs les plus jeunes, les plus actifs, les plus robustes ;

2° Que cette perte ne tient pas à l'excédant des décès sur les naissances, mais au déplacement des populations ;

3° Que ce déplacement s'est opéré non pas seulement et indistinctement en faveur des grandes villes, au préjudice des communes rurales, mais spécialement et uniquement en faveur des centres où les travaux industriels ont pris, d'une manière normale ou accidentelle, un certain développement.

D'où il faut conclure que les populations abandonnent les travaux agricoles pour les travaux industriels, et que, si le mouvement continue dans les mêmes conditions, les bras feront, dans un prochain avenir, complètement défaut à l'agriculture, qui en éprouve dès à présent une grande pénurie.

C'est là, Messieurs, un grave sujet de préoccupations pour les hommes politiques et les économistes, un problème à résoudre bien digne de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir du pays, un mal auquel il serait bien urgent de trouver un remède efficace, s'il en est un.

Pour trouver et appliquer ce remède, il est indispensable de bien connaître les causes de la maladie.

A mon avis, je le dis immédiatement, il n'y a qu'une seule cause grave, puissante, universelle, dominante, de ce grand courant qui entraîne les ouvriers agricoles vers les travaux industriels, les populations rurales vers les villes, c'est le désir parfaitement légitime chez l'homme d'améliorer sa position, d'augmenter son bien-être, d'accroître son salaire et

les jouissances qu'il est en droit d'en attendre, tout en diminuant ses labeurs.

Quand je dis qu'il n'y a qu'une seule cause grave, puissante, universelle, je ne veux pas dire qu'autour d'elle ne viennent s'en grouper un certain nombre d'autres, concourant au même but dans une certaine mesure ; je sais parfaitement que les grands fleuves qui portent à la mer le tribut de leurs eaux abondantes, y portent aussi le tribut des petits ruisseaux recueillis sur leur passage. Mais ce n'est pas à chaque ruisseau que l'on songe, quand on veut rechercher la cause principale des débordements ; et ce ne sont pas eux qu'on endigue quand on veut éviter les grandes inondations.

Je sais qu'on a voulu voir la cause principale de l'abandon des campagnes dans l'immoralité croissante des populations agricoles, dans le désir, pour les jeunes filles, de cacher plus facilement leurs désordres, pour les jeunes hommes de satisfaire plus aisément leurs goûts de libertinage ; je ne veux pas dire que ces passions mauvaises n'aient entraîné et n'entraînent quelques émigrations, mais je soutiens qu'elles ne sont pas la cause dominante universelle de ce grand et général mouvement que nous venons de signaler.

Voyez, en effet ! La commune de Rouez, que nous avons spécialement étudiée, est, parmi les communes purement agricoles, une de celles qui ont fourni le plus d'émigrants pendant la dernière période quinquennale, 177 sur une population totale de 2,241 en 1856 ; eh bien, cette commune est réputée, à juste titre, comme une des plus morales, des plus religieuses, des plus laborieuses du département ; elle est éloignée de tout centre de corruption et les mœurs y sont restées en quelque sorte patriarcales.

Voyez encore ! ce ne sont pas seulement des jeunes hommes et des jeunes filles qui émigrent, ce sont 37 hommes et femmes mariés, emmenant avec eux leur famille tout entière ; et notez bien qu'ils ne se dirigent pas sur toutes les grandes villes qui offrent au même degré à peu près les mêmes facilités de liber.

tinage, et uniquement sur ces villes ! Non ; ils ne vont que là où il existe une industrie prospère et par suite des salaires plus sûrs et plus élevés, et plusieurs se retrouvent dans des bourgades aussi peu considérables que celles qu'ils ont quittées, et n'offrant pas plus de ressources à la débauche.

Sont-ce donc des débauchés tous ces jeunes gens, toutes ces jeunes filles que nous enlevons chaque année par milliers aux travaux agricoles, pour nous servir ? N'est-ce pas au contraire dans les meilleures familles, parmi les plus sages et les plus honnêtes, que nous les choisissons ? Est-ce donc avec la pensée qu'ils trouveront dans nos maisons un foyer de corruption, que les parents nous les confient et qu'ils viennent à nous ? Ils sont partis quarante domestiques de Rouez ; ils sont presque tous au milieu de nous : sont ils tous devenus des libertins ?

Ne calomnions pas toujours ainsi notre espèce, notre temps et nous-mêmes ; et ne voyons pas la cause du mal dans ce qui n'est quelquefois qu'un effet ; nous ferions certainement fausse voie en cherchant et en appliquant le remède.

Je pourrais ainsi repousser successivement beaucoup d'autres causes qui ont été tour à tour assignées à la dépopulation des campagnes, telles que les méthodes d'enseignement, l'état des chemins ruraux, l'amoindrissement de l'autorité paternelle, du sentiment religieux, etc. ; mais je crois plus simple de les repousser toutes ensemble, en mettant si bien en lumière la cause principale, qu'il soit impossible de ne pas la voir.

Je soutiens qu'en général ce que viennent chercher les personnes qui quittent les exploitations rurales pour servir dans les villes, c'est un labeur moins rude, une nourriture meilleure, et des gages plus élevés. Après quelques mois de noviciat à la ville, nous nourrissons comme nous-mêmes et nous payons deux, trois, quatre et cinq cents francs par an pour mettre notre poule au pot, cirer nos parquets, brosser nos chevaux et peigner nos jardins, la fille ou le garçon qui, aux champs, eussent mangé du pain noir, tenu la charrue les pieds dans la boue et la tête dans l'eau,

scié les blés ou coupé les foins par une chaleur de 30 degrés, et gagné au plus cent à deux cents francs par année; et nous nous étonnons après cela qu'ils aiment mieux venir dans nos maisons que de rester dans nos fermes ! Ce qui me surprend, moi, ce n'est pas, comme nous le racontait un jour notre collègue M. d'Espaulart, qu'il n'y ait plus qu'un seul faucheur dans je ne sais trop quelle commune de sa connaissance, c'est qu'il y en ait encore un.

Et ces journaliers et journalières de la terre qui, pour un travail presque aussi rude et beaucoup moins assuré que celui du domestique, obtenaient pendant la semaine une maigre pitance, et le samedi soir un écu de trois ou de six livres, quand le mauvais temps ne les avait pas retenus à la maison ! peut-on s'étonner qu'ils viennent chercher dans les centres d'industrie, avec un bien moindre travail, un salaire assuré, été comme hiver, par beau ou mauvais temps, de 15 à 30 fr. par semaine, alors surtout qu'à côté d'une rémunération plus forte, ils auront l'avantage d'avoir des salles d'asile, des écoles gratuites pour leurs enfants, des sociétés de secours mutuels pour eux-mêmes s'ils sont malades ou blessés, la bienfaisance publique et privée à leur porte, sous toutes les formes, s'ils tombent dans la misère, et la vie, et toutes les choses utiles à la vie, à aussi bon, souvent à meilleur marché qu'à la campagne.

J'appelle toute votre attention sur cette dernière considération :

Deux choses ont retardé pendant d'assez longues années, malgré la différence des salaires déjà ancienne entre les villes et les campagnes, le mouvement d'émigration des campagnes vers les villes, savoir : la différence du prix des subsistances et les fréquents chômages de l'industrie. Les travailleurs des champs acceptaient, sans trop de regrets, un salaire moindre que celui des cités, alors qu'avec ce salaire moindre ils pouvaient se procurer sur place une somme égale de choses nécessaires à leur existence ; l'argent, en réalité, n'a de valeur que par les utilités ou les jouissances qu'il nous permet de nous procu-

rer. Mais, depuis la création des chemins de fer et l'établissement sur tout leur parcours de marchands ou commissionnaires de comestibles, expédiant à Paris, au Nord, au Midi de la France et jusqu'à l'étranger, ayant des agents ambulants dans chaque village et jusque dans chaque corps de ferme, la nourriture est devenue aussi chère à la campagne que dans les grands centres; les vêtements, les meubles, les outils y coûtent davantage; si bien que sous ce rapport les travailleurs ne trouvent, à les habiter, aucune compensation à l'insuffisance de leur salaire.

Autrefois aussi, l'industrie était soumise à de fréquents chômages qui diminuaient considérablement en réalité les salaires apparents. Depuis quelques années, l'industrie a fait de tels progrès, pris de tels développements que, sauf quelques cas exceptionnels, dans des villes et des industries exceptionnelles, les chômages sont devenus un mythe; ce n'est pas le travail qui a manqué aux travailleurs, mais les travailleurs au travail; il n'y a plus eu de mauvais jours et de mauvaises saisons; le spectre du chômage s'est évanoui: les ouvriers des campagnes sont donc venus, avec confiance, chercher dans les centres industriels un salaire plus élevé, plus assuré, leur permettant de satisfaire mieux leurs besoins ou d'augmenter leurs jouissances, en un mot un accroissement de leur bien-être; et tous ceux qui l'ont bien voulu ont été à même de l'y trouver.

Nous touchons au but de nos recherches. Le travail industriel a augmenté dans des proportions considérables pour satisfaire aux besoins d'une consommation sans cesse croissante. Dès lors, il lui a fallu plus de bras, et, pour obtenir ces bras, il a augmenté les salaires; la hausse des salaires a amené les populations des campagnes vers les villes. La cause de la dépopulation des campagnes c'est donc le développement de l'industrie.

Voilà le mal, le grand mal si c'en est un: et maintenant que nous le connaissons, voyons s'il existe des remèdes.

A mon avis, il n'y en a pas d'autres que ceux-ci: 1° arrêter le mouvement, le progrès industriel proprement dit; 2° faire

participer l'agriculture à ce mouvement et à ce progrès, de telle sorte qu'elle puisse proportionner ses salaires au travail, au capital, à l'intelligence qu'elle exige ; 3° ou bien faire en sorte que l'industrie et l'agriculture puissent se passer de bras devenus trop rares pour l'ensemble de leurs besoins.

Hors des trois termes de cette proposition, je crois qu'il n'y a pas de salut.

En vain nous dirons aux travailleurs : « Soyez religieux, « soyez moraux ; conservez l'esprit et les traditions de la « famille, soyez modérés dans vos désirs, appréciez, comme « ils le méritent, les bonheurs de la vie des champs,

*« O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolas ! »*

Ils nous répondront :

« Trêve de vos bucoliques ; Dieu habite les villes aussi bien « que les champs, et l'on peut être honnête homme et aimer « ses père et mère partout ; il ne nous est pas plus défendu, à « nous, de désirer changer nos rudes labeurs contre un travail « moins pénible, notre pain noir contre du pain blanc, nos « blouses de toile contre une veste de drap, qu'il n'est défendu « au plus mince bourgeois de changer les froids pavés ou les « soliveaux nus de la maison paternelle contre un brillant par- « quet ou un plafond doré ; au plus petit vicaire de rêver une « prébende ; au dernier substitut de rêver la robe rouge. »

Voilà ce qu'ils nous répondront : et aucun d'eux, sur la foi de Virgile, ne retournera à cette vie agricole sur le compte de laquelle ils savent, mieux que tous les poètes, à quoi s'en tenir.

L'amour du bien-être est inné dans le cœur de tous les hommes, et il est légitime. Le désir de se procurer le plus de jouissances possibles, avec le moins de peine possible, fait partie de notre nature, est le plus puissant stimulant du progrès matériel, comme du progrès intellectuel ; ôtez à l'homme cette soif de jouissances qui l'aiguillonne, et cette horreur de la

souffrance qui le tient en éveil, et vous n'avez plus qu'un sauvage des grands lacs ou une marmotte de l'Auvergne. Ah ! s'il était vrai que la modération dans les désirs fût un bon remède au mal que nous signalons, nous aurions un moyen bien simple de le guérir nous-mêmes ; ce serait de cesser aujourd'hui toutes celles de nos dépenses qui ne sont pas rigoureusement nécessaires, et demain 25 mille ouvriers de tous états dans ce département, désormais sans travail dans les villes, iraient demander à l'agriculture d'employer leurs bras inoccupés !... Enrayons l'industrie, dédaignons ces magnifiques conquêtes de l'homme sur la matière, cette merveilleuse application des arts, des sciences à la satisfaction de nos besoins, cette sorte de reprise de possession du Paradis perdu, où le demi-dieu commandait à la création presque comme le Créateur lui-même, arrêtons tout cela et le mal sera radicalement guéri!.. Ou bien laissons ces panacées universelles qui ne s'appliquent utilement à personne parce qu'elles peuvent s'appliquer à tout le monde, et cherchons un remède plus spécial au mal qui nous occupe.

Nous avons indiqué précédemment le développement, le progrès de l'agriculture.

C'est une chose étrange que la première, la plus utile, la plus féconde des industries soit la moins rétribuée ; que celle qui, par le plus de côtés, touche au plus grand nombre des sciences qui ont fait des progrès dans ces derniers temps, soit celle qui ait le moins profité de leurs découvertes. C'est une chose anormale que l'exploitant d'une ferme importante, auquel il faut en même temps les capitaux, les qualités, les talents et l'amour du travail d'un industriel, d'un commerçant, d'un ouvrier, ne puisse pas réaliser les bénéfices du dernier boutiquer, du plus mince fabricant de n'importe quoi, et que ses utiles et laborieux auxiliaires soient moins rétribués que l'ouvrier qui tourne la roue d'un tour ou tire le soufflet d'une forge. Il y là une anomalie choquante et qu'il faut faire cesser !

Mais, me dit-on : « augmenter les profits de l'agriculture

« pour lui permettre de mieux rémunérer ses ouvriers , c'est
« bien facile à dire, mais paraît impossible en quelque
« sorte à faire , autrement qu'en augmentant le prix de ses
« produits déjà bien chers pour les classes laborieuses dont il
« faudrait alors augmenter le salaire, ainsi qu'on l'a vu pra-
« tiquer dans ces dernières années. Il y a là un cercle vicieux
« dans lequel l'humanité est appelée à tourner éternellement :
« et d'ailleurs avec les bénéfices du cultivateur augmenteront
« les exigences du propriétaire qui ira consommer dans de
« nouvelles et plus grandes dépenses de luxe, au sein des villes,
« le fruit des sueurs du fermier ; celui-ci n'en sera pas plus
« riche et n'en pourra pas mieux payer ses travailleurs. »

Est-il vrai que nous soyons ainsi condamnés à tourner dans un cercle vicieux sans issue et sans fin, à choisir entre le rocher de Sisyphe et le tonneau des Danaïdes ? Je ne le crois pas, et sur ce point je partage les idées émises par notre honorable collègue M. Passe, de Beaumont, dans l'intéressant travail dont vous venez d'entendre la lecture ; comme lui je crois que lorsque la science, tournant enfin vers l'agriculture ses regards, jusqu'à ce jour presque uniquement fixés sur l'industrie, aura mis à sa portée des découvertes et des procédés sanctionnés par l'expérience, celle-ci à son tour entrera dans la voie industrielle et progressive, où elle doit trouver son salut. — Que le propriétaire mieux éclairé sur ses intérêts et sur ceux de son pays, vienne à comprendre que le travail et le capital n'ont qu'à gagner à une étroite alliance ; que viennent à disparaître, des baux ruraux, ces jouissances à courte échéance, qui ne laissent au cultivateur aucun espoir de recueillir le fruit de ses améliorations, ces clauses surannées qui lui enlèvent toute liberté, toute spontanéité de mouvement, tout emploi judicieux de son intelligence et de son expérience, et alors l'agriculture pourra augmenter ses profits sans être obligée d'augmenter le prix de ses produits. — Avance, par le propriétaire seul, de toute dépense qui de longtemps ne devra servir qu'à la plus-value du fonds, avance par le fermier seul

de toute dépense qui ne pourra contribuer qu'à une augmentation actuelle et momentanée de produits, avance en commun de tout ce qui contribuera, en même temps, à la même plus-value du fonds et à l'accroissement du produit, baux longs et sagement progressifs quant aux prix, certitude pour le fermier de se voir récompensé, pendant ou à la fin de sa jouissance, de tout ce qu'il aura fait d'utile pour la propriété; en un mot, association loyale, complète et équitable, entre le propriétaire et le fermier, et bientôt l'industrie agricole, prospère comme sa sœur, pourra comme elle récompenser les bras qu'elle emploie et empêcher leur désertion.

Là doivent tendre tous les efforts des hommes d'intelligence et de bonne volonté pour arrêter l'émigration des campagnes, et s'il ne sont pas suffisants, il ne reste plus qu'un moyen pour sauver l'agriculture du danger qui la menace : il consiste, dans la création et la propagation plus universelle et plus fréquente des machines agricoles qui remplacent les bras de l'homme.

Vous l'avez bien compris, Messieurs, lorsque vous avez créé et pris sous votre haut patronage cette Société qui était destinée à encourager et à guider les constructeurs de machines dans leurs essais, les cultivateurs dans leurs achats, à propager l'emploi des méthodes et des instruments perfectionnés et expérimentés par des hommes capables; vous l'avez bien compris, lorsque vous avez institué ces concours agricoles, qui chaque année acquièrent plus d'importance, et pour lesquels le Gouvernement vous accorde des allocations qui vous permettent de distribuer ces récompenses dont nos meilleurs cultivateurs se montrent si fiers. Vous l'avez bien compris lorsque vous avez consenti à accorder une si grande place, dans vos travaux et dans votre bulletin, aux études agricoles.

Espérons que vos efforts ne seront pas perdus, et qu'en contribuant à faire progresser l'agriculture vous aurez contribué puissamment à arrêter l'émigration des campagnes, ou tout au moins, à en atténuer les effets désastreux.

Messieurs, quelques-uns parmi vous trouveront peut-être

que, dans l'examen des causes de la dépopulation des campagnes, j'ai trop tenu compte de l'écart entre les salaires agricoles et les salaires industriels, et pas assez de divers faits qui peuvent contribuer au même résultat. Veuillez vous rappeler que le peintre qui essaie de reproduire sur la toile un grand fait d'armes, laisse volontiers dans l'ombre les capitaines et les soldats qui ont pris part à l'action, pour mettre en lumière et en relief le général qui les a commandés, celui en qui se résume et se personnifie en quelque sorte le succès du combat ; si j'ai fait comme le peintre, je crois avoir les mêmes motifs d'excuse : veuillez les agréer.

Le Mans, le 20 juin 1862.

RICHARD.

PREMIÈRE NOTE

SUR

LES PLANTES PHANÉROGAMES

DU MAINE

Occupé depuis quelques années à rassembler les matériaux d'un catalogue raisonné des plantes phanérogames du Maine, je viens aujourd'hui, Messieurs, vous communiquer le résultat de mes premières investigations. Je chercherai surtout, dans cette première note, à appeler l'attention sur quelques plantes qui n'avaient pas encore été signalées dans notre région, ou qui avaient été confondues avec d'autres et que les études plus approfondies des botanistes de notre époque m'ont permis de distinguer.

Anemone montana. Hoppe. Cette plante, trouvée au Lude dans les pâturages de la Coutardièrre par MM. Drouet et Goupil et rapportée par eux à l'*Anemone pulsatilla*, a été dis-

tinguée par M. Bône, pharmacien au Lude et déjà mentionnée par M. Boreau dans la Flore du centre de la France. J'ai pu, il y a quelques semaines, grâce à l'obligeance de M. Bône, recueillir cette anémone qui se reconnaît à ses fleurs penchées d'un violet noir et aux segments primaires de ses feuilles longuement pétiolulés.

Ranunculus tripartitus, D.C., v, *asarifolius*, Diard. Cette variété mentionnée par M. Diard dans ses notes sur la Flore de la Sarthe (1850), et considérée comme une hybride des *R. hederaceus* L. et *R. tripartitus* D.C., ne me semble qu'une variation du *R. hederaceus* due à la station dans une eau assez profonde, du moins si je m'en rapporte aux échantillons recueillis en 1861 dans la localité citée par M. Diard dont je n'ai pas vu la plante.

Ranunculus radians, Revel, actes de la Société Linn. de Bordeaux. Cette renoncule appartient à la section *batrachium*. Ses pétales dépassent beaucoup le calice, ils sont rétrécis à la base et écartés l'un de l'autre; l'onglet est taché de jaune; les étamines sont nombreuses et le réceptacle hérissé; les feuilles inférieures submergées sont pétiolées, multifides, à laciniures capillaires, divergentes; les supérieures flottantes sont velues en dessous, orbiculaires, profondément découpées en segments rayonnants, plus ou moins nombreux et étroits suivant l'âge de la plante et la position des feuilles. — S. Pontlieue, ruisseau près la Fuie; Sceaux.

Caltha Guérangerii, Bor. Cette espèce, dédiée par M. Boreau à notre honorable collègue M. Guéranger, qui le premier l'a distinguée et la lui a communiquée, est assez commune autour du Mans, à l'Epau, à Noyers, aux Fontenelles et à la Groirie; je l'ai encore trouvée à Sceaux, à Bonnetable. Elle diffère du *C. palustris*, L., par ses pétales oblongs rétrécis à la base et laissant entre eux des intervalles, et par ses carpelles à bec long, divergent.

Isopyrum thalictroïdes, L. J'ai trouvé cette plante, mentionnée dans la Flore du Maine, seulement aux environs de

Laval et de Vendôme, dans le département de la Sarthe, à Viré en Champagne, sur les bords du Treulon, vis à vis la Basse-Roche.

Nymphæa alba, L. M. Boreau, dans le catalogue des plantes de Maine-et-Loire (1889), signale deux espèces confondues sous ce nom :

Nymphæa Milletii, Bor. *Nymphæa alba*, v. *Rosea*, Millet. Lobes des feuilles parallèles se recouvrant dans leur jeunesse ; pétales à la fin lavés de rose ainsi que l'intérieur du calice ; anthères jaune clair à loges séparées par un sillon profond et marquées elles-mêmes d'un sillon ; 18 stigmates d'un jaune orangé foncé.

Nymphæa permixta, Bor. Lobes des feuilles écartés, ne cachant pas le pétiole ; pétales d'un blanc pur ; anthères jaune-clair à loges séparées par un sillon, mais marquées seulement d'une strie ; 16 stigmates d'un jaune orangé clair.

Les *Nymphæa* des environs du Mans, que j'ai pu observer depuis un mois, me paraissent se rapporter difficilement aux espèces précédentes. J'ai vu, dans des exemplaires paraissant se rapprocher du *Nymphæa Milletii*, Bor., recueillis à la Groirie, les stigmates varier, selon l'âge de la fleur, du jaune-clair au jaune-orangé foncé, et leur nombre s'étendre de 12 à 15, pas au-delà.

Dans le *Nymphæa alba*, L. v. *Minor*. Auct., *N. permixta* Bor., pris aux étangs de Saint-Mars-la-Bruyère, le nombre des stigmates est toujours 10 à 11 ; dans la plupart des fleurs, les sépales sont rosés intérieurement, munis de 5-7 nervures vertes s'effaçant vers le sommet ; extérieurement ils sont, ainsi que la portion des pétales qu'ils ne recouvrent pas, pointillés de rouge.

Fumaria Boræi, Jord. Sépales plus larges que le tube de la corolle, et égalant au moins le tiers de sa longueur ; pédicelle^s fructifères étalés, un peu recourbés ; capsule mûre un peu rugueuse, à base non dilatée. — Le Mans, Yvré-l'Évêque, etc.

Fumaria Bastardi, Bor. *F. confusa* Jord. *F. media* Desp.

herb. Tige grimpante ; feuilles à segments élargis obtus ; fleurs blanchâtres ou rose pâle ; sépales ovales, aigus, moitié plus petits que dans l'espèce précédente, n'égalant pas le tiers de la longueur de la corolle ; pédicelles fructifères un peu étalés ; capsules à base translucide plus large que le pédicelle. Haies, — S. Sainte-Croix, Pontlieue. — M. Craon ; Renazé.

Fumaria micrantha, Lag. Fleurs roses en grappes serrées, sépales orbiculaires beaucoup plus larges que la corolle. — S. Pontlieue, le Camp. — O. Alençon.

Fumaria Vaillantii, Lam. Feuilles décomposées à lobes linéaires planes ; sépales très-petits, souvent à peine visibles, plus étroits que le pédicelle. — S. Écommoy, vignes de la butte de la Roche.

Le *F. parviflora*, Lam., très-voisin, se distingue à ses feuilles glauques, à laciniures très-étroites canaliculées ; les sépales sont un peu plus larges, arrondis. On le rencontrera probablement dans notre région.

Corydalis lutea, D.C. Cette plante, qui m'a été indiquée par M. Victor Chenon, se maintient sur un vieux mur de la Groirie en Trangé depuis plusieurs années, ainsi qu'à Coulaines.

Nasturtium siifolium, Reich. Tiges très-grosse (jusqu'à 0,01 de diamètre), largement fistuleuses, atteignant 4-2 mètres ; feuilles pinnées de 5-9 folioles, grandes, presque uniformes, elliptiques, lancéolées. — S. Coulaines ; Pontlieue ; Saint-Mars-la-Bruyère.

Barbarea stricta, Fries. Confondue avec le *B. Vulgaris*, L., cette espèce se reconnaît aux lobes latéraux des feuilles radicales n'égalant pas la largeur du terminal, à ses fleurs plus petites et à ses siliques subulées, serrées contre l'axe. Ça et là.

Barbarea intermedia, Bor. Plante à feuilles supérieures pinnatifides, commune autour du Mans, prise par M. Desportes pour le *B. Præcox*, Brown, que je n'ai pas encore rencontré, et qui se distingue nettement à ses siliques longues de

huit centimètres ou plus (dans le *B. Intermedia* Bcr., elles ne dépassent pas 5 cent.), et à sa saveur piquante et agréable de cresson.

Arabis sagittata, D.C. *Turritis sagittata*, Bert. Cet *Arabis*, indiqué par M. Boreau aux environs du Mans, a été trouvé, il y a quelques semaines, par un de mes élèves, H. Tiercelin, près le parc de l'Epau. Ses feuilles caulinaires, appliquées sur la tige, me l'avaient, au premier abord, fait prendre pour l'*Arabis Gerardi*, Besser in Koch, mais il s'en éloigne par les oreillettes des feuilles divergentes ne se touchant pas par leurs bords ; par ses tiges à poils simples étalés ou défléchis, non rameux et appliqués. C'est l'*Arabis hirsuta* (Herb. Desp., sans désignation de localité).

Cardamine dentata Schultz, D.C., Syst. Voisin du *C. pratensis*, L., il s'en distingue par ses feuilles radicales nombreuses et longues (0, 15 c.), à folioles larges réniformes arrondies ; les folioles des caulinaires inférieures sont oblongues, dentées ; les fleurs sont grandes, et les pédicelles fructifères très-écartés de l'axe. — S. Allonnes, bords de la Sarthe, au-delà de la Croix-Georgette.

J'ai trouvé au même endroit une variété à feuilles prolifères.

Diplotaxis muralis, D.C. Omis dans la *Flore du Maine*. — S. Le Mans, carrières de la Butte et autour de l'asile des aliénés ; Changé, tous les champs entre le bourg et Amigné, Luché, coteau des Cherbonnais.

Senebiera pinnatifida, D.C. Signalée par M^e Cauvin sur divers points de la ville du Mans, cette plante a été retrouvée l'année dernière aux abords du chemin de fer par M. Morière, de Caen.

Lepidium Smithii, Hooker. Se distingue nettement du *L. Campestre*, Br., par sa tige étalée, diffuse et par son style dépassant longuement l'échancrure de la silicule. — S. Yvré-l'Evêque ; Saint-Georges-du-Bois ; la Chapelle-Saint-Aubin ; Sargé ; Saint-Léonard-des-Bois ; etc.

Peltaria alliacea, L. Les renseignements qui ont fait dire à M. Boreau que cette plante n'existait plus au Mans, sont inexacts ; elle se maintient toujours, quoique en petite quantité, sur un vieux mur, au bas du tertre Saint-Vincent.

Astocarpus purpurascens, Walpers. *Ast. sesamoïdes*, Desp. Réceptacle pubescent ; douze à quinze étamines, tandis que dans l'*Ast. sesamoïdes*, Gay. *Reseda sesamoïdes* L., le réceptacle est glabre et les étamines au nombre de sept à neuf. — S.C. autour du Mans ; Saint-Mars-la-Bruyère ; Ecommoy ; Le Lude, etc.

Dianthus prolifer, L. v. *flore albo*. J'ai rencontré cette variété à Brûlon, sur les rochers de Pisse-Grêle.

Stellaria graminea, L. v. *Glaucescens*, Gaudin. — v. *Palustris*, Delastre. Ce stellaria, que j'ai rencontré en touffes énormes dans une tourbière d'Yvré-l'Évêque, près Noyers, a les pétales beaucoup plus longs que le calice, et la couleur glauque du *St. Glauca*, Whith., mais ses bractées sont distinctement ciliées, ce qui le rapproche du *St. graminea*, L. — Je viens de le retrouver il y a quelques jours dans une tourbière de Saint-Mars-la-Bruyère.

Geranium Lebelii, Bor. Cette plante, trouvée dans la forêt de Perseigne, et distinguée sur son mode de végétation, comme espèce nouvelle pour notre Flore, par notre savant collègue M. Anjubault, m'a été communiquée par le sieur Ch. Huard, jeune ouvrier qui s'occupe avec beaucoup d'adresse de préparer des objets d'histoire naturelle. Elle se rapproche du *Ger. robertianum*, L. par son port ; le calice est glanduleux, hérissé de longs poils blancs ; les pétales dépassent un peu le calice et les carpelles sont chargés de nervures en réseau fines et velues. J'ai pu vérifier l'identité de la plante de la forêt de Perseigne et de celle de M. Boreau au moyen d'échantillons venant de M. Lebel lui-même, et que je dois à l'obligeance de M. le docteur Provost, d'Alençon.

Ruta graveolens, L. J'ai recueilli cette plante méridionale, le 29 juin de cette année, sur les côteaux des Cherbonnais, à Luché.

Melilotus alba, Desf. Paraît se naturaliser aux environs de la gare du chemin de fer au Mans.

Trifolium Molinerii, Balbis. Se rencontre assez souvent avec le *Trif. incarnatum*, L., dont il diffère par ses fleurs blanches ou d'un rose pâle.

Galega officinalis, L. Naturalisé aux bords de la Vègre, près Brûlon.

Colutea arborescens, L. Dans la craie-tuffeau du coteau des Cherbonnais, qui longe le Loir, au-dessus de Luché.

Vicia varia, Host. Fleurs nombreuses s'ouvrant toutes ensemble, étalées horizontalement, disposées en grappes allongées non chevelues avant l'épanouissement, et de la longueur de la feuille; calice bossu à la base; fleurs purpurines variées de blanc, longuement tubuleuses, l'onglet de l'étendard égalant deux fois le limbe; carène marquée vers son sommet de deux taches pourpres. — S. Brûlon; Avesse; Viré-en-Champagne; Noyen-sur-Sarthe; Yvré-l'Évêque; Parigné-l'Évêque; Luché; La Flèche (Morière); Le Mans, Sainte-Croix.

Prunus stenopetala, Nobis. Arbrisseau à écorce rouge-brun, grisâtre dans les jeunes rameaux divariqués, épineux; feuilles ovales lancéolées, serrulées, à dents légèrement ciliées, glabres au reste, naissant en même temps que les fleurs; pédoncules glabres, solitaires dans chaque bourgeon; calice à dix stries, sépales de la longueur du tube, blancs-jaunâtres en dedans; *pétales* d'un blanc-verdâtre, *linéaires oblongs, très-étroits*, dépassant à peine les sépales, en sorte qu'au premier aspect on pourrait croire les fleurs dépourvues de pétales; étamines à anthères grosses d'un beau jaune d'or; *style longuement saillant dans les boutons entre les pétales non encore épanouis*, et constamment courbé au sommet, tantôt en crochet, tantôt simplement coudé. Fruit..... — Le Mans, baie d'un petit chemin menant de l'avenue de Paris à Gazonfier.

Ce *Prunus*, que je crois inédit, est voisin du *P. spinosa*, L., mais s'en distingue nettement par ses pétales linéaires souvent

presque filiformes et par son style saillant dans les boutons avant l'épanouissement des fleurs.

Agrimonia odorata, Miller. Se distingue de l'*Ag. eupatoria*, L., par les points glanduleux brillants et odorants qui se trouvent à la face inférieure des feuilles, par le calice à tube campanulé hémisphérique, marqué de sillons qui atteignent seulement la moitié de sa longueur, et couvert en dehors, à la base, d'épines recourbées, renversées. — S. Changé, bords du ruisseau de Belle-Eve.

Il faut prendre garde de confondre avec cette espèce une variété élancée de l'*Ag. eupatoria*, qui s'élève souvent à un mètre et plus au milieu des haies.

Rosa tomentella, Leman. Arbrisseau à rameaux diffus, allongés; écorce verte; aiguillons longs, arqués, très-dilatés à la base et rapprochés; pétioles pubescents glanduleux, portant 5-9 folioles subelliptiques atténuées aux deux extrémités, doublement dentées, à dents rougeâtres fortement glanduleuses, glabres en dessus; chargées en dessous de longs poils blancs entremêlés de glandes rougeâtres sur les nervures; stipules ciliées glanduleuses à oreillettes courtes; pédoncules lisses ainsi que le tube du calice ovoïde; sépales pinnatifides, ciliés glanduleux; styles hérissés, à peu près libres; fleurs petites, blanches, à la fin légèrement teintées de rose. — S. Le Mans, au bas des Buttes-à-Gaiguard. Trouvée dimanche dernier, 15 juin, par H. Tiercelin.

Lythrum salicaria, L., v. *alternifolia*. M. Boreau, dans la Flore du centre de la France, dit que lorsque le sommet du *Lythrum salicaria*, L., a été tronqué, il reproduit, en automne, des rameaux à fleurs peu nombreuses à l'aisselle des bractées élargies et alternes; ce fait est parfaitement exact, et je l'ai constaté plusieurs fois; mais il est aussi constant que l'on rencontre le *Lyt. salicaria*, L., à feuilles alternes sans que la tige ait jamais été tronquée, dans le cas même où elle est simple; je l'ai cueilli dans cet état à Yvré-l'Évêque, près Noyers, à Chantenay et à Changé-lès-Laval. Les bractées ne sont pas plus

larges que dans la plante ordinaire; les fleurs aussi nombreuses; l'alternance des feuilles s'étend presque, sinon tout à fait, jusqu'au bas de la tige.

Sedum elegans, Lejeune. Cette espèce, confondue avec le *S. reflexum*, L., en diffère par ses feuilles prolongées au-dessous de leur insertion en éperon triangulaire aigu, et formant, à l'extrémité des rejets stériles, des rosettes de feuilles courtes et compactes; la tige est fistuleuse.

Galium elatum, Thuill., *G. dumetorum*, Jord., *G. erectum*, Huds. *G. elongatum* Presl. Ces plantes, confondues avec des espèces voisines, se rencontrent assez communément aux environs du Mans.

Solidago glabra., Desf., *Sol. lithospermifolia*, Wild. J'ai trouvé ces deux plantes naturalisées, la première, sur les bords de l'Huisne, au Gué-de-Maulny (Le Mans); la seconde, à Neuville, dans le bois de Chapeau.

Achillea sambucifolia, Desf. H. P. — M. Naturalisé dans un parc, entre Craon et Saint-Martin.

Matricaria coronata, Gay. Cette espèce ou variété, que M. Boreau indique comme ayant été recueillie au Mans, sur Sainte-Croix, par M. Légié, et que j'ai trouvée dans l'*Herbier* de M^{me} Cauvin avec la désignation : Conlie, lavoir public, se distingue du *Mat. chamomilla*, L., à ses fruits couronnés par une membrane large blanchâtre, plus prononcée dans ceux de la circonférence.

Filago spathulata, Presl., *Fil. lutescens*, et *Fil. canescens*, Jord. Ces plantes, confondues sous le nom de *Fil. germanica*, sont communes dans notre circonscription; la première se reconnaît à ses glomérules entourés de trois ou quatre feuilles plus longues qu'eux, et à ses capitules à cinq angles prononcés. Le *Fil. lutescens* est jaunâtre, les feuilles sont obtuses, et les involucre à pointes ordinairement d'un beau rouge, tandis que le *Fil. canescens* est blanchâtre, a des feuilles ondulées aiguës et des involucre à pointes pâles.

Peut être rencontrera-t-on aussi le *Fil. subspicata*, Bor.,

dont tous les glomérules sont placés à l'aisselle des feuilles, le long de la tige.

Senecio erraticus, Bert. J'ai recueilli l'année dernière ce sénégon sur la limite du département de la Sarthe, à Cossé-en-Champagne, sur les bords du Treulon (Mayenne).

Echinops spærocephalus, L. Trouvé le 29 juin 1862 sur le coteau des Cherbonnais, à Luché.

Tragopogan orientalis, L. Commun, se distingue du *Tr. pratensis*, L., par ses fleurs dépassant largement les écailles de l'involucre, et par ses fruits extérieurs couverts de petites écailles.

Sonchus maritimus, L. Je mentionne ici, avec doute, un sonchus que j'ai recueilli, il y a deux ans, sur les bords du grand étang de Saint-Mars-la-Bruyère, et qui me paraît réunir tous les caractères du *S. maritimus*, L., *S. nitidus*, Vill. Je n'ai trouvé que cinq à six pieds, et depuis je n'ai pas revu cette plante au même endroit.

Cuscuta trifolii, Babington. Le fils de notre honorable collègue, M. Bonhomet, a trouvé cette espèce, au mois d'octobre 1861, sur la ferme de la Bodinière, en Sargé; elle croît sur le trèfle, qu'elle étouffe sur de vastes espaces circulaires.

Cuscuta epilinum, Weihe. J'ai recueilli cette cuscute en juillet 1860, aux environs de Craon, dans un champ de lin. La plante parasite avait pris un tel développement, qu'on avait dû renoncer à récolter le lin sur une étendue de plus de trois ares.

(Quelques arrosements avec une dissolution de sulfate de fer font, dit-on, périr les cuscutes.)

Linaria ochroleuca, de Breb. Hybride des *Lin.*, *vulgaris et striata* L. Trouvé en 1860 sur Yvré-l'Évêque, près Noyers.

Scrophularia vernalis, L. — Naturalisé au Mans, dans la cour de la maison de campagne des Hommelets.

Veronica præcox, All. Se distingue du *Ver. acinifolia*, L. par ses feuilles fortement dentées, incisées, et par sa capsule plus étroite, à lobes non divergents presque parallèles. — S.

Luché, coteau des Cherbonnais, vignes sur la craie-tuffeau ;
Écommoy, près la butte de la Roche, dans la même station.

Veronica persica, Poiret, *V. Buxbaumii*, Ten., *V. Filiformis*, D.C. Cette véronique, se rapprochant, pour le port, des *Ver. agrestis*, L. et *Ver. polita*, Fries., est caractérisée par des pédicelles dépassant les feuilles, et par des capsules plus larges que longues, chargées à la maturité de veines en réseau. — J'ai d'abord trouvé cette espèce dans quelques jardins, sur l'avenue de Paris, puis, sur l'indication de M. Bonhommet, dans la rue des Bons-Enfants et dans un champ adjacent, enfin sur la route de Degré, sur le revers d'une haie de la propriété de l'Épine (Le Mans).

Orobanche rapum, Thuill., v. *Citrina*. J'ai rencontré dans les landes de Pontlieue, au milieu de nombreux pieds d'*Or. rapum* ordinaires, un seul pied, d'un magnifique jaune citron, adhérent, autant que j'ai pu le constater, aux racines du *Teucrium scorodonia*, L.

Orobanche hederæ, Vaucher. Cette orobanche n'avait encore été signalée dans nos environs qu'à Sablé, aux Folies-Vielle, et dans la forêt de Vibraye, par M. Diard. Je l'ai recueillie en grande quantité à Brûlon (Sarthe), au pied des rochers de Pisse-Grêle et surtout dans le vieux château de l'Isle (septembre 1861), et à Saulges (Mayenne), non loin des Caves à-Margot (fin d'août 1861).

Orobanche minor, Sutton. v. *Citrina*. Plante entièrement jaune-citron, ne différant pas autrement de l'*Or. minor*. La pubescence de la tige, celle des étamines et leur insertion sont exactement les mêmes. — Le Mans, vis à vis Douce-Amie, sur le trèfle, entouré d'*Or. minor* ordinaire, avec de nombreux intermédiaires ; Sargé, les Bérourases, dans la même station.

L'*Artemisia campestris*, L., n'étant pas rare aux environs du Mans, on rencontrera probablement sur cette plante l'*Or. arenaria*, Borkh., appartenant à la section *Phelipæa*, Meyer et Led., reconnaissable à ses anthères laineuses et ses fleurs purpurines.

Origanum megastachium, Link. Cette espèce, à épis allongés (2-4 cent.) et prismatiques, est commune dans les cantons de Malicorne, Sablé, Brûlon, Loué et probablement sur bien d'autres points de la Sarthe, ainsi qu'aux environs de Saulges (Mayenne).

Calamintha officinalis, Mœnch. Les botanistes français ont longtemps réuni sous ce nom deux espèces bien distinctes : 1° *Cal. menthaefolia*, Host., *Cal. ascendens*, Jord.; tiges très-rameuses, raides, à rameaux ascendants; feuilles à dents peu profondes; fleurs en fascicules axillaires portées sur un pédoncule commun, plus court que les pétioles; corolle médiocre à tube dépassant peu le calice, odeur très-forte, mais non désagréable. C. partout. 2° *Cal. sylvatica*, Bromfield, *Cal. officinalis*, mult. auct. Tiges allongées diffuses, peu rameuses; feuilles profondément dentées; pédoncule commun portant les fascicules de fleurs égalant ou dépassant le pétiole; corolle grande, à tube double du calice. Plante plus élevée, à odeur moins forte. A. C., au pied des côteaux calcaires. — S. Yvré-l'Évêque; Noyen et Juigné-sur-Sarthe; Avoise; Auvers-le-Hamon. — M. Cossé-en-Champagne; Saulges; Sainte-Suzanne.

Ornithogalum umbellatum, L. M. Boreau distingue quatre espèces réunies sous ce nom : 1° *Orn. divergens*, Bor., pédicelles fructifères déjetés en bas (avril-mai). — Le Mans et Arnage, rive gauche de la Sarthe; Pontlieue, à Gué-Bernisson. 2° *Orn. umbellatum*, L. Pédicelles toujours dressés, un peu étalés, et dépassant à peine les bractées (mai). — Environs du Mans. 3° *Orn. angustifolium*, Bor. Jeunes feuilles dressées; pédicelles fructifères dressés, égalant à peu près deux fois les bractées (mai-juin). C. autour du Mans. 4° *Orn. affine*, Bor. Jeunes feuilles étalées; pédicelles fructifères dressés, dépassant deux fois les bractées. — Je ne l'ai pas encore rencontré.

Ornithogalum sulfuræum, Roem. et Sch. *Orn. pyrenaicum*, Desp. Les feuilles planes sont ordinairement desséchées et flétries au moment de la floraison; les fleurs sont en grappes

lâches jusqu'au sommet, à bractées non saillantes, tandis que dans l'*Orn. pyrenaicum*, L., que je n'ai pas encore trouvé dans la Sarthe, mais qu'on m'a dit exister aux environs de Mamers, les feuilles sont glauques, fortement canaliculées, non desséchées au moment de la floraison; les fleurs en grappes serrées au sommet, à bractées supérieures saillantes.

Leucoïum æstivum, L. Trouvé une seule fois (avril 1839) sur la rive gauche de la Sarthe, au-dessous du canal de Chahouet, provenant peut-être d'un bulbe entraîné par la rivière.

Iris germanica, L. Naturalisé dans la craie-tuffeau des coteaux des Cherbonnais et de la Grifférie, en Luché.

Orchis simia, L., v. *flore albo*. Fleur entièrement blanche, même le label. — S. Domfront-en-Champagne, près Minot.

Orchis purpurea, Huds. v. *Chlorantha*. Ne diffère du type que par le casque vert pâle et le label d'un blanc verdâtre dans toute son étendue. — S. Écommoy, haie humide et ombragée, près le Cruchet.

Orchis hybrida, Bonning, Reich., Vaill., bot. par. t. 31., fl. 21. La plante, que je rapporte ici, est un hybride des *Orchis purpurea* et *simia*, très-probablement.

Les fleurs sont disposés en grappes courtes et un peu lâches; le casque qui, pour la forme, est celui du *simia*, est rayé comme dans le *purpurea*; le label, qui présente aussi la forme de celui du *simia* un peu élargi, est parsemé de houppes purpurines. Les fleurs ont dans leur ensemble une couleur rouge-rosée, beaucoup plus pâle que dans le *purpurea*. — S. Sargé, un seul pied aux environs des Beronases; Écommoy, Buttes du Cruchet, des Caves et de la Roche, une douzaine de pieds. — Au milieu des *Orchis simia* et *purpurea*, dans toutes ces localités.

Orchis incarnata, L., *Orchis divaricata*, Richard. Voisin de l'*Orchis latifolia*, L., il s'en éloigne par ses tubercules à deux lobes terminés par une ou plusieurs fibres longues, divariquées par ses feuilles étroites, canaliculées, dressées et légèrement cucullées au sommet. — Plus commun aux environs du Mans que l'*Orchis latifolia*, L. La floraison de notre

plante, commençant avec le mois d'avril, se prolonge jusqu'à la fin de juin.

Orchis montana, Schmidt. Longtemps confondu avec l'*Orchis bifolia*, L., il s'en distingue par les lobes de l'anthere écartés, divergents inférieurement, au lieu d'être rapprochés et parallèles comme dans l'*Orchis bifolia*, qui est plus grêle et fleurit plus tard. — Il est très-commun autour du Mans, tandis que l'*Orchis bifolia* est assez rare.

Carex fliformis, L. Indiqué par M. Desportes seulement dans l'Ille-et-Vilaine, ce carex est commun aux bords du grand étang des Hunaudières, à Mulsanne (P. Baron, 1852).

Anthoxanthum Puelii, Lecoq et Lamolle. *Anth. odoratum*, var. *Ramosum*, Desp. ? Diffère de l'*Anth. odoratum*, L., par sa racine annuelle, ses tiges rameuses, ses glumes moitié plus petites, à arête plus saillante. — Le Mans, les Angevinières; La Flèche (Morière).

M. Boreau cite aux environs du Mans, comme espèce distincte, l'*Anthoxanthum villosum*, Dumortier, à tige rude et fleurs velues.

Aira uliginosa, Weihe. Feuilles linéaires très-étroites, roulées; ligule oblongue allongée, bifide; seconde fleur de l'épillet munie d'un pédicelle égalant la moitié de sa longueur. — S. Mulsanne, bords des étangs des Hunaudières (Baron).

Aira Lgei, Bor. Feuilles filiformes, scabres sur les gaines; ligule oblongue, bifide; seconde fleur de l'épillet presque sessile; glumes blanchâtres scarieuses. — Indiqué par M. Boreau dans la Sarthe, à Contilliers: il faut sans doute lire Courtilliers, près Sablé. — Gesne-le-Gandelin, bois près les buttes de Saint-Evroux.

Aspidium angulare, Kitaibel. Cette fougère, commune dans l'Ouest, s'éloigne de l'*Asp. aculeatum*, Sw., par ses feuilles à lobes distinctement pétiolés, semi-sagittés; cependant, comme l'on trouve souvent dans le même lieu tous les intermédiaires possibles entre les deux formes, il reste douteux pour moi que ce soit une espèce bien distincte.

Equisetum sylvaticum, L. Cette plante rare m'a été rapportée par un de mes élèves, Maurice Jousset, qui l'a recueillie dans la forêt de Bellême, sur Éperrais, au bord d'un ruisseau sortant de l'étang de la Herse (Orne).

Désireux de rendre le plus complet possible le travail que je prépare sur les plantes phanérogames du Maine, je prie les botanistes de cette circonscription d'avoir l'obligeance de me communiquer le résultat de leurs recherches, en appuyant leurs renseignements de l'envoi d'un échantillon des plantes signalées. En retour, je me mettrai complètement à leur disposition pour tous les renseignements qu'ils pourront désirer, et je serai heureux de leur offrir les plantes que je recueille en grand nombre, chaque année, et qui ne se trouveraient pas encore dans leurs collections.

MANCEAU.

A PROPOS

D'UN BUSTE DONNÉ AU MUSÉE DU MANS

Le 12 mars 1860, mourait au Mans, chargée d'années, M^{me} de Nepveu de Villée. Une clause de son testament était ainsi conçue : « Je donne à la ville du Mans le portrait de M^{me} de Fondville, qui fut intime amie de ma famille, dont un peu parente. Elle rendit de grands services à mon père. Le portrait fut remis à mon frère aîné lors de la vente, après la mort de M. de Fondville, chez lequel ma famille perdit 47,000 fr. Je donne le buste de cette femme aimable et renommée dans notre ville, pour y conserver son portrait, n'ayant plus de parents qui l'aient connue. »

L'œuvre ainsi léguée est une terre cuite, de grandeur naturelle, signée : J. B. Defernex, 1789.

Le jour où « *cette femme aimable et renommée dans notre*

« ville, » ne compta plus parmi les vivants. n'est pas bien éloigné (ce fut le 8 octobre 1787), et pourtant à peine son nom éveille-t-il une pensée. C'est que tant et de si graves événements ont sillonné le monde entre son époque et la nôtre, qu'ils ont fait sur les esprits ce qu'une inondation fait sur la terre. La nappe d'eau en couvrant le sol y cache tout durant son séjour, et quand elle se retire, elle entraîne les choses moyennes et petites, ne laissant en place que les grands arbres, les roches élevées, les puissantes constructions. Ainsi du temps de la révolution et de ceux qui l'ont suivie. Le souvenir des faits et des hommes privés en est resté au fond de peu de mémoires; en passant, le flot des événements l'a emporté pour ne laisser vivants que les actes de l'histoire, et le nom de ceux qui y jouèrent un rôle. Quant aux personnes que leur existence ne mêla point à la chose publique, si remarquable qu'ait été leur valeur, et si bruyant le retentissement produit par elles dans le cercle où elles vécurent, rien n'en est resté, sinon en quelques esprits autant amoureux des détails particuliers du passé que de son épopée, et qui, à côté des annales nationales, se plaisent à parcourir les petites légendes où se voit reproduite la peinture des mœurs et de l'esprit d'une société. Pour ceux-là le nom de M^{me} de Fondville évoque un souvenir; souvenir bien nébuleux et bien vague toutefois.

Aux beaux jours de l'été, un crépuscule indécis suit le coucher du soleil; il ne fait plus jour, il n'est pas encore nuit. Si, dans cette obscurité lumineuse, quelque être animé traverse l'espace, son image flotte sans contours arrêtés et distincts. C'est une vapeur plutôt qu'un corps, un rêve plutôt qu'une réalité. Cette apparition, l'imagination lui prête une forme plus nette que nos yeux ne la voient, et l'esprit la façonne au gré de son idéal, au lieu d'être perçue par les sens sous son aspect réel. Bientôt cependant, le désir de la vérité s'empare de vous, vous maîtrise et, pour le satisfaire, on court sur l'objet. Faisons de même: cherchons ce que fut M^{me} de Fondville, « aimable et
« renommée en notre ville; » cherchons ce qu'était J. B. De-

fernex, l'auteur de son buste ; car, pour notre génération, et bien qu'ayant joué son rôle sur un plus grand théâtre, le sculpteur est tout aussi inconnu que le modèle.

A tout seigneur tout honneur, nous commencerons par le modèle.

M^{me} de Fondville naquit dans la paroisse de Tremblevif, en Sologne, au mois de mars 1719 ; de son chef, elle se nommait M^{lle} Louise-Marie Bailly de Saint-Mars. Une branche de la famille de Saint-Mars habitait le Maine.

Vers 1740, M^{me} de Saint-Mars épousa M. Richard de Fondville, qualifié écuyer, conseiller du Roi, receveur particulier des finances de l'élection du Mans, receveur des tailles, receveur général et particulier des gabelles et des huiles ; seigneur des Epichelières, Souigné-sous-Vallon, et autres lieux. Le mariage fut célébré au château de Saint-Mars, commune de Saint-Mars-la-Bruyère (Sarthe).

La position officielle de M. Fondville, position à peu près analogue à celle de receveur général de nos jours, mettait de prime abord sa jeune femme au milieu de la société la plus distinguée du pays. Riches, ils l'étaient alors (l'énumération des propriétés saisies par ses créanciers, à l'époque de la mort de M. de Fondville, en fait foi) ; jeune, la date de sa naissance lui donne 21 ans ; belle, son portrait le proclame, M^{me} de Fondville vit tout, hommes et choses, lui sourire à son entrée dans le monde.

La société du Mans était alors (des vieillards aujourd'hui disparus du monde nous en ont fait le récit, et la tradition s'en est perpétuée) une société aux allures spirituelles et distinguées. Rien n'y sentait la mesquinerie et l'étroitesse d'idées qui caractérisaient beaucoup de cercles de la province.

De grandes familles, telles que : les Tessé, les Créquy, les Vassé, les Mailly, pourvues de hautes charges à la cour, possédaient des terres dans le Maine ; elles y passaient une partie de l'année, et y rapportaient les habitudes et le courant d'idées du plus grand monde.

Un homme qui, au milieu de vices nombreux, avait du moins su conserver une certaine dignité personnelle, ainsi que la connaissance et l'amour de ce qui est bien; qui savait parfaitement apprécier la bonne compagnie, peut-être parce qu'il avait beaucoup hanté la mauvaise, le comte Alexandre de Tilly, porte dans ses mémoires un témoignage dans ce sens.

Des personnes de ce temps, notre génération a encore pu fréquenter quelques-unes; et, au nom de celles qui maintenant ne vivent plus que par le nom, s'éveillent les souvenirs de faits précis, à l'aide desquels il est donné de reconstituer leur physiologie, leur personnalité.

C'étaient M. de Bérus, procureur du Roi au présidial et à la sénéchaussée; homme aimable, de relations douces et polies, se plaisant surtout aux réunions mondaines dont la suprême direction était attribuée aux femmes. Son oncle, l'abbé Belin de Bérus, chanoine de la cathédrale, type du collectionneur intelligent, amant passionné des lettres et des arts, qui passa sa vie au milieu de belles occupations et des nobles plaisirs que lui donnaient ses livres, ses manuscrits curieux, les chefs-d'œuvre des beaux-arts dont il était possesseur, ses antiquités, ses médailles, ses raretés de toutes sortes.

C'était M. d'Oigny, connu par plusieurs d'entre nous; à la fin de sa carrière causeur peut-être trop infatigable, parce qu'il avait beaucoup vu, qu'il s'était trouvé en rapport avec une grande quantité de personnages marquants, et qu'il n'avait pas assez oublié. Mais bien doué, spirituel; vivant en prose, aimant en vers, et auquel fut dévolu ce grand honneur des écrivains du XVIII^e siècle, honneur toujours envié, quoique assez banal, d'avoir été en correspondance avec Voltaire, le patriarche de Ferney, comme on disait à un certain moment. Voltaire patriarche! Si de l'autre monde il est permis d'entendre les paroles de celui-ci, combien ce grand moqueur qui se plut à la destruction et la chercha surtout, dut rire de son rictus le plus diabolique, en se voyant décerner une pareille qualification.

Il faut citer encore M. Véron-Duverger, industriel ardent et

plein d'initiative, à qui notre province dut les tentatives, trop promptement et trop facilement abandonnées, d'acclimatation du mûrier et de l'élève du ver à soie. M. Véron-Duverger avait également rempli sa maison, qui porte toujours le nom et l'image de la Sirène, de tableaux et de curiosités.

Tels étaient quelques-uns des commensaux habituels du salon de M^{me} de Fondville ; salon dont la maîtresse, belle et charmante, faisait les honneurs au nom de tout ce que l'esprit français a de grâce et de finesse. Aux richesses tirées sur ce point de son propre fonds, elle joignait l'abondante récolte que lui procuraient de fréquents séjours à Paris, où ses relations étaient des plus distinguées. Là, elle vivait dans un milieu d'élégance et d'esprit où pouvait seule être admise une femme aussi remarquablement douée. Elle y retrouvait d'intimes amitiés avec des hommes dont le nom est resté attaché à tout ce qui rappelle ces déassements élevés de l'intelligence, qui se nomment l'amour des lettres et le culte des arts. Ses relations habituelles y étaient avec le maréchal de Duras, membre de l'Académie Française, vrai modèle de l'homme supérieur ; brave, aimable et instruit ; avec le marquis de Voyer, lieutenant-général de Touraine, gouverneur de Loches, qui, après avoir bravement soldé au pays la dette de sang que lui devait tout gentilhomme, se reposait de ses glorieuses fatigues, en aimant et protégeant les arts. Associé de l'Académie royale de peinture, vice-protecteur de l'Académie de Saint-Luc, il organisait des expositions, achetait des tableaux, commandait des statues, prenant part, en un mot, à tout ce qui pouvait servir au développement des beaux-arts. Rappelons encore une liaison de M^{me} de Fondville, celle du comte de Bissy, fervent adorateur des lettres, un de ces quarante immortels, dont tant cependant sont bien irrévocablement morts.

D'une de ces amitiés, on n'en saurait douter, est venu le buste à l'occasion duquel nous écrivons. Defernex faisait partie de l'Académie de Saint-Luc ; pendant plusieurs années, vice-protecteur de cette compagnie, le marquis de Voyer

fut, tout l'indique, l'intermédiaire qui réunit l'artiste et le modèle.

D'autres témoignages restent encore du goût pour les arts que prit M^{me} de Fondville, si déjà elle ne l'avait, dans cette société adonnée aux plaisirs de l'esprit. Elle aima la peinture et la cultiva; non peut-être avec une grande réussite, mais du moins avec un grand attrait. Son hôtel, elle se plut à le décorer de bronzes, de porcelaines, d'émaux. Les groupes de Saxe et les biscuits de Sèvres, luxe charmant aimé de nos pères, s'étalèrent chez elle sur les consoles et les encoignures. Ses antichambres, ses salons, ses appartements¹, eurent leurs murs cachés sous l'ornement des tableaux. Avaient-ils tous du mérite? On peut en douter en voyant les prix obtenus par quelques-uns, à la vente qui suivit le décès de M. de Fondville; mais leur nombre du moins atteste le goût du propriétaire. Quelques-uns d'ailleurs portaient des noms connus. Citons entre autres trois Vernet; une marine et deux paysages.

Ces peintures, ces curiosités sont dispersées. Le hasard, toutefois, en remet deux sous nos yeux, ce sont des gouaches offrant des vues de la demeure de M^{me} de Fondville, au Mans (1). L'une représente la façade principale et porte deux signatures : Bergeret delinea vit 1769, Pérignon pinxit 1770; l'autre montre une dépendance de la basse-cour de la même habitation, avec cette double inscription : Bergeret del., Beaudouin pinxit 1769. Bergeret, cela est clair, fut le dessinateur qui prit sur la nature les vues auxquelles, ensuite, Pérignon et Beaudouin ajoutèrent l'agrément de leurs pinceaux.

Parmi les peintres à la gouache, genre adopté par la mode dans le dernier siècle, Pérignon occupait un rang distingué, et Beaudouin, gendre de Boucher, jouit pendant longtemps du privilège, plus fructueux que méritoire, d'être le décorateur par excellence des boudoirs peu sévères, et des petites maisons, asiles du plaisir sans voile.

(1) Cette demeure était l'ancien évêché, au coin de la place de l'Éperon et de la rue Saint-Louis.

Les tableaux que nous rappelons sont charmants, et l'un d'eux possède plus que le mérite de manifester avec une grande habileté et infiniment d'esprit une forme de l'art. Il est le miroir d'une époque. Mieux que le long récit d'une plume expérimentée, il montre un côté des habitudes, des plaisirs de convention de cette société, qui, raffinée et sensuelle, tout de soie vêtue, et les cheveux poudrés, la mouche au coin de la lèvre, le rouge au coin de l'œil au souper du soir, se faisait champêtre le matin ; jouait à l'idylle, en déshabillé de mousseline et mules de satin rose, et, avec de joyeux éclats de rire, donnait à manger à de véritables poules, de ces mêmes belles mains dont un peu plus tard saurait si bien s'échapper quelque mystérieux et tendre billet, tout rempli des riens les plus jolis, l'orthographe exceptée.

Au milieu donc d'une basse-cour, M^{me} de Fondville, couverte de ce négligé que je disais, est entourée des hôtes du lieu, auxquels elle jette le premier repas du jour. Un jeune homme tire d'un tonneau l'eau destinée à le compléter ; un autre poursuit les peureux, cachés loin des yeux de leur maîtresse. Un abbé, — où alors ne mettait-on pas un abbé, et où ne se mettaient-ils pas eux-mêmes ? jusqu'à l'Opéra, dont l'abbé de Voisenon écrivait les poèmes ; jusqu'à la comédie Italienne où il faisait trop de vers en l'honneur de M^{me} Favart : — un abbé lorgne la scène. Il est replet, cet abbé, et je ne saurais m'empêcher de voir une intention quelque peu satirique dans la rotondité abdominale dont l'a si généreusement gratifié Beaudouin. Moins sensible, paraît dire ce large épanouissement, aux charmes juvénils des poussins qu'il regarde, qu'aux espérances d'une maturité grassement développée, ce qu'il admire, c'est plus l'avenir que le présent. Il rêve à ce moment où, ayant obtenu la transformation mancelle, suprême honneur des gallinacés, et qui leur vaut l'appétissante dénomination de poulardes, ils deviendront, à ce titre, les héros de quelque solennité culinaire.

L'autre peinture montre le jardin qui s'étendait devant la façade de l'hôtel ; une ample corbeille de fleurs occupe le pre-

mier plan ; ça et là, sur des bancs, sur des chaises, debout, immobiles, se promènent, sont disséminés des groupes d'hommes, de femmes, touchés avec une élégance, une finesse et un esprit qui n'ont d'équivalent que dans l'élégance, la finesse et l'esprit de la conversation à laquelle ils s'adonnent.

Voici donc comment s'écoulait la vie de cette femme dont nous réveillons le souvenir. Aux heures de la matinée, on joue à la fermière, on fait des pastorales d'opéra comique, on pastiche des paysanneries ; l'après-midi ce sont des causeries mondaines au milieu des fleurs, sous l'ombre des arbres ; le soir on soupe, on rit, on aime la vie pour la vie, pour sa joie, pour son rire jeune et franc ; puis vient la nuit. La nuit, on veut oublier qu'elle existe, ne consentant à s'en rappeler qu'aux instants où les paroles semblent plus douces prononcées dans l'obscurité qu'à la lueur des bougies.

Un jour Louis XV s'ennuyait. Quoi qu'eût pu dire M^{me} de Pompadour, le roi avait bâillé ; il avait bâillé plusieurs fois de suite, et s'en était allé le front toujours obscurci d'un maussade ennui. Que devenir, que faire, qu'inventer ? La favorite demanda Boucher, son peintre. Elle lui raconta ses inquiétudes, son embarras ; Boucher, lui aussi, trouva la chose grave et le remède malaisé, car comment efficacement guérir la satiété ? La conversation fut longue, la recherche tourmentée, mais le triomphe en sortit sous la forme d'un boudoir entièrement décoré par les mains du peintre. C'était tout un poème ; un poème qu'on rêve peut-être en de mauvaises heures, et qu'il fallait être Boucher et vivre au XVIII^e siècle pour peindre et oser étaler. Le début était simple et innocent, au milieu de cette nature que l'artiste jugeait généralement mal éclairée par le soleil. Tout s'y montrait pur et chaste, à peine deux tourterelles à demi cachées dans le feuillage laissaient-elle deviner, au frémissement de leurs ailes, quelle en pourrait devenir la suite. Puis l'action se développait, s'accroissait de panneaux en panneaux, pour arriver à se terminer par une scène digne de ces fêtes où les habitants de

Lampsaque sacrifiaient un âne au plus impudique des dieux du paganisme.

En face de ces tableaux M^{me} de Fondville, pensons-nous, se fût caché les yeux ; mais nous ne saurions affirmer qu'entre ses doigts entr'ouverts elle n'eût point laissé échapper plus d'un regard pas trop effarouché.

On aurait tort cependant si, de cette supposition, on tirait un jugement concluant au dévergondage de son esprit ou à la démoralisation de son cœur. Ce qu'il convient d'accuser ce n'est point elle, c'est son époque ; époque dans laquelle le sens moral était évidemment entamé, dans laquelle les rapports du bien au mal ne possédaient plus leurs valeurs absolues et éternelles ; dans laquelle, enfin, un nuage, qui dénaturait tout, semblait s'être étendu sur la conscience universelle.

Avant de porter une sentence sévère, rappelons que ce temps fut celui où Mirabeau trouva appui près d'honnêtes gens, dans le scandale de sa liaison avec M^{me} de Monnier ; où la grande Marie-Thérèse descendait à écrire des cajoleries à Antoinette Poisson, devenue marquise de Pompadour de par un double adultère ; où Jeanne Vaubernier appelait Louis XV *La France* ; où sur la toilette d'une femme, entre le pot de rouge et la boîte à mouches, s'étalait sans mystère le *Sopha* de Crébillon fils ; rappelons-nous que si Diderot écrivait la *Religieuse* et les *Bijoux indiscrets*, et en voyait je ne sais combien d'éditions se succéder en peu d'années, c'est qu'apparemment le nombre des acheteurs se comptait par centaines ; qu'on était à la veille de pouvoir lire une peinture, forcée si l'on veut, mais une peinture néanmoins de la société contemporaine, dans le livre qu'on voudrait moins spirituel, que Choderlos de Laclos intitula *les Liaisons dangereuses* ; pensons enfin que le courant des mœurs était tel, qu'un prince de l'Église, un cardinal qui, après tout n'était pas un sot, crut pouvoir supposer acquérir une place privilégiée dans l'esprit d'une femme alors reine de France, plus tard sainte martyre au ciel, en osant se mêler du don qui lui serait fait d'un collier de diamants !

Une chose d'ailleurs demeura toujours bonne et ardente, pleine de sève, d'élan et de dévouement chez M^{me} de Fondville, c'est le cœur. Elle eut beaucoup d'amis qu'elle aima, dont elle fut chérie jusqu'à son dernier jour et chez qui sa mémoire resta précieusement conservée. Alors le Mans fut témoin d'une funeste aventure dont la belle marquise de B^{***}, amie de M^{me} de Fondville, était l'involontaire héroïne. Un grand scandale eut lieu ; un jeune officier se tua ; bien des clameurs s'élevaient, et, au milieu du bruit, des attaques passionnées, des propos violents et mauvais, l'amitié ne fut pas ébranlée, elle persista sans une heure de défaillance, toujours secourable, toujours dévouée, refusant toujours de croire au mal. Peu d'années après, cette même marquise de B^{***} mourait d'une mort affreuse, jeune, belle et croyant à la vie. A cet instant suprême, ce fut encore la voix amie de M^{me} de Fondville qui voulut, par des paroles dont le cœur seul a le secret, calmer les dernières angoisses ; ce fut sa main qui ferma les yeux de celle pour qui désormais elle ne pouvait plus rien que des regrets.

J'ai sous les yeux, en écrivant, le testament de M^{me} de Fondville. Eh b'en, dans ce long memento, dernière expression des plus secrètes pensées, des vœux irrévocables, où la vérité des sentiments apparaît dans son entière nudité, je ne rencontre que bons mouvements, que volontés simples et touchantes.

C'est d'abord le don entier et sans condition de toute sa fortune fait à son mari pour lui témoigner sa *tendre et sincère amitié*, et sa *reconnaissance du bonheur dont il l'a fait jouir* ; c'est la distribution à des amis, à son frère, à sa belle-sœur, à ses nièces, de quelques-uns de ses bijoux, de ses dentelles, de ces objets de toilette, intimes parures qui semblent avoir gardé comme une partie de celle qui les porta et qu'elles embellirent. Puis, des legs à des filleuls, au frère de lait de *feu sa fille* et à sa femme qu'elle a mariée, et à qui *il est tout simple alors qu'elle fasse du bien* ; à Sophie, sa femme de chambre ;

à La Jeunesse, laquais de M. de Fondville ; à Zéphir (1), son laquais à elle ; mais à *condition* qu'ils resteront près de son mari, occupés à le *soigner* et le *gouverner*. Ces rentes mêmes doivent acquérir une augmentation par chaque année qu'ils *pourront le conserver*.

Je ne sais, mais je vois la preuve d'une bonne et loyale nature, de sentiments droits et bien placés dans cette préoccupation des derniers moments, de tout faire, de chercher à tout prévoir, pour entourer des meilleurs soins et d'une douce tranquillité les années que doit lui survivre son mari, qui, à l'heure extrême, est son unique affection sérieuse et profonde, le seul maître de sa *tendre et sincère amitié*.

L'homme possède de nature deux grandes vertus : l'une, qui dure trop peu, est la jeunesse ; l'autre, qui dure trop longtemps, est la mort.

Par la jeunesse, il a la joie du cœur et la joie de l'esprit ; il a la richesse même sans argent ; il a les rêves dorés de l'inconnu, les charmants voyages aux pays innommés de l'imagination ; il a l'avenir ; il a l'amour ! Il réalise, dans sa pensée, tout ce qu'il désire, y compris l'impossible, que la froide raison interdit d'espérer. La jeunesse est un beau parterre sur lequel brille un soleil sans coucher et où fleurissent, sans jamais s'effeuiller, des fleurs que nulle saison ne flétrit. La jeunesse, c'est plus et mieux encore : car c'est la possession intacte et complète de toutes les saintes affections, de toutes les tendresses légitimes de la vie ; de ces affections qui calment nos premiers cris au berceau, soutiennent nos pas dans l'enfance, pardonnent les fautes de l'âge ardent, et qu'une longue vieillesse est trop courte encore pour regretter assez. Jeune, vous n'avez rien perdu de ce qu'il est doux et commandé d'aimer ; les regrets, tristes fruits de l'arbre de la vie, ne sont pas encore mûrs ; l'impitoyable mort ne vous a rien ravi, et les sentiers où se promène cet âge béni sont tout bordés d'aubé-

(1) La Jeunesse, Zéphir, comme cela sent bien son XVIII^e siècle ! Peut-être La Jeunesse avait-il soixante ans, et Zéphir pesait-il cent kilos !

pinces en fleurs, entre lesquelles nulle tombe ne dessine sa triste silhouette.

Un peintre, pauvre comme il y en a beaucoup, conservait, accroché aux murs de son réduit, un paysage tracé par lui depuis longtemps. Même en ses pires misères il n'avait jamais voulu s'en dessaisir. Pourquoi, lui demandait-on ? — Ne voyez-vous pas, répondait-il, que ma jeunesse y chante ? Ah ! la jeunesse c'est la poésie de la vie.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

La mort apporte d'autres biens. Elle procure à l'homme l'éclosion spontanée d'une foule de mérites tout à fait ignorés jusqu'alors. Devant elle les aspérités du caractère s'émoussent, les vides de l'intelligence se combler ; elle place un cœur dans des poitrines où jamais cœur ne battit, et, de ce moule que vous a fait le cercueil, vous sortez, toujours bien mort il est vrai, mais le meilleur et le plus aimable des morts. Un vivant, qu'éclaire le soleil, projette toujours son ombre sur quelqu'un ou sur quelque chose. Un défunt n'a point d'ombre et ne saurait obscurcir qui que ce soit. En outre, l'éloge d'une personne qui n'est plus implique, pour une bonne part, la critique de ceux qui existent, et, de tous les miels capables d'embaumer délicieusement les lèvres humaines, celui-là est incontestablement le plus doux. Qui donc se refuserait à le goûter ? De la sorte s'organise, au bénéfice de l'absent, un concert d'unanimes éloges et d'un accord parfait, quoiqu'avant son dernier jour pas un des exécutants n'ait eu l'idée d'en chanter une seule note.

Je ne sais trop comment ces réflexions d'une morose philosophie se présentent au bout de ma plume, lorsque je cherche à raviver la mémoire de M^{me} de Fondville ; elles ne lui sont point applicables. Pour être appréciée comme elle en était digne, il ne lui fut pas nécessaire de disparaître de ce monde, et sa jeunesse dura jusqu'à son dernier jour.

Quand Diane de Poitiers s'assit presque sur le trône de

France, plus reine que Catherine de Médicis, elle comptait quarante-sept ans ; et à soixante, Henri II, plus jeune de dix-huit ans, lui portait le même ardent amour, lui gardait la même fidélité qu'aux premiers jours de leur liaison. Enfin, en mourant à l'âge de soixante-six ans, elle faisant l'envie et l'admiration des femmes les plus belles et les plus jeunes.

M^{me} de Fondville, sur ce point, paraît avoir rappelé la duchesse de Valentinois : « Elle n'entra jamais dans l'hiver de la vie, la sienne fut un printemps prolongé jusqu'à soixante années. Il est certain que peu de temps avant sa mort elle eût pu inspirer une violente passion à un jeune homme, » dit, en parlant d'elle, le comte Alexandre de Tilly, à qui on peut à bon droit refuser beaucoup de qualités, mais dont personne, à coup sûr, ne saurait récuser la science et la sûreté de jugement en la matière.

Le constance et l'élévation des amitiés qui entourèrent son existence, la réputation qui lui a survécu, attestent d'autre part, et de l'estime qu'on faisait de son esprit en son vivant, et de l'affection qu'on portait à sa personne.

Mais si la beauté de M^{me} de Fondville bravait impunément les ravages du temps, il n'en était pas de même de sa santé. Une maladie qui devait être longue, douloureuse et sans guérison, la saisit. Durant les heures anxieuses de la souffrance, au cours des nuits sans sommeil pendant lesquelles la pensée demande un aliment aux jours éloignés comme aux minutes présentes, elle jeta sur sa vie un regard sérieux, attristé et détaché du monde. Elle vit que cette existence dont le plaisir avait été le mobile, et de folles joies le but, n'était pas la fin dernière de l'homme. En passant sur son front, l'ange du repentir l'effleura de ses ailes ; elle regretta et pria. Ce corps, doué de tant de beautés, qui avait été son bonheur et son orgueil, et dont la parure fut le souci par excellence ; que rien, ni étoffes de soies brochées d'or, ni dentelles fines comme les traînes d'Arachné, ni diamants, ni perles n'étaient assez belles et assez riches pour embellir encore ; ce corps,

elle voulut qu'il quittât la vie sous la triste livrée d'un ordre mendiant, revêtu de l'humble habit des disciples de saint François. C'est ainsi qu'elle mourut. Sa dépouille fut placée sous les voûtes de l'église de ces mêmes Cordeliers, dans le costume de qui elle avait tenu à finir. Il y reposa jusqu'au jour où la Révolution détruisit l'église, brisa la tombe et jeta les cendres au vent.

Telle était la femme dont Defernex nous a transmis les traits.

Essayons actuellement de faire connaître qui était Defernex.

Ouvrez les biographies, feuillotez les dictionnaires spéciaux aux vies d'artistes, et nulle part vous ne rencontrerez même son nom. Pourtant, et n'eussions-nous pour le prouver que le buste du musée du Mans, ce fut un artiste d'un véritable talent. D'où vient donc cet oubli? Nous ne saurions l'expliquer, et nous devons nous borner à le constater. Toutefois ses traces ne sont pas tout à fait effacées. Ça et là on les retrouve dans quelques livres du XVIII^e siècle, et de temps à autre une œuvre portant sa signature traverse le chemin de la publicité qu'on appelle une vente d'objets d'art.

En procédant chronologiquement, le buste de M^{me} de Fondville se place en tête des œuvres que nous connaissons de notre sculpteur; mais, bien évidemment, il en existe d'antérieures. Ce portrait est le produit d'une main dès longtemps expérimentée, d'un talent arrivé à sa maturité. Il est donc positif qu'à cette date Defernex jouissait déjà de toute sa réputation, et qu'il avait certainement beaucoup produit. Où trouver ces sculptures? Nous l'ignorons, et toute indication capable de diriger des recherches, d'où sortirait un catalogue de son œuvre, nous manque absolument.

Remarquons toutefois qu'en 1751 et 1752, l'académie de Saint-Luc exposa les ouvrages des membres qui la composaient, et que le nom de Defernex ne se trouve pas parmi eux. Si donc il était déjà à cette époque arrivé à un notable talent, soit que son degré d'élévation ne parût pas suffisant, soit que

le temps ne lui eût pas apporté sa consécration, il n'avait point encore été jugé digne d'être admis en la docte compagnie.

Mais, en 1762, il jouit de cet honneur. L'académie procède alors à une nouvelle exhibition. Le catalogue qui en est dressé enregistre plusieurs ouvrages de Defernex, qu'on nomme M. Fernex, car l'obscurité sur la véritable orthographe de son nom est aussi nuageuse que le reste de ce qui le concerne. Cependant, comme le buste, objet de cette étude, porte : par J. B. Defernex; que ce buste est une terre cuite modelée de la main même du sculpteur sans passer par l'intermédiaire d'un praticien, il faut admettre que la signature tracée en creux à la pointe de l'ébauchoir, et avant la cuisson, est un autographe, et donne le nom véritable de Defernex, mieux connu probablement de lui que de personne.

Revenons au catalogue de l'exposition de 1762.

« N° 139. — Un buste en plâtre, de grandeur naturelle, représentant le prince Repnin, ambassadeur de Russie à la cour d'Espagne. »

« N° 140. — Un buste en bronze, de grandeur naturelle, représentant feu M. le duc de Valentinois. »

« N° 141. — Deux bustes en plâtre, de grandeur naturelle, représentant M. le comte de Saint-Simon et M^{me} la comtesse son épouse, sous le même numéro. »

« N° 142. — Plusieurs autres figures sous le même numéro. »

« N° 143. — Quatre petites figures en *talc* (1), représentant un tailleur de pierre, une *écailleuse* d'huitres, le *bénédicté* et une mangeuse d'œufs, sous le même numéro. »

« N° 144. — Le buste en terre cuite de M^{me} Favart, de grandeur naturelle, *sous le même numéro* (2). »

(1) Il s'agit ici bien certainement du talc glaphique de Haty, pierre de lard des Chinois, et stéatite de la nomenclature minéralogique contemporaine.

(2) On ne s'étonnera pas de pareilles incorrections quand on saura que

En 1763 la salle de l'Opéra, dépendance du Palais-Royal, ayant brûlé, le sinistre s'étendit à une partie des bâtiments du palais même. Le duc d'Orléans en prit occasion d'une restauration générale. De cette époque datent la façade sur la cour donnant du côté de la rue Saint-Honoré, les vestibules, les appartements et le grand escalier, d'autres parties encore, mais que nous ne citons pas, celles que nous venons de rappeler ayant seules reçu des ornements de la main de Defernex. Ce sont, à l'extérieur, les deux trophées d'armes placés aux extrémités de l'attique de l'avant-corps, qui forme la façade du palais sur la cour bordant la place ; à l'intérieur, les groupes d'enfants en plomb bronzé, supportant les lanternes destinées à éclairer le grand escalier. Les trophées se composent chacun d'une cuirasse romaine, modelée à l'imitation de la poitrine humaine ; l'une est traversée perpendiculairement par une massue, l'autre par un faisceau de licteur, dont les extrémités supérieures portent, à l'élévation où devrait se trouver la tête, un casque ouvert, de face. Le bas est formé, à chaque trophée, de deux enfants nus qui, de boucliers, d'épées et d'autres armes, se font autant de jouets. Ces enfants sont jolis au possible, pleins de mouvement, d'esprit et d'élégance. Les trophées, très-habilement groupés, présentent des galbes gracieux et un agencement des mieux ordonnés.

C'est vers 1768 ou 1769 que Defernex dut exécuter ces travaux. Piganiol de la Force et Saugrain, *Curiosités de Paris*, édition de 1774, en parlent comme remontant à *il y a environ deux ans* ; et d'Argenville, *Voyage pittoresque de Paris*, édition de 1770, les signale, tandis qu'il n'en fait nulle mention dans son édition du même livre, publiée en 1765.

L'exposition de Saint-Luc, de 1774, reçut encore des sculptures de Defernex, et son catalogue fournit les renseignements suivants : M. de Fernex, *professeur*, n° 219. — Le buste en

les catalogues d'expositions, de l'académie de Saint-Luc, comme de l'académie Royale, étaient ordinairement rédigés par les concierges des endroits où elles avaient lieu.

marbre, de grandeur naturelle de M. Sartine, conseiller d'État, lieutenant général de police. Ce buste appartient à Messieurs du bureau des limonadiers.

« N° 220. — Le buste en plâtre, de grandeur naturelle, de M. l'abbé de B. (Breteuil). Ce portrait doit être exécuté en marbre. »

« N° 221. — Le buste en plâtre de M. de B. (Brequigny), marbre. »

« N° 222. — Le buste en demi-nature de M^{me} de P. »

« N° 223. — Le buste en terre cuite de M. Le *** (Le Grand). »

« N° 224. — Le buste en terre cuite de M. de ***. »

« N° 225. — Plusieurs portraits en bustes et talc dans des tubes de verre, sous le même numéro. » Sans doute des globes de verre dans le genre de ceux dont on faisait usage au commencement du siècle pour abriter les pendules.

« *Nota* Les deux groupes d'enfants en plomb qui soutiennent les lanternes qui éclairent le grand escalier du Palais-Royal sont du même auteur, ainsi que les deux trophées (*sic*) en pierre qui décorent l'attique des portiques de la première cour dudit palais. »

Dans ces catalogues Defernex est signalé à peu près exclusivement comme sculpteur portraitiste. La haute position de ses modèles est évidemment l'indication certaine du rang, qu'à cet égard, il occupait parmi les artistes et dans l'opinion publique. Lorsque des personnes d'un monde aussi élevé que M. de Sartine, M. de Brequigny, l'abbé de Breteuil, le prince Repnin, M. et M^{me} de Saint-Simon, ou d'une notoriété aussi grande que M^{me} Favart, le choisissaient pour reproduire leurs traits, c'est qu'ils savaient non-seulement s'adresser à un artiste habile, mais aussi à un artiste dont la renommée consacrait le talent. Alors comme aujourd'hui, plus encore, la mode exerçait un empire absolu ; et toute personne bien placée eût reculé devant cette bizarrerie de mauvais goût de laisser exposer son image taillée par un autre ciseau que le ciseau

admire de tous. Ajoutons que le catalogue de l'exposition dont nous avons extrait nos dernières citations accole au nom de Defernex la désignation de professeur, signe d'une distinction particulière et reconnue par ses pairs.

Cette exposition de 1774 est la dernière de l'académie de Saint-Luc, qui cessa d'exister la même année.

Nous rencontrons néanmoins encore des traces de Defernex en 1776 et 1777. L'Almanach historique et raisonné des peintres, architectes, sculpteurs, graveurs et ciseleurs, de l'année 1776, porte, à la page 128, la mention suivante : « Defernex, professeur, sculpteur de Monseigneur le duc d'Orléans, rue Mélée. » Puis à l'article : — Sculpteur statuaire, p. 142. — « Le ciseau large et moelleux de M. Fernex a le grand art de communiquer la ressemblance et la vie à ses bustes ; on est tenté, au premier coup d'œil, de leur adresser la parole, tant ils sont frappants. C'est ainsi qu'en ont jugé les connaisseurs en voyant les bustes de M. de Sartine et de M. de Breteuil. »

« Les deux groupes d'enfants en plomb couleur de fonte, qui soutiennent les lanternes du grand escalier du Palais-Royal, sont aussi l'ouvrage de cet auteur. »

Le même Almanach, pour 1777, donne également l'adresse rue Mélée, de Defernex, sculpteur statuaire de Monseigneur le duc d'Orléans.

Parfois, disions-nous en commençant à parler de Defernex, une œuvre de lui apparaît dans les ventes. C'est ainsi qu'en 1856, le 7 avril, on mit sur table, à l'hôtel de la rue Drouot, un buste en marbre signé : J. B. Defernex, 1780. Cette sculpture est très-inférieure au portrait de M^{me} de Fondville. Autant celui-ci se distingue par l'esprit de l'intention et la finesse de l'exécution, autant le premier manque d'adresse et manifeste un faire grossier et pesant : les cheveux, principalement, sont de la plus disgracieuse lourdeur. Mais, qu'on le remarque, il porte la date de 1780, et notre buste est de 1759 ; un intervalle de 21 ans ; par conséquent, les sépare. Nous l'avons dit, la terre cuite représentant M^{me} de Fondville dénote une habileté, parvenue à son

complet développement, et, par là, implique chez son auteur la maturité de la vie au moins. Il faut alors croire qu'en 1780 Defernex était un vieillard, et que le marbre vu en 1856 ne présente plus que l'échantillon d'un talent en décadence et d'une main alourdie par les années. Ainsi, pensons-nous, doit s'expliquer l'inégalité du mérite des deux ouvrages ; la médiocrité de l'un auprès de l'excellence de l'autre (1).

Ici se trouve épuisée la somme de renseignements qu'il nous a été donné de découvrir sur notre artiste. Incomplets au point de vue d'une biographie, ils sont suffisants quand nous nous préoccupons seulement de savoir quel fut son rang dans les arts, sa réputation et le côté particulier de son talent. A cet égard qu'est-il besoin d'en connaître davantage ? Sculpteur ornementaliste, il occupe une place très-distinguée dans cette branche de l'art, fort riche pourtant au XVIII^e siècle eu hommes extrêmement habiles. A l'appui de cette opinion, il suffit d'invoquer le témoignage que portent les trophées et les groupes d'enfants du Palais-Royal. Statuaire, le nombre et la qualité des personnes portraitées par lui montrent l'estime qu'on en faisait, et l'œuvre sur laquelle nous pouvons asseoir un jugement par nous-même est de valeur à le placer très-haut dans l'opinion.

Si la photographie avait été inventée en 1759, et qu'une de ses épreuves se fût chargée de nous transmettre l'image de M^{me} de Fondville, nous apparaîtrait-elle ainsi que la montre le buste de Defernex ?

Très-certainement non. Le portrait que nous posséderions aurait infiniment moins de charme, et, si paradoxale que paraisse mon assertion, je n'hésite pas à le dire, il serait aussi beaucoup moins vrai.

C'est qu'en effet, la vérité d'un portrait résulte bien moins de la reproduction textuelle de la forme matérielle et extérieure, à un moment donné, que de l'interprétation générale

(1) Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Paul Mantz, un des plus éminents critiques d'art de notre temps.

et intime de la nature et du caractère du modèle. Or, a merveilleuse découverte de Daguerre ne saurait exprimer cela ; seule l'observation intelligente de l'artiste le lui fait découvrir. Chaque séance de son modèle, chaque heure qu'il passe près de lui, chaque regard dont il l'examine, l'initient non-seulement à ses habitudes extérieures, mais encore à ses mouvements moraux, au milieu intellectuel où se complaisent de préférence ses pensées, et le mettent à même de faire briller sur son œuvre, froide et inanimée sans cela, le reflet lumineux de ce foyer caché qui a nom l'âme.

Allez donc demander à un mécanisme de trouver et de traduire l'âme. Un moulage sur nature est la reproduction la plus rigoureusement exacte d'un visage. Quoi cependant qui rappelle moins le modèle que les épreuves tirées de ce moule ?

A cette finesse d'investigation, toute d'intuition pourrions-nous dire, et qui appartient à un degré si éminent à notre nation, l'art français doit d'avoir été, à toutes les époques, l'art par excellence du portrait.

En partant des miniatures du xv^e siècle pour arriver aux chefs-d'œuvre contemporains signés des noms d'Ingres ou de Flandrin, et passant par les crayons du xvi^e siècle, l'école des Clouet, les Rigaud, les Largillière, les Ph. de Champagne, les Nattier, les Boucher, les David, les Gérard, sans cesse nous retrouvons cette même délicatesse d'observation, cette même puissance à en communiquer nettement et clairement les résultats.

Tous ces personnages ont leur personnalité, mais aussi portent, pour qui sait regarder, une empreinte d'époque qui les différencie non moins.

L'expression générale des portraits de Clouet, abstraction faite des formes, des signes spéciaux à l'individu et des costumes, n'est pas plus l'expression des images de Rigaud que celles-ci ne se retrouvent dans Boucher ; et Ingres ou Flandrin, cela se voit comme la lumière du soleil, n'ont point eu à peindre des personnages vivant, quelle que soit leur individualité,

vivant dans le milieu social et le temps où Boucher exerçait ses pinceaux.

Cependant, depuis trois siècles le masque humain n'a pas changé, les traits sont demeurés les mêmes, et le corps n'a pas subi plus de transformation.

Eh bien ! ce qui est vrai et exact, relativement aux temps, l'est également pour les individus d'un même moment. Chacun, en outre de la forme et de la disposition des traits du visage et de la conformation du corps, possède ses caractères propres, expressifs, mais à l'état latent plus que mis en saillie d'une façon manifeste. Et c'est dans le relief, dans la manifestation de ces côtés intellectuels, intérieurs, coordonnés avec la ressemblance matérielle, avec la texture physique, avec la beauté relative à chacun, avec l'harmonie générale, que se montre la valeur de l'artiste ; c'est là ce qui, selon le degré où il parvient, et sans tenir compte de l'habileté technique, constitue surtout le génie ou le talent, la médiocrité ou la nullité.

Si nous appliquons ces idées au buste de M^{me} de Fondville, nous voyons qu'il faut avoir son auteur en haute considération. En effet, lorsqu'on analyse cette œuvre charmante, il en ressort tout à la fois et la connaissance de la femme, et la pensée distincte du temps où elle vécut.

Ce buste est de grandeur naturelle et reproduit uniquement le visage, le cou et le haut de la poitrine. Le commencement des épaules n'est pas même indiqué. Nulle trace de vêtements ne s'y fait remarquer. La tête se penche un peu en avant, légèrement retournée vers la gauche. Les cheveux sont relevés sur le sommet de la tête, où ils s'enroulent autour d'une très forte et longue épingle qui devait être en or, pour, de là, retomber en arrière en longues mèches, dont les extrémités frisées se déroulent, comme les *anglaises* contemporaines, sur la nuque, la poitrine, et l'attache du cou aux épaules.

Il est impossible de voir une étude plus exacte et plus fine de la nature. Dans le modelé, pas un détail n'est laissé de côté, et de cette recherche minutieuse il ne résulte ni sécheresse ni

dureté. Le faire est moëlleux et large. Les cheveux sont massés avec une habileté et un goût infini ; justement au degré convenable, ni trop agglomérés, ni trop divisés. Toutes les lignes se balancent avec une élégance et un charme parfaits, et de quelque côté que le spectateur se place, l'aspect est ravissant. On ne pourrait pousser plus loin le charme de l'interprétation. Les yeux et la bouche pétillent d'esprit, et sur l'ensemble plane un sentiment de vie incroyable. On ne peut le regarder, sans, comme le rédacteur de l'almanach des artistes de 1776 que nous avons cité, être tenté, au premier moment de lui adresser la parole. Il rappelle le mot du pape Clément XIV en face de la statue de saint Bruno : » Si la règle de son ordre ne lui prescrivait pas le silence, elle parlerait. » Je ne sais guère que certains bustes de Houdon dans lesquels on retrouve à un degré aussi éminent une semblable réalité d'existence. Le cadre restreint que s'est imposé l'artiste interdisait tout ajustement. Aussi, en plus du modèle même, ne trouvons-nous rien ; rien que l'épingle qui retient les cheveux, et un tout petit bouquet, composé d'une rose et d'un volubilis, coquettement planté à la racine des cheveux, sur le côté droit du front.

Est-ce là de la sculpture de haut style, est-ce une expression de l'art dans sa forme la plus élevée ? Non, vraiment ; le sujet ne le demandait pas, et peut-être Defernex n'eût-il pas été capable de l'atteindre, même en y employant toutes ses forces. Il suivait les errements de son temps, et son temps ne guindait pas si haut ses aspirations. Le joli était la loi universelle et suprême : il s'attacha à faire joli, et personne ne saurait lui contester la réussite. Son œuvre possède un charme extrême, et qu'il n'est pas possible de confondre avec le charme d'une autre époque. En considérant cette effigie, la pensée vous emporte loin des hommes au milieu de qui vous vivez, et loin du présent. Votre vie remonte de cent ans le courant des âges. Cette femme que vous contemplez n'est point la femme de nos jours, celle que vous avez saluée ce matin, dont vous rechercherez la causerie ce soir. Son aspect évoque

dans mon esprit enchanté tout ce dix-huitième siècle, qui fut mauvais, et qu'on aime à regarder cependant à cause de son esprit et de son élégante et continuelle gaité. Personne ne professe grande estime pour les mauvais sujets, et il est pourtant de fort honnêtes gens qui parfois ne se défendent pas à leur endroit d'une sorte de sympathie et d'entraînement, parce que souvent ils sont aimables, spirituels et amusants. Ainsi du XVIII^e siècle. J'aime à voir parader devant mon souvenir ce monde qui fut le sien ; ses grands seigneurs, ses grandes dames ; ses financiers, ses truitants ; ses poètes, ses peintres, ses comédiennes ; tout cela le regard brillant et quelque peu effronté, le rire aux lèvres, dans la soie et le velours de ses costumes, sous le jour scintillant des bougies, l'or des lambris, l'étincelle des diamants ! Je sais que la morale les réprouve et que les éternelles lois du bien les condamnent ; mais ne peut-on leur pardonner en songeant au sang qui à la fin lava toutes leurs souillures ?

Quand M^{me} de Fondville demanda à Defernex la reproduction de ses traits, elle avait depuis dix ans dépassé l'âge de la femme poétisé par Balzac. Elle n'est plus jeune, elle n'est pas vieille. Sa beauté a atteint son complet épanouissement ; la déchéance n'a pas commencé. L'œil possède tout son feu, la bouche, dont la pureté de forme indique le soutien que lui prêtent ses trente-deux dents, s'accroît avec la grâce la plus entière qu'elle ait jamais eue, et le menton se modèle avec une pureté de lignes qu'envieraient bien des jeunesses. Le cou seul, ce premier et traître révélateur des vingt ans évanouis, accuse un peu la marche envahissante des années.

A côté du buste de Defernex, nous connaissons deux autres portraits de M^{me} de Fondville ; une miniature et une peinture à l'huile. Le premier n'était point fait pour le grand jour. Caché dans l'épaisseur mystérieuse du côté d'un petit portefeuille qui ne devait s'ouvrir que sous la pression d'une main amie, il n'appelait pas tous les regards. Le sourire y est doux, les yeux sont tendres, mais ils ne voient qu'un seul. Il est permis de douter que cette petite relique ait vu le jour à la suite de méditations

inspirées par une page du livre conjugal, et je ne saurais me persuader qu'un certain secret n'environna pas les séances qu'il fallut donner pour le peindre. Peut-être même ne serait-il pas impossible d'aller plus loin. Nous nous taisons toutefois. Pour être rétrospective, l'indiscrétion n'en est pas moins une vilaine chose. S'en rende coupable qui voudra ; ce ne sera pas nous.

Dans son portrait à l'huile, M^{me} de Fondville a choisi une parure au magasin des dieux de l'Olympe. Elle était assez belle pour emprunter la toilette de Vénus ; est-ce par modestie qu'elle s'est déguisée en Diane ? La tradition ne rapporte pas que la chasse ait été sa passion dominante. Si, devenue vraiment sœur d'Apollon pour quelques heures, ce fût elle qu'Actéon eût surprise au bain, plus indulgente, croyons-nous, pour une faute causée, après tout, par sa beauté, son bon cœur se serait attendri, elle se fût souvenue d'Endymion, et le malheureux chasseur aurait évité le gênant et disgracieux appendice frontal qui le métamorphosa.

A quel caprice convient-il donc d'attribuer le travestissement en Diane ? A la mode du moment, dont le courant entraînait vers les déguisements mythologiques, et faisait que, dans cette société si peu chaste, le goût des femmes, par une inexplicable anthithèse, les portait à donner la préférence aux attributs caractéristiques de la déesse de la chasteté payenne.

Quoi qu'il en soit, et déesse ou mortelle, félicitons notre collection communale de posséder l'image d'une femme *aimable et renommée*, qui marqua dans la société élégante de notre pays, dont elle peut à bon droit passer pour le type et l'incarnation, abstraction faite de ses erreurs, si vraiment il est juste de lui imputer des erreurs. Soyons reconnaissants envers M^{lle} de Villée d'avoir doté le Musée d'une œuvre très-remarquable, émanant d'un artiste si peu connu aujourd'hui ; artiste que, pour mon compte, je m'estime heureux d'avoir peut-être un peu tiré d'un oubli immérité ; et qu'on veuille

bien excuser les fautes de l'auteur , en répétant après François 1^{er} , qu'en fait d'art , le sujet toujours surpasse le disant.

A. D'ESPAULART.

COMPT E - R E N D U

DES

SÉANCES DU CONGRÈS GÉNÉRAL

Des Sociétés Savantes de 1862

POUR LA PARTIE ARCHÉOLOGIQUE

Dans son programme, le congrès des délégués des sociétés savantes de l'année 1862 a posé les questions suivantes pour être discutées aux séances consacrées aux beaux-arts et à l'archéologie.

1. — Par quelles transformations passent les églises à une seule nef, depuis le XII^e siècle jusqu'au XVI^e ?

2. — Les peintures murales employées à la décoration des églises doivent-elles être encouragées ou improuvées ? — Quels sont les défauts de ces peintures ? — N'ont-elles pas pour résultats de rendre impossible l'étude des appareils et des moulures ?

3. — Les vitraux peints, dont la France est inondée, ne doivent-ils pas entraîner l'emploi exagéré des peintures murales ? — Comment ces deux genres de peintures doivent-ils s'accorder ? — Dans quelles limites doit-on les employer ?

4. — Ne conviendrait-il pas de restituer aux principales églises de France, aux cathédrales en particulier, des tapisseries comme celles qui les décoraient avant les ravages du goût moderne ?

5. — Le retour à ce mode de décoration monumentale n'aurait-il pas pour triple résultat : d'augmenter la splendeur des édifices religieux, de fournir aux artistes l'occasion de travailler à de grandes compositions historiques, et de faire renaître en France une industrie artistique depuis trop longtemps tombée ?

6. — Les manufactures des Gobelins et de Beauvais sont-elles dans la bonne voie en cherchant à rivaliser avec la peinture à l'huile ?

7. Les modifications introduites depuis dix ans dans la disposition du chœur de plusieurs de nos cathédrales, telles que celles d'Auch, d'Angoulême, de Bayeux, de Bordeaux, du Mans, de Poitiers, etc., doivent-elles être approuvées au point de vue de l'art et de l'histoire ?

8. — En admettant l'opportunité de quelques-unes de ces modifications, ne conviendrait-il pas de conserver, par une description, le souvenir de l'arrangement modifié ?

9. — Le castrum élevé au iv^e siècle par les villes gallo-romaines (1) n'a-t-il pas été construit surtout pour mettre à couvert la curie et les autres administrations civiles ou fiscales ? — Quels édifices renfermait-il ? — Quels rapports ces enceintes fortifiées pouvaient-elles offrir avec celles des grands palais de la même époque ?

10. — Quelle influence l'esprit moderne a-t-il exercée sur l'art contemporain ? Quel sera l'avenir de l'art sous cette influence ?

11. — Les éléments d'un style nouveau pourraient-ils résulter de l'alliance plus intime de l'architecture, de la peinture et de la sculpture ?

12. — Les Sociétés départementales ne trouveraient-elles pas un nouveau aliment pour leurs séances, en recueillant les souvenirs des derniers contemporains de la Révolution, et

(1) Voir le *Cours d'Antiquités* de M. de Caumont, t. II, ou son *Abécédaire d'Archéologie* (ère gallo-romaine).

en provoquant ainsi des notices sur l'histoire locale de chaque ville pendant cette époque? Ne serait-il pas intéressant de constater, pendant qu'il existe encore des témoins oculaires, les particularités relatives aux anciennes institutions religieuses, judiciaires, administratives; aux monuments publics détruits, églises, fortifications, bailliages, halles, hôtels-de-ville, collèges; aux collections d'art, tableaux, statues; aux bibliothèques, etc. ?

La première question n'a pas été traitée : on a renvoyé son examen à la prochaine réunion de la Société Française archéologique, convoquée à Saumur pour le mois de mai.

Les questions n^{os} 2, 3, 4, 5, 6, ont été réunies et examinées simultanément.

M. le comte de Mellet prend le premier la parole à leur sujet. Après avoir rendu compte au congrès des principales publications archéologiques parues pendant l'année 1864, il fait connaître qu'un grand nombre d'anciens monuments ont été restaurés dans le cours de ladite année. En étudiant avec soin les travaux opérés, on est heureux de constater que l'esprit de conservation tend chaque jour à dominer. — Le nombre des fabriques de vitraux augmente; quelques-unes de ces fabriques méritent des encouragements, mais il en est d'autres contre lesquelles on ne saurait trop prémunir le public. Mieux vaut sans contredit le verre blanc que ce que l'on voit, par exemple, dans l'église de Montmort, où l'on a placé des vitraux tout-à-fait en désaccord avec le style du monument.

M. de Mellet examine ensuite le mouvement qui s'est produit dans les autres arts, dans la statuaire et dans la peinture notamment. Il paye un tribut d'éloges à M. Flandrin pour ses belles peintures à Saint-Germain-des-Prés; il le félicite surtout du sentiment religieux qui règne dans son œuvre, du rapprochement entre les magnifiques scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'Ancien Testament n'était, en effet, que le prélude, que l'image des scènes admirables du Nouveau.

M. le comte de Mailly met sous les yeux du congrès le des-

sin d'un tombeau du ^{xiv}^e siècle, dont la conservation lui est due. Il l'a trouvé dans l'église du prieuré de Château-l'Hermitage. Ce tombeau se compose d'une statue couchée représentant le seigneur de Bueil ; au-dessus, cinq peintures rappellent les cinq enfants de ce seigneur. Ils sont présentés à la sainte Vierge par trois patrons, ce qui semble indiquer qu'ils avaient des prénoms communs. Toutefois les mutilations du tombeau ne paraissent pas avoir eu lieu à l'époque révolutionnaire : elles datent du ^{xviii}^e siècle, lorsque le monastère était encore florissant. Sacrifiant à la mode du jour, les religieux avaient eu la pensée d'orner leur église : le tombeau fut caché et la statue du sire de Bueil brisée. Ce n'est que dernièrement qu'on découvrit ce précieux objet d'art. Il a été restauré par un habile archéologue (notre savant collègue M. Hucher, du Mans). A cette occasion, M. de Mailly rapporte que M. Hucher a obtenu l'autorisation de descendre les vitraux de la cathédrale de Saint-Julien, du Mans, qui avaient besoin d'un nouveau plombage ; M. Hucher en a fait l'objet d'une publication extrêmement importante, dont plusieurs planches sont exposées dans la salle des séances du congrès.

Revenant à l'église du couvent de Château-l'Hermitage, dont il est propriétaire, M. de Mailly signale encore, parmi les objets d'art conservés dans cette église, un saint Christophe de grandeur naturelle, qui présente cette particularité qu'il est entouré d'une foule d'animaux. C'est le seul exemple que connaisse M. le comte de Mailly d'un pareil entourage.

M. Raimond-Bordeaux aborde la question n° 2. S'il avait à émettre son opinion personnelle, M. Raimond-Bordeaux répondrait affirmativement : « Oui, les peintures murales peuvent créer « des difficultés pour l'étude des appareils et des moulures. »

Mais cette question est plus vaste qu'on ne le pense ; elle se rattache aux peintures murales et aux vitraux peints. Un délégué, M. Fouché de Careil, en parlant des peintures d'Italie, a déjà dit qu'en soulevant l'enduit supérieur des parois on trouverait une autre peinture et qu'il en était, pour ainsi dire, toujours

ainsi. Le sujet s'immobilise quelquefois même; et si sous la restauration il reçoit quelques formes différentes, c'est encore de l'immobilité (au point de vue du progrès). La nudité actuelle des églises du nord de la France s'explique parce qu'on a enlevé les tapisseries qui les ornaient, et qui, au sentiment de l'orateur, étaient préférables aux peintures murales, lesquelles, sous un climat humide, souffrent de la mauvaise qualité des enduits. M. Raimond-Bordeaux n'en veut pour preuve que les peintures de Saint-Séverin et de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ainsi, à défaut de peintures murales, tout l'enseignement religieux se trouverait représenté par la peinture sur verre et par la tapisserie. Il faut tenir compte aussi de ce fait, que la peinture murale reste la même pour tous les jours de l'année. La tapisserie, au contraire, très-facile à enlever, se renouvelait jadis dans les églises; les plus riches apparaissaient pour les plus grandes solennités. Reims, Le Mans, Rouen, Angers, etc., ont encore de riches tapisseries que ne sauraient imiter les tisseurs actuels.

Puisqu'on cherche à donner une nouvelle impulsion à la mosaïque, à l'art du verrier, pourquoi les encouragements ne s'étendraient-ils pas à la tapisserie qui a fait tant d'honneur aux manufactures françaises? Mais il faut des encouragements spéciaux, car la peinture des cartons des tissus à tapisserie ne doit pas être la même que la peinture de chevalet.

M. Raimond-Bordeaux est amené ainsi à parler sur la question n° 17 relative aux Gobelins. Cette question est difficile à résoudre, si l'on n'admet qu'une réponse affirmative ou négative. Pour ne parler que des Gobelins, l'orateur ne veut pas nier la beauté de leurs produits; ils peuvent servir à l'élégante ornementation des palais et des monuments publics modernes. — Mais dans la question soumise au congrès il y a une difficulté qui doit être résolue. Les tapisseries actuelles ne peuvent jouer un rôle utile, parce qu'elles ont besoin d'être tendues comme le serait un tableau. Dans les églises il faut au contraire des tentures flottantes et susceptibles de couvrir, d'en-

velopper les piliers et les colonnes. L'orateur se résume par le texte même de la question : « Les manufactures des Gobelins et de Beauvais sont-elles dans la bonne voie en cherchant à rivaliser avec la peinture à l'huile ? »

« Oui » si l'on veut la décoration pour les palais, pour les hôtels de ville et même les tapis de pieds ; « non » si l'on cherche la grande peinture religieuse, sobre d'effets, grande par la majesté. Ce qu'il faut, c'est le carton appliqué sur la laine, et non un tableau en laine.

M. le comte de Mailly répond que si le Nord a conservé peu de peinture murales, la raison en est que ce pays ayant été toujours frontière a supporté des guerres nombreuses et des révolutions violentes. Autrefois cette région avait beaucoup de fabriques de tapis de haute-lice ; aussi en trouve-t-on plus fréquemment des produits dans le Nord que dans le Midi. Dans le Midi la chaleur développée des insectes et fait une guerre terrible aux tissus en laine. On a trop calomnié les peintures murales : elles existent en grand nombre en Prusse, même à l'état d'enseignes ; elles y ont supporté la rigueur du climat. Si les peintures murales sont plus nombreuses dans le Midi, si elles s'y trouvent plus fréquemment sous les yeux du touriste que dans le Nord, cela tient à ce que les artistes italiens, espagnols, abordent plus facilement les provinces méridionales que celles du Nord.

M. de Mailly partage du reste l'opinion de M. Raimond-Bordeaux sur les Gobelins. On y fait plutôt de la peinture que des tentures. Mais, aux tapisseries, même de haute-lice, il préfère les peintures murales, parce qu'elles expriment mieux le sentiment religieux.

M. Raimond-Bordeaux se demande pourquoi on ne pourrait pas concilier les tapisseries et la peinture murale dans l'ornementation des églises. La peinture ne peut varier, mais, les jours de grandes fêtes, ne pourrait-on pas envelopper le fût des colonnes, les chapiteaux, les frises, de riches tapisseries ?

De cette manière l'industrie du tisseur pourrait devenir ce qu'elle était au moyen-âge.....

Le même orateur aborde ensuite la question n° 20 relative aux villes gallo-romaines. Il émet l'idée qu'au II^e, au III^e, ou au IV^e siècle, dans la plupart des cités épiscopales l'administration du pouvoir civil aurait été confiée aux évêques. Ce serait du temps de cette administration qu'auraient été construites les enceintes des cités : une partie des matériaux employés à cette construction proviendrait de la démolition de temples et d'édifices payens que les prélats auraient fait disparaître ; ainsi s'expliquerait la présence, dans les fondations des enceintes, d'une foule de pierres sculptées, ouvragées, dont le premier emploi semble remonter à une époque beaucoup plus reculée. L'établissement des murailles ou des *castrum* dits gallo-romains aurait eu pour but principal de consolider le pouvoir temporel du chef spirituel d'un diocèse.

La question 12 du programme a été examinée et controversée. Plusieurs orateurs ont pris la parole à son sujet. Les uns pensent que, par mesure de prudence et pour ne pas raviver des souvenirs pénibles et susceptibles de blesser certaines familles, il conviendrait de ne pas encourager la publication des événements locaux du temps de la Révolution. D'autres, au contraire, dans l'intérêt de la vérité historique, et surtout pour faciliter la critique de certains écrits passionnés, ont demandé au congrès qu'il approuvât toutes les recherches consciencieuses sur cette importante partie de notre histoire. La majorité des délégués a approuvé la motion ; elle encourage la publicité donnée aux faits locaux, toutes les fois que ces faits proviennent de sources dignes de foi.

Les questions 7, 8, 9, 10, n'ont pas été traitées.

Dans une des séances, M. du Châtelier a rendu un compte très-détaillé de découvertes qu'il a faites dans huit ou dix explorations relatives aux monuments celtiques des départements du Finistère et du Morbihan, si riches en monuments de ce genre.

Son attention s'est particulièrement portée sur les *Tombelles*, les *Buttes* et les *Tumulus*.

Le premier tumulus qu'il a observé est celui de Plœmeur divisé en deux groupes de tombes, chacun composé de quatre pierres brutes et séparées par un espace de trois mètres. De la disposition de ces tombes et de la pose d'un squelette presque entier trouvé dans l'une d'elle, il conclut que les hommes inhumés ont dû y être placés accroupis sur eux-mêmes, les jambes repliées.

Le deuxième tumulus qu'il a exploré est à la pointe de Rosmeur, près du bourg de Penmarc'h, où il a trouvé des cendres, quelques charbons et de nombreux fragments de vases, trouvailles qui ne lui permettent pas de douter de l'incinération des corps. Mais d'autres objets, tels que quatre monnaies romaines et des armes, ne montrent-ils pas deux civilisations, deux époques éloignées, deux ordres d'existence attachés à ce monument?

Le tumulus de Kerbouliou est un monument purement celtique. Celui de Groix ou Glouannec aussi a une forme et un caractère tout différents de ce qui caractérise le tumulus de Rosmeur; on ne peut le considérer que comme un des plus anciens monuments de l'âge celtique.

Mais, de toutes les fouilles, les deux plus intéressantes sont celles qui ont été faites près du village de Poulguen, et sur la montagne de Lasconil. Ici les tumulus sont comme de vastes nécropoles divisées en chambres ayant presque toutes 2^m 20, ou 2^m 40 de longueur, sur 1^m 30 de large, avec des galeries d'accession. On peut les comparer aux nécropoles de l'Égypte, de l'Asie-Mineure et de la Perse. Sont-ce des sépultures consacrées à la mémoire d'un certain nombre de guerriers ou de chefs? Sont-ce des sépultures de famille? ou n'est-ce pas plutôt, en considérant le grand rapprochement de ces nombreux *tumulus*, une nécropole élevée par une tribu puissante qui occupa longtemps le pays?

Quoi qu'il en soit, M. du Châtelier, déterminant l'époque à

laquelle appartiennent ces divers monuments, pense qu'à Lasconil, tout est celtique ; qu'à Rosmeur on se trouve en pleine époque gallo-romaine précédée de l'âge celtique, et que la tombe de Poulguen est antérieure à l'occupation romaine.

Un autre membre, M. Charles Gomart, suppose que les tertres appelés *Tumuli* ne doivent pas tous, malgré leur nom, être considérés comme des tombeaux. Tous n'ont pas eu ni une même destination, ni une même origine. On doit les étudier et les classer suivant leur position, suivant les circonstances dans lesquels ils se trouvent, et non les regarder tous comme des tombeaux, malgré leur dénomination commune. Les uns lui paraissent être des monuments stratégiques, d'autres ont pu servir à la transmission de signaux de correspondance ou télégraphiques ; d'autres enfin, et l'orateur convient que c'est le plus grand nombre, sont de véritables tombeaux.

Il cite, dans le canton de Saint-Simon (Aisne), le tumulus de Coquerel qui s'élance comme un promontoire dans la vallée de la Somme qu'il domine. Son isolement presque complet du chaînon de la montagne, et la double ceinture de fossés dont il est environné, indiquent suffisamment sa destination. Ce tertre, qu'on désigne comme un *tumulus*, n'en est pas un, mais bien une antique position militaire du genre de celles dont on rencontre encore assez souvent des traces aux sources des rivières.

Les tertres, buttes, ou *tumuli* placés auprès des voies romaines, lui paraissent avoir été utilisés pour la transmission des signaux.

Enfin, il cite les *tumuli* qui ont réellement servi de monuments funéraires, et dans cette catégorie il range ceux dont a parlé M. du Châtelier, ceux fouillés en Champagne dans les environs de Châlons, ceux explorés le long des bords du Rhin et particulièrement à Schelestad. Il fait observer que, dans ces recherches, on a rencontré de grandes différences dans le mode d'inhumation. Ainsi tantôt on a trouvé la chambre sépulcrale et des galeries d'accession ; d'autres fois le corps avait été

étendu sur un lit de charbons et de cendres dans lequel gisaient des ossements d'animaux calcinés, recouverts de terre et placés par étages. Il est d'avis que cette espèce de *tumuli* offre un vaste champ à l'étude des archéologues.

En résumé, M. Gomart pense que tous les *tumulus* ne sont pas des tombeaux, et qu'ils doivent être sérieusement explorés, puis classés en tenant compte de leur position. Quant à ceux qui couvrent des sépultures, ils présentent des différences telles qu'il convient de les étudier séparément avant de leur assigner une date et une origine.

Un autre délégué, M. Buillot, d'Autun, déclare que dans la Nièvre et dans une partie du Morvan qu'il a étudiée, on ne trouve pas de *tumulus* proprement dits. A son avis, les tertres y ont servi à des communications télégraphiques. L'orateur rappelle qu'en Allemagne, dans les tertres qui ont été fouillés, on a trouvé des ossements et en même temps des traces, des substructions de tours qui indiquent que, plus tard, les tertres ont servi à des fortifications. — En Bourgogne, plusieurs ont été fouillés, on y a rencontré quelquefois des cendres et du charbon, surtout dans ceux qui sont placés dans la vallée, mais on n'y a pas trouvé d'ossements. Les sépultures anciennes se retrouvent dans les montagnes calcaires de la province.

M. Buillot fait connaître le résultat de quelques-unes des fouilles qui y ont été pratiquées. Une de ces sépultures notamment renfermait divers ornements en coquillages qui n'ont pu servir qu'à des pendants d'oreilles.

M. du Châtelier voit avec plaisir que la question s'élargit. En ces derniers temps on a exploré avec soin les *tumulus*. Ceux de l'Asie-Mineure n'ont, pour ainsi dire, plus de secrets depuis le dernier ouvrage publié auquel ils ont donné lieu. Dans la Crimée on a également fouillé les *tumulus* et l'on y a trouvé des objets celliques : seraient-ce des documents pour marquer la marche des peuplades de l'Indo-Chine vers l'Occident? Quoi qu'il en soit, tout ce qui se rattache à ces monuments doit être recueilli avec soin, ne fût-ce que pour faire connaître les pro-

grès de la civilisation; les Sociétés académiques des provinces sont donc fortement engagées à faire des fouilles et à consigner dans des rapports les résultats de leurs découvertes. M. du Châtelier termine l'examen de cette intéressante question en rappelant que, dans une de ses fouilles, il a trouvé sous une tombelle une énorme pierre ou *Dolmen* supportée par des madriers en bois ou par des troncs d'arbres. Les Dolmens n'avaient donc pas tous des pierres pour support. Généralement le temps a détruit les supports en bois. — L'orateur explique ainsi l'existence aujourd'hui des dolmens reposant sur le sol, auxquels on donne le nom de *pierres tombées*.

Paris, mai 1862.

G. DE LESTANG

Membre correspondant et délégué.

ÉTUDE LITTÉRAIRE
DES
FABLES DE MARIE DE FRANCE
POÈTE DU XIII^e SIÈCLE.

Le fabuliste sur lequel je présente une étude à la Société vécut au commencement du XIII^e siècle, à la cour des rois anglo-normands. Aussi le caractère de ses œuvres poétiques est différent de celui des productions de nos trouvères et jongleurs français; Marie de France composait, comme eux, en langue romane, qui était alors cultivée à la cour des rois d'Angleterre et préférée à la langue anglaise.

Avant de devenir l'éditeur des œuvres de Marie de France, M. de Roquefort, dans son *Mémoire* couronné en 1810 par l'Académie des inscriptions, avait émis cette opinion :

« Les trouvères français ont peu composé de fables; la liberté qu'ils avaient (ou qu'ils prenaient) de tout dire ouver-

« tement, le cynisme même qui tache quelques-unes de leurs
« productions, ont pu les dispenser de recourir à l'apologue
« et à l'allégorie. »

J'ajoute à cette raison plausible que nos trouvères français
ont cultivé le genre du fabliau de préférence à celui de l'apo-
logue antique : le fabliau a été l'expression originale du génie
conteur de nos *rimeurs gaulois*.

On trouve des fabliaux dans le recueil grec qui porte le nom
d'Esope : *L'Avare qui a perdu son trésor, La Vieille femme
et ses deux Servantes, Le Berger et la Mer, L'Ivrogne et sa
Femme, Le Laboureur et ses Enfants*. Ces fictions, dont le sens
est moral, ressemblent à des anecdotes recueillies de la vie
ordinaire. Le fabuliste latin, Phèdre, en a aussi embelli plu-
sieurs de son style élégant et concis.

Ce fabliau était donc un conte moral, ayant le même but que
l'apologue. Mais nos trouvères et jongleurs ont donné l'essor à
leur imagination bien en dehors de la limite du conte moral ; leur
verve malicieuse s'est égarée bien au-delà ; et, dans leurs facé-
tieux récits, ils semblent n'avoir eu aucun souci de la *moralité*.

L'esprit chaste et pur du poète anglo-normand a mieux saisi
le but de l'art du conteur.

On s'intéresse à l'effort qu'elle a fait dans les vers suivants,
pour débrouiller et compléter sa pensée dans une langue qui
secondait encore si peu le développement de son intelligence
studieuse :

Cil qui seivent de Trovéure
Devreient bien mettre lur cure
Ès bons livres è ès escrits
È ès estamples è ès dis
Ke li filosofe truvèrent
È escrivrent è ramembrèrent.
Par Moralité escriveient
Les buns proverbes ke il ooient,
Ke cil amender se pénissent.
È lur entente en bien méissent.

Et à propos d'Esopé :

Mervolle en urent li plusur
K'il mist sun sens en tel labur ;
Mès n'i ad fables ne folie
U il n'a de filosofie,
As essamples qui sunt après
U descuvert sunt tut li fès.

Le sens de ces derniers vers, obscurs par l'expression insuffisante, est que « tous les faits de ces fictions se trouvent expliqués par l'*exemple* que l'on en retire pour se conduire avec sagesse. » Marie s'était donc formé une idée juste et sensée de l'apologue. Dans ses petites compositions, le moraliste reprend toujours la parole après le conteur. Ses moralités portent sur les mœurs et les habitudes de son temps. Les abus et les iniquités qui trop souvent avaient pu venir à sa connaissance, n'ont pas échappé aux traits du fabuliste. Voici la moralité qui termine la fable du Loup et l'Agneau, cet emblème que le moyen-âge devait si bien connaître :

Çi funt li riche robéur,
Li visconte è li jugéur
De çax k'il unt eu lur justise ;
Fauxe aquoison (occasion), par cuveitise
Truevent assez pur ax (eux) cunfundre.
Suvent les funt ès plais semundre ;
La char lur tolent et la pel
Si cum li lox fist à l'aigniel.

« Ainsi agissent les riches spoliateurs, les vicomtes et les justiciers, avec ceux qui sont sous leur pouvoir juridique. Par convoitise, ils trouvent souvent des prétextes pour les accabler. Ils les font souvent semondre à leurs plaid ; enfin ils leur enlèvent la chair et la peau, comme le loup fit à l'agneau. »

Marie est la première femme dont nous ayons des poésies dans notre langue. Longtemps avant l'édition de ses œuvres,

qui nous fut donnée par M. de Roquefort, le monde en avait eu connaissance par les travaux philologiques de l'abbé Delarue. Durant son émigration, il publia dans l'*Archéologie anglaise* une notice sur la vie et les ouvrages de Marie de France, en 1797.

De Roquefort s'accorde avec le savant doyen de la Faculté des lettres de Caen, pour admettre que Marie était née dans la Normandie. Philippe-Auguste avait conquis cette province en 1204 ; alors plusieurs familles normandes allèrent se fixer en Angleterre, soit par des liens de parenté avec celles qui y étaient établies, soit par d'autres motifs d'intérêt ou de préférence. Marie avait suivi ses parents, que les mêmes raisons purent engager à s'y établir.

Elle s'était familiarisée avec la langue de la Basse-Bretagne, comme le témoigne la précieuse collection de *lais bretons* qu'elle a traduits en vers français. Ces lais sont des romances en narration, d'un caractère touchant ou merveilleux ; l'un des plus simples est le lai du chèvrefeuille, qui remémore une aventure des amours de Tristan et d'Yseult. Un autre nous transmet la touchante légende de la Côte des Deux-Amants ; le lieu de la scène était une colline de la Normandie.

L'étude qu'elle put faire ensuite de la langue anglaise lui acquit la facilité de traduire également en vers français un recueil de fables et d'apologues qui appartenait à la langue anglaise, alors dominée par le français anglo-normand.

Marie prit le surnom de France, afin de désigner le pays où elle était née. Car elle a composé et mis au jour ses ouvrages en Angleterre : on sait que, depuis Guillaume, les rois avaient été en même temps ducs de Normandie, en exceptant le règne de l'infortuné Robert Courte-Heuse, l'aîné des fils du Conquérant. Elle dit dans son épilogue :

Au finement de cest escrit
K'eu romanz ai turné è dit,
Me numerai par remembraunce,
MARIE AI NUM, SI SUI DE FRAUNCE.

Elle paraît avoir voulu, en se nommant ainsi, prévenir l'erreur ou la fraude à l'égard de ses productions :

Puet bien estre que *clers plusur*
Si prenreient sor eus mun labur ;
Ne voil que nus (nul) sor lui le die.

Et elle ajoute avec franchise :

Cil uvre mal qui sei ublie.

On présume qu'elle fut l'un des ornements de cette cour des rois anglo-normands, où la langue et la poésie françaises furent cultivées avec un zèle et un succès dont l'histoire littéraire contient maintes preuves. Nous avons, sur les succès de Marie, le émoignage irrécusable d'un contemporain, versificateur aussi en langue française :

Ses LAIS soleient as dames plaire,
De joie les oient et de graé,
Kar sunt solunc lor volenté.

.
Kar mult l'ament, si l'unt mult cher
Cunte, baron è chevaler,
E en ament mult l'escrit.

DENIS PYRAME (*Vie de S. Edmond*).

Marie composa son recueil de fables à la recommandation d'un comte Guillaume, qu'elle nous dépeint comme un modèle de vaillance et la fleur des chevaliers :

Par amur li cunte Willaume,
Le plus vaillant de cest royaume,
M'entrenis de cest livre feire
È de l'Angleiz eu Roman treire.

(EPILOGUE.)

Meiz ne purquant cil m'en semunt
Ki flours est de chevalerie,

D'enseignemens, de cortéisie,
È quant tex (tel) hum m'en ad requise,
Ne voil lessier en nule guise
Que n'i mette traveil è peine.

M. de Roquesfort a démontré que ce comte Guillaume devait être le fils naturel de Henri II, créé comte de Salisbury par Richard Cœur-de-Lion, et mort en 1226.

La Fontaine a lui-même défini le genre de poésie où il a excellé :

C'est une comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.

Phèdre paraît l'avoir compris de même :

*Quod risum movet
Et quod vitam prudenti consilio monet.*

Mais on se demande si, dans une littérature primitive comme celle qui a produit les fables indiennes, ou bien dans une langue poétique ingénue et dénuée d'artifice littéraire, comme celle de Marie de France, l'action de l'apologue a pu toujours être considérée comme une œuvre comique. J'ouvre le livre d'un de nos vieux maîtres, et je cherche comment il a compris l'action de l'apologue :

« L'action de l'apologue, dit l'abbé Batteux, est allégorique, « c'est-à-dire qu'elle couvre une maxime ou une vérité. Tous « les apologues sont des miroirs où nous voyons la justice ou « l'injustice de notre conduite dans celle des animaux. Le « Loup et l'Agneau sont deux personnages, dont l'un représente l'homme puissant et injuste; l'autre, l'homme innocent et faible. Celui-ci, après d'injustes traitements, est « enfin la victime du premier. On reconnaît les hommes dans « l'action des animaux. »

Le premier apologue qui s'est présenté au judicieux écrivain ne ressemble guère à une petite comédie; l'effet de ce récit serait navrant sur l'âme naïve de l'enfant qui le lit ou le

récite, si, avec la sensibilité naissante de son âge, il était capable de réflexion sur sa lecture. Je me borne à l'exemple de cette fable, dont l'impression n'a pu être que douloureuse dans toutes les langues qui ont reproduit ce thème tragique de la cruauté fatale.

DOU LEU ET DE L'AINGNIEL.

Fable II^e.

« Ce dist dou leu et dou aignel
Qui béveient à un rossel.
Li lox à la sorse béveit..... »

Un jour, le loup, le faible agneau
Buvaient en un même ruisseau ,
Le loup, plus près de la colline ,
Et l'autre, où le courant s'incline.
Le loup, féroce et querelleur ,
D'un ton que la fureur inspire (1),
Dit à l'agneau plein de douceur :
Tu n'es ici que pour me nuire :
Tu m'as troublé l'eau que je bois.
Je n'en puis plus boire et me vois ,
En quittant cette fraîche rive,
Consumé de soif aussi vive
Qu'à l'instant où j'y suis venu.
L'agneau timide a répondu :
« Comment cela peut-il se faire ?
Cette onde où je me désaltère,
O loup ! elle me vient de vous ,
Il dit avec plus de courroux :
« Toi, tu ne sais que me maudire ,
De moi tu dis encor du mal.
— Non, reprit le doux animal.
« — Ton père aussi voulut me nuire

(1) Iriément parla li luz.

A cette source où , près de lui ,
Je me trouvais comme aujourd'hui ;
Et vous ne faites que médire
De moi, tous deux, depuis six mois.
« — Mais je n'étais pas né, je crois. »
Alors, s'animant de furie,
Avec ses dents, le loup saisit
Le pauvre agneau, faible et petit,
Sur l'herbe il le jette sans vie.

MORALITÉ. — Texte.

« Çi funt li riche robéur
Li vescuente è li jugéur
De çax k'il unt en lur justise...
.
Suvent les funt as plais semundre :
La char lur tolent à la pel
Si cum li lox fist à l'aingniel. »

La fable XI du livre 4 de La Fontaine : *La Grenouille et le Rat*, est une œuvre comique parfaite ; mais elle est bien loin du fabuliste indien. On en va juger par le précis de cet apologue de Bidpai :

LE RAT ET LA GRENOUILLE.

Un rat habitait les bords d'un marais , une grenouille sortait quelquefois du fond de l'eau, pour venir respirer à la surface ; un jour qu'elle se mit à coasser, le rat était en ce moment hors de son trou ; ils lièrent connaissance. Afin de se voir plus souvent , le rat lui proposa de se munir d'un long fil , dont un des bouts serait attaché à une patte de la grenouille, et l'autre bout à la sienne.

La grenouille y consentit ; les deux amis, à l'aide du fil, se rendaient de fréquentes visites. Par malheur pour eux, le rat fut aperçu un jour par un faucon qui planait dans l'air ; il fond

dessus, l'enlève, et, par le même mouvement, le fil et la grenouille. Ainsi périt cette malheureuse imprudente, pour avoir fait amitié avec un animal qui n'était pas de son espèce. (Fables indiennes de Bidpai, chap. VII.)

Le sens moral du poète indien est simple et grave ; une loi de la nature animée y est démontrée.

La Fontaine, après Esope, avec le secret de son art, a fait de cette action une tragi-comédie de fait, mais dont le récit prête à rire.

Marie est restée plus près du génie de la fable antique : elle avait probablement sous les yeux, avec la compilation anglaise, une autre, en prose latine du moyen-âge, qui porte le nom de Romulus. Elle a pris au sérieux ses petits acteurs, et l'on s'intéresse à la souris qu'elle a, par une gentillesse féminine, substituée au rat indien, si différent de celui que le malin bonhomme nous représente ainsi :

Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.

DE LA SORIS È DE LA RENOILLE.

Fable III^e.

« Selunc la lettre des escriz
Vus mustrerai d'une suris
Ki par purchaz è par engin
Aveit manaige en un mulin..... »

Une souris dans un moulin
Avait pratiqué sa demeure ;
Là, dans l'abondance, à toute heure ,
Elle peut contenter sa faim
Parmi la farine et le grain.
Au seuil de la porte, un matin ,
Se nettoyant de la farine (1),

(1) Ses grenonez apareilla, è de ses piez s'espelucha.

De sa patte elle unit sa peau,
Les poils légers de son museau.
Vient une grenouille voisine,
Qui non loin du marais chemine.
« Entrez ici, dit la souris,
J'ai ma retraite en ce logis;
Venez avec moi, je vous prie,
En paix vous y serez nourrie.
Venez... » La grenouille y consent,
La suit, sous la meule descend,
Y trouve abondante pâture.
« — Est-elle à son gré? — « Je voudrais
Un peu d'eau dans ma nourriture,
Au pré voisin est mon marais;
Au creux d'une fraîche vallée
Je demeure, et j'y suis au mieux.
Avec moi venant en ces lieux,
Vous seriez là, sur l'autre rive,
Mieux à l'air qu'en votre moulin. »
« — Du marais prenons le chemin ! »
Avec son amie, elle arrive
Au bord du large et grand ruisseau.
« Comment puis-je passer cette eau !
S'écria la souris craintive. »
Un brin de jonc, formant des nœuds,
Va les réunir toutes deux.
Puis la grenouille avance et nage.
Mais lorsqu'un peu loin du rivage,
On est au milieu du ruisseau,
Soudain sa compagne infidèle
Y plonge et l'attire après elle.
La souris revenant sur l'eau
Crie; en son angoisse mortelle,
Son cri jusqu'en l'air retentit.
Un milan dans l'air l'entendit.

Il les aperçoit, clôt ses ailes,
En un instant il fond sur elles.
L'oiseau toutes deux les saisit.
Serrée en ses griffes cruelles,
La grenouille à son tour gémit ;
Sa chair aussitôt dévorée,
Le jonc s'est rompu ; la souris,
De sa compagne délivrée,
Sous l'herbe cherche des abris,
Puis, dans l'ombre de la soirée,
Elle put regagner enfin
Un trou dans le mur du moulin.

MORALITÉ.

Un compagnon perfide et traître
A préparé notre malheur.
Espérons ; car le mal peut-être
Retombera sur le trompeur.
(*Le texte a 90 vers*).

La poésie nous étant le plus souvent donnée par les apparences de la nature, ce serait méconnaître son essence que d'y blâmer, comme des fautes de l'art, des erreurs que nous savons rectifiées par l'observation, à une date récente.

Ainsi, l'erreur populaire qui attribuait aux fourmis un instinct de prévoyance et un soin d'approvisionnement pour l'hiver, a eu son origine dans l'Orient.

Le plus ancien monument littéraire de l'Apologue, recueilli qui a été répandu et renommé dans les pays les plus civilisés de l'Orient, devenus mohamédans, a été connu en France sous le nom de Fables indiennes de Bidpai. On lit dans la fable des Deux Colombes : « A l'exemple de *la fourmi*, elles avaient « amassé pendant l'été du grain pour subsister durant l'hiver. »

Cette économie prévoyante des fourmis est exprimée dans le livre des proverbes hébraïques, auquel on a donné le nom de Salomon, de ce roi qui est devenu pour les peuples sémi-

tiques la personnification de la science morale et naturelle de leur Antiquité.

La fable ésopique va nous montrer cette opinion également établie chez les Grecs :

« Dans la saison d'hiver, les fourmis faisaient sécher leurs grains mouillés (σιτων). Une cigale affamée leur demanda de la pâture. Les fourmis lui répondirent : « Pourquoi n'as-tu pas ramassé ta nourriture pendant l'été? » Elle répliqua : « Je n'en avais pas le loisir ; j'étais occupée à chanter mélodieusement. » Alors elles lui dirent en riant : « Tu chantaient pendant l'été, va danser pendant l'hiver. »

Il en est encore de même pour le *chant* de la cigale. Marie paraît avoir désigné dans sa fable le grillon champêtre, dont la tête est noire et grosse. Ses élytres sont aussi longues que l'abdomen. On sait qu'il produit le son auquel on a donné le nom de chant par un vif frottement de ces élytres. Les grillons sont frileux et périssent par le froid. Sous ce rapport, la fable est dans le vrai. Dans un manuscrit elle est intitulée : *Dou Criquet è de la Fromi.*

LE GRILLON ET LA FOURMI.

Fable XIX^e de Marie (22 vers).

D'UN GRESILLON È D'UN FROMI.

« D'un gresillon dist la manière
Qui duzqn'à une fromeière,
El tans d'yvers esteit alez.... »

En hiver un pauvre grillon
Errait en proie à sa misère.
Il se trouve, au bout d'un sillon,
A l'enclos d'une fourmillère.
Il entre, et, d'espoir animé,
Y demande quelque pâture.

Il est chez lui sans nourriture :
Soulagez un pauvre affamé.
— Durant la saison d'abondance,
Dit la fourmi, quand tu pouvais
Recueillir pour ta subsistance,
Que faisais-tu donc ? — Je chantais (1).
Sans avoir alors autre cure,
Amusant toute créature.
Je n'en suis pas récompensé.
A présent, faible et délaissé,
Il faut que j'erre à l'aventure.
— Je te plains ; mais il eût fallu
Songer toi-même à ton salut,
Avant le temps de la froidure.
Je ne te verrais point ici,
A ma demeure, tout transi,
Venir, d'une mourante baleine,
Demander que j'aie aujourd'hui
Partager avec toi le fruit
De mon travail et de ma peine.

MORALITÉ. — Texte.

« Par ce deffent que nus ne vive
En nun-caloir ne en widive,
Selon ce que chascuns doit faire
Se doit pener de bien atraire.
Plus est chiers cil qui a quoi prendre
Que s'à l'autrui l'estuet attendre. »

(1) Quand le soleil eschauffe ces bas lieux,
Durant l'esté plaisant en sa verdure,
Lors de chanter la Cigalle prend cure,
Resjouissant cœurs mélancolieux.
Témoins en sont ceux qui sont soucieux
De recueillir en la féconde année
Bonne saison de froment et vinée.....

(Blason des oiseaux et des fleurs.)

Le bon Rollin, dans le *Traité des Études*, n'a pas dédaigné de faire un ingénieux commentaire d'une fable de Phèdre. On connaît l'exquise latinité de ce fabuliste, sa concision élégante ou énergique. Rollin remarque dans l'apologue du Loup et de la Grue cette expression : *Ut illud extraherent malum*, où l'effet est pris pour la cause. Marie nous dit tout simplement :

Si en purreit bien *tirer l'os*.

« Il n'est pas possible de mieux peindre l'action de la grue : »

Gulæque credens colli longitudinem.

Mais, dans l'auteur du moyen-âge, une langue poétique incorrecte et irrégulière n'a pu fournir rien d'analogue à cette finesse d'expression d'une langue riche, qui avait dès lors atteint sa perfection. Voici le fait énoncé crûment par elle :

La grue met le bec avant
Dedenz la goule au mal-feisant.

Et cette élégante locution latine :

Periculosam fecit medicinam lupo.

Rien de pareil chez nous. Cependant le langage du XIII^e siècle a offert des tours pleins de délicatesse et des traits vifs et gracieux ; mais c'est dans les chansons d'amour, alors que le poète était inspiré par un sentiment tendre et passionné.

Si du moins notre naïf narrateur avait pu s'éclairer du style du poète latin et imiter son habile concision. Mais, hélas ! Marie traduisait un texte anglais en vers français, comme elle le dit elle-même : « È de l'angleiz en roman treire. » Tout au plus avait-elle en même temps, pour y recourir au besoin, la prose latine de celui que Gudian a nommé le *Phèdre barbare*. Aussi elle tombe trop souvent dans une prolixité mêlée de locutions ou de détails insignifiants. C'est ainsi que l'énergique réponse du Loup, dans Phèdre :

Ingrata es, inquit,

est délayée avec maladresse en douze vers ; à la fin . elle dépasse le but par excès de naturel, et elle obscurcit le sens final de l'apologue en faisant dire au Loup :

« De ta chair ai grant désirier,
« Mais mult me tieng ore (à présent) pur fol
« Qu'à mes denz ne trenchai tun col (1). »

Et cependant c'est, je crois, ce manque d'art et de composition qui attire le lecteur à ces apologues du XIII^e siècle.

Cet attrait de la naïveté, inhérente à son langage, et que nous trouvons également dans les récits de Marie, m'a semblé parfois équivaloir au charme puissant de La Fontaine.

Je choisis une des fables de Marie comme l'expression la plus habituelle de ce talent en ce qu'il a d'original et quelquefois d'heureux : chacun connaît la fable d'Horace, *Le Rat de*

(1) LE LOUP ET LA GRUE.

Fable VII^e (31 vers).

DU LEU È DE LA GRUE KI LI OSTA L'OS DE LA GOULE.

Un loup cruel rongeant sa proie,
Dans sa gorge un os s'arrêta ;
L'effort violent qu'il emploie,
A son mal encore ajouta.
Telle fut enfin sa détresse
Qu'il assemble les animaux,
Il fait appeler les oiseaux,
Pour guérir le mal qui le presse.
Après avoir tenu conseil,
De chacun l'avis fut pareil :
Ils ne peuvent lui donner aide ;
La Grue a l'unique remède :
Avec le col long, le bec gros,
Seule, elle peut retirer l'os.
Le Loup sur-le-champ la conjure
De lui donner soulagement :
La récompense est belle et sûre ;
Et, sur la foi de son serment,
La Grue entreprend cette cure.
Du gosier de ce Loup gourmand

ville et le Rat des champs. Il s'agit, avec Marie, de deux *suris*, l'une *bourgeoise* et l'autre *vileine*.

Une souris *villageoise* voulait aller se promener à une ville voisine. Durant son voyage, la nuit la surprend dans un bois. Elle y trouve une *logette*, habitée par une souris bocagère, qui lui offre ses provisions frugales. La bourgeoise dit à sa compagne que ses *êtres* lui semblent trop mauvais, qu'elle ne veut certainement pas y prolonger son séjour ; et elle l'invite à la suivre, lui promettant une vie opulente. Elle l'amène en effet dans de riches salles, lui fait voir des celliers, des dépenses, des greniers, *plenté* de farine et de miel.

È cele cuida estre en ciel.
Mais lors vindrent li buteillier
Qui durent entrer à cellier,
Si tost cum il uvrèrent l'uis,
Les suris fuient el pertuiz ;

Son long bec retire aisément
L'os qui le mettait en souffrance ;
Puis elle attend sa récompense,
En vain la demande au méchant,
Qui répond avec insolence :
« Va, ne me pousse point à bout :
« Ta récompense, elle était prête !
« N'as-tu pas retiré la tête
« Ici de la gueule du Loup ! »

Voici cette fable traduite du recueil grec attribué à Ésope :

Un os s'était arrêté dans le gosier d'un loup. Il promet une récompense à la grue si, avec son bec, elle retirait l'os de sa gorge. Celle-ci, avec son long col, ayant pu retirer l'os, sollicitait sa récompense ; mais l'autre lui répondit en ricannant et en aiguisant ses dents : N'est-ce pas une assez grande récompense d'avoir pu retirer ta tête saine et sauve de la gueule et des dents du loup ?

MORALITÉ. — Texte.

Autresi est dou mal seigneur,
Se povres hum li fet hénur
E puis demant le guerredun,
Jà n'en aura se maugrei nun,
Portant qu'il soit en sa baillie.
Mercier le deit de sa vie.

La bocagère fut un peu ébahie de ce remue-ménage, et quand toutes deux retournèrent au *mengier*,

Cele fu mourne è en dolor
Qui de mort ot éu paor.
Sa cumpaigne la regarda,
Pur grant amour li demanda
Quel sanblant fait ma duce amie ?
— Jeo suis, fet-ele, mal baillie,
Pur la poour que j'ai éue,
Mult m'en repenz quant jeo l'ai crue ;
Tu me cunteies tut tun bien,
Mès dou tun mal ne me deiz rien.
Or as-tu poour de la gent,
De chas è de chiens ensément
È d'engins que hum fait pur tei ;
Miaux aim en bois estre pur mei,
Qu'en les grans sales en tristescs.
Ceste fable dist sans respit :
Chascuns aim miex le sien petit
Que il ad en paiz, sans dutance,
Qu'autrui richesce o mésestance. (Avec malaise et danger.)

Cette fable pourrait-elle supporter un rapprochement avec le même récit fait par des conteurs modernes qui ont supérieurement possédé notre langue poétique ? Nous n'hésitons pas à l'essayer. Ce sujet a en effet été imité d'Horace par deux talents habitués au succès, l'un dans la comédie, l'autre dans le conte, où il a excellé : Collin d'Harleville et Andrieux nous ont laissé deux compositions charmantes, où l'on retrouve le sel de leur esprit, la grâce de leur style. Mais la naïveté est si bien, dans les littératures modernes, la condition vitale de l'apologue (je ne dis rien du fabliau ou conte moral), que si Collin et Andrieux ont été nécessairement supérieurs à Marie, ils sont restés fort inférieurs à La Fontaine. Ce n'est cependant avec lui qu'un récit coulant, sans ornement, jeté

avec insouciance dans le premier livre du fablier. Mais c'est un rapide apologue, parfait, vif, lyrique, impressif ; l'action rapide est menée avec un naturel presque négligé ; elle se grave encore mieux dans la mémoire. Lue dans la jeunesse, elle reviendra dans la vieillesse :

Autrefois le rat de ville....

Un vers appelle l'autre, une stance fait chercher la suivante.

Les deux habiles poètes que j'ai cités ont voulu faire trop bien ; ils ont tous deux manqué le dénouement, où ils paraissent avoir sacrifié la vraisemblance à l'effet. Tout le contraire avec La Fontaine. Le bonhomme a joué avec sa tâche de conteur, et il a ainsi ajouté un petit chef-d'œuvre à tant d'autres que lui seul, parmi les modernes, pouvait produire.

Pour justifier ce que mon expression offrirait en apparence d'exagéré, j'ajouterai avec M. Théry que notre fabuliste français « enlevait, par sa mise en œuvre, jusqu'à la plus légère « trace d'imitation. » C'est qu'il s'assimilait le sujet et le créait, pour ainsi dire, une seconde fois.

Dans son beau livre de la Critique littéraire, M. Théry a dit de La Fontaine et de Molière qu'ils ont des prédécesseurs et point de modèles : mot profond et d'une heureuse justesse.

Des cent trois fables traduites par Marie, soixante-cinq seulement étaient des apologues transmis de l'Antiquité. Il en reste trente-huit dont la source est inconnue. « Il est à présumer, « dit Roquefort, que les auteurs ou compilateurs de ces his- « toriettes furent des religieux des monastères de la Grande- « Bretagne. »

Cette opinion m'a semblé bien fondée. La plupart sont des fabliaux ou contes de sens moral ; ils ont ainsi une valeur littéraire et philologique, ne fût-ce que pour l'étude des mœurs de ces temps obscurs. Les apologues, qui forment le plus petit nombre, sont d'un mérite inférieur. J'en ai cependant distingué un très-bien réussi, et que je croirais de fiction originale, quoique M. de Roquefort l'ait rapproché de celui de La Fon-

taine : *Le Chat, le Cochet et le Souriceau*. Celui-ci est : *La Biche et son Faon*. Quel qu'ait été le type antérieur, la forme appartient à Marie, et sa narration est belle et intéressante. Ce sujet, ainsi traité, provenait bien des mœurs du moyen-âge, et il m'a rappelé la ballade anglaise : *La Fontaine du Saut du Cerf*. Dans ce petit poème lyrique, le poète a eu l'art de nous intéresser à la mort d'un cerf, et d'éveiller notre sympathie pour une bête sauvage, toujours en butte aux poursuites de l'homme. Il nous a montré le néant de la fougueuse énergie de notre moyen-âge : avec lui, ce n'est plus le chasseur, mais le cerf qui excite notre intérêt ; et il en a résumé une moralité douce et bienveillante en faveur des êtres de naturel inoffensif, qui jouissent avec nous du don de l'existence.

LA BICHE ET SON FAON.

Fable XCII^e.

DE LA BICHE È SUN FOON.

Une biche instruisait déjà
Son jeune faon ; la tendre mère
Le guide en son chemin, l'éclaire
Sur le péril qui s'offrira
Souvent à sa course légère :
Des chiens il faut le garantir ;
Devant les chasseurs il doit fuir ;
Du loup, cette bête cruelle,
Éviter l'attaque mortelle.
Comme ils allaient tous deux ainsi,
Un homme à leurs yeux se présente,
Ayant un arc ; il porte aussi
Des traits de grosseur différente.
La faon fut prompt à demander
Ce qu'était l'homme. Alors la mère :
« Tu n'as point d'ennemis sur terre
Dont tu doives plus te garder,

Et dont la présence et l'atteinte
Doivent t'inspirer plus de crainte.

Mais, pour prévenir ce malheur,
Regarde à présent sa figure. »

— « Ma mère, il ne me fait pas peur :

Il n'est point méchant, je t'assure,

Et ne peut nous vouloir du mal.

Vois, il descend de son cheval,

Et sa figure, à notre vue,

A semblé de joie être émue. »

— « Non, non, le péril est certain ;

Pour nous surprendre, il nous épie.

Tu vois, près de son front, sa main

Tenir une pointe ennemie

Qui peut vers nous voler soudain

Loin de ce bois qui se replie.

Viens donc, viens, il est temps de fuir ;

Crains pour ton ignorance folle. »

Elle ne put rien obtenir

Du faon curieux et frivole :

— « Ma mère, je ne veux pas fuir,

Avant que dans l'air le trait vole,

Et que mon œil l'ait vu venir. (1) »

MORALITÉ.

Le jeune âge, avec confiance,

Voit vers lui le danger venir,

Le brave en son insouciance,

L'attend et veut le soutenir.

C'est quand la dure expérience

Vient lui laisser le repentir

Qu'il apprend à s'en garantir.

(1) « Ne fuirai pas devant qu'il traie,

« Quele aventure ke g'en aie. »

Le second apologue que j'ai choisi dans ces fables d'origine inconnue, c'est *L'Aigle et l'Autour*, petit tableau sans action, mais avec une moralité saillante :

L'AIGLE ET L'AUTOUR.

Fable LIII^e.

DE L'AIGLE È DE L'OSTOUR (1).

« Li aigles fu des oisiaux reis
Pur ce qu'il ert pruz è curteis,
E li ostors, ses sénéchax
Qui n'ert pas du tout si loiax.... »

L'aigle vaillant et généreux,
Chef des oiseaux, régnaît sur eux,
Et tous menaient heureuse vie.
Mais il avait pour sénéchal
L'autour, méchant et déloyal,
Sombre, chagrin et plein d'envie.
L'aigle, un jour de grande chaleur,
Vint se poser au haut d'un chêne
Et, dominant toute la plaine,
Y jette un regard protecteur.
L'autour, plus bas, dans la feuillée,
Était perché ; lorsqu'à ses yeux
Vint s'offrir une bande ailée
De pigeons paisibles, joyeux,
Qui mélaient ensemble leurs jeux
En voltigeant près de la terre.

(1) L'autour commun, *falco palumbarius* ; sa longueur est de deux pieds ; la tête et le corps en dessus sont bruns ; le dessous est blanc, ondulé transversalement de brun. Il a un cri rauque et fréquent.

Il chasse aux petits oiseaux et les dévore, ainsi que les ramiers et les poules. Il étend sa rapacité sur les mulots et les petits animaux.

A l'époque de notre fabuliste, il servait aux fauconniers comme oiseau *de bas vol*, ainsi que l'épervier, et sans doute on le voyait, comme ce dernier, rôder dans l'air autour des colombiers.

Ce spectacle dut lui déplaire :

« Vous osez, dit-il, à mes yeux

« Venir jouer, dans l'assurance

« Que du roi donne la présence.

« Si sur un autre arbre il volait,

« Tout ce jeu bientôt finirait.

« De votre insolente malice

« Que je ferais prompt justice ! »

Un naturel faux, déloyal,

Ne perd pas son penchant au mal

Au gré du bon roi qui l'emploie,

Et l'autour reste oiseau de proie.

MARIE :

« Par ce ne deit princes vuloir

Senescal eu sun resne avoir

Ne conveitox, ne mentéor,

S'il n'en velt feire sun sengnor. »

J'ai encore traduit *Le Coq et la Perte*, *Le Chien qui perd sa proie pour l'Ombre*, *Le Cerf se voyant dans l'Eau*, et *Le Renard et le Corbeau* :

Fable Première.

D'UN COQ QUI TROUVA UNE GEMME SUR UN FORMEROI. (16 vers).

LE COQ ET LA PERLE.

Un coq, cherchant sa nourriture

Sur un fumier, trouve, un matin,

Une perle, de qui soudain

Sort une clarté vive et pure.

L'oiseau la voit avec dédain :

« J'espérais trouver quelque grain :

C'est une pierre précieuse

Qui vient à mes yeux de s'offrir ;

Elle aurait été plus heureuse

Si l'homme eût pu la découvrir.
Avec soin il l'eût recueillie,
Admirée, et d'or embellie.
Cet or eût encore ajouté
A sa vive et pure clarté...
Mais, hélas, pour moi que vaut-elle !
Reste donc dans l'oubli, ma belle. »

DOU CHIEN E DOU FORMAGE.

Fable V^e.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Un chien qui passait sur un pont,
Tenant en sa gueule un fromage,
Dans l'onde, en regardant au fond,
De sa proie aperçoit l'image.
Poussé d'un avide désir,
Ce qu'il voit, il veut le saisir :
Du pont il s'élance à la nage,
Ouvre la gueule, et son fromage
Dans l'onde à l'instant disparaît.
Le gourmand alors reconnaît
Qu'il poursuivait une ombre vaine.
Qui veut trop avoir perd sa peine.

« Ki plus coveite que sun dreit
Par li méismes se déceit ;
Car ce k'il a pert-il suvent
E de l'autrui n'a il talent. »

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

Fable XXXII^e.

DOU CERF KI VIT SES CORNES EN L'IAUE TANTDIS QUE IL BEVEIT.

« Ensi avint c'uns cers beveil
A une aive, car seif aveit.
Garda dedenz, ses cornes vil.... »

Un cerf vint se désaltérer
Dans un étang d'eau vive et claire.
Il s'arrêta pour admirer,
Au bord de l'onde solitaire,
Le bois qui semble décorer
Sa tête rameuse et si fière :
« Aucun animal sur la terre
« N'eut, dit-il, si bel ornement. »
Soudain il tressaille, il entend
Une meute au loin dans la plaine,
Que des chasseurs guident vers lui.
D'un pied léger vite il a fui,
Se sauve en la forêt prochaine.
Mais dans l'épaisseur du taillis
En entrant il se trouve pris.
Son bois le retient et l'enchaîne.
Il entend les chiens accourir,
Alors ne pouvant que gémir :
« Funeste bois, parure vaine,
« C'est par toi que je vais mourir ! »

Fable XIV^e. (28 vers.)

D'UN CORBEE QUI PRIST UN FROMAIGES.

En voletant, un noir corbeau
Passa près d'une laiterie.
Sur une claie, alors remplie,
Maint fromage à l'œil de l'oiseau
Offre une pâture facile
A saisir dans son vol agile.
De la fenêtre il s'approcha :
En son bec il prend un fromage,
Avec sa proie il se percha
Sur un arbre au voisin bocage.
Vint au pied de l'arbre un renard,

Qui l'aperçoit, et du fromage
Désirant bien manger sa part,
Cherche aussitôt par son langage
A tromper l'avidé corbeau :
« Ah ! que vois-je au sein du feuillage ?
Jamais n'ai vu pareil oiseau,
Il n'en est au monde un si beau.
Si sa voix était agréable,
Comme son corps est le mieux fait,
Nul ne lui serait comparable :
Ce serait un oiseau parfait. »
Le corbeau, tout ravi de joie,
Qu'à le voir on l'estime ainsi,
Veut qu'assurément on le croie
En tout d'un mérite accompli ;
Il va se faire entendre aussi :
Son bec laisse échapper sa proie.
Déjà le Renard a saisi
Le mets dont il avait envie ,
Du reste n'ayant plus souci ;
Et, content de sa tromperie,
Court loin de l'oiseau qu'il oublie.

MORALITÉ TRADUITE

Cet exemple-ci convient aux orgueilleux , avides d'une grande gloire. Pour les contenter, on les flatte, on leur ment ; et ils dépensent follement ce qu'ils possèdent, pour avoir les louanges trompeuses du monde.

J'ai souhaité dans ces esquisses en vers, qui ne pouvaient avoir de valeur que celle d'un calque, donner au lecteur l'impression fidèle de l'original simple et ingénu. Si donc, en les lisant , on n'oublie pas la fable sur le même sujet, si accentuée et caractérisée de l'immortel bonhomme, celles-ci paraissent encore plus incolores et insipides comme de l'eau. Mais c'est de l'eau pure, puisée à la source.

Un des fabulistes du siècle dernier disait qu'on ne peut produire une *bonne définition* de la fable. Nous avons vu que celle de La Fontaine, quoique d'un sens si vaste, serait insuffisante, à moins que d'entendre le mot *Comédie* dans le sens de spectacle. J'ai pris au sérieux ce défi de l'abbé Lemonnier, et j'offre une définition de l'apologue :

C'est le récit d'une action accomplie par des êtres de la nature animée ou inanimée, selon les instincts ou les forces qui sont propres à leur espèce.

Cette action doit se résumer en un sens moral, applicable par analogie ou allégorie à la vie humaine.

La loi esthétique de l'apologue, c'est la *vérité fidèlement* observée de la nature des animaux, qui deviennent, par l'art du poète, les auteurs de ces petites moralités.

Au reste, les formes de la fable se diversifient indéfiniment.

L'imagination du moyen-âge, loin de se tourner vers l'apologue, a constamment tendu vers la légende.

Voici encore un apologue de Marie, pris à la source antique, et dont je retrouve l'équivalent dans une superstition normande :

Fable XVIII^e.

DE L'ARONDELLE È DES OISEAX.

« Par viel essample escrit truvuns
Quant lin sema li primiers huns,
Dou lin sema pur pluz avoir.
L'arunde fu de grant saveir,
Bien s'apargut ke pur le lin
Serunt oisel mis à lur fin. »

A la vue du premier champ de lin qui fut ensemené, l'hirondelle au vol onduleux, à l'œil pénétrant, devina que cette plante deviendrait funeste à la gent ailée. Elle eut le don de prévoir que le lin serait employé à faire des rets pour prendre les oiseaux.

« Tuz les oisiaus fist assanbler,
Si lur vuleit conseil duner
K'il allassent les lins mengier,
K'il ne puissent fructéfier.
Li plusur ne l'volurent fère,
Au sèmeour i vunt retraire
Le cunsel que lur out dané. »

Leur ayant vainement conseillé de manger ces graines,

« Quant l'arunde l'ot escuté,
De ses parens fist assablée,
Od les meillurs de sa lingnée,
Si lor a ceste œvre cuntée, »

comme ils l'avaient dénoncée, avilie et mis empêchement à sa bonne intention ; ainsi elle-même , après avoir réuni sa famille, fit un accord avec le laboureur : celui-ci souffrira dans sa maison le nid de l'arondelle, et nul oiseau de son espèce ne nuira aux champs de lin.

« Puis s'est au vilain accordée
K'en sa maisun sufri sun ni
Là furent si oisel nurri
E el dona a sun lin pès. »

Ce serait , selon une superstition normande , avec un petit oiseau de cette famille qu'aurait été fait ce pacte primitif du cultivateur ; ce serait avec le Martinet, plus petit que l'hirondelle , moins agile , ayant mêmes mœurs , même plumage. Le Martinet , comme elle , a son logis sur les fenêtres , sous les toits des maisons , et il revient souvent plusieurs années dans le même nid.

Lorsqu'à l'automne , la paysanne arrachait les dernières tiges de chanvre , elle laissait en réserve le plus gros épi : celui-ci devait rester en sa place , chargé de ses grains , personne n'y touchait ; il y demeurerait jusqu'à ce qu'il fallût préparer la terre à un nouvel ensemencement. Cet épi était destiné au petit oiseau favori de saint Martin. Si un voleur l'arra-

chait, une fièvre maligne devenait tôt ou tard son châtiment.

Un champ de lin (ou chenevière) était la richesse de la bonne ménagère. Voici ce qu'elle racontait :

Le premier qui, dans le pays, cultiva le chanvre, était fort inquiet à l'époque de sa récolte. S'il s'éloignait de son champ pour les offices des dimanches et fêtes, une nuée d'oiseaux venait s'y abattre. Le laboureur implora l'aide de saint Martin, l'apôtre de l'ouest de la France, où sa mémoire s'est constamment maintenue dans les populations rurales.

Or, à la voix du saint patron, un dimanche, tous les oiseaux du voisinage se rassemblèrent dans une grange ouverte, et y demeurèrent durant l'office de la paroisse. Cette merveille se renouvela jusqu'à l'entière récolte du chanvre ; une simple herse de labourage, placée au seuil de la grange, suffisait pour y retenir tous ces essaims turbulents d'oiseaux. Le Martinet, innocent et familier, avait seul le privilège de passer et repasser librement à travers les barres de la herse ; mais il s'éloignait peu, et on ne le vit jamais aller nuire au champ. Depuis lors, on laissa toujours le plus bel épi de chènevis pour le petit oiseau de saint Martin.

Enfin, pour rendre évident le contraste de l'esprit et du ton du récit dans l'apologue conté par un de nos trouvères français, j'en ai ajouté à cette étude un, reproduit de Jean de Boves, et dont Marie a aussi traité le sujet. Celui de Marie est *Le Loup et le Bœuf*. Par son extrême naïveté, il échappe à l'analyse ; et je ne crois pas non plus devoir prolonger ces citations du texte, dont on me reprochera peut-être d'avoir un peu abusé. Je me borne à reproduire ici celui du trouvère français ; le texte est publié dans la Collection des poètes français, de M. Auguis.

LE LOUP ET L'OIE,

PAR JEAN DE BOVES, trouvère du XIII^e siècle.

Un Loup vint à saisir une Oie,
A l'écart paissant en un pré.
Dans sa gueule tenant sa proie,

Il gagne un taillis retiré,
Au bois, et l'apporte encor vive.
Mais elle, la pauvre captive,
Qui sa dernière heure sentait,
A haute voix se lamentait :
Périr en un bois dévorée,
Lorsque chacune de ses sœurs
Doit avoir sa mort célébrée
Par les chansons des gais buveurs
Sur une table, où, bien parée
On l'apporte avec grand honneur.
« Quoi, dit le Loup, de bonne humeur,
Pour vous consoler, ma commère,
S'il ne faut que des chants joyeux,
Je puis chanter d'une voix claire ;
Étant à jeun l'on chante mieux. »
Lors il s'assied sur son derrière,
DouceMENT se prit à hurler.
L'Oie, hors de sa dent meurtrière,
Ne tarde pas à s'envoler,
A gagner du bois la listière.
Qui resta confus ? C'est le loup,
Hurlant d'une terrible manière
Et furieux comme un garou.
Mais il retourne à la prairie,
Rôde autour de la métairie,
Rapporte une oie, et celle-là
Sans nul répit il l'étrangla ;
Il la mangea ; le bois résonne
Alors de son rauque refrain.
Il disait : « La musique est bonne
« Et belle, quand le ventre est plein. »
C'est le proverbe du vilain.

FLORENT RICHOMME.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

PENDANT LE 3^e TRIMESTRE DE 1862.

Séance du 4 juillet 1862.

MM. RICHARD, président ; MANCEAU, secrétaire.

Il est donné lecture des travaux suivants :

Note sur les chemins de fer français (avec tableaux graphiques), par M. Henri Thoré. — Notice sur la vie de M. Frédéric Bourdon-Durocher, ancien membre correspondant, par M. Edom. — Mémoire sur la destruction des hannetons dans le département de la Sarthe (espèces, histoire, procédés employés et conseillés), par M. Anjubault.

M. Dupeyron, médecin aide-major au 4^e lanciers, est nommé membre correspondant.

Séance du 18 juillet 1862.

MM. SURMONT, président ; MANCEAU, secrétaire.

M. Manceau rend compte d'un travail de M. Lemaire, médecin-vétérinaire à Lecelles (Nord), sollicitant le titre de membre correspondant.

M. Anjubault présente un rapport verbal sur diverses communications d'histoire naturelle et sur la demande d'un envoi des principales espèces et variétés de pommes et de poires de pressoir, faite par la Société impériale et centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure.

M. Guéranger, dans une note intitulée : *Rectification en faveur de la Flore du Maine*, présente la critique de diverses assertions du Bulletin de la Société linnéenne de Normandie relativement au *Rubia tinctorum*, au *Melilotus leucantha*, et au *Senebiera pinnatifida*.

Séance du 1^{er} août 1862.

MM. SURMONT, président ; MANCEAU, secrétaire.

Sont déposés sur le bureau les travaux suivants :

De l'application de l'Électricité au traitement de l'aliénation mentale, et *La Criminalité en Espagne pendant l'année 1859*, par le docteur Teilleux. — *Catéchisme agricole*, par Coussin. — *Virgile*, par M. Riobé.

Une commission composée de MM. Anjubault, Guéranger, Racois et Manceau, est désignée pour réunir des échantillons des principaux fruits à cidre du Département, et les envoyer à l'exposition de Rouen.

Il est donné lecture d'un rapport de M. Racois sur les visites faites dans l'arrondissement de La Flèche, à l'occasion du concours d'agriculture.

M. Bailhache présente le compte-rendu des publications littéraires et archéologiques reçues par la Société.

M. Lemaire, médecin-vétérinaire à Lecelles (Nord), est nommé membre correspondant.

Séance du 16 août 1862.

MM. RICHARD, président ; MANCEAU, secrétaire.

Il est donné lecture des travaux ci-après :

Rapport sur l'exposition internationale de Londres de 1862, par M. Marcel Vétillart. — Rapport sur les travaux de la Commission agricole, par M. Racois. — Notice sur Saint-Victor du Mans, par M. l'abbé Voisin.

COMPTE-RENDU DE LA SÉANCE PUBLIQUE

Tenue le vendredi 27 Juin 1862

A L'HOTEL DE LA MAIRIE DU MANS, PAR LA COMMISSION AGRICOLE DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE.

Présents : MM. Surmont, *président*, Anjubault, Cottereau, Lecornué, Edom, Guéranger, de Laage, Bourgault, Guittet, Anfray, David, Reuchoux, Jeudon, Verdier, Leprince, Gaignon, Plot, Brillant, Vigneau, Corvoisier, Verel, Mallet, Peau-Saint-Martin, et Racois, *secrétaire*.

M. le Président ouvre la séance. Dans une courte allocution, il rend hommage au Gouvernement, pour les encouragements donnés à l'agriculture. Il rappelle à l'Assemblée le but de ses réunions, qui est de favoriser l'agriculture sous toutes les formes, d'examiner avec intérêt toutes les propositions qui seront soumises, pour leur donner la suite qui sera reconnue utile. Il termine en engageant tous les cultivateurs à se rendre, autant que possible, à ces réunions où chacun doit apporter son contingent de lumières et d'expériences, ce qui sera le moyen de faire de bonnes choses.

Ensuite, lecture est donnée de la correspondance manuscrite, qui consiste en quatre lettres adressées à M. le Président.

L'une, en date du 18 janvier dernier, est de M. le Préfet de la Sarthe, qui, en transmettant un exemplaire du Rapport fait au Sénat par M. Bonjean, sur les fâcheux effets de la

4^e Trim. de 1862.

44

chasse aux petits oiseaux, rappelle aux cultivateurs que les mesures qu'il doit prendre pour protéger ces utiles auxiliaires de l'agriculture n'ont en vue que les intérêts bien entendus des populations rurales ; celles-ci doivent se pénétrer de cette vérité qu'en détruisant les oiseaux qui arrêtent efficacement la propagation des insectes nuisibles, on fait un tort considérable à leurs récoltes.

Les trois autres, de MM. le baron de Gémasse, membre du Conseil général de la Sarthe, en date du 25 de ce mois, Coupeau, maire de Cherré, du 26 du même mois, et Auguste Ducré, propriétaire au Mans, de même date, renferment des observations sur l'ordre du jour qui doit occuper aujourd'hui la Commission, et qui se compose de trois questions :

1° De la destruction des hannetons et des insectes qui nuisent aux arbres fruitiers ;

2° De l'éducation de la poule fléchoise dans la Sarthe ;

3° Des intérêts généraux de l'agriculture et des mesures à adopter ou à solliciter de l'autorité dans l'intérêt des cultivateurs.

La discussion étant ouverte, M. le Président fait connaître à l'assemblée les observations de M. le baron de Gémasse sur le hannetonage.

« Comme propriétaire faisant valoir, et comme président du
« comice agricole du canton de Montmirail, j'appelle de tous
« mes vœux, écrit M. de Gémasse, la destruction des hanne-
« tons et par suite celle du ver blanc, dit *turc*, qui, j'en ai la
« certitude, du moins pour nos contrées, ravage plus d'un
« dixième de nos récoltes de toute nature. »

M. de Gémasse cite un fait spécial à son agriculture ; il avait pour plus de 1,500 fr. de plant, châtaignier, chêne et bouleau, de trois ans, de la plus grande beauté ; le ver blanc n'en a pas laissé un pied l'année dernière.

« Les terres que je cultive, ajoute-t-il, et qui sont ensemen-
« cées en ce moment de froment, orge et pommes de terre,
« étaient infestées de ce ver blanc. J'ai fait sans relâche suivre

« mes charrues, et j'en ai détruit plus de dix hectolitres ; mes
« voisins, qui n'ont pas eu cette précaution, en souffrent cruel-
« lement. »

M. de Gémasse est convaincu qu'on pourrait arriver à la destruction complète des hannetons, si on donnait l'impulsion nécessaire à leur destruction par un arrêté de l'autorité supérieure, en accordant une prime au plus zélé destructeur, et punissant d'amende le récalcitrant, arrêté dont l'exécution serait confiée à un agent spécial et salarié, par canton.

M. Auguste Ducré, par sa lettre aussi, appelle l'attention de la Commission sur les moyens à prendre pour la destruction des hannetons et des insectes qui nuisent à l'agriculture.

Il cite un de ces insectes dévastateurs qui s'attache plus spécialement aux jardins potagers, c'est la courtilière, espèce de grillon, qui ronge non-seulement les pieds des melons, des laitues et des chicorées, mais cause des dégâts aussi aux céréales des champs. M. Auguste Ducré a étudié l'existence vagabonde de cet insecte, et il est parvenu à découvrir le repaire de sa ponte. Sur une étendue de 35 ares, il a trouvé et anéanti 28 nids, dont une partie était remplie d'œufs, et l'autre partie à l'état d'éclosion. Au pied de plantes paraissant rongées, il a introduit le doigt dans des sinuosités souterraines qui apparaissaient à la surface du sol, et au fond il a trouvé une petite motte de terre compacte dans laquelle était un trou imitant un moule à balle, et dans ce réduit les œufs de l'insecte. En détruisant ces nids, dit M. Ducré, on se débarrasserait d'un insecte bien nuisible aux champs et aux jardins.

M. Coupeau, en s'excusant de ne pouvoir se rendre à la réunion, écrit que l'échenillage qu'on a essayé en 1859 et 1860 n'a pas produit grand résultat ; il craint qu'il n'en soit de même du hannetonage. Cependant, il croit que la destruction du ver blanc, quand il est à l'état de hanneton, produirait un résultat efficace. Il serait d'avis que le meilleur moyen à prendre serait de faire ramasser les hannetons par des femmes et

des enfants payés à tant la mesure, mais autant que possible lorsque l'insecte sort de terre, pour empêcher la reproduction.

Les lettres dont il vient d'être question seront déposées aux archives.

M. CHARTIER. — J'habite depuis longtemps la commune de Coulans. Je sais qu'il y a vingt-cinq ans on prescrivit le hannetonage, et qu'on employa à cet effet des femmes et des enfants que l'administration payait à raison de 60 centimes par mesure de 25 litres. Je pense que mieux vaudrait les payer au poids ; le meilleur moyen de les détruire, suivant moi, après les avoir ramassés, serait de les mettre dans des sacs et les plonger ensuite dans l'eau bouillante.

M. PLOT. — Je suis de l'avis de M. Chartier. J'ai vu pratiquer avec succès ce qu'il indique.

M. ANJUBAULT. — Pour répondre à l'invitation de M. le Préfet de la Sarthe, je m'occupe de la rédaction d'un Mémoire relatif à la question du hannetonage, et dont j'aurai l'honneur de donner bientôt lecture à la Société d'Agriculture. Aujourd'hui, je ferai seulement quelques observations verbales. La constatation des quantités de hannetons apportés aux chefs-lieux des communes doit être faite au poids plutôt qu'à la mesure ; c'est l'avis de plusieurs maires. Les fractions de la mesure sont difficiles à apprécier, le poids permet de payer toutes les quantités ; c'est plus loyal.

M. CHARTIER. — J'ai vu un agriculteur, M. Huet, faire suivre ses charrues dans les champs pour enlever les vers blancs ; c'est, suivant moi, un bon moyen de destruction.

M. ANFRAY. — J'ai vu M. Huet opérer comme le dit M. Chartier, et, à mon avis, ce procédé de destruction est bon.

M. ANJUBAULT. — Il faut que les cultivateurs soient bien convaincus de cette vérité, que le ver blanc sort ou provient du hanneton, et que la terre ne le produit pas. En attaquant les vers blancs, il y a un avantage que n'a pas l'attaque contre les hannetons ; car si le voisin tolère chez lui ces derniers, ils répandront leurs semences çà et là, tandis que les vers blancs

une fois soigneusement ramassés dans les sillons après le passage de la charrue, le terrain est à coup sûr préservé pendant plusieurs années.

Si le cultivateur veut rémunérer les ouvriers, femmes ou enfants, employés à la chasse des vers blancs, je conseille de payer à tant le cent. Toute autre manière me semble fort incommode, attendu que ces larves, si on les entasse dans un récipient quelconque, se déchirent, s'affaissent et se confondent en une sorte de boue.

Arrivant l'année du vol des hannetons, les insectes déposent leurs œufs à la fin d'avril ou pendant le courant de mai ; ces œufs craignent les excès de sécheresse et d'humidité ; si on parvenait à les exposer au soleil et au hâle, ils périraient. Remarquons aussi qu'une foule de petits animaux les poursuivent en terre et en détruisent des milliers.

Dès la fin de mai ou dans le courant de juin de cette première année, les jeunes vers blancs éclosent et commencent leurs dévastations. Ils passent l'hiver engourdis sous une couche épaisse de terre ; puis au printemps ils reviennent au travail. Cette deuxième année depuis leur naissance est la plus désastreuse. Les vers croissent rapidement, et sont d'une insatiable voracité. C'est alors qu'il faut employer toutes ses ressources pour les découvrir et les anéantir.

Ils passent encore leur second hiver comme le premier, et au printemps qui commence leur troisième année, ils repaissent robustes, longs de cinq centimètres et tout aussi affaiblis que précédemment. Toutefois, ils cessent de manger vers la fin de cette saison et se transforment en nymphes ou chrysalides ; les insectes ailés, ou les hannetons à l'état parfait en sortent quelques semaines après, les uns plus tôt, les autres plus tard ; on en trouve en terre dès la fin de juillet et au commencement d'août. Cependant ces hannetons ailés resteront encore sous la terre pendant tout l'hiver suivant, et ne prendront leur vol qu'en avril de l'année d'après ; ainsi à l'état d'œuf, de ver, de nymphe et d'insecte ailé, ils auront com-

plété trois ans de vie, vécu sur quatre années et passé trois hivers.

Il est indispensable de bien comprendre ces faits successifs et leur modifications accidentelles, si l'on veut éviter les conseils imprudents et les fausses manœuvres.

M. GUÉRANGER. — Il y aurait danger à conseiller la destruction du ver blanc au lieu du hanneton ; il faut qu'on détruise l'un et l'autre.

M. LECORNUÉ. — Je m'associe à l'avis de M. Guéranger, tout en demandant à quelle époque se font l'accouplement et la ponte ? Cependant, je donnerais la préférence à la destruction du hanneton, au lieu de celle du ver blanc, parce que, le hanneton ayant fait sa ponte, les vers qui éclosent descendent en terre pour n'en plus sortir que la quatrième année : détruisez le hanneton seul, et vous aurez tout détruit.

M. ANJUBAULT. — En recommandant la destruction des vers blancs, j'ai voulu faire remarquer la sécurité immédiate et certaine qu'obtient le cultivateur qui aura opéré convenablement ; mais je n'en suis pas moins partisan de la chasse des hannetons, dont les avantages, qu'on ne l'oublie pas, sont d'autant plus assurés qu'elle a lieu sur une plus grande étendue de terrain.

Quant à la question posée par M. Lecornué, je réponds que les insectes ailés sont aptes à la fécondation aussitôt qu'ils ont pris leur vol, c'est-à-dire depuis avril jusqu'à la fin de mai, selon l'état de l'atmosphère. La ponte a lieu pendant toute la même période, et avec les mêmes variations. Le nombre des œufs est de 12 à 30, qui sont déposés en paquet, d'une seule fois ; rarement quelques femelles plus fécondes font une seconde ponte. Il ne faut donc pas cesser de détruire les hannetons tant qu'on les rencontre vivants.

M. LE PRÉSIDENT. — Le but que nous cherchons, c'est le moyen de détruire l'insecte, il faut toujours le faire sous quelque forme que se trouve l'animal dévastateur.

M. BERGAULT. — Je fais valoir à Pontlieue des terres où je

n'ai pas vu le ver blanc. Je crois que cela tient à ce que je les ai profondément remuées.

M. ANJUBAULT. — Ce n'est qu'une conjecture ; il faudrait des observations plus circonstanciées. Il est certain qu'en beaucoup de cas, au moyen de remuements de terres faits à propos, en suivant les saines notions des mœurs de nos insectes, on obtiendrait des succès dont on ne se doute pas généralement.

M. CHARTIER. — J'ai 5,300 pieds d'arbres fruitiers sur mes terres. J'en ai de très-beaux, mais beaucoup ont été attaqués et détruits par les vers blancs ; cet insecte s'attache à tout, c'est la calamité de nos campagnes ; nos efforts communs doivent tendre à une destruction complète de cet animal rongeur. Qu'on détruise à toute époque ! tel est mon avis, et on aura droit à la prime à payer par l'administration, toutes les fois qu'on lui apportera des sujets détruits, qu'ils soient à l'état de larves ou de hannetons.

M. LECORNUÉ. — Qui fixera le taux de la prime à payer ? Evidemment ce sera l'administration ; suivant moi, la répartition des allocations devrait se faire par communes, selon qu'elles seraient plus ou moins menacées d'être envahies par l'insecte malfaisant. Dans tous les cas, cherchons à détruire le plus possible, employons tous les moyens et encourageons-les ; mais, pour moi, j'émet le vœu de laisser à l'administration communale le soin de fixer la prime à tant du poids des quantités d'insectes apportés.

M. ANJUBAULT. — Je ne suis pas d'avis de laisser aux communes la faculté de faire varier le prix des rémunérations ; ces prix doivent être égaux partout, sans quoi les ouvriers porteraient leurs soins et leurs récoltes dans les lieux où ils seraient payés le plus cher.

M. DE LAAGE. — Je suis d'avis de détruire à toutes les époques possibles et par tous les moyens possibles aussi ; la rémunération devra être payée à tout destructeur sans justification de position. Quiconque détruira recevra la prime, sui-

vant le taux fixé à la mesure de capacité ou au poids, en laissant aux communes la part des fonds qui leur reviendra dans les allocations votées. On pourrait désigner une personne qui serait préposée à l'effet d'apporter les insectes à l'administration, en laissant au maire le soin d'envoyer le résultat à la Préfecture.

L'asphyxie à l'eau bouillante et l'enfouissement sont des procédés faciles de destruction ; l'enfouissement serait hygiénique, parce qu'il préserverait des émanations insalubres à provenir des matières animales en décomposition.

M. GUÉRANGER. — La livraison à l'administration des insectes ramassés devrait se faire dans des poches ; on pourrait passer un fort rouleau sur ces poches, et mettre les cadavres dans la chaux vive, puis faire du tout un compost qu'on emploierait comme engrais dans la terre.

M. LECORNUÉ. — Il existe au château de Sourches, dans les arbres des allées, de nombreux corbeaux que M. le duc des Cars laisse tuer, ce qui est regrettable, car le corbeau est un oiseau qui détruit considérablement d'insectes malfaisants, et notamment le ver blanc.

M. CHARTIER. — Cela est bien vrai, j'en ai l'expérience ; les moineaux, les pies et les corbeaux détruisent les animaux rongeurs qui font tant de mal à nos champs.

M. ANJUBAULT. — Je suis heureux d'entendre l'observation de M. Lecornué ; je m'y associe de grand cœur. Je regarde comme un bienfait envers l'agriculture, de laisser vivre et multiplier les corbeaux, qui la dédommagent amplement du peu de mal qu'ils lui causent. Ces oiseaux suivent les charrues et dévorent de grandes quantités de vers blancs et d'autres insectes nuisibles.

La colonie de Sourches est composée de corbeaux freux ; on les reconnaît, même de loin, à la tache blanchâtre placée à la base de leur bec qui est dénudé de ses plumes et de ses poils, à force de piquer le sol pour en tirer des vermisseaux. La commune de Saint-Symphorien souffre peu des insectes et des

petits animaux nuisibles, tandis que les cultures environnantes en sont d'autant plus infestées qu'elles sont plus éloignées de Sourches. Les colonies de ce genre sont rares dans la Sarthe ; il serait utile de rechercher les moyens de les rendre plus communes.

M. LECORNUÉ. — Je sais qu'on a fait à M. le duc des Cars l'observation que la destruction des corbeaux de sa propriété était regrettable dans l'intérêt de l'agriculture, et qu'il n'en persiste pas moins à autoriser cette destruction ; mais je suis convaincu que si on lui donnait les motifs que nous faisons valoir en les lui expliquant clairement et d'une manière convenable, il s'empresserait de retirer l'autorisation et laisserait vivre ses corbeaux.

M. LE PRÉSIDENT. — Je m'associe à l'observation de M. Lecornué, et comme lui je suis persuadé que M. le duc des Cars s'empresserait de reconnaître l'utilité de ménager l'existence du corbeau, dans l'intérêt des cultivateurs qui environnent la propriété de Sourches.

M. GUÉRANGER. — Je pense que le corbeau n'est pas compris, dans l'arrêté de M. le Préfet, au nombre des oiseaux auxiliaires de l'agriculture ; il serait à désirer de l'y voir comprendre.

M. ANJUBAULT. — Je trouve que l'arrêté pris par M. le Préfet pour protéger les oiseaux auxiliaires de l'agriculture est très-sage ; il y a peu d'oiseaux qui ne soient protégés, si ce n'est la pie, qui fait payer trop cher ses services. Elle détruit des insectes nuisibles, c'est vrai, mais elle attaque en même temps toute espèce de grains et de fruits précieux, avec une audace particulière.

M. LECORNUÉ. — Les arrêtés de l'administration préfectorale sont toujours dictés par un esprit sage, mais quel est le moyen de les faire exécuter ? Voyez la pratique de celui qui prescrit l'échenillage. Tant que l'autorité ne rendra pas cet arrêté obligatoire, on n'obtiendra rien.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est triste à dire, mais enfin cela existe. Alors quelle sera l'autorité ?

M. CHARTIER. — Je suis originaire de l'Oise ; l'échenillage y est forcé.

M. VÉREL. — L'autorité prescrit l'échenillage, mais quel sera le moyen d'exécution ? Il serait à désirer de voir prescrire cet échenillage dans un délai de... sinon, et le délai imparti expiré, l'échenillage serait fait aux frais des cultivateurs. J'ai dépensé 150 fr. à écheniller, et en pure perte, car cela n'a rien produit.

M. LECORNUÉ. — Je crois que M. Vérel a été le seul qui ait fait l'échenillage dans le pays.

M. ANJUBAULT. — Le mot chenille s'applique vulgairement à un grand nombre d'insectes qui sont d'espèces différentes ; vous détruisez les uns que vous voyez, et laissez les autres que vous ne voyez pas ; le cultivateur ne méconnaît pas impunément leurs mœurs.

(M. Anjubault fait la nomenclature de diverses espèces de chenilles, qu'en sa qualité de naturaliste distingué il a étudiées avec soin ; il cite une espèce qui ne paraît guère avant le mois de mai sur les pommiers à cidre, et y cause de graves désordres.)

Que l'échenillage ait lieu, dit-il, avant le dix mars, il aura détruit seulement deux espèces de chenilles de celles qui font des nids apparents, et qui ne sont pas les plus redoutables. Plusieurs autres espèces très-dangereuses pour les arbres fruitiers ne sont pas écloses à cette époque, ou échappent à la vue par leur petitesse et leur dispersion sur les branches. Puis, à mesure que la température s'élève, que la végétation progresse, les chenilles grossissent, se succèdent selon les espèces, et les arbres en sont plus ou moins maltraités.

M. DE LAAGE. — Défendre la destruction des oiseaux, c'est le meilleur moyen d'arriver à l'échenillage complet.

M. ANJUBAULT. — Je partage l'avis de M. de Laage ; la mésange, par exemple, qu'on appelle vulgairement la *mésigue*, est un oiseau que la Providence a destiné à préserver les fruits des ravages des insectes. Les cultivateurs ont le grand

tort d'autoriser leurs enfants, comme ils le font, à détruire ces petits oiseaux, en les laissant dénicher leurs nids et faire de leurs œufs des sortes de chapelets dont l'autorité pourrait peut-être leur demander compte. Ce qu'on détruit de cette manière est incalculable. Ces auxiliaires indispensables de l'agriculture devraient être sous la protection directe et spéciale des cultivateurs qui, au contraire, méconnaissent les services qu'ils leur rendent.

UN MEMBRE. — Il faut se borner à demander la destruction de la pie, que je ne crois pas bien utile.

M. DE LAAGE. — C'est le contraire, la pie est aussi utile que le corbeau; comme lui, elle suit les charrues et détruit comme lui aussi beaucoup d'insectes, notamment le ver blanc.

MM. COTTEREAU ET CHARTIER. — Il est évident que la pie est insectivore comme les autres oiseaux protégés par l'arrêté préfectoral; nous en avons l'expérience, elle suit les charrues comme les corbeaux, et même avec plus de ténacité. Elle mange ou emporte, pour en faire sa nourriture, les vers blancs, les souris, les mulots, les courtilières. Nous souhaitons de tous nos vœux que la pie soit comprise au nombre des oiseaux protégés dans l'intérêt de l'agriculture par l'arrêté de M. le Préfet.

M. LE PRÉSIDENT. — Les chasseurs devraient être de cet avis; si la destruction de la pie est autorisée, on pourrait supposer que, sous prétexte de lui faire la chasse, on cherchera d'autres oiseaux qu'il est défendu de tuer. De là des difficultés fâcheuses. Ce serait le cas d'écrire à M. le Préfet, pour lui signaler la nécessité de comprendre dans son arrêté la pie qui, comme les autres oiseaux, est un auxiliaire de l'agriculture; quant à l'échenillage, il faut persister à le faire, en secourant les petits oiseaux destructeurs de chenilles.

M. SAINT-MARTIN. — Ce serait peut-être le cas aussi, puisqu'on parle d'écrire à M. le Préfet, de signaler à son attention l'insuffisance et l'inefficacité des moyens de répression en ce qui

concerne non-seulement l'échenillage, mais la police rurale en général ; en effet, tant que les gardes-champêtres ne seront pas mieux organisés, les arrêtés administratifs, en ce qui concerne les campagnes, seront à l'état de lettre morte, et la police rurale sera impossible. L'embrigadement des gardes-champêtres obvierait à ces inconvénients ; on ne saurait donc trop, à mon avis, en signaler à l'autorité supérieure l'utilité et l'urgence.

M. LE PRÉSIDENT. — Tout en indiquant un moyen pour écheniller, il faudrait en indiquer un aussi pour constater la négligence de ceux qui n'exécutent pas l'arrêté ; mais je ne suis pas d'avis de livrer les campagnes à la discrétion des gardes-champêtres.

M. SAINT-MARTIN. — Ce n'est pas la question ; les campagnes pas plus que les villes ne doivent être livrées à la discrétion d'un agent de l'autorité, elles ne doivent connaître d'autre arbitraire que celui de la loi. Or, si la loi existe, imparfaite, je le veux bien, son exécution est très-difficile, je vous l'accorde, mais enfin elle existe ; un magistrat de l'ordre administratif prend, dans la limite de ses droits et de ses devoirs, un arrêté pour son exécution, cet arrêté doit être exécuté, et les agents, qui ne font pas en cela d'acte arbitraire, doivent veiller à ce que cette application ait lieu et constater les contraventions.

Sans doute, il serait très-heureux que la loi qui prescrit l'échenillage pût indiquer des moyens efficaces, uniformes ; mais tant qu'elle ne l'a pas fait, on n'en doit pas moins l'exécuter à l'aide de moyens connus. La loi n'oblige pas d'une manière absolue de détruire les chenilles, mais qu'on essaie de les détruire : voilà tout.

M. GUÉRANGER. — Il a été constaté que des arbres étaient tellement remplis de chenilles, qu'il n'y avait pas une seule branche qui en fût exempte. Comment faire, alors ? Je ne connais pas d'autre moyen, pour diminuer le mal, que d'encourager l'échenillage et de persévérer, en attendant que la science trouve et indique un moyen efficace ; mais employer un garde-

champêtre, prendre des moyens coercitifs, ce serait par trop rigoureux ; il faudrait donc, pour obéir à la loi, couper les arbres ?

M. SAINT-MARTIN. — Encore une fois, je ne prétends pas qu'on soit obligé de détruire, mais d'essayer de détruire. La loi ne veut atteindre que le mauvais vouloir et la négligence. Je désire vivement, autant que qui que ce soit, que la science vienne aider la loi en lui indiquant un moyen efficace et uniforme qu'elle puisse prescrire et rendre obligatoire. Mais la loi existe, elle doit être respectée comme les arrêtés qui en prescrivent l'application et n'en sont que le complément.

M. ANJUBAULT. — Je suis de l'avis de M. Guéranger. La loi qui ordonne l'échenillage des arbres remonte loin, elle a été rendue à une époque où on pensait qu'en détruisant les chenilles à un certain temps de l'année, on détruisait tout ; mais la science a fait des progrès depuis, elle a enseigné et l'expérience a démontré qu'il y a un grand nombre d'espèces de chenilles qui naissent à diverses époques et sous diverses formes. C'est encore de la science qu'il faut attendre les moyens de mettre en pratique l'échenillage avec succès et de faciliter l'application de la loi qui le prescrit.

Je ne suis pas d'avis de prendre des moyens coercitifs, en employant le garde-champêtre ; ce serait tomber dans l'arbitraire. Qui pourra, si ce n'est un naturaliste habile, distinguer les espèces de chenilles que le propriétaire de l'arbre peut ou ne peut pas raisonnablement atteindre ?

M. SAINT-MARTIN. — Je n'ai rien dit qui soit contraire à ce que dit M. Anjubault ; je désire vivement, comme lui, que la science vienne aider la pratique et faciliter l'application de la loi ; mais, telle qu'elle existe, on doit la respecter et l'exécuter, rechercher et signaler les moyens propres à faciliter cette exécution : or, il n'y a pas de police rurale, il faut bien le reconnaître.

M. LE PRÉSIDENT. — Il est bien certain qu'il y a des enseignements nouveaux à donner ; que c'est à nous à chercher les

moyens, le mode de détruire les chenilles, si préjudiciables aux fruits de la terre.

A force de recherches et enseignements donnés par des hommes consciencieux et éclairés, nous tâcherons de combattre efficacement le fléau des vers blancs ; espérons faire de même pour les chenilles ; une autre fois , on nous apportera encore des enseignements.

Reprenons la question de la poule fléchoise, qui est un des meilleurs produits de notre pays ; tâchons d'imiter en cela les Anglais pour la boucherie.

M. CHARTIER. — Il serait bon, suivant moi, de traiter dans nos conférences une question importante, celle du reboisement, surtout dans les terrains incultes et inutiles, ne fût-ce que pour se procurer des liens pour les gerbes, ce qui serait une économie rurale.

M. LECORNUÉ. — Il y a une autre question non moins importante à traiter encore, c'est celle des engrais ; sans engrais, vous n'obtenez rien ; avec les engrais bien entendus, vous obtenez tout ; l'emploi des engrais doit être toujours calculé de manière à donner seulement à la terre le degré de fécondité convenable pour le genre de production qu'elle doit porter ; il y a bien des enseignements à donner et à recevoir sur ce point, qui est tout en agriculture.

M. LE PRÉSIDENT. — L'heure étant avancée, nous allons ajourner l'assemblée à la prochaine réunion, qui aura lieu vers le mois de novembre. Suivant des observations qui ont été faites avec raison, l'heure de la réunion sera fixée à midi précis.

La séance est levée à cinq heures et demie du soir.

Le Secrétaire de la Commission,

RACOIS.

COMPTE-RENDU

DE LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE LE VENDREDI 21 NOVEMBRE 1862

A L'HOTEL DE LA MAIRIE DU MANS, PAR LA COMMISSION AGRICOLE DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE.

Présents : MM. Surmont, *président* ; Leprince, Anfray, Edom, de la Porte, Vérel, d'Angely, Hamelin, Legris, Lambert, de Ligron ; Villoteau, de Sarcé ; de Laage, de Pontvallain ; Pénard, de Marigné ; Mallet, de Beaufay ; Chartier, de Coulans ; de Villiers de l'Isle-Adam père ; Baudrier, de Ligron ; Gouince, de Brûlon ; Bourgault, Tricot père, de Tassé ; Tricot fils, de Tassé ; Louis Després, Champion, d'Allonnes ; Guittet, de Loué ; Guittet, de Brains ; Aristide Maucourt, Dubois, de Parigné ; et Racois, *secrétaire*.

Une betterave d'une grosseur prodigieuse est déposée dans l'enceinte ; elle a 0 m. 70 centimètres de longueur, du pied à la naissance de la fane, 67 centimètres de globe, et pèse 15 kilogrammes. Elle a été envoyée pour être exposée à la séance, par M. Horpin, notaire à Mansigné ; elle provient de la culture de M. Morin, de la même commune, qui l'a recueillie cette année.

M. le Président ouvre la séance : il manifeste toute la satisfaction qu'il éprouve de voir les cultivateurs se déplacer de presque tous les points du département pour assister à ces réunions, où chacun vient recevoir et donner des enseignements dans l'intérêt de l'agriculture. C'est, dit-il, répondre dignement aux encouragements que le Gouvernement donne, chaque année, dans le même but.

M. le Président rappelle à l'assemblée la circulaire de M. le Préfet de la Sarthe, en date du 14 janvier 1862, concernant la répartition de la subvention de l'Etat pour faciliter l'achèvement des chemins vicinaux d'intérêt commun, si nécessaires à l'industrie agricole de notre département. Il engage les cultivateurs à faire eux-mêmes quelques sacrifices par des souscriptions communales volontaires, afin de concourir plus largement à la répartition ultérieure des subventions qui leur seront attribuées dans ces fonds d'encouragement pour la construction des chemins de moyenne communication qui intéressent à un si haut degré la prospérité des campagnes.

Ensuite M. le Président annonce que l'ordre du jour a pour objet :

1° Communications sur les intérêts généraux de l'agriculture ;

2° Engraissement des animaux de boucherie ;

3° Dispositions à préférer pour la plantation des arbres à fruits, des haies, du bois de chauffage nécessaire à chaque ferme.

Lecture est donnée de la correspondance, qui comprend :

1° Le compte-rendu du concours agricole et horticole du canton de Sablé, présidé par M. Courtilier, le 7 septembre 1862, et l'intéressant discours prononcé par lui à cette réunion ;

2° Et une lettre de M. de Courcival, qui, en s'excusant de ne pouvoir assister à l'assemblée parce qu'une perte douloureuse vient de frapper sa famille, signale à la commission le besoin d'obtenir le moyen d'améliorer les animaux de boucherie élevés dans notre pays. Il n'est pas un cultivateur, écrit M. de Courcival, qui ne sache que cette branche de notre industrie agricole laisse beaucoup à désirer. La race mancelle qui, pour les bêtes à cornes, est la plus répandue dans le pays, est elle-même tellement dégénérée, que l'on rencontre bien peu de sujets ayant conservé le type de leur race.

M. de Courcival pense qu'il y aurait lieu d'établir, soit à la

ferme-école, soit ailleurs, un dépôt ou haras d'animaux reproducteurs pris dans les races les plus convenables du pays : ainsi, dit-il, un taureau et trois ou quatre vaches de la race Durham, de même de la race mancelle pure, de même de la race Ayr, qui, pour nos terrains les moins fertiles, serait excellente. A la ferme-école du Grand-Jouan, où le terrain a beaucoup d'analogie avec certains sols de notre pays, cette race a parfaitement réussi. Il faudrait que chaque année les veaux provenant de ces animaux fussent vendus aux éleveurs qui en désireraient, et iraient ainsi se renouveler et améliorer ce qui existe. Il serait, bien entendu, permis à tous de conduire leurs vaches au taureau qu'ils choisiraient, et cela pour une modique rétribution.

Cette correspondance restera aux archives.

La discussion étant ouverte, M. Legris demande et obtient la parole :

Un mot, dit-il, sur la question du hannetonage. Je déplore que le Conseil général se soit montré si parcimonieux en ne votant qu'une somme de 1,500 fr. pour encourager la destruction de ces insectes dans le département.

M. DE LA PORTE. — J'ai fait tout ce que j'ai pu au sein du Conseil général, mais on m'a répondu qu'il fallait que les cultivateurs fissent leurs affaires eux-mêmes. Les 1,500 fr. votés seront employés, comme médailles d'encouragement, à la destruction des hannetons.

M. CHARTIER. — C'est bien fâcheux, car cette somme est insuffisante pour encourager la destruction de ces insectes, qui nous font tant de mal ; et c'est l'année prochaine que le hanneton sortira.

M. DE VILLIERS. — Je serais d'avis de faire des pétitions dans toutes les communes et de les adresser à la Préfecture, pour démontrer que les 1,500 fr. votés sont insuffisants, et que cet encouragement ne produira aucun effet.

M. LEGRIS. — Ne devrait-on pas, dès aujourd'hui, à notre séance, formuler un regret à cet égard ?

M. LE PRÉSIDENT. — A quoi bon, puisque le Conseil général a parlé?

M. LEGRIS. — On aurait donné 30 centimes seulement par mesure de 25 litres, et vous auriez vu domestiques et ouvriers rivaliser de zèle, en se levant le matin, pour courir à la destruction des hannetons.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous avons fait tout ce que nous avons pu. Il est inutile de s'en occuper aujourd'hui.

MM. LAMBERT ET BEAUDRIER. — Il faut faire des pétitions, alors, et les faire signer par tous les cultivateurs que la destruction du hanneton intéresse tant.

M. LEGRIS. — Mais à qui s'adresser? A la Préfecture?

M. LE PRÉSIDENT. — Sans doute! M. le Préfet prendra telles mesures que sa sagesse lui inspirera. Comme je l'ai dit, nous n'avons plus à nous occuper ici du hannetonage. Parlons de l'engraissement des animaux de boucherie, qui est une question à l'ordre du jour de notre séance.

M. LEGRIS. — Ne pourrait-on pas demander au Gouvernement, qui nous donne tant de preuves de sa bienveillante disposition à encourager l'agriculture, des dépôts de ses étalons des races bovine, ovine et porcine, à confier à certains cultivateurs dans les communes, pour la reproduction des bons bestiaux?

M. ANFRAY. — Malheureusement, il y a bien de l'indifférence chez nos cultivateurs. Nous en avons vu quelques-uns acheter des taureaux Durham, et on n'allait pas chez eux.

PLUSIEURS MEMBRES. — Si on en avait du Gouvernement, cela vaudrait mieux. On aurait plus de confiance.

M. LEGRIS. — Puisqu'on vient de parler de la race Durham, je ferai une observation. Je suis allé à Londres, et j'ai visité les étables de la reine. A ma grande surprise, je n'y ai presque pas vu de type Durham: j'en ai demandé la cause; on m'a répondu que cette race ne donnait pas de bonne viande de boucherie.

M. LE PRÉSIDENT. — Quelle est la race qu'il faut préférer ? Telle est la question qui se présente. Voyez l'importance de nos réunions : il s'agit de trouver le moyen d'améliorer les animaux de boucherie élevés dans nos pays. N'est-ce pas d'un grand avantage, que chaque membre présent puisse apporter son contingent de lumières, en venant dire, par exemple, qu'il a fait telle expérience sur un animal de telle race, et que l'engraissement à l'étable ou par la stabulation permanente lui a paru préférable à tel autre moyen ? En nous éclairant ainsi les uns par les autres, nous atteindrons évidemment le but que nous cherchons.

M. DE LA PORTE. — De toutes les races devant faire de bons bestiaux pour la boucherie, la charollaise me paraît la meilleure. Il y en a peu dans ce pays-ci. Je n'en ai pas, j'ai seulement des poitevins. Le bœuf poitevin engraisé est préféré de 10 centimes par kilogramme à l'animal de race mancelle. Après le poitevin, c'est le petit bœuf breton que les bouchers prisent le plus.

M. D'ANGELY. — Le moyen d'améliorer les bestiaux pour la boucherie dépend aussi du sol. Tel animal de race Durham, qui fera bien à tel endroit, fera mal un peu plus loin. Je n'irai pas en chercher l'expérience ailleurs que dans notre département ; j'ai vu l'espèce Durham ne faire rien à Vernie, près Beaumont, et à deux lieues plus loin produire le meilleur effet. Dans le pays de Beaumont-sur-Sarthe, les races croisées Durham et mancelle font de très-bons bestiaux de boucherie après trois ans.

M. LEGRIS. — J'ai assisté à des réunions de bouchers, à Paris ; on a décidé qu'après les races poitevine et cholle-taise, venaient en première ligne celles mancelle et nor-mande.

M. DE LA PORTE. — J'ai vu la boucherie de Paris rechercher les bœufs poitevins, mais elle aime beaucoup aussi les petits bretons ; seulement, elle en trouve peu.

M. HAMELIN. — Le bœuf cholle-tais s'engraisse après six ou

sept ans , tandis qu'en général on engraisse le manceau après trois ans.

M. GUITTET, de Loué. — Nous vendons plus facilement, et à meilleur compte, deux bœufs de chacun 200 kilog. qu'un seul de 400 kilog. ; les bouchers aiment mieux cela, et je n'en peux trouver la cause que dans le bénéfice résultant pour eux du produit de l'abat.

M. D'ANGELY. — Cela tient encore à une autre cause ; c'est que les cultivateurs de nos pays trouvent plus d'avantage à engraisser deux bœufs de chacun trois ans, que dans l'engraissement d'un seul à six ans. De là un grand nombre de petits bœufs vendus aux bouchers

M. LE PRÉSIDENT. — Nous sommes partagés mieux qu'aucun autre département, dans une grande partie du moins, pour l'élevage de bons et beaux bestiaux ; et cependant, quand nos herbagers veulent se monter, c'est chez nos voisins qu'ils vont. Quelle est donc la race la meilleure d'engraissement ?

MM. D'ANGELY ET DE LAAGE. — Sans aucun doute, ce sont les races croisées Durham-mancelle et Durham-normande.

M. DE VILLIERS. — Il serait d'un grand intérêt pour notre agriculture, ce me semble, de connaître la race qui travaillerait et serait en même temps susceptible d'engraisser.

M. LEGRIS. — Evidemment c'est la race mancelle. Nos bœufs manceaux sont travailleurs, et ils engraisent facilement.

M. LAMBERT. — Je partage l'avis de M. Legris.

M. GUITTET, de Loué. — J'élève beaucoup de bœufs. La race mancelle est certainement préférable à toute autre. Nos bœufs manceaux sont travailleurs ; après trois à quatre ans, nous les engraissons en peu de temps.

M. LE PRÉSIDENT. — On nous a dit que la boucherie de Paris préférerait les petits bœufs bretons aux autres ; je me demande pourquoi ?

M. DE LA PORTE. — Je répondrai par la constatation d'un fait dont j'ai l'expérience. Les bouchers préfèrent deux petits

bœufs bretons, de chacun 150 à 200 kilos, à un seul d'une autre race de 400 kilos.

M. LE PRÉSIDENT. — Alors ne pourrait-on pas introduire cette race bretonne dans nos pays et l'y engraisser ?

Plusieurs Membres, et notamment **MM. LEGRIS** et **VÉREL.** — Non... Le sol de la Sarthe ne convient pas aux petits bœufs bretons. Bornons-nous à demander la race mancelle. Faisons tous nos efforts pour maintenir dans nos pays ce beau type de bêtes à cornes. Si nous consultons le rapport des visites de fermes, faites dernièrement dans l'arrondissement de La Flèche pour le concours départemental de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, nous y trouverons que la race mancelle est encore la plus répandue ; et c'est à nous, propriétaires et agriculteurs, à rivaliser de zèle pour en obtenir tous les moyens d'amélioration désirables.

M. D'ANGELY. — Il faut distinguer. Dans notre département, il y a deux divisions, deux zones bien différentes. Tout le sol qui se rapproche de la Mayenne est bon pour l'élevage des races mancelle et normande croisées. Dans tout le pays en deçà, notamment à Loué, à Vernie, etc., le croisement ne réussit pas.

M. GOUNCE. — **M. d'Angely** a raison. Je suis de Brûlon ; en général on aime beaucoup la race mancelle pure ; cependant, on y fait l'essai de croisements et aussi sur les confins de la Mayenne ; ils ont parfaitement réussi. Celui Durham-manceau est préféré.

M. DE LA PORTE. — Je ne suis pas un éleveur, je n'ai pas de prés ; mais j'herbage, et, à ce titre, je préfère les poitevins, parce que les bouchers les achètent mieux.

M. LEGRIS. — C'est le nourrisseur qu'il faut consulter. Il a été reconnu, dans tous les concours régionaux que j'ai parcourus, que le produit du croisement Durham-manceau était préférable. Seulement, je dois le dire à regret, les cultivateurs de nos pays sont trop apathiques. On néglige trop d'exposer à ces concours régionaux les bêtes de race mancelle

de nos pays. Les fermiers se cachent en quelque sorte de leurs propriétaires. C'est un grand tort.

M. GURTET, de Loué. — **M. Legris** a raison. Je connais des fermiers qui avaient les plus beaux types manceaux, et qui ne se sont pas portés concurrents.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous reconnaissons que la race mancelle pure est préférable à celle poitevine, qui ne fait pas aussi bien dans nos pays ; mais il ne faut pas mettre en oubli les justes observations que des hommes d'expérience viennent de nous faire. Ainsi, on distingue deux zones pour l'élevage dans notre département. Il y a hésitation pour la préférence à donner à la mancelle pure ou au croisement Durham-manceau, dans la partie du sol qui avoisine la Mayenne, au-delà de la rivière de la Vègre, par exemple ; tandis que la race mancelle pure fait les meilleurs progrès possibles sur le sol même qui environne cette rivière ; mais, en deçà, le croisement Durham-manceau ne réussit pas.

M. DE VILLIERS. — Le meilleur moyen serait d'établir des taureaux des deux races partout, en laissant aux cultivateurs la liberté de mener leurs vaches où bon leur semblerait.

M. LEGRIS. — Je partage cet avis, mais il faudrait avoir des taureaux de race mancelle pure et de race Durham. On croiserait ensuite les produits de la race mancelle pure.

M. LE PRÉSIDENT. — Où ferait-on ces dépôts d'étalons de race bovine ? Serait-ce dans chaque canton, serait-ce par arrondissement ? Ne pourrait-on pas chercher des types dans les concours, en s'attachant de préférence à ces beaux taureaux de race mancelle, qu'on primerait en les prenant pour la reproduction dans nos pays ?

MM. DE LAAGET CHARTIER. — On pourrait même s'adresser à Alfort ou au Pin.

M. DE VILLIERS. — C'est vrai, et établir des vacheries dans ces départements.

M. LEGRIS. — Qui en paierait les frais ?

M. DE VILLIERS. — On dépense bien par 100,000 fr. pour

des établissements de courses, dont, suivant moi, l'intérêt n'égale pas celui de l'objet qui nous occupe.

M. LE PRÉSIDENT. — Tout ce que le Gouvernement fait est beau et coûte cher. Voilà pourquoi je pense que, pour arriver promptement au but que nous cherchons, mieux vaut s'adresser à l'industrie agricole privée, qui a tant d'intérêt à l'amélioration de ses produits pour la boucherie. Il me semble qu'à l'aide de bonnes primes et en fixant un faible prix par chaque saillie, nous pourrions avoir de bons et beaux taureaux dans notre département pour la reproduction des races que nous reconnaissons être susceptibles d'y mieux réussir.

M. VÉREL. — Ce système conviendrait à tout le monde; et l'administration, qui nous donne tant de preuves de sa sollicitude, nous viendrait en aide par des primes de l'Etat et du département. Mais quel serait le maximum de la prime et du prix de la saillie?

MM. LEGRIS ET CHARTIER. — Que le prix de la saillie fût de 2 à 3 francs, ce serait suffisant. Quant au prix de l'animal, on pourrait en avoir à Alfort pour 1,500 francs ou 2,000 francs.

M. DE VILLIERS. — On aurait deux taureaux pour 2,000 fr., l'un de race Durham, et l'autre de race mancelle.

M. BOURGAULT. — J'ai acheté un bel animal que j'ai destiné à la reproduction dans le canton d'Ecommoy; je prenais 3 fr. par saillie; il m'est venu 10 vaches. Si j'avais pris 1 fr., toutes les vaches du canton m'auraient été amenées. Il faut que les prix soient bas pour que les cultivateurs amènent.

M. LE PRÉSIDENT. — Il me semble que la base de la prime devrait être la différence du prix d'achat au prix de revente.

M. DE LA PORTE. — Si vous voulez avoir de bons produits, il ne faut pas que la durée de la saillie excède deux ou trois ans.

M. ANFRAY. — Le nombre des saillies ne doit pas dépasser 100 à 120, sous peine d'épuiser l'animal.

M. D'ANGELY. — La prime devrait toujours être égale au prix d'achat; tout le reste serait pour les dépenses, éventualités et faux frais.

M. VILLOTEAU. — Si le prix de la saillie est trop élevé, vous aurez peu de vaches ; il faut que ce prix soit le moins haut possible.

M. D'ANGELY. — Il faut tenir compte des préjugés ; le fait d'expérience que rapporte M. Bourgault, pour le canton d'Ecommoy, ne réussirait pas partout. En fixant à 3 francs le prix de la saillie, ce ne serait pas trop.

M. LEGRIS. — Il faudrait avoir le droit de renvoyer les vaches qui ne paraîtraient pas bonnes ; sans quoi, tout en ayant de bons pères, nous aurions de mauvais produits.

M. DE LA PORTE. — Cela est évident. Les vaches trop petites et malingres devraient être écartées. D'ailleurs elles seraient écrasées par le taureau. Il serait important que l'animal ne commençât pas ses saillies avant l'âge de deux ans, et que la durée n'excédât pas deux ans non plus. Quant à la prime, on pourrait la fixer à 800 fr. pour un taureau de race Durham, et à 300 fr. pour un taureau de race mancelle.

M. ANFRAY. — J'entends dire autour de moi qu'il faudrait obliger le cultivateur à justifier de primes aux comices agricoles cantonaux. Il ne faut pas exiger cela. Faites que le prix de la saillie soit le moins haut possible, mais écartez les mauvaises vaches, évitez ces accouplements mal assortis qui donnent de mauvais produits, sans quoi le but que nous cherchons sera manqué.

M. D'ANGELY. — Pour la fixation du prix, il faut aussi distinguer les pays, en conciliant tout. Tel chiffre paraîtra trop élevé dans certaine contrée, qui sera trouvé bien raisonnable dans une autre.

M. LE PRÉSIDENT. — Il est quatre heures et demie ; nous allons lever la séance et renvoyer la discussion à un autre jour qui sera fixé ultérieurement. J'engage tous les cultivateurs à s'entourer de renseignements propres à éclairer cette question, qui nous intéresse tous, pour nous en faire part à la prochaine réunion de la Commission.

La séance est levée, et l'assemblée se sépare.

Le Secrétaire de la Commission,
RACOIS.

RAPPORT DE LA COMMISSION
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE
SUR LE
CONCOURS DE L'ARRONDISSEMENT DE LA FLÈCHE

FAIT A LA SOCIÉTÉ LE 1^{er} AOÛT, ET EN SÉANCE PUBLIQUE, A LA FLÈCHE,
LE 10 DU MÊME MOIS

PAR M. RACOIS

MESSIEURS,

Son Excellence M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce ayant mis à votre disposition une somme de cinq cents francs pour encouragement à l'agriculture dans le département de la Sarthe, vous y avez ajouté des médailles à payer par votre caisse, et vous avez chargé votre Commission d'Agriculture d'arrêter le programme des primes à décerner cette année dans l'arrondissement de La Flèche.

Par sa délibération, en date du 16 mai dernier, cette Commission a arrêté comme il suit le programme de ses primes :

- 1° Un premier prix de 200 fr., avec médaille en vermeil et un ouvrage d'agriculture ;
- 2° Un premier second prix de 100 fr., avec médaille d'argent et un ouvrage d'agriculture ;
- 3° Un deuxième second prix de 100 fr., avec médaille d'argent ;
- 4° Un premier troisième prix de 50 fr., avec médaille de bronze ;

5° Un deuxième troisième prix de 50 fr., avec médaille de bronze ;

6° Des mentions honorables avec médailles de bronze, s'il y a lieu.

Votre Commission a décidé que ces prix seraient accordés aux cultivateurs qui auraient le mieux dirigé leur exploitation. Elle a délégué quatre de ses membres, M. Edouard Guéranger, avec titre de Président, MM. de Sarcé et Leprince, membres, et moi, avec titre de Secrétaire, pour visiter les fermes des concurrents de l'arrondissement de La Flèche et vous faire un rapport du résultat de nos visites.

La plus grande publicité de ce concours ayant été donnée par les soins de l'honorable Président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, je viens, au nom de la Commission, vous rendre compte de la mission qui nous a été confiée.

Vingt-un concurrents se sont fait inscrire ; ce sont MM. :

1° Bourget, fermier au Grand-Ris-Oui, commune et canton du Lude ;

2° Maurice Beaudrier, propriétaire-cultivateur et adjoint au maire de Ligron, canton de Malicorne ;

3° Michel Lambert, propriétaire et cultivateur à la Patrière, mêmes commune et canton ;

4° Auguste Pottier, cultivateur à la ferme de la Noëllerie, au Lude ;

5° M^{me} la marquise de Pronleroy, à la cour de Broc, à Dissé-sous-le-Lude ;

6° Louis Boulay, cultivateur à la ferme de la Tournerie, à Solesmes, canton de Sablé ;

7° Legris, agriculteur à la Buissonnière, à Fercé, canton de Brûlon ;

8° Conilleau, cultivateur à la Pellerie, mêmes commune et canton ;

9° Destouches-Berthelot, cultivateur et minotier à Solesmes, canton de Sablé ;

10° Bardet-Bourillon, cultivateur à la Noûlétterie, à Saint-Germain-d'Arcé, canton du Lude ;

11° Joly, cultivateur à la ferme du Domaine, à Viré, canton de Brûlon ;

12° Denis Noël, fermier aux Minerais, à Brûlon ;

13° De Laage, cultivateur - propriétaire à la Bovinière, à Pontvallain ;

14° Rigault, cultivateur à la ferme de la Frédonnière, à Chenu, canton du Lude ;

15° Tricot, cultivateur au Grand-Peau-Chêne, à Tassé, canton de Brûlon ;

16° Gautier-Delaroche, agriculteur à la Fontaine, commune de Bazouges, canton de La Flèche ;

17° Corvaisier, propriétaire-cultivateur au Vieux-Galerie, canton du Lude ;

18° Legay, cultivateur à la ferme des Mézières, à Fercé ;

19° Villoteau, cultivateur à la ferme de la Cour-de-Sarcé, canton de Mayet ;

20° Gouince, propriétaire-cultivateur à la Griponnière, à Brûlon ;

21° Et Landou, cultivateur et propriétaire à Thorée, canton du Lude.

Nous avons visité ces vingt-neuf exploitations rurales, dont nous avons examiné et comparé avec détail et le plus grand soin la tenue, le genre de culture, l'état des céréales et autres récoltes, la nature et la qualité des bestiaux, le mode d'assolement, les instruments aratoires employés et le système de fumure adopté. Des notes exactes, prises sur les lieux, ont été rédigées et font l'objet d'un cahier assez volumineux ; mais, afin de ne pas abuser de vos instants, le rapport que je viens vous faire n'en sera qu'une analyse consciencieuse.

Premièrement. — La ferme de la Bovinière, en Pontvallain.

M. de Laage dirige cette exploitation, dont le terrain est partie sableux et partie argilo-calcaire, à l'aide de sept personnes, dont un chef métayer avec sa femme.

Elle se compose de 39 hectares 58 ares de terre, dont 14 hectares environ en prés, 2 hectares en bruyères et le surplus en terre labourable.

L'assolement est quadriennal sur les terrains sableux, et sexennal sur ceux argilo-calcaires.

Les bâtiments d'exploitation sont bien établis et parfaitement entretenus ; les écuries, étables et porcherie sont bien distribuées, pavées et bien aérées.

Par derrière, se trouvent les fumiers tassés à l'abri du soleil, et à côté un bassin recouvert en planches, où coulent tous les purins par les ouvertures d'une grille disposée à cet effet ; près de ce bassin est une pompe pour arroser les fumiers avec les purins, qu'à l'aide de cette pompe on tire encore du bassin pour les verser, en les mélangeant d'eau, dans un grand tonneau à ouverture évasée, monté sur un chariot que des chevaux traînent sur les terres et les prés pour l'arrosement. De chaque étable et écurie les purins coulent par un caniveau en déclivité au milieu, et se rendent, par des conduits pratiques exprès, au bassin et par la grille dont je viens de parler.

A l'une des extrémités de la cour, au bout de la maison d'habitation de la ferme, se trouve une étable pour les animaux à stabulation permanente. C'est une vacherie, de système hollandais, construite en pierres, couverte en ardoises, sans aucun plancher, avec fenêtres à vantaux mobiles et à bascules à chaque pignon, au haut duquel on voit une petite cheminée d'aération. D'une longueur de 10 mètres 50 cent., et d'une largeur de 6 mètres 50 cent., de dedans en dedans, cette vacherie est pavée, avec caniveau au milieu pour l'écoulement du purin au bassin en question, situé à l'autre extrémité de la cour.

Les mangeoires des bestiaux sont à corridors, avec neuf compartiments pavés, garnis en bois de chêne, et dont chaque ouverture est d'une hauteur de 34 centimètres sur 70 de largeur. On sert les bestiaux par le corridor sans passer derrière eux, et chaque bête a sa ration sans pouvoir atteindre

celle de son voisin. Le nettoyage des mangeoires se fait par ce même corridor. Du côté opposé sont les crèches des veaux, dont le service s'opère à l'intérieur de l'étable en entrant par une porte latérale.

Les bestiaux à cornes sont au nombre de 31 ; ils sont beaux ; les bœufs, de race nantaise ; les vaches et les veaux, croisés Durham.

Trois chevaux, dont un croisé anglais, et six pores de race New-Leicester.

M. de Laage cultive les choux de Poitou et à moelle, les carottes à collet vert, les betteraves, pommes de terre Chardon et Saint-Jean, le maïs, les pois et la moutarde ; il fait des plantes fourragères divisées en luzerne, trèfle, vesces et vesce-rons ; ses prés sont drainés.

Les céréales et autres récoltes de l'année sont de très-belle qualité ; cependant, nous avons regretté d'y voir de mauvaises herbes, dont nous désirons vivement la destruction, en engageant M. de Laage à faire tous ses efforts pour y parvenir.

Les instruments aratoires sont nombreux ; nous avons remarqué, entre autres, une charrue Bodin, une fouilleuse veuve Foubert, un rouleau Croskill, de système Bodin aussi ; une houe à cheval, un coupe-racines, un générateur à vapeur pour cuire les racines et pommes de terre, une machine à battre, etc., etc.

Les fumiers employés sont l'engrais ordinaire mélangé de chaux brassée avec des curures de fossés, d'aires et terres de chaintres arrachées. On met 40 hectolitres de chaux par hectare dans les terres argileuses.

En un mot, l'ensemble des cultures de cette exploitation est bon ; M. de Laage y a fait des perfectionnements agricoles qui, dans notre pensée, doivent lui valoir la première prime *ex-æquo* et à mérite égal avec le concurrent qui va suivre.

Deuxièmement et Troisièmement. — Les fermes de la Buissonnière et de la Pellerie, en Fercé.

M. Legris, propriétaire de ces fermes, en exploite une, la

Buissonnière, à titre de colonie partiaire, avec M. Boultemy, cultivateur ; mais lui seul la dirige, et le colon doit suivre ses avis.

L'autre, nommée la Pellerie, est affermée à M. Cornilleau pour un prix annuel de 1,800 fr., mais cultivée aussi sous les yeux et avec les avis du propriétaire.

La Buissonnière se compose de 52 hectares, dont 33 de terres labourables, 4 hectares de bois taillis en voie de défrichement, 12 hectares de prés et 1 hectare de vignes. Les jardins, bâtiments, cours et allées, occupent deux hectares.

Le sol est sableux, graveleux et très-brûlant.

La Pellerie renferme 31 hectares, dont 23 hectares en terres labourables, cours et jardins, 8 hectares de prés et 3 hectares de sapinières. Le sol est sableux aussi, froid et graveleux en certaines pièces.

La marne a été employée avec succès par M. Legris. Commencé en 1850, le marnage a tellement amélioré les terres, que le plus beau froment remplace aujourd'hui le très-mauvais seigle qu'on récoltait auparavant et qui donnait 6 à 8 hectolitres seulement par hectare. 4,000 mètres cubes de marne ont été extraits l'hiver dernier et sont sur la marnière, près des bâtiments de la Pellerie.

L'assolement est quadriennal sur les deux fermes.

1^{re} Année : Plantes sarclées, fumées avec des litières sortant des étables pendant l'hiver.

2^e Année : Froment sur fumier mélangé de marne et de chaux dans les endroits où elle produit effet.

3^e Année : Méteil sur fumure de cornes.

4^e Année : Vescerons, avoine d'hiver et trèfle incarnat.

Le trèfle de Bretagne ne réussissant pas, et l'orge et l'avoine de printemps non plus, on met du méteil la troisième année. Cependant quelques terres de la ferme de la Pellerie permettent de faire de l'orge et de l'avoine au lieu de méteil.

On bine les plantes sarclées trois fois, et elles sont énergi-

quement fouillées, afin que le guéret profond ménage assez de fraîcheur pour leur réussite.

M. Legris cultive sur la ferme de la Buissonnière, et M. Cornilleau, son fermier, sur celle de la Pellerie, indépendamment des céréales (froment, orge et avoine), des chanvres, pommes de terre, choux du Poitou, des carottes à collet vert, betteraves, citrouilles et haricots.

Il a pour plantes fourragères sur fumure : 5 hectares 28 ares de vesce et avoine d'hiver ; une pièce seule de 88 ares d'avoine d'hiver.

Il a sacrifié à la pâture des bestiaux pendant le printemps, 1 hectare 76 ares de trèfle incarnat.

Son fermier de la Pellerie cultive, pour la pâture de ses bestiaux aussi, 2 hectares 40 ares d'orge.

La quantité de fourrages recueillis par M. Legris et la nouvelle disposition de ses étables lui permettent de soumettre ses bestiaux à la stabulation permanente, ce qui est essentiel pour tout agriculteur sérieux.

Ses labours sont profonds, en planches et en sillons. Il a fait une comparaison sur la préférence à donner à l'un ou à l'autre labour, en intercalant des planches et des sillons dans les mêmes pièces de terre ; nous en avons visité minutieusement les récoltes avec lui, et nous avons reconnu que les produits des labours en sillons étaient mieux fournis et plus abondants.

Les céréales et autres récoltes sont d'une beauté remarquable.

M. Legris et son fermier de la Pellerie ont de très-beaux et nombreux bestiaux. Les bêtes à cornes sont de race mancelle pure, et les chevaux de race bretonne. La porcherie est de race craonnaise, et la bergerie de la Buissonnière, au nombre de sept têtes, de race charmoise.

Les bâtiments sont bien disposés et bien propres ; les cours sont spacieuses et en bon état.

M. Legris fait, à la Buissonnière, de nouvelles étables avec des

distributions convenables et un système d'aération hygiénique pour les bestiaux ; nous espérons que , ces bâtiments faits, M. Legris disposera des bassins pour recueillir les purins et les employer, ce qui manque à sa ferme aujourd'hui.

Les prés sont arrosés par la rivière et les eaux pluviales ; on les fume avec des engrais ordinaires mélangés de chaux, terreaux, curures de fossés et balliers des aires.

M. Legris a une nombreuse collection d'instruments aratoires perfectionnés, et, entre autres, plusieurs qui portent son nom parce qu'il en est l'inventeur : des araires, buttoirs, fouilleuses, rayonneurs, coupe-racines. Nous y avons remarqué en outre un extirpateur Bodin, un rateau Wolfrid, un trieur Pernollet, un égreneur à maïs, une machine à battre, etc. D'après M. Legris, ces instruments ont le triple avantage de faire le travail convenablement, plus promptement, et de diminuer d'au moins un tiers la main-d'œuvre, si rare maintenant.

Le personnel des deux fermes est suffisant pour les exploitations.

Les fermiers Bouttemy et Cornilleau sont des cultivateurs intelligents et laborieux, qui savent s'inspirer de l'expérience éclairée de M. Legris et suivre ses avis.

Les deux fermes de la Buissonnière et de la Pellerie étaient affermées ensemble 1,650 fr. par an avant 1850 ; la ferme de la Pellerie seule est louée aujourd'hui 1,500 fr.

Nous sommes heureux, Messieurs, d'avoir à vous signaler ces améliorations.

Si nous comparons la bonne tenue des deux fermes de M. Legris, dont l'ensemble de la culture ne laisse rien à désirer, à celle de M. de Laage, qui est parfaite aussi, nous trouvons que le zèle expérimenté de ces deux agriculteurs doit être récompensé à mérite égal, sans distinction de rang.

Quatrièmement. — M. Pottier, cultivateur et propriétaire au Lude, fait valoir la ferme de la Noëllerie, qui lui appartient.

57 hectares 20 ares de terres labourables, 8 hectares 25 ares de prés et 28 hectares de bois de chêne et de sapin, mais où le chêne domine, composent cette métairie.

M. Pottier en est le directeur, à l'aide d'un laboureur chef, et de la femme de celui-ci pour soigner gens et bestiaux ; il a en outre neuf aides d'agriculture, dont un bouvier, un valet de ferme et quatre filles : tel est le personnel de l'exploitation.

Grâce aux soins assidus et persévérants de M. Pottier, qui de commerçant s'est fait cultivateur il y a sept ans, les terres de la Noëllerie, qui n'étaient que landes et bruyères, sont devenues arables et aujourd'hui d'un grand produit.

M. Pottier, après s'être inspiré des théories enseignées par les Sociétés et les ouvrages d'agriculture, et au mépris des critiques de la routine, a mis en pratique les nouvelles méthodes ; ayant défoncé ses terres très-avant, il a fait cinq ou six labours d'une profondeur de 40 à 50 centimètres, mélangé ses fumiers de marne dont il avait couvert les bruyères, fait du tout des tas en forme de tombes, qu'il a brassés et charroyés ensuite dans ses champs en y faisant un nouveau labour ; c'est ainsi qu'il a amendé ses terres, dont le sol est un peu léger et argilo-siliceux, et le sous-sol graveleux.

Son assolement n'est pas fixé ; mais, outre les blés, seigles, orges et avoines qu'il a cette année et qui sont de première qualité, il a fait du trèfle, du coupage mélangé, des betteraves, carottes, pommes de terre, choux de Poitou ; le tout est d'une végétation abondante.

M. Pottier a fait des chemins, des allées, des fossés profonds et larges dans un rayon de six kilomètres environ, des talus plantés d'ajoncs pour clôtures, des plantations de pommiers au nombre de 650, de l'espèce de Doué (Anjou).

Il a semé une lande de seigle et de glands de chêne, simultanément, et, lors de la coupe du seigle qui avait abrité le gland, le bois était parfaitement levé.

Ses engrais consistent en pailles, bruyères, feuilles, curures de fossés, pointes de sapin et balliers de cours. Il dépose le

tout dans un fossé à l'abri du soleil, et il emploie cet engrais par 18 à 20 charretées à deux chevaux par 44 ares, en y ajoutant de la marne mélangée de terreau et déchaintrages mis en tombes et dont il fait un compost.

Pour obtenir les si beaux résultats qu'il a eus dans ses terres de landes et bruyères, arides et incultes il y a si peu de temps encore, il emploie le noir animalisé par le pralinage, en mouillant de fécule et de colle le grain qu'il vanne ensuite dans le noir, réduit à l'état de poussière. Il fait usage, par le même système, des os calcinés.

Ses bestiaux sont beaux et de races du pays et poitevine.

Les bâtiments sont confortables et propres.

Un pressoir à bascule, servi par une vis, est placé dans une cave pratiquée dans le tuffeau.

Il a quelques instruments perfectionnés, entre autres une charrue du système Bodin, versoirs Dombasle, charrue et araire mobile pouvant servir de houe, deux herses Valcour, une herse demoiselle et une herse à pignon.

S'il était permis d'exprimer un désir au milieu de si belles améliorations agricoles, ce serait celui de voir les purins des étables et écuries recueillis dans une fosse préparée à cet effet, chose si essentielle en agriculture.

M. Pottier n'a reculé devant aucuns travaux, aucuns sacrifices pour arriver à son but ; ses efforts sont couronnés de succès, et c'est maintenant qu'il va recueillir le fruit de tant de soins et de labeurs.

Nous pensons que ce zélé et infatigable agriculteur mérite le premier rang de la seconde prime.

Cinquièmement. — La ferme de la Frédonnière et les terres de la Rouzinière y réunies, le tout situé commune de Chenu, appartenant à M. Piscatory, propriétaire en ladite commune, et affermé par bail de 18 années, dont deux sont faites, pour un fermage de 4,000 fr. sans impôts, à M. Rigault, cultivateur.

Cette métairie comprend 126 hectares de terres labourables, sans prés.

Son personnel est de dix domestiques, dont sept garçons, un valet de ferme et trois filles. L'un des garçons, laboureur chef sous la direction du maître, est attaché à l'exploitation depuis dix-huit ans. Berger d'abord, cet homme s'est appliqué à étudier l'hygiène des moutons ; il les saigne en cas de besoin, et leur donne les soins médicaux que son expérience lui a appris ; c'est un excellent et utile domestique, que la Commission est heureuse de vous signaler, en regrettant vivement que son programme ne lui permette pas de récompenser par une prime les longs et bons services rendus par cet aide d'agriculture.

Les bestiaux de M. Rigault sont nombreux et très-beaux. Ils sont de race mancelle et poitevine ; mais il y a deux beaux taureaux de race anglaise.

Sa bergerie se compose de 380 moutons, dont 150 agneaux south-down.

Deux béliers, dont un anglo-mérinos et l'autre south-down aussi.

Son écurie compte sept chevaux de la race du pays ; les bestiaux à cornes sont soumis à la stabulation permanente, et les moutons aussi, qui, pour prendre l'air, ont un beau parc dans la cour.

Les instruments aratoires de M. Rigault sont perfectionnés en majeure partie : entre autres, ses charrues, versoir, houe à cheval du système Dombasle, herses Valcour et Bataille, rouleaux cylindriques et huit palonniers brisés du système du Nord.

Outre ses céréales (blé, orge et avoine), qui sont de la plus belle qualité cette année, M. Rigault fait des pommes de terre, navets, betteraves, haricots, choux, trèfle ou minette pour pacage ; il fait aussi du colza et de la cameline (moutarde blanche mêlée). Le trèfle qu'il sème en ses orges et avoine est coupé à la Saint-Jean qui suit la récolte et versé au mois d'octobre.

Il a quinze hectares de prairies artificielles en luzerne et

sainfoin, qu'il coupe deux fois pour être mangés en sec par les chevaux de travail ; il fait du coupage en vesces et vescerons mêlés d'avoine, à manger en sec par les moutons. — Le tout en dehors de son assolement.

Il compose ses fumiers de litières, pailles de colza, fientes d'animaux ; il cure ses étables tous les quinze jours en hiver et tous les huit jours en été ; aussitôt sortis des écuries et étables, ces fumiers sont menés dans les champs, où on les enterre de suite ; il fume par douze charretées de fumier à trois chevaux par hectare, en y employant un peu de guano. Il n'y a pas de fosse à fumier, puisqu'on transporte dans les champs les engrais des écuries et des étables aussitôt qu'ils en sont sortis.

La cour est vaste et propre ; le parc à moutons, entouré de claies, est au milieu, sous un vieil arbre à larges branches.

Les bâtiments de la ferme sont bien disposés, bien distribués, très-propres et parfaitement aérés, avec ouvertures bien entendues et à volets mobiles.

Les étables et écuries sont pavées ; les purins coulent par un caniveau qui est au milieu, et s'il en reste après l'enlèvement des fumiers, on les emploie pour le potager.

Les bâtiments sont insuffisants pour l'exploitation de cette belle ferme ; on verrait avec plaisir le propriétaire les compléter.

Les chemins et allées sont en bon état, les champs bien clos ; il manque une chose essentielle, c'est la plantation de bois et d'arbres fruitiers.

M. Rigault est un cultivateur intelligent, qui a fait ses expériences dans le Pas-de-Calais, où il a été primé par la Société d'agriculture de ce département. C'est un fermier dont M. Piscatory n'aura qu'à se louer, nous le pensons du moins ; car, bien qu'il n'y ait que deux ans que cet homme occupe sa ferme, on voit que son but est d'améliorer.

L'ensemble de son hêtail, qui est de bonne nature, son système d'amendement des fumiers et cultures, les prairies artificielles, le soin qu'il a d'employer les instruments perfec-

tionnés, le nombre et l'espèce de sa bergerie, tout annonce en lui un homme pratique, un agriculteur zélé qui saura mettre à profit l'expérience des nouvelles méthodes, et qui, en persistant dans cette voie, deviendra l'un des meilleurs cultivateurs de notre département.

Pour l'y encourager, la Commission a été d'avis de lui accorder le deuxième second prix à partager *ex æquo* avec le cultivateur qui va suivre, son concurrent.

Sixièmement. — M. Pierre Gouince est propriétaire d'une ferme qu'il fait valoir, nommée la Griponnière, située commune de Brûlon, composée de 33 hectares de terre labou-rable et de 9 hectares de prés; le sol est doux, sableux et partie graveleux.

Le personnel consiste en : le maître, veuf, ses trois enfants dont deux garçons et une fille, une vachère, un valet-pâtre et deux métiviers employés de la Saint-Jean au 11 novembre.

Vingt-six beaux bestiaux à cornes, y compris les élèves, composent les étables; il s'y trouve un taureau de 8 mois, $\frac{3}{4}$ de sang anglais.

L'écurie compte quatre juments et un poulain, de race du pays, mais beaux. Une truie portière et cinq petits cochons de lait occupent la porcherie. Six brebis, dont une de race anglaise, un bélier south-down et six agneaux métis font la bergerie. L'habitation de ferme est confortable et propre; la grange est vaste, les écuries et étables bien aérées, quoique basses d'étable.

Les toits à pores sont bien distribués; ceux des laitons s'ouvrent par une porte à trappe, de haut en bas, au moyen de quoi on soigne ces bêtes sans entrer dans leurs toits.

La cour est grande, nivelée, bien propre, les fumiers y sont tassés dans une fosse, mais il est regrettable qu'ils soient exposés aux ardeurs du soleil. Un trou à purins est au bout extérieur de l'étable aux vaches. Il reçoit les jus qui en découlent et qu'on puise ensuite avec un seau pour arroser les terres en y mélangeant de l'eau; une pompe serait préférable. De l'étable aux bœufs, les purins coulent par un caniveau dans la

mare qu'ils traversent, et de là dans les prés par des rigoles pratiquées à cet effet. Un bassin comme à l'étable aux vaches vaudrait mieux ; le cultivateur le comprend bien, il se dispose à en faire un.

Les instruments aratoires, bien qu'ordinaires, sont bons ; on y remarque des charrues du système Bollée. Ils sont bien ramassés sous un hangar fait exprès.

Les fumiers qu'on emploie sont de paille pour litières ; fientes d'animaux, compost de terreaux, feuilles et choux, le tout mis en tombes, effondré, brassé avant d'être étendu dans les champs. On emploie aussi pour amendement 25 à 30 pipes de chaux, de quatre hectolitres chaque.

On mène en tiers, et la troisième année de l'assolement on a trèfle, chanvre, lin, pommes de terre, betteraves, choux à moelle et chou de Poitou ; en dehors de l'assolement on fait du coupage de vesces et vescerons mélangés d'avoine, seigle et pois.

Les prés sont fumés d'un mélange de terres, terreaux et charrée ; ils ont été drainés par empierrement et sont parfaitement irrigués ; depuis ce drainage et les irrigations qu'on y a faites, ces prés rapportent deux tiers plus de foin qu'avant.

On a amélioré les terres aussi par l'emploi des boues et fumiers de cheval qu'on a achetés en la ville de Brulon, qui est à deux kilomètres de la ferme.

Depuis neuf années que ces améliorations sont faites, les terres de la Griponnière rapportent, année moyenne, 100 doubles décalitres de froment par hectare, autant d'orge, et 150 doubles décalitres d'avoine sur même étendue.

Une étuve à chanvre, bien construite et bien distribuée, se trouve sur la ferme, mais isolée des bâtiments.

La Commission est d'avis que M. Gouince doit être récompensé des améliorations qu'il a faites et surtout pour le drainage et les irrigations si bien entendues de ses prés, qui de mauvais qu'ils étaient sont devenus des prés de première qualité.

Son avis a été de lui accorder le deuxième second prix, à partager *ex æquo* avec son concurrent, M. Rigault.

Septièmement. — La ferme des Minerais, située à Brûlon, dont est propriétaire M. Chappe, et fermier, au prix de 3,200 f. par an et les impôts, M. Noël Denis, en vertu de deux baux, de chacun neuf années, expirés, et un troisième, de même durée, qui commencera le premier novembre prochain.

Le sol de cette ferme est doux, mais quelque peu graveleux ; elle se compose de 33 hectares de terre labourable et de 8 hectares 25 ares de prés. — Son assolement est triennal.

Le personnel compte le père et la mère, huit enfants, dont cinq travaillent, un garçon de ferme, un homme pour les bestiaux et deux filles.

Ce cultivateur, qui paraît être un excellent père de famille, nous disait : « J'ai exonéré du service militaire deux de mes « fils, bien qu'un troisième doive les suivre de près dans le « recrutement ; je l'exonérerai aussi s'il tombe au sort ; c'est « un sacrifice qui m'est coûteux, mais j'y trouve le double « avantage d'avoir mes enfants près de moi pour faire leur « éducation agricole, et de m'en faire aider sans avoir recours « à des domestiques étrangers, qu'on trouve si difficilement « aujourd'hui.

Trente-sept bestiaux à cornes, y compris les élèves, sont nourris sur la ferme. Il y a 7 vaches laitières, 5 génisses, 10 bœufs de travail, 10 bouvards d'un à deux ans, 7 veaux de lait. Ces bestiaux sont de race mancelle ; un des bouvards a 1/4 de sang croisé anglais. Il y a six chevaux, dont un demi-sang anglais. La bergerie est de 17 moutons, dont 5 brebis, 1 bélier et 11 agneaux ; il s'en trouve un pur sang et deux autres métis. La porcherie est belle, mais de race ordinaire.

Quelques instruments sont perfectionnés, entre autres une batteuse du système Houillot du Chef.

Les fumiers sont faits de litière de pailles, curures de fossés, de cours, d'aires, feuillages, le tout mélangé et employé par dix charretées à trois chevaux par 44 ares.

On amende avec de la chaux à 400 hectolitres par an, en la mélangeant de terreaux et fumiers mis en tombes qu'on effondre, et, après avoir brassé plusieurs fois, on étend dans les champs et on laboure.

Les prés sont arrosés par les eaux des chemins et des champs ; ils sont fumés avec de la charrée à 2,000 kilogrammes par an, mélangée de terre.

Les labours sont bien faits, d'une profondeur de vingt centimètres et en sillons.

Outre les céréales (blé, orge et avoine), qui sont d'une belle qualité, on fait des pommes de terre, des haricots et des betteraves. On cultive, en dehors de l'assolement, du coupage mélangé de vesces, vescerons et avoines ; nous avons vu une pièce de 88 ares en luzerne plantée depuis cinq années, ayant été coupée trois à quatre fois l'an, et qui a encore un avenir de plusieurs années.

La cour est en terre et en pavés, elle est nivelée et bien propre ; l'habitation du fermier est confortable, les granges, étables et écuries sont spacieuses, bien disposées, avec un système d'aération hygiénique pour les bestiaux.

Les fosses à fumier, au nombre de deux, sont bien faites ; les fumiers y sont tassés et dans un bon état de fraîcheur, l'une des fosses au bout de l'étable aux bœufs, et l'autre au bout de la bergerie et à l'ombre d'un noyer.

Les purins coulent de l'étable aux bœufs par une rigole à une autre étable où ils passent par une grille disposée à cet effet, et vont, à l'aide d'un conduit souterrain, à la deuxième forme qui est au bout de la bergerie, puis, après en avoir arrosé les purins, ils s'écoulent dans les prés.

Les ustensiles aratoires sont ramassés sous un hangar fait par le fermier et à ses frais ; ce cultivateur entretient aussi à ses frais les voies et avenues d'exploitation, les barrières et clôtures des champs, le tout dans un bon état.

Cette propriété donne, année moyenne, 100 doubles-décalitres de froment par hectare, autant d'orge, et 180 d'avoine.

Les prés donnent 1,200 kilogrammes de bon foin par chaque 53 ares.

En résumé, cette exploitation est bien tenue, par une famille de cultivateurs intelligents, dont le chef s'inspire des meilleures méthodes pour améliorer et faire produire à la terre tous les fruits dont son sol est susceptible, sans l'épuiser. L'ensemble de la culture est parfait. La Commission a pensé que ce cultivateur méritait le premier prix de la troisième prime d'encouragement.

Huitièmement. — M. Bardet-Borillon, cultivateur à Saint-Germain-d'Arcé, est propriétaire de la moitié d'une ferme nommée la Nailleterie, située audit lieu, l'autre moitié étant échue à son frère par partage.

M. Bardet-Bourillon exploite son lot, qui se compose de 28 hectares 5 ares de terre, dont 2 hectares 51 ares en prés ; en outre, plusieurs hectares de landes et sapinières qu'il défriche.

Le père, la mère, deux enfants, dont un fils de dix-neuf ans et une fille de vingt ans, forment le personnel de cette exploitation ; il vous semblera, comme à nous, bien insuffisant pour l'importance de la ferme ; mais nous avons hâte de vous le dire, tous les membres de cette famille vivent dans un accord parfait, s'entendent et rivalisent d'efforts et de labeurs pour faire tout par eux-mêmes et à l'aide d'instruments perfectionnés, parce qu'ils y trouvent de l'avantage, dans leur intérêt commun sans doute, mais aussi pour s'éviter les désagréments et les soucis que subissent les cultivateurs obligés de se faire aider par des étrangers, qu'on trouve si difficilement.

L'assolement suivi par M. Bardet est quadriennal :

1^{re} Année : Pommes de terre, betteraves et navets, après bonne fumure ;

2^e Année : Blé après fumure de 175 kilogrammes de guano par hectare, mélangé de la cendre de chaux brassée avec des curures, feuilles, terres et poussiers.

3^e Année : Orge, avoine, betteraves et choux.

4^e Année : Trèfle, coupage mélangé de vesces, vescerons et avoine.

On fait un compost de fientes de volailles, de charrée et de cendres de bois pour fumer les prés, qu'on arrose très-ingénieusement au moyen de godets que fait mouvoir une machine à battre fabriquée par le mécanicien Sequard, du Mans.

La vacherie compte trois vaches laitières soumises à la stabulation permanente, trois veaux dont un petit taureau de race mancelle et un autre de race Durham, d'un père pur-sang avec une vache de même espèce, vendue depuis peu ; ces bestiaux sont magnifiques.

Deux porcs à l'engrais, de race craonnaise, font la porcherie, et deux chevaux, de race du pays, composent l'écurie.

On fait les engrais de curures d'étables après litière en cerveline, le tout mélangé de feuilles, balayures de cour et pous-siers, qu'on dispose par couches dans la fosse à fumier, recouverte ensuite d'une autre couche de marne, et ainsi de suite alternativement. Cette fosse à fumier est bien tassée, et en état de fraîcheur. On transporte ensuite cet engrais dans les champs, en l'y enterrant par un bon labour, et on y ajoute des terres de déchaintrages et des terreaux mis en tombes avec de la marne, le tout bien mélangé et remué à plusieurs reprises.

Les récoltes de cette année sont belles ; nous avons vu une pièce d'avoine, faite sur deuxième année de défrichement, qui est magnifique.

La cour et les bâtiments sont d'une grande propreté. L'écurie est bien aérée, mais il n'en est pas de même de l'étable, dont le plancher est trop bas.

Les instruments aratoires sont sous un hangar, à l'abri du soleil et des intempéries ; on y remarque la machine à battre dont j'ai déjà parlé, deux versoirs Bodin, une charrue Rosay, une herse Bataille, deux Valcour, un rouleau cylindrique et ses ustensiles, un buttoir sans rouelle, un trieur Peruollet, une

faucheuse, imitation Burdges, confectionnée par un constructeur du Mans.

M. Bardet et son fils font eux-mêmes une partie de ces instruments ; ils les réparent tous.

A force travaux et améliorations , résultant des défrichements qui ne sont pas encore tout faits, M. Bardet-Bourillon a augmenté prodigieusement le rendement de la ferme dont il n'a que la moitié. Louée tout entière, il n'y a pas encore longtemps, elle produisait 900 fr. par an. La portion de M. Bardet lui rapporte, année moyenne, 200 à 250 hectolitres de froment, orge et avoine en proportion, sans compter les racines, le chanvre, et le lin qu'il cultive aussi.

Ces faits sont patents, nous avons pu nous en rendre compte en visitant les terres et traversant les céréales sur pied. A plus d'un point de vue de ce qui précède, le laborieux cultivateur dont je viens de vous entretenir a bien droit aux encouragements de la Société, et la Commission lui a décerné le deuxième prix de la troisième prime.

Neuvièmement. — M^{me} la marquise de Pronleroy est propriétaire du château de la Cour-de-Broc, à Dissé-sous-le-Lude, dont dépend une exploitation rurale qui en est la basse-cour.

Composée de 35 hectares de terre labourable et 8 hectares de prés, et de 1 hectare 76 ares de vignes, de plant rouge de Bourgogne et blanc du pays, cette exploitation est dirigée par M^{me} la marquise de Pronleroy seule, à l'aide d'un laboureur-chef, qui n'est pas inspiré comme elle des nouvelles méthodes d'agriculture ; d'un autre aide, d'un valet de ferme, d'une vachère, d'une petite fille pour la garde des bestiaux, et d'une porchère qui fait la cuisine pour les gens de la ferme.

On est heureux de trouver une personne du sexe et de la condition de M^{me} de Pronleroy, ayant le goût de l'agriculture, cherchant, ainsi qu'elle le fait, tous les moyens d'améliorer et d'obtenir les plus belles productions, persuadée de cette vérité que les fruits du sol sont la juste récompense du cultivateur, et

que l'agriculture, le premier des arts, est une source de richesses et de bonheur. N'écoutant que son zèle, cette dame nous a conduits, le bâton rustique à la main, traversant champs de blé, prés, chemins, haies et fossés, cours et bâtiments, au milieu des bestiaux ; toujours à notre tête, expliquant avec clarté les méthodes qu'elle suit, et nous demandant avec gracieuseté, en la personne de notre honorable président, M. Guéranger, des conseils sur l'application.

M^{me} de Pronleroy suit l'assolement triennal ; elle a pour prairies artificielles de la luzerne, qu'on coupe trois à quatre fois l'an, et un mélange d'avoine, vesces et vescerons, qu'elle fait manger en vert et en sec.

Outre les céréales (blé, orge et avoine), elle fait des pommes de terre, betteraves, carottes, choux de Poitou, navets et haricots.

Elle fume ses prés, qui sont arrosés naturellement, avec balayures de cour, d'aires, terreaux et curures de fossés.

Les fumiers sont bien placés et suffisamment tassés dans la cour ; nous avons regretté que les purins s'en écoulassent un peu trop négligemment pour arroser un champ qui est au-dessous, où se trouvent aujourd'hui des betteraves champêtres.

Les instruments aratoires sont bons et suffisants, mais ils ne sont pas perfectionnés.

Les bâtiments de la ferme sont isolés de l'habitation de la propriétaire ; ils sont d'une propreté remarquable. On y voit : boulangerie, cave, fruiterie, et une laiterie dont les dispositions ne laissent rien à désirer, ce qui fait honneur à M^{me} de Pronleroy, qui la dirige en véritable ménagère la mieux expérimentée, et avec une propreté et un goût parfaits.

Onze vaches, dont 8 mères, de la race du pays, quatre taureaux, dont un de race demi-sang normand, et deux demi-sang Durham ; cinq génisses d'un an, dont une demi-sang normand, et six veaux de lait composent la vacherie.

La porcherie compte trois truies, dont deux de race anglaise

pur sang, l'une Middlesex, onze petits porcs de race anglaise, et un verrat pur sang anglais.

L'écurie a deux chevaux, une jument et son poulain, de race normande, un cheval de luxe pur sang, et deux autres chevaux du Gouvernement, qui lui ont été confiés à titre de dépôt, et qui sont dans le meilleur état.

Nous avons remarqué avec le plus vif intérêt le corps de bâtiment destiné à la vacherie, dont le projet est dû au génie vraiment agricole de M^{me} de Pronleroy, qui en a fait faire les plans et exécuter les travaux sous ses yeux. Il renferme une étable aux vaches, une chambre à l'herbe, un abat-foin avec un escalier qui y conduit, et sa dimension intérieure est de quatorze mètres de longueur sur huit de largeur. Les compartiments des bestiaux sont divisés par un trottoir qui traverse tout le bâtiment au bout duquel sont la chambre à l'herbe et l'abat-foin. Derrière cette chambre à l'herbe, se trouvent un espace réservé pour acculer tombereaux et herbes, et un chemin de charrette. Une porte, pratiquée dans l'un des murs de clôture, donne accès à un petit enclos au bout, destiné à faire prendre l'air aux élèves qui têtent et qui ne doivent manger de l'herbe qu'après être sevrés.

Les divisions à l'intérieur se composent de :

1° Deux emplacements en planches de chaque côté du trottoir, pour dix vaches, dont cinq par chaque emplacement, d'une largeur de six mètres dix centimètres.

2° Six cases, dont trois de chaque côté de ce même trottoir, d'une largeur de deux mètres chaque, pour six vaches avec leurs veaux, que M^{me} de Pronleroy, par un sentiment qui fait honneur à son cœur, ne veut pas laisser attachés, mais au contraire laisser libres.

Entre les deux premiers emplacements que je décris n° 1, et les six cases indiquées n° 2, est un corridor ou chemin de planches, élevé de trente-trois centimètres au-dessus du sol ; et au-dessous, des caves fermant avec trappes, d'une profondeur de deux mètres, pour dépôt de betteraves et autres racines

pour les bestiaux : on y descend par des escaliers pratiqués sous les trappes.

Un autre corridor, avec une porte d'un mètre de largeur à chaque case des emplacements indiqués chiffre 2, pour six vaches et leurs veaux, est disposé à l'autre bout près la chambre à l'herbe, pour la sortie.

Une cloison en planches, de 93 centimètres de haut, fait la clôture des emplacements des animaux de chaque côté du corridor, sous lequel sont les caves à racines, et la vachère venant servir les bestiaux, suit ce corridor et jette son herbe par-dessus la cloison qui fait muraille entre elle et ses vaches.

Il n'y a pas de râteliers; les mangeoires sont des auges faites de murs en pierres, encadrées dans du bois et pavées intérieurement en briques; elles sont établies séparément pour chaque lête dans les emplacements n° 1, et pour dix vaches ordinaires; ces auges sont d'une hauteur de cinquante-cinq centimètres sur une largeur de soixante centimètres, et dans une longueur de dix-huit centimètres. Les crèches des cases n° 2, pour six vaches et leurs veaux libres, sont identiquement de même, sauf qu'elles existent dans toute la longueur de ces cases.

A chaque bout de cette magnifique étable, se trouve un bassin destiné à recevoir les purins par des caniveaux faits exprès; sur chaque bassin, est placée une pompe pour tirer le purin et arroser la fosse à fumier dont la place est à côté. En outre, au moyen d'un tonneau, on arrose aussi les terres en mélangeant d'eau les purins.

La pratique de M^{me} de Pronleroy, appliquée à la théorie qui a fait concevoir et exécuter cette belle étable, aura pour résultat dix vaches laitières destinées à produire des élèves qui lui donneront six veaux, dont quatre bouvards, lesquels travailleront à trois ans et seront vendus gras à quatre. Gardant quatre veaux mâles tous les ans, elle aura tous les quatre ans, avec quatre bœufs gras, quatre de travail, quatre grands veaux et quatre de l'année : total, seize mâles. Les

deux autres veaux qu'elle gardera chaque année seront des femelles, destinées à remplacer ses vaches, qu'elle vendra à mesure qu'elles vieilliront. Si les six veaux naissent malingres ou d'un sexe opposé à celui qu'il faut, elle en trouvera d'autres qu'elle fera adopter par ses vaches et qu'elle élèvera selon son système; tel est le but qu'elle se propose et qu'elle n'a pas encore atteint, puisque son étable vient d'être faite.

Ce bâtiment a de nombreuses, belles et commodés ouvertures. Des fenêtres aérifères pour les bestiaux sont disposées avec volets mobiles et à bascules.

Tout ce que je viens de vous dire, Messieurs, ne peut vous donner qu'une faible idée du beau projet d'étable conçu par M^{me} de Pronleroy, qui le fait exécuter sous ses ordres et à qui tout le mérite doit en revenir. Pour s'en rendre parfaitement compte, il faut avoir visité ce bâtiment, ou tout au moins en avoir vu le plan.

M^{me} de Pronleroy tient elle-même une comptabilité simple, mais claire et régulière, de son exploitation agricole.

La Commission a été d'avis de donner un encouragement spécial à M^{me} la marquise de Pronleroy, par une mention très-honorable, en lui faisant hommage d'une médaille en vermeil, au nom de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.

Dixièmement. — M. Boulay, cultivateur à Solesmes, canton de Sablé, est fermier colon-partiaire, depuis quinze ans, de la métairie de la Tournerie, en la même commune, dont est propriétaire M. Landeau, maire de Solesmes.

Cette ferme, dont le sol est argilo-calcaire-ferrugineux, se compose de 30 hectares de terre labourable et de 6 hectares de prés.

Le mari et la femme, trois garçons et un valet de ferme, une vachère, un pâtre et un métivier composent le personnel.

Vingt-sept bêtes à cornes, y compris les élèves, dont deux vaches, de race mancelle pure, et le reste de race Durham

mélangée, un taureau ayant $15/16^e$ de sang, forment les étables de la vacherie.

Sept chevaux et un poulain $3/4$ de sang, et deux juments, de la race du pays, composent l'écurie.

Quatre truies, deux portières et deux de quatre mois, l'une des portières pur sang anglais, sont à la porcherie.

La bergerie est composée de neuf moutons, dont quatre mères, un bélier et quatre agneaux, le tout de race pure south-down.

Les instruments aratoires sont du pays ; ils comprennent notamment une machine à battre et un rouleau en marbre de 2,000 kilog. pour aplanir les prés.

Les bâtiments de l'exploitation sont d'une beauté et d'une propreté remarquables ; les écuries et les étables sont bien distribuées et parfaitement aérées, les râteliers et mangeoires sont le long des murs, avec des trottoirs de service. La grange est vaste, elle renferme une chambre à herbe ; de hautes et larges portes permettent d'entrer dans la grange avec voitures et chevaux. La cour est spacieuse et bien nivelée ; la fosse à fumier est bien tassée, mais elle manque de fosse à purins.

On cure les étables et les écuries tous les jours, et on dépose en tas sur la forme, par couches qu'on mélange de terreau, curures de fossés, feuilles et poussiers d'aires, puis on mène dans les champs en disposant ces engrais par tas espacés qu'on recouvre de terre, et un mois après on mélange avec de la chaux qu'on brasse deux fois, puis on étend, on laboure et on sème.

L'assolement est triennal ; outre les céréales (blé, orge et avoine), on fait des pommes de terre, choux, betteraves et citrouilles.

Pour plantes fourragères, on a des luzernes, trèfle, vesce-rans mêlés, et de la chicorée pour les porcs.

Les prés sont fumés avec des boues qu'on achète en la ville de Sablé. Un pré de 2 hectares aussi est drainé depuis vingt-cinq ans avec des drains en pierres ; il est irrigué naturelle-

ment par une mare, qui reçoit les eaux de la route. Un autre de 2 hectares est drainé en tuyaux et irrigué par des rigoles pratiquées exprès pour recevoir les eaux du chemin.

La comptabilité est tenue par le colon seul. Depuis quinze ans qu'il en est ainsi, pas la moindre difficulté ne s'est élevée entre lui et le propriétaire, ce qui fait honneur à l'un et à l'autre.

La Commission a trouvé que cette exploitation méritait une mention honorable, premier rang.

Onzièmement. — La ferme de la Cour-de-Sarcé, située à Sarcé, dont est propriétaire M. le comte de Sarcé, maire de Chemiré-le-Gaudin.

Cette propriété a été divisée en deux fermes égales, dont une est affermée 1,400 fr., plus les impôts, à M. Villoteau, qui s'est porté concurrent.

Cette exploitation renferme 19 hectares 80 ares de terres labourables, et 5 hectares 61 ares de prés.

La nature du sol est moitié sableuse et moitié argilo-siliceuse

L'assolement est partie biennal et partie triennal; nous y avons vu des seigles, froments, orges et avoines de la plus belle qualité, et 1 hectare 52 ares en choux de Poitou, le tout parfaitement labouré et net de mauvaises herbes.

Les bâtiments de cette ferme sont confortables et suffisants; les étables, les écuries et les toits à porcs sont bien aérés; le tout, ainsi que la cour, est bien propre. — Huit bêtes à cornes, dont un taureau Durham, cinq belles vaches laitières, de la race du pays, deux veaux et trois chevaux, de race normande, composent les sujets des étables et écuries. Neuf porcs et une truie, de race du pays, font la porcherie.

La ferme est plantée de noyers et de marronniers; on recueille, année moyenne, 120 doubles-décalitres de noix et 300 doubles-décalitres de marrons nousillards.

Les fumiers sont bien tassés dans la cour et à l'ombre; ils se composent de litières de chaumes, bruyères, curures de fossés et poussiers d'aires.

Les prés sont arrosés par des rigoles qui reçoivent les eaux naturelles ; on les fume avec un compost de feuilles, terreaux et terres provenant des curures des étables.

Villoteau est un cultivateur intelligent, laborieux et économe ; il sait mettre à profit les purins que son voisin est assez négligent pour laisser perdre, en les détournant du chemin public qui les reçoit, pour les réunir aux siens et les faire couler dans ses terres par une rigole qui traverse sa cour.

La Commission a été d'avis d'accorder à M. Villoteau une mention honorable, deuxième rang.

Douzièmement. — L'exploitation rurale de l'ancien château de Galerne, située à Dissé-sous-le-Lude, dont est propriétaire M. Corvaisier, est divisée en trois fermes, données à moitié fruits, mais dont la direction est réservée au propriétaire.

Cette exploitation se compose de 100 hectares de terres, qui étaient presque toutes en landes et bruyères.

L'une de ces fermes, nommée l'Arche, a pour colon M. Bourdin. Une autre, nommée le Vieux-Galerne, est exploitée par M. Chauvin. Et la troisième, nommée la Basse-Cour, est affermée à M. Boistard ; près de celle-ci, M. Corvaisier s'est fait une habitation personnelle avec une réserve de 5 hectares de terres labourables.

Non-seulement M. Corvaisier dirige et aide de ses conseils ses fermiers-colons, mais il choisit les instruments qu'il leur faut et fait l'avance du prix qu'ils coûtent. Ces trois fermes sont pourvues de bâtiments nécessaires à leur exploitation, mais ils laissent à désirer au triple point de vue de la distribution, de l'aération et de la propreté ; les planchers sont bas, les ouvertures mal disposées et sans aucune précaution dans l'intérêt de la salubrité, et par conséquent de la santé des animaux.

Les engrais sont mal placés dans les cours, et nulle part on ne trouve de fosses à purin.

Le personnel de l'exploitation de chaque ferme et de la réserve est suffisant.

Les étables et les écuries se composent : à l'Arche, de six

bêtes à cornes, des races mancelle et poitevine, deux chevaux, de race bretonne, une brebis et son agneau; au Vieux-Galerie, de dix-neuf bêtes à cornes, y compris les élèves, un taureau et une génisse, de race anglaise, deux chevaux bretons; à la Basse-Cour, de dix-huit bêtes à cornes, y compris les élèves, des races mancelle et poitevine, deux chevaux bretons, deux moutons, de race ordinaire, deux truies portières et huit porcs à engraisser, de race craonnaise.

Cinq vaches, des races mancelle et cholletaise mêlées de sang anglais, et cinq chevaux, de race bretonne, sont les animaux de la réserve.

Tous ces bestiaux sont beaux et de bonne qualité.

L'assolement des trois fermes et de la réserve est quadrienal; le sol des terres est léger, siliceux, graveleux et argileux.

En outre des céréales (blé, orge et avoine), on fait des choux de Poitou, betteraves, pommes de terre, navets et plantes sarclées. On fait aussi du trèfle, du coupage mélangé, et, en dehors de l'assolement, de la luzerne et du sainfoin.

On compose les fumiers d'une couche de marne mise avant la litière dans les étables et écuries, et de litières faites de bruyères, ajoncs et feuilles.

On cure les étables et les écuries toutes les semaines, et, quand le temps le permet, on transporte ces engrais dans les champs, où on les étend en les recouvrant de terre, sinon on les dispose en petits tas, recouverts aussi de terre.

Les instruments aratoires sont en partie perfectionnés; nous y avons remarqué des versoirs des systèmes Dombasle et Beauceron, coupe-racines, coupe-pailles, batteuse et concasseurs.

Les terres et les prés de ces fermes ont été prodigieusement améliorés: de landes et bruyères incultes on a fait des terres arables où nous avons remarqué de belles céréales; les terres ne produisent pas moins de 80 doubles-décalitres à l'hectare, et les prés 1,000 kilos de foin par 33 ares (une hommée), année moyenne.

M. Corvaisier a fait des chemins, allées et avenues d'exploitation rurale, sur ses trois fermes ; il a planté une grande quantité de jeunes arbres fruitiers, qui sont de la plus belle venue ; il a fait partout, et avec un soin qui lui fait honneur, des clôtures et barrières : en un mot, il a fait de très-belles et bonnes choses.

Ces améliorations sont dues aux amendements faits par M. Corvaisier, à sa bonne direction et aux soins intelligents de ses colons partiaires. — M. Corvaisier est dans l'usage de réunir chaque année ses trois colons, et d'établir entre eux un petit concours, en leur distribuant des primes d'encouragement ; c'est une très-bonne chose, que la Commission est heureuse de vous signaler. — Par ces motifs, la Commission a pensé qu'il méritait une mention honorable, troisième rang.

Treizièmement. — M. Gautier-Delaroche, propriétaire à la Fontaine, commune de Bazouges, fait valoir à moitié, sauf une réserve qu'il exploite seul ; le tout situé même commune :

1° Le Domaine, dont est fermier colon, sauf les réserves, François Autru, composé de 4 hectares 40 ares de terres labourables, 40 ares en prés, 5 hectares 40 ares en vignes, 18 hectares 25 ares en bois, et 2 hectares 10 ares en avenues, jardins et douves.

Les vignes, jardins, avenues, douves et bois, et un champ de 44 ares, sont la réserve de M. Gautier. — Le personnel de la famille Autru est suffisant pour l'exploitation.

Les bâtiments sont bien disposés, propres et beaux ; mais nous regrettons que les purins s'écoulent des étables et se perdent sans utilité, quoiqu'il y ait une fosse à purins, tout à fait insuffisante.

Dans une loge spéciale réservée au propriétaire, se trouve un magnifique pressoir à écrou mobile, en fonte, avec une vis verticale centrale fixée à la mée, dont nous avons pris la description avec dimensions exactes, que, dans la crainte d'être fastidieux, nous ne reproduirons pas ici. On y voit éga

lement douze belles cuves en chêne à cercles de fer, dont la plus grande est d'une capacité de soixante-neuf hectolitres.

Les vignes, en échelas d'un mètre, paraissent saines, belles et bien fournies ; le vin qu'elles rapportent est de couleur rouge ; elles produisent, année moyenne, deux cents hectolitres.

Le propriétaire fait un compost de feuilles provenant de ses bois, et de terreaux qu'il transporte dans ses vignes pour les fumer, ce qui produit le meilleur effet et lui épargne l'achat d'engrais.

Les céréales sont belles, mais on y voit beaucoup de mauvaises herbes, et surtout la folle-avoine. Nous avons remarqué sur ce domaine des pommes de terre magnifiques. Il y a aussi des betteraves d'une assez belle qualité.

Les bestiaux sont beaux et au nombre de quatre vaches laitières et un élève, de race mancelle.

2° L'Allée-Neuve, dont est colon partiaire M. Bidault, composée de 22 hectares 25 ares en terre labourable et 4 hectares 25 ares en prés.

Personnel suffisant pour l'exploitation.

Assolement triennal, dont blé, orge et avoine avec trèfle ou ray-grass, herbes, potages et coupage mélangé.

Bâtiments confortables, bien distribués, propres et en bon état.

Étables à corridor et avec râteliers et mangeoires qu'on sert par un trottoir, sans passer entre et derrière les bestiaux.

Fumiers composés de pailles, bruyères et feuilles, bien tassés dans la cour, mais les purins sont perdus par absence de fosse pour les recevoir. — Beaux bestiaux à cornes, au nombre de seize, de race mancelle, dont dix élèves, et un taureau de trois ans, de provenance de Château-Gontier, d'une beauté remarquable ; quatre sujets de race chevaline, dont une jument croisée par un pur-sang et qui en a un poulain.

Aux engrais plus haut indiqués on ajoute, pour fumer les céréales, de la chaux qu'on mélange à des terreaux et curures

de fossés mis en tombes, effondrées et brassées avant d'étendre dans les champs.

Les instruments aratoires sont du pays ; cependant on y remarque un scarificateur et une batteuse du système Bellanger. On pratique le déchaintrage partout.

On a planté de bons et nombreux arbres fruitiers.

Les récoltes en terre sont magnifiques et propres. Nous avons vu 1 hectare 76 ares de beau sainfoin, trèfle et ray-grass, et autant de pommes de terre Chardon très-belles.

Les labours sont profonds et bien faits.

Les prés sont fumés, mais arrosés naturellement.

M. Gautier tient lui-même la comptabilité des deux exploitations à moitié et de sa réserve ; il nous en a fait remettre un extrait que nous nous bornons à mentionner sans entrer dans les chiffres ; nous l'approuvons de se rendre ainsi compte, en engageant les autres cultivateurs à l'imiter.

La Commission a pensé que les cultures bien dirigées de M. Gautier méritaient une mention honorable, quatrième rang.

Quatorzièmement. — La métairie du Grand-Riz-Oui est située au Lude, à l'ouest et à un kilomètre de cette ville. M. le marquis de Talhouët en est propriétaire, et M. Denis-Désiré Bourget, fermier par bail de dix-huit années, dont sept restent à courir, pour un fermage annuel de 2,000 fr., et les impôts en sus.

Cette terre se compose de 71 hectares 75 ares 30 centiares de terre labourable et 92 ares de prés. 18 hectares environ, traversés par un ruisseau, ont une couche supérieure de terre forte, avec sous-sol de tourbe. Toutes les autres terres ont un sol sablonneux avec sous-sol graveleux. 12 hectares de terrain, dont le défrichement avait été commencé et abandonné par l'ancien fermier, ont été défrichés entièrement par M. Bourget.

On laboure en planches pour le blé ; le premier labour se fait au mois de mai, le deuxième fin juin, le troisième fin août,

et le quatrième fin octobre, pour semer en sillons d'un mètre quarante centimètres de large sur douze à quinze centimètres de profondeur.

On fume le blé par dix charretées ordinaires à quatre chevaux, et par hectare, de fumier de pailles mélangé de fientes de chevaux, de vaches et de brebis ; on enterre ces engrais avec le versoir au moment des semailles, faites à la volée.

On fait les labours pour orges et avoines, les premiers en novembre, et les seconds en mars, au temps de la semaille, faite aussi à la volée et couverte avec la herse à dents de fer. Ces céréales se faisant en retour de blé, on ne renouvelle pas les engrais.

Les prairies naturelles sont de 5 hectares 92 ares, et d'un rapport ordinaire.

On fait des prairies artificielles en luzerne, trèfle ordinaire et minette, vesces et trèfle incarnat ; on les fume par 250 kilogrammes de plâtre par hectare. On suit l'assolement triennal, ce qui veut dire que la même pièce n'est ensemencée en blé que tous les trois ans ; on renouvelle les engrais à cette période. Après le blé, on fait l'orge et l'avoine, et la troisième année les prairies artificielles sus-énoncées.

M. Bourget ne laisse pas son trèfle plusieurs années ; il le coupe une seule fois en juillet, après quoi il laboure pour préparer le blé dans la même année ; c'est le moyen, suivant lui, d'éviter la production d'herbes parasites.

Le personnel de la ferme est suffisant pour son exploitation.

Les instruments aratoires sont en partie du pays ; il y a des charrues et une fouilleuse du système Châteaudun, deux boues à cheval et des rouleaux cylindriques.

Nous avons regretté de voir ces instruments, qui sont bien confectionnés, laissés sans soin par le fermier, à la rigueur du soleil, bien qu'il ait où les ramasser.

Vingt bêtes à cornes, dont dix-huit vaches et deux taureaux, des races mancelle et poitevine, font la vacherie.

Cinq chevaux, de race bretonne, sont à l'écurie ; cent trente

moutons parqués, des races berrichonne et mérinos, font la bergerie ; et dix porcs, de race craonnaise, la porcherie.

Les blés et autres céréales en terre sont assez beaux.

Nous avons remarqué deux hectares de choux-vache de très-belle qualité, deux hectares en vesces, vescerons, jarousses et orge, dont la graine doit être moulue et mangée par les porcs, et une pièce d'un hectare, plantée des plus beaux topinambours.

La maison d'habitation du fermier, les étables, les écuries et les granges sont confortables, parfaitement suffisantes et bien distribuées ; la cour, au milieu, est vaste ; la forme à engrais est assez bien tassée ; cependant la Commission a vu avec peine que la cour était malpropre, remplie de pailles éparses çà et là, sans être ramassées, et que les purins sont perdus sans utilité aucune.

Les étables et les écuries sont mal soignées ; le jus y séjourne, sans qu'on en tire aucun parti ; en un mot, la bonne tenue des bâtiments ruraux, leur propreté si utile à la santé des bestiaux et à l'économie des engrais, laissent beaucoup à désirer.

La Commission a remarqué que des colzas de l'année avaient été laissés en partie dans les champs, où ils se perdaient faute d'être ramassés ; elle en a témoigné sa surprise au fermier, qui a donné pour moyen de justification un événement imprévu qui l'aurait éloigné de chez lui pendant quelques jours.

En raison des nouvelles méthodes de culture introduites par Bourget, originaire de la Beauce, dans le pays du Lude, et vu sa belle pièce de topinambours, plante si rare encore dans la Sarthe, bien que les avantages qu'elle présente soient nombreux et importants par les récoltes considérables qu'elle donne de tubercules propres à la nourriture de presque tous les animaux, et ne gelant jamais, plante qui réussit sur les terrains médiocres et résiste bien aux sécheresses, et dont enfin les feuilles sont une bonne nourriture pour les ani-

maux, et les tiges peuvent faire, soit de la litière, soit un combustible abondant, la Commission a été d'avis d'accorder à M. Bourget une mention honorable, cinquième rang.

Quinzièmement. — M. Beaudrier, cultivateur à Ligron, a su défricher deux hectares de terre labourable en ladite commune et, de bruyères qu'ils étaient autrefois, en faire des terres arables, où nous avons vu seigle, avoine et pommes de terre, qu'il a fumées avec du guano mélangé de pailles, bruyères, curures de fossés et feuilles. Il a créé un pré dans un fond, au milieu de pins, bruyères, sur un terrain en forme de cuvette, d'une étendue de 66 ares, pré qu'il a amendé et qui produit aujourd'hui 750 kilogrammes de foin. Ces améliorations faites par M. Beaudrier font honneur à son intelligence et à son zèle en agriculture; la Commission ne peut que l'engager à la persévérance.

Seizièmement. — M. Lambert, cultivateur en la même commune de Ligron, fait valoir avec beaucoup d'intelligence et d'économie rurale un petit bien qui lui appartient, nommé la Patrière, composé de 2 hectares 64 ares de terre labourable et autant de pré.

Son assolement est triennal, ses labours profonds, ses récoltes assez belles; il a surtout une belle pièce de pommes de terre Chardon.

Ses bestiaux sont du pays et d'une qualité ordinaire.

Il fume ses prés avec un compost de terre, feuilles, chaux et curures de fossés.

Ses purins coulent à des fossés où ils se mélangent à l'eau qui s'y trouve et vont par des rigoles arroser les prés.

Nous n'avons rien à vous dire de plus. — Cependant, encouragé par une indication vague de M. Lambert, j'ai cherché et trouvé un rapport de l'un de nos honorables collègues, M. de Hennezel, secrétaire de la Commission hydraulique, fait en 1849, qui signale ce cultivateur de Ligron comme ayant reçu une prime de 25 fr. pour irrigations établies dans son pré par des eaux pluviales.

Dix-septièmement. — Le lieu du Domaine, situé commune de Viré-en-Champagne, composé de 19 hectares 80 ares de terre labourable, et de 2 hectares 34 ares de pré, appartient à M. Moreau, dudit lieu, qui le fait valoir à moitié fruits avec M. Jean Joly, cultivateur, qui l'occupe.

Le sol des terres est en partie doux et léger, et autre partie peu profond et sur roc de marbre.

Sans assolement régulier. Labours bien faits et profonds. Guérets pour maïs et moutarde, chanvre, pommes de terre, avoine d'hiver, vesces, vescerons, coupage mélangé dont partie pour graine, carottes, betteraves, orge bien plantée de trèfle, beau froment, maïs avec mauvaises herbes, blé anglais de médiocre qualité, choux de Poitou, belle avoine, trèfle et ray-grass déjà coupé une fois, chicorée sauvage pour les porcs.

Telle est la culture de cette ferme.

Chaux mélangée de fumiers ordinaires, bien tassés, placés à l'abri du soleil, mais sans bassin pour les purins qui s'écoulent par le fossé du chemin à un pré trop éloigné de là pour ne pas se perdre dans le parcours. Tel est le système d'engrais et de fumure.

Bestiaux à cornes, dont partie croisée de race anglaise, chevaux dont un de race bretonne et les autres de race normande, beaux, et en quantité suffisante pour l'exploitation.

Moutons produisant de belle laine, dont on nous a montré une toison de sept à huit kilogrammes.

Instruments aratoires dont quelques-uns perfectionnés, notamment houe à cheval, système Bodin, coupe-racines et machines à battre, système Houillot du Chef, bien confectionnés et assez nombreux.

Personnel qui répond aux besoins de la culture ; bâtiments confortables, propres, bien divisés et bien aérés.

Telle est, Messieurs, la composition de cette ferme, dont le colon nous a paru un homme intelligent, laborieux et économe.

Dix-huitièmement. — Le lieu des Mézières, situé à Fercé,

composé de 44 hectares de terres labourables, 7 hectares 48 ares de prés et 88 ares de sapins, bruyères et landes, appartient à M. le comte de Sarcé, maire de Chemiré-le-Gaudin, qui l'affermé à M. Legay, cultivateur, pour 1,800 fr. par an, avec bail de neuf années, dont cinq restent à courir.

L'assolement est quadriennal. — Le personnel est suffisant pour l'exploitation.

Les étables comptent vingt-neuf bêtes à cornes, dont six vaches, six bœufs de travail, sept bouvards, un taureau, sept veaux de l'année, deux génisses, le tout de race mancelle et de belle qualité.

L'écurie a cinq chevaux et deux poulains, de race du pays, et la porcherie deux truies et sept mâles, de race craonnaise.

Engrais de litières, bruyères, terreaux, balayures et pous-siers. Bâtiments propres, bien distribués et bien tenus. — Cour vaste et en bon état.

Instruments aratoires ordinaires, parmi lesquels, machines à battre, système Bellanger, de Sablé, charrues à épaules mobiles, pouvant servir de fouilleuse, herse à dents de fer et à deux faces, à plat et en rond.

Récoltes consistant en blé, orge, avoine, pommes de terre Chardon, choux de Poitou, betteraves, citrouilles et sarrasin, maïs, trèfle et sainfoin.

Verger de 66 ares, planté de jeunes pommiers.

La terre produit, année moyenne, 40 doubles-décalitres de froment par 44 ares.

Le fermier est un cultivateur laborieux, intelligent et zélé ; nous devons dire qu'on laisse reposer sans utilité beaucoup de terres qui restent en jachères et se couvrent de chardons.

Dix-neuvièmement. — M. Destouches, minotier à Solesmes, fait valoir 6 hectares 26 ares de terres labourables détachées, et 6 hectares 60 ares de prés, améliorés avec engrais de la minoterie et arrosés naturellement par des rigoles d'irrigation, le tout à l'aide d'un directeur, M. Dominique Babeaux.

Les bâtiments de l'exploitation rurale sont bien propres et

en bon état ; nous y avons vu dix belles vaches, des races mancelle et cotentine, et douze porcs à l'engrais, des races mancelle et craonnaise.

On a le tort de perdre les purins en les laissant aller dans la rivière.

Beau froment, orge plantée de trèfle, pommes de terre Jouannette, mal buttées, choux de Poitou, chanvre, betteraves à globe jaune repiquées, beau trèfle de l'année : telle est la culture, bien dirigée du reste, de M. Destouches. Trois pièces de terre de 2 hectares ont été drainées.

Vingtîèmement. — M. Landou est propriétaire-cultivateur à Thorée ; il s'occupe plus spécialement de la culture des pommiers que de celle des céréales ; il dirige son exploitation lui-même et n'emploie que des journaliers. Cependant il a une vachère.

Il a trois vaches, une truie et un âne.

Ses terres sont ensemencées dans un sol malpropre, rempli d'herbes.

Ses choux de Poitou, haricots, citrouilles, pommes de terre, partie espèce Chardon, sont beaux.

Ses vignes sont passables ; il cultive la chicorée sauvage et le topinambour.

Ses bois sont négligés ; l'essence de Hollande envahit le terrain par ses racines traînantes, qui s'étendent à des distances considérables. Le bouleau vient bien, mais les sujets sont trop rapprochés. Les marronniers sont à l'état d'essai, les noyers peu soignés.

Les pommiers sont nombreux ; les vieux sont en bon état, mais les jeunes ont besoin d'être épluchés.

Vingt-unièmement. — Nous avons terminé nos visites des vingt-une exploitations rurales admises à concourir, par la ferme du Grand-Beau-Chêne, située à Tassé, dont est propriétaire, faisant valoir, M. Tricot père.

Elle renferme 44 hectares, dont 30 de terres labourables et 3 en prés.

C'était une terre négligée depuis plusieurs années, mais elle est sensiblement améliorée aujourd'hui par les soins intelligents de M. Tricot et de son fils.

Le personnel de la ferme est suffisant pour bien cultiver et faire valoir.

Trente bêtes à cornes, dont une a un peu de sang Durham ; cinq chevaux, un poulain très-beau de deux ans, de la race du pays, et une jument, de race percheronne, sont les sujets des étables et écuries.

Instruments aratoires ordinaires, mais avec machines à battre.

Habitation de ferme peu confortable, mais on en fait une nouvelle.

Cour dont le terrain est inégal, mais on commence à la niveler. Fosse à fumier bien faite et bien tassée, écurie, étables et granges bien disposées.

Purins recueillis, se rendant à la fosse à fumier par des rigoles et ensuite dans les prés.

Chemins et allées d'exploitation en bon état.

Une grande allée d'exploitation se dirige de la cour au chemin communal de Tassé à Pirmil, mais sans utilité actuelle pour l'exploitation, tant ce chemin communal est en mauvais état.

Défrichement d'un énorme pâtis qu'on a défoncé, labouré et ensemencé, après fumure de terre, terreaux et chaux mélangés.

Fumure des prés avec curures de fossés, balayures d'aires et de cours, le tout mélangé de chaux, mis en tas et brassé.

Dans une pièce de 4 hectares, couverte de bruyères, on a pratiqué une tranchée dans toute la longueur, rasant les buttes et employant les terres, après les avoir remuées, afin de faire un pré ; on a déjà commencé par une étendue de 33 ares qu'on a nivelée, labourée et plantée de vesces et vescerons de bonne préparation pour un pré.

Quatre pièces de terre sont drainées au moyen de tuyaux en

terre cuite d'où les eaux coulent par une large tranchée pour arroser les prés. Un champ d'un hectare, en trèfle pacagé, est drainé au moyen de fagots de bois ou fascines.

Les céréales (blé, orge et avoine), pommes de terre Charodon, choux de Poitou, haricots et citrouilles sont de très-belle qualité. Les plantes fourragères, luzernes, trèfle, coupage mélangé, sont bien fournis. On se dispose au déchaintrage, qu'on a déjà commencé. Beaucoup de jeunes arbres fruitiers ont été plantés et sont de bel avenir.

En un mot, cette exploitation deviendra l'une des plus belles fermes du pays, grâce aux soins de son propriétaire, qui l'a achetée depuis peu de temps pour l'habiter et la faire valoir avec son fils, tous deux s'inspirant des nouvelles méthodes d'agriculture. La Commission a encouragé MM. Tricot père et fils en cette voie, en les engageant à continuer ces améliorations, dont ils seront payés au centuple par les produits qu'ils retireront de la terre qui en est l'objet.

Exploitations rurales hors concours.

Votre Commission, Messieurs, devait-elle quitter l'arrondissement de La Flèche sans visiter certaines exploitations rurales dirigées par leurs propriétaires qui se sont faits agriculteurs (vous devinez déjà les noms), et qui, par des motifs que nous n'avons pas à apprécier, ne se sont pas fait inscrire au concours? — Elle ne l'a pas pensé. — Nous avons voulu voir, pour vous en faire un rapport, les cultures de MM. le marquis de Talhouët, membre du Conseil général, député de la Sarthe, Courtüller, président du comice agricole de Sablé, de Charnacé, propriétaire à Auvers-le-Hamon, et de la Porte, maire d'Oizé, membre du Conseil général de la Sarthe.

1° M. de Talhouët.

La ferme de Malidore, située au Lude, est exploitée sous sa direction. Elle se compose de terres arables, plantureuses, d'une végétation luxuriante, et des plus beaux prés.

Les terres arables sont cultivées par bandes, sans séparation, et ensemencées de froment, avoine, millet, pommes de terre précoces Chardon, choux, citrouilles, betteraves, carottes, le tout en bon état et de la plus belle qualité.

Les prés sont couverts d'irrigations on ne peut mieux distribuées et alimentées au moyen d'un béliet hydraulique. On voyait encore dans la prairie une faneuse prête à fonctionner. Le foin de ces prés est abondant et de première qualité.

Nous regrettons, Messieurs, de ne pouvoir nous étendre davantage sur la nature, la culture et la direction de cette belle exploitation que nous n'avons pu voir qu'en passant, M. le marquis de Talhouët étant absent lors de notre séjour au Lude.

2^e M. Courtiller.

En nous rendant de Précigné à Solesmes, nous sommes entrés à la ferme du Perray-Neuf, qui lui appartient et qu'il fait valoir. M. Courtiller est un cultivateur de 35 ans d'expérience. Les terres de son domaine du Perray-Neuf offrent les natures et compositions du sol les plus diverses. Il fait valoir lui-même, ou sous sa direction personnelle, donnant ses ordres partout et pour tout, 75 hectares de terres labourables.

Il a défoncé en 1846, ses terrains jurassiques calcaires, avec sous sol de roche, et obtenu une profondeur arable susceptible de bonne culture; drainé, par moitié, le terrain profond et plus riche, se ressentant du mouvement calcaire; drainé partout les terres argilo-sablonneuses, avec sous-sol argileux, qui retenaient l'humidité; défriché, défoncé et amendé des terrains siliceux plantés de bruyères; défriché des bois sur sol sablonneux d'une grande profondeur, et cependant retenant l'eau; assaini ce sol par un bon drainage à l'aide des instruments aratoires les mieux perfectionnés, et au moyen d'amendements bien compris. M. Courtiller tire de ses terres, qui sont aujourd'hui de première qualité, les plus beaux et les meilleurs produits de toute espèce.

Les prés ne donnent pas moins de 3,500 kilos de foin par hectare. Neuf hectares n'avaient pas grande valeur ; ils doivent leur fécondité à des défrichements et à des amendements. Les autres, en grande partie, la doivent à la création de rigoles d'irrigations qui peuvent servir dans les temps les plus secs.

L'assolement est forcément varié, comme les terrains de composition si diverse.

Terres excessivement calcaires.

Dix hectares de sainfoin, dont un cinquième défriché et un cinquième nouvellement planté ; avoine sur défrichement après un seul labour à plat, avec hersage énergique, donnant en moyenne 40 hectolitres à l'hectare. Cette partie défrichée est soumise ensuite à la culture alterne : froment, racines, plantes fourragères.

Terrains plus profonds, légèrement calcaires, argileux, sablonneux.

Culture alterne, froment, orge, avoine, trèfle, plantes fourragères, légumineuses, etc. — Eu général, seulement portant froment, et un huitième, orge et avoine.

Terrains siliceux.

Un tiers méteil ou seigle, seigle-fourrage, un tiers trèfle de Roussillon avec navets ; le tout semé avec un hersage énergique aussitôt l'enlèvement des gerbes ; un tiers pommes de terre, choux moelleux, sarrasin et blé noir, fourrage.

Le sous-sol des céréales, froment, orge et avoine, ne dépasse guère les deux cinquièmes de l'étendue du domaine ; les froments, après des récoltes fumées partout, parce qu'on applique la chaux et les fumiers à celles qui précèdent la culture des céréales, sont toujours d'une belle venue, et le rendement en

grain est au moins autant, sinon plus considérable, que si on eût semé une grande étendue.

M. Courtiller fait peu de compost; ses fumiers et la chaux employée comme amendement dans la proportion de quarante hectolitres à l'hectare, seulement sur les terres non calcaires, mélangés par le labour et les hersages, se trouvent mêlés dans toute la profondeur de la terre arable. Les plantes de toute sorte réussissent ainsi admirablement. Les racines, à mesure qu'elles s'enfoncent, trouvent ainsi partout une nourriture égale et proportionnée à la croissance de la plante; avec cette méthode, le blé verse peu, sa tige est moins étiolée, plus dure, et se soutient mieux.

Les étables se composent de soixante-quinze têtes de bétail; le nombre est réduit à soixante-dix quelquefois; mais quelquefois aussi il s'élève au-dessus de quatre-vingts, suivant les ventes. On élève de vingt à vingt-cinq veaux, et aussi des poulains. Les chevaux sont au nombre de quinze à vingt, ceux de luxe compris. La porcherie donne en moyenne une vente de soixante à quatre-vingts pores; la bergerie est de cinquante-six têtes, de race d'Isley.

Les bâtiments de vacherie et écurie forment un corps principal, à cinq divisions à l'intérieur.

Etable aux vaches et aux veaux, à deux rangs et par cases; trottoir de service au milieu. Au bout, une autre de même disposition avec chambre à l'herbe entre les deux. Etable aux bœufs à un rang, avec crèche et râteliers par cases, trottoir derrière les animaux, chambre pour le bouvier, et un abattoir. Une autre étable à un rang, avec crèches et râteliers par cases aussi, trottoir de service derrière les animaux.

Ecuries à cases, chambres de palefrenier et charretier.

La porcherie est divisée par toits avec portes à volets permettant le pansement, partie à l'intérieur, partie à l'extérieur.

La bergerie a deux compartiments, l'un pour les brebis, l'autre pour les agneaux.

M. Courtiller a de nombreux et très-beaux instruments ara-

toires perfectionnés , savoir : une machine à battre , deux coupe-racines, trois hache-pailles, quatre charrues, de système Bodin, deux herses Valcourt, deux herses demoiselle, une autre herse s'ouvrant et se refermant à volonté pour les lignes de plantes sarclées, deux buttoirs, une herse Bodin, un râteau américain et une herse de l'invention de M. Courtiller, et dont nous allons parler tout à l'heure.

Nous avons vu fonctionner à merveille, dans une prairie, le râteau en fonte dit le râteau américain perfectionné de Rawnel, conduit par un seul cheval , et dirigé par deux hommes , dont un petit valet ; ce râteau ramasse admirablement le foin et avec une telle célérité, que dans un seul jour il peut râteler au moins vingt hommées de pré fauché.

Nous avons vu fonctionner aussi dans une grande pièce de terre labourée en sillons, plantée de choux de Poitou et à moelle, l'instrument aratoire de l'invention de M. Courtiller, plus haut cité. C'est une herse de forme allongée, à bras de charrue, ayant cinq dents en fer, d'une longueur suffisante pour faire un bon et profond hersage des cultures. Ses roues sont hautes, minces et rapprochées ; elles permettent le hersage dans les sillons avec un cheval conduit par un aide d'agriculture, sans endommager les plantes, choux, pommes de terre et autres. Cet instrument fonctionne bien, et avec une grande facilité. Il peut servir de fouilleuse, d'extirpateur, de houe à cheval. Il est préférable même à ce dernier instrument, qu'on n'emploie que sur les terrains en planches et non en sillons, tandis que l'on peut faire partout usage de celui de M. Courtiller.

M. Courtiller est un agriculteur expérimenté, capable, et d'un zèle infatigable. Président du comice agricole du canton de Sablé, il encourage l'agriculture de ce pays par son exemple, et en propageant les meilleures méthodes, les meilleurs procédés agricoles.

Nous ne terminerons pas, en ce qui touche M. Courtiller, sans vous prier de vous associer à nous en lui adressant des

remerciements pour avoir, par un zèle désintéressé, fait imprimer et afficher à ses frais, dans toutes les communes de la circonscription du comice cantonal de Sablé, le programme de votre concours dans l'arrondissement de La Flèche.

3^e M. de Charnacé.

Ce propriétaire-agriculteur, qui habite Auvers-le-Hamon, est renommé pour l'ensemble de son exploitation et de ses belles cultures. Il reçut en 1887, lors du concours régional de la Sarthe, la grande prime d'honneur offerte par S. Exc. M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce.

La Commission n'a pas eu l'honneur de rencontrer M. de Charnacé, mais, assistée de l'un de ses hommes de service, elle a pu visiter la belle agriculture de l'exploitation qu'il dirige, voir ses magnifiques et nombreux bestiaux, examiner ses instruments aratoires, notamment un très-beau rouleau Croskill de système Bodin, un semoir perfectionné à sept socs, de Jaquet Robillard, d'Arras, un ventilateur de Ménard, de Bolz (Maine-et-Loire), une machine à battre de Lotz aîné, exigeant assez peu de tirage pour fonctionner avec deux chevaux, et une charrue du Brabant, de système Valerand, qui a fonctionné devant nous, et à notre grande satisfaction, dans un champ où nous nous sommes transportés à cet effet.

La bonne direction donnée par M. de Charnacé à son exploitation rurale, ses admirables cultures dont nous avons pu juger par la visite que nous avons faite de quelques champs, ses beaux bestiaux de race, et les instruments perfectionnés qu'il emploie, tout cela justifierait pleinement, s'il en était besoin, la grande prime d'encouragement qu'il a eue en 1887. Depuis que nous sommes revenus, M. de Charnacé nous a fait parvenir, sur notre demande, les renseignements suivants sur sa belle exploitation du Plessis, qui se compose de 42 hectares 88 ares, dont 52 hectares 40 ares de terre labourable et 10 hectares 48 ares de prés.

L'assolement est de quatre ans, 3 hectares sont en luzerne hors de l'assolement, et y rentrent quand la prairie est usée.

pour être remplacés par trois autres ; c'est donc 29 hectares 40 ares qui sont en culture, ou environ soixante journaux de 50 ares, et alors chaque sole est de 15.

1^{re} Année : Racines, betteraves, choux, pommes de terre ;

2^e Année : Orge ou avoine, avec graine de trèfle ;

3^e Année : Trèfle ;

4^e Année : Froment.

La grandeur des soles est variable, en ce sens que l'une peut contenir quelques journaux en plus et l'autre en moins, soit à cause de la contenance des champs ou pour une autre raison.

En outre des quatre soles, des cultures fourragères dérobées, seigle, vesces ou trèfle incarnat, navette, etc., sont pratiquées sur cinq à six journaux de la sole qui apporte le froment et qui doit être en racines au mois de juin suivant. Ainsi, sur 42 hectares 88 ares, 30 hectares 48 ares sont employés à la nourriture des bestiaux, comme il suit :

Prairies permanentes	10 H. 48 A.
Luzerne.....	3 »
Trèfle.....	7 »
Racines	7 »
Récoltes fourragères dérobées.....	3 »

Omettant les 3 hectares de récoltes dérobées qui ne doivent pas faire double emploi, il reste en culture 15 hectares 52 ares destinés aux céréales d'hiver et de printemps.

Emblavures et rotations de 1862.

1 ^o Racines.	7 H. 30 A.
2 ^o Orge et avoine.....	6 52
3 ^o Trèfle à faucher.....	6 91
4 ^o Froment.	8 41

en plus, la luzerne hors d'assolement et les récoltes dérobées.

Les terres ont été drainées en 1851, 1852 et années suivantes ; on pratique encore de nouveaux drains quand le besoin s'en fait sentir ; le terrain était très-humide, même

sourceux ; certains drains coulent six à sept mois sans interruption.

Les prairies sont irriguées au moyen de barrages pratiqués sur la petite rivière du Treulon. Les drains sont reçus dans un réservoir, et de là dirigés avec des tuyaux de drainage sur les parties élevées des deux prairies.

Bestiaux.

Race bovine, quarante-quatre ; chevaux de travail, quatre, plus un poulain de dix-huit mois ; chevaux de luxe nourris sur la ferme, quatre ; porcs, treize.

Jusqu'à cette époque, quatre chevaux ont suffi pour le travail, avec l'adjonction de deux bœufs : sans cela un cinquième serait indispensable.

Les animaux sont soumis à la stabulation permanente la plus grande partie de l'année ; ils pâturent le regain et rentrent dans les premiers jours de novembre. Les jeunes sortent dans la cour, l'hiver, pour prendre de l'exercice, quand le temps le permet.

Du mois de novembre au 10 avril, les animaux reçoivent paille et foin, avec addition de betteraves ; la ration des bœufs et des vaches varie de 25 à 50 kilogrammes par tête et même plus, en proportion du volume des animaux. D'avril à juin, les animaux consomment les fourrages dérobés ; du mois de juin au mois d'août, les luzernes de première et deuxième coupes ; en août et septembre, ils sont dans les regains et reçoivent un peu de nourriture sèche à l'étable ; ils continuent pendant le mois d'octobre, et alors on commence à leur donner en outre des feuilles de choux. Au moment du sevrage, les veaux reçoivent un peu de son ou de farine d'orge, mélangée parmi les betteraves.

Sous l'influence de ce régime, les animaux du Plessis se sont singulièrement améliorés. Parties d'une souche dont le sujet avait coûté 110 fr. à M. de Charnacé, certaines vaches ont trouvé prix à 600 ou 700 fr., et la moyenne n'est pas au-des-

sous de 400 fr. Le cheptel des animaux, qui était de 2,000 fr. en 1831, en vaut plus de 15,000 en ce moment. Mais il faut noter que la superficie de la ferme du Plessis a été augmentée d'un tiers par l'adjonction de nouvelles terres.

Depuis dix ans, les chevaux de la ferme mangent chacun de dix à douze kilogrammes de betteraves par jour, et s'en trouvent très-bien. En 1856, les foin furent vasés et passés à la machine à battre ; beaucoup de poussière étant restée adhérente, les betteraves furent essayées pour éviter la pousse. Le bon résultat obtenu fait que l'on a continué. Les chevaux sont en bon état et ne mangent jamais d'avoine, même pendant les plus forts travaux ; leur nourriture se compose de foin et de betteraves l'hiver, et de foin et de verdure l'été.

Le fumier est mené tous les quatre ans sur le quart des terres, dans la sole qui produit les racines. Depuis quelques années, on répand un peu de chaux sur la moitié de la sole d'orge ou sur les luzernes, ce qui suppose un huitième de terres chaulées.

4^e M. de la Porte.

Sa propriété, nommée Montaupin, est située à Oizé ; il la fait valoir lui-même, à l'aide d'ouvriers cultivateurs ; cette exploitation se compose de 90 hectares de terre labourable et de 16 hectares 83 ares de prés ; il a 1 hectare de vigne, de l'espèce de Bourgueil, plantée il y a trois ans.

Le sol des terres de M. de la Porte est doux, peu profond et siliceux, avec un sous-sol graveleux ; son assolement est en partie sexennal.

Son labourage est profond et en sillons, méthode qu'il préfère à la planche, par plusieurs motifs qu'il nous a expliqués, et notamment parce que le grain se trouve mieux enterré, moins exposé au pillage des granivores, et par conséquent mieux fourni et plus abondant.

La rotation quadriennale se fait ainsi :

1^{re} Année : Racines ;

2^e Année : Orge plantée de trèfle ;

3^e Année : Trèfle ;

4^e Année : Blé.

Celle sexennale se décompose de la manière suivante : les quatre premières années, comme à l'assolement quadriennal ; cinquième et sixième années, pommes de terre et topinambours ; chanvres, vesces et vescecons en dehors de l'assolement.

On fume les racines la première année de rotation ; il serait peut-être préférable, suivant nous, de faire des plantes sarclées avant le blé, pour l'affranchir des mauvaises herbes.

Les engrais se composent de litières, curures de fossés et de cours, poussiers, feuilles et feuillages, terreaux, terres du déchainage qu'opère M. de la Porte, le tout mélangé de chaux, mis en tombes, effondré et brassé.

Quand il emploie ses fumiers ordinaires avec la chaux dans les champs, M. de la Porte intercale la chaux entre ses fumiers, dans une proportion de vingt-quatre hectolitres à l'hectare ; il laboure profondément en mélangeant le fumier et la chaux dans la terre qu'il herse en travers, et fait ensuite un nouveau labour.

Ses récoltes en terre sont magnifiques ; il a su défricher et amender la plus grande partie de ses terres, qui, plantées de bruyères, landes, sapins et châtaigniers, sont devenues des terres arables et productives. Nous avons vu 8 hectares de belle avoine sur deuxième année de culture après défrichement.

M. de la Porte a du trèfle attaqué par une plante parasite, la cuscute, qu'on ne cherche pas assez à détruire, ce qu'il serait bien essentiel de faire.

Il a des pommes de terre Chardon de la plus belle qualité, et pense que cette variété est préférable aux autres, au double point de vue du rendement et de sa nature moins accessible à la maladie. Comme pomme de terre rurale, elle est bonne et s'acclimate à notre pays. Il a remarqué qu'elle était un peu plus difficile à cuire que les autres.

M. de la Porte a 8 hectares 80 ares des plus beaux topinam-

bours, et 4 hectares 40 ares des plus belles disettes (betteraves), dont la fane est haute et bien verte ; nous avons mesuré le globe de l'une de ces disettes, qui ne sont pas à leur maturité à beaucoup près, elle avait 40 centimètres de tour.

Pour fourrages d'hiver, M. de la Porte fait manger les topinambours par ses bestiaux, qui tous en sont friands, et comme ce tubercule ne gèle jamais, il l'arrache et le leur donne en tout temps ; sa tige est employée comme litière. La tige de ses disettes est mangée aussi par ses bestiaux. Il recueille les racines au mois de décembre et les met en tas dans un appartement destiné à cet effet. Lors des gelées qui rendent impossible l'arrachage du topinambour, il fait manger à ses bestiaux des betteraves ; il en résulte qu'ils ont toujours à manger l'hiver, soit des betteraves, soit des topinambours.

Les bâtiments d'exploitation sont confortables, cour spacieuse au milieu ; étables et écuries bien aérées ; granges vastes, pouvant recevoir les voitures attelées, en cas de mauvais temps.

Bel et commode abreuvoir au bas de la cour.

Etable aux vaches, à corridor avec compartiment en bois pour chaque bête qu'on sert par ce corridor, qui est exploité lui-même par une porte à l'un des bouts ; une grande feuëtre d'aération est à l'autre bout.

Grange à herbe au milieu de ce corridor, qui, se trouvant élevé pour le service des bestiaux, a une autre exploitation en pente planchéiée pour communiquer à l'intérieur de l'étable et les faire sortir par des portes donnant sur la cour.

Les toits à porcs sont disposés d'après un projet très-ingéneusement conçu par M. de la Porte et exécuté par lui en 1827. C'est un bâtiment long, en pierre, avec couverture et plancher ; le sol est pavé dans toute l'étendue du bâtiment, au milieu duquel est ménagé dans toute la longueur un large trottoir s'exploitant par une grande porte d'entrée, à l'un des bouts sur la cour ; à l'extrémité opposée, s'ouvre une large fenêtre d'aération. De chaque côté du trottoir, on compte dix

compartiments avec clôtures solides en bois de chêne, et d'une hauteur commode et convenable pour deux porcs ; les auge^s qui s'y trouvent sont servies par des ouvertures à trappes mobiles, s'ouvrant et se fermant à volonté par le trottoir. Des portes pratiquées latéralement à l'extérieur servent à l'entrée et à la sortie des animaux, et au-devant de ces portes sont des parcs pavés en pierre et clos de murs, où l'on fait prendre l'air aux porcs, en y disposant de la paille pour qu'ils puissent se coucher. Les animaux y sont parfaitement à l'aise, et la porchère peut les faire rentrer dans les toits quand elle veut. On cure les toits et les porcs, et on les nettoie à volonté sans être gêné par les animaux.

M. de la Porte achète des porcs maigres, de race craonnaise, pour les vendre gras ; il n'en a jamais moins de quarante.

Il possède trente-huit belles bêtes à cornes, de diverses races.

Sont attachés à son exploitation : un travail pour ferrer les bœufs, un atelier de forge pour la confection et le raccommodage des instruments aratoires, et un atelier de charronnage, le tout dirigé par M. de la Porte, qui met lui-même la main à l'œuvre, et qui, en cas de besoin, se fait aider par des ouvriers de l'art.

Il a en outre une bascule disposée et placée pour peser les voitures entières de paille, foin et autres marchandises, et un immense rouleau, avec une auge en granit pour écraser les pommes et autres fruits.

Les instruments aratoires de M. de la Porte sont nombreux et perfectionnés. Il possède les charrues Charlot, la herse Valcour, le versoir Legris, la herse ronde pour aplanir les sillons, des fouilleuses Marchand, la herse demoiselle, des bntoirs Dombasle, une houe à cheval, un générateur pour cuire les racines, un extirpateur, un coupe-racines de son invention avec cylindre à trois lames et dont la trémie permet le dégagement instantané des racines coupées, sans encombrement. Nous avons vu deux machines à battre, dont une de

système ordinaire et l'autre du système Bellanger, de Pontvallain ; cette dernière batteuse a en même temps un nettoyage, le tout mû par quatre chevaux. Assise sur un plancher, elle communique par une courroie à un tarare au-dessous, de sorte qu'on peut battre, nettoyer et vanner en même temps et dans un seul jour 1,200 gerbes de grains.

Telle est, Messieurs, l'exploitation dirigée par M. de la Porte, seul, sous ses yeux et avec ses ordres. Comme nous, vous reconnaîtrez que c'est un habile agriculteur, un homme expérimenté, qui sait appliquer à la pratique les meilleures méthodes qu'il a puisées dans la théorie.

Enfin, Messieurs, la Commission a cru devoir récompenser, en votre nom, un homme plein de zèle et de dévouement pour les améliorations agricoles ; qui, dans un semis fait par son parent, M. Chardon, a su distinguer une pomme de terre plus robuste que les autres ; qui, en la manipulant, s'est assuré qu'elle possédait les qualités précieuses de produire beaucoup et de résister à la maladie ; qui, par sa persévérance, a réussi à la propager, de telle sorte que maintenant nous la reconnaissons partout.

Dès l'origine, la Société s'est préoccupée de cette découverte, qui n'était encore qu'à l'état d'étude, et l'a mentionnée dans son Bulletin.

Aujourd'hui, le service rendu à l'agriculture par M. Dugrip n'est plus l'objet d'aucun doute ; tous les agriculteurs que nous avons visités dans l'arrondissement de La Flèche font le plus grand cas du nouveau tubercule ; plusieurs même nous ont dit qu'ils devaient à la pomme de terre Chardon le salut de leurs étables, et cette affirmation ne nous a pas surpris, quand nous avons été à même d'admirer dans leurs champs la végétation vigoureuse de cette variété méritante.

En présence de ces faits, convaincue que l'introduction de la pomme de terre Chardon a rendu de grands services à l'agriculture, en venant à une époque où les autres espèces

étaient tellement atteintes de la maladie, qu'on craignait de perdre complètement cet utile tubercule, votre Commission d'inspection a pensé que le temps était venu pour notre Société d'offrir, au nom de l'agriculture départementale qu'elle représente, un témoignage de reconnaissance à M. Dugrip. En conséquence, elle lui attribue la médaille d'or, offerte par le Gouvernement à l'occasion du concours agricole de La Flèche.

J'ai fini, Messieurs, et je vous demande mille pardons d'avoir été si long ; j'aurais voulu être plus laconique. Mais, bien que je ne vous aie annoncé qu'une analyse de tant et si belles choses agricoles que nous avons vues, il m'a fallu entrer dans des détails qui vous ont fatigués, sans aucun doute, mais que, pour être vrai dans le rapport qu'on m'a fait l'honneur de me confier, je ne pouvais éviter.

Le Secrétaire-Rapporteur de la Commission,

RACOIS.

En conséquence de ce qui précède, la Commission, présidée par M. Richard, vice-président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, s'est rendue le 10 août 1862 à La Flèche, où, dans la salle de la mairie, en présence des autorités de la ville et de l'arrondissement, et d'un nombreux public, elle a décerné les primes suivantes :

1° A M. Dugrip, la médaille d'or offerte à la Société par Son Excellence M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce ;

2° A MM. de Laage et Legris, *ex æquo*, un premier prix de 200 fr., avec médaille en vermeil et un ouvrage d'agriculture, à mérite égal et sans distinction de rang : soit à chacun 100 fr., avec une médaille de vermeil et un ouvrage d'agriculture ;

3° A M. Pottier, le premier second prix de 100 fr., avec médaille d'argent et un ouvrage d'agriculture ;

4° Le deuxième second prix de 100 fr. à MM. Gouinac et Rigault, *ex æquo*, soit 50 fr., avec médaille d'argent à chacun d'eux ;

5° Le premier troisième prix à M. Denis Noël, 50 fr., avec médaille de bronze ;

6° Le second troisième prix à M. Bardet-Bourillon, 50 fr., avec médaille de bronze.

Mention très-honorable et médaille de vermeil à M^{me} la marquise de Pronleroy.

Mentions honorables avec médailles de bronze, par ordre de mérite et avec distinction de rangs, à MM. :

Boulay, Villoteau, Corvaisier, Gautier et Bourget.

Le Secrétaire-Rapporteur de la Commission,

RACOIS.

NOTICE

SUR LA

VIE DE M. FRÉDÉRIC BOURDON-DUROCHER

A mesure que le temps emporte loin de nous le souvenir des guerres incessantes qui marquèrent la fin du siècle dernier et le commencement du nôtre, un intérêt plus vif s'attache à la mémoire de ceux de nos compatriotes qui prirent part à ces luttes sanglantes, surtout lorsqu'au mérite du courage ils joignent la générosité du cœur et la noblesse du caractère.

Ces qualités distinguèrent M. Bourdon-Durocher, ancien capitaine de la garde du premier empire, chevalier de la Légion d'honneur, mort au Mans, le 8 septembre 1860, dans sa quatre-vingt-troisième année.

L'amitié que nous témoigna cet homme honorable nous fait un devoir de retracer, au sein de cette Société, à laquelle il appartient pendant trente-trois ans, les principales circonstances de cette longue carrière.

M. Bourdon-Durocher (Frédéric-Marie-René) naquit le 2 juin 1778, à Chemiré-en-Charnie (Sarthe). Son père était maître de la forge de cette commune, propriété héréditaire de la maison de Tourzel. A la tête d'une riche exploitation et chef d'une famille nombreuse, M. Bourdon-Durocher voulut donner à ses enfants une éducation conforme à leurs espérances de fortune. Il plaça ses trois fils aînés, Ferdinand, Alexandre et Frédéric, au collège de la Flèche, alors dirigé par les Pères de la Doctrine chrétienne ou Doctrinaires. Ce séjour n'ayant pas été sans influence sur la destinée de deux de ces jeunes gens, on nous permettra de dire un mot du passé, peu connu aujourd'hui, de cette école célèbre, qui sera toujours pour la contrée une gloire et un ornement. Henri IV fut le fondateur du collège de La Flèche. Il affectionnait cette ville, qui faisait partie du domaine de ses ancêtres. Le roi de Navarre, son père, et sa mère, Jeanne d'Albret, possédaient à La Flèche un beau château, bâti par Françoise d'Alençon, leur mère, et ils l'avaient habité presque toute l'année de la naissance de leur fils ; ce qui a fait dire à un historien : « qu'Henri IV était Fléchois avant d'être Béarnais. »

Quand il fut parvenu au trône de France, le bon roi n'oublia pas les gentils hommes qui l'avaient aidé à le conquérir, et il créa dans sa ville de prédilection un grand établissement d'éducation nationale, destiné surtout à la jeune noblesse sans fortune. Il montra, dans l'exécution de cette généreuse pensée, une magnificence toute royale, donnant, pour recevoir les maîtres et les premiers élèves, son propre palais, son château de famille, avec les jardins, les parcs, et toutes les dépendances, c'est à-dire une étendue de terrains égale à celle de la ville de La Flèche à cette époque. Après avoir doté le collège de solides revenus en biens-fonds, il en confia la direction à l'ordre des Jésuites, considéré alors comme le premier dans l'art d'élever et d'instruire la jeunesse. L'affluence des élèves fut telle, qu'à la fin de la première année on en comptait douze cents, et parmi eux Mersenne et Descartes. Sous les règnes de Louis

XIII et de Louis XIV, cette prospérité ne fit que s'accroître, le nombre des élèves dépassa deux mille, celui des professeurs s'élevait à trente-trois (1). C'était une véritable université, où l'élite de la jeunesse venait s'instruire de toutes les contrées de l'Europe. Mais cet état de choses, dû au mérite éminent des maîtres, dont plusieurs furent des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, disparut à la suppression de leur ordre, en 1762. L'esprit du XVIII^e siècle avait déjà porté ses fruits. L'école militaire du Champ-de-Mars était créée depuis dix ans. Le collège de La Flèche en devint une succursale, et reçut 300 boursiers, choisis par le gouvernement. Douze ans après, sous le règne de Louis XVI, la pénurie du trésor public obligea de restreindre les dépenses, et l'école militaire de Paris fut supprimée (2); celle de La Flèche fut remise entre les mains de la congrégation enseignante des Doctrinaires, qui possédait des hommes de mérite. |

Les trois frères Bourdon-Durocher y entrèrent alors. Ferdinand, l'aîné, joignait aux avantages extérieurs les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. Aimé de ses maîtres et de ses condisciples (3), il jouissait parmi eux de certains privilèges, que justifiaient des succès brillants et une conduite irrè-

(1) Il y avait quatre chaires pour l'hébreu, trois pour la théologie, trois pour la philosophie, et dans la même proportion pour les autres parties de l'enseignement scientifique et littéraire. Le but de cette puissante organisation des études était la défense de la foi catholique. L'édit de Nantes avait accordé à certaines villes le libre exercice du culte protestant; Saumur, sous l'action du prosélytisme ardent de son gouverneur, Duplessis-Mornay, devint un foyer de propagande dangereux pour les contrées environnantes; il s'agissait de conjurer ce péril. Duplessis-Mornay était appelé, pour sa science et son zèle, *le pape des huguenots*.

(2) Les élèves furent répartis entre douze petites écoles militaires, que l'on établit alors dans des abbayes de Bénédictins. Celle de Brienne a laissé un souvenir immortel comme le nom de Napoléon I^{er}, son élève.

(3) Au nombre de ces condisciples se trouvaient Clarke, depuis duc de Feltre, maréchal de France; de Champagny, duc de Cadore, ministre et ambassadeur; le général Bertrand, l'ami dévoué de Napoléon à Sainte-Hélène. Du même âge et de la même classe, Ferdinand Bourdon-Durocher et Bertrand étaient intimement liés à La Flèche.

prochable. Après six ans d'excellentes études, cédant à l'influence des souvenirs de gloire qui l'environnaient (1), à l'impulsion des idées du temps, en un mot, à sa vocation, il prit en 1790 un engagement volontaire dans le 19^e régiment de dragons. Il obtint promptement le grade d'officier, fit les campagnes du Rhin, passa capitaine dans la garde à cheval du Directoire, puis dans celle des Consuls, enfin dans la garde impériale. Il s'était distingué à la bataille de Marengo, et avait été fait alors chef de bataillon. A la création de la Légion d'honneur, par une exception restée presque sans exemple, il reçut de prime abord le titre d'officier de cet ordre. Lorsque Napoléon se rendit à Milan, pour prendre, avec la couronne de fer des rois lombards, le titre de roi d'Italie, Ferdinand Durocher fut choisi pour représenter la garde impériale, à la tête de trois cents grenadiers. Il fut ensuite promu au grade de colonel du 11^e régiment de dragons, et revint sur les bords du Danube pour les opérations de la grande armée. Il était à la bataille et à la capitulation d'Ulm, si glorieuses pour la France, si humiliantes pour l'Autriche. Un mois après, Napoléon entra à Brunn, et y fixait son quartier-général. Le colonel Bourdon, chargé de faire une reconnaissance aux environs de cette ville, s'avance avec ses dragons, et reçoit, en pleine poitrine, une blessure à laquelle il succomba, la veille de la bataille d'Austerlitz. L'empereur sentit vivement la perte d'un officier, dont il avait apprécié tout le mérite, et, voulant l'associer à une gloire qu'il avait mérité de partager, il donna le nom de Bourdon à un boulevard de Paris, voisin du pont d'Austerlitz. En traçant cet aperçu d'une trop courte carrière, nous sommes entré dans les sentiments de M. Frédéric Bourdon-Durocher. Il conserva, toute sa vie, une grande admiration pour son frère aîné, et un

(1) Parmi cette foule d'hommes de guerre sortis du collège de la Flèche, on remarque les noms du maréchal de Guébriant, du prince Eugène de Savoie, de Corret de la Tour-d'Auvergne, digne du sang de Turenne, dont il était issu. Le premier Consul lui décerna un sabre d'honneur avec le titre de *premier grenadier de France*. Il accepta le sabre et refusa le titre, qui cependant lui est resté.

profond attachement à sa mémoire. Il quitta lui-même le collège de La Flèche, vers 1792, en même temps que son frère Alexandre, et tous deux rentrèrent dans leur famille. M. Alexandre partagea les travaux de son père, auquel il finit par succéder dans la direction de la forge de Chemiré. M. Frédéric, quand les temps furent plus calmes, se rendit à Angers, dans la famille de sa mère, pour se former au commerce de la métallurgie. Mais il avouait, avec sa franchise ordinaire, qu'il était plus occupé de plaisirs que d'affaires et moins assidu au comptoir qu'au théâtre. Cependant les années s'écoulaient, il fallut prendre un parti. Déterminé par l'exemple de son frère Ferdinand, peut-être par ses avis, il entra, en 1804, comme volontaire, aux chasseurs à pied de la garde impériale, et se rendit en Italie. De là il passa en Autriche et ne tarda pas à être admis aux chasseurs à cheval. Il se trouva à la prise d'Ulm, puis à la bataille d'Austerlitz, le cœur plein de l'image de son frère expirant sous ses yeux. La campagne de Prusse fut plus heureuse pour lui. Après la sanglante bataille d'Eylau, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Il était alors maréchal des logis chef. Il prit part à la bataille d'Heilsberg, puis à celle de Friedland, qui marquait glorieusement le septième anniversaire de la victoire de Marengo.

M. Bourdon-Durocher fit la campagne de 1808, en Espagne. Il se trouva à la prise de Madrid, et, quatre jours auparavant, à cette bataille de Somma-Sierra, où la cavalerie de la garde enleva, au galop, les escarpements et les batteries d'une position que la nature semblait avoir rendue imprenable. Revenu en Autriche, pour la campagne de 1809, il prit part à la victoire d'Essling, où Napoléon perdit son meilleur ami, le maréchal Lannes, dont il pleura la mort. M. Bourdon-Durocher reçut alors le grade de lieutenant-capitaine. Il combattit ensuite à Wagram et à Znaïm. Il fit enfin cette campagne de Russie, si féconde en désastres et en dévouements de tous genres. Là, il y eut à combattre, non-seulement des hommes, mais des fléaux, mais la nature elle-même. Witeps, Smolensk, la

Moscowa rappellent de douloureuses victoires, et à partir de Moscou, incendié par la main des Russes, que de milliers de Français sont morts de froid, de faim, dans des déserts de neige ! combien d'autres sont venus s'ensevelir dans les eaux glacées de la Bérézina !

M. Bourdon-Durocher rendait grâce à la Providence de lui avoir réservé, au milieu de tant de périls, un moyen de salut dans l'énergie d'un cheval arabe, présent de l'empereur, que lui avait légué son frère. Aussi conserva-t-il jusqu'au terme d'une extrême vieillesse, avec un soin qui tenait de la reconnaissance, ce noble compagnon de ses fatigues et de ses travaux.

De retour en France, en 1813, M. Bourdon-Durocher prit sa retraite ; il comptait six campagnes et dix-huit batailles. Sa famille s'était fixée au Mans, il vint l'habiter. Mais il ne tarda pas à perdre son père, le plus doux et le meilleur des hommes. Son fils alliait la même bonté de cœur à une grande vivacité de caractère. En 1823, mourut M^{me} Bourdon-Durocher, femme d'une nature ardente et énergique. Elle avait perdu huit enfants, et plusieurs au moment où allaient se réaliser d'heureuses espérances. Eloigné de son frère Alexandre, qui avait ajouté à l'exploitation de la forge de Cheniré la propriété de celle de Moncor (Mayenne), M. Bourdon-Durocher, possesseur, comme lui, d'une grande fortune, éprouva le besoin de goûter les douceurs de la vie intime, et il contracta une alliance dans une très-honorable famille de Rennes (1). Dès lors il partagea le séjour du Mans avec celui du manoir paternel (2), agréablement situé sur les bords de la Sarthe, à une heure de la ville. Là il se livra tout entier à l'étude et aux travaux de l'agriculture. C'était alors un goût dominant. La France, après tant de guerres, qui succédaient à une longue révolution, demandait à l'inépuisable fertilité du sol la réparation possible de ses pertes. Le soldat devenu laboureur trouvait dans le travail des champs le bien-être uni à la dignité.

(1) Il épousa M^{lle} Sauveur de la Villerais.

(2) *Les Étrichés* (commune de Saint-Saturnin).

4^e Trim. de 1862.

M. Bourdon-Durocher apporta dans cette vie nouvelle les habitudes d'un esprit observateur, mûri par les voyages et la réflexion. Intimement lié avec MM. Vallée, il céda aux instances de l'un d'eux, l'aimable et bon docteur Platon, vice-président de la Société d'Agriculture, et il présenta, par son entremise, un mémoire sur le vice de l'assolement en usage dans la Sarthe, c'était en 1827. Il indiquait le mode de culture qui lui semblait préférable et proposait l'introduction de quelques plantes étrangères (1). L'accueil que reçut cet écrit procura à M. Bourdon-Durocher le titre de membre résidant. La même unanimité de suffrages ne tarda pas à l'appeler à la présidence. Mais sa modestie déclina cet honneur. Il consentit seulement à diriger les concours établis pour l'encouragement des diverses branches de l'industrie agricole. M. Bourdon-Durocher contribua à la création de la Caisse d'épargne départementale, si utile aux cultivateurs; à l'enseignement de notions élémentaires d'agriculture, maintenant établi à l'école normale d'instruction primaire; enfin à l'ouverture d'une ferme-école dans l'arrondissement du Mans. Ces divers services, que rendit le zèle éclairé de M. Bourdon-Durocher, sont consignés dans les procès-verbaux des séances de la Société. La publication du bulletin, qui date de 1833, en révèle d'autres. Parmi plusieurs mémoires, on remarque celui dans lequel M. Bourdon-Durocher combat avec chaleur cette opinion trop répandue, dit-il : « que le propriétaire instruit, cultivant par lui-même sa terre, réalise moins « de bénéfices que le simple paysan, n'ayant pour guide que la « routine. » On sent qu'en défendant l'opinion contraire, l'auteur est fort de sa propre expérience. En effet, tandis que M. Durocher étudiait les théories agricoles, il en faisait l'application dans son domaine. Ne sacrifiant rien au luxe ni à l'ostentation, il installait avec une simplicité convenable ses gens de service dans les anciens bâtiments jusqu'alors occupés par sa famille, et créait ainsi une véritable ferme-modèle, où régnaient l'ordre, le travail et l'économie, sources d'une solide prospérité. Il

(1) Du trèfle incarnat de Roussillon, du lin de Riga, etc.

confiait en même temps à un habile architecte (1) la construction d'une demeure élégante, où il réunissait, dans la belle saison, un choix d'amis, toujours sûrs de recevoir une cordiale hospitalité. M. Bourdon-Durocher joignait à de l'esprit naturel plus d'instruction qu'il n'en laissait paraître. Il aimait les bons livres et jugeait sainement la littérature contemporaine. Il savait aussi apprécier les œuvres d'art et avait en musique un talent distingué. Il parlait rarement de ses campagnes, mais si on l'y provoquait, il faisait des récits pleins d'intérêt sur Napoléon et sa cour. L'Empereur lui avait conservé une part de l'attachement qu'il portait à son frère. Il était souvent de service auprès de sa personne, et appelé parfois à écrire sous sa dictée.

M. Bourdon-Durocher aimait le gouvernement parlementaire. Il vit éclater avec effroi la révolution de 1848. Mais à l'anxiété générale des bons citoyens vint s'ajouter pour lui une vive émotion, causée par son attachement à la mémoire de son frère aîné. L'insurrection formidable de juin, sur le point de triompher, avait été refoulée dans le faubourg Saint-Antoine, par le général Négrier. Mais, tandis que ce généreux citoyen, enfant aussi de la Sarthe, adresse aux rebelles des paroles de paix, pour faire cesser une lutte désormais inutile autant que coupable, il est atteint d'un coup mortel, et tombe victime de son patriotisme. Quelques journaux de Paris annoncèrent alors que le boulevard Bourdon, théâtre de l'événement, allait recevoir le nom de Négrier. MM. Alexandre et Frédéric Durocher écrivent au Préfet de la Seine et le prient de les éclairer à cet égard. Celui-ci, alors représentant de la Sarthe et de la ville du Mans à l'assemblée nationale (2), répond, le jour même, aux deux frères : « Qu'en rendant hommage à leurs « nobles susceptibilités de famille, il est heureux de leur « annoncer qu'elles ne sont pas fondées : qu'il n'a jamais eu la « pensée, pour honorer le souvenir du général Négrier,

(1) M. Delarue.

(2) M. Trouvé-Chauvel.

« d'effacer celui d'un de ses plus braves compagnons d'armes, « et de ses plus dignes compatriotes. » Il est regrettable qu'on n'ait pas alors concilié deux intérêts également chers. Espérons que la ville du Mans, poursuivant l'initiative prise, depuis cette époque, par un membre (1) de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, consacrera un jour un monument public à la mémoire de cet illustre général, dont la vie et la mort l'ont également honorée.

M. Bourdon-Durocher était destiné à survivre à sa famille, sans laisser de postérité. Le seul frère qu'il eût encore lui fut enlevé tout-à-coup par un anévrisme, en 1852. Homme instruit, de goûts simples et d'habitudes modestes, M. Alexandre Durocher s'était consacré tout entier aux travaux de la métallurgie. Possesseur d'une immense fortune, estimé dans sa contrée, il la représenta, de 1827 à 1850, à la chambre des députés. M. Bourdon Frédéric, vivement affligé de la mort de son frère, prend alors une résolution digne de son cœur. Il assemble ses héritiers, et leur annonce qu'il désire partager avec eux le surcroît de fortune que lui apporte une perte douloureuse. « Ce sera, dit-il, un allègement à mes regrets et un repos « pour mes derniers jours. » Ce fut le seul acte public d'une générosité, soigneuse de rester secrète. Lorsqu'on le complimentait à cet égard, il se contentait de dire : « Dieu m'a fait « riche, c'est pour que je donne. » Sans parler de ses aumônes aux pauvres, et de ses largesses à de vieux soldats, telle commune lui a dû le bienfait d'une école de filles, telle pauvre église, ses ornements et la dignité de son culte. La religion vint adoucir, pour lui, les infirmités de l'âge et les souffrances de la maladie. Il s'éteignit, environné des soins

(1) L'honorable M. Drouet, à l'aide d'une souscription départementale, a fait exécuter, en bronze, un buste déposé aujourd'hui dans le Musée des Monuments historiques de la Sarthe, avec cette inscription :

GÉNÉRAL DE DIVISION NÉGRIER,

Né au Mans, le 27 avril 1789, mort à Paris, le 25 juin 1848, en combattant pour la défense des lois et de l'ordre public.

pieux d'une épouse dévouée, avec la résignation calme d'un chrétien fervent, laissant une mémoire bénie pour de nombreux bienfaits, et un nom illustré par de glorieux souvenirs.

EDOM.

LES VÊPRES CALAISIENNES.

Dans le premier volume de son histoire du Maine (p. 474), M. Lepelletier reproduit, d'après Renouard, le récit de ce qu'on a depuis appelés les *Vêpres Calaisiennes*. Sans vouloir affaiblir la juste horreur provoquée par les drames sanglants de nos guerres religieuses, nous désirons présenter les faits sous leur véritable jour, dans un intérêt d'équité historique et sans infirmer en quoi que ce soit les considérations générales que ces temps désastreux ont inspirées au savant historien.

Citons d'abord textuellement le passage auquel s'appliquent nos observations : « Quarante à cinquante huguenots, *pressés par la faim et la terreur*, avaient cru pouvoir trouver *un asile salutaire* chez les moines de Saint-Calais-sur-Anille. « Ces « derniers, dit Renouard, mandent secrètement une troupe de « catholiques pour effectuer l'horrible exécution qu'ils avaient « projetée. Au signal donné par la cloche du couvent, tous les « malheureux calvinistes sont massacrés sans pitié. » Cette troupe, qui *ravageait les campagnes*, fut à son tour exterminée par la noblesse du pays, sous les ordres du seigneur de Cogners ; et les deux moines, auteurs du massacre, pendus au milieu même de l'église « où ils avaient sonné ces autres *vêpres siciliennes*. »

Pour rectifier les inexactitudes de ce récit, nous n'invoque-

rons qu'une seule autorité, celle du président de Thou, que Renouard lui-même appelle *le meilleur historien français* (t. 2, p. 48), qu'on a eu tort, nous le croyons, d'accuser de partialité pour les protestants, mais qu'on n'a jamais accusé de partialité pour les catholiques. Voici ce que rapporte de Thou (liv. xxx) : après avoir présenté le tableau des actes de violence et de cruauté dont la France entière était le théâtre, en 1562, il ajoute : « Il n'y eut pas moins de désordres dans le Vendômois ; la populace, irritée contre les protestants qui avaient brisé les images et poussé la barbarie jusqu'à violer les tombeaux des comtes et des ducs de Vendôme, conçut une haine si furieuse, qu'elle crut devoir les traiter comme on traite les chiens enragés. Les protestants, de leur côté, étaient si animés et si pleins de fureur, que les plus sages d'entre eux furent obligés de faire venir des soldats du Mans pour les réprimer. La noblesse, touchée de ces maux, prit les armes pour en arrêter le cours, et choisit Pierre Ronsard pour la commander. Ce génie sublime, charmé des agréments, des commodités et des délices qu'il trouva dans ce lieu, avait accepté la cure d'Evaillé. Ce n'étoit pas un de ces ecclésiastiques qui regardent le sacerdoce et les fonctions pastorales comme un engagement à une vie sérieuse ou comme un frein à la liberté et à la licence que les poètes se donnent. Elevé à la cour et parmi les pages de Charles, duc d'Orléans, fils de François I^{er}, il exerça la profession des armes, et ce ne fut qu'après avoir servi en Angleterre et en Ecosse qu'il se donna à l'étude des belles-lettres sous Jean Daurat, et qu'il fit usage du rare talent qu'il avait pour la poésie. »

« Comme les amusements et les plaisirs de la vie tranquille qu'il menoit depuis quelque temps ne lui avoient pas fait perdre ses anciennes inclinations, l'occasion qui se présentait éveilla celle qu'il avoit pour les armes. Ainsi Ronsard, qui ne pouvoit plus souffrir l'insolence de ceux qui alloient impunément piller les temples, forma une troupe de jeunes gentilshommes ; il se mit à leur tête et châtia sévèrement un grand nombre de ces

brigands. Mais sachant qu'il arrivoit un corps de troupes du Mans, il se retira dans son *presbytère*. »

Nous donnons cet extrait *in extenso* afin de signaler l'erreur que de Thou, trompé par la similitude de nom, a commise en disant que Ronsard avait accepté la cure d'Evailé près Saint-Calais. Dans une note du 9^e volume de l'histoire de France de M. Henri Martin (p. 132), on raconte également, d'après de Thou, que le poète Ronsard tenait *en commende* la cure d'Evailé en Vendômois. D'abord il est douteux que Ronsard ait jamais été prêtre, et il déclare lui-même plusieurs fois dans ses vers qu'il n'a pas été élevé aux fonctions du sacerdoce. Il est vrai qu'il a obtenu quelques bénéfices ecclésiastiques, entre autres l'abbaye de Bellosane et le prieuré de Saint-Côme-lès-Tours, où il est mort; mais ces bénéfices pouvaient être donnés à de simples clercs, tonsurés, tandis que, même au seizième siècle, où l'abus des commendes a cependant été poussé fort loin, on ne donnait pas en commende des cures, des bénéfices ayant charge d'âmes. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le poète Pierre de Ronsard, mais un de ses parents Charles de Ronsard qui a été curé d'Evailé, dont le nom s'écrivait anciennement Evailles ou Availles. Nous en avons acquis la certitude en compulsant les *registres des Insinuations ecclésiastiques*, déposés aux archives de la Préfecture de la Sarthe; on y trouve ce renseignement décisif : Le 29 janvier 1555, Charles de Ronsard permutoit le prieuré de Brûlon, dépendant de l'abbaye de la Couture du Mans, dont il était titulaire, pour la cure d'Evailé que possédait Olivier Estienne; et le 26 février de la même année Charles de Ronsard prenait possession de la cure d'Evailé. Le reste est exact, et ce curé d'Evailé était en effet un catholique très-militant. Qu'on nous pardonne cette digression en faveur de l'exactitude historique que nous devons chercher partout et toujours; mais nous craignons bien, hélas! que notre faible voix ne retentisse dans le désert et qu'on ne répète longtemps encore, sur la foi du président de Thou, que le poète Ronsard était prêtre et qu'il a été curé d'Evailé.

Revenons maintenant au corps de troupes qui arrivait du Mans. Il ne faut pas perdre de vue que le Mans é'tait alors au pouvoir des protestants qui s'en étaient emparés le 3 avril 1562 ; et cela explique pourquoi les catholiques, commandés par Ronsard, n'osent plus tenir la campagne et se retirent devant des forces plus considérables envoyées par leurs ennemis. « Ces troupes, continue de Thou, se répandirent dans tout le Vendômois, vinrent à Saint-Calais et y mirent garnison. » C'est bien de l'abbaye qu'il s'agit, il y a dans le texte *Carilefi fanum*. C'était du reste une forteresse qui avait ses fossés, ses remparts et ses murailles flanquées de tours. L'aveu rendu au roi le 20 novembre 1629 par l'abbé Gilles de Souvré en fournit la preuve : « Nostre dit monastère... auquel anciennement souloit y avoir un fort, clos de murs et fossés à eau tout autour. . . et pour la garde d'iceluy fort avons droit de mettre capitaine et de contraindre tous et chacun nos sujets à venir faire la garde. » La ville même n'a été close que douze à treize ans plus tard, quelque temps après la Saint-Barthélemy ; la clôture n'était pas encore achevée en 1575, et c'est à tort que plusieurs notices font remonter l'enceinte murée à la fin du xv^e siècle, c'est à la fin du xvi^e qu'il faut lire. Ils y mirent garnison ; « Mais comme ils ne faisoient pas une garde bien exacte et que leurs sentinelles n'étoient pas en assez grand nombre, les moines de ce lieu qui n'aimoient pas de pareils hôtes (et cela se conçoit) appelèrent du secours. La cloche qui sonnoit l'office de vêpres, et qui renouvela le souvenir des *Vêpres Siciliennes*, fut comme le signal. Les moines, à la tête du secours qu'ils avoient reçu, attaquèrent les soldats qui étoient dans l'abbaye et en tuèrent environ trente. » Il nous semble qu'il y a là un fait de guerre civile, déplorable sans doute, mais enfin un fait de guerre. Ronsard, à la tête d'une troupe de jeunes gentilshommes, tient les huguenots en échec, châtie sévèrement ceux qui allaient impunément piller les églises, c'est de Thou qui l'atteste. L'abbaye de Saint-Calais qui est en même temps une forteresse leur sert de point d'appui.

Les huguenots devenus maîtres du Mans, et voulant dominer le reste de la province, envoient du renfort à leurs adhérents, qui s'emparent de l'abbaye où ils mettent *garnison*. Avertis qu'ils ne font pas bonne garde, les catholiques reviennent à la charge et à un signal convenu l'abbaye est reprise d'assaut. La garnison calviniste écrasée par l'ennemi du dedans et celui du dehors, après avoir perdu environ trente hommes, est forcée d'abandonner la place. Tout cela diffère beaucoup de l'histoire que Renouard nous a racontée.

Ce triomphe momentané devait coûter cher aux moines et les huguenots en tirèrent une vengeance éclatante. Leur chef le plus accrédité dans le pays, Joachim Levasseur de Cogners ; de Thou dit que c'était le seigneur du pays le plus distingué par sa noblesse ; cela n'est pas exact, la noblesse catholique comptait un grand nombre de seigneurs plus distingués que Levasseur, mais elle ne suivait pas sa bannière : quoi qu'il en soit, le seigneur de Cogners « se mit à la tête d'une troupe, vint à Saint-Calais, *écarta* les troupes auxiliaires, » c'est-à-dire qu'il les battit et les mit en déroute, *dilapsis auxiliaribus*, dit le texte : « et punit d'une manière cruelle les moines et les prêtres qui s'étoient réfugiés dans l'abbaye, *ultimam odiorum severitatem exercuit*, car les ayant presque tous tués, les deux qui avoient été les auteurs du massacre furent pendus dans l'église même où ils avoient donné le signal et fait sonner la cloche pour les vespres. » En supposant que ce soit l'heure de vespres qui ait été convenue par une troupe catholique pour surprendre la garnison calviniste, on ne comprend pas trop bien comment deux moines peuvent être considérés comme les auteurs du massacre parce qu'ils ont fait sonner la cloche pour les vespres.

Renouard, qui parle du supplice des deux moines coupables d'avoir donné le signal aux catholiques venus à leur secours, ne dit rien de tous ces religieux, de tous ces prêtres égorgés, qui avaient cru trouver un abri derrière les remparts de l'abbaye contre les violences de leurs ennemis. C'est pendant la bataille,

au moment d'un assaut, que les soldats huguenots avaient été tués; c'est après la bataille, quand les défenseurs de l'abbaye étaient dispersés, *dilapsis auxiliaribus*, que, de sang-froid, Levasseur de Cogners ordonnait cette horrible boucherie. Où donc sont les bourreaux? où donc sont les victimes?

Le plus léger soupçon de partialité ne peut pas même effleurer M. Lepelletier; il est évident que Renouard l'a induit en erreur, et Renouard a été trompé lui-même peut-être par une notice de M. de Musset, restée manuscrite et déposée aux archives de la Société des arts. Cependant, à chacun la responsabilité de son œuvre : Renouard a inventé les pauvres huguenots qui, « pressés sans doute par la faim... avaient forcé, en quelque sorte, les moines de Saint-Calais-sur-Anille à les recevoir » dans leur riche maison. » (Essais hist., t. 2, p. 52.) L'aveu est précieux à recueillir, ils les avaient forcés en quelque sorte. Il ajoute bien vite : « ils ne commirent d'ailleurs aucune déprédation, et ne firent pas le moindre mal. » En un mot, c'étaient de vrais agneaux. On a de la peine à réfuter sérieusement de pareilles histoires. Eh bien ! malgré ce certificat de bonne conduite, deux ou trois mots de la Chronique des abbés tendraient à faire supposer que ces huguenots si affamés, et si terrifiés dans cette maison si riche, ne se conduisirent pas tout-à-fait comme de petits saints : *pretiosior crux in puteo delituit, militumque manus effugit*. Les moines avaient enfoui leurs objets les plus précieux, afin de les soustraire au pillage, et la grande croix processionnelle, enrichie de pierreries, avait été jetée dans le puits. On la retrouva quelques années plus tard et elle était encore au trésor lorsque les scellés furent apposés le 3 juin 1791. Cette croix, dont le travail et l'antiquité centuplaient la valeur, avait été donnée à l'abbaye par Charles-le-Chauve; la stupidité révolutionnaire en a fait un lingot.

M. de Musset est d'accord avec de Thou sur un point : ces pauvres huguenots, que les moines ont été forcés en quelque sorte de recueillir, sont bien des soldats qui occupent militairement l'abbaye; mais cette garnison est une sauvegarde, et une

sauvegarde accordée aux moines, « à leur humble prière ; » par qui, grand Dieu ? « par Joachim Levasseur, seigneur de Cogners, « lorsqu'en 1562 il se rendoit au Mans, pour s'y réunir avec sa troupe à celle des calvinistes. » Nous citons mot pour mot. Voilà un renseignement qui n'est pas à dédaigner. Ainsi ce serait au moment où les calvinistes concentraient toutes leurs forces pour le hardi coup de main qui les rendit maîtres du Mans, que Levasseur, dans sa tendre sollicitude pour les moines, aurait consenti à dégarnir sa troupe afin de protéger l'abbaye ; et les moines, qui avaient à leur disposition toute la noblesse catholique, auraient été assez fous pour livrer l'abbaye et se livrer eux-mêmes à leur plus grand ennemi ! C'est tout-à-fait invraisemblable, aussi invraisemblable que ces huguenots qui, « pour se soustraire à la rage des catholiques », comme dit Renouard, auraient eu la malheureuse inspiration de se réfugier précisément chez des moines, c'est-à-dire chez ceux des catholiques qui étaient le plus animés contre eux, et qui avaient bien quelques bonnes raisons pour cela ; car Renouard oublie un peu trop qu'à l'époque dont nous parlons, dans les premiers mois de 1562, « la rage des catholiques » avait été précédée et provoquée par celle des huguenots.

Après avoir raconté le supplice infligé aux moines qui avaient trahi leur prétendue sauvegarde, M. de Musset ne parle pas du massacre de tous les prêtres réfugiés dans l'abbaye, et termine en disant : « De Thou, liv. xxx, rapporte ce fait avec des circonstances un peu différentes ; nous nous en tenons à une « tradition conservée dans le pays. » Il n'y a rien d'élastique comme une tradition ; mais enfin nous sommes avertis : au lieu de l'histoire véritable, c'est une légende qu'on a racontée. A cette tradition très-contestable nous en ajouterons une autre qui contredit de Thou sur un point secondaire et qui a du moins le mérite de la vraisemblance. Ce ne serait point la cloche de vêpres, mais celle de matines, qui aurait donné le signal aux catholiques pour reprendre l'abbaye ; en effet, si mauvaise garde que fût une garnison, l'heure de vêpres est peu favo-

nable pour la surprendre, et l'heure de matines a dû être préférée ; mais l'heure de vêpres fournissait à de Thou une phrase cicéronienne et une comparaison éloquente.

Renouard, sans en prévenir, arrange aussi de Thou à sa manière ; car il avait sous les yeux la traduction citée plus haut, et il a copié la phrase « *les moines qui n'aimoient pas de pareils hôtes* » (Essais hist., t. 2, p. 52, l. 23), parce qu'elle prêtait à l'équivoque et n'excluait pas l'idée de « pauvres huguenots, « pressés par la faim et la terreur, qui avoient cru trouver un « asile dans l'abbaye » ; mais de *soldats*, pas un mot ; de *garde* plus ou moins vigilante, de *sentinelles* plus ou moins nombreuses, pas davantage ; tout cela ressemblait trop à une *garnison*, à une occupation militaire, qui n'avait d'autre but que de comprimer les catholiques du pays. Quant à la sauvegarde donnée par un chef calviniste qui va s'emparer de la ville du Mans, où les couvents furent sauvegardés comme chacun sait, elle ne supporte pas l'examen. Il faut bien le reconnaître. L'école historique du XVIII^e siècle a laissé ici quelques traces ; elle avait fait de l'histoire une arme de guerre et n'écrivait pas toujours pour raconter. On a préféré les versions qui présentaient la conduite des moines sous le jour le plus odieux : hospitalité violée ! sauvegarde trahie ! Nous avons vu ce qu'il fallait en penser. Les couvents venaient d'être supprimés ; la politique avait pu motiver cette mesure, mais ce n'était pas une raison pour dire que les moines étaient enragés. Aujourd'hui la guerre n'existe plus, et l'impartialité est à peine méritoire, tant ce devoir est facile à remplir.

Il arriva en petit pour l'abbaye de Saint-Calais ce qui était arrivé en grand pour la ville du Mans. Déconcertés un instant par la levée de boucliers subite des protestants, les catholiques leur avaient laissé le champ libre, et ils n'eurent pas besoin de grands efforts pour s'emparer du Mans ; ils occupèrent de même plusieurs points fortifiés de la province, afin de la dominer, et mirent garnison à Saint-Calais ; mais leurs excès provoquèrent un soulèvement général, et les catholiques du voisi-

nage, sous les ordres de Ronsard, délivrèrent l'abbaye, de même que le duc de Montpensier délivra le Mans d'un joug devenu intolérable. La délivrance du Mans devait être fatale à Saint-Calais. Furieux du double échec qu'ils venaient de subir, les principaux chefs protestants du Bas-Vendômois, Levasseur de Cogners, La Curée de la Roche-Turpin, pourchassés du Mans, vinrent avec leurs bandes s'abattre sur l'abbaye, dont les défenseurs furent obligés de battre en retraite ; ce fut alors une horrible scène de dévastation et de carnage : moines pendus, prêtres égorgés, autels profanés, statues des saints brisées : en un mot, tous les excès d'une soldatesque en délire ; et, non contente d'avoir fait couler des flots de sang, tout ce qui avait échappé aux pillards et aux assassins fut dévoré par les flammes. La destruction complète de l'abbaye pouvait seule assouvir leur rage. Aucun des historiens cités plus haut n'a parlé de cet incendie qui couronnait l'œuvre ; rien cependant n'est plus certain, et de nombreux documents relatifs aux reconstructions, achats de matériaux, paiements d'ouvriers, prouvent que les traces de cet immense désastre subsistaient encore plus de quarante ans après, sous l'abbé Samuel de Caurienne, qui réussit, après de longs efforts, à les faire disparaître. D'ailleurs, la Chronique des abbés ne laisse aucun doute à cet égard ; elle ne récrimine point, elle est très-concise ; mais elle dit beaucoup en peu de mots. Ce peu de mots, le voici : « Anno 1562, *calvinistæ monasterium igne consumunt.* » Rien de plus. Ainsi, après le pillage, le meurtre ; après le meurtre, l'incendie. Les chants avaient cessé !

Si la profanation de la collégiale de Saint-Georges, du Saint-Denis des comtes et des ducs de Vendôme, et la violation de leurs tombeaux, avaient indigné les Vendômois, la destruction de l'abbaye de Saint-Calais, de cet asile vénéré, presque aussi vieux que la monarchie, l'orgueil de la contrée, le but de tant de pieux pèlerinages, mit le comble à l'exaspération des catholiques. Des ruines fumantes de ce grand monastère qui recouvraient les ossements calcinés de tous ces religieux, de tous ces

prêtres égorgés, s'élevait une clameur vengeresse, *lapides clamabant* ! Et ce cri de vengeance ne fut malheureusement que trop bien entendu. La mort de tous ceux qui avaient pris part à ces attentats fut jurée ; ils ne connurent plus ni paix ni trêve, chefs et soldats furent traqués comme des bêtes fauves.

Une femme, une reine, osa braver ces cris de la réprobation publique. Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, étant mort cette même année aux Andelys, des suites de la blessure qu'il avait reçue au siège de Rouen, Jeanne d'Albret, sa veuve, devint régente du Vendômois pendant la minorité du prince de Navarre, son fils, depuis Henri IV, qui n'avait pas encore neuf ans accomplis. Notons en passant qu'il était né au château de Pau le 14 décembre 1553, entre une et deux heures du matin, et non le 13, comme le disent par erreur la *Biographie universelle* et presque tous les historiens ; ce fait est prouvé par le journal des naissances et morts des princes de Béarn tenu par l'évêque d'Oloron, chancelier de Navarre. Jeanne d'Albret eut le triste courage d'imposer pour gouverneur au Vendômois le haut-justicier de l'abbaye de Saint-Calais, Joachim Levasseur de Cogners ; et son bras droit, Filhet de La Curée, seigneur de la Roche-Turpin, fut nommé lieutenant dans le Bas-Vendômois. Les églises dévastées, les monastères incendiés n'effarouchaient pas Jeanne d'Albret ; la digne élève de Théodore de Bèze en avait laissé faire bien d'autres dans le Béarn. Cette austère puritaine était peu sympathique aux Vendômois, qui lui préféraient le bon, l'insouciant, le voluptueux Antoine de Bourbon, dont le poète Ronsard avait souvent partagé les joyeuses orgies à Prépatour, à la Bonne-Aventure et ailleurs. Elle essaya, mais en vain, d'apaiser la noblesse catholique ; elle écrivit aux principaux gentilshommes afin de les attirer à Vendôme. Nous avons sous les yeux l'original d'une de ces lettres écrites au seigneur de la Barre de Conflans, que M. de Vaussay de la Barre a eu l'obligeance de nous communiquer. En voici la copie :

« Mons^r de La Barre, le Roy m'ayant fait cet honneur de

se remettre et reposer en moy de la conservation de ce pays en son obéissance, et pour y faire observer ses édicts ; en sorte que ceux de l'une et l'autre religion, tant romaine que refformée y vivent en paix et concorde, et que les divisions qui ont eu cours soyent mises soubz le pied, j'ay advisé, d'autant qu'il est besoing faire entendre sa volonté à toutes parties, principalement aux gentilshommes qui doibvent servir de lumière à tous les autres estats, de vous mander avecques d'autres auxquels j'escris semblable lettre, vous priant, icelle reçue, me venir trouver pour tout le jour de jeudy prochain qui se comptera le douziesme jour de ce mois, et ne vous retarder pas faute d'équipaige, d'autant que ceste dépense n'est point nécessaire, *ny que vous veniez en arms*, vous voulla it seulement paisiblement déclarer ce que je doibs pour le service de Sa Majesté, pour après cela vous en retourner aussi librement que vous serez venu ; mais n'en faites aucune difficulté, je vous prie ; et baillerez au porteur certification de la réception de la présente ; priant Dieu, Mons^r de La Barre, vous tenir en sa sainte et digne garde.

A Vendosme, x^e jour d'octobre 1564.

La bien vostre,

JEHANNE.

(Jean de Vanssay, III^e du nom, seigneur de la Barre, auquel cette lettre est adressée, catholique zélé, fut choisi par le roi Charles IX pour recevoir le serment des gentilshommes de la province appartenant à la religion réformée, par commission en date du 15 septembre 1566.)

La noblesse catholique ne se rendit point à cet appel de Jeanne d'Albret ; la recommandation de venir sans armes, la promesse de s'en retourner librement ne suffisaient pas pour la rassurer. Les paroles étaient conciliantes, mais les actes ne répondaient pas aux paroles et les édits de pacification restèrent lettre morte : trop de haines fermentaient, les cœurs étaient ulcérés, les ressentiments implacables. Quand on nous

dit que la noblesse du pays extermina la troupe des défenseurs de l'abbaye, *qui ravageaient les campagnes*, on oublie que cette noblesse était presque toute catholique et n'obéissait pas au seigneur de Cogners. Elle avait choisi Ronsard pour chef, et ces jeunes gentilshommes, dont parle de Thou, *ne ravageaient pas les campagnes* ; ils s'étaient réunis, au contraire, pour mettre un terme au pillage et à la dévastation des églises, aux avanies et aux mauvais traitements prodigués aux prêtres, et ils n'avaient fait, en venant au secours de l'abbaye, transformée en caserne, que ce qu'ils faisaient pour les églises rurales depuis la levée de boucliers des huguenots. Dispersés un instant par les troupes calvinistes qui s'enfuyaient du Mans, ils reprirent bientôt l'offensive ; ils ne furent pas exterminés, mais, hélas ! il faut bien l'avouer, ils exterminèrent le gouverneur du Vendômois, Joachim Levasseur, et son lieutenant La Curée. A cette sinistre époque, les atrocités répondaient aux atrocités, les grands crimes provoquaient les grands crimes.

Se défilant avec raison de Jeanne d'Albret et de ses officiers, ils cherchèrent un point d'appui au Mans, reconquis par les catholiques ; des troupes furent mises à leur disposition pour *pacifier* la contrée, comme on disait par une sanglante ironie ; c'était la contre-partie des soldats envoyés du Mans, occupé par les huguenots, pour *sauvegarder les abbayes*. Filhet de La Curée ne tarda pas à tomber sous leurs coups. Le château de la Roche-Turpin, habitation des Filhet de La Curée, était trop rapproché du château de la Poissonnière, la demeure des Ronsard ; l'une des deux maisons devait écraser l'autre. En venant au secours de l'abbaye de Saint-Calais, Ronsard avait été fidèle aux traditions de sa famille ; il défendait en quelque sorte l'honneur de son écusson, car les armes des Ronsard, aux trois poissons superposés, décoraient la principale entrée de l'église abbatiale, et c'était l'abbé Jean de Ronsard qui avait mérité cet honneur pendant sa longue prélature, à la fin du xv^e siècle, en faisant sortir l'abbaye de

ses ruines. *Maforem domum versus partem claustri occidentalem ædificavit*, dit le catalogue des abbés. Mais ces ruines, les ennemis de la France les avaient amoncelées en incendiant l'abbaye plus d'un siècle auparavant, et des mains fratricides venaient de renouveler l'œuvre des Anglais. On voyait encore, en 1794, les armes des Ronsard au-dessus de la grande porte de l'église; elles ont été effacées par les iconoclastes de 1793, comme si en brisant la pierre, en mutilant des emblèmes, on détruisait du même coup la puissance des souvenirs et des traditions séculaires.

Le meurtre de Filhet de La Curée eut lieu dans la vallée du Loir avec d'atroces circonstances. On organisa contre lui une véritable chasse à l'homme, qui eut pour piqueurs les archers envoyés du Mans et cantonnés dans les châteaux de La Flotte et de la Poissonnière. On épiait toutes ses démarches. Un jour qu'il se rendait à cheval du château de la Roche-Turpin au bourg de Tréhet, habité par son frère, un coup d'arquebuse tiré sur lui sans l'atteindre, au moment où il passait près du château de la Poissonnière, donna le signal de la chasse. Il voulut avancer, un détachement d'archers barrait le passage. Il voulut rétrograder, un autre détachement coupait la retraite. Pas de salut possible : en traversant le Loir, des cavaliers, partis du château de La Flotte au signal donné, gardaient la rive droite. Assailli alors par les assassins, une lutte affreuse s'engage ; écrasé par le nombre, La Curée succombe après une résistance désespérée. On le dépouille de ses armes et de ses vêtements, et bientôt il ne reste plus sur le théâtre de cette scène tragique qu'un cadavre sanglant, tailladé par les halberdiers et criblé de coups d'arquebuse. C'était une des plus riantes contrées de la France que les discordes religieuses épouvantaient de leurs fureurs ; et des fenêtres de son château qui domine un ravissant paysage, le seigneur de La Flotte, René du Bellay, l'allié des Souvré de Courtanvaux, des de Vanssay de La Barre, des Lavardin de Ronay, présidait à l'exécution. Il avait à ses côtés, comme aides exécuteurs, le

seigneur de la Poissonnière, de la maison de Ronsard, et Jacques de Maillé, seigneur de Bénéhard, qui paya plus tard de sa tête son dévouement aux ligueurs, dévouement poussé jusqu'à l'oubli de la foi jurée, en livrant au duc de Mayenne la ville de Vendôme dont Henri IV lui avait confié le gouvernement, et le jeune fils du supplicié trouvait un asile à l'abbaye de Saint-Calais.

Jeanne d'Albret elle-même aurait été victime de cette réaction furieuse si elle fût tombée entre les mains des troupes catholiques, et ordre était donné à leur chef, le duc de Montpensier, de courir sus à la reine de Navarre, et, s'il n'avait pas de forces suffisantes, d'ameuter le peuple contre elle.

Les remparts du château de Vendôme protégèrent quelque temps encore le gouverneur du Vendômois, Joachim Levasseur; mais il devait expier cruellement ses violences, et quand vint le jour néfaste de la Saint-Barthélémy, le seigneur de Cogners fut une des premières victimes. (*Tocsin contre les massacreurs*, édit. de 1577, p. 79.) C'est la juste horreur inspirée par cet épouvantable massacre qui a réagi sur presque tous les historiens de cette époque : de Thou lui-même a subi cette impression bien naturelle ; on n'a plus voulu voir que des bourreaux d'un côté, de l'autre que des victimes ; on a oublié les provocations antérieures et les ressentiments profonds qu'elles avaient laissés. Un gouvernement corrompu les envonima au lieu de les calmer, et ce qui révolte le plus, c'est que la reine perverse qui déclaina toutes ces haines et fit de la France entière une arène ensanglantée, Catherine de Médicis, n'avait même pas l'excuse des passions religieuses. Dépourvue de sens moral, voulant dominer à tout prix, cette femme impitoyable ne croyait à rien, et elle aurait organisé le massacre des catholiques avec le même sangfroid et la même indifférence que celui des protestants, si, dans les calculs de son infernale politique, elle eût trouvé cette combinaison plus avantageuse.

Quant à Jeanne d'Albret, pour oublier son fanatisme intolérant, l'exercice même du culte catholique interdit dans ses

Etats héréditaires, la profanation restée impunie de la collégiale de Vendôme où reposaient les ancêtres de son fils, la faveur accordée aux égorgeurs et aux incendiaires de l'abbaye de Saint-Calais, on a besoin de se rappeler ses grandes qualités, sa fin lugubre, et surtout qu'elle a donné à la France un de ses meilleurs et de ses plus grands rois.

Saint-Calais, mars 1862.

MÉGRET-DUCOUDRAY.

DE L'ADMINISTRATION
D'UNE ANCIENNE COMMUNAUTÉ D'HABITANS DU MAINE

CITÉE

DANS LE TABLEAU DE LA FRANCE MUNICIPALE

D'AUGUSTIN THIERRY

AVEC LES PIÈCES JUSTIFICATIVES DEPUIS LE XIII^e SIÈCLE.

Dans le tableau de l'ancienne France municipale qui suit l'Essai de l'histoire du tiers-état, Augustin Thierry, passant en revue les différentes formes d'administration urbaine des provinces, se montre fort sobre de détails au sujet du Maine, où, dit-il, les municipalités sont presque toutes incomplètes ; il n'en cite que deux, celles du Mans et de la Ferté-Bernard. L'extrême discrétion de l'éminent historien sur les communautés d'habitants du Maine, et l'honneur qu'il a fait à l'une d'elles en la nommant seule à côté du Mans, nous ont donné le désir de la connaître mieux et de compléter, par des renseignements puisés aux sources mêmes de l'histoire, ce qu'une appréciation nécessairement générale pouvait avoir de trop sommaire. La tâche était d'autant plus aisée et notre désir plus facile à

satisfaire, que la Ferté possède des dépôts d'archives assez considérables, à la fabrique de l'église paroissiale, à l'Hôtel-Dieu et à l'hôtel de ville, où des copies datant d'une trentaine d'années tiennent lieu des titres originaux, disparus en grande partie. La monographie de la communauté fertoise est toute entière dans ces archives ; il ne s'agit que de l'en extraire et de coordonner les faits ; c'est ce que nous entreprenons dans le travail qui suit, complété par la publication de pièces justificatives qui en sont la base et le thème. Nous n'avons pas hésité à multiplier le nombre de ces pièces pour plusieurs raisons. D'abord, quelques-unes intéressent la province du Maine entière, où la situation et les circonstances mises en lumière à la Ferté trouvent leurs analogues. D'autres, malgré leur modeste attribution locale, peuvent être considérées comme des documents inédits sur le tiers-état et son administration. Puis la matière est neuve, notre expérience l'est aussi ; il est permis de la contester sans injustice, et il sera facile, grâce à la précaution que nous prenons, de contrôler nos assertions sur les titres qui nous les ont fournies.

Il y a encore une autre considération qui militera toujours en faveur de la publication des documents à l'appui d'un travail historique : c'est que, si celui-ci est dépourvu de valeur, les pièces originales ont néanmoins leur intérêt ; elles en sont parfois la partie la plus précieuse. En tout cas, le service que l'on rend ainsi à l'histoire est trop facile et trop réel pour que l'on néglige de tirer de l'oubli, quand l'occasion s'en présente, des documents destinés à périr tôt ou tard dans la poussière, si personne ne prend soin de les en exhumer.

§ 1^{er}.

Administration de l'hôtel de ville.

En 1263, le seigneur de la Ferté, nommé Bernard, et Jeanne sa femme, se montrent généreux envers le monastère de la Pelice, situé à une demi-lieue de leur château et de leur

ville. Ils lui donnent une maison, dite de Mauconseil et occupant l'emplacement du chevet de l'église paroissiale actuelle, « franche et quitte de tout cens, de toutes coutumes, de toutes redevances et de toutes exactions séculières. » Celui qui l'habitera jouira de ces exemptions, *quand même il n'aurait pas été déjà et ne serait pas des bourgeois du seigneur de la Ferté*. Tant qu'il résidera dans cette maison ou qu'il en sera l'hôte, les mêmes franchises lui seront acquises dans la ville et par toute la terre du seigneur et de sa femme ; mais ceux-ci se réservent le droit d'excepter de cette faveur *quarante de leurs bourgeois* qu'ils nommeront quand ils voudront. De plus, « les hommes et les hôtes des religieux, leurs choses et leurs possessions », à la date d'avril 1263, seront aussi francs et quittes de toutes redevances, coutumes, cens, rentes et de toutes exactions séculières. Nous demandons grâce pour tous ces obscurs termes de droit féodal, qu'il est nécessaire de reproduire textuellement, parce que chacun d'eux avait une signification précise à l'époque et n'était point, comme on le pourrait croire, un vain mot ou une superfluité. Cette citation était d'ailleurs indispensable, car le titre d'où nous la tirons (1) contient les plus anciens renseignements authentiques que nous possédions sur l'état matériel et civil de la Ferté. On y voit que le quartier primitif, la ville haute, où se trouvait ce qu'on nommait, dès 1263, « le vieil marché », était déjà défendu par des portes, entre autres du côté du nord ou de la paroisse d'Avezé, tandis que la basse ville, le *bourg-neuf*, de construction plus récente, était seulement entourée de fossés sans eaux courantes. On constate encore l'existence de bourgeois dont il ne nous paraît pas possible de préciser la condition ; enfin c'est une véritable charte de franchise pour les hommes de la Pelice. Les moines le jugeaient bien ainsi, car, sur une reproduction latine de cet acte si important pour eux, on lit, en caractères du *xiii^e* siècle, ces mots tracés par les

(1) V. aux pièces justificatives.

Bénédictins eux-mêmes : *De libertate hominum nostrorum*.

Dans le même document, le seigneur fait une réserve expresse en vue de la construction possible d'une enceinte autour de la basse ville. Le projet en était, ce semble, déjà formé, et les remparts ne tardèrent guère à s'élever, car des titres, aujourd'hui disparus, en accusent l'achèvement avant la fin du *xiii^e* siècle. C'est aussi vers la même époque, sous Philippe-le-Hardi, que la seigneurie de la Ferté retourna à la couronne par l'extinction de la famille des Bernard, de ces chevaliers qui ont laissé des traces durables de leur influence dans le pays où plusieurs localités leur doivent leur surnom (1). Contemporains des Rotrou, de Nogent (Eure-et-Loir), leurs voisins, ils ont, dans une sphère plus restreinte et sur un moindre théâtre, joué le même rôle que les comtes du Perche, et cela pendant trois cents ans. Après eux, les seigneurs étrangers au pays fertois ne s'y rattacheront plus par des liens aussi étroits et ne résideront qu'accidentellement au château.

Quelle était, au temps des Bernard, et quelle fut, plus tard, sous les nouveaux possesseurs de la terre de la Ferté, la condition de ces *bourgeois* dont parle le titre de 1263 ? Et d'abord quel sens faut-il attacher au mot lui-même ? Suivant les principes historiques généralement admis aujourd'hui, pour l'époque qui nous occupe, le mot bourgeois, dérivé de *burgum*, terme servant à désigner une localité assujettie à des coutumes particulières, n'implique pas la possession de droits *politiques*. Leur présence dans une petite ville ne suffit pas, au *xii^e* siècle et au *xiii^e*, pour y faire supposer l'existence d'une communauté bourgeoise (2). « Ce nom, dit M. de Brequigny (3), avait

(1) La Ferté Bernard, Nogent le Bernard (Sarthe).

(2) Nous devons ces précieuses indications, et bien d'autres encore, à l'obligeance de M. de Lestang, membre correspondant de la Société d'agriculture, sciences et arts, dont la savante spécialité est bien connue.

(3) Préface au tome *XII^e* des Ordonnances des rois de France, p. 4.

« d'abord désigné en général tout habitant des lieux auxquels
« on donnait le nom de bourg. Par la suite, il désigna l'habi-
« tant associé aux privilèges de ces lieux. Il n'avait exprimé
« originairement qu'une idée de lieu ; l'on y adjoignit plus
« tard une idée de privilège. »

Ainsi donc la charte fondamentale et primitive de Bernard ne nous autorise point à supposer que les habitants de la Ferté formaient dès lors un corps libre de s'assembler pour traiter des intérêts communs. Elle dénote, au contraire, que le seigneur exerçait encore sur eux une omnipotence des plus étendues, puisqu'ils ne sont que *ses bourgeois* et non les *bourgeois de la Ferté*, qualification que nous leur verrons prendre au *xiv^e* siècle. Pour soutenir l'opinion contraire, nous n'avons que les assertions assez douteuses d'une histoire manuscrite du pays fertois attribuée à Dorsvilliers, « garde de la remembrance du trésor de la baronnie de la Ferté, » vers la fin du *xvii^e* siècle. L'auteur, qui n'a pas l'habitude d'indiquer la source de ses renseignements, signale les années 1199 et 1259 comme les époques d'un grand accroissement de la cité, et assure que, « dès les premiers jours de l'établissement de la
« nouvelle ville (dans la vallée), ceux qui commencèrent à
« l'habiter se firent autoriser à élire entre eux des officiers
« municipaux et firent un corps composé d'un chef auquel ils
« donnèrent la qualité de capitaine, qui tenait la place de
« gouverneur ; quatre échevins, un syndic, un greffier, deux
« gardes et un tambour... tant pour les réparations et entre-
« tien des fortifications et ouvrages publics, que pour les
« autres affaires de la ville. » Sans relever l'inexactitude de termes par trop modernes, et en laissant de côté la singularité de la forme, nous ne pouvons accepter le fond pour les raisons données plus haut. C'est bien plutôt au *xiv^e* siècle, après la construction de l'enceinte du *bourg-neuf*, qu'il faut placer les commencements, faibles et obscurs, « de la communauté des subjects de la Ferté, » comme on disait au *xvi^e* siècle. En 1367, l'évêque du Mans, Michel de

Brèche (1), consacrant dans la basse ville l'église où il établit la paroisse de la Ferté, déclare qu'il a consenti cette innovation à la sollicitation et pour l'avantage d'un grand nombre de personnes notables. Il est bien difficile de ne pas admettre que ce terme de *notables* ne désigne pas la communauté. Un document de la même époque a plus de portée encore. Le testament d'un écuyer, nommé Jean Croupet, et de Jeanne son épouse, personnages auxquels leur grande générosité a donné une place dans l'histoire locale, les qualifie de « *parochiani burgenses de Feritate*. » Quoique écuyer, ce Jean Croupet se contente encore du titre de bourgeois dans d'autres actes de la fin du *xiv^e* siècle, et nous voyons par une patente royale de 1468 (Pièces justif., n° 3) que cette qualification s'applique également à des nobles et à des gens d'église. En présence de ces témoignages historiques, nous reconnaissons, dès le *xiv^e* siècle, l'existence, à la Ferté, d'une communauté bourgeoise en possession de certains droits. Toutefois, c'est seulement au *xv^e* que des documents plus explicites viennent confirmer le fait et accuser une administration régulière et qui paraît déjà ancienne.

Sous Charles VII, après la guerre contre les Anglais, où la Ferté avait eu sa part des malheurs publics, son enceinte se trouvait tellement ruinée par suite des sièges, que le roi dut accorder aux habitants chargés de la rétablir et de l'entretenir, disent les lettres-patentes, l'autorisation de lever un impôt nommé « l'appetissement de la 10^e pinte de vin. » Cet impôt « devait être converti et employé ès fortifications et emparemens, et non ailleurs. » Louis XI maintient la levée « del'appetissement, » mais à la condition que la moitié serait employée à la construction de l'église paroissiale, « en l'honneur et reverence de N. D., » à laquelle elle est dédiée. Les successeurs de ce prince, pendant plus d'un siècle et demi, continuèrent cette permission généralement dans les mêmes

(1) Procès-verbal de l'érection de la paroisse Notre-Dame de la Ferté, du 8 avril 1367.

termes, et sous la réserve expresse du consentement « de la plus grant et saine partie des manans et habitans. »

Cette réserve de l'avis de la majorité n'était point une expression banale ; elle résultait d'un droit formel que la féodalité reconnaissait à tous ses membres, celui de consentir librement les impôts et les subsides extraordinaires, et dont l'exercice a donné naissance aux états-généraux. L'assentiment à la levée du 10^e était donné, à la Ferté, d'une manière très-solennelle par toutes les paroisses qui y étaient soumises. Peu de temps après la réception des lettres-patentes, il y avait, au chef-lieu, assemblée générale pendant plusieurs jours, et l'on consignait au procès-verbal les noms des assistants et la date de leur présence. Nous avons sous les yeux le procès-verbal de l'assemblée qui eut lieu du 7 au 15 décembre 1500, quatre jours seulement après l'octroi de Louis XII, en date du 3 décembre (1). C'est un acte authentique couvrant une feuille de parchemin qui ne mesure pas moins de 55 décimètres carrés, et par lequel plusieurs centaines de personnes appartenant au clergé, à la noblesse et au tiers-état de toute la seigneurie de la Ferté, « consentent l'entérinement des lettres royales. » Dans cette sorte d'états-généraux du pays fertois, le verrier « Robert Courtays » figure parmi le tiers, à la date de 8 décembre (2).

Les chartes royales de Charles VII et de Louis XI, que nous reproduisons parmi les pièces justificatives, contiennent les formules qui, dans la langue municipale de l'époque, désignaient un corps de ville constitué. La communauté fertoise y est bien établie. Mais, pour préciser son organisation, il est nécessaire que nous présentions de nouveaux documents résultant de l'obligation qui lui est imposée d'entretenir les remparts de la cité. Les réparations de l'enceinte bouleversée

(1) Archives de la fabrique. Liasse 8, cotée H, pièce 14. (V. aux pièces justificatives.)

(2) V. au sujet des Courtois : Atelier de verriers à la Ferté-Bernard, à la fin du x^ve siècle et au xvi^e, par L. Ch. Le Mans, Gallienne, 1851.

par deux sièges très-rapprochés, en 1424 et en 1428, l'adjonction de nouvelles défenses devenues indispensables par suite des progrès de l'artillerie, nécessitèrent des travaux considérables pendant un demi-siècle, et ce sont les devis de ces travaux arrêtés « en congrégations générales, » mis en adjudication devant les officiers municipaux, exécutés sous leur surveillance et aux frais de la communauté, qui vont fournir des détails sur l'administration civile.

Cette administration était quasi directe. « Tous les bourgeois, manans et habitans, congregés et assemblés à ban et ori publics, faits ès rues et carrefours de la ville, forsbourgs et bourgeoisie, par le sergent bourgeois et bannier d'icelle, » se réunissaient à l'auditoire, au-dessus des halles, où se rendait la justice seigneuriale ; là, sous la (1) présidence du représentant du seigneur, « ils traitaient et advisaient des affaires et négoces communs. » De 1470 à 1480, les assemblées sont présidées par le capitaine du lieu, messire Guillaume Pierre, écuyer, maître d'hôtel du duc de Calabre, comte du Maine et seigneur de la Ferté, ou par Michel le Gallois, son lieutenant. En 1481, nous trouvons ces fonctions remplies par Jacques Ruffier, écuyer, lieutenant de la Ferté-Bernard, pour « messire Morice du Mène, chevalier, capitaine et gouverneur au dit lieu pour le roi. » Mais il est à remarquer que toutes les questions qui figurent aux procès-verbaux de ces séances, se rattachent uniquement à l'entretien des remparts et à leur réparation ; l'objet en délibération étant purement militaire, il n'est pas étonnant que le gouverneur de la place ait été appelé à diriger les débats. Aussi, quand la discussion change de sujet et lorsque la matière devient purement civile et d'un intérêt plus pacifique, voyons-nous le juge seigneurial appelé à la présidence. C'est ainsi qu'au *xvi*^e siècle, pendant plus de

(1) Tant en pays de droit écrit qu'en pays coutumier, les habitans ne peuvent point s'assembler sans la permission du seigneur ou de ses officiers de justice. Renaukdon, *Dictionnaire des fiefs*, Paris, 1768.

trente années, le bailli Thomas Heullant est chargé de ces fonctions.

Les délibérations de ces assemblées générales, où figurent « la greigneur et plus saine partie des habitans, » selon l'expression du *xv^e* siècle, où les procès-verbaux des décisions « du général, » selon la formule usitée plus tard, étaient transcrits sur un registre *ad hoc* par un greffier, qui en délivrait des copies. Il existe, en effet, des pièces portant cette mention : « Collation faite à l'original du registre, » et d'autres signées : « Jacques Lodier, greffier au d. lieu pour copie (1). »

Il était de règle que toutes les affaires importantes se traitassent en des assemblées auxquelles tous les habitants, sans distinction, pouvaient assister. Les procès-verbaux des séances nous fournissent, en effet, de longues listes de personnes présentes, où des noms ignorés et les professions les plus humbles ont trouvé place à côté de noms moins obscurs. Ces listes, précieuses pour l'histoire locale, sont intéressantes à plus d'un autre titre. Là figure encore le verrier Robert Courtois, le plus ancien membre connu d'une dynastie d'émailleurs célèbres, qui ont fixé depuis leur résidence à Limoges (1503). puis Jean Glapion, père d'un archevêque de Tolède, successeur du grand Ximénès, en 1517 ; la famille Quélain, qui fournit un président aux enquêtes et des conseillers au parlement de Paris ; la famille Lunel, dont un membre fut abbé de Saint-Sébastien, près les catacombes, à Rome, au temps de Raphaël et de Michel-Ange ; puis des artistes verriers, orfèvres, sculpteurs, maîtres-maçons employés à la construction de l'église de la Ferté, personnages qui sont tous comptés pour « la plus saine partie » de la communauté.

En dehors des séances, les habitants avaient, pour les représenter, des officiers municipaux qu'ils choisissaient à l'auditoire, au mois de décembre. C'étaient « le procureur général

(1) V. aux pièces justificatives, années 1517 et 1519.

des manans et habitans et receveur de leurs deniers communs, » et « quatre députés et commis, en manière d'*échevins*, au gouvernement des négoce et affaires de la ville, et à la distribution de ses deniers. » Leurs fonctions n'étaient point gratuites; elles pouvaient être prolongées plusieurs fois de suite, et cette circonstance ne nous permet pas d'en préciser la durée normale, qui devait être assez courte. Avant Noël, le procureur-receveur présentait ses comptes, qui étaient examinés par des « *auditeurs* » spéciaux choisis par l'assemblée. Il ne faisait de paiements que sur « mandemens des *échevins* » conçus en ces termes : « Les *échevins* pour les bourgeois, manans et habitans, à vous N... procureur et receveur des deniers communs... vous le *mandons* ainsi faire. » Plus souvent les mandemens émanent directement des assemblées, dont l'intervention immédiate dans l'administration est très-fréquente. Dans ces réunions de toute la communauté, le pouvoir des officiers municipaux disparaît, ce ne sont plus que de simples membres. Dans l'intervalle des convocations, ils reprennent leur autorité, surveillent l'exécution et la réception des travaux ordonnés par le corps entier des habitans, passent des marchés et assistent aux adjudications, où l'on voit figurer ordinairement le procureur accompagné d'un ou deux *échevins*.

Les quatre « commis et députés » prennent, au *xv^e* siècle seulement, le titre fixe d'*échevins*, qu'on retrouve toujours depuis lors. Les archives de l'Hôtel-Dieu renferment des demandes de secours adressées, en 1568, « à MM. les juge, procureur, *échevins*, manans et habitans. » Quelques années auparavant, en 1544, le procureur et receveur est accompagné « d'un contre-rolleur des deniers communs (1). » En 1569, il devient le procureur syndic, » titre qui a peut-être induit en erreur l'auteur « du Tableau de l'ancienne France municipale, » et lui a fait croire que la communauté fertoise

(1) Archives de la fabrique.

ne fut jamais représentée que par ce seul officier, tandis qu'il est constant que, jusqu'à la fin, elle se trouve ainsi désignée : « les échevins, procureur syndic, manans et habitans. » Cette vieille formule est la plus usitée, mais on conçoit qu'il existe des pièces où le syndic figure isolément, et ce sont celles-là seules, sans doute, qui ont frappé Augustin Thierry.

En 1602, il y a encore en charge quatre échevins et un procureur, ainsi que le constate l'inscription suivante, autrefois placée dans les remparts, comme témoin des réparations qui y furent faites après le siège de la Ferté par les troupes de Henri IV, en 1590 ; les cinq personnages y prennent indistinctement la qualification de *œdilibus* :

Sub Henrico 4^o, Franciæ et Navaræ rege,
Anno Domini 1602, magistris Guillelmo Boesseau,
Michaele Lamé, Mathurino Hoyau, Francisco
Brebion, Juliano Ozan, *œdilibus*.
M^o Robert Viet (1).

Les officiers municipaux, dans cette inscription, personnifient la communauté qui fit exécuter les travaux à ses frais.

A une époque plus récente, vers le milieu du xvii^e siècle, le nombre des échevins fut réduit à deux, « à cause de la misère des temps et du défaut de sujets », dit mélancoliquement l'historien anonyme du pays fertois. L'un devait être pris parmi les bourgeois, et l'autre dans la classe des marchands. On rencontre encore ce titre d'échevins avec celui de procureur du roi et de la communauté, pendant tout le xviii^e siècle, et au

(1) Ce dernier nom, accompagné d'instruments d'architecture, est celui de l'entrepreneur. Les Viet sont une famille de maîtres-maçons habiles qui figurent à la Ferté pendant soixante-dix ans. Jean commença les voûtes du chœur, achevées par Robert, Gabriel, et Jérôme en 1596. Robert avait 49 ans à cette date. En 1603, il travailla avec Christophe et Jean les Viet, aux voûtes de l'église Saint-Jouin, à Nogent-le-Bernard. Les registres des décès conservés à l'hôtel de ville de la Ferté constatent que Gabriel et Jean moururent en 1631, et Christophe en 1649.

milieu de l'administration vénale, si malheureusement créée par Louis XIV, au commencement de ses désastres (1).

La composition et le jeu de l'administration à l'hôtel de ville sont maintenant connus ; il est temps de parler de ses attributions, de ses revenus et de ses charges. On sait déjà que l'entretien des murailles était une de ses obligations, et que pour cela elle percevait, par autorisation royale renouvelée de période en période, un droit de 10° sur le vin et sur les boissons vendues en détail dans 15 ou 16 paroisses de la baronnie de la Ferté. Ce droit était affermé aux enchères, « par-devant le lieutenant à la Ferté Bernard pour MM^{rs} les élus du Maine » pour un an, commençant à Noël. Plus ou moins réduit dans la suite des temps par les rois, qui finirent par s'en attribuer la moitié, il n'en subsista pas moins jusqu'à la Révolution. Quant aux fortifications, elles ne furent abandonnées que vers le milieu du dernier siècle, et, en 1732, on refaisait encore les ponts-levis.

Outre ses murailles et ses portes, la ville a toujours été chargée de maintenir en bon état sept ponts et une lieue de pavé (2), ce qu'en 1722 on nomme « le pavé bourgeois. » C'était une conséquence d'un droit de prévôté qu'on la voit exercer dès le xv^e siècle. « La prévosté ou grant coutume » donnait le droit d'établir des prévôts fermiers pour percevoir les péages, acquits et autres taxes, qui se levaient sur les denrées et marchandises en circulation. Or, aux termes de la coutume du Maine, art. 68, « qui prend coutume ou prévosté doit la réparation des ponts et chemins publics. » Ce qui, du reste, est rationnel.

On peut consulter, pour plus de détails, la coutume du Maine, art. 41-50-57-58 et 68.

(1) Édits d'août 1692 ; arrêt du conseil du 3 décembre 1693 ; édit de mars 1703 ; — de décembre 1706, etc., portant confiscation des magistratures urbaines pour les vendre au profit de l'État.

(2) Arrêt du conseil d'État du 14 juillet 1663 et de 1689, copié dans les registres des délibérations de l'hôtel de ville, année 1731.

En 1469, la prévôté de la Ferté fut affermée aux enchères pour neuf ans, commençant au jour de la Saint-Jean-Baptiste, à la charge de refaire les arches depuis le pont de Mesme jusqu'à celui de Saint-Julien, moyennant une allocation supplémentaire de 40 l. par année. Une quittance de 1479 prouve que le procureur-receveur des habitants l'était aussi de la prévôté. Ce droit prit dans la suite le nom de droit de pavage ou de péage, et il existait encore à la Révolution. Une pancarte de 1696 donne le détail de sa perception ; et le registre des délibérations municipales de 1724-1725 établit qu'il était alors affermé pour 3 ans, à 125 l. par année, sous le titre de *droit de pavage*.

Outre le dixième sur les boissons et la prévôté, la communauté fertoise a joui encore de 100 sols par muid de sel vendu à son grenier et dépendances, qui lui furent accordés, selon toute vraisemblance, en 1575, par Henri III. Louis XIII, en 1638, y ajouta 4 l. par muid, et 40 sols par charretée de vin « entrant en la ville, faubourgs et bourgeoisie », pour aider à relever la Ferté, ruinée en 1624 par un terrible incendie, et désolée ensuite par des épidémies.

Il ne paraît pas que l'administration municipale ait jamais possédé aucun droit de justice ; elle en a peut-être eu un de simple police, mais de peu d'importance. C'est que, selon les coutumes d'Anjou et du Maine, fief et justice, qui ailleurs n'eurent rien de commun, étaient ici une seule et même chose. Ainsi, la justice était rendue à la Ferté, au nom du seigneur, par la cour de baronnie, composée du bailli, du procureur de la cour, de son substitut et du greffier. Il y a eu en plus, jusqu'au xvi^e siècle, pour la châtellerie particulière de la Ferté, un juge châtelain dont les appellations étaient portées au bailliage ordinaire ; cette charge fut supprimée en 1564 par l'ordonnance de Roussillon, dont l'art. 24 porte « qu'en même ville, bourg, village ou lieu, les sujets de quelque qualité qu'ils soient n'aurent plus qu'un seul degré de juridiction. »

« La communauté des subjects de la Ferté », suivant

l'expression du procès-verbal de la promulgation de la coutume du Maine, en 1508 (1), lorsqu'elle édictait quelques règlements de police urbaine, était obligée d'avoir recours au bailliage pour en assurer l'exécution par une sanction pénale, puisqu'elle n'a jamais pu avoir d'officiers de justice particuliers. Il est arrivé quelquefois que, dans les assemblées générales, présidées par le bailli, des mesures de police ont été prises en commun, des amendes portées contre les délinquants et appliquées à l'occasion par le juge siégeant à son tribunal, mais c'est à quoi se sont bornés tous les privilèges des habitants de ce côté.

C'est, du reste, une conséquence de l'organisation dépendante de leur communauté. Elle a dû se constituer naturellement et sans bruit, de la manière exposée par Augustin Thierry, en des conditions identiques. Une population laborieuse s'agglomère, en des temps de troubles et de guerre, auprès du château dont les remparts la rassurent et semblent la protéger. L'intendant du seigneur, pris peut-être parmi ses membres et de même condition qu'eux, est l'intermédiaire naturel entre ceux-ci et le châtelain. On le consulte, on s'assemble autour de lui dans les cas nombreux où l'intérêt commun, le danger et le besoin d'appui préoccupent l'agglomération; il devient ainsi une sorte de magistrat municipal, et, quand les manans auront prescrit, par l'usage ou par l'exemple de leurs voisins, le droit de s'assembler, le représentant du

(1) V. Julian Bodreau, *Coutumes du Maine*, éd. in-f°, p. 696. Les députés à l'assemblée où fut promulguée cette *Coutume*, le 9 octobre 1508, dans le réfectoire des Jacobins du Mans, furent pour la Ferté : Étienne Peschart, procureur du duc de Lorraine, baron de la Ferté, dans l'ordre de la noblesse; dans l'ordre « des officiers du roi, praticiens et tiers-états, » Adam Lozenge et Guillaume le Boindre, licenciés ès-lois; Guy de Baugé, lieutenant du bailli de la Ferté; Mathurin Juglet, procureur de la communauté des subjects de la Ferté-Bernard, et Pierre Courtin, procureur des gens d'église : ce dernier était marguillier. Le clergé ne nous paraît pas représenté. Plusieurs fois pendant la lecture du procès-verbal, Étienne Peschart et Jean Bougliez, procureur du duc de Lorraine pour la Ferté et Sablé, prirent la parole et firent réserve des droits de leur patron.

seigneur deviendra, par le choix de celui-ci et l'agrément des autres, le chef de la communauté et le président de ses assemblées (1). Nous adoptons pleinement pour notre part cette façon d'expliquer la formation des communautés de peu d'importance, et nous l'admettons d'autant plus volontiers, qu'elle semble se justifier à nos yeux par l'exemple de la Ferté.

Il faut bien le reconnaître, d'ailleurs : nous appartenons, dans la France municipale, à une zone où les libertés et l'indépendance politiques firent moins de bruit et s'établirent avec moins d'éclat que dans le nord et le midi. Nous comptons principalement des villes de simple bourgeoisie, où des changements constitutionnels se sont opérés lentement dans les vieux municipes, sans effacer cependant toutes les traces du régime des temps romains. Nos contrées ont été exemptes de ces orages qui signalèrent l'apparition des communes jurées du nord de la France, et, à part la malheureuse tentative du Mans au ^{xiii} siècle (2), on n'y rencontre pas de *communes* proprement dites, mais seulement des *communautés* d'habitants, ce qui est différent. A ce sujet, on voudra bien reconnaître qu'il n'est pas sans inconvénient, lorsqu'il s'agit d'études de la nature de celles qui nous occupent, de faire confusion de termes et de modifier les acceptions que la science historique a maintenant consacrées. Elle admet aujourd'hui que la *commune* (*communia*, *communio*, *communitas*, *conjuratio*), est l'association jurée des habitants d'une ou plusieurs villes pour fonder une assurance mutuelle d'intérêts et de droits, association d'où sort une puissance publique, s'exerçant par les citoyens et pour eux. On sait que cet état est fréquent au moyen-âge dans nos provinces septentrionales. Quant aux contrées du centre, auxquelles nous appartenons, l'état qui prédomine, c'est la *communauté*, c'est-à-dire, un corps d'habitants jouissant de

(1) *Essai sur l'Histoire du tiers-état*, page 19, tome IX; des *Oeuvres complètes*, 2^e édit.

(2) *Gesta Pontificum Cenomanensium*, in *analectis*, édit. in-fol., p. 307, anno 1072.

libertés civiles plus ou moins grandes et de quelques droits administratifs, mais sans garanties politiques et presque sans juridiction. J'é parle, bien entendu, des temps antérieurs aux concessions municipales de Louis XI. Il faut relire Augustin Thierry, pour voir comme il a judicieusement saisi et circonscrit ces nuances, dans son tableau si précis de la France municipale, et pour sentir combien les grands traits de son esquisse sont justes et savants. Sans doute, en un sujet si vaste et si nouveau, l'auteur a pu omettre quelques détails et se tromper sur d'autres : peut-être encore ne s'est-il pas assez affranchi, dans ses appréciations, des idées et des tendances politiques de son temps ; mais l'ensemble n'en est pas moins exact, et souvent où les renseignements lui ont manqué, il a deviné le fait.

Pour notre part, les recherches locales auxquelles nous nous sommes livré nous ont confirmé l'exactitude des détails qu'il donne sur l'administration urbaine dans la France centrale, dans cette bande neutre qui sépare le régime des communes du nord du régime des consulats au midi, et qui se prolonge de l'est à l'ouest dans la Touraine, le Berry, le Nivernais, la Bourgogne et la Franche-Comté : « Là où l'on remarque la fréquence du gouvernement de quatre personnes, s'appliquant à tous les degrés d'indépendance municipale, depuis le régime entièrement libre, qui fut celui de Bourges et de Nevers, jusqu'à la simple gestion pécuniaire des deniers communs (1), » comme à la Ferté-Bernard.

Ainsi, l'existence de ces « quatre commis aux affaires et négoces de la ville », que nous y avons constatée au x^v siècle, rentre dans la règle générale établie par Augustin Thierry. Il est même curieux de comparer la communauté fertoise avec celle de Bourges ; on trouvera plus d'un rapport entre elles. De toute ancienneté, au xii^e siècle, Bourges était régi par quatre prud'hommes administrant toutes les affaires commu-

(1) *Tableau de l'ancienne France municipale*, faisant suite à l'*Essai sur l'Histoire du tiers-état*, page 75, tome X ; des *Œuvres complètes*, 2^e édit.

munes, seuls dans les cas ordinaires, et avec le concours obligé de tous les habitants dans les circonstances importantes ; c'est aussi ce qui avait lieu à la Ferté ; mais là l'administration était restreinte, nous savons dans quelles étroites limites, tandis qu'ailleurs le droit de justice lui appartenait. A Bourges, comme à la Ferté, les quatre n'eurent point de désignation précise avant la fin du xv^e siècle ; c'étaient, dans la grande ville, « les quatre élus, les quatre commis et élus », et dans la petite « les quatre commis et députés. »

Charles VIII statua que les prud'hommes de Bourges s'appelleraient dorénavant échevins, et il le fit en termes trop curieux pour nous, à cause de l'analogie de langage, pour que nous négligions de les citer textuellement : « Donnons aux. « supplians... leur loise eslire doresnavant *au gouvernement des affaires communs* de lad. ville, pour chacun an, quatre « personnes notables... qui se nommeront eschevins (1). »

La constitution de Bourges, dit encore M. Thierry, a été le type de la liberté municipale, non-seulement pour le Berry, mais encore pour des villes situées hors de cette province ; nous venons, ce semble, d'en fournir une nouvelle preuve.

La cité de Tours, elle aussi, avait, avant le xii^e siècle, quatre prud'hommes. Ce nombre de quatre officiers municipaux, habituel dans tant de localités grandes et petites du centre de la France, où l'administration a, plus que partout ailleurs, conservé d'anciennes formes, paraît s'y rapporter à une division en quatre quartiers, qui remonte très-haut, et semble appartenir au *Castrum* des temps romains. Ce serait encore, suivant le même auteur, une réminiscence de la municipalité romaine, où les *curies* avaient deux ou quatre magistrats choisis annuellement (2).

(1) *Recueil des Ordonnances des rois de France*, tome XIX, page 628 ; 14 février 1483.

(2) V. Augustin Thierry, *Oeuvres complètes*, 2^e édit. *Tableau de l'ancienne France municipale*, pages 69 et 75, tome X. *Essai sur l'Histoire du tiers-état*, tome IX, page 27.

Les relations de toute nature entre les villes et les provinces par les voyages, le commerce et les arts, propageaient et facilitaient ces imitations de constitutions urbaines. Les rapports étaient beaucoup plus fréquents qu'on ne le pense au moyen-âge, et à ces époques que, bien à tort, on a cru privées de goût pour le mouvement et dépourvues de moyens de locomotion. On découvre, dans les archives de la fabrique de l'église de la Ferté, des traces de relations fréquentes, sinon toujours faciles, entre cette petite ville et Paris, Angers, Tours, Bourges, au commencement du *xvi^e* siècle. Si les documents remontaient plus haut, nul doute que nous eussions les mêmes faits à signaler à des dates antérieures. C'est à Tours, à l'enseigne du Pilier-Vert, chez Pierre Duchamp, que la fabrique se fournit d'étoffes pour les ornements sacerdotaux. Elle y faisait acheter, vers 1533, du velours noir, au prix énorme de près de 100 francs de notre monnaie, par aune. L'huile pour les lampes venait habituellement d'Angers. Les longs voyages, les établissements lointains n'étaient point rares alors, et l'on voit des Fertois se fixer au nord et au midi. Nous en avons déjà nommé quelques-uns : l'archevêque de Tolède, successeur de Ximénès en 1517, le cordelier Jean Glapion, qui, avant son élévation au siège primateal des Espagnes, avait été provincial de son ordre en Gaule belge, confesseur de l'empereur Maximilien, et peut-être de Charles-Quint ; l'abbé du couvent de Saint-Sébastien, à Rome, Jean Lunel, qui, de la capitale du monde chrétien, ne cesse d'entretenir des relations avec sa ville natale. Jean le Troing, un autre Fertois, est à la même époque (1533), secrétaire de l'archevêque de Bourges. Il s'occupe activement, avec l'abbé de Saint-Sébastien, de l'obtention d'indulgences en faveur de l'œuvre de Notre-Dame-des-Marais. L'église de la Ferté, alors en construction, fait écrire une lettre par le roi lui-même au pape, l'adresse à « Monseigneur de Mâcon et autres ambassadeurs à Rome », et réussit. Sa correspondance passe de Bourges à la Ferté par l'entremise des marchands. Nous citons ces faits, entre beaucoup d'autres

que nous négligeons, et les livres de comptes conservés à l'Hôtel-Dieu nous prouvent qu'à la même époque on recevait dans cet établissement un grand nombre de voyageurs malades, d'âge, de sexe et de conditions différents.

Ce n'est point seulement dans la Touraine ou le Berry que l'administration fertoise a pu trouver son modèle, et il n'est pas nécessaire de sortir du Maine pour en rencontrer une presque en tout point semblable : nous voulons parler de celle du Mans (1). Avant les lettres-patentes de Louis XI, cette ville était très-certainement régie par quatre échevins avec un procureur-receveur, dont la recette était convertie « ès reparacions et autres affaires communs » comme à la Ferté. Mais Louis XI, qui avait le goût des constitutions municipales, en octroya une nouvelle, créée de toutes pièces, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour Angers, Bourges et Tours. Elle dura peu ; et il arriva au Mans la même chose qu'à Bourges, c'est-à-dire que la vieille constitution, enracinée dans les souvenirs populaires, fit tort à la nouvelle, et qu'on réclama instamment sa restauration auprès du successeur de Louis XI. Charles VIII rétablit le « gouvernement des quatre », en leur attribuant leur véritable nom d'échevins, ainsi qu'il l'avait fait pour la capitale du Berry, cinq années auparavant (1483-1488). Il ne faut, du reste, que parcourir l'ouvrage de T. Cauvin sur l'administration municipale dans le Maine, pour saisir les points de similitude qu'ont offerts les deux communautés du Mans et de la Ferté-Bernard, dans leur organisation et leurs attributions ; et c'est une conséquence naturelle de leur juxtaposition dans la

(1) Conf. les *Coutumes du pays et comté du Maine*, par Julian Bodreau, 1645. Privilèges de la ville du Mans. Lettres-patentes de Louis XI, de 1481 et 1483 ; de Charles VIII, en 1488.

De l'*Administration municipale dans la province du Maine*, par Cauvin, pages 24 et 44. Il faut aussi remarquer que, presque par toute la France, les attributions traditionnelles de l'autorité municipale, dans les anciennes chartes et les *Coutumes non écrites*, sont bornées à la police des rues, la voirie, la garde et les fortifications de la ville. Augustin Thierry, tome X, page 118.

province où elles ont eu quelquefois le même maître et presque toujours la même fortune. L'une et l'autre eurent également à leur charge les fortifications et le pavage, dans un rayon assez étendu, et jouirent, pour ce double entretien, des droits d'octroi et de prévôté. Il est même curieux de constater que les règlements de la prévôté ont été portés au Mans, de 1317 à 1328, par Philippe de Valois, alors comte d'Anjou et du Maine, lequel fut aussi seigneur de la Ferté-Bernard. Ces règlements ont été reproduits dans l'ouvrage de Cauvin, p. 14, sous ce titre : « Ce sont les costumes et trespas de la prévôté du Mans. » L'enceinte, dans les deux villes, peut également être considérée comme une propriété communale, car lorsqu'à la Ferté les assemblées ne tinrent plus à l'auditoire, elles se réunirent dans la tour dite des Prédicateurs, derrière l'église, et plus tard, en 1703, dans la porte Saint-Julien, qui sert encore d'hôtel de ville. Ce beau reste des vieux remparts doit même sa conservation à cette appropriation tutélaire.

A l'époque où l'administration municipale s'installait dans ce dernier local, il y avait déjà onze ans qu'elle avait perdu, à la Ferté comme dans toute la France, ce caractère de liberté et d'autonomie qui nous l'a rendue intéressante aux siècles précédents. Louis XIV, par son édit de 1692, portant création dans chacune des communautés du royaume des offices héréditaires et vénals de maires et d'assesseurs-échevins, avait confisqué à son profit des franchises si chères aux villes, que beaucoup d'entre elles firent des sacrifices pécuniaires considérables pour acquérir les brevets des offices et conserver leur droit d'élection. Dès lors, le pouvoir ne vit plus, dans l'expédient dont il venait de faire un si heureux essai, qu'un moyen de battre monnaie dans les embarras financiers. Il y recourut fréquemment, malgré son impopularité, et dans tout le XVIII^e siècle, il n'y eut guère, pour les communautés, plus de vingt années de liberté sans rançon. Presque à l'avènement de Louis XV, en 1716, elles furent rétablies dans leurs franchises municipales ; elles en étaient de nouveau privées en

1722. De 1724 à 1733, il y a encore neuf années d'indépendance suivies de vingt-neuf ans de régime vénal, jusqu'en 1764, où l'on supprima gratuitement, pour la troisième fois, les offices héréditaires; mais ils reparurent en 1771, pour durer jusqu'à la Révolution.

La Ferté-Bernard avait trop peu de ressources pour acquérir et réunir à son hôtel de ville les offices de maire, assesseurs échevins, commissaire particulier aux revues et logements des gens de guerre, créés dans ses murs en vertu de l'édit de 1692. Celui de maire, levé par le bailli pour conserver la présidence des assemblées qu'il possédait avant l'édit, fut peut-être uni au bailliage. Un seul office d'assesseur premier échevin fut acquis par un particulier, ainsi que celui de commissaire aux revues, établi à la Ferté « comme lieu d'étape et de passage pour l'Anjou, le Maine et les pays circonvoisins. » Le receveur des deniers patrimoniaux de la ville, qui vit sa charge érigée aussi en titre d'office en juillet 1694, la paya 1,000 fr. en 1703. La même année, apparaît sur les registres de l'hôtel un lieutenant de maire, office créé l'année précédente. En décembre 1706, un nouvel édit établit, dans un but fiscal facile à deviner, un maire et un lieutenant de maire alternatifs et mi-triennaux, pour partager le pouvoir avec les personnes pourvues précédemment des mêmes droits, et l'exercer *alternativement* d'année en année. C'était vendre deux fois sa marchandise. L'office de lieutenant-alternatif ne fut levé qu'en 1710; celui de maire le fut dès 1707, pour 2,500 l. : le bailli, maire primitif, avait été taxé à 4,500 l., seize années auparavant. Des exemptions et privilèges nombreux étaient attachés à ces charges, qu'on pouvait briguer aux seules conditions d'avoir vingt-deux ou vingt-cinq ans, d'être de bonnes vie et mœurs, de religion catholique et d'acquitter la finance. Les officiers municipaux avaient leurs bancs dans le chœur de l'église paroissiale, à gauche, sans que les officiers du seigneur pussent les précéder. (Edit de Versailles, de décembre 1706, art. 43 et 45.)

C'est ainsi que le grand roi, pressé par le besoin d'argent, conséquence de guerres désastreuses, spéculait de plus en plus sur la passion des familles bourgeoises pour les charges héréditaires et sur leur désir de briller dans leur ville natale. Les particuliers ainsi pourvus étaient tous parés du titre pompeux de conseillers du roi, et Dieu sait combien Louis XIV, sur la fin de sa carrière, se fit, de gré ou de force, de conseillers de cette sorte ! La détresse de l'Etat le poussa à de tels expédients, qu'on voit, en 1708, un commissaire du roi réclamer 150 l. pour la finance de la charge de trésorier de la fabrique, et mettre garnison chez la personne qui l'exerçait pour la forcer à payer. Cette indignité souleva la communauté qui, dans une assemblée où figure le curé, protesta de toutes ses forces. Le bon droit obtint-il justice ? C'est douteux : car alors, si l'on ne chantait plus guère, comme au temps de Mazarin, on ne payait pas moins.

En 1712, figure à l'hôtel de ville un commissaire aux revues alternatif et mi-triennal ; c'est ainsi que dans tous les emplois on sait trouver le prix de deux offices. De ce fonds inépuisable, la communauté ne put acquérir que l'office de garde-sel, en 1703, et celui d'avocat du roi, en 1712. Ce dernier coûta 1,430 l., dont le rôle fut établi « au marc la livre de la capitation » ou par tête sur tous les habitants. Ce fut une opération financière, et non un effort en faveur des libertés municipales, dont le sacrifice était fait. Tout était déjà confusion dans l'administration ; et il paraît qu'on ne saisissait guère mieux à cette époque qu'aujourd'hui sa composition et ses attributions régulières : de nombreux conflits d'autorité et de droit de séance en sont la preuve. Cependant, au milieu de ce chaos, et malgré l'intrusion des conseillers du roi et officiers de nouvelle fabrique qu'on voit siéger sans que les procès-verbaux des assemblées aient jamais su dire à quel titre, on reconnaît toujours, sinon de droit, du moins de fait, la persistance des vieilles formes administratives, non-seulement pendant les courts intervalles d'indépendance municipale et de

libre élection, mais pendant tout le xviii^e siècle : ainsi c'est encore l'ancienne formule qu'on emploie pour désigner la communauté, « les échevins et procureur syndic ». Les assemblées générales se réunissent toujours pour décider les questions importantes, après avoir été « affichées à la porte de « l'église paroissiale, criées par les rues et annoncées à bat de « caisse et son de cloches. » La réunion solennelle du 24 décembre a lieu « selon l'ancienne coutume », disent les procès-verbaux.

Cependant, les offices supprimés et rétablis deux fois en vingt ans, après la mort de Louis XIV, avaient perdu leur valeur et ne trouvaient plus que difficilement des acquéreurs. Depuis 1716, il n'y a même pas d'autre administration à la Ferté que celle antérieure à 1692, c'est-à-dire deux échevins et le procureur-syndic, élus de deux ans en deux ans. Un arrêt du conseil d'Etat, du 4 décembre 1757, interprété par un nouvel arrêt du 1^{er} avril 1738, régularisa la situation, en statuant qu'il serait pourvu aux charges rétablies en 1733 et non encore remplies, de la manière usitée avant les édits de première création. Or, comme à la Ferté tout était libre encore et que le bailli, avant 1692, y avait la présidence à l'hôtel de ville, il fut déclaré maire et installé le 15 mars 1738 par les deux échevins et le procureur-syndic, en fonctions ; et, jusqu'en 1764, c'est par l'élection en assemblée générale qu'il fut procédé au choix des officiers municipaux reconnus, maire, échevins, receveur et greffier. Selon une coutume immémoriale, déjà signalée, l'un des échevins était pris dans le corps des bourgeois vivant noblement, l'autre dans celui des marchands, et aucun membre de l'hôtel de ville ne jouissait de privilèges d'exception. Ces faits sont consignés dans un Mémoire adressé à l'intendant de Tours, le 17 mai 1766, Mémoire qui nous apprend en outre qu'il y avait deux gardes et un tambour de ville habillés et logés gratuitement dans les portes de l'enceinte, pour tous gages.

Le bailli Pierre Brizard fut continué dans ses fonctions de

maire pendant vingt-six ans, de 1738 à 1764, et présida à l'hôtel de ville sous les titres de « conseiller du roi, bailli, juge « général, civil, criminel et de police, maître particulier des « eaux et forêts de la ville, duché-pairie de la Ferté-Ber- « nard, maire d'icelle et subdélégué de Mgr l'intendant de la « généralité de Tours, commissaire en cette partie. »

Nous trouvons, à la date du 30 décembre 1753, une assemblée du général, où il est élu, avec deux échevins, le procureur du roi et de la communauté, et le secrétaire-greffier, pour deux années.

En août 1764 et en mai 1765, les édits de Compiègne et de Marly réorganisèrent les administrations urbaines du royaume d'une manière très libérale ; mais celui de Marly nous intéresse seul, parce qu'il concerne les villes d'une population inférieure à 4,500 h. Tous les officiers devaient être nommés par la voie du scrutin, dans des assemblées de notables, sortis eux-mêmes de l'élection (art. 3). La Ferté, qui ne comptait pas alors 2,000 âmes et se trouvait comprise dans la dernière catégorie des villes, eut un corps municipal composé seulement de deux échevins, trois conseillers, un syndic receveur et un secrétaire-greffier (art. 54). D'après l'art. 55, les échevins exerçaient leurs fonctions pendant deux ans, les conseillers pendant trois, et il était procédé chaque année à l'élection d'un échevin et d'un conseiller dans une assemblée des officiers municipaux et de six notables. Ces derniers étaient choisis dans les divers corps d'habitants par les députés de ces corps réunis en assemblée sous la présidence du bailli (art. 56).

Les conseillers pouvaient donner leur suffrage à toutes les délibérations concernant l'administration ordinaire confiée aux échevins. Les échevins et les conseillers, réunis aux notables, représentaient la communauté tout entière dans les affaires importantes : on les voit ici présenter aux bénéfices vacants et nommer les procureurs marguilliers, toutefois en observant les règlements concernant l'administration de la fabrique, sans exclure de l'assemblée ceux qui ont le droit d'y assister, et

notamment le curé. (Interprétation donnée aux officiers municipaux par le contrôleur général en 1765.)

Le 1^{er} octobre de cette année, 1765, le corps municipal constitué règle les époques d'assemblées à douze par an, tous les premiers dimanches du mois, après vêpres, pour les affaires ordinaires et les travaux n'excédant pas 100 l. : les questions d'une importance plus grande étaient décidées avec les notables.

L'édit de 1765 est curieux à connaître à cause des études sérieuses qu'il accuse, et surtout parce que le législateur Sieyès paraît s'en être inspiré pour son projet de constitution de l'an VIII ; on dirait qu'il a voulu transporter dans le mécanisme général de l'Etat les dispositions que le ministère Choiseul avait imaginées pour l'organisation urbaine seule. C'est ainsi qu'il établit, par la voie du suffrage, des listes de notabilités successives, où l'on devait prendre tous les fonctionnaires du gouvernement. Or, les art. 9, 10, et 11 de l'édit interdisent précisément de prendre les officiers municipaux ailleurs que parmi les notables élus.

Il est regrettable que l'organisation de 1765, méditée avec soin, travaillée en prévision d'une longue durée, n'ait fourni qu'une si courte carrière, et qu'elle ait disparu dès 1771, par suite du rétablissement de ces offices, que le duc de Choiseul, dans les considérants de l'édit, moins de six ans auparavant, avait déclaré ne devoir jamais reparaître. En 1775, les offices n'ayant point encore trouvé d'acquéreurs à la Ferté, les charges de maire, assesseur premier échevin, syndic, procureur et greffier, furent données gratuitement et provisoirement : cet état paraît s'être prolongé jusqu'à la Révolution.

L'hôtel de ville de la Ferté possède le recueil de ses délibérations depuis 1692 ; c'est malheureusement la période pendant laquelle le régime municipal n'a plus guère d'histoire. Nous empruntons néanmoins à cette collection quelques traits, pour compléter le tableau de la communauté qui fait le sujet

de cette étude. Les détails se rapporteront aux corporations, aux impositions et à la milice bourgeoise.

Pour ce qui concerne les corps d'Etat, le commerce et l'industrie de la Ferté, on en trouve un état détaillé dans une délibération du 7 septembre 1698, qui a pour but de modifier la composition des assemblées du général, et dans laquelle on décide « qu'à l'exemple de ce qui se pratique dans les villes bien policées, les assemblées seront faites dorénavant *par députés* choisis annuellement le premier dimanche de décembre, par chaque corps composant la communauté. » Suit la désignation de ces corps, que nous transcrivons textuellement et en entier :

« MM^{rs} du clergé, — MM. de la noblesse, — les officiers du bailliage, — les officiers du grenier à sel, — les avocats, procureurs et greffier du bailliage, — les officiers et archers de la maréchaussée, les officiers de la maison et famille royale, — les médecins, apothicaires et chirurgiens, — les bourgeois, notaires, huissiers et sergents, — les marchands de vin, hôtel-liers, cabaretiers et tanneurs, — les marchands drap-pliers, merciers, droguistes, ciriers et teinturiers, les estaminiers, peigneurs, teixiers, fillo-liers, chapeliers, pelletiers, cordon-niers et corroyeurs, — les boulangers, bouchers, meuniers et four-niers, — les marchands de bois, charpentiers, menuisiers, boisselliers, tourneurs, roit-tiers et tonnellers, — les maré-chaux, chaudronniers, es-ponniers, serruriers, armuriers, vitriers, cloustiers, postiers d'estain et fallotiers, — les selliers, bourrelliers, tailleurs d'habits, couvreurs, maçons et terras-siers. »

Cette longue nomenclature nous apprend quelle variété offrait alors l'industrie fertoise. Il en était de même dans les autres petites villes de province, où nombre de métiers, dis-parus aujourd'hui parce qu'ils n'auraient plus d'utilité, trou-vaient leur emploi, et où presque tous les besoins ordinaires pouvaient être satisfaits sur place. Maintenant, au contraire, chaque spécialité industrielle se localise dans une contrée : ici,

les draperies ; là, la coutellerie ; plus loin, la chapellerie, et ainsi du reste. Les grandes usines, dont les produits n'arrivent que de seconde main et par la voie du commerce au consommateur, ont remplacé les petits ateliers, la boutique, qu'on trouvait partout.

En 1703, la corporation la plus nombreuse, représentant la plus ancienne et la principale industrie du pays à cette époque, est celle des sargers, drapiers drapant et merciers, étamineurs, teinturiers, cardeurs et peigneurs. Ses membres procèdent, chaque année et sur l'invitation de l'hôtel de ville, à la nomination d'un garde-juré pour deux ans, de sorte qu'il y en ait toujours deux en exercice, un ancien et un nouveau. Il en est de même pour tous les autres corps, qui ont chacun deux gardes jurés et un syndic.

En 1708, on nomme à l'hôtel de ville « deux jurés d'entre les maîtres pour procéder à la visite des ouvrages et marchandises suivant le règlement général des manufactures. »

La même année, figure à l'assemblée commune « un contrôleur des maîtrises des manufactures des arts et métiers, drappiers drappant, sergers, étamineurs, cardeurs, peigneurs et teinturiers de la ville, faubourgs et banlieue de la Ferté. » C'est même un office.

En 1756, « la communauté des m^{tres} chirurgiens établis en la ville et lieux dépendants » fait enregistrer l'arrêt du conseil d'Etat du 10 août de la même année, arrêt qui accorde aux chirurgiens et élèves-maîtres ès-arts les honneurs, distinctions et privilèges dont jouissent ceux qui exercent les arts libéraux. Cette communauté, régulièrement constituée, avait un greffier et un prévôt-échevin.

On trouve encore des détails sur les corporations dans un arrêt du conseil d'Etat de 1730, rendu spécialement en faveur de la Ferté, pour l'établissement de la taille proportionnelle, document important et dont nous parlerons tout à l'heure, mais que son étendue ne nous permet malheureusement pas de reproduire parmi les pièces justificatives.

L'imposition de la taille s'établissait chaque année à l'hôtel de ville, en faisant le tableau des habitants imposables ou non, ce qu'on appelait « les bons et mauvais. » Les bons étaient divisés en trois catégories, et l'on nommait, pour recevoir les taxes, quatre collecteurs. La collecte était une lourde charge, que l'on exerçait à ses risques et périls; car le receveur décernait des contraintes contre le collecteur en retard, qui répondait des recouvrements. Aussi l'exemption de la collecte était-elle un privilège. Impôt arbitraire et inégal, la taille était devenue à la Ferté, au commencement du XVIII^e siècle, un sujet de haine et de trouble, et une cause d'appauvrissement. Les personnes pourvues d'offices, et leur nombre était grand alors, en étaient dispensées, ainsi que du logement des gens de guerre, autre charge dont le total atteignait la moitié des tailles et s'acquittait sur rôle supplémentaire. Le chiffre de l'imposition qui grevait la Ferté restait toujours le même, tandis que le nombre des privilégiés augmentait d'autant plus que l'Etat trouvait profit à en créer de nouveaux, les taillables, c'est-à-dire les commerçants et les non-privilegiés furent accablés, ruinés, ou quittèrent la ville. En 1730, on comptait 93 maisons détruites, sans qu'une seule eût été relevée; beaucoup d'autres étaient vacantes et on ne les réparait pas. Dans ces fâcheuses extrémités, la communauté, réunie en assemblée, résolut de supplier le roi de lui accorder « une taille proportionnelle, divisée en différents corps ou états, subdivisés eux-mêmes en classes, de manière que chacun payât *en proportion* de ses biens, de son commerce et de son industrie, outre ce qui devait être levé sur ceux qui occupaient ou faisaient valoir les prairies, moulins et fermes de droits incorporels. » Elle citait *l'exemple d'Évreux, Conches, Bernay, Nonancourt et de plusieurs autres villes de Normandie* (1),

(1) Ceci est une preuve de l'empressement qu'on mettait encore à s'approprier les institutions de villes situées hors de la province. Le moyen-âge a présenté un grand nombre de faits de ce genre, et l'on y a vu des municipalités devenir des objets d'envie et d'imitation, même au loin.

qui jouissaient déjà de pareils avantages, et obtint un arrêt du roi en conseil d'Etat, du 22 août 1730, homologuant son projet « de répartition proportionnelle de la taille et autres impositions de la paroisse, ville et faubourgs. » Le duc de Richelieu facilita, par son influence, la réalisation de cette mesure, qu'on regardait alors comme un véritable bienfait : elle devait prévenir au moins l'arbitraire et la faveur.

Quelques modifications furent apportées à ce règlement, en 1747, par un nouvel arrêt homologuant encore un acte d'assemblée générale de la communauté du 11 décembre 1746. Les officiers municipaux et les notables chargés tous les ans de procéder à la répartition de l'impôt furent alors autorisés à multiplier les classes dans les corps, à ne plus taxer les maisons vacantes, à porter au rôle les nouvelles constructions, et à répartir eux-mêmes au marc la livre, sur tous les taillables, l'excédant ou le déficit qui pourrait se trouver chaque année, de quelque cause qu'il provint.

Depuis 1730, les habitants marchèrent en corps aux processions, suivant l'ordre réglé par l'arrêt du conseil sur la taille. Cette sage mesure, prise sur la proposition du curé, mit un terme aux querelles de préséance, si communes alors, et dont nous avons peine aujourd'hui à comprendre la vivacité.

Quelques mots maintenant sur la milice bourgeoise, dont l'origine est assez ancienne. Lors des troubles civils de la fin du xvi^e siècle, en 1568, des habitants, sous la conduite du capitaine de la ville ou de son lieutenant, prennent part à des expéditions menées contre les protestants de Bonnetable et pour la défense des habitants de Ceton, au Perche, pillés par les reistres. Ces faits sont consignés dans les archives de l'Hôtel-Dieu, qui distribua des secours aux blessés.

En 1590, lors du siège de la Ferté, qui tenait pour la ligue, les bourgeois se défendirent vigoureusement contre l'armée du prince de Conti. Ils contribuèrent à repousser plusieurs assauts, et le nom du plus brave d'entre eux a été conservé. C'était un tout jeune homme, appelé Roger, qui, debout et à

découvert sur la brèche, ne cessa, depuis le commencement de l'attaque, de jeter à deux mains de grosses pierres sur les assaillants, jusqu'à ce qu'il eût été atteint d'un coup d'arquebuse à la joue.

Il est probable toutefois qu'à cette époque la milice bourgeoise n'avait pas cette organisation régulière qu'on lui voit prendre dans la province, à la fin du ^{xvii}^e siècle. En 1697, l'Hôtel-de-Ville, sur l'invitation de l'intendant de Tours, donna ordre à tous les habitants de se trouver le dimanche 22 décembre, sur la place du Carrefour, devant l'église, avec des armes à feu, d'y faire trois décharges et de crier : « Vive le roi ! » pendant le feu de joie : le tout à peine de 10 l. d'amende. Cette fête et cette manifestation peu spontanée, si l'on en juge par le programme, étaient destinées à solenniser la publication de la paix avec les rois d'Espagne et d'Angleterre, et les Etats généraux des provinces unies.

En 1728, le duc de Richelieu visita la Ferté ; le corps municipal se porta à sa rencontre pour lui offrir les clefs et le vin de ville ; l'artillerie de la place tira plusieurs volées, et tous les bourgeois, marchands et artisans, se rendirent en armes au-devant de lui. La milice bourgeoise comptait alors trois compagnies, correspondant aux quartiers de la ville. Chaque compagnie avait un capitaine et un lieutenant, et le commandement supérieur fut déferé à M. le prince de Grandval. On porta encore 40 l. d'amende contre les défaillants, comme en 1697.

Une autre manifestation, en l'honneur du maréchal-duc, eut lieu en 1736, à l'occasion de sa victoire sur les Anglais et de la prise de l'île Minorque. Les Fertois célébrèrent ce succès militaire avec grand enthousiasme, et le registre de leurs délibérations nous a conservé le programme de la fête qui eut lieu le 22 août. On y devait voir, entre autres choses, un feu d'artifice destiné à représenter en l'air « s'il se peut » le combat. Une illumination dessinait cette inscription : « Vive le roi et le grand Richelieu ! »

C'est devant Mahon, et la veille de l'assaut, que le maré-

chal publia cet ordre du jour devenu historique, dans lequel il privait tout soldat qui s'enivrerait de l'honneur de marcher à la brèche. Les peines disciplinaires n'avaient pu réprimer l'intempérance dans l'armée; l'esprit français de Richelieu en vint à bout; la menace produisit son effet: aucun homme ne voulut passer pour un lâche et manquer au poste du danger.

Il se mêla bien, dans l'enthousiasme insolite que la communauté manifesta en 1736, une certaine satisfaction d'amour-propre qui lui faisait regarder comme quasi-personnel le triomphe du seigneur; mais elle s'inspira surtout d'un sentiment de reconnaissance très-réel pour celui qui, pendant sa longue carrière, lui prêta le constant appui d'une influence exceptionnelle. Rien de ce qui l'intéressait ne lui est resté étranger; car, en tous les cas embarrassants, *le général* décidait qu'il en serait référé à Monseigneur, et les choses recevaient la solution désirée. Ce n'est pas sans étonnement que nous avons surpris cette illustration du *xviii^e* siècle, généralement connue sous un aspect moins grave, se préoccupant des détails prosaïques de l'administration d'une petite ville, de taille, d'établissement de sœurs hospitalières, de réclamations de toute sorte et de procès. On a trop mis en relief, chez le maréchal, les brillants travers et la légèreté de l'enveloppe, qu'on n'a pas craint d'exagérer sans doute, pour ne pas faire tort au sérieux du fond. Il en est résulté que sa valeur réelle et le mérite certain du personnage en ont souffert, et que l'on ne s'est pas assez aperçu combien cette spirituelle figure se détache sur la médiocrité des courtisans ses contemporains.

C'est un abbé Leblet, qui, en 1766, sert d'intermédiaire entre les Fertois et Richelieu, à la maison duquel il paraît être attaché.

§ II.

Administration paroissiale.

Ce n'est pas seulement à la gestion des affaires de l'Hôtel-de-Ville, que les habitants prenaient une part directe; ils

dirigeaient encore immédiatement celle de la fabrique de l'église paroissiale. Tous les ans, la veille de Noël, une assemblée générale, présidée par le bailli et réunie à l'auditoire selon la coutume, choisissait deux procureurs receveurs de la fabrique, aux gages de 5 l. chacun ; on pouvait continuer en charge les anciens ou l'un d'eux. Mais ces procureurs, comme celui de l'Hôtel-de-Ville, s'effaçaient complètement devant le *général*, et rien d'un peu important ne se traitait sans qu'il fût appelé. Ils étaient uniquement chargés de la recette et de la dépense autorisée, tant pour l'entretien ordinaire du culte, que pour les travaux de reconstruction de l'église, ordonnés par les habitants. Ils inscrivaient les détails quotidiens de leur gestion sur un papier journal qui leur servait à rédiger un compte régulier, en double expédition, qu'ils présentaient le 24 décembre à l'assemblée chargée de leur donner des successeurs. Là on désignait quatre ou six auditeurs pour vérifier ces comptes, dont la clôture et l'approbation étaient prononcés judiciairement par le bailli, dans le cours de l'exercice suivant. Il nous reste encore cinq de ces registres, précieux pour les renseignements de toute nature qu'on y rencontre (1) sur

(1) Ils peuvent encore être consultés avec fruit pour établir le taux des salaires, le prix des denrées et des matériaux, et, jusqu'à un certain point, la condition faite aux personnes, dans la communauté, au xvi^e siècle. Voici quelques détails puisés à cette source : un maître maçon de l'église est payé 5 sols t. par jour en 1530 ; un autre, 7 sols 6 d. en 1535, quand les tailleurs de pierre reçoivent 2 sols 6 d. et 3 sols. Un couvreur et un charpentier, 3 sols. Un peintre verrier et son serviteur, même salaire. En 1569, la journée du maître maçon et de son serviteur est portée à 18 s. t. Voici maintenant le prix des matériaux, de 1530 à 1542 : une pipe de chaux 17 sols ; le plâtre, 1 denier la livre ; le fer 1 sol ; le plomb 10 deniers ; l'étain doux 3 s. 9 d. ; l'étain de glace 7 s. 6 d. ; l'ardoise 4 l. le millier, et 4 l. 16 s., placée sous le toit ; le bardeau, 20 sols ; un cent de lattes 4 sols ; 57 toises de chevron pour 46 sols.

Durant la même période, on paie le boisseau de méteil, menu grain (mesure de 40 livres contenant 25 litres) de 7 à 8 sols ; pour 13 boisseaux de ce grain convertis en pain, un boulanger reçoit 10 s. t. ; une livre de beurre 16 deniers ; 2 chapons 7 sols ; 2 canets 7 sols ; 2 perdrix 6 sols ; une quarte de vin 20 deniers ; une pinte 10 deniers. La quarte contenait 2 pintes, et la pinte 2 chopines ; une pinte de vin commun débité dans les paroisses rurales 6 deniers, etc.

la construction de l'église de Notre-Dame-des-Marais, dont ils nous révèlent les progrès annuels avec les noms des artistes employés à l'œuvre. Des notes marginales, accompagnant chaque article, annoncent que la vérification n'était point une vaine formalité. Voici l'intitulé du compte de 1532 à 1533 :

« Compte que Jehan Dreux et Thomas Regnard, procureurs et receveurs de la fabrice de leglise parochiale de N. D. des Marais de cette ville de la Ferté-Bernard, pour les paroissiens, manans et habitans en icelle ville et paroisse, rendent et baillent auxd. manans et habitans, pour un an commençant le jour et feste de Noel l'an 1532, et finissant au jour et feste de Noel includ, l'an 1533, des recettes par eux faictes des rentes, dons, legs, aumosnes et deniers issus de la ferme du 10^e des vins et autres breuvaiges vendus et distribués à détail en la ville de lad. Ferté appartenant à iceux habitans pour une moitié et à lad. fabrice pour l'autre moitié, par don et octroi du roi notre sire ; aussi des questes et pardons de lad. eglise et autres profits, revenus et émolumens d'icelle que lesd. procureurs et receveurs ont prins et percus ; et des mises et depenses qu'ils ont faictes des deniers de leur d. recette par le mandement des paroissiens, tant pour les œuvres et reparations de lad. eglise que autrement, durant l'an de ce present compte... »

Pendant près d'un siècle et demi, de 1460 à 1600, la fabrique, c'est-à-dire les habitants ont poursuivi la construction de leur église, avec une persévérance que les obstacles n'ont pas rebutée, et c'est pour eux une gloire réelle d'avoir pu, seuls et sans aide, mener à bonne fin une aussi grande entreprise. Notre-Dame-des-Marais, monument fort remarquable, qu'on est tout surpris de rencontrer dans une ville si peu importante, est l'œuvre de la communauté fertoise et le fruit de ses efforts constants ; elle l'a bâtie avec amour et l'a embellie, presque sans mesure, de ces délicats ornements dont l'art du xvi^e siècle se montre souvent prodigue.

Les assemblées qui ont pour motif les affaires de cette église, objet de tant de sollicitude, ont toujours attiré une grande affluence d'assistants : nous en avons compté plus de soixante-dix à celles du 24 décembre. A cette époque, les maçons ont terminé leur tâche de l'année ; on parle de ce qui est fait et de ce qu'on entreprendra au printemps prochain. Au reste, quelle que soit la saison où s'élèvent des questions de travaux imprévus, elles sont étudiées « en congrégations générales » ou bien en présence « d'aucuns notables » dont les décisions ou *ordonnances sont couchées par écrit*. Y a-t-il des baies à vitrer (1498-1533), les devis des vitraux sont discutés et arrêtés en commun (1). Les choix des verriers Robert et Jean Courtois, de François Delalande, sont l'objet d'ordonnances spéciales. Il en est de même pour la confection d'ornements magnifiques, sur les orfrois desquels le brodeur Courtin doit représenter, en médaillons, des scènes de la vie de la Vierge, et dont Robert Courtois fournira les dessins (1509). Les organistes eux-mêmes sont choisis par les habitants, qui apprécient leur talent (1517 et 1519). Après la mort du maître maçon Mathurin Grignon, on surseoit pendant deux ans, jusqu'en 1535, à la désignation de son successeur, afin que chacun puisse se renseigner et proposer le plus digne. Mathurin Delaborde est enfin choisi pour diriger l'œuvre ; et tel est l'intérêt que l'on prend à la bonne exécution de ses plans, qu'il faut encore des décisions des assemblées pour admettre de nouveaux ouvriers à l'atelier des maçons et tailleurs de pierres.

La fabrique payait au greffier ou au clerc chargé de la transcription de ces ordonnances la somme de 10 ou 12 deniers pour chacune. Quant à leur rédaction et à celle des procès-verbaux des réunions du général, elles appartiennent

(1) Le trésor de la fabrique conserve l'original du devis d'un arbre de Jessé de 36 mètres carrés, peint en 1498, par Robert Courtois, pour la façade occidentale. Ce document offrirait assez d'intérêt pour être publié intégralement.

probablement à quelque notable, et se distinguent par beaucoup de prolixité : il y a même parfois certains détails naïfs dont s'effaroucherait notre gravité moderne, mais qui témoignent de l'esprit de famille et de bon accord qui régnait alors dans les nombreuses assemblées de la communauté. Dans une séance du 24 décembre, le sergent bannier chargé de parcourir la ville pour convoquer les habitants, déclare qu'il a rencontré plusieurs femmes, et qu'il les a engagées à envoyer leurs maris à l'auditoire. Les comptes des procureurs nous initient aussi à une foule de petits cadeaux destinés à entretenir, chez les destinataires, l'amitié et la complaisance : « Un cent de beurre » à Julien Lunel, libraire à Paris (1), frère de l'abbé de Saint-Sébastien de Rome, en remerciement des démarches heureuses qu'il a faites pour l'obtention d'indulgences en faveur de l'église (24 décembre 1534). « Trois sols quatre deniers pour vin » donné au juge du Maine passant à la Ferté (2) (1532). « Un écu sol, valant lors 42 sols, » au secrétaire de M^{me} de Guise (1531). « Cinq écus sol, valant lors 45 sols » à son laquais, pour tendre un poêle lors de l'entrée de la duchesse à la Ferté, en 1534. C'était Antoinette de Bourbon, épouse de « Claude de Lorraine, duc de Guise, pair de France, comte d'Aumale, baron d'Elbeuf, la Ferté-Bernard, Mayenne-la-Juhel, Sablé et Joinville, lieutenant général du roi et gouverneur en ses pays de Champagne et de Brie. » Elle avait pour frère le cardinal de Bourbon, alors évêque du Mans. Parmi ses nombreux enfants, on compte François de Lorraine, tué par le protestant Poltrot au siège d'Orléans, celui

(1) Ce Julien Lunel figure comme éditeur au titre d'un bel antiphonaire manuscrit de 1539.

(2) Si nous avions voulu relever des faits d'une nature plus grave et plus significative, en raison de l'époque comparativement récente où ils se sont passés, la collection des délibérations de l'hôtel de ville (1692-1789) nous en eût fournis de curieux. Dans les procès-verbaux des assemblées s'étale au grand jour le détail des cadeaux de bougies et de gibier adressés aux fonctionnaires étrangers chargés de fixer la quotité de l'impôt des villes.

qui partagea son lit avec Condé prisonnier, et pardonna à son assassin en des termes devenus historiques :

Des dieux que nous servons connais la différence, etc.

Elle fut l'aïeule de Marie Stuart par Marie de Lorraine, sa fille, épouse de Jacques V, roi d'Ecosse, fidèle allié de la France contre Charles-Quint. Quant à Claude, mari d'Antoinette, il était fils de René de Lorraine, seigneur de la Ferté à la fin du xv^e siècle, et se signala principalement à la bataille de Marignan. On le trouve toujours bienveillant et généreux pour les Fertois, auxquels il fait des dons nombreux : la fabrique a de lui des lettres-patentes signées d'une main plus habile à tenir l'épée que la plume (1).

L'administration paroissiale présente un caractère singulier, sa composition toute laïque : nulle trace de l'immixtion du clergé, qui est cependant aussi naturelle que légitime en pareille matière. Tout se fait au nom de la communauté civile et par elle seule. Elle s'occupe non-seulement de la construction de l'église, mais de l'entretien du culte et de l'acquit des fondations, de la confection des ornements, du luminaire, du choix des organistes, des chantres qu'on choisit parmi « les mieux chantans », et des sacristains. L'un de ceux-ci est prêtre, et donne caution pour sa charge ; le dernier est laïc, et reçoit 40 sols « pour ses gages d'avoir sonné les clochettes par chacun lundi matin, avertissant de prier Dieu pour les trespas-sés. » Cette organisation civile de la fabrique se prolonge fort tard, et ce n'est guère qu'au siècle dernier, ainsi que nous l'avons constaté au chapitre précédent, qu'on remarque la présence du curé dans les assemblées qui ont trait aux affaires de l'Eglise. C'est à l'Hôtel-de-Ville, qu'en 1698, on nomme encore les marguilliers, et, qu'en 1707, on pourvoit à la place d'organiste vacante par le décès d'un prêtre nommé Alain

(1) Archives de la fabrique. Lettres-patentes du 10 mai 1534, portant abandon en faveur de l'église de droits considérables de mutation d'im-meubles.

Chérulière (*Arch. de l'Hôtel-Dieu*). On désignait de la même manière les titulaires des bénéfices à la nomination des habitants, soit dans l'église paroissiale, soit à l'Hôtel-Dieu et à la chapelle Saint-Laurent, dépendante de cet établissement.

§ III.

Administration de la charité et de l'instruction publique.

Un arrêt du conseil privé, en date du 17 décembre 1694, portant réunion définitive de la léproserie de Saint-Laurent à l'Hôtel-Dieu de la Ferté, dont elle n'est distante que d'un quart de lieue, constate que ces deux maisons charitables ne sont point de fondation royale, mais « de la fondation des habitants, qui les ont fait construire, il y a plusieurs siècles, ainsi que cela a été jugé par deux arrêts contradictoires du Parlement de Paris, des 8 mars 1546 et 19 mars 1567, qui l'établissent avec certitude. »

L'Hôtel-Dieu fut régi, jusqu'en 1527, par les confrères de Coeffort, près Le Mans, qui prenaient les titres de « maîtres administrateurs », et c'était, pour le revenu, la plus considérable des quatre aumôneries que possédait cette maison. Mais il paraît qu'ils s'acquittaient mal de leurs obligations ; car, en 1527, le bailli de la Ferté, après avoir constaté, par une enquête, de graves désordres et des malversations nombreuses, fit saisir le temporel au nom du seigneur, Claude de Lorraine. Cette saisie fut le commencement d'une ère de procès, dont l'interminable série présente quelque chose d'exceptionnel, même à cette progressive époque et sur la terre classique des plaideurs (1). Il en est encore question en 1709, et nous ne pourrions énumérer la quantité d'ordonnances royales,

(1) Soutenons bien nos droits ; sot est celui qui donne :
Ce sont là les leçons dont un père *manceau*
Instruit son fils novice au sortir du berceau.

BOILEAU.

de lettres-patentes, d'arrêts du Parlement ou du grand Conseil, de sentences de bailli, rendues sur la matière. Néanmoins, la victoire fut décidée de bonne heure en faveur de la communauté fertoise, grâce à son puissant patron. Le 8 mars 1546, le Parlement conféra, au nom du roi, « le gouvernement temporel de l'Hôtel-Dieu et de la léproserie de Saint-Laurent à deux personnes laïques, notables bourgeois ou marchands du lieu, *récents et solvables*, nommés de deux ans en deux ans par le général des habitants, duement congrégés à l'Hôtel-de-Ville, et rendant leurs comptes devant le bailli. » Les frères ne conservèrent qu'une pension pour l'acquit des services accoutumés, à charge de résidence dans la maison. Cet arrêt fut rendu sur une requête de Claude de Lorraine, commençant ainsi. « A nos seigneurs de Parlement, supplient humblement le duc de Guise, pair de France, seigneur et baron de la Ferté-Bernard, et les manans et habitans dudit lieu, etc. »

Il fallait que l'autorité morale de ce corps puissant, qui se regardait, à tort ou à raison, comme investi de la tutelle publique, médiateur entre le roi et le peuple, conservateur des lois et régulateur de toutes les juridictions du royaume (1), fût bien réelle, pour qu'un Guise consentît à descendre, à son égard, au ton soumis d'un vassal qui rend hommage.

Le règlement de 1546 ne reçut point son exécution sans difficulté, ni même, paraît-il, sans danger pour les commissaires préposés à l'administration du temporel de l'Hôtel-Dieu. En 1550, le cardinal du Bellay, évêque du Mans, fit emprisonner l'un d'eux, pour obtenir le paiement des décimes qu'il prétendait lever sur la maison. Le grand Conseil intervint aussitôt pour condamner le prélat, qui avait indûment taxé l'hôpi-

(1) Mémoire du garde des sceaux Marillac au cardinal de Richelieu. Manuscrit de la Bibliothèque Impériale.

En 1527, François 1^{er} soumit à une assemblée composée des membres des parlements le traité de Madrid et se servit de leur décision pour se dispenser de l'exécuter.

tal, aux dépens, avec dommages-intérêts en faveur de la victime. Enfin, l'édit de François II, donné à Fontainebleau le 25 juillet 1560, par lequel l'administration de toutes les maisons de charité était exclusivement dévolue aux communautés des villes où ces maisons étaient situées, vint mettre un terme à de nouvelles tracasseries, et les commissaires élus purent remplir paisiblement leur mission charitable et gratuite. Ils étaient désignés dans l'assemblée du 24 décembre, et l'un d'eux paraît chargé seul de la recette.

A cette époque de troubles religieux et de calamités publiques, le local et le mobilier de l'Hôtel-Dieu ne permettaient d'y admettre qu'un petit nombre de malades, et l'on accordait des secours en argent sur requête écrite. Plusieurs de ces lamentables suppliques, résumé navrant de tous les maux qui peuvent affliger l'humanité, existent encore dans les archives de l'établissement, où elles ont été déposées comme pièces justificatives à l'appui des comptes du receveur. La réponse y est formulée par le bailli, au nom « d'aucuns notables » qui l'ont signée, et contient mandement au commissaire de l'Hôtel-Dieu de délivrer aux suppliants une certaine somme de deniers. Quelques-unes de ces requêtes nous ont semblé intéresser l'histoire de la province, et mériter être mentionnées ici :

Le 24 mars 1568, Etienne Lindé, soldat à cheval dans la ville du Mans, venu à la Ferté « à la requête d'aucuns habitants pour la tuition et défense de leur ville, fort blessé de deux coups de plomb à Bonnétable, où il était allé avec le lieutenant pour dévaliser ceux de la nouvelle religion, séditeux, ennemis de Dieu et du roi, » reçoit 7 l. 10 s. pour se faire traiter. Il paraît que l'expédition n'avait pas été heureuse ; car, le 5 avril suivant, un habitant blessé dans la même escarmouche réclame aussi des secours pécuniaires. Celui-là se présente comme ayant combattu pour la défense de la Ferté et *plat pays*, c'est-à-dire de la campagne.

Le 9 avril, un pauvre couturier « manant et habitant, blessé à la jambe d'un coup de pertainse en allant, par le

commandement du gouverneur, à la rescousse des biens des gens de Ceton (Orne), que les reistres emmenaient, reçoit 100 s. pour payer les barbiers qui ont travaillé à sa guérison. » Cette expédition paraît avoir eu lieu vers le commencement de mars.

Le 5 septembre de la même année, on voit se produire une réclamation d'une nature différente. « Charlotte Plessis, veuve de Michel Delalande, en son vivant vitrier, » recommande à la charité publique une personne de sa famille. Michel était probablement le fils de François et le petit-fils de Guillaume Delalande, que les comptes de fabrique désignent comme verrier de l'église, de 1525 à 1542. Ainsi, dès cette époque, l'art n'enrichissait point ses adeptes ; ce que, du reste, Bernard de Palissy nous avait appris dans ses ouvrages, après avoir été longtemps lui-même la preuve vivante de la vérité du proverbe qui concerne les artistes (1).

Au cours de 1568 (11 octobre), nous trouvons encore une quittance imprimée de 70 sols t., comme taxe imposée à l'Hôtel-Dieu « pour la solde de 200 arquebusiers à cheval et 300 hommes de pied ordonnés par le roi être levés pour la tuition du pays du Maine. » L'un des commissaires a protesté contre cette taxe. La léproserie de Saint-Laurent avait déjà payé 40 sols t. pour le même objet.

Le 16 février 1569, un habitant, envoyé de la Ferté au camp du roi conduire des chevaux de bât, laisse sa femme malade à la charge de l'hôpital. Le 25 juin, un autre Fertois, réduit à la dernière détresse « par les troubles qui ont régné et règnent encore, » recommande aussi sa femme à la charité des notables.

Il ressort de quelques-unes de ces pièces qu'il existait alors un rôle des pauvres régulièrement tenu.

La misère publique, causée par la guerre civile, suivit une progression croissante jusqu'à la fin du xvi^e siècle, et le siège

(1) De l'Art de terre, page 307, édit. in-12.

de 1590 ayant ruiné de fond en comble les bâtiments de l'Hôtel-Dieu, on vit les malades gisant dans les rues, et les mourants sous les halles. Ces faits résultent d'une requête adressée par les Fertois « à leurs seigneurs de Parlement, » afin d'obtenir l'autorisation de vendre une futaie pour reconstruire l'établissement. Pour plus d'authenticité, la pièce est signée du bailli, du curé, des quatre échevins, du procureur de la communauté, des commissaires de l'Hôtel-Dieu et autres notables (1597).

Jusqu'en 1687, les soins furent donnés aux malades par des serviteurs à gages; mais, à cette époque, on traite avec les sœurs hospitalières de Mortagne, au Perche, dont le dévouement veillera désormais au chevet des pauvres jusqu'à la Révolution. Un bureau de bienfaisance qui fonctionnait à la Ferté, met, à l'arrivée des sœurs, ses ressources au service de l'Hôtel-Dieu et consent à se dissoudre. L'acte de leur établissement reçut l'approbation autographe du duc de Richelieu, datée de son château de Rueil, le 20 juillet 1687, et l'intérêt que ce seigneur prit à cette heureuse innovation conjura les difficultés qu'elle avait déjà soulevées. La famille de Richelieu rendit à la communauté fertoise, au xvii^e siècle et au xviii^e, les mêmes services que les Guises au xvi^e. Nous savons que sa haute protection ne lui fit pas défaut, et qu'elle lui prêta, dans les circonstances difficiles, ce puissant appui qui ne nuit jamais aux meilleures causes. C'est ce que trahit l'apostille de certains dossiers des archives : « Recommandé par Monseigneur. »

La direction de l'Hôtel-Dieu, c'est-à-dire la gestion de ses revenus et l'admission des pauvres restent, comme par le passé, soumises aux deux commissaires laïcs, aidés d'un receveur depuis 1661. Les sœurs se chargent de gouverner les malades reçus par l'ordre des administrateurs sur avis du médecin, moyennant 5 sols par jour et par individu. Elles s'obligent en outre « à enseigner les petites filles pauvres des habitants, tant en la religion catholique, qu'aux ouvrages et études convenables à leur sexe et à leur âge, à leur ap-

prendre à gagner honnêtement leur vie, s'engageant pour cela à tenir gratis une classe de travail. » Quant à celles qui leur seraient données en pension, elles promettent les instruire, les nourrir saines et malades, pour trois sols par jour.

On a toujours regardé l'instruction des pauvres comme une œuvre charitable, non moins que le soin des malades, et on les trouve ordinairement, au moyen-âge, associés l'un à l'autre. Dès le *xv^e* siècle, une subvention, sur les revenus de l'Hôtel-Dieu, est accordée dans ce but aux maîtres des écoles de la Ferté. Ces écoles étaient dirigées par deux ecclésiastiques maîtres ès arts, natifs du pays, nommés à vie dans une assemblée générale, et présentés au seigneur pour la collation de leur charge. L'un d'eux avait la *maîtrise* qui revenait au survivant. Ces détails sont consignés dans la présentation faite, le 40 janvier 1475, au duc de Calabre, comte du Maine, seigneur de la Ferté, de Jean Joubert et Olivier Bischon, comme régents des écoles qui, selon le texte, « existent en la ville de toute ancienneté (1). » Ils succédaient à Jehan Poilpré et Pierre Buisson, qui étaient en fonctions dès 1449. Le premier mort, le second devenu infirme, on choisit à leur place Joubert et Bischon. Celui-ci vécut peu ; il fut inhumé dans le cimetière, derrière l'église, au pied de la tour où l'on voit encore son tombeau incrusté dans un angle obscur d'un contrefort : c'est un petit bas-relief, autrefois peint, maintenant rongé de mousse, où il est représenté en costume ecclésiastique, à genoux aux pieds de la Vierge ; on lit au-dessous : « Cy devant gist Olivier le Bischon, en son vivant p̄bre, maistre ès ars et maistre des escolles de la Ferté-Bernard, qui respassa le mercredi 15^e jour de septēbre l'an mil *iiii* cents quatre vingts. Priez Dieu pour luy. » L'építaphe est accompagnée de deux autres inscriptions qui annoncent une sépulture de famille, et d'un petit bēutier souvent rempli d'eau pluviale. Les oiseaux du ciel peuvent s'y désaltérer comme à ce tombeau

(1) Voir aux pièces justificatives.

du dernier Abencerrage que Châteaubriand affirme avoir vu à la porte de Tunis. L'ancien cimetière est maintenant transformé en place publique ; de toutes les générations de Fertois qui, pendant quatre siècles, de 1367 à 1792, sont venues s'ensevelir là, un seul nom est resté apparent, et de tous les monuments funéraires qui ont dû couvrir le sol, celui-là seul a survécu.

On enseignait dans les écoles de la Ferté-Bernard les deux premiers des arts libéraux, la grammaire et la musique, c'est-à-dire le plain-chant. Il y a eu des fondations religieuses où l'on a réclamé le concours des écoliers pour le service divin : en 1449, trois familles bourgeoises constituent 6 l. de rente pour une messe *en notes* ou en musique, qui doit être dite dans la chapelle Sainte-Catherine, tous les mardis, à 6 heures du matin, par un régent assisté des élèves. En 1534, le duc de Guise demande qu'après son trépas un *De Profundis* soit chanté chaque année « à la procession du jour des âmes, » (Commémoration des Morts), et dans un cimetière dont il donne le terrain, « par les gens d'église, maîtres et enfans d'école. »

Le collège subsiste durant tout le xvi^e siècle à peu près dans les mêmes conditions qu'au xv^e. Toutefois, il semble que la régence n'est plus donnée que pour des périodes assez courtes. En 1563, on pourvoit à la maîtrise vacante par la mort de Jehan Dapprès, et l'on nomme Mathurin Potier, maître ès arts, pour l'exercer pendant trois ans, avec l'aide de François Roger. Ils doivent, comme leurs prédécesseurs, instruire les enfants pauvres et recevoir une subvention de l'Hôtel-Dieu. L'assemblée qui les a choisis reconnaît aussi la nécessité de réformer la discipline des études et de faire un nouveau règlement qui sera rédigé, dit le procès-verbal, avec un certain orgueil, « en présence et par l'avis des notables bourgeois de « la Ferté, qui ont étudié en la ville et université de Paris, « et autres fameuses universités du royaume. » En 1566, les mêmes régents sont continués dans leurs fonctions, qu'ils

exercent encore en 1572; il leur est enjoint « de bien et diligemment faire le devoir d'endocriner les enfants, et de leur ôter toute pétulance et immodestie, même la liberté de vacquer en çà et là. » C'était leur donner une tâche bien difficile.

Le procès-verbal de 1563, où il est question d'un règlement nouveau pour les classes, contient un article qui élucide une question jusque-là fort obscure pour nous : celle de la police administrative. On y interdit formellement, au nom des habitants, l'établissement d'écoles autres que celles tenues par les régents, dans la ville et ses faubourgs, et cela « sur l'avis de grandes peines, dont sera faite ordonnance à part, qui sera publiée à son de trompe et cri public, par les banniers de la Ferté. »

Ainsi, la communauté réunie en assemblée dressait des règlements de police urbaine et édictait, contre leur violation, des peines appliquées aux contrevenants par la justice seigneuriale; le fait suivant en est la preuve :

En 1617, le principal du collège, Jean Godmer, remontre « que, choisi par le commun avis et consentement du général, il a toujours enseigné la jeunesse avec soin, soit à la grammaire, soit à la musique, écriture et bonnes mœurs, tant en personne que par des régents qu'il a nourris et gagés; mais que depuis peu, un prêtre, nommé Jacques Vacher, a érigé des écoles autres que celles de la ville, où il enseigne non-seulement les premiers rudimens et principes des sciences, mais encore la grammaire, profession du suppliant, et se met en devoir de lui distraire des écoliers. » Le bailli, auquel la pétition est adressée, donne ordre de la communiquer au procureur fiscal, puis aux échevins et au procureur de la ville. Le premier conclut, le 15 juillet, à faire droit à la requête quant au fond, et à condamner le délinquant signalé à 20 l. d'amende. Les échevins et le procureur de la communauté émettent la même opinion deux jours après. Le 18, le bailli, « vu la requête, conclusions des procureur fiscal et échevins, » renouvelle la prohibition de tenir écoles privées, enseigner la gram-

maire et autres arts libéraux, à peine de 40 l. d'amende pour la première infraction, et 20 l. en cas de récidive, sans entendre toutefois interdire par là l'enseignement de la lecture et de l'écriture.

L'huissier sergent royal signifie cet arrêt le vendredi 22 juillet à Jacques Vacher, et l'assigne à comparaître le lundi suivant devant la cour de baronnie pour répondre du délit commis.

Cet ecclésiastique, jeune alors, si rigoureusement poursuivi sur la plainte du maître des classes, devait être son successeur. En 1638, nous le voyons solliciter le bénéfice de chapelain de la léproserie de Saint-Laurent, vacant par la mort du titulaire. Une épidémie meurtrière règne alors, et répand une terreur telle, qu'il est impossible de trouver des électeurs. On se rassure cependant ; mais quelques bourgeois réunis à grand'peine, pour l'assemblée du 24 décembre, lui préférèrent un concurrent. Celui-ci succombe bientôt à la contagion ; et, au mois de décembre de l'année suivante, Jacques Vacher, plus heureux qu'en 1638, réunit le titre de chapelain de Saint-Laurent à celui de principal du collège, qu'il possédait déjà.

Ce bénéfice était une véritable subvention qu'on avait résolu depuis longtemps d'accorder au maître des classes, afin de rendre sa condition meilleure et de soutenir l'établissement. Malheureusement les ressources étaient insuffisantes, et il tomba dans le cours du xvii^e siècle. En 1665, on tenta de le relever ; trois prêtres, messires Morin, Clergereau et Alain Chérulière, celui que nous avons vu mourir organiste en 1707, furent désignés : le premier, comme principal, et les deux autres comme régents. On leur assigna même le revenu de la confrérie de Saint-Julien et le titre de chapelain de cette confrérie, qui avait son siège dans l'église de l'Hôpital, pour eux et leurs successeurs ; mais cette tentative ne fit que retarder un peu la ruine définitive du collège, qui n'existait plus à l'époque de l'installation des sœurs.

Les habitants reportèrent alors leur intérêt sur l'école des

petites filles, en chargeant toutefois un prêtre, moyennant quelque avantage, d'instruire les petits garçons pauvres. C'est à cette condition, qu'après la chute du collège, l'organiste Chérulière obtint un logement gratuit dans les bâtiments de l'Hôtel-Dieu.

La fin du ^{xvii}^e siècle fut marquée par plusieurs édits ou déclarations royales touchant les maisons de charité ; édits qui atteignirent celle de la Ferté. Louis XIV, au mois de décembre 1672, réunit les léproseries et *autres lieux pieux* aux ordres de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare-de-Jérusalem. Or, depuis longues années, la léproserie de Saint-Laurent ne recevait plus de malades, et l'hôpital en percevait les revenus. Dès le ^{xvi}^e siècle, on voit ce domaine loué avec le droit de dîme sur la paroisse Saint-Antoine, « sous la réserve de la maison neuve, du jardin et de la fontaine, pour l'hébergement des lépreux, et à la charge de les soigner, si aucun s'en trouvait » (1572) ; preuve qu'alors les lépreux étaient fort rares.

Un arrêt de la Chambre royale, du 7 février 1675, mettant à exécution l'édit de 1672, contraignit l'Hôtel-Dieu de se dessaisir de la léproserie, qui fut unie à la commanderie de Nogent-le-Rotrou, du grand-prieuré de Bretagne, lors de sa création, en 1680. Mais les mesures de cette nature, d'une équité au moins douteuse, finirent, dit-on, par inquiéter la conscience du grand roi, qui se décida à les rapporter, et à restituer aux pauvres malades ce qu'il leur avait précédemment enlevé (mars, avril, août 1693). Un arrêt du Conseil privé, du 17 décembre 1694, réintégra l'Hôtel-Dieu de la Ferté dans la jouissance de la léproserie, qui devait être administrée selon les coutumes antérieures à 1672, provisoirement et en attendant « qu'il soit donné des règlements et établi une bonne police dans les lieux charitables désunis de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare. » Il y fut pourvu par la déclaration de Versailles, du 12 décembre 1698, sur l'administration des hôpitaux, portant qu'ils seraient régis

par un bureau composé du premier officier de la justice du lieu, ou de celui qui le représente en son absence, du maire, de l'un des échevins et du curé, auxquels s'adjoindraient les commissaires nommés par le général assemblé. On trouve en effet, dans les registres des délibérations, l'administration de la maison de la Ferté ainsi composée au commencement du *xviii^e* siècle. En 1707, c'est le curé lui-même qui, « dans le bureau des pauvres de l'Hôtel-Dieu, » propose la reconstruction de l'établissement et fait adopter cette mesure. Les bâtiments furent refaits à neuf l'année suivante par le maître maçon Noël Pesche, un des ancêtres de l'auteur du *Dictionnaire statistique de la Sarthe*.

Tous les rois, sans exception, ont manifesté par de nombreuses ordonnances le louable désir de rendre l'emploi des revenus des maisons de charité aussi honnête que possible ; et la multiplicité des mesures tentées accuse la difficulté de l'entreprise et le peu de succès de chacune d'elles. François I^{er} et Henri II firent des règlements dont François II assura l'exécution par ses lettres-patentes données à Fontainebleau, le 25 juillet 1560.

On voulait attribuer exclusivement l'administration des établissements charitables aux communautés des villes. Charles IX, par l'édit du 21 août 1561, limita encore le traitement des chapelains, et défendit de leur en donner un trop considérable. Une note du livre-terrier de l'hôtel-Dieu, p. 256, porte : « Il y a édit vérifié de 1561, par lequel est défendu donner au chapelain plus grands gages que sept-vingt livres, pour quelqu'hôpital que ce soit. » Les abus étaient en effet nombreux dans l'administration du bien des pauvres, et il paraît que les hospitaliers de Coëffort eux-mêmes n'avaient pas toujours été exempts de reproches sous ce rapport : nous savons quels désagréments leur mauvaise gestion leur attira à la Ferté ; les mêmes faits amenèrent au Mans des résultats identiques, mais sur une plus grande échelle. La concorde était loin d'être rétablie entre Coëffort et la ville du Mans,

lorsque les frères cédèrent tous leurs droits, réels ou litigieux, aux prêtres de la Mission, représentés par leur supérieur général, le vénérable Vincent de Paul ; de sorte que le poids du mécontentement des habitants, suspendu sur la tête du maître de Coëffort, tomba, par suite de la marche du temps et de la longueur du procès, sur son successeur, l'apôtre de la charité, contre lequel fut lancé, dit-on, un décret de prise de corps (1).

Les différends qui s'élevèrent ainsi, dès le xvi^e siècle, au Mans, à la Ferté et sans doute ailleurs, entre les communautés d'habitants et les Ordres qui desservaient les hôpitaux, prirent leur source dans la confusion, facile à faire pour ces derniers, de leurs obligations et de leurs droits. Ainsi, rien n'était défini dans la position des hospitaliers de Coëffort ; ils prétendaient et pouvaient croire, jusqu'à un certain point, par l'interprétation des titres de fondations et des donations, que les établissements de charité dont ils avaient eu, jusqu'alors, l'administration sans conteste, étaient des bénéfices et qu'ils étaient dispensés de rendre compte de leur gestion au civil. Les habitants, de leur côté, soutenaient que les hôpitaux devaient être régis comme une simple administration laïque, et que les frères n'avaient droit qu'à un traitement proportionné aux services qu'ils étaient tenus d'acquitter. Les villes avaient pour elles les rois, l'esprit du temps et aussi la raison présente ; elles obtinrent gain de cause, non sans peine cependant.

La confusion dans une administration mène au désordre, et souvent les mesures tentées pour apporter remède au mal, lorsqu'elles n'en atteignent pas la cause, ne font qu'ajouter au trouble. C'est ainsi que les édits et arrêts de réforme, au commencement du xvii^e siècle, créèrent surtout de nouvelles charges pour l'Hôtel-Dieu. Dans son budget, à côté de cet

(1) *Recherches sur les établissements de charité et d'instruction publique du diocèse du Mans*, par Cauvin, p. 35.

article dont on ne saurait nier l'utilité, « au principal régent du collège, pour ses gages d'instruire gratuitement les pauvres, 60 l., » figure cette autre dépense d'une légitimité plus contestable : « Payé à Maître Aubin Gaillard, *solliciteur général* des hôpitaux et léproseries de France, 36 et 40 l. »

En 1641, on trouve « une chambre de la générale réformation des hôpitaux et maladreries. » Elle remplaçait « la chambre de la charité chrétienne, » érigée par arrêt du parlement de Paris du 7 décembre 1605. Ce ne sont pas les institutions de ce genre qui manquaient pour opérer des améliorations. Il y eut encore la grande aumônerie, dont le cardinal Duperron était titulaire sous Louis XIII, et dont il usa en 1612 pour pourvoir, on ne sait de quel droit, un de ses protégés de l'hôpital et de la léproserie de la Ferté. Ce fut un épisode presque dramatique que celui-ci. Le personnage, Antoine Diais, écuyer portugais au service du fils de dom Antoine, qualifié roi de Portugal, arriva à la Ferté comme un hidalgo, disant « que « son droit dépendait de la capacité de sa personne et du « pouvoir du grand aumônier qui l'avait désigné ; qu'il n'en- « tendait à autre chose sinon à procurer le bien des pauvres « et empêcher que les habitants, les uns après les autres, ne « dissipassent les revenus des hôpital et maladrerie. » Après ce fier discours, il se fit installer par un huissier, malgré la vive opposition de la communauté. Le différend fut porté devant le grand conseil ; le duc de Mayenne, Henri de Lorraine, alors baron de la Ferté, intervint et fut reçu partie au procès. Alors les façons espagnoles eurent moins de succès, les rôles changèrent, et les Fertois, d'accusés devenant accusateurs, établirent que « Diais, étranger, domestique et vagabond insolvable, partant trois fois indigne et incapable de la provision qu'il avait surprise, était un de ces soldats cherchant à vivre des revenus pieux, malgré les saints conciles, et qu'on ne peut soutenir sans encourir les censures de l'Eglise comme meurtrier des pauvres, etc.... » Ils lui opposèrent, en outre, comme argument plus sérieux que leurs invectives renforcées

de latin, de nombreux arrêts rendus en leur faveur et obtinrent une victoire complète. La transcription de l'arrêt du grand-conseil sur le livre terrier ne couvre pas moins de 45 pages in-folio.

Tant de procès ont accumulé dans les archives de nombreux dossiers dont le dépouillement n'est pas aussi fastidieux qu'on pourrait le croire. En effet, chaque difficulté nouvelle a donné lieu à des mémoires passionnés rédigés, au nom de la communauté, par quelques-uns de ses membres, chauds défenseurs de ses droits, « ayant, sans nul doute, étudié dans la ville de Paris et autres fameuses universités du royaume (1). » Ces mémoires ne sont point inférieurs en mérite à ceux qui se produisaient sur un plus grand théâtre, et ressemblent, à s'y méprendre, aux plaidoyers du commencement du XVII^e siècle, dont Pierre Mathieu, leur grand admirateur, nous a conservé le texte (2). A cette époque et même longtemps après, dans le Maine comme dans l'Ile-de-France, on tenait au Palais le langage de l'*intimé* et de *Petit-Jean*. Le pédantisme classique avait tout envahi : dans les débats, on appelait à son secours les Grecs et les Romains ; on prouvait par des arguments tirés de la mythologie ou des temps héroïques ; trop heureux encore de ce que, dans ce verbiage mi-parti français et latin, le grec ne vint pas se jeter à la traverse. Mais l'érudition grecque était rare, même au temps de Molière :

. Oh ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

Lorsqu'en 1621 le curé de la Couture du Mans, Denis Anselme, déjà pourvu d'un riche bénéfice, vient encore réclamer, au nom de Coëffort, l'aumônerie de l'Hôtel-Dieu de la Ferté, que va lui objecter, dans son mémoire, le général des habitants qui

(1) Voyez page 813.

(2) *Histoire de France et des choses mémorables advenues aux provinces étrangères durant sept années de paix du règne de Henri IV.* Les orateurs du temps sont : l'avocat Robert, Antoine Arnauld, l'avocat général du roi, Servin.

s'oppose à ses prétentions ? Ils le comparent à Cyrus qui court attaquer les Scythes : « Thomyris, royne des Scythes, au rapport de Justin, disoit qu'elle s'étonnoit fort comment « Cyrus, riche et opulent, et qui possédoit un royaume riche « et plantureux, vouloit faire trophée de la despouille des « Scythes pauvres et misérables. Il y a de quoi s'estonner « comment le demandeur, qui est riche et opulent, *cui copiosa* « *suppelles*, veut appeler les pauvres en partage et prendre « part sur leurs besaces. *Præmia belli nulla*, disait cette « royne, *etenim periculum certum* (1). »

Le péril était certain, en effet, et le demandeur l'apprit bientôt à ses dépens.

Tel était le langage savant et poli de l'époque, à Paris et dans les provinces, où il eut cours beaucoup plus longtemps encore que dans la capitale. Ce ne sont pas seulement des leçons d'histoire littéraire que nous avons glanées dans les archives de l'Hôtel-Dieu ; nous y avons aussi rencontré des détails de mœurs qu'il est bon de signaler en passant, bien qu'ils ne se rattachent pas directement à notre sujet. Parmi les malversations reprochées aux frères de Coëffort dans leur gestion des revenus de la maison, se trouvent des concessions de baux à rentes héréditaires, qui permettaient aux fermiers de devenir propriétaires de l'immeuble en remboursant le capital de la rente au denier 20, et de baux à vie sur la tête du dernier survivant des enfants d'une famille de cultivateurs. A l'expiration de cette emphytéose, le fermier se croyait et se disait propriétaire ; quelquefois il ne payait plus depuis longtemps, et il fallait procéder jusqu'en Parlement pour que l'hôpital rentrât dans ses droits. La reprise de possession de l'immeuble constituait une véritable cérémonie. En 1565, un huissier royal de Paris vint, au nom du parlement, avec le titre de sergent à cheval, commissaire du roi et de sa cour en son Châtelet, et se transporta avec les commissaires de l'Hôtel-

(1) Le butin sera nul ; le péril est certain !

Dieu sur la terre de la Rapinière, dont le fermier, nommé Bruneau, disputait la propriété à l'Hôtel-Dieu. Là, il lui donna lecture de l'arrêt qui le condamnait, le sommant de vider les lieux, à peine de cent marcs d'argent d'amende. « Ce faict, les « demandeurs prennent possession, et, en signe d'icelle, sont « entrés dans la chambre manable, ont allumé et éteint le « feu, et fermé l'huys de la d. chambre et fait tous actes de « possession que en tel cas convient. » Dans les champs, ils brisent une branche des arbres ; on constate que tous ces faits, constituant actes de propriétaire, se sont passés *sans contredit*, et on en dresse procès-verbal. Au *xvii^e* siècle, la prise de possession s'opère encore de la même manière.

Dans les baux du *xvi^e* siècle, les fermiers s'obligent à exécuter les clauses de la baillée, « à peine de tenir leur corps en prison fermée. » Il y aurait beaucoup à gloser sur cette rigoureuse condition faite à l'agriculture, si l'on ne savait qu'elle était toute comminatoire. Rien, dans les archives, ne peut même faire soupçonner que les administrateurs en aient jamais requis l'exécution.

§ IV.

Nous avons accompli notre tâche et fait connaître, sous sa triple forme, l'administration municipale d'un petit corps d'habitants du Maine, « gouvernant ses affaires » par lui-même. Sans doute, les détails arides où nous nous sommes arrêtés trop longtemps pour l'agrément du lecteur, trop peu encore pour traiter à fond la matière, ne sont pas de nature à provoquer un intérêt bien vif. Cependant nous serions surpris si l'on n'avait point compris et partagé la sympathie que nous ne nous défendons point de ressentir et d'exprimer ici, à propos de l'une d'elles, pour ces communautés d'habitants qui nous ont donné souvent l'exemple de l'attachement intelligent à leur pays, du souci de sa gloire artistique et monumentale, de la persévérance et de l'énergie dans l'exécution de leurs projets. Et ces *corps de ville*, comment leur demeurer indifférents, en

les voyant fiers de leur cité, l'estimant plus qu'une autre, heureux de sa prospérité et unis dans la pensée de la servir, bornant leur ambition à diriger ses affaires et leurs luttas à des débats sur la manière de lui être utiles, sentiments parfois exagérés, mais bien malheureusement remplacés aujourd'hui par la prétention à l'influence politique ? Sous ce rapport, ils comprenaient mieux leur mandat que les municipalités modernes, trop portées à oublier leur but particulier et spécial. Si le patriotisme du moyen âge ne s'élevait guère au-dessus de l'esprit municipal et de ce que l'on a appelé l'amour de clocher, en revanche, son ardeur n'était nullement stérile, parce qu'il avait son sujet sans cesse présent sous les yeux ; bien différent en cela des sentiments modernes de patriotisme général et de vague philanthropie, s'adressant à des objets abstraits ou éloignés, par suite peu saisissables, et s'éteignant assez vite dans l'indifférence et l'égoïsme individuels. N'a-t-on jamais remarqué combien cet orgueil de clocher dont on a bien pu ridiculiser les exagérations, mais dont on ne saurait nier la puissance et les effets, devient fécond à l'occasion ? Nous en avons eu tout à l'heure un exemple assez frappant dans une petite ville administrant ses deniers communs sans le contrôle de ce pouvoir central qu'on appelle l'Etat aujourd'hui, construisant et réparant une enceinte très-forte et assez étendue, élevant, au prix de cent cinquante années de persévérance, une église qui compte parmi les monuments de la France, établissant des aqueducs et une fontaine dont l'eau vient de loin, en un mot, créant seule et sans secours, avec les ressources les plus modiques, en des temps désastreux de guerres acharnées et de troubles civils, ce que, dans notre calme, avec la régularité et la précision de notre administration, elle ne peut pas même entretenir et préserver de la ruine. Et ce fait n'est ni rare ni exceptionnel ; il s'est produit presque partout sur notre sol, et les monographies, à mesure qu'on les entreprendra, le révéleront successivement.

Quelles sont les causes de ce phénomène ? Comment expli-

quer, sous des administrations urbaines moins perfectionnées que les nôtres, la production de faits dont nous ne sommes plus habitués à être les témoins ? Sans prétendre résoudre le problème, il est au moins permis de l'aborder. Les anciennes communautés, sous le rapport du gouvernement de leurs villes, étaient assez indépendantes du pouvoir ; il est juste d'ajouter qu'alors cette indépendance ne pouvait dégénérer en influence politique, et que ce qui a modifié la situation, c'est la prétention toute moderne à cette influence et la tendance à élargir outre mesure le cercle des intérêts municipaux. Autrefois, pourvu que les villes soldassent les tailles et les aides, l'Etat leur faisait peu sentir son action. Il semblait même leur dire : « Vos détails d'intérieur, vos travaux, vos édifices, vous regardent plus que moi ; vous en profiterez avant tous ; travaillez donc pour vous et agissez à vos risques et périls. » Enfin il laissait une grande latitude à leur initiative, dont rien n'entravait l'élan. C'est ainsi qu'ont été formés par l'enthousiasme de corps de deux à trois mille âmes, et menés à bien, en dépit de toutes prévisions humaines, des projets qui, aujourd'hui, seraient taxés de folie et réprimés aussitôt par le veto de l'autorité supérieure. Dans l'état actuel, ce qui remplace cette liberté des villes, c'est le contrôle rigoureux, les formalités lentes, la nécessité de demander des autorisations au loin, à des personnes étrangères, le plus souvent indifférentes, et de ne rien entreprendre sans elles ; enfin, disons le mot, un véritable despotisme qui, à côté d'avantages négatifs, offre des inconvénients réels. Rien ne s'exécute en son temps : les circonstances se sont modifiées quand un projet, longtemps promené de juridictions en juridictions, revient approuvé pour l'exécution. Un édifice peut tomber, faute de réparations immédiates, avant qu'on ait obtenu l'autorisation d'y porter la main ; si l'on veut cependant le sauver, il faudra violer les règlements administratifs, engager sa responsabilité vis-à-vis du pouvoir central et retomber dans les procédés sommaires du moyen âge. Aux époques

d'administrations incomplètes et barbares, si l'on veut, les individus se montraient généreux, parce qu'alors la générosité était libre et facile; aujourd'hui, on rencontre plus de difficultés pour donner, car, dans ce cas encore, il y a des règles qu'il ne faut pas violer et un engrenage impitoyable de formalités où la libéralité hésite à s'engager. Quand, au xv^e siècle et au xvi^e, la fabrique de l'église de la Ferté acquérait ou échangeait des immeubles pour son agrandissement et sa reconstruction, elle exposait au seigneur l'exiguité de ses revenus, et celui-ci la dispensait de taxes féodales souvent considérables, aux seules conditions de peindre ou de sculpter ses armes sur l'édifice. Dans un cas pareil, que ferait aujourd'hui le Trésor? Il n'aurait, hélas! que le droit de se montrer rigoureux.

Loin de nous la pensée de faire le procès à notre époque en lui opposant le passé, ou d'exercer, au compte de celui-ci, de douteuses représailles, parce qu'on s'est montré souvent injuste à son égard. Nous reconnaissons les bienfaits du présent, sans nous dissimuler les plaies du passé, mais aussi sans lui refuser tout mérite. Pendant longtemps, sous l'empire de préoccupations faciles à concevoir, presque en présence d'un état de choses qui avait fini par ne laisser apercevoir que des abus, on s'est efforcé surtout d'y relever des misères incontestables et incontestées, matière inépuisable de récriminations philosophiques, pour lesquelles, le bien, de quelque nature qu'il soit, a été non avenu. Comme ces ennemis systématiques si énergiquement dépeints par Plutarque (1), « véritables vautours dont l'odorat ne perçoit que la corruption, » on n'a dévoilé que des infirmités dans notre vieille histoire; il est temps d'y rechercher des faits qui l'honorent. Pour nous, sans prétendre apprécier d'un ton de regret des institutions disparues sans retour, nous signalons seulement ici quelques détails d'où ressort, comme conséquence natu-

(1) De l'Utilité à retirer des ennemis.

relle, que tout n'est pas à dédaigner derrière nous. D'ailleurs, la lumière se fait, en dépit de la passion, et la vérité apparaît dans ce sens, résultat dû, en grande partie, aux études sérieuses et aux recherches faites dans les archives provinciales. Ces recherches ne sont donc point ingrates et complètement stériles, même à un autre point de vue que celui de l'intérêt historique. Il n'y a pas que les fables qui aient leur moralité, l'histoire, quelque humble qu'en soit la scène, a aussi la sienne.

L. CHARLES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

I

Sachent tut qui ces p̄sentes lettres verront et oïront que eu nostre p̄sēce establi noble hōme Bernard sengnor de la Ferté et Mademe Johenne sa femme, regnurent en drait par devant nous : que il ont donné et otraïé en p̄ptuel aumosne à religious homes a labbé et au covent de Nostre Deme de la Pelice une meison que celui sengnor et la dite Johenne sa femme avoient, si cum il disoient en la vile de la Ferté assise pres de legleise diceile vile, o le celier, o le vergier, o le cortil et o totes les autres appartenances diceile meison, la queile est apelée la meison de Maucosail si cum len dit comunemet et regnurent celui noble hōme et la dite sa femme que il avoient acquis ceile meison de Joh de Cortiel, escuyer en Iceu tens, et de Beatris sa femme, par un eschange qui lor fut fait si cum il disoient voulant et otraiant le devant Bernard et la dite Johenne sa feme que la dite meison, o totes les appartenances devant dites, remeingne franche et quite aux dit religious et à lor moustier de tot cens, de totes coustumes, de totes redevances et de totes

exactions seculières pardurablement et que celui qui cumques sera et dou que qu'il vienge qui la dite meison o les appartenances ou non dou dit abbé et dou dit covent porserra ou habitera en iceile soit franc et quite de totes les chouses et les exactions dessus dites. Ja soit ce que celui qui ilec demorra ou habiterait ne ne fust pas par devant ou neust pas esté des *borjais* au dit sengnor de la ville de la Ferté, et tant cum il demorra en la dite meison ou sera housté soit franc et quite en la dite ville de la Ferté et par tote la terre au dit sengnor et à la dite sa feme de totes les chouses devant dites, et si ceus religious meus voulaient avoir houstes ou habitoor en la dite meison de la vile de la Ferté ou essere diceile vile icelui que ils voudront avoir de la dite vile sera franc et quite de totes les exactions et de totes les chouses devant dites, tant cum il porserra ou habitera la dite meison ou non aus dit religious, escepter quarante des *borjais* a celui sengnor de la vile de la Ferté, les queus celui sengnor et la dite madame Johenne sa femme voudront escepter et nomer quant il voudront. Et donnerent en sorqtout et otraerent celui sengnor et la dite sa femme aus dit religious en pure et en pardurable aumosne que lor homes et lor hostes et totes lor chouses, et lor possessions, saans en terres que vignes, en prés, en meisons, en boes, en aeves, en cens, en rentes et en autres chouses quales queiles que el soient, les queus totes chouses iceux religious en juque à la date de ces psentes lettres, en lan de graice mil et dous cent et saixante et trois, ou mais d'avril que ils auront acquis par achat, ou par don, ou par aumosne, ou par eschange, ou en autre quincumque menière et auront porsis en juquà remeingnent aus dit religious en mein morte pardurablement, et tiengent et porsient totes les chouses devant dites franchises et quites pardurablement de totes redevances, de totes coustumes, de cens de rentes de totes exactions seculères, sauves totevais au dit noble home et à sa feme et à lor hairs lor justices grant et petites, que il retiennent en icelles devant dites chouses, escepté ce que ès meisons a ceus religious ne lor homes ne lor houstes

ne pourront celui sengnor ne sa fame ne lor hairs prendre ne faire prendre, arrester ne feire arrester ne justicier en aucune meniere, fors par cause de meffait appert, ou se renomée commune nestoit que celui que il feroient justicier et prendre fust coupable dou meffait que len limestrait faute, et est assavoir en sorqtout que les dis religious en lor meison de Mauconsail devant dite et en lor meison de jouste la porte davesse et en lor meison ou demeure Robin Millet et en lor meison dou viel merchais en la quelle demeure Coterel, sans le contredit du dit sengnor et de sa feme o de lor hairs, pourront les dit religious vendre et faire vendre tot lor vins et tot lor blés qui craetront en lor vingnes et en lor terres ou qui lor vendront de lor rentes ou de lor deismes, cumbien que ce sait et que il verront q. bien sera. Ice escepté quantes acoustume dou ban au dit sengnor et à sa femme ne porront iceus religious vendre lor vins ne aucuns estrange, ne ne feront vendre en lor meisons devant dites : et se par avanture estoit doutance q. iceus religious vins, blés ou autres biens achatassent ou estoeassent en lor meisons devant dites par cause de revendre, par le serement de lor procuratur, sans consail davocat ou de pledoor serait creu, savoir mon si celles chouses que il vendront ou feront vendre en lor devant dites meisons, en lor vingnes, en lor terres ou de lor rentes, ou de lor deismes, lor seroient venues, ou se il les avoient achatées par cause de revendre. Et donnèrent en sorqroit et otroerent celui sengnor et la dite sa feme aus dit religious que il de la partie de la dite meison de Mauconsail, devant et derrière, aient lor entrée et lor issue et lor alor et lor revenir franchement et empeis par les foussez au dit sengnor et par son bies, et q. par iceus foussez et par iceus biez puissent faire porter et rapporter lor biens quant il voudront et il verront que bien sera : ice ajoute totevais q. se le dit sengnor ou ses hairs voulaient feire clorre la vile de la Ferté ou feire vivier es foussez et au biez devant dit, il le porraient feire sans le contredit de labbé et dou couvent de la Pelice devant dit. Et sunt tennuz celui sengnor et la dite deme et lor hirs garantir et delivrer aus d.

religious la dite meison de Mauconsail o les appartenances a lor propres despens contre tot et se iceus religious soustenoient ou avoient aucuns domaige ou aucuns depenz par de faute de la dite garante et de la dite défense et de la dite delivrance lor estre faites dou dit sengnor ou de sa femme ou de lors hairs il lor seraient tenuz rendre et restorer aus dits religious, et de ce seroient creuz par le serement de lor procuratour ensemble o le serement dou ploid de la Pelice qui en icelui tens seroit sans autre preuve, et renoncent en cest feis le dit sengnor et la dite dame por eus et por lor hairs a tote aide de feis et de droit escrit et non escrit, et a tote escepcion de mi covenant et a tote aide de drait degleise et de cort laie, et a tote exception tant de feis cume de drait, et a tote usage et a totes costumes de pais, et a totes reisons et a totes defenses, et a tot privileges de croez donnez et a donner, et à tot privileges de croezier et de ceus qui sunt à croezier, qui au dit sengnor et à la dite dame et a lor hairs porroient valair et aidier à rapeler ces chouses devant dites, ne aucunes diceiles, ou par quai il porraient contredire cest p̄sent escrit, eus et lor hairs, et tot lor biens meibt et non meibt, présents et avenir, oblige le noble homme et la dite dame aus dit religious quant à ce feire et enterigner, et nous totes ces devant dites chouses, et chascune par sa ajujames a tenir et a garder fermement et pardurablem̄t, et nous avons fait saeler cest p̄sent escrit ou sael de la Cort Monsengnor le comte Danjou en tesmoins de vérité. Ce fut doné au mais d'avril en quaresme en lan de grace mil et douz cenz et soixante et treis.

(Archives de la fabrique. Original en parchemin, offrant la trace d'un seul sceau.) (1).

(1) La même liasse contient encore : 1° Un vidimus très-soigné de cet acte, donné par la Cour du Mans, en 1318; les vieux mots du ^{xiii}^e siècle y sont remplacés par des termes un peu plus modernes. 2° La confirmation, au nom de l'officialité du Mans, de la donation de Bernard et de sa femme, datée du mois de mai 1264. C'est devant le doyen de la Ferté, délégué *ad hoc* de l'officialité, que sont constitués les seigneur et dame de la Ferté, *constituti in jure coram decano*. 3° Enfin l'acte émané de Ber-

II

Michel Perot, juge de par le roy notre sire, des exempt par appel au pays et comté du Maine, au premier sergent royal ou de Monseigneur le comte du Mayne en son d. comté ; qui sur ce sera requis, salut : Veues par nous les lettres du roy nre sir dont la teneur sen suit :

Charles, par la grâce de Dieu roy de France, à tous ceux qui ces presentes lettres verront, salut :

Nous avons receue l'umblé supplication de nos bien amés les bourgeois, manans et habitans de la Ferté-Bernard, contenant que pour ce que la d. ville qui est assise en pays de frontière, estoit mal emparée et convenait faire de graves reparations tant ès-murs, boulevens, portes, foussez, que autres emparemens d'icelle ville, et que pour le faire convenait faire de granz frais auxquels ils ne pourroient bonnement fournir, ils se trahirent par devers nous et notre chancellerie et obtindrent nos autres lettres moyent les quelles ils ont levé en la d. ville, terre et chastellenie de la Ferté-Bd. l'aide de l'appétissement de la dixième partie de la mesure du vin et autres breuvaiges qui ont été venduz a détail l'espace de 10 ans ; mais les deniers qui en sontissuz n'ont peu et ne pourroient suffire pour parachever les d. reparations, et pour ce léveroient ou feroient encores lever le d. aide volontiers en la fourme et manière qu'il a esté levé ; jusqu'à quelque temps à venir, afin de parachever les d. réparations par eux encommandées, mais ils ne voudraient ne oseraient le faire, sans sur ce avoir congié et licence de nous ; requerans humblement iceuls : Pourquoi nous, ces choses considérées, voulant aidier et subvenir à nos bons et loyaulz subjez et memement que cest pour le bien commun de la d. ville et chastellenie et du pais denviron, et afin que aucun dommaige ou inconvenient ne se puisse en suivre par deffaut des d. répa-

nard et de Jeanne. Il est en latin et du mois d'avril 1263. Les donateurs y jurent, « la main sur les évangiles sacro-saints, tactis sacro-sanctis Evangeliiis. » et tenir fidèlement leurs promesses.

rations ; nous a iceuls supplians avons octroïé et octroyons par ses d. congïé et licences que jusqu'au temps et terme de huit années a commencer du jour que nos d. autres lettres fuieront, ils puissent lever et faire lever par *leurs commis et depputez* le d. appetissement de la dixième partie de la mesure de vin et autres breuvaiges qui seront venduz a détail ès d. ville et chastellenie, le temps durant pour les deniers qui en ystront être tournez, convertis et employés ès fortificacion et emparement dicelle ville et non ailleurs, *pourveu que a ce se consente la plus grant et saine partie des d. habitants des d. ville et chastellenie* ; et que nos droicts de vinance et aides n'en soient aucunement diminuez, et que celui ou ceux qui recevront les d. deniers seront tenuz en rendre compte et reliquat quand et où il appartiendra. Si donnons en mandement par ces mesures a nre bailli de Tourraine et des ressorts et exemptions d'Anjou et du Maine, et a tous nos autres justiciers ou à leurs lieutenans, et a chacun deux si comme à lui appartiendra que les d. supplians facent souffrent et lessent plainement et paisiblement joyr et user de nre pte grace et octroy le d. temps durant et que ils contraignent ou facent contraindre a paier le d. aide tous ceux qui pour ce seront à contraindre par toutes voyes et manières deues et raisonnables. Car ainsi le voulons et nous plaist il estre faist non obstant quelconques lettres subreptices impétrées ou à impêtrer a ce contraires. En témoing de ce nous avons fait mettre notre scel a ces pntes. Donnè a Chinon le XXIIJ^e jour de juillet, l'an de grâce mil CCCC quarante et neuf et de nre regne le XXVIJ^e. Ainsi signé par le roy à la relation des gens de son grant conseil ., et pour ce qu'il nous est deuement apparu du consentement donné au contenu en icelles par les habitants des ville et chastellenie de la Ferté-Bernard en exécutant les d. lettres en tant que à nous est et peut appartenir, nous vous mandons en connectant se mestier est que les bourgeois manans et habitants au dit lieu de la Ferté-Bernard, vous faictes, souffrez et laissez plainement et paisiblement joyr et user de l'octroy fait par le roi nre sire de l'ordre et appetis-

sement de la 10^e partie de la mesure du vin et autres breuvaiges qui seront vendus à détail es-d. ville et chastellenie le temps du d. octroy durant, en contraignant a paier le d. aide au receveur a ce commis ceus qui seront à contraindre par toutes voyes et manières deues et raisonnables et tout ainsi que le roy nre sire le veult et mande... Donné au d. lieu de la Ferté soubz nre scel le 10^e jour d'aoust l'an mil CCCC quarente et neuf.

(Archives de la fabrique. Liasse 8, cotée H; pièce 1^{re}.)

III

1468. — Transcript. Loys par la grace de Dieu roy de France, a tous ceux que ces pntes lres verront, salut. L'humble supplicacioa de nos bien amés les bourgeois manans et habitans de la Ferté Bernard avons receue contenant que la d. ville, laquelle est située et assise en pays de frontière a esté, à loccasion des guerres et divisions qui par longtemps ont eu cours en nostre royaumure, mesmement par nos anciens ennemis et adversaires les Englois moult destruite et desemparée; et à cette cause iceulz supplians se traïrent, ja pièca par devers feu nre sire seigneur et père, que Dieu absolle, et de lui obtindrent certaines lettres par vertu desquelles ils leverent par longtemps et jusqu'à son trespas, certain ayde nommé l'appetissement de la 10^e pinte de vin ou autre breuvaige qui fut vendu à détail en la ville et chastellenie de la Ferté; et depuis le d. trespas ont semblément levé par don et octroy de nous le d. ayde et encore font de present, et les deniers qui en sont venus et yssus ont convertiz et emploiez c'est ascavoir la plus grant partie diceux es reparations, fortifications et emparemens de la d. ville, et l'autre partie de nos congez, et licence, et par octroi par nous à eux sur ce fait en certain edifice d'une tour et autres reparacions que l'on fait de present en l'Eglise de Nre D. des Marez de la d. ville de la Ferté; mais les d. deniers n'on pu ne pourroient encore bonnement four-

nir aux d. réparation, edifice et fortification, et pour ce nous ont les d. supplians humblement supplié et requis que, attendu que les d. deniers ont été convertiz et emploiez en œuvre charitable, il nous plaise leur octroier que jusqu'à tel temps quil nous plaira, ils puissent lever le d. ayde et sur ce leur impartir notre grace. Pourquoi nous, ce que dit est considéré, et mesmement que en defect des d. reparacions se pourroit ensuivre grant danger à la dite ville et la chose publique du pays d'environ, à iceulz supplians pour ces causes, et aussien l'honneur et réverencede Nre Dame dont est fondée la d. Eglise, avons octroyé et octroyons de grace especial, par ces pntes, que jusqu'au temps et terme de 9 ans prouch. vent, à compter du jour et date que nos d. autres lettres d'octrois sont et seront expirées, ils puissent lever et leur loise faire lever ou faire lever *par leurs commis-receveurs ou procureurs qu'ils commectront, et pour ce faire se assembleront se bon leur semble*, le d. appetissement du dixième du vin et autres breuvaiges qui sont vendus à détail en la ville terre et chastellenie de la Ferté, le d. temps durant, ainsi qu'ils ont fait par ci devant, pour, les deniers qui en vendront et ystront, tourner, convertir et employer c'est assavoir la moetié diceulz ès reparations, fortifications et emparemens de la d. ville, et l'autre moetié ès edifices et reparations des d. tour et église dicelle ville et non ailleurs : pourveu toute foyz que la plus grant et saine partie des manans et habitans des d. ville, terre et chastellenie se consente à ce que nos droits de demaine et aydes n'en soient aucunement diminués ne retardés, et que celui ou ceux qui recevront les d. deniers seront tenuz den rendre bon et loyal compte et reliquat en la présence daucun de nos officiers et aultres qu'il appartiendra. Si donnons en mandement, par ces mesmes presentes à nostre bailly de Tourraine, juge des exemptions du Maine, et à tous nos autres justiciers ou à leurs lieutenans et à chacun deux, si comme il lui appartiendra, que de nos presens grace et octroy, ils facent, seuffrent et laissent les d. supplians joyr et user plainement et paisiblement.

le d. terme de neuf ans durant en contraingnant ou faisant contraindre à payer le d. ayde tous ceulz qui pour ce seront à contraindre par toutes voyes et manières deues et raisonnables, car ainsi nous plait-il estre faict. En témoing de ce nous avons fait mettre nre seel a ces d. ptes. Donné a Mehun sur Loire le cinq^e jour de decembre de lan de grace mil CCCC soixante huit et de nre regne le huit^{me}. Ainsi signé sur tabasse marge par le roy, le sire de Craon et autres présens. Le prevoust. Transcript des lettres des esleuz du Maine. Les Esleuz ordonnez par le roy nre s^e, sur le faict des aides ou pays et conté du Maine : venes par nous les lettres patentes du roy nre d. sire ausquelles ces présentes sont attachées soubz lun de nos signetz, impétrées, et à nous présentées de la partie des bourgeois, manans et habitans de la Ferté Bernard en nous requérant l'enternement et exécution dicelles par lesquelles et pour les causes contenues en icelles le roy nre sire a octroyé de grace especial que jusque au temps et terme de neuf années prochain venant a compter du jour et date que certaines autres lettres doctroi données par le roy nre sire sont et seront expirées, iceulx bourgeois, manans et habitans puissent et leur loise faire lever par leurs commis receveurs ou procureurs qu'ils y commectront et pour ce faire assembleront se bon leur semble, l'appétissement du dix^{me} du vin et autres breuvaiges qui seront venduz a detail en la d. ville terre et chastellenie de la d. Ferté le d. temps durant ainsi qu'ils ont faict par cy devant pour les deniers qui en vendront et ystront tourner, convertir et employer cest assavoir la moetié diceulx es reparacions fortificacions et emparements de la d. ville et lautre moetié es ediffice et reparacion des tour et église dicelle ville et non ailleurs, pourveu toutes voys q. la plus grant et seine partie des manans et habitans des d. ville terre et chastellenie se consente a ce : Nous, après ce quil nous est apparu que *plusieurs gens deglise nobles et autres gens de tous estats, eulz faisant la plus grant et seine partie des d. bourgeois, manans et habitans* en la d. ville, terre et

chastellenie de la d. Ferté se sont consentiz a ce, consentons l'enterignemt des d. lettres tout ainsi et pour la forme et manière que le roy nre sire le vieldt et mande par icelles, en mandant au premier sergent royal de mons^{er} le comte du Maine ou des d. aides sur ce requis, et chacun d'eulx contraindre a payer le d. aide et apetissement tous ceulx qui pour ce seront à contraindre par toutes voyes deues et raisonnables et tout selon le contenu es d. lettres et que le roy nre d. sire le vieldt et mande par icelles. Donné au Mans soubz nos seaulx le xxviii^e jour de novembre lan mil CCCC soixante neuf. Ainsi signé Rougier pour le greffier. Donné ce pnt transcript soubz les seaulx ou contractz de la court de la d. Ferté Bernard le treisième jour du mois de novembre lan mil quatre cens soixante et quinze.

CORNILLEAU.

Collacon faicte à l'original par nous.

G. JOUBERT.

(Archives de la fabrique. Liasse 8, cotée H.) (1).

IV

Paiement sur la prévosté de la Ferté pour la réfection des arches de Saint Julian.

..... De par les capitaine, officiers, bourgeois, manans et habitans de la ville de la Ferté Bernard.....

A vous Micheau Moreau a present procureur et receveur des deniers de la d. ville et à tous autres procureurs et receveurs

(1) Outre ces deux lettres-patentes, la même liasse en renferme plusieurs autres, ce sont celles :

De Charles VII, à la date du xi août 1456, de son règne la 34^e année ;

De Louis XI, données à Tours, le 21 novembre 1461, et de son règne la 1^{re} année ;

De Louis XII, données à Tours, le 3 décembre 1500, de son règne la 3^e année ;

Enfin, un arrêt de la Cour des aides, en date du 5 février 1540, fait mention des lettres-patentes de François I^{er}, en date de 1535 et 1540.

avenir. Comme il soit avisé que la *prévosté* de la d. Ferté ait été baillée à Guillemain Denyau et Pierre Verdier du jour de la st Jean Baptiste jusques a ix ans prochain vent., pour certaines sommes de deniers à la charge de faire les arches depuis le pont de Mesme jusques au pont St Julian, jouxte et selon le devis contenu ès lettres de la d. baillée, moyennant que sur les deniers de la d. ville ils aient et prennent pour chacun an durant le d. temps, drapant la somme de xl li. tourn. ainsi que contenu est en la d. baillée, et pour qu'il estoit chose très nécessaire que les d. arches fussent faites pour le très grand prouffit et utilité du pays, et que les d. arches *sont et dépendent de l'emparement et fortification de la d. ville*, nous vous mandons, etc.

Donné au dit lieu de la Ferté Bd. le 1^{er} d'octobre l'an mil III^e LXIX.

Donné au d. lieu de la Ferté Bd. ce pnt vidimus sous les sceaulx establis aux contracts de n^r d. cour, le 26^e jour de mai 1479.

V

A très hault et très puissant prince et nostre très doulx seigneur Mgr le duc de Calabre, comte du Maine, de Guise, de Mortaing et seigneur de la baronnie et seigneurie de la Ferté Bernard, vos très humbles subjectz les bourgeois, manans et habitans de vostre ville de la d. Ferté, honneur et réverence avecques toute obeissance.

Comme de tout temps et de ancienneté, la nomination et présentation de la *maitrise et regence des escolles*, tant de *grammaire* que de *musique* de vostre d. ville et baronnie de la Ferté, toutes et quantes foiz et en quelque manière qu'elles vacquent ou qu'ils y faut ordonner, la nomination et présentation du maitre ou regent d'icelles nous appartienne ; et à vous de vostre plein droit et au regard de vostre d. baronnie et seigneurie, vous en appartienne la collation et provision ; et

soit ainsi que autres foiz et piéch, nous eussions nommé et présenté à ycelles escolles et à prince de bonne mémoire feu nostre très doulx seigneur vostre père, que Dieu absolve, ung nommé maistre Pierre Busson prestre, qui a ces tiltres eut ycelles escolles regime et gouvernement, et lequel en present ne y peut plus vacquer. A ce que le bien commun de vostre d. ville et baronnie ne puisse estre détérioré, nous à plain informé des sens, sciences et bonnes mœurs de maistre Jehan Joubert et Olivier Bischon, *maistres es arts et natifs de ce pays*, iceulx et chacun d'eux comme ydonnes, experts et suffisans au regence des d. escolles, ainsi qu'il nous semble; nous vous nommons et presentons à la maitrise regence d'icelles escolles les d. Joubert et Bischon et chacun d'eux, vous suppliant très humblement que les d. escolles avec les droicts, honneurs, prouffictz, émolumens qui en dépendent, vous plaise leur conférer et ordonner *à la vie d'iceulx et du plus vivant d'eulx*. En temoing de vérité nous avons requis et fait signer ces presentes nos lettres de nomination du seing manuel de nostre procureur Adam Cornilleau et scellé des sceaulx des contracts de vostre seigneurie de la Ferté.

Fait le 10^e jour du mois de janvier l'an mil quatre cens soixante et quinze.

Signé : CORNILLEAU.

(Arch. de la fabrique.)

VI

Pièce en papier, en double expédition, intitulée : « Mandement des habitans de la Ferté Bernard. »

Les manans et habitans de la ville de la Ferté Bernard à vous Adam Cornilleau, nostre procureur et receveur des deniers communs de la d. ville, salut.

Nous avons été avertis que pour ce que les entrées et avant murs de la d. ville du costé devers l'église dicelle, ont été et sont tellement déctos et abandonnés, qu'un chacun, de quel-

que nation qu'il soit, a loi et faculté de monter, aller et venir, tant de jour que de nuit, et voir le secret d'iceux et faire plusieurs conspirations et trahisons, etc.....

Pour obvier a tous tels et autres maux et inconveniens qui en pourroient en suivre, nous vous *mandons* que par bonnes huisseries ou autres licites clôtures ou moyen, vous closiez et fassiez clore les d. entrées, tellement que tous tels maux et inconveniens soient empeschés pour l'avenir, et que pour ce vous y mettiez et employez raisonnablement des d. deniers communs, lesquels nous voulons vous être alloués et rabattus de vostre recette par ceux qui verront vos comptes, et outre pour ce qu'avez été et pourrez encore être *un des quatre de la d. ville ordonnés à pourvoir par conseil ou autrement, comme accoutumé est, aux affaires et négoces de cette ville, aux gages de.....* par an, nous voulons et consentons que, sur es deniers de reliquat de vos d. comptes, si aucun y en avoit, si non sur les autres recettes de la d. ville, vous soyez payé de tout ce qu'il aperra être dû duement et loyalement de vos d. gages.

En temoin de vérité nous avons signé ces présentes de nos seings manuels le 20^e jour du mois de janvier l'an mil quatre cens soixante et quinze.

(Archives de l'hôtel de ville.)

VII

Les capitaine, bailly, procureur receveur, bourgeois, manans et habitans de la Ferté Bernard, à tous ceux qui ces pntes lettres verront, salut. Comme en obéissant aux lettres missives de très haut et très puissant prince et notre très redouté seigneur mons^r le duc de Calabre, comte du Maine et seigneur de la d. Ferté, à nous adressans, desquels la teneur suit; le duc de Calabre comte du Maine, chers et bien aimés : vous savez que déjà on a besoigné par chacun an au boulevard de notre château de la Ferté devers les prés, lequel est de pré-

sent fort avancé et pour ce que nous désirons icelui être parachevé, nous voulons que sur l'appetissement du d. lieu, il soit mis et pris la somme de 100 l. par chacun an, jusqu'au parachèvement diceluy, sans aucune contradiction et comme plus amplement vous dira notre et féal maistre d'hôtel et capitaine du d. lieu Guillaume Pierre, si le veuillez croire et que en ce n'ait faute, et à Dieu soit. Ecrit aux Bourdes près Chastellet le xxi^e jour de mai. Ainsi signé Charles et au bas des d. lettres, le doulx, et en la superscription dicelles : à nos chers et bien aimés les bailly, chastellain, procureur receveur, bourgeois, manans et habitans de notre ville de la Ferté Bernard, etc.

Le mardi xxviii^e jour du mois de mai l'an de grace mil quatre cens soixante et seize.

(Archives de l'hôtel de ville.)

VIII

Assemblée pour faire une fontaine au carrefour de la Ferté le 13 novembre 1477 pour la somme de 60 l., les bourgeois, manans et habitans de cette ville et paroisse de la Ferté Bernard :

A vous Guillaume Joubert et Macé Brunet, procureurs et receveurs de cette ville et de la fabrique de nostre eglise parochiale du d. lieu ou à lun de vous autres nos procureurs et receveurs à venir, salut.

..... Après que *Pierre Feillet, chastelain de cette d. ville*, nous a témoigné avoir veu le dit Chappart, besoignant en semblable chose, nous avons, *d'un assentement et en pleine assemblée*, convenu et marchandé avec iceluy Jehan Chappart de faire venir l'eau à la somme de 60 l..... et par rapportant ces présentes avec ratification ou certifications de maistre Pierre Thomyn et Jehan Heullant autrefois, par nous esleuz du nombre des huict commis et depputés au gouvernement des negoces et affaires des d. ville et paroisse..... les d. sommes vous seront allouées..... Vous le *mandons* ainsi le faire.....

..... Toutefois nous ne entendons, par ces d. presentes revocquer le pouvoir autrefois par nous donné à nos d. huit commis et députez pour nos d. affaires fors en ce que touche le présent fait et négoce : Tesmoins nos seings manuels y miz, (30 signatures) le 13^e novembre l'an 1477.

(Archives de l'hôtel de ville. Liasse de la fontaine.)

IX

Réparation des fortifications de la Ferté adjudgées au rabais à Jean Leprince pour la somme de 25 l. tourn. le 12 avril 1479, sur le devis fait le 3 avril 1478.

L'adjudication se termine ainsi :

« Du commandement de mons^r le capitaine, des officiers de mons^r, bourgeois et habitans joins. »

Suit le certificat ci-après :

« Nous Michel le Gallois, lieutenant de honorable homme Guillaume Pierre, capitaine de la Ferté, Mathurin Juglet bachelier es lois, Etienne le Boindre, et Jean Glapion, *trois des quatre commis et ordonnés par les bourgeois, manans, habitans de la ville de la Ferté Bernard*, aux besognes, négoes et affaires dicelle ville, certifions à tous à qui il appartiendra que Jehan Leprince le jeune a fait ou fait faire les reparations et emparemens joust et selon le devis contenu à lautre côté de ces présentes : pourquoi icelles reparations et remparemens nous avons ce jourdhuy vu et visité selon le d. devis, icelles trouvées faites et en bon état reques. En temoin de ce, je lieutenant dessus d. ai fait signer ces présentes, à ma requête, du seing manuel de François Gaudry tabellion en courlaie; et nous Juglet, E. le Boindre et Glapion dessus d. avons signé de nos seings manuels cy mis; le 13^e avril après Pâques, l'an 1480.

Je Jehan Leprince confesse avoir eu et reçu de François Houeau, *procureur et receveur des bourgeois, manans et habitans de la ville et prevosté de la Ferté Bernard* la somme de 25 livres l. etc.

(Archives de l'hôtel de ville.)

X

Assemblée pour la construction d'une tour au boulevard des portes décluses du château de la Ferté du 2 7^{bre} 1480 avec un acquit de l'ouvrage du 15 novembre 1481.

..... Pourquoi délibération eue entre nous officiers, manans et habitans dessus d. pour ceste matière assemblez, eussions de naguère ordonné une tour de pierre à estre construite et édifiée de chaux et sable près la d. fosse morant au dessous du pan de mur du d. boulevard avecques un retour de mur procédant de la d. tour jusqu'au prochain coin d'icelles écluses, et que les d. lieux et places seroient vus par les *macons jurés* de la d. ville, et que par eux rapporté par escrit le devis des choses nécessaires pour iceluy œuvre faire et accomplir convenablement... se bailleroit à faire en tasche au plus et dernier rabaissant du prix, les solempnités requises en tel cas gardées, et tout juste et selon le d. devis fuit en la fourme et manière qui s'en suit : c'est le devis de une tour et de ung retour de mur que les officiers, manans et habitans de la ville de la Ferté Bernard, par l'avis et délibération de honorable escuyer, Guillaume Pierre, capitaine de la d. Ferté, pour la fortification et entretenement des murailles du chastel de la d. Ferté, *pour ce que les d. murailles servent de fortification à la dite ville*, ont ordonné faire et édifier près la fosse morant etc. après que Jehan Guyot, bourgeois et demeurant au d. lieu de la Ferté, et compaignon de Jehan Leprince, pour ceste présente année, en la ferme du dixième des vins et autres breuvaiges qui ont été et seront vendus à détail en la ville et chastellenie de la d. Ferté, a offert faire le d. œuvre, etc. Si *mandons* par ces mêmes presentes à François Houeau ou autres procureurs et receveurs à venir... qu'il souffre et permette au d. J. Leprince, comme principal fermier du d. dixième, et à J. Guyot son personnier en la d. ferme, retenir sur la ferme du d. dixième de cette dite année finissant à Noel

prochain vënt. la somme de 80 l. des deniers venus de la d. ferme du d. dixième de cette d. année qui se doit, comme dit est, *devant convertir et employer es reparations et fortifications des murailles du d. chastel*, et leur en baille acquit etc.

(Archives de l'hôtel de ville.)

XI

Réfections des fortifications de la Ferté, arrêté le 4 février 1481.

« Aujourd'hui *iiii^e* jour de fevrier lan mil *iiij^e* *iiij^e* un. par la délibération et ordonnance de honorable ecuyer, Jacques Ruffier lieutenant à la Ferté-Bernard pour *messire Morice du Mène, chevalier, capitaine et gouverneur au d. lieu de la Ferté pour le roi notre sire*, où étaient présens honorables hommes et sages maistres Pierre Thomyn, Guy de Beaugé et Robert Hachero (?) licencié ez lois, Pierre Peschart, bailliy, Pierre Feillet, chastelain, Jehan de Courcillon, procureur, et m^{res} Jehan Heullant, receveur au d. lieu de la Ferté, Adam le roy et autres plusieurs habitans de la Ferté assemblés en grand nombre par le commandement de mons^r le lieutenant susd. *en l'auditoire* où on a coutume tenir la justice du d. lieu, a été appoincté que pour le bien et utilité des d. habitans et reparation dicelle ville, les reparations cy après déclarées seront faites aux ponts levis, barrières, portes, canonnières, et à l'une des tours dicelle ville, etc.. »

Les reparations susdites sont adjudgées par Jean de Courcillon, Jean Heullant, Jean Guyot et Etienne Mautrot, *échevins* de la ville de la Ferté, à Pierre Verart, marchand et serrurier.

L'attestation des *échevins* constate l'entier achèvement de la tâche de Verart, et l'ordre donné à Guillaume Joubert, procureur des habitans, de le payer.

Signé : COURCILLON, HEULLANT et GUYOT.

(Archives de l'hôtel de ville.)

XII

Sachent tous p̄ns et advenir que en n̄re court de la Ferté-Bernard en droit par devant nous persounellem̄t establys honorables hommes Pierre Peschart, bailliy, m̄ Jehan Heullant, recepveur (1), Jehan Heullant, cont̄leur de lad. Ferté, Jehan Guyot et Estienne Mautrot, *trois de quatre autrefois depputez et commis par les bourgeois manans et habitants de la ville et parroisse de lad. Ferté, au régime et gouvernement des négoces et affaires de lad. ville et parroisse, et à la distribution des deniers dicelle*, etc., tous paroissiens manans et habitants de lad. Ferté en leurs noms et eulz disant estre la greigneur et plus saine partie des manans et habitans en lad. ville et parroisse de la Ferté et eulz faisans forz des aultres, Pierre Quelain et Jehan Courtin hab. de lad. ville, tant en leurs noms que comme procureurs de la fabrique N̄re Dame des Marays, église paroichial de lad. Ferté, et Guillaume Joubert demourant aud. lieu de la Ferté semblablement en son nom et comme *procureur de lad. ville* pour les manans et habitans, etc...

Copie sur papier du 20 novembre 1604.

(Archives de la fabrique; pièce 21, cotée V.)

XIII

Ordonnance des eschevins de ceste ville pour la construction de la fontaine faite en l'année 1483.

Les *eschevins* pour les bourgeois, manans et habitans de la Ferté-Bernard, aux affaires et négoces communs de lad. Ferté.

(1) La 5^e pièce de la 6^e liasse des Archives de la fabrique nous apprend que ce Jehan Heullant était receveur ordinaire de la Ferté-Bernard « pour hault et puissant prince le roy de Sicille, duc de Lorrenne, baron de la Ferté, etc. », et non receveur des habitants, lequel était alors Guillaume Joubert. Quant à l'autre J. Heullant, qualifié de controlleur, c'était un officier de grenier à sel.

A vous Estienne le Boindre, procureur et receveur des deniers communs desd. habitants, etc.

Le 6^e jour de novembre 1483.

GUYOT, COURCILLON.

(Archives de l'hôtel de ville.)

XIV

Sachent tous p̄ns et avenir. Comme puis naguères, à la sup-
plication des bourgeois, manans et habitans de ceste ville de
la Ferté-Bernard, le roy n̄re s̄re ait donné, concédé et octroyé
auxd. habitans cuillir et lever en la ville et chastellenie de la
dicte Ferté, certain aide nomé l'appetissement de la dix^e pinte
de vin et autre breuvaige vendu en détail en lad. ville et chas-
tellenie de la Ferté, jusques à douze ans, à compter du jour
que semblable lettres d'octroy du roy n̄re d. s̄re données
auxd. habitans seront expirées, pour les deniers qui ystront
dicelui dix^e et autres breuvaiges venduz en détail en lad. ville,
seigneurie et chastellenie de lad. Ferté, estre convertis et em-
ployiez, cest assçavoir la moitié diceulx es reparations,
emparemens et fortifications de lad. ville, et l'autre moitié ès
edifices et reparacions de la tour et église parochial dicelle
ville de la Ferté et non ailleurs, *pourvu toutes fois que la plus
grant et saine partie des manans et habitans de lad. ville,
terre, seigneurie et chastellenie de lad. Ferté se y consentent,*
ainsi que plus à plain est contenu es d. lettres d'octroy du roy
n̄re d. s̄re, données à Tours le tiers jour de décembre ce p̄nt
an mil cinq cens, signées par le roy à la relacion du conseil
amys? Et pour ce en n̄re court de lad. Ferté-Bernard en droit
par devant nous viendrent et furent p̄ns en leurs personnes
le lundy septiesme jour du d. moys de décembre l'an dessus
d. mil cinq cens: maistre Guy de Beaugé, sieur de Haute-
Perche, bailliy de Mgr de Nemours aud. lieu de la Ferté,
maistre Guille Thomas, s^r des Seillères, licenciez es loix,
maistre Guillaume Floury, s^r de la Beausserie, chastelain de

lad. Ferté (A) pour monsgr de Lorraine, Pierre Feillet, Jacques Courtin, grenetier (B), Pierre Courtin, Jehan Quelain l'aisné, Pierre Quelain, François le Boindre, Gabriel Luere, Jacques Guion, Pierre Verdier, Xpofle de Maumusson, Loys Jodon, Jehan Lebouc, orfèvre, André de Chaiongne, greffier de lad. Ferté, François Honeau, François Bailly, Jehan Guiot, Pierre Nepveu, Oudin Courtin, François Courtin, Robert Joubert, Jehan Pitart, Guille Dagoneau, Adam Leroy, Lyonnet Fillon, Jehan Rebours, Macé Allart, Jehan Corbin, orfèvre, Guille Roger, Pierre Bichon, Michau Compaignon, André Macert, Thomas Lousenge, Julian Bertran, Jehan Renart, Jehan Lebouc, sergent roial, Sainctot Binet, sergent de lad. Ferté, Jehan Geslin du Haiene, Michel Narras laisé (10), Hemery le Prince, Jehan Soteau, Macé Péan, Jehan Belot, Jacquet Poulain, Jacquin Poulsin, Denis Bodier le jeune, Jehan Bouvier, Robin Bodier, Jehan Cousin, Armeth Tireau, Jehan le Troing l'aisné, Pierre le Troing, Jehan Coquin, Guillot Landier, Thomas Rondeau, Colin (11) Chahu, boucher, Jehan Beaudouin, sergent, Cohin Chahu, boullenger, Denis Rigault, Estienne Narras, Jehan Sauvage, Vincent Guillard, Cohin le Boindre, Adam Moreau, procureur du roy nre s^e aud. lieu de la Ferté, Guille Blanchart, Guille Barré, Jehan Guiot, cordonnier (12), Jehan Belot, maçon, Hugues Cheron, André le Troing, Lyonnet Barré, Michel Aubourg, Estienne Bourrelet, Jehan Godeffroy, Gillet Pinot, Jehan Davoust, Michellet le Prince, Geuffroy le Breton, Michau Vanier, Jehan Guiboust, secretain (C), Jehan Glapion (D), Jacques (13) le Fevre, Jacquet Pautonnier, Michau le Roy, Pierre Girard, Mathurin Aubry, maçons, Michau Beluteau, Jacquet Pean, Jehan Guerin, Oudin Fouet, Pierre Jouselin, Jehan Courtin, mercier, Adam Camus, Michel Narras le jeune, Jehan Jourdan, Mathurin (14) Guélon, Jehan Peigné, maistre Denis Peschart, doien de lad. Ferté et curé de Théligny. M^e Guil-

(A) Voyez pour les notes à la fin du paragraphe.

laume Yngoul, curé de lad. Ferté, messire Nouel Morin, messire Guille Monssu, messire Laurens Fillon, messire Jehan Gautier, messire Jehan Dourdami (15), maistre Jacques Dabon, chapellain de St-Michel, m^e Jehan Bodier, maistre Guillaume Heullant, chapellain de St-Liephart (E), messire Jehan Landier, messire Richart Durant, messire Sebastien Holline, p^{br}es, chapellains en l'église de lad. Ferté (16). Le mardi ensuite, huistiesme jour de décembre, lan dessus d. Guillaume Dumur, Jehan Desvaux, Estienne Courtin, Jehan Binet, sergent, Jacquet Beauchamp, Jehan Macert, maistre Mathurin Juglet, sieur de Courtermont, procureur aud. lieu pour mond. sgr de Nemours (17), Gabriel Germond, Lucas Gaudin, Robert Thomas, Olivier Moulmier, Jehan Gaudart, Foulon, Jehan Moreau, Jehan Poucet, Mathurin Roc, Yvon Haluart, Alexis Pelletier, Colin Binet, Richard Courtin, Jehan Loret, Jehan Poussel, Symon Groie, Estienne Gallays, Robin Segouin (18), Guion Guerineau, Pasquier David, Jehan Lepelleijer, Jehan Hermillon, Estienne Orry, Estienne Courcelles, Jehan Larcanger, Jehan Royer, Jehan Baudin le jeune, Michau Tallon, Gillet le Prince, Pierre Bertran, Denis Baudin, Jehan Mautrot, René Larpenteux, Jehan Yngoul (19), Jehannot Pean, Jehan Girard, François Pitart, Jehan Deperay (F), *Robert Courtays*, Estienne Thomas, Jehan Baudin laissné, Estienne Jollis, prévost de lad. Ferté (G). Le mercredi ix^e jour dud. moys, l'an dessusd., honorable homme Bertran Bigot, sieur de la Bicqueniére (20), lieutenant de mons^r le baillly de lad. Ferté pour mond. seig^r de Lorraine, Jehan Quélain le jeune, Jehan Leroy laissné, Jehan Leroy le jeune, Jehan Pautonnier, Jehan Fouet, mareschal, Jehan Bourdin, Philot Veau, Jehan Leroy, tabellion, Pierre Verard, Jehan Febvre, Symon (21) Boullay. Jacquet Baugé, Michel Leproust, André Lasaier, Pierre Daspres, Pierre Veron, Henry Bourdin, cousturier, Jehan Bernard, barbier, Symon Caillot, Estienne Chesneau, Robin Durant, barbier, Jehan Jollis, Jehan Montigny, Colas Jacques, Michau Dabouat, Macé (22), Asselienne, Jehan

Fromont, Loys Brunet, Colas de Lalande, *victrier* (H), Olivier Boidefroy, Saintot Gaudichon, Guille Hulline, Jehan Gauteron, Guille Renault, Pierre du Boullon, messire Jehan Yngoul, *p̄bre*, Gervaise Hulline, Maheet Rousseau, Michel Cousin (23), le vendredy, ens^e onze^me jour dud. moys de décembre an que dessus, Jehan Jamet, Gervaise Moulart, Richart Bellenger, Macé Hary, Jehan Macon, mareschal, Jehan Guérinoys, François Bellot, le dimenche ens^e xii^e jour dud. mois aud. an, Pierre (24) Henriau, Jehan Beauchamp, Jehan Hullin, Guille Bertran, Anthoine Gaudart, Oudin Coquin. Le lundi ens^e xiii^e jour dud. moys, en lan dessusd. maistre Mathurin de Maumusson, licencié es loix, Colin Fillon, maistre Jehan Heullant, Michau Chalin, Richart (25) Bernart, tous les dessusd. paroissiens, manans et habitans de lad. Ferté. Noble home Macé des fiefz, sieur de Gléy, Macé Lambert, Pierre Gaudart, Jehan Hary laisé, Denis Courtin, Guille Leroy, Jehan Souchay, charpentier, Julian Raoulin, Jehan Tacheau, Jehan (26) Masselin, Jehan Nyau, Macé Macert, tabellion, Jehan Moulmier, Jacquet Rigot, Jehan Gaucher, Estienne Moulmier, Symon Laurens Marchant, Pierre Fortin, Michau Nyau, Pierre Guilloneaux, Michan Langlais, Denis Beaudoux, frère Macé Leuray, *p̄bre* prieur d'Avézé (27), Jehan Bernart, Jehannin le Bourdais, Jehan le Hary, Macé Travers, Jehan Travers, tous paroissiens de la paroisse dud. lieu d'Avezé, près lad. Ferté. Noble home Marin des Hayes, s^r de Fontenailles en la paroisse de Vouvray, noble home Jehan de (28) Villarceau, s^r dud. lieu en la paroisse de St-Martin des Monts, messire Jehan Calu, *p̄bre* chapelain dud. lieu, Jehan Moulmier, Julian Moulmier, Thibault Beaugé, François Fontaine, Jehan le tourneur, Jehan François, Jehan Boucher, André le tourneurs (29), tous paroissiens dud. saint Martin des Monts. Honorable home Guy de Maumusson, receveur de St-Aulbin des Coudrais, Jehan Tacheau, Pierre Baussan, Michau Dagoneau, Saintot Périer, Loys Quiquebault, Julian Tacheau, charpentier, Guillaume Jodon (30), s^r de la Jourai-

sière et sergent de lad. Ferté en la verge de la Boce, Jehan Buffart, Richard Dagoneau, Jehan Guillemin, Jehan Bourdin, Guillemin Dagoneau, Jehan Bienvenu, Jehan Dabon, Thibault Brosse, Jehan Pichot, Estienne Larconneau, Estienne Bourselier (31), Jehan Gohier, Estienne Esnault, Michel Leroy, tous les dessusd. paroissiens dud. lieu de St-Aulbin des Coudrais. Noble homme Ambrois Laignelier, sieur de la Tremblaie en la paroisse de Cherré, messire Jehan Boesnié, p̄bre chapellain dud. lieu de Cherré (32), Guille Travers, Guille Bruyère, Robin Baudoux, Jehan Nepveu, Robin Morin, Jehan Leroy dit Bourbon, Estienne Jauneau, Jehan Rocher, Jehan Richart, marchand, Simon Besnot, Jehan Velart, Mathurin Poulart, Jehannet Buisson, Alain Estasse, Mathurin Plesseys (33), Denis Houeau? André... Pierre Bourier, Simon Larconneau? Jehan Vadé, Mathurin Bomer (?), Macé Jolis, Julian Bichon, Jehan Esnault laisé, Jehan Duchesne, Macé Baugé, Simon Couronne, Jean Tacheau, Pierre Tacheau, Guille Chevrolier, Jehan Berreau (34), Macé Juré, tanneur, Pierre Bertran, sergent roial, Macé le tourneur, Michel le bourrellier, Guillemin Quélain, tainturier, Jehan Haluar, tourneur, Macé Poulart, Jehan Labelle, Philot Guyot, Jehan de Baugé, s^r de la Fuye, Simon Geslin, taincturier, Jehan Galerne (35) le jeune, Michel Dutertre, Robin Pean, Jehan Denyau, Colas Tobin, Jehan Hamulle, taincturier, Jehan Mallet, Jean Foussart, Mathurin Roger, Jehan Bouchon Pierre Georget, Jehan Baudoux, Colin Busson, Estienne Courart, Loys (36) Meignen, Mathurin le Gay, Ancelot Chauvelière, Macé Tacheau, Denis Meignen, messire Michel Gaulteron, p̄bre vicaire de la cure dud. lieu de Cherré, Hubert Meignen, Pierre Richart, Jehan Chartier, m^e Pierre Vadé, p̄bre, tous paroissiens de lad. (37) paroisse de Cherré; messire Jean Courtin, chapellain de Souvigné, Denis Fouet, Jehan Trassart, Guillot Morin, messire Denis Macert, p̄bre vicaire de la cure dud. lieu, Loys Ory, tanneur, Philot Rigot, Jacques Dagosneau, noble homme René (38) de Boishurpin, s^r dud. lieu de Souvigné, Michel Ciray, Jacquet

Courtin, tous paroissiens de la paroisse de Souvigné. Noble homme François Luere, s^r de Laubardière, paroisse de Dehaux, Simon Courcier, tavernier, Macé Courcier (?), tabelion, Gervaise (39) Chartier, Jacquet Dreux, Jehan Mouchet laisé, Jehan Dreux, messire François Duchesne, p^bre curé aud. lieu de Dehaux, messire Jehan Rochet, p^bre, Pholt Bru-liard, Jehan Leroy, Sylvestre Roquin, Jehan Alles, Jehan le Clerc, Mahee Quetin, tous (40) les dessusd. paroissiens de lad. paroisse de Dehaux. Habert Drouet, Jehan Hayne, dit Cormery, Jehan Drouet, Pierre Marchant, Jehan Radas, Jehan Touchard, Benoist Pillet, Michau Jehan, Thomas Jehan, Guille Oger, noble h^ome Mathurin de (41) Mondagron, s^r de la Quintinière, en la paroisse de St-Georges du Rosay. Messire Mathurin Leroy, p^bre fermier de la cure dud. lieu, Pierre Taffin, Gervaise Tatin, Jehan Tatin, Guillemine Bourdin, G^oille Hacher, Macé Leroy, Jehan Petit (42), Guillemine Lasnier, Robert Fevre, Berthelot Moreau, Jacquet Courtin, sieur de Chapeaux, tous paroissiens de lad. paroisse de St-Georges du Rosay. Thomas Carré, sergent en la verge de Nogent le Bernard, Mathieu Grignon, Jehan Mouchet le jeune (43), Lucas Biou, Robin Prudhomme, Colin Lans, Robin Lans, Gilles Girard, Pierre Girard, Guillemine, vefve de feu Jacquet Fricotté, demeurant aubourg dud. Nogent, Michel Brindeau, Jehan Chesneau, Jehan Habert, Phlot Herpeaux, Thomas Lambert (44), Guillaume Lamy, tous paroissiens, manans et habitants de lad. paroisse dud. lieu de Nogent le Bernard. Ancelot Beaudoux, Colin Vadé, Estienne Loyson, Maheet Oger, Colin Loyson, Jehan Hune, Phlot Morin, frère Pierre de Montereau (45), prieur cloistrier de l'abbaye de la Pelice, en la paroisse de Cherreau, frère Pierre Crochet, frère Xpofle Gallier, frère Girard de Coesnon, frère Jehan Hune, p^bres religieux de lad. abbaye, M^e Phle Tessier, p^bre procureur de lad. abbaye et de maistre (46) Thibault Tessier, son frère, curé de la Boce, frère Julian Guyart, p^bre prieur de Ver, nagueres prieur de Halays, Maheet Loyson, Guille Tacheau;

Maheot Oger, Robin Graffin, tous paroissiens, manans et habitans de la paroisse de Cherreau (47), maistre Jehan Courar, Pierre Léous, Perrin Morin, Thomas Dreux, Jehan Tacheau, messire Estienne Dupont, prebtre, Mathurin Guiet, Thibault Bonecle, paroissiens de la paroisse de la Cheppe Gastineau, Guillaume Guillotin, Jehan le menant (48), Guillaume Thome-lin, paroissiens de la Boco, Guillaume Panart, Robert Panart, Macé Cobune, escripvain, Colin Valée, Jehan Raguin, Jacques Bigot, tous paroissiens de la paroisse de Bouessé. Noble homme Mathurin Courtin dit de Centigny. Estienne (49) Fillèle, Macé Fillet, Robin Gohier, Jehan Gohier, André Beaudoux, Robin Denis, Therin Binet, Jehan Fontaine, messire Guillaume Petit, prebtre, Jehan Bidet, Charlotte Tragen, vefve de feu Robert Fortier, en son vivant sieur de Treffours, Raoulet Chartier, tous (50) paroissiens de Villaines la Gosnais. Messire Jehan Langlais, pbre curé de la chapelle du Bois, messire Michel Roussin, prebtre chapellain de lad. cure, Colin Morin, Mathurin Lebouc, Symon Dagoneau, Pierre Chenevière dit Robin, Pierre (51) Cosnard, Jehan Gaultier de Lyvonnière, Jehan Bouvier, Ambrois Leroy, Gâilles Balles, Symon Gaultier et Macé Durant, paroissiens dud. lieu de la Chapelle du Bois, tous les dessusd. eulz disans la plus grant et seïne partie des manans (52) et habitans de lad. ville, terre et seigneurie et chastellenie de lad. Ferté, soubzmeotans eulz et toutes leurs choses ou pover et juridicion de nre d. court et en toutes autres se mestier est quant à tenir et enteriner ce que sen suit (53), confessaient de leurs bonnes volontez sans aucun pour forcement, après ce que lesd. lettres doctroy leur ont esté données à entendre par les procureurs des habitans et fabrice de l'église parochiale de lad. Ferté, considérans (54) que led. octroy est au bien prouffit et utilité de lad. ville. terre, chastellenie et seigneurie de lad. Ferté avoir consenty et consentent led. octroy et enterinement d'icelles pour le temps et terme contenu esd. lettres doctroy, et que (55) les deniers dud. dixiesme ou appetissement soient cuilliz et levez par

toute lad. ville, terre, srie et chastellenie de lad. Ferté par les receveurs procureurs fermiers ou comis diceulz habitans sur tous vendans vin et autres (56) breuvages en détail, et lad. ville, terre, srie et chastellenie de lad. Ferté pour iceulz deniers estre convertiz et employez en la fourme et manière qu'il est contenu esd. lettres doctroy, promectans jamais naller à l'encontre par (57) nulle manière quelleconque et quant à tout ce que dessus est dit tenir, entériner et acomplir, et aux coust, mises, domages et interestz rendre et amender au plain dit du porteur de ces pntes, après son simple serment (58) sans autre preuve, saucuns encouroient ou soustenoient par deffault de ce faire tenir et acomplir qui est dit par devant. Que oblige et obligent les dessusd. et chacun deulz, chacun en droit soy eulz leurs hers et tout leurs (59) biens meubles et immeubles, présens et avenir à prendre et à vendre, renunciens en cest fait à toutes choses quelzconques qui tant de fait que de droit leur pourroient aider et valloir à venir contre la fourme et teneur de ces (60) pntes en tout ou partie, et que encontres ne vendront par nulle manière quelleconque, se sont abstrainctz les dessusd. par la foy et serment de leurs corps sur ce baillée en nre main en tesmoing de vérité. Ce fut fait (61), donné et jugé a tenir et entériner par le jugement de nre d. court et soubz les sceaulz dicelle, les jours et an dessusd.

Signé : LEROY, POUGNART.

(Archives de la fabrique. Liasse 8^e, pièce 14. H.; original en parchemin, mesurant 70 centim. de large sur 52 de haut. Sceaux détruits.)

- (A) Juge châtelain dont on appelait par devant le bailliy.
- (B) Officier du grenier à sel.
- (C) Sacristain de l'église paroissiale.
- (D) Père ou frère de Jehan Glapion, archevêque de Tolède après Ximènes, en 1517.
- (E) Saint-Liphard était la chapelle du château de la Ferté-Bernard.
- (F) C'est le peintre verrier.
- (G) Le fermier-prévôt était celui qui prenait à bail le droit de prévôté dont jouissait la communauté fertoise.
- (H) Colas de Lalande, peintre sur verre en 1800, a eu pour successeurs

Guillaume de Lalande, disparu vers 1527, et François de Lalande qui exerce encore son art en 1540. Tous deux figurent sur les livres de Comptes des marguilliers de l'Eglise de la Ferté comme verriers attitrés du monument. On trouve encore, dans le même siècle, un Michel de Lalande, *vitrier*, dont la veuve sollicite, en 1568, les secours de l'hospice pour sa nièce. (*Arch. de l'Hôtel-Dieu.*) Il exerçait dès 1546 et travaillait à cette date pour la chapelle de l'Hôtel-Dieu.

Nous donnons en entier, malgré son étendue, cette pièce importante, en raison de l'intérêt qui s'y rattache, sous plus d'un rapport. Elle constate d'abord ce fait que l'établissement d'un nouvel impôt, tel que le droit sur les boissons, dont il vient d'être question, nécessitait, outre l'autorisation royale, le consentement de *la plus grande et saine partie des habitants*, sur lesquels portait la charge : que tous ces habitants étaient réellement appelés à donner leur avis, puisqu'on dressait procès-verbal de leur acceptation ou de leur refus, et que c'est sur le vu de cette pièce que les officiers de l'élection consentaient l'entérinement et autorisaient l'exécution de la mesure. Aujourd'hui, en des circonstances analogues, au lieu de convoquer toute la population, on se contente d'adjoindre aux conseillers municipaux un nombre égal des *plus imposés*.

Le même document, en mettant sous nos yeux près de cinq cents noms de personnes, avec leur profession, lorsqu'il est nécessaire de l'indiquer pour mieux désigner l'individu, nous révèle des particularités bonnes à noter sur les usages de l'époque, les noms de famille et de baptême les plus usités dans le pays, etc., etc. Nous trouvons, dans le procès-verbal, deux veuves qui viennent exprimer leur acquiescement, ainsi que des verriers et des orfèvres, les artistes par excellence du moyen âge.

XV

En l'assemblée des manans et habitans de la Ferté, esquelz estoient.... Robert Courtoys... et plusieurs autres des manans et habitans de lad. Ferté *eulz disans et faisant la plus grant et saine partie d'iceulz habitans*, assemblez par cry publicque, fait de nre autorité, a este ordonné que maistre Blondeau, p̄bre maistre organiste pour jouer des orgues en leglise de ceste ville de la Ferté, à l'honneur de Dieu et de Nre Dame, aura par chacun an la somme de 12 l. t. qui lui sera payée par chūn moys de l'an par les *procureurs de la fabrice*, et davan-taige pour ce que led. organiste a nectoyé les orgues et en a joué à ceste feste de my-aoust a esté apointcé que aura demy escu d'or, oultre la somme de xx sols t. de despense qu'il a

fete depuis quil est en ceste ville, qui sera payée par le *procureur desd. habitans*... Lesd. sommes seront allouées à chacun desd. procureurs en la reddition de leurs comptes par les auditeurs diceulz aux quels nous prions le faire ainsi sans difficulté.

Fait aud. lieu de la Ferté Bd , par devant nous Bertran Bigot, lieuten. aud. lieu pour mons. maistre Loys Tiercelin, licencié es loix, lieuten. pour le roy en 'office de sénéchal du Maine et commis^{es} dud. s' en ceste partie le 15^e jour daoust l'an 1503.

Signé : BIGOT, LE ROY.

(Archives de la fabrique. Liasse 6, pièce 7^e.)

XVI

Devis de la charpente du portail St-Barthelemy avec le marché de l'ouvrage du 26 février 1508.

Cest le devis de la charpenterie à faire de neuf pour reparrer, mettre à point et en forme la couverture de la tour carrée en laquelle est le portail de la porte des moulins de la ville de la Ferté Bernard, sur le dernier arras et entablement de la maconnerie desd. tour et portail en suivant lordonnance des bourgeois, manans et habitans en lad. ville, *faite en congregation générale* par laquelle ils ont donné charge expresse à Adam Moreau a present leur *procureur général et receveur de leurs deniers communs*, dicelle œuvre faire et accomplir, en appelant les échevins de lad. ville pour marchander au charpentier de bien et duement faire et accomplir l'œuvre de charpenterie dessusd. etc.

Le 26^e jour de février, l'an 1508, en notre cour de la Ferté Bernard, en droit par devant nous personnellement établis Adam Moreau au nom et comme *procureur général* des manans et habitans de lad. ville de la Ferté Bernard et *receveur de leurs deniers communs*, d'une part ;

Et *Jacques Justice*, charpentier, paroissien de Souvigné, et *Etienne Moulmier*, semblablement charpentier, paroissien d'Avézé, d'autre part... confessent de leurs bonnes volontés, sans contrainte, avoir fait et encore font entre eux ensemble par ces présentes, marché, promesses et convenances qui telles sont : Cest ascavoir que led. Moreau au nom que dessus, en la présence et du consentement de honorables hommes *Pierre Verdier, Pierre Le Prince et François Bailly, eschevins de lad. ville, et suivant l'ordonnance desd. manans et habitans, faicte en congrégation générale, a baillé aud. Justice....* toute la charpenterie requise à faire de neuf, etc.

(Archives de l'hôtel de ville.)

XVII

Les procureurs (de la fabrique de leglise de N. D. des Marais de la Ferté Bernard) et trésauriers, en la p̄sence et par l'ordonn. et délibération de plusieurs habitans de lad. ville, meme de maistre Jehan de Baugé, Pierre Verdier, et François Bailly, *comis et députez en office d'eschevins aux negoces et affaires de lad. ville et à la distribution de leurs deniers communs*, ont baillé au dit Courtin, qui deulz a prins à faire de son d. mestier de brodeur les ornements complets de deux chappelles, etc. Du 42 février 1509.

Collaçon fcte à l'original du Regre par nous.

LEROY GALLOYS.

(Archives de la fabrique. Liasse 6^e, pièce 9^e.)

XVIII

A tous ceux qui ces p̄ntes l̄res verront Jehan Le Roy lieuten. à la Ferté Bernard p. mess^{rs} les esleuz du Maine, commissaire du roy n̄re s^e en ceste partie, scavoir faisons q. en assemblée ce jourd'hui fote par devant nous, en l'auditoire de lad. Ferté, par les manans et habitants dud. lieu, ou estoient honorables

hommes m^{re} Jehan de Baugé licenc. es lois *procureur de lad. Ferté*, m^{re} Damyan Bigot licenc. es lois *chastellain*, m^{re} Pierre Guyot receveur de lad. Ferté, Jacques Lodier *greffier aud. lieu* etc... tous paroissiens, manans et habitans de lad. ville et paroisse de la Ferté, *eux disans et faisant la pluz grande et saine partie des manans et habitans de lad. ville et paroisse, congregez et assemblez à ban et cri public fait es rues et carrefours de lad. ville par Olivier Moulmier, bannier dicelle, pour traicter et adviser des negoces et affaires communs dentre eulz et lad. paroisse... etc.*

Donné aud. lieu de la Ferté soubz n^{re} scel et seing de n^{re} greffier le xxiii^e jour de decembre lan 1517.

Ainsi signé le juge en teste et au bas M. Rougnon.

Copie du 14 janvier 1518, collationnée sur l'original par les deux notaires Rougnon et Dreux.

(Archives de la fabrique. Liasse 6^e, pièce 10^e.)

XIX

Du xix^e jour de juing lan mil cinq cens dix neuf en l'assemblée de ville faicte par devant nous Thomas Heullant licenc. es loix bailly de la Ferté Bernard en laquelle estoient presens honorables hommes m^{re} Damyan Bigot, licenc. es loix chastellain de lad. Ferté, Jehan de Baugé licenc. es lois *procureur dud. lieu*, Denys Heullant aussi licencié es loix *contrerolleur du grenier à sel*, Gilles Leprince receveur de lad. Ferté, etc... lesquels ont tous concordement voulu et ordonné que maistre Gregoire des Louchetz organiste rabille et racoustre les orgues de leglise de lad. Ferté.

Signé (1) : LODIER p. copie.

(Archives de la fabrique.)

(1) C'est le personnage désigné dans la pièce précédente, et qui paraît être, en même temps, greffier à la cour de baronnie et à l'hôtel de ville. Il délivrait copie des ordonnances des habitants consignées sur un registre spécial, ainsi qu'on peut le voir par les mentions de « collation à l'original du registre. »

XX

Assemblée pour la nomination de 2 procureurs et receveurs de l'église de la Ferté Bernard et pour le règlement des affaires de la fabrique.

A tous ceux qui ces presentes lres verront Thomas Heullant licencié es loix, baillly de la Ferté Bernard et lieutenant aud. lieu de honorable homme et saige m^e Jacques Tahureau licencié es droictz conseiller du roy n^{re} sire lieutenant général en la seneschaussée du Mayne, conservateur des privileges royaulz et commissaire dud. s^r en ceste partie, salut : savoir faisons que ce jourd'huy en jugement *par n^{re} congé et licence*, se sont assemblez et comparuz par devant nous en l'auditoire de lad. Ferté honorables hommes m^{rs} Jehan Desmoulins, licencié es loix *substitut du procureur de la court de lad. Ferté...* Pierre Mounier... Jehan Leroy, chastelain de Vibraye... Christophe le Boindre... etc., tous paroissiens manans et habitans... congregez et assemblez a ban et cry public... par Guillaume Gilles, *bannier dicelle ville...* pour adviser des affaires et negoces communs d'entre eulz et de lad. ville et paroisse et encore eslire de nouvel l'un ou deulz d'entre eux suffisans et diligens leurs procureurs et receveurs pour la fabrique de leglise parochiale de N^{re} Dame des Marais de lad. Ferté ou continuer ceux qui y sont de present ou lun diceulz, etc...

(Archives de la fabrique; registre de comptes de 1540.)

XXI

Par devant nous Thomas Heullant licencié es loix baillly de la Ferté Bernard, etc... se sont comparuz et presentez chascuns de honnestes hommes m^{rs} Christophe le Boindre licencié

es loix, chastellain, Jehan Leroy, lieutenant des esleux du Mans (1), etc...

(Archives de la fabrique. Liasse , pièce 23^e, cotée V.) Assemblée des habitans.

XXII

LOUIS, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, a nos amés et féaux conseillers, les gens tenant notre cour des aides, salut :

Les procureurs sindicq, eschevins et habitans de notre ville, faubourgs et bourgeoisie de la Ferté Bernard, nous ayant par ci devant fait remontrer les misères et calamités esquelles ils auroient été reduits à cause de l'embrasement et incendie advenu en lad. ville en l'année 1624, pour leur donner moyen de se remettre nous les aurions déchargés durant dix années de toutes tailles et cherges, fors et excepté du taillon et solde du prévost des maréchaux, et permis de prendre durant six années quatre livres sur chacun muid de sel qui seroit vendu au grenier à sel dudit lieu et chambres en dependant, *oultre les cent sols par muid dont ils jouissoient auparavant...* etc.

Pour ces causes... octroyons de lever pendant 5 années,... l'octroy a eux accordé par nos lettres patentes du 28 avril 1631, quarante sous sur chacune charretée de vin qui entrera en lad. ville, *faubourgs et bourgeoisie* dicelle pour y être consommés, fors et excepté sur le vin du cru des habitans qui ont reçu dommage à cause dud. incendie... pour estre les deniers provenant dud. octroi employés à la réfection et reparation des portes, porteaux, tours, murailles et autres édifices publics de lad. ville ruinée par led. incendie et non ailleurs, etc...

Donné à Saint Germain en Laie le 15^e jour de novembre, lan de grace 1638 et de notre règne le 29^e.

(Original sur parchemin, signé du Roi.)

(1) Ce Jehan le Roy présidait à l'auditoire, en 1517, à défaut de bailliy. (Voyez à cette date.

XXIII

Extrait des registres du conseil d'Etat du 4 juillet 1663.

Vu la requête présentée au roi en son conseil, par *Michel Moinet, procureur syndic*, et les habitants de la Ferté B^d, contenant que lad. communauté n'a aucuns autres octrois et deniers communs et patrimoniaux qu'un droit de dixiesme sur le vin qui se vend et distribue en détail dans lad. ville, lequel droit n'est affermé que viii c. x l. par chacun an, dont on paie iiii c. l. à Sa Majesté pour la moitié à elle appartenant sur les octrois, tellement qu'il ne reste aux supplians que la somme de iiii c. l. pour employer aux reparations et ouvrages qu'ils sont obligés de faire et entretenir journellement, car *outre les murailles et le portes de lad. ville il y a sept ponts... et une lieue de pavé, etc...*

Le roi en son conseil ayant egard à lad. requête a fait et fait mainlevée aux supplians des saisies faictes par les creanciers de lad. ville de la Ferté Bernard sur moitié de leurs octrois a eux appartenant, etc...

En 1768, la moitié de l'octroi appartenant à la ville s'élevait à 420 l., affectées aux réparations et entretien des murailles, tours, portes, ponts levis, ponts et avenues *dependant de la banlieue et prevoté de la Ferté Bernard.*

En 1792, l'octroi, d'après un état, fait au moment de sa suppression, se montait à 447 l. 10 s. pour la part de la ville, et le droit de péage, à 160 l.

RAPPORT

SUR

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE LONDRES

DE 1862

Présenté à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe

Par M. MARCEL VÉTILLART.

L'Exposition de Londres de 1862 a été conçue dans des proportions beaucoup plus considérables que les deux Expositions internationales qui l'ont précédée. Il en est résulté de grandes difficultés d'exécution, qui se sont encore compliquées par la mort du prince Albert, dont l'esprit éminemment pratique et organisateur aurait été l'âme de cette grande entreprise. On s'aperçoit en effet d'un manque de direction dans la Commission royale. En l'absence du prince Albert, personne n'osait assumer cette énorme responsabilité. Malgré ces difficultés, l'arrangement général est satisfaisant. Les dimensions immenses de la nef, la disposition et la nature même des trophées, ne sont pas d'un effet aussi séduisant que celui présenté par la nef de l'Exposition française, en 1855 ; il faut reconnaître néanmoins que la distribution générale est bien entendue ; les recherches surtout sont singulièrement facilitées par de larges bandes d'étoffe rouge, portant en

lettres blanches les noms des diverses nations, et, pour l'Angleterre, la désignation des classes et des produits. Celui qui veut étudier se mettra facilement au courant de l'Exposition, en se pénétrant bien du plan des lieux et en se guidant au moyen des étendards répandus par tout le bâtiment.

Les trophées de la nef, dont le choix et la disposition laissent souvent à désirer, l'étalage trop prétentieux, peut-être, des canons Armstrong et autres engins de guerre, sont généralement critiqués. Il y a là tout au moins un manque de tact et de goût. On peut être saisi d'étonnement à la vue de ces canons gigantesques et de ces bombes de un mètre de diamètre qui lancent une mine de poudre dans le camp ennemi ; mais on se demande ce que signifie cette exhibition menaçante dans une fête toute pacifique, et où la courtoisie doit régner avant tout. Ces petits travers sont bien compensés, du reste, par les merveilleuses richesses que l'Angleterre présente à notre admiration.

Nos connaissances et le cadre restreint de ce rapport ne nous permettront de passer en revue qu'une bien faible partie de ces belles choses. Nous n'avons voulu étudier, pendant le peu de temps dont nous pouvions disposer, que les parties de l'Exposition qui pouvaient nous offrir quelque intérêt au point de vue de notre département, et encore nous n'avons pu le faire que d'une manière fort incomplète. Nous n'avons pas examiné l'Exposition agricole, qui offrirait une mine si riche et si variée pour nos compatriotes ; le défaut de connaissances spéciales ne nous a pas permis d'aborder cette étude. L'industrie du Lin et du Chanvre a tout naturellement attiré d'abord notre attention.

I

Industrie du Lin et du Chanvre. — L'Industrie du Lin et du Chanvre est répandue depuis longtemps dans presque toute l'Europe. En partant du Midi de la France, la culture du Lin

s'étend sur presque tout le littoral de l'Europe jusqu'au golfe de Finlande. Elle commence à prendre une certaine importance dans le Poitou, puis elle acquiert un plus grand développement au nord de la Bretagne, dans la Normandie, la Picardie et l'Artois. Elle passe ensuite en Belgique et en Hollande, où elle acquiert une grande importance. Puis elle s'étend dans la Westphalie, le Hanovre et le Danemark ; elle rentre alors vers le centre de l'Europe par la Saxe, la Silésie, la Bohême, la Moravie ; les dernières cultures s'arrêtent aux monts Krapacks où elles acquièrent un développement considérable. Le Wurtemberg et la Bavière, au centre de l'Europe, se livrent aussi à cette culture. Après le Hanovre, il existe une lacune sur le littoral de la mer Baltique ; puis le Lin reparait dans la Prusse orientale ; il entre ensuite en Russie, par la Courlande, et s'étend dans la Livonie, l'Esthonie, Saint-Pétersbourg ; enfin, dans l'intérieur de la Russie, cette culture acquiert un grand développement dans le gouvernement de Viatka.

La culture du chanvre forme une seconde zone intérieure qui borde la première sur une assez grande étendue. Nous la voyons commencer dans le sud-ouest de la France ; puis elle prend son développement dans le Poitou, la Touraine, l'Anjou, le Maine, l'Ile-de-France, une partie de la Picardie, et retourne vers l'Est du côté de la Lorraine, traverse ensuite le Rhin, et paraît très-florissante dans le duché de Bade. Au sud des monts Krapacks, là, où la culture du Lin s'arrête, le Chanvre prend sa place dans la Hongrie méridionale, la Vénétie, les Etats de l'Eglise, la Lombardie, et nous voyons cette zone méridionale pénétrer en France et se prolonger jusqu'en Auvergne.

La culture du Lin et du Chanvre prend une extension considérable en Europe depuis la découverte de la filature mécanique. Cette dernière industrie s'est développée d'une manière remarquable sur le continent et en Angleterre. Depuis quelques années cependant elle semble arrivée à son apogée dans ce dernier pays et en France. Le tableau suivant indique le

nombre de broches en activité dans plusieurs pays de l'Europe à différentes époques.

TABEAU DU NOMBRE DE BROCHES EN ACTIVITÉ DANS LES FILATURES DE LIN DE DIVERS PAYS DE PRODUCTION.

ANNÉES.	Grande-Bretagne et Irlande.	France.	Belgique.	Saillverain.	Autriche.	Russie.
1840	1,001,940	57,000	47,000	60,000		
1844		120,000				
1848					30,000	
1847			92,000			
1849		250,000				
1851	1,500,000	300,000		80,000	30,000	
1855		500,000	150,000	100,000	120,000	60,000
1860	1,500,000	500,000	195,000		200,000	

Rouissage et Teillage. — La question de la filature mécanique du Lin et du Chanvre est aujourd'hui résolue, la filature à la main doit infailliblement disparaître dans un temps plus ou moins éloigné; celle du tissage mécanique est moins avancée, elle fait cependant des progrès rapides depuis quelques années. Un pas reste à faire, c'est de retirer les préparations préliminaires du Lin et du Chanvre, le *rouissage* et le *teillage*, du domaine de l'Agriculture pour les faire entrer dans celui de l'Industrie. Notre but était surtout d'étudier ce qui se faisait en Europe sous ce rapport; mais les progrès paraissent peu sensibles depuis les dernières Expositions.

Il existait, il y a quelques années, en Ecosse et en Irlande, des établissements pour le rouissage et la préparation industrielle du Lin. Le rouissage s'opérait dans de vastes caisses en fonte, hermétiquement closes, dans lesquelles on faisait arriver de la vapeur d'eau. Au bout de quelques heures, l'opération

était terminée ; le lin était alors retiré, on le faisait passer entre des cylindres cannelés pour briser la paille ; puis on le séchait, et il était teillé au moyen d'un *espardon* formé de lames en fer disposées autour d'un axe comme les rayons d'une roue.

Ces établissements ont presque tous disparu. Les résultats étaient moins satisfaisants que ceux obtenus par les moyens ordinaires. On reprochait au lin de manquer de force et de couleur ; mais, d'un autre côté, il rendait davantage. Le manque de force provenait, soit de l'action trop énergique de la vapeur, soit d'une fermentation qui se déclarait dans les énormes tas de lin qui s'accumulaient dans les usines, et qu'il était souvent difficile de faire sécher avec assez de promptitude. Le manque de couleur était dû à ce que le lin n'était pas exposé à l'action de l'air comme dans les procédés ordinaires, où l'insolation est toujours employée pour le blanchir aussi bien que pour le sécher. Il aurait fallu, pour obtenir ce résultat, des étendues de terrain immenses, et une manutention qui aurait augmenté considérablement la dépense. Dans un pays où le climat est aussi humide et variable, le séchage à l'air libre, et l'insolation de plusieurs tonnes de lin par jour, devenaient une impossibilité.

Le rouissage à l'eau chaude, maintenue à une température de 60° à 70° centigrades, a résisté à l'expérience, et est encore pratiqué en Irlande, en Allemagne et en Belgique. Les résultats en paraissent excellents ; mais il reste toujours l'un des obstacles que nous venons de mentionner, obstacle presque insurmontable dans un pays comme l'Angleterre, mais qui offrirait peut-être moins de difficultés en France, où le climat est plus beau, le terrain moins cher, et la main-d'œuvre moins élevée.

Lins rouis et teillés. — MM. Casterton et Naylor de Scole, Norfolk, présentent une belle collection de lins rouis à l'eau chaude et teillés mécaniquement ; ce lin est d'un blanc argenté, parfaitement dressé et net.

La Prusse expose une quantité assez considérable de lins rouis par divers procédés.

Willmann et Sohne, de Patschkey (Silésie), ont des échantillons de lin roui à l'eau chaude; l'aspect en est très-satisfaisant.

Von Huhn, de Obergerlachshoim (Liégnitz), expose quatre échantillons du même lin, roui à différentes températures : l'un, à l'eau froide, par le procédé ordinaire; le second, à l'eau chauffée à 25° centigrades; le troisième, à 28°; le quatrième, à 30°. Ces trois derniers sont d'une couleur plus claire et paraissent plus fins que le lin roui à l'eau froide. Le quatrième paraît le plus beau après le peignage.

L'Exposition de lins teillés de la Belgique est la plus complète.

Felthoen frères, de Courtray : lin de Courtray, teillé mécaniquement, net, bien dressé, ne paraît nullement fatigué par le travail.

E. de Saint-Hubert et fils, de Warnant-Moulins, près Namur : lins rouis par un procédé manufacturier et teillés mécaniquement. Cette exposition est la plus satisfaisante de toutes. Elle présente du lin roui dans la Lys et du lin roui industriellement; ce dernier est plus fin, plus soyeux, mais paraît plus étoupeux.

Lefébure, de Bruxelles : préparation du lin sans rouissage, en six heures. Après la première préparation, ce lin paraît frisé et mêlé; on voit qu'il a été mouillé après le teillage. Une fois dressé, il est mou et cotonneux; peigné, il est très-souple et fin, mais il a toujours un aspect cotonneux. Ce lin doit faire beaucoup d'étoupes au peignage, et doit donner un moins bon résultat que celui qui a été roui dans la Lys; les fibres de ce dernier paraissent plus longues, plus nettes, plus parallèles.

Orlow Andersen, de Frederigsborg, près Copenhague, a envoyé une collection intéressante de lins gris et jaunes, préparés dans un atelier monté comme en Irlande. Ce lin est

teillé mécaniquement et paraît bien traité. L'hectare de terrain dans le pays produit environ 500 kilog. de ce lin.

Chanvres. — Le duché de Bade produit beaucoup de chanvre ; il a envoyé quelques échantillons qui méritent attention. Ce chanvre est de deux sortes : le *jaune*, plus ferme, plus dur ; le *gris*, souple et fin. Les plus belles sortes sont cotées de 110 à 120 francs les 100 kilogrammes ; les plus communes, 66 à 100 francs ; le court, 48 à 60 francs les 100 kilogrammes.

Ces chanvres sont bien préparés et d'une grande finesse, surtout le gris ; ils portent la dénomination de *Rheinischer weisser und grauer spinnhanf* (chanvre du Rhin pour filature, blanc et gris). Les exposants sont : A. et F. Schoch, de Lichtenau, Hanover ; Abraham, de Schmieheim, et Wagner, Gustave, de Emmendingen.

L'Italie présente un magnifique assortiment de chanvres bruts, teillés et peignés. Malheureusement le défaut d'arrangement et le manque de renseignements ne nous ont pas permis de tirer tout le fruit possible de l'examen de cette belle collection, qui se trouve disséminée sur différents points ; le hasard seul nous a fait tomber sur une partie de ces produits relégués dans l'annexe des machines, et dont nous allons nous occuper tout à l'heure.

Dans le quartier italien, une grande vitrine remplie d'échantillons de chanvre peigné sera visitée avec admiration par tous ceux que ce produit peut intéresser. Ces chanvres sont d'une finesse et d'un aspect soyeux qui l'emportent beaucoup sur tout ce que produit notre pays ; la brillante couleur jaune clair de ce produit lui donne l'aspect de soie écrue. Les expositions les plus remarquables sont celles de la Société d'Agriculture de Reggio, dans l'Emilie ; Maccaferri, de Bologne, chanvre assoupli par une machine dont il est l'inventeur, couleur jaune paille d'un brillant remarquable ; Facchini frère, de Bologne ; Rizzoli de Bologne. A côté du chanvre superbe exposé par cette dernière maison, se trouvent quelques paquets de fil mécanique,

irrégulier, étoupeux, qui ne témoigne pas de l'habileté des Italiens comme filateurs.

La partie la plus intéressante de cette exposition italienne est une collection complète, envoyée par le professeur Botter, de Bologne, de tout ce qui a rapport à l'industrie du chanvre.

Cette collection comprend :

Un modèle d'une ferme à chanvre ; ce modèle en relief, fait à l'échelle, est très-intéressant ;

Un modèle de la charrue employée pour la culture du chanvre ; un modèle de semoir, et un autre semoir d'une disposition différente de grandeur d'exécution.

Une série de bocaux contenant des graines de chanvre et de la corne râpée et coupée en coquilles minces ; c'est l'engrais employé avec le plus de succès pour cette culture : la collection comprend même une machine pour découper la corne.

Trois modèles de routoirs, de dispositions différentes.

Deux brutes à main, ayant beaucoup d'analogie avec les nôtres ; l'une d'elle n'a qu'une lame qui forme la partie mobile de l'instrument ; la seconde possède une lame en bois au milieu de la partie fixe, et la partie mobile en a deux qui pénètrent de chaque côté de la première pendant le travail.

Cette machine primitive est remplacée aujourd'hui par deux autres, l'une pour broyer, l'autre pour teiller. La première se compose de trois cylindres cannelés en bois, superposés ; les deux supérieurs sont mobiles avec leurs coussinets qui glissent dans une rainure verticale ; sur ces coussinets porte une lourde pierre. On peut faire varier cette pression à volonté en chargeant plus ou moins. Le chanvre introduit entre les cylindres supérieurs revient entre les cylindres inférieurs, et est repris par l'homme qui l'a introduit.

La teilleuse est représentée en modèle de petite dimension, elle est mue par un manège. Cette machine se compose d'une sorte de roue ou volant portant cinq marteaux en bois à son pourtour, ou plutôt ce sont cinq marteaux dont les manches forment les rayons de la roue et sont reliés entr'eux par des

traverses qui donnent au tout une rigidité suffisante. Ces marteaux mis en mouvement approchent à une distance voulue d'une table étroite sur laquelle on étend le chanvre que l'on fait dépasser graduellement pour qu'il reçoive l'action des marteaux. Cette machine paraît très-imparfaite.

Il y a encore deux modèles de machines à assouplir; l'une ressemble en tout point au rouleau employé dans notre pays; l'autre est une série de douze cylindres cannelés, de diverses grosseurs, entre lesquels passe le chanvre. Deux de ces cylindres sont plus gros que les autres; ces derniers sont disposés au-dessus et au-dessous des plus gros sur lesquels ils sont appliqués par une pression plus ou moins considérable. Le chanvre, entraîné entre les cylindres, parcourt toute la série et vient sortir du côté où il a été mis. Ce modèle est sur une trop petite échelle pour qu'il soit possible de se former une opinion sur son fonctionnement.

Enfin cette collection présente encore des échantillons d'un insecte (*botys silicalis*) qui attaque les tiges de chanvre et produit quelquefois de grands ravages dans les récoltes.

Le professeur Botter paraît prendre un grand intérêt à la culture du chanvre et s'en occuper avec zèle; il serait peut-être utile que la Société d'Agriculture de la Sarthe se mît en rapport avec lui. Il pourrait se faire des échanges de graines et de renseignements, tant sur la culture que sur le rouissage, le teillage et la préparation du chanvre.

Il y aurait peut-être aussi quelque intérêt à essayer également dans nos pays la graine de chanvre de Russie. La maison Fleming et C^{ie}, de Glasgow, fait le commerce de cette graine.

Nous avons trouvé, dans l'annexe des machines en mouvement, trois machines à teiller le lin, l'une irlandaise, la seconde belge, et la troisième américaine, plus sérieuses que la teilleuse italienne. Ces trois appareils nous ont paru offrir beaucoup d'intérêt, nous croyons devoir les décrire.

Teilleuse Rowan. — La machine irlandaise, brevetée par Rowan de Belfast, se compose d'un tambour en bois de nu

mètre de diamètre environ. Sur le pourtour se trouvent des plaques de fer de 0 m. 20 de longueur environ, 0 m. 04 de largeur et 0 m. 01 d'épaisseur; ces plaques ne sont pas fixes, mais elles sont mobiles au moyen de deux tourillons placés à leurs extrémités et tournant dans des oreilles en fer. Le tambour est recouvert d'une enveloppe formant contre-batteur en-dessus. La poignée de lin est présentée par une ouverture de l'enveloppe placée à la hauteur de l'axe de la machine; on l'introduit peu à peu en la tenant fortement dans la main; les plaques de fer lancées par la force centrifuge se dressent sur le pourtour du tambour, frappent le lin et font tomber la chènevotte; leur mobilité les fait céder sous un obstacle, et les fait agir d'une manière moins rude sur les filaments. Lorsque la moitié de la poignée a été teillée, l'ouvrier la retire et présente l'autre moitié. Le même tambour porte deux séries de plaques mobiles qui permettent à deux ouvriers d'y travailler. Le lin est soumis à cette machine sans avoir été préalablement broyé. L'action en est si douce, qu'un seul brin présenté dans l'appareil, après l'avoir mesuré exactement, est sorti parfaitement nettoyé et sans avoir perdu de sa longueur. Les filaments sont bien dressés et ne paraissent nullement fatigués par l'opération. Cette machine est simple, compacte, occupant peu de place, elle a 1 m. 80 de hauteur sur 1 m. de large; le tambour fait en moyenne 400 tours à la minute. Rien ne paraît susceptible de se déranger. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de faire peu d'ouvrage. Deux ouvriers ne peuvent préparer que 12 à 16 kilog. de lin à l'heure. Le prix en est de 600 fr.

Cette machine aurait besoin d'être modifiée pour le chanvre, elle devrait être faite sur une plus grande échelle; puis il y aurait à déterminer par l'expérience s'il ne serait pas nécessaire de briser la chènevotte avant le teillage.

Teilleuse Mertens. — La teilleuse belge de Mertens, de Gheel, est basée sur une action toute différente. Elle se compose de trois appareils.

1° Deux cylindres cannelés pour briser la chènevotte;

2° Une table pour fixer le chanvre dans les pinces;

3° La teilleuse.

Le lin passe d'abord entre les deux cylindres cannelés, celui de dessus pouvant supporter une pression qu'on fait varier à volonté. En sortant de là, la poignée de lin est prise immédiatement entre deux règles de bois qui la fixent en nappe mince à filaments parallèles.

On porte cet appareil sur la table (n° 2) où une femme saisit cette nappe de lin entre deux morceaux de bois plus forts, qu'elle serre l'un contre l'autre au moyen d'un levier; ils sont maintenus en contact par un verrou et retiennent fortement les tiges de lin. On passe ensuite le tout dans la teilleuse. La pince est placée dans une coulisse et traverse l'appareil, entraînée par une chaîne sans fin. Dans l'intérieur de la teilleuse se trouvent deux espèces de ventilateurs à quatre ailes courbes; la distance des axes est plus petite que la somme des rayons des ventilateurs, de sorte que les ailes engrènent l'une dans l'autre, comme un rouage, mais sans se toucher cependant. Les tiges de lin pendent verticalement sous les pinces qui les tiennent, traversent cet appareil qui tourne avec une grande vitesse; les ailes les frappent à droite et à gauche, et débarrassent les fibres de la chènevotte en les fouettant vivement. Les ailes ne sont pas d'une épaisseur égale sur toute leur largeur. La partie située du côté où entre le filament est épaisse et arrondie et la tranche va en s'amincissant jusqu'à ce qu'elle devienne presque coupante. L'action en est donc d'abord très-molle, puis devient de plus en plus énergique à mesure que le lin se trouve nettoyé et dressé.

Nous avons pu essayer cette machine avec du chanvre d'Italie très-gros et très-dur; ce chanvre avait été roui. Nous avons reconnu qu'il était débarrassé promptement et complètement de sa chènevotte; les débris tombés sous l'appareil contenaient à peine quelques filaments d'étoupe. L'action de cette machine nous a paru très-satisfaisante. Il faut quatre personnes pour servir la teilleuse et sa table à pincer le chanvre, et deux pour

la broyeuse; il paraît cependant facile de faire marcher les trois appareils avec cinq personnes seulement. Maintenant, en supposant qu'on pût mettre entre les pièces un kilog. de chanvre en paille, ce qui nous a été garanti par l'inventeur, on pourrait travailler vingt de ces poignées par minute dans la teilleuse; et comme chacune doit y passer deux fois pour que chaque bout reçoive l'action des batteurs, on arriverait ainsi à teiller 10 kilog. de lin brut à la minute, soit 600 k. à l'heure. Admettant un rendement de 25 % en filasse, on obtiendrait donc 150 kilog. de lin à l'heure, soit 30 kilog. par personne, rendement plus considérable que celui de la teilleuse irlandaise. Cette machine offre sur cette dernière l'avantage de produire beaucoup plus et de ne présenter aucun danger pour les ouvriers. Dans la teilleuse Rowan, lorsque l'ouvrier a passé une première fois sa poignée de lin, il faut qu'il la retire et l'introduise de nouveau, en mettant le dessus en dessous; cela provient de ce que le batteur n'agit que sur une des surfaces de la nappe de lin, la teilleuse Mertens au contraire agit à la fois sur les deux surfaces.

Le prix de la série des trois machines est de 1,800 fr.

Teilleuse Sandfort. — La teilleuse américaine diffère complètement des deux autres; elle est exposée sous le nom de Sandfort, de New-York. Un cylindre en fer de 0 m. 60 à 0 m. 80 de diamètre, semblable au batteur d'une machine à blé, et muni de barrettes en fer parallèles à l'axe, alternativement unies et dentelées, reçoit un mouvement circulaire d'une vitesse de 240 mètres par minute; un tablier sans fin en courroies de cuir, muni de barrettes pareilles, enveloppe le cylindre sur une partie de sa surface intérieure. Ce tablier se meut avec une vitesse égale à celle du cylindre. Il est disposé de telle sorte que les barrettes du tablier viennent s'appliquer sur le cylindre à 3 ou 4 millimètres de distance des barrettes de ce dernier. En avant du batteur se trouvent deux rouleaux recouverts d'une substance élastique et pressés l'un sur l'autre au moyen d'un ressort. Le lin est étendu en couche mince entre

deux baguettes carrées en bois, et fortement arrêtés de manière à ne pouvoir échapper. Cette nappe de lin en paille est présentée entre les deux rouleaux d'appel qui tournent l'un sur l'autre avec une vitesse de 48 m. par minute. Le lin se trouve alors saisi entre les barrettes du tambour et celles du tablier, qui cassent la paille par petites longueurs ; elle se trouve ensuite enlevée par le frottement des barrettes, et les dents dont elles sont munies maintiennent le parallélisme des fibres. Lorsque la moitié de la longueur du lin a passé, l'ouvrier, avec une pédale, renverse le mouvement des cylindres d'alimentation, qui alors rendent le lin avec une vitesse cinq fois plus grande ; on passe ensuite dans la machine l'autre extrémité du lin. Nous n'avons pu voir fonctionner cette machine qui paraît, *a priori*, offrir quelques avantages ; l'essai seul permettrait de se former une opinion sur sa valeur. Elle occupe peu de place, environ un mètre cube, et prend à peine un cheval de force.

Une machine produisant 45 kil. de lin teillé en 10 heures coûte 650 fr. ; un modèle plus grand pouvant teiller 70 kil. se vend 750 fr. Elle présente le grand avantage de rendre tout accident impossible de la part des ouvriers. Les journaux américains vantent cette machine outre mesure. Ils annoncent déjà que par son secours la culture du lin doit un jour remplacer, pour l'Amérique, le coton qui lui échappe, et qu'elle sera bientôt à même de fournir ce produit à l'ancien continent. Il est bon de se défier de ces exagérations et d'attendre l'expérience avant d'ajouter foi au rendement extraordinaire qu'on lui attribue, comparativement aux machines usuelles.

La question du teillage du chanvre intéresse au plus haut point notre Département, et il serait urgent de profiter de la présence à l'Exposition de ces trois machines, pour faire des expériences comparatives avec du chanvre de notre pays. La Chambre de commerce du Mans a compris l'importance de ces essais, et l'un de ses membres a l'intention de se rendre à Londres et d'emporter avec lui une certaine quantité de chan-

vre roûti pour faire des expériences sur le rendement de chaque machine.

Toiles. — L'industrie des toiles se trouve brillamment représentée et par un grand nombre de nations. Mais il faut avouer que la France, qui l'emporte habituellement sur tous ses concurrents pour le goût, est loin de soutenir son rang à Londres, en ce qui concerne cette Exposition particulière. Cela vient d'abord de l'affreux emplacement qui lui a été réservé ; les malheureux Exposants de l'industrie linière sont entassés dans un espace étroit, fermé de murailles des quatre côtés, de telle sorte que lorsqu'on arrive dans ces sombres régions, on se demande quelles sont les horreurs qu'on a voulu reléguer dans ce coin obscur. De plus, l'espace a été si parcimonieusement accordé, que les vitrines qu'il a fallu faire très-élevées, au milieu comme sur les côtés, n'ont entre elles que des couloirs étroits où la lumière pénètre à peine, et il est impossible de pouvoir examiner ces produits. Les Anglais ont compris l'absurdité de cet état de choses, et le *Times* a publié une lettre dans laquelle on demandait comment la France, nation d'un goût si exquis, jetait dans l'ombre des Expositions importantes et pleines d'intérêt, tandis qu'elle étalait, dans de beaux emplacements, de dégoûtantes préparations anatomiques, en carton, il est vrai, mais tellement bien imitées, que le cœur se soulevait à la vue de ce hideux étalage. Plus d'une fois, en effet, nous avons entendu le mot « shocking » sortir de la bouche des visiteurs qui tombaient inopinément sur ces collections, fort curieuses et intéressantes du reste, mais qui auraient été mieux placées derrière un rideau, ou dans l'ombre mystérieuse dont on a gratifié l'industrie linière française.

Disons aussi que cette Exposition, quoique excessivement intéressante et remarquable, ne séduit pas les yeux, et a dû, en effet, flatter fort peu l'amour-propre de la Commission française. Nos fabricants ne s'occupent pas assez de parer leurs marchandises. Ne vendant nos produits qu'en France, nous n'avons pas encore senti la nécessité de remplacer ces

informes et maussades rouleaux de toiles, liés avec de grossières ficelles, par ce pliage coquet et séduisant que les Anglais ont communiqué à toutes les fabriques de l'Europe, sauf à la nôtre. Qu'importe, si l'acheteur s'en contente ? dira-t-on. Cela est vrai ; mais lorsqu'on vient à une fête internationale comme celle-ci, il faudrait au moins se mettre en toilette comme tout le monde, et ne pas se présenter avec ses habits de tous les jours.

Angleterre. — L'Exposition des toiles anglaises est disposée avec beaucoup de goût et de coquetterie ; l'œil y est agréablement frappé, tant par la disposition générale que par la manière intelligente de parer ces produits si particulière aux Irlandais. Là, il est difficile de citer des noms ; les exposants sont nombreux ; ce petit quartier de l'industrie linière offre un ensemble fort agréable. Nous avons remarqué parmi les exposants irlandais : William Charley, de Belfast, dont l'exposition simple et intelligente est du meilleur goût, elle offre des toiles d'une finesse et d'une perfection de tissu et de blanc qu'aucune autre maison ne surpasse.

Dunbar M^c Master et C^e, et Jaffe Brothers, qui ont joint à leurs toiles, des batistes très-fines, et cherchent à nous enlever cette belle fabrication.

Richardson, Son et Owden, maison colossale qui embrasse l'industrie du lin dans tout son entier, depuis le rouissage du lin jusqu'au blanchiment de la toile.

Mais l'exposition la plus remarquable est, sans contredit, celle de John Wilford and Sons de Northallerton, Yorkshire, qui ont envoyé une collection de coutils pour vêtements, du travail le plus admirable. On est ébloui devant cette petite exposition de tissus présentant des dessins entièrement nouveaux ; on ne sait auquel donner la palme du bon goût. Ces mêmes dessins se reproduisent en blanc et en couleurs unies, chamois, gris-perle, verdâtre, toutes nuances fraîches et tendres. Le connaisseur est attiré, en outre, par la perfection du tissu et le merveilleux apprêt qui lui est donné.

Outre ces expositions individuelles, l'Irlande se distingue dans la nef par un trophée de l'industrie linière qui mérite attention. Une quarantaine de fabricants ont concouru à remplir cette jolie vitrine ; leurs noms sont inscrits sur une liste qui orne les quatre faces du meuble, mais aucun ne paraît sur les produits qui, sans distinction de provenance, offrent une série de toutes les transformations du lin, depuis la graine jusqu'à la plus fine batiste, et donnent une idée complète de cette belle industrie. On y voit les genres de pliages adaptés à chaque marché étranger, et on admire avec quelle intelligence les Anglais savent se mettre à la portée des goûts et des besoins des consommateurs de tous les pays. Nous devons mentionner ici que sur certains genres destinés aux deux Amériques, on voit figurer des noms particuliers tels que : « Creas », « Plaitillas », « Tela de Morlaix, » qui nous ont rappelé que ces noms appartenaient jadis à des toiles fabriquées en Bretagne, qui avait seule le privilège de fournir ces pays lointains. Aujourd'hui les rôles sont bien changés.

L'Ecosse a su donner un cachet à son exposition de toiles à voiles et de tissus communs ; la disposition en est très-bonne. On remarque dans cette collection des tapis en *jute* et en *chanvre de Manille* ; ces derniers, remarquables par le brillant et l'éclat soyeux de la matière, seront appréciés pour orner les vestibules.

Belgique. — Les Belges, dit-on, sont les rois de la toile fine ; cependant leur exposition, tout en présentant des produits remarquables, est loin de répondre à tout ce que nous aurions attendu d'eux. Deux fabricants seulement ont des toiles fines à signaler, ce sont : MM. Vanaeckere de Wevelghem, et Vantieghem et C^e de Courtray. Les pièces les plus remarquables du premier sont une toile portant 5,800 fils en chaîne sur une largeur de 0 m. 95 c. à 4 fr. 60 le mètre en écoru, elle est toute en fil mécanique, le grain en est serré et uni. Une toile, même largeur, de 6,000 fils en chaîne, cette dernière en fil mécanique, la trame en fil de main ; le tissu est brillant et fort,

le prix est coté 5 fr. 60 le mètre. Une pièce portant 6,400 fils, toute en fil mécanique, tissée un peu trop fin, est un chef-d'œuvre dans ce genre, elle est moins serrée que les précédentes, mais d'une grande régularité; le prix est de 6 fr. 25 le mètre. Enfin nous avons remarqué trois pièces pour draps sans couture; la première, de 10,500 fils en chaîne sur une largeur de 2 m. 80, prix 5 fr. 50 le mètre en écriu; la seconde, de 2 m. 90 de largeur, et 14,500 fils en chaîne, valant 8 fr. 25; enfin, une magnifique toile en 2 m. 80 de large, comptant 16,800 fils en chaîne à 15 fr. 50: nous n'avons jamais rien vu d'aussi beau.

L'exposition des toiles belges est très-garnie, mais fort mal éclairée et disséminée sur différents points; l'arrangement n'en est pas heureux et rend l'étude difficile. Du reste, sauf les produits des fabricants que nous venons de signaler, les toiles exposées, surtout les communes, sont peu remarquables. Ces toiles paraissent d'un tissu lâche, mou, peu serré. On trouve dans cette collection une quantité assez considérable de toiles faites en fil de main. En comparant ces dernières avec les toiles faites en fils mécaniques, dont le tissu est plus égal, plus serré, plus flatteur à l'œil, on conçoit que l'emploi des fils de main touche à sa fin, et que cette fabrication cessera dans un temps peu éloigné.

Prusse. — L'exposition des toiles de Prusse est la plus importante après celle de l'Angleterre. Ici la ville de Bielefeld se trouve en première ligne. Nous avons remarqué surtout les toiles de Henri Potthoff, en fil mécanique et en fil de main; Kronig et Yung, et Rabe et Consbruch. Ces toiles sont en général très-légères, mais elles sont bien fabriquées, et l'expérience a prouvé qu'elles étaient d'une grande durée. Nous avons admiré surtout la beauté et la perfection du blanc de ces toiles. Une d'elles, exposée par la maison Kronig et Sohne, toile très-commune, est d'une pureté de blanc qu'on atteint rarement, même avec les tissus fins. Les fabricants de Bielefeld se sont réunis il y a plusieurs années pour monter des blan-

chisseries sur le système irlandais ; ils n'ont épargné aucune dépense pour outiller ces établissements de la manière la plus complète, et pour les tenir au courant de tous les perfectionnements. Leurs efforts ont été couronnés de succès, et aujourd'hui ils n'ont rien à envier à l'Irlande sous ce rapport ; ils sont au moins aussi habiles que leurs maîtres. Toutes les toiles de Bielefeld sont excessivement maillées ; le pliage et l'apprêt sont exactement les mêmes qu'en Irlande.

Les toiles de Silésie n'offrent rien de remarquable, les seuls articles à mentionner sont des linges damassés, et surtout des damassés soie et lin pour ameublement.

Autriche. — L'exposition autrichienne ne brille pas par les toiles unies ; ce sont des tissus très-légers, fortement maillés et destinés à l'exportation. Le blanc en est jaunâtre, moins clair que le blanc anglais ; le pliage et l'apprêt sont imités aussi de ce dernier pays. La partie la plus intéressante de cette exposition ce sont les damassés blancs, écrus et blancs, et fil et soie, de Raymann et Regenhart de Freynaldau, Silésie autrichienne, et de Auguste Kufferle et C^e, du même endroit. Ces damassés sont d'un brillant remarquable ; l'assortiment du lin et de la soie produit un joli effet pour les rideaux. Les mélanges les plus heureux sont la soie violette et le fil écri, et surtout la soie blanche et le fil écri ; l'union du fil blanc et de la soie blanche donne aussi de bons résultats par l'opposition du mat du fil et du brillant de la soie. Quelques fabricants de Bohême ont des toiles légères et fines pour l'exportation. La maison Jerrie de Hohenelbe, Bohême, présente des fils fins remarquablement filés et de fort jolies toiles ; le blanc cependant est loin d'approcher du blanc anglais.

L'industrie du lin et du chanvre a pris en Autriche un très-grand développement ; la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Galicie et le nord de la Hongrie, sont les provinces où cette industrie a pris le plus d'importance. Dans le midi de la Hongrie et les provinces vénitiennes, le chanvre remplace le lin et donne lieu à un travail assez considérable. La production

annuelle est de 100,000 tonnes de lin et 50,000 tonnes de chanvre. L'Autriche ne possédait, à l'époque de l'Exposition de 1855, que 120,000 broches, elle en possède aujourd'hui 200,000, réparties dans 53 filatures. Sa production en toiles augmente d'une manière remarquable; l'exportation de ces produits qui, en 1851, n'était que de 2,500,000 fr., a atteint le chiffre de 10,000,000 de fr. en 1860. La production du pays ne suffit pas pour la fabrication, car la différence de l'importation sur l'exportation, pour le lin, a été de 2,800 tonnes pour cette même année, et de 2,400 tonnes pour le chanvre.

Wurtemberg. — Nous avons remarqué dans l'Exposition du Wurtemberg des coutils pour pantalons et gilets, dont les dessins sont fort jolis; les écrus ont un grain bien régulier, les coutils de fantaisie sont remarquables par le bon goût des dessins. Deux maisons exposent ce joli article; Louis Krumholtz et August Kissel, de Boeblingen. Ce sont des produits mixtes pour la plupart, lin et coton. L'apprêt n'en est pas complètement satisfaisant.

Karl-Faber, de Stuttgart, expose des damassés communs à grands dessins, très-soyeux et d'un brillant remarquable. Lang et Seiz, de la même ville, présentent des ouvres communs et des toiles unies en blanc. Quelques articles pour l'exportation méritent attention, entre autres des coutils à feuille de fougère, écrus, à 1 fr. 25 c. le mètre; des coutils unis depuis 0 fr. 80 c. le mètre jusqu'à 1 fr. 80 c.; cet article, il est vrai, est d'un aspect colonneux et peu régulier, mais le prix n'en est pas moins remarquable; les toiles blanches, pour la même destination, sont assez régulières de tissu; le blanc en est marbré, un peu jaune.

Deux maisons de Goppingen, Kaufman et Sohne et Vahinger et C^e, exposent des coutils pour meubles à rayures voyantes sur fond blanc et écru; cet article ne peut convenir que pour certains pays, mais paraît fabriqué d'une manière assez générale en Allemagne.

La maison Lang A. F., de Blaubeuren, expose des toiles

blanches pour l'exportation ; le blanc n'en est pas très-clair ; ses mouchoirs de batiste et quelques-unes de ses toiles fines sont assez bien fabriqués. Cette collection se fait remarquer par un joli pliage.

Saxe. — La Saxe produit des couverts à rayures pour meubles, semblables à ceux du Wurtemberg, et des couverts pour pantalons et gilets, mais inférieurs à ceux de ce dernier pays pour le dessin et les couleurs.

La plus belle fabrication de la Saxe est celle des toiles damassées. Nous avons admiré surtout les tissus soie et lin blancs ; les serviettes à thé, entre autres, avec franges de soie, sont d'un charmant effet. Quelques articles en soie orange et fil blanc, à grands dessins, sont extrêmement riches.

L'exposition de Joseph Meyer, de Dresde, fabrique à Gross Schonau, nous a surtout frappés. La montre contient des services damassés très-fins, mais nous avons surtout admiré les dessins les plus simples, et entre autres un service représentant une *tresse d'osier* et portant cette désignation ; ce dessin est du plus joli effet. Le service, composé d'une nappe de 1 m. 70 c. en carré et de six serviettes, vaut 51 fr. 50 c. ; le même, avec douze serviettes et une nappe de 3 m. 50 c. de long sur 2 m. 40 c. de large, est de 120 fr. ; enfin, un grand service de deux douzaines de serviettes et une nappe de 7 m. de long sur 3 m. de large, est coté 240 fr. Ces prix sont peu élevés, vu la beauté du tissu. Cette collection contient quelques services plus fins et de dessins plus compliqués, remarquables par le bon goût, le relief des dessins et par le brillant du tissu ; mais nous avons remarqué avec étonnement que tous ces damassés si renommés de la Saxe n'approchent pas des produits français pour la netteté des contours du dessin ; en effet, on remarque toujours, même dans les plus fins, les dentelures formées par l'épaisseur des fils dans le contour des ornements, dentelures imperceptibles dans les damassés français. On peut s'en convaincre en comparant les produits de la Saxe

et ceux de MM. Deneux, de Hellencourt, et J. Casse, de Lille.

Hanovre. — Le Hanovre a envoyé quelques toiles qui ne méritent pas de fixer l'attention ; elles portent toutes l'indication d'être tissées en fils de main ; elles sont irrégulières de fabrication, mal blanchies et mal apprêtées.

Suisse. — La Suisse expose peu d'articles en fil de lin, quelques toiles légères, d'un blanc mat, et des coutils à gros grains, blancs écrus et chamois ; ces objets, présentés par les frères Schmidt, de Burgdorf, sont assez remarquables, mais l'apprêt en est incomplet. Ces coutils n'ont pas le brillant que les Anglais savent donner à cet article.

Russie. — Nous avons trouvé, dans l'exposition russe, des produits assez intéressants. Il y a d'abord une collection volumineuse de chanvres et de lins teillés, des différentes marques connues sur les marchés de la Baltique ; puis un assortiment assez complet de toiles à voiles, d'un aspect irrégulier, et qui paraissent laisser beaucoup à désirer sous le rapport de la fabrication.

La maison Hielle et Dittrich, de Girardovo, près Varsovie, envoie des toiles blanches, pliage et apprêt anglais, et des damassés très-fins, dont les grands dessins sont très-beaux et très-riches.

De petits objets exposés par Tschookmaldin, de Niumen, gouvernement de Tobolsk, ont particulièrement attiré notre attention ; ce sont des serviettes en forme d'écharpe, de 0 m. 40 c. de large sur 1 m. 80 de long ; le tissu en est assez gros, peu serré, très-souple et très-soyeux. A chaque bout de la serviette se trouve une partie à jour brodée au *passé*, et laissant tout autour une largeur de toile de 3 à 4 centimètres. Il nous a été impossible d'avoir des renseignements sur ce genre de travail, mais il nous a semblé que les fils de la chaîne et de la trame se trouvaient réunis et attachés deux à deux, de manière à former une sorte de canevas à jour sur lequel on a brodé des ornements ; les deux bouts de la serviette sont ter-

minées par des franges. Cet article est extrêmement joli ; quelques-unes de ces serviettes portent des broderies rouges d'un effet moins heureux.

Danemark. — Le Danemark expose quelques toiles à voiles d'un tissu lâche, irrégulier ; le travail en est peu satisfaisant. L'objet le plus remarquable de cette collection est un harnachement complet en sangles de lin ; on ne pourrait croire qu'il fût possible de faire d'aussi jolies choses avec une matière aussi commune ; on ne sait lequel admirer le plus, du bon goût du dessin ou de la perfection du travail.

Suède. — La compagnie Almedahl et la maison Gibson et Sons, de Gothenbourg, en Suède, ont envoyé des toiles à voiles remarquablement bien faites ; le tissu en est serré, régulier et très-soyeux ; ce sont de magnifiques produits. La collection de toiles unies et damassés et d'étoffes pour meubles offre peu d'intérêt.

Norwège. — La compagnie de toiles à voiles de Christiana, Norwège, présente des toiles à voiles également dignes d'attention, et du fil pour les coudre parfaitement fait.

Portugal. — Le Portugal expose des produits du même genre, et des toiles unies blanches, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Espagne. — L'Espagne est mieux représentée, et ses articles de fantaisie doivent être mentionnés. Ce sont des linges ouvrés de Valladolid, des toiles imprimées pour mouchoirs et pour robes, de Barcelone ; cette ville envoie aussi quelques ouvrés à petits semis d'un joli effet ; enfin quelques toiles unies, bien faites, de Séville.

Hollande. — L'exposition de Hollande est surtout remarquable par les fils retors pour la sellerie et pour coudre les toiles à voiles. Nous avons beaucoup admiré les jolies cordes de lin pour guides de voitures de Kortenoever, de Gouda ; ces guides rondes, de divers modèles, sont d'un charmant travail.

Elias Stryp, près Eindhoven, présente quelques toiles blanches, d'un tissu assez lâche, mais très-régulier ; elles sont

blanchies sur le pré par les procédés anciens ; l'aspect en est terne et la teinte grisâtre.

Kammerling et Son, d'Almélo, linge damassé très-fin, en fil quart blanc, d'un brillant et d'une souplesse remarquables. Leeuw et Son, même genre tout spécial de damassés.

Leyden et Derker, de Krommenie, toile à voile extrêmement serrée, mais faite avec un fil très-inégal. Ces toiles à voiles sont en chanvre.

Italie. — Il est à remarquer que l'Italie, auprès de sa magnifique exposition de chanvres, ne peut montrer qu'une collection insignifiante de toiles d'une assez mauvaise fabrication. Les toiles à voiles sont très-grosses, d'un tissu lâche et irrégulier.

Elle a envoyé aussi des fils assez mal filés et des damassés communs. Parmi ces derniers, nous avons remarqué de petites serviettes avec franges et bordures à jour, comme les serviettes russes ; quelques-unes sont à œil de perdrix. Ce dernier article est exposé par Borzone, de Chiavari ; ces serviettes sont cotées de 0 fr. 51 c. à 0 fr. 80 c. la pièce.

II

Faïences artistiques. — Nous voici revenus dans le voisinage du quartier français ; avant de quitter le bâtiment principal pour nous rendre dans l'annexe des Machines, disons quelques mots des industries et des produits nouveaux dont notre pays a enrichi l'Exposition. Parmi ces produits nouveaux, on remarque beaucoup les *faïences artistiques décorées*. Une nouvelle impulsion a été donnée à cet art, et les résultats obtenus lui promettent un certain succès dans l'avenir. Sèvres se montre en première ligne pour les grandes pièces, les vases surtout. Sous le rapport des peintures, plusieurs artistes français ont présenté de très-belles choses ; entre autres Hippolyte Pinart, de Paris, dont les peintures sur émail cru surpassent toutes les autres par le moelleux, la transparence et la profon-

deur. On conçoit en effet que la peinture appliquée sur la pâte crue pénètre à une certaine profondeur et produise des effets supérieurs à ceux obtenus sur la faïence cuite, qui présente alors toute la sécheresse de la porcelaine peinte. Mais il faut dire aussi que ce genre de travail est hérissé de difficultés. Les produits de Rousseau et de Jean, dans ce même genre, font aussi l'admiration des connaisseurs. Le docteur Laval, de Premières (Côte-d'Or), a envoyé de très-belles pièces peintes sur cru et surtout des plats d'une dimension qui n'avait pas encore été atteinte. Plusieurs autres maisons françaises ont exposé des faïences également très-intéressantes.

L'Angleterre possède deux expositions qui rivalisent avec les nôtres; ce sont celles de Minton et C^e et de Wedgwood et C^e.

Minton a de beaux vases de grandes dimensions et des plats peints avec un fini remarquable. Une série de ces plats représente les triomphes d'Alexandre. La peinture en est fine et brillante, mais ce genre se rapproche trop de la porcelaine, dont il a tous les défauts; là ne doit pas être la tendance de cet art, qu'on cherche à faire renaitre. Minton a été plus heureux avec sa grande fontaine, située au centre de l'un des dômes, et qui sert de point de ralliement aux visiteurs de l'Exposition. Cette pièce capitale paraît un peu extraordinaire au premier abord, parce que nous ne sommes pas habitués à ce genre de décoration, mais nous ne doutons pas qu'on ne finisse par l'apprécier.

La montre de Wedgwood est surtout remarquable par une collection de délicieuses peintures de genre sur des plats et des assiettes; ce sont de charmants objets qu'on ne peut se lasser d'admirer; mais approchez un peu, examinez ces gracieux sujets inspirés par Watteau, et vous apercevrez au bas de tous ces petits chefs-d'œuvre le nom de Lessore, artiste français, qui a bien voulu prêter son pinceau à l'Angleterre, mais à la condition que tous ses dessins porteraient son nom. Proclamons-le donc: tout l'honneur de cette belle exposition revient à un Français.

L'Italie, qui pendant longtemps a eu le monopole de cet art, se trouve bien distancée aujourd'hui ; son exposition en ce genre est loin de séduire l'œil ; on ne peut y constater que l'absence de tout progrès.

Cristaux. — L'Angleterre a de magnifiques expositions de *cristaux* ; il serait peut-être juste de dire que la palme lui revient pour cette branche d'industrie. Les cristaux de luxe sont ravissants de formes et de gravure, dont ils sont du reste très-sobrement chargés. Lorsqu'on a visité la montre de Pellatt et C^e, il faut convenir que nos usines ne produisent rien de mieux. La forme, la gravure, la taille des verres, des coupes, des aiguères, sont irréprochables. Disons en passant que sous ce rapport la Bohême ne vit plus que sur sa vieille réputation. Lorsque l'on compare ces formes lourdes, ces dessins chargés, cette verroterie qui vise à l'effet, avec les formes simples et gracieuses de la France et de l'Angleterre, il faut reconnaître que nous avons dépassé nos maîtres.

Toutes les personnes qui ont visité l'Exposition de 1854 sont frappées du progrès considérable que l'Angleterre a fait dans les arts du dessin ; c'est elle qui a le plus profité de ces concours internationaux.

Marbres onyx d'Algérie. — Nous devons signaler, parmi les nouveautés présentées par la France, les *marbres onyx* d'Algérie, exposés par MM. Pallu et C^e. La découverte de ces marbres est due à M. Delmonte, qui s'est livré à de longues recherches dans le Midi de l'Europe, dans l'Asie Mineure et en Egypte, pour retrouver les carrières perdues de ces marbres transparents employés par les anciens. En 1849, il trouva dans la tranchée d'une route en construction, dans la province d'Oran, des indications qui le conduisirent au gîte des marbres dont la maison Pallu expose de si merveilleux échantillons. Ce marbre translucide, et veiné comme l'agate, ne ressemble en rien à ce que nous connaissons, et promet une matière nouvelle et précieuse pour les arts décoratifs.

Graphite Alibert. — Dans la partie de la nef qui se trouve

vis-à-vis de la Russie, on remarque un trophée, ou plutôt une série de petits trophées, dont l'aspect inusité ne peut manquer d'attirer l'attention. Ce sont des objets en graphite sculptés avec un fini remarquable, des statuettes, des mains, des objets de diverses sortes, puis des morceaux de graphite d'un poli si parfait et si fin, qu'on les prendrait pour des objets en acier ; enfin, le tout repose sur des socles de graphite brut formés de blocs de dimensions et d'aspects très-différents. Quelques-uns de ces blocs semblent indiquer une origine végétale ; ils rappellent certains morceaux de coke qui montrent encore le tissu de la plante dont a été formée la houille qui l'a produit.

Ces objets sont fort intéressants par eux-mêmes ; mais ce qui leur donne à nos yeux un attrait tout particulier, c'est qu'à leur découverte est attachée une de ces histoires merveilleuses où nous voyons le génie de l'homme aux prises avec la nature, et cherchant avec une persévérance infatigable à lui arracher ses secrets. M. Alibert, ingénieur français, guidé par ses connaissances géologiques et par cet instinct que le génie de la science donne quelquefois à l'homme, se livra pendant quinze ans à des recherches dans les montagnes de la Sibérie. Convaincu qu'il devait trouver un gîte de graphite d'une grande importance, pendant quinze ans il persévéra dans ses recherches, rebuté par des ennuis et des obstacles de toutes sortes, qui lui furent prodigués tant par le gouvernement russe que par les habitants eux-mêmes. Le hardi Français ne se découragea pas ; et, après ces quinze années de fatigues et d'épreuves que lui seul peut comprendre, il découvrit ce qu'il avait rêvé, plus peut-être qu'il n'avait rêvé. Les produits qu'il expose sont admirables et promettent une mine nouvelle pour l'industrie. Il a joint à cette exposition de ses produits un Album d'un grand intérêt, représentant tous les incidents de ses travaux, et quelques produits autres que le graphite, qu'il a rencontrés dans ses sondages. On admire surtout un bloc de *Nephrite* ou *Jade verte*, pesant 600 k. environ, échantillon estimé 40,000 fr. Sur ce bloc précieux on a disposé un

groupe de martres zibelines, les plus rares de la Sibérie. Nous avons vu dans l'exposition chinoise le sceptre et le sceau de l'empereur de la Chine, en jade blanche ; c'est une pierre à grain très-fin, translucide, ayant un peu l'apparence de la cire ; mais cette jade verte l'emporte de beaucoup par le brillant des couleurs.

Nous devons ajouter que, depuis que notre compatriote a réussi, il a été accablé de prévenances par le gouvernement et par la population.

Aciers. — Ce qui frappe le plus dans la partie métallurgique de l'Exposition, c'est le développement considérable donné depuis quelques années à la fabrication de l'*acier*. L'Angleterre et l'Allemagne ont fait sous ce rapport de plus grands pas que nous. Les résultats obtenus sont tellement remarquables, que nous ne pouvons nous empêcher de les signaler, bien que cette industrie ne soit pas de notre compétence.

Procédé Bessemer. — Une des découvertes les plus remarquables dans notre siècle de fer, est sans contredit celle de Bessemer qui, dirigé par la théorie, est arrivé à transformer, en une seule opération, la fonte en acier. La première diffère du second par une proportion plus considérable de carbone combiné avec le fer ; elle contient en outre diverses impuretés dont les principales sont : le soufre, le phosphore, la silice, et quelques autres corps en très-minime proportion. Pour obtenir l'acier par les anciens procédés, il fallait transformer la fonte en fer par le pudlage ; dans cette opération, on éliminait tous les corps étrangers pour obtenir le fer pur, puis le métal était réduit en barres minces que l'on renfermait dans des caisses de terre réfractaire pleines de charbon ; on soumettait ensuite le tout à une température élevée pendant plusieurs jours. Le carbone qui enveloppait le fer se combinait avec lui par une opération mystérieuse qu'on appelle cémentation, et l'on retirait des caisses des barres d'*acier* susceptibles de se fondre, de se marteler et de prendre par la trempe une dureté considérable. Bessemer est parti de cette idée, qu'en soumet-

tant la fonte en fusion dans un cubilot, à un courant d'air considérable et très-divisé qui pénétrerait sa masse, il parviendrait ainsi à brûler l'excès de carbone et les autres matières susceptibles de s'oxyder. L'opération réussit dans certaines limites, mais il ne put arriver à la régler comme il le désirait, de manière à laisser la quantité de carbone strictement nécessaire pour constituer de l'acier. Il tourna alors la difficulté en brûlant complètement tout le carbone et les autres corps étrangers contenus dans la fonte ; puis, dans le fer par ainsi obtenu et maintenu en fusion par l'énorme chaleur que produit cette combustion, il introduit une proportion déterminée de fonte très-carburée, qui se dissout dans la masse et lui rend la proportion voulue de carbone. On coule alors la matière, et on obtient un métal qui porte le nom de *métal de Bessemer*, car beaucoup de savants et de praticiens lui refusent encore le nom d'acier, prétendant qu'il n'en possède pas toutes les propriétés. Quoi qu'il en soit, cette découverte fera époque dans les annales de l'Industrie. Les Anglais sont à juste titre très-fiers de cette belle invention, et ont donné à Bessemer une place d'honneur dans un des transepts où son exposition se trouve sous forme de trophée.

Procédé de Rostaing. — Dans une partie obscure du quartier français, existe une modeste exposition de produits que personne ne remarque, que les jurés anglais ont affecté de considérer comme insignifiants et sans valeur, mais qui détrôneront peut-être un jour le procédé Bessemer. Cette exposition est due à MM. de Rostaing, Beaudouin et C^e, qui, partis du même point que Bessemer, sont arrivés par d'autres moyens au même but. Ici, au lieu de faire arriver l'air au milieu de la masse en fusion, cette dernière est projetée en gouttes très-divisées, au moyen de la force centrifuge, au milieu de l'atmosphère ; on conçoit qu'un résultat analogue doit se produire. Le métal projeté en pluie, à une température élevée, au milieu de l'air, éprouve l'action de ce dernier, qui brûle les substances combustibles qu'il contient ; le métal

purifié tombe sur le sol sous forme de grenailles ; il n'y a plus qu'à fondre ce nouveau produit pour obtenir des lingots d'acier. Il est remarquable que cette idée, assez originale et hardie, a été émise d'abord par un petit hôtelier d'un village d'Ecosse, qui a pris en 1856 un brevet pour ce mode de transformation directe de la fonte en acier.

Aciers d'Allemagne. — Mais, de toutes les expositions d'acier, la plus remarquable sous le rapport du travail du métal et de la dimension des pièces est celle de Alfred Krupp, de Essen, Prusse rhénane, qui fait l'étonnement de tous ceux que cette industrie peut intéresser. On ignore par quel moyen est obtenu l'acier travaillé par cette maison. Comment produit-elle les gigantesques pièces qu'elle présente et dont le grain est compacte, uniforme et fin ? Nous avons entendu des ingénieurs et des constructeurs anglais et français, parfaitement compétents en cette matière, qui avouaient leur impuissance à expliquer de pareils résultats. Cette exposition est très-considérable et présente des pièces énormes, entre autres deux cylindres d'acier fondu brut, de 1 m. 50 de hauteur et 1 m. de diamètre ; ces deux cylindres proviennent du même lingot, qui a été scié tout autour, sur une profondeur de quelques centimètres, puis brisé pour faire voir le grain du métal, qui est d'une homogénéité parfaite. Ces deux blocs pèsent 20,000 k. Une barre d'acier martelé, de 0 m. 50 c. d'épaisseur sur 1 m. de large, cassée en trois pour faire voir le grain, qui est d'une finesse remarquable ; chaque morceau a environ 1 m. 50 de long, et les trois réunis pèsent 12,000 k. Un bloc pareil de 4,000 k., brut dans un bout, martelé dans la seconde moitié, et cassé dans la longueur pour faire voir le grain du métal brut et du métal martelé. Vient ensuite un arbre de machine à vapeur marine, de 0 m. 40 c. de diamètre, avec deux manivelles en acier forgé et tourné, pesant 9,000 k., puis un autre arbre en acier fondu brut de 0 m. 60 c. de diamètre ; il porte une seule manivelle, formant un bloc d'acier de 1 m. 50 de long sur 1 m. 20 de large, et 0 m. 60 c.

à 0 m. 70 c. d'épaisseur. L'échancrure de la manivelle sera découpée dans cette masse ; le tout pèse 16,000 k. Quelques échantillons, exposés pour montrer la ténacité de l'acier, sont remarquables ; nous citerons entre autres une barre d'acier de 0 m. 25 c. d'épaisseur sur 0 m. 45 c. de large, repliée sur elle-même, de manière à mettre les faces en contact ; dans la partie arrondie extérieure, on ne voit pas la moindre gerçure. Non moins extraordinaire, un échantillon du même genre attire également l'attention ; c'est un couvercle de cylindre de machine à vapeur, poli et prêt à placer, et dont les rebords ont été repliés sur eux-mêmes comme les bords d'un chapeau. Il semblerait que tous ces objets sont en plomb, et l'on se demande comment on a pu obtenir de tels résultats.

Auprès de ces tours de force, se trouvent des canons de tout calibre dont l'intérieur est d'un si beau poli, que l'on croirait voir des cylindres de cristal étamé ; d'autres objets encore, en acier poli et trempé, sont d'un travail aussi fini que les pièces les plus délicates. A la vue de toutes ces merveilles de l'industrie métallurgique, on ne peut douter que l'acier ne soit appelé à jouer un grand rôle, et qu'il ne remplace le fer dans un temps qui n'est peut-être pas très-éloigné.

Marteau à vapeur. — Une des machines de l'Annexe qui mérite le plus de fixer l'attention des industriels, c'est le Marteau à vapeur, qui aujourd'hui est généralement répandu, non-seulement dans les ateliers de construction, mais même dans tous les établissements un peu importants, filatures ou autres, qui réparent eux-mêmes leur matériel, ou, comme cela se pratique souvent, le renouvellent et le construisent eux-mêmes en partie. Cet admirable instrument rend de très-grands services et mérite d'être mieux connu dans nos pays.

L'appareil se compose simplement d'un piston vertical portant à l'extrémité inférieure de sa tige la tête du marteau. La partie supérieure se meut dans un cylindre analogue à celui d'une machine à vapeur, dans lequel on fait agir cette dernière au moyen de robinets manœuvrés par des poignées qui sont

sous la main de l'ouvrier. Celui-ci peut à volonté laisser tomber le pilon, le relever, le maintenir levé, ou le faire retomber au point exact qu'il veut. Il peut le faire descendre avec légèreté, de manière à donner un choc de quelques grammes seulement, l'arrêter à quelques millimètres de l'enclume, ou bien lui donner une impulsion qui le fait retomber avec une force de plusieurs tonnes. Il peut enfin le faire marcher à coups lents et mesurés, ou avec une vitesse extrême. C'est merveilleux de voir fonctionner cet appareil, qui paraît obéir à l'homme avec la douceur d'un enfant, et travailler sous ses ordres avec l'adresse d'un habile ouvrier. Un temps viendra où cette belle machine sera plus répandue dans nos ateliers qui, aujourd'hui, en connaissent à peine le nom.

Glace artificielle. — Deux appareils pour faire de la glace, l'un français, l'autre anglais, attirent une foule de curieux dans l'annexe des machines. Cette question paraît enfin résolue d'une manière pratique et économique par l'appareil Carré et C^e, qui n'exige plus l'emploi de sels et d'acides, coûteux d'achats, difficiles et dangereux même à manipuler. L'application de la chaleur est seule suffisante; aussi espérons-nous voir ces appareils figurer bientôt dans les ménages, et devenir aussi usuels que les gazogènes; la manœuvre en est presque aussi facile. C'est un grand service rendu à l'économie domestique et surtout à la médecine, qui, dans certains cas, emploierait avec avantage la glace, qu'il est impossible de se procurer en dehors des grandes villes. Nous considérons donc cette invention comme un véritable progrès. L'appareil est assez simple et peu volumineux. Il se compose de deux capacités en tôle forte, réunies par un tube en métal. L'une de ces capacités est une véritable chaudière parfaitement close, contenant de l'ammoniaque liquide; la seconde reçoit le vase dans lequel on met le liquide à congeler. Il suffit de placer la chaudière sur un petit fourneau, puis à un certain moment de la retirer et de la refroidir brusquement; au bout de quelques minutes, la glace se forme dans l'autre vase.

Filtres. — Puisque nous avons abordé l'économie domestique, nous dirons quelques mots des *filtres*, dont nous nous sommes occupés tout particulièrement. Cette question, trop peu étudiée dans notre pays, mérite cependant la plus sérieuse attention. Il y a aujourd'hui en France une tendance bien marquée à remplacer, dans les villes, l'eau des puits par des eaux de provenances diverses, recueillies par les administrations municipales elles-mêmes et distribuées à domicile par un système de canalisation. Les eaux ainsi recueillies ne sont pas toujours limpides, il faut les filtrer. On peut arriver à ce résultat de deux manières différentes. Ou bien l'eau est filtrée avant la distribution, ou bien elle est fournie telle quelle aux consommateurs, qui la filtrent eux-mêmes selon leurs besoins. Le premier moyen serait le plus satisfaisant, s'il n'offrait pas de grandes difficultés et n'exigeait pas de grandes dépenses. Il faut construire des filtres immenses, exigeant une mise de fonds considérable ; l'entretien en est coûteux ; enfin, ils ne fonctionnent pas toujours d'une manière satisfaisante, surtout lorsque l'eau est fort trouble. Puis il est à remarquer que les besoins des ménages exigent qu'une petite partie seulement de l'eau soit filtrée. Il paraît donc peu raisonnable de faire de grandes dépenses pour filtrer l'eau employée à laver les maisons, les rues, à arroser les jardins et à une foule d'autres usages. Le second moyen serait le plus rationnel à employer, mais il faudrait pour cela qu'il fût facile de se procurer des filtres pour les ménages, qui soient simples, effectifs, peu coûteux, peu susceptibles de se déranger et très-faciles à nettoyer ; cela n'existe pas dans notre pays. On se sert en France pour cet usage de pierres poreuses qui ont l'inconvénient de s'encrasser promptement et il est bientôt impossible de faire sortir de l'intérieur de la pierre les impuretés qui s'y sont logées. Les filtres en éponge, en laine et toute autre matière organique, se détériorent peu à peu et ne peuvent être recommandés. Les Anglais se sont beaucoup occupés de cette question, et l'exposition présente plusieurs filtres de ménage combinés d'une manière ra-

tionnelle et qui méritent de fixer l'attention. Malgré toutes les théories qui se sont produites dans l'un et l'autre pays, les filtres, quelles que soient les matières qui les composent, ne peuvent et ne doivent agir que mécaniquement, pour retenir les corps étrangers en suspension dans l'eau. Les filtres au charbon, tant préconisés comme rendant potable l'eau la plus infecte, ne peuvent agir dans ce sens que pendant fort peu de temps ; le charbon perd promptement sa propriété absorbante ; puis il n'est pas nécessaire de se préoccuper autant de désinfecter l'eau ; celle qu'on emploie dans l'alimentation doit toujours être saine et agréable, même à l'état naturel ; il s'agit seulement de la débarrasser des corps tenus en suspension et de lui donner cette limpidité qui plaît à l'œil et en rend l'usage plus agréable. Le sable qui réussit admirablement en grand, avec une épaisseur suffisante et un filtrage lent, ne convient plus aussi bien dans les ménages, où il faut un appareil peu volumineux et filtrant rapidement. Les recherches ont conduit à l'emploi de corps inertes, n'ayant aucune action chimique sur l'eau, mais absorbant avec rapidité les corps étrangers tenus en suspension, et permettant une filtration prompte et efficace. Les substances qui paraissent réunir ces qualités dans les différentes expositions que nous avons visitées, sont au nombre de trois.

Le filtre Danchell est très-bien combiné. Il se compose d'un vase cylindrique en grès cérame ou en porcelaine, dont le fond est percé de petits trous ; il est muni à la partie supérieure d'un tuyau en caoutchouc ou en métal, portant à son autre extrémité un robinet. Cette extrémité descend au-dessous du niveau de l'eau, et le tuyau peut ainsi former siphon. Cet appareil se pose dans la citerne ou réservoir d'eau de la maison. Le vase cylindrique est rempli de *charbon d'os* ou *noir animal, en grains*, bien tassé. L'eau entre dans le filtre par le fond du cylindre qui se trouve élevé au-dessus du fond de la citerne, afin de permettre aux plus grosses impuretés de se déposer ; elle traverse la couche de charbon, et au moyen de l'aspiration on fait arriver l'eau dans le tube de caoutchouc qui forme un siphon,

maintenu constamment amorcé au moyen du robinet placé à son extrémité. Lorsque le filtre a besoin d'être nettoyé, on retire le charbon, on le lave, puis on le replace dans le vase. Ce filtre fonctionne bien et donne d'excellents résultats.

La compagnie des filtres au *charbon silicaté* présente des appareils du même genre, différant seulement par quelques détails et par la substance filtrante qui nous a paru être simplement du *charbon de tourbe*, obtenu dans des conditions particulières.

Enfin un troisième exposant vante d'une manière extraordinaire sa matière filtrante qui est de l'*oxyde magnétique de fer*. Quelle peut être la propriété si merveilleuse de cette substance ? Nous ne pouvons nous l'expliquer, et en attendant des expériences bien positives nous ne pouvons nous défendre d'une certaine incrédulité, surtout en voyant mêler à des affaires de ménage ce mot de magnétisme, dont on abuse un peu trop de nos jours.

Laveuses mécaniques. — Un autre appareil, employé dans les ménages en Angleterre, doit trouver place ici, *ce sont les laveuses mécaniques*. Nous avons remarqué surtout celle de M. Hornsby, Richard and Sons, de Spittlegate Ironworks, Grantham, Lincolnshire. Cette machine est une pyramide tronquée, renversée, fermant hermétiquement par un couvercle d'une disposition particulière. Elle est suspendue vers le milieu de sa hauteur par deux axes qui lui permettent un mouvement d'oscillation. Les parois intérieures sont garnies de cannelures saillantes; au fond se trouve une série de diaphragmes verticaux, arrondis, formant une sorte de pont qui empêche le contact du linge avec le fond de la caisse; l'eau de savon, mêlée à l'air, passe, en se divisant, entre ces diaphragmes; elle mousse fortement et se trouve lancée contre le linge; ce dernier est introduit dans l'appareil avec de l'eau de savon aussi chaude que possible; puis on donne le mouvement d'oscillation au moyen de deux poignées, de manière que la face supérieure devienne verticale. Le linge ballotté par le mouvement et pénétré par l'eau de savon,

qui coule très-divisée entre les diaphragmes du fond, se trouve, paraît-il, parfaitement détergé ; cette action le gonfle, l'ouvre, et fait pénétrer le liquide au travers. Cette machine paraît bonne et la Société du Matériel Agricole de notre ville pourrait en faire venir une, qui prêtée aux personnes désireuses d'en faire l'essai pourrait être payée en partie au bout de quelque temps par la location, la dépense ne serait donc pas complètement perdue. Cette question du lavage du linge est très-importante et préoccupe toutes les ménagères. Il serait important de tourner de ce côté l'attention des inventeurs et des importateurs. Une machine qui fatiguerait moins le linge que le battage à la main, et économiserait les matières détergentes, offrirait de bien grands avantages.

Adamas. — Parmi une foule d'inventions remarquables exposées dans l'Annexe des machines, notre attention a été attirée par une substance nouvelle, qui a déjà subi l'épreuve de l'expérience et promet de rendre de grands services à l'industrie. Cette matière présentée par M. Leoni de Londres, sous le nom de *Adamas*, est employée depuis plusieurs années pour fabriquer des robinets et des becs de gaz ; mais son application la plus importante sera de remplacer le bronze dans les coussinets des arbres auxquels on donne une grande vitesse. L'inventeur possède des attestations qui paraissent sérieuses et accusent de grands avantages et des résultats prodigieux. Ainsi un ventilateur de forge de 1 m. 30 de diamètre, et faisant mille tours à la minute, fonctionne depuis plusieurs mois avec des coussinets de cette substance. L'arbre n'éprouve aucun échauffement et exige vingt fois moins d'huile qu'avec un coussinet en métal. On voit dans la montre une broche de filature tournant dans un œil en *adamas*, au lieu de bronze ; elle a servi pendant 100 jours consécutifs, faisant 15,000 tours par minute ; la broche et le support ne paraissent offrir aucune trace d'usure. Cette substance, qui ressemble à de la porcelaine, est, dit-on, un silicate de magnésie, réduit en poudre fine, moulé, puis cuit au fourneau.

L'exposition des machines présente un nombre prodigieux d'appareils nouveaux et ingénieux, qui exigeraient des volumes pour être décrits, ou même indiqués. Cette tâche ne peut nous convenir ; nous avons dû nous restreindre dans un cadre que nos connaissances ne nous permettaient pas de dépasser. Nous dirons cependant quelques mots des pompes gigantesques exposées par l'Angleterre, et entre autres de la machine à *force centrifuge* d'*Appold* qui lance une masse d'eau parfumée, retombant en une énorme cascade de plusieurs mètres de large. L'effet produit, est dit-on, de 100,000 litres d'eau élevés à 2 mètres de hauteur par minute. Ces expositions peuvent être fort sérieuses, mais elles portent un cachet de réclame qui semble éloigner la confiance. Nous avons considéré avec une satisfaction bien plus grande le *bélier hydraulique* de M. Bollée, qui était certainement une des machines les plus remarquables de l'Exposition. Le malheur a voulu que, par suite d'une déplorable négligence du représentant de M. Bollée, la machine ne fût pas en état lorsque le jury l'a examinée. Il n'a donc pu la voir fonctionner, et M. Bollée, prévenu trop tard, n'est venu remettre les choses dans l'état normal que lorsque le travail du jury était fini, et le jury lui-même dispersé. Cela l'a empêché d'être signalé parmi les lauréats ; mais en compensation M. Bollée reçoit des commandes importantes, et on voit avec satisfaction les gens sérieux s'arrêter devant cette intéressante machine, qu'il a su rendre pratique et utile.

Nous devons signaler ici également, bien qu'elle soit dans une autre annexe, la *machine de traction* de Bray ou *remorqueur à vapeur* pour les routes ordinaires, qui a amené à l'Exposition les pièces les plus lourdes, des diverses gares, des docks, ou de différentes usines. Dans certains cas la charge était de 45 tonnes. Les roues de cette machine sont très-larges et elles offrent cette particularité qu'on peut à volonté en faire sortir, au moyen d'un excentrique, des crampons de fer de 0 m. 10 de large, 0 m. 04 d'épaisseur, et de 0 m. 08 de longueur, qui passent à travers les bandages, et entrent dans le terrain de la

route lorsqu'il est trop mou ; ils permettent ainsi à la machine d'avancer, quel que soit l'état des routes. Des expériences ont été faites devant une réunion d'ingénieurs étrangers qui ont été frappés des résultats obtenus avec cette machine remarquable.

III

Exposition des produits des mines, carrières et usines métallurgiques, et des produits chimiques de l'Angleterre. —

A l'extrémité nord du transept de l'est, un passage bas et sombre, un véritable tunnel, d'un aspect peu séduisant, conduit le visiteur dans une annexe formée de hangars en planches, à peine terminés. Il semblerait qu'on aurait voulu reléguer dans cette partie fort peu brillante, et assez peu visitée du reste, les hontes de l'industrie anglaise, et pourtant sous ces hangars construits à la hâte, mal éclairés et à peine clos, se trouvent réunies toutes les véritables richesses de l'Angleterre, tout ce qui fait sa gloire et sa grandeur.

Que serait en effet l'Angleterre sans son industrie ? Si elle s'était bornée au rôle de puissance commerciale, serait-elle arrivée au point où nous la voyons aujourd'hui ; son génie lui aurait-il créé une aussi belle position dans le monde, ou plutôt ce génie se serait-il jamais révélé ? Que sont devenus les grands peuples commerçants des temps passés, Venise, Gènes, la Hollande ? Ces riches villes de l'Italie, que sont elles aujourd'hui ? Et cette courageuse et intelligente Hollande, habile sur mer, colonisatrice comme l'Angleterre, elle est écrasée aujourd'hui par les prodiges de l'industrie de sa plus jeune sœur, la Belgique.

Ce qui fait la grandeur, la puissance de l'Angleterre, c'est son industrie. Si elle s'était bornée au rôle de commissionnaire et de courtier de commerce, elle n'étonnerait pas le monde comme elle le fait aujourd'hui. Et cette industrie elle-même, comment s'est-elle développée ? La fabrication de la laine, du lin, du coton, tout cela est d'importation étrangère ; mais ce

qui lui appartient en propre, ce qui a fait naître en son sein cette vie industrielle, ce sont ses magnifiques et inépuisables richesses minérales, ses mines de houille, de fer, d'étain, de plomb, etc... Et que seraient elles-mêmes ces belles industries de la laine, du lin, du coton, dont elle est si fière, sans le blanchiment et la teinture? Certes, elles n'auraient pu pendre un aussi prodigieux développement sans les produits chimiques. Pourquoi donc reléguer ainsi dans les lieux perdus de l'Exposition les véritables sources de sa grandeur et de sa puissance? Cela n'est ni digne, ni généreux. Il semblerait voir un industriel enrichi qui cache avec soin sa blouse d'ouvrier et tout ce qui peut rappeler son origine.

Ces réflexions acquièrent encore plus d'à-propos lorsqu'on parcourt l'espace énorme accordé dans le bâtiment principal à l'*Ameublement*. C'est un fouillis de salons, de meubles fabuleux, de dorures et de sculptures hébétantes de richesse et de mauvais goût. Singulier entêtement d'un peuple intelligent, de vouloir exposer ainsi au regard fatigué des étrangers ce pandémonium d'objets qui semblent créés par une imagination malade! On lui pardonne cependant, en voyant avec quel empressement ce noble pays a mis, tout à côté, ses plus beaux emplacements à la disposition des produits bruts de ses jeunes colonies.

Serpentines. — En entrant dans l'Annexe des Minéraux et des Produits chimiques, on est frappé par les magnifiques objets de *serpentine*, de *porphyre* et de *granite* polis, étalés sous les yeux. Il semble que, pour ce peuple vigoureux, les efforts les plus grands ne soient que des jeux d'enfant; ces pierres dures, que nous dégrossissons à grand'peine pour orner nos monuments, sont chez eux travaillées sur le tour et polies comme le marbre le plus tendre. Nous avons là un nouvel exemple des résultats obtenus lorsqu'on ne regarde pas à l'emploi de la force. Les *serpentes* vertes et rouges présentent une matière magnifique pour l'ornementation des appartements. Cette pierre inaltérable, d'une grande dureté, susceptible d'un beau poli, et nuancée de la manière la plus agréable, est un des plus beaux

produits du sol britannique ; on la trouve dans le comté de Cornouailles, en Ecosse et en Irlande.

Poteries en terre réfractaire. — Nous rencontrons ensuite une série d'échantillons de produits en *terre réfractaire* et en grès cérame. Nous devons signaler ici l'emploi habituel, dans ce pays, des briques et poteries réfractaires ; exemple que nous pourrions imiter avec avantage et avec succès, si les recherches de nos industriels se portaient de ce côté. Nous avons remarqué surtout un objet insignifiant au premier abord, mais dont l'emploi offre de grands avantages ; ce sont des cylindres unis, en terre réfractaire, faits avec beaucoup de soin ; ces cylindres ont 0 m. 35 à 0 m. 40 de long, 0 m. 25 de diamètre intérieur, et 0 m. 02 à 0 m. 03 d'épaisseur ; ce sont simplement des tuyaux de cheminée qui se noient dans les murs, en les superposant avec soin. Ces conduites sont réfractaires, leur forme ronde évite l'accumulation de suie qui se produit dans nos cheminées carrées ; enfin le nettoyage, au moyen de brosses en baleine, se fait de la manière la plus simple et la plus parfaite, sans l'emploi de ramoneurs.

Minerais de fer. — En avançant dans l'Annexe on trouve des *minerais de fer* de diverses sortes. C'est là une des grandes richesses de ce pays ; on nous pardonnera de donner quelques détails sur ce produit intéressant.

Les minerais de fer employés en Angleterre se divisent en six variétés :

- 1° *L'Hématite rouge.*
- 2° *L'Hématite brune* ou hydratée.
- 3° *Le fer spathique.*
- 4° } *Le carbonate de fer argileux.*
 } *Le carbonate de fer dur*, appelé *Blackband*.
- 5° *Les oxides hydratés.*
- 6° *Le carbonate de fer* du Cleveland.

L'hématite rouge est un sesqui-oxide de fer anhydre, contenant environ 95 % d'oxide de fer ; il existe en dépôts considérables dans le terrain carbonifère, ils atteignent quelquefois

vingt mètres d'épaisseur ; on le trouve aux environs de Whitehaven et de Ulverstone.

L'*hématite brune* contient de 66 à 68 $\%$ de peroxyde de fer, 12 $\%$ d'eau, et 10 $\%$ d'oxyde de manganèse. L'acide phosphorique paraît y exister en quantités assez considérables. Le fer qu'elle produit est peu estimé. Six comtés différents en produisent des quantités considérables.

Le *fer spathique*, ou carbonate de fer cristallisé, se trouve dans les terrains devoniens du Somersetshire et du Devonshire, dans les calcaires carbonifères du Northumberland, et aussi dans le comté de Cornouailles. Ce minerai contient de 80 à 90 $\%$ de carbonate de fer, et une proportion notable de protoxyde de manganèse ; c'est un des minerais de fer les plus intéressants en ce qu'il sert à obtenir directement l'acier, aussi l'appelle-t-on quelque fois *mine d'acier* ; c'est à l'excellence du métal qu'il produit qu'on doit attribuer la réputation de la coutellerie du Tyrol, de la Styrie et de la Carinthie.

Krupp d'Essen prétend que ces énormes blocs d'acier qu'il expose proviennent d'un minerai de cette nature. Il est intéressant de savoir que les Pyrénées en renferment de riches dépôts.

Le carbonate de fer connu sous le nom de *Blackband* se trouve surtout en Ecosse, aux environs de Glasgow, et alimente les innombrables hauts fourneaux de cette localité.

Cette roche est très-dure, susceptible de prendre un beau poli ; elle contient environ 70 $\%$ de carbonate de fer, une petite proportion de manganèse et 20 à 30 $\%$ de silicates d'alumine, de chaux et de magnésie.

Les *oxydes hydratés de fer* sont des peroxydes, contenant de 45 à 60 $\%$ de peroxyde de fer ; 16 à 25 $\%$ d'eau ; et 15 à 20 $\%$ de silicates d'alumine. La partie exploitée se trouve dans le lias inférieur.

Le *carbonate de fer* du Cleveland contient environ 60 $\%$ de carbonate de fer, un peu de peroxyde, et environ 20 $\%$ de matières terreuses. Nous nous rappelons avoir entendu, il y a

quelques années, discuter en Angleterre la possibilité de l'épuisement prochain des mines de fer de ce pays. Des craintes sérieuses étaient émises à ce sujet, toutes les fois surtout qu'il était question de faire disparaître les obstacles qui empêchaient l'exportation du fer anglais à l'étranger. Cependant, de nouvelles couches de *blackband* se découvraient continuellement dans l'ouest de l'Ecosse, et il y a quatorze ans on eut l'idée d'essayer quelques galets d'un minerai ferrugineux trouvé sur la côte du Yorkshire. Ces essais firent voir que ce minerai était excellent. Ce ne fut cependant qu'au bout de plusieurs années qu'on reconnut que ces galets provenaient de fragments détachés des collines escarpées du Cleveland; des recherches se firent de ce côté et ce minerai en 1860 alimentait une cinquantaine de hauts-fourneaux, auxquels il fournissait l'énorme poids de 1,500,000,000 kilog. de matière.

Ces considérations sont bien faites pour donner une haute idée des immenses richesses minérales de ce pays.

Production de la fonte en Angleterre. — Il peut être intéressant de présenter ici quelques chiffres sur le développement pris par l'industrie du fer en Angleterre.

En 1750 l'Angleterre a produit.....	30,000 tonnes de fonte.
En 1800 cette quantité s'est montée à	180,000 —
En 1823 elle était de.....	581,367 —
En 1835	1,000,000 —
En 1847	2,000,000 —
En 1857	3,659,447 —
En 1860	3,826,732 —

Charbon de terre. — Après les diverses expositions de minerais de fer, viennent celles de *charbon de terre*. Il serait impossible de chercher à décrire les diverses natures de charbons envoyés de tous les points du Royaume-Uni; il suffira de dire que, pour l'approvisionnement de Londres seulement, il en vient 70 espèces différentes. Nous signalerons l'arrangement ingénieux de quelques expositions qui présentent dans de petites cases superposées les diverses roches rencontrées en creusant certains puits. Une planchette verticale ou règle,

qui règne du haut en bas de ces cases, porte la désignation des diverses roches et indique l'épaisseur exacte de chaque couche, que l'on peut déjà mesurer de l'œil, puisque la hauteur de chaque case représente l'épaisseur de la couche à une échelle déterminée.

Nous ajouterons que l'Angleterre a produit, en 1860, 84 millions de tonnes de houille environ, dont le douzième à peine a été exporté.

L'*Anthracite* joue un certain rôle dans cette production et y entre pour environ 800,000 tonnes. Le pays de Galles produit surtout cette variété de charbon.

Tourbe. — Depuis quelques années la *Tourbe* attire l'attention des industriels anglais. On la comprime par le procédé Kingsford et on obtient un charbon qui résiste mieux que le charbon de bois au travail du haut fourneau. On l'emploie aussi comme désinfectant. Un autre brevet, celui de Brunton, condense la tourbe sans la comprimer, par le retrait d'une pâte très-travaillée. Elle devient ainsi dure comme du bois et acquiert une densité qui approche de celle de la houille.

Étain. — La métallurgie de l'*étain* a toujours eu en Angleterre une importance considérable. Une grande partie du minerai d'*étain* de Cornouailles est mélangée de *Wolfram* (tungstate de fer), qui en réduisait la valeur de près d'un tiers, par suite de la difficulté d'épuration.

Un brevet a été pris dernièrement pour retirer et utiliser tout le wolfram contenu dans ce minerai. On mêle ce dernier en certaines proportions avec du carbonate de soude, et on calcine le tout dans un fourneau à reverbère, à sole de fonte; l'acide tungstique abandonne le fer, se porte sur la soude, et forme du *tungstate de soude* qui se dissout dans l'eau; on sépare par des lavages les oxydes de fer et de manganèse, et l'*étain* reste pur.

Tungstate de soude. — Le *Tungstate de soude*, retiré de sa dissolution, est livré au commerce et employé comme mordant dans la teinture, comme source de tungstène pour diffé-

rents alliages ; il sert de base à certaines couleurs employées dans la peinture ; enfin depuis peu on a reconnu qu'il possède la précieuse propriété de rendre les étoffes incombustibles. On propose de l'employer en mélange avec l'amidon qui sert à empeser les vêtements de femmes ; on évitera ainsi les terribles accidents qu'on a eu à déplorer depuis quelques années.

Plomb et Argent. — Les mines de *plomb* de l'Angleterre ont une certaine importance. La production de 1860 a été de 89,082 tonnes qui ont donné 63,523 tonnes de plomb et dont on a retiré environ 16,000 kilog. d'*argent*. La séparation de l'argent qui autrefois ne pouvait se faire que dans des cas assez rares, parce que l'argent retiré ne payait pas les frais d'extraction, se fait aujourd'hui pour tous les minerais argentifères par un procédé excessivement ingénieux. Il est basé sur ce fait que le plomb cristallise à une température supérieure à celle à laquelle l'argent se solidifie. On parvient ainsi à séparer les deux métaux. Le métal maintenu en fusion dans des chaudières en fonte est refroidi lentement ; un ouvrier agite pendant ce temps la masse avec un râble en fer, retirant les parties solides à mesure qu'elles se forment ; c'est du plomb à peu près pur. Au bout d'un certain temps le plomb qui reste est excessivement riche en argent, on le soumet alors à la coupellation.

Autrefois on ne pouvait retirer l'argent que du plomb qui en contenait au moins 60 grammes par 100 kilog. Aujourd'hui on retire tout l'argent de celui qui en contient seulement 9 à 10 grammes par 100 kilogrammes. Encore un progrès de la chimie !

Bronze d'aluminium. — Nous ne pouvons quitter cette exposition de la métallurgie sans dire quelques mots de la montre de MM. Bell Brothers, de Newcastle, qui contient de magnifiques objets en *aluminium*. Nous ne parlerons pas de ce métal, bien connu aujourd'hui, mais nous désirons appeler l'attention sur un alliage d'aluminium et de cuivre auquel on a donné le nom de *bronze d'aluminium*, et qui présente un grand intérêt. Ce métal lorsqu'il est bruni ressemble beaucoup à l'or ; il se coule

comme le bronze et possède, dit-on, la malléabilité et la ténacité du fer. Cet alliage est une précieuse acquisition.

Croplites et Pseudo-Croplites. — Nous croyons devoir noter en passant une exposition de *croplites* et de *pseudo-croplites*, qui fournissent aujourd'hui des quantités considérables de phosphate de chaux à l'agriculture.

On rencontre ces produits dans deux formations. Les uns sont dans les terrains tertiaires qui reposent sur l'argile de Londres. Ils se présentent sous forme de petits cailloux roulés, à surface douce et polie, provenant de débris d'ossements et de têts de crustacés. Après la trituration et le lavage, on y rencontre 56 p. 0/0 de phosphates, que l'on transforme en biphosphate de chaux par l'action de l'acide sulfurique. Les seconds se trouvent dans le grès vert supérieur, leur surface est plus rude au toucher, on y reconnaît des dents de poissons, des vertèbres, etc. Ils donnent environ 60 pour 0/0 de phosphates ; on les préfère aux coprolites des terrains supérieurs.

L'exposition anglaise des Produits chimiques est excessivement remarquable. C'est peut-être ici que l'on rencontre les plus grands progrès qui aient été faits dans l'industrie depuis la première exposition internationale, et même depuis celle de 1853.

Parmi les produits dérivés du sel marin, nous avons remarqué des variétés de soude qui n'existent pas sur nos marchés ; ce sont des *soudes caustiques* solides, contenant de 70 à 75 p. 0/0 de soude pure, des *carbonates de soude*, à 48 et 52 p. 0/0 de soude, d'une blancheur remarquable, exempts de soude caustique aussi bien que de sulfures et de sulfites.

Les prix de ces produits sont excessivement bas par rapport à ceux que nous payons ; environ moitié de ces derniers. Cela tient à l'impôt intérieur sur le sel marin dont dérivent ces produits, impôt fort élevé chez nous et qui n'existe pas en Angleterre. L'histoire de la fabrication de la soude artificielle, dans ce dernier pays, donne un exemple bien frappant de l'effet désas-

treux de ces restrictions fiscales sur le développement de l'Industrie. La fabrication de la soude par le procédé de Leblanc, invention toute française, fut rendue publique en 1797. Chose remarquable, cette industrie n'a pris naissance en Angleterre qu'en 1823 ! Cela vient de ce que le sel marin était soumis dans ce pays à un droit de 75 fr. les 100 kilogs, qui n'a été aboli qu'en cette même année de 1823. Depuis cette époque la fabrication de la soude a pris chez nos voisins un développement vraiment prodigieux.

Paraffine et huile de Paraffine. — Notre attention a été fortement attirée par deux substances précieuses qui commencent à se répandre en Angleterre : la *Paraffine* et l'*huile de Paraffine*. Ces produits, exposés par J. Young de Bathgate, sont, selon son assertion, entièrement retirés du goudron de houille. La paraffine sert à faire des bougies transparentes, blanches et teintées de diverses couleurs, supérieures sous tous les rapports à celles de stéarine et de cire. L'huile donne une magnifique lumière et n'offre aucun danger lorsqu'elle est pure et véritable. Ces produits se retirent aussi de certains schistes et de ces puits d'huile minérale qu'on exploite aujourd'hui en Amérique sur une si grande échelle. Cette nouvelle découverte de la chimie promet des avantages incalculables.

Aniline. — Nous ne pouvons quitter les produits de la houille sans parler de l'*aniline* et de ses dérivés, ces merveilleuses couleurs retirées récemment de la benzine. Tout le monde connaît ces violets de toute nuance, d'une solidité remarquable. C'est un des plus beaux triomphes de la chimie moderne.

La *Naphtaline* qui se retire aussi du goudron de houille, et qui a été jusqu'alors sans emploi, promet de fournir un jour son contingent à cette belle série de couleurs.

Nous nous sommes arrêtés sur ces divers produits, parce qu'ils font comprendre quelle mine inépuisable de richesses l'Angleterre possède dans cette roche noire qui traverse son sol dans tous les sens, et qui forme comme les veines de ce puissant colosse.

Campticon. — Mentionnons encore deux nouveaux produits qui promettent de remplacer, dans beaucoup d'applications, la gutta-percha, et le caoutchouc dont la production pourra bien s'épuiser un jour. — Le *Campticon*, ou huile consolidée, et la *Parksine*. Le premier, obtenu par l'oxidation de l'huile de lin, est amené à un état tout à fait semblable à celui du caoutchouc; on l'emploie pour rendre les tissus imperméables, et pour remplacer le bois, la corne, l'ivoire, le marbre même dont il peut imiter l'aspect. On en fait des vernis extrêmement utiles.

Parksine. — La *Parksine* est formée, dit-on, par la combinaison d'une huile avec le chlorure de soufre et le collodion; elle remplace le caoutchouc et la gutta-percha; mais elle est beaucoup plus dure, et on peut l'obtenir transparente. Elle est plus dure que l'écaille et la corne, et peut se mouler facilement, ce qui la rend supérieure à ces deux substances. Enfin, son emploi paraît sans limites; ajoutons que son prix de revient est excessivement minime.

IV

Classe ouvrière en Angleterre. — Lorsque l'on considère ces merveilles de l'Industrie, merveilles qui ne peuvent se produire que dans ces immenses ateliers répandus maintenant sur toute la surface du monde civilisé, on ne peut se défendre d'une pensée pénible. Quelle est la condition de la classe ouvrière parquée ainsi dans ces grandes usines? Quelle est l'influence morale de ce travail en commun de l'atelier, qui tend à remplacer forcément le travail en famille? Cette pensée inquiète beaucoup de personnes, et nous avouons qu'elle nous a toujours péniblement préoccupé. Nous ne pouvons nous cacher que dans ces agglomérations d'ouvriers des deux sexes il y a de grandes causes de démoralisation : l'expérience le prouve assez. Est-ce à dire que l'Industrie, dans ses conditions actuelles, doit devenir une cause de dissolution pour la société et une malédiction pour l'homme?

En étudiant cette question en Angleterre, nous avons cru reconnaître que cet état de choses, qui offre de si graves inconvénients, porte cependant en lui-même de puissants moyens de moralisation et d'éducation pour la classe ouvrière. Ces moyens, encore peu connus en France, fonctionnent chez nos voisins avec un succès lent, mais remarquable.

Nous avons pu reconnaître, dans un intervalle de vingt ans, un progrès très-sensible dans les habitudes de la classe ouvrière, en Ecosse principalement. Ces progrès sont dus surtout, il faut le proclamer, à l'initiative des chefs d'établissements qui ont fait de louables efforts pour développer ces principes de civilisation.

Le moyen le plus généralement répandu, ce sont les associations de secours mutuels. Ces sociétés sont autrement entendues que dans notre pays ; elles s'établissent librement, existent à l'infini, se créent ordinairement par l'initiative des ouvriers eux-mêmes, se gèrent et se dirigent sans concours étranger. Quelquefois les cotisations sont retenues, centralisées par le patron lui-même. Le plus souvent, ces Sociétés se forment dans une localité, et s'y organisent parmi les ouvriers, sans distinction de nature d'industrie.

Nous allons donner quelques extraits des règlements d'une fabrique où le patron retient les cotisations des ouvriers.

.
« ART. 26. — Il sera retenu 20 c. par semaine aux hommes
« et 10 c. aux femmes et aux enfants, pour former un fonds
« destiné à payer les frais de médecin, et à secourir les ouvriers
« en cas de maladie.

« ART. 27. — Le fonds de secours devra atteindre le chiffre
« de 250 fr. Lorsque ce chiffre sera dépassé, le surplus sera
« partagé également entre les ouvriers, à la fin de l'année. Si
« dans un moment quelconque le fonds de réserve tombe au-
« dessous de 125 fr., la cotisation sera augmentée jusqu'à ce
« que cette réserve atteigne le chiffre de 250 fr.

« ART. 28. — Le fonds de réserve reste entre les mains du

« chef de l'établissement. Un commis rendra compte de l'état
« de la caisse et de l'emploi des fonds, toutes les fois que les
« ouvriers le demanderont.

« ART. 29. — On ne donnera aucun secours pendant la pre-
« mière semaine de maladie, excepté en cas d'accident. Aucun
« ouvrier n'aura droit à un secours qu'après avoir été employé
« deux mois dans l'établissement.

« ART. 30. — Une réunion générale des ouvriers aura lieu
« toutes les fois qu'il devra être donné des secours ; la somme
« sera fixée par la majorité.

« ART. 31. — Les femmes d'ouvriers et leurs enfants, hors
« d'état de travailler, auront droit au secours du médecin.
« Tous les membres de la famille pouvant travailler, et n'étant
« pas employés dans l'établissement, ne peuvent obtenir de
« secours sur le fonds de réserve.

« ART. 32. — En cas de mort, une réunion générale des
« ouvriers fixera la somme à accorder pour frais de sépul-
« ture.

« ART. 33. — Les ouvriers qui quitteront l'établissement
« perdront tous leurs droits sur les fonds de secours. »

.

Nous dirons en passant que les articles du règlement qui
précèdent ceux que nous venons de donner, et qui ont rapport
à la police de l'établissement, sont d'une sévérité et d'une rigueur
dont nous n'avons aucune idée dans notre pays.

Ce mode d'organisation de secours mutuels est le plus simple
et celui qui fonctionne avec le moins d'embarras, mais il n'est
pas généralement suivi, parce que les ouvriers changent souvent
d'atelier ou même d'industrie, et alors toutes leurs avances sont
perdues ; aussi les Sociétés particulières ont-elles plus de faveur.
Chaque centre de population en a souvent plusieurs, et les ou-
vriers eux-mêmes s'abonnent ordinairement à deux ou trois,
pour avoir un secours plus considérable en cas de maladie. Le
fonctionnement de ces Sociétés est bien différent ; les ouvriers
les organisent et les gèrent eux-mêmes. La cotisation est plus

considérable. Ainsi, par exemple, dans une localité des environs de Dundee, contenant 3,000 âmes environ, il y a trois Sociétés de secours mutuels. Chaque ouvrier paie une cotisation de 1 fr. 30 par semaine, et en cas de maladie reçoit environ 10 fr. par semaine également ; ainsi celui qui s'abonne à trois Sociétés recevra 30 francs. Mais si la maladie se prolonge, la quotité des secours diminue. Cet abonnement assez élevé produit un fonds de secours considérable, dont le surplus est partagé tous les ans entre les sociétaires. On choisit ordinairement, pour faire ce partage, l'époque du paiement des loyers, et la somme qui revient à chacun concourt à payer cette dépense. Enfin, nous avons vu certains établissements où les ouvriers employaient une partie de leurs fonds de réserve à un abonnement dans l'hôpital de la ville, où ils avaient alors droit à un ou deux lits dans les cas très-graves.

Il est facile de comprendre que cette organisation de secours mutuels, à laquelle tous les ouvriers participent et où tous jouent un rôle, soit un moyen puissant et général de moralisation.

Nous avons constaté aussi avec plaisir, dans plusieurs établissements, les effets admirables d'une institution que les chefs d'industrie favorisent sur beaucoup de points, ce sont les écoles du dimanche, pour les enfants des ouvriers. Tous les dimanches dans la soirée, des instructions ont lieu, ordinairement dans une des salles de l'usine, pour les enfants des ouvriers de l'établissement, et même quelquefois pour tous les autres qui veulent s'y rendre ; et là, des conférences sur l'Evangile du jour et sur différents points de la religion sont faites aux enfants, par les contre-mâîtres ou même par de simples ouvriers ; nous avons été surpris plus d'une fois de voir des hommes qui, la veille, nous paraissaient dans l'atelier de simples manœuvres, faire des instructions claires, éloquentes même, aux enfants, parler pendant un temps considérable, les interroger avec intelligence et même faire des prières *ex tempore* qui ne manquaient pas de beauté. Un pareil spectacle suggère une réflexion bien con-

solante ; c'est qu'il est impossible qu'un homme qui a rempli de pareilles fonctions devant ces enfants, ces jeunes filles, ces jeunes gens, il est impossible, disons-nous, qu'un homme qui s'est ainsi élevé à leurs yeux, puisse se présenter devant eux dans un état d'ivresse, ou leur donner un mauvais exemple quelconque ; et, en effet, il en est ainsi. Dans les établissements où cette institution est organisée de la sorte, les mœurs des ouvriers sont irréprochables ; un homme qui aurait le malheur de s'enivrer n'oserait plus se présenter devant ses compagnons.

Nous signalerons encore une autre tendance qui a contribué singulièrement au bien-être et à la moralisation des ouvriers dans ce pays ; c'est la réduction des heures du travail. Il y a 20 ans, les ouvriers travaillaient partout 72 heures par semaine, comme en France ; un mouvement s'est produit par toute la Grande-Bretagne qui a fait réduire les heures à 60 par semaine. Cette modification a eu d'excellents résultats. Il est constaté, et cela ne fait de doute pour personne, que le produit du travail de l'ouvrier est au moins le même, malgré une réduction d'un sixième dans le temps donné. En Ecosse, ce mouvement ne s'est pas arrêté là. Partant de ce principe que l'ouvrier doit consacrer tout le dimanche à ses devoirs religieux, et qu'il lui faut dans la semaine un jour de liberté pour chercher quelque distraction, à la maîtresse de maison pour mettre son ménage en ordre, on est arrivé à laisser à l'ouvrier la moitié de la journée du samedi ; à deux heures, il quitte l'atelier pour ne plus y rentrer. Les heures de travail se trouvent ainsi réduites à 56 par semaine. Tous les patrons que nous avons consultés à ce sujet sont unanimes pour reconnaître que la quantité de travail produite n'en a été nullement diminuée.

Nous avons été agréablement impressionné par ces améliorations accomplies depuis vingt ans dans la condition de la classe ouvrière en Angleterre. Cette satisfaction était d'autant plus grande, que nous y voyons la preuve que cette triste nécessité de l'agglomération des travailleurs dans l'atelier n'est pas

nne cause inévitable de démoralisation, mais qu'elle contient au contraire des moyens puissants d'une tendance tout opposée, si nous savons les faire valoir et les utiliser. Cela sera difficile en France, nous le savons, et ne pourra se faire que très-lentement; mais il n'en est pas moins consolant de savoir que ces moyens existent. Nous avons de plus en France une institution que les Anglais nous envient et que leur esprit pratique a su apprécier, ce sont les Conseils de Prudhommes, qui, faisant de l'ouvrier un magistrat, le relèvent singulièrement à ses propres yeux. Mais il est encore un moyen, d'une application plus générale, qui n'attire pas assez l'attention, c'est l'exemple. Qui doute aujourd'hui que les classes inférieures prennent modèle en tout sur les classes élevées? elles ont les yeux tournés vers ces dernières et puisqu'elles en savent imiter tous les mauvais exemples, ce n'est qu'en faisant disparaître ces mauvais exemples que la moralisation de cette classe intéressante pourra se faire. Si vous reprochez à ces malheureux ouvriers de passer une partie de leurs journées au cabaret, de rechercher des liaisons irrégulières, aux femmes de dépenser en toilette une partie de leur salaire, mettez donc la main sur la conscience, et demandez-vous si vous n'êtes pas un peu coupables de tout cela, par l'exemple que vous avez donné. Que les classes élevées se le rappellent, elles ne sont pas seules à souffrir de leurs folies; d'autres y puisent un exemple pestilentiel, et ces folies, dont elles se croient seules les victimes, leur infligent une responsabilité bien grande, dont il leur sera demandé compte un jour.

Arrivé au terme de notre travail, nous croyons devoir remercier les industriels qui ont si dignement représenté notre département à ce grand concours. Les Chanvres, les Filés et les Toiles de notre pays ont attiré l'attention de toutes les personnes aptes à juger de ces choses, et qui ont pu les découvrir dans l'ombre où elles étaient cachées. Le Bélier de M. Bollée était certainement une des machines hydrauliques les plus remarquables de l'Annexe. Les pierres meulières de Vilaines-la-Gonais n'avaient de similaires que parmi les produits fran-

çais. Nous devons enfin signaler la belle collection des produits de notre département, envoyée par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, et qui était une des plus complètes. Nous ne saurions trop remercier celui de ses membres qui a bien voulu entreprendre la tâche de réunir cette collection et qui l'a menée à si bonne fin. Nous devons ajouter enfin qu'il est regrettable que plusieurs industries importantes aient cru devoir s'abstenir.

Rappelons aussi que la Commission impériale n'avait d'abord admis que deux exposants de la Sarthe ; grâce aux démarches bienveillantes de M. de Hennezel, et à l'empressement de M. Leplay de se rendre aux désirs du jury d'admission, cinq exposants ont été admis. Nous sommes heureux de pouvoir reconnaître ici ces nouveaux services rendus à notre pays par M. de Hennezel, qui à Paris et à Londres a pris en main les intérêts de nos exposants avec toute la sollicitude d'un ami dévoué.

Juillet 1862.

M. VÉTILLART.

SAINT VICTEUR DU MANS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE

Par A. VOISIN

ANCIEN CURÉ, MEMBRE CORRESPONDANT.

Les Actes de nos évêques attribuent à S. Julien la fondation du prieuré-cure de Saint-Victeur du Mans : *D. Julianus fecit unam ecclesiam ultra fluvium Sartae, in honore SS. Apostolorum, etc. (Anal. III, 59.)*. L'église, dédiée d'abord aux SS. apôtres, fut enrichie par les nobles et les principaux du pays; érigée en titre de paroisse, elle eut pour curé Zacharie; autrement, pour abbé, car elle était desservie par un collège de différents ministres, qui demeuraient dans ce prieuré-conventuel, et s'appliquaient au service divin, à la célébration des offices ecclésiastiques.

Tel est le récit historique, antérieur assurément, d'après Mabillon, au commencement du IX^e siècle, et très-admissible aujourd'hui même. Les titres de fondation de S.-Victeur pouvaient alors être conservés tout aussi bien ou même mieux que les autres postérieurs, restés dans nos mains depuis cette dernière époque. Filesac a traité spécialement de l'origine des paroisses, et prouvé qu'elles remontent ainsi jusqu'à l'établissement du Christianisme. Ces premières paroisses, on ne peut le nier, étaient desservies généralement par un collège de

ministres sacrés, menant la vie cénobitique, sous la conduite d'un prévôt ou prieur, qualifié du titre d'abbé, sous la discipline monastique. C'est ainsi que le collège de chanoines de Saint-Pierre-la-Cour eut longtemps son abbé, sans avoir une abbaye véritable.

Les Actes ajoutent que notre prieuré-conventuel, en vertu d'un testament, selon toutes les formalités légales, fut mis sous la dépendance directe de la Cathédrale, à perpétuité; ce que démontrent, en effet, les plus anciens titres, conservés dans la bibliothèque du Mans. Ils s'accordent à répéter que cette tenure est en censive (*censé*) de la cathédrale, et le cens, imposé d'abord, était de fournir un repas honnête à tous les pauvres de l'hôtel-Dieu (des Ardents), à tous les clercs de la cité (*les chanoines de la Cathédrale?*); le jour de la Purification, de S. Pierre et de l'Assomption. Personne, au reste, ne doit ignorer que, sous l'administration des Romains, les censiers ou terriers, mentionnés au Digeste, étaient transcrits avec soin, et que chaque tenancier devait souvent reproduire le bref des taxes et services de son usufruit. Louis-le-Débonnaire lui-même déclare irrécusable l'autorité des Actes que nous citons. (*V. Polypitique d'Irminon*, 19.)

Après la conquête des Francs, on sait quelle extension nouvelle prirent partout les collégiales, transformées en abbayes monastiques. Les Actes de nos évêques assurent donc que S. Innocens *améliora, rehaussa, décora noblement l'église des Apôtres; construisit une abside neuve*; y plaça les tombeaux de S. Victeur, de S. Victorius, son fils, et près d'eux prépara lui-même le lieu de son repos. Il multiplia les troupes de moines, qui depuis longtemps étaient florissantes dans ce monastère, et s'appliqua merveilleusement à construire les cloîtres, les édifices, les hôpitaux pour les pauvres, les hôtelleries pour les pèlerins, les voyageurs. Il pourvut avec grand soin et charité aux choses nécessaires à ces derniers; établit la vie cénobitique conformément aux règles monastiques, et termina son œuvre.

S. Domnole déclare ensuite qu'il a fait venir l'évêque d'Angers, son confrère, pour visiter la sainte église de son propre patron, S. Victeur, et célébrer sa fête. Au prieuré de S.-Julien-du-Pré, le même saint réunissait alors environ cinquante moines, et plus tard, dans son testament, S. Bertran a soin de dire : Vous donnerez à la basilique de S. Victurius, mon patron spécial vingt sous d'or; à la basilique de S. Julien, évêque, un cheval ou cinq sous d'or. Ce qui porte à croire qu'alors le prieuré de S.-Victeur était quatre fois plus important que celui du Pré. S. Hadoïn n'oublie pas non plus dans son testament *la basilique de S. Victurius*, où, dit-il, son corps repose, où lui-même souhaite également d'avoir sa sépulture. Plus tard, le chorévêque Berthode *est enseveli dans l'église des SS. Apôtres, où repose le corps de S. Victurius*

Charlemagne, l'an 802, met le plus grand soin à se faire présenter les censiers; il atteste que le *monastère où repose le corps de S. Victurius*, dépend toujours de la cathédrale, de même que le *monasterium* de S. Julien du Pré. Le même acte est répété par Louis-le-Pieux, l'an 832; mais on sait que, moins d'un siècle après, Rollon livra le Mans aux flammes, et les faubourgs d'outre-Sarthe avant tout, sans doute. On assure que ses guerriers se partagèrent notre territoire conquis, et c'est ainsi, par exemple, que les ancêtres de Riboulle-Normand ususpèrent tout le fief vicomtal (*vicus*) de Saint-Pierre-la Cour. Le prieuré-conventuel de Saint-Victeur se trouva dans le fief de Dreux-le-Breton, de la Suze, autrement la Bretonnière, et celui-ci, mourant, prescrivit à son fils Renaud, de la Suze, d'en céder l'usufruit à l'abbaye de S. Michel, qui demandait au Mans un tel prieuré. Nous conservons à la bibliothèque publique la copie de la donation de Renaud et la plus grande partie du censier original de Saint-Victeur; ce sont des pièces très-précieuses pour notre histoire locale.

Telle est en abrégé celle de notre monastère, fondé dès le temps de S. Julien; supprimé l'an 1792, et détruit presque en entier depuis peu de mois. Avant qu'il disparaisse entièrement,

nous lui devons au moins cette marque de souvenir et le dernier adieu. La plus ancienne Vie de S. Julien affirme qu'il fut fondé dans le *cimetière des chrétiens*, et l'on vient, en effet, de s'assurer qu'entre les deux ponts le sol est jonché de cadavres; même à deux mètres de profondeur sur la place du Pré, dans un gravier, qui ne paraissait avoir jamais été remué, nous avons recueilli des poteries fines des Romains, jetées souvent dans les plus vieilles sépultures. Dans l'église de Saint-Victeur et les cloîtres on vient de découvrir une cinquantaine de tombeaux en pierre, presque tous vides, presque tous sans couvercle, et leur forme est assurément la plus ancienne que nous ayons rencontrée jusqu'à ce jour auprès du Mans. On peut en juger par celui qui se trouve maintenant à l'hôtel-de-ville, et que nous avons vu sortir du sol, en tête de l'ancienne nef. Un autre, retiré du cloître, au nord, est de la plus grande dimension; il était rempli d'un squelette non moins grand; un autre avait son couvercle, etc. La pierre était de tuffeau, de calcaire du pays, et principalement de calcaire de Doué.

Nous avons été justement surpris de ne rencontrer ni vases, ni monnaies, ni traces d'inscriptions funéraires; on a recueilli seulement un bronze du plus petit module, et qui serait à l'effigie de Constantin. Au Mans, les lieux de sépultures sont peu connus, et notre cimetière des premiers chrétiens garde évidemment un silence des plus profonds. Ainsi naguère se montrait le cimetière chrétien de Saint-Germain de Martigny; néanmoins chaque squelette tenait sur sa poitrine le stylet de l'écrivain. En même temps que l'on fouillait à Saint-Victeur, on pratiquait quelques sondages autour du tombeau de S. Julien, dans l'Eglise du Pré; mais on était forcé de reconnaître que là ne se trouve aucun sarcophage antique. et que l'église des Apôtres servit spécialement de nécropole pendant plusieurs siècles. Dans la crypte dédiée par S. Innocens à S. Victeur, le père et le fils, on espérait découvrir quelques traces des tombeaux de ces évêques et de Sainte-Ouine, autrement Eugénie. Audonère, à notre avis; mais on reconnut seulement les restes d'un

atelier de teinturier. Les Gestes de S. Aldrik rapportent que cet évêque transféra dans la cathédrale les corps des saints, inhumés au sein de plusieurs églises en dehors des remparts, et spécialement ceux de ses premiers prédécesseurs ; leur sépulture a Saint-Victeur est attestée à chaque page des Actes. On devrait donc être assez peu surpris de voir que les sarcophages restent vides, en effet, et même à l'intérieur, en tête de la nef. Celui de l'hôtel-de-ville, par exemple, ne renfermait-il, avant S. Aldrik, un des premiers successeurs de S. Julien ?

Au reste, les plus vieilles murailles de l'église cachaient dans leur sein une énorme quantité de fragments de ces premiers sarcophages, et tout annonce que depuis longtemps cette nécropole fut entièrement bouleversée. Souvent nos compatriotes oublient ainsi le respect aux cendres de leurs pères, et bientôt sur les quais ils fouleront aux pieds avec dédain celles de nos saints, que l'on y entasse. Quant à l'église elle-même, fondée par S. Julien, S. Aldrik atteste qu'il y a mille ans elle était presque abandonnée ; les religieux manquaient pour y chanter l'office canonial, entretenir les lampes, y célébrer un culte convenable. Les ravages des Normands, nous l'avons dit, accélérèrent surtout l'œuvre de la destruction. Au commencement du ^{xiii}^e siècle, nous voyons s'élever tout à côté de Saint-Victeur l'église paroissiale de Saint-Jean de la Chévrerie ; au milieu du ^{xvi}^e, la première reçoit une restauration du meilleur goût ; depuis l'année 1792, ces deux édifices ont servi d'atelier, de magasin ; maintenant ils s'effacent jusqu'aux fondements dans une fabrique de toiles :

La nef de Saint-Victeur, autrement l'église des Apôtres reposait sur le sable de la rivière, qui longtemps même dut en baigner les murs. Elle formait un parallélogramme de 11 m. en dehors, orienté de l'est à l'ouest. Les murs des substructions présentent trois rangs de briques gallo-romaines, un mortier ordinaire, épais de 4 centimètres, autant que la brique ; sur un mètre de largeur, un demi-mètre de hauteur. Au-dessus s'élevait une muraille de 5 mètres, épaisse seulement de 65 centi-

mètres, et longue de 33 mètres, au nord. Elle présentait un petit appareil régulier, en dedans, en dehors, sans cordons de briques, un mortier ordinaire, des joints avec mélange d'un assez gros gravier, et dans l'ensemble un aspect de la plus belle ruine antique qui jamais se puisse voir. Les substructions de la muraille méridionale paraissent s'arrêter, au contraire, à la façade de l'église du xvi^e siècle, et dont les dimensions auraient été 13 mètres 60 sur 6 mètres 60, en dedans, sans compter l'abside de 4 mètres. Au-devant de cette abside, en tête de la nef et jusqu'à 3 mètres environ, l'on rencontre un mur de substruction, large de 1 mètre 60, élevé de 50 centimètres, composé de trois rangs de briques gallo-romaines et de trois rangs de cubes de roussart, fortement léchés par le feu. Ce mur fut enduit à l'intérieur de l'église et peint en rouge d'ocre ; au-dessus régnait dans toute l'église une aire de ciment de briques, d'un bel effet, et derrière ce mur étaient rangées les piles de pavés d'une sorte d'hypocauste.

Tels sont les faits qu'il nous est permis de constater : l'église des Apôtres a d'abord été construite à la manière des Gallo-Romains et dans le style de nos murs de la cité : rangs de trois briques superposées, petit appareil régulier et pierres perdues à l'intérieur dans un mortier ordinaire ; enduit, peint en rouge d'ocre ; aire de ciment, posée sur le sable naturel. Ce premier édifice a été détruit jusqu'à la hauteur de 50 centimètres seulement, et les débris de mortier, de tuiles à rebords, sont restés en dehors du mur méridional. L'aire du second, en ciment, posée sur les ruines du premier, releva le pavage de 50 centimètres environ, et le petit appareil, augmenté des fragments de sarcophages, etc., releva des murailles de 3 mètres. Le troisième édifice, au milieu du xvi^e siècle, en conservant la même largeur et les murs latéraux, nous paraît avoir diminué la moitié de la longueur. C'est ainsi que se vérifiait, à notre avis, cette attestation de notre histoire locale : l'église des Apôtres, prieuré-cure et collégiale pendant l'ère gallo-romaine, au temps où s'élevèrent nos murs de la cité, fut exhaussée, richement décorée

par S. Innocens, sous les fils de Clovis. Le monastère fut agrandi considérablement, et subsistait au temps de Louis-le-Débonnaire. Il est resté depuis un simple prieuré de Saint-Michel-en-Mer.

Conformément aux règles du concile de Latran, les moines de Saint-Victor ont élevé près de leur église celle de la paroisse Saint-Jean de la Chévrerie. Cette dernière était construite en pierres de grès blanc, sur les fossés du bourg, en grande partie. Au chevet, le massif, épais de 5 mètres, descendait profondément dans la rivière, pour soutenir l'angle méridional, et dès le temps de Geoffroi-Martel on voit que ces fossés furent en partie comblés pour agrandir le monastère. Enfin, le monastère de Saint-Victor nous paraît digne d'un grand intérêt au point de vue de l'archéologie et de notre histoire locale. Les substructions de l'ère gallo-romaine, les plus anciennes que nous connaissions, les murailles d'appareil mérovingien, les plus belles que nous ayons jamais vues, conservées sous verre, pour ainsi dire; les grandioses sculptures de la renaissance, si dignes d'être reproduites de nos jours même. La variété des styles dans les constructions; la haute importance des pièces historiques, fidèlement conservées; les souvenirs de la première et de la plus sainte nécropole du Mans, tout semblait nous faire un devoir de signaler à l'attention publique le vétéran sacré de nos monuments, qui périt à jamais.

Ici, nous serions tenté de répéter les paroles de M. Michelet (*Hist. de Fr.*) : Insensés, qui croyez que ces pierres sont des pierres, et qui n'y sentez plus circuler la sève et la vie, etc. La société pour la conservation des monuments pouvait-elle désirer un plus digne gardien des débris de nos plus vieux âges; l'esprit religieux ne pouvait-il se ranimer à ce sanctuaire, où les pèlerins venaient en foule, même au moment de la révolution du dernier siècle? Qu'importe, le dieu du commerce a parlé; notre ville a perdu son monument le plus ancien, et nous aurons à la place quelques mètres de quai, trop chèrement achetés. Ce que nous avons pu faire était de réunir, à

l'appui de ce mémoire, les plus importants débris, comme *specimen*, et les plans, que nous devons à l'obligeance de M. l'architecte-voyer, et à celle de M. Gombert, architecte.

Le Mans, 21 juillet 1862.

A. VOISIN,

Ancien curé, membre correspondant.

RECTIFICATION

EN FAVEUR DE LA FLORE DU MAINE.

Je lis toujours avec empressement et profit les Mémoires et le Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie. La savante Compagnie qui publie ces deux recueils est, sans contredit l'une de celles qui font le plus d'honneur aux études d'histoire naturelle en province. Aussi, plus est grande l'autorité qui s'attache à ses œuvres, plus il importe de signaler les méprises qui peuvent s'y glisser, comme elles se glissent fatalement dans toutes les œuvres humaines, et d'empêcher, par ce moyen, la propagation d'une erreur. Si le mot est quelque peu sévère, il l'est moins pour le naturaliste que pour les autres gens d'étude, par la raison que celui-là rencontre plus fréquemment la chose sur son chemin et que l'expression elle-même, quand elle le concerne, lui est toujours adressée avec courtoisie et dans un but d'utilité générale. Voici le fait :

On trouve dans le *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie*, VI^e volume, page 23 et suiv. : « Les examens que la
« Faculté des Sciences fait chaque année à La Flèche pour
« les élèves du Prytanée, nous ayant laissé un jour de liberté,
« nous l'avons employé à étudier la flore des environs de cette
« ville, etc.

« Les coteaux crayeux, plantés de vignes pour la plupart, contiennent en abondance le *Medicago falcata* L. et le « *Rubia peregrina*, L., indiqué à tort dans la *Flore du Maine* « sous le nom de *Rubia tinctorum*. »

Le passage est bref, mais précis. S'il avait été écrit dans la Sarthe pour n'en pas sortir, il n'eût pas été nécessaire de justifier ici le savant auteur de la *Flore du Maine*. Sa réputation méritée est encore trop vivace parmi nous pour que personne, dans son pays, eût consenti à lui reconnaître un pareil tort. C'est donc aux étrangers, aux naturalistes qui n'ont pas eu de rapports personnels avec notre compatriote, que s'adresse cette rectification, dictée par la justice, tout autant que par une susceptibilité légitime en faveur d'uncollègue.

Non, M. Desportes n'a pas eu le tort qu'on lui suppose, il n'a jamais confondu avec le *Rubia tinctorum*, qu'il cultivait dans son jardin, le *Rubia peregrina*, si connu sur toute la surface du département de la Sarthe et notamment dans l'arrondissement de La Flèche. Ces deux plantes sont indiquées l'une et l'autre dans la *Flore du Maine* : la première comme *originnaire de la France méridionale*, naturalisée sur quelques points rares, dans le voisinage d'habitations, station qu'affectent les plantes échappées de jardin, et non répandue abondamment sur les coteaux crayeux de La Flèche ; — la seconde, comme spontanée dans un grand nombre de localités.

La *Flore du Maine* distingue les deux espèces par les caractères suivants : la première a les feuilles caduques, la seconde les feuilles persistantes ; la première a les lobes de la corolle calleux au sommet, la seconde a les lobes de la corolle amincis.

En face de citations aussi précises (1), il est évident que le tort reproché à M. Desportes n'existe pas et que c'est au contraire le botaniste voyageur qui s'est trompé en consultant avec trop de précipitation un auteur avec lequel il n'est pas familier, sur un pays où tout lui a semblé nouveau.

(1) Voyez *Flore du Maine*, page 113.

Je ferai suivre cette rectification de quelques détails qui pourront intéresser l'auteur du même article, relativement à deux plantes qu'il a trouvées aussi en abondance aux abords de la gare du Mans : le *Melilotus leucantha*, Kock, et le *Senecio pinnatifida*, Dc. En ce qui concerne la spontanéité de la première, il est prudent de se méfier de la station, parce qu'elle est entourée de jardins particuliers et voisine du petit jardin botanique fondé à l'Asile de la Sarthe par M. Desportes ; pour la seconde, il est à ma connaissance et à celle de ceux qui herborisaient alors, qu'elle a été semée, il y a une vingtaine d'années, dans toute la ville du Mans par M^{me} Cauvin, qui en avait récolté des graines pendant un voyage qu'elle fit en Bretagne à cette époque. Cette crucifère s'était parfaitement acclimatée, et nous la verrions encore dans la plupart de nos rues, si la police, qui fait ordinairement assez peu de cas de la botanique, ne l'avait impitoyablement fait sarceler, sans plus de façon que l'herbe la plus vulgaire. Aux abords de la gare, où elle peut vivre en paix, elle prospère et s'offre aux regards du naturaliste étranger, qui l'inscrit au nombre des plantes spontanées de la Sarthe. C'est ainsi qu'en nous faisant honneur, elle paie l'hospitalité que nous lui avons autrefois donnée.

Quant aux autres végétaux cités dans la même note, ce sont des habitants distingués de la Sarthe, avec lesquels nous avons toujours vécu en bonne intelligence et sur la réputation desquels nous n'avons pas le plus petit mot à dire.

Le Mans, ce 15 juillet 1863.

ED. GUÉRANGER.

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ.

OUVRAGES REÇUS DANS LE COURS DES ANNÉES 1861 ET 1862.

Des Sociétés correspondantes :

Mémoires de la Société impériale d'Emulation d'ABBEVILLE, 1857-1860; 1 vol. in-8°.

Séances publiques de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'AIX, années 1861 et 1862.

Mémoires de la même Académie, tome VIII, 1861, et tome IX, 1862 (1^{re} partie).

Bulletin des travaux de la Société impériale d'Agriculture d'ALGER, 5^e année, 1861, 2^e et 4^e trimestres. — 6^e année 1862, trimestres 1, 2 et 3.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 1861 (3^e et 4^e trimestres), — 1862 (1^{er} trimestre).

Annuaire administratif et historique de la Somme pour 1852 et 1853, publié par la même Société.

Exposition provinciale, AMIENS. 1860; br. in-12.

Mémoires de la même Société; 2^e série. Tome VIII. 1861; 1 vol. in-8°.

Annales de la Société d'Agriculture, Arts et Commerce de la Charente, à ANGOULÊME, tome XLII, 1860, n^{os} 3 et 4. — Tome XLIII, 1861. — Tome XLIV, 1862, n^{os} 1 et 2, vol. in-8°.

Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'ANGERS. Annales du comice horticole de MAINE-ET-LOIRE, 1861, trimestres 1 à 4 — 1862, 2^e trimestre.

Mémoires de la même Société, nouvelle période, tome 4, 1861; vol. in-8°.

Annales de la Société linnéenne du département de MAINE-ET-LOIRE, Angers, tome IV, 1^{er} fascule, 1860; vol. grand in-8°.

Mémoires de la Société académique de MAINE-ET-LOIRE, vol. 9 et 11; ANGERS, 1861 et 1862; vol. in-8°.

L'Ouest Agricole, Horticole et Industriel, sous la direction de M. L. Tavernier, ANGERS, 1^{re} année, 1862, n^{os} 2, 3, 4; feuilles in-12.

Mémoires de l'Académie d'ARRAS, vol. XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV, 1859-1862.

Documents concernant l'Artois, n° 3; ARRAS, 1860; vol. in-8°.

Bulletin agricole publié par la Société centrale d'Agriculture du Pas-de-Calais, à ARRAS, 1860, 3^e fascicule—id. 1861, 1^{er} et 2^e fascicules; br. in-8°.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à AUXERRE, vol. XIV, 3^e et 4^e trimestres.—XV, 3^e et 4^e trimestres, XVI, 1^{er} et 2^e trimestres, 1860-1862; vol. in-8°.

Bulletin de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne pour l'encouragement de l'agriculture; 5^e année, AUXERRE, 1861; vol. in-8°.

Mémoires de la Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts du département de l'OISE; vol. IV, 1^{re} 2^e et 3^e parties. Beauvais, 1859-1861; vol. in-8°.

Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de BÉZIERS; 2^e série, vol. 11, 1^{re} et 2^e livraisons; Béziers, 1860, in-8°. — Notice biographique... Supplément au bulletin archéologique, 3^e livraison, vol. 1. 2^e série, in-8°.

Compte rendu des séances publiques de la même Société, les 9 mai 1861 et 29 mai 1862, br. in-8°.

Société d'Horticulture et d'Arboriculture du DOUBS. V^e année, n° 5 et 6. BESANÇON, 1861; livraisons in-8°.

Actes de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de BORDEAUX; année 1860, trimestres 3 et 4; l'année 1861, et 1862, 1^{er} trimestre; vol. in-8°.

Annales de la Société d'Agriculture de la Gironde; années 1860, 1861, et l'année 1862, 1^{er} et 2^e trimestres. BORDEAUX; br. in-8°.

Bulletin de la Société d'Agriculture du CHER; vol. XII, n° 75, 76, 78; BOURGES, 1861; in-8°.

Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de BOULOGNE-SUR-MER; 1861, janvier à décembre; 1862, janvier à juin, in-8°.

Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de CAEN; années 1861 et 1862; vol. in-8°. — Prix Lessauvage : rapport sur le concours ouvert le 26 février 1858, in-8°.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie; 1^{re} et 2^e années; CAEN, 3^e année 1862, 1^{er} trimestre; vol. in-8°.

Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, 3^e série, vol. IV. CAEN, 1861; 1 vol. in-4°.

Bulletin de la Société linnéenne de Normandie. CAEN; vol. V et VI, 1859-1861; in-8°.

Mémoires de la Société linnéenne de Normandie. CAEN, vol. XII, 1860, 1861, CAEN; in-4°.

Bulletin mensuel de la Société d'Agriculture et de Commerce de CAEN; années 1860 et 1861; in-8°.

Bulletin de la Société centrale d'Horticulture de CAEN et du CALVADOS; 1857 à 1862; in-8°.

Société littéraire et scientifique de CASTRES (Tarn). Procès-verbaux des séances, 4^e année 1860, 1 vol. in-8°. — Séances générales publiques, janvier 1861 et juillet 1862; in-12.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de COLMAR; 2^e année, 1861. vol. in-8°.

Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie du CHALON-SUR-SAONE; vol. IV, 1860-1862, 1^{re} et 2^e parties. 2 vol. in-4°.

Bulletin de la Société d'Agriculture et d'horticulture de CHALON-SUR-SAONE; 1861, n^{os} 5 et 8; 1862, n^o 10, in-12.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne; CHALONS, 1860 et 1861; vol. in-8°.

Bulletin agricole du Puy-de-Dôme; CLERMONT-FERRAND, années 1861 (n^{os} 1, 2, 4, 5 à 10); 1862 (1 à 9 incl^{us}). — Concours départemental en 1862.

Société d'Agriculture de l'arrondissement de COMPIÈGNE : Enseignement agricole, par L. Gossin. — Id. Dans les pensions et les écoles primaires en 1861. — L'Agronome praticien. (Mémoire à l'Empereur, etc. 1860) et année 1862, n^{os} 21, 24, 25; in-8°.

Bulletin de la Société d'Agriculture et d'acclimatation des BASSES-ALPES; 2^e série, n^{os} 5 à 8; DIGNE, 1861.

Journal d'Agriculture de la CÔTE-D'OR, publié par la Société d'Agriculture et d'industrie; DIJON, 1861 et 1862, (n^{os} 1 à 10), in-8°.

Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de DIJON; 2^e série, tomes VIII et IX; vol. in-8°.

Mémoires de la Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts séant à DOUAI; 2^e série, vol. VI, 1859-1861; 1 vol. grand in-8°.

Séances du Comice agricole de l'arrondissement de DOUAI; 1861 (janvier à mars).

Mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'enseignement des sciences, des lettres et des arts; vol. VII et VIII; DUNKERQUE, 1860-1862, vol. grand in-8°.

Annales de la Société d'émulation du département des Vosges; vol. X, 2^e et 3^e cahiers; EPINAL, 1859, 1860, vol. grand in-8°.

Société industrielle d'ELBEUF. Bulletin des travaux, années 1859, 1860. vol. in-8°.

Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure; 3^e série, vol. VI. EVREUX, 1859, 1 vol. in-8°.

Le Sud-Est, journal agricole et horticole paraissant mensuellement sous le patronage des Sociétés d'Agriculture des arrondissements de Gre-

noble, de Vienne et de Saint-Marcelin, etc.; 7^e année, 1861, 1862; **GRENOBLE**, n^{os} 1, 4 à 23 incl^s.

Bulletin de la Société de Statistique, de Sciences naturelles et des Arts industriels du département de l'Isère; 2^e série, vol. IV, 3^e et 4^e livraisons, **GRENOBLE**, vol. in-8^o.

Bulletin de l'Académie Delphinale; 2^e série, vol. I, 1858-1860. — Documents inédits relatifs au Dauphiné, 1^{re} livraison. **GRENOBLE**, 1861, in-8^o.

Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses des 27^e et 28^e années, 1860, 1861; **HAVRE**. 1 vol. grand in-8^o.

Bulletin de la Société d'Horticulture de la Sarthe, années 1861, 1862.

Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce, au **PUY**; vol. XXI, XXII et XXIII.

Archives de l'Agriculture de nord de la France, à **LILLE**, 3^e série, vol. I et II, n^{os} mensuels. — Observations météorologiques pendant l'année 1860.

Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de **LILLE**. Séance solennelle du 22 décembre 1861.

Mémoires de la même Société, année 1861, 2^e série, vol. VIII.

L'Agriculteur du Centre. Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute Vienne, à **LI MOGES**; vol. III et IV, 1861, 1862, n^{os} mensuels.

Publications de la Société littéraire de **LYON**; 1^{er} vol. 1858-1860.

Annales de l'Académie de **Mâcon**. Tome IV, 1858-1860, 1^{re} et 2^e parties; tome V, 1861.

Revue horticole des Bouches-du-Rhône, à **MARSEILLE**; 1861, n^{os} 1 à 12; — 1862, (janvier à septembre), br. grand in-8^o.

Répertoire des travaux de la Société de Statistique de **MARSEILLE**; tome XXII, 1859, vol. in-8^o.

Union des Arts, à **MARSEILLE**. Exposé général, etc., br. in-12.

Bulletin de la Société de l'Industrie de la Mayenne, Agriculture, Manufactures, Sciences et Arts, à **LAVAL**, années 1851, 52 et 53; in-12.

Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de **MAYENNE**, fin de 1860, 1861 et 3 trimestres de 1862, feuilles in-8^o.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de **MEAUX**. Publication des 2^e semestre de 1860, — 4^e trimestre de 1861, — 1^{er} et 2^e de 1862.

Comices de la Ferté sous-Jouarre et de Chelles, en 1861 et 1862, br. in-8^o.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Industrie, Sciences et Arts du département de la Lozère, vol. XII, janvier, mars à décembre; vol XIII, janvier à octobre. **MENDRE**, 1861, 1862. — Table décennale. 1850-1859, in-8^o.

Mémoires de l'Académie impériale de METZ, 41^e et 42^e années, 1859-1861, 2 vol. in-8°.

Journal de la Société d'Horticulture du département de la Moselle, METZ, 1860, 2^e semestre; br. in-8°.

Compte rendu de la situation et des travaux de la Société d'Émulation de MONTBÉLIARD; séances des années 1859, 1860 et 1861; vol. in-8°.

Bulletin de la Société centrale d'Agriculture et des comices du département de l'HÉRAULT, à MONTPELLIER; fin de la 47^e année 1850, l'année 1861; 1862, janvier à juillet inclusivement; br. in-8°.

Le Bon Cultivateur. Recueil agronomique publié par la Société centrale d'Agriculture de NANCY; fin de 1850; 1861, nos 1 à 5, 11 et 12; 1862, nos 1 à 5; br. in-8°.

Mémoires de de l'Académie de Stanislas, NANCY; années 1860, 1861, 2 vol. in-8°.

Annales de la Société académique de NANTES et du département de la Loire-Inférieure, années 1860 et 1861; 2 vol. in-8°.

Almanach ou Annuaire de l'horticulteur nantais et des départements de l'Ouest, publié sous les auspices de la Société d'horticulture de NANTES. XI^e et XII^e années; br. in-12.

Société d'Agriculture du Gard. Comice agricole de l'arrondissement de NIMES, décembre 1860 et 1861; 2 br. in-8°.

Mémoires de l'Académie du Gard, NIMES, 1860 et 1861; 2 vol. in-8°.

Maître Jacques, journal populaire d'Agriculture, publié par les soins de la Société centrale d'agriculture de NIORT, année 1862; nos successifs.

Bulletins du Comice agricole de l'arrondissement d'ORLÉANS, nos 26, 27 et 28; br. in-8°.

Bulletins des séances de la Société impériale et centrale de France, PARIS; 2^e série, vol. XVI, 1861, nos 1-4 à 9; vol. XVII, br. in-8°.

Mémoires de la même Société; années 1855-1859, 8 vol. in-8°.

Journal de la Société de la morale chrétienne, tome XI; livraisons in-8°.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Rapport lu à la séance publique, 7 décembre 1860.

Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux; année 1861, nos 1, 6, 7, 9, 10, 12; année 1862, br. in-8°.

Les Beaux-Arts. Revue de l'art ancien et moderne; vol. V, PARIS, 1862 livraisons grand in-8°.

Bulletin de la Société académique d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de POITIERS; années 1860-1862, nos 60 à 71, livraisons in-8°.

Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Ardèche, PRIVAS, 1862, janvier, mars à juillet, septembre à décembre; livraisons in-8°.

Compte-rendu des travaux de la Société impériale d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres de la Loire et de SAINT-ETIENNE, pendant l'année 1861; mémoires, 1^{re} livraison, 1 feuille in-8°.

Bulletin du Comice agricole de l'arrondissement de SAINT-QUENTIN; vol. IX et X, 1860, 1861, 2 br. in-8°.

Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres et Agriculture, à SAINT-QUENTIN; 3^e série, vol. II et III, 1858-1861. — Id. Séance publique du 11 août 1861, in-8°.

Bulletin de la Société Archéologique de SENs; vol. VII, 1861, 1 vol. in-8°.

Nouveaux mémoires de la Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin, à STRASBOURG; vol. 1, 1861, 3^e fascicule; in-8°.

Journal de la Société d'Horticulture, à STRASBOURG; 1861, tome V, n^{os} 1 à 10, in-8°.

Journal d'Agriculture pratique et d'économie rurale pour le midi de la France, à TOULOUSE; 3^e série, tomes XII et XIII, 1861 et 1862, n^{os} mensuels, in-8°.

Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, à TOULOUSE; 5^e série, tome V. 1861, 1 vol. in-8°.

Mémoires de la Société d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube, à TROYES; 2^e série, tomes XI, 4^e trimestre, et tome XII, 1^{er} et 2^e semestres. — Organisation de la Société académique; in-8°.

Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts de l'arrondissement de VALENCIENNES. — Revue Agricole, Industrielle et Littéraire; 12^e année (fin); 13^e et 14^e années.

Mémoires de la Société d'Agriculture et des Arts du département de Seine-et-Oise, à VERSAILLES; 61^e année, 1861, 1 vol. in-8°.

Recueil Agronomique, Industriel et Scientifique publié par la Société d'Agriculture de la Haute-Saône, à VESOUL; tome IX, n^{os} 1, 2, 1860; in-8°.

Mémoires de la Commission d'Archéologie, à VESOUL; tomes II et III, 1861, 1862, 2 vol. in-8°.

Envois de l'Institution Smithsonienne :

Smithsonian Institution. . . Contributions smithsonniennes pour l'avancement des Sciences. WASHINGTON; vol. XII, 1860, 1 vol. grand in-4°.

Annual Report. . . Rapport annuel des régents de l'Institution Smithsonienne, présentant l'exposé des opérations, des dépenses et de l'état de l'Institution pour les années 1859 et 1860, WASHINGTON; 2 vol. reliés in-8°.

Smithsonian Miscellaneous... Collections diverses du *Smithsonian Institution*. WASHINGTON; 1862, 4 vol. in-8°.

Results... Résultats des observations météorologiques faites sous la direction du *Patent Office* des Etats-Unis et de l'Institution Smithsonian, depuis 1854 jusqu'à 1859 inclusivement; Rapport fait par le *Commissioner of patents* à la 1^{re} session du 36^e congrès; vol. I, WASHINGTON, 1861, in-4°.

Catalogue... des publications du *Smithsonian Institution*, jusqu'à juin 1862; br. in-8°.

14th and 15th Annual Reports... quatorzième et quinzième Rapports annuels du bureau d'agriculture de l'Etat d'Ohio, à Columbus, pour les années 1859 et 1860; 2 vol. reliés. grand in-8°.

Second Report... deuxième Rapport sur une reconnaissance géologique des districts centraux et méridionaux de l'Arkansas, faite pendant les années 1859 et 1860. par D. D. Owen. PHILADELPHIE, 1860; 1 vol. in-8°.

Patent Office... Rapport fait par le directeur du bureau des brevets d'invention pour l'année 1858. — *Agriculture*. — 1 vol. relié, avec planches, in-8°. — *Arts mécaniques*. — 3 vol. reliés, dont 1 vol. de planches; et pour 1859. — *Agriculture*. — 1 vol. relié. — *Arts mécaniques*. — 1 vol. de texte et 1 vol. de planches. WASHINGTON; in-8°.

Patent Laws... Lois concernant les brevets d'invention, in-8°.

Rules... Règles et direction pour les comptes-rendus du bureau des brevets d'invention (transmis par M. Vattemare).

Envoi de la Société Littéraire de Manchester :

Memoirs... Mémoires de la Société Littéraire et Philosophique de MANCHESTER; 3^e série, vol. I. (21^e de la collection), in-8°.

Proceedings... Comptes-rendus de la Société Littéraire, etc., vol. II, sessions de 1860-61 et 1861-62, in-8°.

Rules... Règlement de la même Société instituée le 28 février 1781, MANCHESTER; 1861, in-12.

lahrbuch... Bulletin de l'Institut I. R. géologique de VIENNE; XI^e année, 1860, 2 vol. in-4°.

De quelques-uns des Membres de la Société :

1861.

Recueil des Actes administratifs de la Préfecture de la Sarthe, année 1861.

Rapport de M. le Préfet et procès-verbaux des séances du Conseil général du département de la Sarthe. Session ordinaire de 1861.

Calques des vitraux peints de la Cathédrale du Mans, ouvrage publié sous les auspices de Monseigneur Nanquette, évêque du Mans, par M. HUCHER. *Le Mans*, Monnoyer, 1861. In-f° double colombier. (*Hommages de M. le Préfet.*)

Compte d'administration des recettes et des dépenses effectuées, présenté par le Maire au Conseil municipal de la ville du Mans, exercice 1860, et chapitres additionnels au budget de 1861. (*Offert par M. le Maire.*)

Ordo du diocèse du Mans pour les années 1860 et 1861, par M. l'abbé LOTTIN. *Le Mans*, Monnoyer. 2 vol. in-12.

Études sur la Touraine, hydrographie, géologie, agronomie, statistique, avec 4 cartes géologiques et agronomiques, etc., par MM. l'abbé CHEVALIER et CHARLOT. *Tours*, Guillard-Verger, 1853, grand in-8°.

Tableau statistique du personnel et des travaux de la Société Littéraire de Lyon, par M. GASPARD-BELLIN. — Éloge historique d'Edouard Servan de Sugny, par le même. *Lyon*, Vingtrinier, 1861; br., grand in-8°.

Statuten... Statuts de la Société d'Histoire naturelle de Munich.

Namen... Liste des Membres de la même Société.

Isis. Encyclopädische... Gazette encyclopédique d'histoire naturelle, physiologie, etc.

Maximilian der Erste... Maximilien 1^{er}, ou captivité, condamnation à mort du Directeur général des postes de Napoléon.

Achthundert und zwanzig... Huit cent vingt espèces nouvelles d'insectes, inédites jusqu'à ce jour, et déterminées par le docteur GISTEL, dit Tilesius, de Ratisbonne (*Bavière.*)

Réponse aux questions d'organisation académique posées au programme du Congrès des délégués des Sociétés savantes. Session de 1860, par M. DE CAUMONT.

Notice sur un lacrymatoire d'une forme singulière, trouvé récemment à Briare, par M. VERNAUD-ROMAGNÉSI février 1861. *Orléans*, Pagnerre, in-8°.

Chronique Lorientaise. Origine de la ville de Lorient, son histoire et son avenir, par M. E. MANUEL, ancien préfet de la Sarthe. *Lorient*, Gousset, 1861, 1 vol. in-12.

Les Vignes rouges et les Vins rouges en Maine-et-Loire. Le Vignoble rouge du Saumurois, par M. GUILLORY aîné, février 1861. (*Extrait du Bulletin de la Société Industrielle d'Angers*, 3^e série, 2^e année 1861.)

Rapport sur le morcellement de la propriété territoriale fait à la Société d'Agriculture, Commerce, etc., de la Marne, par M. BOULANGER. *Châlons*, 1861 in-8°.

Traité pratique des affections nerveuses et chloro-anémiques considérées

dans les rapports qu'elles ont entre elles, par M. le docteur A. E. MORDRET. Paris, Adrien Delahaye, 1861, 1 vol. in-8°.

Extraits originaux d'un manuscrit de Quentin de la Fons, intitulé : *Histoire particulière de la ville de Saint-Quentin*, publiés pour la première fois par CH. GOMART. Saint-Quentin, Doloy, 1856, 2 vol. in-8°.

Coup-d'œil sur les anciennes enseignes de Saint-Quentin. (*Extrait du Bulletin monumental.*)

Étude sur l'Hôtel de Ville de Saint-Quentin, 1858.

Le château de Beaurevoir.

Le camp romain de Vermand (Aisne), avec 14 gravures sur bois, 1860.

De l'alimentation économique du bétail par la betterave fermentée, suivant les procédés de M. Leduc, cultivateur à Beaurevoir.

L'agriculture dans le Nord en 1861, Rapport fait au Congrès des délégués des Sociétés savantes, à Paris, en 1861. (*Envois de M. Charles Gomart.*)

De l'introduction des voies ferrées dans les communications vicinales, et des moyens d'y parvenir. (Exposé et compte-rendu extrait du rapport de M. Migneret, préfet, au Conseil général du Bas-Rhin.)

De la génération spontanée, par M. BOUCHER DE PERTHES. Abbeville, 1861, br., in-12.

Nègre et Blanc, par le même, 1861, br., in-12.

Les Fruits de la douleur, par M^{me} PAPE-CARPENTIER. Paris, L. Hachette, 1861.

Supplément à la monographie des histérides, par M. DE MARSEUL. (*Extrait des Annales de la Société Entomologique de France*, 3^e série t. VIII. Paris, Malteste, 1859-1860.)

Notice sur l'ancienne église collégiale du Saint-Sépulchre de Rouen, dite la chapelle Saint-Georges, supprimée en 1791, ornée d'une planche, par M. DE LA QUÉRIÈRE. Rouen, H. J. Boissel, 1861, br., in-8°.

Aux Pèlerins de Notre-Dame des Marais, à la Ferté-Bernard, en la fête du saint Nom de Marie, le 15 septembre 1861, par M. l'abbé LOCHET. Le Mans, Monnoyer, 1861.

D'auteurs étrangers à la Société.

Études sur le Maine. Noblesse du Maine aux Croisades, par M. B^{***}. Le Mans, Monnoyer, 1859, 1 vol. in-8°.

Histoire médicale du choléra-morbus épidémique qui a régné, en 1854, dans la ville de Gy (Haute-Saône), avec tableaux statistiques, etc., par M. P. AL. NIOBEY, médecin à Paris. Paris, Baillière, 1858, 1 vol. in-8°.

Suite à l'éloge de la folie d'Erasmus. Lettres 19-38^e d'un bénédictin, pour 4^e Trim. de 1862.

faire suite aux gloires du romantisme, par M. le baron DE GAEVESTINS. *Saint-Germain-en-Laye*, Toinon, 1861, in-12.

Distilleries agricoles du système Kessler applicable avec le même matériel au traitement de toutes les matières premières, etc., et réponses à MM. Champonnois et Pommier, par M. L. KESSLER, ingénieur-chimiste à Metz. *Paris*, Lacroix, 1860.

Des Banques agricoles. Étude sur les principes qui doivent servir de base à leur organisation, par M. F. GRANTÉ. *Toulouse*. Troyes, 1861, in-8°.

Rapport sur les mémoires envoyés au concours pour le prix d'agriculture proposé par la Société Académique d'Orléans, en 1859, sur la dégénérescence des prairies artificielles et les moyens d'y obvier, par M. BAGUENAUT DE VIEVILLE. *Orléans*, Pagnerre, 1861.

Mémoire sur la dégénérescence des prairies artificielles, etc., par M. ISIDORE PIERRE, de Caen. Mémoire couronné par la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, et inséré dans le tome V de ses mémoires. (Extrait). *Orléans*, Pagnerre, 1861, in-8°.

Question alimentaire. Résumé du résultat des expériences faites par M. Goetz, pour démontrer la valeur de sa méthode d'amélioration agricole, dont le but est d'amener les produits du sol au prix de revient le plus bas possible, par M. L. GOETZ.

Lettre et pièces adressées aux Conseils généraux et aux Sociétés d'Agriculture. Exposé de la situation des expériences faites par autorisation de l'Empereur, etc., août 1861, par le même.

Le passé, le présent, l'avenir de la photographie. Manuel pratique de photographie, par M. ALOPHE. *Paris*, Dentu, 1861, in-8°.

Rapport fait à la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, par M. LACAVE, ingénieur des ponts et chaussée, sur un volume intitulé : *Fac-simile de médailles des familles romaines consulaires et impériales obtenu par un nouveau procédé*, par M. VERONAUD-ROMAGNÉSI. *Paris*, Roret, 1860. (Extrait du t. XII des Annales de cette Société).

Projet d'élever une statue à Daubenton. Rapport fait à la Société impériale zoologique d'acclimatation, le 3 mai 1861, par M. DROUTIN DE LUYTS, de l'Institut.

Compte-rendu sur un recueil des documents inédits concernant la Picardie publiés par M. Victor de Beauvillé de la Société impériale des Antiquaires de France, par M. l'abbé CORBLÉ. *Arras*, Rousseau-Leroy, 1861, in-8°.

Les Veillées de la ferme du Tourne-Bride, ou entretiens sur l'agriculture, l'exploitation des produits agricoles et l'arboriculture, par M. P. J. DE VARENNES. *Paris*, Dezobry, 1861, 1 vol. in-12.

Fables et poésies, 1860, par M. J. HÉRIÉ, président de la Société académique. *Saint-Quentin*, Jules Moursau, 1860, 1 vol. in-8°.

Les Alpes mancelles, par M. A. DU PEYROUX. *Le Mans*, A. Loger et C^{ie}, 1861, 1 vol. in-8°.

Etude sur la question des subsistances. Conservation des céréales. — greniers et silos, etc., par M. GLEIZES, colonel du génie en retraite. (Lu en séance à la Société impériale d'agriculture de la Haute-Garonne.) *Toulouse*, Douladoure, 1861, in-8°.

Bibliographie. OEuvres de M. Boucher de Perthes, par M. F. DUCROS. (*Extrait du journal général de l'Instruction publique*, septembre 1861). *Abbeville*, Briez.

De la Solanine. Accidents produits chez les animaux et chez l'homme par l'usage de pommes de terre trop germées, et dus à la Solanine, par M. V. CHATEL, de Vire, janvier 1861.

Affiches, annonces judiciaires et avis divers du Mans et du département de la Sarthe, 1861. (*Offert par M. Monnoyer.*)

De membres de la Société :

1862.

Ordo du diocèse du Mans pour les années 1862 et 1863, par M. l'abbé LOTTIN. *Le Mans*, Monnoyer frères, 1862, 2 br. in-12.

Vie abrégée de N. S. Jésus-Christ selon le texte des Evangiles des dimanches et des fêtes de l'année, etc., par M. EDMOND, Recteur honoraire, chevalier de la Légion d'honneur. Ouvrage à l'usage de la jeunesse; orné de jolies vignettes et d'une carte de la Palestine et approuvé par Mgr l'évêque du Mans. *Paris*, Dezobry, br. in-18.

Balneologische Zeitung... Gazette balnéologique, feuille correspondante de la Société hydrologique allemande, par M. le Dr L. SPENGLER, d'Ems, Wetzlar, Ruthgeber, 1861, 1 vol. br. in-8°.

Bericht... Rapport sur la saison de 1860 aux bains d'Ems, par le même; Wetzlar, 1861; avec 8 gravures et une table.

Du traitement de la pharyngo-laryngite granuleuse par les inhalations des gaz provenant des sources thermales d'Ems. (Extrait et traduit de l'allemand, par le Dr V. REDLICH) *Ems*, Sommer, 1861, 1 feuille in-18.

Histoire complète de la province du Maine depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, etc., etc., par M. A. LEPELLETIER de la Sarthe. *Le Mans*, Monnoyer frères, 1861, 2 vol. grand in-8°.

Madame la duchesse de Parme devant l'Europe. Nouvelle édition augmentée de l'écrit : Madame la duchesse de Parme et les événements de 1859; par M. H. DE RIANCEY. *Paris*, Dentu, 1860, 1 vol. in-12.

Le R R. Lacordaire, par le même. *Paris*, V. Palmé.

L'Union, Quotidienne, France, Echo français, par le même; mars à décembre 1862.

Réflexions sur un article de *M. Saisset*, inséré dans la *Revue des deux mondes*, sur un ouvrage de *M. Ch. Lévêque* ayant pour titre : *La Science du beau*, par *M. RIOBÉ*. (Feuilleton du journal *le Monde* des 24 et 25 janvier 1862.)

Virgile, par le même. *Paris*, Divry et C^{ie}, 1862, br. in-8°. (Extrait du journal *le Monde*).

Essai historique sur la sériciculture de Chenonceaux, par *M. G. CHARLOT*, *Tours*, Ladevèze, 1860, 1 feuille in-8°.

Rapport à la Société d'Agriculture, Commerce, etc., du département de la Marne, sur l'ouragan du 22 juin 1861, par *M. BOULARD*, capitaine en retraite.

Catalogue des coléoptères d'Europe, par *M. DE MARSEUL*, *Laval*, Feillé-Grandpré, 1857, 1 vol. in-16.

De l'art religieux considéré sous quelques-unes de ses formes. Mémoire lu à la séance de la Société française d'Archéologie tenue au Mans, le 10 février 1862, en présence de *M. de Caumont*, par *M. A. d'ESPAULANT*. *Le Mans*, A. Loger, 1862, 1 feuille in-8°.

Histoire de l'Eglise du Mans, par *DOM PIOLIN*, tome V. *Paris*, Vrayeur de Surey, 1861, 1 vol. in-8°.

La famille de Menon de Turbilly, par *M. GUILLORY aîné*. (Extrait du bulletin de la Société Industrielle d'Angers, 33^e année, 1862). 1 feuille in-8°.

Histoire de saint Colomb, l'apôtre des îles et des montagnes de l'Ecosse au VI^e siècle, par *M. FLORENT RICHOMME*. *Paris*, Maguin et C^{ie}, 1861, br. in-12.

Le Musée du Mans. I. Origines des Cénomans, par *M. l'abbé VOISIN*. *Paris*, Dumoulin, 1862, 1 feuille in-4°.

Le Génie philosophique et littéraire de S. Augustin, par *M. A. TUNAY*, Recteur de l'académie de Caen, *Paris*, Desobry, 1861, 1 vol. in-8°.

Médaille à l'effigie de Napoléon III, empereur, frappée par le Comité impérial des travaux historiques et des Sociétés savantes, en mémoire du concours des Sociétés savantes. *Paris*, 25 nov. 1861. (S. Ex. *M. Rouland*, min. de l'Inst. pub. et des Cultes.)

Médaille de *M. DE CAUMONT*. Souvenir de la médaille d'or offerte à *M. de Caumont* au Congrès des Sociétés savantes tenu à Paris en avril 1862.

De l'ancienne et de la nouvelle Culture des forêts de chêne en futaie, par *M. E. BÉRAUD*. (Extrait des *Annales forestières*, 1861.)

Notes curieuses, dont plusieurs inédites, sur les fêtes de la ville d'Orléans dites *Fêtes de Jeanne d'Arc*, le 8 mai, sur ses monuments à Orléans, et sur son

chapeau qu'on y conserva jusqu'à 1792; par M. VERGNAUD-ROMAGNÉSI. Orléans, Herluison, 1862, br. in-8° avec figures.

Calques des vitraux peints de la Cathédrale du Mans, publiés sous les auspices de Mgr l'évêque Nanquette, par M. HUCHER. VIII^e livraison. *Le Mans*, Monnoyer frères, 1892, in-folio, grand colombier. (Hommage de M. le Préfet).

Actes administratifs de la Préfecture de la Sarthe, année 1862, in-8°.

Rapport du Préfet. Procès-verbal des délibérations du Conseil général, session ordinaire de 1862, br. in-8°. (Envois de M. le Préfet.)

Rue d'accès à la gare. — Quai de la rive gauche de la Sarthe, Rapports présentés par M. VÉRITÉ-BIDAULT au nom de la Commission chargée de l'examen de ce projet, et Mémoire en réplique, par M. CHALOT-PASQUER, maire. *Le Mans*, A. Loger et C^{ie}, 1862, br. in-4°.

Budget de la ville du Mans pour l'exercice 1862, br. in-4°. Hommages de M. le Maire.

Documents historiques sur la *Herse*, forêt de Bésème, par M. JOUSSET, docteur-médecin, br. in-12.

Rapport sur la fontaine de la *Herse*, complément aux récits médical et historique, par le même. Extrait du bulletin de l'Académie impériale de médecine, tome XXI). *Mortagne*, Loncin et Daupeley, 1856, br. in-12.

Copie manuscrite d'une lettre de Madame de Maintenon, non encore connue; par le même.

D'auteurs étrangers à la Société :

Flore médicale belge, par M. Armand THIELENS. Paris, Jung-Treuttel, 1862.

Lettres d'un bénédictin pour faire suite aux gloires du Romantisme, par M. le baron de GROVESTINS, lettre XXXIX^e. — Id. 2^e partie, lettres I à XX, *Saint-Germain-en-Laye*, 1862, in-18.

De la reconstruction du cheval sauvage primitif par la réunion, chez un type idéal, de ses caractères spéciaux et spécifiques, etc., etc. — De la restauration par l'omaimogamie de nos races chevalines régionales altérées par la sélection et le croisement, par M. J. E. CORNAY. Paris, Asselin, 1861, br. in-12.

Principes d'adénisation ou traité de l'ablation des glandes nidoriennes qui communiquent, par leur sécrétion, un mauvais goût aux espèces animales alimentaires et donnent une odeur insupportable aux espèces d'agrément, etc. Exposition générale des règles à suivre dans l'amélioration de la chair des animaux, par le même, Paris, Labé, 1859, br. in-12.

Rapport fait à la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Roche

fort sur le livre de M. le docteur Cornay intitulé : *Principes d'adénisation et exposition*, etc. par M. le docteur BARCHON, chirurgien de 1^{re} classe à Rochefort, Paris, Maréchal, 1861, br. in-12.

Distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes le 26 novembre 1861. (Envoi du ministère de l'Instruction publique.)

Des causes morales de l'insuffisance et de la surabondance périodiques de la production du blé en France, par M. le docteur HENPIN, de Metz. Extrait de la session du Congrès scientifique tenu à Cherbourg en 1860. Cherbourg, Mouchel, br. in-8°.

Annuaire des engrais et des amendements pour 1862. — Renseignements à consulter sur les différentes questions relatives à la richesse, à la valeur agricole, etc., par M. F. ROSART, chimiste manufacturier. Paris, 1862.

L'Orchestrino-Clément. Solution du problème des sons continus sur le piano, par M. J. ROY, de Châlons (Mémoire lu à la Société d'Agriculture, Commerce, etc., du département de la Marne). Paris, bureaux de l'*Univers musical*, 1862, 2 feuilles in-12.

Les Poiriers les plus précieux parmi ceux qui peuvent être cultivés à haute tige, aux vergers et aux champs, avec les figures des fruits, par M. J. DE LIRON D'AIROLES. Nantes, A. Guérand, 1862, 1 vol. in-8°.

Notices pomologiques. Liste synonymique historique des diverses variétés du Poirier, anciennes, modernes et nouvelles; par le même. Nantes, Guéraud, 1862, 1 vol. in-8°.

La Cocotte ou fièvre aphteuse, particulièrement étudiée chez l'espèce bovine. Quelques mots sur la même maladie dans l'espèce chevaline, l'ovine et la porcine, par M. L.-J.-D. LEMAIRE, médecin-vétérinaire, Saint-Amand, Raviart, 1860, br. in-8°.

Le Lion et le Bœuf sculptés aux portails des églises, par M. l'abbé COMBLET. (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*). Paris, Ch. Blériot, 1862, 1 feuille in-8°.

République des lettres. Constitution de la propriété littéraire et de la librairie, par M. R.-E. SAUVAGE. Paris, Desoye et Bouchet, 1861, 1 feuille in-8°.

Revue des nouveautés horticoles et agricoles ou Annuaire des essais, par M. VILMORIN-ANDRIEUX, IV^e année, 1861, 5^e livraison, br. in-8°.

Manuel des aspirants à l'école centrale des arts et manufactures. Analyse géométrique, 1^{re} et 2^e parties, par M. G.-A. LEROYER, directeur d'une institution préparatoire à l'Ecole centrale, etc. Paris, Librairie Centrale des sciences, 1857-1860, in-8°.

Algèbre élémentaire, par le même, in-8°.

Les Beaux-Arts. Revue de l'art ancien et moderne, directeur M. le mar-

quis de LAQUEVILLE, 3^e année, tome V, 1 à 11 livraisons. *Paris*, Dentu, 1862, numéros successifs, grand in-8°.

Catéchisme agricole, par M. C. DE COUSSIN, 2^e édition, 1^{re} partie, étude du sol arable. *Bordeaux*, Métreau, 1862, br. in-12.

Le Moniteur des brevets d'invention. Journal universel des brevets de la France et des patentes étrangères, 1^{re} année, 1862, par M. Auguste LAUZA.

M. de Gasparin. Notice publiée dans le numéro du 20 septembre 1862 du Journal d'agriculture pratique, par M. J.-A. BARRAL, 2^e édition. *Paris*, Librairie agricole, in-8°.

Bulletin bibliographique des sciences physiques, naturelles et médicales, par M. J.-B. BAILLIÈRE et fils, 1^{re} année, 1860. *Paris*, Baillière, 1861.

Méthode d'amélioration agricole. Détails essentiels pour l'apprécier. Réponse aux questions qui lui ont été adressées de diverses parties de la France par des propriétaires et des cultivateurs, par M. E. GOETZ, *Belleville-Paris*, Jacquemet, 1862, br. in-12.

Prothèse inographique de la bouche. Restaurations buccales, par M. A. PRÉTERRE, chirurgien-dentiste. *Paris*, in-8°.

Engrais. Des litières terreuses, par M. PAYEN, membre de l'Institut (notes lues à l'Académie des sciences). *Paris*, V^e Bouchard-Huzard, 1859, br. in-8°.

De l'avenir de l'Agriculture en France, par M. le baron Ed. MERTENS, *Tarbes*, Telmon, 1862, br. in-8°.

L'Ecole éclectique du XIX^e siècle ou examen des doctrines professées dans les cours de philosophie éclectique, par M. l'abbé ROQUES, *Paris*, Dezobry, 1861, 1 vol. in-12.

La Criminalité en Espagne pendant l'année 1859, considérée sous le rapport médico-psychologique, par M. le docteur TEILLEUX, docteur-médecin de l'asile des aliénés d'Auch, etc. (Extrait des annales médico-psychologiques.) *Paris*, Martinet, 1862, 1 feuille in-8°.

TABLEAU résumé des Observations météorologiques

MOIS.	BAROMÈTRE à 0.								THERMOMÈTRE.		
	MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA.						MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA.
							à midi.	du mois			
Janvier	772 12	747 53	761 01	761 17	12° 50	— 9° 90	1° 76				
Février	774 17	744 03	754 44	754 37	13 15	— 5 50	6 50				
Mars	768 51	739 60	755 60	755 35	17 80	— 0 70	9 60				
Avril	766 55	730 73	759 23	759 18	22 25	0 25	12 22				
Mai	766 37	744 14	757 41	757 23	25 70	0	15 85				
Juin	760 85	746 27	754 52	754 53	29 50	— 8 50	19 10				
Juillet	763 53	742 98	750 12	751 37	24 50	10	17 83				
Août	764 98	750 12	759 40	759 36	32 »	9	20 77				
Septembre...	765 06	744 62	756 51	756 50	27 »	5 50	16 83				
Octobre.....	761 19	746 05	755 51	755 56	23 50	0 50	14 66				
Novembre....	761 69	741 57	752 94	752 69	16 75	— 6 50	7 48				
Décembre....	767 17	747 76	760 34	760 82	14 »	— 7	4 51				
Résumé de l'Année.	774 17	739 60	756 42	756 43	32°	— 9° 90	12° 27				
	le	le			le	le					
	2 févr.	19 mars			12 août.	10 janvier.					

faîtes au Mans, en 1861, par M. D. BONHOMET.

UDOMÈTRE.	DIRECTION DES VENTS.								NOMBRE DE JOURS.											
	Vents dominants.	N.	N. E.	E.	S. E.	S.	S. O.	O.	N. O.	BEAUX.	NUAGEUX.	BRUMEUX.	BROUILLARD.	COUVERTS.	PLUVIEUX.	VENT.	TONNERRE.	GELÉE BLANCHE.	GLACE.	NEIGES.
9 30	N.-E.	4	9	4	0	3	1	9	1	15	2	8	8	13	6	4	0	8	24	2
77 05	S.	2	3	3	0	9	6	4	1	2	11	1	6	10	19	10	0	3	7	1
74 20	O.	1	0	0	0	5	4	21	0	3	17	3	5	7	18	9	1	3	1	0
18 10	N.	8	6	6	0	3	3	3	1	10	12	3	2	8	5	8	0	6	0	0
44 53	N.	11	7	5	0	2	3	0	3	7	17	2	3	6	7	8	4	1	0	0
125 75	O.	5	3	2	0	3	5	8	2	2	24	0	4	6	20	4	10	0	0	0
105 10	O.	0	2	0	0	5	9	15	0	2	15	0	1	10	18	8	4	0	0	0
0 75	O.	3	5	4	0	3	5	9	2	15	13	2	6	3	3	8	2	0	0	0
73 "	S.-O.	1	1	6	0	3	10	7	2	6	18	3	5	3	8	6	1	0	0	0
27 15	E.	2	4	9	1	7	6	1	1	12	14	5	7	5	7	5	6	0	0	0
72 25	S.	4	0	2	1	10	8	4	1	4	12	2	6	6	20	7	0	7	8	0
28 50	N.-E.	4	7	7	0	5	4	4	0	12	6	1	9	11	7	4	0	12	15	0
635 70	O.	45	47	48	2	58	64	85	14	90	161	30	62	88	138	81	28	42	53	3

TABLÉAU résumé des Observations météorologiques

MOIS.	BAROMÈTRE à 0.					THERMOMÈTRE		
	MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA			MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA.
			à midi.	du mois				
Janvier.....	765 47	744 13	753 65	755 57	13°	»	— 8 50	4 23
Février.....	770 43	742 35	757 73	757 74	13 50	»	— 8 50	6 41
Mars.....	789 62	735 24	748 16	748 14	20 25	»	— 4 50	10 03
Avril.....	764 22	749 83	757 86	757 87	26 75	»	— 2 50	12 67
Mai.....	763 65	742 99	754 81	754 80	28 25	»	5 75	16 70
Juin.....	762 74	744 45	750 66	750 93	23 50	»	7 16	24
Juillet.....	763 83	746 29	757 43	757 37	30 25	»	9 19	08
Août.....	762 87	748 82	757 62	756 53	26 25	»	9 17	76
Septembre...	762 68	750 66	754 71	753 80	25 25	»	6 50	17 38
Octobre....	767 43	742 63	756 50	755 93	23 25	»	— 1 14	10
Novembre...	765 50	740 93	754 32	754 32	16 80	»	— 6 6	16
Décembre...	771 48	742 49	759 69	760 75	12 50	»	— 1 25	6 65
Résumé de l'Année.	27 déc. 9 h. matin.	20 mars 9 h. matin.	757 10	755 45	26 juillet. 30°	20 janvier. 25°	— 8 50	12° 28
	771 48	735 14						

faites au Mans, en 1862, par M. D. BONHOMET.

UDOMÈTRE.	DIRECTION DES VENTS.										NOMBRE DE JOURS.									
	VENTS dominants.	N.	N. E.	E.	S. E.	S.	S. O.	O.	N. O.	BEUX.	NUAGEUX.	BROUILLARD.	COUVERTS.	PLUVIEUX.	TONNERRE.	GRAND VENT.	GELÉE BLANCHE	GLACE.	NEIGES.	
48 65	S.	4	0	5	1	10	4	7	0	5	12	6	12	17	0	7	8	14	1	
19 70	N.-E.	2	6	6	1	4	5	3	0	2	11	6	15	10	0	5	4	8	0	
91 20	S.-O.	2	3	1	0	6	11	7	1	1	19	5	8	24	1	12	2	2	2	
47 75	O.	1	7	3	0	2	7	10	0	3	20	4	4	11	1	6	3	3	1	
56 70	O.	3	4	2	2	4	7	8	1	7	18	1	5	12	4	4	0	0	0	
54 20	O.	6	2	2	0	2	5	12	1	1	23	2	8	14	1	5	0	0	0	
48 20	O.	4	4	0	0	3	9	11	0	3	24	4	1	10	3	2	0	0	0	
37 20	N.	7	5	6	1	1	4	6	1	4	15	2	8	13	2	4	0	0	0	
47 70	N.	6	5	2	0	6	6	4	1	8	16	6	3	13	3	4	0	0	0	
91 80	S.-O.	1	1	6	0	6	7	5	0	2	13	4	8	16	1	7	1	1	0	
13 50	N.	11	7	4	0	2	2	3	1	1	10	9	15	7	0	0	5	7	0	
45 70	S.	3	1	1	2	8	5	7	4	3	8	10	13	18	0	2	2	1	1	
602 30	Ouest.	50	45	38	7	54	72	83	10	40	189	59	100	158	16	58	25	36	5	

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

PENDANT LES 3^e ET 4^e TRIMESTRES DE 1862.

Séance du 7 novembre 1862.

MM. SURMONT, président ; MANCEAU, secrétaire.

Les ouvrages suivants sont déposés :

1^o *Avenir de l'Agriculture*, par le baron Ed. Mertens. (M. Leprince est chargé de présenter un rapport sur cet ouvrage). — 2^o *Lettres* 10, 11, 12, 13, 14 d'un *Bénédictin*, par M. de Grovestins. — *Principes d'adénisation*, par J. E. Cornay, de Rochefort. — 4^o *Notice sur M. de Gasparin*, par M. Barral. — 5^o *Rapport à l'Empereur sur les grandes primes d'honneur destinées à récompenser le cultivateur, le propriétaire ou le fermier*. — 6^o *Répertoire archéologique du département de l'Oise*. — 7^o *Algèbre élémentaire*, par M. Leroyer. — 8^o *Echo du Loir. Compte-rendu de la distribution des primes accordées à la suite du concours d'arrondissement de La Flèche*. — *Le Moniteur du Calvados. Rapport sur les prix accordés par le Comice agricole et horticole d'Aunay-sur-Oudon*, par M. V. Châtel.

La Société adopte l'échange de ses publications contre celles de l'*Union des Arts* de Marseille, de la *Société d'Histoire naturelle* de Colmar, et du journal l'*Ouest*.

La demande faite par MM. Courtillet et Jousset du titre de membres correspondants est prise en considération.

M. le docteur Lepelletier prend ensuite la parole pour donner à la Société quelques explications au sujet de deux sarcophages mis à découvert par les travaux entrepris dans la cathédrale du Mans. Après avoir brièvement indiqué les faits déjà consignés dans les journaux de la localité, et rappelé les inductions qui ont amené à reconnaître les sarcophages pour ceux de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, vice-roi de Piémont, et du cardinal, évêque du Mans, Philippe de Luxembourg, M. Lepelletier appelle spécialement l'attention sur l'état où l'on a trouvé

es corps de ces deux personnages illustres. Celui de Guillaume du Bellay, mort au petit village de Saint-Saphorin, près Lyon, le 9 janvier 1543, au moment où il revenait du Piémont pour entretenir le roi François I^{er} d'affaires importantes, avait été enveloppé, et pour ainsi dire emballé étroitement et solidement dans du linge presque grossier, recouvert de toiles goudronnées, mais sans aucun embaumement préalable, pour être envoyé à sa famille, au Mans. Malgré cette absence d'embaumement, et sans doute par l'effet des toiles goudronnées qui ont empêché complètement l'accès de l'air, le corps était parfaitement conservé et presque momifié ; mais bientôt après l'enlèvement des enveloppes, les réactions, jusque-là arrêtées, ont pris leur cours, les gaz comprimés se sont échappés et ont donné une odeur nauséabonde. Le plomb qui servait d'enveloppe à ce sarcophage était bien conservé, ou du moins ne présentait qu'une altération ordinaire et superficielle. Le corps du cardinal de Luxembourg, mort en 1549, au sein de sa famille, avait au contraire été embaumé avec le plus grand soin et enveloppé de soie dorée. M. Lepelletier fait remarquer, en passant, que les tissus de soie ont presque complètement conservé leur texture et leur ténacité, tandis que le reste du linge (chanvre ou lin) n'a présenté aucune résistance et est tombé en lambeaux au moindre contact. Malgré l'embaumement, ce dernier corps s'est trouvé dans un état de conservation bien inférieure à celui du précédent ; seulement il n'a laissé dégager aucune mauvaise odeur. Les réactions putrides étaient, sans doute, entièrement accomplies, mais leur existence s'est trouvée attestée par la transformation du plomb qui enveloppait le cercueil. Un échantillon, mis sous les yeux de la Société, présente trois couches marquées, l'une de sous-carbonate de plomb cristallisé, la seconde d'oxide de plomb, et la troisième, à l'extérieur, de plomb non-altéré. C'est donc par l'intérieur qu'a eu lieu la transformation, et elle ne peut être attribuée qu'aux émanations résultant de la fermentation putride.

Séance du 21 novembre 1862.

MM SURMONT, président ; MANCEAU, secrétaire.

M. Hébert, chef de bataillon du génie en retraite, lit à la Société une étude sur le dessin stéréoscopique ; cette lecture donne lieu à l'échange de quelques observations entre MM. Charpentier, Gaumé et Hébert.

MM. Courtiller, président du Comice agricole de Sablé, et Jousset, docteur-médecin, sont admis au nombre des membres correspondants.

Il est ensuite donné lecture d'un travail de M. Salmon, correspondant, sur le Fermage et le Métayage.

Séance du 5 décembre 1862.

MM. SURMONT, président ; MANCEAU, secrétaire.

M. le Président dépose :

1° Une note sur les fêtes d'Orléans, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de Jeanne d'Arc, par M. Vergnaud-Romagnési ; 2° notes sur les litières terreuses, par M. Payen.

M. Racois lit un rapport sur la dernière séance générale de la Commission d'agriculture.

On procède au renouvellement du Bureau pour 1863, après quoi **M. Béraud** lit la première partie d'un travail sur le chêne et ses auxiliaires.

Séance du 19 décembre 1862.

MM. SURMONT, président ; MANCEAU, secrétaire.

M. le Président dépose :

1° Statistique de la petite ville de Chauvigny (Vienne), par **M. Pallu**. — 2° Note de **M. David** sur des expériences entreprises dans la Gironde pour combattre la maladie de la vigne. — 3° L'Ordo du diocèse du Mans pour 1863, par **M. Lottin**. — 4° Rapport sur la distribution des primes accordées par le Comice agricole de Fresnay.

Sur leur demande, **MM. Davoust** et de **Chasteigner** sont dispensés de fournir le travail réglementaire.

M. Leprince lit son rapport sur la brochure de **M. Ed. Mertens** : *de l'Avenir de l'Agriculture*.

Le projet de budget présenté par **M. Charpentier** au nom de la Commission des finances est adopté.

On entend encore une note de **M. de Villiers de l'Isle-Adam** père, sur une erreur assez commune, relativement aux sillons. L'auteur s'attache à faire comprendre que les végétaux d'une certaine hauteur poussant généralement dans une direction verticale, un espace incliné ou ondulé n'en contient pas plus que sa projection horizontale, c'est-à-dire l'espace auquel il répond sur un plan horizontal.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE 13^e VOLUME

7^e DE LA 2^e SÉRIE

ANNÉES 1861-1862.

	PAGES.
Administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine (De l') citée dans le tableau de la France municipale d'Augustin Thierry, avec les pièces justificatives, depuis le xiii ^e siècle.....	771
Agonie (Des signes de l') ou de la mort imminente.....	401
Agriculture (Des moyens d'améliorer l') dans le département de la Sarthe	499
Agriculture. V. <i>Catalogue, Comices, Commission et Concours.</i>	
Archives de la Société. — Ouvrages reçus dans le cours des années 1861 et 1862	921
Auditeur au Conseil d'État (L'), anecdote	88
Autels récemment découverts dans les églises du Haut et du Bas- Maine (De quelques anciens).....	299
Bessé (Notes sur l'histoire féodale de).....	62
Boston (Le jeu de), boutade.....	392
Bourdon-Durocher (Notice sur la Vie de M. Frédéric).....	748
Bureau (Installation du) pour 1861-1862.....	9
Buste donné au Musée du Mans (A propos d'un)	608
Calcaire V. <i>Catalogue.</i>	
Cassine (Notice sur la), monument inédit du Bas-Maine.....	305
Catalogue explicatif des produits agricoles du département de la Sarthe et des roches calcaires employées à l'amendement des terres, ras- semblés par les soins de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, pour représenter, à Londres, à l'Exposition univer- selle de 1862, l'industrie agricole de ce département.....	409
Ciel (Notice sur l'étude du) et les Sphères artificielles.....	395
Comices (Rapport à la Commission d'Agriculture sur les travaux des).	42
Commission d'agriculture (Procès-verbaux des séances publiques de la)	14, 97, 284, 673 et 687
Communauté d'habitants du Maine (De l'administration d'une an- cienne), avec les pièces justificatives. V. <i>Administration.</i>	

	PAGES.
Compte-rendu des travaux de la Société en 1861.....	329
Concours agricole de l'arrondissement de La Flèche en 1862 (Rapport sur le).....	697
Concours agricole de l'arrondissement de Mamers en 1860 (Rapport sur le).....	44
Concours agricole de l'arrondissement du Mans en 1861 (Rapport sur le).....	265
Congrès général des Sociétés savantes de 1862 (Compte-rendu des séances du) pour la partie archéologique.....	632
Corne (Engrais de). V. <i>Engrais</i> .	
Département de la Sarthe (Du) considéré sous le rapport forestier :	
1 ^o Forêt de Perseigne.....	110
Dépopulation des campagnes (De la).....	142
Dépopulation des campagnes (De la) et de l'abandon des travaux agricoles pour les travaux industriels, étudiés spécialement dans une commune du département de la Sarthe.....	578
Dindons (Mémoire sur la variole des).....	444
Discours de M. Richard, président sortant.....	9
Discours de M. Surmont, président entrant.....	12
Droit (D'un livre récent de M. le professeur Oudot et du principe de la science du).....	450
Engrais obtenu en réduisant en menus morceaux les débris de corne de toute nature (Renseignements généraux sur la fabrication d'un).....	34
Engrais (Rapport sur une industrie ayant pour objet de réduire la corne à un état de division qui permette de l'employer comme)....	31
Engrais. V. <i>Expériences</i> .	
Épidémies (Quelques réflexions sur la recherche des causes dans les). 54	
Épispastiques (Propriétés d'un insecte de la famille des).....	163
Erratum	174
Expériences agricoles sur les engrais.....	41
Exposition internationale de Londres de 1862 (Rapport sur l').....	839
Flore du Maine (Rectification en faveur de la).....	918
Folie suicide et homicide (Observation médico-légale d'un cas de)... 374	
Forêts de la Sarthe. V. <i>Département de la Sarthe</i> .	
Hannetons (Des) dans le département de la Sarthe, espèces, transformations, moyens de destruction, histoire.....	329
Ichthyose cornée congéniale dans l'espèce bovine (Note sur un cas d').....	89
Insecte de la famille des Épispastiques (Propriétés d'un). V. <i>Épispastiques</i> .	
Lieussou, ingénieur hydrographe de la marine (Notice sur Jean-Pierre-Hippolyte-Aristide).....	3 2
Mans (Documents topographiques sur la ville du) pour le xiv ^e et le xv ^e siècles.....	177

	PAGES.
Marie de France, poète du XIII ^e siècle (Étude littéraire des fables de).	642
Martyrologe de l'abbaye de Saint-Julien du Pré	463
Membres de la Société (Liste des)	1
Météorologie. V. <i>Notices</i> .	
Montaillé (Notes sur l'histoire féodale de)	289
Musée du Mans. V. <i>Buste</i> .	
Nice et ses environs	169
Notices météorologiques	936 et 938
Oudot (D'un livre récent de M. le professeur) et du principe de la science du droit. V. <i>Droit</i> .	
Plantes phanérogames du Maine (Première note sur les)	594
Polichinelle	85
Pommes de terre (Quelques expériences sur les)	36
Procès-verbaux des séances de la Société (Extraits des).....	92, 175, 326, 406, 476, 671 et 940
Procès-verbaux des séances générales de la Société en 1862	479
Procès-verbaux des séances publiques de la Commission d'Agriculture. V. <i>Commission</i> .	
Richesse publique (Du progrès de la) et de son influence sur l'état matériel et moral de notre société	561
Saint-Julien-du-Pré (Martyrologe de l'abbaye de). V. <i>Martyrologe</i> .	
Saint-Victeur du Mans	911
Séances de la Société (Extraits des procès-verbaux des). V. <i>Procès-verbaux</i> .	
Séances générales de la Société en 1862 (Procès-verbaux des) V. <i>Procès-verbaux</i> .	
Société (Liste des membres de la). V. <i>Membres</i> .	
Sociétés correspondantes (Liste des)	6
Topographie de la ville du Mans aux XIV ^e et XV ^e siècles. V. <i>Mans</i> .	
Travaux de la Société en 1861 (Compte-rendu des). V. <i>Compte-rendu</i> .	
Variole des dindons (Mémoire sur la). V. <i>Dindons</i> .	
Vêpres Calaisiennes (Les)	757
Whist (Le), boutade	388

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

DONT LES TRAVAUX SONT CONTENUS DANS LE 15^e VOLUME

7^e DE LA 2^e SÉRIE

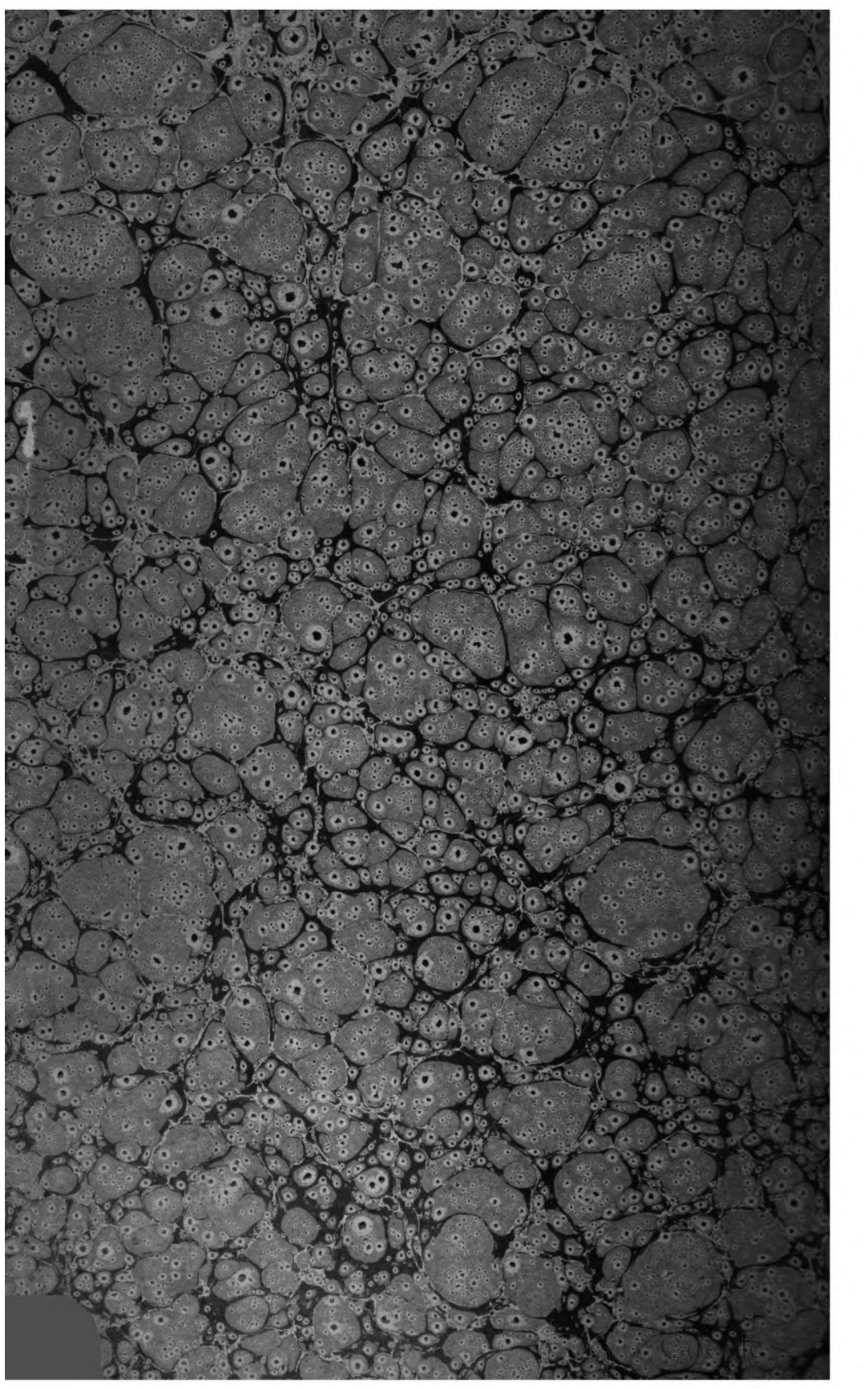
ANNÉES 1861 - 1862

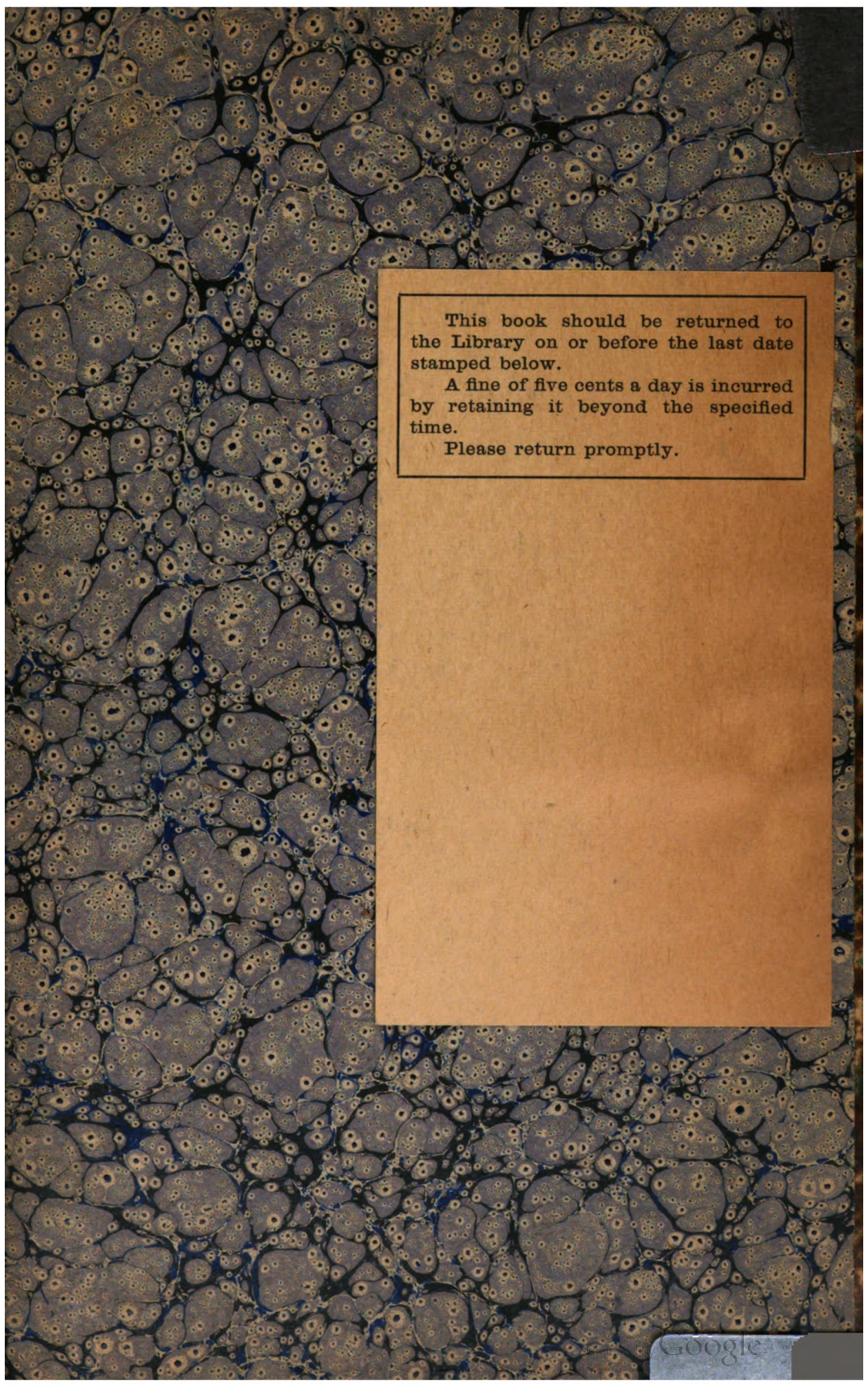
- ANJUBAULT. — Des hannetons dans le département de la Sarthe, espèces, transformations, moyens de destruction, histoire, 529.
- ANONYME. — Expériences agricoles sur les engrais, 41.
- BÉRAUD. — Du département de la Sarthe, considéré sous le rapport forestier : 1^{re} forêt de Perseigne, 110.
- BOISSEAU. — D'un livre récent de M. le professeur Oudot et du principe de la science du droit, 450.
- BONHOMET. — Notice météorologique pour 1861, 936; — — pour 1862, 938.
- CAPELLA (De). — Notice sur Jean-Pierre-Hippolyte-Aristide Licussou, ingénieur hydrographe de la marine, 342.
- CHARLES (L.). — De l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine citée dans le tableau de la France municipale d'Augustin Thierry, avec les pièces justificatives depuis le XIII^e siècle, 771.
- CHARPENTIER (E.). — De la dépopulation des campagnes, 148. — Procès-verbaux des séances générales de la Société en 1862 (Section d'agriculture), 480.
- DAVID (A.-L.). — De quelques anciens autels récemment découverts dans les églises du Haut et du Bas-Maine, 299. — Notice sur la Cassine, monument inédit du Bas-Maine, 305.
- DAVOUST (L'abbé). — Propriétés d'un insecte de la famille des Epispastiques, 163.
- EDOM. — Notice sur la vie de M. Frédéric Bourdon-Durocher, 748.
- ESPAULART (D'). — A propos d'un buste donné au Musée du Mans, 608.
- ETOC-DEMAZY. — Observation médico-légale d'un cas de folie suicide et homicide, 374.
- GARNIER. — Nice et ses environs, 169.
- GUÉRANGER (Ed.). — Rapport sur une industrie ayant pour objet de

- réduire la corne à un état de division qui permette de l'employer comme engrais, 31. — Catalogue explicatif des produits agricoles du département de la Sarthe et des roches calcaires employées à l'amendement des terres, rassemblés par les soins de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, pour représenter à Londres, à l'Exposition universelle de 1862, l'industrie agricole de ce département, 400.
- Rectification en faveur de la Flore du Maine, 918.
- HOUBBERT (M.). — Le jeu de Boston, boutade, 392.
- HOUBBERT (V.). — Polichinelle, 85. — L'auditeur au Conseil d'Etat, anecdote, 88. — Erratum, 174. — Le Whist, boutade, 388.
- JULIEN (J.). — Renseignements généraux sur la fabrication d'un engrais obtenu en réduisant en menus morceaux les débris de corne de toute nature, 34.
- LE BÈLE (J. L.). — Quelques réflexions sur la recherche des causes dans les épidémies, 54. — Du signe de l'agonie ou de la mort imminente, 401.
- LE PRINCE. — Archives de la Société. Ouvrages reçus dans le cours des années 1861 et 1862, 921.
- LESTANG (De). — Documents topographiques sur la ville du Mans, pour le xiv^e et le xv^e siècles, 177. — Martyrologe de l'abbaye de Saint-Julien du Pré, 463. — Compte-rendu des séances du Congrès général des Sociétés savantes de 1862, pour la partie archéologique, 632.
- LIZÉ. — De la dépopulation des campagnes, 142.
- MANCEAU. — Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1861, 329. — Procès-verbaux des séances générales de la Société en 1862, (section des sciences économiques, physiques et naturelles), 490. — Première note sur les plantes phanérogames du Maine, 594. — Extraits des procès-verbaux des séances, 406, 476, 671 et 940.
- MÉGRET-DUCOUDRAY. — Notes sur l'histoire féodale de Bessé, 62. — Notes sur l'histoire féodale de Montaillé, 289. — Les Vêpres Calaisiennes, 737.
- PASSE. — Du progrès de la richesse publique et de son influence sur l'état matériel et moral de notre société, 561.
- PAUCOUÉ. — Note sur un cas d'ichthyose cornée congéniale dans l'espèce bovine, 89. — Mémoire sur la variole des dindons, 444.
- RACOIS. — Rapport sur le concours agricole de l'arrondissement de Mamers, 44. — de l'arrondissement du Mans, 265. — de l'arrondissement de La Flèche, 697. — Compte-rendu des séances publiques de la Commission d'agriculture, 673 et 687.
- RICHARD. — Discours de sortie de la présidence, 9. — De la dépopulation des campagnes et de l'abandon des travaux agricoles pour les travaux industriels, étudiés spécialement dans une commune du département de la Sarthe, 578.
- RICHOME (Fl.). — Etude littéraire des fables de Marie de France, 642.
- SAINT-MARTIN. — Extrait des procès-verbaux des séances, 92.

- SURMONT.** — Discours d'entrée à la présidence, 12. — Discours d'ouverture des séances générales de la Société en 1862, 479.
- VALLÉE (G.).** — Procès-verbaux des séances générales de la Société en 1862 (section des sciences historiques, de la littérature et des beaux arts), 491. — Extraits des procès-verbaux des séances, 175 et 326.
- VERDIER.** — Notice sur l'étude du ciel et les sphères artificielles, 303.
- VÉTILLART (Marcel).** — Rapport sur l'Exposition internationale de Londres, de 1862, 850.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (A. de).** — Compte-rendu des séances publiques de la Commission d'agriculture, 14 et 97. — Rapport à la Commission d'agriculture sur les travaux des comices, 42. — Des moyens d'améliorer l'agriculture dans le département de la Sarthe, 499.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Le vicomte de).** — Quelques expériences sur les pommes de terre, 36. — Compte-rendu de la séance publique tenue le 21 novembre 1861, par la Commission d'agriculture, 284.
- VOISIN (L'abbé).** — Saint-Victeur du Mans, 911.

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.



The background of the image is a marbled paper with a pattern of dark, irregular shapes, each containing a lighter, circular center, creating a cellular or stone-like texture. A large, solid brown rectangular label is positioned on the right side of the image, containing three lines of text.

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 105 526 172